UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre alphabétique

J - O

Houdry, Vincent

Lyon, 1717

M.

urn:nbn:de:hbz:466:1-75872

Visual Library

M.

MAISTRES ET SERVITEURS.

Les Devoirs & les Obligations reciproques des uns envers les autres.

AVERTISSEMENT.

NOus avons déja averti qu'il eſt difficile de traiter un ſujet qui ſoit tellement ſingulier, qu'il n'ait quelque choſe de commun avec d'autres : celui-ci qui comprend les devoirs & les obligations reciproques des Maiſtres & des Serviteurs, eſt de cette nature ; car pour ce qui regarde les Serviteurs, il a quelque rapport avec l'obeiſſance qui eſt deuë aux Superieurs, dont nous parlerons en ſon lieu. D'une autre part, la qualité de Maiſtre qui a droit de commander, & d'exiger des ſervices de ſes domeſtiques, a beaucoup de choſes communes avec la grandeur & la dignité qui éleve une perſonne au-deſſus des autres, & qui lui donne de l'autorité ſur ceux qui lui ſont ſoumis ; & nous avons déja parlé de ce ſujet ; mais cela n'empeſche pas, que celui que nous traitons, n'ait aſſez de traits particuliers pour eſtre diſtingué des autres, & traité ſeparément.

Nous avons pourtant jugé à propos de confondre ici les devoirs reciproques, tant des Maiſtres envers leurs Serviteurs que des Serviteurs envers leurs Maiſtres, ſoit pour ne point multiplier les titres, ſoit parce que chacun de ces devoirs pris ſeparément, ne fourniroit pas dequoi remplir un traité qui euſt de la proportion avec les autres, & que c'eſt pour cette raiſon que pluſieurs Prédicateurs les joignent enſemble. Mais de quelque maniere qu'on ordonne ſon diſcours ſur cette matiere, ce que nous avons ramaſſé ne ſera pas d'un petit ſecours.

Or quoi que le propre caractere de ce ſujet, ſoit d'eſtre inſtructif & populaire, il ſera cependant aiſe de le relever par des traits d'eloquence aſſez marquez, comme l'on pourra juger de ceux que nous avons rapportez, ſoit qu'on traite ſeulement des devoirs des Serviteurs envers leurs Maiſtres, ſoit de la maniere dont les Maiſtres doivent agir envers leurs Serviteurs.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deſſeins & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. POur comprendre toute cette matiere dans un corps de diſcours, on peut, pour ſujet & pour diviſion, examiner deux choſes ; la premiere, ce que les maîtres doivent à leurs ſerviteurs ; la ſeconde, ce que les ſerviteurs doivent à leurs maîtres.

Premiere Partie. Comme nous voyons que Dieu commande aux ſerviteurs d'obeïr en tout ce qui eſt juſte, *avec crainte & reſpect, dans la ſimplicité de leur cœur*, &c. Auſſi voyons-nous qu'il ordonne aux maîtres d'avoir ſoin de leurs ſerviteurs dans toutes leurs neceſſitez ſpirituelles & corporelles : *Et vous maitres*, dit le grand Apôtre, *ayez de la bonté pour vos ſerviteurs ; ne les traitez pas avec rudeſſe & avec menaces, ſçachant que vous avez tous un même Maître dans le Ciel, qui n'a point d'égard aux conditions des perſonnes.* Pour commencer donc par les maîtres, nous pouvons reduire tous leurs devoirs envers leurs ſerviteurs & leurs domeſtiques, à deux principaux, qui renferment tous les particuliers ; ſçavoir, à ceux qui regardent l'ame, & ceux qui regardent le corps ; c'eſt-à-dire, qu'ils les doivent traiter, & gouverner en Chrétiens, & en hommes. Premierement, puiſque vos ſerviteurs ſont Chrétiens comme vous, qu'ils ſervent & qu'ils adorent le même Dieu, qu'ils ſont rachetez du même prix, qui eſt le Sang d'un Dieu, n'eſt-ce pas un puiſſant motif pour vous obliger d'en prendre ſoin ? vû particulierement que Dieu, en les attachant à votre ſervice, vous a chargez du ſoin de leur ſalut, & qu'il y a entre vous & eux une eſpece de ſervitude reciproque : car ils vous ſervent dans vos affaires temporelles, & vous êtes obligez par les ordres de la Providence, de les ſervir pour leur bien ſpirituel, & pour les affaires de leur ſalut. Et ſi vous voulez ſçavoir en quoi conſiſte ce ſoin, c'eſt de les inſtruire ou de les faire inſtruire des principes, & des devoirs de leur Religion, en les envoyant aux lieux où ſe font les inſtructions ; de leur donner le temps d'aſſiſter au divin ſervice les jours d'obligation, & prendre garde s'ils s'acquittent des autres devoirs de Chrétien ; de ne point ſouffrir qu'ils ſoient vicieux, qu'ils vivent dans le deſordre & dans le libertinage ; de les reprendre, & les corriger quand ils ſont déreglez ; de veiller enfin ſur leur conduite, & ſur-tout, de leur donner bon exemple, qui eſt le plus efficace moyen de les rendre ſages & vertueux. Meditez ſerieuſement ce que dit l'Apôtre, que ce n'eſt plus être Chrétien, mais avoir renoncé à la foi, & être pire que les Infideles, que de negliger le ſoin de ſes ſerviteurs, & de ſouffrir qu'ils ne vivent pas en Chrétiens. D'où il faut conclure, que de les laiſſer vivre dans l'ignorance, parce qu'on ne daigne pas les inſtruire, ou qu'on leur refuſe le temps d'aller aux inſtructions publiques ; que de leur donner un exemple pernicieux, ou de les faire ſervir à des actions criminelles, c'eſt manquer à un devoir indiſpenſable, & par conſequent être pire qu'un Infidele, &c. 2°. Il ne ſuffit pas d'avoir ſoin

Ad Eph. 6.

Ibidem.

de

de l'ame de ses serviteurs, il faut encore avoir soin de leur corps : car si nos serviteurs sont Chrétiens, ils sont aussi hommes; ils meritent d'être traitez humainement, avec douceur & indulgence, & non pas avec un empire tyrannique. Les motifs de cette conduite à leur égard sont; 1°. Qu'ils nous sont semblables dans la nature, & selon la grace, & comme
Genes.37. parle l'Ecriture, *ce sont nos freres, la chair de notre chair*, les enfans d'un même pere, & qui prétendent au même heritage que nous; c'est
Job.13. le motif dont se servoit le saint homme Job. 2°. Parce que nous avons un Maître commun, qui n'aura point d'égard à la condition des personnes. C'est le motif que nous suggere Saint Paul : *Scientes quia & illorum, & vester Dominus est in cœlis.* 3°. Parce que nous devons rendre compte à Dieu de leurs actions, de leur conduite, & de leur salut, & sur-tout des injustices que nous aurons commises à leur égard. Le soin qu'on doit prendre de leur corps, consiste à leur donner la nourriture necessaire, à payer exactement leurs gages, à ne les point accabler de travail, sous prétexte de ne les point entretenir dans l'oisiveté, d'avoir soin de leurs affaires, & d'avoir à cœur leurs interêts.

Seconde Partie. Quant aux devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, on peut les reduire pareillement à deux; sçavoir, à la fidelité, & à l'obéïssance. La fidelité consiste, 1°. non seulement à ne rien prendre ou usurper du bien de leurs maîtres; mais encore à le ménager avec tout le zele, l'affection, & l'exactitude possible. 2°. A fuir avec prudence tout ce qui peut faire tort au maître & à la famille à laquelle ils sont attachez; à conserver & à défendre l'honneur & la reputation de leur maître; à ne point découvrir leurs défauts; à ne point parler de ce qui se passe dans la maison; & enfin, à employer tout le temps au travail qui leur est assigné. Pour ce qui est de l'obéïssance que les serviteurs sont obligez de rendre, elle doit être respectueuse, prompte, entiere, sans contestation, sans chagrin; mais avec joye, se souvenant qu'ils obéïssent à Dieu en la personne de leurs maîtres : *Domino servientes*, comme parle Saint Paul.

II. Que la condition de serviteur, qui est la derniere, & la plus mépriſable selon le monde, est la plus avantageuse pour le salut.

1°. Parce que Dieu ayant destiné quelques-uns parmi les hommes à cet état, pour maintenir l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde, il ne faut point douter que sa Providence ne l'ait jugé le plus propre pour les desseins qu'elle a eu sur eux, & où ils pourroient plus facilement se sauver, & courir moins de danger de se perdre. 2°. Parce que cet état est plus conforme à celui que le Fils de Dieu a choisi pour lui-même; & par consequent si pour être sauvé, il faut être conforme au Sauveur du monde, comme dit l'Apôtre, n'est-ce pas un moyen & un avantage, que de passer sa vie dans le même emploi qu'il a exercé durant presque toute la sienne? *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* 3°. Parce que cet état conduit plus droit au Ciel, par l'humiliation, la pauvreté, & le travail, qui sont attachez à la condition où Dieu les a mis, & qu'ils sont exempts des dangers & des occasions de peché, à quoi les autres sont exposez.

III. Ces deux veritez qui ne regardent que les serviteurs & les domestiques, peuvent faire le partage d'un discours.

1°. La condition de serviteur n'empêche point ceux qui y sont engagez, ou par leur naissance, ou par la necessité, de servir Dieu, & de se sanctifier. 2°. Que jamais un serviteur ne sert Dieu avec plus de merite, & de fidelité, que quand il sert fidelement son maître, en tout ce qu'il a droit de lui ordonner, parce que c'est l'état où Dieu l'a mis, & ce qu'il exige de lui. On peut tourner ce dessein d'une autre maniere, en faisant voir, qu'un serviteur obéït à Dieu en obéïssant à son maître, & que jamais un serviteur n'est plus assuré de faire la volonté de Dieu, qu'en faisant celle de son maître, dans les choses qui ne sont point manifestement contre celles de Dieu.

IV. Sur le soin que les maîtres doivent prendre de leurs serviteurs.

1°. La religion, la justice, & la charité obligent les maîtres d'avoir un soin particulier de leurs serviteurs. Ces trois motifs qui fondent cette obligation & qui la rendent indispensable, sont faciles à prouver. 2°. La même religion, la même justice, & la même charité, dont un Chrétien ne peut ignorer les devoirs, doit connoître aux maîtres & peres de famille, quel doit être ce soin qu'ils doivent avoir de leurs domestiques.

V. Les Maîtres doivent s'acquitter de trois offices, ou de trois devoirs envers leurs serviteurs.

1°. De l'office de pere, c'est le titre que l'Ecriture semble leur donner, en confondant le nom de serviteur avec celui de fils; car c'est ainsi que parle le Centurion de
l'Evangile : *Puer meus jacet in lecto.* D'où il s'en- *Matth.8.*
suit qu'ils doivent les aimer, pourvoir à leur nourriture, & à leur établissement, &c. 2°. Ils sont leurs maîtres, c'est-à-dire, leurs précepteurs, & en cette qualité ils doivent prendre soin de les instruire, ou donner ordre qu'ils soient instruits des choses necessaires à leur salut; leur donner l'exemple, les reprendre & les corriger, &c. De là vient que les Saints Peres, & entre autres Saint Ambroise les appelle les Pasteurs de leurs domestiques, & comme les Evêques dans leur maison. 3°. Ils sont leurs tuteurs, ils doivent les défendre, embrasser & ménager leurs interêts, leur payer exactement leurs gages, faire profiter leur bien, &c. *Voïez du Pere Faber, in Concionibus de tempore.*

VI. On peut faire voir que les differens devoirs, dont les maîtres sont chargez envers leurs serviteurs, ont du rapport à ceux qu'ils exigent d'eux.

1°. Ils demandent, & doivent souhaiter qu'ils soient gens de bien, afin qu'ils soient plus fideles à leur service; ils doivent donc leur donner l'exemple de vertu & de religion. 2°. Ils demandent des serviteurs doux & dociles, & n'en peuvent souffrir qui soient coléres & emportez. Les maîtres doivent donc eux-mêmes être affables, les traiter humainement, & non point avec fierté, & d'une maniere trop imperieuse. Ils demandent qu'ils soient fideles; mais pour les rendre tels, leurs maîtres leur doivent témoigner de la confiance & de l'affection, & leur faire entendre qu'ils ont à cœur leurs interêts.

VII. Quelque avantage de naissance ou de fortune qu'ayent les maîtres sur leurs servi-

teurs, ils doivent être persuadez qu'ils ne peuvent être bons maîtres, s'ils ne sont auparavant de bons serviteurs de Dieu, & par consequent,

1°. Il faut qu'ils agissent avec Dieu, comme ils veulent que leurs serviteurs agissent à leur égard; qu'ils soient prompts & fideles à exécuter ses ordres, soûmis à ses volontez; qu'ils le craignent, qu'ils l'honorent, qu'ils soient entierement dévoüez à son service.

2°. Il faut qu'ils fassent pour leurs serviteurs, ce qu'ils souhaitent que Dieu fasse pour eux-mêmes: qu'il ait soin de leurs affaires, qu'il les protege, &c. *Pris des Essais de Sermons.*

VIII. 1°. C'est un grand bonheur pour une famille d'avoir de bons & de pieux serviteurs; le bien qu'ils y font, le bonheur & les benedictions de Dieu qu'ils y attirent pour le spirituel & pour le temporel. Mais il faut tâcher de les rendre tels par les bonnes instructions, & les bons exemples qu'on leur donne, & le soin qu'on doit prendre qu'ils servent Dieu. 2°. Le mal & le desordre qu'ils causent dans une maison, quand ils sont vicieux & déreglez; il ne faut qu'un mauvais serviteur pour mettre la discorde entre les autres domestiques, & la division entre le mari & la femme, & troubler toute la famille par de faux rapports. D'ailleurs, si c'est un jureur & un blasphémateur, quelle malediction n'attirera-t-il point? Et ainsi c'est une chose d'une extrême importance de choisir les personnes qu'on prend à son service.

IX. Comme les maîtres & les peres de famille, sont dans leur maison comme les dieux de leurs serviteurs, ils doivent aussi imiter Dieu, dans le gouvernement que ce souverain Maître exerce sur les hommes.

1°. Ils doivent avoir la prévoyance pour veiller sur tous les besoins, tant spirituels que temporels de leurs serviteurs, comme la Providence de Dieu s'étend sur tous les besoins des hommes. 2°. Ils doivent avoir de la justice, pour recompenser le bien & punir le mal, pour reprendre & corriger les défauts de ceux que Dieu a soûmis à leur conduite. 3°. Ils doivent avoir de la sainteté & de la vertu pour les animer, & les instruire par leurs exemples. *Pris des Essais de Sermons.*

X. Sur la maniere dont les serviteurs doivent servir leurs maîtres, prise sur ces paroles de Saint Paul: *Obedite dominis carnalibus sicut Christo.* Quand Saint Paul repete ces paroles par trois fois: *Sicut Christo, ut servi Christi, & sicut Domino*, il exprime trois qualitez que doit avoir l'obéïssance que les serviteurs sont obligez de rendre à leurs maîtres. *Ad Eph. 6.*

1°. Ils les doivent servir pour Dieu, élevant leur motif de la créature au Créateur, & penser que c'est Dieu même qu'ils servent en leurs personnes. 2°. Ils les doivent servir pour l'amour de Jesus-Christ, & pour suivre son exemple. 3°. Comme servant à Jesus-Christ même, s'estimant heureux de lui obéïr en la personne de leurs maîtres, qui tiennent sa place.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin, *l. 3. de Civit.* montre que les maîtres doivent regarder leurs serviteurs comme leurs enfans.

Le même, *l. 9. de Civit. c. 15.* montre que l'état & la condition de servitude, est un effet du peché, & non une chose propre de notre nature.

Le même, *Sermon. 3. de Dedicat. Eccles.* donne plusieurs sages & importans avis aux serviteurs.

Le même, *in commun. Sermon. 50.* montre que les maîtres, dans leurs familles, doivent se comporter à l'égard de Dieu, comme ils desirent que leurs serviteurs se comportent envers eux.

Le même, *Tract. 51. in Joan.* parle des devoirs des maîtres envers leurs serviteurs. Il traite le même sujet *in Epistola ad Comitem.*

Le même sur le Pseaume 83. introduit Jesus-Christ, exhortant les Chrétiens d'obéïr, à son exemple, à leurs maîtres, quoi qu'indignes & méchans.

Le même, en quelque endroit sur les Pseaumes, enseigne que les peres de famille se doivent considerer comme les Pasteurs de leurs domestiques, & qu'ils ont la même obligation de les instruire dans leurs maisons, que les Pasteurs ont d'instruire les peuples dans les Eglises.

Saint Ambroise, Sermon 33. blâme un maître Chrétien qui traite ses serviteurs avec dureté.

Saint Gregoire de Nazianze, *Orat. 9.* rapporte les peines & les miseres, qui sont attachées à la condition de serviteur.

Saint Chrysostome, *Homil. 9. in Epist. 1. ad Corinth.* fait un long discours sur la condition de serviteur, sur les devoirs des serviteurs, & sur la maniere dont ils se doivent comporter.

Le même, *Homil. 40.* sur la même Epître, fait voir qu'il est expedient d'avoir peu de serviteurs, & fait sentir les incommoditez que la multitude des domestiques traîne après soi.

Le même, sur ces paroles de l'Apôtre: *Servi obedite Dominis in simplicitate cordis*, explique ce que c'est que servir un maître en simplicité de cœur. *Homil. 10. in Epist. ad Colossi.* *Ad Ephes. 6.*

Le même, sur la seconde à Timoth. Homel. 10. montre de quelle maniere les serviteurs gagnent l'affection de leurs maîtres, & ce que nous devons faire pour meriter celle de Dieu.

Le même, *Homil. 5. in Epist. ad Titum*, attribuë à la negligence des maîtres, l'insolence, l'humeur intraitable & tous les vices de leurs serviteurs.

Le même, dans la derniere Homelie sur l'Epître aux Hebreux, rapporte les menaces que Dieu fait à ceux qui negligent le soin de leurs domestiques.

Saint Chrysologue, Sermon 26. montre les devoirs reciproques des maîtres envers leurs serviteurs, & des serviteurs envers leurs maîtres, & dépeint assez vivement les peines & les travaux des domestiques qui ont des maîtres déreglez.

Salvien, *l. 3. de Gubernat Dei*, montre qu'un serviteur doit obéïr à son maître, en ce qui lui est ordonné, & non pas seulement en ce qui lui plaît.

Le même, dans le même livre, fait une belle peinture de la misere des serviteurs qui ont

ont de méchans maîtres.

Le même, au même livre, montre que la condition de serviteur est exempte des plus grands crimes qui se commettent dans les autres états.

Le même, au livre quatriéme, montre que les maîtres doivent se comporter envers leurs serviteurs, comme Dieu, qui est notre souverain Maître, se comporte envers nous dans les biens qu'il nous fait, & dans les châtimens qu'il en prend.

Les Livres spirituels, & autres, qui ont traité ce sujet.

Monsieur Pean, dans le livre intitulé, *l'Ecole de* JESUS, *ch.* 17.

Hortus Pastorum, *tract.* 3. *lect.* 3.

La sainte Famille du P. Cordier, Tome 1. ch. 7. 8. 9. 10. 11. 12.

Cambolas, chapitre cinquiéme dans plusieurs sections.

Le Pedagogue Chrétien, ch. 6. §. 5.

Livre intitulé, *la conduite du Sage*, *Tome* 1.

Livre intitulé, Conduite chrétienne dans les principales actions de la vie.

Autre livre intitulé, *Regle des familles*, *quatriéme partie*, par le P. Sandret.

Azor, *Instit moral. Tom.* 2. *l.* 2.

Raynerius de Pisis, *titul. Obedientia*, à plusieurs choses propres de ce sujet.

Dans les Entretiens de Petrarque, il y en a un sur les mauvais serviteurs, où cet Auteur donne plusieurs sages avis pour les regler.

Mathias Faber, *Domin.* 3. *post Epiphan. conc.* 1.

Les Prédicateurs récens.

Le P. le Jeune, Tome 2. Sermon 55.

Le Pere Texier, dans la Dominicale, Tome 1.

Monsieur L'Abbé de Monmorel, Tome 1. discours sur le troisiéme Dimanche après les Rois.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, *Domin. Tome* 1. Sermon pour le troisiéme Dimanche aprés l'Epiphanie.

Le même, Sermon pour le 22. Dimanche après la Pentecôte, où il traite des devoirs des inferieurs envers leurs superieurs.

Ceux qui ont fait des Lieux Communs sur ce sujet.

Berchorius. Polianthea. Grenade. — *Titul. Servus.*

Labatha. Busée. Lohner. — *Titul. Obedientia.*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & Passages des Saints Peres sur ce sujet.

Facies quodcumque dixerint qui præsunt loco, quem elegerit Dominus. Deuter. 17.

Vous ferez tout ce qu'auront dit ceux qui présidents au lieu que le Seigneur aura choisi.

Data est à Domino potestas vobis, & virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra. Sapient. 6.

Vous avez reçu cette puissance du Seigneur, & cette domination du Tres-Haut, qui interrogera vos œuvres.

Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos, & opprimens subjectos tibi. Eccli. c. 4.

Ne soyez point comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques, & opprimant ceux qui vous sont soûmis.

Rectorem te posuerunt? noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis. Eccli. 32.

Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? ne vous en élevez point; soyez parmi eux comme l'un d'entre eux.

Qui occidit proximum suum, qui effundit sanguinem, & qui fraudem facit mercenario, fratres sunt. Eccli. 34.

Celui qui assassine son prochain, qui répand son sang, & celui qui fraude un serviteur qui est à ses gages, sont freres.

Ego homo sum sub potestate constitutus; habens sub me milites; & dico huic: Vade, & vadit; & alii, Veni, & venit; & servo meo, Fac hoc, & facit. Matth. 8.

Je suis un homme soûmis à d'autres, ayant sous moi des soldats; je dis à l'un: Allez *là*, & il *y* va; & à l'autre: Venez *ici*, & il *y* vient; & à mon serviteur: Faites cela, & il le fait.

Non est servus super dominum suum; sufficit servo, ut sit sicut dominus ejus. Matth. c. 10.

Le serviteur n'est pas plus que le maître: mais c'est assez à ce serviteur ou esclave, d'être comme son maître & son Seigneur.

Euge serve bone, & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam. Matth. 25.

Bon & fidele serviteur, parce que vous avez été fidele en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup.

Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister. Matth. 20.

Celui qui voudra être grand parmi vous, il faut qu'il soit votre serviteur.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Idem, ibidem.

Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Quis, putas, est fidelis servus, & prudens, quem constituit dominus suus super familiam suam? Matth. 24.

Qui est le serviteur fidele & prudent, que son maître a établi sur toute sa famille?

Nemo servus potest duobus dominis servire. Luc. 16.

Nul serviteur ne peut servir deux maîtres.

Non est personarum acceptor Deus: sed in omni gente, qui timet eum, & operatur justitiam, acceptus est illi. Act. 10.

Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes; mais dans toute nation celui qui le craint & qui fait des œuvres de justice, lui est agréable.

Non est potestas nisi à Deo: quæ autem sunt, à Deo ordinata sunt. Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. Ad Roman. c. 13.

Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, & c'est lui qui a établi celles qui sont sur la terre. C'est pourquoi celui qui s'oppose aux puissances, resiste à l'ordre de Dieu; & ceux qui y resistent, attirent la condamnation sur eux.

Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua. Eccli. 33.

Si vous avez un serviteur qui vous soit fidele, qu'il vous soit cher comme votre vie.

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. Servus vocatus es? non sit tibi cura: sed etsi potes fieri liber, magis utere. Qui enim in Domino vocatus est servus, li-

Que chacun demeure dans l'état où il étoit quand Dieu l'a appellé. Si vous avez été appellé à la foi étant serviteur ou esclave, ne vous en mettez point en peine; mais quand même vous pourriez devenir

bertus est Domini. 1. ad Corinth. 7.

Servi obedite dominis carnalibus cum timore, & tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo: non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo, cum bona voluntate servientes, sicut Domino, & non hominibus. Ad Ephes. c. 6.

Vos domini eadem facite illis, remittentes minas: scientes quia & illorum, & vester Dominus est in cœlis: & personarum acceptio non est apud eum. Ibidem.

Domini, quod justum est & æquum, servis præstate: scientes quòd & vos Dominum habetis in cœlo. Ad Coloss. 4.

Servi obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum. Ad Coloss. 3.

Quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Domino, & non hominibus. Ibidem.

Quicumque sunt sub jugo servi, dominos suos omni honore dignos arbitrentur, ne nomen Domini, & doctrina blasphemetur. 1. ad Timoth. 6.

Mone servos dominis suis subditos esse, in omnibus placentes, non contradicentes, non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes, ut doctrinam Salvatoris nostri ornent in omnibus. Ad Titum c. 2.

Si quis suorum, & maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior. 1. ad Timoth. 5.

Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum. 1. Petri c. 2.

Servi subditi estote in omni timore dominis, non tantùm bonis & modestis, sed etiam discolis. Ibidem.

Obedite præpositis vestris, & subjacete eis: ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. Ad Hebr. 13.

Necessitate subditi estote non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam. Ad Roman. 13.

libre, usez plûtôt, pour votre bien, de cette condition d'esclave; car celui qui l'est, devient affranchi du Seigneur.

Vous, serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte & avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jesus-Christ même; ne les servez pas seulement, lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant serviteurs de Jesus-Christ: servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur, & non les hommes.

Vous, maîtres, témoignez de même de l'affection à vos serviteurs, ne les traitant point avec rudesse, & avec menaces, sçachant que vous avez les uns & les autres un Maître commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la condition des personnes.

Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que l'équité & la justice demandent de vous, sçachant que vous avez aussi-bien qu'eux un Maître qui est dans le ciel.

Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais avec simplicité de cœur, & crainte de Dieu.

Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faisant pour le Seigneur, & non pour les hommes.

Que tous les serviteurs qui sont sous le joug de la servitude, sçachent qu'ils sont obligez de rendre toute sorte d'honneur à leurs maîtres, afin de n'être pas cause que le nom & la doctrine de Dieu soient exposez à la médisance des hommes.

Exhortez les serviteurs à être bien soumis à leurs maîtres; à leur complaire en tout, à ne les contredire point, à ne détourner rien de leur bien, mais à témoigner en tout une entiere fidelité, afin que leur conduite fasse reverer à tout le monde la doctrine de Notre Sauveur.

Si quelqu'un n'a pas soin des siens, & particulierement de ceux de sa maison, il renonce à la foi, & est pire qu'un Infidele.

Soyez soumis pour l'amour de Dieu, à toutes sortes de personnes.

Serviteurs, soyez soûmis à vos maîtres avec toute sorte de respect & de crainte, non seulement à ceux qui sont bons & doux; mais même à ceux qui sont rudes & fâcheux.

Obéissez à vos conducteurs, & demeurez soûmis à leurs ordres; car ils veillent pour le bien de vos ames, comme devant en rendre compte.

Il est necessaire que vous soyez soumis aux puissances, non seulement par la crainte de leur colere, mais encore par le devoir de la conscience.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le saint homme Job doit être regardé comme le modele d'un bon maître.

LE saint homme Job a voulu faire sçavoir à la posterité les sentimens d'affection, de justice & de bonté qu'il avoit pour ses domestiques. Il dit lui-même qu'il étoit si éloigné de rien faire avec hauteur, & par autorité absoluë, qu'il prend Dieu à témoin qu'il n'a pas refusé d'entrer en jugement avec les moindres de ses serviteurs: *Si contempsi subire judicium cum servo meo, & ancilla mea, cùm disceptarent adversùm me.* De maniere que celui qui rendoit si équitablement la justice à tout un peuple, ne refusoit pas néanmoins de se soûmettre à la décision des Juges, pour faire justice à ses domestiques. Il n'avoit garde d'en user autrement, penetré comme il l'étoit, que la même main de Dieu, qui l'avoit formé dans le sein de sa mere, étoit celle-là même qui avoit formé les moindres de ceux qui le servoient; & que s'il les blessoit en la moindre chose, Dieu ne manqueroit pas de s'élever contre lui, pour lui faire rendre compte de son injustice. C'est la pensée dont ce saint homme se servoit, pour se tenir dans les termes de l'humilité, & de la crainte, dans le rang où il se voyoit élevé. Il y a, disoit-il, un tribunal dans le Ciel, où je dois paroître avec ceux qui me servent; où les qualitez differentes ne donnent point de faveur; le dernier de nos jours nous rend tous égaux. Je ne pourrai point me prévaloir de ce que j'ai été, & mon serviteur n'y sera pas moins écouté que moi. Là sera representé le traitement que je lui aurai fait; Dieu en jugera, & je n'aurai alors aucun appui que sur mon innocence, & pour avoir été maître, mes crimes n'en seront pas jugez avec plus de douceur.

Job. 31.

La fidelité, la vigilance, & la patience de Jacob au service de Laban.

Nous n'avons point dans l'Ecriture d'exemple plus illustre de fidelité, de vigilance, & de patience dans les travaux, & de toutes les autres qualitez qu'on peut souhaiter dans un serviteur, que l'exemple du saint Patriarche Jacob, qui après avoir été obligé de quitter son païs, & la maison paternelle, pour la crainte de son frere Esaü, se mit au service de son oncle Laban: & fut, par ses soins, & sa vigilance infatigable, la cause du bonheur temporel du maître qu'il avoit choisi, lequel de sa

de sa part le traita assez humainement, quoique non pas toûjours avec l'équité & la bonne foi qu'il devoit. Mais ce que l'on doit considerer dans Jacob, c'est la droite intention, la fidelité, l'assiduité & la patience dans le travail, & les services considerables qu'il rendit à celui qu'il avoit choisi pour maître, & cela avec tant de constance & de soûmission, que Saint Augustin le propose en ce point pour modele, non seulement aux serviteurs & aux domestiques, mais aux personnes mêmes consacrées au service de Dieu, pour les porter à fuir l'oisiveté, & à ne se relâcher jamais au service d'un si grand maître.

L'exemple du Patriarche Joseph.

La prudente conduite de Joseph a rendu ce saint Patriarche un modele parfait de toutes les vertus dans les differens états par où la Providence l'a fait passer. Tout jeune qu'il étoit, il fut vendu, comme l'on sçait, par ses propres freres, aux Ismaëlites, qui le menerent en Egypte, où il fut vendu une seconde fois en qualité d'esclave à Putiphar, qui étoit un grand Seigneur de la Cour de Pharaon, & qui avoit l'une des charges les plus considerables du Royaume. Il ne fallut pas beaucoup de temps à cet homme pour reconnoître qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune esclave : sa prudence & sa modestie éclatoient dans toutes ses actions, & dans toutes ses paroles. Sa fidelité gagna le cœur de Putiphar son maître, qui voyant avec une admiration secrete, que ce jeune esclave n'avoit rien de servile dans ses mœurs, peu à peu il l'estima de telle sorte, qu'enfin il se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Joseph donc est en ce point un grand modele pour tous ceux qui rendent service aux autres hommes. Ils voyent en lui que cet état de servitude bien loin d'être un obstacle à leur vertu, y peut au contraire contribuer beaucoup, s'ils ont soin comme Joseph d'avoir toûjours Dieu devant les yeux, & de l'invoquer avec tant de ferveur, qu'il benisse tous leurs travaux, comme il benit ceux de Joseph, & qu'à cause d'eux, il rende heureux les maîtres mêmes qu'ils servent.

La pieté d'un domestique est souvent la cause du bonheur de toute une famille.

C'est un grand tresor dans une maison qu'un domestique qui craint Dieu. Souvent il ne faut dans une famille qu'un serviteur, homme de bien, pour en faire tout le bonheur. Laban, dont parle l'Ecriture, devint riche dès que Jacob fut à son service. Putiphar vit la benediction de Dieu dans sa maison, dès que Joseph en fut l'œconome. Nabuchodonosor cessa d'être malheureux, dès que Daniel fut du nombre de ses domestiques. Et nous voyons dans l'Ecriture que Naaman, premier Intendant du Roi de Syrie, trouva son salut & sa conversion à l'école d'une petite servante, qu'il avoit dans son logis, & un sage conseil que lui donna un de ses autres domestiques, devint la source de sa sanctification. De cet exemple nous apprenons que lorsque les domestiques voyent leur maître dans le déreglement, ou en danger de s'engager dans une mauvaise affaire, un avis donné à propos a souvent son effet. Il n'est pas cependant à propos qu'un domestique se mêle de donner des avis à son maître, si le temps, l'occasion & un danger pressant ne l'y obligent : mais il ne lui est jamais que tres-utile, & bienséant de lui donner bon exemple.

Le Fils de Dieu a été un modele aux maîtres & aux serviteurs, comme ils se doivent comporter en ces differens états.

Comme le Fils de Dieu est venu au monde, pour être le modele que les hommes doivent suivre en toutes choses, ils n'ont qu'à imiter les exemples qu'il leur a donnez, pour être de bons maîtres & de bons serviteurs. La patience qu'il a euë à soûtenir les foiblesses de ses disciples, la bonté avec laquelle il s'est inquiété de leurs besoins, & a pourvû à leurs necessitez, nous instruisent de l'indulgence, de la douceur, & de l'affection que nous devons avoir pour ceux qui dépendent de nous. D'un autre côté la soûmission, & l'obéïssance qu'il a toûjours renduë à son Pere, & même aux hommes à qui il a lui-même communiqué son autorité, nous font connoître ce que nous devons à ceux qui ont autorité sur nous. Mais le vrai moyen de commander, & d'obéïr en veritables Chrétiens, c'est d'être parfaitement soûmis à Dieu.

L'exemple du Centenier de l'Evangile.

Le Centenier de Capharnaüm étant encore Payen, avoit chez lui un de ses serviteurs malade ; mais bien loin de le renvoyer, il alla lui-même trouver Jesus-Christ pour le supplier de le guerir, & lui demanda cette grace avec tant de ferveur & d'humilité, qu'il merita de l'obtenir. Cet officier, en cette action, se comporta en bon maître, & en bon serviteur. Ce fut un bon maître à l'égard de son serviteur malade, auquel il procura la santé, & ce fut un bon serviteur à l'égard de Dieu, dont il reconnut la bonté & la puissance. Admirable modele à tous les Puissans de la terre ! Quelque maîtres qu'ils soient des autres hommes, ils sont serviteurs de Dieu, & ils ne peuvent être bons maîtres, s'ils ne sont auparavant de bons serviteurs. Il faut qu'ils fassent à l'égard de Dieu, ce qu'ils veulent que leurs serviteurs fassent à leur égard : il faut qu'ils fassent pour leurs serviteurs, ce qu'ils veulent que Dieu fasse pour eux-mêmes.

Judas est un exemple des mauvais serviteurs.

Le Sauveur du monde, comme chacun sçait, parmi douze Apôtres qu'il s'étoit associez, en avoit un qui n'étoit pas trop scrupuleux. Le divin Maître, que ce malheureux avoit l'honneur de servir, le destina à faire auprès de lui l'office de pourvoyeur, & l'Evangile remarque que cet infidele disciple, qui s'appelloit Judas, étoit le gardien & le dépositaire des aumônes qu'on faisoit au Sauveur du monde ; mais que se laissant dominer par son avarice, il mettoit toûjours à l'écart quelque chose pour ses usages : *Fur erat, & loculos habens.* Ces larcins ne pouvoient pas être bien grands, car le Sauveur du monde avoit peu de chose ; mais comme c'étoit lui qui faisoit les petites provisions, il se reservoit toûjours quelque chose qu'il tenoit caché. Ce n'étoit que peu de chose qu'il s'approprioit de la sorte ; cependant l'Evangile ne l'en appelle pas moins voleur. Voilà l'exemple que suivent bien des serviteurs & des domestiques, qui grapillent toûjours quelque chose, sur ce qu'on leur donne commission de vendre ou d'acheter. C'est peu de chose, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins voleurs : & si même dans le temps qu'ils ne retiennent de la sorte qu'un sol du bien de leur maître, ils ont en vûë d'amasser par ce petit commerce, une somme considerable, & suffisante pour un peché mortel ; ils le commettent à force de retenir sol à sol, & sont obligez à restitution. *Joan. 12.*

Pourquoi Saint Paul recommande si souvent aux serviteurs

Saint Paul montre assez combien il avoit à cœur que les serviteurs fussent soûmis, & fideles à leurs maîtres ; puisqu'il ne se contente pas de recommander cette fidelité & cette obéïssance presque en toutes ses Epîtres ; mais

D'être soûmis & fideles à leurs maîtres.

encore il ordonne à Tite son Disciple de leur intimer cet ordre & ce précepte, comme une chose de la derniere importance, au commencement du Christianisme naissant, parce que les Payens accusoient les premiers Chrétiens d'être rebelles aux Puissances, à cause qu'ils refusoient en effet de leur obéïr quand on leur commandoit d'agir contre la Loi de Dieu, ou quand on vouloit les empêcher de prêcher la Loi de Jesus-Christ... Or pour effacer l'opinion qu'on avoit qu'ils étoient rebelles, cet Apôtre, comme l'ont remarqué quelques saints Peres, vouloit que tous ceux qui étoient soûmis à l'obéïssance, donnassent l'exemple aux Payens mêmes de soûmission, de fidelité & d'exactitude en tout ce qui ne seroit point contraire à la Loi & au service de Dieu.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Exemple de la charité qu'on doit avoir pour ses serviteurs.

Puer meus jacet in domo mea, & malè torquetur. Matth. 8. Ce Centenier dont parle l'Evangile, quoi qu'il fût infidele, devroit faire rougir les Chrétiens; toutes ces paroles sont remarquables: *Puer meus jacet*; mon serviteur est malade. Ah! que ces paroles condamnent de maîtres impitoyables, qui ne sont nullement touchez des maladies de ceux qui les servent, & qui les abandonnent aussi-tôt qu'ils ne sont plus en état de faire des fonctions d'esclaves: *In domo mea jacet*; il est malade dans ma maison. Que diront à ce Payen ces Chrétiens, qui chassent un serviteur dès-lors qu'il est malade? *Et malè torquetur*; il est cruellement tourmenté. Que diront à cela ces maîtres, qui au lieu d'exagerer le mal de leurs sujets, le diminuënt, & ne les croyent malades que lors qu'ils sont prêts de mourir? Cette inhumanité est assez ordinaire, & nous en avons un exemple dans l'Ecriture au premier Livre des Rois, ch. 30. d'un pauvre serviteur Egyptien abandonné d'un maître qu'il servoit, pour la maladie qui l'empêchoit de le suivre; ce qui fit compassion à David qui le fit traiter, & en prit soin.

Pourquoi Saint Paul traite d'infideles ceux qui negligent le soin de leurs serviteurs.

Si quis domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior. Prenez garde, dit Saint Paul, de ne pas negliger vos serviteurs; si vous n'avez pas soin d'eux, vous renoncez dès-lors à la foi, & vous êtes pires que les Infideles. Si vous souhaitez sçavoir les raisons qui ont porté Saint Paul à se servir de si terribles paroles, qu'on pourroit prendre pour une exageration outrée, si on ne sçavoit qu'il les a dites par l'inspiration du Saint Esprit; C'est 1°. Que la foi nous ayant tous fait freres, c'est renoncer à l'union de la Religion Chrétienne, de ne pas regarder ses sujets & ses domestiques comme ses freres, & de ne pas veiller à leurs besoins. 2°. Parce que croyant en Jesus-Christ, c'est démentir sa foi par ses œuvres, en manquant à la charité, qui est la loi la plus essentielle du Christianisme, & la marque par laquelle le Sauveur veut qu'on reconnoisse ses disciples. 3°. C'est même être pire que les Infideles, parce que les Payens, & les Gentils ont soin de leurs serviteurs, portez à cela par la seule lumiere de la raison, & par le seul instinct de la nature, qui leur apprend à préferer les domestiques aux étrangers; jusques-là que leurs loix donnoient la liberté aux esclaves, dès-lors que leur maître les abandonnoit.

La condition de serviteur est relevée par l'exemple de Jesus-Christ.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Matth. 20. C'est ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire sçavoir, qu'étant le Souverain par toutes sortes de titres, il est venu sur la terre, non pour être servi, mais pour servir. Sur quoi l'on peut dire que voilà la qualité de serviteur honorée, consacrée, & comme divinisée en la personne du Fils de Dieu: & il n'est point de sujets, ni de serviteurs Chrétiens, qui ne doivent trouver la soûmission & l'obéïssance bien douce, lorsqu'ils voyent que Jesus-Christ ne s'est pas contenté de nous dire dans l'Evangile qu'il n'étoit venu au monde, qu'il n'avoit demeuré au monde, & qu'il n'étoit sorti du monde que pour obéïr: *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Mais de plus, qu'il leur a montré par son propre exemple, de quelle maniere ils doivent s'acquitter des devoirs de leur condition, en s'assujettissant jusqu'aux plus vils ministeres de la maison de celui qui passoit pour son pere, exerçant un métier penible, & lui rendant avec une promptitude & une obéïssance admirable, tous les services dont une famille pauvre & peu accommodée pouvoit avoir besoin; & cela pendant 30. ans entiers. Ne semble-t-il pas dire à tous ceux qui sont reduits à cette condition: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.* Joan. 6. Joan. 31.

Les avantages de la condition des serviteurs.

Servus vocatus es? non sit tibi curæ: sed etsi potes fieri liber, magis utere, nempè servitute. 1. ad Corinth. c. 7. Quand Saint Paul exhorte les Chrétiens à demeurer dans la vocation, & dans l'état où Dieu les a mis, & à n'être point du nombre de ces inconstans qui changent de condition au lieu de travailler à se sanctifier dans celle où la Providence les a fait naître, il ne s'adresse point à ceux qui sont dans les charges, & dans un rang distingué par le droit de leur naissance; & cet Apôtre ne leur dit pas: Etes-vous Maîtres, Seigneurs, Magistrats, élevez à quelque charge & à quelque dignité? demeurez en ce poste; il sçavoit trop bien que ce n'est pas toûjours Dieu qui les y a appellez; mais que c'est souvent leur ambition qui les y a poussez, ou celle de leurs ancêtres qui les a élevez à ce rang. Mais c'est aux serviteurs que Saint Paul donne ce salutaire conseil: *Servus vocatus es? non sit tibi curæ*, &c. Si par la bassesse de votre naissance, vous êtes appellez à la condition de serviteurs, tenez-vous-y, sans vous mettre en peine, ni vous donner de mouvement pour en sortir. Au contraire, il ajoûte, si vous pouvez par votre industrie ou par votre merite vous tirer de cet état, n'en sortez-pas; il n'y a point d'état dans le monde, où vous puissiez vous rendre plus agréable à Dieu; c'est la voye la plus sûre, la plus droite, & la plus facile pour faire votre salut, & acquerir la liberté des enfans de Dieu.

L'honneur & le respect que les serviteurs doivent porter à leurs maîtres.

Servi dominos suos omni honore dignos arbitrentur. 1. ad Timoth. 6. *Dignos.* Cette parole merite notre reflexion. L'honneur que les serviteurs rendent à leurs maîtres, & qu'ils leur doivent rendre, n'est pas un honneur de civilité, mais c'est un devoir & une obligation; ils le leur doivent, ils en sont dignes, & ils le meritent, non seulement quand ils sont bons, doux, & commodes; mais enco-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

re quand ils ſont fâcheux & de mauvaiſe humeur : *Etiam dyſcolis*, dit S. Pierre, parce que leur autorité eſt une émanation, une image, & une expreſſion de la ſouveraineté de Dieu. Ainſi que votre maître ſoit devot ou impie, vertueux ou libertin, c'eſt toûjours votre maître, la puiſſance qu'il a ſur vous vient de Dieu, & tout ce qui vient de Dieu merite d'être reſpecté & honoré.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & Penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

MAgis debent heri quòd dominentur, tolerare, quàm ſervi quòd ſerviant. Auguſtinus, l. 1. de Civit. c. 16.

Dicit Chriſtus, non ideò Chriſtianus factus es, ut dedigneris ſervire : non feci de ſervis liberos, ſed de malis ſervis bonos ſervos. Idem, in Pſalm. 83.

Domini, domeſticorum veſtrorum ſalutem omni vigilantiâ procurate. Idem, in Sermon. commun. Serm. 51.

Omnis ſervitus amaritudine plena eſt. Idem, in Pſalm. 99.

Omnes conditione obligati & ſerviunt, & murmurant. Idem, ibidem.

Nomen, & conditionem ſervitutis culpa genuit, non natura, & prima hujus ſubjectionis cauſa peccatum eſt. Idem, l. de vera innocentia.

Melior ejus ſtatus eſt qui famulatur homini, quàm qui ſervit ſuæ cupiditati. Idem, ibidem.

Audi quiſquis temporaliter ſervus es, & quiſquis teneris jure dominationis ſtrictus, quiſquis conditione quâlibet obnoxius es, eſto ſervus & eſto liber ; eſt ſervus humiliter obediendo ; eſt liber fideliter ſerviendo. Idem, Serm. 3. de Dedicat. Eccleſ.

Eſto ſervus domini, & noli eſſe ſervus peccati. Idem, ibidem.

Cùm ſervieris homini, Deum fideliter cogita, Dei præcepta conſerva, Dei voluntati ſemper obtempera, à Deo mercedem bonæ voluntatis expecta, cuſtodi fidem, fuge fraudem, cognoſce Deo te redditurum rationem de omni opere tuo. Idem, ibidem.

Si bonam domino exhibes ſervitutem, à Deo recipies perpetuam libertatem. Idem, ibidem.

Jubentur ſervi Chriſtiani dominis ſuis temporalibus æquanimiter, fideliterque ſervire, quos judicaturi ſunt, ſi uſque in finem iniquos invenerint, aut cum quibus æqualiter regnaturi ſunt, ſi illi ad verum Deum converſi fuerint. Idem, l. de catechizandis rudibus, c. 21.

Quicumque dominos carnales habetis, quicumque ſervitii conditionem debetis, obedite dominis veſtris, & diligite ex toto corde, non ad oculum ſervientes, ſed miniſterium ex amore facientes : quia & illos Deus conſtituit, ut vobis dominentur, & vos ut ſerviatis. Idem, Serm. 7. de temp.

Ipſe de ſervo tuo exigis ſervitutem, & homo hominem parere tibi compellis ; & non agnoſcis miſer Dominum tuum, cùm ſic exerceas ipſe in hominem dominatum.? Cyprianus, contra Demetr.

Timor quodammodo cum natura ſervitutis conjunctus eſt. Gregorius Nyſſenus, orat. 9. contra Eunom.

Servis, tanquam nobis ipſis utendum eſt. Iſidorus Peluſiota.

Debent domini, ejus, qui verè eſt Dominus, memores, mutuas velut reddere operas ſervis ſuis, quantum poſſint in timore Dei, & clementia adverſus ipſos, idque exemplo Domini. Baſil. regul. 75. c. 2.

Servorum virtus confert ad domum conſtituendam, & adminiſtrandam. Chryſoſtom. Homil. 22. in Epiſt. ad Epheſ.

LEs maîtres doivent avoir plus de peine à commander, que les ſerviteurs à obéïr.

Votre qualité de Chrétien, dit J. C. ne doit pas vous faire regarder au-deſſous de vous de ſervir les autres : je n'ai point affranchi les domeſtiques de l'obligation de ſervir ; mais de méchans ſerviteurs, j'en ai fait de bons.

Veillez avec tout le ſoin & la diligence poſſible, pour procurer le ſalut de vos domeſtiques.

Toute ſervitude eſt remplie d'amertume.

Tout domeſtique murmure, & ne laiſſe pas de faire ſon devoir.

C'eſt le peché qui a introduit dans le monde le nom & la condition d'eſclave ; la nature de ſoi n'exige point cette diſproportion & cette dépendance.

Il y a moins de deshonneur à ſervir un homme, qu'à être l'eſclave de ſes pechez.

Ecoutez ſerviteurs, & vous tous qui avez des maîtres dont vous dépendez, ne ſecoüez point le joug de la ſervitude, mais conſervez votre liberté. C'eſt par l'humilité que vous demeurerez dans la ſoûmiſſion qui eſt propre de votre état ; & c'eſt par la fidelité que vous vous conſerverez libres.

Servez votre maître ; mais ne ſoyez point l'eſclave du peché.

En rendant aux hommes les ſervices qu'ils ont droit d'exiger de vous, ayez toûjours Dieu devant les yeux ; gardez ſes Commandemens ; ſoyez ſoûmis à ſes divines volontez ; attendez de lui ſeul la recompenſe de vos bonnes intentions ; ſoyez fidele ; ne trompez point ; ſongez que c'eſt à Dieu que vous rendrez compte de toutes vos œuvres.

Si vous êtes fidele à rendre à votre maître les ſervices que vous lui devez, Dieu vous en recompenſera d'une liberté qui ne finira point.

Telle eſt la condition des ſerviteurs parmi les Chrétiens ; ces mêmes maîtres qu'on leur ordonne de ſervir avec patience & avec fidelité, ils les jugeront un jour s'ils en ſont maltraitez juſqu'à la fin, ou du moins ils regneront avec eux, s'ils ſe convertiſſent au Seigneur.

Qui que vous ſoyez qui avez des maîtres à qui vous êtes obligez de vous ſoûmettre, obéïſſez-leur ; & les aimez de tout votre cœur : ne ſervez point à vûë d'œil, mais avec affection ; parce que c'eſt Dieu qui les a établis ſur vos têtes, & qui vous a mis dans l'obligation de les ſervir.

Vous exigez de votre domeſtique les ſervices qu'il vous doit : c'eſt un homme comme vous, & vous voulez qu'il vous obéïſſe : malheureux ! pourquoi donc ne reconnoiſſez-vous pas que vous avez auſſi un maître ?

Il y a une certaine crainte attachée en quelque façon à la ſervitude.

Ménageons nos domeſtiques comme nous nous ménageons nous-mêmes, dans les ſervices que nous ſommes obligez de nous rendre.

Les maîtres, reconnoiſſant qu'ils ſont eux-mêmes ſoûmis au veritable Maître & Seigneur de tous, doivent traiter leurs ſerviteurs avec douceur, & dans la crainte de Dieu, imitant en cela l'exemple de Jeſus-Chriſt.

Un domeſtique vertueux eſt d'un grand ſecours pour bien regler une famille.

Vult quispiam ministros habere quamplurimos, nec patitur eos vel necessarium habere victum; num quaso lapideos vis esse homines? Idem, Homil. 7. in secundam ad Timoth.

Est hoc ad gloriam domini, si servos habeat gratos, & illum diligant servi. Idem, Homil. 2. in Epist. ad Philem.

Quando servis nostris succensemus, nostra delicta consideremus. Idem, Homil. 25. in Joan.

Servus erat Joseph, sed non servus hominum; quamobrem etiam in servitute erat omnibus hominibus liberior. Idem.

Solent etiam nequissimos servos, quos supplicia non correxerunt, blandimenta corrigere, & quos dominis suis verbera non submiserint, beneficia submittunt. Salvianus de Gubernat. Dei.

Quanta servorum illic corruptela, ubi dominorum tanta corruptio! morbido enim capite, nihil sanum est, neque ullum omninò membrum officio suo fungitur, ubi quod est principale non constat. Idem, l. 7. de eadem Gubernat.

Nemini dubium est omnes dominorum familias aut similes esse dominis, aut deteriores; quamvis hoc usitatius, ut deteriores. Idem, l. 8.

Serviles animos jam per se malos, etiam dominorum facit nequitia pejores. Idem, ibidem.

Multi sunt sub obedientia magis ex necessitate quàm ex charitate, & illi pœnam habent, & leviter murmurant, nec libertatem mentis acquirunt, nisi ex toto corde, propter Deum, se subjiciant. Lib. 1. de Imitat. Christi, c. 9.

Non dominandi cupiditate, sed charitatis motu imperent domini. August.

Non per te, sed propter te peccatur. Idem, in quadam Epist. ad virum spectabilem.

On en voit qui se plaisent à être suivis d'un grand nombre de domestiques, & qu'ils laissent manquer du necessaire; les prennent-ils donc pour des statuës?

Rien ne contribuë tant à la gloire d'un maistre, que d'avoir des domestiques affectionnez & reconnoissans.

Quand il nous vient des mouvemens d'impatience contre nos domestiques, songeons à nos pechez.

Joseph étoit esclave, mais son cœur n'étoit asservi à aucun homme; aussi malgré son esclavage n'y avoit-il personne qui fût plus veritablement libre que lui.

Souvent la douceur fait sur les méchans domestiques, ce que la rigueur n'a pû faire: en les maltraitant, on n'a pû en venir à bout; en leur faisant du bien, on les corrige.

Qu'il y a de desordre parmi les domestiques quand le maistre est corrompu! car enfin si le chef est malade, le reste du corps ne peut être sain, & il n'est aucun des membres qui puisse faire ses fonctions, quand ce qui doit les conduire vient à manquer.

Il est hors de doute que les domestiques sont toûjours ou semblables à leurs maistres, ou plus corrompus qu'eux, & c'est souvent le dernier.

Une ame servile est naturellement portée au mal. Un maistre vicieux augmente de beaucoup ces méchantes dispositions.

Plusieurs obéissent plûtôt par contrainte, que par amour; ils souffrent beaucoup, & murmurent pour peu de choses; jamais ils ne joüiront de la vraye liberté d'esprit, s'ils ne se soûmettent purement pour Dieu, & de tout leur cœur à l'obéïssance.

N'exercez point votre autorité sur vos domestiques par envie de dominer, mais avec esprit de charité.

Vous n'êtes pas l'instrument, mais la cause du peché; ce n'est pas vous, c'est à cause de vous, & sur votre compte que l'on peche.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Il y a dans la vie civile des maitres & des serviteurs. Difference des esclaves & des serviteurs.

ON sçait assez ce que c'est que maître & serviteur, sans en donner une définition qui ne les feroit pas mieux connoître; c'est assez de sçavoir qu'ils ont une relation mutuelle fondée sur leur differente condition; que l'un a droit de tirer de l'autre les services dont on est convenu, & que l'autre s'est engagé pour un certain prix, de les lui rendre, & de lui obéïr. D'où il s'ensuit qu'il y a des devoirs de justice qui engagent l'un à l'autre, & qu'ils ne peuvent violer sans crime. Il faut seulement remarquer que la condition de serviteur, dont nous parlons ici, est differente de la servitude ou esclavage que le droit des gens a introduit parmi quelques nations, & dont il n'est pas besoin de rapporter l'origine, ni d'en justifier l'usage. Il n'est question que des domestiques, pris à gage, qui sont des personnes libres, qui peuvent disposer de leur bien, quitter leur maître s'ils n'en sont point contens, se plaindre & demander justice du tort qu'on leur fait. Au lieu que les esclaves n'ont rien en propre, & que tout ce qu'ils sont, ou qu'ils acquierent, appartient à leur maître, qui ne leur donne que la nourriture, sans salaire ni recompense de leurs services.

De plus, il faut supposer que comme toutes les conditions qui composent la vie civile se peuvent reduire en general à deux, à celle de maître, & celle de serviteur, qui ont des devoirs differens, quoi que reciproques: les Theologiens prescrivent à l'une & à l'autre comment on s'en doit acquitter pour se sauver, & y vivre en Chrétien.

Si le pouvoir de commander, & l'obligation d'obéïr sont naturels aux hommes.

Les Philosophes moraux, & les maîtres de la politique demandent, si le pouvoir de commander, & l'obligation d'obéïr peuvent être naturels aux hommes, en sorte que les uns soient superieurs, & les autres sujets, sans que ceux qui commandent ayent d'autres titres que les avantages qu'ils ont de la nature? Et ils répondent que non; & que cette distinction est une difference de la fortune, & non de la nature, qui peut bien les en rendre capables, mais non pas leur en donner le droit; parce que ce droit doit être fondé sur quelque autre titre, comme seroit le consentement, & la libre élection des peuples, ou la possession legitime de leurs ancêtres. Saint Thomas enseigne que la servitude des peuples n'est point naturelle absolument, & que si les hommes eussent perseveré dans l'état d'innocence, il n'y eût point eu d'autre domaine parmi eux que le domaine des peres sur leurs enfans. Ce saint Docteur ajoûte pourtant, que la servitude introduite par les peuples, peut être appellée naturelle, à cause du profit & de l'utilité qu'elle apporte, & du bon ordre qu'elle établit parmi les hommes. C'est la divine Providence, qui s'étant chargée de la conduite du genre humain, & qui s'appliquant à gouverner le monde, a introduit cette difference parmi les hommes; & comme c'est Dieu qui fait le pauvre & le riche, c'est aussi lui qui fait le maître & le serviteur.

D. Thom. 2. 2. Qu. 57. art. 3.

L'autorité des maîtres sur leurs serviteurs.

Pour sçavoir d'où vient le pouvoir des maîtres sur leurs serviteurs, & des peres de famille sur leurs domestiques, nous n'avons

vient de Dieu.

pas besoin d'autres lumieres que de celles des paroles de Saint Paul, qui dit formellement que toute puissance, toute autorité, tout pouvoir legitime de commander, vient de Dieu, & que c'est sa divine Sagesse qui a fait cette difference, & mis cette distinction de celui qui commande & de celui qui obéit, la jugeant necessaire pour le bon ordre du monde : *Non est potestas nisi à Deo; quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt.* D'où il s'ensuit, dit-il, au même lieu, qu'on ne peut resister aux puissances legitimes, sans resister à l'ordre de Dieu, & s'engager ainsi dans la damnation éternelle.

Ad Rom. 13.

Les maîtres doivent avoir à cœur les interêts de leurs domestiques.

Ce que Saint Ambroise dit des Souverains & des sujets, nous le pouvons dire des maîtres & des serviteurs ; sçavoir, que Dieu a voulu qu'ils agissent les uns pour les autres, & qu'ils ménagent reciproquement les interêts les uns des autres. S'il arrive donc qu'un homme qui a des serviteurs & des domestiques à gage, ne considere que ses interêts propres, & la commodité de sa personne, que son honneur, & son avantage particulier, sans se mettre en aucune maniere en peine du bien & de l'avantage de ceux qui le servent; celui-là évidemment abuse de son pouvoir, & renverse l'ordre de la providence de Dieu.

Les maîtres doivent prendre soin de leurs serviteurs, & en quoi consiste ce soin.

Ce que les maîtres doivent à leurs serviteurs est en general d'en avoir beaucoup de soin. C'est ce que Dieu leur commande dans l'Ecclesiastique, ch. 33. *Si tu as un serviteur fidele, considere-le comme ton ame, & traite-le comme ton frere.* Et Saint Paul dans ce même esprit, ch. 4. aux Colossiens, dit ces paroles : *Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice & l'équité demandent, sçachant que vous avez aussi-bien qu'eux un maître dans le Ciel.* A quoi il faut ajoûter ce qu'il dit dans la premiere à Timothée, ch. 5. *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, & sur-tout de ses domestiques, il a renoncé à la foi, & est pire qu'un Infidele.* D'où il faut conclure que dans l'ordre de la charité on doit préferer ses serviteurs & ses domestiques à ceux qui ne nous appartiennent en rien; au lieu que souvent on préfere des étrangers à ses domestiques, en faisant par vanité pour les uns ce que la justice requiert de nous pour les autres.

Le soin que les maîtres doivent prendre de leurs serviteurs en general, se partage en deux particuliers; sçavoir, en celui de leurs corps, & en celui de leurs ames. Pour ce qui regarde le corps, les maîtres sont obligez ; 1°. De leur donner la nourriture necessaire, conformément à leur état, & à proportion des services qu'ils en reçoivent. 2°. De leur payer exactement leur salaire, sans les faire attendre, & languir par un délai criminel ; & il faut se souvenir que les frustrer de ce qui leur est dû, est un peché qui crie vengeance, comme témoigne l'Apôtre Saint Jacques, au ch. 5. de son Epître. 3°. De ne les point charger excessivement de travail. 4°. De prendre garde à ne les point maltraiter ; voilà pour le corps.

Quant à l'ame ; ces mêmes maîtres doivent montrer qu'ils ont du zele pour le salut de leurs domestiques ; 1°. En les instruisant, ou donnant ordre qu'ils soient instruits dans les choses de la foi, & des devoirs du Christianisme. 2°. En les exhortant à frequenter les Sacremens, & les obligeant d'assister au service divin les jours qui sont commandez, leur donnant le temps necessaire pour s'acquitter de ces devoirs, & ayant soin qu'ils prient Dieu aux heures reglées. 3°. En les corrigeant & châtiant selon la qualité de leur faute, lorsqu'ils jurent, ou qu'ils offensent Dieu de quelque maniere que ce soit. De sorte que les maîtres rendront compte à Dieu du salut de leurs domestiques, s'ils ne s'acquittent de ces devoirs.

Dieu qui commande aux maîtres d'avoir soin de leurs serviteurs, commande aux serviteurs d'obéir à leurs maîtres.

Comme les devoirs & les obligations des maîtres envers leurs serviteurs, & des serviteurs envers leurs maîtres sont reciproques, Dieu qui communique son autorité aux maîtres, veut aussi que les serviteurs leur obéissent en tout ce qui est juste. Les paroles de Saint Paul, par la bouche duquel il leur intime ce commandement, sont expresses : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres avec crainte & avec respect, dans la simplicité de votre cœur, ne les servant pas seulement comme si vous n'aviez dessein que de plaire aux hommes ; mais comme serviteurs de* JESUS-CHRIST, *faisant la volonté de Dieu de bon cœur, & considerant en eux le Seigneur, & non pas les hommes.* Cet Apôtre qui réitere ce commandement en plusieurs endroits de ses Epîtres, engage à cette obéissance les serviteurs par leurs propres interêts, parce que s'ils refusent d'obéir, ils ressentiront immanquablement les effets de la juste colere de leurs maîtres qui ont droit de les punir. De l'interêt il passe à la conscience, & leur declare qu'elle les oblige indispensablement de se tenir toûjours dans les termes du respect & de l'obéissance. *Subditi estote, non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

Ad Eph. 6. 6.

Ad Rom. 13.

Il fonde même cette obligation sur un raisonnement, qui bien consideré ne souffre point de repartie. La conscience nous défend de resister aux ordres de Dieu : or est-il que de resister à l'autorité d'une puissance legitime, c'est resister aux ordres de Dieu, parce que c'est de lui que toutes les puissances de la terre tiennent leur autorité : *Non est enim potestas nisi à Deo.* D'où il s'ensuit qu'en donnant droit aux maîtres, & à tous superieurs de commander, il charge consequemment les serviteurs & les inferieurs de leur obéir. Ainsi violer le commandement d'un maître, d'un superieur à qui l'on est soûmis, c'est violer le commandement de Dieu : *Qui enim potestati resistit, Dei ordinationi resistit.* Et pour nous faire connoître combien cette desobéissance est criminelle, il en vient jusqu'à dire qu'elle traîne après soi les consequences d'une éternelle damnation : *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.* Peut-on s'expliquer plus nettement & plus fortement sur cette matiere?

Ibidem.

Ibidem.

Quels sont les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres.

Si vous voulez sçavoir ce que les serviteurs doivent à ceux qu'ils servent, le voici. 1°. Ils doivent les affectionner, & leur porter honneur. C'est ce que leur apprend Saint Paul au ch. 6. de sa premiere Epître à Timothée : *Que tous les serviteurs considerent leurs maîtres comme dignes de tout respect.* C'est pourquoi ils ne doivent jamais en tenir de mauvais discours en leur absence, ni permettre qu'on en parle mal. Ceux-là manquent à ce devoir, & pechent griévement, qui découvrent les foiblesses de leurs maîtres, qui en font des railleries, qui murmurent contre eux, ou qui les maudissent quand ils en sont repris.

Le second devoir des serviteurs est d'exécuter promptement & avec affection ce que leurs maîtres commandent, considerant que telle est la volonté de Dieu ; c'est ce que Saint Paul enseigne en plusieurs endroits de ses Epîtres ; mais particulierement aux Ephesiens,

ch. 6. *Serviteurs obéissez avec crainte, & avec simplicité de cœur à vos maîtres, comme à* JESUS-CHRIST *même; ne les servez pas seulement, lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'a plaire aux hommes; mais faites de bon cœur, comme serviteurs de* JESUS-CHRIST, *ce que Dieu desire de vous; servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur, & non les hommes; sçachant que le Seigneur rendra à chacun la recompense de tout le bien qu'il aura fait.* Que si un maître commandoit quelque chose qui fût contre la Loi de Dieu, ou qu'il scandalisât son domestique par sa mauvaise vie, alors il faut que le serviteur le quitte, quand même cette condition lui seroit avantageuse; car le salut doit être préferé à tout le reste.

Le troisiéme devoir des serviteurs est la fidelité, qui consiste à ne faire jamais aucun tort à leur maître, ne détournant rien de ce qui lui appartient, pour peu de consequence qu'il leur paroisse; car qui s'accoûtume à prendre peu, insensiblement il se portera à prendre des choses plus considerables. De plus quand on ne prendroit que tres-peu de chose à chaque fois, au bout de quelque temps cela fait une somme notable, qu'on est obligé sous une griéve obligation de restituer. Cette fidelité consiste encore à bien employer le temps dans le travail que le maître ordonne, à ne point laisser perdre ou dissiper le bien dont on a l'administration. Et enfin un serviteur doit être fidele à garder le secret de la maison où il sert; parce que par son indiscretion il peut nuire notablement, soit au bien, soit à la reputation de son maître.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

C'est la Providence qui a établi & ordonné l'inegalité, & la subordination dans les conditions des hommes, & par consequent qui a voulu qu'il y eût des maîtres & des serviteurs.

IL n'y a point d'état autorisé par les loix qui ne soit dans l'ordre de la Providence, qui a ordonné cette diversité de conditions, sans lesquelles le monde & la societé humaine ne pourroient subsister ni se maintenir. C'est pourquoi personne n'embrasse aucun état, ou ne naît dans aucune condition de la vie civile que par l'ordre ou la permission de cette même Providence, qui a établi l'inégalité & la subordination, aussi-bien que la diversité des conditions des hommes, & qui donne à tous ceux qu'elle y appelle, ou qu'elle y engage, les graces & les moyens necessaires, pour en remplir les devoirs, & y faire leur salut. Ainsi les pauvres & les riches, les maîtres & les serviteurs, sont obligez de reconnoître cette juste dispensation, & se tenir contens du partage qui leur a été fait par la sagesse d'un Dieu, qui est le Pere commun des uns & des autres, & qui les aimant tous sincerement, les a appellez ou fait naître dans la condition qu'il a jugé la plus avantageuse pour acquerir le bonheur éternel qu'il leur a destiné. D'où il faut conclure, que ceux que la necessité, ou la bassesse de leur naissance engage dans une condition servile, doivent tenir leur état de la main de Dieu, croire que c'est lui qui les a pris à son service dans cette vocation, qui tient le dernier rang dans la societé des hommes, & qu'enfin ils doivent être persuadez que dans le service qu'ils rendent aux autres hommes leurs semblables, ils y trouveront leur perfection & leur bonheur, puisque cet état est le plus conforme aux desseins de Dieu sur eux. *Extrait de l'Ordre de la vie & des mœurs, par le Pere Haineuve, Discours 14.*

Les serviteurs & sujets sont tenus d'être soûmis à leurs maîtres, par le même droit qui les oblige d'être soûmis à Dieu.

Il ne nous est pas permis de contrôler l'ordre de la divine Providence, qui a ordonné la difference des conditions parmi les hommes, sous prétexte que nous naissons tous libres, & qu'un homme n'a point de droit de s'assujettir les autres, qui n'ont rien dans leur nature qui soit inferieur à la sienne; car enfin, nous sçavons que nous apportons au monde avec nous par notre naissance, une dépendance essentielle, qui nous rend sujets de la divinité, & qui nous oblige à nous soûmettre à toutes ses ordonnances; puisque c'est par son ordre, & par ses loix qu'il y a des personnes qui commandent, & d'autres qui obéissent; & ceux que Dieu a assujettis de la sorte à obéir sont des rebelles, s'ils veulent secoüer le joug qu'ils se sont engagez eux-mêmes de porter, comme sont les serviteurs ordinaires, ou que la naissance ou le droit des gens obligent à subir ce joug qui leur semble si dur. Ce qui a fait dire à Saint Augustin, conformément au précepte du Prince des Apôtres, que quand les maîtres oublieroient ce qu'ils sont, c'est-à-dire, des hommes semblables à ceux sur lesquels ils exercent un empire fâcheux, les serviteurs & les sujets ne doivent point pour cela oublier ce qu'ils sont à leurs Seigneurs & à leurs maîtres; car quoi que les uns puissent exceder dans leurs commandemens, les serviteurs ne sont pas pour cela dispensez de leur obéissance. Car enfin il faut être persuadez une bonne fois, que ce n'est point sur la vertu de leurs personnes que l'autorité des maîtres est fondée; mais sur la puissance & l'autorité de Dieu, qu'ils representent, & qui n'étant point changeante comme leur volonté, les maintient inébranlablement dans leur droit, & doit tenir inviolablement dans la fidelité & dans l'assujettissement ceux qui leur sont soûmis. *Le même.*

Ce n'est pas seulement la necessité qui engage les hommes à embrasser une condition, quelle qu'elle soit.

Nous nous abuserions sans doute, si nous pensions que c'est seulement la lâcheté ou le peu d'esprit des uns, & l'ambition ou l'adresse des autres, qui sont cause qu'il y a des maîtres & des serviteurs, des puissans & des foibles, des grands & des petits; ou bien que cette difference arrivât par la volonté seule des particuliers, qui étant libres dans le choix de leur condition, s'attachent ordinairement où ils se sentent portez par leurs prétensions, par leur naissance, par leurs inclinations, par leur humeur, ou par leur caprice. Car après tout, ce n'est jamais que la Providence de Dieu qui les y met, & qui se servant même de leurs differentes inclinations, pour former les diverses parties de son Etat, fait éclater sa sagesse & sa bonté, en les laissant au choix des hommes, & fait paroître en même temps sa puissance, en tirant toûjours sa gloire de leurs desseins, & les faisant venir à ses fins de quelque côté qu'ils se tournent, & quelque parti qu'ils prennent. Ce qui suffit pour faire que les sujets & les serviteurs soient obligez de se conformer à la volonté de Dieu, & d'être satisfaits de leur condition. *Le même.*

L'autorité d'un maître

Il n'y a rien qui doive faire sortir jamais les serviteurs & les sujets du respect & de la

est toûjours juste, quoi que sa vie ne soit pas fort reglée.

soûmission qu'ils sont obligez de rendre à ceux, à qui Dieu les a soûmis: Et comme nous sçavons que les Puissances de la terre ne prennent leur autorité que de celle du ciel, dont le reglement ne peut jamais être que raisonnable, adorons sa justice, quand même il permettroit des injustices dans ceux qui nous commandent, & disons en nous-mêmes: Enfin, Dieu l'a voulu ainsi; il ne veut jamais rien que de juste; il est donc juste que ma volonté s'accorde à la sienne, & que dans une personne, qui peut mener une vie injuste, mais qui a sur nous une juste autorité, j'honore la justice de mon Dieu, qui lui a donné une puissance qui est bonne, puis qu'elle vient de lui, & qui peut souffrir sa vie, quand elle seroit mauvaise, pour des fins qu'il n'appartient qu'à lui de connoître. *Le même.*

Les serviteurs doivent obeïr à leurs maîtres, quelque fâcheux qu'ils soient.

1. Pet. 2.

Il faut que les serviteurs se souviennent de l'instruction que leur donne le Prince des Apôtres: *Servi subditi estote in omni timore domini, non tantùm bonis & modestis, sed etiam dyscolis.* Serviteurs, rendez vos obeïssances avec tout le respect possible, non seulement à vos maîtres qui sont bons, modestes & vertueux, mais encore à ceux qui sont rudes, difficiles & vicieux; vous souvenant que quand il s'agit d'obeïr, ce ne sont pas les mœurs que nous regardons, mais seulement l'autorité. C'est en cela que paroîtra la grace du Christianisme, si votre douceur & votre patience vous fait souffrir en vûë de Dieu, les mauvaises humeurs, les emportemens déraisonnables, & les persecutions injustes d'un maître qui abuse de son pouvoir. Ce sera par ce moyen que vous honorerez, non pas tant vos maîtres, que la doctrine que vous a enseignée votre Sauveur: *Ut doctrinam Salvatoris Dei ornent in omnibus*, comme dit S. Paul. Cette divine doctrine ne regle pas seulement les mœurs des serviteurs; mais elle leur fournit un fond inépuisable de joye & de consolation: puisqu'elle leur apprend que dans leur état ils ont cet honneur de ne sacrifier leur liberté qu'à Dieu seul, & de ne servir, à proprement parler, que Jesus-Christ, qui par un excés de bonté, pour relever la bassesse de leur condition, & pour adoucir leur obeïssance, a voulu prendre la forme de serviteur. *Le Pere Texier, dans la Dominicale, Sermon pour le second Dimanche après Pâques.*

Ad Tit. 2.

L'exemple du Sauveur doit être d'une grande consolation pour les serviteurs.

Quel sujet d'honneur & de consolation à tous les serviteurs, d'entendre le Roi des Anges & des hommes, qui dit que la Politique de son Royaume, qui est son Eglise, sera bien differente de celle qui se garde parmi les Idolâtres & les prophanes. Parmi ceux-ci, comme c'est l'amour propre & l'orgueil qui les gouvernent, on ne se pique que d'une vaine grandeur, & d'un commandement ambitieux: *Scitis quia Principes gentium dominantur eorum: non ita erit inter vos.* Il en sera autrement dans mon Etat, qui est fondé sur l'humilité; les plus grands feront gloire de prendre la qualité de serviteur: *Qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus.* C'est ce que je leur enseigne par mon exemple, puisqu'étant le Souverain par toutes sortes de titres, je suis venu, non pas pour être servi, mais pour servir: *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Le même.*

Matt. 20.

Ibidem.

Ibidem.

Sentiment que doivent avoir les maîtres dans la conduite de leurs serviteurs.

Voilà, maîtres, & peres de famille, l'idée que vous devez vous proposer dans la conduite de vos maisons. Quoi que votre illustre naissance, vos qualitez, vos charges, vos richesses, vous élevent infiniment au-dessus de vos serviteurs & de vos domestiques, vous ne les devez jamais mépriser, mais les gouverner avec un certain respect, qui ait du rapport à celui avec lequel Dieu, qui est un si grand maître, nous gouverne: *Cum magna reverentia disponis nos.* Entrez dans ce raisonnable sentiment de Job. Hé quoi! disoit ce saint homme, ce même Créateur qui a fait le maître, n'a-t-il pas fait le serviteur? ne sont-ils pas tous deux de même nature? & l'inégalité de leur condition empêche-t-elle qu'ils n'ayent tous deux le même maître, & le même Dieu, à qui ils doivent rendre compte? *Numquid non in utero fecit me, qui & illum operatus est?* Il faut que votre conduite soit doüée d'une tranquillité égale à celle de Dieu: *Cum tranquillitate judicas*, & jamais précipitée ou emportée dans vos commandemens: que votre empire soit paternel, & non pas tyrannique, soulageant le joug de la servitude, qui de soi est pesant, par votre douceur & par votre patience. C'est l'avertissement que nous donne le Saint Esprit dans l'Ecclesiastique: *Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos subjectos tibi.* Puisque vous avez l'honneur, peres de famille, d'être dans vos maisons les petites images de la divinité, ne vous faites pas cette injure de vous rendre semblables à un lion, par les emportemens de votre colere, n'ayant en bouche que des juremens & des menaces, usant de violence & de châtimens excessifs. *Le même.*

Sap. 12.

Job 31.

Sap. 12.

Eccli. 4.

Les maîtres ne doivent point souffrir dans leur maison des serviteurs vicieux.

Jamais Dieu ne benira votre famille, tandis que vos serviteurs seront vicieux, & leurs pechez attireront la malediction de Dieu sur votre maison: mais ce qui est de plus important, c'est que vous rendrez compte à Dieu de tous leurs crimes, qui vous seront imputez, parce que, comme dit Saint Paul, vous devez veiller & vous appliquer tout de bon à les corriger: *Pervigilant quasi rationem reddituri.* Vous êtes si éclairez pour reconnoître le tort que vos serviteurs vous peuvent faire dans votre bien, si delicats quand ils ne vous rendent pas l'honneur qui vous est dû, si prompts à punir les fautes qui sont contre votre interêt: & cependant vous tolerez en eux tout ce qui blesse les interêts de Dieu, comme sont les paroles sales & impudiques, les juremens, & d'autres pechez injurieux à Dieu. Vous prenez, dit Saint Bernard, tant de soin de vous faire rendre compte de toute la dépense qui se fait pour l'entretien de votre famille, vous voulez être instruits jusques au moindre détail, & vous ne vous informez jamais de quelle maniere Dieu y est servi, & si vos domestiques s'acquittent des devoirs du Christianisme. *Le même.*

Ad Hebr. 13.

Des maîtres qui engagent leurs serviteurs dans leurs desordres, & qui les rendent complices de leurs crimes.

Il y a des maîtres qui sont encore plus coupables que ceux qui souffrent les desordres & les vices de leurs serviteurs; ce sont ceux qui les corrompent eux-mêmes, & qui au lieu de travailler à leur salut, sont cause de leur perte, & de leur damnation. Ne croyez pas que je veuille parler de ces maîtres infames & exécrables, qui abusant du pouvoir que Dieu leur a donné, poursuivent par des sollicitations importunes, & tâchent de corrompre par argent & par menaces ces foibles & innocentes créatures qui sont à leur service: Non, je n'ai point de termes assez forts pour exprimer mon zele sur cette matiere. Je parle seulement de ceux qui rendent leurs serviteurs

complices de leurs crimes, & qui par le pouvoir qu'ils ont sur eux, les engagent dans leurs desordres. Cet homme ne se contente pas d'être vicieux & méchant, il faut encore que ses domestiques soient les instrumens de ses débauches, ou les exécuteurs de ses vengeances, ou les faux témoins qui soûtiennent ses injustices. Cette Dame rend cette pauvre fille, qui est entrée innocente à son service, la confidente de ses intrigues. Je n'en dis pas davantage; c'est assez pour faire voir que celle qui dans le dessein de Dieu devoit en qualité de maîtresse veiller à son salut, se rend la cause de sa perte, & sacrifie à ses passions le salut éternel de cette ame, dont Dieu lui demandera compte. *Le même.*

Les maîtres doivent traiter humainement leurs serviteurs.

C'est un des principaux devoirs des maîtres envers leurs serviteurs, de les traiter humainement; mais c'est à quoi manquent ceux qui ne leur parlent qu'avec rudesse, & qui ne s'expliquent que par des injures, des maledictions ou des imprécations. C'est le sentiment commun des Docteurs, que ces maîtres imperieux, fantasques & emportez pechent mortellement, lorsqu'ils chargent d'injures atroces ceux qui les servent, à moins que le premier mouvement de la passion, & la surprise de la raison ne les excuse. C'est encore manquer à la charité qu'on leur doit, que d'être trop severe, les gourmander sans cesse, n'ouvrir la bouche que pour les menacer, ne leur pardonner pas la moindre faute, quelque bonne volonté qu'ils ayent d'ailleurs, défaut assez ordinaire à ceux qui se piquent de devotion; les envoyer dans les hôpitaux, dès qu'ils sont attaquez de la moindre maladie; s'emporter contre eux avec fureur, & sortant de toutes les regles de bienséance, se servir de paroles indignes, & en venir même jusqu'aux coups pour le moindre sujet; on peut bien dire que ce n'est pas là traiter ses domestiques en hommes, mais en bêtes; & que c'est manquer à la charité qu'on leur doit. *Sermon manuscrit.*

Les maîtres & peres de famille doivent observer la justice à l'égard de leurs serviteurs.

La justice est une vertu necessaire aux maîtres & peres de famille; il faut qu'ils recompensent & qu'ils punissent: ne pas payer à leurs serviteurs leur salaire, c'est une dureté & une injustice criante, qui attire la colere & la vengeance de Dieu, & qui fait que le S. Esprit dans l'Ecclesiastique, met ces maîtres cruels qui abusent des sueurs & des travaux de leurs serviteurs, ne leur payant pas ce qu'ils leur doivent, au rang des homicides. D'ailleurs ne pas les reprendre, & ne les corriger pas quand ils sont vicieux, c'est cruauté, c'est impieté; c'est se rendre responsables à Dieu de tout le mal qu'ils commettent. Helas! on ne les reprend, & on ne les punit que trop lorsqu'ils font des fautes à notre égard; & on est insensible lorsqu'il s'agit des interêts de Dieu! S'ils perdent le respect devant nous, c'est un crime insupportable; & s'ils le perdent pour Dieu, nous n'en sommes point touchez. Puisque les maîtres tiennent la place de Dieu, ils doivent dans le gouvernement de leur famille, & de leurs domestiques, imiter ce grand Maître, recompenser leurs peines & leurs travaux, & punir leurs fautes en esprit de charité; & ainsi se comportant en bons serviteurs de Dieu, & en bons maîtres de leurs serviteurs, ils auront dans le ciel la recompense du serviteur, & la couronne du maître. *Le même.*

Des maîtres qui donnent scandale à leurs serviteurs, & qui les portent au mal.

Quel est le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui, sans se souvenir de ce qu'il est, & s'oubliant lui même; ou qui abusant de son pouvoir, & renversant tout l'ordre de la Providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le sauveur? Saint Paul ne croyoit point outrer les choses, & en effet il ne les outroit pas, quand il disoit, que quiconque n'a pas soin du salut des siens, & particulierement de ses domestiques, a renoncé la foi, & est pire qu'un Infidele. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la reformation & la sanctification de vos mœurs, que de tous les discours, si vous vouliez, mon cher Auditeur, vous appliquer serieusement à la mediter: *Si quis suorum, & maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior.* Si Saint Paul parloit ainsi des maîtres peu soigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maîtres scandaleux? & s'il traitoit d'apostasie, la simple negligence ou le simple oubli de ce que doit un maître, comme Chrétien, à ceux de sa maison; quel nom auroit-il donné à celui, qui bien loin de veiller sur eux, & de s'interesser pour leur salut, dont il est, comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même, & est une des causes les plus prochaines de leur reprobation? *Le P. Bourdaloue, dans ses veritables Sermons. Premier Sermon de l'Avent. Sermon du Scandale.* 1. *ad Timoth.* 5.

En quoi les maîtres sont le scandale de leurs serviteurs.

Il faut, homme du siécle, que ce domestique, qui vous est attaché, & qui craint peu de se damner, pourvû qu'il vous plaise, & que par là il fasse avec vous une miserable fortune; il faut qu'il soit l'instrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des ministeres que le respect dû à cet Auditoire & à la chaire où je parle, m'empêche de vous representer dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel j'aurois droit cent fois de me recrier sur vous: *Væ homini illi per quem scandalum venit*; malheur à ce maître qui est la cause de la perte de ses serviteurs! Il faut, femme chrétienne, si toutefois dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous sert, que cette fille sans vice & sans reproche lorsqu'elle s'est donnée à vous, apprenne de vous à connoître ce qu'elle devoit éternellement ignorer: il faut qu'elle soit la confidente de vos intrigues, & qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des services, où son obéïssance fait son crime. Dieu en vous la confiant, vous avoit établie la tutrice de son innocence; & c'est avec vous qu'elle la perd. Votre maison lui devoit être une école de sagesse & d'honneur; & c'est là que vous lui enseignez à déposer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuse & bien née; & bientôt par le malheureux engagement de sa conscience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations sont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans son jugement couverte de vos pechez; & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inseparable de votre peine? *Le même.* *Matt.* 18.

Sur la multitude des serviteurs.

Il y en a qui se persuadent que pour être bien servis, il est necessaire d'avoir beaucoup de serviteurs, comme si pour mieux voir, il étoit necessaire d'avoir plus de deux yeux. La nature ne nous a donné que deux bras & deux mains pour une infinité d'ouvrages, & quoi que ces serviteurs-là soient bien fideles, si nous en avions plus de deux, nous

sefions

ſerions bien embarraſſez. Elle nous fait entendre par là, que ſi elle ne multiplie pas nos membres qui nous rendent le plus de ſervice, nous ne devons pas augmenter le nombre de nos ſerviteurs, de peur de multiplier nos ſoins & nos chagrins. Outre que de s'abandonner à la diſcretion de tant de domeſtiques, c'eſt ſtupidité; de veiller inceſſamment ſur eux, c'eſt inquiétude; de s'en défier toûjours, c'eſt une allarme continuelle; de ſe repoſer ſur la bonne foi de ceux qui s'attendent les uns aux autres, quand il eſt queſtion de vous ſervir, c'eſt ſimplicité; de les preſſer continuellement, il vaudroit autant ſe ſervir ſoi-même que d'être ſervi à ce prix-là. C'eſt ce qui a donné ſujet de dire qu'il n'y a rien qui puniſſe mieux l'ambitieux, que le grand nombre des amis qui le trahiſſent, & la multitude des ſerviteurs qui l'embarraſſent. De ceci il faut conclure que de prendre le moins de ſerviteurs que l'on peut, c'eſt prudence; d'en prendre beaucoup par neceſſité, c'eſt montrer ſa foibleſſe; par ambition, c'eſt reſſembler à un malade, qui fait oſtentation de ſes remedes, & qui prend ſujet de ſe préferer à ceux qui ſont en ſanté, parce qu'il a plus de potions & d'eſſences pour le ſoûtenir dans ſes défaillances. *Livre intitulé, la Conduite du Sage dans les divers états de la vie.*

Un maître n'a nul ſujet de s'enorgueillir de ſe voir élevé au-deſſus de ceux qui le ſervent.

Un maître doit conſiderer que ſi ſa condition l'éleve au-deſſus de ceux qui ſont à ſon ſervice, il y en a bien davantage qui ſont au deſſus de lui; car entant qu'homme, il a le Créateur à qui il doit l'obéïſſance avec la même neceſſité qu'il lui eſt redevable de ſon être. Entant que particulier, & un membre de la Republique, il a les Souverains, les Grands & les Magiſtrats qui lui commandent. Entant que Chrétien, il a la Religion qui l'aſſujettit à ſes loix: de ſorte qu'il ne doit pas tant conſiderer le droit qu'il a de commander à un petit nombre de perſonnes, qu'il ne penſe auſſi à l'obligation qu'il a d'obéïr à pluſieurs, afin qu'en commandant, il évite cette conduite altiere & imperieuſe, qui eſt le caractere d'une ame incapable de commander ou d'obéïr. Cela ſuppoſé, un maître doit regarder ſa ſuperiorité comme un état qui l'oblige à faire toutes ſes actions avec meſure, & il doit être convaincu que quand Dieu ſoûmet des hommes à ſa puiſſance, il les ſoûmet à ſa conduite, & à ſes ſoins. *Le même.*

Reflexions chrétiennes que doit faire un maître en gouvernant ſes domeſtiques.

La condition qui vous oblige de vous faire ſervir, vous oblige en même temps de veiller ſur vous-même: car à quoi bon vous étudier à regler exterieurement votre famille, ſi vos paſſions ſont déreglées? De quoi vous ſervira d'avoir des domeſtiques intelligens & dociles, ſi vos deſirs ſont revoltez & intraitables? Si vous commandez, prenez garde que l'orgueil ne vous commande, & ne penſez pas tant à la ſoûmiſſion que les autres vous rendent, que vous ne penſiez auſſi à la foibleſſe qui vous oblige de recourir à l'aſſiſtance de vos ſujets: car ſi leur ſervice montre le pouvoir de votre condition, il marque auſſi la foibleſſe de votre perſonne, qui ne peut agir que par le ſecours des autres; & il eſt juſte qu'en donnant vos ordres vous faſſiez reflexion ſur votre cœur, qui gemit peut-être ſous la violence de ſes deſirs qui ſont des maîtres importuns. Quand on a exécuté vos ordres, examinez bien ſi vous avez exécuté vous-même ceux que votre conſcience vous a preſcrits, & ſi le ſervice qu'on vous a rendu, vous apprend le ſervice que vous devez à Dieu. On s'eſt ſoûmis à vos commandemens; que ſçavez-vous ſi vous ſerez aſſez heureux pour trouver en l'autre vie un refuge ſous les pieds de ceux qui vous obéïſſent maintenant? Vous vous voyez aujourd'hui élevé ſur leur tête; que ſçavez-vous ſi un jour vous ne ſerez point le ſujet éternel de leur mépris? Vous les traitez avec empire; que ſçavez-vous s'ils ne vous inſulteront point au dernier jour, où il n'y aura que nos actions qui nous éleveront ſur la tête des autres? *Le même.*

Le bon ordre d'une famille dépend du bon reglement des ſerviteurs.

Je ne ſçai ſi je ſerois mal fondé d'avancer que le bon ordre d'une famille vient aſſez ſouvent du bon reglement des domeſtiques, & je ſerois aſſez d'humeur de dire de chaque famille en particulier, ce qu'on répondit autrefois à un ancien ſage, lequel charmé du bon ordre qui ſe gardoit dans une ville, ne ceſſoit de s'écrier que cette ville étoit bienheureuſe d'avoir des Magiſtrats qui ſçavoient ſi bien commander; vous vous trompez, lui répondit-on, dites plûtôt qu'elle eſt bienheureuſe d'avoir des ſujets qui ſçavent ſi bien obéïr. Je dis la même choſe de chaque maiſon en particulier: heureuſe celle, où il y a de bons domeſtiques; mais c'eſt aux maîtres à les former, & à les rendre tels, par leurs inſtructions, par leurs exemples, & par leur bonne conduite. *Livre intitulé, Reglement des familles.*

Un maître doit du moins ſervir Dieu, comme il veut que ſes domeſtiques le ſervent.

Diſons avec Saint Chryſoſtome, agiſſez du moins avec Dieu qui eſt votre ſouverain Maître, comme vous voulez que vos ſerviteurs agiſſent à votre égard. Votre ſerviteur eſt obligé d'honorer en vous l'autorité que vous avez ſur lui, parce que c'eſt une expreſſion & une participation de la ſouveraineté de Dieu. Vous êtes donc obligé à plus forte raiſon, d'honorer la ſouveraine autorité de Dieu même, en obéïſſant avec toute la ſoûmiſſion poſſible à ſes loix: car enfin ſi l'image eſt digne d'honneur, que ne doit-on point à l'original? s'il faut honorer le tableau qui repreſente le Roi, à plus forte raiſon ſa perſonne. Peut-être n'avez-vous point d'autre avantage ſur votre ſerviteur, que quelques biens de fortune, & que dans ceux de la nature il vous eſt égal, & peut-être mieux partagé que vous? Mais Dieu eſt infiniment élevé par ſa nature & par ſes divines perfections au-deſſus de vous, & de toutes les créatures. Votre ſerviteur n'eſt pas votre ouvrage: car vous ne lui avez pas donné l'être, & peut-être étoit-il au monde avant vous; mais c'eſt Dieu qui vous a créé, & qui vous a fait tel que vous êtes; vous ne donnez à votre ſerviteur qu'un entretien aſſez modique; vous ne le nourriſſez que de vos reſtes; vous ne lui promettez que peu de gage; au lieu que Dieu vous a pourvû liberalement de tout ce qui vous eſt neceſſaire, & vous prépare pour recompenſe des biens infinis. Vous voulez cependant que votre ſerviteur vous ſerve fidelement, avec zele & avec affection, avec reſpect & avec promptitude; & vous, de quelle maniere ſervez-vous Dieu, ce Maître ſouverain à qui vous devez tous vos ſervices, par tous les titres imaginables? Comment une miſerable créature peut-elle refuſer à Dieu, le Créateur & le Maître de l'Univers, ce qu'elle exige d'une autre, qui ne lui eſt inferieure, qu'en ce qu'il y a de moins conſiderable en l'homme, ſçavoir les biens de fortune, &c. *Le Pere le Jeune, Tome 2. Sermon ſur ce ſujet.*

Un serviteur a souvent plus de moyens & d'avantage pour servir Dieu que son maistre.

Un pere de famille, s'il n'eſt extrémement détaché des choſes de la terre, ne prétend ordinairement en toutes ſes actions, que l'avancement de ſa fortune, & l'interêt de ſa maiſon; & ſi c'eſt là ſon unique ou ſa principale intention, il ne travaille point à ſon ſalut, & n'acquiert nul merite pour le ciel. Mais un pauvre ſerviteur, qui ne gagne en ce monde que l'entretien de ſa vie, aſſez pauvrement, peut aiſément faire toutes ſes actions pour la gloire de Dieu, & par eſprit de ſoûmiſſion à la volonté divine, qui le veut en cet état, & qui l'a mis en cette condition, qui lui donne tous les jours mille occaſions de pratiquer la patience, la mortification, l'obéiſſance, l'humilité chrétienne, & les autres vertus les plus neceſſaires, & les plus avantageuſes pour le ſalut, dont une condition plus commode & plus relevée dans le monde, ne lui fourniroit pas l'occaſion, ni peut-être même la penſée. *Sermon manuſcrit.*

Un serviteur ne doit point obeïr à ſon maiſtre qui lui commande quelque choſe contre le ſervice de Dieu.

Serviteurs & domeſtiques, vous devez ſervir vos maîtres pour Dieu; mais ſi vous les ſervez en cette vûë, & pour l'amour de ce ſouverain Seigneur, vous n'obéirez point à votre maître, quand il vous commandera quelque choſe qui ſera contre la volonté de Dieu: car ne vous y trompez pas; vous n'êtes pas déchargez, ni diſculpez devant Dieu, pour dire, il eſt vrai que j'ai commis telle mauvaiſe action, je le connoiſſois aſſez; mais c'eſt mon maître qui me l'a ordonné. Votre maître ſera damné éternellement pour vous l'avoir commandé, & vous pour lui avoir obéï. Ainſi vous devez hardiment lui refuſer votre obéiſſance, & votre ſervice dans ſes débauches, dans les meſſages honteux qu'il vous commande, dans l'exécution d'une vengeance, ou dans une injuſtice. Vous devez dire en ces occaſions comme Saint Pierre: Eſt-il juſte d'obéïr aux hommes plûtôt qu'à Dieu? Ou bien, comme ce ſoldat Iſraëlite, à qui ſon General Joab diſoit: Tu devois paſſer ton épée au travers du corps d'Abſalom, que tu as vû ſuſpendu à un arbre, & je t'euſſe donné une bonne recompenſe. Quand vous me mettriez en main mille ſicles d'argent, repartit le ſoldat, je n'en ferois rien. Quoi! ne ſçavez-vous pas que le Roi nous l'a défendu expreſſément, & qu'il ne nous a rien davantage recommandé que de conſerver la vie à ce fils rebelle, que vous jugez indigne de vivre, & qui meriteroit ſans doute la mort, ſi le Roi ſon pere, & notre Souverain ne nous avoit fait défenſe d'attenter à ſa perſonne? *Le Pere le Jeune.*

Act. 5.

Il s'en faut bien que nous ſervions Dieu, comme nous voulons que nos domeſtiques nous ſervent.

Combien voyons-nous de ſerviteurs qui s'immolent pour leurs maîtres; qui ſouvent deviennent injuſtes & vicieux pour leur plaire, & qui épouſent juſqu'à leurs crimes? Ah! ſi nous faiſions pour le bien ce qu'ils font pour le mal, ſi nous avions le même cœur, & le même attachement pour Dieu, quelle joye interieure n'en reſſentirions-nous pas en nous-mêmes! Qui peut porter les ſerviteurs à en uſer de la ſorte? quelque petite recompenſe, & quelques foibles menaces. Ces recompenſes, ces menaces, ſont-elles quelque choſe à comparer à ce que Dieu nous promet, & à ces tourmens éternels dont il nous menace? L'homme ſeul, dit Saint Cyprien, rend douteux & incertain le ſouverain domaine de Dieu, en refuſant de s'y ſoûmettre: *Solus homo voluntate ſuâ liberâ Dei dominium reddit ambiguum.* Faut-il que notre liberté nous ſerve à un ſi malheureux uſage? Nous ſommes tous les ſerviteurs de Dieu, riches, pauvres, grands, petits; nous ſommes tous égaux en cela; quel que ſoit notre état, nous avons tous un emploi qui nous a été donné par le Maître ſouverain; heureux celui qui s'entendra dire un jour: *Euge ſerve bone & fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam*; bon & fidele ſerviteur, parce que vous avez été fidele en peu de choſe, je vous établirai ſur beaucoup. *Eſſais de Sermons pour le Jeudi apres les Cendres.*

Matt. 25.

Un maître doit avoir de la bonté pour ſes ſerviteurs, & leur témoigner de l'affection.

Quand une famille ſeroit remplie d'autant d'eſprits indociles & rebelles, qu'il y a de domeſtiques, ſi le maître ſçait leur témoigner de l'affection, il les fera mettre à ſes pieds, & tirera d'eux les plus humbles ſervices qu'on puiſſe demander d'un eſclave; auſſi je n'ai jamais été du ſentiment de ces maîtres imperieux, qui ne veulent que la crainte pour ranger les ſerviteurs à leur devoir. Ce qui eſt déplorable, dit Saint Ambroiſe, c'eſt qu'un maître qui eſt Chrétien, traite avec inhumanité un ſerviteur, qui eſt Chrétien auſſi-bien que lui, ſans prendre garde que ſa condition de ſerviteur n'empêche pas qu'il ne ſoit ſon frere par la grace: car enfin, il eſt revêtu de Jeſus-Chriſt, comme lui; il participe aux mêmes Sacremens; il a le même Dieu pour Pere, nous ſommes tous membres d'un même corps, & quoi que la tête tienne la place la plus honorable dans le corps, elle ne laiſſe pas de s'abaiſſer pour ſoulager le pied, lorſqu'il ſouffre de la douleur, & de prendre part à ſon incommodité. *Auteur anonyme.*

Quelques avis pour regler & gouverner les ſerviteurs.

On peut dire en general: 1°. Qu'il n'eſt pas à propos de faire connoître aux domeſtiques qu'on ſe défie de leur conduite, & encore moins qu'on a conçu des ſoupçons de leur mauvaiſe vie; parce qu'outre que la penſée qu'ils ont de la défiance qu'on a d'eux leur abbat le courage, elle leur laiſſe toûjours quelque mauvaiſe volonté contre leur maître. 2°. Il eſt bon qu'ils ſçachent qu'on veille ſur leur conduite, & qu'ils ne peuvent ſi bien cacher leurs fautes & leurs mauvais deſſeins, qu'on ne découvre les unes, & qu'on ne penetre les autres: de maniere, que perſuadez qu'on les éclaire, & qu'ils ne peuvent être cachez, la crainte les tiendra dans leur devoir; que ce ſoin qu'on apporte à éclairer leurs actions, ne paroiſſe point un effet de la défiance, & du ſoupçon deſavantageux qu'on a conçu contre eux; parce que ſi-tôt qu'ils s'imaginent qu'ils n'ont plus rien à perdre, & que quoi qu'ils faſſent, ils ſeront toûjours mal dans l'eſprit de leurs maîtres, ils s'abandonnent au deſeſpoir, & commettent en effet les crimes dont on les ſoupçonne coupables. 3°. Il eſt conſtant qu'ils ne croyent point qu'on les aime, ſi l'on n'a ſoin de leurs interêts; ſi l'on ne prend en main leur défenſe, & ſi l'on ne ſe repent du tort qu'on leur fait. Il eſt à la verité de la juſtice de proteger leur innocence; mais il faut bien ſe garder d'épouſer toutes leurs querelles. Donnez-vous le temps d'examiner s'ils ont droit ou non; entendez leurs plaintes; mais qu'elles ne préviennent point votre eſprit, contre ce que vous pourrez apprendre d'ailleurs; ſoyez plûtôt juges que parties, & ne vous perſuadez pas que vos ſerviteurs ſoient impeccables. Un maître a toûjours mauvaiſe grace de rompre avec ſes meilleurs amis pour ſoûtenir l'inſolence

solence d'un domestique. 4°. Ne souffrez jamais que vos serviteurs fassent tort à personne, & n'autorisez point la liberté que quelques-uns se donnent de faire piéce à tout le monde; & lorsque vous sçaurez qu'un des vôtres a offensé quelqu'un, n'attendez pas qu'on vous en vienne faire des plaintes; mais contraignez-le sur l'heure à lui aller demander pardon, & s'il refuse de vous obéir, abandonnez-le à celui qu'il aura offensé: car du moment que vous le voulez soûtenir dans sa faute, vous vous en rendez coupable. Contentez-vous donc de les défendre, quand ils auront raison; & de leur faire sçavoir qu'ils n'auront point de meilleur protecteur que vous, dans leur innocence, ni de juge plus severe quand ils seront coupables. *Pris de la sainte Famille du Pere Cordier.*

Les maîtres doivent faire choix de leurs serviteurs.

Dans le choix que les maîtres font de leurs serviteurs, il faut qu'ils considerent s'ils ont les qualitez necessaires. On a assez de soin de prendre garde aux qualitez naturelles; on s'informe assez, avant que de les prendre à son service, s'ils ont de la force, de l'esprit, de la santé; on étudie leur taille & leur mine; on s'informe s'ils sont fideles, & laborieux. On ne blâme pas ces précautions que l'interêt fait prendre; mais il seroit plus à souhaiter qu'on se fît instruire de leurs mœurs, & de leur conduite; qu'on s'enquêtât de la maniere dont ils ont vécu; s'ils sont instruits de nos saints mysteres; s'ils ne sont point des impies & des libertins, & s'ils ne sont point engagez dans des habitudes vicieuses. Persuadez, comme vous le devez être, que plus ils sont gens de bien, plus ils auront de fidelité pour vous, & s'ils ne rendent pas à Dieu ce qu'ils lui doivent, pensez-vous qu'ils auront plus de zele pour votre service? *Livre intitulé, Conduite chrétienne.*

Un maître doit se gouverner dans sa famille, comme Dieu se gouverne dans le monde.

Si les serviteurs sont obligez d'obéir à leurs maîtres comme à Dieu, selon l'expression de Saint Paul, ne s'ensuit-il pas aussi que les maîtres doivent se gouverner à l'égard de leurs serviteurs comme Dieu fait à l'égard des hommes. Or Dieu considere principalement le salut éternel des hommes, qui composent sa famille. Vous devez donc vous servir de cet important avis que vous donne Saint Paul: Que si quelqu'un n'a pas soin de ceux de sa maison, il renonce à la foi, & qu'il est pire qu'un Infidele. Ainsi maîtres & peres de famille, vous devez mettre le principal point de votre vertu à procurer le salut de vos domestiques; vous en devez être les pasteurs, comme parlent plusieurs saints Peres; avoir soin qu'ils s'acquittent de tous les devoirs de Chrétien, & que Dieu soit le premier servi dans votre maison. *Le même.*

1. *ad Timoth.* 5.

Continuation de ce sujet.

Quoi que Dieu soit infiniment élevé au-dessus de nous, néanmoins il sçait tellement temperer le pouvoir qu'il exerce sur nous, qu'il ne nous accable point; qu'il n'exige rien de nous qui soit au-dessus de nos forces; qu'il n'opprime point notre liberté: mais il a une merveilleuse condescendance pour nous; il supporte nos fautes avec douceur & avec patience, & il nous pardonne aisément; il mêle toûjours son interêt avec le nôtre; il veille incessamment sur nous par le soin de sa providence, par le secours de sa misericorde, & par une effusion continuelle de son amour bien-faisant. Voilà l'idée que vous devez vous proposer dans la conduite de vos familles. *Le même.*

Les maîtres sont obligez d'aimer leurs serviteurs & domestiques.

Quand des hommes s'engagent à être vos serviteurs, ils ne laissent pas d'être hommes; ils sont donc toûjours vos freres, & vous êtes obligez de les aimer comme vous aimez les autres hommes. Cet amour general même ne suffit pas; car puisque vos serviteurs sont plus à vous, & vous appartiennent plus que les autres hommes, vous devez avoir pour eux des égards particuliers, & les plus aimer que les autres hommes. Je dis plus, vous devez avoir pour eux un attachement qui approche de celui que vous avez pour vos enfans, puisque vos serviteurs vous ont choisi pour être leur protecteur & leur pere; ils ont abandonné pour vous servir, ceux qui leur ont donné la vie; ils se sont jettez entre vos bras; ils se sont refugiez dans vos maisons; ils se sont donnez à vous; vous les avez acceptez, & vous avez bien voulu leur servir de pere. Enfin, ils sont entrez dans votre famille, & le même commandement qui vous oblige d'aimer vos enfans, & d'avoir soin d'eux, vous oblige aussi d'aimer vos serviteurs, & d'en prendre soin, quoi que dans un degré inferieur. *Le même.*

Conduite des maîtres à l'égard de leurs serviteurs.

Si vous voulez vous faire craindre, & être bien servi, rendez-vous serieux avec vos domestiques, & ayez avec eux peu de paroles. Ils n'auront de respect pour vous qu'autant que vous aurez de moderation envers eux. Quand vous les reprendrez, souvenez-vous de le faire avec raison, & pour un sujet considerable, en peu de mots, & sans rebattre toûjours la même chose pour contenter votre mauvaise humeur. Ne grondez pas incessamment, & à toute occasion sur des bagatelles, & puisque vous avez l'honneur d'etre dans vos maisons les images de la divinité, ne vous faites pas cette injure, peres de famille, de vous rendre semblables à un lion par les emportemens de votre colere; c'est l'avis que vous donne l'Ecriture. Vous pourrez faire ce qu'il vous plaira de vos serviteurs, si vous leur marquez que vous les aimez, & vous devez être assuré qu'un peu d'affection que vous leur témoignerez bien à propos, en leur disant quelques paroles de douceur, en les encourageant, en loüant quelquefois leur fidelité, en les consolant dans leurs peines, fera beaucoup plus que tout ce bruit que vous faites, que ces emportemens, que ces imprécations, & que ces injures ausquelles les serviteurs s'accoûtument aisément; ils frappent l'air sans rien faire. *Le même.*

Les maîtres doivent payer à leurs serviteurs leurs salaire.

L'obligation est mutuelle; le serviteur a promis son travail & son service, & le maître s'est engagé à son domestique pour la nourriture & le salaire. On met bon ordre que le serviteur de son côté satisfasse à cette obligation; mais les maîtres qui manquent à s'en acquitter, se rendent coupables d'un peché, qui, comme dit l'Apôtre Saint Jacques, attire la colere & la vengeance de Dieu. Ayez donc soin, vous, qui avez des serviteurs, de leur payer fidelement leurs gages, sans les faire attendre. N'en retranchez rien pour des fautes ou des omissions qu'ils font sans y penser, ou pour des choses égarées par hazard, & sans leur faute. Donnez-leur ce qui sera necessaire pour leur nourriture & pour leur entretien, autrement ils croiront que tous les larcins leur seront permis. Ne les renvoyez point sur l'année, sous prétexte de leur mauvaise humeur, ou de quelques au-

tres legers défauts, à moins qu'ils ne vous volent, ou qu'ils ne vivent mal; car alors il ne faut pas les tenir chez vous. *Le même.*

Un maître doit avoir de la compassion des maux & des miseres de ses serviteurs.

Ayez soin de compatir aux miseres de vos serviteurs, & de les soulager dans leurs maux, & ne ressemblez pas à ces maîtres, dont parle Saint Basile, qui sont pleins de molesse & de delicatesse pour eux, mais rudes & cruels pour leurs serviteurs; qui n'ont jamais assez de bien pour contenter leur ambition, & refusent à leurs domestiques le necessaire, les font mourir de faim, & les abandonnent dans leurs maladies. Ce maître aura soin d'un cheval blessé, ou hors d'état de servir pour quelque temps; mais pour un pauvre serviteur qui aura usé ses forces à son service, qui est homme comme lui, & qui dans le dessein de Dieu, doit tenir après ses enfans le premier rang, il n'aura que de l'insensibilité, & une inflexible dureté de cœur! Est-ce là avoir une charité chrétienne? *Le même.*

Du bon exemple que les maîtres sont obligez de donner à leurs serviteurs.

C'est une verité que l'experience fait assez connoître, que les serviteurs sont ordinairement tels, qu'est le maître qu'ils servent. D'où il faut conclure que les maîtres ont une double obligation de donner bon exemple à leurs domestiques; l'une en qualité de Chrétiens, qui les oblige de se comporter toûjours avec édification en toutes les actions qui paroissent au dehors, ou qui peuvent venir à la connoissance des hommes; mais outre cette obligation commune, ils en ont une particuliere, en qualité de maîtres; puisque leurs domestiques ont coûtume de se regler sur leur exemple, & qu'ils se croyent permis tout ce qu'ils leur voyent faire; & d'ailleurs comme ils n'ont pas toûjours assez d'esprit pour distinguer ce qu'ils doivent fuir ou imiter, ils se forment un plan de vie sur ce qu'ils ont devant les yeux, & croyent n'en pouvoir prendre un meilleur, que celui que la Providence semble leur avoir tracé: de maniere que c'est avec raison que l'Apôtre assûre que les maîtres rendront compte à Dieu des mœurs & de la conduite de leurs serviteurs, & qu'ils sont coupables de les avoir rendus vicieux par le mauvais exemple qu'ils leur auront donné: à quoi ils doivent veiller avec d'autant plus de circonspection, qu'étant moins contraints, & moins gênez dans leur domestique qu'en public, il leur est plus facile & plus ordinaire de se permettre bien des choses qui peuvent causer du scandale aux serviteurs, qui en sont les seuls témoins. *Auteur anonyme.*

Abregé des instructions qu'un maître doit faire d'abord à ses serviteurs.

On doit commencer le soin domestique qu'on doit avoir de ses serviteurs par l'importante leçon qu'on leur doit faire dès le premier jour qu'ils entrent dans votre maison, ou plûtôt dès le moment qu'ils s'engagent à votre service, qui est de ne pas se mettre tant en peine de convenir des gages qu'on leur doit donner, que de la condition avec laquelle on les doit recevoir, qui est de leur declarer d'abord qu'on entend que le principal Maître qu'ils doivent reconnoître dans votre maison, c'est Dieu, le souverain Seigneur de l'Univers, & que l'on veut qu'ils préferent le service de ce grand & de ce premier Maître à toute autre chose, & que bien loin qu'on prétende les empêcher de le servir, ou de tirer d'eux aucun service au préjudice du culte qu'ils lui doivent; l'on leur declare au contraire, que le plus grand & le plus agréable service qu'ils puissent vous rendre, c'est de le craindre, & de l'aimer par préference à tout le reste. C'est pourquoi, vous êtes dans la resolution de ne souffrir ni jurement, ni blasphême, ni paroles messéantes, ni aucun vice qui puisse deshonorer Dieu & votre maison tout à la fois. En un mot, leur faire si bien sçavoir votre resolution là-dessus, & la leur declarer en termes si forts, qu'ils conçoivent que d'entrer dans votre maison, c'est entrer dans une école de vertu, dont tout vice doit être absolument banni. *Tiré de Cambolas, dans la conduite de la vie chrétienne, chapitre cinquiéme de la conduite des familles.*

Il y a une obligation de justice entre le maître & le serviteur.

Ce que l'Apôtre dit des sujets envers les Souverains, se doit entendre des maîtres & des serviteurs: en sorte que comme il veut que les uns soient obligez en conscience (car c'est ainsi qu'il en parle) à s'acquitter de ce qu'ils doivent: *Subditi estote, non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam*; les autres contractent une dette toute semblable, qui fait qu'encore que les devoirs des uns & des autres soient differens, l'obligation cependant est commune. Ainsi, comme un serviteur est injuste, quand il refuse d'obéïr à ceux qui ont droit de lui commander, quand il laisse perdre leur bien par sa negligence, ou quand il ne s'acquitte pas du ministere qu'on lui a confié; il faut dire la même chose à l'égard du maître, quand il retient le salaire ou les gages de son serviteur; quand il n'a nul égard à sa foiblesse, ni à sa santé; quand il le surcharge de travail, ou quand il le maltraite sans qu'il ait merité le châtiment qu'il lui fait souffrir. Voilà ce qui est exprimé dans ces deux paroles de l'Apôtre: *Et vos domini eadem facite illis*; & ces autres: *Domini, quod justum est & æquum, servis præstate.* Cet Apôtre ne veut pas dire qu'on leur doive rendre les mêmes services qu'on reçoit d'eux, ce seroit confondre la subordination que Dieu a établie, & égaler les uns aux autres; mais il entend que comme il est juste qu'en qualité de serviteurs, non seulement ils vous servent, vous obéïssent, qu'ils entrent dans vos interêts; de même il est de la justice que vous vous acquittiez reciproquement des devoirs à quoi vous vous êtes engagé envers votre serviteur. C'est un contract par lequel ils s'engagent mutuellement. L'un s'engage de servir & d'obéïr dans l'étenduë de son devoir & de son ministere; l'autre s'oblige de nourrir son domestique, de le proteger, d'avoir soin de sa vie & de sa santé: d'où naît un droit de justice de part & d'autre, qui fonde par consequent une juste obligation, à laquelle on ne peut manquer sans une injustice manifeste, & sans interesser visiblement la conscience. *L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans sa Dominicale, Tome troisiéme, Dimanche après l'Epiphanie.*

Ad Rom. 13.

Ad Eph. 6.

Ad Coloss. 4.

Dieu sera le juste vengeur des injustices que l'on fait à ses serviteurs.

Si dans les injustices que vous faites à vos serviteurs, les hommes n'ont point d'égard à un droit que vous violez impunément, vous devez considerer qu'il y a un juge qui leur fera justice tôt ou tard: *Illorum & vester Dominus est in cœlis.* Ici-bas, vous pouvez les empêcher de se plaindre de l'oppression que vous leur faites souffrir; vous pouvez leur fermer la bouche par vos menaces, & par la crainte d'une plus severe punition: mais vous ne pouvez empêcher que Dieu n'écoute leurs plaintes secretes, comme il écouta autrefois les plaintes de son peuple qui gemissoit sous la tyrannie de Pharaon: *Ingemiscentes filii Israël propter opera, vociferati sunt, ascenditque*

Ad Eph. 6.

Exod. 2.

clamor eorum ad Deum ab operibus. Je veux qu'ils n'osent se plaindre ni faire éclater leurs murmures, la voix de l'oppression qu'ils souffrent ne monte-t-elle pas jusqu'au trône de Dieu? *Le même.*

De ceux qui traitent inhumainement leurs serviteurs.

A voir, gens du monde, la maniere dont vous traitez vos serviteurs, ne peut-on pas dire que vous leur donnez un juste sujet de déplorer la misere de leur condition, qui les assujettit à un maître imperieux, fantasque, capricieux, insupportable, qui commande cent choses tout à la fois, souvent à contretemps, & qui voudroit qu'elles fussent plûtôt faites, qu'il ne les a commandées? Ah! pensez que la difference de rang & de fortune, qui est entre vous & eux, n'empêchera pas que Dieu ne vous dise un jour, comme à ce mauvais serviteur, dont il est parlé dans l'Evangile: *Nonne oportuit & te misereri conservi tui?* Malheureux, ne deviez-vous pas avoir de la compassion pour votre frere, & le traiter avec humanité, puisqu'il étoit homme comme vous, & peut-être plus grand & plus considerable que vous devant mes yeux? *Le même.*

Matt. 18.

Ce qui arrive quand on neglige le soin de ses serviteurs.

Qu'arrive-t-il d'un serviteur dont on ne prend nul soin, & que devez-vous attendre d'un serviteur ainsi negligé? Vous m'avouërez qu'un tel serviteur, bien loin de vous être utile, contribuë au contraire à la ruïne & au desordre de votre maison. Le Sage vous en a averti, lorsqu'il a prononcé que celui qui traite son serviteur avec trop d'indulgence, & qui l'accoûtume à une vie oisive & fainéante, éprouvera bientôt son mauvais naturel, & le trouvera rebelle quand il voudra le ranger à son devoir: *Qui delicatè à pueritia nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem.* Il faut dire de même, qu'il deviendra vicieux, si vous ne reprimez de bonne heure le libertinage, où vous remarquez qu'il se laisse aller; qu'il s'émancipera à mille desordres, si vous ne le corrigez; qu'il n'aura nulle crainte de Dieu, ni nul soin de le servir, si vous ne veillez à ce qu'il s'acquitte des devoirs d'un Chrétien; qu'il sera, en un mot, un méchant serviteur, si vous êtes à son égard un mauvais maître, ou par une indulgence criminelle, ou par une negligence qui vous le fasse abandonner à son naturel. *Le même.*

Prov. 29.

Il y va de l'interêt des maîtres que leurs serviteurs soient reglez & gens de bien.

Vous n'y pensez pas, maîtres & peres de famille, quand vous negligez vos domestiques; votre reputation y est interessée: car l'on juge du maître par les serviteurs, & l'on ne peut croire qu'un maître soit homme de bien, quand on voit ses serviteurs dans le desordre; & certes, c'est la premiere pensée qui vient dans l'esprit. Peut-on croire un maître plus reglé que ses domestiques, quand on voit qu'il les souffre? S'ils sont insolens, est-ce un jugement mal fondé de dire qu'ils imitent leur maître? S'ils sont impies, blasphémateurs, sans respect pour les choses saintes, n'a-t-on pas coûtume de dire, tel maître, tel serviteur? On vous attribuë leurs vices, parce qu'on ne doute point qu'ils ne se soient formez sur votre exemple. Et veritablement ce seroit un grand miracle, s'ils étoient gens de bien, étant au service d'un maître qui ne le fut jamais. Ainsi vous ne pouvez vous décrier davantage, ni donner une plus mauvaise impression de votre personne, de votre conduite, de vos mœurs, que par le dereglement que l'on remarquera dans vos domestiques. Au contraire, on ne manquera jamais de juger du bon ordre de votre maison, de votre probité, de votre moderation, & de tout ce qui fait un honnête homme, par la conduite que tiendront ceux qui vous approchent, & qui vous appartiennent. *Le même.*

C'est un de ces pechez d'ômission dont on vous demandera compte, de n'avoir pas eu soin de l'instruction de vos domestiques.

Voilà un de ces pechez d'ômission, si ordinaire dans la conduite de vos familles. Vous avez des domestiques: ils sont Chrétiens, & à peine sçavent-ils ce que c'est que d'être Chrétien. Ils viennent au tribunal de la penitence, & à peine sçavent-ils ce que c'est que penitence. Ils se presentent à nos Sacremens, & ils y commettent des sacrileges. Leur ignorance les excuse-t-elle? Non; mais elle vous excuse encore moins qu'eux: car s'ils sont obligez de s'instruire, vous êtes obligez de pourvoir à ce qu'ils le soient, & c'est en partie pour cela que Dieu veut qu'ils dépendent de vous. Vous me demandez à qui vous les adresserez pour leur enseigner les élemens du salut? ne vous offensez pas de ce que je vais vous répondre. A qui, dites-vous, les adresser? mais moi je vous dis, pourquoi sera-ce à d'autres qu'à vous-mêmes, puisque Dieu vous les a confiez? Croiriez-vous donc vous deshonorer en faisant auprès d'eux l'office même des Apôtres? Mais encore à qui aurez-vous recours, si vous n'en voulez pas prendre le soin? à tant de Ministres zelez, qui se tiendront heureux de s'employer à un si saint ministere. Oserai-je le dire? à moi-même. Oüi à moi, qui me ferai une gloire de cultiver ces ames rachetées du sang de Jesus-Christ. D'autres s'appliqueront à vous conduire vous-mêmes, & vous en trouverez assez. Mais pour ces pauvres, aussi chers à Dieu que tout ce qu'il y a de grand dans le monde, je les recevrai. Je serai leur Prédicateur, comme je suis maintenant le vôtre. Je vous laisserai le pouvoir de leur commander, & je me reserverai la charge, ou plûtôt l'honneur de leur faire entendre les ordres du souverain Maître. *Le Pere Bourdaloüe, Tome second du Carême, Sermon de l'Aveuglement spirituel.*

Les serviteurs ont de favorables & avantageuses occasions de faire leur salut.

Les domestiques se plaignent bien souvent de la servitude où ils vivent, comme si elle étoit un obstacle à leur salut; ils se trompent: une vie obscure, pauvre, laborieuse, abjecte aux yeux des mondains, a toûjours été regardée par les Chrétiens comme une route sûre pour aller au Ciel. Ceux qui sont nez maîtres, vont chercher quelquefois aux extrémitez de l'Univers, & dans le cloître, ce qu'un homme pauvre trouve chez soi; c'est-à-dire, cette dépendance continuelle, & ce penible exercice de mortification & de souffrances, qui bien ménagées font le bonheur des plus grands Saints. Que n'ont-ils pas à souffrir, dit-on, de l'humeur bizarre d'un maître fâcheux, & de la dureté de ceux qui ont droit de leur commander? Il est vrai, leur condition est penible; mais aussi que n'ont-ils pas à meriter par leurs soûmissions, & par leur patience? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Mutuels devoirs des serviteurs & des maîtres.

Le serviteur doit se souvenir qu'il sert Dieu, en servant bien son maître; & le maître ne doit jamais oublier qu'il se sanctifie, par les soins qu'il a, & la charité qu'il exerce à l'égard de son serviteur; l'un & l'autre ne doit jamais perdre Dieu de vûë dans les devoirs de son état. On peut dire que le maître peut beaucoup servir à sanctifier le serviteur, & le serviteur aussi n'est pas inutile à la perfection du maître: les services sont mutuels, & les avantages sont reciproques. *Le même.*

MALADIES.

Le bon usage que nous devons faire des maladies, leur utilité pour le salut, &c.

AVERTISSEMENT.

Quoi que les maladies du corps soient compriſes ſous le nom & ſous le titre des afflictions, comme une eſpece ſous le genre, ainſi que nous l'avons remarqué dans le premier titre de cet Ouvrage, nous ne laiſſerons pas d'en faire un traité particulier, ſans y comprendre, ni les maladies de l'ame, qui ſont les vices & les pechez, ni les autres afflictions, ou diſgraces, qui interrompent les joyes, & le bonheur de notre vie.

Ce ſujet dont les anciens Prédicateurs n'ont parlé qu'en paſſant, & en parlant des autres afflictions, eſt aujourd'hui aſſez ordinaire, & tres-utile, puiſqu'il nous apprend l'uſage qu'on doit faire de ces maux, auſquels la nature nous a aſſujettis; ſoit que nous les conſiderions comme une épreuve que Dieu fait de notre vertu, ou comme des peines & des châtimens de nos pechez, ſoit enfin comme des accidens, auſquels nous ne pouvons parer: il eſt toujours conſtant que toutes ces maladies ne nous arrivent que par les ordres de la divine providence, & par conſequent que le bon uſage que nous en pouvons faire ne contribue pas peu au ſalut, & à la perfection d'un Chrétien, par la patience, la reſignation à la volonté de Dieu, la penitence, & autres vertus, qu'elles lui donnent le moyen d'exercer.

Pour traiter donc ce ſujet chrétiennement, & en tirer le fruit qu'il eſt capable de produire, nous laiſſerons aux Medecins le ſoin de guerir les maladies par les remedes que leur art leur enſeigne; mais nous donnerons aux Prédicateurs le moyen de ſe ſervir des maladies du corps, pour guerir celles de l'ame, & d'en tirer des moyens de ſalut, qu'on ne pratique jamais ſi avantageuſement, en jouiſſant d'une parfaite ſanté.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deſſeins & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. COMME entre toutes les afflictions, les plus ordinaires & les plus rudes à ſupporter ſont les maladies, je crois qu'on ne peut choiſir un deſſein plus utile, & qui intereſſe davantage en ce temps, que de marquer dans ce diſcours le bon uſage que nous en devons faire, vû que dans toutes nos maladies, nous pouvons dire ce que le Sauveur dit de celle de Lazare, qu'elles ne ſont pas pour nous donner la mort, mais qu'elles ſont plûtôt pour la gloire de Dieu, & pour notre ſanctification. C'eſt dans ce ſentiment que je veux vous faire voir dans les deux Parties de ce diſcours: 1°. Les motifs qui nous doivent exciter à en faire un bon uſage. 2°. Les diſpoſitions qu'il faut apporter de notre part, afin de les rendre utiles & avantageuſes pour la gloire de Dieu, & pour notre ſanctification.

Pour ce qui eſt des motifs, en voici les principaux & les plus preſſans. 1°. Parce que le plus ſouvent nous ſommes la cauſe de nos maladies, par nos déreglemens, par nos débauches, par la bonne chere, & par les pechez que nous commettons, qui nous attirent cette punition de la part de Dieu, ou qui alterant notre temperament, nous cauſent des infirmitez que nous pourrions éviter, en menant une vie plus reglée. Une jeune perſonne, par exemple, paſſera les nuits au jeu, au bal, ou en d'autres divertiſſemens: ſi elle devient malade, qui en eſt la cauſe, ſinon le déreglement de ſa vie? Un homme ſe portera aux débauches les plus outrées: s'il y perd ſa ſanté, il ne s'en doit prendre qu'à lui-même, &c. Vous ruïnez votre ſanté par les veilles, par les excés des viandes & du vin: pouvez-vous après cela juſtement vous plaindre, ſi vous êtes malade? Que ſi nous conſiderons ces maladies, comme nous étant envoyées de Dieu, en punition de nos deſordres, nous devons nous perſuader que nous avons merité ce châtiment, & que nous ſommes par conſequent la cauſe du mal que nous ſouffrons. Ce motif nous les doit faire ſupporter avec tranquillité, & en eſprit de penitence; ſi au contraire, ces maladies nous arrivent par accident, par la foibleſſe de notre conſtitution naturelle, ou par notre mauvaiſe conduite, il faut faire alors de neceſſité vertu, & le meilleur uſage que nous en puiſſions faire, c'eſt de nous en ſervir pour l'expiation de nos pechez, & particulierement des deſordres qui ont cauſé ces maladies. 2°. Le ſecond motif eſt de conſiderer, que ſi la maladie eſt une ſuite & une punition de nos deſordres & de nos pechez, elles en ſont auſſi le remede: puiſque le deſſein de Dieu qui nous les envoye, n'eſt pas ſeulement de nous punir; mais plus particulierement de nous corriger par ce châtiment, de nous porter à nous convertir, & de nous en donner le moyen. C'eſt ce que le Prophete Roi nous declare en parlant des Iſraëlites: *Leurs infirmitez ſe ſont multipliées, & ils ſe ſont hâtez de retourner à Dieu.* Auſſi voyons-nous que les grands pecheurs, que Dieu abandonne en cette vie, joüiſſent d'une parfaite ſanté, parce qu'il les reſerve à les punir dans l'autre par de plus grands ſupplices. Au contraire, tres-ſouvent les juſtes ſont affligez de maladies douloureuſes, parce que c'eſt par les infirmitez que Dieu les préſerve du peché, qu'il les éloigne des occaſions dangereuſes, & qu'il les met en état de ſatisfaire à ſa juſtice, pour les fautes qu'ils ont commiſes. D'où nous devons prendre la reſolution d'accepter ces maladies, avec action de graces, comme un bienfait ſignalé, comme un remede aux maladies de notre ame, mille

Pſal. 15.

fois plus dangereuſes que celles du corps, & enfin comme un préſervatif contre les pechez, où nous tomberions ſi nous étions en parfaite ſanté. 3°. Le troiſiéme motif eſt, qu'on ne peut rien faire de plus glorieux, & de plus agréable à Dieu, que de ſouffrir pour ſon amour les maladies, que ſa Providence nous envoye: c'eſt ce que le Sauveur nous a appris en parlant de la maladie de Lazare, en diſant qu'elle lui étoit arrivée pour la gloire de Dieu. La raiſon eſt, que les douleurs qu'on endure alors, ſont autant de ſacrifices qu'on offre à Dieu, en ſouffrant patiemment, & faiſant de notre corps une hoſtie vivante, comme parle Saint Paul. C'eſt en effet une grande gloire à cette divine Majeſté, d'avoir des ſerviteurs ſi dépendans de lui, & ſi ſoûmis à ſes volontez, qu'ils acceptent de grand cœur le calice qu'elle leur preſente de ſa main, la privation de leurs divertiſſemens, de leurs affaires, de leur ſanté, & de leur vie même. Ce qui fait que Tertullien appelle le ſaint Homme Job, l'ouvrier de la gloire de Dieu, qui fit trophée de ſa patience, pour confondre le démon, qui l'avoit ſuſcité à l'affliger, non ſeulement dans ſes biens, mais encore dans ſon propre corps.

La ſeconde partie conſiſte à voir quelles diſpoſitions il faut apporter de notre part pour faire un ſaint uſage des maladies; les plus neceſſaires ſont: 1°. De les ſouffrir avec tant de reſignation, ſoit pour le temps, ſoit pour la qualité du mal, qu'on ne deſire point en être délivré, que conformément à ſa divine volonté, perſuadez que nous ne lui ſommes jamais plus agréables, que dans un état qui nous rend plus ſemblables au Sauveur. 2°. C'eſt de ſouffrir avec patience & tranquillité d'eſprit les douleurs de la maladie, les ennuis, les dégoûts des remedes, ſans marquer ces empreſſemens inquiets, qu'on a d'ordinaire de recouvrer la ſanté; conſiderant ce temps comme un temps de penitence, pour ſuppléer à celle que nous avons negligé de faire. 3°. La troiſiéme diſpoſition eſt de ſe mettre en état de grace, par le moyen des Sacremens, tant pour rendre ſa maladie meritoire, que pour ſe garentir des ſurpriſes de la mort.

II. Sur le bon uſage qu'on peut faire des maladies, que la Providence nous envoye, & dont peu de perſonnes ſont exemptes en cette vie, en montrant combien elles ſont utiles pour le ſalut.

1°. Il faut faire voir qu'elles ſervent pour quitter le peché, pour rompre les engagemens où l'on étoit, pour ſortir de l'occaſion de le commettre, & ſe défaire des mauvaiſes habitudes qu'on a contractées dans le vice. 2°. Qu'elles ſont de favorables occaſions de nous reconcilier avec Dieu par une veritable & ſincere penitence, que nous avons le moyen de faire en ſouffrant avec patience les douleurs de la maladie, & les acceptant dans cet eſprit avec reſignation. 3°. Qu'elles nous donnent le moyen de nous ſanctifier par la patience, & la pratique des plus nobles & des plus excellentes vertus, que nous pouvons exercer en cet état.

III. On peut prendre pour ſujet d'un diſcours, que les maladies du corps, gueriſſent aſſez ordinairement celles de l'ame, & que c'eſt du moins le deſſein de Dieu lorſqu'il nous les envoye.

1°. Elles rendent à l'ame la ſanté, en la retirant du peché, en la faiſant rentrer en elle-même, & lui inſpirant la penſée, le deſir, & le deſſein de ſe reconcilier avec Dieu. 2°. Elles la conſervent, & l'entretiennent, en l'empêchant de tomber dans le peché, & lui donnant le moyen de ſatisfaire à la juſtice divine par une rigoureuſe penitence, qu'il ne tient qu'au pecheur de rendre volontaire, en l'acceptant de bon cœur, & avec reſignation.

IV. Nous pouvons regarder la maladie: 1°. Non ſeulement comme un effet du peché originel, que nous avons contracté en naiſſant; mais de plus, comme une peine que la juſtice divine nous impoſe, pour les pechez que nous avons commis, & comme une ſuite de nos deſordres. 2°. Comme une épreuve de notre fidelité & de notre vertu, que Dieu veut exercer. 3°. Comme un remede aux maux de l'ame, que Dieu veut ſouvent guerir par ceux du corps, en nous détachant par là, du monde, & des biens ſenſibles, que nous aimons avec excés, & en nous avertiſſant de penſer à la mort, dont la maladie eſt comme l'avant-coureur. Or ces divers rapports par leſquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les differentes diſpoſitions dans leſquelles nous la devons recevoir.

1°. Si nous la regardons comme un effet du peché originel, il nous faut ſoûmettre à l'arrêt que la juſtice de Dieu a prononcé contre nous, en la perſonne de notre premier pere; & en la conſiderant comme la peine de nos propres pechez, qui ſont grands, & en grand nombre, il faut recevoir en eſprit de penitence les maux que Dieu nous envoye, & dire avec Job: *Peccavi, &, ut eram dignus, non recepi.* 2°. Si nous regardons la maladie comme une épreuve à laquelle Dieu met notre fidelité, & comme un exercice de notre vertu, & de notre patience, perſuadons-nous que Dieu ne peut mieux nous marquer ſon amour qu'en nous donnant le moyen & l'occaſion de lui marquer le nôtre, & de lui témoigner notre fidelité, & la ſoûmiſſion parfaite que nous avons à ſa Providence. 3°. Si nous conſiderons la maladie du corps, comme un remede à nos maladies ſpirituelles, que nous ignorons tres-ſouvent, ou que nous ſentons tres-peu; nous devons nous y ſoûmettre, dans la penſée que nous oublions Dieu dans la ſanté, & que nous avons beſoin qu'il nous envoye quelque maladie, pour nous obliger de penſer à lui, & de rentrer dans notre devoir, en adorant les deſſeins de cette ſeverité miſericordieuſe, qui nous rappelle par là à ſon ſervice. *Pris du Pere Nepveu, dans le livre intitulé, la Maniere de ſe préparer à la mort.*

V. On peut conſiderer les maladies: 1°. Par rapport aux pecheurs: 2°. Par rapport aux juſtes, & expoſer les avantages, & le bonheur qu'elles apportent aux uns & aux autres.

Premierement, par rapport aux premiers: elles ſont que des pecheurs d'habitude, des pecheurs endurcis, qui fermoient les yeux à la lumiere, & qui ſembloient avoir été livrez à l'égarement d'un eſprit dépravé, rentrent en eux-mêmes, & font de ſerieuſes reflexions ſur leur conduite paſſée. 2°. Elles font une penitence que Dieu leur impoſe lui-même par miſericorde, afin de leur donner moyen de racheter leurs pechez, & de

satisfaire à sa justice. 3°. Elles sont des marques que Dieu a dessein de leur faire misericorde, puisqu'il les châtie en ce monde; parce qu'il ne punit pas deux fois un pecheur pour les mêmes fautes. Ce qui leur devroit faire regarder les maladies comme un bonheur qu'ils ne sçauroient jamais assez estimer.

Secondement, à l'égard des suites, elles ont des avantages qui ne sont pas moins considerables: car 1°. Elles sont une marque que Dieu les aime, puisque, comme dit l'Apôtre, Dieu châtie ceux qu'il aime: d'où il faut inferer que les maladies qu'il leur envoye, sont une marque de l'amour qu'il leur porte. 2°. Elles leur rendent le Seigneur present: car quoi qu'il soit par tout, par son immensité, il a neanmoins promis par son Prophete d'être toûjours proche de ceux qui sont dans la tribulation. Or c'est dans la maladie que la tribulation est proche d'eux, comme parle le même Prophete: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est*, selon l'explication qu'en donne Saint Augustin. 3°. Elles perfectionnent leur vertu par la patience; elles les humilient devant leurs propres yeux, & les mettent à couvert de la vanité; elles leur font acquerir de nouveaux merites devant Dieu, par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes.

VI. On peut faire un juste discours sur ce sujet, en le partageant en ces deux Points. 1°. Ce qu'il faut faire dans la maladie, & la maniere de s'y comporter en veritable Chrétien. 2°. Ce qu'il faut faire après avoir recouvré la santé.

Pour le premier Point. 1°. Si-tôt que l'on se sent attaqué de quelque maladie dangereuse, & durant le cours de la maladie, il faut d'abord avoir recours à Dieu, & avoir plus de confiance en son secours que dans l'habileté des Medecins, & dans la vertu de leurs remedes, qui n'ont de force & d'efficace pour nous guerir, qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner. 2°. Demander à Dieu la santé avec resignation, & soûmission à sa sainte volonté, & dans le dessein de nous en servir pour sa gloire, & pour travailler avec plus de soin à notre salut. 3°. Offrir à Dieu les douleurs de la maladie, en esprit de penitence, pour la satisfaction de nos pechez, & les unir avec les douleurs du Sauveur, afin d'être plus favorablement reçuës de Dieu.

Second Point. Ce qu'il faut faire après avoir recouvré la santé. 1°. Reconnoître avec action de graces, qu'on en est redevable à Dieu, & attribuer sa guerison plûtôt à la misericorde de Dieu, qu'à la vertu des remedes, & au soin qu'on a pris de nous. 2°. Etre fidele à Dieu, à accomplir les promesses & les bonnes resolutions de mieux vivre à l'avenir. 3°. Se précautionner avec plus de soin contre les rechûtes dans les pechez, qui apparemment nous ont attiré cette punition de Dieu, que contre la rechûte dans les mêmes maladies, dont nous sommes gueris.

VII. Les maladies servent à trois choses, qu'il est important d'observer, pour en faire le partage d'un discours. 1°. A nous instruire. 2°. A nous corriger. 3°. A nous sanctifier; c'est l'usage que nous en devons faire.

Premierement, elles servent à nous instruire; car il n'y a rien qui nous fasse mieux sentir la misere de notre condition, que les maladies qui nous apprennent ce que nous sommes, qui nous desabusent des vanitez du siécle, qui nous rappellent dans l'esprit les veritez éternelles, que nous oublions souvent durant la santé, &c.

Secondement, la principale fin que Dieu se propose dans les maladies qu'il nous envoye, est de nous corriger. C'est souvent, on n'en peut douter, pour nous punir; mais cette punition a pour fin notre conversion, le changement de vie, & l'experience fait voir que ce moyen qu'il employe pour cet effet, est le plus efficace: *Percutiam, & sanabo*, dit l'Ecriture; & comme l'explique S. Ambroise, *Percutiam infirmitate, & sanabo fide.* Et il seroit à souhaiter que nous fussions tels dans la santé, que nous sommes dans la maladie, ou du moins que nous promettons d'être à l'avenir.

Troisiémement, il est enfin évident, que les maladies peuvent nous sanctifier, & qu'elles le font souvent par la patience, & la pratique des autres vertus chrétiennes. *Pris de l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, Sermon sur ce sujet.*

VIII. 1°. Les maladies sont des marques, des preuves, & des gages de l'amour que Dieu a pour ceux à qui il les envoye, puisque par là il témoigne le desir & le dessein qu'il a de les sauver, en leur donnant les moyens les plus efficaces; en leur donnant occasion d'acquerir des merites pour le Ciel, & de satisfaire pour leurs pechez en cette vie. 2°. Elles sont des moyens, & des occasions de témoigner reciproquement notre amour envers Dieu, par la soûmission aux ordres de sa Providence, par le sacrifice que nous lui faisons de ce que nous avons de plus cher, qui est notre vie, & notre santé; & enfin par la patience, en souffrant pour son amour, & pour nous rendre semblables à celui qui a tant souffert pour nous.

IX. C'est une pensée commune que les maladies, aussi-bien que les autres afflictions qui arrivent dans cette vie, sont une école de vertu; mais pour nous borner aux seules maladies, on peut dire,

1°. Que dans cette école on y apprend la haute science des Saints, l'humilité, la patience, la pieté, & les vertus necessaires à un Chrétien, qui devient alors un veritable disciple de Jesus-Christ. 2°. Dans cette école, on y doit faire la fonction, & prendre la qualité de maître, pour instruire & enseigner les autres par notre exemple, & par nos discours édifians.

X. Nous regardons ordinairement les maladies comme des maux & des fleaux de Dieu; & je veux vous faire voir,

1°. Qu'elles sont de grands bienfaits, des coups de la misericorde de Dieu à notre égard, parce qu'elles sont un moyen de nous faire rentrer dans nous-mêmes, de mettre ordre à notre conscience, de penser à l'autre vie, & de satisfaire à la justice de Dieu en celle-ci. 2°. Que le mauvais usage que les hommes en font ordinairement, les rend de veritables maux, par leur impatience, leurs murmures, & leurs emportemens; parce qu'ils souffrent sans consolation, sans merite, & même sans soulager par là leur mal.

XI. Les maladies qui nous arrivent en cette vie, étant dans l'ordre de la Providence, les

hommes qui abusent ordinairement de la santé, doivent du moins s'efforcer de faire un bon usage de la maladie.

1°. En s'en servant pour faire penitence des pechez qu'ils ont commis; penitence qu'ils ne feront peut-être jamais que par ce seul moyen. 2°. En suppléant par là à toutes les bonnes œuvres qu'ils ont negligé de faire, ayant alors plus de moyens de pratiquer la mortification chrétienne.

XII. Les avantages qu'on a pour son salut dans les maladies, qu'on neglige ordinairement dans la santé.

1°. Durant la santé on oublie Dieu, & on ne pense gueres aux veritez celestes, tout occupé qu'on est des choses de la terre; mais dans la maladie, on a recours à Dieu, on le reconnoît pour le souverain arbitre de la vie & de la mort, on pense à l'éternité, & la crainte de la mort nous fait songer à l'autre vie. 2°. Pendant la santé on cherche les divertissemens & les plaisirs, on offense Dieu en mille sortes de manieres; & dans la maladie, non seulement on est éloigné des occasions du peché; mais on a le moyen de satisfaire pour ceux qu'on a commis, & de fléchir la misericorde divine. 3°. Durant la santé on n'écoute gueres la voix de Dieu; on est ordinairement rebelle à ses graces, & peu touché des veritez du Christianisme; mais dans la maladie, les sentimens chrétiens se réveillent, on écoute les sages avis d'un Confesseur, & on prend de salutaires resolutions de mener une vie plus sainte.

Premier Point. Le bonheur d'une personne qui prend la maladie en patience, & avec une entiere resignation à la volonté de Dieu. XIII.

1°. Elle fait son purgatoire en ce monde. 2°. Elle a la consolation en cet état de ressembler à celui qui s'est fait pour son amour un homme de douleurs. 3°. Elle acquiert une infinité de merites pour le Ciel, par la pratique des vertus propres de cet état.

Second Point. Le malheur de celui qui souffre impatiemment son mal. 1°. Il commence son enfer en ce monde, en souffrant sans consolation. 2°. Il augmente ses crimes par ses impatiences & ses emportemens. 3°. Il perd non seulement le merite de ses souffrances; mais il en fait une nouvelle matiere de condamnation.

1°. La maniere dont il faut recevoir les maladies de la main de Dieu. 2°. L'usage qu'on en doit faire. *Pris de l'Abbé de Monmorel, Discours pour le dix-huitiéme Dimanche aprés la Pentecôte.* XIV.

1°. La maladie est la plus sensible de toutes les disgraces, & de toutes les afflictions, la santé étant la chose qui nous est la plus chere. 2°. C'est la plus rude de toutes les épreuves & de toutes les tentations; & par consequent celle où notre vertu éclate davantage, comme nous apprenons de l'exemple du saint homme Job. 3°. De tous les maux, c'est celui où l'on a le plus de besoin de patience, & par consequent où l'on acquiert plus de merites. XV.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin, *in Psalm.* 21. sur ces paroles: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est*, montre que jamais Dieu n'est plus proche de nous que dans la maladie.

Le même, *in Psalm.* 83. montre que les maladies n'abattent que ceux, qui se sont laissé corrompre par la jouïssance des biens de cette vie.

Le même, *Tract. 7. in Joannem*, assure qu'il y a bien des justes attachez à leur lit par leurs infirmitez, lesquels s'ils étoient en santé, s'abandonneroient au crime.

Le même, *in Psalm.* 102. parle des maladies & des miseres ausquelles l'homme est sujet.

Le même, *lib. de 50. Homil. Homil.* 38. traite le même sujet.

Le même, ou quelque autre Auteur, au Tome neuviéme a fait un Traité *de Visitatione Infirmorum*, où il montre dans le chapitre premier, que la maladie est un don de Dieu; & dans le sixiéme, comment il faut consoler un malade.

Le même, au livre *de Bono Patientiæ*, a beaucoup de choses qui viennent à ce sujet.

Le même, *Epist.* 149. parle si avantageusement des maladies, que ses paroles peuvent guerir l'impatience de ceux qui en sont attaquez.

Saint Ambroise, *l. 1. de Pœnitentia, c. 12.* enseigne que les afflictions de cette nature fortifient & perfectionnent notre ame.

Saint Chrysostome, *Homil. 1. ad Popul.* à l'occasion de Saint Timothée, donne la raison pourquoi Dieu envoye souvent aux justes de grandes & de fâcheuses maladies.

Le même, *Homil. 6. in Joannem*, prouve par l'exemple de Lazare, que le Sauveur appelle son ami, que les maladies, aussi-bien que les autres afflictions, sont le partage des justes.

Et dans l'Epître quatriéme *ad Olimpiadem*, il lui apprend l'usage qu'elle doit faire de sa maladie.

Saint Basile, *in Regul. fusiùs disput. quæst. 55.* assure que les maladies sont quelquefois des châtimens de nos pechez; & que les malades doivent alors souffrir leurs infirmitez avec patience.

Le même, *de Constitut. Monast.* montre comme ceux qui ont reçu la santé de Dieu, en doivent user pour son service.

Saint Bernard, *Serm. 10. & 30. in Cant.* montre que dans les maladies il faut avoir plus de confiance dans le secours de Dieu, que dans les remedes; & invective contre la molesse de ceux qui ont trop de soin de leur santé.

Salvien, *Epist. ad Cethuram*, la felicite du bonheur qu'elle a eu de souffrir une fâcheuse maladie, & de l'avantage que cette infirmité du corps a procuré à son ame.

Hugues de Saint Victor, *lib. 1. de Claustro animæ, c. 12.* s'étend sur les vices & les défauts que commettent les malades trop sensibles.

Turrecremata, *Tract. 28. in Regul. Sancti Benedicti*, parle des avantages de la patience dans les maladies.

Les Livres spirituels & autres.

Alphonse Rodriguez, Traité huitiéme de la Perfection Chrétienne & Religieuse, ch. 16. parle de la conformité que nous devons avoir avec la volonté de Dieu dans la maladie.

Bellarmin, *de Gemitu Columbæ*, liv. 2. ch. 8. traduit par le P. Brignon.

Livre intitulé, *le Chrétien dans la tribulation & dans l'adversité*, qui contient un ample Traité sur l'usage des maladies.

Livre intitulé, *Le Pedagogue des Familles*

Chrétiennes, donne diverses pratiques pour tirer du fruit des maladies qui nous arrivent.

Le P. Noüet, dans les exercices pour se préparer à la mort, premiere Meditation pour le troisiéme jour, montre avec quelle resignation tous les Chrétiens doivent recevoir de la main de Dieu les maladies.

L'Abbé de la Trappe, Tome second, des Devoirs de la Vie Monastique, c. 22. traite de la Patience dans les infirmitez.

Le Pere Nepveu, livre intitulé, *la Maniere de se préparer à la mort.* Sixiéme consideration sur l'usage qu'on doit faire des maladies.

Le même, dans le troisiéme Tome de ses Reflexions Chrétiennes.

Livre intitulé, *la sainte Famille*, Tome 3. ch. 16. §. 3. montre comme il se faut gouverner chrétiennement dans les maladies.

Le Pere Guilloré, dans ses Oeuvres spirituelles, livre troisiéme, Instruction quatriéme, parle des maladies, comment il les faut recevoir, & le profit que nous en pouvons tirer.

Drexellius, *in Gymnasio Patientiæ*, c. 4. dit bien des choses sur ce sujet.

Petrarque, au premier Tome de ses Entretiens, en a un sur la santé, où il parle aussi des maladies.

Les Dialogues spirituels du P. Surin, Tome 2. liv. 4. ch. 1. où il traite du bien des maladies.

Tous ceux qui ont parlé des afflictions, & de la patience dans les adversitez, & disgraces de cette vie, ont en même temps parlé des maladies, mais indirectement, & on peut voir dans le titre des Afflictions, ce qui peut être commun avec les maladies corporelles, dont Dieu éprouve les justes.

Molinier, Sermon pour le premier Jeudi du Carême, parle de l'utilité des maladies, du fruit qu'il en faut tirer, & invective contre ceux qui ont recours à des remedes superstitieux ou diaboliques. Les Prédicateurs recens.

Le Pere Duneau, dans la Dominicale, Sermon pour le vingt-uniéme Dimanche après la Pentecôte, explique la maniere differente dont le Sauveur a gueri les corps & les ames.

L'Auteur des Discours Moraux en a un sur l'usage & l'utilité des maladies.

Dans les Essais de Sermons sur tous les Dimanches de l'année, il y en a un sur ce sujet pour le vingtiéme Dimanche après la Pentecôte.

Dans les exhortations domestiques, composées par un Pere Benedictin, il y en a une sur le bon usage des maladies.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, traite expressément ce sujet dans le Sermon pour le Jeudi de la troisiéme Semaine de Carême.

L'Abbé de Monmorel, discours sur le 18. Dimanche après la Pentecôte.

Monsieur l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, traite ce sujet dans un discours exprés.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Dominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit. 1. Reg. c. 2.

C'Est le Seigneur qui ôte & qui donne la vie, qui conduit aux enfers, & qui en retire.

Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus? Jobi 2.

Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux?

Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat. 1. Regum 3.

Dieu est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob. 12.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été necessaire que Dieu vous éprouvât.

Hanc tentationem ideò permisit Deus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus, sicut & sancti Job. Tob. 2.

Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience servît d'exemple à la posterité, comme celle du saint homme Job.

Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum: sana me Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea. Psalm. 6.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme; Seigneur, gueriſſez-moi, parce que mes os sont tout ébranlez.

In manibus tuis sortes meæ. Psalm. 30.

Tous les évenemens de ma vie sont entre vos mains, Seigneur.

Ab ipso patientia mea. Psalm. 61.

C'est de Dieu que vient toute ma patience.

Neque herba, neque malagma sanavit eos; sed tuus, Domine, sermo, qui sanat omnia. Sapient. 16.

Ce n'est point une herbe, ou quelque chose appliquée sur leur mal, qui les a gueris; mais votre parole, ô Seigneur, qui guerit toutes choses.

Tu es Domine, qui vitæ & mortis habes potestatem, & deducis ad portas mortis, & reducis. Ibidem.

C'est vous, Seigneur, qui avez la puissance de la vie & de la mort, & qui menez jusqu'au bord du sepulcre, & en ramenez.

Propter iniquitatem corripuisti hominem. Psalm. 38.

Vous avez châtié l'homme à cause de son iniquité.

Invoca me in die tribulationis: eruam te, & honorificabis me. Psalm. 49.

Invoquez-moi au jour de l'affliction; je vous en délivrerai, & vous aurez lieu de m'honorer.

Qui sanat omnes infirmitates. Psalm. 102.

C'est Dieu qui guerit toutes sortes de maladies.

Infirmitas gravis sobriam facit animam. Eccli. 31.

La maladie violente rend l'ame sobre.

In tua infirmitate ne despicias teipsum, sed ora Dominum, & ipse curabit te. Eccli. 38.

Ne vous abattez pas dans la maladie; mais priez Dieu, & lui-même vous guerira.

Non te pigeat visitare infirmum. Eccli. 7.

Ne soyez point paresseux à visiter les malades.

Curavit multos, qui vexabantur variis languoribus. Marci 1.

Il guerit plusieurs malades de diverses maladies.

Circuibat Jesus omnes civitates, curans omnem languorem, & omnem infirmitatem. Matth. 9.

Jesus alloit de tous côtez dans les villes, gueriſſant toutes sortes de maladies & de langueurs.

Ecce sanus factus es: jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. Joan. 5.

Vous voilà gueri, ne pechez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.

Domine, ecce quem amas infirmatur. Joan. 11.

Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei. Joan. 11.
Cette maladie ne va point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu.

Virtus in infirmitate perficitur. 2. ad Corinth. 12.
La vertu & la force devient plus forte & plus parfaite dans l'infirmité.

Momentaneum & leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. ad Corinth. 4.
Le moment si court & si leger des afflictions, que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine & éternelle gloire.

Cùm infirmor, tunc potens sum. 2. ad Corinth. 12.
Je ne suis jamais plus fort que dans mes infirmitez.

Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Ibidem.
Je prendrai plaisir à me glorifier dans mes foiblesses, afin que la puissance de Jesus-Christ habite en moi.

Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei. Mich. 7.
Je porterai le poids de la colere du Seigneur, parce que j'ai peché contre lui.

Infirmus eram, & non visitastis me. Matth. 25.
J'ai été malade, & vous ne m'avez pas visité.

Pertransiit benefaciendo & sanando omnes. Act. 10.
Il a passé, guerissant par tout les malades, & faisant du bien à tout le monde.

Imperavit febri, & dimisit illam. Luc. 4.
Jesus commanda à la fiévre de la quitter, & la fiévre la quitta au même instant.

De excelso misit ignem in ossibus meis, & erudivit me. Thren. 1.
Il a envoyé d'en-haut un feu dans mes os, & m'a instruit par là.

Peccavi, &, ut eram dignus, non recepi. Jobi 33.
J'ai peché, & je n'ai pas été châtié comme je le meritois.

Omnis turba quærebat illum tangere, quia virtus de illo exibat, & sanabat omnes. Luc. 6.
Tout le peuple tâchoit de toucher Jesus, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les gueriſſoit tous.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Les maladies sont une suite & un effet du peché originel.

DAns l'état d'innocence, Dieu créa nos premiers peres avec des corps qui devoient être immortels, & exempts de toutes sortes de maladies. Mais Dieu en punition de leur rebellion, les ayant privez de cet avantage qu'il leur avoit accordé par une grace speciale, leur peché qui les avoit assujettis à la mort, les rendit aussi sujets aux maladies, qui sont les causes & les avant-coureurs de la mort, leur temperament fut alteré, & il n'y eut sortes de maladies dont les hommes, ensuite du peché originel, n'ayent été attaquez. Il faut pourtant remarquer qu'Adam même, après sa chûte, & ses enfans, quoi que pecheurs comme lui, n'éprouverent pas si-tôt les effets de la malediction que Dieu lança sur tout le genre humain après le premier peché: car ils joüirent encore long-temps d'une assez parfaite santé. Les Israëlites mêmes furent quarante ans dans le desert, sans qu'il y eût, comme dit David, en toutes leurs Tribus aucun malade. Mais maintenant les hommes ayant ajoûté au peché originel tant de nouveaux pechez, leurs corps par la delicatesse des viandes, & les excés dans le boire & le manger, & leurs autres déreglemens, abregent encore leur vie, & s'attirent mille sortes de maladies qui les conduisent à la mort.

La patience de Job dans les douleurs qu'il souffroit, fut une des marques incontestables de sa fidelité au service de Dieu.

La vie exemplaire que Job mena dans le temps qu'il étoit riche, & en parfaite santé, lui acquit parmi les siens beaucoup d'estime & de louange; mais le demon ne témoignoit pas alors faire grand état de sa vertu, parce qu'il le voyoit dans l'abondance: & quand même il l'eut dépoüillé de tous ses biens, il s'étonna peu des grandes marques qu'il donnoit d'une patience heroïque dans sa pauvreté, parce que tout pauvre qu'il étoit, il ne souffroit encore rien dans son corps; mais lorsque, par la permission de Dieu, il l'eut couvert de playes & affligé de douleurs cruelles, sans ébranler le moins du monde sa constance, il ne dit plus mot, il se crut vaincu, & n'osa plus attaquer un homme, dont la vertu s'étoit montrée aussi ferme dans la maladie que dans la santé. Mais encore que faisoit cet homme accablé de maux? l'Ecriture dit qu'avec un morceau de pot cassé, frottant ses ulceres, il en faisoit sortir du pus. Par où il faisoit bien voir qu'il ne cherchoit pas à diminuer ses douleurs, mais plûtôt à les augmenter. Aussi disoit-il: *Qui m'obtiendra cette grace du Seigneur, qu'ayant commencé à me châtier, il me reduise tout-à-fait en poudre; qu'il étende sa main sur moi, &c.* Quelle heroïque patience! Il souffroit d'horribles douleurs, & cependant il lui sembloit que Dieu l'épargnoit, il demandoit en grace au Seigneur, qu'il étendît sa main sur lui, & qu'il lui en fît sentir tout le poids: il le pressoit même de lui accorder sa demande. Dans le même esprit, un malade doit prier le Seigneur, non de le guerir, si sa gueriſon peut être un obstacle à son salut; mais d'accroître son mal, s'il le veut ainsi, & dire avec un grand Saint: *Domine auge dolorem, sed auge patientiam*; augmentez, Seigneur, ma douleur; mais augmentez en même temps ma patience. *Jobi c. 6.*

L'exemple de Tobie nous apprend que les maladies, & les autres afflictions nous arrivent par la permission de Dieu

Ce ne fut point par hazard que Tobie s'endormit sous un nid d'hirondelles, & que leur ordure, qui lui tomba sur les yeux, le rendit aveugle: ce fut par un ordre immuable de la volonté divine. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture sainte, *permit que cette tentation lui arrivât, afin que la posterité eût en lui un exemple de patience, comme elle en avoit eu en la personne de Job.* Et l'Ange même parlant à Tobie, après sa gueriſon, lui dit: *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été necessaire que vous fussiez éprouvé par la tentation.* *Tob.* 12.

L'exemple d'Ezechias montre que Dieu rend quelquefois la santé aux malades, ayant égard à leurs prieres.

Le Roi Ezechias s'étant élevé en lui-même à cause de la celebre victoire que Dieu lui avoit fait remporter sur les Assyriens, le Seigneur lui envoya une grande & perilleuse maladie, qui le porta à s'anéantir en sa presence, & à lui offrir de ferventes prieres. En ce temps-là, dit le Texte sacré, Ezechias fut malade à la mort, & le Prophete Isaïe le vint trouver, & lui dit: Donnez ordre à votre maison, car vous ne vivrez pas davantage, & vous mourrez. Alors Ezechias tournant le visage vers la muraille, fit sa priere au Seigneur, & lui dit: Seigneur, souvenez-vous, je vous prie, de quelle maniere j'ai marché devant vous dans la verité, & avec un cœur parfait, & que j'ai fait ce que j'ai cru vous être agréable. Ezechias ver- *4. Regum c. 20.*

sa ensuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Isaïe eût passé la moitié du Vestibule, le Seigneur lui parla, & lui dit: Retournez, & dites à Ezechias, chef de mon peuple: J'ai entendu votre priere, & j'ai vû vos larmes, & vous allez être gueri; vous irez dans trois jours au Temple du Seigneur. Nous apprenons par cet exemple, que non seulement on peut avoir recours à Dieu dans la maladie, mais que Dieu accorde quelquefois la santé à nos prieres.

Il faut dans les maladies mettre sa confiance en Dieu plûtôt que dans les remedes, & dans le secours des Medecins.

Le Roi Asa est repris, comme dit l'Ecriture, de ce *qu'en sa maladie il ne chercha pas le Seigneur, & qu'il se confia plûtôt en la science des Medecins.* Ce n'est point à eux qu'il faut attribuer le bon ou le mauvais effet des remedes; il les faut attribuer à Dieu seul, qui les fait operer comme il lui plaît. Et quand même nous nous verrions destituez du secours des Medecins & des remedes, dit Saint Basile, il ne faudroit pas pour cela desespérer de sa santé.

Punition d'Ochozias pour avoir eu recours au Dieu d'Accaron dans une grieve maladie. *4. Reg. 1.*

C'est souvent pour punir les malades du peu de confiance qu'ils ont en Dieu, & du trop de confiance qu'ils ont dans le secours des remedes, ou des Medecins, que Dieu les laisse languir dans leurs maladies, & permet qu'ils meurent par la violence du mal. Comme il arriva au Roi Ochozias, en punition de ce que dans une dangereuse maladie, il envoya dans les temples des Gentils consulter les Idoles pour implorer leur secours. Cette conduite sacrilege anima aussi-tôt le zele du Prophete Isaïe, & lui fit dire avec une sainte liberté: *Nunquid quia non erat Deus in Israël, misisti ad consulendum Beelzebut?* Quoi, Sire, n'y avoit-il donc point de Dieu en Israël, pour être obligé d'aller chercher du secours parmi les dieux des Gentils? *Ideò de lectulo, super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris.* Ah! vive le Dieu d'Israël, vous en mourrez, pour apprendre par votre exemple, à ceux qui sont dans le même danger où vous êtes, à mettre leur confiance en de faux Dieux, & on peut dire le même en des secours humains.

L'exemple de l'impie Antiochus nous apprend que la maladie humilie les hommes les plus superbes, & leur fait reconnoître ce qu'ils sont. *2. Mach. 9.*

Les hommes les plus fiers & les plus superbes, quittent leur fierté, & s'humilient devant Dieu, dans une maladie, qui les met en danger de mort. Témoin l'impie Antiochus, dont parle l'Ecriture, lequel se voyant étendu sur un lit, & insupportable à lui-même, à cause de l'infection de ses playes; cet orgueilleux qui s'élevoit auparavant contre le ciel, commence à s'humilier sous la puissante main de Dieu, & à reconnoître un Souverain: *Justum est subditum esse Deo, & mortalem non paria Deo sentire.* Ah! je le conçois enfin, qu'il ne faut pas qu'un homme marche de pair avec Dieu, & qu'il ne se doit pas oublier lui-même. Hé! qui a fait cet homme si grand Prédicateur, de blasphémateur insolent qu'il étoit, il n'y a que trois jours? C'est que la maladie l'a desabusé de sa grandeur imaginaire, & lui a fait voir ce qu'il étoit en effet, un homme sujet aux miseres communes à tous les autres hommes.

On ne change pas toûjours de vie par la maladie.

Jeroboam ayant levé la main pour faire signe à ses Officiers de se saisir du Prophete qui l'avoit averti de ses desordres de la part de Dieu, sa main demeura immobile, & se sentant ainsi visiblement puni, il s'adressa à cet homme de Dieu, le conjura d'intercéder pour lui, afin que le mouvement de sa main lui fût rendu. Cette grace lui fut accordée; mais Jeroboam changea-t-il pour cela de vie? Il devint plus impie qu'il n'étoit auparavant, & de la même main dont il avoit reçu le mouvement par miracle, il sacrifia aux idoles, & leur presenta de l'encens. C'est ce que font ceux qui après avoir recouvré la santé, continuent dans leurs desordres.

Le Fils de Dieu n'a point été sujet aux maladies. *S. Thom. 3. part. qu. 14. art. 4.*

Saint Thomas a sagement remarqué, qu'encore que le Sauveur, ce nouvel Adam, ait pris sur lui les miseres du premier formé de la terre, il n'a pas pourtant pris les maladies, qui étoient incompatibles avec un tempérament aussi excellent que le sien. Il a de même préservé des infirmitez du corps sa sainte Mere, & d'autres Saints qu'il destinoit à de grandes entrepriſes, dont ils n'auroient pû venir à bout, s'ils n'eussent eu des corps robustes pour soûtenir le travail. Ceux qui ont reçu ce don du Ciel, doivent, suivant le conseil de Saint Basile, tâcher à le conserver, & dire avec le saint Roi Prophete: *Seigneur, tout ce que j'ai de forces, je le conserverai pour vous, parce que vous êtes mon Dieu.* C'est pourquoi, il ne faut pas ruïner indiscretement ses forces, mais les ménager pour le service de Dieu. *Psal. 58.*

Le Sauveur du monde a gueri les corps, pour guerir les ames.

Quoi que le Sauveur ait été le Medecin des corps & des ames; néanmoins il est certain qu'il n'est pas venu au monde principalement pour guerir les maladies corporelles; il s'est cependant appliqué aux gueriſons du corps pour deux fins. L'une, pour prouver par ces operations miraculeuses, & sensibles, sa mission, son pouvoir & sa divinité; afin que les hommes en fussent convaincus. Aussi disoit-il aux Juifs, qui étoient témoins de ces gueriſons miraculeuses: *Si mihi non creditis, operibus credite.* *Joan. 10.* L'autre raison est pour signifier par ces gueriſons corporelles, celles qu'il opere interieurement dans les ames, rapportant toûjours les premieres aux secondes. Tellement que selon les Peres, jamais il ne délivroit les personnes de quelque infirmité corporelle, qu'en même temps il ne les délivrât aussi de leurs infirmitez spirituelles, en leur pardonnant leurs pechez. Ce qui paroît en ce que les gueriſſant, il leur disoit quelquefois: *Remittuntur tibi peccata tua.* *Matt. 9. & Luc. 5.* Et comme les Scribes l'accuserent de blaſphême, en lui entendant dire ces paroles; il leur répondit: Est-il plus facile de dire: *Vos pechez vous sont remis*; que ces autres paroles: *Levez-vous & marchez?* *Matt. 9.* Afin donc que vous sçachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir en terre de pardonner les pechez, se tournant vers un paralytique qu'on lui avoit presenté, il lui dit: *Levez-vous, & retournez dans votre maison.* Ce qui montre qu'il operoit en même temps les gueriſons des corps & des ames; mais les unes par rapport aux autres.

Dieu veut être prié pour la santé de nos corps, aussi-bien que pour celle de nos ames. *Matt. 9.* *Matt. 20.* *Luc. 18.*

Ce n'est pas sans mystere que de tous les malades que nous lisons avoir été gueris par le Sauveur, pas un ne l'a été qu'après l'avoir demandé, ou qu'on ne l'ait fait demander pour lui, ou du moins qu'il n'ait témoigné la souhaiter. Nous voyons en Saint Matthieu, la gueriſon de deux aveugles, qui crierent de long-temps, ayez pitié de nous, Fils de David. Une autre fois deux autres pareillement aveugles, qui étoient sur le chemin de Jericho, crierent de même, & furent gueris. Un autre aveugle nommé Bartimæus, ayant oüi dire que Jesus passoit, ne cessa de crier, jusqu'à ce qu'il fût appellé, & pour courir plus vite,

vîte, il jetta son manteau par terre, & obtint ce qu'il demandoit. Ainsi, si nous voulons parcourir toutes les guerisons miraculeuses, nous trouverons que presque toutes ont été faites à la priere des malades, ou aux instances que d'autres ont faites pour eux. Pour nous apprendre que la santé étant un don de Dieu, elle merite bien que nous la demandions, si nous voulons l'obtenir.

Différente maniere dont le Fils de Dieu agissoit à l'égard des malades. *Matth.* 8.

Lorsque le même Sauveur conversoit parmi les hommes, il guerissoit quelquefois les malades par sa seule volonté; comme quand il guerit le lépreux en lui disant: *Volo, mundare*; je le veux, soyez gueri. Quelquefois il se servoit de l'application de quelque chose, comme lorsqu'ayant fait de la bouë avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle-né, & lui commanda de s'aller laver à la piscine de Siloé; & quelquefois aussi il les laissoit dans leurs maladies, & ne vouloit pas qu'ils guerissent, quelque dépense qu'ils pûssent faire en Medecins & en remedes. Dieu en use de même à notre égard; tantôt il nous envoye la santé, sans que les Medecins, ni les remedes y contribuent rien; tantôt il nous la redonne par le moyen des remedes; & tantôt il rend toutes les consultations & tous les remedes inutiles, afin de nous apprendre par là, à ne mettre notre confiance qu'en lui. Que si vous ne gueriſſez pas, il ne faut pas pour cela vous plaindre des Medecins, ni des remedes; mais il faut considerer que tout vient de Dieu, & que c'est lui qui ne veut pas que vous gueriſſiez.

Lazare, frere de Marthe & de Madelai-

Saint Chrysostome prouve par l'exemple de Lazare, que les maladies, aussi-bien que les autres afflictions, sont le partage des Justes & des Saints. Cet homme étoit juste, & ami de Jesus-Christ, & cependant il fut affligé d'une grande maladie, qui lui causa même la mort. Plusieurs, dit ce saint Docteur, sont troublez, lorsqu'ils voyent qu'un homme juste & agréable à Dieu, souffre quelque mal, comme des maladies; mais ils ne sçavent pas que c'est ainsi que sont traitez les amis de Dieu. En effet, Lazare étoit en même temps aimé de Jesus-Christ, & tourmenté d'une dangereuse maladie; cela paroît par le discours de ses sœurs, qui envoyerent vers le Sauveur, pour implorer son secours. Seigneur, lui firent-elles dire, celui que vous aimez est malade. L'Evangeliste même dit, ajoûte Saint Chrysostome, que Jesus aimoit Lazare & ses sœurs; voulant nous marquer par là, qu'il ne faut pas trouver étrange que les amis de Dieu soient sujets aux maladies, & à d'autres infirmitez.

ne, quoi qu'aimé de Jesus-Christ, fut affligé d'une maladie qui lui causa la mort. *Chrysost. Hom.* 61. *in Joann.*

Souvenez-vous de ce pauvre Samaritain, qui avec neuf autres lépreux comme lui, vint prier le Sauveur de le guerir, & qui après sa guerison, fut le seul qui retourna pour en rendre graces à son Bienfacteur. La foi & la gratitude de cet homme parurent si admirables au Sauveur, qu'il l'en loüa devant tout le peuple, & qu'au contraire il se plaignit hautement de l'ingratitude des neuf autres, qui étant Juifs, & devant avoir par consequent plus de foi, & de reconnoissance qu'un étranger, n'avoient pas suivi son exemple. Ainsi entre beaucoup de malades qui s'empressent pour obtenir de Dieu la santé, il y en a peu qui le remercient quand ils sont gueris.

Dieu veut qu'on soit reconnoissant du bienfait qu'il nous accorde en nous rendant la santé.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture.

Les maladies nous font penser aux veritez éternelles.

Misit Deus ignem in ossibus meis, & erudivit me. Thren. 1. Dieu a allumé dans mes os le feu d'une fiévre ardente, & par là il m'a instruit, & enseigné des veritez que je ne sçavois pas. Que veut dire cela? sinon que quand la chair souffre, & que la fiévre l'abbat, elle redresse & soûtient le corps; elle l'empêche qu'il ne se porte au mal; elle corrige ses égaremens, & lui fait ouvrir les yeux pour voir le Dieu invisible prêt à le châtier, afin qu'humilié devant cette Majesté suprême, il ne souhaite rien tant que de quitter le mauvais chemin pour prendre le bon. Mais sur-tout, les maladies rappellent les veritez celestes auſquelles nous ne pensions point, lorsque nous joüissions d'une vigoureuse santé. Elles nous font souvenir que nous sommes mortels; elles nous rapprochent la mort que nous ne regardions que comme encore fort éloignée; elles nous avertissent de penser à l'éternité; elles nous desabusent des vanitez de ce monde, & nous disent par un langage sensible, qu'il faudra bientôt paroître devant un Juge souverain, pour rendre compte de toutes nos actions.

Nous devons reconnoître que nous avons merité le châtiment que Dieu nous envoye.

Peccavi, & vere deliqui, &, ut eram dignus, non recepi. Jobi 33. J'ai peché, Seigneur, & étant aussi coupable que je suis, quelque grands que paroissent les maux dont vous m'affligez, ils sont bien au-dessous de mes iniquitez. C'est le sentiment que nous devons prendre dans les maladies que Dieu nous envoye, & que nous devons envisager comme des châtimens de nos pechez: de maniere que nous devons benir la severité misericordieuse du Seigneur, qui voyant que nous n'avons pas le courage de faire de nous-mêmes penitence, nous procure ce moyen de la pratiquer. Il faut aimer la bonté, & la condescendance du Seigneur, de vouloir bien, qu'encore que cette maladie ne soit pas volontaire, qu'il ne soit pas dans notre pouvoir de nous en exempter, que nous fassions même tout notre possible pour nous en délivrer, ou au moins pour nous soulager; de vouloir bien, dis-je, qu'elle nous devienne en quelque façon volontaire, & capable, non seulement de satisfaire pour nos pechez, mais aussi de nous meriter un bonheur éternel, dès-là que nous l'acceptons avec soûmission à la volonté de Dieu, & que nous la souffrons avec patience. Enfin, nous devons unir nos souffrances avec celles du Sauveur, afin que par le merite des siennes, il supplée au défaut des nôtres, qui n'ont rien qui soit digne de lui être presenté.

Comme la vertu se perfectionne dans la maladie.

Virtus in infirmitate perficitur. 2. ad Corinth. 12. La vertu s'accroît & se perfectionne dans l'infirmité. Ces paroles de Saint Paul ne peuvent être mieux appliquées qu'aux maladies du corps, qui sont des marques & des preuves certaines de la misere de notre condition. Mais il faut remarquer, que l'Apôtre ne désigne aucune vertu en particulier, pour nous faire entendre, que toutes les vertus peuvent être pratiquées dans la maladie, & qu'elles y trouvent leur perfection. En effet, l'amour de Dieu s'y perfectionne, en mortifiant, & détruisant l'amour propre; la charité, en apprenant à compatir aux maux du prochain; l'obéissance, en conformant sa volonté à celle de Dieu; la patience, en sup-

portant avec joye les plus ſenſibles douleurs. En un mot, toutes les vertus morales, ſemblables à l'or qui eſt épuré par le feu, acquierent par cette épreuve d'autant plus d'éclat & de merite, qu'elles ont de plus grands obſtacles à ſurmonter, & de plus forts ennemis à vaincre.

Reſignation à la volonté de Dieu dans les maladies.

Ecce quem amas infirmatur. Joan. 11. Seigneur, celui que vous aimez eſt malade. Ces paroles peuvent être dites à Dieu avec ſoûmiſſion : Seigneur, celui que vous aimez eſt malade. Je ne vous prie pas, mon Dieu, de me guerir ; je vous demande ſeulement que dans l'état où je ſuis, vous me montriez que vous m'aimez : car je ſuis ſeur que vous n'abandonnez point ceux que vous aimez. Donnez-moi ce qui m'eſt le plus convenable : vous me le donnerez ſans doute, puiſque tout ce qui me vient de votre part ne peut être qu'un effet de l'amour que vous me portez ; car c'eſt par cet amour qu'il vous a plû de me tirer du néant ; & ſi j'ai un corps, ſi j'ai une ame, j'en ſuis redevable à ce même amour. Mais ſouvenez-vous, ô mon Dieu, que ce corps, qui eſt l'ouvrage de vos mains, que ce corps épuiſé de forces, & tout languiſſant, n'attend plus que la mort. Si vous voulez, vous lui rendrez la ſanté, afin qu'il l'employe à vous ſervir. Mais de quelque maniere que vous en diſpoſiez, je veux vous montrer que je vous aime ; je veux vous aimer comme vous m'aimez ; je veux vous ſervir également dans la maladie & dans la ſanté.

Continuation du même ſujet.

Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte. Matth. 26. Mon Pere, faites, s'il vous plaît, que ce calice s'éloigne de moi, &c. Un malade peut regarder ſa maladie, ſous la figure d'un calice tres-amer, qui contient tout ce qu'il y a de fâcheux ; les maux de tête, les friſſons, les ardeurs de la fiévre, la ſoif, le dégoût, la laſſitude, l'importunité preſque continuelle des purgations & des ſaignées ; & enviſageant toutes ces choſes tout à la fois, il s'adreſſera au Pere Eternel, avec confiance & reſignation, pour lui dire : Pere charitable, faites, s'il ſe peut, que ce calice s'éloigne de moi : ne permettez pas que cette maladie aille à la mort. Cependant que votre volonté s'accompliſſe plûtôt que la mienne, & tout ce que je ſouhaite, c'eſt que la vôtre ſe faſſe.

C'eſt principalement à Dieu qu'il faut s'adreſſer dans nos maladies pour obtenir la ſanté de l'ame.

Neſcitis quid petatis. Matth. 20. Vous demandez la ſanté à votre Medecin, il ne ſçait pas ſi elle vous eſt neceſſaire : peut-être que la ſanté qu'il vous rend, ſera la cauſe de votre éternelle damnation. Vous ne ſçavez ce que vous demandez, & il ne ſçait pas ce qu'il vous accorde : mais le grand Medecin des ames, auſſi-bien que des corps, ſçait ce qui vous eſt neceſſaire ; il ne regarde pas ſeulement la ſanté de votre corps, il a bien plus d'égard à la ſanté de votre ame. Ce n'eſt pas de la fiévre dont vous devez guerir, c'eſt de votre ambition, & de votre libertinage ; & Dieu n'afflige votre corps que pour ſauver votre ame. C'eſt donc à lui ſeul que vous devez vous adreſſer, puiſque lui ſeul connoît votre mal & le remede. En vain les malades ont tant d'empreſſement pour demander du ſecours aux hommes : Dieu ſeul peut les guerir, & ſi ſa puiſſance & ſa miſericorde ne donnent la force aux remedes humains, ils ſeront inutiles. Le plus habile des Medecins, quoi que Payen, a reconnu de bonne foi, que la main de Dieu ſeul peut guerir les maladies ; & un ſaint Pere traite d'impoſteurs & d'ingrats ceux qui attribuent à leur art & à leur ſcience la gueriſon des malades : *Divinæ miſericordiæ munus præripiunt* ; ils veulent ôter à Dieu même ſa miſericorde. *Ambroſ.*

La Providence a ordonné le temps que doit durer la maladie & tous les ſymptomes qui nous peuvent arriver.

Omnia in menſura, & numero, & pondere, diſpoſuiſti. Sap. 11. Comme Dieu par ſa ſageſſe infinie, regle tellement tout ce qu'il fait, que le nombre, la meſure, & le poids s'y trouvent toûjours, ainſi que remarque l'Ecriture : auſſi garde-t-il exactement ces trois choſes dans les peines & les afflictions qu'il envoye aux hommes. Sa Providence a déterminé le nombre des maladies que vous aurez avant que de mourir ; le nombre des jours que chacune doit durer ; le nombre des heures que durera l'ardeur de la fiévre ; le nombre enfin des accidens & des ſymptomes, qui ſurviendront durant tout le cours de la maladie. Elle a marqué tout cela, ſans que jamais les Medecins, quelques remedes qu'ils donnent, quelque effort qu'ils faſſent, puiſſent en aucune ſorte augmenter ou diminuer ce nombre. Que s'il arrive quelquefois, ſoit à deſſein, ſoit par hazard, qu'ils abregent, ou qu'ils prolongent les jours du malade, rien ne ſe fait ſans la divine Providence qui a tout prévû, & qui ſe ſert également de l'induſtrie, de l'ignorance & de la malice même des hommes pour exécuter ſes deſſeins. De plus, ce Dieu infiniment ſage, peſe, pour ainſi dire, dans une balance, nos maladies ; & c'eſt par ſon ordre, qu'elles ſont ou griéves ou legeres : ſi bien que ſans lui, les Medecins les plus experimentez ne ſçauroient, avec tout leur art, donner le moindre ſoulagement au malade, & s'ils le ſoulagent, c'eſt parce qu'il l'a ainſi ordonné. Il ménage cependant de telle maniere toutes choſes, que les croix qu'il donne, quelles qu'elles ſoient, ne ſont jamais ſi peſantes qu'on ne les puiſſe porter.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & Penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

AD hoc utiles morbi, ut non peccare liceat, ut non peccaſſe noceat. Auguſtinus.

Naſci hic in corpore mortis, incipere ægrotare eſt. Idem, in Pſalm. 102.

Sic conaris expellere morbum animi, quomodò amicus hujus ſeculi ſolet morbum corporis. Idem, l. 50. Homil. Homil. 38.

Hic ure, hic ſeca, modò in æternum parcas. Idem, ibid. Homil. 22.

Novit Deus quid nobis expediat ; id tantùm agamus, ut cor noſtrum ſanum ſit à peccatis. Idem, tract. 7. in Joann.

DEux grands avantages de la maladie, l'impuiſſance de pecher, l'expiation du peché.

Naître avec un corps mortel, c'eſt commencer à ſouffrir.

Faites, pour guerir les maladies de votre ame, les mêmes efforts qu'un homme paſſionné pour le ſiécle fait pour guerir celles du corps.

Brûlez, Seigneur, coupez, n'épargnez point ce corps de peché ; mais ne me puniſſez pas éternellement.

Gardons-nous ſeulement de pecher, & ne nous inquiétons point du reſte ; le Seigneur ſçait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

Multi

Multi acceptâ sanitate lasciviunt, qui ægroti casti erant, sanati adulteri fiunt. Dum ægrotabant, neminem lædebant; receptis viribus, invadunt, & opprimunt innocentes. Idem, in Psalm. 97.

Plusieurs que la maladie rendoit chastes, n'ont pas plûtôt recouvré la santé, qu'ils s'abandonnent au crime. Combien, lorsqu'ils étoient en proye à la douleur, ne faisoient tort à personne, qui soulagez de leurs maux, oppriment l'innocent?

Melius est ardere flammâ febrium, quàm igne vitiorum. Gregorius.

Il vaut beaucoup mieux brûler par l'ardeur de la fiévre, que du feu des passions.

Ut qui ex carnis blandimento peccavimus, ex carnis afflictione purgemur. Idem.

Afin que les pechez que nous avons commis pour avoir flaté la chair, nous les expiions par les souffrances.

Ut pœna præsens sit finis culpæ præcedentis. Idem.

Afin que la peine commence où le peché a cessé.

Infirmitas corporis sanitas animæ est. Idem, l. 9. Moral. c. 9.

La maladie du corps est la santé de l'ame.

Divinâ dispensatione agitur, ut prolixiora vitia ægritudo prolixior exurat. Idem, Homil. 19. in Evangel.

Il arrive par une sage disposition de la Providence, que la durée de la maladie est souvent proportionnée à celle du crime.

Omnis divina percussio aut purgatio est vitæ præsentis, aut initium pœnæ subsequentis. Idem, l. 18. Moral. c. 13.

Les maux que le Ciel nous envoye sont toûjours ou l'expiation de nos pechez passez, ou le commencement du supplice qui nous attend dans l'autre vie.

Admonendi sunt ægri, ut considerent quanti sit muneris molestia corporalis, quæ & admissa peccata diluit, & ea quæ admitti poterant, compescit. Idem, in Pastoral. 3. part.

Il faut avertir les malades de bien considerer, combien grande est la faveur que Dieu leur fait en leur envoyant la maladie; puisqu'elle efface les pechez qu'ils ont commis, & qu'elle empêche qu'ils n'en commettent davantage.

Remotis febribus, cessantibusque doloribus, ipsa nostra salus ægritudo est. Idem, 8. Moral.

S'il n'y avoit plus dans le monde de fiévres, si l'on n'y ressentoit plus aucune douleur, la santé même seroit un mal.

Ad salutem ea infirmitas fuit, plus aculei quàm periculi ferens; hoc est quod Deus ait, percutiam & ego sanabo; percussit infirmitate, & sanavit fide. Ambrosius, in Epist.

Cette maladie a été votre salut: vous avez souffert; mais votre vie n'a point été en danger. Voilà ce que le Seigneur promettoit, lorsqu'il disoit: Je le frapperai, & je le guerirai: il vous a frappé, votre maladie a réveillé votre foi; ç'a été votre guerison.

Quantamvis afflictionem, quantumvis laborem subire esto contenta, modò ab æternalibus pœnis libereris. Idem ad virginem lapsam, c. 8.

A quelque affliction, à quelque souffrance que vous soyez exposée, vous ne serez pas à plaindre, si vous évitez les supplices éternels.

Heu mihi! purgatorium febris. S. Paulinus.

Faites, Seigneur, que les maladies soient mon purgatoire.

Imbecillitas carnis mentis vigorem exacuit, & afflictis artubus, vires corporis in virtutes transferuntur animarum: ut mihi genus quoddam sanitatis videatur, hominem interdum non esse sanum. Salvianus, Epist ad Cethuram.

L'infirmité de la chair donne de la vigueur à l'esprit, quand le corps souffre, toutes les forces vont à l'ame: de façon que dans la maladie même, je trouve une sorte de santé.

Exultet anima læta corpore afflicto, quasi adversario subjugato. Idem, l. 1. de Provid.

Quand le corps est accablé de douleur, il faut que l'ame s'en réjoüisse, & regarde avec joye son ennemi dompté.

Si sani erunt, sancti non erunt. Idem, ibidem.

S'ils ont toûjours de la santé, jamais ils ne seront saints.

Nunquam, ut puto, habitatione Dei dignior extitisti; quantò imbecillior corpore, tantò purior sensu, vincentibus carnem tuam morbis, mente vicisti. Idem, in Epist. ad Cethuram.

Vous ne m'avez jamais paru plus digne que Dieu habitât dans vous; votre cœur s'est épuré à mesure que votre corps s'est affoibli; à la faveur des maladies qui ont dompté votre chair, l'esprit a pris le dessus.

Salubris infirmitas, quæ per divinam correptionem, mentem à duritia frangit, & humiliat. Bernardus de interiore domo.

Salutaire maladie, dont Dieu vous a châtié, il falloit cela pour amollir la dureté de votre cœur, & pour humilier votre orgueil.

Quosdam præsciens Deus peccare posse, in salutem flagellat eos infirmitate corporis, ne peccent: ut eis utilius sit frangi languoribus ad salutem, quàm remanere incolumes ad damnationem. Idem, ibid.

Quelquefois Dieu prévoyant que nous allons l'offenser, nous frappe d'une maladie, qui nous sauve en nous mettant hors d'état de pecher. Or n'est-il pas plus avantageux pour nous de nous sauver par les souffrances, que de nous perdre par la santé?

Bona est infirmitas carnis, quæ perducit hominem ad sanitatem animæ. Idem, Serm. 43. ad sororem.

Heureuse est la maladie du corps qui produit la santé de l'ame.

Optanda infirmitas, quæ Christi virtute compensatur! Quis mihi dabit non solùm infirmari, sed deficere penitùs à me, ut Domini virtutum virtute stabiliar? Idem, Serm. 25. in Cantic.

Heureuse foiblesse qui engage Jesus-Christ à nous soûtenir! Non seulement, Seigneur, laissez-moi cette infirmité, mais augmentez-la jusqu'à la défaillance, afin que je n'aye plus d'autre appui que vous, qui êtes le Dieu fort.

Perfectius est adversa tolerare fortiter, quàm bonis operibus insudare. Sanctus Bonaventura, de gradibus virtut. c. 27.

Il est d'une perfection bien plus consommée de souffrir courageusement les adversitez, que de s'employer infatigablement à de bonnes œuvres.

Voyez le Titre des Afflictions, d'où l'on peut tirer plusieurs autres passages propres de ce sujet.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

De la maladie en general.

IL n'y a personne qui ne sçache ce que c'est que maladie, & tous en peuvent parler, soit pour avoir été malades, ou pour avoir vû des gens qui l'étoient. De maniere qu'il

est inutile d'en chercher la définition, qui seroit differente, selon les differentes infirmitez du corps, ausquelles la nature nous a assujettis. Il suffit de dire que la maladie attaque le corps humain par autant d'endroits, qu'il y a de parties differentes en nous. Le souverain Ouvrier a composé nos corps de tant de membres, d'humeurs, de facultez & d'organes, pour les rendre propres à exercer diverses fonctions necessaires à la vie, qu'il est difficile que tout cela se conserve long-temps, sans qu'il s'y fasse quelque alteration. Lorsque Dieu forma du limon de la terre le premier homme, il communiqua à son corps naturellement fragile & mortel une vertu surnaturelle, par où son temperament devoit demeurer toûjours égal & inalterable : mais cet avantage lui fut ôté en punition de sa desobéïssance, & ce corps qui jamais n'eût été sujet à la maladie, ni à la mort, reduit à sa condition naturelle, commença à éprouver les miseres de cette vie, qui sont autant de dispositions à la mort.

Divers rapports sous lesquels on peut considerer la maladie.

On peut considerer la maladie, 1°. Ou comme un effet du peché originel, que nous avons contracté en naissant, & que nous avons reçu comme un funeste heritage de notre premier pere. 2°. Comme une peine que la justice de Dieu nous impose pour les pechez que nous avons commis. 3°. Comme une suite & un effet de nos desordres. 4°. Comme une épreuve de notre fidelité & de notre vertu, que Dieu veut exercer. 5°. Comme un remede aux maux de l'ame, que Dieu veut souvent guerir par ceux du corps. 6°. Comme un avertissement que Dieu nous donne pour nous faire penser à la mort, dont la maladie est comme l'avant-coureur. Ces divers rapports, sous lesquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les differentes dispositions avec lesquelles nous la devons recevoir, quand il plaît à la Providence de nous l'envoyer, & l'usage que nous en devons faire.

Les maladies du corps sont sans nombre.

Qui pourroit faire le dénombrement de toutes les maladies ausquelles l'homme est sujet? puisqu'il n'y a pas une si petite partie dans notre corps qui n'ait la sienne, & même plusieurs diverses tout à la fois. Et toutes ces miseres, à quoi nous sommes sujets, sont des effets ou du peché originel, ou des pechez actuels que nous commettons, & que Dieu punit quelquefois en cette vie, comme fut puni le peché de celui qui avoit langui trente-huit ans sur le bord de la Piscine, & à qui le Sauveur dit : *Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* ; signifiant par cette parole, que cette langueur étoit une punition de son peché. Mais si les maladies du corps sont sans nombre, celles de l'ame ne le sont pas moins, parce qu'encore qu'elle soit indivisible & sans parties, & qu'on ne distingue en elle que l'entendement & la volonté ; néanmoins il peut y avoir dans l'entendement autant de maladies que d'erreurs, & dans la volonté autant d'infirmitez que d'affections déreglées. Nous ne parlons ici que des maladies corporelles : car pour celles de l'ame nous en avons parlé, en traitant de chaque vice en particulier.

Joann. 5.

Les infirmitez corporelles ont leurs rapports aux infirmitez spirituelles.

Chaque infirmité corporelle a ses rapports particuliers à quelque infirmité spirituelle, comme les saints Peres remarquent dans les maladies que le Sauveur guerissoit, lorsqu'il vivoit sur la terre. Par exemple, quand il rendoit la vûë aux aveugles, il marquoit par là qu'il étoit venu pour dissiper les tenebres de notre ignorance, & qu'il convertiroit les nations à la lumiere de l'Evangile. Quand il ouvroit les oreilles aux sourds, il vouloit faire entendre que ceux qui avoient fait auparavant la sourde oreille à la voix de Dieu, l'écouteroient, & en feroient leur profit. Quand il délioit la langue des muets, il signifioit que dans peu de temps on verroit des Prédicateurs qui annonceroient les veritez du Ciel avec une éloquence toute divine. Quand il redressoit les boiteux, il vouloit nous enseigner, que pour arriver au Ciel, il falloit marcher dans la voye des Commandemens. Quand il nettoyoit les lépreux de leur lépre, il nous enseignoit que lui seul pouvoit effacer les taches de nos pechez, & purifier notre ame. Et parce qu'il arrive assez souvent qu'après être justifié, on tombe dans une certaine langueur, qui fait qu'on ne se porte pas comme il faudroit à l'exercice des bonnes œuvres, il a rendu le mouvement à plusieurs languissans, & paralytiques, pour signifier qu'il nous rendroit par ses graces prompts & vigilans, pour operer avec ferveur les œuvres de pieté.

Desseins de Dieu sur nous quand il nous envoye des maladies.

Comme la santé est un don de Dieu, la maladie en est un aussi : & Dieu nous l'envoye pour nous faire connoître notre foiblesse, pour nous détacher des choses de la terre, & des plaisirs de nos sens ; pour amortir l'impetuosité & diminuer les forces de notre plus grand ennemi, qui est la chair ; pour nous faire ressouvenir que nous sommes ici dans un lieu d'exil, & que le Ciel est notre veritable patrie, & pour nous procurer enfin tous les avantages que l'on en retire, quand on la reçoit comme un present de sa main. C'est l'effet d'une grande vertu, & d'une pieté consommée, de remercier Dieu des maladies qu'il nous envoye.

Raisons pour lesquelles Dieu exerce la patience des justes par les maladies.

Saint Chrysostome remarque plusieurs raisons, pour lesquelles Dieu exerce par des maladies la patience des Justes ; en voici les principales. La premiere, afin que les grandes choses que le Tout-puissant opere par eux, ne leur soient pas des occasions de s'en faire accroire ; mais que convaincus de leur foiblesse, par les maux qu'ils souffrent, ils s'humilient & s'anéantissent devant le Seigneur. La seconde, afin que tous ceux, qui sont témoins de leurs actions heroïques & de leurs miracles, les voyant sujets aux infirmitez communes, reconnoissent qu'ils sont de même nature que les autres hommes, & que s'ils font des choses extraordinaires, & au-dessus des forces humaines, ce n'est point à eux, mais à Dieu qu'il en faut donner la gloire. La troisiéme, afin que Dieu fasse voir en eux de quelle efficace est sa grace, qui par de si foibles instrumens opere tant de merveilles, en suppléant par sa vertu à ce qui leur manque de forces. La quatriéme, afin que le monde voye avec admiration la patience de ces hommes si genereux, & avec quelle pureté ils servent Dieu, pour lui-même, & non pour les consolations qu'ils en reçoivent. La cinquiéme, afin que nous ouvrions les yeux, pour considerer les couronnes qu'il leur reserve dans l'éternité, & la gloire dont il les recompensera à la fin des siécles. La sixiéme, afin que l'exemple des Saints nous console si nous tombons en de pareilles infirmitez. La septiéme, afin que quand on nous propose l'exemple de ces grands hommes, sujets aux mêmes foiblesses que nous, nous nous souvenions, que si nous participons à leurs souffrances, nous aurons part à leurs couronnes & à leurs merites. La huitiéme,

huitiéme ; pour nous apprendre que le vrai bonheur de cette vie n'eſt pas renfermé dans la ſanté, dans les divertiſſemens, & dans les plaiſirs.

Comme il ſe faut comporter dans les maladies.

Comme tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de joye au milieu des infirmitez, & des langueurs qui conſument & qui détruiſent leurs corps, il faut au moins les ſupporter avec patience, & avec ſoûmiſſion à la volonté du Seigneur, en attendant que l'on puiſſe s'élever à un plus haut point de perfection. Il faut ſupprimer, autant que l'on peut, les plaintes & les gemiſſemens. Il faut ſe regarder entre les mains de Dieu comme une terre, qu'il fait paſſer par le fourneau, afin de la purifier, & d'en former des vaſes d'honneur, & des inſtrumens qui ſervent à l'exécution de ſes deſſeins éternels. Il faut ſe remettre devant les yeux l'exemple d'une infinité de Saints, qui ont fait paroître une patience invincible au milieu des plus grandes douleurs, & des maux les plus ſenſibles.

La diſpoſition generale avec laquelle nous devons recevoir les maladies.

Voici la diſpoſition où il faut être pour ſouffrir chrétiennement les maladies & les douleurs. Elle convient à tous les Chrétiens, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, & de condition. Ils doivent être perſuadez qu'ils les ont meritées, & ils doivent s'y ſoûmettre par eſprit de penitence ; ils doivent les regarder comme des moyens que Dieu leur preſente, pour racheter leurs pechez, & pour ſatisfaire à ſa juſtice. Il eſt conſtant que les infirmitez & les maladies que nous ſouffrons maintenant, ſont une ſuite & un effet du peché, & que ſi nous avions conſervé l'innocence de notre origine, nous en aurions été exempts pour toûjours. Saint Auguſtin enſeigne que la juſtice de Dieu ne pouvoit pas lui permettre de les faire ſouffrir à l'homme, qui avoit l'honneur de porter ſon image, à moins qu'il ne ſe fût lui-même dégradé par ſon crime, & qu'il ne fût auparavant tombé dans quelque iniquité. Il s'enſuit de là, par une conſequence neceſſaire, qu'il faut regarder les maladies comme une peine du peché, les ſouffrir en eſprit de penitence, & s'y ſoûmettre avec une profonde humilité. Qu'il faut les conſiderer non ſeulement comme une ſatisfaction que Dieu exige de nous, mais auſſi comme un remede qu'il nous preſente pour nous guerir de nos maux. Il faut reconnoître que ſa main toute-puiſſante nous touche, & nous châtie par miſericorde, pour nous faire rentrer dans nous-mêmes ; qu'il faut nous conduire pendant le cours de nos maladies avec la douceur, la docilité, & l'obéiſſance qui convient à des penitens qui veulent fléchir la ſouveraine miſericorde de Dieu, & obtenir de lui une parfaite reconciliation.

Lib. 3. cont. Julianum.

Défauts qu'il faut éviter dans la maladie.

Les défauts qu'il faut éviter dans la maladie, ſont, 1°. L'impatience, le chagrin, les murmures, qui font qu'une occaſion de merite, nous devient une matiere de peché. 2°. Une inquiétude immoderée, & un déſir trop empreſſé de recouvrer ſa ſanté : car quoique Dieu permet de la deſirer, de la chercher, de ſe la procurer ; ce doit être pourtant toûjours avec moderation, & avec reſignation aux ordres de la Providence. 3°. Les plaintes, la colere, & les emportemens contre ceux qui ont ſoin de nous.

Remedes contre les murmures & les autres défauts.

Le remede contre nos murmures & les autres défauts, c'eſt, 1°. De ſe comparer avec tous ceux qui ſouffrent, & penſer qu'ils ſouffrent plus que nous, & qu'ils ont moins offenſé Dieu que nous. 2°. Comparer nos douleurs & nos ſouffrances avec celles du Fils de Dieu innocent & impeccable. 3°. Les comparer avec les tourmens de l'enfer, que nous avons meritez. 4°. Les comparer aux bienfaits de Dieu, qui les ſurpaſſent infiniment, & dire avec le ſaint homme Job : Si nous avons reçu les bienfaits de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? 5°. Les comparer avec la felicité du ciel, & dire avec l'Apôtre : Les ſouffrances de cette vie n'ont point de rapport avec la grandeur de la gloire que nous devons poſſeder. Un moment d'affliction produit un poids éternel d'une gloire infiniment excellente. 6°. Enfin, ſe ſoûtenir par l'eſperance du ſecours que Dieu nous promet dans nos beſoins.

Les fruits & les avantages de la patience dans les maladies.

La principale choſe que l'on doit repreſenter aux malades, pour les conſoler dans leurs ſouffrances, & dans l'impoſſibilité où ils ſont de s'employer aux bonnes œuvres, c'eſt que la patience apporte une infinité de biens, & qu'avec cette vertu, quelque infirmité qu'on ait, on peut s'acquitter de ce qui eſt de ſon devoir. On peut gagner d'inſignes victoires ſur les ennemis de ſon ſalut ; on peut faire de grands progrés dans la perfection ; en un mot, on a un moyen general & efficace pour accomplir tout ce qui regarde l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain, & notre propre avancement ſpirituel.

Les maladies ſont dans l'ordre de la Providence à l'égard des Elûs.

C'eſt un effet de la ſage conduite de la Providence de Dieu, qui ſçachant que pluſieurs tombent en de grands deſordres, pour faire un mauvais uſage de la ſanté & des forces qu'il leur donne, ou prévoyant que s'il les leur conſerve, ce ſera la cauſe de leur damnation, leur envoye de fâcheuſes maladies, pour les préſerver de ce malheur, & pour leur faire meriter une infinité de graces par la patience ; parce qu'en effet rien n'eſt plus propre que la maladie à dompter le corps, à tenir en bride les paſſions, & à empêcher que l'appetit ne l'emporte ſur la raiſon.

La ſatisfaction que l'on fait à la juſtice de Dieu en ſouffrant les maladies, lui eſt plus agréable, & nous eſt plus avantageuſe que celle que l'on fait dans le purgatoire.

C'eſt une choſe bien conſolante, & dont nous devons bien remercier Dieu, de ce que dans nos maladies, il nous fait paſſer par une eſpece de purgatoire. où nous pouvons ſatisfaire à ſa juſtice à peu de frais ; au lieu que dans l'autre vie, il faudra ſatisfaire en rigueur, & payer juſqu'au dernier denier. Outre qu'une ame du purgatoire ne ſçauroit payer que pour elle-même, & qu'elle n'applique point à d'autres le fruit de ſes ſouffrances : Au lieu qu'en ce monde une perſonne affligée de maladie, ſe fait quelquefois un ſi grand treſor de ſatisfactions par ſa longue patience, que non ſeulement elle en paye toutes ſes dettes, mais qu'il lui en reſte aſſez pour acquitter celles de pluſieurs autres, & pour augmenter le treſor commun de l'Egliſe. De ſorte que ſi vous ſouffrez patiemment un violent accés de fiévre, & que vous vouliez tranſporter à une ame du purgatoire la ſatisfaction acquiſe par votre patience ; il ſe peut faire, qu'ayant pleinement ſatisfait pour elle, vous la retiriez des flammes, & que vous lui ouvriez le ciel, où elle intercedera continuellement auprès de Dieu pour ſon bienfacteur.

Il y a des maladies que Dieu envoye pour en tirer ſa plus

Pour la conſolation des malades, il eſt bon de remarquer que les maladies ne ſont pas toûjours des punitions de nos pechez, & que ſouvent Dieu ne les envoye, qu'afin de faire éclater ſa gloire, & d'éprouver ſes Elûs. C'eſt

grande gloire.

ce que le Sauveur lui-même nous a appris, lorsque répondant à ses Disciples, qui lui demandoient pourquoi un homme, qui se trouva sur son chemin, étoit aveugle : *Ce n'est,* leur dit-il, *pour aucun peché, que lui, ou son pere & sa mere ayent commis ; c'est seulement afin que Dieu manifeste en lui sa toute-puissance.* Il dit aussi de la maladie de Lazare, *qu'elle n'étoit arrivée que pour la gloire de Dieu, & que le Fils de Dieu en devoit être glorifié.* De là vient que bien que les justes ne soient pas tout-à-fait exempts de fautes, on les voit souvent affligez d'une maniere, qui ne devroit, ce semble, tomber que sur les grands pecheurs.

Joan. 11.

Les vrais serviteurs de Dieu doivent prendre garde dans leurs maladies que la foiblesse du corps ne cause le relâchement de l'esprit, & que l'ame affoiblie ne prenne son repos naturel dans le soulagement des sens. Il faut alors se soûtenir constamment en Dieu, à la maniere des Saints, sans donner à la necessité naturelle plus que la raison & la vertu ne permettent. Ceux qui connoissent les foiblesses de la nature, & les instincts de la grace, ne seront pas surpris de voir, que les Saints dans leurs maladies ajoûtent encore la mortification, s'ils la peuvent supporter, parce que la nature alors se porte de tout son poids à se soulager ; il faut donc que la grace lui oppose la pratique de la penitence.

Il y a danger de tomber de la vertu dans le relâchement, en donnant trop à la nature, étant malade.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La Providence de Dieu se fait voir dans les maladies qu'il envoye aux hommes.

QUi n'admirera la providence du Pere celeste dans les maladies dont il afflige & les justes & les pecheurs ? comme il en envoye beaucoup aux uns, & peu aux autres ; aux uns de grandes, & aux autres de legeres ; aux uns de longues, & aux autres de courtes ; aux uns dans une partie du corps, & aux autres dans une autre ; mais toûjours dans la vûë du bien spirituel de ses Elûs : en sorte que celle qui vous est, pour ainsi dire, échuë en partage, est un moyen que cette aimable Providence a choisi pour votre salut, & pour votre perfection. Mettez-vous donc dans l'esprit que celui qui exerce ainsi votre patience, est un Dieu infiniment sage, qui voit vos maux, quoi qu'interieurs & secrets ; qui en sçait les causes & les remedes ; qui connoît ce que vous avez de forces, & ce qu'il peut vous en donner par sa grace ; à qui enfin rien n'est caché. Tellement qu'il ne mettra jamais votre vertu à l'épreuve, sans sçavoir combien vous en devez profiter. Il proportionne toûjours vos souffrances à vos forces, & ne manquera pas de vous guerir quand la santé vous sera meilleure que la maladie. *Le Pere Loüis du Pont, livre intitulé : Avantages des maladies & des afflictions, traduit par le Pere Brignon, chap.* 3.

La maladie est un calice que Dieu nous presente, & connoît la mesure qui nous est necessaire.

Dieu sçait de quelle mesure est le calice, qu'il a preparé pour le malade ; & quoi qu'on fasse, il est impossible d'y ajoûter, ou d'en ôter une seule goute. De sorte donc que, si le calice est grand ou petit ; s'il est plein, s'il est pur ou mêlé, s'il est plus ou moins amer, tout cela vient de celui, qui, pour parler avec le Prophete, *nous fait un breuvage de nos larmes, & qui nous le donne avec mesure.* Comment donc, vous, qui n'êtes qu'infirmité & que misere, comment vous laissez-vous vaincre au chagrin, quand le mal vous presse ? Ne sçavez-vous pas qu'il n'est rien, où Dieu garde plus exactement le nombre, le poids, la mesure, que dans les maladies ? Si le nombre des jours & des heures vous semble excessif ; si vous trouvez le poids trop pesant ; si la mesure vous paroît trop longue, songez que celui qui regle toutes ces choses, c'est votre Pere, votre Medecin. Songez qu'en tout ce qu'il fait, il se propose votre bien, que tout son dessein est de vous guerir, de purifier votre ame, & de vous ouvrir un chemin à la beatitude éternelle. Si l'or & l'argent ne sont jamais parfaitement purs qu'ils n'ayent passé par le feu, & s'il appartient à l'Orfevre de juger combien de temps il faut qu'ils demeurent dans le creuset ; à combien plus forte raison faut-il que Dieu vous éprouve par les maladies, & qu'il vous laisse dans la souffrance, autant de temps qu'il le jugera à propos, pour vous en faire sortir plus pur que l'or & que l'argent ? *Le même.*

Dieu conduit à la sainteté les uns par la santé, & les autres par la maladie.

Il y a deux voyes toutes differentes, par où le Seigneur a accoûtumé de conduire ses Elûs à une même fin, qui est la perfection chrétienne. Il donne aux uns une vigoureuse complexion, une santé à l'épreuve des plus grands travaux, afin qu'ils s'occupent à des œuvres exterieures, où le corps a beaucoup de part, & à d'autres même, qui, quoi que plus propres de l'esprit, ne s'exercent jamais mieux, ni avec plus de facilité, que quand le corps est sain & robuste. Il semble au contraire vouloir accabler les autres de maladies & de douleurs : mais dans des corps languissans, il leur fortifie tellement l'esprit, qu'il les rend capables de pratiquer les plus heroïques vertus, qui ne sont jamais sans la patience : car *la patience*, selon Saint Jacques, *produit des œuvres d'une perfection consommée.* Si bien qu'on peut dire qu'en quelque maniere souffrir, c'est agir, & qu'on est parfait, lorsque joignant l'action avec la souffrance, on croit également en vertu, dans la maladie & dans la santé. *Le même, chapitre premier.*

Jacob. 1.

Les hommes communément se servent mal de la santé que Dieu leur donne.

En employant comme il faut la santé que Dieu nous a donnée, nous nous trouverons assez forts pour surmonter nos passions, pour triompher des demons, & pour vaincre nos vices plus redoutables que des armées ; pour exécuter des choses grandes, & non moins utiles aux hommes, que glorieuses à Dieu. Mais la corruption de notre nature est telle, que le plus souvent nous nous servons pour offenser Dieu, de la santé qu'il nous a donnée pour le servir, & qu'au lieu d'employer nos forces à acquerir les vertus, nous les employons à entretenir nos vices, sur-tout l'impureté & l'intemperance, que Saint Gregoire appelle des vices charnels, parce qu'ils regnent dans la chair, & qu'ils ne vont qu'au plaisir des sens. *Le même.*

Les maladies supléent aux mortifications que peuvent pratiquer les personnes qui sont en santé.

Les maladies font ordinairement dans les personnes infirmes, le même effet que les jeûnes, & les autres mortifications du corps dans celles qui se portent bien ; mais elles le font d'une maniere & plus sûre & plus parfaite. Car la propre volonté n'y a point de part, non plus que la vaine gloire, & si elles affligent la chair, elles mortifient beaucoup plus l'esprit. Que si de soi elles ne sont pas volontaires, elles le deviennent en quelque façon

par le moyen de la grace, qui d'une choſe neceſſaire nous fait un ſujet de merite, & qui fortifie tellement les Saints, que non contens des douleurs que Dieu leur envoye, ils ont le courage d'y ajoûter beaucoup d'autres mortifications, qui ſont de leur choix. *Le même.*

Elles ſuppléent à toutes les bonnes œuvres que l'on pourroit faire en pleine ſanté.

Outre le gain que l'on fait par la patience dans les maladies, on peut encore gagner, tout infirme que l'on eſt, ce qu'on gagneroit par les bonnes œuvres qu'on exerceroit ſi l'on étoit dans une parfaite ſanté. Souvenez-vous de la loi que fit David à l'occaſion de certains ſoldats qui extraordinairement fatiguez, n'avoient pû le ſuivre lorſqu'il marchoit contre l'armée d'Amalec. Ce ſage Prince ordonna, que bien qu'ils ſe fuſſent arrêtez, parce que les forces leur manquoient, ils auroient autant de part au butin, que ceux qui avoient pourſuivi & combattu l'ennemi. Ne doutez point que la même choſe ne vous arrive, lors qu'étant malade, & obligé de garder le lit, vous vous trouvez dans l'impoſſibilité de faire ce que vous faiſiez lorſque vous vous portiez bien. Vous ne perdez point le merite, ni la recompenſe des œuvres ſaintes que font les autres, ſi vous avez une volonté ſincere de les pratiquer comme eux, & qu'il n'y ait que le manque de pouvoir qui vous en empêche. Car au tribunal de Dieu, la volonté & l'effet ſont également recompenſez, quand on ne ſe diſpenſe du travail que par l'impuiſſance d'agir. Si donc étant en ſanté, vous aviez coûtume de viſiter les hôpitaux, de ſervir les pauvres, de reciter de longues prieres, & qu'étant tombé malade, vous vous ſentiez autant d'ardeur qu'auparavant pour vous employer à ces bonnes œuvres, vous en aurez le merite, & de plus vous aurez celui d'une humble patience dans vos maux. Vous pouvez concevoir un deſir ardent de participer à tout le bien que font les Juſtes, d'entendre la Meſſe avec ceux qui y aſſiſtent, de ſervir les pauvres avec ceux qui les ſervent, de viſiter les priſonniers & les malades avec ceux qui les viſitent. *Le même, chapitre troiſiéme.*

1. Reg. 30.

Nous devons enviſager les maladies, comme des punitions de Dieu, & les recevoir en eſprit de penitence.

Quoi qu'il ſoit vrai que Dieu envoye des maladies à quelques-uns dans le ſeul deſſein d'en tirer ſa gloire, & d'éprouver leur vertu; cependant nous avons ſujet de croire que les nôtres ſont de juſtes punitions de nos crimes, tant de ceux que nous connoiſſons, que de ceux qui nous ſont cachez, ne pouvant pas ignorer qu'à toute heure nous offenſons Dieu. C'eſt pourquoi, le grand ſecret pour ſupporter les maladies avec patience, c'eſt de les ſouffrir dans un eſprit de penitence; c'eſt là ce qui charme & ce qui enchante, pour ainſi dire, nos maux, parce que recevant dans cet eſprit ces châtimens de Dieu, nous nous conſolons que nous ſerons un jour reçus dans ſon repos éternel. *Le même.*

Les maladies ſont un avertiſſement de penſer à la mort.

La maladie eſt quelquefois un avertiſſement de la part de Dieu, pour nous faire penſer à la mort, qu'une grande jeuneſſe & une ſanté vigoureuſe nous font aiſément oublier, & pour nous obliger à nous y préparer de bonne heure. Les maladies ſont comme autant d'aſſauts que la mort nous donne; & il y en aura enfin quelqu'un qui emportera la place. Ce ſont comme autant d'ajournemens perſonnels, pour comparoître devant le ſouverain Juge; & il n'y a point de maladie, pour legere qu'elle paroiſſe dans ſes commencemens, qui ne puiſſe devenir mortelle, & qui ne nous doive engager à penſer à nous. *Le Pere Nepveu, livre intitulé, la Maniere de ſe préparer a la mort.*

Dieu permet les maladies, afin que nous nous corrigions de nos vices.

Vous penſiez avoir un grand nombre d'années à vivre; & Dieu a permis que vous tombaſſiez malade, pour vous apprendre qu'il n'y a rien de plus incertain que la durée de votre vie, & qu'elle ſera peut-être fort courte. Vous vous laiſſiez emporter à la vaine gloire, & par une folle préſomption vous vous éleviez au-deſſus des autres; & il s'eſt ſervi d'une maladie pour rabattre votre orgueil, lui qui ſe plaît à humilier les ſuperbes. Vous vous plongiez dans les delices de cette vie, ſans garder nulle meſure; & il a ſçû reprimer vos excés, en mêlant beaucoup d'amertume parmi vos plaiſirs, en vous donnant une foible ſanté, & mille infirmitez qui vous empêchent de vous livrer à ces plaiſirs que vous recherchiez avec ardeur. *Le Pere du Pont, chapitre troiſiéme des avantages des maladies.*

La conſideration de nos pechez nous doit rendre nos maladies plus legeres.

Conſiderez combien la miſericorde de Dieu adoucit les peines dont ſa juſtice punit nos iniquitez. Elle les modere de telle ſorte, que jamais le châtiment n'égale la faute. Ne dites donc pas ſeulement, ainſi que le bon Larron: *Je reçois la punition que j'ai meritée.* Dites plûtôt ce qui eſt écrit dans Job: *J'ai peché, & je ſuis veritablement coupable; mais on me traite avec bien moins de rigueur, que je ne merite.* O ſi vous pouviez comprendre quelle peine merite celui qui commet un peché mortel, qui mépriſe une Majeſté infinie, qui offenſe le Créateur, & ſon ſouverain Bienfacteur, qu'il eſt obligé de ſervir par mille raiſons! Vous confeſſeriez ſans doute, que quand vous auriez à ſouffrir tout ce qu'on a jamais ſouffert de maladies & de douleurs, & tout ce qu'on en ſouffrira jamais, ce ſeroit encore trop peu pour la ſatisfaction de votre peché. Pourquoi donc vous plaignez-vous du peu que vous endurez, comme ſi vous n'en meritiez pas infiniment davantage? Ne regardez pas combien de peines Dieu vous impoſe, mais combien il vous en remet, & vous ſongerez à rendre à Dieu des actions de graces pour les maux infiniment longs & infiniment grands dont il vous exempte, plûtôt qu'à vous plaindre des maux tres-courts & tres-legers dont il vous afflige. *Le même.*

Jobi 33.

Les maladies nous ſervent de purgatoire en cette vie.

Nous devons conſiderer qu'il y a deux Purgatoires que Dieu a deſtinez pour l'expiation de nos pechez; l'un ſoûterrain pour les ames ſeparées du corps; l'autre ſur la terre pour les vivans, que Dieu éprouve par diverſes ſortes de maladies & d'afflictions, & que ces deux Purgatoires ont de l'avantage reciproquement l'un ſur l'autre. Le premier a cela de bon, qu'on y eſt exempt de tomber dans l'impatience, ou dans quelque faute que ce puiſſe être: mais d'autre part il a cela de mauvais, que bien qu'on y ſouffre beaucoup, on n'y acquiert nul merite, nul nouveau degré, ſoit de grace, ſoit de gloire, & d'ailleurs que l'amour de Dieu, qui y eſt toûjours, s'y trouve comme dans un état violent: & l'ame ne peut voir qu'avec douleur que ſes peines ſont également grandes & infructueuſes. Il en eſt tout autrement du Purgatoire de cette vie. A la verité, on y eſt ſujet à l'impatience, & à beaucoup d'autres foibleſſes, aſſez ordinaires aux perſonnes infirmes, & malades, quoi que la grace ne leur manque pas pour les éviter; mais en recompenſe, on y a bien de la facilité à expier toutes ſes fau-

tes : car en ſupportant patiemment une douleur aſſez legere, & de fort peu de durée, on ſatisfait davantage à la juſtice de Dieu que par les ſouffrances, quoi que longues & extrêmes de l'autre vie ; & un jour de fiévre peut nous exempter d'un mois ou d'une année même de Purgatoire. *Le même.*

Ce n'eſt pas un petit ſoulagement dans nos maladies, de penſer aux peines que ſouffrent les damnez dans l'autre vie.

Souvenez-vous que ſi un damné pouvoit revenir en ce monde, & qu'après avoir éprouvé les tourmens horribles de l'autre, il n'eût à ſouffrir que ce que nous ſouffrons dans les plus douloureuſes maladies, pour être enſuite à jamais heureux, il compteroit toutes ſes ſouffrances pour rien, & rendroit de continuelles actions de graces à Dieu, qui auroit changé ſon enfer en un purgatoire ſi doux. Pourquoi donc vous plaindre de vos incommoditez? Pourquoi ne pas remercier le Seigneur de vous avoir délivré de ces peines épouvantables? Ainſi quand vous ſerez dans le plus violent redoublement d'une fiévre ardente, remettez-vous devant les yeux le feu éternel où vous deviez être condamné, auſſi-bien que le mauvais Riche. Quand au milieu d'un accés, vous vous ſentirez preſſé de la ſoif, ſongez à celle dont brûloit ce malheureux, qui pour tout ſoulagement ne demandoit qu'une goute d'eau, & qui ne pût l'obtenir. Quand vous ſerez travaillé d'une fâcheuſe inſomnie, & que les nuits vous paroîtront longues, figurez-vous ces tenebres éternelles où les méchans ſont enſevelis, ſans eſperance de revoir jamais le jour ; & toutes les nuits vous ſembleront courtes. Quand vous ſerez ennuyé d'être dans un lit, quoi que mollement couché, repreſentez-vous l'enfer, & croyez que c'eſt à vous que parle Iſaïe, quand il dit : *Subter te ſternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes* ; vous aurez pour lit la pourriture, & pour couverture des vers, qui vous rongeront les entrailles, ſans vous donner un ſeul moment de repos. Vous pouvez pareillement conſiderer les autres peines où ſont condamnez les impies dans les enfers, & qui ont quelque rapport avec celles que vous ſouffrez, afin qu'en les comparant, vous trouviez celles que vous ſouffrez, douces & legeres ; & qu'ainſi vous vous réjoüiſſiez d'être délivré des autres : car le Seigneur a promis qu'il n'envoyera point au pecheur deux ſortes de peines pour la même faute, & qu'il ne punira point dans l'éternité celui qui prend en patience les miſeres de cette vie. *Le même.*

Iſaïæ 14.

Nous avons dans les maladies une marque moralement certaine que Dieu fait état de nous.

Le Sage vous conſeille de ne pas vous mépriſer trop dans la maladie, & de ne pas croire que pour manquer de ſanté vous en meritiez moins d'eſtime ; puiſque le Sauveur a eu tant de conſideration, & tant d'amour pour les malades qu'il n'a pas été moins ſenſible à leurs miſeres qu'aux ſiennes, & qu'il veut qu'on les regarde comme ſa propre perſonne. Suivant ce qu'il dira au dernier jugement : J'étois malade, & vous avez daigné me viſiter. Dans cette penſée nous lui pourrons dire : ô mon Sauveur ! ſi vous prenez tant de part à ces maux, que vous commandez à vos ſerviteurs & à vos amis de me viſiter quand je ſuis malade, faites-moi la grace de me viſiter vous-même, & de ne pas vous éloigner de ce lit, où vous me voyez attaché : car ſi vous m'abandonnez, toutes les viſites des hommes ne me ſerviront de gueres, & pour peu que j'en reçoive, il y en aura toûjours aſſez ſi vous êtes avec moi. *Le même.*

Courage & conſtance d'un veritable Chretien dans la maladie.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps extenué, & qui déperit à chaque inſtant par la violence des maux & des remedes, il refuſe même à ſes ſouffrances ces plaintes innocentes, qui ſemblent les ſoulager : & ce n'eſt pas ici une conſtance de Philoſophe, une oſtentation plûtôt qu'une vertu ; il ne donne rien aux ſpectateurs, tout eſt pour Dieu. C'eſt la force de la foi ; c'eſt la patience des Saints ; c'eſt l'humiliation de la penitence, & c'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que ceux qui eſperent en vous changent de valeur & de force : *Qui ſperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* Voilà le Heros que forme la grace ; mais voici le ſage Chrétien. Il appelle au ſecours de ſa foibleſſe la derniere force du Chrétien, la grace de l'onction ſainte. On n'a pas beſoin de ces timides ménagemens, qui ſemblent ne propoſer au malade les remedes de la foi, que comme le deſeſpoir de ſes maux, & de peur de l'approcher des horreurs de la mort, n'oſent lui montrer les ſecours de l'immortalité ; le ſang de l'Agneau, qui coule par ces canaux ſacrez, loin de l'effrayer, fait ſa plus ferme eſperance. *Le P. Maſſillon, Oraiſon funebre du Prince de Conty.* Iſaïæ 40.

Dieu ſçait tirer ſa gloire de nos infirmitez.

Quand Dieu ne voudroit pas vous redonner la ſanté, il trouveroit bien le moyen de faire ſervir vos infirmitez à ſa gloire, & à la vôtre, en recompenſant votre vertu par des dons extraordinaires, & en faiſant éclater également aux yeux du monde la grandeur de votre courage, & l'excés de ſa charité... Il eſt bien glorieux à Dieu de pouvoir joindre à un corps infirme & accablé de douleurs une ame contente, qui peut dire avec l'Apôtre : *Je me fais un ſujet de joye, des infirmitez que j'endure pour* JESUS-CHRIST, *& je m'en glorifierai tout de bon, afin que la vertu de* JESUS-CHRIST *demeure en moi, & que ſa gloire éclate dans un ſujet auſſi foible que je ſuis.* C'eſt une grande gloire au Sauveur d'avoir dans le monde de vives images de ſes vertus ; des hommes aſſez genereux pour recevoir de ſa main les maladies comme des faveurs, pour porter toûjours ſur eux-mêmes les marques de ſa paſſion & de ſa mort, afin que ſa vie paroiſſe de même en eux. *Le P. du Pont, au livre que nous avons déja cité.* 2. ad Cor. 12.

Comme dans les maladies on peut ſatisfaire à ſes devoirs & à ſes obligations.

Un malade nonobſtant ſes infirmitez eſt capable d'avancer beaucoup dans la voye étroite de la perfection : car encore qu'il ſoit hors d'état de faire les choſes que ſont ceux qui ſe portent bien, il fait ce que Dieu demande de lui, dans la ſituation où il eſt. Or le merite & la perfection du Juſte ne conſiſte préciſément, ſelon Saint Thomas, ni à agir ni à patir, quand même l'on donneroit tout ſon bien aux pauvres, & que l'on mourroit pour la foi ; mais à agir & à patir dans la vûë de plaire à Dieu, & d'accomplir ſa ſainte volonté : c'eſt la marque la plus eſſentielle du parfait amour, & tout notre bonheur y eſt renfermé. Comme donc on n'exige pas de vous des travaux qui paſſent les forces d'un malade, & que tout ce qu'on vous demande ſe reduit à ſupporter patiemment les diverſes incommoditez de la maladie, votre progrés ſpirituel n'eſt pas attaché à agir & à travailler ; mais à ſouffrir votre mal en eſprit deſoûmiſſion, & à vous rendre obéiſſant juſqu'à la mort ſur cette croix, où la main de Dieu vous retient, & d'où vous ne pouvez deſcendre. Ce qui doit donc faire votre perfection, c'eſt la parfaite obéiſſance : or l'obéiſ- 2. 2. Qu. 104. a. 3.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

sance est plus parfaite dans un homme qui est malade, que dans un homme qui ne l'est point; car le malade est obligé de garder le précepte de la patience, qui de toutes les vertus est sans doute la plus difficile. *Le même.*

Les sujets de patience qu'on a dans les maladies, & combien cette patience est necessaire.

Il faut que sans jamais se plaindre de la Providence divine, un malade souffre avec les douleurs du corps l'amertume des medecines; la peine presque insupportable de demeurer des mois entiers dans un lit, où il est privé des divertissemens de la vie; la dépendance continuelle du secours d'autrui, dont il ne sçauroit se passer, & qui lui manque souvent dans le besoin; une ardente soif, un dégoût pour toutes les viandes, & ce qui resulte ordinairement de tout cela, une sombre melancolie. D'autre part, il doit conserver sa vie: Dieu le veut, & par consequent il faut qu'il prenne la nourriture, dont il a besoin pour ne pas mourir, quelque dégoût, & quelque aversion qu'il en ait. Il faut de plus qu'il obéisse au Medecin qui le traite; & quand cette obéissance ne seroit pas de précepte, elle est au moins de conseil; & c'est toûjours le plus parfait de n'y pas manquer, suivant ce que dit le Sage: *Donnez lieu au Medecin*; c'est-à-dire, en termes plus clairs, rendez une exacte obéissance au Medecin; soyez toûjours prêt à garder ponctuellement ses ordonnances, quoi qu'il ordonne des choses tres-ameres & tres-douloureuses. Quelle matiere de patience! quels sujets de chagrin! *Le même.*

Eccli. 38.

Un malade n'est pas dispensé de pratiquer la mortification.

Il faut bien remarquer que quoi qu'un malade soit dispensé de pratiquer les mortifications, qui sont incompatibles avec ses infirmitez, ce n'est pas les ômettre ni les interrompre absolument, en souffrant patiemment les douleurs de la maladie; mais les changer en celles qu'il faisoit durant sa santé. Il faut donc faire état que les longues diettes qu'on nous prescrit, doivent tenir lieu des jeûnes que font ceux qui se portent bien; que les grandes douleurs qu'on souffre, suppléent aux haires & aux cilices, & aux autres penitences, qui ne conviennent qu'aux gens sains & robustes. Ainsi en souffrant de bon cœur des peines, qu'il n'est pas dans notre pouvoir d'éviter, & les rendant volontaires par une acceptation libre, on pratiquera excellemment les œuvres satisfactoires, ausquelles la penitence nous condamne pour l'expiation de nos pechez. *Le même.*

La patience dans les maladies douloureuses est une espece de martyre. *Chrysost. Hom. 5. ad popul.*

La patience, à qui les Martyrs doivent leurs couronnes, peut meriter à beaucoup de gens le titre de Martyrs; puisque, comme dit Saint Chrysostome, ce n'est pas l'effet d'une mediocre vertu, qu'un homme accablé de douleurs, tenté d'impatience & de blasphême, sçache tellement se moderer, qu'il ne lui échappe jamais ni parole, ni aucune action, qui soit indigne d'un Chrétien. Voilà ce qui fait les Martyrs; c'est par là que Job s'est acquis le nom de Martyr; & c'est pour cela que l'Ecriture nous propose sa patience avec celle du Roi des Martyrs, pour être le modele de la nôtre. *Le même.*

De la patience & de l'impatience dans les maladies.

C'est par la patience que nous possedons nos ames, dit le Sauveur du monde; d'où il s'ensuit qu'un homme impatient dans les maux qu'il souffre, n'est point maître de lui-même, & qu'un malade qui se laisse aller au chagrin, & à la mauvaise humeur, devient esclave de sa passion. Au lieu que celui qui souffre patiemment son mal, bien loin de s'abattre, ou de se troubler, demeure ferme, & tient toutes ses puissances dans une telle sujétion, qu'elles ne se remuent que par ses ordres. O patience, s'écrie Saint Augustin, vous surmontez tout ce qu'il y a de rude, & de penible en ce monde, non en combattant, mais en souffrant; non en murmurant, mais en rendant des actions de graces à Dieu, de qui viennent les biens & les maux. Cette vertu produit encore un effet, qui est d'un grand soulagement pour les personnes malades. C'est qu'elle adoucit leurs peines, & les leur rend plus supportables: comme au contraire le chagrin les leur augmente, & en general, on peut dire avec Saint Augustin, que les esprits impatiens & trop delicats ne font qu'irriter leur mal, au lieu de le soulager. De sorte donc qu'un malade qui s'impatiente & se plaint de tout, ne peut être que malheureux, puis qu'outre ce qu'il endure malgré lui, il entretient dans sa conscience un ver qui le ronge, & il a le cœur, comme une mer durant la tempête, toûjours dans l'agitation, jamais dans le calme. *Le même.*

Des défauts & des vices des malades.

Combien voit-on de malades, en qui les infirmitez du corps se communiquent à l'ame, & la font tomber en beaucoup d'imperfections & de vices? Ce desordre vient de ce qu'ils abandonnent les exercices de pieté qui les soûtenoient, ou de ce que l'esprit aussi foible que le corps ne pense qu'à se divertir, & se soulager. Ainsi venant peu à peu à se relâcher, leur unique soin est de satisfaire leur sensualité, & s'ils n'ont pas tout ce qu'ils souhaitent, ils crient & s'emportent. Ce n'est, dit Hugues de Saint Victor, que plaintes, que murmures sur la violence du mal, ou sur l'importunité des remedes, ou sur les viandes mal apprêtées, ou sur la negligence des Medecins. Ces quatre choses leur sont de continuels sujets de chagrin, de vains soupçons, de jugemens temeraires, qui ne font qu'augmenter leur inquiétude. Ils accusent ceux qui les servent, de peu de soin & de charité. Ils exagerent leurs fautes, & leur en imputent d'autres; enfin, pour peu que le mal les presse, ils gemissent, ils se tourmentent, & par un excés de tendresse sur eux-mêmes, ils le font toûjours bien plus grand qu'il n'est. Mais à dire vrai, ces foiblesses montrent que l'esprit est plus malade que le corps, & que pour couvrir de quelque prétexte son impatience, il en rejette la cause, tantôt sur les domestiques qui ne font pas leur devoir, & tantôt sur les douleurs insupportables de la maladie. *Le même.*

L. 1. de Claustro animæ, c. 12.

Du soin moderé qu'il faut avoir de sa santé, & de la resignation qu'il faut avoir dans les maladies.

Je ne dis pas que vous deviez vous faire malade indiscretement, & sans autre vûë que d'être malade; je dis seulement que vous devez imiter les saints Martyrs, qui, comme remarque Saint Athanase, se déroboient à la cruauté des tyrans & des bourreaux, quand la prudence le demandoit; mais qui étant une fois tombez entre leurs mains, se soûmettoient avec joye aux ordres de la Providence, & souffroient avec un courage invincible les plus grands tourmens. Il faut de même que vous apportiez un soin raisonnable pour conserver votre santé, & vos forces; & vous auriez tort de les prodiguer sans raison: mais si Dieu permet que vous tombiez en quelque maladie fâcheuse, remerciez-le de vous avoir procuré cette occasion de souffrir; souffrez gayement cette espece de martyre; tenez à bonheur d'être semblable au Roi des Martyrs, sinon en donnant pour lui votre sang, du

moins en acceptant de sa main l'affliction qu'il vous envoye. *Le même, chapitre cinquiéme.*

Tentations dont on est attaqué durant la maladie.

Les premieres tentations viennent de la part du corps, & de l'état pitoyable, où il est en ce temps-là: car les douleurs continuelles, les longues diettes, le dégoût des viandes, le redoublement de la fiévre, l'insomnie, les réves fâcheux, la necessité de prendre souvent des medecines & des remedes, tout cela se joint ensemble pour le tourmenter & le détruire. Mais ce n'est pas tout: car en même temps l'esprit se sent accablé de mille chagrins; il est dans une tristesse, un abattement, & une agonie mortelle. De là vient que le malade impatient murmure, & se plaint continuellement de ceux-mêmes qui tâchent à le soulager. Son impatience va quelquefois jusqu'à s'en prendre à Dieu, & plus il aime la vie, plus la crainte de la perdre donne lieu au démon de le tenter. Il y en a qui ne recevant nul soulagement des remedes que la medecine leur fournit, ont recours à d'autres que la Loi de Dieu leur défend. Témoin l'impie Ochozias, qui étant malade à la mort, *envoya ses gens pour consulter sur son mal le Dieu d'Accaron, comme si dans Israel il n'y eut point eu de Dieu a qui l'on pût s'adresser. Aussi mourut-il miserablement, en punition de son impieté.* Le même.

4. Reg. 1.

Exhortation à souffrir patiemment dans la maladie.

Si donc vous êtes malade, & attaché à un lit comme à une croix; si vous êtes tourmenté de violentes douleurs, gardez-vous bien d'en perdre le fruit par vos impatiences, de descendre de la croix dans les enfers, & de changer un moindre supplice en un autre sans comparaison plus grand. C'est ce que souhaite le démon, qui ne tâche qu'à vous perdre, afin qu'un jour il insulte à votre malheur, & se moque de votre folie de n'avoir pas voulu souffrir patiemment des maux aussi courts & aussi legers que ceux dont Dieu vous afflige maintenant pour l'entiere expiation de vos offenses: souffrez donc avec joye, faites-vous-en des occasions de merite, &c. *Le même, chapitre sixiéme.*

Sentiment que doit tâcher de prendre un malade, qui est de souffrir avec le Sauveur.

Je veux vous suivre, & vous imiter, ô mon Sauveur! & j'aime mieux être crucifié avec vous, que de goûter sans vous toutes les delices du siécle. Je vous offre mon corps & mon ame, mon cœur & mon esprit; je m'abandonne à vous sans reserve; & tout ce que je demande, est de partager avec vous votre croix & vos douleurs. Ne souffrez pas que j'aye d'autres vûës & d'autres sentimens, ni que je fuye jamais la croix que vous me donnerez, quelque pesante & quelque rude qu'elle soit. La croix a été dans tous les temps le partage de vos Elûs; ceux qui vous ont le plus aimé, ont été les plus tourmentez: comment donc, miserable que je suis, pourrai-je vous plaire, & être du nombre de vos serviteurs, si je fuis la croix qui est l'étendart, autour duquel vous rassemblez tous ceux qui sont à vous? Aujourd'hui donc que je vous considere chargé d'une pesante croix, devenir mon chef & mon guide, m'inviter à vous suivre, par un chemin beaucoup plus doux que celui où vous marchez: comment ne suis-je pas enflammé du desir de souffrir pour vous? Comment puis-je trouver quelque chose de trop rude? Comment ne tiens-je pas pour perdus tous les momens que je passe sans endurer pour vous? A la verité, ma chair toûjours foible, gemit sous la croix, & tâche de s'en décharger; mais l'esprit de souffrance, que vous m'avez merité par les vôtres, ô mon Sauveur! ne peut-il pas changer cette infirmité en courage, & cette aversion en amour? Quand serai-je reduit pour vous dans l'état où je vous vois reduit pour moi? quand aurai-je le goût de la croix? quand mettrai-je tout mon bonheur & toute ma consolation à souffrir pour vous? *Livre intitulé, les souffrances de Notre Seigneur pendant sa Passion, traduit par le Pere Alleaume, Tome 2.*

Quelles doivent être les dispositions d'un Chrétien malade.

Il faut qu'un Chrétien malade entre avec plenitude de cœur dans les desseins que Dieu a sur lui; & comme il le rend malade, afin que la douleur, que son mal lui fait souffrir, exprime celle que J. C. a endurée sur la croix, qu'il lui soit plus conforme, & qu'il en devienne plus pur, plus parfait & plus saint, il doit recevoir les maladies qui lui arrivent, non seulement avec resignation, mais encore avec actions de graces; il faut qu'il considere les douleurs qui l'affligent, comme des remedes que Dieu lui applique pour la guerison de son ame, & qu'il dise avec le Prophete, du fond de sa reconnoissance: J'accepte, Seigneur, le calice qui doit operer mon salut, & je benirai pour jamais votre saint nom: *Calicem salutaris accipiam, & nomen Domini invocabo. L'Abbé de la Trappe, Tome 2. des Devoirs de la vie Monastique, chapitre 22.*

Pſ. 115.

Les Saints qui ont aimé les croix & les souffrances, ont souhaité les maladies comme des occasions de souffrir pour Dieu.

Le grand Apôtre se réjoüissoit de ses infirmitez, dans la pensée qu'elles produiroient & conserveroient en lui la vertu de J. C. De là naissent entre les Justes de certaines plaintes, causées par une sainte jalousie, que l'amour de la perfection leur inspire. Ceux qui joüissent d'une parfaite santé, envient à ceux qui sont infirmes les grands merites que leur acquiert leur patience: ils croyent avoir trop peu de vertu pour passer par ces épreuves; & honteux de ce que Dieu les épargne, ils s'en prennent à eux-mêmes, ils se consument de travaux & de penitences, esperant se dédommager par là de ce qu'ils ne peuvent gagner par les maladies. D'un autre côté, les malades envient aux sains les grandes actions qu'ils font pour le service de Dieu, & pour le bien de l'Eglise. Ils regardent leurs infirmitez comme des châtimens du Ciel, & croyent que Dieu ne les leur envoye, que parce qu'il sçait qu'ils abuseroient de la santé s'ils se portoient bien. Ils ne se plaignent jamais de ce qu'ils souffrent, & rien ne leur fait plus de peine, que l'incommodité qu'ils donnent à ceux qui les servent. Ils voudroient pouvoir jeûner, veiller, pratiquer generalement tous les exercices de la Religion, sans être obligez de vivre moins austerement que les autres, & de s'exempter des charges communes. Mais ils tournent tout cela à leur avantage; ils s'en font une matiere d'humilité & de patience, persuadez que Dieu les veut en cet état-là, & qu'ils ne peuvent rien faire de mieux, que de se soûmettre aux ordres de la Providence divine. *Le Pere du Pont, au livre que nous avons cité, ch. 1.*

Dans nos maladies il faut offrir au Sauveur nos souffrances, & les unir avec les siennes.

Que puis-je faire en reconnoissance du grand amour que le Sauveur du monde m'a témoigné en souffrant pour moi, sinon de joindre mes souffrances aux siennes, afin que la liaison & le rapport des unes avec les autres, les lui rendent plus agréables? Dans cet esprit, je vous offre, mon divin Sauveur, la soif ardente qui me desseche, avec celle dont vous brûliez, lorsque vous criâtes: *J'ai soif.* Je vous offre l'amertume & le dégoût que je sens,

avec l'amertume & le dégoût que vous sentîtes, lorsqu'on vous donna à boire du fiel dans du vin. Je vous offre la lassitude & l'ennui extrême que j'endure dans ce lit, avec les douleurs mortelles que vous endurâtes sur un lit incomparablement plus dur, qui est celui de la croix. Agréez, Seigneur, cette offrande, que je vous fais, pour vous marquer combien je ressens l'obligation que je vous ai, d'avoir tant souffert pour moi. *Le même, chapitre troisiéme.*

Disposition dans laquelle doit être un Chrétien dans la maladie.

Un Chrétien, ou tourmenté d'une douleur aiguë, qui ne peut finir que par une operation cruelle & douloureuse, ou accablé sous le poids d'une longue infirmité, sans que tous les remedes humains puissent lui procurer aucun soulagement; un Chrétien, dis-je, doit alors se considerer dans la main de Dieu, comme un diamant dans celle d'un excellent ouvrier, qui redouble souvent les coups de marteau, pour en augmenter la beauté & le prix: *Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé.* Il adoucit alors toutes leurs peines, & les soulage d'une main, quand il les afflige de l'autre. Disons plus, comme nous sommes les membres d'un même corps dont Jesus-Christ est le Chef, tout ce que nous souffrons, il le souffre lui-même dans nous; ne nous étonnons donc pas après cela, si nous voyons des Justes supporter les douleurs les plus aiguës avec une serenité de visage toûjours égale: car qui peut être plus capable de les consoler, que de sçavoir que c'est Dieu même qui les purifie dans cette maladie, comme l'or dans la fournaise, & qu'ils en sortiront avec un nouvel éclat? *L'Abbé de Mommorel, dans le Discours sur l'Evangile du 18. Dimanche après la Pentecôte.*

Psal. 33.

Raison pourquoi Dieu envoye des maladies aux Justes.

Une autre raison que peut avoir le Seigneur dans les maladies qu'il envoye aux Justes, c'est de les preserver de tomber dans le peché. Telle est la foiblesse de notre nature, si grande que nous oublions bientôt Dieu, dès que rien ne nous fait plus ressouvenir que nous sommes hommes; nous avons besoin de maladies & d'autres disgraces, pour nous empêcher de l'abandonner dans le temps même qu'il nous comble de ses faveurs. Vous devez donc, Justes, remercier le Seigneur quand il vous visite; puisque si vous y prenez garde, lorsqu'il vous a affligez de quelque fâcheuse maladie, c'est que votre pieté se ressentant de la tranquillité de votre état, commençoit à devenir tiéde & nonchalante; c'est que l'amour propre se fortifioit insensiblement en vous, & si vous étiez restez plus long-temps dans ce bonheur paisible, & avec cette santé vigoureuse dont vous joüissiez, peut-être auriez-vous fait une chûte funeste. Que cette reflexion vous porte donc, sinon à demander au Seigneur de vous envoyer les maladies, dont vous avez besoin, s'il juge que la santé vous puisse être nuisible, du moins qu'il vous fasse recevoir avec joye celles qu'il vous envoye; puisque vous devez les regarder comme un préservatif, qui vous étoit necessaire pour vous soûtenir. Entrez dans ses desseins, & connoissant l'utilité de cette maladie, servez-vous-en pour vous éloigner du précipice dans lequel vous étiez prêts de tomber. *Le même.*

Il faut dans nos maladies croire que nous avons merité ce châtiment.

Pour nous faire endurer les douleurs les plus aiguës, & les plus longues avec autant de patience que de resignation à la volonté de Dieu, nous devons nous regarder comme des criminels, qui sommes dignes, non seulement des peines passageres que nous souffrons; mais des supplices éternels qui devoient être le salaire de nos pechez; il faut donc que nous soyons convaincus, que Dieu nous envoyant des maladies, nous punit, & par justice, puisque nous les avons meritées, & par amour, puisqu'il ne nous châtie en ce monde en pere, que pour ne nous pas châtier dans l'autre en juge. Si ces idées étoient imprimées bien fortement dans notre esprit, bien loin de nous plaindre de ce que nous souffrons, nous voudrions souffrir infiniment davantage; nous dirions avec le grand Saint Augustin: Coupez, brûlez, tranchez, pourvû, Seigneur, que vous me pardonniez, & que vous me pardonniez éternellement. *Le même.*

Chacun peut attribuer à ses pechez la cause de ses maladies; mais il ne faut pas juger de même de celles du prochain. *Jerem. 44.*

Comme tous les maux de cette vie sont des suites du peché, il n'est personne qui ne puisse attribuer à ses pechez les maladies qu'il souffre. *Tous les maux qui vous affligent aujourd'hui*, dit Jeremie, *vous sont arrivez, parce que vous avez sacrifié aux idoles; que vous avez peché contre le Seigneur; que vous n'avez point écouté sa voix, & que vous n'avez pas marché dans sa Loi, & dans ses préceptes.* Mais comme il ne nous est pas permis de juger notre prochain, c'est toûjours une temerité criminelle d'assûrer que ceux que nous voyons affligez de longues & fâcheuses maladies, le sont à cause de leurs pechez. Mais afin de nous sanctifier dans la douleur, il faut, loin de nous abattre dans la maladie, de concevoir de l'horreur de tout ce qui a pû nous la causer; il faut reconnoître que ce que nous souffrons est beaucoup au-dessous de ce que nous avons merité. Il faut sur-tout remercier le Seigneur de ce qu'il se contente d'une peine qu'il ne dépend pas de nous de souffrir ou de ne souffrir pas, pour l'expiation d'une infinité de pechez. *Le même.*

Le malheur d'une personne qui s'impatiente dans les douleurs de sa maladie.

Fut-il jamais un état plus funeste, & plus digne d'être comparé aux supplices des damnez, que celui d'un homme qui souffre une douleur cruelle, & qui se fait un poison de ce qui pourroit lui être un remede souverain: qui s'impatiente du mal qu'il endure comme étant insupportable, & qui a tout lieu de croire qu'il ne sortira de son lit que pour être jeté dans un feu éternel; d'où il arrive que son ame ne souffre pas moins que son corps, quelques efforts qu'il fasse pour s'étourdir sur les veritez les plus importantes. Or si nous cherchons la veritable cause de son desespoir, nous trouverons qu'il vient de ce qu'ayant toûjours vêcu dans le crime, la maladie l'a surpris sous le joug & la tyrannie des passions: son cœur attaché aux créatures par mille liens differens: sa conscience chargée d'affaires si embarrassantes pour le salut, qu'elle lui paroît un cahos qu'on ne peut débrouiller. Comme il se trouve de plus accablé par la douleur du corps, qui lui ôte la liberté de l'esprit, il desespere de tout, parce qu'il ne peut pas même penser à rien. *Le même.*

Comme il faut offrir à Dieu les douleurs de la maladie qu'il nous envoye.

Seigneur, puisque les maladies peuvent nous être si avantageuses, nous ne vous demandons pas de nous en préserver; il est bien juste que le corps porte la peine d'un peché, dont il est le plus souvent la premiere & la principale cause: mais comme l'immolation de cette partie animale de nous-mêmes ne peut vous être agréable, à moins que l'ame ne vous en fasse une offrande volontaire; faites, Seigneur, qu'en nous affligeant de telle ou telle mala-

die, nous reconnoissions qu'elle vient de votre main ; faites que nous la recevions avec une entiere resignation à vos ordres, afin qu'en faisant un bon & saint usage sur la terre, elle puisse servir à expier nos pechez, & nous meriter une plus grande recompense dans le ciel. *Le même.*

Il faut s'abandonner entre les mains de Dieu dans les maladies.

Pensez que nos vies sont mesurées, que Dieu en a compté tous les instans, & que s'il est écrit que les hommes ne peuvent ajoûter par tous leurs soins à leur grandeur naturelle, ils peuvent beaucoup moins prolonger leurs jours au-delà des bornes qui leur ont été prescrites, parce qu'il ne plaît pas à Dieu qu'ils vivent davantage ; que les remedes dont il leur a permis de se servir, dans l'incertitude & dans l'ignorance de ces momens, n'ont que la force & la vertu qu'il lui plaît de leur donner, & qu'ils doivent dans l'usage & dans l'application qu'ils en font, attendre avec une soûmission profonde & tranquille, l'accomplissement de ses volontez. Pensez qu'il n'y a rien de plus digne d'un Chrétien, que de s'abandonner à Dieu dans ses maladies, & de se tirer de la main des hommes, pour se mettre uniquement dans la sienne, afin que ce soit lui seul qui décide de notre vie & de notre mort. *L'Abbé de la Trappe, Tome second, des Devoirs de la vie Monastique, ch. 22.*

Les grands biens dont se prive une personne qui s'impatiente dans la maladie.

Que perd un fidele qui s'impatiente dans ses maladies ? Il perd premierement le soulagement qui pourroit adoucir ses peines. Secondement, il perd le merite qui pourroit le recompenser. Vous ressemblez à ces peuples dont il est parlé au premier livre de l'Histoire des Rois. Le Seigneur les frappoit par des maladies également violentes & honteuses, parce qu'ils en avoient usé avec peu de respect envers l'Arche d'Alliance : ils souffroient de grandes douleurs, des douleurs qui les humilioient tout insolens qu'ils étoient : & au lieu de reconnoître le maître qui les invitoit par cette peine à se repentir de leur sacrilege, au lieu de lui offrir leurs maux pour gagner ses bonnes graces, ils les souffroient avec impatience, & avec indignation, & ne pensoient qu'aux moyens de les soulager. *Le P. la Pesse, Sermon sur la Perte d'un fidele qui souffre mal.*

Nous pouvons autant plaire à Dieu par la patience dans nos maladies, que les autres par les plus éclatantes actions.

Helas, Messieurs, que seroit-ce que de nous aux yeux de Dieu, si pour avoir quelque part à son estime & à son amour, nous étions obligez de faire de ces actions éclatantes & extraordinaires, que les hommes ont coûtume d'admirer ? Il en est peu parmi nous, qui ayent ou la force, ou l'esprit, ou l'occasion de se signaler... Mais mon Dieu ! quelque méprisables que nous soyons, nous pouvons en souffrant les infirmitez qui nous viennent de votre part, devenir grands devant vous : & vous nous donnez à tous votre grace pour les souffrir. Souhaitez, mes chers Auditeurs, de glorifier Dieu par toutes les grandes actions dont la pieté est capable : souhaitez de convertir toutes les nations barbares, de sanctifier tout le monde, de combattre tous les desordres du siécle par toutes les armes de la science, de la Religion & du zele ; mais si votre foiblesse, & vos infirmitez arrêtent l'effet de vos vœux, songez à souffrir avec soûmission, avec courage, avec joye, & vous pourrez par là autant glorifier Dieu que ces illustres, qui sont de si grandes choses, & être du nombre de ceux que le Seigneur honore de son estime & de son amitié. *Le même.*

La patience est alors plus agréable à Dieu, & d'ordinaire d'un plus grand merite que les autres vertus.

Nous avons sujet de croire dans nos maladies, que Dieu accepte le merite de la patience chrétienne plus volontiers que de toutes les autres vertus ; parce qu'ordinairement elle n'est point exposée à ces défauts, qui nous rendent ces vertus suspectes : l'illusion & l'amour propre ne la corrompent pas si aisément. Un fidele qui souffre une douleur violente sans se plaindre, ne souffre pas sans doute par vanité : celui qui reçoit avec soûmission les coups du Seigneur, quel interêt passager pourroit-il se proposer en les recevant ? Celui qui songe à effacer ses pechez par la douleur qu'il souffre, est bien éloigné de se chercher soi-même dans son infirmité. De sorte qu'on peut dire que son merite pur & desintéressé ne peut manquer de plaire à Dieu. Le sacrifice que nous lui offrons par la souffrance lui est toûjours agréable. *Le même.*

La satisfaction que l'on fait à Dieu par la patience dans les maladies, n'est pas comparable aux peines du Purgatoire & de l'Enfer.

Vous aviez encouru l'indignation de Dieu par vos pechez, il vous avoit condamné aux feux du Purgatoire, peut-être même à ceux de l'Enfer : & par une singuliere faveur, & un coup de sa misericorde, il vous remet cet Enfer éternel, il abrege ce Purgatoire, & se contente de votre patience animée de votre charité : vous en serez quitte pour une satisfaction infiniment moindre que celle qu'il auroit exigée de vous, si vous n'aviez souffert avec patience les douleurs de cette maladie. Or comparez ce que vous auriez enduré avec ce que vous endurez, & vous comprendrez le merite de votre patience. Le Purgatoire ! l'Enfer ! ô ciel ! toutes les peines de cette vie que sont-elles en comparaison ? Tout ce que tous les hommes ensemble peuvent souffrir n'approche pas de la douleur de quelques momens passez dans ces feux dévorans que la colere d'un Dieu a allumez. Je vous vois attaché à ce lit, accablé de tristesse & de douleur. Ah ! si vous sçavez endurer votre mal, mon cher Auditeur, voulez-vous que je vous plaigne ? Vous éteignez le Purgatoire, vous éteignez l'Enfer, & vous voudriez qu'on regrettât votre sort ? Soyez malade, souffrez les douleurs les plus cuisantes, plûtôt que de tomber dans ces abîmes épouvantables où vos pechez vous auroient conduit. *Le même.*

Quelle gloire & quelle recompense Dieu prépare à ceux qui souffrent leurs maladies patiemment.

Si la mesure de notre recompense & de notre gloire dans le Ciel, se doit regler sur la grandeur de nos souffrances sur la terre ; quelle recompense ne recevra point ce malade qui durant plusieurs années a langui, ne recevant du soulagement que des services des personnes robustes dans sa longue infirmité, ayant à souffrir les reproches, la negligence d'une parenté ingrate, l'oubli des faux amis, à qui il est devenu en même temps haïssable & inutile ; la dureté des personnes, à la merci desquelles il s'est vû reduit, pour prolonger son agonie plûtôt que ses jours ; cependant toûjours patient, doux, reconnoissant ; toûjours disposé à vivre pour endurer ; toûjours baisant les chaînes, dont il a plû à Dieu de l'attacher à un lit affreux. Quel poids de gloire ! quel amas de merites ! quelle recompense dans le Ciel ! trouvera-t-il des termes assez forts pour remercier son Sauveur, qui lui a fait part de ses souffrances, pour lui faire part de sa gloire ? *Le même, dans le Sermon du Jugement dernier.*

Durant la santé on songe plus ordinairement aux plaisirs de la vie, &c.

Quand le corps n'a rien à souffrir, & qu'il peut avec liberté goûter les delices, l'ame occupée des plaisirs qu'elle partage avec lui, perd son élevation & sa noblesse. Au contraire, qui n'éprouve pas que l'ame pense tout autrement, quand le corps vient à languir dans

dans la douleur ? elle rentre, pour ainsi dire, dans ses droits & dans sa liberté ; les objets qui lui cachoient la verité ont disparu ; les nuages qui l'empêchoient de regarder le ciel sont dissipez ; & à moins qu'elle ne soit tout-à-fait esclave d'une brutale accoûtumance de ne songer qu'à la terre, elle attachera ses regards au ciel, elle s'efforcera de se réünir à Dieu, & ses reflexions seront saintes & spirituelles. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

La maladie nous convainc qu'il ne faut point compter sur la santé & sur la force du temperament.

Lorsque nous sommes affligez de quelque fâcheuse maladie, on ne nous dit plus en general que la santé est un bien fragile, sur lequel il y a peu de fond à faire ; que les temperamens les plus robustes peuvent être alterez par les plus legers accidens, & que quand une fois on a perdu ce tresor, on n'est plus rien dans la vie. Tandis que vous joüissez d'une santé parfaite, que vous avez des forces, de la vigueur, ces reflexions vous touchent peu, l'experience d'autrui ne vous détrompe pas ; mais une longue maladie que Dieu vous envoye, vous convainc personnellement de cette verité. C'est à vous qu'il adresse la parole, comme il fit à David, par la bouche de Nathan : *Tu es ille vir.* Il vous apprend par là que vous ne devez plus compter sur les douceurs de la vie, en vous ôtant le goût des plaisirs ; en vous éloignant des affaires, dont vous devenez incapable, il vous fait une leçon continuelle du détachement du monde ; en vous bannissant du commerce, & des assemblées, il vous fait entendre que vous n'êtes plus censé au nombre des vivans. Une infirmité habituelle vous accoûtume peu à peu à mourir à tout ; elle vous fait sentir à tous momens, par ses atteintes douloureuses, par des langueurs mortelles, & par l'oubli des hommes, que le monde n'est plus rien pour vous, quelque beau & quelque agréable qu'il soit pour les autres. *Monsieur Tiberge, dans sa Retraite, sixiéme jour.*

Les maladies sont une des plus grandes disgraces de la vie, & pourquoi.

On peut dire en jugeant des maladies par ce que nous voyons, qu'elles sont une des plus grandes disgraces de la vie. C'est un mal qui afflige l'homme tout entier : car elles se communiquent à toutes les parties de notre corps, & affoiblissent tous ses organes & tous ses sens ; elles nous rendent inutiles à toutes sortes d'emplois & de fonctions. Elles abattent nos forces, & nous jettent dans une langueur & dans une défaillance, qui nous menace de mort à tout moment ; elles nous mettent dans une impuissance de nous soulager, & de nous secourir nous-mêmes ; elles nous reduisent à dépendre de tout le monde, & à avoir besoin de ceux-mêmes que nous assistions auparavant. Elles affoiblissent aussi tres-souvent notre esprit, & le privent de son activité ordinaire ; elles obscurcissent notre entendement, & sont cause qu'il nous est impossible de nous appliquer à rien de solide ; elles nous donnent de l'éloignement pour tout ce qui avoit coûtume de nous plaire ; elles nous portent à rechercher mille choses inutiles ; elles font enfin que nous craignons extraordinairement la mort, lorsque nous ne devrions penser qu'à nous y préparer. *Livre intitulé, le Chrétien dans la tribulation & dans l'adversité.*

Les maladies sont souvent la cause de la conversion des grands pecheurs.

Les maladies sont souvent cause que des pecheurs d'habitude, que des pecheurs qui fermoient les yeux à la lumiere, & qui sembloient avoir été livrez à l'égarement d'un esprit dépravé & corrompu, rentrent en eux-mêmes, & font de serieuses reflexions sur leur conduite passée, condamnent leurs desordres, renoncent à leurs plaisirs & à leurs débauches, & embrassent la vertu de tout leur cœur. Elles sont une penitence que leur impose Dieu lui-même par misericorde, afin de les purifier, & de leur donner moyen de racheter leurs pechez, & de satisfaire à sa souveraine justice. Elles perfectionnent leurs vertus, par la pratique de leur patience, & elles leur font acquerir de nouveaux merites devant Dieu. *Le même.*

Elles nous détachent des biens de cette vie.

Il seroit difficile de rapporter toutes les utilitez que nous pouvons retirer des maladies. Elles détachent les hommes des plaisirs des sens, des biens temporels, & de la vie même, qui commence à leur paroître dure & amere, & en même temps qu'elles les dégoûtent des choses d'ici-bas, elles les portent à soûpirer après la vie future, où ils seront affranchis de toutes miseres, & de toutes douleurs, & où ils joüiront d'une felicité éternelle que rien ne pourra troubler ni alterer. Saint Ambroise nous enseigne que les maladies fortifient & perfectionnent notre ame, au même temps qu'elles abattent & détruisent nos corps, parce qu'elles mortifient notre concupiscence, & qu'elles amortissent nos passions, qui la faisoient pancher vers la terre. Ainsi Saint Paul dit : lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort ; quoi que l'homme exterieur se détruise en nous, néanmoins l'homme interieur se renouvelle de jour en jour. *Le même.*

L. 1. de pœnitentia, c. 12.

Les maladies nous préservent de plusieurs pechez.

C'est encore pour nous convaincre de l'utilité, & du bonheur des maladies, que les saints Docteurs de l'Eglise nous assurent qu'elles nous garentissent souvent de plusieurs pechez, dans lesquels nous tomberions peut-être, si nous étions forts & vigoureux, & si nous joüissions d'une parfaite santé. Combien y a-t-il de gens, dit S. Augustin, qui étant couchez malades dans un lit, conservent leur innocence, & qui s'abandonneroient à de grands crimes, s'ils étoient sains & vigoureux ? Combien en voit-on à qui la santé est préjudiciable ? Une infinité de jeunes gens se plongeroient dans la débauche, & dans des voluptez infames, s'ils n'étoient retenus par des infirmitez corporelles. Une infinité de femmes vivroient dans le luxe, & dans les pompes du siécle, & ne mettroient point de bornes à leur vanité, si elles n'étoient actuellement malades ; & enfin, une infinité de personnes ne penseroient qu'à contenter leurs passions, si elles en avoient la force, & si leur santé le pouvoit permettre ; mais les maladies mettent un frein à leur concupiscence, & les forcent, pour ainsi dire, d'être innocens : au moins elles ne leur permettent pas d'exécuter leur mauvaise volonté. Les maladies sont donc avantageuses aux Chrétiens, puisqu'elles les éloignent des pompes & des vanitez du siécle, des plaisirs du monde, & de toutes sortes de crimes, qu'elles arrêtent le cours de leurs passions, qu'elles les fortifient contre les tentations du demon, & qu'elles défendent leur innocence. *Le même.*

August. tract. 7. in Joann.

En souffrant les maladies avec patience, nous faisons de nos corps une hostie vivante que nous

Saint Paul écrivant aux Romains, leur dit : Je vous conjure, mes freres, par la misericorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux. C'est là sans doute l'occupation de tous les fideles : il faut qu'ils sacrifient continuellement leurs corps à la souveraine Majesté, par les austeritez de la penitence, & par la pra-

offrons à Dieu. *Ad Rom. 6. 12.*

tique de toutes les vertus chrétiennes; qu'ils lui offrent sans cesse leurs membres, leurs sens, leur vie; qu'ils le reconnoissent pour le souverain arbitre de la vie & de la mort; qu'ils le prient de disposer selon sa sainte volonté de tout ce qui leur appartient. L'on peut dire néanmoins que les malades sont encore plus obligez d'avoir cette disposition, & que leurs douleurs, leurs défaillances, & tout ce qui se passe en eux, les y incitent à tous momens, parce qu'ils se voyent à tous momens prêts de perir: ils sentent leurs forces diminuer de jour en jour; ils sont exposez à mille accidens, qui sont capables de les conduire au tombeau, & la mort les environne de toutes parts. S'ils veulent donc profiter de cet heureux état, ils doivent avoir soin que leur vie foible & languissante soit un sacrifice continuel. Ils doivent offrir à Dieu leurs corps accablez de douleurs, & consumez par les ardeurs de la fiévre: ils doivent lui offrir dans leurs lits, comme sur un autel mysterieux, tout ce qu'ils ont, & tout ce qu'ils sont. *Le même.*

Sentimens de resignation qu'un Chrétien doit avoir dans la maladie.

Voici les sentimens de resignation que doit avoir un malade. Seigneur, je ne suis plus capable de mes fonctions ordinaires: je ne puis plus vous servir, ni vous visiter en la personne des pauvres, des infirmes, & des prisonniers: je ne puis plus assister le prochain: & lui rendre les bons offices qu'il recevoit autrefois de ma part: je ne puis pratiquer les œuvres de pieté qui avoient coûtume de m'occuper & de remplir mon temps: je ne puis plus jeûner, reciter mes prieres, ni faire de saintes lectures: je ne puis plus rien entreprendre pour la gloire de votre nom, ni pour le service de votre Eglise, parce que je me trouve dans une défaillance generale, & que je suis sur le point d'entrer dans l'éternité. Mais il me reste encore un corps, & je vous l'offre de toute la plenitude de mon cœur. Recevez le sacrifice que je vous fais. Je regarde tous les symptomes de ma maladie, comme autant de circonstances de mon sacrifice: je me soûmets à toutes les douleurs que vous m'envoyez, comme au glaive qui doit immoler ma victime, & je m'estime heureux si vous daignez la recevoir; & si pour la consumer, vous allumez dans mon cœur le feu d'une charité ardente, le sacrifice ne peut manquer de vous être agréable. *Le même.*

Il faut unir les douleurs de nos maladies avec les souffrances du Sauveur.

Nous devons être persuadez que les douleurs & les souffrances de nos maladies ne sont rien par elles-mêmes, qu'elles ne peuvent être d'aucun merite devant Dieu, & qu'elles ne nous procureront point la gloire éternelle, à moins qu'elles ne soient relevées par le prix infini du sang du Sauveur. Ainsi il faut les unir à celles de cet Homme-Dieu, les presenter au Pere Eternel par ses merites, & lui dire en même temps: Je sçai, Seigneur, que mes douleurs ne sont pas dignes de vous être presentées, & qu'elles ne meritent pas même que vous y fassiez attention; mais la foi m'apprend qu'elles deviennent grandes & precieuses, & en quelque maniere infinies, étant unies à celles de Jesus-Christ, & que vous ne pouvez alors les rejetter. *Le même.*

Avis, & verités qu'il faut faire entendre aux malades.

Il faut faire entendre à ceux qui se sentent attaquez de quelque maladie, qu'ils doivent entrer avec plenitude de cœur dans les desseins de Dieu sur eux, & comme il les rend malades, afin que la douleur que leur mal leur fait souffrir, exprime celles que Jesus-Christ a endurées sur la croix, qu'ils lui soient plus conformes, & qu'ils en deviennent plus parfaits, & plus saints: ils doivent recevoir les maladies qui leur arrivent, non seulement avec resignation, mais encore avec action de graces; qu'ils doivent considerer les douleurs qui les affligent, comme des remedes que Dieu leur applique pour la guerison de leur ame. *Dans la Vie de l'Abbé de la Trappe.*

L'estime qu'on doit faire de la santé, & le soin raisonnable qu'on en doit prendre.

La santé est un bien qu'on ne peut assez estimer, & dont on ne connoît point la valeur qu'on ne l'ait perduë: comme c'est un bien qui ne donne point de peine à acquerir, qui se peut conserver sans beaucoup de travail, & qui n'a ni envieux ni voleurs à craindre, on n'y pense quasi point. C'est le plus grand, & le plus precieux de tous les biens naturels, qu'on doit préferer aux richesses, aux dignitez & aux emplois les plus honorables, & qui va presque d'égal avec la vie: car s'il falloit acheter l'une ou l'autre, ou qu'elles se pûssent separer, je ne sçai à laquelle on devroit penser la premiere. Ce qui est certain, est que rien ne nous coûte, quand il y a esperance de la recouvrer, persuadé que l'on est, que ce n'est pas vivre, mais languir, & être privé de toute la douceur de la vie, que de la passer dans de continuelles infirmitez: c'est une mort lente, qui est d'autant plus cruelle, qu'elle est plus longue, & l'on peut dire que lorsque la santé ne se rencontre point, tous les autres biens sont comptez pour rien, parce qu'on n'en joüit pas, ou du moins que ce seul & unique bien, dont Dieu favorise ordinairement les pauvres, peut égaler tous les autres. Aussi ne peut-on blâmer le soin qu'on prend de le conserver, pourvû qu'il soit moderé, & qu'il ne degenere point en mollesse, & en oisiveté. Mais quand on le prend pour mieux s'acquitter de son emploi, ou d'un ministere pour lequel on a besoin de forces, & de santé, c'est une prudence, & une sagesse que tout Chrétien doit avoir, & l'on ne peut exempter de peché une personne, qui par son peu de moderation, se mettroit en état de ne pouvoir remplir ses obligations, ni s'acquitter de ses devoirs. *Pris du livre intitulé, la Famille sainte du Pere Cordier, Tome 3. ch. 16. §. 3.*

Reflexions qu'il faut faire durant la maladie.

Quel mal peut-il arriver à un homme qui se voit alité, de repasser un peu serieusement sur sa conduite, & de se dire à soi-même: on nous assure que Dieu nous parle particulierement dans les maladies, & nous instruit par là de bien des choses que nous ne concevons pas assez quand nous sommes en santé; ne m'a-t-il point envoyé celle-ci pour m'apprendre quelque chose, qu'il ne m'a point encore bien declarée, ou que par ma faute je n'ai pas bien entenduë? Grand Dieu! faites-moi donc connoître votre volonté: Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Si ce petit exercice se pratique souvent, il ne peut manquer de produire un fruit considerable. L'un connoîtra que Dieu veut qu'il se retire de cette compagnie dangereuse; l'autre, qu'il se corrige de cette mauvaise humeur, de cette colere, de cette présomption. Celui-ci verra qu'il est engagé depuis long-temps dans un commerce trop libre, où il court risque de se corrompre; cet autre, qu'il a contracté une mauvaise habitude de jurer, de médire, & de dire ce qu'il pense de tout le monde. D'autres verront qu'ils n'ont jamais bien reglé leur conscience, & qu'ils ont besoin

soin d'une bonne confession de toute leur vie. Hé Dieu ! que serois-je devenu, si cette maladie m'avoit conduit au tombeau ? Voilà les serieuses reflexions qu'il faut faire. *Le même.*

La multitude des maladies auxquelles l'homme est sujet.

Il est impossible de compter à combien de sortes de maladies la nature a assujetti le corps de l'homme. Le monde est rempli de livres des Medecins, qui nous en apprennent les noms & les remedes ; leur science s'augmente tous les jours par la nouveauté des maux, & ce siécle est infecté d'un nombre prodigieux de maladies, qui ont été ignorées dans tous les siécles passez. Entre tous les remedes qu'on apporte à toutes ces sortes de maladies, à peine y en a-t-il un qui soit agréable ; plusieurs sont plus fâcheux même que la maladie, & pour éviter un tourment, il faut souvent passer par un tourment encore plus rude & plus fâcheux... Ainsi quand je considere une grande partie du monde qui gemit, & qui se plaint sans cesse des maux qu'il endure ; quand je vois les hôpitaux, les places publiques, & quelquefois même les grands chemins tellement pleins de miserables, qu'ils surpassent de beaucoup en nombre ceux qui sont malades dans leurs maisons ; je me figure cette Piscine de l'Evangile, toute entourée de galeries, où l'on ne voyoit que boiteux, qu'aveugles, que paralytiques, & que pareilles gens, qui attendoient le moment que l'Ange viendroit agiter l'eau. Or quelle eau peuvent demander de nous tous ces malades, dont le monde est plein ; si ce n'est celle que la charité & la compassion doivent faire couler de nos yeux à la vûë de tant de maux ? Car si tout homme est notre prochain, chacun ne devroit-il pas se representer cette multitude innombrable de malheureux étendus sur toute la face de la terre, languissans, crians au secours, & songer qu'ils lui touchent de fort près, & qu'il ne peut se dispenser au moins de prier pour eux, s'il ne peut les soulager autrement. *Tris partie de Grenade, & partie de Bellarmin, dans l'opuscule du Gemissement de la Colombe.*

La compassion que nous devons avoir pour les malades.

Les Saints ont souffert les maladies dont ils ont été attaquez, avec patience & avec joye.

C'est un spectacle digne de Dieu, des Anges & des hommes, de voir des Saints attaquez de maladies, & pressez par la violence de la douleur. Bien loin de pâlir à la vûë & dans le danger de la mort, ils se sentent enflammez du desir de joüir du souverain bonheur qu'ils esperent, & qui leur est préparé ; ils s'en approchent avec joye ; ils forment dans leur cœur mille actes de resignation aux ordres de Dieu, & voudroient avoir mille vies, afin de les lui immoler toutes, pour les pechez de leur vie passée, & en reconnoissance de la vie, qu'il a bien voulu perdre pour leur amour. Les ardeurs de la fiévre sont le feu qui embrase leur charité, en consumant leur corps, qui appesantit l'esprit, & qui l'empêche de s'élever à Dieu : les incommoditez de la maladie, & le secours des remedes aussi fâcheux que la maladie même, sont autant de pierreries, qui enrichissent la couronne de leur patience, par les moyens qu'ils leur donnent d'en former les plus beaux actes. *Auteur anonyme.*

De ceux qui souffrent avec murmure & impatience les douleurs de leurs maladies.

Helas ! combien y a-t-il de personnes malades, de qui l'on peut dire qu'ils offrent plûtôt une victime au demon qu'à Dieu, dans les douleurs qu'ils souffrent ! Ils souffrent comme souffrent les damnez, en murmurant, en blasphémant contre Dieu, & contre sa divine providence ; & ils ne se servent de leurs douleurs passageres, que pour s'attirer des douleurs éternelles. Il n'est pas en votre pouvoir, miserables ! de ne pas souffrir dans votre maladie ; vos impatiences, vos chagrins, vos emportemens ne feront qu'augmenter vos douleurs, bien loin de les diminuer ; mais il est en votre pouvoir de meriter le Ciel par votre patience. Souffrez donc pour Dieu, puisque c'est pour vous une necessité de souffrir ; souffrez pour expier vos pechez, afin que vos douleurs soient suivies d'une éternité de plaisirs. *Essais de Sermons, pour le Jeudi de la troisiéme semaine de Carême.*

Maladies publiques ; peinture des miseres qu'on voit alors.

Representez-vous ces temps malheureux, où les astres ne versent que de malignes influences ; où la terre est séche & aride ; où l'air devient mortel, & semble porter des impressions de maladies & de la colere de Dieu. Temps funeste, où l'on vit sans compagnie, où l'on souffre sans esperance, où l'on se separe de ce qu'on cherit le plus, le pere de ses enfans, le mari de sa femme, & où les gens de bien, quelque pitié qu'ils ayent, gardent toute leur charité pour eux-mêmes. Cette ville si riche, si belle, si peuplée, gemissoit sous ce fleau, qui lui enleva plus de vingt mille ames. Les riches cherchoient dans des retraites éloignées leur sûreté ; les pauvres qui étoient contraints d'y demeurer, étoient ou consumez par la faim, ou exterminez par la maladie, & Milan n'étoit qu'un cemetiere pour les morts, & un hôpital pour les vivans. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les assistances spirituelles manquoient à ceux qui étoient frappez de peste ; la crainte de la mort avoit dispersé les Pasteurs ; personne n'osoit donner le Pain de vie aux mourans, qui souffroient, pour ainsi dire, une double mort. *Monsieur Fléchier, dans le Panegyrique de Saint Charles.*

Comme les uns usent bien & les autres mal des maladies.

On peut considerer la maladie par rapport à deux sortes de personnes, à ceux qui ont peu de vertu, & à ceux qui en ont beaucoup. Les premiers d'ordinaire ne profitent point des maladies, parce qu'ayant l'ame foible, quand le corps est attaqué par la douleur, ils se laissent aisément aller aux plaintes, & au chagrin, s'impatientent, desirent avec empressement la guerison & les remedes, ne songent qu'à chercher du soulagement & de la consolation, & tombent dans le relâchement. Que si quelquefois se voyant proche de la mort, penetrez de la crainte des jugemens de Dieu, ils se déterminent à une nouvelle vie, c'est une grace que Dieu fait à quelques-uns, & qui n'est pas ordinaire : la plûpart au sortir de la maladie, ne songent qu'au bien de la vie, qu'ils s'étoient vû sur le point de perdre. Quand ils ont repris leurs forces, ils ne pensent qu'à joüir de la vie & des douceurs qu'elle presente. C'est ce que les gens de peu de vertu remportent de leurs maladies. Mais ceux qui étoient tout-à-fait à Dieu, en tirent de grands avantages. L'ame se ressent de l'abattement du corps, & n'est plus capable de plusieurs effets de la grace : on se trouve comme éloigné de Dieu ; il ne reste que la foi nuë, & on est remis dans l'état commun des Chrétiens : rien ne se presente sur quoi on puisse s'appuyer que la bonté de Dieu & les merites du Sauveur. Cet état sert merveilleusement à purifier l'ame. Quand on revient d'un état semblable, on en sort avec un esprit tout humilié, avec un cœur parfaitement dégagé de soi-mê-

me, & de tous ſes interêts ; on ne cherche plus que Dieu purement, & on ne deſire plus rien que mourir. *Le Pere Surin, Tome ſecond de ſes Dialogues ſpirituels.*

L'utilité des maladies, dont la gueriſon dépend de Dieu.

Les maladies ſont les moyens dont Dieu ſe ſert pour nous punir, & pour nous purifier de nos pechez; l'on peut même dire que ce ſont des remedes qu'il applique à nos ames, ou pour leur conſerver la ſanté, ou pour la leur rendre, lorſqu'elles ont été aſſez malheureuſes pour la perdre. Comme c'eſt lui ſeul qui nous donne la vie, & la ſanté; c'eſt auſſi de lui qu'il faut attendre l'une & l'autre. Les peines, & les ſoins que nous prenons pour cela, n'ont ni l'effet, ni l'utilité que nous nous imaginons, & ſouvent les remedes augmentent les maux, au lieu de les guerir. *L'Abbé de la Trappe, Tome 1. de ſes Maximes Chrétiennes.*

Il faut une grande vertu, pour ſouffrir patiemment les langueurs d'une longue maladie.

Quoi que l'on ſçache qu'il faille en toutes choſes ſe remettre dans la main de Dieu, & lui abandonner ſon ſort pour le temps comme pour l'éternité ; cependant il eſt rare de conſerver aſſez de vertu & de fermeté pour être à l'épreuve de l'ennui, & de l'abattement que peut cauſer une mauvaiſe ſanté, lorſqu'on ne voit pas qu'elle ſe rétabliſſe, & de ſe préſerver de la multitude & de la malignité des tentations qui ſont inſeparables des maux & des langueurs, quand elles ont de la ſuite & de la durée. *Le même.*

Les maladies ſont des occaſions de ſatisfaire à Dieu pour nos pechez, &c.

Les maladies que Dieu nous envoye, ſont quelquefois les ſeules occaſions qu'il nous offre de lui ſatisfaire pour les pechez que nous avons commis pendant que nous joüiſſions d'une pleine ſanté, & ſi nous ne les recevons pas dans un eſprit de penitence, elles nous deviennent inutiles. De plus, elles ſont autant d'épreuves de notre fidelité & de notre reſignation, & ſi nous ne les acceptons pas dans cette vûë, nous tombons dans une eſpece de rebellion, & d'infidelité, qui ſont de nouvelles cauſes de notre reprobation; au lieu que quand nous recevons les maladies dans cet eſprit, nous trouvons dans la peine même de nos pechez, dequoi les expier. *Pris des Sermons Moraux ſur ce ſujet.*

Il faut dans les maladies agir ſelon les maximes de l'Evangile.

Du temps de Saint Auguſtin, les fideles qui avoient la fiévre, ou qui ſouffroient d'autres douleurs, avoient coûtume de prendre le livre de l'Evangile, & de le mettre ſur leurs têtes, ou ſur la partie affligée. J'approuve fort cette coûtume, dit ce Pere; mais je me réjoüirois encore davantage, ſi vous mettiez cet Evangile ſur votre cœur. O que vous y trouveriez de grands ſecrets pour profiter de vos maladies! vous y trouveriez qu'il faut pratiquer la patience, la reſignation à la volonté de Dieu, &c. *Le même.*

La maladie eſt le plus puiſſant moyen dont Dieu ſe ſert pour convertir le pecheur.

Pour convertir un pecheur, il faut avant toutes choſes fléchir l'obſtination de ſa propre volonté, qui s'attache opiniâtrement à la créature, dont elle eſt ſi charmée, qu'elle ne peut ſe reſoudre à s'en défaire. Pour cet effet, Dieu employe les inſpirations, les lumieres, les ſermons, les avertiſſemens, les menaces, & cent autres moyens que lui inſpire le zele ardent qu'il a de notre ſalut. Pendant qu'un homme joüit de la ſanté du corps, tous ces remedes n'ont pas beaucoup d'effet ſur ſon eſprit; le monde, la chair, les voluptez ſenſuelles, ont des attraits ſi forts, qu'il lui eſt difficile de les quitter, & plus on le preſſe, plus il ſe roidit contre les avertiſſemens ſalutaires qu'on s'efforce de lui donner. Mais la maladie eſt une épée de feu, qui tranche tous ces liens. Le pitoyable état, où il ſe trouve, eſt un argument convaincant, une raiſon pratique qui le convainc par les ſens, & qui lui montre par ſa propre experience, quelle eſt la vanité de toutes les choſes de la terre ; il voit clairement que les richeſſes ne le peuvent garentir des traits de la mort; que ſes amis ſont trop foibles pour le tirer de ſes mains ; voilà pourquoi il lui eſt plus aiſé de s'en détacher par la maladie. *Le Pere Noüet, dans ſes Meditations.*

Dans la maladie on ſe ſouvient de la mort & de l'éternité.

Deux choſes ont coûtume d'étouffer durant la ſanté tous les ſentimens de la crainte de Dieu : l'eſperance d'une longue vie, & l'oubli de l'éternité. Pendant que le pecheur ſe porte bien, la penſée de la mort n'entre gueres dans ſon eſprit, ou ſi elle y entre, elle n'y peut faire d'impreſſion, parce qu'il la regarde comme un mal fort éloigné. De là vient que la juſtice de Dieu, qui l'attend à ce redoutable moment, ne le touche non plus que s'il ne devoit jamais rendre compte de ſes déportemens; mais quand il ſe voit étendu ſur un lit, foible, languiſſant, épuiſé de forces, & accablé de douleurs, alors il ſe ſouvient qu'il eſt mortel, & ſe voyant ſi près de cet effroyable paſſage, qu'il n'avoit pas encore bien reconnu, il ne ſe peut faire qu'il ne ſoit ſaiſi d'une extrême frayeur, qui l'oblige de penſer au danger où il eſt, & mettre ſon ſalut en ſûreté. Voilà le chemin le plus court, par où la divine miſericorde ramene les gens du monde, & les engage à ſon ſervice. Ce libertin n'auroit de dix ans penſé à faire penitence, ſi Dieu ne lui eût envoyé une fiévre dangereuſe, qui l'a effrayé, & qui l'a fait rentrer dans ſon devoir. *Le même.*

Le Fils de Dieu afflige le corps de maladie pour guerir l'eſprit.

Les Medecins ont coûtume de bleſſer une partie du corps pour guerir l'autre : ils ouvrent la veine du bras, qui n'eſt pas malade, pour ſoulager la tête qui eſt attaquée: ils appliquent le bouton de feu aux parties exterieures, pour ſauver les parties nobles : ils déchirent la playe pour la refermer, & comme dit Saint Jerôme, le ſecret de leur ſcience conſiſte à rendre la ſanté par la douleur : *Artis Medicorum eſt per dolorem reddere ſanitatem.* Le Fils de Dieu, qui eſt le Medecin des ames, garde la même methode pour la gueriſon des pecheurs: il frappe la chair pour guerir l'eſprit, & de la maladie, qui eſt un acheminement à la mort du corps, il fait une excellente diſpoſition à la vie de l'ame. *Le même.*

L'utilité & les avantages de la maladie.

Les ſaints Peres enſeignent que la maladie eſt l'école de la ſageſſe chrétienne, l'élement de la vertu, où l'eſprit prend une nouvelle vigueur, & le grand reſſort de la grace, qui redouble ſes forces par les foibleſſes de la nature : *Cùm infirmor, tunc potens ſum*; lorſque je ſuis foible, dit Saint Paul, c'eſt alors que je ſuis fort; jamais je n'ai plus de vigueur d'eſprit, que lorſque mon corps eſt épuiſé de maladies, & abattu de foibleſſe. De plus la maladie eſt une défaite generale de tous les vices, par une victoire de la grace ſur toutes les paſſions de l'ame, un triomphe de l'ame ſur tous les appetits de la chair. Alors le voluptueux penſe plus à guerir qu'à prendre ſes plaiſirs; l'avare n'a plus d'autre treſor ni d'autres richeſſes qui le tentent que la ſanté ; l'ambitieux ſe voyant couché ſur un lit, perd ſes deſſeins de vanité qui le portoient au-deſſus des nuées ; le gourmand devient ſobre pour

2. *ad Cor.* 12.

échapper

échaper la mort ; l'envieux borne sa jalousie au seul bien de la vie, qu'il tâche de prolonger ; le vindicatif donne tréve à ses inquiétudes, & les douleurs du corps adoucissent l'aigreur de son esprit. C'est donc un singulier benefice de Dieu de nous laisser les infirmitez du corps, pour arrêter l'impetuosité de nos passions. *Le même.*

Pendant la maladie on pense à Dieu, qu'on oublie souvent pendant qu'on est en santé.

Pendant qu'un homme est en santé, les veritez de la foi n'ont pour l'ordinaire que de foibles lumieres, qui n'échauffent point le cœur ; mais la maladie le réveille, & lui donnant occasion de penser à l'éternité, le fait resoudre à mieux vivre, pour éviter ce qu'il craint. Pendant qu'il se porte bien, son esprit est tellement occupé des affaires du monde, qu'il ne pense point à la priere ; & quand on parle d'oraison aux personnes du siécle, ils n'ont point d'autre réponse à nous faire, sinon que l'embarras du monde ne leur laisse point de temps qu'ils y puissent donner. Mais lorsque cet homme est arrêté par l'infirmité du corps, comme un prisonnier de la justice de Dieu, il se tourne comme naturellement vers son Créateur, pour lui demander secours, & lui dire avec David : *Miserere mei, quoniam infirmus sum.* Le même.

Psalm. 6.

La maladie humilie les personnes les plus superbes.

Dans une parfaite santé, la pratique de l'humilité est une leçon difficile à apprendre, sur-tout quand on est dans l'honneur, & qu'on a de grands biens ; mais la maladie est un état de dépendance, qui humilie les grands aussi-bien que les petits. Donnez-moi l'homme du monde le plus puissant, & le plus riche, quand il devient malade, il devient esclave de toutes les créatures, & petit comme un ver de terre ; il faut qu'il dépende d'un serviteur, tout maître qu'il est : car sans lui, il ne sçauroit se remuer ; il faut qu'il obéisse au Medecin, qui lui prescrit des diettes, & des ordonnances fâcheuses : il est sujet aux changemens des temps ; il est susceptible des impressions de l'air ; la presence de la mort, & le danger où il est de tomber bientôt sous son pouvoir, lui fait connoître qu'il n'a rien en ce point au-dessus du dernier des hommes ; qu'il n'est qu'un peu de poussiere comme les autres, & que ces grands colosses de vanité, que la fortune éleve si haut, n'ont que des pieds de boue, que le moindre choc est capable de renverser. *Le même.*

Dieu punit ordinairement par les douleurs du corps, les plaisirs du corps.

Vous êtes peut-être accablé de douleurs aiguës & violentes ? Ah ! vous aimiez trop les plaisirs du corps : vous avez offensé Dieu par les delices, il vous punit par les douleurs de la chair ; il fait servir à ses vengeances, ce que vous avez fait servir à vos crimes : vous avez peché par les sens, il vous fait souffrir par les sens. Vos langueurs, dites-vous, ruïnent vos affaires, & renversent votre fortune. Que veulent dire ces paroles ? sinon que si vous aviez de la santé, vous seriez aussi ardent à courir après les vanitez du monde que les autres. Que d'intrigues ne feriez-vous pas, si vous pouviez porter votre corps où l'ambition porte votre esprit ? Que d'excés, si vous aviez des forces & de la santé ? *Le même.*

Il est bien juste de souffrir par de douloureuses maladies la peine de nos pechez, & de souffrir pour Dieu, qui a souffert pour nous.

Qu'y a-t-il de plus juste, que de souffrir avec soûmission la peine de notre peché, que de vouloir ce que Dieu veut, que de lui rendre la pareille, en lui offrant peines pour peines, douleur pour douleur, souffrances pour souffrances, non pas à la verité comme les autres débiteurs, qui s'acquittent en payant leurs dettes ; car plus nous souffrons pour Dieu, plus nous lui sommes obligez. Quelle consolation de pouvoir quelquefois, & souvent même, sans mourir, participer à la gloire & à la couronne des Martyrs ! Ce n'est plus le temps des persecutions, je l'avouë ; mais c'est le temps de souffrir pour Dieu ; quand lui-même nous afflige de quelque douloureuse maladie. Ce n'est plus le temps des combats sanglans, mais c'est toûjours celui des couronnes, & nous n'avons besoin pour les meriter que d'être patiens dans nos maux, & de les souffrir avec soûmission. Etes-vous donc affligé de quelque maladie ? souffrez patiemment, & vous participerez aux merites des Martyrs. Etes-vous abattu dans un lit, sans vigueur & sans force, & sans esperance de guerir ? loüez Dieu comme le saint homme Job, & vous voilà Martyr comme lui, au sentiment de Saint Chrysostome qui lui donne ce nom. *M. l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, Sermon sur ce sujet.*

Nous devons tâcher de tirer du fruit de nos maladies, & de ne pas les rendre inutiles pour notre salut.

Inutilement sommes-nous malades, si nous ne tirons de l'infirmité du corps dequoi guerir celle de l'esprit. Inutilement Dieu nous met-il dans cet état, si nous n'entrons dans les desseins de sa Providence. Inutilement même employera-t-il d'autres moyens pour nous sanctifier, si celui-là ne nous sanctifie pas, parce que s'il y a quelque chose qui soit capable de nous détacher du monde, & d'affranchir notre esprit de la servitude du corps, c'est la maladie : car, comme dit Salvien, elle éguise la pointe de l'ame, & à mesure que les forces du corps l'abandonnent, celles de l'esprit augmentent & se renouvellent, & l'on peut dire que c'est être sain, que de ne pas l'être toûjours, & d'être quelquefois malade. *Le même.*

Nous serions de grands Saints, si nous étions tels durant la santé que nous sommes dans la maladie.

Il seroit à souhaiter que nous fussions tels dans la santé que nous sommes dans la maladie, & que nous promettons d'être à l'avenir : car quelles promesses & quelles resolutions ne fait-on point pour peu qu'on se voye en peril, ou qu'on sente de mal ? Ce sont d'ordinaire les plus beaux sentimens du monde : ce ne sont que reflexions continuelles sur les miseres de la vie, sur la caducité des choses humaines, la vanité du monde, l'aveuglement de l'esprit humain. On ne veut entendre parler que de Dieu, que de Penitence, que de Sacremens. Le plus libertin veut être homme de bien : le plus ambitieux & le plus avare, ne veut plus penser qu'aux choses du ciel : ils veulent tout, ils promettent tout : grand regret du passé, grande resolution pour l'avenir ; mais aussi-tôt que le peril est passé, & que la santé commence à se rétablir, vous voyez cette passion rentrer peu à peu dans ses droits, les mêmes sentimens, les mêmes actions. *Le même.*

La plûpart des hommes abusent de leur santé.

Quel usage la plûpart des hommes font-ils de la santé ? Combien de jeunes gens, qui la font servir à toutes les passions de leur âge : *Coronemus nos rosis.* Divertissons-nous, se disent-ils les uns aux autres, pendant que nous en avons le temps. Quel usage en fait cette femme ou cette fille mondaine, que de la faire servir à sa vanité, à une vie molle & sensuelle, aux divertissemens, à certains commerces qu'on n'ose nommer, certaines libertez qu'on n'ose approuver. Quel usage en fait cet homme de lettres, qu'à lire, ou à faire des livres pernicieux, ou du moins à contenter sa curiosité & celle des autres ? Quel usage en font tous les gens d'affaires, que de travail-

ler jour & nuit à faire leur fortune, & à établir leur maison, sans penser presque jamais, ou du moins tres-peu à l'éternité? *Si sani sunt, sancti non erunt*, dit un saint Pere. *In vacuum laboravi, sine causa, & vane fortitudinem meam consumpsi.* Isaïæ 49. Malheureux que je suis, j'ai donc inutilement usé ma santé, épuisé mes forces, & beaucoup travaillé pour le monde, sans rien faire pour mon salut! Cette santé que Dieu m'avoit donnée; cette vigueur, cette force du corps, ce bon temperament, cette constitution si heureuse, dont je pouvois tirer de si grands avantages pour l'éternité, & pour le temps même: tout cela m'a donc été inutile; tout cela n'a donc servi qu'à l'avarice & à l'ambition, au divertissement & au plaisir d'une vie molle. Ah! venez douleurs, maladies, infirmitez, venez me punir du mauvais usage d'une santé, qui devoit être employée au service de Dieu. *Le même.*

Dieu nous envoye des maladies pour nous détacher du monde.

Pendant qu'un voluptueux joüit d'une parfaite santé, il ne peut détacher son cœur de ses plaisirs; mais Dieu pour l'en détacher, lui envoye une maladie continuelle & fâcheuse, qui le bannit du commerce du monde, qui l'éloigne des affaires, qui lui ôte le goût des plaisirs; alors il commence à sentir qu'il ne faut plus compter sur les douceurs de la vie. Impatient alors, & accablé sous le poids de son mal, il s'écrie comme Antiochus: Helas! dans quelle tristesse suis-je plongé, moi, pour qui le monde avoit tant d'attraits, & où je trouvois tant de charmes: *In quos fluctus tristitiæ deveni, qui jucundus eram, &c. Sermon manuscrit.* 1. *Mach.* 6.

Il est difficile de se soûmettre à la volonté de Dieu en cet état, dans une maladie longue & fâcheuse, & c'est alors qu'on

Plus il est difficile de se soûmettre à la volonté de Dieu en cet état, plus il faut que notre amour soit ardent pour nous y conformer. Or quoi de plus difficile, je vous prie, que de se soûmettre aux ordres de la Providence, lorsque la maladie fâcheuse nous attache continuellement au lit, qu'elle nous prive de tout commerce avec le monde, & que la nature est accablée sous le poids du mal? C'est sans doute alors que celui-là aime son Dieu, qui reçoit avec actions de graces l'infirmité qu'il lui envoye: car pour cela, il faut que la nature n'agisse plus; il faut que l'homme n'agisse plus en homme, mais en copie fidelle d'un Dieu souffrant. Il faut que son amour soit constant, heroïque, pur, desintereſſé. C'est en un mot, par là, qu'il connoît si son amour pour Dieu est veritable: c'est là où tant de personnes, qui se croyoient absolument attachées à Dieu, ont reconnu que leur amour étoit foible & languissant: mais quand il a été épuré par le feu de cette tribulation sensible, alors celui-là peut dire comme l'Apôtre, que rien ne pourra jamais le separer de l'amour de Jesus-Christ. *Le même.*

lui témoigne davantage son amour.

De tous les maux de cette vie, les maladies sont les plus sensibles. *Psal.* 70.

C'est proprement dans la maladie, que nous pouvons dire à Dieu, selon Saint Augustin, ne vous éloignez pas de moi, Seigneur, parce que la tribulation est proche: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est.* Tandis qu'on nous enleve nos biens, dit ce saint Docteur; tandis qu'on se contente de noircir notre reputation par des injures, & par des calomnies; tandis que la haine de nos persecuteurs se termine à nous exiler de notre patrie, la tribulation est encore éloignée de nous; parce qu'il nous est facile de mépriser les biens de fortune, de nous élever au-dessus de l'estime, & de la reputation des hommes, & nous consoler de l'exil auquel on nous a condamnez. Mais lorsque la maladie attaque & afflige nos corps, la tribulation est proche de nous, puisqu'elle nous suit par tout, & qu'il ne nous est pas possible de ne pas sentir ce qui se passe dans nous-mêmes. Aussi voyons-nous que le demon après avoir enlevé à Job ses biens & ses enfans, ne crût pas l'avoir assez affligé, qu'il ne l'eût couvert d'ulceres, & ne lui eût fait sentir de grandes douleurs. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

MARIAGE.

La Sainteté du Mariage; les devoirs & les obligations attachez à cet état, &c.

AVERTISSEMENT.

QUoi que le Mariage soit une chose sainte, & qu'il soit élevé à la dignité de Sacrement par le Fils de Dieu mesme, il n'y a point de matiere où le Prédicateur ait besoin d'apporter plus de précaution, qu'en parlant du Mariage; d'un costé la pureté de notre langue ne permet pas d'user d'expressions qui puissent tant soit peu souiller l'imagination, & offenser les oreilles chastes; ce qu'il est assez difficile d'éviter. D'ailleurs la corruption du siécle est telle, & le panchant du cœur humain vers la sensualité, qu'il se fait un plaisir malin tantost de trouver occasion de rire, & de railler; tantost de penser aux choses dont le Prédicateur s'efforce d'eloigner la pensée, & tantost enfin de censurer celui qui entreprend de parler des dangers, & des desordres d'un état, dont il n'a nulle experience, & qu'il devroit lui-mesme ignorer.

Il faut donc user de précaution, soit dans les choses dont on parle, soit dans la maniere dont on les dit. Mais d'un autre costé, je ne crois pas qu'un Prédicateur Evangelique, qui doit travailler à corriger les abus & les déreglemens de tous les états, doive, sous ce prétexte, omettre, quand l'occasion s'en presente, de reprendre, & de blamer ceux qui se commettent dans l'état le plus commun, & le plus necessaire de la vie, d'instruire ceux qui y sont engagez de leurs obligations & de leurs devoirs, de la maniere qu'ils se doivent comporter dans leurs familles, d'avertir ceux qui s'y engagent legerement, & sans vocation, des dangers qu'ils courent, & des malheurs à quoi ils s'exposent.

Pour traiter donc ce sujet d'une maniere qui aille à édifier les Auditeurs, nous laisserons

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

aux Theologiens, aux Casuistes, & aux Confesseurs le soin d'en venir à des détails, que la dignité de la Chaire ne permet pas aux Prédicateurs; & nous ramasserons seulement les choses qui peuvent estre dites honnestement, & fructueusement en public. Que s'il y a d'autres sujets, qui peuvent avoir quelque liaison avec celui-ci, tels que pourroient estre la vocation à un état en general, l'impureté, les soins & les embarras du monde, & qu'on les veuille faire entrer dans le dessein qu'on a choisi, on peut les voir dans leur lieu, & consulter l'ordre alphabetique, ou la Table generale qui les indiquera.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. LE meilleur moyen de regler les villes, & les royaumes, & de corriger tous les abus & les desordres qui se commettent dans toutes les societez, c'est sans contredit, de sanctifier les personnes qui vivent dans le Mariage, parce que les villes & les royaumes étant composez de familles, si ces familles sont bien reglées, toute la republique le sera infailliblement. De là vient, que la morale enseigne qu'une famille est un petit royaume, & qu'un royaume est une grande famille. C'est pourquoi, afin de se sanctifier en cet état, de rendre un mariage heureux, & en faire une source de benedictions, je veux examiner dans ce discours: 1°. Ce qu'on doit faire avant que de s'engager dans cet état. 2°. De quelle maniere on y doit vivre & s'y comporter quand on y est engagé.

Aristot. l. 3. Politic. c. 14.

Premiere Partie. Ce qu'on doit faire avant que d'embrasser un état, où il y a sans doute de grands dangers, & de grands empêchemens pour le salut, consiste en trois choses. 1°. A consulter Dieu, pour connoître par des signes moralement certains, si l'on est appellé à ce genre de vie; car quoi qu'on ne puisse douter que Dieu ne soit l'auteur du mariage, puisque c'est lui qui l'a établi entre le premier homme & la premiere femme, & qu'ainsi on peut dans cette condition arriver à une tres-haute sainteté, comme ont fait un Abraham, un Isaac, & un Jacob, & tant d'autres grands serviteurs de Dieu: il est cependant tres-constant que tous ne sont pas appellez au mariage, d'où vient que tel, qui se sauveroit dans la Religion, ne fait pas son salut en cet état. C'est pourquoi, avant que de s'y engager, il faut consulter Dieu, pour sçavoir s'il nous y veut, selon les regles que nous avons données, en parlant de la vocation en general. 2°. Il faut demander à Dieu qu'il nous adresse la personne avec laquelle nous devons faire cette alliance si étroite, afin de faire notre salut en le servant fidelement: parce que comme nous assure le Saint Esprit par la bouche du plus sage des hommes, la femme vertueuse & sage est un present de Dieu, & que celui qui a fait l'heureuse rencontre d'une telle femme, a trouvé un grand bien, & recevra de la joye de la part du Seigneur. Ce qui se dit des femmes, se doit dire des hommes pour la même raison. D'où vous voyez qu'il est important aux personnes qui songent au mariage, de demander instamment au Seigneur qu'il leur donne une personne avec qui ils puissent vivre en paix, travailler à leur salut, & se sanctifier. Mais il ne faut pas se rapporter tellement à Dieu de cette affaire, qu'on ne se mette aussi en peine d'en faire le choix; d'examiner les bonnes qualitez de celui ou de celle avec qui on a dessein de faire alliance, & sur-tout, d'avoir plus d'égard à la vertu, & aux bonnes mœurs, qu'aux richesses, & aux autres avantages qu'on en peut retirer, &c. 3°. Il faut entrer dans cet état, pour les fins, pour lesquelles Dieu l'a institué, telles que sont celles que rapporte l'Apôtre Saint Paul, d'éviter l'incontinence, & les desordres où la sensualité nous porte; de mettre des enfans au monde, non tant pour perpetuer son nom & sa famille, & laisser des heritiers de ses biens, que pour en faire des saints par la bonne éducation, qu'on est resolu de leur donner; & enfin, pour vivre en la compagnie d'une personne, qui nous étant affectionnée, nous aide à supporter plus aisément les incommoditez de cette vie, &c.

Prov. 19. Ibid. 18.

Seconde Partie. La maniere dont on doit vivre & se comporter, quand on est engagé dans cet état, consiste à s'acquitter des obligations & des devoirs qui y sont attachez, lesquels se rapportent à ces trois en general, qui renferment les particuliers. 1°. A l'amour conjugal, c'est-à-dire, l'affection que les personnes mariées doivent mutuellement avoir l'un pour l'autre, afin de demeurer ensemble toute leur vie, pour supporter reciproquement leurs défauts, & avoir une parfaite confiance, que la femme doit témoigner par sa soûmission parfaite, & le mari par sa moderation; il ne faut pas que la superiorité qu'a l'un, soit imperieuse, ni que la soûmission de l'autre tienne de la servitude & de l'esclavage; mais que l'amour regle & conduise tout, autrement le mariage deviendra un joug insupportable, & une croix continuelle. 2°. A se garder mutuellement une inviolable fidelité, qu'ils se sont promise en presence des autels; mais sans jalousie, sans ces soupçons ordinairement mal fondez, & sans prendre ombrage l'un de l'autre sur les moindres apparences; parce que c'est là la cause des dissensions, des divorces, & des ruptures qui éclatent, & en un mot, de tous les mauvais ménages. 3°. A partager ensemble les soins, les charges d'une famille dont ils sont les chefs, les biens & les maux, les disgraces qui y arrivent, à s'entr'aider enfin en toutes choses.

II. ON peut montrer dans un discours, que les personnes mariées peuvent dans cet état arriver à la perfection du Christianisme, & devenir de grands Saints.

1°. En s'acquittant fidelement des devoirs & des obligations attachées à cet état. 2°. En pratiquant les vertus qui ne sont pas incompatibles avec cet état; soin des domestiques, éducation des enfans; en souffrant les incommoditez, &c. 3°. En servant Dieu fidelement dans leur état, & s'acquittant des devoirs de Chrétiens, &c.

III. ON peut aussi faire voir dans les deux parties d'un juste Sermon: 1°. La dignité & l'excellence du Sacrement de Mariage, que

Ad Eph. 5. l'Apôtre appelle un grand Sacrement; *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo & in Ecclesia.* 2°. Les dispositions qu'il faut apporter pour le recevoir dignement.

Pour le premier Point; il faut faire voir que c'est en effet un grand Sacrement: 1°. A raison de celui qui l'a institué, qui est Dieu même, dans le Paradis terrestre, & dans l'état d'innocence. 2°. A raison de ce qu'il signifie, & de ce qu'il represente; sçavoir, l'union de Jesus-Christ avec son Eglise. 3°. Pour les grandes obligations auſquelles on s'engage, & qui ont besoin de grands secours du ciel.

Second Point; il consiste à faire voir les dispositions qui sont necessaires pour recevoir les graces attachées à ce Sacrement, & pour embrasser cet état sans courir danger de s'y perdre. 1°. Y entrer avec un grand desir d'y faire son salut, & pour cela, consulter la volonté de Dieu, & ne s'y point engager sans avoir bien examiné sa vocation. 2°. N'entrer dans cet état qu'avec une sainte intention, & une bonne fin, semblable à celle que Dieu même a euë dans l'institution de ce Sacrement. 3°. Etre en état de grace, pour ne pas faire un sacrilege de ce Sacrement, qui est pour sanctifier ceux qui embrassent cet état avec les dispositions requises.

IV. Premierement, faire voir que le mariage est appellé saint, & qu'il l'est effectivement. 1°. Dans son principe, c'est Dieu qui l'a institué, & Jesus-Christ qui l'a élevé à la dignité de Sacrement, quoi que de sa nature il ne soit qu'un contract civil. 2°. Dans sa fin & dans son motif, qui dans les vûës de Dieu sont saints, & dans les nôtres doivent être surnaturels. 3°. Dans ce qu'il signifie & ce qu'il represente, qui est l'union de Jesus-Christ avec son Eglise.

Secondement, le moyen de se sanctifier dans cet état, c'est d'en remplir tous les devoirs & les obligations. 1°. D'y garder la fidelité mutuelle qu'on s'est promise. 2°. D'y conserver la paix & la bonne intelligence, par une affection, & une confiance reciproque. 3°. De travailler de concert à leur salut, & à procurer celui de leur famille.

V. On peut reduire les obligations des personnes mariées à trois sortes de devoirs en general, dont l'explication en détail peut remplir un discours.

1°. A ce qu'ils doivent à Dieu en cet état, l'observation exacte de ses préceptes, sans se persuader que le mariage dispense d'aucun. 2°. A ce que les deux parties se doivent mutuellement, la fidelité, l'affection reciproque, la confiance parfaite. 3°. A eux-mêmes personnellement, & à leur famille; le soin de leur salut & de celui de leurs domestiques.

VI. Il y a trois choses à considerer dans le mariage, qui peuvent fournir à de solides reflexions morales, & servir de matiere à un discours.

1°. Sa sainteté, qui nous oblige à ne pas nous y engager par des respects humains, par passion, ou par quelque interêt temporel. 2°. Les devoirs & les obligations; ce qui nous oblige à bien examiner, si Dieu nous y appelle, & si nous sommes capables de nous acquitter des charges qui sont inseparables de cet état. 3°. Ses avantages & ses dangers pour le salut, qu'il faut bien considerer, pour se prévaloir des uns, & éviter les autres.

VII. 1°. Il faut être appellé de Dieu pour satisfaire aux obligations du mariage. 2°. Il faut être prévenu de l'esprit de Dieu, pour supporter les peines du mariage. 3°. Il faut être conduit par une grace particuliere de Dieu, pour éviter les dangers du salut, qui se trouvent dans le mariage. *Pris des Essais de Sermons pour la Dominicale, sur le second Dimanche après l'Epiphanie.*

VIII. Pour une instruction utile sur ce sujet, on peut prendre ces deux Points qui renferment tout ce qui s'en peut dire.

1°. Comme on doit entrer & s'engager dans cet état. 2°. Comment on y doit vivre. On peut faire voir dans le premier, qu'il est besoin de bien consulter Dieu pour embrasser cet état plûtôt qu'un autre; & dans le second, les principales dispositions qu'on doit apporter, pour rendre un mariage heureux. *Pris de Monsieur de la Font, dans ses Entretiens Ecclesiastiques, pour le second Dimanche après l'Epiphanie.*

IX. Voici deux propositions qui peuvent servir de sujet & de partage d'un discours.

1°. On peut se sauver dans le mariage, puisque c'est un état saint, institué de Dieu, auquel Dieu appelle plusieurs, & que Saint Paul conseille à quelques-uns. 2°. De tous les états, le plus dangereux pour le salut est le mariage; parce que selon le sentiment de Saint Jerome, il y faut accorder des choses qui paroissent incompatibles: le soin des biens temporels, avec le détachement d'esprit de ces mêmes biens; l'affection la plus tendre pour la créature, avec une fidelité inviolable au Créateur; & enfin, la chasteté conjugale, qui est la plus difficile de toutes, parce qu'il n'est rien de plus aisé, que de passer les bornes, dans lesquelles la liberté du mariage est renfermée. *Essais de Sermons, pour le second Dimanche après l'Epiphanie.*

X. Sur les causes des mauvais mariages qui sont si ordinaires dans le monde.

1°. C'est que les peres & les meres, au lieu de consulter Dieu, quand il s'agit de pourvoir leurs enfans, n'ont que des vûës purement humaines, sans consulter Dieu, ni compter en aucune maniere sur sa Providence. 2°. C'est que les enfans, au lieu d'appeller Jesus-Christ à leur mariage, & la sainte Vierge, qui est la Mere de la pureté, se laissent aller au panchant d'une passion aveugle, &c. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur ce même Evangile.*

XI. On peut considerer le mariage, ou comme un lien, qui unit les hommes avec les hommes, les familles avec les familles, le cœur & la volonté d'un homme avec le cœur & la volonté d'une femme; ou comme un remede contre la convoitise, qui feroit d'épouvantables ravages dans le monde, si Dieu n'avoit trouvé ce moyen pour sanctifier des plaisirs, qui sont criminels hors ce Sacrement; ou comme un bien public, puisqu'il est institué pour donner des membres à l'Etat, & pour élever des enfans qui doivent perpetuer la Republique, & en soûtenir les interêts. D'où l'on peut tirer ces justes conclusions.

1°. C'est un lien qui doit unir les familles, & les cœurs de ceux qui embrassent cet état; donc il faut se donner de garde d'en faire une source de division, par le mauvais choix qu'on fait de la personne avec qui l'on veut faire alliance, par l'inégalité d'âge, de biens, de condition, &c. 2°. C'est un remede contre

l'impureté ; il faut donc prendre garde d'en faire une source & une occasion continuelle de peché, en prophanant la sainteté de ce Sacrement, par des excés criminels, ou par des débauches infames. 3°. Enfin, c'est un bien public ; il faut donc se donner de garde d'en faire la calamité publique de l'Etat, en élevant mal des enfans qui en doivent faire la gloire. *Pris des Discours Chrétiens, Discours sur le même Evangile.*

XII. Deux propositions qu'il est facile de prouver.

La premiere, qu'il n'y a point d'état où Dieu doive davantage être consulté, avant de s'y engager, cette affaire étant de la derniere importance pour le salut.

La seconde, qu'il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin d'être fidele à Dieu, à cause des obligations des mariez ; de l'embarras, des soins, & des difficultez qui ont coûtume de détourner du service de Dieu ceux qui sont engagez dans cet état. *Pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne. Sermon du Mariage.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin a fait un livre, *de Bono Conjugii*, & un autre, *de Nuptiis & Concupiscentia*, où il dit beaucoup de choses qui regardent ce sujet.

Le même, *lib. 9. de Genesi ad litteram*, rapporte les biens qui se trouvent dans le mariage, & les regles qu'il y faut garder.

Le même, dans le livre *de Virginitate*, dit encore beaucoup de choses sur ce sujet.

Le même, *l. 2. de Symb. ad Cathecum.* montre comme le Fils de Dieu à la mort, fit l'Eglise son Epouse.

Saint Ambroise, *l. de Abraham*, détourne les Chrétiens de se marier avec des femmes heretiques.

Le même, *l. de Virginitate*, parle souvent du Mariage, & de ce qui le peut rendre heureux ou malheureux, & compare cet état avec celui des Vierges.

Le même, *l. 5. Hexamer. c. 7.* enseigne que les personnes mariées doivent souffrir les défauts & les mauvaises humeurs les unes des autres.

Saint Jerôme, *l. 1. adverſ. Jovinian.* refute l'erreur de cet Heretique, qui enseignoit que l'état du mariage égaloit en dignité, & en merite l'état de la virginité.

Le même, *Epist. ad Latam*, fait l'éloge de sa famille, où tout étoit bien reglé, & de cette vertueuse femme, qui par sa pieté convertit son mari, & fit de ses enfans de vertueux Chrétiens.

Saint Chrysostome, *Homil. 21. in Epist. ad Ephes.* montre la grandeur de cet état, par l'obligation de quitter pere & mere, pour vivre en societé.

Le même, *Homil. 4. in 2. ad Timoth.* parle de l'union & de la concorde qui doit être entre les gens mariez.

Le même, *Homil. 57. ad Popul. Antioch.* montre que les soins du mariage ne sont point un obstacle à la sainteté, par l'exemple des anciens Patriarches & Prophetes.

Le même, *Homil. 21. in Epist. ad Ephes.* propose l'exemple d'Anne la Prophetesse, pour montrer que les personnes mariées doivent offrir à Dieu leurs enfans, avant même qu'ils soient conçus.

Le même, *Homil. 38. in Genesim*, montre la condescendance que les maris doivent avoir pour leurs femmes, par celle qu'Abraham eut pour Sara, & parle de la paix & de la concorde qui doit être entre eux.

Le même, *Homil. 48. in Genesim*, parle du choix que les hommes doivent faire de leurs épouses, & des qualitez qu'ils y doivent principalement considerer.

Le même, *Homil. 57. in Genesim*, rapporte les causes des divisions qui arrivent dans les familles entre le mari & la femme.

Le même, *Homil. 26. in 1. Epist. ad Corinth.* donne d'excellens préceptes à la femme, comme elle doit agir avec son mari, pour avoir la paix & entretenir l'union.

Le même, dans la même Homelie, donne aussi des préceptes aux maris, comme ils se doivent comporter envers leurs femmes.

Le même, dans l'exhortation sur le chapitre 18. de Saint Matthieu, montre qu'il est bon de marier les jeunes gens de bonne heure, pour prévenir les excés de la jeunesse.

Le même, Sermon neuviéme sur ces paroles : *Mulier alligata est, &c.* rapporte les malheurs des mariages, quand on s'engage legerement en cet état, par passion, & par d'autres motifs humains.

Le même, *Sermon. 18. de diversis*, montre qu'il faut invoquer la protection de Dieu, pour s'engager dans le mariage, & les malheurs qui arrivent faute de son secours.

Le même, *Homil. 20. super Epist. ad Ephes.* montre avec quelle douceur un mari doit traiter sa femme, & quelle conduite il doit garder avec elle.

Saint Basile de Seleucie, *l. de vera Virginit.* rapporte les miseres, & les chagrins que souffre une femme avec un mauvais mari.

Tertullien, qui s'est declaré contre les secondes nôces, *lib. 2. ad uxorem, c. 9.* parlant du mariage Chrétien, dépeint en termes forts, les qualitez que doivent apporter à cet état ceux qui veulent se marier, & les exercices de pieté ausquels ils doivent s'employer.

Saint Cyprien, *l. de singularit. Cleric.* parle de la retraite, & de la separation volontaire des personnes mariées, pour un temps, afin de vaquer à la priere, & il regarde ces separations comme des miracles.

Hugues de Saint Victor, *l. ad socium volentem uxorem ducere.* Les Livres spirituels & autres.

Le Catechisme du Concile de Trente.

Saint François de Sales, partie troisiéme de l'Introduction à la Vie Devote, ch. 38. donne d'excellens avis aux gens mariez.

Le Pere Cordier, Tome 1. de la sainte Famille, ch. 1. & seq. traite de tout ce qui regarde ce sujet.

Le même, dans le Tome troisiéme, chapitre 19. où il traite des alliances, fait un long & ample traité du Mariage, & semble n'avoir rien omis.

Livre intitulé, *Regles chrétiennes pour entrer & pour vivre saintement dans le mariage*, où est ramassé tout ce qui regarde ce sujet.

Livre intitulé, *le Reglement des familles.*

Autre livre intitulé, *de la Jalousie, ou des*

moyens d'entretenir la paix dans les mariages.

Livre intitulé, *Morale Chrétienne de Jonas, ancien Evêque d'Orleans*, traduit par un Religieux Benedictin, livre second, où il est traité fort au long du Mariage.

Marchantius, *in Candelabro mystico*, traite fort au long ce sujet.

Canisius, *part. 2. de Matrimonio.*

Raynerius de Pisis, *in Pantheologia.*

Tous les Theologiens, Casuistes, & Catechistes, qui ont traité des Sacremens.

Salazar, & Cornelius à Lapide, sur le 21. chap. des Proverbes.

Cambolas, seconde partie, chapitre cinquiéme, §. 2.

Les Dialogues spirituels du Pere Surin, ch. 12. du second Tome.

Morale sur le *Pater*, livre 1. section troisiéme, article premier, traite ce sujet assez au long.

Petrarque, Dialogue 47.

Instruction de la Jeunesse, partie cinquiéme, chapitre douze, par Monsieur Gobinet.

Les Prédicateurs recens.

Monsieur Joly, Prône pour le second Dimanche d'après l'Epiphanie.

Monsieur Sarasin, Tome 2. de son Avent, discours 20. explique les loix que Jesus-Christ a faites pour les gens mariez.

Pere Mathias Faber, dans l'exhortation septiéme sur ce sujet.

Le même, dans le second Dimanche après l'Epiphanie, *conc.* 1. 2. 3. 4. & 8.

Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le second Dimanche d'après l'Epiphanie.

L'Auteur des Discours Chrétiens sur le même Dimanche.

L'Abbé de Monmorel, Discours sur l'Evangile du même Dimanche.

Le Pere Texier, dans sa Dominicale, Sermon sur le même Evangile.

L'Auteur des Discours Moraux, en a un sur le même sujet.

Dans les Essais de Sermons pour la Dominicale, le premier dessein pour le second Dimanche d'après l'Epiphanie, est sur le Mariage.

L'Auteur des Actions Chrétiennes, dans la seconde partie du Panegyrique de Sainte Anne.

Tous ceux qui ont fait le Panegyrique de Saint Joseph, ont aussi parlé du Mariage, à l'occasion de celui de ce grand Saint avec la sainte Vierge.

Ceux qui ont fait des Lieux Communs sur ce sujet.

Grenade, dans ses Lieux Communs.

Busæus, *in libro de Statibus, de Statu matrimonii.*

Peraldus, *Tom. 1. titulo Temperantia. c. 14. & seq.*

Lohner, *verb. Matrimonium.*

Engelgrave, *sur le second Dimanche après l'Epiphanie.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

NOn est bonum esse hominem solum, faciamus ei adjutorium simile sibi. Genes. 2.

IL n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui.

Sub viri potestate eris, & ipse dominabitur tui. Genes. 3.

Vous serez sous la puissance de votre mari, & il vous dominera.

Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum. Proverb. 18.

Celui qui a trouvé une bonne femme, a trouvé un grand bien.

Qui expellit mulierem bonam, expellit bonum. Ibidem.

Celui qui chasse une femme vertueuse, rejette un grand bien.

Melius est habitare in terra deserta, quàm cum muliere rixosa & iracunda. Proverb. 21.

Il vaut mieux habiter dans une terre deserte, qu'avec une femme querelleuse & colére.

Gratia super gratiam, mulier sancta & pudorata. Eccli. 26.

La femme sainte & pleine de pudeur, est une grace qui passe toute grace.

Mulier diligens, corona est viro suo. Prov. 12.

La femme vigilante est la couronne de son mari.

Noli discedere à muliere sensata & bona, quam sortitus es in timore Domini Eccli. 7.

Ne vous separez point de la femme sensée & vertueuse, que vous avez reçuë dans la crainte du Seigneur.

Beatus qui habitat cum muliere sensata. Eccli. 25.

Heureux celui qui demeure avec une femme de bon sens.

Datum Dei est, mulier sensata & tacita. Eccli. 26.

La femme de bon sens, & qui sçait se taire, est un don de Dieu.

Domus, & divitiæ dantur à parentibus; à Domino autem propriè uxor prudens. Prov. 19.

Le pere & la mere donnent les maisons & les richesses; mais c'est proprement le Seigneur qui donne à l'homme une femme sage.

Mulieris bona beatus vir. Eccli. 26.

Le mari d'une femme qui est bonne est heureux.

Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis. Ibidem.

La femme vertueuse est un excellent partage, c'est le partage de ceux qui craignent Dieu, & elle sera donnée à un homme pour ses bonnes actions.

In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo, & hominibus: concordia fratrum, & amor proximorum, & vir & mulier benè sibi consentientes. Eccli. 25.

Trois choses plaisent à mon esprit, qui sont approuvées de Dieu & des hommes: l'union des freres, l'amour des proches, un mari & une femme qui s'accordent bien ensemble.

Accipies virginem cum timore Domini, amore filiorum magis quàm libidine ductus. Tob. 6.

Vous prendrez cette fille dans la crainte du Seigneur, & dans le desir d'avoir des enfans plûtôt que par un mouvement de passion.

Qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum à se, & à sua mente excludant, & suæ libidini vacent, habet potestatem damonium super eos. Ibidem.

Lorsque des personnes s'engagent dans le mariage, de maniere qu'ils banniſſent Dieu de leur cœur & de leur esprit, & qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur brutalité, le demon a pouvoir sur eux.

Commorari leoni & draconi placebit, quàm habitare cum muliere nequam. Eccli. 25.

Il vaut mieux demeurer avec un lion, & avec un dragon, que d'habiter avec une méchante femme.

Propter hoc dimittet homo patrem, & matrem, & adhærebit uxori suæ, & erunt duo

Pour cette raison l'homme abandonnera son pere & sa mere, & il demeurera attaché à sa femme, & ne

in carne una. Matth. 19.

Omnis, qui dimittit uxorem ſuam, & alteram ducit, mœchatur: & qui dimiſſam à viro ducit, mœchatur. Luc. 16.

Vocatus eſt Jeſus, & diſcipuli ejus ad nuptias. Joan. 2.

Quod Deus conjunxit, homo non ſeparet. Matth. 19.

Quæ ſub viro eſt mulier, vivente viro, alligata eſt legi; ſi autem mortuus fuerit vir ejus, ſoluta eſt à lege viri. Ad Roman. c. 7.

Qui matrimonio jungit virginem ſuam, benè facit: & qui non jungit, melius facit. 1. ad Corinth. c. 7.

Alligatus es uxori? noli quærere ſolutionem. Solutus es ab uxore? noli quærere uxorem. Ibidem.

Si acceperis uxorem, non peccaſti; & ſi nupſerit virgo, non peccavit; tribulationem tamen carnis habebunt hujuſmodi. Ibidem.

Qui ſine uxore eſt, ſollicitus eſt quæ Domini ſunt, quomodò placeat Deo. Qui autem cum uxore eſt, ſollicitus eſt quæ ſunt mundi, quomodò placeat uxori, & diviſus eſt. Ibidem.

Mulier innupta, & virgo, cogitat quæ Domini ſunt, ut ſit ſancta corpore, & ſpiritu. Quæ autem nupta eſt, cogitat quæ ſunt mundi, quomodò placeat viro. Ibidem.

Propter fornicationem unuſquiſque ſuam uxorem habeat, & unaquæque ſuum virum habeat. Ibidem.

Iis, qui matrimonio juncti ſunt, præcipio non ego, ſed Dominus, uxorem à viro non diſcedere: quòd ſi diſceſſerit, manere innuptam, aut viro ſuo reconciliari. Ibidem.

Et vir uxorem non dimittat. Ibidem.

Caput autem mulieris, vir. Ibidem, c. 11.

Non enim vir ex muliere eſt, ſed mulier ex viro. Etenim non eſt creatus vir propter mulierem, ſed mulier propter virum. Ibidem.

Sanctificatus eſt vir infidelis per mulierem fidelem, & ſanctificata eſt mulier infidelis per virum fidelem. 1. ad Corinth. c. 7.

Viri diligite uxores veſtras, & nolite amari eſſe ad illas. Ad Coloſſ. 3.

Unuſquiſque uxorem ſuam ſicut ſeipſum diligat. Ad Epheſ. 5.

Qui ſuam uxorem diligit, ſeipſum diligit: nemo enim umquam carnem ſuam odio habuit; ſed nutrit, & fovet eam, ſicut & Chriſtus Eccleſiam. Ibidem.

Mulieres viris ſuis ſubditæ ſint, ſicut Domino: quoniam vir caput eſt mulieris, ſicut Chriſtus caput eſt Eccleſiæ. Ibidem.

Viri diligite uxores veſtras, ſicut & Chriſtus dilexit Eccleſiam. Ibidem.

Sacramentum hoc magnum eſt, ego autem dico in Chriſto & in Eccleſia. Ibidem.

Uxor timeat virum ſuum. Ibidem.

Honorabile connubium in omnibus, & thorus immaculatus. Ad Hebr. 13.

Mulier ſalvabitur per filiorum generationem. 1. ad Timoth. 2.

Mulieres ſubditæ ſint viris ſuis, ut ſi qui non credunt verbo, per mulierum converſationem ſine verbo lucriſiant. 1. Petri c. 3.

feront tous deux qu'une même chair.

Quiconque quitte ſa femme, & en prend une autre, commet un adultere; & quiconque épouſe celle que ſon mari a quittée, commet un adultere.

Jeſus fut convié aux nôces avec ſes Diſciples.

Que l'homme ne ſepare point ce que Dieu a joint.

La femme mariée eſt liée par la loi du mariage à ſon mari, tant qu'il eſt vivant: mais lorſqu'il eſt mort, elle eſt dégagée de la loi qui la lioit à ſon mari.

Celui qui marie ſa fille, fait bien; mais celui qui ne la marie point, fait encore mieux.

Vous êtes lié avec une femme? ne cherchez point à vous délier; vous n'êtes point lié avec une femme? ne cherchez point de femme.

Que ſi vous épouſez une femme, vous ne pechez point; & ſi une fille ſe marie, elle ne peche pas auſſi; mais ces perſonnes ſentiront dans la chair des afflictions & des maux.

Celui qui n'eſt point marié, s'occupe du ſoin des choſes du Seigneur, & de ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu; mais celui qui eſt marié, s'occupe du ſoin des choſes du monde, & de ce qu'il doit faire pour plaire à ſa femme, & il ſe trouve ainſi partagé & diviſé.

Une femme qui n'eſt point mariée, & une vierge, s'occupe du ſoin des choſes du Seigneur, afin d'être ſainte de corps & d'eſprit; mais celle qui eſt mariée, s'occupe du ſoin des choſes du monde, & de ce qu'elle doit faire pour plaire à ſon mari.

Pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec ſa femme, & chaque femme avec ſon mari.

Quant à ceux qui ſont déja mariez, ce n'eſt pas moi, mais le Seigneur qui leur fait ce commandement, qui eſt que la femme ne ſe ſepare point de ſon mari; que ſi elle s'en ſepare, qu'elle demeure ſans ſe marier, ou qu'elle ſe reconcilie avec ſon mari.

Que le mari de même ne quitte point ſa femme.

L'homme eſt le chef de la femme.

L'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme; & l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.

Le mari infidele eſt ſanctifié par la femme fidelle, & la femme infidelle eſt ſanctifiée par le mari fidele.

Maris, aimez vos femmes, & ne les traitez point avec aigreur & avec rudeſſe.

Que chacun de vous aime ſa femme comme lui-même.

Celui qui aime ſa femme, s'aime ſoi-même; car nul ne hait ſa propre chair; mais il la nourrit & l'entretient, comme Jeſus-Chriſt fait l'Egliſe.

Que les femmes ſoient ſoûmiſes à leurs maris comme au Seigneur; parce que le mari eſt le chef de la femme, comme Jeſus-Chriſt eſt le chef de l'Egliſe.

Maris, aimez vos femmes, comme Jeſus-Chriſt a aimé ſon Egliſe.

Ce Sacrement eſt grand; je dis en Jeſus-Chriſt & en l'Egliſe.

Que la femme craigne & reſpecte ſon mari.

Que le mariage ſoit traité de tous avec honnêteté, & que le lit nuptial ſoit ſans tache.

La femme ſe ſauvera par les enfans qu'elle mettra au monde.

Que les femmes ſoient ſoûmiſes à leurs maris, afin que s'il y en a qui ne croyent pas à la parole, ils ſoient gagnez ſans parole, par la bonne vie de leurs femmes.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Le mariage d'Adam & d'Eve dans le Paradis terreſtre.

IL faut remonter à la naiſſance du monde, & aller chercher dans la premiere alliance, que Dieu fit de nos premiers parens, le modele d'un parfait mariage. Le Créateur après avoir formé le premier homme à ſa reſſemblance, & l'avoir orné de tous les avantages du corps & de l'eſprit, comme l'ouvrage de ſes mains, & le chef-d'œuvre de l'Univers; il le mit dans le Paradis terreſtre, où rien ne manquoit pour mener une vie pleine de delices: mais comme s'il eût manqué quelque choſe à ſon bonheur, s'il eût été ſeul dans ce lieu delicieux, il jugea à propos, dit l'Ecriture, de lui donner une compagne, qui lui

reſſemblât parfaitement, tant pour lui ſervir d'aide & de ſecours, que pour contribuer au deſſein de Dieu même; ſçavoir, de multiplier le genre humain, non par la création comme les Anges, mais par ſucceſſion, & par la propagation des hommes qui naîtroient de ces deux premiers. Dans cette vûë, il voulut les unir enſemble par le lien étroit du mariage, dont il voulut être le premier auteur, & comme le paranymphe, ainſi que parlent les ſaints Peres. Et voici comme il s'y prit pour faire cette premiere alliance, qui fut toute myſterieuſe dans ſon inſtitution, & dans la maniere qu'elle fut faite: car il ne forma pas Eve du limon de la terre, ainſi qu'il avoit formé Adam; mais il la forma d'une des côtes de ce premier homme, afin qu'elle eût un panchant naturel à lui être unie, & à ne faire qu'une même choſe avec lui. Les Peres remarquent d'ailleurs, que la femme ne fut point tirée de la tête de l'homme, de crainte que de là elle ne prît occaſion de prétendre quelque ſuperiorité: il ne voulut pas non plus la former de ſes pieds, de peur que l'homme ne prît de là ſujet de la traiter en eſclave; mais il la forma de la partie la plus proche de ſon cœur, pour lui apprendre qu'il la devoit conſiderer comme ſa compagne, & qu'il ne devoit pas tant faire avec elle une même chair, qu'un même cœur & un même eſprit.

Cette alliance fut encore myſterieuſe en ſon inſtitution: car comme, au rapport de Tertullien, Dieu en formant le corps du premier homme avoit en vûë celui de Jeſus-Chriſt, qui devoit naître d'une Vierge de ſa race; pareillement en faiſant cette alliance, il penſoit à celle que le Verbe Eternel devoit faire un jour avec la nature humaine; & celle que ce même Verbe incarné feroit enſuite avec ſon Egliſe, laquelle ſortiroit de ſon côté, & que le mariage des Chrétiens, qu'il éleveroit à la dignité de Sacrement, devoit repreſenter.

Le mariage d'Iſaac avec Rebecca.

Le mariage d'Iſaac & de Rebecca n'a été rapporté ſi au long par le Saint Eſprit dans l'Ecriture, qu'afin qu'il fût dans tous les ſiécles, le modele de tous les mariages chrétiens, & une preuve de ce que Salomon a dit depuis, que c'eſt proprement Dieu qui donne à l'homme une femme ſage. La prudence d'Abraham; la fidelité & pieté de l'entremetteur qui le negocia; l'amour ſi tendre d'Iſaac, le reſpect ſi profond de Rebecca; la moderation des parens de la fille, qui ne firent rien qu'après ſon conſentement; la modeſtie de la fille, qui exempte de toute paſſion ſuivit le choix de ſes parens; enfin le ſoin que tout le monde témoigna de conſulter la volonté de Dieu, & non les richeſſes ou la beauté, ſont autant de regles, qui doivent être inviolablement gardées dans toutes les alliances, & dont on ne peut s'éloigner ſans ſe mettre au hazard de contracter des mariages auſſi malheureux dans les ſuites, que celui d'Iſaac & de Rebecca a été heureux.

Le mariage du jeune Tobie avec Sara. *Tob. c. 8.*

Pour paſſer un grand nombre d'alliances ſaintes, qui ſe ſont faites durant le temps de la Loi, le ſeul livre de Tobie fait voir clairement combien les mariages des Saints ſont differens de ceux des prophanes. *Nous ſommes enfans des Saints*, dit le jeune Tobie, *& nous ne devons point nous marier de la maniere que font les infideles, qui ne connoiſſent point Dieu.* Et ſe propoſant la fin du mariage, il parle ainſi à Dieu: *Vous ſçavez, Seigneur, qui êtes le Dieu de nos Peres, que ce n'eſt point pour ſatisfaire ma paſſion, que je prens ma parente pour mon épouſe; mais par le ſeul deſir d'avoir des enfans qui vous loüent, & qui vous beniſſent éternellement.* Et dans le chapitre precedent, l'Ange témoigne que *l'homme qui craint Dieu, eſt digne d'avoir une bonne femme.* Auſſi Raguel, pere de Sara, qui epouſa le jeune Tobie, n'ignoroit pas d'où dépendoit le fruit & la benediction d'un mariage, lorſqu'il prit la main droite de ſa fille, & la joignit à celle de Tobie, en diſant: *Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob ſoit avec vous; que lui-même vous beniſſe, & qu'il verſe avec une pleine abondance ſes benedictions ſur vous.*

Punitions que Dieu exerce ſur ceux qui abuſent de la ſainteté du mariage.

Nous n'avons que trop d'exemples dans l'Ecriture, des châtimens que Dieu a exercez ſur ceux qui ont deshonoré un état ſi ſaint, & de ceux qui ont voulu y entrer par un motif impur. Les ſept maris de Sara que le demon étouffa, & ce que l'Ange Raphaël dit à ce ſujet, en ſont un témoignage tres-conſtant, & montrent que Dieu ne peut ſouffrir que l'impureté ouvre la porte du mariage. David pour avoir ôté Bethſabée à Urie, ne penſa-t-il pas perdre ſa couronne par la revolte d'Abſalom? & les calamitez imprévûës, qui ruïnent ſouvent des familles riches & puiſſantes, ſont ſouvent des châtimens de ce peché, lequel attire ſur elles la malediction du Seigneur. Et nous voyons dans la Geneſe, que les enfans de Seth, s'étant alliez aux filles de la famille de Caïn, uniquement à cauſe de leur beauté, Dieu proteſta alors que ſon eſprit ne demeureroit point avec l'homme, parce qu'il étoit devenu tout charnel. De maniere que quoi qu'il y eût d'autres crimes, qui attirerent la colere de Dieu, l'Ecriture ne fait mention que de l'abus du mariage, pour faire connoître l'abomination qui regnoit dans le monde, & la corruption des hommes, qui obligea Dieu à purger le monde par un déluge univerſel.

Pourquoi Dieu defendit à ſon peuple d'épouſer des femmes étrangeres.

Dieu dans l'ancienne loi avoit expreſſément défendu à ſon peuple de faire alliance avec des femmes étrangeres, dans la vûë qu'il avoit, & dans l'aſſurance qu'il leur donna, qu'infailliblement elles corromproient leur eſprit, après avoir corrompu leur cœur; & qu'elles les porteroient à adorer des idoles qui étoient les Dieux des Gentils. Ce qui ne ſe verifia que trop dans la perſonne de Salomon; & c'eſt l'exemple de la plus grande foibleſſe, & de la complaiſance la plus criminelle, qui a étonné tous les ſiécles, de voir ce Prince le plus ſage de tous les hommes, en venir à cet excés de folie & d'impieté dans ſa vieilleſſe, que de bâtir des temples aux Dieux de ſes femmes & de ſes concubines, & d'adorer leurs fauſſes divinitez, après les dons & les bienfaits qu'il avoit reçus du vrai Dieu. Ce qui eſt encore arrivé à quelques-uns de ſes ſucceſſeurs, comme à Achab, dont l'Ecriture dit qu'*il fut vendu à l'iniquité pour commettre le mal en preſence du Seigneur, pouſſé par ſa femme l'impie Jezabel, juſqu'à adorer les idoles.* *3. Regum c. 21.*

Ce qui obligea le Fils de Dieu d'aſſiſter à un feſtin de nôces.

Il y a pluſieurs raiſons qui obligerent le Fils de Dieu d'honorer de ſa preſence les nôces de Cana, dont il eſt fait mention dans l'Evangile: mais ſoit qu'il l'ait fait pour marquer que Dieu eſt l'auteur, & le premier inſtituteur du mariage, ou pour condamner par avance l'erreur de certains heretiques, qui devoient le rejetter, & l'improuver comme mau-

mauvais ; soit qu'il l'ait fait pour sanctifier le mariage par sa presence, soit qu'étant venu pour sanctifier les hommes par le Baptême après leur naissance, il en ait voulu benir & sanctifier le principe, qui est l'état du mariage, en l'élevant à la dignité de Sacrement dans son Eglise ; soit enfin qu'il l'ait fait pour honorer les grands & divins mysteres de l'alliance ineffable qu'il a contractée avec notre nature, & avec l'Eglise, dont le mariage est la figure : il est seur que comme cet état est l'un de ceux dont l'Eglise devoit être composée, & qui devoit fournir tant d'Elûs au Ciel, il a voulu en y assistant, faire voir que ceux qui s'y engagent, ne sont point incapables de ses benedictions & de ses graces. C'est pour ces mêmes raisons que le premier miracle que ce même Sauveur a fait, a été en faveur de l'époux de ces nôces où il assista : car quoi que l'état du mariage soit inferieur à celui du celibat, on ne peut douter cependant qu'il ne soit honorable : *Honorabile connubium* ; le Seigneur, par sa misericorde, ayant institué divers états, afin que celui qui ne peut parvenir à être de l'or, soit au moins de l'argent. Le même Sauveur enfin qui a voulu naître d'une Vierge, à l'ombre du mariage de Joseph qui passoit pour son pere, ne s'est pas contenté d'approuver par deux differentes fois le mariage, comme nous l'apprenons de l'Evangile de Saint Matthieu ; mais encore l'a rendu indissoluble en l'élevant à la dignité de Sacrement, & aboli l'usage qui s'étoit introduit parmi les Juifs, de repudier sa femme en le lui declarant authentiquement par un libelle ; ce que Moïse leur avoit permis pour la dureté de leur cœur.

Le mariage de Zacharie & de sainte Elisabeth, pere & mere de saint Jean-Baptiste, est un modele d'un saint mariage. *Luc. 1.*

Les personnes mariées se peuvent proposer pour regle & pour modele de la vie qu'ils doivent mener dans l'état du mariage, ce qui est dit dans l'Evangile du pere & de la mere du grand Saint Jean-Baptiste : *Qu'ils étoient tous deux justes devant Dieu ; qu'ils marchoient dans toutes les voyes des Commandemens du Seigneur, d'une maniere irreprehensible.* Il faut que ceux qui ont choisi cet état, & qui y ont été appellez, vivent en sorte qu'ils soient justes devant Dieu : car ce n'est rien de l'être seulement aux yeux des hommes ; qu'ils observent religieusement ses Commandemens, & ceux de son Eglise, & que leur vie soit sans reproche. En cela consiste toute la sainteté du mariage chrétien, dont la pratique sera tres-aisée, si le mari & la femme sont unis comme Jesus-Christ & l'Eglise ; si le mari aime sa femme, comme Jesus-Christ aime son Eglise ; si la femme honore son mari, & lui obéit, comme l'Eglise a honoré Jesus-Christ ; pourvû, en un mot, qu'ils vivent dans une sainte intelligence, que leurs cœurs soient unis par le lien de la paix & de la charité, & que Dieu même soit le nœud de leur union, & de leur amour conjugal. C'est en quoi le mariage de ces deux saintes personnes peut servir d'exemple. Ils étoient pieux, attachez à la Loi, & exacts à tous leurs devoirs : *Incedentes in omnibus mandatis Domini.* Si dans les autres familles il y avoit des querelles, & des divorces, il n'y en avoit point dans la leur : *Sine querela.* Ils supportoient patiemment leurs défauts, ou pour mieux dire avec Saint Pierre Chrysologue, la patience étoit à leur égard sans exercice, parce qu'ils étoient tous deux justes & craignans Dieu. Aussi ce Pere remarque qu'ils firent passer dans l'ame de Jean-Baptiste leur fils, la sainteté qu'ils possedoient. *Ibidem.*

Le mariage de la sainte Vierge avec Saint Joseph.

On ne peut douter que le plus saint mariage, le mieux assorti & le plus parfait n'ait été celui de la sainte Vierge avec Saint Joseph. Nous dirons ailleurs que rien d'essentiel ne lui a manqué pour être un veritable mariage ; mais ici on le peut envisager, comme le mieux reglé, & le plus heureux qui ait jamais été, & qui sera jamais. La ressemblance d'humeur, d'inclinations, de pieté, & de toutes les vertus y a été parfaite. Ils ont été tous deux les plus avantagez des dons du Ciel, pour être les depositaires du plus riche tresor du monde ; l'union d'esprit & de cœur y a été aussi grande qu'elle pouvoit l'être ; les secours mutuels qu'ils se sont rendus, ont été les plus considerables ; & comme la fin de ce mariage a été infiniment plus noble que celle qui se trouve dans toutes les autres alliances, on ne peut contester que ces sortes de moyens, qui ont contribué à une fin si glorieuse, n'ayent été pratiquez avec toute autre perfection, & que les personnes engagées par l'ordre de Dieu dans l'état du mariage, n'ayent d'autant plus de moyens d'arriver à la sainteté, qu'ils approcheront de plus près de cet excellent modele.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Le mariage est saint par quelque endroit qu'on le regarde.

HOnorabile connubium in omnibus. Ad Hebr. 13. Le mariage est saint de quelque côté qu'on le considere ; & Saint Paul même ajoûte qu'il est honorable en toutes choses. Il est saint & honorable par rapport à son Auteur. Il a été institué de Dieu dans le Paradis terrestre ; consacré de Dieu dans la Loi de Moïse ; mis & élevé au rang des Sacremens par l'Homme-Dieu dans la Loi de grace : *Honorabile in omnibus.* Il est saint & honorable par rapport à son modele : il nous represente celui de Jesus-Christ avec l'Eglise au jour de sa Passion ; celui de l'ame juste au jour de la mission, & de l'effusion de son Esprit. Il est saint & honorable par rapport à sa matiere ; dans les autres Sacremens ce sont des matieres inanimées ; l'eau dans le Baptême, le pain & le vin dans l'Eucharistie, &c. mais dans le Sacrement de Mariage, ce sont des choses animées, & parmi les êtres animez les plus dignes & les plus honorables, sçavoir, des corps, que Saint Paul appelle les temples du Saint Esprit : *Honorabile in omnibus.* Il est saint & honorable par rapport à sa forme & à ses effets. Quelle est sa forme ? le consentement des deux parties, & les paroles sacramentelles. Quels sont ses effets ? l'un est general, je veux dire l'augmentation de la grace sanctifiante ; l'autre particulier, je veux dire l'infusion des graces actuelles propres à l'état de vie que les personnes mariées sont obligées de mener : *Honorabile connubium in omnibus.* Enfin, le mariage est saint & honorable en sa fin, & par rapport aux conditions qu'il exige. Il a été institué de Dieu pour former, non pas de foibles liens que le caprice, l'incontinence, le changement de fortune rompissent ; mais des liens forts & indissolubles, que la mort seule peut rompre. Il a été institué, non pour autoriser le libertinage, mais pour l'empêcher ; non pour allumer la convoitise, mais pour en arrêter les desordres ; pour faire cesser les

débauches vagues, & former une societé sainte, où de deux corps il ne s'en fît qu'un, & de deux esprits qu'un même esprit.

Ce que S. Paul entend par *nubere in Domino.*

Nubat tantùm in Domino. 1. ad Corinth. 7. Saint Paul appelle se marier chrétiennement, *se marier au Seigneur*, voulant dire par cette expression, que quand des Chrétiens se marient, il faut que Dieu préside à leurs nôces, qu'il les fasse lui-même, qu'il unisse les cœurs des mariez par le lien d'un amour reciproque, qu'il les remplisse de ses benedictions & de ses graces. La grandeur & l'excellence du mariage chrétien, étant fondée sur la sainte ressemblance qu'il a avec cette admirable alliance de Jesus-Christ avec l'Eglise, il s'ensuit évidemment que ceux qui s'engagent dans cet état, & qui s'unissent ensemble par le lien de ce grand Sacrement, doivent joindre leur intention à celle de ce divin époux, & de cette épouse fidelle, qui est d'accroître le nombre des élûs, & de donner à Dieu des enfans spirituels qui soient les heritiers de ses biens, avec son Fils unique; & qui le loüent dans l'éternité.

Pourquoi & comment le mariage est un grand Sacrement dans sa representation.

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo & in Ecclesia. Ad Ephes. 5. Il n'est pas question de prouver, que le mariage de Jesus-Christ avec l'Eglise, est le grand exemplaire de celui des Chrétiens, après ces paroles de l'Apôtre, qui l'assure expressément. On ne peut douter qu'il ne veuille dire par là, que tout ce qu'il y a d'admirable dans le mariage de Jesus-Christ avec l'Eglise se trouve dans celui des Chrétiens; qu'il n'appelle un grand Sacrement, c'est-à-dire, un grand mystere, qu'à cause qu'il represente ce grand & ineffable mariage. Ces paroles de l'Apôtre sont donc aussi mysterieuses, & veulent dire que le mariage des Chrétiens est admirable en trois choses, en son indissolubilité, en sa fidelité, & en sa fecondité, ainsi que l'union de Jesus-Christ avec son Eglise l'a été en ces trois choses. Elles veulent encore dire que de ces trois merveilles de l'union du Sauveur avec l'Eglise, il en sort trois sortes de graces, qui operent ces mêmes merveilles dans les mariez, & ainsi que le mariage chrétien soit tout saint & tout admirable, par une grace d'indissolubilité nouvelle, par une grace de fidelité toute parfaite, par une grace de fecondité toute miraculeuse.

En quel sens une femme est la couronne de son mari.

Mulier diligens, corona est viro suo. Proverb. 12. Le Sage aux Proverbes nous assure qu'une femme soigneuse, & qui aime son mari, est comme sa couronne. Et Saint Chrysostome ajoûte que c'est son royaume, & son empire: *Cuilibet viro propria uxor regnum est.* Il ajoûte ensuite cette importante remarque; que la raison pourquoi Dieu permit que David fut attaqué en son propre royaume, fut parce qu'ayant attenté à la pudicité de Bethsabée, il avoit ôté à Urie cet empire domestique qu'il possedoit dans la fidelité de son épouse. Cet éloquent Docteur veut dire, que comme les Rois trouvent leur gloire, leur satisfaction, & leur bonheur dans la possession de leur royaume; un homme pareillement peut tirer les mêmes avantages de l'amour & de la fidelité de son épouse.

Comme, & pourquoi la femme a été donnée à l'homme pour être l'aide & le secours de son mari.

Faciamus ei adjutorium simile sibi. Genes. 2. Quand Dieu parle dans la Genese, de donner une femme à Adam, il en parle comme d'un secours qu'il destinoit à ce premier homme. Il marque par cette expression, que la plus essentielle qualité d'une épouse est d'être comme l'aide & le secours de son mari: or elle doit lui être semblable, pour mieux s'acquitter de ce devoir, afin de le secourir particulierement en deux choses, dans les necessitez de la vie, & dans les affaires du salut. Il faut qu'elle coopere à son bonheur temporel; & il faut principalement qu'elle contribuë à son bien spirituel, qui regarde l'ordre de la grace & de la prédestination. Il arriva cependant que cette premiere femme manqua malheureusement à ce double devoir, & qu'elle trahit par son infidelité les deux fins de ce mariage: bien loin de cooperer à la sanctification d'Adam, elle le rendit criminel; bien loin de contribuer à son bonheur temporel, elle le rendit miserable; d'où Saint Gregoire de Nazianze conclud, qu'au lieu d'être son aide, & son secours, elle fut son ennemie; & qu'au lieu de lui servir d'épouse, elle devint son adversaire: *Pro socia hostem habuit, & pro conjuge adversariam.*

Le bonheur de celui qui a trouvé une femme vertueuse.

Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum. Proverb. 18. Qu'il est bien vrai ce qu'a dit le Sage, que celui qui a rencontré une femme vertueuse, a trouvé un grand bien, & un bien qu'on peut simplement & absolument appeller de ce nom. Pourquoi cela? Parce qu'il en peut retirer tous les avantages necessaires au bonheur, & à la satisfaction de la vie. La raison se prend de l'amour conjugal qu'elle a pour lui; lors principalement qu'il est consacré & animé par la charité surnaturelle, & par la grace du Sacrement, qui devient comme un principe universel, dont elle tire les obligations, les motifs, & les moyens de lui rendre tous ces offices.

La vigilance qu'on apporte à examiner le bien de la femme qu'on recherche, & le peu de soin qu'on se donne d'examiner ses bonnes qualitez.

Immisit Dominus Deus soporem in Adam. Genes. 2. Saint Basile de Seleucie remarque, que Dieu ayant conduit Eve en presence d'Adam, pour la lui presenter en qualité d'épouse, il l'éveilla de ce sommeil mysterieux, durant lequel il avoit tiré cette femme de son côté. Il versa en même temps dans son ame une merveilleuse lumiere, pour lui faire connoître ce qu'elle étoit, d'où elle venoit; en un mot, quelles étoient les bonnes qualitez & les vertus dont Dieu l'avoit ornée. En verité, dit ce Pere, les mariages dans ce siécle ne se font pas comme cela: *Multi dormientes conjugium contrahunt, pauci vigilantes.* La plûpart se marient tout endormis. Ils ne dorment pas à la verité pour examiner de quelle famille elle est, le bien qu'elle peut avoir, & pour sa dot; au contraire, que d'exactes recherches, que d'allées, que de venuës, que de vigilance, que d'application, & que de subtilité, quand il est question d'écrire les clauses du contract! Mais ils ont les yeux fermez, & ils dorment pour ne point voir les mauvaises qualitez, & les vices des partis qu'on leur propose: *In dote accipienda vigilant, in uxore considerandâ dormiunt.*

L'amour & la fidelité ne sont point verifiables dans le mariage, tandis que les mariez s'entr'aiment plus que Dieu.

Si quis non odit patrem & matrem, & uxorem. Luc. 14. Voici une verité aussi grande qu'elle est necessaire & peu connuë. L'Evangile veut, ce semble, *qu'un mari haïsse sa femme, & qu'une femme haïsse son mari.* Cette loi semble barbare à ceux qui ne la comprennent pas. L'Evangile commande-t-il en effet qu'un mari haïsse sa femme? Cela ne se peut, puisque l'Apôtre repete tant de fois: *Maris, aimez vos femmes, comme* JESUS-CHRIST *a aimé son Eglise, & qu'il s'est livré pour elle.* Et ainsi cette haine d'un mari pour sa femme, & d'une femme pour son mari, n'est autre chose, sinon

que

que le mari aime sa femme, & la femme son mari moins que Dieu. Cette haine est que l'amour de Dieu soit le souverain dans le mariage, & au-dessus de tout amour; ou bien elle consiste, pour suivre la pensée de l'Apôtre, en ce qu'un mari ait une femme comme s'il n'en avoit point, & qu'une femme ait un mari tout de même comme si elle n'en avoit point. Ce qui se reduit à ce que l'un & l'autre aiment Dieu plus qu'ils ne s'entr'aiment.

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem, &c. 1. ad Corinth. 7. C'est la doctrine de Saint Paul en la premiere aux Corinthiens, que l'homme infidele est sanctifié par la femme fidelle, & la femme infidelle sanctifiée par le mari fidele; c'est-à-dire, selon l'interpretation commune, que la vertu & la sainteté de l'un sert à rendre l'autre plus vertueux & plus saint, par le bon exemple que l'un donne à l'autre par leurs frequens entretiens. Mais l'experience nous fait voir encore plus souvent, qu'il y a une malheureuse communication de vices, & de mauvaises mœurs entre le mari & la femme, & qu'à moins d'un miracle de grace, ils s'engagent l'un l'autre dans le peché, & ensuite dans la damnation éternelle.

s'efforcer de le sanctifier l'un l'autre, ils le portent mutuellement au peché, & contribuent à leur commune damnation.

Dans le mariage, au lieu que les mariez doivent

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

IN nuptiis plus valet sanctitas sacramenti, quàm fœcunditas uteri. Augustinus, l. de bono conjugii, c. 28.

DAns le mariage, il faut faire bien plus de cas de la sainteté du Sacrement, que de la fecondité.

Multi faciliùs se abstinent ut non utantur nuptiis, quàm temperanter, & benè utantur. Idem, ibidem.

On en voit plusieurs à qui il est moins mal-aisé de s'abstenir tout-à-fait du mariage, que de s'y comporter avec la moderation convenable.

In conjugali vinculo, si pudicitia conservatur, damnatio non timetur. Idem, de bono viduitatis, c. 9.

Le salut ne court point de risque dans le mariage, si l'on y garde la chasteté conjugale.

Hoc custoditur in Christo & in Ecclesia, ut vivens cum vivente, in æternum nullo divortio separetur. August. l. 1. de nuptiis, c. 10.

C'est une loi établie par Jesus-Christ, & qui se garde inviolablement dans l'Eglise, qu'il n'y a que la mort qui separe les personnes mariées.

Si ducturi estis uxores, quales vultis eas invenire, tales & ipse inveniant vos. Quis est qui non castam velit ducere? Idem, de verb. Domini.

Un homme qui cherche à se marier, doit se rendre tel qu'il veut que soit la femme qu'il va épouser. Tous ne veulent-ils pas en trouver qui soient sages?

Si paria sint cætera, continentem conjugato præferre quis ambigat? Idem, l. 16. de civit. c. 36.

Toutes choses égales, qui doute qu'un homme qui vit dans le celibat est préferable à celui qui est marié?

Si uxor amat maritum quia dives est, non est casta; maritum enim non amat, sed aurum mariti. Si enim maritum amat, & nudum & pauperem amat. Idem, Serm. 44. de verb. Domini.

Une femme qui n'aime son mari que parce qu'il est riche, n'est pas une honnête femme; car enfin ce n'est pas son mari qu'elle aime, c'est son bien. Si elle aimoit veritablement son mari, elle l'aimeroit autant pauvre que riche.

Quòd Dominus invitatus venit ad nuptias, etiam exceptâ mysticâ significatione, confirmare voluit quod ipse fecit. August. tract. 9. in Joan.

Laissons à part ce qu'il y a de mystique dans les nôces de Cana: Le Seigneur en y allant, après y avoir été invité, les a voulu autoriser par sa presence.

Non tibi placeant viri, quia divites, quia sublimes, quia genere nobiles, quia carne amabiles; sed quia fideles, quia religiosi, quia pudici, quia viri boni. Idem, l. de nupt. & concupisc.

Que ceux que vous voulez choisir pour époux ne vous plaisent pas, à cause qu'ils sont riches, qu'ils sont élevez aux charges, qu'ils sont de bonne maison, qu'ils sont bien-faits & agréables; mais à cause qu'ils sont Chrétiens, pieux, honnêtes, & vertueux.

Quomodò potest conjugium dici, ubi non est fidei concordia? Ambros. Epist. 81.

Peut-on appeller du nom de bien un mariage où il n'y a ni union, ni foi conjugale?

Jure laudatur bona uxor, sed meliùs pia virgo præfertur. Idem, ibid.

On a raison de louer une femme reguliere; mais on fait encore mieux en lui préferant une vierge qui a de la pieté.

Cur tu vultûs pulchritudinem magis in conjuge, quàm morum requiris? placeat uxor honestate magis quàm pulchritudine; illa eligatur quæ moribus Saram referat. Idem, l. 1. de virginit.

Pourquoi cherchez-vous plûtôt une belle femme, qu'une femme dont les mœurs soient innocentes? croyez-moi: dans le choix que vous faites d'une épouse, ayez moins d'égard aux agrémens du corps qu'à la regularité; prenez une femme qui imite les vertus de Sara.

Quia verò, nec domina, nec ancilla parabatur Adamo, sed socia, nec de capite, nec de pedibus, sed de latere erat producenda; ut juxta se ponendam cognosceret, quam de juxta se sumptam didicisset. Idem, de Sacram. l. 1. part. 6. c. 35.

Dieu ne voulant pas donner à Adam une femme qui le dominât, ni qui fût son esclave, ne devoit la tirer ni de la tête, ni des pieds, mais du côté; afin que notre premier pere apprenant d'où elle étoit sortie, la traitât toujours d'égale.

Non tam pulchritudo mulieris, quàm virtus ejus & gravitas delectat virum. Ambros. l. 1. de Abraham. c. 2.

Le plaisir qu'une femme cause à son mari par sa beauté, n'est pas comparable à celui qu'elle lui donne par sa vertu & sa modestie.

Cum Sancto sanctus eris, & cum perverso perverteris. Si hoc in aliis, quantò magis in conjugio, ubi una caro, & unus spiritus est? Idem, ibidem, c. 9.

Avec un Saint vous deviendrez saint, avec un impie vous vous pervertirez. Si cela est vrai dans tous les états, à combien plus forte raison l'est-il dans le mariage, où deux personnes s'unissent ensemble jusqu'à n'être plus qu'une même chair, & un même esprit?

Discè quid in uxore quæratur; non aurum, non argentum quæsivit Abraham, non possessiones, sed gratiam bonæ indolis. Idem, ibid.

Apprenez d'Abraham ce qu'il faut considerer dans le choix d'une femme: il n'y chercha ni l'or, ni l'argent, ni les biens en fonds de terre, mais un naturel heureux & porté à la vertu.

Sicut vir publicis officiis, ita mulier domesticis ministeriis habilior æstimatur. Idem, l. de Parad. c. 11.

L'homme est plus propre aux emplois qui regardent le public, & la femme est plus capable des petits soins domestiques.

Adam per Evam deceptus est, non Eva per Adam; quem vocavit ad cultam mulier, justum est ut eum gubernatorem assumat, ne iterùm fœmineâ facilitate labatur. Idem, l. 5. Hexam. c. 7.

Non ancillam sortitus es, sed uxorem; gubernatorem te Deus esse voluit sexûs inferioris, non præpotentem; redde studio vicem, redde amori gratiam. Idem, ibid.

Ce n'est point Adam qui a trompé Eve, c'est Eve qui a trompé Adam. Aussi de peur que cette facilité qui est naturelle aux femmes ne l'entraîne au mal, il est raisonnable qu'elle se laisse gouverner par son mari.

Vous n'avez pas reçu dans le mariage une servante, mais une épouse; Dieu vous a bien voulu établir son gouverneur, comme d'un sexe inferieur au vôtre; mais non pas pour en être le tyran. Rendez au soin qu'elle a de vous plaire le retour que vous lui devez, & une affection reciproque.

Non tantum boni est in nuptiis quod speramus, quantum mali, quod accidere potest, & timendum est. Hieronymus, Epist. ad Geront.

Uxorem pauperem alere difficile est, divitem ferre, tormentum. Idem, contra Jovinian.

Ces avantages qu'on espere trouver dans le mariage, ne sont pas à comparer aux maux qu'on a à craindre.

Pour entretenir une femme qui n'a rien, il faut bien travailler; mais avoir à supporter les hauteurs d'une femme qui a apporté de grands biens, c'est un grand supplice.

Scimus honorabiles, & cubile immaculatum. Idem, Epist. 9.

Nous connoissons des hommes sans reproche.

Licèt bonum sit conjugium, mala tamen sunt, quæ circa illud ex hujus mundi cura succrescunt. Gregor.

Le mariage est une fort bonne chose, mais les soins du temporel, qui en sont des suites necessaires, produisent de veritables maux.

Magnum reverà mysterium, & inæstimabilem quamdam sapientiam habens. Chrysostomus, Homil. 21. in Epist. ad Ephesios.

C'est un grand mystere, & la sagesse de Dieu y paroit d'une maniere bien ineffable.

Quando concordia & pax, & vinculum dilectionis cum muliere & viro fuerit, omnia simul affluunt bona. Idem, Homil. 38. in Genesim.

L'amour reciproque & la bonne intelligence, sont pour les personnes mariées la source de tous les biens.

Illæ veræ divitiæ sunt, illa maxima sunt facultates, si vir cum muliere non discordet. Idem, ibidem.

La veritable richesse dans le mariage, est l'union parfaite des cœurs.

Nihil potentius muliere bonâ ad instruendum informandumque virum. Idem, Homil. 60. in Joannem.

Rien n'est plus efficace pour mettre un mari dans le bien, qu'une femme qui a de la vertu.

Omni immunditiæ habenas laxat, qui nuptias damnat. Bernard.

C'est lâcher la bride à la passion d'impureté, que de condamner le mariage.

Æstimare debet uxor mores viri esse legem & formam sua vitæ impositam sibi à Deo. Aristot. in Oeconomicis.

Une femme doit être convaincuë, que selon l'ordre établi de Dieu, la conduite de son mari doit être la regle de la sienne.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que le Sacrement de Mariage, & sa definition.

Le Catechisme du Concile de Trente.

LE Mariage, selon le commun sentiment des Theologiens, se définit ainsi. C'est une union conjugale de l'homme & de la femme, qui se contracte legitimement, c'est-à-dire, selon les loix, & qui les oblige de vivre inseparablement l'un avec l'autre.

Pour bien comprendre cette définition, il faut prendre garde, qu'encore que toutes ces choses se rencontrent dans un veritable mariage, le consentement des parties, lequel est interieur; le pacte exterieur qui se fait de paroles, l'obligation, & le lien qu'elles contractent reciproquement, & qui suit le pacte, & enfin l'union conjugale, qui consomme le mariage; néanmoins le mariage ne consiste proprement & essentiellement que dans cette obligation, & dans ce lien qui est exprimé par le mot d'union. On y ajoûte *conjugale*, pour la distinguer de toutes les autres conventions, par lesquelles les hommes & les femmes peuvent s'obliger les uns envers les autres pour se secourir mutuellement, soit par vente ou achat, ou autrement, qui sont toutes obligations fort éloignées de celle qu'on contracte par le mariage.

Il est dit ensuite, que *cette union doit être legitimement contractée*, pour marquer que toutes les personnes, qui par les loix sont exclues du mariage, ne le peuvent contracter, & qu'il est nul, lorsqu'elles le contractent; par exemple, les parens dans les degrez prohibez, ou pour le défaut de l'âge, auquel les loix leur permettent de se marier, sont incapables de se lier par les liens d'un legitime mariage. Enfin, ces dernieres paroles, *qui les oblige de vivre inseparablement l'un avec l'autre*, marquent que le lien qui unit inseparablement le mari & la femme, est de sa nature indissoluble. Il s'ensuit de tout ceci, que le mariage consiste proprement & essentiellement dans ce lien, & dans cette union; car quoi que quelques Theologiens semblent le faire consister dans le mutuel consentement des parties, comme lorsqu'ils disent, que le mariage n'est autre chose que le consentement que l'homme & la femme se donnent reciproquement, il faut l'entendre entant que ce consentement est la cause du mariage, comme les Peres du Concile de Florence l'ont enseigné, parce qu'en effet sans le consentement des parties, il ne peut y avoir de lien, ni d'obligation entre elles.

Division du mariage en purement civil, & Sacrement.

Il faut remarquer que le mariage peut être consideré en deux manieres; comme purement civil, & comme élevé à la dignité de Sacrement. Le mariage purement civil, est celui qui se contracte par exemple entre les Payens, & les Infideles selon les loix des pays, & des nations, & qui est reconnu & autorisé par ces mêmes loix: Or comme le Prédicateur ne parle qu'à des Chrétiens, il n'est ni necessaire, ni à propos qu'il s'étende sur les loix & les coûtumes differentes des nations, ni qu'il explique en quel sens le mariage est naturel à l'homme, ni s'il eût été un Sacrement, si l'homme fût demeuré dans l'é-

tat d'innocence ; mais en faisant abstraction de cela, & des autres questions inutiles, il doit seulement faire entendre que le mariage a été institué de Dieu même, & qu'il n'est pas une invention de la politique des hommes ; quoi que fondé sur la nature même, qui inspire à l'homme de perpetuer son espece par ce moyen. C'est ce qui se prouve par ces paroles de la Genese : *Dieu créa l'homme & la femme, & les ayant benis, il leur dit : Croissez & multipliez.* Et par ces autres : *Il n'est pas à propos que l'homme soit seul, faisons-lui une aide qui lui soit semblable.* Et lorsqu'il ajoûte, que *l'homme abandonnera son pere & sa mere, & qu'il demeurera attaché à sa femme pour ne faire des deux qu'une seule chair.* Ces dernieres paroles, selon le témoignage même du Fils de Dieu, qui les rapporte dans Saint Matthieu, font voir que Dieu a rendu le neud du mariage perpetuel & indissoluble. Et Saint Thomas montre qu'en demeurant même dans les termes de la nature, le mariage ne peut être dissous : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Et le Concile de Trente le declare : Or quoi que le mariage entant que naturel, ne puisse être dissous, à cause que l'éducation des enfans, & les autres obligations attachées au mariage ne peuvent subsister sans cette indissolubilité, cela lui convient néanmoins particulierement entant qu'élevé à la dignité de Sacrement.

Genes. 2. *Matt. 19.* *2. 2. Qu. 154. a. 2.* *Sess. 24.*

Dieu n'a pas imposé aux hommes l'obligation de se marier.

Il faut encore bien remarquer que par ces paroles de la Genese, que Dieu dit à Adam : *croissez & multipliez*, il n'a pas voulu imposer à tous les hommes l'obligation de se marier ; mais seulement faire connoître la fin, pour laquelle il avoit institué le mariage : car maintenant que les hommes sont beaucoup multipliez, non seulement il n'y a point de loi, qui les oblige à se marier ; mais au contraire, la virginité est recommandée & conseillée dans l'Ecriture, comme un état fort relevé au-dessus de celui du mariage, & qui est bien plus saint & plus parfait. C'est ce que le Sauveur nous enseigne, lorsqu'après avoir parlé de ceux qui embrassent l'état de la virginité, il dit : *Qui peut comprendre ceci, le comprenne.*

Matt. 19.

Il s'est trouvé des Heretiques qui ont condamné le mariage, quoi que l'institution en soit sainte.

Quoi que le mariage ait une institution toute sainte, & que Dieu n'ait rien oublié dès le commencement du monde, pour le rendre recommandable, l'ayant institué lui-même, non après le peché, mais dans l'état d'innocence, pour marquer qu'il devoit avoir une fin bien plus noble, que celle d'y chercher son plaisir. Quoi qu'enfin il lui ait donné dès-lors sa benediction, comme un signe sensible de son approbation, cela n'a pas été capable d'arrêter les blasphêmes des Marcionites, des Encratites, des Manichéens, & de tant d'autres Heretiques, qui se sont declarez contre ce Sacrement, jusqu'à le traiter d'invention diabolique, d'action prophane, de prostitution, & de scandale. Les saints Peres, & particulierement Saint Augustin & Saint Jerôme se sont élevez contre ces erreurs, & les ont fortement refutées.

L'état du mariage est saint en bien des manieres.

On ne peut douter que cet état ne soit saint, ayant été institué, & sanctifié de Dieu même dès le commencement du monde, & depuis élevé à la dignité de Sacrement par le Fils de Dieu, pour sanctifier les personnes qui veulent y entrer, & pour leur donner les graces necessaires afin de s'en acquitter dignement. Ainsi cet état est saint de toutes manieres : par son auteur, qui est Dieu ; par la dignité de Sacrement, qui lui est attachée ; par la grace sanctifiante, qu'il augmente en ceux qui le reçoivent ; par les graces & les secours qu'il leur donne dans leurs besoins : & enfin par l'excellente signification de l'union de Jesus-Christ avec l'Eglise son épouse, qui fait que Saint Paul lui donne le nom de grand Sacrement.

La fin que Dieu s'est proposée en instituant le mariage.

Quoi que Dieu dès le commencement du monde ait établi le mariage entre l'homme & la femme, comme un lien d'amour & de societé, pour la multiplication du genre humain, & depuis le peché, comme un remede à la convoitise, & à l'incontinence, laquelle étant vicieuse, & portant au desordre, est par ce moyen retenuë dans de justes bornes, & devient honnête par la naissance des enfans. Cependant à bien examiner le dessein qu'il avoit formé dès l'éternité, il avoit en vûë dans cette institution l'alliance & l'union qu'il devoit faire un jour de Jesus-Christ son Fils avec l'Eglise, dont ce mariage corporel devoit être le signe & la figure anticipée : Or quoi que ces deux mariages ayent cela de commun, qu'ils ayent pour fin de mettre des enfans au monde ; il y a néanmoins cette difference, que de celui d'Adam & d'Eve, qui n'en ont usé qu'après le peché, sont nez des enfans charnels ; mais de celui de Jesus-Christ & de l'Eglise devoient naître des enfans spirituels. Du premier sont nez les enfans des hommes ; du second renaissent les enfans de Dieu. Deux peres & deux meres, dit Saint Augustin, nous ont engendrez à la mort, & deux peres & deux meres nous ont engendrez à la vie. Ceux qui nous ont engendrez pour la mort sont Adam & Eve, & ceux qui nous ont engendrez pour la vie sont JESUS-CHRIST & l'Eglise.

Dieu a une providence naturelle & surnaturelle à l'égard du mariage des hommes.

Outre cela, Dieu a eu de grands desseins dans l'institution du mariage, qui font voir qu'il a une double providence à l'égard des hommes ; l'un de ces desseins a été de conserver successivement les hommes sur la terre, & l'autre de remplir le ciel. Le premier, qui appartient à la Providence naturelle, est subordonné au second, qui regarde la Providence surnaturelle : or ni l'un ni l'autre ne peut commodément avoir son effet sans le mariage ; puisque les hommes n'étant pas immortels, la mort auroit bientôt dépeuplé le monde, si Dieu ne substituoit point d'autres hommes en la place de ceux qui meurent ; & d'ailleurs les hommes devant remplir la place des Anges rebelles dans le ciel ; c'est par le moyen du mariage qu'ils naissent sur la terre, afin de remplir un jour le Ciel.

Le mariage est un des états de vie que Dieu a voulu établir dans le monde.

Dieu a établi plusieurs états differens dans le monde : & comme dans la nature, la diversité & le mêlange des êtres en font la beauté ; de même dans le Christianisme, les differens genres de vie, où l'on est appellé, font la gloire du corps mystique de Jesus-Christ, qui est son Eglise : les uns sont pour le cloître ; ceux-ci pour le celibat ; ceux-là pour le mariage : & c'est cette agreable diversité, dit l'Apôtre Saint Paul, qui fait l'édifice de cet auguste corps, & qui met ce bel ordre entre toutes les parties qui le composent. Dans cette diversité d'états, il y a de differentes graces ; & Dieu outre les devoirs generaux, en demande de particuliers. Il faut à l'Ecclesiastique un esprit de pieté ; au Magistrat un esprit de justice & de force ; mais aux personnes

mariées, il faut un esprit d'amour & d'union.

Les fins pour lesquelles le mariage a été institué.

Les fins pour lesquelles les mariages chrétiens ont été instituez, sont particulierement deux, que les hommes doivent avoir en vûë, en embrassant cet état. L'une est de donner des enfans à Dieu, selon cette sainte pensée de Tobie : Vous sçavez, Seigneur, que ce n'est point pour satisfaire ma passion, que j'entre dans l'état du mariage ; mais par le seul desir d'avoir des enfans, qui vous loüent & qui vous benissent éternellement. L'autre fin du mariage est de borner, & d'arrêter la convoitise, lorsqu'on ne se sent pas capable d'une parfaite continence, selon ce sage avis de l'Apôtre : *Melius est nubere quàm uri* ; il vaut mieux se marier que brûler par les ardeurs de sa cupidité. De là naît l'obligation qu'ont les peres & les meres de marier leurs enfans de bonne heure, si Dieu ne les appelle point à un état plus parfait ; afin de les détourner par ce moyen des débauches & des desordres ausquels la jeunesse a tant de panchant.

1. *Ad Cor.* 7.

La fin du mariage a été differente selon les temps.

La fin du mariage n'a pas toûjours été la même dans tous les temps, & dans tous les états. Dieu l'institua au commencement pour la propagation du genre humain, qu'il vouloit être multiplié par ce moyen ; & alors il fut necessaire, même entre les proches, afin que la terre fût promptement peuplée de ceux qui la devoient habiter. Dans la suite Dieu ayant revelé & promis au saint Patriarche Abraham que son Fils naîtroit de son sang & de sa race, la fecondité étoit parmi ce peuple choisi un si grand honneur, que l'état du mariage étoit préferé à celui de la virginité ; & parmi les femmes mariées, la sterilité étoit un sujet d'opprobre ; & parce que chacun se nourrissoit de cette esperance que le Christ pourroit naître de sa famille, on tenoit pour une benediction extraordinaire d'avoir grand nombre d'enfans. Mais cette fin ayant cessé par l'incarnation du Fils de Dieu, depuis que les choses ont changé, & qu'il n'est plus question de peupler la terre, ni de donner un Jesus-Christ au monde, ceux qui entrent dans l'état du mariage, le doivent considerer comme élevé à un ordre superieur ; c'est-à-dire, à la dignité de Sacrement, pour signifier non seulement l'union de Jesus-Christ avec l'Eglise, ce qu'il a representé dès la naissance du monde ; mais aussi pour être une source de graces & de benedictions spirituelles : & ainsi ils doivent le regarder comme un état saint dans lequel il faut entrer saintement.

Pourquoi l'Apôtre appelle le mariage un grand Sacrement.

Il est grand en comparaison de celui des anciens Patriarches, qui n'avoient qu'en figure ce que nous avons en réalité. Il est grand en comparaison de celui de l'état d'innocence, où le mariage n'étoit qu'un contract civil. Les avantages qu'on lui donne, ne venoient pas tant de la nature de ce traité, qui n'étoit point Sacrement, que de la justice originelle, qui répandoit une benediction generale sur toutes les actions d'Adam. Il est grand en qualité de Sacrement, parce que la grace qu'il confere, n'est point reservée à un petit nombre d'effets, comme ceux de la Confirmation, de l'Ordre, de l'Extrême-Onction ; mais s'étend à tous les soins que doivent prendre un pere & une mere de famille. Il ne fait point son effet tout d'un coup : il opere aussi long-temps que les personnes subsistent. Ainsi ce nom de grand ne se donne pas indifferemment à tous nos Sacremens ; car de sept, on ne le donne qu'à quatre, & pour des raisons bien differentes. Le Baptême est appellé grand, à cause du noble effet qu'il produit dans l'ame du nouveau Chrétien ; le Sacrement de Confirmation a merité le nom de grand par la qualité de la personne qui le confere, qui doit être un Evêque ; celui de l'Eucharistie est encore appellé grand, à cause de ce qu'il contient ; sçavoir, le vrai corps & le vrai sang de Jesus-Christ : enfin, le Sacrement de Mariage est honoré du nom de grand, parce qu'il signifie & represente trois grandes & illustres alliances de Dieu avec les hommes. La premiere, qui se fait par la grace, par laquelle Dieu prend nos ames pour ses épouses. La seconde, qui se fait par l'amour & l'union entre Jesus-Christ & son Eglise ; & la troisiéme, qui se fait par l'union hypostatique du Verbe divin avec notre humanité en la personne d'un Homme-Dieu.

Dieu donne des graces dans le mariage pour y conserver la fidelité & l'union entre les mariez.

La fidelité dans le mariage est la premiere obligation & le premier devoir des personnes qui ont embrassé cet etat, & elle doit être inviolable, puisque c'est une copie de la fidelité que Dieu a toûjours gardée à son Eglise ; & elle doit être d'autant plus religieusement observée, que Dieu donne dans le mariage une grace pour la conserver, aussi-bien que pour maintenir l'union qui les oblige de vivre ensemble, & de ne se point separer : car c'est une verité fondamentale, que tous les Sacremens, outre la grace sanctifiante, qui est un effet commun à tous, nous donnent encore des secours particuliers pour arriver heureusement à la fin, pour laquelle ils sont instituez. Comme le Baptême n'efface pas seulement le peché par l'infusion de la grace ; mais qu'il nous est aussi une source de lumieres & de saintes inspirations qui nous sont necessaires pour vivre conformément à la qualité de Chrétien : de même les charges du mariage étant fort grandes, il faut croire qu'outre la grace habituelle qu'il confere, il est encore une source de secours actuels pour accomplir fidelement les devoirs de cet état, pour garder la foi conjugale si solemnellement promise, & pour se tenir dans l'union si necessaire pour supporter mutuellement ses défauts.

De l'affection reciproque des personnes mariées.

Le Philosophe ne reconnoît point d'amitié plus legitime que celle d'un mari envers sa femme : il dit que toutes les autres sont au-dessous de celle-là. Il est vrai qu'à le bien prendre, l'amour conjugal doit être regardé comme la premiere regle des amitiez naturelles ; parce qu'il va de pair avec l'amour de soi-même, comme assure l'Apôtre : *Le mari qui aime sa femme, s'aime soi-même.* D'où S. Thomas conclud fort à propos, que le mari ne peut haïr sa femme, ou la femme son mari, sans faire un peché de même espece, que seroit la haine de soi-même, qui est le plus exécrable, après la haine de Dieu, & n'est propre que des desesperez.

L. 8. Ethic. c. 2.

Ad Ephes. 5.

Il y a obligation aux personnes mariées de demeurer ensemble.

Il ne faut que faire reflexion sur les fins du mariage, pour avoüer que la femme ne peut vivre separément de son mari, ou le mari de sa femme. Le mariage est pour mettre au monde des enfans legitimes, & remplir le nombre des prédestinez ; c'est pour agir de concert, tant en ce qui regarde l'éducation des enfans, qu'en tout ce qui regarde la famille, à quoi une personne seule ne peut suffire. C'est pour donner au mari un autre lui-même, sur qui il se repose d'une partie de l'embarras du ménage : c'est pour donner un appui à la femme qui la soûtienne dans sa foiblesse ; qu'est-ce de tout cela qui puisse avoir

lieu dans le divorce ? comment se soulageront-ils dans leurs besoins ? à quoi servira cette alliance ? &c. En effet, cette obligation est si pressante, que quoi que la Religion soit un état préferable au mariage, parce qu'elle est d'un plus grand merite, néanmoins il n'est point permis à un mari malgré sa femme, d'y entrer, ou à une femme malgré son mari. Cette porte est ouverte à toutes les conditions du Christianisme, excepté au mariage.

Le mariage est un veritable Sacrement.

L'Eglise a toûjours crû comme une verité certaine & indubitable, que le mariage est un Sacrement, & elle l'a crû, fondée sur l'autorité de l'Apôtre, qui dit : *Ce Sacrement est grand, je dis en* Jesus-Christ *& en l'Eglise.* *Sess. 14.* De plus le Concile de Trente declare que la grace est signifiée, & communiquée par ce Sacrement, en quoi consiste particulierement l'essence du Sacrement. Jesus-Christ, dit ce Concile, qui est l'auteur & le consommateur des Sacremens, nous a merité par sa passion, une grace capable de perfectionner l'amour naturel de l'homme & de la femme, & de fortifier l'union indissoluble qui est entre eux.

Veritez auxquelles doivent faire reflexion ceux qui s'engagent dans le mariage.

Ceux qui veulent s'engager dans le mariage comme des Chrétiens, & non pas comme des Payens, doivent y appeller Jesus-Christ, & ne rien faire sans le mouvement de sa grace ; & pour obtenir toutes les benedictions dans un établissement auquel le salut est attaché, ils reconnoîtront que le mariage est la figure de l'adorable union du Verbe Eternel avec la nature humaine, & de Jesus-Christ avec son Eglise ; & que les mariez sont obligez d'avoir autant d'amour l'un pour l'autre, que Jesus-Christ en a eu pour son Epouse. Ils doivent considerer que le mariage est une alliance sacrée, qui regarde plûtôt à donner des enfans au ciel qu'à la terre ; & une sainte societé, qui n'unit les corps que pour unir les cœurs d'un nœud plus sacré ; c'est-à-dire, d'une affection veritablement chrétienne : mais sur-tout, ils doivent considerer que tres-peu de mariez reçoivent comme il faut la grace du Sacrement de Mariage, & ont encore moins de soin de la conserver ; d'où il arrive tant de troubles, & si peu d'intelligence entre les maris & les femmes, & d'où naissent tant de desordres dans les mariages, & souvent la damnation du mari, de la femme, & des enfans.

Reflexion sur la grace du Sacrement de Mariage.

Il est tres-important de faire reflexion sur la nature du mariage, qui engage les personnes qui le contractent dans des liens, qui ne peuvent se rompre que par la mort de l'un des deux : de sorte, que comme c'est un Sacrement qui ne se peut réiterer pendant que ceux, qu'il a unis, demeurent en ce monde ; ainsi la grace qui est attachée à cet état perpetuel, n'étant pas reçuë, ou étant une fois perduë, on ne la recouvre jamais qu'après une longue & sainte penitence. Les penitences ordinaires ne reparent presque jamais la faute que l'on a commise en se mariant contre les regles de l'Evangile, sur-tout quand les personnes ne sont pas vertueuses, & qu'elles n'ont pas la grace de la societé chrétienne ; mais les mariez demeurent toûjours liez à la personne qu'ils ont choisie dans leur aveuglement ; & rien ne les peut dispenser devant Dieu, des engagemens fâcheux & perpetuels dans lesquels ils se sont précipitez, parce qu'il est de la Loi éternelle que chacun sçache les obligations de son état, & de celui dans lequel il veut entrer.

Le mariage est un Sacrement de la Nouvelle Loi institué par Jesus-Christ.

Ce Sacrement est institué de Jesus-Christ, non seulement parce que n'ayant pas été à la verité le premier auteur de l'union conjugale, il lui a donné comme un nouvel établissement en l'approuvant dans sa loi, & la rappellant à sa premiere institution, dont elle étoit déchuë ; mais aussi en ce qu'il a voulu, qu'elle fût un des sept Sacremens de la Loi Evangelique, & qu'il y a attaché sa grace comme aux autres, selon que l'enseignent les Peres, & les Conciles, & principalement celui de Trente.

Sur la fin & l'institution du mariage.

Il est vrai que le mariage dans sa premiere institution, qui a été faite dans l'état d'innocence, n'avoit point d'autre fin, que la multiplication des hommes : mais après le peché, & le déreglement des passions, Dieu a bien voulu qu'il servît de remede à la concupiscence ; & comme ce remede auroit été trop foible contre un si grand desordre, Jesus-Christ y a apôté la grace d'un Sacrement dans la Loi nouvelle. Mais aussi ce seroit en avoir une idée bien basse, de s'imaginer qu'il n'est institué que pour servir de remede à une passion déreglée ; ce seroit regarder ce Sacrement en Infidele, & non pas en Chrétien, que de le regarder comme un moyen de contenter ses desirs, & non pas comme un mystere, auquel Dieu n'a attaché ses graces, que pour exprimer dans les personnes mariées plus saintement, l'amour fecond que J. C. porte à son Eglise. Car il est constant que comme le mariage des fideles represente l'union de J. C. avec son Eglise, il faut aussi que leur amour se regle sur celui que le Sauveur porte à son épouse ; & c'est la pensée de Saint Paul, lorsqu'il dit aux Epheliens : *Maris, aimez vos femmes, comme J. C. a aimé son Eglise.* Or comment est-ce que le Sauveur a aimé son Eglise ? Nous l'apprenons du même Apôtre, quand il dit, qu'il ne l'a aimée que pour la sanctifier, & la rendre pure, sans tache, & immaculée devant son Pere. C'est donc ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, & les femmes reciproquement leurs maris, pour se sanctifier les uns les autres, en demeurant dans les bornes d'un amour plein de pudeur.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

L'utilité & la necessité du mariage pour la conservation du monde.

ON peut dire que le mariage est comme la pepiniere des hommes ; c'est de là qu'on tire tous les jours de nouvelles plantes, pour substituer en la place des autres, que la longueur des années a usées. C'est une metempsycose mysterieuse ; mais bien plus honorable, & plus avantageuse aux hommes, que celle que se sont imaginée quelques Philosophes, qui faisoient renaître les hommes des bêtes, & les bêtes des hommes. Le mariage fait que les hommes sont en quelque maniere immortels ; qu'un pere meurt sans mourir ; car il renaît en son fils, & en tous ses descendans ; c'est une source de vie qui coule toûjours, & ne s'épuise point. La mort est un gouffre où tous les hommes vont se rendre, comme les fleuves dans la mer ; mais parce que cette source ne tarit point, pour un qui

meurt, il en renaît souvent plusieurs. Sans le mariage en effet, la mort, qui ne pardonne à personne, n'auroit pas besoin d'un grand temps pour ruïner toutes les villes, & désoler toutes les Provinces; comme rien ne resisteroit à sa violence, un siécle, & peut-être beaucoup moins suffiroit pour mettre tous les hommes au tombeau. Mais Dieu, qui ne veut point que son ouvrage periſſe, avant que le nombre des élûs soit rempli, se rend le protecteur des mariages, comme il en a été le premier instituteur; le même soin qu'il se donne pour conserver le monde, lui fait encore prendre celui des alliances qui se contractent, & qui sont le moyen de le maintenir. Voilà ce qui fait que le monde est tous les jours plus rempli d'habitans, que les villes sont plus frequentées, & les Etats plus florissans. Se pouvoit-il, je vous prie, trouver un moyen plus efficace pour conserver & entretenir ce grand ouvrage? Les atteintes de la mort gagnent, & n'avancent rien, parce que la fecondité du mariage pare à tous ses coups, & le grand dessein de Dieu, qui est de remplir le ciel, s'exécute par ce moyen. Je l'appelle le grand dessein de Dieu, parce qu'il est la fin de tous les autres, & que tous visent là, & y aboutissent comme les lignes à leur centre. Cette grande fin ne se pouvoit obtenir, dans l'ordre que Dieu y a voulu mettre, sans le mariage; c'est pourquoi il en a voulu être l'auteur dès la naissance du monde. *La sainte Famille du Pere Cordier, Tome troisiéme, chapitre 19.*

Sans l'institution du mariage, il n'y auroit eu que desordre & que confusion dans le monde.

Qu'eût-ce été, je vous prie, que le monde, si Dieu y ayant mis la diversité de sexes, n'y eût établi les loix du mariage? S'il n'eût reglé qu'un homme auroit sa femme, & une femme son mari? S'il ne les eût liez lui-même l'un à l'autre par un lien indissoluble? Se peut-il imaginer une confusion plus horrible, & une plus abominable corruption? S'il avoit été permis à un homme de changer de femme, & à une femme de changer de mari, aussi souvent que le dégoût leur en prendroit, où iroit le bien? que deviendroient les enfans? quelle division dans les familles? combien s'ensuivroit-il de vengeances, combien de meurtres, combien de parricides? Mais quelle abomination, si les hommes & les femmes n'eussent point eu d'attachement entre eux qu'à leur volonté! Comme chacun n'auroit point eu d'autre Dieu que sa passion, il n'y auroit eu, ni religion, ni pieté; tout y auroit été prophane; & les hommes étant plus ingenieux que les bêtes pour satisfaire leurs passions, auroient commis les desordres les plus honteux; il y auroit eu autant de rivaux qu'il y auroit eu d'hommes sur la terre; toûjours attentifs à se trahir l'un l'autre, au sujet de leurs folles passions; toûjours prêts à se couper la gorge, & à employer le fer & le poison pour se défaire de leurs concurrens. C'est pourquoi Dieu, qui prévoyoit une si abominable confusion, jugea par une sagesse, & une providence toute divine, que le premier reglement qui devoit être mis dans le monde, étoit le mariage, lequel devoit être le fondement de tout le bon ordre, qui y devoit être gardé. Il voyoit que ce point étant une fois reglé, il étoit aisé de regler tous les autres. Aussi fut-ce par là qu'il commença, puisqu'après avoir créé l'homme & la femme, pour leur inspirer l'amour qu'ils devoient avoir l'un pour l'autre, il voulut que la femme fût une partie de l'homme; afin que le mari aimât sa femme comme une partie de soi-même, & que la femme eût les mêmes inclinations pour son mari, qu'une partie doit avoir pour son tout. *Le même.*

Dieu, en faisant le premier mariage entre Adam & Eve, leur declara les loix de tous les mariages, à l'avenir.

Dès le moment que la femme eut été tirée du côté du premier homme, Dieu les maria ensemble, & presenta Eve à Adam, pour faire cette union, & declara à tous les deux de sa propre bouche, les loix & les obligations du mariage. Il leur fit entendre que leur amitié devoit être la premiere & la plus solide, qui dût jamais être dans le monde; que toutes les autres amitiez en devoient naître, comme les ruisseaux de leur source; & qu'encore que celle du pere & de la mere envers leurs enfans dût être tres-étroite, néanmoins l'amitié du mari, & de la femme doit tenir le premier rang, comme l'amitié originelle & sacrée, que l'on ne peut violer sans une espece de sacrilege. Il ajoûte que les ayant tous deux remplis d'un même esprit, il vouloit aussi qu'ils n'eussent qu'une même chair, & tous leurs interêts communs. De plus, avant même qu'ils eussent vû aucun fruit de leur mariage, Dieu leur avoit inspiré l'esprit de pere & de mere, & toutes les qualitez qui sont necessaires pour une bonne & sainte éducation de leurs enfans. Comme ils ne devoient pas seulement être pere & mere de toute leur posterité, mais qu'ils en devoient encore être les maîtres & les instructeurs, il leur remplit l'esprit de toutes les connoissances qui peuvent aider à bien gouverner une famille, afin que non seulement ils en eussent la methode pour leur instruction, mais aussi afin qu'ils en pûssent faire leçon aux autres. *Le même.*

Avant que de s'engager dans l'état du mariage, il faut consulter Dieu.

Ce n'est pas sans raison que l'on dit communément, comme une verité reçuë de tous les siécles, que les bons & heureux mariages se contractent & s'accomplissent sur la terre, mais sont concertez dans le Ciel; parce que comme c'est Dieu seul qui nous connoît parfaitement, c'est aussi à lui à nous adresser le parti qui nous convient, avec lequel on peut vivre en paix, & faire plus avantageusement son salut. C'est pourquoi, le premier avis qu'on doit donner aux personnes encore libres, & en âge de faire cette alliance, est de ne s'attacher à rien, qu'ils n'ayent consulté Dieu sur cette affaire; parce que c'est de lui qu'il faut dépendre en tout, & que ses volontez doivent être la regle de tous nos desirs. Comme il y a deux états dans le Christianisme, l'un de continence, l'autre de mariage, si nous en voulons faire un bon choix, il le faut faire en vûë de cet Etre souverain, & ne rien entreprendre, qu'après avoir imploré ses lumieres. Si nous jugeons qu'un enfant a manqué à son devoir, qui traite d'une alliance sans l'avis de son pere, & si le pere en a des ressentimens si vifs, qu'il le desherite, & le prive de l'esperance de sa succession, peut-on croire que Dieu, qui fait cet honneur aux hommes de les avoüer pour ses enfans, ne sera point offensé, si l'on n'a pas cette déference pour lui, d'attendre sa volonté sur une affaire de telle consequence? Peut-on penser raisonnablement, qu'après un mépris si exprés de sa bonté, il ne retirera point ses graces, & ne refusera point sa benediction? Vous voulez embrasser l'état du mariage; mais qui vous donnera des forces pour en essuyer les chagrins, & en supporter les charges, si Dieu ne vous veut point en cet état? *Le même, Tome premier.*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Il faut attendre de la main de Dieu le parti qui nous sera convenable.

Quand par l'inspiration de Dieu, ou par le conseil de ses Ministres, ou de ceux qui ont autorité sur vous, vous aurez pris la resolution de vous engager dans le mariage, attendez de Dieu le parti qui vous sera le plus propre; c'est-à-dire, croyez que cette Providence, qui gouverne tout, ne manquera pas de vous adresser la personne que vous devez accepter, & dont vous devez faire le choix. Le Sage nous en avertit, quand il nous assure, qu'une bonne & prudente femme est un present de sa main, & qui vient uniquement du ciel: *Domus & divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem propriè uxor prudens.* Comme c'est un coup de prédestination d'avoir à vivre avec une personne qui nous porte au bien, il faut croire que cette même Providence, qui veille sur ses élûs, ménage tellement tout ce qui les regarde, qu'enfin ils arrivent au terme où il les destine, par les voyes qu'il leur a découvertes, & qu'il les conduit. *Le même.*

Prov. 19.

L'éloge du mariage, & l'estime qu'on en doit faire.

Le mariage est le premier lien de la vie commune; c'est le fondement & le premier appui de tout le commerce des hommes; c'est la source de toutes les alliances; il fait les familles; les familles font les villes, & les villes font les royaumes. Tous les hommes le doivent reconnoître, comme la pierre dont ils sont sortis. C'est un traité qui est aussi ancien que le monde, & qui n'a point d'autre auteur que Dieu. Les Gnotistes, qui ont été les plus infames heretiques que l'enfer ait jamais produit, l'ont rejetté comme une chose mauvaise & détestable; mais quand on voit dans la Genese, que Dieu a fait le premier mariage, & dans l'Evangile, que Dieu l'a honoré de sa presence, on doit détester ces infames heretiques qui l'ont improuvé: ce n'étoit point l'honneur & le respect qu'ils portoient à la vertu de pureté, qui les faisoit parler; mais le libertinage, qui leur permettoit autant de femmes qu'ils en pourroient abuser. Que si l'Apôtre conseille de vivre en continence, ce n'est point pour blâmer le mariage, qui ne peut être condamné que par des personnes, qui n'ont pas de justes sentimens des ouvrages de Dieu; mais pour nous apprendre qu'il n'est point d'obligation, & qu'on peut avec merite y renoncer pour embrasser un état plus parfait. *Le même.*

Attendite ad petram unde excisi estis. Isaïæ 51.

Le mariage est indissoluble.

Quand la nature, & les loix humaines ne nous apprendroient pas que les mariages doivent être indissolubles, le seul commandement que Jesus-Christ en a fait dans l'Evangile doit suffire pour n'en pouvoir douter: de sorte que la rupture ne s'en peut faire sans offenser cette grande alliance que Jesus-Christ a faite avec son Eglise, à qui il ne s'est point donné pour un temps, mais pour toûjours. C'est une verité si constante parmi les Chrétiens, qu'il n'y a point de cause raisonnable, qui rompe le mariage, que la mort. La sterilité qui semble le combattre dans la principale de ses fins, a toûjours été regardée pour une cause trop foible en quelque personne que ce fût pour en obtenir la dissolution; & on ne peut lire sans fremir dans l'histoire, les terribles châtimens de Dieu sur ceux qui ont osé entreprendre de rompre ce que Dieu a si étroitement joint. *Le même.*

De la fidelité dans le mariage.

Il faut regarder la fidelité entre les personnes mariées comme la premiere obligation qui nâit du mariage. Que le mari donc & la femme se persuadent que depuis le jour de leur alliance ils se sont juré une inviolable fidelité, & qu'à moins de trahir leur salut, ils ne peuvent manquer à leur promesse, dont Dieu a été le témoin, & dont il doit être le vengeur, si jamais elle est violée. Qu'ils sçachent que depuis leur parole donnée, ils se sont dépoüillez de leurs droits par un transport irrevocable, & que par un don mutuel, qui est autorisé des loix divines & humaines, le corps du mari est à la femme, & celui de la femme est au mari. D'où vient que Saint Augustin avertit tous ceux qui embrassent cet état, de ne pas s'imaginer que le mariage soit un état de liberté; mais que c'est une servitude, qui les assujettit reciproquement l'un à l'autre, & oblige le mari à ne penser jamais à d'autre femme qu'à la sienne, & de même la femme à ne rien vouloir que ce qui plaira au mari dans les loix de l'honnêteté conjugale: *Debent sibi conjugati mutuam quodammodò servitutem. Le même.*

August. de bono conjugii, c. 6.

Combien grand & infame est le peché qui viole la fidelité du mariage.

Lorsque le saint homme Job parle de ce crime, on diroit qu'il fait conscience de le nommer, & qu'il craint de soüiller ses écrits par un nom si odieux, & si détestable devant Dieu, & devant les hommes. Il l'appelle le crime, la chose illicite, l'iniquité la plus grande: *Nefas, iniquitas maxima*; parce que si on le compare avec les autres crimes, sa malice les surpasse tous; jusques-là que Dieu n'a point de terme plus infame & plus capable de confondre une ame perduë, & venduë à l'iniquité, que de l'appeller adultere: *Generatio mala & adultera.* De maniere que quelque crime qu'elle ait commis, il ne lui est reproché que sous ce nom odieux; quand Dieu l'a appellée adultere, il semble qu'il a tout dit, & qu'il ne puisse exprimer plus fortement l'indignité d'un homme, qui quitte son Souverain, pour tourner ses affections vers une chetive créature. Or quelle doit être la difformité de ce crime, qui donne, pour ainsi dire, de la laideur à tous les autres? *Le même.*

Jobi 31.

Matth. 16.

L'affection que les mariez doivent avoir l'un pour l'autre.

Lorsqu'Adam revint de ce sommeil mysterieux où Dieu l'avoit mis, lui enlevant une côte, & qu'il connut par une revelation divine, que cette personne qui se presentoit à ses yeux, étoit celle que Dieu lui donnoit pour épouse, il s'écria aussi-tôt: *Cet os est un os de mes os, & cette chair est tirée de ma chair.* Que vouloit-il dire? sinon que cette femme étoit une partie de lui-même, & qu'il auroit le même amour pour elle, qu'il avoit pour lui-même, & que sa conservation lui seroit aussi chere que sa propre vie. Et certes, si Dieu n'eût inspiré à Adam cette affection également forte & tendre, eût-il jamais voulu voir cette femme depuis son peché? Le souvenir toûjours present que c'étoit à sa sollicitation, & par la complaisance qu'il avoit euë pour elle, qu'il étoit déchu des faveurs, & des avantages qu'il avoit reçus du Ciel, lui eût causé un si mortel chagrin, qu'il ne l'eût pû souffrir, ni regarder que comme la cause de sa disgrace, & de sa malediction. Mais Dieu qui prévoyoit le malheur que causeroit cette haine, l'engagea si fortement à l'aimer, que quoi qu'il arrivât depuis, il ne cessa jamais de l'aimer tendrement. *Le même.*

L'anneau qu'on donne aux époux est un symbole de l'affection.

L'Eglise, qui est conduite du Saint Esprit dans toutes ses ceremonies, garde une coûtume dans les mariages, qui enseigne aux mariez l'affection reciproque qu'ils doivent avoir l'un pour l'autre. Elle ordonne au Prêtre de

Action qu'ils doivent avoir l'un pour l'autre.

benir un anneau, qu'on preſente premierement au mari, lequel en le recevant, ſemble cacheter ſon cœur, & le fermer à tout autre amour. De là on le met en la main de l'épouſe, afin qu'elle s'oblige reciproquement à n'avoir de l'affection pour aucun homme que pour celui que Dieu lui donne pour mari. Cette bague doit être comme un cachet, qui doit avoir un double effet ſur le cœur des deux époux: Le premier d'y conſerver l'amour conjugal, & le ſecond de n'y point permettre d'entrée à un amour étranger. *Le même.*

Il doit y avoir une mutuelle confiance entre les mariez.

Comme la confiance eſt l'effet d'un amour conſtant, & d'une fidelité reconnuë, elle eſt neceſſaire à toutes les perſonnes qui ſont liées enſemble par quelque ſorte de commerce que ce ſoit; mais il n'y a point de ſocieté, où elle doive être plus entiere que dans le mariage: car en effet, quelle gêne pour un mari de ne ſe fier point en une femme, ſur qui il doit ſe repoſer de la meilleure partie de ſes affaires, & de ſes biens! n'eſt-ce pas vivre avec un ennemi domeſtique, que de demeurer avec une femme, & être dans une défiance continuelle de ſa mauvaiſe foi? n'eſt-ce pas être en garde contre ſoi-même, & ſe battre de ſes propres armes? &c. *Le même.*

La concorde qui doit être entre les mariez.

La concorde, dit Saint Chryſoſtome, fait toutes les richeſſes & le bonheur du mariage: car ce ſont là, dit ce Pere, de veritables biens, ſi l'époux eſt en bonne intelligence avec l'épouſe, & s'ils ſont tous deux unis, *comme ne faiſant qu'un même corps.* Ces biens ſont tels, qu'ils rendent heureux ceux qui les poſſedent, même dans la pauvreté, & dans une condition obſcure, parce qu'ils joüiſſent d'une tranquillité continuelle: mais ne croyez pas pouvoir poſſeder cette union, & cette paix, que *par la charité qui a été répandue dans nos cœurs.* Et c'eſt ce que ceux qui ſont engagez dans l'état du mariage doivent particulierement demander à Dieu, ſans pouvoir l'attendre, ni l'eſperer d'eux-mêmes: car tout amour qui n'eſt pas fondé ſur l'amour de Dieu, n'unit les cœurs que d'un lien charnel, & prophane, qui tôt ou tard ſe briſe & ſe rompt. Au contraire, quelques peines & quelques afflictions qui puiſſent arriver à deux perſonnes, qu'un Sacrement a unies d'un lien indiſſoluble, le Seigneur leur donnera les graces neceſſaires pour ſupporter en commun un joug capable d'accabler celui qui le porte ſeul, mais qui devient leger, quand la charité le fait ſoûtenir par tous les deux. *L'Abbé de Monmorel, Diſcours ſur le ſecond Evangile après les Rois.*

Ad Rom. 14.

Pour rendre un mariage heureux, il faut de la reſſemblance entre les deux parties.

Afin qu'un mariage ſoit heureux, il eſt ſur tout neceſſaire qu'il y ait de la reſſemblance entre les perſonnes qui le contractent, que l'époux ſoit ſemblable à l'épouſe, & l'épouſe à l'époux; c'eſt-à-dire, qu'il faut avoir beaucoup d'égard à l'égalité de naiſſance, d'âge & de condition; mais ſur-tout au rapport d'humeurs & d'inclinations, en quoi conſiſte la reſſemblance principale. C'eſt à quoi les parens doivent penſer, lorſqu'ils veulent pourvoir leurs enfans, à moins qu'ils ne veuillent ſe charger devant Dieu de toutes les ſuites, qu'un mariage mal aſſorti, ou s'il m'eſt permis de parler ainſi, qu'une union monſtrueuſe attire toûjours après ſoi. Ce qui arrive lors qu'ils contraignent les enfans de prendre pour époux & pour épouſe, les perſonnes qu'ils leur preſentent par caprice, par ambition, ou par avarice. A quoi penſez-vous peres & meres? à quels deſordres & à quelle confuſion n'allez-vous point donner entrée? Sans cet aſſortiſſement, qui eſt le lien de la paix, & le nœud de l'union que vous devez ſouhaiter avant toutes choſes, puiſque c'eſt de là que tout le bonheur des mariages dépend, toute la maiſon ſera bientôt bouleverſée, ce ne ſera que querelles, & que fracas, le mari ſera un demon à ſa femme, & la femme un demon à ſon mari. *Le même, un peu changé & amplifié.*

Sur le même ſujet.

La reſſemblance d'humeurs & de vertus, eſt la ſource de la paix & de la benediction des familles, & la premiere condition que Dieu a miſe dans le mariage que lui-même a fait. Cependant c'eſt celle qu'on neglige le plus aujourd'hui. C'eſt l'ambition, c'eſt l'avarice qui en décide. On ne demande pas quelle éducation on a euë, quelle eſt la probité & la ſageſſe; mais quelle eſt la charge, quel eſt le bien qu'on a. On peſe à loiſir tout ce qui regarde la fortune, & l'on paſſe legerement ſur les qualitez de l'eſprit & du cœur, & ſur la crainte de Dieu, qui eſt la ſource des unes & des autres. Le mariage n'eſt plus traité comme un *Sacrement en Jeſus-Chriſt & en ſon Egliſe*, mais comme un trafic, qui ſe fait de perſonne à perſonne, non pas ſelon le merite qu'elles ont, mais ſelon le bien qu'elles poſſedent. On ne ſonge qu'à ſe rendre riche, ſans ſonger qu'il importe plus de ſe rendre heureux, & plus encore de ſe rendre ſaint; & pourvû qu'on ait pris toutes ſes précautions ſur l'interêt, on laiſſe au hazard les mœurs, les inclinations, la conſcience, qui doivent adoucir, ou aigrir à l'un & à l'autre tous les mouvemens de cette vie. C'eſt ainſi qu'on entre dans un engagement, où les fautes ſont ſans remede, où les peines ſont plus ſenſibles, & plus frequentes par la funeſte commodité qu'on a de ſe chagriner les uns les autres. *Monſieur Fléchier, dans le Panegyrique de Saint Joſeph.*

Les diſcordes & les deſordres qui ſuivent du peu de reſſemblance entre les deux parties.

C'eſt de là que viennent tous les deſordres qu'on voit regner dans la plûpart des mariages; ces inégalitez, ces rudeſſes, ces chagrins qu'on ſe donne, qui font d'une maiſon deſtinée à la paix, & à la ſocieté, comme un enfer perpetuel de diſcorde, d'inquiétude & de jalouſie. De là les averſions qu'on a du ſeul objet legitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu à peu par des refroidiſſemens, par des infidelitez, & enfin par des ruptures manifeſtes. De là la ruïne des familles les mieux établies, par la mauvaiſe intelligence de deux perſonnes, qui ſe diſputent l'empire de la famille, qui veulent avoir leurs plaiſirs & leurs biens à part, & qui trouvent ſouvent la conſolation du tort qu'elles ſe font, dans celui qu'elles font aux autres. De là la perte des enfans, par la mauvaiſe humeur d'un pere, qui court après ſes divertiſſemens, & qui par ſes diſcours, & par ſes exemples leur inſpire le mal avant même qu'ils le connoiſſent; par la negligence d'une mere, que la paſſion du jeu, & l'amour d'elle-même occupent toute entiere. Tels ſont la plûpart des mariages, que l'eſprit du monde a faits. *Le même.*

Sur l'inégalité des conditions entre les perſonnes mariées.

On ne peut aſſez faire entendre les inconveniens fâcheux qui arrivent dans les mariages, où ſe trouve une notable inégalité des parties: Car ſans entrer dans le detail des diſproportions de l'âge, de l'humeur, & des autres qualitez, ce qui ne peut manquer d'a-

voir de tres-fâcheuſes ſuites, je ne touche que celle qui regarde la naiſſance & la condition. Que gagne ordinairement un homme de baſſe extraction, qui fait alliance avec la nobleſſe? Au lieu d'y trouver du ſupport, comme il l'eſperoit, il n'y trouve que des rebuts, & du mépris. Comme il a épouſé une maîtreſſe, au lieu d'une femme, il s'eſt de même rendu eſclave d'autant de maîtres, qu'il a de parens: ſans ceſſe on lui reprochera la baſſeſſe de ſon origine; on fera venir le diſcours ſur le métier de ſon pere, ou de ſon ayeul; on lui enſeignera la boutique où il a lui-même travaillé; on tournera en ridicule ſa parenté; à tout propos on fera alluſion à l'emploi qu'il a exercé il n'y a pas encore ſi long-temps, que bien des gens ne s'en ſouviennent, & qu'on ſera toûjours prêt de lui reprocher, pour peu qu'il s'en veuille faire accroire. S'il veut tenir ſa femme dans la ſoûmiſſion qui lui eſt dûë, elle le menacera de ſes freres, elle lui fera mille querelles auprès de ſes parens; & s'il la laiſſe vivre à ſon gré, elle le traitera de valet. D'une autre part, une petite bourgeoiſe, qui a du bien, & à qui pour cela l'on donnera un Gentil-homme pour mari, doit avoir de grands avantages de corps & d'eſprit, ou bien elle ſera le rebut de toute la parenté: elle verra tous les jours mille choſes qu'il lui faudra diſſimuler; elle aura des affronts à eſſuyer; on lui reprochera mille fois ſa naiſſance à mots couverts: de ſorte que ſi elle n'a une profonde humilité, & une invincible patience, elle paſſera ſa vie dans les larmes, & dans un continuel chagrin: elle ſera forcée de conſentir à ce que ſon mariage ſoit employé, pour acquitter les dettes, & les folles dépenſes d'un mari capricieux, qui n'aura jamais de complaiſance pour elle, qui ne lui coûte une partie de ſon bien. Elle n'oſera ſe trouver en la compagnie des parentes du mari, qu'elle ne ſoit diſpoſée, non ſeulement à n'avoir point d'autre rang que celui qu'on lui voudra donner; mais encore à les reſpecter comme des divinitez dédaigneuſes, qui reçoivent tout l'encens qu'on leur donne, ſans en marquer aucune reconnoiſſance, &c. *La Sainte Famille, Tome troiſiéme.*

Suite du même ſujet.

La principale indécence qu'il y a à ſe meſallier, conſiſte particulierement dans la diſproportion de l'état & de la condition. Quand le fils d'un Officier d'une Cour ſouveraine prend pour femme la fille d'un artiſan, la diſproportion qui eſt entre ces perſonnes, ſaute aux yeux, & donne toûjours ſujet de parler. On ne ſe peut perſuader que de ſemblables alliances ſe puiſſent faire ſans baſſeſſe. On ne juge pas même qu'elles puiſſent être bien ſolides; parce que la reſſemblance étant le fondement de l'union, on ne peut rien eſperer de bon, ni qui ſoit de durée, de l'alliance de deux perſonnes, qui ont ſi peu de rapport l'une avec l'autre. *Le même.*

Sur quoi il faut faire fond dans le choix d'un parti.

Les choſes principales, ſur leſquelles il faut s'arrêter & faire fond dans le choix d'un parti, ne ſont point ſujettes au temps, ni aux maladies comme la beauté, ni ne craignent point les diſgraces, & les renverſemens de fortune comme les richeſſes; mais elles ont une fermeté invariable: telles que ſont un naturel doux & docile, une pieuſe & ſage éducation qui nous donne une ſeconde nature, d'autant plus excellente que la premiere, qu'une raiſon cultivée vaut mieux qu'une inclination ſauvage & brute; une humeur douce & complaiſante, qui ſe contraint en tout pour ne point gêner les autres; une conduite prudente & aviſée, qui ſçait ſe regler en tout, & ne s'émancipe en rien; une force & une generoſité, qui ne fuit point la peine, pour parvenir à un bien; qui étouffe tous ſes ſentimens plûtôt que de s'allarmer, & faire injure à perſonne; qui ſe poſſede & qui eſt maîtreſſe de ſoi, pour ne point ſe répandre en injures, ou s'emporter de paroles à toutes les occaſions. On n'a pas toûjours égard à ces grandes qualitez; mais il ſera toûjours vrai de dire, que plus elles ſe rencontreront dans les perſonnes mariées, plus elles auront de douceur dans leur mariage. *Le même.*

De ceux qui marient leurs enfans avec des perſonnes d'un âge diſproportionné.

Qu'ils ſont rares les parens, qui, ſelon le conſeil de l'Apôtre, marient leurs enfans dans le Seigneur: *in Domino*! Combien en voit-on, qui ſous eſperance d'enrichir leurs filles du patrimoine d'autrui, pour les rendre dignes de plus illuſtres alliances, après la mort de leurs vieux maris, qu'elles attendent à tous momens, les uniſſent à des perſonnes, qui ſont plûtôt des cadavres prêts à être mis au tombeau, que des hommes qui penſent à revivre dans leur poſterité: renouvellant ainſi dans ces jeunes victimes de l'ambition & de la cupidité des peres & des meres le cruel ſupplice de ce tyran, qui attachoit des corps morts avec des corps vivans, afin que leur tourment fût plus long & plus cruel. Car qu'eſt-ce qu'une femme dans la fleur de ſon âge, avec un mari d'un âge preſque décrepit, que l'avarice & l'ambition ont liez enſemble d'un nœud indiſſoluble, & à qui, pour punition, Dieu ne donne jamais ſa benediction, ni la grace de s'entr'aimer? Qu'eſt-ce, dis-je, qu'un tel mariage? C'eſt un corps mort & un corps vivant joints enſemble? Que ſont deux perſonnes, qu'un engagement inévitable contraint de ſe voir à tout moment, dans une même maiſon, à une même table, & que la difference des âges, & enſuite des humeurs & des paſſions, met dans la neceſſité de ſe haïr, & de ſe deſirer mutuellement la mort, & peut-être de ſe la procurer? *L'Auteur des Diſcours Chrétiens, ſur le ſecond Dimanche après les Rois.*

Les deſordres & les malheurs qui arrivent dans les mariages, quand on n'a pas conſulté la volonté de Dieu.

D'où viennent les deſordres & les malheurs que l'on voit ſi ordinairement dans les mariages? Il n'en faut point chercher d'autre cauſe: c'eſt qu'avant que de s'engager dans cet état on ne conſulte point la volonté de Dieu, & on n'a point recours à cet oracle, ſans lequel tout autre conſeil ne peut être que dangereux & fatal. D'où penſez-vous, en effet, que viennent ces froideurs, ces indifferences, ces mépris, ces jalouſies, ces mauvais traitemens, ces infidelitez, ces divorces, ces diſſipations de biens, & ces mauvais ſuccés d'affaires qui cauſent la ruïne des familles? En voici la ſource: C'eſt que la plûpart des mariages ne ſont pas inſpirez de Dieu; c'eſt que quand on ſe marie, on ne conſulte plus qu'une paſſion aveugle, ou l'interêt, qui emportent notre conſentement comme malgré nous; ou nos yeux, qui ſe laiſſent ſeduire par les attraits d'un objet, qui a tout mis en uſage pour nous ſurprendre, ou par les intrigues des gens, qui ont tout mis en œuvre pour nous tromper. C'eſt que la plûpart des enfans, après une longue ſuite de diſſolutions, violant le reſpect qu'ils doivent à leurs parens, ſe marient contre leur volonté, ou ſans attendre leur agrément. C'eſt que

les parens même, consultant plus leur interêt, & la folle ambition qu'ils ont d'élever leur famille, que la raison & la gloire de Dieu, se mettent moins en peine d'examiner, si les personnes ausquelles ils veulent allier leurs enfans, ont de la vertu & de la probité, que si elles ont de grandes charges, de l'argent ou des terres considerables. *Le même.*

Volonté de leurs parens.

La fin principale pour laquelle le mariage a été institué.

Il est vrai que le mariage dans sa premiere institution, qui a été faite dans l'état d'innocence, n'avoit point d'autre fin que la multiplication des hommes; mais après le peché & le déreglement des passions, Dieu a bien voulu qu'il servît de remede aux débordemens de la convoitise; & comme ce remede auroit été trop foible contre un si grand desordre, Jesus-Christ y a ajoûté la grace d'un Sacrement dans la Loi nouvelle, pour le rendre plus efficace. Mais ce seroit en avoir une idée bien basse, que de s'imaginer qu'il n'est institué que pour servir de remede à une passion déreglée, en donnant la liberté de la satisfaire en demeurant dans les bornes d'un legitime mariage. Ce seroit regarder ce Sacrement en Infidele, & non pas en Chrétien, que de le regarder comme un moyen prophane de contenter cette passion, & non pas comme un mystere, auquel Dieu n'a attaché ses graces, que pour conserver la chasteté dans les personnes mariées, & pour leur faire exprimer plus saintement l'amour que Jesus-Christ porte à son Eglise. Car il est certain que comme le mariage des fideles represente celui de Jesus-Christ avec son Eglise, il faut aussi que leur amour se regle sur celui que le Sauveur porte à son Epouse; & c'est la pensée de Saint Paul, lorsqu'il écrit aux Ephesiens: *Maris, aimez vos femmes, comme* Jesus-Christ *a aimé son Eglise.* Le même.

Ad Eph. 5.

Difference du mariage des Chrétiens & des Infideles.

Le mariage des Chrétiens ne doit pas être consideré comme celui des Infideles. Celui-ci ne tend qu'à mettre des hommes au monde, à les élever dans des fortunes temporelles, & à leur donner une vie conforme à la societé des hommes: mais le mariage des Chrétiens est institué pour donner autant d'enfans à Jesus-Christ, qu'ils en pourront mettre au monde. Ce n'est donc pas le desir d'un plaisir sensuel qui les doit porter à embrasser cet état; mais seulement le dessein d'entrer dans l'intention de Dieu, qui est de multiplier le Christianisme, & de donner des enfans à l'Eglise, qui puissent prétendre à la gloire du ciel. *Le même.*

Combien le mariage est saint, & doit être regardé comme tel.

Il n'est rien de plus saint que le mariage, lorsqu'un pere & une mere regardant leur état comme un bien public, travaillent de concert à élever saintement leurs enfans, qui en doivent faire la goire & la couronne: mais rien de plus funeste & de plus pernicieux que le mariage, où un pere & une mere regardant leur état comme un état de plaisir & de liberté, se mettent peu en peine de donner de bons exemples à leurs enfans, dont ils font par ce moyen l'opprobre du Christianisme, & la ruïne de l'Etat. *Le même.*

Les mauvais mariages viennent assez souvent de la part des enfans qui se marient par passion contre la

La source des mauvais mariages vient assez souvent de la part des enfans, qui ne cherchent dans le Sacrement qu'à contenter leurs desirs déreglez. Ils commencent à aimer par hazard: ils continuent par habitude: des libertez criminelles forment souvent une liaison reciproque. De là les desobéïssances & les revoltes contre l'autorité paternelle; après quoi, soit qu'ils épousent, ou qu'ils n'épousent pas les objets de leurs passions, il est évident que leurs mariages seront toûjours mauvais. En effet, s'ils ne les épousent pas, l'attachement qu'ils y ont, est un obstacle invincible à l'union qu'ils devroient avoir avec le mari, ou la femme qu'ils épousent; & s'ils les épousent, ce feu, qui avoit paru si vif & si ardent, qui n'étoit excité que par des idées de passion, ou irrité par des obstacles, se rallentit, & s'éteint si-tôt qu'elle est satisfaite, & qu'il n'a plus rien à surmonter. *L'Abbé de Monmorel, au Discours déja cité.*

La dignité & la sainteté du mariage.

Il faut avoüer, que Dieu a fait une grande grace aux hommes, lorsqu'il a bien voulu instituer un Sacrement, pour établir entre eux des alliances, qu'il a élevées à un ordre surnaturel, & dont ils sont eux-mêmes les Ministres. C'est un honneur extrême que Dieu fait aux peres & aux meres, de les choisir pour lui élever des enfans dans l'Eglise, qui peuvent devenir des Saints dans le Ciel: de sorte que le mariage consacré par l'institution du Fils de Dieu, n'est pas un contract criminel, comme l'ont crû quelques Heretiques; ni une societé purement civile, tel qu'il étoit parmi les Payens; ni même une simple ceremonie de Religion, comme dans l'Ancienne Loi; mais un grand Sacrement, qui represente le plus auguste de nos mysteres dans l'alliance de Jesus-Christ avec son Eglise. Or cette sainteté du mariage est le principe des obligations qu'il impose, & la premiere est de s'y engager par des motifs chrétiens, & où la chair & le sang n'ayent point de part. Plus l'homme animal s'efforce de corrompre la pureté de cette union, plus elle doit être sanctifiée, & relevée par l'homme spirituel: car comme les choses les plus excellentes deviennent les plus mauvaises quand elles se corrompent, ainsi souvent les choses les plus susceptibles de corruption & de vice peuvent devenir les plus parfaites quand elles sont purifiées par la grace. *Pris des Essais de Sermons, pour le second Dimanche après l'Epiphanie.*

Le mariage est un joug fâcheux & un lien indissoluble.

Parmi les peines du mariage, quoi de plus affreux que cette servitude qui ne finit qu'avec la vie? Car le mariage est veritablement une servitude, dit Saint Ambroise, par la même raison qu'il est un Sacrement qui consiste dans une union indissoluble. Si le Fils de Dieu avoit laissé le mariage dans l'ordre de la nature, il ne seroit tout au plus qu'un contract civil, qui se pourroit rompre dans les conjonctures qui l'exigeroient. Les Historiens prophanes nous apprennent que le divorce étoit permis parmi les anciens; & dans l'Ancienne Loi même, il y avoit des causes legitimes, pour lesquelles un mari pouvoit repudier sa femme. Mais dans l'Eglise de Jesus-Christ, depuis que Dieu a donné au mariage la vertu de representer l'union de son corps avec la personne du Verbe; ce lien sacramentel est aussi indissoluble que l'union qu'il represente. Ainsi ce nœud sacré qui nous engage à une autre personne d'une maniere irrevocable, est veritablement une servitude. C'est pour cela que les Apôtres entendant parler le Sauveur sur cet engagement du mariage, avec tant de force, lui dirent: *Si cela est ainsi, il n'est donc pas expedient de se marier.* C'est ce que tout le monde ne conçoit pas, répondit le Fils de Dieu, & ceux-là sont bienheureux, qui se sont imposé la loi de la continence, pour gagner le Ciel. Il parloit de la

sorte,

sorte, parce qu'il sçavoit bien, que le mariage seroit pour la plûpart des Chrétiens un joug fâcheux, sous le poids duquel ils seroient accablez; puisque la societé conjugale est accompagnée d'une infinité de peines qu'il faut souffrir, & que peu de personnes ont assez de patience, & assez de religion, pour en faire un saint usage. *Le même.*

Les chagrins, & les peines qui arrivent dans le mariage.

Sans rien dire de cette multitude d'accidens fâcheux dont la vie humaine est traversée, & qui se multiplient dans le mariage; il faut seulement faire reflexion sur la diversité d'humeurs de deux personnes engagées l'une avec l'autre: d'un homme prudent & sage, avec une femme vaine & mondaine; d'une femme vertueuse & reglée, avec un homme intemperant & emporté. Combien de femmes maltraitées, ou mépriſées, qui gemiſſent, *& qui se nourrissent d'un pain de tribulation*, & qui le détrempent de leurs larmes, à la vûë des déreglemens de leurs maris, dont elles ne peuvent arrêter le cours? *Le même.*

Des obligations des personnes mariées.

Que dirai-je des obligations qui sont indiſpensablement attachées à l'état du mariage, & qui sont communes au mari & à la femme: comme est celle de travailler au salut l'un de l'autre, à celui des enfans, & des domestiques? Car enfin, vous femme, vous répondrez de l'ame de votre mari, de celle de vos enfans, de celle de vos domestiques. Par consequent vous devez vivre d'une vie fort reglée, fort chrétienne, & fort exemplaire; vous devez les instruire, les corriger, veiller sur eux. Pour les peines, vous devez dans le mariage vous supporter l'un l'autre, élever les enfans, les entretenir, les établir, corriger leurs défauts, leurs vices, craindre leur perte, travailler à leur salut. Voilà bien des obligations, & de rudes charges, pour lesquelles on a besoin d'implorer souvent le secours du Ciel. *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

L'affection que les personnes mariées doivent avoir l'un pour l'autre. *Ad Eph.* 5.

Le mariage étant une societé ordonnée de Dieu entre l'homme & la femme, sa perfection consiſte en l'amour qui les lie ensemble d'une maniere indiſſoluble. Cet amour sera saint, si son principe, sa fin, & son motif sont surnaturels; s'ils s'aiment comme il est commandé par l'ordre de Dieu; si selon la doctrine de S. Paul, ils se souviennent que le mariage est un Sacrement, qui represente l'union de Jesus-Christ avec son Egliſe; s'ils prennent cette union pour modele de la leur; si le mari aime sa femme, comme Jesus-Christ a aimé son Egliſe, jusqu'à se livrer à la mort pour elle; si la femme a pour son mari une respectueuse soûmiſſion, comme l'Egliſe l'a pour son divin Epoux; si l'amour reciproque sert à les porter à Dieu & à les attacher à son service. *Auteur anonyme.*

Les mariages qui se font par interêt, &c. ne sont jamais heureux.

On s'étonne dans le monde, de ce qu'il y a pour l'ordinaire si peu d'amitié & d'union entre les personnes mariées; & je vous avouë que je n'en ai jamais été surpris. Car comment se font les mariages, & dans quelle vûë se marie-t-on? Les uns se font par interêt; ce jeune homme est-il riche? a-t-il des succeſsions à esperer? a-t-il une belle charge? peut-il faire une honnête figure dans le monde? Voilà ce que l'on cherche: ce n'est ni la vertu, ni la personne d'un mari qu'on regarde, c'est son bien: & de là vient que quand on est marié, si la fortune change, l'amour change. On ne vous aimoit que pour votre bien; si vous n'en avez pas autant que l'on croyoit, ou si vous ne fourniſſez pas autant qu'il faut au jeu, au luxe, & aux autres dépenses de cette femme ambitieuse, adieu l'amitié. Ce ne seront que contestations, que dédains, que reproches; peut-être cherchera-t-elle ailleurs quelque galand qui lui en fourniſſe. Et vous, Mesdames, vous croyez être heureuses avec ce mari, qui vous disoit tant de douceurs, qui vous témoignoit qu'il répandroit de bon cœur jusqu'à la derniere goute de son sang pour vous: mais c'étoit un trompeur. Ce n'étoit que votre argent qu'il aimoit; quand il aura mangé une partie de votre bien, il vous mépriſera, & se moquera de vous. Il y a d'autres mariages qui se font par une paſsion aveugle. Une fille par ses enjouëmens, par ses affeteries, par mille manieres étudiées, que vous sçavez mieux que moi, plaît à ce jeune homme. Quoi qu'elle ne soit pas de même qualité que lui, quoi que ses parens ou ses amis n'y consentent pas, il veut l'avoir: mais c'est son enjouëment qu'il aime, & non pas sa personne; ces douceurs & ces amitiez passeront bientôt. Le festin n'est pas encore achevé que le vin manque aux nôces de Cana. A peine seront-ils mariez, qu'ils éclateront en injures; qu'ils reconnoîtront l'un sa faute, l'autre son malheur; qu'ils sécheront l'un de chagrin, l'autre de jalouſie. *Monsieur Joly, Prône pour le second Dimanche d'apres les Rois.*

La patience & la condescendance reciproque est necessaire dans le mariage.

Une des choses les plus necessaires dans les mariages est la patience chrétienne, une complaiſance, & une condeſcendance reciproque. Il est impoſſible qu'il n'y ait quelque bruit, & quelque contestation entre le mari & la femme, à moins qu'ils n'ayent les uns & les autres beaucoup de moderation & de douceur, ils ne vivront jamais en paix. Ce sont, dit S. Gregoire, des semences de diviſion, que le demon ennemi de leur salut seme pour les perdre. Quelquefois il se sert de la bizarrerie, de l'orgueil, de l'impatience, de l'emportement, de l'opiniâtreté, de l'entêtement, de la fierté d'une femme, pour déſoler un pauvre mari, comme il se servit de la langue, des reproches, & des imprécations de la femme de Job, pour inſulter à son malheur. Quelquefois il se sert de l'humeur imperieuse, farouche, chagrine, inquiéte, indocile, & fougueuse d'un mari, pour tourmenter une pauvre femme. C'est un homme violent, qui prend feu à la moindre parole, qui s'ombrage de tout, qui ayant manqué une affaire, ou souffert quelque perte, fait ressentir les effets de son chagrin à tout ce qui lui vient à la rencontre. Que faire en ces occaſions? Avoir de la douceur, & de la condeſcendance les uns pour les autres; ne pas dire comme on fait si souvent, il faut donc que je sois pire qu'un eſclave, de souffrir les caprices d'une femme qui doit m'obéir; ne pas dire auſſi, il faut que je sois pire qu'une servante, d'eſſuyer toutes les mauvaiſes humeurs d'un mari qui doit m'aimer. *Le même.*

Les mauvais mariages sont la source de tous les desordres que l'on voit dans le Chriſtianiſme.

Comme la maniere toute prophane, & sans aucune vûë de Dieu, dont on s'engage dans le mariage, & les desordres continuels où l'on y vit, sont la source la plus funeſte de tant de maux qui couvrent toute la face de l'Egliſe; il ne faudroit, pour y retracer les traits de sa primitive beauté, que reformer tous les abus du mariage, & le rappeller à la pureté qu'il a euë dans sa premiere inſtitution; mais tandis que l'avarice, l'ambition, la volupté, ou le

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

hazard seront les plus ordinaires mediateurs du mariage ; tandis qu'on ne pensera à rien moins qu'à consulter & invoquer Dieu pour une affaire si importante ; tandis que les personnes qui veulent s'engager dans cet état ne s'informeront que de la dot qu'une femme leur doit apporter, sans avoir égard ni à sa naissance, ni à sa vertu, ni à sa bonne éducation, & que les parens de la fille, pour l'accorder, n'auront égard qu'au bien, à la charge, & à l'emploi d'un jeune homme, sans considerer s'il est sage & vertueux ; tandis qu'on ne se mettra point en peine de garder la foi conjugale, ni de vivre dans l'union qu'exige une si étroite alliance ; tandis que l'on n'y aura point de soin d'élever pour le ciel, les enfans que l'on met au monde, il ne faut point esperer de voir renaître l'ancienne pureté du Christianisme, ni de voir cesser les desordres qui défigurent toute l'Eglise depuis si long-temps, & sont en même temps la source des déreglemens qui regnent dans tous les états. *Monsieur la Font, Entretien pour le second Dimanche après l'Epiphanie.*

Il est d'une extrême importance de ne se point engager en cet état sans vocation, & sans avoir delibere avec Dieu.

S'il est d'une extrême consequence pour le salut de n'embrasser aucun état sans y être appellé de Dieu, cette necessité devient d'autant plus indispensable & plus étroite, que l'état auquel on s'engage est environné de plus grands perils, qu'il renferme de plus difficiles obligations, qu'on a besoin pour s'en acquitter, de plus grandes graces ; la raison montre qu'on doit apporter alors de plus grands soins, & faire de plus longues & de plus ferventes prieres, si on a les marques d'une vocation legitime à cet état. Telle est la condition du mariage ; de quelque côté qu'on le considere, il est environné d'écueils ; il impose de pesantes charges, & de grandes obligations ; il est tres-facile dans cette multitude de devoirs, qui y sont attachez, d'en ômettre les plus essentiels, & les plus importans. N'est-il donc pas, dit S. Chrysostome, de la prudence, de ne s'engager point au hazard dans une affaire de cette consequence, de n'entrer point dans un état, dont il n'est plus permis de se retirer, quand on y est une fois engagé, sans avoir auparavant bien examiné, si on y est appellé de Dieu ; si c'est la condition qu'il nous a marquée pour l'y servir, & pour y faire notre salut ; si nous avons les qualitez propres & necessaires, pour en soûtenir les charges, & en remplir les devoirs. *Le même.*

On a plus besoin d'avoir recours à Dieu pour cette affaire, que pour toutes les autres.

S'il est de la pieté chrétienne, d'invoquer Dieu, & d'implorer son secours en toutes nos entreprises, pour n'y rien faire contre sa volonté, combien cette pratique est-elle d'un devoir plus indispensable, quand il est question d'embrasser un état pour toute sa vie, & sur tout un état rempli de dangers, de peines & de soins, exposé à tant de disgraces & de chagrins, que l'est l'état du mariage ? Cependant, ô déplorable aveuglement ! ceux qui dans les moindres dangers ne manquent point d'appeller Dieu à leur secours, ne pensent à rien moins qu'à l'invoquer, en s'engageant dans le mariage ; quoi qu'ils voyent tous les jours à combien de gens cet état est une source funeste de chagrins, de malheurs, & de cruelles inquiétudes : helas ! de combien de disgraces sont accueillis les mariages, qui paroissent les plus heureux ? tantôt par l'accablement des soins qu'il faut prendre pour l'entretien d'une famille trop nombreuse ; tantôt par la perte d'un enfant qui faisoit les delices de ses parens ; tantôt pour un procés, ou pour quelque autre mauvaise affaire, dont l'évenement est douteux ; tantôt par les soupçons & la jalousie, qu'une parole inconsiderée allume dans l'esprit ou du mari ou de la femme, & qui dans l'affluence de toutes choses, trouble tout le repos de leur vie. Tout cela sans doute merite bien qu'on y pense, & qu'on ait recours à Dieu, pour une affaire qui peut avoir des suites si fâcheuses. *Le même.*

Il est necessaire pour le bien, & le bonheur de la famille, que le mari & la femme partagent les emplois.

C'est un excellent moyen pour entretenir l'amitié, la concorde & l'union entre le mari & la femme, de partager les emplois, & les charges du mariage ; & comme notre vie se partage entre les occupations publiques & domestiques, c'est le devoir de la femme, de se retrancher aux dernieres, laissant au mari le soin des affaires difficiles & importantes. Ce n'est point, dit Saint Chrysostome sur ce sujet, ce n'est point à la femme de se mêler des affaires d'Etat, ni de la guerre, ni du barreau ; le soin du ménage, & des affaires domestiques lui convient mieux, que de se charger du soin des affaires publiques. C'est un effet de la Providence, ajoûte ce Pere, que les hommes, qui sont plus propres aux grandes affaires, le sont moins aux petites, dont on ne peut absolument se passer, afin que l'on fût obligé aux femmes des peines qu'elles se donnent en cela ; car les hommes les mépriseroient s'ils n'avoient besoin de leur aide, & qu'ils s'en pûssent aisément passer ; & d'autre part, les femmes, qui naturellement sont fieres & imperieuses, deviendroient insolentes, si on les employoit aux grandes affaires. C'est pourquoi Dieu a partagé les charges & les devoirs du mariage, afin que la condition des femmes ne devînt pas mépriſable par son inutilité, & que par ce partage l'union s'affermit entre eux, considerant qu'ils ont besoin l'un de l'autre. *Le même.*

Causes ordinaires des mauvais ménages.

Dieu n'est pas appellé dans la plûpart des mariages ; l'on apprehende même qu'il en regle les articles ; la fin que l'on s'y propose n'est pas la vertu ni son salut ; mais ou le plaisir ou quelque interêt temporel ; les moyens qu'on employe & que l'on pratique sont la fourberie & le mensonge ; peu de sincerité, beaucoup de dissimulation. L'on grossit le bien, l'on diminuë les dettes ; l'on étale un argent emprunté, comme si l'on en étoit le proprietaire ; l'on flate sa naissance, l'on ébloüit par ses équipages, & l'on donne pour des veritez des recherches qui ne sont que des chimeres. On employe des amis, qui ne parlent que par flaterie, ou par conjectures, entremetteurs de mauvaise foi ; & ce qui nous doit faire gemir, c'est qu'on ne charge que trop souvent de semblables commissions les Ministres du Sanctuaire, qui ne devroient penser qu'à soûtenir la dignité de leur ministere. De là ces malheurs répandus dans la plûpart des familles ; froideur, indifference, degoûts, mépris, procés, divorces ; je n'aurois jamais fait, si j'entreprenois de tout marquer : contentons-nous de dire que la cause de ces malheurs & de ces desordres, est que Dieu n'a point été appellé à ces mariages ; que la fin, les moyens, les intentions n'ont point été conformes aux regles qu'il a établies pour être heureux. *Actions Chrétiennes, dans le Panegyrique de Sainte Anne.*

Les mariages ne se font aujourd'hui

La ressemblance des mœurs est la principale condition que Dieu a voulu lui-même mettre au mariage : *Faciamus ei adjutorium simile*

que par interêt.

mile sibi. C'eſt ce qui devroit ſe rencontrer dans tous les mariages: mais aujourd'hui c'eſt
Geneſ. 2. ce qu'on neglige le plus : c'eſt pour l'ordinaire l'ambition, ou l'avarice qui décide de ce Sacrement. On ne s'informe nullement de quel naturel eſt celui qui ſe preſente, s'il eſt vicieux ou vertueux; la premiere demande que l'on fait, c'eſt de s'informer s'il eſt riche, s'il a quelque charge, s'il a de belles terres, s'il attend quelques ſucceſſions; on peſe juſqu'aux moindres circonſtances de la fortune. Mais quand il ne s'agit que de la vertu, ou des qualitez de l'eſprit, on paſſe legerement; le mariage ſe traite comme un trafic, de perſonne à perſonne; on préfere celui qui a le plus de bien à celui qui eſt plus homme de bien, & qui n'eſt pas ſi riche; on prend toutes les précautions poſſibles pour un interêt temporel, & on expoſe au hazard le bon & le mauvais naturel, la vertu, ou le vice, la bonne & la mauvaiſe conduite, ou le déreglement de celui avec lequel on contracte. Tout ce qu'on a en vûë eſt de ſe faire riche, & on n'apprehende pas de ſe faire miſerable, quand on ſera une fois attaché au joug, dont la violence ou la cruauté n'aura plus d'autre reſſource que la mort. C'eſt de là que viennent tant de mauvais ménages; c'eſt de là qu'on trouve un Enfer, où l'on ſe figuroit un petit Paradis: Le mari n'a pas d'amour pour ſa femme, & la femme n'a que de l'averſion pour ſon mari; l'un ſe jette dans la dépenſe, & l'autre dans le plaiſir; ce n'eſt plus qu'une maiſon miſerable & déreglée; comme c'eſt l'eſprit du monde qui a fait le mariage, c'eſt le même eſprit qui le trouble & qui le perd. *Sermon manuſcrit, attribué à M. Flechier.*

Ce qu'une femme vertueuſe a à ſouffrir avec un méchant mari.

Une perſonne engagée dans un mariage que le ſeul interêt de ſes parens a conclu, & qui dans un lien mieux aſſorti auroit pû eſperer une vie tranquille, mais qui ſe voit engagée pour le reſte de ſes jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable, obligée cependant à ménager ſes humeurs & ſes caprices, à ſupporter ſes défauts, à diſſimuler ſes froideurs, ſes averſions, ſes emportemens, ſans en venir à ces éclats, & à ces divorces, qui ſont toûjours ſcandaleux: combien cette femme a-t-elle à ſouffrir? combien de croix inſupportables trouve-t-elle dans ſon domeſtique? mais combien de merites peut-elle acquerir pour le ciel en les ſouffrant avec patience, s'étudiant à ménager un mari jaloux, ſoûtenant chaque jour toutes les fierteż d'une humeur vaine & imperieuſe, tous les caprices d'un eſprit volage, & bizarre, les emportemens d'un naturel dur & farouche, étouffant, diſſimulant, oubliant tout, épanchant ſon cœur en ſecret devant Dieu, & ne trouvant de conſolation que dans lui ſeul? *Le Pere Cheminais.*

Les perſonnes qui ne ſe marient que par interêt, ſe trompent d'ordinaire l'un l'autre.

Quel eſt maintenant le jeune homme qui devant ſe marier, ſe met en peine de ſçavoir quelle eſt la femme qu'il va prendre; comment elle eſt élevée; ſi ſes mœurs ſont reglées; ſi ſa vie eſt ſans reproche? Tous ſes ſoins ſe terminent à ſçavoir ce qu'elle a de bien; combien elle a en fond de terre, & en meubles; il ſemble qu'il achete une femme, & l'on donne même au mariage le nom de contract, & j'en vois pluſieurs qui diſent aujourd'hui, un tel a contracté avec une telle, pour dire qu'il l'a épouſée; on deshonore ainſi le don de Dieu, & on traite un Sacrement ſi ſaint comme un trafic, où l'on ſe vend, & où l'on s'achete. Il faut même dans ces contracts être extrêmement ſur ſes gardes, parce qu'on tâche encore plus d'y ſurprendre que dans les autres. En effet, le mariage eſt une affaire, où il eſt bien aiſé d'être trompé, & où il ſemble que ceux qui s'y engagent, n'ayent point d'autre but ni d'autre vûë que de ſe tromper, non ſeulement pour les biens de fortune, mais encore à l'égard des défauts du corps & de l'eſprit qui ſe découvrent après le mariage, & qui ſont que l'on rabat bien dans la ſuite de l'affection qu'on avoit l'un pour l'autre. *Auteur anonyme.*

Il faut que les perſonnes mariées ſupportent mutuellement leurs défauts.

Faut-il qu'un mari penſe à faire divorce avec ſa femme pour quelque imperfection qu'elle a? Travaillez plûtôt à la redreſſer doucement, à corriger ſa mauvaiſe humeur, & quand même vos ſoins ſeroient inutiles, ne croyez pas qu'il vous ſoit permis pour cela de la quitter; puiſque vous ne pouvez vous reſoudre à conſentir qu'on vous coupe une jambe ou un bras, ou quelque autre membre, quand même vous n'eſperez plus de le guerir. Le vrai moyen d'entretenir l'union & la correſpondance, eſt que chacune des deux parties s'acquitte de ſes obligations; que la femme reſpecte ſon mari comme ſon ſuperieur, & celui que Dieu lui a donné pour maître; que le mari aime & conſidere ſa femme, comme Jeſus-Chriſt a aimé & conſideré ſon Egliſe. Cette femme a quitté la maiſon de ſon pere & de ſa mere pour s'attacher à vous; qu'elle n'y trouve point un maître imperieux qui la charge d'injures, ou qui prenne plaiſir à la contredire en tout. *Le même.*

Comme les femmes doivent être ſoûmiſes à leurs maris. *Ad Eph. 5.*

L'Apôtre exprime en peu de mots, comme les femmes doivent être ſoûmiſes à leurs maris: *Sicut Eccleſia ſubjecta eſt Chriſto; ita & mulieres viris ſuis in omnibus.* Que les femmes rendent le reſpect & l'obeïſſance qui ſont dûs à leurs maris, comme à Jeſus-Chriſt, dont ils repreſentent l'autorité à leur égard: car l'homme eſt le chef de la femme, comme Jeſus-Chriſt eſt le Chef de l'Egliſe Mais comme l'Egliſe eſt ſujette à Jeſus-Chriſt, il faut auſſi que les femmes ſoient ſoûmiſes & ſujettes en toutes choſes à leurs maris. Ce ſeul mot: *In omnibus*, en toutes choſes, ſuffit pour ôter tous les prétextes, pour diſſiper toutes les vaines excuſes, & pour reſoudre tous les doutes, qui pourroient naître, & toutes les défaites que quelques femmes fiéres pourroient alleguer: *In omnibus*, en toutes choſes, ſans rien excepter que le peché: car il eſt aiſé d'ailleurs de reconnoître, que l'Apôtre n'a pû entendre ni enſeigner que la femme fût ſoûmiſe à perſonne dans les choſes où Dieu eſt offenſé. *Cambolas, livre intitulé: le Modele de la Vie Chrétienne, chapitre cinquiéme de la conduite des Familles.*

Les mauvais mariages viennent ordinairement de ce qu'on n'y a pas appellé Dieu.

Si l'on examine bien la cauſe des divorces, des querelles, des diviſions que l'on voit aſſez ordinairement dans les familles, on trouvera que cela vient de ce qu'on n'a pas conſulté Dieu pour faire les mariages; qu'on y a appellé les interêts, les paſſions, les ſentimens humains, pour les contracter, & qu'on a plus conſulté les regles de la prudence de la chair, que les loix de la raiſon & de l'Evangile. En effet, que peut-il arriver de ces mariages, où la Religion & la grace ne ſont point intervenuës, ſinon des penſées, & des deſirs continuels de divorce? Dieu à la verité a fait ce qu'il a dû pour empêcher les ruptures, en uniſſant les perſonnes mariées par un lien inſeparable; mais pourquoi les paſſions n'y ſe-

roient-elles pas auſſi ce qu'elles peuvent, puis qu'on les a appellées à ces alliances ? Or de quoi ſont capables ces paſſions turbulentes & impetueuſes de leur nature, que de cauſer des troubles & des diviſions, & de ſeparer ce que Dieu a ſi étroitement uni ? *M. Saraſin, ſecond Tome de l'Avent.*

Il doit y avoir de l'égalité d'humeurs, & de vertus entre les mariez.

Quelle union & quelle concorde peut-il y avoir entre des perſonnes de differente humeur, & où l'égalité de biens, d'âge, & des autres qualitez ſi neceſſaires à entretenir l'union, ne ſe trouve point ; mais plûtôt une inégalité entiere : en ſorte que l'on aura donné une fille ſage & vertueuſe à un jeune homme évaporé & vicieux ; ou bien une fille vaine à un jeune homme vertueux. Comment peut-on allier ces contrarietez ? & que peut-il réüſſir d'une ſocieté qui doit durer toute la vie, où l'un eſt emporté dans ſes paſſions, & l'autre eſt moderé ; où la femme eſt devote, & le mari eſt un impie ; ou bien où la femme eſt tempeſtueuſe & emportée, & le mari retenu, & d'une humeur paiſible. Il eſt difficile que ces oppoſitions puiſſent s'accorder, & bien rare que ces mariages ſoient ſans deſordres & ſans trouble : car comme il eſt rare que les vices conviennent enſemble, & que les paſſions ne s'entrechoquent, il eſt rare auſſi que les mêmes mariez forment une union de paix, & qu'ils ne ſoient en effet deux contraires qui s'efforcent de ſe détruire, & de rompre le lien qui les tient unis. *Le même.*

Il ne faut pas tant avoir égard aux richeſſes qu'à la vertu de celle qu'on veut avoir pour épouſe.

Quand Saint Chryſoſtome exhorte les perſonnes qui penſent à ſe marier, à n'avoir pas égard à l'abondance des richeſſes, mais de conſiderer ſeulement les bonnes mœurs, l'innocence, & la ſageſſe de celle qu'on veut avoir pour épouſe, ce ſaint Docteur ne prétend pas qu'il ne faille abſolument avoir nul égard aux biens, ni à la naiſſance ; mais ſeulement qu'il eſt neceſſaire que les alliances ne ſe faſſent pas par ces ſeules vûës, & que ce qui doit entrer principalement en conſideration, ſont les bonnes mœurs, la bonne vie, la pieté, & les autres qualitez ſpirituelles, avec leſquelles, quand elles ſeroient ſeules, les mariages ſont aſſez riches. Ainſi il condamne tous ceux que l'on contracte par de purs interêts humains, & où l'on ne regarde que les avantages temporels ; parce que ce n'eſt pas alors Dieu qui eſt l'auteur de ces mariages, & que ſouvent, s'ils ſont indiſſolubles par le lien qui unit les mariez, ils ne le ſont pas par les affections, qui ſe ralentiſſent, & qui ſe diſſipent facilement quand elles ne ſont fondées que ſur ces raiſons humaines. *Le même.*

L'énormité du crime qu'on commet en violant la foi du mariage.

La griéveté du crime d'adultere ſe prend de l'injure qui eſt faite au Sacrement, & du violement de la foi promiſe. Que ſi les loix civiles ſont plus rigoureuſes envers les femmes qui oublient leur devoir, qu'envers les hommes, la loi de Dieu les condamne également ; & comme il s'agit d'un devoir reciproque, quiconque y manque eſt également coupable aux yeux de Dieu ; auſſi eſt-ce une erreur de croire, qu'en matiere de pudeur & de chaſteté, l'homme ait quelque privilege plus que la femme ; il eſt ſujet aux mêmes peines s'il viole les loix du mariage, & certes avec juſtice ; car une fille quitte-t-elle ſon pere & ſa mere pour s'attacher à un époux, qui lui préfere enſuite une miſerable proſtituée ? Malheureux ! ſi vous aviez diſſipé ſa dot, le Magiſtrat vous obligeroit à lui en rendre compte ; mais ſi vous venez à violer la foi conjugale, ce ne ſera pas à un homme à qui vous aurez à rendre compte ; Dieu vengera les droits fruſtrez de votre épouſe, & la ſainteté du mariage, que vous avez deshonoré. Il en eſt de même d'une femme mariée qui s'abandonne à un autre homme ; elle a beau cacher & dérober par ſes artifices, ſes deſordres ſecrets aux yeux de ſon mari ; peut-elle les dérober aux yeux de Dieu, qui, ſelon le Sage, ſont plus brillans que le ſoleil, & qui éclairent toutes les voyes des hommes ? Pour parler en general, il n'y a point de crime plus outrageux à Dieu, & qui le deshonore davantage que celui-là. Auſſi voyons-nous que l'Ecriture ſainte eſt remplie des châtimens que Dieu a exercez contre ceux qui s'en ſont trouvez coupables. Qu'Onan fut puni de mort ſubite ; la ville de Sichem détruite ; la Tribu de Benjamin miſe au fil de l'épée ; qu'Amnon perdit la vie ; Salomon devint idolâtre ; Samſon eut les yeux crevez ; David ſouffrit de grandes pertes dans ſes Etats. Ces punitions doivent être aſſez puiſſantes ſur votre eſprit pour vous imprimer l'averſion d'un crime qui attire de la ſorte la colere de Dieu. *Monſieur la Font, & un Auteur anonyme.* *Geneſ.* 38. *Geneſ.* 34. *Jud.* 20.

Les femmes mariées ne doivent point affecter les parures des habits, &c.

Femmes Chrétiennes, accoûtumez vos maris à aimer dans vous ce qu'ils ne ſçauroient jamais trouver dans les femmes débauchées ; Et comment les y accoûtumerez-vous, ſinon en renonçant à ces ornemens criminels, & en vous rendant dignes de reſpect & d'amour par votre modeſtie & par votre ſageſſe ? Ainſi le bonheur de votre mariage ſera en aſſurance ; vos maris dans la joye, & vous en honneur ; Dieu benira votre famille, & le monde vous admirera ; vous apprendrez par là à vos filles à éviter le luxe & la galanterie, qui deshonorent les familles, & qui les ruïnent ſouvent. De plus, perſuadez-vous bien, que le bon ordre de votre ménage dépend particulierement de votre conduite ; car étant plus ſouvent à la maiſon que vos maris, qui ſe repoſent ſur vous du ſoin & de l'œconomie des affaires de la famille, vous êtes obligées particulierement de la bien regler ; prenez un grand ſoin du ſalut de vos domeſtiques, comme de vos propres enfans ; qu'ils ſçachent les myſteres de la foi ; qu'ils frequentent les Sacremens ; que la priere s'y faſſe regulierement le ſoir & le matin ; que le libertinage, & tout deſordre ſoit entierement banni de votre maiſon, & que vous donniez les premiers l'exemple de toutes les vertus. Voilà les devoirs à quoi votre état vous engage. *Auteur anonyme.*

Des meres qui marient leurs filles par ambition ou par interêt.

L'interêt, l'amour propre, & l'établiſſement avantageux d'une fortune temporelle, c'eſt tout ce qui frappe les meres, qui veulent pourvoir leurs filles : c'eſt la ſeule fin qu'elles ſe propoſent ; le ſalut de leurs ames eſt ce qui les touche le moins ; on ne demande point ſi un homme, qu'on leur veut donner pour époux, eſt vertueux, s'il eſt ſage, s'il eſt prudent, s'il a de la conduite, s'il a de la pieté : mais on s'informe s'il eſt riche, s'il eſt bien apparenté, s'il eſt bien fait de ſa perſonne. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi après avoir oublié Dieu, lui-même nous oublie ; & ſi un mauvais commencement a des ſuites ſi fâcheuſes & ſi funeſtes. *Monſieur de Cambray, dans l'Inſtruction Chrétienne pour l'education des Filles.*

Je ne m'étonne pas qu'il y ait rien de plus rare

La mauvaise préparation qu'on apporte d'ordinaire à un Sacrement si saint.

rare que la grace d'un saint mariage, puisque les devoirs & les obligations en sont si fort ignorez, & que la plûpart des Chrétiens, qui se préparent aux autres Sacremens par des actions de penitence & de sainteté, se disposent à celui-ci par le luxe, par l'intemperance, par le libertinage, en un mot, par toutes les choses que l'Evangile condamne. Les filles s'y préparent, en s'ajustant plus qu'à l'ordinaire, pour gagner le cœur de quelque éventé, au lieu d'acquerir l'affection de quelque jeune homme vertueux, par la pureté de leurs mœurs, par leur modestie, & par leur bonne conduite; dans le dessein qu'on a de plaire, on a de la peine à demeurer toûjours dans les bornes d'une exacte modestie: ce qui fait que les jeunes gens se dégoûtent de ces filles mondaines, parce qu'ils les connoissent trop bien, & que n'ignorant pas leur vanité, & leur peu de retenuë, ils n'ont garde de contracter alliance avec elles, dans la crainte qu'ils ont qu'elles ne les ruïnent par des dépenses superfluës, & qu'elles ne veuillent encore plaire à d'autres aux dépens de leur bien, & de leur honneur. *Le même.*

On peut se sanctifier & acquerir une haute perfection dans l'état du mariage.

Le mariage étant saint dans son institution, dans sa fin, & dans le mystere qu'il represente, il est évident qu'on s'y peut sanctifier, & acquerir la perfection que Dieu demande des personnes qu'il appelle à cet état, comme ont fait tant de grands Saints dans l'ancienne & dans la nouvelle Loi; qu'on y peut aimer Dieu, le servir, & pratiquer toutes les actions de vertu, qui ne sont point incompatibles avec cet état. Que si l'on objecte que S. Paul, dans l'Epître premiere aux Corinthiens, parlant du mariage, y trouve un empêchement à la perfection, en ce que les personnes mariées ont leur cœur partagé. Le mari, dit-il, divise son cœur entre Dieu & sa femme, la femme partage le sien entre Dieu & son mari: division de cœur, que l'Apôtre montre assez qu'il juge contraire au parfait service de Dieu, puisqu'il conseille aux Chrétiens de demeurer dégagez des liens du mariage, s'ils en ont le courage, pour demeurer en état de ne penser qu'à Dieu seul; mais il faut entendre par là, que Dieu n'exige pas la même perfection des personnes mariées, qu'il exige de celles qui vivent dans le celibat, & dans l'état religieux: & que comme il y a dans la sainteté differens degrez de perfection, on peut arriver dans le mariage à celle qu'il attend des personnes engagées dans cet état; & qu'il arrive même, que quoi que l'état n'en soit pas si parfait que celui des Religieux, il s'en trouve qui menent une vie plus parfaite, & qui seront plus grands Saints dans le ciel que plusieurs d'entre eux, parce qu'ils ont rempli les devoirs d'un état moins parfait avec plus d'exactitude, de fidelité, & avec de plus pures intentions. *Auteur anonyme.*

Comme l'homme & la femme se doivent mutuellement assister & secourir dans leurs maladies & autres accidens.

Quelque maladie, quelque infirmité, quelque accident qui survienne à l'une de ces deux cheres personnes; l'autre qui sçait qu'il est non seulement du devoir des personnes mariées, mais de l'humanité même, de compatir reciproquement aux maux qui les attaquent, doit redoubler sa tendresse; elle doit sans cesse demander à ce souverain Maître qu'il lui plaise, sinon de transferer le mal sur elle, du moins de le partager, & d'offrir à sa justice deux victimes au lieu d'une. C'est en cette occasion où la charité doit déplier tout ce qu'elle a de ferveur, de generosité, de perseverance; & ce qu'elle témoigne en cette rencontre, est le même dans tous les accidens de la vie, & dans les infirmitez de la vieillesse. *Pris du livre intitulé: Moyens d'entretenir la paix dans le mariage.*

Dans la mort de l'un des deux, ce que l'autre qui reste, doit faire.

La mort vient-elle à rompre ce nœud sacré, que le Sacrement a si étroitement uni, la grace doit faire faire un effort sur la nature, pour supporter ce coup avec une resignation digne de personnes, qui avoient pris dès le commencement de leur union, la volonté de Dieu pour regle de la leur propre, ou qui avoient appris que nous ne naissons point pour vivre, mais pour mourir, en sorte que ce que nous appellons vie, n'est à proprement parler, que la maladie qui nous conduit à notre derniere fin. Ainsi ces personnes se soûmettant aux ordres irrevocables de la providence de Dieu, il faut que celle qui reste la derniere, ferme les yeux à celle que Dieu appelle la premiere, & acheve par ce dernier devoir, les obligations que lui imposoit leur Sacrement; ensuite ses larmes doivent être des larmes chrétiennes, qui doivent être employées pour fléchir la divine misericorde, en se souvenant que si leur union est rompuë sur la terre, elle ne doit point être interrompuë dans le Ciel, par la communication des prieres qu'elle doit offrir pour avancer le bonheur de celle qui auroit encore quelque reste à payer à la divine justice. *Le même.*

Pourquoi Saint Paul appelle une sainte famille, une Eglise domestique.

C'est une verité assez rebattuë que le mariage a été élevé par le Fils de Dieu à la dignité de Sacrement, pour representer l'union indissoluble qu'il a daigné contracter avec son Eglise. D'où l'on infere les devoirs & les obligations de ceux qui ont embrassé cet état; sçavoir, l'union des cœurs, les assistances reciproques, l'affection mutuelle, & sur-tout le nœud inseparable de cette alliance, qui ne se rompra jamais. Mais Saint Paul qui a compris & ramassé tous ces devoirs dans l'Epître aux Ephesiens, appelle aussi une famille où tous ces devoirs sont religieusement observez, une Eglise domestique. *Salutate Priscam & Aquilam adjutores meos, & domesticam Ecclesiam eorum.* Pour montrer que les personnes mariées, & unies par ce Sacrement, doivent faire de leurs maisons une Eglise particuliere; c'est-à-dire, en faire une maison de prieres, faire des hosties vivantes de leurs personnes, instruire des enfans & des domestiques, avoir soin que Dieu y soit servi, & pratiquer, en un mot, tout ce qui se pratique dans l'Eglise, pour y attirer les graces & les benedictions que Dieu verse sur l'Eglise en general. *Auteur anonyme.* *Ad Rom. 15.*

D'où vient d'ordinaire la discorde dans les familles.

Sçavez-vous d'où viennent les discordes & les divisions les plus éclatantes des familles? de l'une de ces deux sources, ou de la mauvaise humeur de la femme, ou des emportemens du mari; d'un côté, ce sera une femme passionnée, qui après avoir, comme une autre épouse de Job, lassé par une humeur insociable la patience d'un mari paisible, vient répandre le reste de son fiel sur d'innocentes victimes ses enfans, qui ne sont criminels, que parce qu'ils ont une mere emportée. D'autres fois, c'est un mari violent, qui prenant feu à la moindre occasion, & à la moindre parole, s'ombrage de tout, & qui chagrin d'avoir mal réüssi dans une affaire, vient ensuite à en faire porter la peine à son épouse,

à qui il fait maudire par sa dureté, la trop longue durée d'un lien si indissoluble. Si dans ces rencontres les personnes mariées se souvenoient de l'obligation qu'elles ont de souffrir les défauts les uns des autres, on ne donneroit pas dans ces excés. Cependant un mari est-il emporté? une femme l'est encore davantage; un mari veut-il une chose? une femme veut le contraire, & souvent avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'il y a moins de raison; d'où il arrive, que l'humeur insociable de l'un, & l'opiniâtreté inflexible de l'autre, jettent bientôt dans une famille l'esprit de discorde, qui fait des enfans pauvres, & des parens criminels. Ici c'est un mari emporté qui éclate à tout moment de colere: là c'est une femme imperieuse, qui ne veut jamais ceder. De là naît dans une famille un malheureux assemblage de gens mal associez. Il faudroit en ces rencontres avoir la condescendance, dont parle l'Apôtre: *Supportantes invicem.* Bientôt on n'entendroit plus les discours de reproches & d'invectives, qui ne sont que trop ordinaires entre le mari & la femme. Il faut, dit celle-ci, que je sois de pire condition qu'une servante, pour essuyer tous les jours la mauvaise humeur d'un mari qui doit m'aimer. Il faut, ajoûte l'autre, que je sois donc plus malheureux qu'un esclave, pour souffrir le caprice d'une femme qui doit m'obéïr. Une seule parole de l'Apôtre devroit arrêter toutes ces tempêtes: *Supportantes invicem. Pris du livre intitulé: Le Reglement des Familles.*

Avis aux femmes qui gemissent sous l'esclavage d'un mauvais mari.

Femmes désolées, à qui le Ciel a peut-être donné un mari qui est votre croix, & qui vous tient dans un rude esclavage, je n'examine point ici, si vous ne vous êtes point vous-mêmes attiré cet orage, par la passion que vous avez de dominer dans vos maisons, par ces frequentations trop libres de gens qui sont suspects à vos maris. Quoi qu'il en soit, le grand secret d'arrêter tout d'un coup leurs emportemens, est d'avoir recours à la douceur & à la patience; ôtez de devant leurs yeux la matiere de leurs emportemens: dans les autres combats, à force de donner des coups à son adversaire, on l'abat: dans celui-ci, à force de ceder, on triomphe. Tant que vous resisterez à un mari violent, ce sera comme un feu, qui s'allumera par votre agitation. Il en est comme d'un torrent, qui s'enfle contre la digue qu'on lui oppose, & qui s'abaisse dès qu'on la leve. Cessez d'être des femmes imperieuses, vos maris cesseront d'être des maris emportez, & à mesure que vous aurez pour eux plus de douceur & de condescendance, à proportion reviendront-ils de la rigueur qu'ils ont pour vous. Evitez l'un & l'autre lorsque vous êtes ensemble, un certain esprit de dispute & de contradiction, qui fait que chacun de son côté veut faire voir qu'il a raison; car de là naissent bien des querelles, & quand il échappe quelque promptitude à l'un des deux, il est tres-dangereux de la relever sur le champ, parce que cela ne sert qu'à aigrir le mal. *Le même.*

Deux portraits differens tirez de l'Ecriture, l'un d'une femme appliquée à sa famille, & l'autre d'une femme qui neglige son domestique. *Prov.* 31.

C'est un plaisir de lire les deux portraits differens que l'Ecriture nous a laissez au livre de la Sagesse: l'un d'une femme laborieuse & appliquée à sa famille: l'autre d'une femme oisive qui neglige son domestique; écoutez, & examinez bien la difference qu'il y a entre ces deux femmes. L'une amasse par sa diligence, ce que l'autre dissipe bientôt par sa fainéantise. Celle-là, dit l'Ecriture, porte sa main à de grandes entreprises pour le bien de ses enfans: *Manum suam misit ad fortia*; au lieu que celle-ci ne s'occupe que de rubans, que de modes, que de parties de jeu; voilà son école. Celle-là ne dédaigne pas de prendre en main le fuseau, pour fournir aux besoins de sa maison: *Digiti ejus apprehenderunt fusum*; au lieu que celle-ci, ne se donnant durant tout le jour d'autre occupation, que celle de se lever le matin pour se coucher le soir; n'ayant rien à faire, elle ne s'étudie qu'à s'ajuster, & à donner à un visage disgracié les traits que la nature lui a refusez; ou à dissiper en folles dépenses le bien d'un mari credule. Celle-là ouvre ses mains & sa bourse aux besoins du pauvre: *Manum suam aperuit inopi, & palmas suas extendit ad pauperem*; celle-ci qui n'a jamais assez pour son jeu, porte sous un habit de soye un cœur de fer, endurci aux gemissemens du pauvre. Celle-là considere les démarches de ceux de sa maison, pour en écarter le peché, toûjours vigilante, & appliquée: aussi ne mange-t-elle jamais son pain dans l'oisiveté: *Consideravit semitas domus suæ, & panem otiosa non comedit*; au lieu que celle-ci, pour ne pas troubler l'agréable fainéantise dont elle joüit, ne veut entendre parler ni de l'éducation de ses enfans, qu'elle abandonne aux soins d'une providence étrangere, ni de l'avancement de ses domestiques qu'elle laisse souvent sans salaire. Aussi voyez, je vous en conjure, le different sort de ces deux femmes: la premiere se fait respecter par des enfans qui publient sa vertu, aimer par un mari qui admire sa sagesse: *Surrexerunt filii ejus, & beatissimam prædicaverunt: vir ejus, & laudavit eam*; au lieu que celle-ci ne s'attire que du mépris: ses enfans qui sont ruinez, se revoltent contre elle; un mari ne la peut souffrir; les domestiques la mépriſent, & le public plaint la destinée d'un mari à qui la Providence avoit destiné une telle femme. *Le même.*

Les mariages se font aujourd'hui plus ordinairement par avarice.

Quoi que le mariage soit quelque chose de tres-saint, il n'est jamais traité fort saintement, la passion y a toûjours plus de part que la raison; mais ce n'a pas toûjours été la même passion qui en a corrompu la sainteté. Autrefois on se marioit par inclination, aujourd'hui on ne le fait presque plus que par avarice. C'est pour cela qu'on voit tant de mariages mal assortis, parce qu'on n'a plus d'égard à la condition des personnes, à la sympathie ni au rapport des humeurs; il suffit que toutes les humeurs se rapportent en ce point, qu'on veut avoir de l'argent. C'est pour cela aussi qu'on voit tant de personnes malheureuses dans le mariage, parce qu'en se mariant, on a crû qu'il suffisoit d'être riche pour être heureux. *Le Pere de la Colombiere, Sermon pour une vêture de Religieuse.*

La jalousie qui arrive dans les mariages est une cruelle passion, & le plus souvent injuste.

La jalousie, & la défiance de la fidelité d'une épouse va souvent jusqu'à l'extravagance & à l'injustice. C'est une folle passion, & une aveugle fureur qui trouble la paix des familles, & qui porte souvent à des excés funestes ceux qui en sont possedez. C'est une humeur noire & maligne, à laquelle les plus parfaites vertus deviennent suspectes, qui fait des crimes des plus innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, & qui ajoûte foi aux choses les plus incroyables, ainsi que Saint Chrysostome l'a remarqué. Il faut se donner de garde d'une si cruelle passion. *Le même.*

Les divisions & les ruptures qui arrivent assez ordinairement entre le mari & la femme, pour de legers sujets.

Le mari & la femme ne doivent avoir qu'un cœur, qu'un esprit : ils doivent avoir les mêmes desirs, les mêmes sentimens, les mêmes affections ; ils ne sont plus qu'un en un mot ; il ne faut plus les regarder comme deux personnes separées, puisqu'ils ne sont qu'une même chair ; il n'appartient plus à l'homme de separer ce que Dieu a uni d'une maniere si étroite. *Itaque jam non sunt duo, sed una caro. Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet.* Que cette loi, si saintement établie parmi les hommes, est peu observée ! Qu'y a-t-il de plus commun, & qu'on voye davantage entre les femmes & les maris, que des divisions, des antipathies, des ruptures qui durent autant que la vie, & qui ne finissent que par la mort? Ce qui est de plus étrange, c'est que quand il n'y a point de raison importante qui puisse ni broüiller, ni indisposer les cœurs, quand ils n'ont nul sujet effectif de se plaindre les uns des autres, qu'ils ont même des qualitez qui devroient produire entre eux une estime, une consideration mutuelle, ils se divisent pour des bagatelles : un rien échauffe l'humeur, & cause souvent des alterations, des chagrins ; disons, des aliénations, qui pour n'être pas éclatantes, ne laissent pas d'être immortelles. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions morales sur l'Evangile de Saint Matthieu.* *Matt. 19.*

La raison pourquoi les mariages sont souvent malheureux, c'est que Dieu n'y est pas appellé, & n'y a point de part.

Ce qui cause les divisions & tous les desordres qui arrivent dans les mariages, c'est que tres-souvent ce n'est point Dieu qui est l'auteur de ces unions, & on ne peut pas dire de cet homme & de cette femme qui contractent un mariage : *Quod Deus conjunxit* ; que c'est Dieu qui le fait. Ces alliances se font par des raisons, par des considerations purement humaines, par des vûës d'interêts, pour la fortune, pour l'avantage, pour l'élevation des familles. Comme Dieu n'y a point de part, & qu'il n'y est point appellé, qu'on n'y a rien moins devant les yeux que sa gloire, & la sanctification des personnes qui s'engagent, il ne faut pas s'étonner si les suites en sont toûjours malheureuses. *Le même.*

Consequences fâcheuses du mariage, qui au sentiment du Sauveur même devroient détourner bien des gens d'embrasser cet état.

Les Disciples du Sauveur, qui voyoient les consequences fâcheuses qui se rencontrent dans le mariage, selon la declaration que ce divin Maître leur venoit de faire, lui dirent que si les choses étoient de la sorte, il n'étoit pas avantageux d'entrer dans un engagement, où il est impossible de conserver le repos & la paix que doivent se proposer tous ceux qui le prennent & qui le choisissent. Un mari y vit exposé aux mauvaises humeurs de sa femme, à ses chagrins, à ses inquiétudes, à ses soupçons justes ou injustes, à son inconstance, à sa legereté, disons à l'infidelité, & à la malignité de son cœur. Si on joint à toutes ces peines, celle du gouvernement de la famille, du soin qu'on est obligé de prendre de l'éducation des enfans, des déplaisirs qu'ont les peres, quand ils ne répondent pas à leurs desseins, de l'application que l'on a pour leur procurer des établissemens, les pertes de biens qui ne sont que trop frequentes par le mauvais ménage, ou par l'injustice des hommes ; enfin toutes ces raisons & quantité d'autres semblables, ne sont que trop fortes & trop pressantes pour porter les hommes à éviter une condition qui a tant de mauvaises suites? Quand est-ce donc que les mariages seront heureux? faut-il les regarder comme des engagemens défendus & illegitimes ? Non, ils seront saints quand ils se feront par le mouvement de l'esprit de Dieu ; quand les maris & les femmes auront la gloire de Dieu devant les yeux, qu'ils chercheront le service de Dieu, & leur sanctification dans cet état. *Le même.*

La justice divine punit dès cette vie les personnes qui se marient, sans avoir consulté Dieu, ou sans être appellez à cet état.

Il est bon de sçavoir que la justice de Dieu differe assez souvent le châtiment des pechez en l'autre monde ; mais elle commence à punir les profanateurs du saint mariage, non seulement en celui-ci, mais même dès les premieres années de leur union sacramentelle, par les chagrins, les ennuis, les mauvaises humeurs d'un mari ou d'une femme, par la privation ou la surcharge des enfans, par les disputes, les maladies, les pertes, & par-dessus tout, en les engageant à demeurer toute leur vie avec un ennemi domestique, duquel on ne se peut separer. On peut dire en quelque maniere, que Saint Paul comprend toutes ces calamitez conjugales sous le nom de tribulation de la chair ; mais il n'y a rien de plus expressif, que la parole dont Saint Basile se sert, quand il appelle le mariage : *Officinam dolorum* ; un ramas & comme le magasin de toutes les douleurs imaginables. Ce qui montre qu'il est de la derniere importance pour l'Eglise, pour l'Etat, pour les familles, & pour les personnes particulieres, que l'on soit instruit chrétiennement & solidement des desseins de Dieu dans ce Sacrement. *Livre intitulé, Regles Chrétiennes pour entrer & pour vivre saintement dans le mariage.*

Peu de personnes font reflexion à l'état qu'ils embrassent quand ils s'engagent dans le mariage.

Rien n'est plus commun que le mariage parmi les hommes ; & rien n'est plus inconnu que les devoirs de cette condition si commune. La plûpart de ceux qui s'y engagent n'en regardent que le dehors, & ce qu'elle a de charnel & de terrestre ; ils ne s'informent en aucune sorte ni des obligations qu'elle renferme, ni des difficultez extrêmes qu'il y a de s'en acquitter chrétiennement. On s'embarque dans ce voyage de toute sa vie, sans sçavoir où l'on va, ni quelle route on y doit tenir ; & en contractant une alliance indissoluble avec une personne étrangere, à peine connoît-on celui ou celle qui doit être le compagnon ou la compagne de notre bonheur ou de notre malheur en cette vie ; mais qui en doit être une des principales causes, & dans cette vie & pour toute l'éternité. *Auteur moderne & anonyme.*

La cause des desordres & des malheurs qui arrivent dans les familles, vient de ce qu'on consulte tout autre que Dieu, avant que de s'engager dans le mariage.

La plus grande partie des gens qui se marient, avant que de s'engager dans cet état, n'appellent pas Jesus-Christ à leurs nôces, c'est-à-dire, ne consultent pas Dieu, qui est l'oracle, sans lequel tout autre conseil ne peut être que dangereux & fatal. D'où pensez-vous, en effet, que viennent ces froideurs, ces indifferences, ces mépris, ces jalousies, ces mauvais traitemens, ces divorces, ces dissipations de biens, & ces mauvais succés d'affaires qui causent la ruine de tant de familles? En voici la source : c'est que la plûpart des mariages ne sont inspirez que par le demon qui y préside, & non pas par Jesus-Christ qui les reprouve. C'est que quand on se marie on ne consulte que la passion qui nous aveugle, ou nos interêts qui emportent notre consentement comme malgré nous, ou nos yeux qui se laissent seduire par les attraits d'un objet, qui a tout mis en usage pour nous surprendre ; ou qu'on ne le fait plus que par les intrigues d'un faux ami, qui s'est laissé corrompre pour nous tromper. C'est que les

parens consultant plus leurs interêts, & la folle ambition qu'ils ont d'élever leurs familles dans leurs descendans, que la raison, & les lumieres du Saint Esprit, se mettent moins en peine si les personnes ausquelles ils les veulent allier, sont de bonne vie, que si elles ont de grandes charges, de l'argent comptant, & des terres considerables. *Auteur moderne.*

MEDISANCE,

Calomnie, & ce qui regarde le tort qu'on fait à la reputation du prochain.

AVERTISSEMENT.

Comme le vice de la médisance a esté de tout temps l'un des plus communs, aussi les discours sur ce sujet, sont les plus ordinaires dans les écrits des saints Peres, & dans les Chaires Chrétiennes; il y a peu de Prédicateurs qui n'ayent traité ce point de Morale, & nous avons ramassé ce que nous avons cru de plus fort, & de plus capable d'inspirer de l'horreur d'un vice si commun, & si pernicieux.

Il est seulement necessaire d'avertir, que quoi que la difference qui est entre la médisance & la calomnie soit assez connue, on les confond d'ordinaire dans un mesme discours, comme deux especes d'un mesme peché, la calomnie ajoutant seulement à la simple médisance la fausseté & le mensonge, qui est une circonstance qui rend le peché plus grief & plus difficile à reparer.

J'ai souvent fait reflexion qu'il y a peu de sujets qu'on écoute plus volontiers que d'entendre invectiver contre la médisance: aussi n'y en a-t-il point qui donne plus d'occasion aux Prédicateurs de faire des portraits, & des peintures des mœurs du temps; c'est pourquoi il faut se servir de cette favorable attention, pour en imprimer de l'horreur, & une juste crainte de tomber dans ce peché, soit en disant le mal que l'on sçait, & que l'on a appris de son prochain, soit en écoutant le mal qu'on en dit.

C'est encore un avis tres-utile à ceux qui traitent ce sujet, d'insister particulierement sur l'obligation étroite & indispensable de reparer l'honneur qu'on a ravi au prochain par la médisance, ou la calomnie qu'on en a faite, parce que rien n'est plus capable d'arrester le panchant que nous avons naturellement à ce peché; mais il faut tellement exagerer la difficulté qu'il y a de faire cette reparation, qu'on ne la rende pas impossible.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

1 ON peut prendre pour sujet & pour division d'un discours, ces trois propositions, qui ramassent ce qu'il y a de plus fort, & de plus important sur cette matiere. La premiere, que la médisance est un crime horrible, dont cependant on n'a point d'horreur, puisqu'on le commet si facilement & si communément. La seconde, que c'est un crime honteux; mais que l'on commet sans honte, & sans crainte de perdre notre reputation, en ternissant celle d'autrui. La troisiéme, un crime contagieux, mais où l'on prend le moins de précaution pour l'éviter, & de mesures pour le reparer.

Pour la premiere, c'est un grand crime que la détraction, s'écrie Saint Bernard: *Grande crimen detractio.* Et certes quand le médisant ne feroit point d'autre mal, que de détruire l'union, la concorde, & la charité fraternelle, il feroit un mal inexplicable, & se rendroit extrêmement criminel, en détruisant la loi fondamentale du Christianisme. Le Fils de Dieu connoissant l'importance de garder cette premiere loi de son Etat, la veille de sa mort fit trois choses bien remarquables: pour cet effet, il institua le Sacrement adorable de son Corps; il fit un commandement exprés à ses Apôtres de s'entr'aimer; il adressa une priere à son Pere Eternel, afin de les affermir dans cette charité. Car le Sacrement de son Corps, qui se nomme Communion, quand on le reçoit, n'est-ce pas pour nous unir ensemble, comme l'assure Saint Augustin? Le precepte de la dilection mutuelle que J. C. donna à ses Apôtres, ne fut-ce pas pour les tenir unis? Enfin il pria son Pere, & pour eux, & pour tous ceux qui croiroient en lui, par le ministere de leur prédication: *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, & ego in te*; afin que tous ne fussent qu'un, à l'imitation de cette admirable unité, qui est entre le Pere, & le Fils, dans l'adorable Trinité: Or que fait le médisant? il choque & détruit autant qu'il est en lui, cette loi fondamentale: il desunit des personnes, pour l'union desquelles un Dieu a donné tout son sang: il éloigne de cœur & d'esprit ceux que le Sacrement du Corps de Jesus-Christ tâche tous les jours d'unir: il viole le precepte de la dilection mutuelle, par la haine, l'envie & la jalousie, qu'il porte à celui dont il médit, & par les sentimens d'animosité & de vengeance, que celui qui est offensé conçoit contre lui: il rend inutile la priere que le Fils de Dieu mourant a faite pour la réunion de tous les Fideles, & met la division entre des personnes, qui peut-être ne se reconcilieront jamais. Voila ce qui rend ce peché si énorme devant Dieu, & si odieux aux hommes; mais combien en conçoit-on peu d'horreur, puisqu'on le commet si facilement, en tous lieux, dans toutes les compagnies? Que c'est le vice de tous les états, de toutes les conditions, & de toutes sortes de personnes; qu'on s'en fait un diver-

tissement ; qu'on n'en a nul scrupule ; qu'on se fait même un merite de sçavoir plaisanter, & divertir les compagnies aux dépens d'autrui. On peut ici, pour faire concevoir la grandeur & l'énormité de ce crime, s'étendre sur le tort que l'on fait au prochain en lui ravissant l'honneur, qui est le plus precieux de tous les biens ; sur les suites funestes de la médisance, sur l'engagement qu'on contracte de reparer ce tort à quelque prix que ce soit, &c.

La seconde proposition. Le peché de médisance n'est pas moins honteux, qu'il est énorme & horrible ; ce qu'on aura peut-être de la peine à se persuader, en considerant que par là on se fait la reputation d'un bel esprit ; qu'on se fait écouter avec plaisir ; qu'on s'attire l'applaudissement de toute une compagnie, & qu'enfin c'est par là que plusieurs se font valoir, de sçavoir faire un conte agréable, &c. On prétend même par là passer pour sincere, pour un homme qui desapprouve le mal, ou du moins, pour plaisant qui sçait attraper le ridicule des gens, & trouver l'endroit foible. Mais nonobstant cela, je dis que c'est un crime honteux, 1°. Parce que c'est une lâcheté insupportable d'attaquer une personne absente, qui ne se peut défendre, qui ne nous dit mot, & qui peut-être ne nous a jamais offensez ; ou si c'est notre ennemi, c'est une lâche vengeance, de noircir la reputation d'une personne, que nous n'oserions choquer en sa presence. 2°. On découvre ses propres défauts en faisant connoître ceux d'autrui ; on montre qu'on est piqué au jeu, & qu'on ne peut dissimuler son ressentiment ; qu'on est envieux, ou jaloux, ou superbe, parce que la reputation d'autrui fait ombre à la nôtre. 3°. On est regardé sur le pied d'un médisant, qui est le plus mauvais caractere qu'on puisse faire de nous. *Summa turpitudinis est, nihil fœdius*, dit S. Bernard. Mais nonobstant cela le médisant est un effronté, qui ménage aussi peu sa reputation que celle des autres.

Pour la troisiéme, c'est encore le crime le plus contagieux ; & cependant l'on ne prend nulle précaution pour l'éviter, & nul soin pour en arrêter le cours, ou pour reparer le tort & le ravage qu'il a fait. 1°. Il faut faire voir comme une médisance secrete se répand, & devient un bruit public, & ensuite l'obligation & la peine qu'on a à reparer le mal qu'on a fait.

II. Il faut montrer que quoi que la médisance soit le plus commun de tous les pechez, & le plus facile à commettre, c'est néanmoins celui qui se remet & qui se pardonne le plus difficilement.

Premierement, c'est le peché le plus commun ; l'experience le fait assez voir. 1°. C'est le plus naturel, parce que l'orgueil & le desir de la gloire que nous apportons avec nous en naissant, nous porte à abaisser les autres, pour nous élever au-dessus d'eux, & il nous semble que la diminution de leur gloire est une augmentation de la nôtre. 2°. Il paroît comme necessaire ; car on ne sçait de quoi parler, & de quoi s'entretenir dans les compagnies, si l'on ne parle des uns & des autres. 3°. Il est tres-facile ; car on ne se lasse jamais à médire, & on écoute avec plaisir les médisances. Dans tous les autres pechez, on a toûjours quelque crainte de deshonorer, & de perdre sa reputation ; mais à médire on ne craint rien, on y prend plaisir ; on le fait en tout lieu, en tout temps ; toutes sortes de personnes le peuvent faire, & on commet la médisance en tant de manieres differentes, que tout le monde y est sçavant, & ainsi il n'y a rien de puls aisé, ni de plus commun.

Secondement, ce peché si commun & si facile à commettre, est cependant celui qui se pardonne le plus difficilement, parce que la médisance blesse non seulement la charité, mais encore la justice, & que les pechez contre la justice ne se remettent point, si l'on ne repare le tort qu'on a fait, & si l'on ne satisfait la personne offensée ; autant donc que la reparation de la médisance est rare, difficile, & presque moralement impossible, autant est-il difficile d'en obtenir le pardon. C'est un vol, c'est un homicide ; c'est le plus grand tort que l'on puisse faire à une personne, que de lui ravir sa reputation, qui lui est souvent plus chere que ses biens, & que sa vie. Or il faut faire voir la difficulté de reparer ce tort. 1°. Du côté de celui qui a fait la médisance, qui ne peut se resoudre à se dédire, si c'est une calomnie, & qui ne sçait de quelle maniere s'y prendre, si c'est une simple médisance. 2°. Du côté de celui dont on a médit ; car il faut le contenter & le satisfaire, &c.

III. On peut prendre pour sujet, & pour division d'un discours ce passage de Saint Bernard : *Detractio grande vitium est, detractio grande peccatum est, detractio grande crimen est.* 1°. *Grande vitium est* ; c'est un grand vice dans l'habitude. Il nait de l'orgueil, de l'envie, de la haine ; il contient la malice de tous ces vices, & leur sert d'instrument. 2°. *Grande peccatum est* ; c'est un grand peché dans l'acte, à cause du tort presque irreparable qu'il cause au prochain. 3°. *Grande crimen est* ; c'est un grand crime, pour les suites qui en sont funestes, & pour les maux qu'il a coûtume de produire.

IV. On peut faire voir dans les deux Parties d'un discours, premierement le mal & le desordre que cause la médisance, à quoi nous nous portons si facilement, par legereté d'esprit, ou poussez de quelque passion. Secondement, le bien & l'avantage que nous pouvons retirer de la médisance qu'on fait de nous.

Premierement, pour le mal que causent les médisances que nous faisons. 1°. Elles violent la charité, en ôtant la reputation au prochain. 2°. Elles mettent la discorde & la division entre celui qui médit, & celui dont on fait la médisance. 3°. Elle décrie quelquefois les personnes, & même les familles entieres ; de telle sorte, qu'elles ne se peuvent relever de l'infamie où on les a plongées. 4°. On se met soi-même dans une impossibilité morale de son salut, pour la difficulté qu'il y a de reparer le mal qu'on a fait. 5°. On est cause souvent de la damnation de ceux dont on médit, qui conçoivent de la haine & de la vengeance contre ceux qui les ont noircis.

Secondement, sur les biens & les avantages que nous pouvons retirer de la médisance qu'on fait de nous, elle peut infiniment servir à notre sanctification. 1°. Elle nous oblige à mener une vie exemplaire, afin de ne point donner lieu à personne de médire de nous. 2°. Elle nous donne occasion de pratiquer

la patience, puis qu'on ne peut gueres en témoigner une plus grande & plus heroïque, qu'en souffrant patiemment le mal qu'on dit de nous. 3°. Elle nous donne lieu d'exercer les plus grands actes de la charité chrétienne, de pardonner les injures, de dire du bien de ceux qui ont dit du mal de nous, &c.

V. On peut prendre pour dessein d'un discours sur la médisance, la pensée de Saint Bernard, qui dit que la médisance tuë trois personnes d'un seul coup.

1°. Celui qui la fait; car la médisance, qui d'elle-même est un grand peché contre la charité qui est dûë au prochain, fait perdre au médisant la vie de la grace, & l'on peut s'étendre sur la griéveté de ce peché. 2°. Celui qui l'écoute, lequel ne peche pas moins que celui qui la fait, & quelquefois même plus griévement, en lui applaudissant, en l'excitant, & l'animant; sans quoi la médisance tomberoit à terre, & n'auroit pas du moins de si fâcheuses suites. 3°. Celui de qui on médit; puisque la médisance lui ôte une vie civile qu'il a dans l'esprit de tous ceux qui en ont conçu de l'estime; vie plus précieuse que la vie naturelle, puisqu'on risque l'une pour conserver l'autre, &c.

VI. 1°. La facilité qu'il y a de médire, ne rend pas la médisance pardonnable. 2°. La difficulté de la reparer, n'exempte pas de l'obligation d'une juste reparation. En deux mots, ce qui rend la médisance commune, ne la rend pas excusable. Ce qui la rend difficile à reparer, ne dispense pas d'en faire une reparation entiere & exacte.

VII. La médisance est un peché qui porte avec lui un caractere de reprobation, pour deux raisons.

La premiere, est tirée de la nature de ce peché, qui est tres-facile à commettre, dont il est tres-difficile de se défaire, & qu'il est encore plus difficile de reparer pour en obtenir le pardon.

La seconde, est prise de la disposition du cœur & de l'esprit du médisant, qui est porté par un esprit d'envie, d'orgueil, d'ambition, ou de vengeance, à ternir la reputation du prochain; passions qui sont les causes & les principes de notre damnation.

VIII. 1°. Les motifs de la médisance sont toûjours corrompus & criminels; on médit par l'envie, la haine, la jalousie qu'on a conçuë contre le prochain; on a dessein de le détruire dans l'estime des autres; on veut établir sa propre reputation sur les ruïnes de celle d'un concurrent, &c. 2°. Les circonstances n'en sont jamais innocentes; on médit devant des personnes qui en avoient bonne opinion; on attaque une personne en son absence, lors qu'il ne se peut défendre; on dit des choses incertaines, ou fausses, ou qu'on exagere, & on change la médisance en calomnie. 3°. Les suites & les pernicieux effets en sont presque toûjours irreparables.

IX. Les prétextes dont on se sert pour autoriser la médisance, sont frivoles.

Le premier, est la legereté des défauts de ses freres, qu'on regarde comme de peu de consequence, & qui ne font point de tort à la reputation du prochain, & ordinairement l'on se trompe.

Le second, que quand les choses seroient considerables, la notorieté publique fait que sa reputation n'en perd rien pour les discours qu'on en tient.

Le troisiéme, est que la gloire du Dieu que l'on sert, ne permet pas qu'on souffre la temerité & l'outrage de ceux qui le deshonorent. *Pris du Pere Massillon, Sermon de la Médisance.*

X. On médit par malice & par legereté. Ainsi la médisance est un arbre pestiferé, qui se divisant en deux branches, infecte tout l'Univers. Montrons donc l'énormité de ces deux especes de médisance; dont l'une imprime naturellement de l'horreur, & l'autre de la confusion.

Le premier Point sera de vous faire voir la médisance qu'on commet par malice; combien ce peché est grief, & odieux à Dieu & aux hommes.

Le second Point, la médisance par legereté. Combien ce vice nous décrie, & marque un naturel volage, dont on ne peut rien attendre ni esperer. *Auteur anonyme.*

XI. 1°. Rien de plus lâche & de plus odieux que le peché de médisance. 2°. Rien de plus dangereux pour le salut. *Pris des Sermons imprimez sous le nom du Pere Bourdaloue.*

XII. Le peché de médisance, tout honteux & infame qu'il est, se cache.

1°. Sous la verité; on croit qu'il est permis de dire le mal qu'on sçait de son prochain, pourvû qu'on ne lui impose rien de faux. 2°. Sous le nom de justice; on se persuade qu'il est juste de loüer le bien, & de blâmer le mal par tout où ils se trouvent, & qu'on ne fait nul tort à personne en faisant connoître les gens tels qu'ils sont. 3°. Sous le voile de la pieté; en voulant faire croire qu'il y va de l'interêt de la gloire de Dieu, de faire connoître les personnes qui vivent mal, afin qu'on les fuye, & qu'ils ne corrompent pas les autres.

XIII. 1°. La médisance est un peché, que nulle coûtume ne peut autoriser. 2°. Que nul prétexte ne peut excuser. 3°. Que nulle satisfaction ne peut entierement reparer.

XIV. 1°. C'est un peché honteux & infame dans son origine, puisqu'il vient de l'orgueil, de l'envie, de la jalousie, ou de quelque passion semblable. 2°. Il est dangereux en son progrés, parce qu'il se commet avec étude & avec artifice. 3°. Il est funeste, & irreparable dans son issuë, & dans ses effets.

XV. On peut representer le médisant,

Premierement, comme un ennemi cruel & furieux, que sa passion est capable de porter aux effets les plus funestes.

Secondement, comme un ennemi adroit, & rusé, qui se sert pour nuire à son prochain, de toutes les plus subtiles inventions, dont un esprit artificieux est capable.

Troisiémement, comme un ennemi presque invincible, dont les coups sont inévitables, & les playes qu'il fait presque sans remede. La cruauté de la médisance; l'artifice de la médisance; la difficulté de reparer le tort & le dommage que fait la médisance, feront les trois Parties de ce discours. *Pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans l'Avent.*

XVI. On peut faire voir qu'écouter la médisance n'est pas un moindre peché contre la justice & contre la charité que nous devons au prochain, que lorsqu'on en dit du mal soi-même.

1°. La justice doit empêcher le tort qu'on fait au prochain, lorsque nous le pouvons: Ce sera mon premier Point. 2°. La chari-

té nous doit exciter à le défendre, & à lui rendre ce bon office, puisque nous le pouvons, & que c'est peut-être la seule chose en quoi nous pouvons l'obliger : Ce sera le second. *Le même, troisiéme Dimanche du Carême, dans la Dominicale.*

XVII. 1°. Il n'y a point de peché plus à craindre que la médisance que l'on fait des autres. 2°. Il n'y a point d'offense, où l'on trouve plus d'adoucissement que dans la médisance qu'on fait de nous.

Pour le premier ; un peché est à craindre, 1°. Quand il est facile d'y tomber : Or il n'y en a point de plus aisé à commettre que la médisance. Toutes les passions nous y portent, & rien ne nous en empêche. 2°. Quand le peché est grief : Or il n'y en a point qui fasse plus de tort au prochain, que de lui ravir sa reputation. 3°. Quand il est difficile de le reparer : Or on sçait assez combien il est difficile de reparer le mal que fait la médisance.

Pour le second ; qu'il n'y a point d'offense, où l'on trouve plus d'adoucissement que dans la médisance qu'on fait de nous.

1°. Parce qu'il n'y a personne qui la puisse éviter, ni grands, ni petits, ni criminels, ni innocens. 2°. Parce que les plus grands hommes, & les personnes qui ont le plus de merite, y sont exposez. 3°. On se doit consoler en qualité de Chrétiens sur l'exemple du Fils de Dieu.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres, Saint Augustin, *lib. de bono viduitatis*, parle du soin que l'on doit avoir de sa reputation, afin de ne point donner lieu à la médisance.

Le même, *lib. 2. & 3. contra litter. Petiliani*, témoigne le mépris qu'il fait des discours injurieux qu'on tenoit de lui.

Le même, *in Psalm. 90.* expliquant ces paroles : *Ipse liberabit me de laqueo venantium, & à verbo aspero*, montre qu'il ne faut point s'étonner, ni se décourager pour les médisances qu'on fait de nous.

Le même, *in Psalm. 119.* montre comme il faut souffrir la médisance.

Le même, *in Enarrat. Psalm. 108.* parle des calomnies qu'on faisoit du Fils de Dieu, & des plaintes qu'il en fait par son Prophete.

Le même, ou l'Auteur du livre *de Conflictu vitiorum & virtutum*, montre la difference qu'il y a entre la correction & la médisance, & refute les vaines excuses des médisans.

Le même, ou quelque autre Auteur, *Serm. 26. & 45. ad fratres in eremo*, parle de la médisance.

Le même, sur les Pseaumes 16. & 139. parle amplement de ce même vice.

Saint Jerôme, *Epist. 14. ad Celantiam*, montre qu'il faut vivre de telle sorte, qu'on ne donne point de prise à la médisance ; mais qu'il la faut souffrir chrétiennement, quand on ne la peut éviter.

Le même, dans une longue Epître qu'il écrit *ad Oceanum*, montre la même chose par l'exemple du Fils de Dieu.

Le même, *Epist. 1. ad Demetriadem*, montre que la médisance est un grand peché, soit en celui qui la fait, soit en celui qui l'écoute.

Le même, sur le Pseaume 100. montre la même chose.

Le même, *Epist. ad Rusticum Monachum*, montre avec quel soin il faut fuir la médisance, & les médisans.

Saint Gregoire, *l. 9. Epist. Epist. 39. ad Theoctistam*, montre de quelle maniere il faut souffrir la médisance qu'on fait de nous.

Le même, *lib. 6. Epist. 14.* fait un long discours sur la médisance, & donne d'excellens préceptes.

Le même, *lib. 8. Epist. 24. ad Pallad. Præsbit.* lui enseigne la maniere dont il faut agir avec les médisans.

Le même, *Homil. 9. in Ezechielem*, enseigne la même chose, tantôt en reprenant les médisans, & tantôt en les fuyant, &c.

Le même, parle de la médisance, *lib. 3. Moral. in Job. c. 11. & lib. 7. cap. 17. & lib. 23. cap. 4.*

Saint Cyprien, *Epist. 69.*

Saint Ephrem, *l. de Morbo linguæ.*

Saint Jean Climaque, *Gradu 10.*

Origene, Homel. 7. sur les Nombres, remarque que jamais Dieu n'a plus honoré Moïse, que lors qu'on a médit de ce grand Legislateur.

Le même, *Homil. in Psalm. 36. & lib. 3. in Job.* traite de la médisance.

Saint Chrysostome, *Homil. 3. ad Popul. Antioch.* fait voir le mal que cause la médisance, & l'adresse dont elle se sert pour faire son coup.

Le même, Homel. 42. sur le ch. 12. de S. Matthieu ; dans l'exhortation, montre que la calomnie ne nuit qu'au calomniateur.

Le même, *Cant. 1. de Lazaro, tom. 2.* parle de la malice & de l'artifice de la médisance.

Le même, *Homil. 26. in Act. Apost.* montre qu'on doit mépriser la médisance qu'on fait de nous.

Saint Basile, écrivant aux habitans de Neocesarée, refute les calomnies qu'on faisoit de lui, & dit bien des choses sur la médisance, & sur le mépris qu'on en doit faire.

Le même, dans l'Epître *ad Bosphorium Episcopum*, parle encore du même sujet, & à la même occasion.

Le même, *in regul. brev. respons. 25.* montre en quelles occasions il est permis de faire connoître les défauts du prochain.

Saint Bernard, *lib. de triplici custodia*, compare la médisance à la vipere, & montre que d'un seul souffle elle infecte, & tuë trois personnes.

Le même, *Serm. 24. in Cant.* découvre le venin caché de la médisance, & combien il est pernicieux.

Le même, *in secunda parte Serm. 33. ad sororem*, montre la cruauté & la griéveté de la médisance.

Saint Bernardin, Tome 1. Serm. 23. & Tome 2. Serm. 29.

Grenade, en la Guide des Pecheurs, c. 11. §. 1. Livres spirituels & autres.

Le P. de Saint-Jure, livre de la Connoissance & de l'Amour de Notre Seigneur, l. 3. sect. 8.

Le Cardinal Bona, dans les principes de la Vie Chrétienne, ch. 8.

Le même, dans un autre ouvrage, qui a pour titre, *Manuductio ad cœlum.*

Drexellius in Phaëtonte.

Le P. Cauſſin, dans la Cour ſainte, traité troiſiéme, ſection troiſiéme, où il parle de l'Envie & de la Médiſance.

Le P. Suffren, Tome 1. de l'Année Chrétienne, ch. 7. ſect. 4.

Le Pere Nepveu, dans ſes Reflexions Chrétiennes, Tome 1. pour le 9. jour de Mars, & Tome 2. pour le 10. de May.

Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale. Tome 2.

Les Predicateurs recens.

M. Biroat, ſecond Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.

Le P. de la Colombiere, Tome quatriéme, Sermon ſoixante-dix-huitiéme.

M. Joly, Tome quatriéme de ſes Prônes, Prône pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Bourdaloue, Sermon pour le Lundi de la Semaine ſainte.

M. l'Abbé de ſaint Martin.

M. de la Volpilliere.

M. La Font, Prône pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Maſſillon, Tome troiſiéme, Sermon pour le Dimanche de la Paſſion.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux Sermons ſur ce ſujet.

Dans les Sermons imprimez ſous le nom du P. de la Rue.

Eſſais de Sermons, Tome premier, Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.

Les mêmes, Tome ſecond de la Dominicale, Sermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

M. Fromentieres.

L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, Sermon vingt-deuxiéme de l'Avent.

Le même, Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême, dans la Dominicale, contre ceux qui écoutent la médiſance.

Le même, Tome troiſiéme des Sermons particuliers, Sermon du ſoin de conſerver ſa reputation.

Peraldus, tom. 2. de peccato linguæ, cap. 6.

Labatha.
Buſæus.
Lohner.
Berchorius.
} Titulo *Detractio.*

Ceux qui ont fait des Recueils ſur cette matiere.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

QUare non timuiſtis detrahere ſervo meo Moiſi? Numer. 12.

Non facies calumniam proximo tuo; non eris criminator, nec ſuſurro. Levit. 19.

Sepulchrum patens eſt guttur eorum: linguis ſuis doloſè agebant, venenum aſpidum ſub labiis eorum. Pſalm. 13.

Exacuerunt ut gladium linguas ſuas: intenderunt arcum rem amaram, ut ſagittent in occultis immaculatum. Pſalm. 63.

Lingua tua concinnabat dolos. Pſalm. 49.

Cujus os maledictione plenum eſt, & amaritudine, & dolo: ſub lingua ejus labor & dolor. Pſalm. 10.

Detrahentem ſecretò proximo ſuo, hunc perſequebar. Pſalm. 100.

Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi. Pſalm. 108.

Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam doloſam? Pſalm. 119.

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua doloſa. Ibid.

Pone Domine cuſtodiam ori meo, & oſtium circumſtantiæ labiis meis. Pſalm. 140.

Qui detrahit alicui rei, ipſe ſe in futurum obligat. Proverb. 13.

Abominatio hominum detractor. Proverb. 24.

Cum detractoribus non commiſcearis, quoniam repentè conſurget perditio eorum, & ruinam utriuſque quis novit? Ibid.

Remove à te os pravum, & detrahentia labia ſint procul à te. Prov. 4.

Ventus aquilo diſſipat pluvias, & facies triſtis linguam detrahentem. Prov. 25.

Attende ne fortè labaris in lingua, & ſit caſus tuus inſanabilis in mortem. Eccli. 28.

Multi ceciderunt in ore gladii, ſed non ſic quaſi qui interierunt per linguam ſuam. Ibid.

Calumnia conturbat ſapientem, & perdet robur cordis illius. Eccle. 7.

Si mordeat ſerpens in ſilentio, nihil eo minus habet qui occultè detrahit. Eccle. 10.

Qui loquitur iniqua, non poteſt latere, nec prateriet illum corripiens judicium. Sapient. 1.

Vidi calumnias, quæ ſub ſole geruntur, & lacrymas innocentium, & neminem conſolato-

POurquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon ſerviteur Moïſe?

Vous ne calomnierez point votre prochain; vous ne ſerez point un accuſateur public, ni un médiſant ſecret.

Leur bouche eſt comme un ſepulcre ouvert; ils ſe ſervoient de leur langue pour tromper; le venin des aſpics eſt ſous leurs lévres.

Ils ont éguiſé leurs langues comme une épée, & ils ont tendu leur arc avec la derniere aigreur, afin de percer l'innocent en ſecret.

Votre langue ne s'exerçoit qu'à inventer des tromperies.

Celui dont la bouche eſt remplie de malediction, d'amertume, & de tromperie, & dont la langue cauſe de la peine & de la douleur.

Je perſecutois celui qui médiſoit en ſecret de ſon prochain.

Au lieu qu'ils devoient m'aimer, ils me déchiroient par leurs médiſances.

Que recevrez-vous, & quel fruit vous reviendra-t-il de votre langue trompeuſe?

Seigneur, délivrez mon ame des lévres injuſtes, & de la langue trompeuſe.

Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, & une porte à mes lévres, qui les ferme exactement.

Celui qui parle avec mépris de quelque choſe, s'engage pour l'avenir.

Le médiſant eſt l'abomination des hommes.

N'ayez point de commerce avec les médiſans; car leur ruine viendra tout d'un coup, & qui pourra comprendre la punition de l'un & de l'autre?

Rejettez de vous la bouche maligne, & que les lévres médiſantes ſoient bien loin de vous.

Le vent d'Aquilon diſſipe la pluye, & le viſage triſte la langue médiſante.

Prenez garde de ne point faire de faute par la langue, de peur que votre chûte ne devienne incurable & mortelle.

Il eſt bien mort des hommes par le tranchant de l'épée; mais il en eſt encore mort davantage par la langue.

La calomnie trouble le ſage, & elle abattra la fermeté de ſon cœur.

Celui qui médit en ſecret, eſt comme un ſerpent qui mord ſans faire du bruit.

Celui qui prononce des paroles d'iniquité, ne peut ſe cacher à Dieu, & il n'échapera point au jugement qui doit tout punir.

J'ai vû les calomnies qui ſe font ſous le ſoleil, les larmes des innocens, qui n'ont perſonne pour les

rem.

rem. Eccle. 4.

Audisti verbum adversus proximum tuum? commoriatur in te. Eccli. 19.

Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire, & ori tuo facito ostia, & seras. Eccli. 28.

Recede procul à calumnia. Isaïæ 54.

Qui calumniatus est, & vim fecit fratri, ecce mortuus est in iniquitate sua. Ezechiel. 18.

Detractores, Deo odibiles. Ad Rom. 1.

Timeo ne forte contentiones, dissensiones, & detractiones sint inter vos. 2. ad Corinth. c. 12.

Neque fornicarii, neque adulteri, neque fures, neque avari, neque maledici, regnum Dei possidebunt. 1. ad Corinth. 6.

Lingua, universitas iniquitatis . . . inquietum malum, plena veneno mortifero. Jacobi 3.

Linguam autem nullus hominum domare potest. Idem, ibid.

consoler.

Vous avez entendu une parole contre votre prochain ? il faut qu'elle meure dans vous.

Bouchez-vous les oreilles avec des épines, & n'écoutez point la méchante langue ; mettez à votre bouche une porte, & des serrures.

Eloignez-vous de la calomnie.

Celui qui opprime son frere par la calomnie, & par violence, est mort à cause de sa propre iniquité.

Les médisans encourent la haine de Dieu.

J'apprehende que je ne trouve parmi vous des dissensions, des querelles, des médisances.

Ni les fornicateurs, ni les adulteres, ni les voleurs, ni les avares, ni les médisans, ne seront point heritiers du Royaume de Dieu.

La langue est un monde d'iniquité . . . C'est un mal inquiet, & intraitable, elle est pleine d'un venin mortel.

Nul homme ne peut dompter la langue.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Combien la calomnie qu'on fit du saint homme Job, lui fut sensible.

LE saint homme Job plus ferme qu'un rocher, & plus solide que le diamant, voyant qu'il perdoit tout d'un coup son bien, & ses enfans, qu'il étoit accablé de mille maux, qu'il étoit rongé des vers, qui se répandoient dans tout son corps, & que sa femme même lui insultoit dans sa misere, souffrit tous ces maux sans se plaindre en aucune maniere. Mais lorsqu'il vit ses amis parler mal de lui, & croire qu'il ne souffroit ces malheurs que pour ses pechez ; il ne pût s'empêcher alors de se troubler, & son grand cœur se sentit ébranlé de cette injure. Il y a quelque force particuliere dans les calomnies, laquelle penetre plus avant dans nos cœurs, que ne font souvent les mauvais traitemens même. Les autres maux sont accompagnez de beaucoup de choses qui les adoucissent ; nous trouvons beaucoup de personnes qui les portent en quelque sorte avec nous, & qui nous encouragent à les souffrir avec constance : mais dans les calomnies, nous perdons toutes ces consolations.

Punitions que Dieu a faites de quelques médisans & calomniateurs. *Numer.* 12.

Marie, sœur de Moïse, ayant mal parlé de son frere, Dieu en fut si irrité, que la nuée, qui couvroit le Tabernacle, se retira, & celle qui avoit médit se trouva en même instant couverte de lépre. Sur quoi Origene dit, que la nuée se retira, pour marquer que la grace du Saint Esprit abandonne le médisant, & que son ame ensuite devient toute infectée de la plus honteuse de toutes les lépres, qui est celle du peché. Une autre fois les Israëlites détracterent de Moïse, & aussi-tôt Dieu leur envoya des serpens, qui en firent mourir un tres-grand nombre. Ce fut pour cette même raison, que Coré, Dathan, & Abiron furent engloutis tout vifs dans la terre, & que deux cens cinquante de leurs complices furent consumez par le feu. *Numer.* 11.

Quelques exemples de la malice & des effets de la medisance. 1. *Regum* c. 21. 1. *Regum* c. 29.

Doëg Iduméen ayant rapporté à Saül, qu'Achimelech avoit donné des vivres à David, fut cause que ce Prince irrité fit mourir quatre-vingt-cinq personnes, qui portoient l'Ephod, sans épargner ni femmes ni enfans. Les chefs des Philistins ayant empoisonné l'esprit du Roi de Geth, par leurs injurieux rapports contre David, lui firent ôter son emploi : effet assez ordinaire de ces médisances, qui ternissent la reputation d'autrui, & produisent de pernicieux effets. Absalom qui vouloit être Roi, disoit à tous ceux qui avoient des affaires à la Cour : Il n'y a personne, que David ait commis pour vous entendre, & pour vous faire rendre justice. Les deux qui attenterent sur la pudicité de Susanne, lui eussent fait perdre la vie avec l'honneur, si le jeune Daniel suscité de Dieu pour la défendre, ne les avoit convaincus de faux témoignage, & fait condamner à la juste peine qu'ils meritoient. De ces exemples, on voit les causes & les pernicieux effets d'un peché, qui est si commun aujourd'hui, & qui regne dans toutes les conditions.

L'exemple du Prophete Jeremie montre qu'il n'y a point de plus sanglante persecution, que celle de la medisance, & de la calomnie.

Jeremie voulant marquer le complot que ses ennemis avoient fait pour le perdre, & leur conspiration contre lui, leur met une expression assez surprenante dans la bouche : *Venite*, disent-ils, *percutiamus eum linguâ.* Ne prenons point d'autres armes pour le percer, tâchons de le décrier, & de le perdre de reputation, nos coups de langue lui seront plus sensibles qu'un coup de glaive. Ce même Prophete fait une belle peinture du ravage que fait la langue médisante en la reputation d'un homme, sous la figure d'un olivier fertile, beau à la vûë, qui avoit poussé de grandes branches de tous côtez, & qui étoit chargé de fruits ; mais tout d'un coup le feu s'y prit, porté par le souffle d'un petit vent, & d'abord toutes les branches furent brûlées, & il fut dépoüillé de sa beauté, & de tous ses fruits : *Ad vocem loquelæ grandis exarsit ignis in ea, & combusta sunt fruteta ejus.* Cet olivier est la figure d'une personne vertueuse & reglée, appliquée à son devoir, & qui a toûjours mené une vie irreprochable. Mais que represente ce petit souffle de vent, qui porte le feu à cet olivier ? C'est la figure de la médisance ; il ne faut que quelques paroles pour ternir la reputation du plus homme de bien. *Jerem.* c. 18.

La médisance est semblable à cette petite pierre, qui renversa la statuë que vit en songe Nabuchodonosor.

On ne sçauroit mieux representer la médisance, que par cette pierre, qui brisa cette fameuse statuë dont parle le Prophete Daniel. Elle avoit la tête d'or, son corps étoit d'argent, ses cuisses d'airain, ses pieds de terre & d'argile. Une pierre de la montagne voisine roule contre cette statuë, & la frappe, non sur cette tête d'or, où sa chûte eût été inutile ; non sur ce corps d'argent, qui n'eût servi qu'à lui faire rendre un son plus éclatant ; non sur ces cuisses d'airain, contre lesquelles elle se fût peut-être brisée ; mais sur l'endroit le plus fragile, qui étoit les pieds, & la renverse. C'est ce que fait un coup de langue. Ce médisant, qui veut détruire la reputation d'un homme de bien, n'a garde de s'en prendre à ses vertus, sa batterie seroit sans effet, s'il l'attaquoit par cet endroit ; mais s'il peut découvrir en lui le moindre défaut, c'est de là qu'il

prend occasion de le noircir, c'est par où il le frappe & le détruit de reputation.

La médisance est comparée aux Magiciens de Pharaon. *Exod. 7.*

Moïse, pour faire voir à Pharaon par quelque prodige, la commission qu'il avoit reçuë de Dieu, jetta contre terre la baguette qu'il tenoit entre ses mains, & dès le même moment, elle fut changée en serpent; il la releva ensuite de terre, & aussi-tôt elle reprit sa premiere forme. Les Magiciens de ce Prince en voulurent faire autant; mais ils n'eurent pas le même succés. Ils changerent bien en serpens les baguettes qu'ils jetterent contre terre; mais elles demeurerent toûjours serpens, & de quelque enchantement qu'ils se servissent, ils ne pûrent jamais les rétablir en leur premier état. Ainsi les médisans & les calomniateurs peuvent bien défigurer leur prochain; helas! ils n'y réüssissent que trop: ils peuvent bien, pour ainsi dire, le changer en serpent, & le faire passer pour un homme qui fait horreur: ils peuvent bien noircir la reputation des uns & des autres, & changer la bonne estime qu'on a pour eux en haine & en aversion. Ce sont là des baguettes changées en serpens. Mais, c'est la reflexion que fait le sçavant Origene, ils n'ont pas le même pouvoir de leur rendre leur premiere forme, c'est-à-dire, leur premiere reputation. Ce qu'ils ont changé en serpent, demeurera serpent dans la pensée & l'imagination d'autrui: les mauvaises idées, que vous avez données de leurs personnes, resteront toûjours dans l'esprit; on croira toûjours que ce seront des serpens, des gens dangereux, des personnes dont il faut se défier.

Hom. in c. 2. Num.

L'injustice de la médisance paroit dans la maniere dont Aman en usa envers le peuple Juif.

Souvent quand il y a quelque déreglement dans un particulier, on en accuse tout le corps dont il est membre. C'est une injustice étrange que la médisance met en usage, & dont Aman a laissé l'exemple à la posterité, lorsque pour perdre Mardochée, il accusa tout le peuple Juif d'introduire dans l'Etat d'Assuerus de nouvelles loix. Injustice contre laquelle S. Augustin s'éleve avec son zele ordinaire, en disant: Vous vous plaignez que tous les Chrétiens sont corrompus, parce qu'il y en a quelques-uns, qui oublient leurs devoirs: Que tous les Prêtres sont vicieux, parce que quelques-uns deshonorent la sainteté de leur ministere: Que tous les Religieux sont déreglez, &c.

Comme le Fils de Dieu a été calomnié par les Pharisiens.

Si vous voulez bien connoître quel est le caractere des médisans & des calomniateurs, voyez le procedé des Scribes & des Pharisiens, pour rendre suspecte l'innocence & la puissance de Jesus-Christ. Ils épioient tout ce qu'il faisoit, & dans les plus éclatans miracles ils n'en observoient que certaines circonstances du temps & du lieu, qu'ils croyoient plus favorables à leurs malignes censures, en détournant les yeux du miracle, & ne les appliquant qu'aux differens objets de leurs passions. Au lieu de loüer la miraculeuse guerison d'un homme dont la main étoit toute desséchée, ils lui firent un crime de l'avoir gueri un jour de fête, comme s'il n'avoit été qu'un Medecin interessé ou impie; & comme la calomnie ne manque jamais d'invention contre la verité même, principalement quand on a l'autorité en main, ils tâchoient par leurs impostures, de persuader au peuple que les miracles que cet homme faisoit, étoient faux. Les Apôtres & les Disciples de ce Sauveur ont été calomniez aussi-bien que leur Maître, & la médisance ne les a pas épargnez tant devant qu'après la mort du Fils de Dieu; témoin les plaintes que les Pharisiens firent un jour au Sauveur, qu'ils n'observoient pas les traditions des Anciens; combien de fois ont-ils été accusez, & même condamnez sur les calomnies, & les fausses accusations qu'on a fait d'eux devant les Juges, & les Souverains? Il ne faut que lire les Actes des Apôtres pour en avoir une infinité d'exemples.

Combien Saint Pierre avoit en horreur la médisance. *Epist. 1. c. 2.*

Saint Clement Pape, & Disciple de Saint Pierre, rapporte que son Maître avoit accoûtumé de dire aux fideles, qu'il y avoit trois sortes d'homicides presque également abominables aux yeux de Dieu. Les meurtriers, qui, comme Caïn, ravissent la vie du corps à leurs freres par une cruauté barbare; les vindicatifs, qui les haïssent mortellement, & qui leur souhaitent la mort par le ressentiment du tort qu'ils croyent en avoir reçu; & enfin les médisans, qui noircissent & déchirent leur reputation, & qui leur font perdre la vie de l'honneur, & de l'estime qu'ils avoient dans l'esprit des honnêtes gens.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture.

La charité couvre les pechez d'autrui, au lieu de les publier.

Universa delicta operit charitas. Proverb. 10. La charité tâche de couvrir les pechez de ceux qu'elle aime; & comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez. On ne sçauroit parler d'un si méchant homme, qu'elle ne prenne son parti, & qu'elle n'ait toûjours quelque chose à dire à son avantage, & pour sa défense. Elle exagere la mauvaise foi des médisans; elle s'étend sur leur malignité, qui prend souvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaites. Elle cite les exemples des innocens, accablez par la calomnie; elle trouve de la contradiction à ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer; elle y trouve de l'impossibilité; elle en appelle à ses actions passées; elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle sçait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction, & lui ôter, s'il est possible, toute créance. Que si la chose est trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de sauver les intentions; elle tâche de diminuer la faute en disant tantôt qu'il y a eu de l'ignorance & de la surprise; tantôt que la tentation a été pressante; que c'est peut-être la premiere fois qu'il a failli; que tout autre auroit été bien embarrassé en une pareille conjoncture.

Resolution de garder sa langue, pour ne point commettre de médisance.

Pone Domine custodiam ori meo, & ostium circumstantiæ labiis meis, & non declines cor meum in verba malitiæ. Psalm. 140. Mettez, ô mon Dieu, mettez sur mes lévres comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonspection servent de porte à ma bouche pour la fermer à tous les discours qui approchent tant soit peu de la médisance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous loüer, & pour porter les autres à vous benir avec moi. Faites, s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour cet usage: Quoi cette langue, que vous sanctifiez si souvent par l'attouchement de votre Corps adorable, par ce mystere de votre amour, seroit-elle donc prophanée par des discours contraires à la charité? Non, Seigneur, ne le permettez pas, & de mon côté, je n'oublierai rien, pour m'empêcher de tomber dans

dans ce desordre.

De ceux qui n'osent reprendre ceux qui médisent du prochain.

Væ mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum. Isaïæ 6. C'est en la personne de ceux qui écoutent la médisance, qu'Isaïe témoignoit tant de regret de s'être tû, & d'avoir gardé le silence. Mais comment, grand Prophete, se peut-il faire, que vous ayez les lévres polluës pour avoir gardé le silence? Ce langage seroit aisé à comprendre, si vous aviez dit des paroles injurieuses, ou malséantes, ou inutiles. Nous voyons tous les jours des gens qui se repentent d'avoir trop parlé; mais peu se repentent de s'être tûs. Mais les paroles suivantes découvrent le vrai sujet de son regret: *Vir pollutus labiis ego sum, & in medio populi polluta labia habentis ego habito*; je demeure parmi des gens, qui ont les lévres toutes soüillées: ce qui rendoit son silence digne de blâme, c'est que demeurant parmi un peuple fort enclin à la médisance, & qui n'avoit point de plus agréable sujet de ses entretiens, que les défauts de son prochain, il avoit dissimulé un si grand desordre, sans l'en reprendre, & ne s'étoit point opposé au débordement de ce vice. Voilà ce qui le rendoit complice, & coupable de la médisance des autres.

Le ravage que fait la médisance, est semblable à celui que fait un grand incendie.

Ecce quantus ignis quàm magnam sylvam incendit. Jacobi 3. La médisance n'étoit d'abord qu'une petite étincelle: mais elle a trouvé de nouvelles matieres; elle s'y est attachée; c'est bientôt après un grand feu, & ce feu brûle en peu de temps les plus grandes forêts: *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit.* On admiroit hier ces beaux arbres, qu'on voyoit dans ces vastes forêts, & aujourd'hui on n'y trouve plus qu'un amas de charbons & de cendres. On admiroit hier ces riches maisons, & ces superbes palais, & aujourd'hui on n'en voit plus que de tristes vestiges. Cet Ecclesiastique passoit pour un homme sage, assidu à son devoir; ce Juge pour être integre, & rendre bonne justice; ce Marchand pour être fidele: & cependant les voilà déchirez dans une ville, & toutes leurs belles qualitez ne sont plus que cendres & poussieres. Qui en est la cause? c'est cette médisance: *Ecce quantus ignis quàm magnam sylvam incendit.*

On doit juger de la griéveté du peché de la medisance, par le soin que chacun a de conserver sa reputation.

Curam habe de bono nomine, plus enim tibi proderit quàm mille thesauri. Eccli. 41. Salomon nous recommande d'avoir soin de notre reputation, & de prendre garde de rien faire, qui la puisse ternir, ou lui imprimer quelque tache; & il dit ailleurs, qu'elle est préferable aux plus grandes richesses. N'est-ce donc pas faire un grand tort à son prochain, & une insigne injustice, que de lui ravir par la médisance une chose si précieuse? N'est-ce pas lui causer une mort bien sensible, & bien fâcheuse, que de lui ravir sa reputation, qui est comme la vie de la vie même; de le reduire à n'oser paroître en public, & à se bannir par honte, de la compagnie de tous les gens d'honneur qui ne pourront plus le souffrir?

Des maux que cause la langue, particulierement par la medisance.

Solutum est vinculum linguæ ejus, & loquebatur rectè. Marci 7. Ce fut sans doute un grand miracle, que celui que rapporte notre Evangile, lorsque le Fils de Dieu délia la langue d'un homme muet, & qu'en lui rendant l'usage libre de la parole, il le fit bien parler & distinctement; mais ce seroit un miracle beaucoup plus grand, & infiniment plus utile, si Dieu, par un miracle contraire au précedent, lioit la langue de la plûpart des hommes, & que mettant un frein à leur langue, il les empêchât de si mal parler. Quel retranchement de pechez? combien de maux & de desordres seroient en même temps arrêtez, & comme taris dans la source même d'où ils découlent dans le monde, & y font de si grands ravages? Car si les pechez de la langue ne sont pas ceux qui nous rendent le plus coupables, ce sont ceux qui nous rendent coupables le plus souvent; & le Saint Esprit, qui nous assure en un endroit qu'il est difficile de parler beaucoup sans pecher, nous apprend aussi qu'il est mal-aisé de ne pecher pas pour peu que l'on parle, lors qu'il appelle parfait celui qui ne peche pas en parlant.

Il y a peu de remede aux playes que fait la medisance.

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua dolosa. Psalm. 119. Le Prophete Royal un jour accablé d'ennui & de chagrin, eut recours à Dieu, pour adoucir le sentiment de sa peine: *Ad Dominum cùm tribularer clamavi*; mais quel étoit le sujet de cette peine? *Domine libera animam meam à labiis iniquis, & a lingua dolosa*: Délivrez-moi, Seigneur, de la persecution des langues médisantes. Mais quelle réponse reçut-il? Quel remede lui prescrivit-on? aucun; & Dieu se contente de lui dire: *Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam dolosam?* Pour marquer qu'il n'y a point de remedes pour refermer la playe profonde que fait la langue médisante, ou que s'il y en a quelqu'un, il est si difficile & si rebutant, qu'il est mal-aisé de trouver des gens qui veuillent s'y assujettir.

Psal. 119. *Ibidem.*

Ibidem.

La médisance est un peché contre la justice, qu'on est obligé de reparer.

Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem, & peperit iniquitatem. Psalm. 7. Tout peché contre la justice entraîne après soi une double obligation, qui en rend la reparation difficile. Ainsi Saint Augustin expliquant cet endroit des Pseaumes, prend ici le mot d'injustice pour la violation du droit d'autrui, & il conclud de la sorte: Ne vous étonnez pas, dit-il, si l'injustice selon le Prophete cause de la douleur: *Concepit dolorem.* C'est que le peché d'injustice, quand on songe à l'expier, impose deux obligations: la premiere, qui lui est commune avec tous les pechez, c'est de se rapprocher de Dieu, par la détestation de ses pechez; la seconde, est de satisfaire au prochain par une juste reparation des torts qu'on a faits à ses biens ou à son honneur: D'où il conclud que la penitence d'une injustice est bien plus difficile que la penitence des pechez ordinaires, puisqu'elle renferme une obligation gênante de restituer, ou de reparer les torts: *Parturiit injustitiam, & concepit dolorem.* De ce principe il s'ensuit, que puisque la médisance est une œuvre d'injustice, qui viole les droits que tous ont à leur honneur, c'est un peché beaucoup plus difficile à reparer, que le commun des pechez; que cette difficulté donc, que cette honte de la reparation tienne en bride ceux qui s'échappent en des médisances cruelles, & arrête l'impetuosité d'une passion qu'il faudra reparer à si grands frais. *Le Pere Catrou.*

Le Saint Esprit compare la langue du médisant à celle du serpent.

Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occultè detrahit. Eccle. 10. Le Saint Esprit compare la langue du médisant à celle du serpent, qui fait à peine sentir sa morsure, & qui pourtant porte son venin jusqu'au cœur. Plus la médisance est fine, moins un homme se croit coupable, & plus il l'est en effet. Une fléche, pour être afilée, en est-elle moins mortelle? L'huile qu'on répand dessus pour l'adoucir ne la rend que plus propre à

percer. La morsure d'un serpent, qui se cache sous les fleurs, en est-elle moins empoisonnée ? Et le poison qu'on nous fait avaler dans une liqueur agréable, en est-il moins poison ? Ces médisances si agréablement tournées, percent-elles moins jusqu'au vif, & sont-elles moins mortelles ?

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Pejor est detractio in magni nominis viris, quàm in plebeis. August. contra Petilian.

Nobis necessaria est vita nostra, aliis fama nostra. Idem, de bono viduitatis.

Detractio est mordacior quàm veracior reprehensio. Idem, lib. de 50. Hom. Homil. 20.

Detractio grave peccatum est, & gravis damnatio est. Idem, Sermon. 1. de Quadragesi.

Ubi Deus judex est, nullus falso crimine læditur, quia non cui objicitur, sed objicienti potiùs imputatur. Idem, in Psalm. 118.

Cùm detrahitur bonis, ab iis qui videntur alicujus momenti esse, & docti, in scandalum cadunt infirmi, qui adhuc nesciunt judicare. Idem, in Psalm. 49.

Majora sunt vulnera linguæ quàm gladii: gladius enim corpus interficit, animam autem non interficit. Idem, vel quivis Author Sermon. ad fratres in Eremo.

Servis Dei merces falsis detractionibus crescit, sed crescit etiam pœna detrahentibus. Idem Author, Serm. 53.

Frustrà irascimur obtrectatoribus nostris, si eis ipsis obtrectandi materiam ministramus. Hieronymus, Epist. 14.

Si vultu hilari audis detractorem, tu illi das fomitem detrahendi; ille ignem excutit, tu substernis igniarium. Idem.

Si facie subtristi & aversâ detractorem audias, discet ille non libenter dicere, quod didicerit non libenter audiri. Idem.

Discat detractor, dum te videt non libenter audire, non facilè detrahere. Idem, Epist. 4. ad Nepotian.

Vitium satis hominum est, & suam laudem quærentium, alios viles facere, quia alterius vituperatione se laudari putant, & qui suo merito placere non possunt, placere volunt in comparatione malorum. Idem.

Nemo invito auditori libenter refert. Idem.

Qui testem in cœlo habet, reprehensiones hominum metuere non debet. Gregor. l. 13. Moral.

De invidia detractio nascitur. Idem, 3. Moral. in Job. 17.

Cùm linguæ derogantium corrigi nequeunt, æquanimiter sunt per omnia tolerandæ. Idem, Homil. 9. in Ezech.

Hoc maximè vitio periclitatur genus humanum. Idem.

Pauci admodum sunt, qui huic vitio renuncient, raròque invenies qui ita irreprehensibilem vitam exhibere velint, ut non libenter reprehendant alienam. S. Paulinus, Ep. 14. ad Cælant.

Tanta mali hujus libido mentes hominum invasit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in istud tamen, quasi in extremum incidant. Idem, ibidem.

Beatus est, qui ità se contra hoc vitium armavit, ut apud eum detrahere nemo audeat. Idem, ibidem.

Hoc ideò malum celebre, & idcircò in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur. Idem, ibidem.

Diabolicus hic maledicendi laqueus est, & peccatum nullam voluptatem, sed tantùm dam-

LA médisance a quelque chose de plus criminel dans des personnes d'un rang fort élevé, que dans des gens de peu.

Ce n'est que pour nous-mêmes que nous devons travailler à la conservation de notre vie; mais nous sommes obligez d'avoir soin de notre reputation pour les autres.

La médisance est une critique où il entre toûjours plus d'aigreur que de verité.

La médisance est un grand peché; aussi sera-t-elle bien rigoureusement punie.

Au tribunal de Dieu la calomnie ne fait aucun tort qu'à celui qui en est l'auteur.

Quand les personnes doctes & considerables médisent des gens de bien, ceux qui ne sont pas capables de juger des pechez, tombent souvent en de grands scandales.

La langue fait bien de plus grandes playes que le fer: celui-ci ne tuë que le corps, celle-là va jusqu'à l'ame.

Le merite des serviteurs de Dieu croît à mesure des calomnies qu'ils souffrent, & le calomniateur se prépare aussi de plus grands tourmens.

Pourquoi nous mettre en colere contre ceux qui disent du mal de nous, si nous leur en fournissons la matiere ?

Témoignez à un médisant que vous l'entendez avec plaisir, vous l'exciterez à continuer; vous préparez le feu, & il l'allumera.

Recevez mal le médisant, il apprendra à ne parler pas aisément de ce qu'il verra qu'on n'entend pas volontiers.

Que le médisant apprenne à ne pas aisément parler desavantageusement des autres, en remarquant que vous ne l'écoutez pas volontiers.

C'est un vice assez naturel aux hommes, sur-tout à ceux qui veulent être estimez, que de vouloir rabaisser tout le monde. Ils s'imaginent que le mépris qu'on aura pour les autres, augmentera l'estime qu'on fera d'eux, & n'ayant rien pour se faire valoir, ils cherchent à se donner du relief par la comparaison.

On ne raconte jamais rien à un homme malgré lui.

Celui qui est persuadé qu'il y a un Dieu témoin de toutes ses actions, se met peu en peine d'être blâmé des hommes.

C'est de l'envie que naît la médisance.

Il faut souffrir patiemment la calomnie, quand on ne peut corriger le calomniateur.

Ce peché de la médisance est particulierement funeste au genre humain.

La médisance est un vice dont peu de gens se défont; & il est rare d'en trouver qui portent la perfection jusqu'à ne point blâmer la conduite des autres.

La passion qu'on a de médire est tellement enracinée dans le cœur des hommes, qu'il semble qu'en voulant éviter tous les autres vices, on tombe dans celui-ci comme dans l'extrêmité opposée.

Heureux celui qui s'est tellement mis en garde contre les médisans, qu'on n'ose lui parler mal de personne.

Ce qui rend ce vice si commun; ce qui cause cette grande démangeaison que tout le monde a de médire, c'est qu'il n'y a presque personne, qui n'aime à entendre parler mal des autres.

La médisance est un peché diabolique; c'est un piége que nous tend le demon, c'est un vice qui n'apporte

num

num alterius afferens, & magnum delictorum acervum efficiens. Chryſoſt. Homil. 44. in Matth.

Grave malum, & turbulentus dæmon eſt detractio. Idem, in Pſalm. 100.

Ex detractione odia pullulant, jurgia conflantur, diſſidia ortum trahunt, ſuſpiciones malæ procreantur. Idem, ibidem.

Dic proximo detrahenti, habes quem laudes? aures aperio, ut unguenta ſuſcipiam; ſi verò malum velis dicere, obturo aures; nec enim ſtercus & cœnum accipere ſuſtineo. Idem, Homil. 3. ad Popul. Antioch.

Levis quidem res ſermo, leviter volat, ſed graviter vulnerat; leviter tranſit, ſed graviter urit. Bernardus, in Pſalm. 56.

Gladius equidem anceps, imò triceps, eſt lingua detractoris. Idem, in Pſalm. 56.

Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damnabilius ſit, non facilè dixerim. Idem, l. 2. de Conſid.

Omninò ſufficit adverſus os loquentium iniqua, opinio bonorum cum teſtimonio conſcientiæ. Idem, Homil. 24. in Cant.

Detractio grande vitium eſt, detractio grande peccatum eſt, detractio grande crimen eſt. Idem, l. de modo benè vivendi.

Nonnulli quodam ſimulatæ verecundiæ ſuco, conceptam malitiam, quam retinere non poſſunt, adumbrare conantur. Idem.

Hanc tibi regulam conſtituas, ut omnem, qui palàm veretur dicere, quod in ore locutus eſt, ſuſpectum habeas. Idem, l. de Conſid.

Infirma condemnatio eſt quæ de alterius infamatione fulcitur. Tertull.

Detractor intus rumpitur invidiâ, & quâ utatur viâ non invenit, niſi detrahendi libidine. S. Ephrem, de malo linguæ.

Audiendo detractorem, & non reprehendendo, maledicta ejus comprobare videtur tanquam vera. Idem.

Eſuriendi libido terminum habet, detrahendi libido non habet. Salvianus.

Detractor paucis voluptati, nullis amori, omnibus odio eſt. Sidonius Apoll. l. 3. Epiſt. Epiſt. 13.

Necat animam ſuam, dum vulnerat famam alienam. Auguſt. l. 50. Homil.

Quid aliud intendit detractor, niſi ut is cui detrahit, in odium veniat aliorum. Bernardus, Serm. 24. in Cant.

aucune ſatisfaction à ceux qui s'y abandonnent; tout le fruit qu'on en tire, c'eſt de faire bien du tort au prochain, & de ſe charger la conſcience d'un grand nombre de fautes.

La médiſance eſt un grand mal: c'eſt un demon qui cauſe bien du trouble.

La médiſance fait naître les haines, excite les querelles, met par tout la diviſion, eſt la ſource de mille mauvais ſoupçons.

Quiconque vous aborde pour médire, dites-lui: avez-vous du bien à me dire de quelqu'un? je vous écouterai avec plaiſir: votre diſcours me ſera plus doux que le miel. N'avez-vous que du mal à dire? mes oreilles ſont fermées à de tels entretiens, ils me font plus d'horreur, que je n'en ai des choſes les plus dégoûtantes.

C'eſt ſi peu de choſe qu'une parole, elle paſſe ſi vîte, & cependant rien ne fait de plus profondes playes.

C'eſt un glaive à deux, & même à trois tranchans que la langue du médiſant.

Il eſt difficile de décider qui des deux peche le plus, ou de celui qui médit, ou de celui qui prête l'oreille à la médiſance.

On doit ſe mettre peu en peine de la médiſance, quand on a pour ſoi le témoignage de ſa conſcience, & l'eſtime des gens de bien.

La médiſance eſt tout à la fois, & un grand vice, & un grand peché, & un grand crime.

On en voit qui avec une pudeur affectée ne voulant pas dire en termes de plaire le mal qu'ils ſçavent des autres, mais ne pouvant auſſi abſolument s'en taire, font ſi bien qu'ils le donnent aſſez à entendre.

Obſervez cette belle maxime, d'avoir pour ſuſpects ceux qui apprehendent de dire en public ce qu'ils diſent à l'oreille.

On vient rarement à bout de ſe faire eſtimer, quand on n'y employe point d'autre moyen que de diffamer les autres.

La jalouſie ronge le cœur du médiſant, & il ne trouve de ſoulagement qu'à médire.

Si vous écoutez le médiſant ſans le reprendre, vous donnez ſujet de croire que vous ajoûtez foi à ce qu'il vous dit.

L'intemperance de la bouche a ſes bornes, celle de la langue n'en a point.

Le médiſant fait plaiſir à fort peu de gens, il n'eſt aimé de perſonne, & eſt haï de tout le monde.

En perdant de reputation votre prochain, vous donnez la mort à votre ame.

Que prétend le médiſant, ſi ce n'eſt d'attirer ſur celui dont il parle mal, la haine de tout le monde?

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet.

Définition de la médiſance. 2. 2. *Quæſt* 73. *art.* 1.

MEdire ou parler mal du prochain, c'eſt ternir ſa reputation injuſtement, en ſon abſence. C'eſt pourquoi la médiſance, ſelon Saint Thomas, eſt une diffamation de la reputation d'autrui, que l'on détruit, ou entierement, ou en partie, par des paroles occultes, c'eſt-à-dire, en l'abſence de celui de qui on parle. Cette définition eſt juſte, ſelon le même ſaint Docteur; car par là elle eſt diſtinguée de tous les autres pechez qui vont au dommage du prochain. 1°. Par les paroles, elle eſt diſtinguée des pechez qui ſe commettent par voye de fait, tels que ſont le meurtre, l'outrage, &c. 2°. Par la reputation qu'on ôte ou qu'on ternit, elle eſt diſtinguée du vol & du larcin, qui raviſſent les ſeuls biens de fortune. 3°. Par les paroles occultes, qui ſe diſent en l'abſence de la perſonne qu'on met en jeu; elle eſt differente de l'injure qu'on fait à une perſonne en ſa preſence, & devant des témoins, comme ſont l'affront, l'inſulte, le reproche. 4°. On ajoûte entierement, ou en partie; parce que pour médire, il ſuffit d'ôter une partie de l'eſtime & de la reputation, qu'une perſonne s'étoit acquiſe par quelque vertu, ou par quelque bonne qualité, qu'on croyoit être en elle, ou de s'efforcer de lui faire perdre cette bonne reputation.

Difference de la médiſance, & de la calomnie.

Ce que nous venons de dire de la médiſance ſuppoſe, que le mal que l'on dit du prochain ſoit veritable, mais ſecret: Car ſi ce qu'on avance pour le décrier, & le noircir publiquement, eſt contraire à la verité, ce crime change d'eſpece, & ce n'eſt plus une ſimple médiſance, mais une calomnie, qui eſt

d'autant plus énorme devant Dieu, & plus odieuse devant les hommes, que l'on impute faussement quelques crimes à des personnes innocentes, ou qu'on flétrit leurs meilleures actions, en leur donnant le faux jour d'une mauvaise intention qu'elles n'ont point. C'est en quoi ce crime surpasse en iniquité & en malice la détraction commune, qui ravit l'honneur du prochain en découvrant ses pechez cachez, quoi que veritables: Mais le comble de la malignité, est de calomnier les ames justes & saintes, en leur supposant de faux crimes, qui les deshonorent devant les hommes.

Quoi que le mal que l'on dit d'autrui, ou que l'on découvre soit veritable, c'est neanmoins une veritable médisance.

C'est une erreur dans la Morale Chrétienne, dont plusieurs se laissent prévenir, que ce n'est pas médire de publier un mal veritable de son prochain; & qu'on ne commet aucun peché, lorsqu'on ne rapporte point des choses faussement & malicieusement inventées. Saint Thomas détruit ce faux préjugé: *Detractor vocatur non quia de veritate, sed quia de fama proximi detrahit.* Un médisant n'est pas celui qui parle contre la verité, mais qui parle contre la reputation de son prochain. Dire des choses fausses contre la reputation de son frere, c'est une calomnie; mais dire une chose veritable, qui lui fait tort, c'est une médisance. C'est donc un méchant prétexte de dire, que ce que vous rapportez est vrai: car quoi qu'il le soit, c'est un peché de médisance.

D'où on peut juger de la grieveté du peché de médisance.

Rien ne nous découvre mieux l'énormité du peché de la médisance, que le prix du bien qu'elle nous ravit: *Tanto majus est nocumentum, quanto majus deletur bonum*, dit Saint Thomas. Plus le bien que l'on ôte à une personne est considerable, plus le préjudice qu'on lui porte est grand: Or la reputation que la médisance nous ôte, est en un sens le plus grand de tous les biens, & auquel on sacrifie tous les autres. Le monde, la Religion, la politique, s'accordent ensemble sur le soin que l'on doit avoir de conserver sa reputation. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin, que nous avons deux biens tres-considerables, la conscience, & la reputation; la reputation, qui nous rend irreprochables aux yeux des hommes: & comme tous les devoirs du Chrétien sont partagez entre Dieu & le prochain; si nous sommes obligez de ne donner aucune atteinte à notre conscience, nous ne devons aussi souffrir aucune tache dans notre reputation; puisque la Religion la regarde comme la bonne odeur de la vie, qui sert autant à conserver la vertu parmi les Chrétiens, que l'exemple du vice est propre à les corrompre. Ces raisons qui nous marquent l'excellence du bien qui est attaché à la reputation, nous découvrent l'énormité du vice attaché à la médisance, laquelle nous ravit ce bien. De là vient que l'Apôtre la place au même rang que le vol, parce que si le vol nous ôte les biens & les richesses, la médisance nous ravit un tresor, qui nous doit être plus cher, que les biens & les richesses; & comme souvent l'honneur nous est plus cher que la vie, l'on peut dire que le médisant commet une espece d'homicide plus cruel quand il porte un coup mortel à l'honneur du prochain.

Il ne faut pas toûjours mesurer la grieveté de la médisance par la grandeur des pechez du prochain que l'on revele, & que l'on rapporte.

C'est une chose qui est bien à remarquer, & que les Theologiens enseignent, qu'on ne doit pas juger de la grieveté de ce peché précisément par la grandeur des choses que l'on dit du prochain; mais par le dommage que la médisance lui cause: Car quoi que la faute qui est rapportée ne soit que venielle, il se peut faire néanmoins qu'étant divulguée, elle deshonore notablement la personne qui l'a commise, soit à cause de l'estime particuliere que chacun a de son merite, ou à cause de son état & de sa profession qui demande une vertu non commune. Au contraire, si la faute qu'on lui attribuë, ne diminuë pas beaucoup sa reputation, il est évident que le tort qu'on lui fait est beaucoup moindre, & par consequent la médisance moins griéve. Par exemple, si l'on dit qu'un homme de guerre s'est battu en duël, quoi que ce soit un peché énorme, on n'en aura gueres plus mauvaise opinion de lui; parce que ce crime ne deshonore pas ceux de sa profession, & que plusieurs même en font gloire; mais si en parlant d'un Religieux vous dites qu'il est menteur, vain, peu mortifié, il est constant que vous diminuez beaucoup l'estime qu'on avoit de sa vertu, & que lui faisant ainsi un tort notable, vous pechez grievement, quoi que le mal que vous dites de lui ne passe pas le peché veniel.

La médisance de sa nature est peché mortel & en quelle occasion elle n'est que peché veniel.

Saint Thomas en la question que nous avons citée, article second, enseigne que la médisance formelle, telle qu'est celle qui est proferée à dessein de noircir & de diffamer la reputation d'autrui, est toûjours peché mortel: parce qu'elle porte un dommage notable à la reputation du prochain, laquelle est plus à estimer que les richesses temporelles; & parce que par la perte de cette reputation, le prochain est reduit à l'impuissance de faire plusieurs choses utiles au public: car quelle créance peut-on avoir aux actions de celui qu'on tient pour un méchant homme? Le même ajoûte dans la conclusion suivante, que la médisance indiscrete, sans dessein d'offenser la reputation d'autrui, n'est pas mortelle sous cet égard, entant qu'elle n'est pas accompagnée du dessein de nuire: mais si les choses qu'on dit par legereté, sont de telle consequence qu'elles causent un dommage notable à la reputation du prochain; la médisance est griéve à raison des choses qu'on dit; & la legereté d'esprit ou l'indiscretion n'excuse pas de l'obligation de reparer le tort qu'on a fait. Ceci doit être pesé.

Les differentes sortes de médisances.

Il y a cinq principales sortes de médisances, qui ont cours dans le monde. La premiere, quand on attribuë un crime à son prochain: telles furent les médisances des Juifs contre le Sauveur, lorsqu'ils dirent qu'il avoit soulevé le peuple. La seconde, quand on rapporte le peché de son prochain dans toutes les circonstances, qui le peuvent agrandir: c'est ainsi qu'en usa le Pharisien à l'égard de Madelaine. La troisiéme, est de corrompre les bonnes qualitez du prochain par le mal qu'on y ajoûte: telle fut celle du demon à l'égard du saint homme Job, en disant que c'étoit le seul interêt qui l'attachoit au service du Seigneur. La quatriéme maniere de médire, est lors qu'on ne tombe pas d'accord du bien, & de l'avantage du prochain: telle fut la médisance des Juifs, qui contesterent si long-temps le miracle de l'aveugle-né. Enfin, la derniere sorte de médisance, est de ne point dire le bien que l'on sçait, principalement dans les occasions, où l'interêt du prochain veut que ses vertus soient connuës & où le devoir de

justice nous oblige de les faire connoître.

Combien il est facile de commettre un peché de médisance.

Ce qu'il y a de plus étrange dans ce vice, c'est qu'il n'est pas toûjours besoin pour médire, de parler beaucoup; une parole suffit, un ton de voix même qui ne signifie rien, & qui cependant signifie tout; une action, un geste ou de la tête ou de la main; un simple regard peut quelquefois produire ce funeste effet. Le moindre signe, le moins expressif, ne l'est toûjours que trop en cette matiere: On entend les gens à demi mot; on les entend même sans parler, & leur silence en dit quelquefois autant que leurs paroles.

Il y a deux sortes de médisances, l'une grossiere, l'autre fine, & artificieuse.

On peut distinguer deux sortes de médisances, qui ont cours dans le commerce du monde; l'une grossiere, de ceux qui disent sans pudeur & sans artifice tout ce qui leur vient en la bouche; l'autre, est plus artificieuse, & elle s'insinuë plus finement & avec adresse. Telle est celle de ceux qui déguisent par une feinte modestie la malice qu'ils ont conçuë dans leur cœur, & qu'ils ne peuvent retenir. Ils jettent d'abord de profonds soûpirs, & avec une gravité affectée, des yeux baissez, & une voix plaintive, produisent au dehors la médisance, qu'ils rendent d'autant plus plausible, qu'après avoir revelé toutes les fautes de leur prochain, ils ne manquent jamais, pour faire croire que leur imposture est plûtôt l'effet d'une charité compatissante, que d'une animosité maligne, de s'écrier, j'en ai bien de la douleur; car ces personnes ont d'ailleurs de bonnes qualitez, & cette seconde sorte de médisance est sans doute la plus commune, & la plus dangereuse.

Ceux qui écoutent la médisance pechent, & font quelquefois plus coupables, que ceux qui la font. *Qu. citata art. 4.*

C'est le sentiment de tous les Theologiens après Saint Thomas, que celui qui entend la médisance sans y resister, supposé qu'il puisse raisonnablement s'y opposer, participe au peché de la médisance par son consentement & par son silence; parce que ceux qui consentent à quelque peché, ne sont pas moins coupables que ceux qui le commettent; ainsi que nous l'apprenons de l'Apôtre. Ce saint Docteur ajoûte que celui qui souffre & entend la médisance d'autrui, par crainte, par negligence, ou par quelque honte qu'il a de s'y opposer, & non par le plaisir qu'il prend à l'entendre, peut ne pecher que veniellement, supposé deux choses; la premiere, qu'il connoisse que le dommage causé par cette médisance ne sera pas considerable; la seconde, qu'il ne soit pas d'une autorité à reprendre le médisant. Il arrive assez souvent que ceux qui écoutent la médisance, sont plus coupables que ceux qui la font; car si au lieu de les reprendre, quand ils violent la charité, & de témoigner par une morne contenance le chagrin qu'ils ressentent de ces discours, ils incitent ceux qui les font à les pousser encore plus loin, en s'informant des circonstances qui peuvent embellir le conte qu'ils font; il est visible qu'ils les engagent en de nouvelles médisances, & qu'ainsi ils sont plus coupables qu'eux, du tort que recoit celui qu'ils décrient, & qu'ils tournent en ridicule.

2. obligation qu'on a de reparer la médisance.

Tous les pechez engagent la conscience à l'égard de Dieu; mais les pechez qui blessent le prochain dans ses biens, ou dans son honneur, ou dans sa vie, engagent la conscience à l'égard de Dieu, & à l'égard des hommes tout ensemble: Or les interêts de Dieu & ceux du prochain sont tellement unis, dit Saint Chrysostome, que jamais Dieu ne relâche des siens, si ceux des hommes ne sont reparez. Une douleur surnaturelle suffit pour reparer les interêts de Dieu, qui se laisse fléchir par le regret que conçoit le pecheur de l'avoir offensé: mais pour reparer les interêts du prochain, il faut joindre une restitution exacte à ce repentir sincere, & cette restitution est beaucoup plus difficile sur le point de la médisance, que dans les autres; parce que les bréches que l'on fait à la reputation du prochain, ne se peuvent reparer qu'avec une extrême peine. Quand vous vous êtes emparez par des voyes injustes du bien d'autrui, si vous n'avez pas le moyen de restituer, vous en êtes dispensez, pourvû que vous en ayez un desir veritable; mais quoi qu'il arrive, il faut qu'un médisant repare son peché, parce que l'honneur du prochain est un bien ôté qu'il peut toûjours rendre, marquant par exemple autant d'estime du prochain qu'il en a marqué de mépris, & parlant de lui en bien comme il en a parlé en mal. Si vous ne pouvez restituer par vous-mêmes les fruits de vos injustices & de vos larcins, vous pouvez le faire par autrui; mais dans le sujet de la médisance, la reparation doit être personnelle. C'est en vain que l'on cherche des Confesseurs indulgens sur ce point. Dieu ne ratifie point dans le Ciel l'absolution qu'on en extorque sur la terre, si elle n'est accompagnée de cette condition absolument necessaire.

Deux manieres differentes de reparer la reputation d'autrui.

Comme il y a deux manieres de faire tort au prochain en matiere de reputation; aussi il y a deux manieres de la reparer: ou bien on flétrit l'honneur d'autrui en publiant des faits veritables, & c'est médisance; ou bien en controuvant des faussetez pour le deshonorer, & c'est calomnie, qui demande une retractation directe, même aux dépens de notre reputation propre; car il est juste que votre honneur souffre, pour reparer l'honneur de votre frere: c'est en cette humiliation que consiste le payement de votre dette. Ce n'est pas même assez; car en reparant de bouche l'honneur flétri de son frere, on est encore obligé de reparer par argent toutes les pertes qu'a produites une dommageable diffamation. Ainsi en décriant la fidelité d'un domestique, il faut le dédommager de toutes les suites d'une noire calomnie. Au regard de la simple médisance, tous les Docteurs sont d'accord qu'une restitution indirecte suffit; c'est-à-dire, que vous n'êtes pas obligé alors de vous retracter, & de reparer par un mensonge un honneur violé par un aveu trop sincere, ou trop indiscret de la verité: dans ces circonstances l'obligation de justice ne va qu'à rendre autant de reputation à son frere, qu'on lui en a enlevé; d'en dire autant de bien qu'on en a dit de mal; & de le representer par des endroits loüables, comme on l'a montré par des endroits odieux.

Ce qu'il faut faire quand on entend les autres médire.

Saint Jerôme répond à cette question: on ne dit point que la médisance vous soüille, ou vous rende coupable quand vous n'y prenez point plaisir; on dit seulement, que vous êtes obligé à faire l'une de ces deux choses. 1°. Si votre qualité, ou votre rang vous donnent quelque autorité sur le médisant, vous lui devez imposer silence, le reprendre du mauvais discours qu'il a commencé, & lui défendre de le poursuivre. 2°. Si vous n'avez pas cette autorité, vous devez tâcher de faire changer de discours; de défendre celui qu'on accuse; de representer avec douceur que ce qu'on dit de cette personne peut

être une médisance; prendre un visage morne & serieux pour témoigner que cela nous déplait, & enfin rompre compagnie, si on ne peut autrement empêcher la médisance.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La malignité de la médisance, qui cherche des raisons pour décrier les personnes.

LA médisance ne manque pas de raisons; son venin secret sçait l'art de les préparer avec tant d'adresse, & leur donner un tour si specieux, qu'elle persuade tout ce qu'elle veut. Quand elle en manque du côté de la Religion, elle se jette du côté de l'Etat, & elle represente ceux qu'elle entreprend de ruïner, comme des personnes dangereuses, & dont on n'a que trop de sujet de se défier. Elle va impudemment foüiller dans les consciences, & si elle ne trouve rien dans l'innocence presente de ceux qu'elle attaque, elle cherche dans le passé, & elle employe toute la malignité de sa science, à citer des histoires, & tirer des consequences qui appuyent les soupçons qu'ils veulent faire naître dans l'esprit des autres, après les avoir conçus dans le leur. *Pris du livre intitulé, Vies des Prophetes.*

La médisance attaque les plus honnêtes gens & les plus gens de bien.

On remarque dans la plûpart des hommes une malignité basse, qui fait que l'on s'attache d'abord à décrier un honnête-homme, qui a de la reputation; ils ne peuvent lui pardonner son merite, ni soûtenir les discours obligeans qui se répandent par tout à son avantage. Que vous importe, si un tel a une approbation generale? Son merite ébloüit-il vos yeux jaloux? Craignez-vous qu'il vous efface? Que gagnerez-vous après l'avoir détruit par vos médisances? Voulez-vous élever votre reputation sur les débris de la sienne? Soyez persuadé que tout le mal que vous en direz, vous fait beaucoup plus de tort qu'à lui: on vous regarde comme un homme envieux, &c. *L'Abbé de Bellegarde, dans le Traité de la Sincerité.*

Malignité de ceux qui écoutent la médisance.

Vous vous dites ami d'une personne que l'on déchire en son absence; vous êtes témoin de tous les discours desobligeans que l'on tient sur son chapitre; au lieu d'imposer silence à ceux qui la décrient par leur médisance, vous approuvez de la mine & du geste tout ce qu'ils en disent; vous n'avez pas la force de défendre une personne que vous accablez de caresses quand vous la voyez, & à qui vous faites tous les jours mille protestations d'une amitié sincere; est-ce le rôle que vous devez faire?... Quand il arrive que l'on dit du mal de quelqu'un en votre presence, ce qui n'arrive que trop souvent, n'y joignez-vous pas le poison de vos malignes reflexions, & n'encherissez-vous point sur ce que disent les autres? Mais sur-tout, donnez-vous bien de garde, d'aller rapporter aux personnes interessées les discours offensans qu'on a fait d'elles; vous n'obligez nullement ceux à qui vous faites de semblables rapports, & vous attirez immanquablement l'inimitié de ceux qui ont parlé desavantageusement des autres. *Le même.*

Remede contre la médisance.

Le silence est un remede excellent contre la médisance; les plaintes, les reproches, les éclaircissemens ne font que l'aigrir, au lieu de l'éteindre. On laisse en paix un homme qui ne paroît point touché des choses desobligeantes, qu'on dit de lui. C'est une vertu d'un grand merite, & qui coûte peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous disent des impertinences. On est souvent condamné à vivre avec des personnes bizarres, incommodes, emportées; il faut avoir compassion de leur foiblesse, & de leur bizarrerie, & souffrir les choses desobligeantes, tantôt qu'ils vous disent, & tantôt qu'ils disent de vous. Le sang froid que l'on témoigne, quand on vous brusque, ou quand on médit de vous, est souvent plus piquant que la réponse la plus aigre. *Le même.*

Griéveté du peché de médisance.

Le médisant après avoir parlé contre tout le monde, & fait des portraits horribles de celui-ci & de celui-là, croit que ce n'est qu'un jeu d'esprit, & que l'usage du monde l'autorise. Mais Dieu en juge tout autrement; il nous avertit qu'il nous fera rendre compte d'une parole oisive & inutile. Comment punira-t-il donc les paroles outrageantes, qui blessent jusqu'au vif, & qui sont comme autant de coups de poignard. *Le même, dans l'Exposition des Proverbes.*

Comme il faut en user quand on médit de nous.

On répand quelquefois dans le monde des discours si injurieux, & si offensans, & des calomnies qui causent de telles flétrissures, que la plus haute vertu en est ébranlée. Que faire dans ces conjonctures? il faut trouver dans sa bonne conscience des ressources contre de tels malheurs: c'est alors qu'un homme sage redouble son attachement pour Dieu, en lui remettant la vengeance de l'injustice qu'on lui fait. *Le même.*

Caractere d'un médisant & d'un calomniateur.

Considerez cet adroit calomniateur; il commence d'abord par soûpirer; il affecte des manieres humbles, un air modeste, une voix entrecoupée de sanglots, afin qu'on ne s'apperçoive pas de la médisance qui va sortir de sa bouche; on le croit d'autant plus, qu'il paroît moins animé, & l'on se figure aisément à son air trompeur, que s'il parle contre ses freres, ce n'est que par un sentiment de tendresse & de compassion. J'ai un sensible déplaisir, dit-il, de sçavoir que mon frere est tombé dans un tel desordre; on sçait assez que je l'aime, & il y a long-temps que je tâche en vain de le corriger. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçai son vice; mais je me donnerois bien de garde d'en parler, si d'autres ne l'avoient divulgué. Ce seroit en vain que je voudrois déguiser le fait; il n'est que trop veritable, & ce n'est que les larmes aux yeux que je vous le dis. Ce miserable a d'ailleurs du merite; mais il faut confesser qu'il est extrêmement coupable en cela, & que quelque amitié qu'on ait pour lui, il est impossible de l'excuser. *Pris de Saint Bernard, Sermon vingt-quatriéme sur les Cantiques.*

De la reparation de la médisance.

Quel fardeau un médisant n'a-t-il pas sur sa conscience d'avoir une telle reparation à faire? fardeau cependant, dont ni la pieté, ni la devotion, ne peuvent le décharger, à moins qu'auparavant il n'ait fait une pleine reparation de tout ce que sa médisance a produit de mal à son prochain. Quel examen plus difficile que celui qu'il est obligé de faire de tous les maux qu'il a causez, & de tous les soupçons qu'il a jettez dans l'esprit du public, touchant celui qu'il a calomnié? Là une vertu deshonorée, ici une vertu décriée; là une disgrace causée, ici une famille ruïnée; tantôt des ennemis susciter, & d'autres fois des discordes semées. Ah quel cruel ravage de la mé-

disance ! il faut qu'elle repare tant de maux à sa propre honte : & cependant on ne voit rien moins aujourd'hui. Tout le monde connoît qu'il n'est rien de plus juste que de reparer le tort fait à son prochain ; l'on s'en accuse, & cependant on n'en fait nulle reparation. Avec cela, on frequente les Sacremens, on fait des prieres, on s'approche des tribunaux de la Confession ; mais avec tout cela, l'iniquité subsiste, si on ne fait point une ample reparation des maux que cause la médisance. *Le Pere Massillon, dans le Sermon de l'Envie.*

On médit plus volontiers des personnes qui font profession de pieté & de devotion.

La corruption du siécle est telle, que les médisances que l'on y répand avec plus de malignité, & d'injustice, sont celles qui peuvent flétrir plus aisément l'honneur de la pieté & des personnes qui en font une profession particuliere. Il n'est pas de sujet sur quoi la haine du médisant éclate avec plus de scandale, & un préjudice plus considerable. L'on releve, l'on publie les fautes d'un particulier, que son état n'engage pas à un genre de vie d'une édification & d'une sainteté singuliere ; la honte du mal qu'on dit de lui, retombera sur lui seul. L'on blâmera un Artisan, un Gentilhomme, un Pere de famille : le coup que l'on portera à leur reputation s'arrêtera sur eux-mêmes, & ne blessera point leurs semblables ... Il n'y a gueres que les gens de bien, les Ecclesiastiques, les Religieux, sur qui l'on fasse réjaillir la confusion d'un particulier d'entre eux. Une personne devote a laissé éclater un ressentiment, ou un attachement sordide au bien ; là-dessus on avance sans façon que tous les devots sont vindicatifs ou avares. Un Ecclesiastique laisse entrevoir les nœuds d'une liaison messéante au travers d'un maintien modeste & regulier ; on ne s'en tiendra pas là : l'on traitera la plûpart des Ecclesiastiques comme gens hypocrites & déreglez. Un Religieux n'a qu'à se démentir dans son état ; tous les Religieux seront enveloppez dans la médisance qui fera éclater l'action qui deshonore sa robe. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Sur le même sujet.

Le panchant que l'on a dans le monde à mépriser les choses saintes, inspire cette maniere de médire. La dissolution ménage moins ce qu'elle devroit reverer davantage : elle songe à se justifier en s'efforçant de décrediter les professions les plus respectables par elles-mêmes. En faisant un portrait si noir du Devot, de l'Ecclesiastique & du Religieux qui ne l'édifie pas, pourquoi ne fait-elle pas dans leur état la distinction qu'elle fait dans tous les autres états ? Qu'elle se contente de flétrir le coupable, sans lui donner tant de complices, sur qui elle puisse décharger son venin. Après tout, elle pourroit blesser du même trait d'autres sujets avec un emportement moins outré & moins malin ; puisqu'elle est resoluë de médire, qu'elle ait du moins quelque égard aux vraisemblances. La charité devroit étouffer leur médisance, & les faire souvenir qu'on ne viole les loix de la charité avec tant de licence que faute de religion. *Le même.*

Un médisant montre qu'il n'a aucune vertu, ni chrétienne, ni morale.

A-t-on de l'humilité, lorsqu'on se fait un jeu de sacrifier l'innocence, & lorsque s'érigeant en censeur, on fait tomber la gloire de celui dont on médit ? Reste-t-il quelque principe d'humanité, lorsqu'empoisonnant les actions & les intentions d'autrui, on critique tout le bien qu'il a fait ? Peut-on croire que l'on conserve encore quelque espece de probité, lorsqu'on commet les amis avec les amis, & les freres avec les freres, en exagerant & amplifiant la verité du mal commis ? Mais où est la generosité de cacher le bien ! n'est-ce pas de là que viennent les plus grands maux ? *Dans un Sermon manuscrit sur la Médisance.*

Le tort qu'on fait au prochain par la médisance.

Ce ne sont là que les plus foibles traits du tort que fait la médisance ; mais, ah ! y songe-t-on ? fait-on reflexion qu'en dissimulant le merite d'une personne, & qu'en affoiblissant le prix de ce qui peut être avantageux à ceux qui ne nous plaisent pas, ou affectant des reserves, ou faisant paroître un froid malin, on met quelquefois un obstacle à la fortune, non seulement d'un seul homme, mais souvent de tout un Etat ? S'imagine-t-on qu'en cela, on ne cherche qu'à contenter sa passion, au lieu de rendre justice au merite ? Croit-on n'être pas responsable devant Dieu ? & enfin, peut-on s'empêcher de gemir de ce silence qu'on garde sur le merite ? Que sera-ce donc de ceux qui aigrissent le mal ? Ne doit-on pas détester l'injustice de la médisance ? *Le même.*

On condamne celui dont on médit sans l'entendre.

Avant que de condamner celui qui est accusé, n'aura-t-on pas envie de l'entendre ? En matiere des biens de fortune cela se fait ; les Juges écoutent les parties ; on veut des éclaircissemens & des preuves : faire autrement, ce seroit une injustice ; mais en matiere de médisance, la premiere loi, c'est de condamner lorsqu'on est absent ; ce qui s'appelle habileté, & sçavoir prendre le temps propre pour médire, cela fait la grande science du monde, on reduit toute cette science à ce seul point, de pouvoir soûtenir son personnage. Lorsque la personne de qui on veut médire est presente, on tâche d'avoir pour elle en apparence tous les égards possibles ; on feint d'entrer dans ses sentimens par des airs affectez ; mais dès qu'elle est absente, on confond ensemble le certain, le douteux, le serieux, le ridicule ; & les soupçons passent pour des raisons, pourvû que l'on fasse une playe imperceptible, & celui qui vous fait ces playes, c'est un de ceux que vous regardez comme un ami, & qui le devoit être en effet, par tant d'obligations qu'il vous avoit. *Le même.*

Suite du même sujet. *Daniel, 2.*

Cette statuë d'or, c'est-à-dire, cette reputation a été renversée d'un seul coup de pierre, dit le Prophete Daniel : *Lapis sine manibus.* On voit le coup & non pas la main ; ce seul coup de pierre, dis-je, renverse une reputation qu'on a eu tant de peine à établir. On a du respect pour les personnes presentes, dit-on ; c'est ainsi qu'on se défend. Que doivent faire la sincerité, la generosité ? Devroit-on jamais tomber dans ces foiblesses ? Quelle pitié de voir les personnes puissantes abuser de leur pouvoir, jusqu'à la ruïne de la reputation de ceux à qui elle est plus chere que tous les biens du monde ? Ont-ils oublié qu'ils devroient trouver dans leur autorité un motif pour épargner ceux qu'ils ne peuvent pas toucher foiblement ? Grands du monde, pourquoi étendre vos calomnies jusqu'à la ruïne entiere de la reputation de ceux qui vous sont soûmis ? Pourquoi chercher votre satisfaction aux dépens de leur honneur ? C'est ainsi que ces personnes distinguées par leur rang, marquent leurs ressentimens ; ce ne

ſont d'abord que de ſimples averſions, qui paſſent enſuite juſqu'à une haine mortelle, dont la cauſe n'eſt ſouvent que dans leur méchant naturel. Hé, vous avez tant d'autres punitions à faire à ceux qui vous ont donné quelque ſujet de mécontentement; l'indifference que vous leur pouvez rémoigner, n'eſt-elle pas une aſſez grande punition? Mais employer la médiſance pour vous venger, c'eſt une lâcheté, une injuſtice, & une cruauté la plus grande qui fut jamais. *Le même.*

Combien la reparation de la médiſance eſt difficile.

Voyez ſi la reparation de la médiſance eſt facile, & en même temps jugez ce que c'eſt que de proportionner la reparation au dommage. Eſt-il poſſible à une perſonne intereſſée de la faire? Ah, malignité du genre humain! malgré votre lâcheté, vous aurez trouvé les oreilles ouvertes pour recevoir la médiſance que vous avez faite de votre prochain; mais les trouverez-vous ainſi pour les loüanges? On prêtera bien avec facilité l'oreille à la médiſance, mais on n'écoutera pas ainſi les loüanges; & s'il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus froid que les loüanges que l'on veut donner après avoir médit, on ne vous écoutera pas ſur la reparation que vous en ferez, ni ſur la caution de votre deſaveu. Mais je veux qu'on vous écoute; pour faire une juſte reparation, ne faudroit-il pas faire ces apologies, non ſeulement à une perſonne, mais encore à toutes celles qui vous ont entendu médire? Les hommes ne ſont pas ſi ſuſceptibles du bien que du mal, comment pouvez-vous donc croire qu'ils ſeront faciles à ſe laiſſer détromper? *Le même.*

Il y a une médiſance fine & delicate.

Si je n'avois à parler ici qu'à ceux qui médiſent groſſierement, il ne faudroit que montrer ce que ce vice a de contraire à la raiſon, & à la politeſſe, pour en inſpirer de l'horreur à ceux qui en ſont coupables; mais il y a une autre ſorte de médiſans, qui déchirent leurs freres avec politeſſe & avec circonſpection, & qui ſçavent ſe faire écouter & applaudir. La médiſance qu'ils débitent eſt preſque répanduë par tout le monde; elle ne reſpecte ni le cloître, ni l'Egliſe: elle ſe trouve dans les petits comme dans les grands; chez le riche comme chez le pauvre. Ce vice lie & entretient la converſation de ceux que l'on croit être d'une vie & d'une conduite tres-reguliere. Il entre dans le zele, & ſe couvre de la charité des juſtes; & on peut dire qu'il n'en eſt pas un ſeul, qui ait conſervé ſa langue pure & ſes lévres innocentes. *Le Pere Maſſillon, Sermon ſur ce ſujet, pour le Dimanche de la Paſſion.*

Peinture de la médiſance & des maux qu'elle cauſe.

La langue, dit l'Apôtre Saint Jacques, eſt un feu dévorant, un monde d'iniquité, un mal inquiet, une ſource d'un venin mortel: & voilà ce que j'appliquerois à la médiſance, ſi j'avois entrepris de vous donner une idée juſte de ce vice. La langue médiſante eſt un feu dévorant, qui flétrit les fleurs les plus belles; qui exerce ſes fureurs impitoyables ſur le grain comme ſur la paille, ſur l'eſprit comme ſur le corps, ſur le peuple comme ſur le Prince qui le commande; qui ne laiſſe que de mauvaiſes odeurs par où il paſſe; qui ſe gliſſe juſques dans les entrailles de la terre pour y déterrer ce qui eſt mort au ſouvenir des nations; qui va chercher dans de viles cendres renfermées ſous les horreurs du tombeau, de legers défauts que le Seigneur a pardonnez, que le temps a fait oublier; & qui par les couleurs qu'il leur donne, les fait paroître plus preſens que dans le temps que ces hommes vivoient; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui ſçait brûler avant que de luire, de peur qu'on ne ſe garentiſſe de ſes flammes. Je pourrois ajoûter que la médiſance eſt un orgueil ſecret, qui faiſant des talens de votre frere l'objet de ſes cenſures, porte un coup mortel à ſa reputation; que c'eſt une haine d'autant plus noire qu'elle ne ſe declare pas ouvertement; une perfidie indigne qui loüe en preſence, & qui blâme en ſecret; une barbarie de ſang froid, qui ne peut jamais trouver ſon excuſe; un ſcandale pernicieux, où l'on donne la mort à celui qui cherche ſon plaiſir & ſon divertiſſement; une injuſtice cruelle, où l'on ravit à ſon frere ce qu'il a de plus cher. Que c'eſt ce vice qui deſunit les ſocietez, qui allume la guerre dans les Royaumes, qui jette le trouble dans les Republiques, qui ſeme la diſcorde dans les familles, qui arme le frere contre le frere, l'époux contre l'épouſe; que c'eſt le crime des Princes comme de la populace; des perſonnes groſſieres comme des hommes de la derniere politeſſe: *Inquietum malum.* Enfin, l'on peut dire que c'eſt un monde d'iniquité, que tout en eſt plein, & qu'il n'eſt point de lieu où il ne regne: *Univerſitas iniquitatis*; que la langue du médiſant eſt pleine d'un venin mortel; que ſes traits ſont empoiſonnez; que ſes paroles tuent, que ſon ſilence bleſſe: *Plena veneno mortifero.* Voilà la peinture de ce vice. *Le même.*

Faux prétexte que ce ne ſont que des défauts legers qu'on découvre.

Appliquez-vous l'offenſe que vous faites à votre frere, & meſurez ſur vous le tort que vous lui faites: vous dites que vous ne flétriſſez point le fond de ſa reputation, & que ce que vous dites de lui, ne lui porte aucun préjudice; mais quelle eût été votre diſpoſition à ſon égard, s'il en avoit dit autant de vous? Dieu! quel reſſentiment! c'eſt alors que non content de ſe venger de paroles, on penetre dans les intentions; on a beau dire que ce reproche eſt leger, & qu'il n'intereſſe pas votre reputation, que cela ne diminuë rien de l'eſtime qu'on a de vous: on s'emporte, on éclate, on n'eſt pas maître de ſon reſſentiment, & tandis que tout le monde blâme ce reſſentiment, on ſoûtient tout ſeul que c'eſt avec raiſon qu'on ſe plaint. Ah, mon frere! encore un coup, appliquez-vous l'offenſe que vous faites, & la prenez pour vous-même; eſt-elle plus legere pour votre frere, que pour vous? Pourquoi avez-vous pour votre frere un poids different de celui que vous avez pour vous? Tout eſt leger à l'égard de votre frere, & tout eſt conſiderable à votre égard! D'ailleurs les défauts de votre frere ſont legers; mais n'y ajoûtez-vous rien du vôtre? N'y mêlez-vous point la malignité de vos conjectures? N'embelliſſez-vous point vos bleſſures par des traits, qui pour être plus polis n'en ſont pas moins dangereux? & pour faire de votre frere, un Heros qui plaiſe, n'y ajoûtez-vous pas certains tours qui diſpoſent l'eſprit de l'Auditeur à porter de lui un jugement plus deſavantageux? Ne cachez-vous pas vos médiſances ſous un certain ſilence que vous affectez, & qui en laiſſe plus à penſer que vous n'en auriez pû dire; ſous certains ſignes qui, pour laiſſer voir que vous voulez à deſſein vous tenir dans les juſtes bornes de la charité, n'en font garder aucunes à ceux qui vous écoutent? & c'eſt ainſi qu'on devient calomniateur, quand on

n'a pas crû même être médisant. De plus, quand ces médisances seroient legeres par elles-mêmes, le sont-elles par rapport à la personne de qui on les fait? *Le même.*

Il faut sur tout se donner de garde de médire des Ecclesiastiques, & des personnes consacrées à Dieu.

Les Justes, les Ecclesiastiques, & les personnes consacrées au service de Dieu, sont des Arches saintes, à qui les pecheurs ne doivent point toucher, & Dieu venge les plus legers outrages qu'on leur fait: ils peuvent chanceler comme l'Arche: car la vertu la plus forte ne se soûtient pas toûjours également; mais le Seigneur trouve mauvais que des pecheurs ayent la temerité de les vouloir redresser. A peine ont-ils porté sur eux la main, comme le temeraire Oza sur l'Arche sainte, qu'il les frappe de mort; & il est indigne que ceux qui ne devroient trouver que des imitateurs, ne trouvent que des censeurs. Ainsi de petits enfans furent dévorez sur le champ par des ours, pour avoir insulté au peu de cheveux d'un Prophete: ainsi un impie se vit perir lui & toute sa posterité, pour avoir tourné en raillerie la prophetie de l'homme de Dieu... C'est que le Seigneur ne veut pas que ceux qu'il honore, deviennent la risée des pecheurs. *Le même.*

Comme la médisance s'étend, & de particuliere devient publique.

Vous ne revelez les défauts de vos freres qu'à un ami, qu'à une seule personne; mais celui à qui vous le dires, le redit à un autre, & ces défauts se grossissent en les redisant les uns aux autres, & à mesure qu'on les publie. La langue du médisant est semblable à une étincelle de feu, qui embrase toute une grande forêt; c'est le défaut des discours publics, de faire toûjours le mal plus grand qu'il n'est: ce que vous avez dit d'abord de votre frere n'étoit rien; mais autant de personnes à qui vous l'avez dit, y ajoûteront quelque chose; chacun y joint ce que sa passion lui suggere: je veux bien que la source en soit presque imperceptible; mais le fleuve qui en provient, inonde toute la ville; tout cela deviendra un mépris formel, une flétrissure pour la reputation de votre frere; l'huile de la veuve se multipliera tandis qu'il y aura des vases prêts à la recevoir; cette médisance legere croîtra à l'infini, si on ne se lasse point de l'entendre. *Le même.*

Ceux qui parlent mal des autres, ne sont pas eux-mêmes exempts des fautes qui pourroient donner juste sujet de parler d'eux

Vous qui parlez si librement, & avec tant de plaisir de la chûte de cette personne, vous êtes plus heureux qu'elle, de ce qu'on ne parle point des vôtres; mais êtes-vous plus innocent? On vous croit plus de vertu parmi le monde; mais Dieu qui sonde le fond des cœurs, en juge-t-il comme les hommes? Ah! vous ne devez donc votre reputation qu'à des ménagemens que Dieu peut déconcerter, en permettant qu'on parle plus mal de vous que vous ne parlez des autres: vous en parlez avec plaisir; mais prenez garde aussi qu'on ne parle de vos chûtes avec joye. Souvenez-vous que celui qui se sert du glaive, perira par le glaive. Vous qui percez vos freres du glaive de la langue médisante, ah! vous serez aussi percé du même glaive! vous aurez le même sort, & à votre tour vous deviendrez la fable & le joüet des compagnies. Tel ne peut se lasser d'exagerer le crime de ceux qui font quelque faute, & on grossit les siennes à mesure qu'il les commet; il paroît le plus ardent à demander leur nom, & au sortir de là il est le premier qu'on décrie; & celui qui avoit condamné son frere, est le premier que tout le monde condamne. *Le même.*

Vous déchirez la reputation de votre prochain, tantôt par des médisances grossieres, tantôt par des tours delicats & ingenieux, assaisonnant un discours sanglant de quelque préface flateuse; semant des fleurs sur ce que vous voulez empoisonner: Soyez assuré qu'il s'élevera contre vous des langues médisantes, dont les traits envenimez vous bleſſeront dans la partie la plus sensible de votre ame. On n'épargnera ni votre honneur, ni votre sagesse: on noircira votre innocence par des bruits scandaleux, vrais ou faux: une maligne credulité les approuvera; mais la patience que vous aurez dans l'injustice qu'on vous fait, fera juger si vous vous repentez de celles que vous avez faites. *Monsieur Fléchier, Sermon pour le jour de la Conversion de Saint Paul.*

On médit assez ordinairement de ceux qui médisent des autres.

La médisance est commune dans le monde.

Si l'envie est commune dans le monde, la médisance regne-t-elle moins? On veut tout sçavoir pour se donner la liberté de tout dire; on se fait une étude des mœurs & des personnes, pour avoir le plaisir de les décrier. On n'épargne ni le sacré, ni le prophane, ni les vices, ni les vertus. Il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre, point de honte dans les familles qu'on ne revele. Le bien qui se fait, on le neglige, & on l'ignore; pour le mal, on le sçait, & pour ainsi dire, on le devine. On juge mal, non seulement des actions, mais encore des pensées & des intentions, que Dieu semble s'être reservées; & le cœur de l'homme, tout invisible, & tout impenetrable qu'il est, n'est pas à couvert des vûës & des insultes des médisans. Chacun a sa methode de médire; l'un porte rudement le coup mortel à la reputation de son frere, sans vouloir adoucir, ou couvrir du moins par pitié la pointe dont il le bleſſe; l'autre assaisonne son discours de quelque parole flateuse, &c. *Le même, Sermon 2. pour l'ouverture des Etats de Languedoc.*

Qui sont les personnes les plus sujettes à la médisance.

Si vous me demandez qui sont les personnes les plus sujettes à la médisance? je vous répondrai: C'est ce jeune homme, qui n'ayant d'autre occupation les jours entiers que de courir toute la ville, a le talent de déterrer jusqu'à la moindre querelle qu'auront euë entre eux un mari & une femme; qui enjoüé de son naturel, attrape du premier coup le ridicule de quiconque, & sçait en moins d'une heure, vous faire passer en revûë ce qu'il y a de personnes extraordinaires dans leurs airs & dans leurs manieres; & qui n'hesite seulement pas à décider du merite de ceux dont on parle, & à en faire le caractere vrai ou faux. C'est cet homme qui semble gagé du public, pour tenir le regiſtre de toutes les histoires des familles, & qui à la moindre occasion, vous fait un portrait fidele de la vie des peres, & des ayeuls de ceux sur qui est tombé le discours. C'est cette femme, qui piquée d'une jalousie secrete, outrée d'un affront reçu en particulier, choquée d'une préference faite en faveur de quelques personnes, même de ses amies, s'anime & s'échauffe dès que l'on jette à dessein quelques paroles avantageuses à celles qu'elle a cessé d'aimer. *Pris d'un Sermon manuscrit du Pere Estienne Chamillard.*

Portrait d'un médisant agréable & bouffon.

Un homme est sur le pied de se faire une habitude de semblables entretiens, il doit sans doute avoir un feu, une vivacité, un agrément, qui est comme interdit à tout autre. On lui permet de plaisanter, de badiner, d'augmenter, d'amplifier la moindre bagatelle, de supposer mille incidens, d'employer

des expreſſions naïves & bouffonnes. Et quel enjouëment ne paroît pas alors ? juſqu'aux geſtes, juſqu'à un tour d'œil, tout pique, tout frappe, tout engage. Pour moi, je ne conçois pas qu'avec ces avantages on puiſſe ennuyer une compagnie, qui ne ſonge à rien moins qu'à la pieté & au Chriſtianiſme. Mais l'on a beau dire que pour médire finement, il faut être ſpirituel & agréable. Il en eſt d'un médiſant comme d'un ſatyrique ; ils doivent les uns & les autres leur reputation aux ſujets qu'ils traitent ; & s'ils venoient à ne plus parler que de choſes ſerieuſes, ils ne ſeroient peut-être tout au plus que du commun. Mais quel malheureux talent, & quelle pernicieuſe adreſſe que de ſçavoir déchirer avec agrément la reputation du prochain, & l'art de charger ſa conſcience de mille pechez, qu'on ne pourra peut-être jamais effacer ! *Le même.*

Dieu ne pardonne point le peché de meditance, à moins qu'on ne repare le tort fait au prochain.

Saint Chryſoſtome dit, que Dieu pour entretenir la paix & l'union entre les hommes, nous a appris que nous n'avons aucun pardon à eſperer de lui, quand nous aurions commis un de ces pechez, où il y va des interêts de nos freres, à moins que nous ne commençions par reparer ces mêmes interêts. Ainſi ce Dieu, qui eſt toûjours prêt de relâcher de ſes droits, & nous recevoir dans ſon amitié (car un veritable regret, une ſincere douleur de l'avoir offenſé, l'appaiſe, s'il eſt le ſeul à qui on oſe s'en prendre) rejette cette déteſtation que nous faiſons de nos pechez, & demeure inflexible & inexorable. Dieu, dis-je, nous impoſe d'autres obligations, dès qu'en l'offenſant, nous avons offenſé notre prochain, que nous ne voulons pas dédommager. Oüi, il faut dans ces conjonctures, avant que de s'adreſſer au Créateur, obtenir ſon pardon de la créature : leurs interêts ſont unis & liez enſemble ; de maniere que celui de l'homme eſt le premier. Neglige-t-on cette démarche ? le reſte eſt inutile, ſuperflu, & ſans merite. Verité ſi bien établie, qu'il n'eſt point de fidele qui l'ignore ; & quelque effort que nous faſſions, nous ne l'effacerons jamais de nos cœurs. Vous concevez donc qu'un médiſant eſt dans l'obligation de reparer entierement le mal qu'il a fait : Or juſte Ciel ! eſt-il rien de plus difficile, que de s'acquitter en cela de ſon devoir ? Ce n'eſt point exageration ; mais je crois peu d'hommes capables de le vouloir, & ce qui eſt de plus terrible, de le pouvoir entierement ; & ce peché deviendroit irremiſſible, ſi Dieu ne ſe contentoit, quand nous avons fait tout ce qui étoit en notre pouvoir. *Le même.*

Quoi que la médiſance ſoit ſi ordinaire, on voit peu de retractations.

J'en appelle à votre experience. Depuis que vous êtes dans le commerce du monde, mille & mille perſonnes differentes vous ont fait des médiſances conſiderables & criminelles ; votre conſcience vous reproche peut-être, d'être tombé vous-même dans ce défaut, & ſi vous vouliez faire ici avec moi, une revûë des diſcours que vous avez tenus de cette partie, lorſque vous plaidiez ; de ce chef, lorſque vous étiez en charge ; de ce rival, lorſque vous ſongiez à un établiſſement, que de médiſances ne découvririez-vous pas pendant le cours de votre vie ! Qui avez-vous vû néanmoins ſe retracter ? quelqu'un eſt-il venu vous chercher pour ſe dédire, & pour vous avoüer qu'il a parlé trop legerement ? Vous-même avez-vous ſongé à employer certaines voyes ſûres & infaillibles pour rétablir cette reputation que vous aviez ravie ? Helas ! malgré tant de confeſſions, où cet article a toûjours été un des premiers, une retractation eſt encore une choſe inoüie. Si l'on avoit une juſte idée de cette obligation, l'un ſeroit auſſi commun que l'autre ; & autant que l'on verroit médire, autant verroit-on de gens ſe retracter. *Le même.*

Il faut ſouffrir la médiſance à l'exemple du Fils de Dieu.

C'eſt une grande conſolation pour les ſerviteurs de Dieu, lorſqu'ils ſouffrent la médiſance, de ſçavoir qu'ils deviennent par là, les domeſtiques de celui qui l'a ſoufferte pour eux, & avant eux. Mais afin de conſerver cet honneur, & ce privilege ſi eſtimable, ils doivent être fideles à imiter leur maître en ce point, à endurer, comme il a fait, les médiſances & les calomnies des hommes : car le monde étant un lieu de miſeres & de peines, il n'y a perſonne qui ne ſoit expoſé à celle-ci comme aux autres ; & la patience ſeule diſtingue les ſerviteurs de Dieu, des hommes du ſiécle. Ceux-ci ne ſouffrent que malgré eux, & avec un cœur ſi plein d'aigreur & d'impatience, qu'ils ſe rendent ſouvent plus coupables que ceux-mêmes qui les font ſouffrir : mais les ſerviteurs de Dieu reçoivent avec humilité, pour l'expiation de leurs pechez, des peines qu'ils croyent meriter ; ou s'ils ne les ont pas meritées, ils les portent avec joye, parce qu'ils ſont jugez dignes de reſſembler à Jeſus-Chriſt. *Livre intitulé : Les Souffrances de Notre Seigneur* JESUS-CHRIST, *traduit par le P. Alleaume.*

Le moyen le plus efficace de faire taire la médiſance, c'eſt de la ſouffrir.

Le moyen le plus chrétien & le plus efficace de confondre les médiſans, c'eſt de les inſtruire dans la vertu par la patience, par la douceur, & par les bienfaits. Il n'y a point de temps plus inutilement employé, que celui qu'on paſſe à empêcher les hommes de parler ; celui qui aime à dire du mal de ſon prochain, cherche, non pas à avoir raiſon en ce qu'il dit, mais à avoir toûjours dequoi dire ; & il n'a jamais plus d'envie de parler que lorſqu'on lui apporte des raiſons de ſe taire... Le ſilence, la douceur, la perſeverance dans le bien, une ſainte & ſage diſſimulation, ſont les plus fortes armes qu'on puiſſe oppoſer à la médiſance : car ſi elle vient de malice, elle eſt aſſez punie par le déplaiſir de ne pouvoir ſe ſatisfaire contre un ennemi qui ne ſe défend point. Si elle vient d'ignorance, ou de mauvaiſe habitude, elle eſt bientôt arrêtée par le ſilence, & ne dure pas long-temps. *Le même.*

Il faut mépriſer les médiſances des hommes.

S'il y a quelque remede au mal qu'on dit de nous, ce n'eſt pas de regler notre conduite ſur les diſcours des hommes ; c'eſt plûtôt de ne leur donner aucun ſujet de la blâmer. Si nous reglons les intentions de notre cœur, & les actions de notre vie, ſur les ſaintes maximes de l'Evangile, nous devons nous mettre peu en peine de ce que diſent les hommes. L'experience même nous enſeigne qu'il n'y a point d'écueil plus dangereux dans le chemin de la vertu, que de conſiderer ce qu'on dira, & que l'homme qui s'aſſujettit à cette loi, ne demeure pas long-temps fidele à Dieu. *Le même.*

Suite du même ſujet.

La médiſance eſt une maladie incurable ; il eſt donc inutile de la vouloir guerir : & on doit la mépriſer, ſi l'on veut conſerver la tranquillité de ſon cœur : car la plûpart de ceux qui médiſent, le font, ou pour ſe divertir, ou pour nous nuire ; ceux qui médiſent par le ſeul plaiſir de médire, n'en ont gueres de ſcrupule, quelque peine qu'ils faſſent aux

autres,

autres, & ne croyent pas avoir besoin de remede. On augmente même leur plaisir quand on se fâche de ce qu'ils disent ; & ils sont d'autant plus excitez à parler, qu'on porte plus impatiemment leurs paroles... C'est pour cela, que les anciens Philosophes conseilloient si sagement, de regarder les médisances comme des avis salutaires, & comme un miroir qui nous represente nos défauts : car ce qu'un ami excuse par amitié, ou dissimule par consideration ; ou ne voit pas par negligence, le médisant le dit avec liberté, & nous marque nettement les vices que nous devons craindre. Ce qui a fait dire à Saint Bernard, que la vertu s'affoibliroit, & perdroit tout son lustre, si elle demeuroit sans exercice ; que les médisans & les persecuteurs sont ceux qui l'exercent, & qu'en souffrant leur violence, & en leur rendant le bien pour le mal, elle devient plus pure & plus parfaite. *Le même.*

La médisance est un vice odieux à Dieu & aux hommes.

La médisance est un vice universellement odieux ; à qui ? à Dieu & aux hommes : à Dieu, qui étant l'amour & la charité essentielle, par consequent a une opposition essentielle à la médisance : aux hommes ; car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un vice qui n'épargne ni les grands, ni les petits, ni le sacré, ni le prophane, & dont les têtes couronnées même ne peuvent éviter la persecution ? Qu'y a-t-il de plus odieux, qu'un homme qui usurpe un pouvoir tyrannique sur la reputation de son prochain, qui le décrie, & qui l'attaque lors même qu'il est hors d'état de se défendre ? Or voilà le caractere d'un médisant ; d'où vient que quand l'Ecriture en parle, elle nous le represente comme un homme terrible & redoutable dans le lieu où il fait son sejour : *Terribilis in civitate sua vir linguosus.* En effet, donnez-moi un détracteur, & vous verrez qu'il se fait craindre par tout. Il se fait craindre dans les Villes, dans les Communautez, dans les maisons particulieres, chez les Grands ; en un mot, par tout où il se trouve. Il se fait craindre dans les Villes, parce qu'il y suscite des factions & des partis ; dans les Communautez, parce qu'il y entretient des froideurs & des inimitiez, &c. *Le Pere Bourdaloue, Sermons imprimez sous son nom.*

Eccli. 9.

Rien n'est plus aisé que de médire.

La langue, dit Saint Jacques, est un mal inquiet ; il semble qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de l'arrêter. Toutes les passions jointes à la malignité du cœur, portent à médire. A-t-on de la haine, la médisance est un moyen de se venger assez sûr & peu dangereux. Si la jalousie s'y mêle, c'est alors que la médisance est plus envenimée ; la gloire d'autrui fait ombre à la nôtre, il faut l'obscurcir. Quand on a de l'orgueil, & qui est-ce qui n'en a point ? on veut élever sa reputation sur les ruïnes de celle d'autrui ; si on a de l'esprit, on le veut faire valoir par de fines médisances ; si on n'en a pas, on veut faire croire qu'on en a aux dépens d'autrui, & couvrir son foible, en occupant les gens de celui des autres. Les vertus mêmes semblent se mettre de la partie, & il en est qui par un zele mal entendu décrient leur prochain sans scrupule, & d'un mal caché, sous prétexte d'y remedier, en font un scandale public. *Le P. Nepveu, Tome 2. de ses Reflexions.*

La médisance est un vice lâche.

La médisance est un vice lâche, & qui n'est que des ames lâches : c'est une espece d'assassinat. On n'oseroit attaquer un homme en face, il n'y feroit pas seur : il faut se mettre à couvert. Elle attaque un homme qui n'est point sur ses gardes ; un homme qui ne pense à rien moins, qui étant absent n'est pas en état de se défendre, ni de parer aux coups. Quelle lâcheté ! Elle est d'autant plus noire, que souvent on attaque un homme, qui est innocent à notre égard, & qui ne nous a jamais offensez. On ne fait ordinairement du mal qu'à ceux qui nous en ont fait, & pour lors la passion semble excuser : mais quelle excuse peut apporter un homme qui fait du mal à un autre, sans en avoir reçu, & qui le poignarde de sang froid & de gayeté de cœur ? On joint souvent la trahison à la lâcheté ; on caresse ceux qu'on veut assassiner ; on donne des éloges aux gens, qu'on perce jusqu'au vif par des médisances malignes ; on les plaint, pendant qu'on les déchire ; on les loue, pendant qu'on les décrie ; on assaisonne sa médisance de louanges ou froides ou malignes, qui ne servent qu'à rendre la médisance plus probable, & le coup qu'on porte plus inévitable. *Le même, Tome 1.*

La legereté & l'indiscretion n'excusent pas devant Dieu la médisance.

La legereté & l'indiscretion ne mettent pas la médisance hors de reprehension devant Dieu. 1°. Parce que c'est vice que d'être grand parleur, & que l'habitude de courir en tous lieux, de débiter ce qu'une imagination volage fournit à une langue indiscrete, n'est pas conforme aux loix du Christianisme. Un Chrétien est un homme qui vit de la foi ; sa vie doit être une vie recueillie, appliquée au dedans à marcher en esprit avec Dieu ; occupée à refléchir sur les mouvemens de son cœur, à étudier les momens de la grace pour ne la laisser pas échapper ; mais en est-il ainsi de ces indiscrets dont je parle ? quel retour font-ils sur eux ? quelle précaution prennent-ils pour s'appliquer à Dieu ? 2°. Cette indiscretion-là même, sur laquelle on appuye une excuse frivole, n'a-t-elle pas été défenduë par l'Oracle d'un Dieu ? C'est par la bouche du Sage, que le Seigneur s'en est expliqué, & qu'il a condamné de peché cette legereté à se répandre en paroles : *In multiloquio non deerit peccatum* ; c'est-à-dire, selon l'interpretation de Saint Jerôme, prenez bien garde que la démangeaison de parler ne vous ôte la reflexion si necessaire pour parler en gens sages, & en veritables Chrétiens. Un jour viendra que vous vous excuserez sur la legereté de votre imagination, & sur cette abondance de paroles, parmi lesquelles il étoit difficile de n'en lâcher pas d'indiscretes. Mais la reflexion ne vous a-t-elle pas été libre ? Ne pouviez-vous pas vous condamner à un silence moderé ?... 3°. Jesus-Christ nous assure qu'à son jugement nous serons comptables des paroles mêmes inutiles. Qu'entend-il par là, dit Saint Augustin ? c'est-à-dire, que nous rendrons compte de toutes celles que la foi ou que la raison n'auront pas dictées ; que sera-ce donc des paroles de médisance ? Quoi ! si la legereté n'excuse pas des discours sans consequence, qui n'interessent en rien la reputation de nos freres, & qui n'ont point d'autre caractere de malice que la perte du temps, excusera-t-elle l'indiscretion des discours médisans, dont les suites sont affreuses ? Ne dites donc plus, lorsque cette parole si indiscrete m'a échappé, je n'y refléchissois pas, je n'y faisois pas d'attention : car je vous dirai que vous étiez obligé d'y refléchir : l'incendie que vous avez excité ; la discorde que vous avez allumée entre des familles autrefois unies, valoit bien la peine que vous pesassiez vos

Prov. 10.

paroles ; allez malheureux, un Dieu vengeur mettra sur le même pied, & le manque de reflexion, & la médisance accompagnée de reflexion. *Sermon manuscrit du P. Catrou.*

On prend quelquefois un plaisir malin à médire, & c'est la seule chose qui nous y porte souvent.

C'est souvent l'applaudissement qu'on s'attire en médisant, & l'attention qu'on se procure, qui produit une joye maligne au fond du cœur d'un médisant ; quelle joye de se voir regner dans les cercles, d'en faire l'ame, d'y répandre le sel, de mettre les rieurs en train, enfin d'assaisonner des discours, qui sans enjouëment, n'auroient rien de piquant. En effet, rien de plus comique que la médisance : tantôt c'est un ridicule qu'on contrefait ; tantôt ce sont les discours & les expressions d'une précieuse que l'on traduit ; d'autres fois ce sont les airs, les manieres, les ajustemens d'une femme dont on plaisante ; quelquefois c'est sa vie que l'on déchire : on ne pardonne point les tache passées en faveur de sa pieté presente, & cette pieté même se donne pour suspecte, eu égard aux déreglemens d'autrefois : les moindres soupçons se débitent comme des veritez, & des discours indiscrets comme une diffamation publique. *Le même.*

La médisance qui vient de la jalousie est lâche.

Lorsque la médisance est l'effet de la jalousie ; car c'est une des premieres passions qui la met en œuvre ; elle est lâche, & indigne d'un cœur genereux. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, le propre de la jalousie c'est de produire les plus horribles trahisons. On ne veut pas avoüer qu'on soit jaloux ; on voudroit le pouvoir cacher à soi-même ; car enfin c'est sentir son inferiorité au-dessous de la personne dont on est jaloux ; c'est s'allarmer par la comparaison de son adversaire ; c'est craindre que sa gloire ne prévalle. Or que fait un jaloux ? Dans la crainte de faire paroître le peu de confiance qu'on a en son propre merite, & l'estime que l'on fait au fond de celui qu'on décrie, on prend la voye d'une médisance secrete. Alors combien de coups ne porte-t-on point avec lâcheté, à un indéfendu ? De combien d'artifices ne se sert-on point pour lui arracher une gloire qui fait ombre ? je vous en appelle à témoin, vous que le monde a instruit à ces sortes de manéges. Une femme jalouse de la beauté, de l'esprit, de la fortune d'une autre, que de sourdes intrigues n'employe-t-elle pas pour la décrier ? Le competiteur, qui voit avec douleur l'élevation de son rival, de quelle fourberie ne se sert-il pas ? Ah ! Messieurs, les hommes craignent d'ordinaire de paroître lâches, qu'ils craignent donc de paroître médisans. La médisance, quand elle est produite par la jalousie, est toûjours indigne d'un homme de cœur. *Le même.*

De la médisance produite par la haine.

Lorsque la médisance est produite par une haine declarée, elle est impudente, injuste, pleine de rage. Je vous en prens à témoins, juges de la terre ; vous qui voyez murmurer autour de vous les passions les plus vives, combien de fois avez-vous été étonnez d'entendre la médisance bruire à vos oreilles, lors qu'un procés fatal a broüillé les citoyens, les amis, les parens ; quel déchaînement épouvantable contre les noms les plus respectables ? On se croit tout permis dans les transports d'un interêt puissant ; on remuë les cendres des morts ; on trouble leur repos, pour rendre à la lumiere leur honte, qui devroit être ensevelie avec eux dans le tombeau. Encore le mal seroit-il supportable, si cette fureur de la médisance ne passoit pas du Plaideur emporté jusqu'à l'Avocat, qui parle de sang froid. Quelle éloquence pour le barreau, que cette fureur de salir les reputations les plus saines ! Juges, qui présidez à ces assemblées de desordres, quel compte ne devez-vous pas en rendre à Dieu ? Un mot, un seul mot, auroit pû ramener un Orateur furieux qui s'égare de son sujet, pour s'égayer dans une satyre injuste ; vous ne l'avez pas fait vous êtes comptables de sa fureur. Mais quel compte encore plus terrible de ces libelles injurieux que la passion fait répandre, & que la nons chalance, ou la politique tolere. C'est la passion, dira-t-on, qui produit tous ces genres de médisance. Belle raison à rendre à Dieu, qui nous redemandera l'honneur flétri de notre frere ! Seigneur, je ne respirois que la haine, que la vengeance ; que l'animosité, & ma rage m'a rendu un médisant emporté, doublement injuste, d'avoir été un vindicatif, & un emporté calomniateur. *Le même.*

Le prétexte du zele dans la médisance n'est pas recevable.

Il reste un prétexte à la médisance, qui paroît plus specieux, mais qui n'est pas plus solide, c'est le prétexte du zele ; car c'est le mal ordinaire du vice que je combats d'entrer jusques dans les cœurs les plus saints, de penetrer jusques dans le sanctuaire, d'infecter la langue du Prêtre consacrée par le sang d'un Dieu, de se glisser jusques dans le cloître, & dans les solitudes, d'émouvoir les plus pacifiques, & de mettre les armes à la main aux personnes les plus timorées. D'où vient cela ? c'est que le prétexte du zele verse le fiel jusques dans les ames les plus saintes. Aussi le Prophete Ezechiel, en nous faisant la description des desordres qui se commettoient dans l'enceinte du Temple par les Levites vivans en commun, dit que l'idole du zele excitoit la contention : *Idolum zeli ad provocandam æmulationem.* Car alors on colore la médisance du nom de zele, de la religion, du bien public ; on s'emporte contre les desordres du temps, & contre ceux qui les tolerent ; ils n'y peuvent apporter remede ; mais ils satisfont leur passion & l'inclination qu'ils ont de blâmer, & de censurer par des invectives : Passe si ce n'étoit que contre les desordres ; mais ils en font connoître les auteurs, & autorisent leurs médisances par un zele, qui n'est pas selon la science de Dieu sans doute, mais selon celle du monde, qui sçait déguiser la médisance, & qui même la veut faire passer pour une vertu. *Le même.* *Ezechiel. 8.*

On médit assez ordinairement par vaine gloire.

On trouve à médire un plaisir de vaine gloire ; car on médit des autres pour se loüer soi-même indirectement. Il n'y a presque point d'homme qui ne se loüât ouvertement, s'il l'osoit ; mais comme il craint de se faire tort en manquant de modestie, il est obligé d'avoir recours à des voyes adroites & ingenieuses, & de faire remarquer son merite, sans s'attirer le reproche d'une trop grande vanité. Il n'ose se loüer ouvertement ; mais il espere qu'en parlant des autres, il se peindra d'une maniere indirecte ; qu'en témoignant de l'horreur pour une méchante action, il témoignera combien sa vertu le rend incapable de la commettre, & que plus il blâmera les vices des autres, plus il montrera qu'il en est exempt, & fera faire attention aux vertus opposées qu'il possede. *Livre intitulé, l'Art de se connoître soi-même.*

Le peché de ceux qui écoutent la médisance.

Vous qui prêtez agréablement l'oreille à la médisance, voyez l'injustice que vous commettez, & l'obligation que vous contractez de

de reparer l'honneur qu'on flétrit : car il eſt certain que ſi vous favoriſez la médiſance, & que ſi par le plaiſir que vous y témoignez, ou par l'interêt que vous y prenez, vous excitez, & vous animez le détracteur, vous participez à ſon peché, & vous n'êtes pas moins obligé que lui à la reparation de l'injure. Bien qu'on n'excite point la médiſance, & qu'on n'y coopere point, ſi néanmoins on ne l'empêche pas, & ſi par une curioſité on y donne audience, on peche plus, ou moins, ſelon que la choſe eſt plus flétriſſante. *Monſieur de la Volpilliere, Tome troiſiéme.*

La facilité de commettre le peché de médiſance.

Pour faire un meurtre, dit Saint Chryſoſtome, outre qu'on n'a pas toûjours la perſonne en ſon pouvoir, il y a mille meſures, mille précautions à prendre ; il y a des temps peu favorables; il y a des lieux peu propres pour exécuter de ſi damnables deſſeins. De plus toutes les armes ne ſont pas ſûres, tous les coups ne portent pas, toutes les playes ne ſont pas mortelles : mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'un mot à dire ; quelque part que ſe rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez ſa reputation par tout où il y a des perſonnes qui le connoiſſent ; ainſi il n'y a preſque point de lieu, où vous ne puiſſiez le déchirer. Au reſte, il n'eſt pas beſoin de temps pour cela ; un moment ſuffit ; à peine avez-vous conçu la volonté de médire, que la choſe eſt exécutée. *Le Pere de la Colombiere, Tome quatriéme, Sermon ſur ce ſujet.*

La facilité qu'il y a à médire.

La mobilité de notre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raiſons, feroit voir qu'on détracte facilement, puiſqu'on le fait auſſi facilement que l'on parle. Il eſt même plus aiſé de médire que de parler. On médit quelquefois par le ſilence, ſur-tout lorſqu'il paroît affecté & myſterieux ; un mouvement de la tête, un geſte de la main, un ſoûrire, un clin d'œil eſt capable de ternir la plus belle reputation ; le moindre de ces ſignes vaut ſouvent tout ſeul une fort longue & cruelle ſatyre. Mais outre cette facilité à declarer en un moment ce que nous penſons, ou ce que nous voulons qu'on penſe des autres, il y a pluſieurs choſes qui rendent la médiſance fort aiſée, ou plûtôt qui font qu'il eſt mal-aiſé de ne pas médire : comme le plaiſir que nous avons naturellement à le faire, ſoit que ce plaiſir malin & cruel ait ſa ſource dans notre orgueil, qui nous perſuade fauſſement que nous nous élevons en rabaiſſant nos égaux, ſoit qu'il ſoit un effet de l'envie, laquelle ſe plaît à médire ſans autre deſſein que de troubler le bonheur d'autrui ; quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas nier, que nous n'ayons tous une pente ſecrete à parler mal du prochain, & comme il eſt difficile de reſiſter à la nature, ſi nous n'uſons d'une vigilance extréme, elle nous engage aiſément à détracter. *Le même.*

On médit en diverſes manieres, & on couvre la médiſance de differens pretextes.

Souvent notre naturel nous conduit doucement à la médiſance, & par des détours; de ſorte que dans le même entretien, qui avoit commencé par les loüanges d'une perſonne, on ſe trouve inſenſiblement ſur le chapitre de ſes mauvaiſes qualitez. Ceux qui ſont un peu plus retenus, uſent d'artifice, & colorent de prétextes ſpecieux les médiſances qui leur viennent en la bouche. C'eſt zele, c'eſt amour de l'équité, c'eſt compaſſion pour les fautes de nos freres; c'eſt une violente & juſte douleur cauſée par l'outrage fait à Dieu, laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fauſſes raiſons, & ſi l'on manque d'ennemis ou d'autres perſonnes dignes de blâme, on s'attache à la vertu la plus pure, on déchire quelquefois ſes meilleurs amis, plûtôt que de ſe paſſer du plaiſir de la médiſance. *Le même.*

La griéveté du peché de médiſance.

Je ne prétens pas vous repreſenter ici ce que ce vice a de plus horrible : Je ne vous produirai point ces portraits ſi odieux que les ſaints Peres, & particulierement Saint Baſile, Saint Chryſoſtome, Saint Jerôme & S. Bernard en ont tracez dans leurs écrits. On ſçait aſſez quel mal c'eſt que de ravir à une perſonne cette reputation, dont on fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachete ſouvent au prix même de la vie. On n'ignore pas que le médiſant d'un ſeul coup de langue tuë en quelque ſorte, & les abſens qu'il noircit, & les preſens qu'il ſcandaliſe; qu'il ſe donne la mort à ſoi-même, en commettant un peché qui eſt mortel de ſa nature; on ſçait qu'il ſe rend coupable de tous les deſordres qui peuvent naître de ſes diſcours empoiſonnez ; des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui ſont les fruits ordinaires de la médiſance. Tout cela vous doit inſpirer une grande horreur de ce peché. *Le même.*

La médiſance eſt un peché commun, & que peu de perſonnes évitent.

La médiſance ne regne pas ſeulement dans le monde le plus corrompu ; il eſt peu de perſonnes, je dis même de celles qui font profeſſion de pieté, qui en ſoient tout-à-fait exemptes. C'eſt pour cela que Saint Paulin dit, qu'on peut appeller ce vice, le dernier piége du demon : *Extremum diaboli laqueum.* Parce qu'après avoir évité preſque tous les autres, on vient ſouvent donner encore dans celui-ci. On ſe gardera peut-être de publier une infamie ſecrete, & beaucoup plus encore d'impoſer une calomnie ; mais il eſt des médiſances de plus d'une ſorte. On médit en imputant fauſſement un crime à une perſonne innocente ; on médit encore en diſant comme une choſe aſſurée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain ; on médit en revelant un peché ſecret; on médit encore en communiquant à d'autres, ce qu'on nous a déja revelé. C'eſt une détraction que de rendre tout-à-fait publique une hiſtoire, qui n'eſt encore ſçûë que de tres-peu de perſonnes. C'eſt une autre détraction que d'en faire confidence à une ſeule perſonne, à moins qu'il n'y ait de la neceſſité, ou quelque grande raiſon. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté, on peut encore pecher en la rapportant avec exageration, en ajoûtant encore des particularitez qui étoient inconnuës, & qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonſtances, qui l'adouciroient, & qui en diminueroient la honte. De plus on peut quelquefois donner de fort mauvais tours à des actions, qui au dehors paroiſſent bonnes, & pour lors ſoit que nos ſoupçons ſoient temeraires, ou qu'ils ayent quelque fondement, c'eſt détracter que d'en faire part aux autres. *Le même.*

Médiſances que font quelquefois des hypocrites, & des perſonnes qui font profeſſion de pieté.

Il y a des hypocrites & de faux devots, qui ſont d'autant plus à craindre, qu'ils détractent avec plus d'art & de circonſpection. Vous verrez des gens, dit Saint Bernard, leſquels après avoir pouſſé de profonds ſoûpirs, baiſſant les yeux, & couvrant leur viſage d'une triſteſſe apparente, commencent d'une voix pitoyable, & comme à regret, un diſcours médiſant & empoiſonné. J'en ſuis au deſeſpoir,

dira l'un, car c'eſt une perſonne, pour qui j'ai de l'amitié; je n'ai rien oublié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'ai perdu mon temps & ma peine. Il y a long-temps, dit un autre, que je ſuis averti de ce que je vais vous apprendre; il n'a pas tenu à moi, que la choſe ne fût enſevelie dans un éternel oubli; mais puiſqu'un autre a parlé, ce ſeroit en vain que je me tairois; je le dis avec douleur, c'eſt la verité, qu'il a commis cette faute. C'eſt grand dommage, pourſuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualitez; mais que ſert-il de feindre, il eſt ſans excuſe en ce point. *Le même.*

La difficulté de reparer le tort que la médiſance a fait au prochain.

Comment détruiriez-vous dans l'eſprit de ceux qui vous ont oüi, la créance où ils ſont que vous leur avez dit la verité? Et quand vous en viendriez à bout, vous n'êtes pas encore hors d'affaire, votre médiſance a bien fait du chemin, depuis qu'elle eſt ſortie de votre bouche; elle a paſſé de vos amis à des gens que vous ne connoiſſez pas, & de ceux-ci encore à d'autres; il faut s'informer quelles ſont les autres perſonnes; il faut les chercher, & faire en ſorte en vous retractant, qu'ils ceſſent tous de croire ce qu'ils ont crû ſur votre rapport. Il eſt mal-aiſé de parler à tant de perſonnes, il eſt encore plus difficile de les détromper. Je dis bien davantage, quand on feroit une retractation publique, & qu'on ſeroit aſſez heureux, pour détruire entierement la mauvaiſe opinion, qu'on avoit conçuë de votre frere, je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La reputation de ceux de qui on n'a jamais médit, a une certaine fleur que la médiſance lui ôte, & que la retractation ne ſçauroit lui rendre. Du moment qu'une perſonne a été ſoupçonnée de n'être pas honnête, ou d'être infidelle, quelque ſoin qu'on apporte pour la juſtifier, quoi qu'on vienne à bout de perſuader tout le monde de ſon innocence, il reſte toûjours dans les eſprits je ne ſçai quelle impreſſion, qui fait qu'on la conſidere moins qu'auparavant; ſa vertu ne brille plus avec tout ſon éclat; il ſemble que du moment qu'on a eu le malheur d'être accuſé, on ne peut être entierement ſans reproche. *Le même.*

Comme on ſe plaît à la médiſance dans le monde.

Tel eſt l'eſprit de la médiſance, un eſprit d'envie & de jalouſie, qui défigure tout, la reputation la mieux établie, le merite le mieux reconnu, la conduite la plus approuvée, la plus édifiante, la plus exemplaire. Combien de gens dans toutes les conditions du monde, qui en font tout leur divertiſſement, & tout leur plaiſir, & qui n'en connoiſſent point d'autres, s'ils ne ſont aſſaiſonnez par la médiſance? Tous les autres entretiens, ſoit de pieté ou de curioſité, ne les touchent point; & à moins que le diſcours ne roule un peu ſur la médiſance, & qu'il n'y ait un petit chapitre ſur elle, la converſation languit, & ne divertit point. Auſſi eſt-ce un point de merite, & un caractere de bel eſprit de ſçavoir bien médire, & de faire agréablement un conte, l'hiſtoire d'un méchant commerce, de donner le coup de langue à propos, de ſçavoir loüer & défigurer en même temps, pour donner plus de couleur, & de vrai-ſemblance à la calomnie: car ce qui plaît dans la médiſance, & ce qu'on y cherche, eſt qu'elle ſoit vraye, & les choſes ne frappent l'eſprit, & ne réjoüiſſent qu'autant qu'elles paroiſſent veritables, & exemptes de ſuppoſition; ce qui fait qu'elle n'oublie rien pour prévenir ſur cela l'eſprit de ceux qui l'écoutent, qui étant ſouvent aſſez mal diſpoſez, & autant que celui qui parle, croyent aiſément ce qu'on leur dit, & ſur les moindres apparences de la verité. *Mr. de S. Germain, Sermon ſur ce ſujet.*

Il ſe trouve des perſonnes zelées qui ſe croyent en droit de médire.

Il y en a qui ſe croyent en droit de médire, afin de faire connoître les méchans, & de les montrer, comme on fait les précipices, afin qu'on s'en donne de garde; & ſous ce prétexte, il n'eſt point de reputation qu'on ne ſacrifie, point d'homme de bien qu'on ne défigure... Et cette paſſion, dit S. Jerôme, a tellement gagné les eſprits, que ceux-là même qui ſont irreprochables en toute autre choſe, ne le ſont pas en celle-ci: Car vous diriez, dit ce Pere, que dès-auſſi-tôt qu'un homme eſt irreprochable, & qu'il vit dans l'ordre; dès qu'une femme eſt dans la pieté, & qu'il n'y a rien à dire à ſa conduite, qu'elle eſt en droit dès ce moment-là, de cenſurer celle des autres; s'il y a le plus petit deſordre, il faut voir le ſoin qu'on a de l'obſerver, & de le faire remarquer; s'il y a quelque infidelité, ou quelque injuſtice ſecrete, il faut que tout le monde en ſoit informé: on découvre tout; on publie tout; on ſe recrie même ſur les moindres défauts; & tout cela ſe dit & ſe fait par principe de charité. *Le même.*

Les adreſſes & les tours de la médiſance.

Il faut voir tout ce que la médiſance fait pour cacher ſa malignité, & pour prevenir ſur cela l'eſprit de l'Auditeur; tantôt par l'éloge de la perſonne qu'elle veut ſacrifier; tantôt par une fauſſe compaſſion, une amitié feinte, une charité affectée, & qui ne parle que par force. Cet homme, à la verité, eſt un des plus honnêtes hommes du monde, des plus obligeans, des plus genereux; mais il eſt à plaindre d'avoir cette foibleſſe. Il en faut demeurer d'accord; il n'y a point de merite qui approche de celui de cette femme; elle a infiniment d'eſprit; un fond de bonté incomparable; elle eſt charitable, & à quelque petit commerce près, ce ſeroit un merite accompli. Ce Magiſtrat eſt un homme qui a bien de la reputation, & qui la merite: mais nul n'eſt parfait en ce monde; il a ſon foible comme tous les autres... Je veux bien vous apprendre cette affaire, dit-on; mais à condition que vous n'en parlerez à perſonne, & qu'elle demeurera ſecrete entre vous & moi: Car il ne faut pas deshonorer cette perſonne; il faut avoir de la charité, ménager ſa reputation. Cruel artifice! précaution ridicule, dit Saint Chryſoſtome, vous voulez que ceux à qui vous découvrez le vice d'autrui, ménagent ſa reputation, & vous ne la ménagez pas vous-même: quand vous avez été le maître de votre ſecret, vous ne l'avez pas gardé, & vous prétendez que ceux à qui vous l'avez dit, vous le garderont; ils le publieront à tout le monde, & peut-être eſt-ce votre intention; vous avez ouvert la playe, vous ne la refermerez pas: il étoit en votre pouvoir de prévenir le mal, il n'eſt pas en votre pouvoir de le guerir. *Le même.*

Un médiſant loüe ſouvent quelque vertu dans une perſonne, afin de faire connoître & blâmer ſes défauts.

C'eſt encore un malin artifice d'un médiſant de loüer les vertus d'une perſonne, pour avoir lieu d'en blâmer les vices & les défauts. Il eſtimera, par exemple, l'integrité de ce Magiſtrat; il dira hautement qu'il eſt incorruptible; que ni l'argent, ni les plus puiſſantes ſollicitations ne peuvent lui faire commettre la moindre injuſtice: mais en même temps il ſe plaindra de ſa lenteur, & d'une

ne-

negligence comme habituelle, qu'il a de traîner tellement les affaires en longueur, qu'elles désolent ceux qui plaident. Il loüera dans cet Ecclesiastique un zele qu'il ne peut blâmer; dans cette femme un attachement à son ménage, & une application à son domestique, dont il ne peut disconvenir : mais en même temps il répand de malins soupçons sur le desintéressement de cet Ecclesiastique, qu'il regarde comme un avare; sur la conduite de cette femme dont il découvre quelque défaut caché. *Pris du Dictionnaire Moral, Discours premier.*

Autres artifices de la médisance.

Les médisans souvent ne disent que quelques petits mots équivoques, pour faire soupçonner beaucoup plus de mal qu'il n'y en a: un souris froid qu'ils y ajoûtent, un petit clin d'œil est comme une espece de commentaire à des paroles ambiguës & artificieusement ménagées. La médisance qu'ils veulent faire, ils la cachent sous une fausse compassion, leur préface est toûjours un éloge, l'on diroit qu'ils ont pitié de ceux qu'ils accusent, qu'ils plaignent ceux qu'ils veulent perdre : & pour me servir du témoignage d'un grand homme de ce siécle, pour être crûs charitables dans le même moment qu'ils assassinent, ils ne tuent personne dont ils ne fassent auparavant l'oraison funebre. *Le même.*

Il y a des personnes qui ne médisent pas, mais qui sont complices de la médisance d'autrui.

Qui sont ceux, à votre avis, qui se rendent complices de la médisance d'autrui? C'est vous, qui ayant le pouvoir de les faire taire, témoignez par votre silence & par votre lâche complaisance leur applaudir. Vous, qui par une trop facile credulité, prêtez vos oreilles, & ouvrez vos cœurs à de malignes détractions, contre lesquelles vous devriez par des principes de conscience & d'honneur vous élever. Vous, qui prenant la place de celui qui parloit, avez une maudite démangeaison de découvrir ce dont il vous avoit fait une espece de confidence. Vous, qui impatiens de débiter ce que vous avez crû imprudemment, devenez détracteurs à votre tour. Si vous êtes sages, vous ferez mourir cette parole médisante; que vous avez entenduë; vous l'ensevelirez dans un éternel oubli, du moins vous n'en direz rien à personne: rendant par là cette justice à votre prochain, de ne rien avancer qui le deshonore, & ayant pour vous-mêmes cette judicieuse charité, de ne vous pas exposer au danger de vous rendre complices de la malignité d'autrui. *Le même.*

Pour médire on prend souvent le prétexte de la gloire de Dieu, & du bien public.

Chose étrange! si l'on en veut croire les plus fins médisans, ce n'est ni la haine, ni l'envie, ni l'orgueil, ni la foiblesse, qui les fait parler : c'est la gloire de Dieu, c'est l'honneur de l'Eglise, c'est le bien particulier, & le bien public. A leur sens, afin que les pecheurs se corrigent, il faut les chagriner, & quand les avis qu'on leur donne, sont inutiles, il faut les faire connoître tels qu'ils sont. Sous ce specieux prétexte, il n'y a point de reputation qu'on ne sacrifie, point de foiblesse qu'on ne divulgue, point de vice dont on n'ait la démangeaison de parler. Ceux même qui paroissent au dehors avoir plus de conscience & de vertu, sont quelquefois les premiers qui se donnent cette dangereuse liberté, dit Saint Jerôme. Dès qu'un homme mene une vie reglée, dès qu'une femme passe pour devote, & irreprochable dans sa conduite, ils ont, ce leur semble, acheté le droit de censurer celle des autres. Si l'on fait quelque fausse démarche, si l'on tombe dans quelque infidelité, ou dans quelque injustice secrete, tout le monde en est informé; on le publie, on se recrie même sur les moindres fautes : & tout cela se fait par principe de religion & de charité, dit-on, tout cela se fait pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Eglise, & l'avantage même de ceux dont on découvre les desordres. *Le même, Discours second.*

Les médisans attentifs aux défauts des autres, ne pensent point aux leurs propres.

Vous avez oublié que vous accusez en mille rencontres des gens, pour des pechez que vous croyez vous être pardonnables. Vous voulez qu'on ait pour vous de grands égards, & vous n'en voulez point avoir pour autrui. Attentifs à tout ce qui vous touche, vous vous moquez de ce qui regarde les autres : delicats sur un point d'honneur, où vous ne pouvez souffrir la plus legere playe, vous êtes insensibles à celles que fait aux autres votre langue meurtriere. Le moindre mot desobligeant qu'on aura dit contre vous, vous allarme si fort, que quelque satisfaction qu'on vous fasse, vous ne pouvez vous en contenter, & vous croyez que votre prochain se contente de quelques petites excuses que vous lui ferez de votre indiscretion. En vain vous dit-on que la parole est échappée, qu'on n'y pensoit pas; vous répondez qu'on devoit y penser, & que vous n'en êtes pas moins offensé. Appliquez-vous cette même regle, sans prendre ces doubles poids, & cette double mesure que le Saint Esprit reprouve. *Le même.*

L'injustice des médisans de considerer les personnes & leurs actions du mauvais côté.

Etrange artifice des médisans, dit Saint Basile! Ils taisent ce qui pourroit rendre un homme recommandable, pour n'exposer que de certains endroits propres à le faire mépriser. Ils ne le montrent que par une partie de lui-même, & pour ainsi parler, que par ses extrêmitez. Ils ne le font voir que du côté, où entre la vertu & le vice il y a peu de distance. La temerité a-t-elle quelque chose qui approche de la force? Les confins de la pusillanimité & de l'indolence touchent-ils à ceux de la moderation & de la douceur? ils font regarder comme temeraires & audacieux ceux qui devroient passer pour forts & pour courageux; ils representent comme des gens mous & lâches, ceux qu'ils devroient regarder comme des esprits doux & moderez. La charité cache le vice, & publie la vertu; la médisance cache la vertu, & revele le vice. *Le même, dans les Reflexions sur le même sujet.*

Comparaison de la médisance avec le larcin.

On dit ordinairement dans le monde, que s'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit presque point de voleurs; mais on peut dire avec plus de justice dans la Morale Chrétienne, que s'il n'y avoit point de gens disposez à écouter volontiers ceux qui médisent de leur prochain, il n'y auroit presque point de médisans. Dans le vol il y a un abominable commerce, où les uns, soit par violence, soit par surprise, emportent le bien d'autrui, & où les autres se chargent de leurs larcins, & les vendent. Dans la médisance, il y a de même un honteux commerce, où les uns disent du mal de leur prochain, & les autres rapportent & distribuent ce qu'ils en ont entendu. Dans le vol, c'est une injustice cachée, où les voleurs & les complices sont presque également coupables: Dans la médisance, c'est une autre injustice, où ceux qui en sont les auteurs, & ceux qui en sont les approbateurs, sont presque également criminels. Enfin, selon les loix humaines, on pu-

nit de mort, non seulement les voleurs, mais encore les receleurs ; & selon les divines, ceux qui font des médisances, & ceux qui leur donnent une attention favorable, sont si rigoureusement traitez, qu'il n'est pas aisé de décider positivement ce qui merite un plus grand châtiment, ou de médire, ou d'entendre médire : *Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damnabilius sit, non facile dixerim. Monsieur Joly, Sermon sur la Médisance, pour le onzième Dimanche après la Pentecôte.*

Combien ceux qui écoutent la médisance sont coupables.

Vous pechez en écoutant la médisance, en ce que par votre indifference, & votre complaisance vous donnez cours à la détraction. Ce qui la rend si commune, & si familiere dans le monde, c'est la fatale complaisance qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs. Si on leur resistoit vigoureusement, si l'on avoit assez de zele pour les reprendre, quand on en a le pouvoir, ou si l'on témoignoit par son froid, & sa tristesse, qu'on est scandalisé de leurs mauvais discours, ces médisances cesseroient bientôt, ou du moins elles n'auroient pas cette fatale perpetuité, & ce maudit progrés qu'elles ont. Si vous aviez le courage de dire à ces pestes de la societé civile, ce que leur disoit autrefois Saint Chrysostome : Avez-vous à louer quelqu'un, je vous écouterai volontiers ; avez-vous à médire de quelqu'un, je boucherai mes oreilles ; qu'ai-je affaire de sçavoir si cet homme est usurier ou non ; si cette femme est de mauvaise vie ou non ; vous ne devez vous embarrasser, que des pechez dont vous devez rendre compte à Dieu ; songez plûtôt à vos défauts personnels, qu'à blâmer ceux des autres, & à regarder ce qui vous manque, qu'à observer malignement ce qui se passe chez autrui. Si, dis-je, on avoit, comme Saint Chrysostome, le courage de parler de la sorte aux médisans, je crois avec lui qu'il y en auroit tres-peu dans le monde, & ces esprits dangereux se voyant rebutez ou mépriſez, perdroient enfin cette mauvaise habitude. *Le même.*

Les maux & les desordres que cause la médisance.

Les Peres, pour nous marquer combien la langue du médisant cause de maux, se servent de plusieurs comparaisons : les uns la comparent au feu ; les autres au poison ; les autres aux serpens & aux viperes. La médisance met tout en feu ; elle cause mille ravages ; elle n'épargne rien, non plus que cet élement furieux ; elle attaque les grands & les petits, & si le feu n'épargne ni les Temples ni les Palais des Princes, la médisance n'est pas plus respectueuse : Les personnes sacrées, & celles qui sont dans les dignitez les plus sublimes, ne sont pas épargnées. C'est un poison qui infecte tout, qui corrompt tout, & qui n'épargne rien. Aussi Saint Jacques l'appelle-t-il, une universalité de maux : *Jacobi 3.* *Universitas iniquitatis.* Tant il est vrai que c'est une peste qui se glisse, & qui met la corruption par tout. *Essais de Sermons pour la Dominicale, le troisieme Dimanche de Carême.*

Combien la reputation que la médisance nous ravit, est précieuse.

Les richesses, les plaisirs, les honneurs, & les dignitez se perdent à la mort ; mais la reputation est immortelle dans ce naufrage, où toutes les choses humaines perissent pour nous ; Elle nous sauve un portion de vie qu'elle arrache, pour ainsi dire, à la violence de la mort ; & c'est la seule possession des morts, dit un ancien Pere : *Sola possessio mortuorum.* Aussi le Saint Esprit nous en recommande le soin : *Curam habe de bono nomine.* Et l'Apôtre Saint Paul, si humble en toutes choses, ne s'éleve que pour défendre sa reputation, qui lui étoit neceſſaire pour remplir avec plus de succés les fonctions de l'Apostolat. Toutes ces raisons, qui nous marquent l'excellence du bien attaché à la reputation nous découvrent l'énormité du vice de la médisance. Quel prix les hommes n'ont-ils pas donné à l'honneur, puisque pour le conserver & pour l'acquerir, ils exposent si souvent leur vie, & qu'ils se sont fait même une loi, de perdre l'une plûtôt que de hazarder l'autre. Ainsi l'on peut dire que le médisant commet une espece d'homicide. *Les mêmes, Tome second, Sermon pour le troisieme Dimanche après la Pentecôte.*

Difficulté de reparer le tort qu'a fait la medisance, & de se retracter.

La malignité de l'esprit humain fait souvent regarder les retractations comme des satisfactions imposées par la Religion, qui au lieu d'effacer les idées injurieuses qu'on a données, les renouvellent. D'ailleurs le poison de la médisance se répand si vîte, qu'il est impossible de guerir tous ceux que l'on a infectez. Ainsi les playes que vous avez faites à l'honneur du prochain, ne se referment presque jamais : Cette personne que vous avez noircie, se presente toûjours à l'esprit, avec la tache imprimée par votre médisance ; de sorte qu'après avoir fait tous nos efforts, pour reparer le mal que nous avons fait, il n'en est pas moindre. C'est une étincelle soufflée par l'esprit infernal, qui allume un embrasement, que nous ne pouvons plus éteindre, & dont les flammes se répandent de toutes parts, lors même que nous en regardons les effets déplorables avec douleur. Après cela, n'est-il pas étrange, que ce peché se commette en tous lieux, par toutes sortes de personnes, à toute heure, sans peut-être y faire jamais de reflexion, & sans tâcher du moins d'en faire reparation ? *Les mêmes.*

Pratique de Saint Ambroise.

Souvenons-nous de l'excellente pratique de Saint Ambroise, qui ayant un frere qu'il aimoit plus que sa vie, fit pacte avec lui, qu'ils ne se reveleroient jamais aucune chose, qui pût porter préjudice à la reputation de quelqu'un : *Erant nobis omnia communia, solum de vitio proximorum non erat commune secretum.* Mais, helas ! aujourd'hui on n'a pas plûtôt appris ou découvert les défauts ou les vices de quelqu'un, qu'on en fait confidence à un ami, qui en fait aussi-tôt une autre à son ami ; de maniere que bientôt ces défauts que l'on donne sous secret, deviennent un bruit public. *Auteur anonyme.*

Un faux zele de la gloire de Dieu, & de corriger le prochain, fait quelquefois médire.

Il semble que la devotion est quelquefois la cause de la médisance, en des personnes qui font profession de pieté : Si nous en parlons, disent-elles, ce n'est que l'interêt que nous prenons dans la gloire de Dieu, qui nous fait parler ; si on ne le declare pas, cet homme ne fera pas difficulté une autre fois de retomber dans la même faute. Ah, criminelle devotion, qui voulant empêcher un seul peché, qui ne sera que peut-être, est la cause que l'on en commet plusieurs en effet. Ah, zele indiscret, ou plûtôt, funeste prétexte du demon, qui veut vous perdre par cette voye, ne pouvant le faire par les autres. Si vous avez une veritable charité pour cette personne, que n'allez-vous la trouver, & la corriger avec douceur, ou le dire à ceux qui peuvent apporter le remede, plûtôt que de le publier à tous ceux qui ne font qu'augmenter le mal, en faisant d'un peché particulier

celui de toute une ville? Avoüez plûtôt que c'eſt le demon, qui pour vous empêcher de quitter ce vice, le fait paſſer dans votre eſprit pour un acte de vertu; ou ſi vous connoiſſez veritablement que c'eſt un crime, comment le pouvez-vous accorder avec la devotion, dont vous faites une profeſſion declarée? *Monſieur Biroat, ſecond Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.*

Sur le même ſujet.

On a trouvé dans notre ſiécle un moyen de médire du prochain, d'autant plus pernicieux qu'on s'en défie le moins: On a inventé le ſecret de déchirer ſa reputation, non plus par des emportemens violens, mais par des maximes ſaintes, par des intentions louables en apparence, & par un faux zele de la gloire de Dieu. Il faut décrier ces gens-là, dit-on; il ne faut pas laiſſer le vice dans les tenebres qui l'enveloppent; l'interêt de la gloire de Dieu demande qu'on le produiſe en public. Là-deſſus on ſe fait un grand cas de conſcience, & quoi que ſouvent on ne ſçache ce que l'on dit, l'on invente, l'on exagere, & on ne rapporte les choſes qu'à demi; on confond le general avec le particulier; on interprete, on juge, on décide, & tout cela par un principe de la gloire de Dieu: car l'abus en eſt venu juſques-là. Ah! ſi dans un eſprit ſincere de penitence, nous examinions toutes les intentions cachées que nous avons eu en nous décriant les uns les autres, quelle confeſſion n'en ferions-nous point? Mon Dieu, dirions-nous dans la componction de notre cœur, ce n'eſt pas votre loi qui nous a portez à médire; nous ſommes prévaricateurs, d'avoir voulu faire ſervir le motif de votre gloire à nos détractions. *Dans les Sermons imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe, pour le Lundi de la Semaine ſainte.*

Les maux & les deſordres que cauſe la médiſance.

Qui eſt-ce qui fait tous les jours les querelles ſecretes, que l'on reduit au point d'honneur? Qui eſt-ce qui produit de ſi ſanglans combats défendus par les loix divines & humaines, ſinon l'indiſcretion d'une langue médiſante, dont on ſe veut venger? Ne ſeriez-vous pas ſurpris, ſi dans la ſuite de notre hiſtoire, vous voyïez des fleuves de ſang répandu, & tout cela pour une parole de médiſance? Que ne fait-elle point cette médiſance, quand elle ſe répand dans les ſatyres, & dans les ouvrages des Poëtes, dont il n'y a que le demon qui ait été l'inventeur? Des ſiécles entiers ſe paſſent dans la médiſance, & après mille reconciliations, la playe ſaigne encore, & la cicatrice demeure toûjours, &c. *Le même.*

Le Fils de Dieu n'a pas été à couvert de la médiſance.

Avant que Jeſus-Chriſt fût devenu l'objet de la fureur des Juifs, il y avoit long-temps qu'il l'étoit de leur médiſance. Toute la ville & toute la Province étoit partagée ſur ſon ſujet: il avoit par tout des ennemis declarez, & par tout des défenſeurs. Mais, helas! des défenſeurs timides, & chancelans, dont la voix étoit bientôt étouffée par l'inſolence des Juifs, ces cœurs préſomptueux & endurcis. Si Jeſus-Chriſt, le modele de l'innocence, le miroir & la regle de la perfection, n'a pas été à couvert de la médiſance, comment ſes amis, ſes Diſciples, ſes Apôtres & ſes ſerviteurs pourroient-ils s'imaginer en être exempts? Tous ceux qui parloient contre lui parloient avec les mêmes diſpoſitions; mais ils n'avoient pas les mêmes principes. Les Scribes & les Phariſiens y étoient pouſſez par l'envie, pour décrediter les miracles & les actions éclatantes de Jeſus-Chriſt; le peuple y étoit entraîné par le mauvais exemple de ces Phariſiens, par leſquels il avoit été ſeduit. Voilà quelle fut leur médiſance, & leur critique cenſure au ſujet de la perſonne ſacrée du Fils de Dieu. *Sermon d'un anonyme.*

Combien nous ſommes ſenſibles à la moindre médiſance qu'on fait de nous.

Examinez, Chrétiens, combien vous êtes ſenſibles aux médiſances qu'on fait de vous; ne fût-ce qu'un mot deſobligeant, que dit votre cœur à ce mot qu'on vous dit? De quel air vous recriez-vous ſur la malignité des langues, ſur le dommage que vous croyez qu'on vous fait, & ſur la reparation qu'on vous doit? Juſques où portez-vous vos plaintes & vos droits? En vain l'on vous dira que le mot eſt échappé, qu'on n'y penſoit pas, ou qu'on n'en eſt pas l'auteur, ou enfin qu'on n'a rien dit qui ne ſoit vrai; quel égard aurez-vous à toutes ces vaines excuſes? Vous n'y penſiez pas, direz-vous? N'étiez-vous pas obligé d'y penſer? Vous n'en êtes pas l'auteur? N'eſt-ce pas aſſez que vous en ſoyez le canal? Mais, dites-vous, je n'ai rien dit qu'en ſecret, & à des perſonnes diſcretes; qui vous a dit que ces perſonnes ſeront plus diſcretes que vous? Enfin, dites-vous, je n'ai rien dit que de vrai: Mais voudriez-vous, qu'on dît de vous tout ce qui eſt vrai? Voilà l'idée que l'on a de la médiſance, quand on s'en voit accuſé ou repris; s'agit-il de notre interêt, on veut aſſez ſe regler ſur ſa conſcience; mais quand il s'agit du prochain, on eſt ſans front & ſans remords; on veut qu'on excuſe tout ce qu'on dit des autres. *Le même.*

Quand on eſt choqué contre quelqu'un, on parle, & on entend parler volontiers de ſes défauts.

On ne ſe contente pas de découvrir ou de condamner les veritables défauts du prochain; ſi on a quelque chagrin, quelque mauvaiſe humeur, quelque averſion contre lui, on explique tout à ſon deſavantage, & on tire de ſes actions & de ſes diſcours, des conſequences pernicieuſes. On lui attribuë des deſſeins déreglez, & des intentions criminelles, & on trouve toûjours dans ſa conduite aſſez dequoi le juger orgueilleux, curieux, diſſimulé, jaloux, & capable de cacher adroitement ſes vices, ſous quelque apparence de vertu. Lors même que nous n'en avons pas de ſi mauvais ſentimens, la complaiſance nous empêche de contredire ceux qui les ont, & nous fait adherer en apparence à tout ce qu'ils en témoignent, quoi que nous les condamnions interieurement, & que nous ne manquions pas de nous jetter auſſi ſur eux, ni de les repreſenter tels qu'ils nous ont paru. *Monſieur de Sainte Marthe, Tome ſecond de ſes Traitez de Pieté. Traité des Entretiens.*

Les médiſances des perſonnes devotes ſont les plus dangereuſes.

Quand pluſieurs perſonnes de pieté ſont prévenuës d'une même erreur, & qu'elles ſe croyent obligées en conſcience d'en perſuader les autres, leur converſation devient alors le piége du monde le plus dangereux: Car l'opinion qu'on a de leur vertu, les bonnes œuvres qu'on leur voit faire, les marques de leur charité & de leur deſintereſſement, donnent d'une part beaucoup de poids à leurs diſcours, & d'une autre part, s'ils croyent que les regles de la pieté les engagent à faire paſſer quelqu'un pour auſſi méchant qu'ils l'eſtiment, ils le décrient avec tant de force, qu'il n'y a preſque pas moyen d'y reſiſter: De ſorte, qu'on peut dire, qu'il n'y a point de calomniateurs ſi dangereux que les devots, qui étant dans l'aveuglement ou dans l'ignorance, mettent leur devotion à médire de ceux

qu'ils ne connoissent pas. Leur zele aveuglé les anime contre les serviteurs de Dieu, comme celui des Juifs les animoit contre Jesus-Christ. *Le même.*

Adroites médisances qui se commettent, sans qu'on s'en apperçoive.

Si vous pouviez vous ressouvenir des entretiens que vous avez jamais eus avec des personnes même vertueuses, vous remarqueriez, qu'il y en a peu, quand on y parle des autres, qui soient exempts de médisance; mais adroite, & presque imperceptible. Un tel, disent-ils, en parlant d'un Courtisan, a de l'esprit & de la politique, & comme il a dessein de pousser loin sa fortune, il étudie avec soin les passions du Prince, auprès duquel il est, qui a déja tant d'estime pour lui, qu'il le fait entrer dans tous ses plaisirs. Cet adroit Courtisan a d'ailleurs beaucoup de merite; il a fait tant de campagnes, où il a acquis une extrême reputation; il a eu tant de combats d'où il est toûjours sorti avec avantage & avec gloire. Il a une table magnifique, & entretient un train superbe. Il a déja tout l'avantage qu'il peut desirer sur ses concurrens. Ainsi si l'on doit juger de la suite de sa fortune par ses commencemens, il y a toutes les apparences possibles qu'il ne tardera gueres à parvenir aux plus illustres emplois, & aux premiers honneurs du Royaume. Il souhaiteroit bien effectivement pouvoir s'élever par de meilleures voyes; mais comme il n'y en a point d'autres à la Cour où il est, pour faire réüssir un semblable dessein, il est contraint de faire ce que font aujourd'hui tous les honnêtes gens. Cette Dame est une personne d'un merite tres-singulier; elle sçait merveilleusement bien le monde; elle soûtient tout-à-fait bien sa qualité; elle a de l'intrigue; elle fait toutes choses d'une certaine maniere qui charme, & qui engage tous ceux qui la voyent; elle est de toutes les belles compagnies, & il se fait peu de cadeaux & de regales, où elle est, qu'elle n'y soit appellée. Elle est à la verité un peu altiere, & hautaine, & elle aime le faste & la coquetterie. Otez cela, qui est assez le caractere des gens de sa qualité, c'est la meilleure personne du monde. Cet Abbé est un homme tres-considerable; il a bien de la naissance, & beaucoup de ce qu'on appelle bel esprit; il a un port & un air qui marquent bien ce qu'il est: au reste l'on peut dire, qu'il y a peu de Beneficiers dans le Royaume, qui meritent autant que lui, les graces que le Prince lui a faites. Il use tout-à-fait bien de ses revenus; sa table est delicate; ses meubles sont superbes; il est toûjours des mieux mis; il prêche finement: aussi n'occupe-t-il que les belles chaires. Il n'y a rien de plus galant dans les conversations: de sorte que si sa fortune se regle sur son merite, je crois qu'on le verra bientôt Evêque. L'on ne peut disconvenir qu'il est un peu trop du monde; mais quoi? sa naissance & sa qualité l'obligent à vivre ainsi. *Dans les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe, second Entretien.*

La médisance est ordinairement entre ceux qui ont embrassé des partis contraires.

La plûpart des hommes ont une aversion maligne contre tous ceux qu'ils croyent engagez dans un parti contraire au leur. Ils se croyent en droit de les décrier, & pour cela rien n'est épargné; discours offensans; artifices malins; calomnies atroces; libelles injurieux, tout est d'usage aux gens du parti opposé; tout ce qui favorise la passion est approuvé. On diroit que la médisance chez eux n'est plus un vice, pourvû qu'on aille à ses fins; les déchaînemens même les plus violens tiennent lieu de merite. Tout ce qui n'est pas marqué à leur coin est de nulle valeur. On veut qu'il n'y ait de l'esprit, de la vertu, du merite, de la Religion que dans ceux qui sont de leur sentiment, & de leur parti. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Comme on est exposé dans le monde à entendre & à faire des médisances.

Les personnes du monde sont exposées par leur état à entendre une infinité de médisances. La curiosité porte à les écouter; la malignité à les croire; la legereté à les répandre, & à les communiquer à d'autres. Ainsi, selon Saint Bernard, une seule médisance fait souvent perir un grand nombre de personnes: ceux qui les disent, ceux qui les écoutent avec plaisir, & ceux qui les publient. *Essais de Morale, Tome 10.*

Sur le même sujet.

La médisance est devenuë si familiere, qu'il y a peu de conversations où elle ne se trouve. On parle quand on est ensemble, de ce qui se passe dans le monde; c'est un théatre, les hommes en sont les acteurs; chacun y joüe son rôle comme il le peut, & comme il l'entend; & leur application est d'examiner la conduite des uns des autres. Ce n'est pas pour en faire l'éloge; mais au contraire, comme chacun ne pense qu'à se distinguer & à s'élever, il ne pense aussi qu'à abaisser & qu'à humilier ceux qui peuvent nuire à son dessein. On donne des défauts à ceux qui n'en ont point; on les multiplie, on les augmente dans ceux qui en ont; on invente, on imagine sans scrupule. Ainsi qu'est-ce que font les hommes davantage, Seigneur, que de vous obliger à prononcer contre eux l'arrêt de leur condamnation par cette malignité, qui les a poussez à penser & à parler desavantageusement de tout le monde, & par le plaisir qu'ils se font fait de n'épargner personne? *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Matthieu.*

Les médisans les plus dangereux sont ceux qui médisent avec adresse & avec étude.

Il n'y a point d'esprits plus dangereux, ni d'un plus mauvais caractere, que ceux qui médisent avec art, qui ne manquent jamais de couleur pour faire approuver le mal qu'ils disent des autres, & pour détruire les louanges qu'on leur donne; qui sçavent blâmer avec éloge, & qui rendent suspecte la reputation la mieux établie à mesure qu'ils en rendent témoignage; qui plaignent ceux qu'ils accusent, & qui les blâment à regret; qui se déguisent en amis pour haïr avec plus de sûreté; qui paroissent charitables dans les momens qu'ils sont le plus dangereux, & qui ne nuisent à ceux qu'ils attaquent que sous prétexte d'entrer dans leurs interêts; qui sont doux pour être cruels, sinceres pour être plus traîtres, & qui ont des loüanges empoisonnées, qui sont pires mille fois que la médisance toute nuë. Vous ne sçauriez avoir trop d'horreur pour ces sortes de caracteres. Si un homme ne peut oublier le mal qu'on dit de lui dans les premiers mouvemens de la colere, comment pardonnera-t-il celui que l'on en dit de sang froid, & avec étude? *Livre intitulé, de l'Education des enfans, par J. Pic.*

Les femmes sont ordinairement plus sujettes à la médisance.

Ordinairement les femmes n'ont point les jours entiers, d'autre sujet d'entretien, que les défauts du prochain, & ce qui regarde les autres: Elles font mille jugemens temeraires, disent mille choses qui se trouvent fausses, quand on les examine plus mûrement, & font mille médisances qui deshonorent le prochain. On veut tout sçavoir, parler de

tout, juger de tout, examiner tout, se mêler de tout; & on ne pense pas, qu'on apprend ainsi en se perdant soi-même, la curiosité, la temerité, la médisance, la malignité envers le prochain à tous ceux avec qui l'on est. *Auteur moderne.*

La vertu & la sainteté ne sont pas à couvert de la médisance.

La sainteté n'est pas capable de nous mettre à couvert des calomnies, ni de fermer la bouche à nos ennemis. Dieu n'arrête pas toûjours l'envie des hommes. C'est la seule de toutes les passions, contre laquelle il n'y a point de rempart; & il faut compter que tant qu'il y aura du merite & de la vertu dans le monde, il y aura de la médisance. La vertu la plus éclatante est presque toûjours la plus attaquée, parce qu'elle blesse les yeux de ceux, ou qui n'en ont point, ou qui n'en ont qu'une vulgaire. Ainsi ceux qui se distinguent par une vertu extraordinaire, ne doivent pas être moins sur leurs gardes contre les calomnies que contre les applaudissemens. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Maximes Chrétiennes.*

MENSONGE;

DUPLICITE', FOURBERIE, BONNE FOI; sincerité, simplicité chrétienne.

AVERTISSEMENT.

TOus ces titres doivent necessairement entrer dans un discours sur la fidelité & la bonne foi, avec laquelle on doit traiter avec les hommes: en sorte que de quelque biais qu'on prenne ce sujet, soit qu'on prêche contre la duplicité & le mensonge, ou qu'on exhorte à la sincerité & à la droiture, la difference des termes changera bien l'ordre & le dessein; mais non pas la matiere & le sujet du Sermon, selon la regle que nous avons tant de fois repetée, qu'on ne peut exciter efficacement à la pratique d'une vertu, sans donner de l'horreur du vice qui lui est contraire.

Ce sujet neanmoins a cela de particulier; que l'on pourroit aisément diviser la vertu & le vice opposé, & les traiter separément, & borner son discours, par exemple, à détourner du mensonge; & de la fourberie, ou bien exciter les Auditeurs à agir toujours de bonne foi dans toutes leurs affaires: J'ai cru cependant que la liaison qu'ont ensemble tous ces sujets me laissoit aussi la liberté de les joindre ensemble, puisqu'il seroit difficile de fournir des matieres si propres & si particulieres à l'un, qu'elles ne convinssent nullement à l'autre. Il faut pourtant avouer que ce sujet est encore lié à d'autres dont nous avons déja parlé, comme à l'hypocrisie, qui est une feinte & une espece de mensonge; à la flaterie, qui trompe & qui seduit; à la trahison & à la perfidie, que nous avons joints à d'autres titres. C'est pourquoi nous n'en dirons que peu de choses & en passant, dans celui-ci. Du reste ce sujet, de quelque maniere qu'on le tourne, demande un grand détail de mœurs, parce qu'il regarde tous les emplois, & toutes les affaires; outre cela, une grande varieté de matieres, d'instructions, & de caracteres, veu qu'il embrasse toute la conduite de la vie, dans quelque état, & dans quelque condition que l'on puisse estre.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. C'Est sur la sincerité & sur la bonne foi qu'est fondée la societé civile, que roule le commerce, & que l'union & la paix s'entretiennent parmi les hommes. Je ne pouvois donc pas vous parler d'un sujet plus important, & auquel tout le monde doive prendre plus d'interêt, que de vous parler de la sincerité & de la bonne foi avec laquelle on doit agir en toutes ses affaires. Mais comme la plûpart des hommes se mettent peu en peine de violer les loix les plus saintes & les plus sacrées, quand il s'agit de leurs interêts particuliers, j'ai crû que je ne pouvois mieux vous porter à la sincerité, & à garder fidelement sa parole, que de vous faire voir, 1°. Qu'il n'y a rien de plus contraire à l'esprit de Dieu, & du Christianisme, que l'esprit de mensonge, de finesse, & de fourberie. 2°. Que rien n'est plus contraire à la societé civile & humaine, puisque c'est la cause de tous les troubles & de toutes les dissensions qui y arrivent. 3°. Qu'il n'y a rien qui marque un plus grand fond de corruption d'esprit & de cœur que l'habitude qu'on a contractée de mentir, & d'user d'artifice & de fourberie dans toutes les affaires que l'on traite. C'est le partage de ce discours.

1°. Rien n'est plus contraire à l'esprit de Dieu, & à l'esprit du Christianisme que le mensonge, la fourberie, & le manquement de sincerité: Car qui ne sçait que Dieu est la verité même, l'équité & la droiture inflexible; qu'il est fidele en ses promesses, dit l'Apôtre, & que l'ordre du Ciel & de toute la nature viendroit plûtôt à manquer, qu'une syllabe, ou qu'un seul *iota*, dans la loi qu'il a donnée, & dans sa parole. L'artifice & le déguisement lui sont donc opposez dans sa nature & dans ses perfections les plus essentielles. C'est pourquoi autant qu'il cherit la verité, la justice, la fidelité, & la bonne foi, autant a-t-il d'horreur du mensonge, de la fourberie, & du déguisement. Il le témoigne en cent endroits de l'Ecriture, & il n'y a gueres de peché dont il ait marqué avoir plus d'horreur, ni qu'il punisse plus severement, parce qu'il n'y en a point qui le deshonore davantage. Or si cela est indubitable,

peut-on dire aujourd'hui que l'esprit de Dieu habite sur la terre & parmi les hommes, où l'on ne voit qu'infidelité, que tromperie, & si peu de bonne foi dans le commerce, dans la justice, dans toutes les professions, & dans toutes les conditions de la vie? 2°. Il n'est pas moins constant que rien n'est plus opposé, & par consequent plus pernicieux à la societé humaine : car si c'est la fidelité & la bonne foi qui l'entretiennent, qui peut douter que la fourberie, le mensonge, & le manquement de parole n'en soient la destruction, & le plus funeste écueil? Les familles peuvent-elles conserver l'union & la paix, qui doit être entre les freres & les proches, s'ils vivent dans une continuelle défiance les uns des autres? Les villes peuvent-elles subsister, quand chacun ne pense qu'à tromper son voisin, qu'à s'emparer de son bien par fraude, & par supercherie? Que deviendra la sûreté publique, quand chacun ne s'appliquera qu'à surprendre, à prévenir & à supplanter, l'un son compagnon, l'autre son adversaire, l'autre son competiteur? Toute vacation, tout métier, toute profession, ne sera plus qu'un brigandage, & toute la terre un champ de bataille, où les hommes seront en guerre, & n'auront nulle confiance les uns dans les autres. Au lieu que si la sincerité, la bonne foi, & la fidelité y regnent, tout le monde sera en paix : D'où vient que la loi de l'Evangile, qui n'est fondée que sur la charité, prescrit & recommande à tous les Chrétiens la simplicité & la sincerité, comme le moyen le plus seur pour conserver l'union, qui doit être entre tous les fideles. 3°. Si le mensonge, la fourberie, & le manquement de foi sont si pernicieux à la societé civile, il me semble qu'on peut ajoûter en troisiéme lieu, que ceux qui, outre le panchant qu'ils ont à ces sortes de vices, y ont encore contracté une forte habitude, par le long usage qu'ils ont fait de tant de mauvais artifices, sont des gens non seulement d'un méchant naturel, avec lesquels on ne doit lier nul commerce, quand on les reconnoît de ce caractere; mais encore qui ont le cœur aussi corrompu que l'esprit; autant que l'un est fecond en artifices, & en inventions diaboliques, autant l'autre est-il capable de toutes sortes de crimes : De maniere qu'un homme rusé, artificieux, trompeur, ne peut manquer d'être méchant, puisque, selon S. Gregoire, non seulement tout mensonge & toute tromperie est iniquité; mais encore que toute iniquité & tout peché est aussi une espece de mensonge & de tromperie; & que comme l'un n'est point sans l'autre, un homme sans foi, est aussi un homme sans conscience, capable de toutes sortes de crimes, puisqu'il sçait tromper en toutes sortes de matieres. C'est pourquoi Saint Augustin appelle les fourbes & les gens de mauvaise foi, les enfans & les suppôts du demon, qui est le pere de mensonge; & au contraire les personnes qui ont le cœur droit, sont appellez dans l'Ecriture, Enfans de Dieu, qui sont conduits par son Saint Esprit.

II. 1°. La fourberie, le mensonge, la finesse & la duplicité sont indignes d'un honnête homme, dont la sincerité, la fidelité, & la bonne foi sont le veritable caractere. 2°. Ces mêmes vices ne sont pas moins indignes d'un Chrétien; puisqu'ils sont évidemment opposez à la simplicité, à la sincerité, & à la bonne foi qui sont tant recommandées dans l'Evangile, & dont la Religion Chrétienne fait une particuliere profession.

III. 1°. En quoi consiste la sincerité & la simplicité chrétienne, qui est également éloignée de la fausse prudence mondaine, & de la rusticité grossiere des gens de peu d'esprit, & sans éducation. 2°. Que cette simplicité & candeur est autant agréable à Dieu, qu'il a en horreur la duplicité, le mensonge, & la fourberie.

IV. 1°. Que jamais on n'est plus en assurance, soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes, que quand on agit de bonne foi en toutes choses, sans déguisement & sans artifice. 2°. Qu'on a tout à craindre au contraire de la part de Dieu & de celle des hommes, quand on use de finesse, de mensonge, & de fourberie, parce qu'enfin la verité éclate, & la mauvaise foi étant découverte, on s'attire la haine & la vengeance de Dieu & des hommes.

V. 1°. La droiture de cœur & sincerité est la vertu que les hommes aiment davantage, & cependant c'est celle qui est la plus rare, & qui se pratique le moins aujourd'hui, dans tous les états de vie, dans toutes les affaires, & à l'égard de toutes sortes de personnes : *Totus mundus in maligno positus est.* 2°. La duplicité, le déguisement, & les fourberies, sont les vices, que l'on hait le plus, dont on a plus de sujet de se défier, & qui causent les plus grands dommages, & cependant qu'on s'efforce le moins d'éviter, parce que notre amour propre & notre interêt s'en accommodent. 1. Joan. 5.

VI. 1°. Les hommes sont dans l'erreur & dans l'illusion quand ils prennent la sincerité & la simplicité chrétienne pour une stupidité, & pour un manquement d'esprit. 2°. Ils se trompent encore plus lourdement & plus dangereusement, quand ils prennent la finesse & l'artifice pour une veritable prudence.

VII. Pourquoi Dieu demande des Chrétiens la sincerité & la simplicité des enfans.

1°. C'est parce que c'est le moyen le plus propre, ou pour mieux dire, unique de conserver l'innocence, & d'éviter le peché, que d'agir toûjours selon sa conscience, & avec une droiture de cœur, que nul interêt, & nulle consideration ne peut faire biaiser. 2°. Parce que c'est la disposition la plus avantageuse pour acquerir, & pour pratiquer toutes les vertus. 3°. C'est le meilleur & le plus facile moyen d'accomplir tous ses devoirs, & d'être toûjours fidele à Dieu.

VIII. 1°. Que tous les hommes ont interêt de haïr & de détester le mensonge & les fourberies : puisque c'est la cause de tous les maux & de tous les desordres qui sont arrivez, & qui arrivent encore maintenant dans le monde. 2°. Que la peine qu'on a de s'en garentir, & les chagrins que nous concevons des fraudes & de la mauvaise foi d'autrui, nous doivent être un puissant motif pour ne tromper jamais personne.

IX. 1°. Que celui qui use d'artifice & de duplicité pour tromper le prochain, se trompe tout le premier, & agit contre lui-même. 2°. Qu'il ne peut tromper Dieu, qui voit sa mauvaise intention, & penetre tous les replis de son cœur. 3°. Que ses finesses & ses artifices se découvrent enfin, & lui causent infiniment plus de dommage, qu'il n'auroit retiré de profit de ses fourberies, quand même elles auroient réüssi, puisqu'il perd par là l'estime, l'amitié, & la confiance de tout le monde.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

1°. Que les mensonges, les fourberies, & la mauvaise foi qu'on employe pour réüssir dans les affaires, nous font perdre la grace & l'amitié de Dieu, par les pechez qu'ils nous font commettre. 2°. Qu'ils nous font perdre l'estime, la reputation, & la confiance des hommes, qui sont les plus precieux de tous les biens naturels. 3°. Qu'ils nous font perdre la paix & le repos, par l'apprehension qu'on a que nos mauvais desseins ne soient découverts, & par le déplaisir qu'on conçoit quand ils le font effectivement.

XI. 1°. L'injure que l'on fait à Dieu, qui est la souveraine verité, & que l'on deshonore par le mensonge. 2°. Le tort & le dommage que l'on cause au prochain en le trompant, & en violant en même temps la justice & la charité. 3°. Le tort qu'on se fait à soi-même en chargeant sa conscience d'un peché qu'il est difficile de reparer; & comme parle le Sage: *Os, quod mentitur, occidit animam.* *Sap.* 1.

XII. 1°. Nulle raison, nul interêt, nulle consideration, ne peut autoriser le mensonge, la fourberie, & la mauvaise foi. 2°. Tout conspire à les détruire, les loix divines & humaines, qui en tirent une severe vengeance. 3°. Ni Dieu, ni les hommes ne les peuvent souffrir, & lors même qu'ils réüssissent à notre avantage, notre conscience les desavouë.

XIII. 1°. La sincerité, la droiture, & la bonne foi sont le moyen de gagner le cœur de Dieu. 2°. C'est ce qui nous attire l'amitié, & la confiance des hommes: *Dilectus Deo & hominibus.* *Eccli.* 45.

XIV. 1°. User de fraude, d'artifice & de déguisement, c'est avoir l'esprit du monde, & suivre ses maximes qui nous conduisent à la damnation. 2°. Agir toûjours de bonne foi, avec franchise, & avec droiture, c'est agir par l'esprit de Jesus-Christ, & par les maximes de l'Evangile.

XV. 1°. Nous devons apporter plus de soin & de precaution à ne tromper jamais personne, que nous n'en prenons pour ne nous pas laisser tromper nous-mêmes, puis que nous courons infiniment plus de danger dans l'un que dans l'autre. 2°. Nous devons agir de bonne foi en toutes sortes d'affaires, & avec toutes sortes de personnes; c'est la plus grande marque qu'on puisse donner de la fidelité & de la droiture dont on cherche Dieu, & qui fait aussi qu'on le trouve & qu'on lui est agréable.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les saints Peres. Saint Augustin a fait deux livres du Mensonge, où il traite admirablement bien cette matiere.

Le même, en parle encore dans son Enchiridion, chap. 18. & 22.

Le même, sur le Pseaume cinquiéme, expliquant ces paroles du Prophete: *Perdes omnes qui loquuntur mendacium*, montre que ce n'est pas toûjours mentir que de taire la verité, & que le mensonge est toûjours peché.

Le même, au livre des questions sur la Genese, quest. 26. fait voir que le saint Patriarche Abraham ne fit point un mensonge, quand il fit passer Sara pour sa sœur.

Le même, *l.* 14. *de Civit. Dei*, montre que le demon est l'auteur & le pere du mensonge: & il enseigne la même chose, au Traité 42. sur Saint Jean.

Le même, au Sermon 52. montre que c'est aimer & chercher le mensonge que de mettre son bonheur dans les choses de la terre.

Saint Gregoire, *l.* 8. *Moral. c.* 38. fait une tres-belle peinture de la simplicité chrétienne, qu'il appelle sagesse.

Le même, l. 4. Regest. explique comme la simplicité doit être jointe à la prudence.

Le même, *in Psalm.* 4. *Pœnit.* explique ce que c'est que la droiture & la simplicité de cœur.

Le même, l. 18. de ses Morales, expliquant ces paroles de Job: *Donec supereſt halitus in me, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium*, fait un long discours sur le mensonge. *Job.* 27.

Le même, au livre 6. sur les Rois, parle de la dissimulation, & dans quelles rencontres il est permis de dissimuler.

Le même, *in Psalm.* 5. *Pœnit.* montre les avantages de la simplicité & de la droiture.

Le même, *l.* 4. *Epist. Epist.* 32. explique les conditions que doit avoir la simplicité.

Le même, *l.* 5. *in Job*, fait la peinture & le caractere d'un homme double & dissimulé. Il dit presque la même chose en d'autres termes au livre 26.

Le même, au livre 9. parle de la fraude & de la fourberie, & montre en combien de manieres on commet ce peché.

Saint Chrysostome, Homel. 63. sur Saint Matthieu, parle de la simplicité chrétienne par rapport à celle des enfans.

Le même, *Homil.* 7. *in Acta*, fait voir comme on lie volontiers societé avec les personnes sans fraude & sans artifice.

Le même, Homel. 63. sur les mêmes Actes, montre que les personnes simples, & qui ont le cœur droit, font facilement leur salut, & que le ciel est particulierement fait pour eux.

Saint Jerôme, sur le ch. 18. de S. Matthieu, s'étend sur la comparaison de l'innocence des Chrétiens avec celle des enfans.

Saint Ambroise, sur ce passage de Saint Matthieu: *Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste*, &c. *& in exhort. ad virg.* fait la même comparaison.

Le même, parlant de Saint Satyre, *in Monod.* le louë de sa simplicité & de sa droiture.

Le même, l. 2. de ses Offices, chap. 17. montre la confiance qu'on a aux personnes droites & sans artifice.

Le même, l. 3. des mêmes Offices, montre qu'il faut agir de bonne foi, & ne point tromper dans les traitez qu'on fait.

Tertullien contre les Valentiniens, faisant allusion aux paroles du Fils de Dieu, préfere la simplicité de la colombe, à la prudence du serpent.

Saint Cyprien, dans l'Epître à Donat, parle des fourberies qui se commettoient dans l'administration de la justice, & Salvien déclame fortement contre ces desordres.

Les Livres spirituels & autres. Le Pere Poiré, liv. de la Science des Saints, traité second, chapitre premier, parle am-

plement de l'esprit droit & sincere, & de l'esprit double & dissimulé.

Le Pere Cordier, Tome troisiéme de la sainte Famille, chapitre 20. §. 7. & 8. traite des fourberies des Marchands & des Artisans.

Le Pere Caussin, dans la Cour sainte, traité second, maxime onziéme, traite des finesses & de la sincerité.

La Morale Chrétienne sur le *Pater*, l. 3. sect. 4. art. 5. parle du faux témoignage & du mensonge; & au l. 8. sect. 4. art. 3. parle de l'esprit du monde, des fourberies, & des ruses qui se pratiquent parmi les hommes.

Dans le livre de la Fausseté des Vertus, par Monsieur Esprit, il y a un chapitre sur la sincerité, & un autre sur la fidelité du secret. C'est dans le Tome 1.

Monsieur l'Abbé de Bellegarde, dans ses Reflexions sur la politesse des mœurs, a aussi un assez ample traité sur la Sincerité, & traite poliment ce sujet.

Le Pere Heliodore de Paris, Capucin, dans les Discours sur les plaisirs, discours neuviéme de la Conversation, parle de la Sincerité & du Mensonge.

Marchantius, *in Horto Pastorum, tract. 4. sect. 16.* parle du Mensonge.

Le Pere Theophile Renaud, *in Theologia morali, Tom. 2. de virtutibus, l. 4. sect. 11 c. 15.* parle de la sincerité & de la simplicité chrétienne.

Raynerius de Pisis, a un titre où il traite de la fidelité; un autre où il est parlé de la fraude & de la fourberie, & un autre du mensonge.

Drexellius, *in Phaëtonte*, c. 35. 36. 37.

Livre intitulé, Guerre aux vices, 26. combat contre le mensonge.

Mathias Faber, *conc. 5. in Dom. 7. post Pent.* Le même, *conc. 6. in Dom. 8. post Pent.* Prédicateurs recens.

Essais de Sermons pour la Dominicale, Tome second, second dessein sur le 14. Dimanche après la Pentecôte.

Monsieur Maimbourg, Tome 2. Sermon pour le premier Mardi de Carême, de la bonne foi qu'il faut apporter dans toutes les sortes d'affaires que l'on traite.

Les Sermons reformez du Pere le Jeune, Tome 5. Sermon quatriéme du mensonge.

Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Tome 3. des sujets particuliers, septiéme Sermon, de la bonne foi & de la sincerité.

Le même Auteur, pour le Vendredi de la cinquiéme semaine du Carême, a un Sermon sur la fausse prudence.

Le Pere Louis de Grenade, dans ses Lieux Communs. *titul. Veritas.* Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

Busæus, *in Viridario, titul. Simplicitas.*

Le même, *titul. Mendacium, in Panario.*

Peraldus, *de Peccato mendacii.*

Labatha, *titul. Mendacium.*

Summa Prædicantium, *titul. Mendacium.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Scio, dixit Deus ad Abraham, quòd simplici corde feceris: & ideò custodivi te ne peccares in me. Genes. 20.

JE sçai, dit Dieu à Abraham, que vous l'avez fait avec un cœur simple; c'est pour cela que je vous ai preservé, afin que vous ne pechiez point contre moi.

Scio, Deus meus, quòd probes corda, & simplicitatem diligas, unde & ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc. 1. Paralip. 29.

Je sçai, mon Dieu, que c'est vous qui sondez les cœurs, & que vous aimez la simplicité; c'est pourquoi je vous ai aussi offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur.

Erat vir ille simplex, & rectus. Jobi 1.

Cet homme étoit simple & droit de cœur.

Ipse (Deus) novit & decipientem, & eum qui decipitur. Jobi 12.

Dieu connoît celui qui trompe, & celui qui est trompé.

Deus non projiciet simplicem, nec porriget manum malignis. Job. 8.

Dieu ne rejettera point celui qui est simple, comme il ne tendra point la main aux méchans.

Non mentiemini, nec decipiet unusquisque proximum suum. Levit. 19.

Vous ne mentirez point, & nul ne trompera son prochain.

Filii hominum, usquequò gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Psalm. 4.

Jusqu'à quand, ô enfans des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge?

Perdes omnes, qui loquuntur mendacium. Psalm. 5.

Vous perdrez toutes les personnes qui proferent le mensonge.

Labia dolosa, in corde & corde locuti sunt. Psalm. 11.

Leurs lévres sont pleines de tromperie, & ils parlent avec un cœur double.

Diminutæ sunt veritates à filiis hominum; vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. Ibidem.

Les veritez ont été toutes alterées par les enfans des hommes; chacun ne parle & ne s'entretient avec son prochain que de choses vaines.

In circuitu impii ambulant. Ibidem.

Les impies marchent en tournant sans cesse.

Salvos facit rectos corde. Psalm. 7.

Dieu sauve ceux qui ont le cœur droit.

Abominatio Domini est omnis illusor. Proverb. 5.

Tous les trompeurs sont en abomination au Seigneur.

Cum simplicibus sermocinatio ejus. Ibidem.

Le Seigneur communique ses secrets aux personnes simples.

Abominabile Domino cor pravum, & voluntas ejus in eis, qui simpliciter ambulant. Proverb. 11.

Le Seigneur a en abomination le cœur corrompu, & il met son affection en ceux qui marchent simplement.

Spiritus Sanctus disciplina effugiet fictum. Sapient. 1.

Le Saint Esprit, qui est le maître de la science, fuit le déguisement.

In simplicitate cordis quærite Dominum. Ibid.

Cherchez le Seigneur avec un cœur simple.

Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter. Proverb. 10.

Celui qui marche simplement, marche en assurance.

Qui ambulat simpliciter, salvus erit: qui perversis graditur viis, concidet semel. Ibid. 28.

Celui qui va simplement, sera sauvé; celui qui marche par des voyes corrompuës, tombera sans ressource.

Pondus & pondus, mensura & mensura; u-

Le double poids & la double mesure sont abomina-

trum.

trumque abominabile est apud Deum. Prov. 20.

Rectis corde lætitia. Psalm. 96.

Quàm bonus Israël Deus his, qui recto sunt corde! Psalm. 72.

Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?... Qui loquitur veritatem in corde suo, qui non egit dolum in lingua sua. Psalm. 14.

Qui nititur mendaciis, hic pascit ventos. Prov. 10.

Malus obedit linguæ iniquæ, & fallax obtemperat labiis mendacibus. Prov. 17.

Vanitatem, & verba mendacia longè fac à me. Prov. 30.

Os, quod mentitur, occidit animam. Sap. 1.

Sex sunt quæ odit Dominus, . . . proferentem mendacia, testem fallacem. Prov. 6.

Abominatio est Domino labia mendacia. Prov. 12.

Verbum mendax justus detestabitur. Prov. 13.

Falsus testis non erit impunitus, & qui loquitur mendacia, peribit. Prov. 19.

Dolos totâ die meditabantur. Psalm. 37.

Vir fidelis multùm laudabitur. Prov. 28.

Non inveniet fraudulentus lucrum. Prov. 12.

Simplicitas justorum diriget eos, & supplantatio perversorum vastabit illos. Prov. 11.

Meliora sunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oscula odientis. Prov. 27.

Car machinans cogitationes pessimas. Prov. 6.

Qui fodit foveam, incidet in eam: & qui volvit lapidem, revertetur ad eum. Prov. 26.

Qui decipit justos in via mala, in interitu suo corruet: & simplices possidebunt bona ejus. Prov. 28.

Potior fur quàm assiduitas viri mendacis; perditionem autem ambo hæreditabunt. Eccli. 20.

Mores hominum mendacium sine honore: & confusio illorum cum ipsis sine intermissione. Ibid.

Opprobrium nequam in homine mendacium. Ibid.

Væ duplici corde, & labiis scelestis. Eccli. 2.

Pro anima tua ne confundaris dicere verum. Eccli. 4.

Ante omnia opera verbum verax præcedat te. Eccli. 37.

Noli velle mentiri omne mendacium; assiduitas enim illius non est bona. Eccli. 7.

Noli arare mendacium adversus fratrem tuum: neque in amicum similiter facias. Ibid.

Amico fideli nulla est comparatio, & non est digna ponderatio auri & argenti contra bonitatem fidei illius. Eccli. 6.

Omnis peccator probatur in duplici lingua. Eccli 5.

Posuimus mendacium spem nostram, & mendacio protecti sumus. Isaiæ 28.

Docuerunt linguam suam loqui mendacium. Jerem. 9.

Maledictus dolosus. Malach. 1.

Ut imminuamus mensuram, & augeamus siclum, & supponamus stateras dolosas. Amos. 8.

Sit sermo vester, est, est: non, non: quod autem his abundantius est, à malo est. Matth. 5.

Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. 18.

Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis. Matth. 11.

Ecce verè Israëlita, in quo dolus non est. Joann. 1.

Ille (Dæmon) homicida erat ab initio, & in veritate non stetit: quia non est veritas in eo: cùm loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est, & pater ejus. Joann. 8.

Volo vos sapientes esse in bono, & simplices

bles devant Dieu.

La joye est pour ceux qui ont le cœur droit & sincere.

Que Dieu est bon, ô Israël, à ceux qui ont le cœur droit!

Qui demeurera, Seigneur, dans votre Tabernacle?.. Celui qui parle selon la verité qui est dans son cœur, qui n'a point usé de tromperie dans ses paroles.

Celui qui s'appuye sur des mensonges, se repaît de vents.

Le méchant obéït à la langue injuste, & le trompeur écoute les lévres menteuses.

Eloignez de moi la vanité & les paroles de mensonge.

La bouche qui ment, tuë l'ame.

Il y a six choses que le Seigneur hait, . . . celui qui profere des mensonges, & un témoin trompeur.

Les lévres trompeuses sont en abomination au Seigneur.

Le juste détestera la parole de mensonge.

Le faux témoin ne demeurera pas impuni, & celui qui dit des mensonges perira.

Ils ne pensoient qu'à des tromperies durant tout le jour.

L'homme fidele sera comblé de benedictions & de loüanges.

Le trompeur ne joüira pas du bien qu'il cherche.

La simplicité des justes les conduira heureusement; les tromperies des méchans seront leur propre ruine.

Les bleſſures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.

Un cœur qui forme de noirs desseins.

Celui qui creuse la fosse, tombera dedans, & la pierre retombera sur celui qui l'aura roulée.

Celui qui seduit les justes en les poussant dans une mauvaise voye, tombera lui-même dans la fosse qu'il a creusée, & les simples posséderont ses biens.

Un voleur vaut mieux qu'un homme qui ment sans cesse; la perdition sera le partage de l'un & de l'autre.

La vie des menteurs est une vie sans honneur; & leur confusion les accompagne toûjours.

Le mensonge est dans un homme une tache honteuse.

Malheur au cœur double, aux lévres corrompuës.

Ne rougissez point de dire la verité, lorsqu'il s'agit de votre ame.

Que la parole de verité précede toutes vos œuvres.

Donnez-vous de garde de commettre aucun mensonge; car l'accoûtumance de mentir n'est pas bonne.

Ne travaillez point à inventer des mensonges contre votre frere, & n'en inventez point non plus contre votre ami.

Rien n'est comparable à l'ami fidele; & l'or & l'argent ne meritent pas d'être mis en balance avec la sincerité de sa foi.

Tout pecheur se fait connoître par la duplicité de sa langue.

Nous avons établi notre confiance dans le mensonge, & le mensonge nous a protegez.

Ils ont instruit leur langue à debiter le mensonge.

Malheur à l'homme trompeur.

Afin que nous vendions à fausse mesure, & que nous pesions dans de fausses balances.

Vous vous exprimerez ainsi; oüi, cela est; non, cela n'est pas: car ce qui se dit de plus, vient d'un mauvais principe.

Si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux.

Je vous benis, mon Pere, de ce que vous avez caché ces choses aux sçavans & aux sages, & que vous les avez revelées aux petits.

Voici un veritable Israëlite, en qui il n'y a nul artifice.

Dès le commencement le demon fut homicide, & il ne se maintint pas dans la verité: aussi n'y a-t-il point de verité en lui; lorsqu'il ment, c'est de son propre fond qu'il parle: car il est menteur, & pere du mensonge.

Ce que je veux de vous, c'est que vous soyez sages

in malo. Ad Roman. 16.

Malitiâ parvuli estote. 1. ad Corinth. 14.

Deponentes mendacium, loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo : quoniam sumus invicem membra. Ad Ephes. 4.

Obedite dominis carnalibus in simplicitate cordis vestri. Ad Ephes. 6.

Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ, quòd in simplicitate cordis & sinceritate Dei, & non in sapientia carnali conversati sumus. 2. ad Corinth. 1.

Ne quis circumveniat in negotio fratrem suum. Ad Thessal. 4.

Non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes. Ad Titum 2.

Hoc oro, ut sitis sinceri, & sine offensa in diem Christi. Ad Philipp. 1.

Vir duplex animo. Jacobi 1.

Deponentes omnem malitiam, & omnem dolum, & simulationes, & invidias, sicut modò geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite. 1. Petri, c. 2.

Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus. Ibid.

In ore eorum non est inventum mendacium : sine macula enim sunt. Apocalyps. 14.

Omnibus mendacibus, pars illorum erit in stagno ardenti igne, & sulphure, quod est mors secunda. Apocalyps. 21.

Virum fidelem quis inveniet? Proverb. 20.

Profert mendacia versipellis. Proverb. 14.

Vir versutus odiosus erit. Ibidem.

Homo, qui blandis, fictisque sermonibus loquitur amico suo, rete expandit gressibus ejus. Proverb. 29.

Qui fideliter agunt, placent Domino. Prov. 12.

Verba oris ejus iniquitas, & dolus : astitit omni viæ non bonæ. Psalm. 35.

In laqueo isto, quem absconderunt, comprehensus est pes eorum. Psalm. 9.

Lacum aperuit, & effodit eum : & incidit in foveam, quam fecit. Psalm. 7.

Qui statuit lapidem proximo, offendet in eo : & qui laqueum alii ponit, peribit in illo. Eccli. 27.

Inquire tibi aliquem fidelem virum, qui eat tecum. Tob. 5.

In ore suo pacem cum amico suo loquitur, & occultè ponit ei insidias ; numquid super his non visitabo, dicit Dominus? aut in gente hujusmodi non ulciscetur anima mea? Jerem. 9.

pour le bien, & simples pour le mal.

Soyez enfans en ce qui regarde la malice.

Quittant le mensonge, parlez tous avec votre prochain le langage de la verité, parce que nous sommes membres les uns des autres.

Obéissez en la simplicité de votre cœur à vos maîtres selon la chair.

Ce qui fait notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience, sur ce que nous nous sommes comportez dans le monde avec un cœur simple & sincere devant Dieu, non selon la prudence de la chair.

Que personne n'use de supercherie à l'égard de son frere en quelque affaire que ce soit.

Ne faisant point de tort, mais donnant en toute occasion des preuves d'une fidelité parfaite.

Que votre conduite soit pure & innocente, jusqu'au jour de Jesus-Christ.

L'homme qui est animé de deux sortes d'esprits.

Vous défaisant de toute méchanceté, & de tout artifice, des déguisemens, des jalousies, comme des enfans qui viennent de naître, ayez de l'ardeur pour le lait pur de la sagesse.

Jesus-Christ qui n'a point commis de peché, & dans la bouche duquel il ne s'est trouvé rien de faux.

Il n'est point sorti de mensonge de leur bouche, aussi se trouvent-ils sans tache.

Pour tous les gens de mauvaise foi, leur partage sera dans l'étang de soulphre enflammé, & c'est la seconde mort.

Où trouvera-t-on un homme fidele?

Celui qui est double, publie des mensonges.

L'homme dissimulé se rendra odieux.

Celui qui tient à son ami un langage flateur & déguisé, tend un filet à ses pieds.

Ceux qui agissent sincerement, sont agréables au Seigneur.

Les paroles de sa bouche ne sont qu'iniquité & tromperie ; il s'est arrêté dans toutes les voyes qui n'étoient pas bonnes.

Leur pied a été pris dans le même piége qu'ils avoient tendu en secret.

Il a ouvert une fosse & l'a creusée ; il est tombé dans la même fosse qu'il avoit faite.

Celui qui met une pierre dans le chemin pour y faire tomber son prochain, s'y heurtera ; & celui qui tend un filet à un autre, s'y prendra lui-même.

Cherchez un homme fidele qui puisse aller avec vous.

Il a la paix dans la bouche en parlant avec son ami, & en même temps il lui tend piége en secret ; ne puniraije point ces excés, dit le Seigneur, & ne me vengeraije point d'une nation si criminelle?

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

LEs exemples que l'Ecriture nous fournit, soit sur la fidelité & la bonne foi, soit sur la perfidie & le manquement de sincerité, sont en si grand nombre, qu'on ne peut en faire un juste détail ; voici seulement quelques-uns des principaux & des plus marquez.

Fidelité de Josué à garder sa parole aux Gabaonites.

Nous avons un bel exemple d'une grande droiture & d'une rare fidelité dans la personne de Josué à l'égard des Gabaonites. Le fait est rapporté assez au long au chapitre neuviéme du livre de Josué ; & voici comme S. Ambroise en a fait la peinture. Toute la terre étoit remplie du bruit qu'avoit fait le miracle du passage de la mer rouge, qui s'étoit retirée sous les pieds des Israëlites, & toutes les autres merveilles que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, épouvanterent les Gabaonites, lesquels craignant de tomber entre les mains des Israëlites, vinrent trouver Josué, & se servirent de beaucoup d'artifices pour se le rendre favorable. Ils feignirent d'être d'un pays fort éloigné, & afin qu'on crût qu'ils avoient fait un long trajet ; ils déchirerent leurs souliers & leurs habits, pour faire croire qu'ils s'étoient usez durant le voyage. Pour conclusion, ils dirent que le desir de la paix, & de contracter une amitié avec les Israëlites, les avoit exposez à tant de fatigues, & prierent Josué avec beaucoup d'empressement de leur accorder ce qu'ils demandoient. Josué ne s'apperçut point de la tromperie, parce qu'il n'avoit encore nulle connoissance du pays, ni des habitans ; il les crût de bonne foi sur leur parole, & ne prit nulle précaution, parce qu'il ne s'en défioit point, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent. Il reconnut bientôt leur mauvaise foi ; mais il ne voulut pas pour cela rompre la paix, parce qu'il avoit donné sa parole. En blâmant la perfidie des autres il ne voulut pas qu'on lui pût reprocher d'avoir manqué de probité.

La perfidie & les intrigues d'Absalom.

Il n'est pas necessaire de rapporter ici l'extrême passion qu'avoit Absalom de regner, laquelle porta enfin ce fils dénaturé à atten-

ter sur la vie de David, le meilleur de tous les peres, & le plus saint de tous les Rois. Ce qui fait à notre sujet, c'est qu'avant de faire éclater sa rebellion, & d'en venir à une guerre ouverte, il tenta la fidelité des sujets de son pere, par des caresses & des artifices, qui font assez connoître, qu'il étoit d'un naturel aussi fourbe & rusé que cruel : Car pour réüssir dans son dessein ambitieux, il s'abaissoit au-dessous de son rang, par une basse complaisance, qu'il témoignoit avoir pour le peuple. Il se levoit de grand matin, & se tenoit à la porte du Roi ; il alloit même au-devant de ceux qui venoient demander justice à David ; il les abordoit avec des manieres & des paroles caressantes. De quel pays êtes-vous, demandoit-il un jour à un homme qui venoit pour des affaires ? Je suis Israëlite, repondit cet homme, & le plus dévoüé de tous vos serviteurs. En verité, repartit Absalom, je trouve que vos raisons sont bonnes ; je suis fort fâché que mon pere n'a pas eu le soin de vous donner un juge ; si j'étois nommé pour cela, je ferois justice à tout le monde, & l'on seroit content. Ces discours gagnoient le peuple, & l'attachoient au parti d'Absalom. Il embrassoit & baisoit ceux qui se jettoient à ses genoux par respect ; & l'on ne peut exprimer combien toutes ces caresses avoient d'empire sur l'esprit des peuples : de sorte qu'Absalom les ayant gagnez par ces artifices, il se revolta ouvertement contre son pere ; mais le mauvais succés, qu'eut Absalom, prouve assez qu'il ne faut gueres faire de fond sur les cabales, les intrigues, & les artifices, & que tous les projets qui sont fondez sur les tromperies, & les déguisemens, aboutissent à rien, & tournent souvent contre ceux qui en sont les auteurs.

Un esprit qui veut user d'artifice, s'aveugle en voulant tromper les autres.

Il n'y a point de si beau naturel, ni de si éminente vertu qui ne soit en danger de se corrompre, quand on veut venir à ses fins par artifice. C'est ce que nous apprend l'exemple de David, cet homme selon le cœur de Dieu, l'esprit le plus droit & le plus sincere que les saintes Lettres nous presentent. Ce bon cœur ne se fut pas plûtôt débauché de sa droiture ordinaire, par trois ou quatre traits de soupleſſe, qu'il fit au sujet de Bethsabée, qu'il tomba dans un profond aveuglement, qui déregla toute sa conduite ; de maniere qu'il couroit à sa perte, & se fût précipité dans un abîme de malheurs, si Dieu ne lui eût ouvert les yeux, & envoyé un rayon de sa lumiere. Ce fut alors qu'il conçut une telle horreur de l'état où il se vit reduit, qu'il n'eut ni joye ni repos, qu'il n'eût recouvré sa premiere sincerité, & repris sa premiere conduite. Ce fut à cette occasion qu'il versa tant de larmes, & qu'il demanda si souvent à Dieu, qu'il lui plût renouveller en lui l'esprit droit, dont il l'avoit avantagé : *Spiritum rectum innova in visceribus meis.* Et dès-lors sa chûte lui servit à considerer le peu de sincerité qu'il y a parmi les hommes, & à connoître que la plûpart des esprits sont corrompus. Ce qui le remplit d'un tel effroi, qu'il s'écria : Hé ! Seigneur, sauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de verité, ni de bonne foi parmi les hommes : *Salvum me fac Domine, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Psal. 50.

Les malheurs arrivez au Roi Sedecias, furent la punition du manquement à la parole.

Sedecias, Roi d'Israël, ayant donné sa parole au Prince des Assyriens, de ne se point départir de son alliance, ne laissa pas de se declarer pour le Roi d'Egypte ; mais il reçut aussi la recompense que meritoit sa perfidie : Car l'Ecriture rapporte que la neuviéme année du regne de ce Roi, Nabuchodonozor, Roi de Babylone, parut devant Jerusalem avec toutes ses troupes, & que la faim étant devenuë insupportable, il se fit une sedition dans la ville, dont Dieu differa la prise jusqu'à la troisiéme année, & voulut dompter le peuple par la longueur & l'incommodité d'un rude siége, afin qu'il livrât enfin son Roi entre les mains des barbares, ausquels il avoit manqué de foi, & violé la parole qu'il avoit donnée. Mais voyez comme Dieu se montre implacable envers ceux qui n'agissent pas de bonne foi ; il permit la prise de Jerusalem, & les ennemis y étant entrez, après l'avoir pillée, y mirent le feu ; l'embrasement se répandit en peu de temps par tout, & la maison royale ne fut pas même épargnée. Sedecias ne reçut pas un traitement plus favorable que Jerusalem, la fuite ne le garentit pas de ses ennemis : car ce Prince étant sorti secretement par la porte du desert, fut poursuivi & pris par les Assyriens, qui le menerent à leur Roi. Il lui demanda raison de sa perfidie, & après avoir fait mourir ses enfans en sa presence, il lui fit crever les yeux & l'envoya à Babylone chargé de fers, afin que toutes les nations apprissent par cet exemple, combien la perfidie est punissable.

Exemples & punitions de ceux qui ont usé de fraude ou d'artifice, pour perdre leurs ennemis.

Le premier fourbe & celui qui est à la tête de tous les autres, c'est le demon même, qui sous la forme d'un serpent trompa nos premiers peres, & leur persuada de violer le commandement du Seigneur ; & c'est de là qu'il est appellé le pere du mensonge, & ceux qui l'imitent, sont nommez dans l'Ecriture, ses enfans.

On voit au ch. 29. de la Genese, la mauvaise foi de Laban envers Jacob, & la maniere dont il le trompa, en substituant Lia en la place de Rachel, qu'il lui avoit promis de lui donner en mariage. Au ch. 34. du même livre saint, on lit la ruse dont se servirent les enfans de Jacob, Simeon & Levi, pour venger l'outrage que Sichem & son pere avoient fait à leur sœur. Dans l'Exode sont rapportez les artifices que Pharaon mit en usage pour opprimer le peuple d'Israël, & comme il manqua de parole à Moïse & à Aaron, qui lui parlerent de la part de Dieu. Au premier Livre des Rois, on voit comme Saul mit tout en œuvre pour perdre David... Au second Livre, la cruelle trahison de Joab, qui assassina Amasa en l'embrassant en signe d'amitié. Au livre d'Esther, ce que le superbe Aman fit pour perdre Mardochée, & avec lui toute la nation des Juifs. Ces exemples & quantité d'autres sont connus ; mais on ne connoît pas moins les châtimens dont Dieu a puni ces perfidies, & ces manquemens de parole, que Dieu ne laisse gueres impunis.

La sincerité & simplicité des Patriarches, & autres grands hommes de l'Ancienne Loi.

On peut voir une parfaite image de la bonne foi & de la sincerité dans les anciens Patriarches, & dans quelques autres grands hommes de l'Ancien Testament : car on remarque dans leurs actions, dans leurs paroles, dans leurs voyages, dans leur vie, & dans leur mort, je ne sçai quoi de simple, & éloigné de tout artifice, qui les rend respectables. Aussi l'Ecriture en fait-elle souvent l'éloge, & nous les propose pour modeles. De ce caractere sont, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob. Job s'est signalé en cette ver-

tu ; puisque l'Ecriture lui donne le nom d'homme simple, c'est-à-dire, d'homme droit, sincere, fidele à Dieu. Le Saint Esprit nous en donne un admirable exemple dans toute la vie du saint homme Tobie, & dans les instructions qu'il donna à son fils, où l'on peut reconnoître toute l'innocence, & toute la simplicité d'une ame droite, pure & sincere.

Le refus que le saint vieillard Eléazar fit d'user de feintise & de dissimulation pour sauver sa vie.

Nous pouvons apprendre de l'exemple du saint vieillard Eléazar, combien il est honteux, & indigne d'un homme de bien, de manquer de sincerité, & d'user d'artifice, quand il s'agit d'observer la Loi de Dieu, ou de rendre témoignage de sa Religion. Ce saint homme d'un âge venerable, étant pressé de violer la Loi, ou du moins de trouver bon, qu'il lui fût servi des viandes, dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il n'avoit pas rejetté celles qui étoient défenduës, & qui passoient pour prophanes; Que répondit ce grand courage ? Il est indigne de l'âge où nous sommes, d'user de cet artifice, qui deviendroit un sujet de scandale à plusieurs, qui seroient trompez par notre exemple. Cette feinte n'est digne d'aucun âge, puisque tous les hommes, de quelque âge qu'ils puissent être, sont obligez de donner aux autres l'exemple d'une foi sincere, & d'une pieté sans déguisement.

La fidelité du saint Patriarche Joseph.

Le saint Patriarche Joseph, dont la vie a été un modele de toutes les vertus, d'innocence, de patience, de charité, de resignation à la divine Providence, peut encore servir d'exemple d'une fidelité qui a été admirée de tous les siécles. Il fut reduit, comme l'on sçait, par la trahison de ses freres à une honteuse servitude, pendant laquelle il obéït toûjours avec beaucoup de respect & d'humilité au maître qui l'avoit acheté; mais il marqua sa fidelité par la réponse, qu'il fit à son impudique maîtresse, lorsqu'elle le tenta, & mit sa vertu à une épreuve si dangereuse: Mon maître se fie à moi de tout, lui disoit-il; à peine sçait-il le bien qu'il a; j'en suis le dispensateur absolu, j'ai un plein pouvoir de disposer de tout, à la reserve de votre personne; comment pourrois-je commettre une si grande lâcheté, en m'exposant à la disgrace de Dieu, & de mon maître?

La sincerité & la simplicité a été un des caracteres du Verbe incarné. *Joan.* 14.

Jesus-Christ non seulement entant que Dieu est la Verité essentielle, comme il dit lui-même: *Ego sum via, veritas, & vita*; mais encore entant qu'Homme-Dieu, il ne pouvoit dire autre chose que la verité; toutes ses actions étoient droites, & tendoient à Dieu; toute sa conduite étoit sans déguisement, sincere, & sans aucune duplicité, comme dit Saint Pierre: *Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus.* Aussi n'y a-t-il point de vertu qu'il ait plus souvent recommandée dans sa Nouvelle Loi, comme il n'y en a point qu'il ait plus souvent pratiquée, ni qui soit marquée en plus de differentes manieres. Il ordonne à ses Apôtres d'être simples comme des colombes; il nous assure que si nous ne devenons comme des enfans, c'est-à-dire, simples, innocens, sans détours, & sans artifice comme des enfans, nous n'entrerons jamais dans le royaume de Dieu; & enfin l'adoration de Dieu en esprit & en verité, qui fait l'essence de sa Religion, n'est autre chose que la simplicité évangelique, qui nous fait marcher avec un cœur pur & droit dans les voyes de Dieu, & dans l'observation de ses Commandemens. *1. Pet. 2.*

La simplicité des Apôtres.

Le Sauveur du monde a choisi des hommes grossiers, sans étude & sans politesse pour ses Apôtres, afin que la grace trouvât dans leur grossiereté peu propre au déguisement, plus de disposition à la simplicité de l'Evangile, qu'il vouloit publier par leur ministere; & comme ils devoient être les modeles de tous les Chrétiens, il falloit qu'ils fussent reconnoissables par la simplicité, qui est le principal caractere de la Religion qu'ils devoient prêcher. Ce n'est pas, que les genies les plus élevez, & les esprits les plus delicats ne puissent joindre la simplicité chrétienne avec l'élevation & la politesse de l'esprit, comme l'ont fait les Cypriens, les Ambroises, les Augustins, les Jerômes, & les autres oracles de l'Eglise, dans les esprits desquels la Religion est également simple & majestueuse: Mais il falloit que les Apôtres, ces premiers fondateurs de la Religion Chrétienne; ces premieres pierres de l'édifice, immediatement posées sur la pierre angulaire de Jesus-Christ, eussent un rapport plus visible avec la simplicité de leur divin Maître.

La fidelité & simplicité des premiers Chrétiens.

On peut regarder le commencement du Christianisme, comme le renouvellement du premier âge du monde, qui y a rétabli la fidelité, la sincerité, & la bonne foi; ces bonnes qualitez reluisoient si fort dans les mœurs des premiers Chrétiens, que dans le portrait que Pline second en fait à l'Empereur Trajan, il marque la fidelité, comme une vertu qui les rendoit reconnoissables: Leur vie, dit-il, est tres-innocente; ils s'acquittent de toutes leurs promesses, & rendent fidelement les dépôts qu'on leur a confiez. Mais Saint Luc en fait une peinture plus achevée, lorsqu'il dit, qu'ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame; qu'ils vivoient comme des freres qui composent la même famille; que tous leurs biens étoient communs, & qu'ils étoient distribuez selon les besoins de chacun; qu'ils s'assembloient pour chanter en corps les louanges de Dieu, & qu'ils prenoient leurs repas dans la simplicité du cœur, avec une joye sainte & modeste. *Plinius secundus lib. 10. Epist. Ep. 97.*

Exemples de fourberie & de duplicité.

Nous avons aussi dans le Nouveau Testament des exemples de duplicité, de soupleſſe, & de fourberie. La feinte & la dissimulation d'Herode l'Ascalonite, sera en horreur à tous les siécles, lorsque pour cacher le dessein exécrable qu'il avoit de faire mourir le Messie, dont les Rois Mages avertis & conduits par une nouvelle étoile, lui avoient annoncé la naissance; il les envoya le reconnoître, en les assurant qu'il iroit lui-même rendre ses hommages à ce Roi nouveau-né, après qu'ils auroient découvert, & lui auroient fait sçavoir le lieu de sa naissance.

Le second Herode, appellé le Tetrarque, & successeur du premier dans une partie de ses Etats, fut aussi un esprit fourbe, que le Fils de Dieu désigna par le nom de renard, pour marquer sa finesse & sa duplicité; & bien loin que le Fils de Dieu voulût faire des miracles en sa consideration, quand il fut conduit devant ce Prince, pour être jugé, il ne daigna pas seulement lui dire une parole. Je ne parle point ici de la perfidie & de la trahison de Judas, qui regarde un autre sujet.

L'exemple d'Ananias & de Saphira.

La punition la plus visible que Dieu ait exercée envers ceux qui manquent de sincerité, & qui usent de fourberie, fut celle d'Ananias & de Saphira, dont il est parlé aux Actes des Apôtres. Ils avoient vendu leur champ,

champ, & n'avoient apporté qu'une partie du prix aux Apôtres contre la promesse qu'ils avoient faite de l'apporter tout entier. Leur mauvaise foi leur coûta la vie. Ils étoient les maîtres de leur argent qu'ils pouvoient garder sans injustice; mais parce qu'ils ne dirent pas les choses comme elles étoient, on ne leur sçût aucun gré du present qu'ils firent, & ils furent punis de leur tromperie.

APPLICATIONS.

La verité & la sincerité qui doit être dans toutes les paroles d'un Chrêtien.

Ante omnia opera verbum verax præcedat te. Eccli. 37. Ayez un soin particulier de dire la verité: que les paroles veritables vous précedent; c'est-à-dire, accoûtumez-vous tellement à dire la verité, que tous ceux qui vous verront se tiennent assurez avant que vous parliez, que vous ne direz rien que de veritable. Que cette parole soit dans l'esprit de ceux qui vous voyent, avant qu'elle soit sur votre langue; que leur propre esprit leur apprenne, que vous allez dire la verité, avant qu'elle sorte de votre bouche; que votre probité soit connuë, & qu'on ait autant de confiance en vos actions, qu'aux sermens les plus saints.

Comme Dieu haït la dissimulation & la fourberie.

Væ duplici corde. Eccli. 2. Malheur à ceux qui ont le cœur double. Les finesses, les détours, les fourberies, & tous ces lâches artifices forment ces deux cœurs que le Saint Esprit attribuë aux personnes dissimulées: car, par exemple, un homme souverainement ambitieux paroît avoir deux cœurs; l'un, où il enferme le plan de la fortune qu'il veut faire, & dont tous les sentimens ne sont occupez que de ce qui le regarde; & ce cœur est caché, cruel, implacable, incessamment agité de mille troubles secrets; l'autre est ouvert, sincere, doux, paisible, humble, & toûjours disposé à servir les autres; & c'est celui-ci qui gouverne la langue, & toutes les actions exterieures, pour imposer aux yeux, & gagner créance, & tromper sans qu'on s'en défie.

Comme tout mensonge est un crime & une iniquité.

Donec supereſt halitus in me, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium. Jobi 27. Tant que j'aurai un souffle de vie, mes lévres ne prononceront rien d'injuste, & ma langue ne dira point de mensonge. Saint Gregoire conclut de ces paroles, que tout mensonge est iniquité, & que toute iniquité est mensonge; parce que la verité n'est autre que l'équité, & la justice. Ainsi on ne peut s'éloigner de l'une, sans s'éloigner en même temps de l'autre. Mais dans ce même endroit de l'Ecriture on met une grande difference, entre mentir & mediter un mensonge. On ment quelquefois plus par précipitation que par malice, & alors la faute en est plus legere, que quand on ment à dessein, & de propos déliberé. Mais quelque difference qu'il y ait entre ces mensonges, jamais celui qui a un amour sincere pour la verité, ne tombera ni dans les uns, ni dans les autres.

Pourquoi Dieu s'appelle le Dieu de verité.

Redemisti me Domine Deus veritatis. Psalm. 30. David appelle le Sauveur par un esprit prophetique, le Dieu de Verité; il se dit lui-même la souveraine Verité; & Saint Jean appelle l'Esprit de Jesus-Christ, l'Esprit de Verité. Pourquoi toutes ces glorieuses qualitez? pourquoi ces titres si éclatans & si magnifiques? Ce n'est pas assez de dire qu'il est notre Dieu; il faut ajoûter qu'il est un Dieu de Verité, afin de nous la faire aimer, & de nous faire éviter toutes sortes de mensonges, qui sont proprement l'ouvrage du demon. Or si Jesus-Christ est le Dieu de Verité, le demon est, pour ainsi dire, le dieu de mensonge; c'est lui qui l'a le premier inventé, & qui en est le premier auteur. Qu'est-ce que l'heresie? qu'est-ce que l'idolâtrie? qu'est-ce que l'impieté? Tous ces crimes sont des mensonges, & tous ces mensonges sont les ouvrages du demon.

Ce que c'est que simplicité, & en quoi elle consiste.

Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Ad Roman. 12. L'Apôtre Saint Paul nous fait bien entendre ce que c'est que la simplicité évangelique, lorsqu'il défend d'être plus sage qu'il ne faut: Car comme le Fils de Dieu a établi la Religion par le scandale & la folie de la croix, par laquelle il a renversé toutes les loix de la prudence humaine, il veut que ses Disciples ayent en horreur la prudence de la chair qu'il reprouve, & tout ce qui tient de l'esprit, & des manieres du monde, qu'il a si souvent frappé de malediction. Rien n'est si opposé à la simplicité évangelique, que cette sagesse qu'affectent les grands politiques, les esprits forts, qui regardent comme une folie, la façon d'agir simple des personnes de vertu. Ce sont ceux-là, dont Dieu parle, lorsqu'il dit: *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* 1. *ad Cor.* 1.

Le mensonge & la fourberie cherchent à se cacher.

Paraverunt sagittas suas in pharetra, ut sagittent in obscuris. Psalm. 10. Ces hommes rusez, dit le Prophete, ont toûjours des fléches toutes prêtes pour les tirer dans l'obscurité, c'est-à-dire, que comme la verité aime à se faire voir & à paroître, les fourberies tout au contraire, les ruses, les déguisemens, le mensonge cherchent les tenebres, & fuyent le jour. C'est dans l'obscurité qu'ils se forgent; on prend ses mesures en secret; on n'ose découvrir ses desseins à personne, & on n'apprehende rien tant, que de voir que la verité éclate enfin & se découvre, & que les mysteres d'iniquité que les fourbes cachent à la faveur de la nuit, ne voyent le jour, & ne viennent enfin à se développer.

Celui qui tend des piéges aux autres, y est souvent pris le premier.

Mentita est iniquitas sibi. Psalm. 26. Ces paroles veulent dire, selon l'interpretation de quelques-uns, que celui qui agit par finesse & par fraude, se trompe lui-même, & procure sa ruïne propre, en voulant nuire au prochain; parce que souvent il tombe dans le piége qu'il lui a tendu, & de plus, parce qu'il est coupable de tous les maux que causent ses fourberies & ses artifices, de sorte que tout retombe sur lui, & lui est imputé devant Dieu, qui sçaura bien un jour en tirer une juste vengeance.

Dieu se communique aux personnes simples.

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, & volabo, & requiescam? Psalm. 54. D'où vient que le Prophete, dans le dessein qu'il a de s'enfuir dans la solitude pour éviter le bruit du monde, & pour s'élever en Dieu, demande plûtôt les ailes de la colombe, que celles de l'aigle; vû que l'aigle vole plus vîte, & s'éleve incomparablement plus haut! C'est, répond un sçavant Interprete, que la colombe est le symbole de la simplicité; & que Dieu se communique aux humbles & aux simples, au lieu qu'il s'éloigne & se retire des superbes & des orgueilleux, qui comme des aigles veulent s'élever au-dessus des autres.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Lingua dolosa est ministra falsitatis, lingua dolosa est aliud in corde gestantium, aliud ore promentium; sed in his subversio, in his submersio. August. in Psalm. 14.

Verbis uti ad fallaciam, non ad quod instituta sunt, peccatum est. Idem, in Enchirid. c. 22.

In lingua agitur dolus, cùm aliud ore profertur, aliud pectore tegitur. Idem, in Psalm. 14.

Dæmon mendacium genuit, quod à nemine audivit. Idem, in Joan. c. 24.

Vir bonus, etsi circumvenitur ab aliquo, de omnibus tamen benè judicat, quia fidem esse in omnibus arbitratur. Ambros. lib. 3. Offic. c. 10.

Ait Salomon, innocens credit omni verbo; non vituperanda facilitas, sed laudanda bonitas. Idem, ibidem.

Quis decor esse potest, ubi violatur fides? Idem, l. 1. Offic. c. 29.

Quis hoc reprehendat in Sanctis, qui cæteros de suo affectu æstimant, & quia ipsis est amica veritas, mentiri neminem putant, fallere quid sit ignorant, libenter credunt quod ipsi sunt. Idem, l. 3. Offic.

Regula justitiæ manifesta est, quòd à vero declinare non deceat virum bonum, nec doli annectere quidquam, fraudesve componere. Idem, l. 3. Offic. c. 11.

Sapientia justorum est nihil per ostentationem fingere. Greg. 8. Moral. c. 38.

Deus de supernis mysteriis illorum mentes radio suæ visitationis illuminat, quos nulla umbra duplicitatis obscurat. Idem, in Pastor. parte tertiâ.

Omne mendacium iniquitas est, quia profectò ab æquitate discordat, quidquid à veritate discordat. Idem, l. 8. Moral. c. 4.

Simulata æquitas non est æquitas, sed duplex iniquitas, quia iniquitas est, & simulatio. August. in Psalm. 63.

Sicut propè summa & divina virtus est neminem decipere, sic ultimum vitium est quemlibet decipere. Idem, l. 83. quæst.

Non ideò nullum mendacium putandum est, quia possumus aliquando alicui prodesse menziendo. Idem, in Enchir.

Si humilitatis causâ mentiris, si non eras peccator antequam mentireris, mentiendo efficeris, quod evitaveras. Idem, ibidem.

Non solùm in falsis verbis, sed in simulatis operibus est mendacium; mendacium nempè est se Christianum dicere, & opera Christi non facere. Idem.

Habeto simplicitatem columbæ, ne cuiquam machineris dolos, & serpentis astutiam, ne aliorum supplanteris insidiis. Non multùm distat à vitio vel decipere posse, vel decipi Christianum. Hieronym. Epist. 13. ad Paul. de Inst. Mon.

Deus illos cœlestis sapientiæ secretis illustrat, quos terreni fastus, & duplicitatis nihil habere considerat. Idem, in Proverb. Salomonis.

Mendaces faciunt, ut & vera dicentibus non credatur. Idem, Epist. 37.

Incauta est simplicitas, minimè quicquam suspicatur, quia à malo libera est. Greg. Nazianzen. Orat. 4.

Ideò simplices notamur apud illos, & hoc tan-

UNe langue double sert à débiter la fausseté & le mensonge, & cette langue double & trompeuse est propre de ceux qui ont autre chose dans le cœur, que dans la bouche & sur les lévres.

C'est peché que de se servir de paroles, pour seduire & pour tromper, parce que c'est contre la nature des paroles, qui ne sont pas faites pour cela.

On trompe & on fait un mensonge, quand on fait entendre par la langue autre chose que ce qu'on a dans le cœur.

Le demon est le pere du mensonge, parce qu'il ne l'a pû apprendre de personne, il en est le premier auteur.

L'homme de bien, quoi qu'il soit trompé par quelqu'un, juge bien toutefois de tout le monde, parce qu'il croit que tout le monde agit de bonne foi.

Le Sage dit, que l'homme qui est exempt de crime, ajoûte aisément foi à tout ce qu'on lui dit; il ne faut point blâmer sa credulité, mais loüer sa droiture, & la bonté de son cœur.

Quel agrément peut-on trouver, là où la bonne foi est violée?

Qui peut trouver mauvais que les Saints & les gens de bien jugent des autres par eux-mêmes; & parce qu'ils aiment la verité, ils ne soupçonnent personne de mensonge; ils ne sçavent ce que c'est que de tromper, & ils croyent volontiers que les autres sont tels qu'ils sont eux-mêmes.

C'est une regle évidente dans la justice, & dans l'équité naturelle, qu'un homme de bien ne doit jamais s'écarter de la verité, n'user jamais de fourberie, & ne rien feindre qui puisse faire tomber les autres dans l'erreur.

Voilà la veritable sagesse des gens de bien, de ne rien dire ou feindre par vanité, & par une pure ostentation contre la verité.

Dieu éclaire les personnes simples de ses plus hauts mysteres, & verse un rayon de ses divines lumieres dans l'esprit de celles qui ne sont obscurcies de nulle ombre de duplicité.

Tout mensonge est une œuvre d'iniquité; parce que celui-là ne peut s'accorder avec la justice & l'équité, qui ne s'accorde nullement avec la verité.

L'équité qui est feinte & contrefaite, n'est pas une vertu ni une justice; mais une double iniquité; parce que c'est tout à la fois une iniquité & une hypocrisie.

Comme c'est une haute vertu & toute divine de ne tromper personne, c'est aussi le dernier de tous les vices de tromper tout le monde.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne commette pas un mensonge, quand en mentant, ce mensonge peut être utile & profitable à quelqu'un.

Quand vous proferez un mensonge par humilité, si vous n'aviez point commis de peché avant que de mentir, vous devenez en mentant, ce que vous n'étiez pas auparavant, c'est-à-dire, pecheur.

Le mensonge ne se commet pas seulement par paroles, quand elles sont destituées de verité, mais encore par les actions faites à dessein d'imposer. Ainsi c'est un mensonge de dire qu'on est Chrétien, & n'en pas faire les actions.

Ayez la simplicité de la colombe, n'usez de fraude ni de fourberie à l'égard de personne: mais d'ailleurs ayez la prudence du serpent, de peur que vous ne tombiez dans les piéges qu'on vous dresse; car c'est un vice qui n'est gueres different dans un Chrétien, d'être capable d'être trompé par le mal déguisé sous l'apparence du bien, ou de tromper lui-même.

Dieu éclaire des secrets d'une sagesse toute celeste, ceux qu'il voit exempts de tout faste mondain, & de toute duplicité.

Ceux qui sont sujets à mentir, font qu'on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la verité.

La droiture & la simplicité, qui ne se défie de rien, ne soupçonne mal de personne, parce qu'elle est elle-même exempte de tout mal.

On nous regarde comme des personnes qui ne sont

tùm, non etiam sapientes, quasi statim deficere cogatur à simplicitate sapientia: Domino utrumque jungente, estote prudentes ut serpentes, & simplices ut columbæ. Tertull. contra Valent.

Estote, fratres mei, prudentes sicut serpentes, & simplices sicut columbæ. Duo enim sunt quæ annexa adinvicem sunt, ut unum sine altero, aut parum aut nihil omninò proficiat. Author Sermon. ad fratres in Eremo.

Rerum omnium potentissima est veritas, & extrema malitiæ linea, mendacium. Basil. in Procem. lib. de Spiritu Sancto.

Mendacium est diaboli fœtus. Idem, Epist. 79.

Virgo mentiri sacrilegium putet. Hieronymus, Epist. 7.

Quid aliud cunctorum negotiantium vita, quàm fraus & perjurium? Salvianus, l. 3. de Gubern.

Vita istorum (litigantium) quid aliud quàm meditatio doli, & tritura mendacii? Idem, l. 4.

Ille prudentior judicatur qui peritior est fallendi. Petrarcha, l. 2. de remedio utriusque fortunæ.

Nunc nec promittendi modus est, nec promissa frangendi pudor ullus. Idem, lib. 1.

que simples seulement, & non pas en même temps sages; comme s'il falloit necessairement que la sagesse fût contraire à la simplicité chrétienne: Le Seigneur ayant joint ces deux choses ensemble, ayez la simplicité de la colombe, & la prudence du serpent.

Soyez prudens, mes Freres, comme les serpens, & en même temps simples comme les colombes; car ces deux choses sont tellement jointes ensemble, que l'une sans l'autre sert de peu, ou de rien du tout.

La chose du monde la plus puissante est la verité, & le mensonge est le dernier terme de la malice.

Le mensonge est la production du démon.

Il faut qu'une Vierge regarde le mensonge comme un sacrilege, & qu'elle en ait une extrême horreur.

La vie de presque tous ceux qui sont engagez dans le commerce, & qui l'exercent par profession, qu'est-ce autre chose que fraude, parjure, & fourberie?

La vie des plaideurs qui ont toûjours un procés en tête, qu'est-ce autre chose qu'une application continuelle à tromper, & à mentir?

Celui-là passe dans le monde pour le plus prudent, qui est le plus habile & le plus experimenté dans l'art de tromper.

Maintenant on ne se lasse point de promettre, & on n'a ni honte ni scrupule de manquer à ce qu'on a promis.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que sincerité, franchise & bonne foi.

LA sincerité, entant qu'elle est une vertu morale, est une certaine ouverture de cœur, & une droiture d'esprit qui nous fait dire nos sentimens, sans détours, sans déguisement, & sans dissimulation, lorsqu'il est necessaire de les declarer, & qui nous fait agir sans façon, avec une franchise, qui gagne l'affection, & attire la confiance de tous ceux avec qui l'on traite. Je dis entant que cette sincerité est une vertu morale; parce qu'il y a une naturelle & de temperament; car, comme il y a des gens qui naissent courageux, & d'autres temperans, il y en a de même qui sont francs & sinceres de leur naturel, & qui se font une grande violence, quand ils sont contraints d'user de dissimulation. . . Celle qui est vertu, est une habitude acquise, qui perfectionne la naturelle, en nous faisant agir par raison, & nous faisant entendre qu'un homme ne doit jamais parler contre son sentiment, ni user de fraude, de détours, & de déguisemens dans la conduite de sa vie.

De la sincerité chrétienne.

La sincerité chrétienne, dont il est ici question, & que les saintes Lettres appellent simplicité, n'est pas comme plusieurs se l'imaginent, une grossiereté, qui approche de la rusticité; mais c'est une candeur d'ame & une pureté d'intention, qui nous fait chercher Dieu sans déguisement & sans artifice, en conformant nos paroles, & nos actions à la Loi éternelle qui défend tout mensonge dans nos paroles, & toute duplicité de cœur, fraude ou tromperie dans nos actions. Le Texte sacré donne à cette sincerité plusieurs noms, qui en sont autant de glorieux éloges. Il l'appelle tantôt un esprit droit, parce qu'elle nous conduit droit à Dieu, & qu'elle ne peut souffrir aucun détour; tantôt il la nomme simplicité, & c'est le nom que le Fils de Dieu lui donne lui-même dans l'Evangile; & simplicité de cœur. Quelquefois elle s'appelle le bon esprit, à cause qu'elle bannit du cœur la malice & la tromperie, & quelquefois l'esprit de Dieu, ou l'esprit de verité, opposé à l'esprit du monde, qui n'est qu'erreur, tromperie & que mensonge: Elle est enfin la vertu des plus grands hommes.

Cette vertu a fait autrefois le caractere des premiers Chrétiens.

La sincerité, qui est si souvent recommandée dans l'Ecriture, sous le nom de simplicité, étoit comme le propre caractere des premiers Chrétiens: en sorte qu'on les distinguoit, par la sincerité de leurs paroles, par la fidelité dans leurs promesses, par leur franchise & leur bonne foi envers tous ceux qui traitoient avec eux; & pour leur faire entendre que c'étoit l'esprit du Christianisme, on les revêtoit de blanc quand ils recevoient le Baptême, pour marque de l'innocence qu'ils avoient reçuë, & qu'ils devoient conserver par la candeur & la simplicité de leurs mœurs, & de toutes leurs manieres d'agir, selon les paroles du Prince des Apôtres: *Quasi modò geniti infantes, sine dolo lac concupiscite.* 1. Pet. 2.

De la duplicité, de la fraude, & de la tromperie.

De l'idée que nous venons de donner de la sincerité & de la droiture de cœur, il est aisé de connoître la nature des vices contraires; sçavoir, de la duplicité, de la tromperie, de la finesse, & d'autres vices semblables, qui ne different gueres que de nom, & qui ordinairement sont joints ensemble: Le principe dont ils partent, s'appelle dans l'Ecriture tantôt esprit double, tantôt esprit de mensonge, & tantôt esprit du monde, à cause qu'il est opposé à celui de Jesus-Christ, qui est la verité, & à celui de l'Evangile, qui est la simplicité.

Du mensonge en particulier.

Il y a quelque chose de plus particulier pour le mensonge, qui consiste, dit S. Augustin, & après lui Saint Thomas, à dire une chose contre sa pensée, à dessein de la faire passer pour veritable, quoi qu'elle soit fausse ou qu'on la croye telle. Que si celui, qui dit une chose fausse, la croit veritable, il fait, disent les Docteurs, seulement un mensonge materiel; c'est pourquoi ils mettent de la difference entre mentir, & dire un mensonge; parce que le premier est dire une chose contre sa pensée, & l'autre non.

Les differentes especes de mensonge.

Les mêmes Docteurs en distinguent communément de trois sortes ; l'un se dit par jeu & par divertissement; l'autre s'appelle un mensonge officieux, qui ne nuit à personne, & qui peut être utile à celui en faveur de qui on dit ce mensonge ; le troisiéme s'appelle pernicieux, parce qu'il nuit toûjours au prochain. Tous les trois sont veritablement pechez : mais Saint Augustin met les deux premiers au nombre des pechez legers, & le troisiéme est mortel de sa nature ; parce qu'il n'y a que le défaut d'advertance suffisante, ou la legereté du dommage qu'il cause qui l'empêche d'être tel.

L'ironie, & d'autres manieres de s'exprimer ne peuvent être appellées des mensonges.

L'ironie & d'autres manieres de parler ne peuvent être comprées parmi les mensonges, quoi que le sens soit different de ce que les termes donnent à connoître dans leur propre signification ; parce que celui qui les profere, marque assez par le ton de sa voix, ou par le tour qu'il donne à ses paroles, ce qu'il veut dire, & ce qu'il veut qu'on entende par là. On doit juger le même de quelques complimens, par lesquels on marque à quelqu'un l'estime que l'on fait de son merite; parce que celui qui les entend, doit sçavoir ce que cela signifie, & celui qui les dit, est toûjours obligé d'avoir de l'estime de son prochain, & de la lui témoigner quand le devoir ou la bienséance l'y oblige, & quand cela se fait par civilité, sans flaterie, & sans une exageration outrée, on ne peut le condamner de mensonge.

Le mensonge ne peut jamais être permis pour quelque sujet que ce puisse être.

Il faut être bien persuadé comme d'une verité incontestable que le mensonge étant mauvais de sa nature, ne peut jamais être permis pour quelque raison que ce puisse être. Quand ce seroit pour sauver l'honneur ou la vie à une personne, pour la retirer du vice, & en un mot, quand il s'agiroit du salut de tout le monde ; ce qui retranche tout d'un coup toutes les excuses, & tous les prétextes que l'on pourroit alleguer, comme seroit la bonne intention qu'on pourroit avoir, ou la fin qu'on pourroit se proposer. Il est vrai, dit Saint Augustin, que la cause, la fin, & l'intention influent extrêmement dans le merite ou le démerite de nos actions, & mettent entre elles une fort grande difference : mais les choses qui sont mauvaises en elles-mêmes, ne peuvent jamais devenir bonnes, quelque bonne que soit la cause qui y pousse, la fin & l'intention que l'on s'y propose. Que si nous voyons dans l'Ecriture que quelques personnes sont loüées pour avoir fait un mensonge ou une tromperie, comme les sages femmes Egyptiennes, qui sauverent la vie aux enfans mâles des Israëlites par une feinte, & par une tromperie ; Saint Augustin répond que ce n'est pas leur mensonge qu'on loüe, mais leur compassion, & l'horreur qu'elles ont euë d'une action barbare qu'on leur avoit commandé d'exécuter. On peut ajoûter à cela, que l'ignorance, la foiblesse, la pieté même, le zele, ou quelque autre vertu peuvent quelquefois porter un homme à mentir & à parler contre sa pensée ; mais alors la vertu cesse d'être vertu, puisqu'elle va contre son objet, qui est toûjours quelque bien, & quoiqu'en ces rencontres ces pechez ne soient ordinairement que veniels, ils ne laissent pas d'être de veritables pechez, & d'être défendus en cette qualité ; & comme remarque judicieusement Saint Augustin, un homme n'est pas bon pour être moins méchant qu'un autre.

Taire ou cacher la verité n'est pas faire un mensonge.

Pour ne rien ômettre de ce que les Docteurs enseignent sur cette matiere, il y a bien de la difference, disent-ils, entre proferer un mensonge, & taire la verité ; car il n'est jamais permis de mentir ; mais la prudence chrétienne oblige souvent de taire, & de cacher la verité, puisqu'il y a des occasions, où si on la declaroit, on causeroit un notable préjudice au prochain ; c'est la doctrine de Saint Augustin. Autre chose, dit ce saint Docteur, est de cacher la verité, autre chose de parler contre la verité ; l'un est un peché, l'autre un effet de discretion & de sagesse. Souvent on vous peut demander des choses que vous ne pouvez dire, sans faire tort à vos affaires, sans vous deshonorer, sans diffamer les autres, sans causer du scandale, ou des querelles. Dieu vous ordonne de les taire; mais comment? Si ceux qui vous interrogent n'ont pas droit de vous obliger à declarer ce que vous avez interêt de tenir caché, & si votre silence même peut faire croire que vous sçavez la verité, mais que vous ne pouvez pas, ou que vous ne voulez pas l'avoüer, ne la leur dites pas en effet; mais ne dites point aussi de fausseté. Mais quel milieu y a-t-il à prendre entre ces extrêmitez ? le voici. Dieu ne vous défend pas de vous servir d'un terme qui signifie deux choses, si vous vous en servez dans le sens qu'il vous permet d'en user, & non pour découvrir celle qu'il vous commande de cacher, afin de sauver l'honneur du prochain, ou le vôtre. Vous direz la verité, quoi que ceux qui vous interrogent ne la conçoivent pas ; vous parlerez en effet selon votre pensée, quoi qu'elle leur soit inconnuë; & sans restriction purement mentale vous leur cacherez la verité, qu'ils ne doivent pas vous demander, & que Dieu même vous défend de leur dire.

Précautions qu'il faut prendre sur cette maniere d'agir.

Comme cette doctrine n'est pas sans difficulté, & sans contestation, voici deux regles & deux précautions qu'il faut garder sur ce sujet. La premiere, si c'est en justice qu'on est interrogé, on doit declarer la verité sans user d'équivoque, ni de termes qui puissent donner sujet de prendre la chose dans un autre sens que nous n'entendons, & sans se flater aisément que les loix nous dispensent de dire la verité dans l'occasion où il s'agit ; par exemple, de s'accuser soi-même. La seconde, quoi que Saint Thomas avoüe & declare qu'en certaines occasions il est permis d'user de quelque maniere de s'expliquer qui cache la verité, & que Saint Augustin soit dans le même sentiment ; il n'est pas néanmoins permis d'user ordinairement de cette maniere de parler ; parce que l'usage des termes ambigus produiroit les mêmes effets que le mensonge, qu'elle nous feroit passer pour des hommes sans foi, & ruineroit la sûreté publique ; en un mot, ces façons de parler deviendroient presque aussi criminelles que le mensonge, parce qu'elles causeroient les mêmes inconveniens.

2.2.quæst. 110. art. 3. ad 4. c.11. contra mendacium.

Du faux témoignage.

Le faux témoignage étant tout à la fois, contre la verité, contre la justice, & contre la bonne foi, qu'on doit observer dans la societé humaine, il est évident que c'est le plus grand peché qu'on puisse commettre en cette matiere ; aussi est-il specialement défendu : *Non falsum testimonium dices* ; vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain. Ce peché, selon Saint Thomas, en renferme trois que l'on commet par une seu-

le action ; sçavoir un mensonge, un parjure, & une injustice : mais comme c'est encore la tromperie la plus criminelle, & la plus pernicieuse à la sûreté publique, les loix humaines ne peuvent user de trop de severité pour la punir, & pour en arrêter les suites & les effets.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels ; & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Un honnête-homme ne doit jamais se resoudre à feindre ni à tromper.

QUoi que la complaisance d'un honnête-homme doive être extrême, il ne doit jamais se resoudre à feindre, ni à tromper, ni à mentir ; persuadé que rien n'est plus contraire au caractere d'honnête-homme, que la malice couverte du voile de la sincerité, ou la simplicité de ces esprits artificieux, qui se cachent, & qui s'enveloppent dans leurs déguisemens. Loin d'ici supercheries, détours, mauvaises finesses, tromperies, & tous les déguisemens dont on use pour réüssir dans ses projets, par des voyes détournées. Il est necessaire qu'un homme d'honneur ait de la fidelité dans toutes les paroles qu'il donne, & une équité inviolable, fondée sur la bonne foi : qu'il n'imite pas ce General d'armée, lequel ayant fait une tréve de trente jours, ravageoit pendant la nuit les terres de ses ennemis, disant que les nuits n'avoient pas été compriſes dans la tréve. *Dans le Recueil des Piéces presentées à l'Academie Françoise en l'année* 1703.

Le cœur de l'homme est plein d'artifice, & a mille replis & mille détours.

Le cœur de l'homme est un abîme, dont on n'a jamais pû percer les tenebres ; c'est une mer dont il est impossible de trouver le fond ; c'est une espece de nouveau monde, qui est encore à découvrir ; c'est un labyrinthe, où mille routes perduës s'embarrassent, & se confondent les unes dans les autres, & où plus l'on s'engage, plus on se fatigue, plus on s'égare sans en pouvoir sortir. C'est un aveugle qui égare les plus éclairez qui le suivent ; c'est un enchanteur qui fait voir ce qui n'est pas, qui trompe, qui seduit les plus clairvoyans, & qui se dérobe aux yeux de ceux qui le regardent plus fixement, sans qu'ils s'en puissent appercevoir. *Tiré d'une version de l'Apologie de Tertullien.*

Dieu aime la simplicité & la droiture de cœur.

Dieu choisit les personnes simples qui ont le cœur droit préferablement à ces ames hautaines, enflées de l'idée de leurs merites, qui n'ont que du mépris pour ceux qui marchent dans les voyes de Dieu, qui s'attachent scrupuleusement à la pratique de ses préceptes, & qui ne se détournent point de leur chemin pour les mauvais discours, les railleries, & les insultes des méchans. Voilà ceux à qui Dieu se communique : *Cum simplicibus sermocinatio ejus. L'Abbé de Bellegarde sur les Proverbes de Salomon.*

Il est plus aisé d'être trompé par un ami que par un ennemi.

L'ami faux trompe son ami par ses paroles ; il est plus difficile d'être trompé par son ennemi ; parce que l'on se tient sur ses gardes ; ses caresses sont suspectes ; on ne se fie gueres à ses paroles, & l'on prend des précautions pour se garentir de ses ruses, & de ses artifices : mais le moyen de se défendre d'un homme qui vit avec vous sur le pied d'ami ; qui vous dit d'un air imposteur, que vous pouvez compter sur lui, & qu'il sera toûjours tout prêt de se sacrifier pour vous. Ce piége est delicat, & il est aisé d'y donner. *Le même.*

Les hommes ne veulent ni dire ni écouter la verité, quand il s'agit de leurs défauts.

On s'empêche de voir la verité, lorsqu'il faudroit quelque soin & quelque application pour la trouver : mais il y a des rencontres, où elle nous vient trouver elle-même, & dans lesquelles on seroit forcé de la voir, si on n'usoit de bien des adresses pour l'éviter : Car s'il se trouve quelquefois des gens assez charitables, pour essayer de nous tirer de l'illusion où nous vivons à l'égard de nous-mêmes, l'amour propre fait son possible pour éloigner cet inconvenient, & il ne manque pas encore de moyens pour y réüssir, puis qu'il témoigne tant de chagrin, & de mauvaise humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office ; il trouve tant de prétextes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts ; il est si ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire passer pour malignité les jugemens qu'ils font à notre desavantage, qu'il n'y a presque personne, qui se veuille hazarder à nous les dire... Ainsi dès-lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prévention, de jalousie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme personne n'aime à se faire regarder ainsi, il se forme parmi les hommes une espece de conspiration à se dissimuler les sentimens qu'ils ont les uns des autres, & il n'y a point d'accord qui soit mieux gardé que celui-là ; parce qu'il est fondé sur un sentiment d'amour propre, dont il y a peu de personnes qui soient exempts. *Tiré des Essais de Morale, premier traité, chapitre cinquiéme.*

Pourquoi on ne veut ni on n'ose dire la verite à bien des gens.

On s'applique plus à tromper les Grands ; mais on ne s'applique pas davantage à détromper les petits. C'est toute la difference que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime pas à être haï de personne ; ainsi on n'aime à dire la verité à personne. On sçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adoucissemens, de temperamens, & de tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes que l'on considere peu. Ainsi on ne dit pas la verité aux Grands, parce que l'on a interêt de la leur cacher, & on ne la dit pas non plus aux petits, parce qu'on n'a pas assez d'interêt de la leur dire. Mais ce que l'on dissimule en leur presence, se dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur absence, qu'on a eu plus de peine à se retenir. *Les mêmes.*

La verité se découvre enfin tôt ou tard.

La verité se fait toûjours un peu de jour au travers de tous les nuages dont on s'efforce de l'obscurcir. Il en passe toûjours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de procurer. Ces opinions qui ne sont fondées que sur une erreur volontaire, ne sont jamais fermes & assurées. Il est remarquable, que comme c'est en soi-même un tres-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, on ne veut pas reconnoître en soi cette mauvaise disposition non plus que les autres ; & c'est pourquoi on ne voit gueres de gens qui ne se fassent honneur d'aimer la verité, & qui avoüent franchement qu'ils ne sont pas bien-aises qu'on la leur découvre ; On s'offense de ce reproche autant que d'aucun autre ; & en un mot, on voudroit avoir la gloire d'aimer

la verité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais. *Les mêmes.*

Il faut recevoir en bonne part la verité qu'on nous dit, si l'on veut la sçavoir.

Il faut supposer que chacun étant prévenu d'une part, qu'on n'aime point être averti de ses défauts, & n'étant pas bien-aise de l'autre de s'attirer notre aversion, il est disposé par là, à s'exempter de nous rendre cet office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il pense de nous, & de ce qu'il sçait que les autres en pensent. Ainsi à moins que de lever cet obstacle, & d'aller comme au devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en témoignant d'une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniere qu'ils le fassent, & en dissipant ainsi la crainte qu'ils ont de se rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenuë trompeuse, qui nous entretient dans l'ignorance de plusieurs choses, qu'il nous seroit tres-important de sçavoir. *Les mêmes.*

La sincerité est rare parmi les hommes.

La plûpart des hommes sont incomprehensibles; ils parlent, ils agissent précisément contre leurs intentions; il faut presque toûjours prendre le contrepied de ce qu'ils vous disent; la bouche & le cœur sont rarement d'intelligence; ils n'ont ni bonne foi ni sincerité; ils sont toûjours sous le masque, & n'ont rien de naturel. De telles gens sont le fleau de la societé civile, contre qui il faut toûjours être en garde pour ne pas être trompé. Ce qui est merveilleux, on a souvent plus de peine à se déguiser, & à tromper le monde, qu'on n'en auroit à acquerir les rares qualitez qui font un merite solide. *L'Abbé de Bellegarde, dans ses Reflexions sur la Sincerité.*

Il est indigne d'un homme d'honneur de tromper.

C'est une grande foiblesse & une grande lâcheté que de parler contre sa propre conscience, pour plaire aux gens que nous voulons ménager & mettre dans nos interêts. Un homme d'honneur ne doit ni feindre, ni tromper, ni mentir, ni se dépoüiller de ses propres sentimens pour se revêtir de ceux d'autrui, quand ils ne sont pas raisonnables. Mais il ne faut pas aussi avoir une si grande roideur, qu'on les choque de front dans des choses indifférentes, où un peu de complaisance pourroit nous les attacher. Combien a-t-on manqué d'affaires par une sincerité à contre-temps, qui ne fait qu'aigrir les esprits, & les revolter contre nous? *Le même.*

Sentimens des faux politiques sur le sujet de la sincerité.

Les politiques qui ne songent qu'à leurs interêts, & qui préferent l'utile à l'honnête, disent qu'on ne peut se sauver dans le monde quand on ne sçait pas dissimuler. On y fait mal ses affaires, disent-ils, quand on se pique d'une sincerité qui ne se relâche sur rien. Il faut sçavoir caresser les gens que l'on hait, & que l'on veut perdre; témoigner de l'estime & du respect quand on n'a que du mépris. S'il est absolument necessaire d'employer ces détours & ces déguisemens pour faire sa fortune, il faut qu'un honnête-homme y renonce. Que s'il se trouve dans un poste delicat, où il a mille gens à ménager, dont il dépend, gens difficiles, que la situation de la fortune rend durs & impraticables; il ne doit pas pour cela, avoir la lâcheté de les flater bassement, ni d'applaudir aux injustices qu'ils font assez souvent; mais il leur doit dire nettement ce qu'il pense, & tâcher de leur proposer ses avis avec tant d'adresse, tant d'insinuation & tant de droiture, qu'ils soient obligez de s'y rendre malgré les maximes contraires que leur profession leur suggere. *Le même.*

Le déguisement & la mauvaise foi sont pernicieux à la societé humaine.

Le patelinage dans la societé civile est une tache, & la marque d'une ame foible. Pourquoi caresser des gens que vous haïssez, & que vous voudriez à cent lieuës? Il seroit moins honteux de leur laisser entrevoir vos veritables sentimens; au moins ils sçauroient à quoi s'en tenir, & ils se précautionneroient contre les mauvais tours, que vous avez envie de leur joüer. Il n'y a point de prudence à l'épreuve des fourberies d'un homme qui vous dit d'un air imposteur, que vous pouvez compter sur lui, qu'il sera toûjours prêt de se sacrifier pour vous; que ses biens, son credit, ses amis, tout est à votre disposition; si sous ce beau semblant il cache un esprit double; si pour quelque dépit secret, il est resolu de vous ruïner: le moyen de se défier des apparences si trompeuses? & comment pourroit-on se garentir des piéges d'un homme qui employe pour vous tromper les signes mêmes de l'amitié; qui vous fait de fausses confidences pour vous dérober votre secret, & qui vous promet toutes sortes de secours dans le temps qu'il cherche les moyens de vous détruire? *Le même.*

De la fidelité à garder ses promesses.

Si l'on promet quelque chose à ses amis, il ne faut point user de détours, ni d'équivoque; on perd sa reputation, quand on manque de parole & de sincerité. La plûpart des gens promettent avec précipitation tout ce qu'on leur demande, sans être bien sûrs s'ils ont envie d'accomplir leurs promesses, ou s'ils sont dans le pouvoir de le faire. Cette legereté les expose aux mépris de ceux qu'ils abusent de la sorte. Quand on a promis quelque chose, il faut s'acquitter de sa promesse le plûtôt qu'on le peut, sans faire languir les gens. C'est donner doublement que de donner de bonne grace; il semble qu'on se repente de la parole qu'on a donnée quand on differe à la remplir. *Le même.*

Qualités que doit avoir la sincerité.

Il y a une grande difference entre la sincerité, & une certaine démangeaison de parler, qui fait que l'on s'ouvre à toutes sortes de personnes pour leur faire des confidences mal à propos. La sincerité ne doit être ni indiscrete ni étourdie: elle n'oblige point à dire niaisément tout ce que l'on sçait, ni à se produire devant les personnes curieuses, qui tâchent de vous penetrer, & de vous dérober votre secret. Tenez-vous dans une grande reserve devant des gens de ce caractere, qui abusent souvent des confidences que vous leur faites. *Le même Abbé de Bellegarde.*

La sincerité attire l'estime des hommes.

La sincerité est peut-être l'un des plus courts chemins pour gagner l'estime des hommes: il vaut mieux convenir de bonne foi de ses foiblesses, que de se servir de tant de détours pour les dérober au public, qui sçait bien à quoi s'en tenir. De quoi sert le manége que certaines gens employent pour tromper le monde? On ne leur sçait gueres de gré de tous leurs rafinemens... Je ne comprens pas la raison pourquoi les hommes aiment tant à se déguiser; il semble qu'ils soient toûjours sur le théatre, leurs gestes, leurs paroles, leur démarche, tout est concerté. Prétendent-ils plaire, en s'éloignant ainsi de leur naturel? *Le même.*

Les personnes sinceres sont souvent trompées par les autres.

La sincerité passe quelquefois pour grossiereté. On voit des gens qui ont le jugement fin & delicat, le discernement fort juste, & qui malgré toutes leurs lumieres sont les dupes des sots, qui n'ont point de sincerité, & qui

appliquent le peu qu'ils ont d'esprit à tromper ceux avec qui ils sont en commerce... Il se trouve aussi des gens qui ont toutes les peines du monde à dire ce qu'ils pensent ; il y a toûjours quelque ambiguité, & quelque reserve dans leurs discours ; ils donnent sous secret les plus frivoles bagatelles. Il y a mille choses que l'on doit abandonner à la discretion des gens que l'on pratique, & qui ne demandent point de mystere. Il faut excepter de cette regle les secrets qui pourroient nuire à une tierce personne ; car alors il n'en faut point parler, même à vos amis, qui ne peuvent le trouver mauvais, s'ils viennent à s'appercevoir, que vous ne leur ayez pas fait cette confidence. *Le même.*

C'est la marque d'un esprit droit de se rendre à la raison.

Quelque merite que l'on ait; quelque ascendant que l'on croye avoir sur les autres, il faut se rendre à la raison ; écouter les personnes qui ont du bon sens pour profiter de leurs avis, & pour se redresser quand on s'égare. Il faut aussi avoir assez de droiture & de sincerité, pour leur expliquer nettement l'état de ses affaires sans déguisement & sans détour. Comment voulez-vous qu'ils vous parlent juste sur une affaire, dont vous leur cachez le fin, & le point décisif ? les conseils qu'ils vous donneront ne seront que battre la campagne, & n'iront point au fait. *Le même.*

Les complimens en l'air sont contre la sincerité.

Il y a des gens qui font consister toute leur politesse à faire des honnêtetez à tous venans, sans distinction de rang ou de merite; ils les amusent avec des complimens frivoles, & des offres de services qui n'aboutissent à rien ; ils imposent pour quelque temps par ces apparences; comme on espere d'en tirer quelque service, on s'attache à eux, mais on les méprise à la fin, quand on connoît la vanité de leurs promesses, après y avoir été souvent attrappé. Ne vaut-il pas mieux avoüer ingenuëment aux personnes qui nous prient de quelque service, que ce qu'ils nous demandent est au dessus de notre pouvoir, qu'on est bien fâché de n'être pas en état de faire ce qu'ils souhaitent ; cet aveu fait souffrir les personnes vaines ; elles ont peur de se dégrader de la bonne opinion qu'on a de leur credit ; mais c'est bien pis quand on a connu par experience, combien leur pouvoir est borné. *Le même Abbé de Bellegarde.*

Il faut de la sincerité dans les amitiez.

On n'est pas obligé d'être ami de toutes sortes de gens; c'est une matiere où il faut du discernement & du choix ; mais c'est un procedé bien lâche d'accabler de steriles caresses des personnes que l'on n'aime point, & de les amuser par des démonstrations d'une fausse amitié qui les seduit ; car ils comptent sur votre parole, ils se reposent sur les secours que vous leur avez promis; mais vous leur manquez au besoin, & ils reconnoissent enfin l'imposture de vos promesses. *Le même.*

Combien le manquement de sincerité & de franchise est dangereux.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le commerce du monde, qu'un ami qui ne parle pas sincerement : On se défie naturellement d'un ennemi, & l'on est en garde contre les mauvais tours qu'il peut nous joüer ; mais l'on ne se défie point d'une personne que l'on croit dans ses interêts; on se regle sur ses avis, & l'on est souvent exposé à faire de fausses démarches s'il est assez perfide pour nous trahir. *Le même.*

Les fourberies retombent d'ordinaire sur ceux qui les font.

Les impostures sont pour l'ordinaire aussi funestes aux fourbes, qu'à ceux qu'ils trompent par leurs fourberies. Il ne revient souvent d'une tromperie, que la honte d'avoir fait une action tout-à-fait indigne du caractere d'un honnête-homme... Mais de tous les trompeurs il n'y en a point dont on se défende moins que des imposteurs & des fourbes en matiere de religion ; parce que l'esprit préoccupé ne consulte plus la raison, & ne se donne pas même le temps de raisonner. On se ferme les yeux pour ne pas appercevoir leurs déreglemens visibles ; on excuse leurs violences & leurs emportemens les plus déraisonnables; c'est un homme de bien, dit-on, qui n'a garde de rien faire au préjudice de sa conscience : on n'approfondit point ce mystere d'iniquité, & on le trouve entierement justifié. *Le même.*

Il y a peu de sincerité dans le monde.

Les hommes d'aujourd'hui ne se piquent point trop d'être sinceres, & ils ne se font point une affaire de ne l'être pas : ils n'ont point assez de delicatesse sur ce point; au lieu de la bonne foi & de la sincerité, on ne trouve que de l'artifice, de la dissimulation, des déguisemens, & souvent des perfidies dans le commerce du monde. On est tout étonné de se voir trahi par des gens, en qui on avoit une entiere confiance, & qui se declarent contre vous dans des occasions où vous aviez le plus de besoin d'en être secouru : ce sont des coups dont on ne revient jamais, & qui font des blessures mortelles. On ne pardonne gueres ce manque de fidelité, quelque beau semblant qu'on fasse : il demeure toûjours dans le cœur une amertume secrete, & quand on a fait un faux pas de cette nature, on ne doit plus compter sur la bienveillance de ses amis. *Le même.*

L'infamie qui suit le mensonge.

Une des plus fortes raisons qui puissent nous détourner du mensonge, c'est l'infamie même que nous contractons, quand nous en faisons une habitude. Le mensonge couvre son auteur de confusion, & un homme qui s'est acquis la reputation de fourbe & de menteur, est en effet la fable & l'horreur generale des hommes ; parce que le mensonge procede ordinairement de plusieurs autres vices ; qu'on ne trahit la verité que par des motifs d'avarice, d'orgueil, de jalousie, d'impureté, d'impieté, ou de quelque autre vice, & qu'enfin il ne peut venir que d'un fond de corruption. *Tiré du neuviéme discours sur les plaisirs, par le Pere Heliodore, Capucin.*

Les hommes ne peuvent souffrir le mensonge.

Ce sont les causes pour lesquelles nous avons si mauvaise opinion des menteurs ; ce sont les causes pour lesquelles le Saint Esprit nomme le mensonge un opprobre éternel. Or vous, qui ne pouvez souffrir que les hommes vous reprochent ce vice ; vous qui exposeriez votre vie & votre salut, si les loix n'arrêtoient la fureur aveugle qui vous pousse à laver dans votre sang l'outrage que ce reproche vous fait ; soyez honteux que les hommes sçachent ce que vous ne pouvez endurer qu'ils vous disent ; soyez honteux qu'ils connoissent ce que vous ne voulez pas qu'ils vous reprochent ; mais apprehendez les menaces & les arrêts du Dieu de verité, qui a en abomination les fourbes & les menteurs ; *Perdes omnes, qui loquuntur mendacium. Le même.* Psal. 5.

Quelques autres raisons qui nous doivent détourner du mensonge.

J'irois trop loin, si je voulois expliquer toutes les raisons qui nous doivent détourner du mensonge ; il suffit de sçavoir que le mensonge rend les autres pechez plus grands, qu'il diminuë l'innocence des vertus, & qu'il diffame la verité. L'avarice est plus criminelle quand elle se sert d'un faux serment

ou d'un faux acte pour prendre, ou retenir le bien d'autrui. L'orgueil est plus criminel, quand il publie des fausſetez pour acquerir de l'estime, ou pour éviter quelque affront. La haine est plus furieuse, quand elle forge des crimes imaginaires pour ôter l'honneur aux innocens. L'heresie est plus détestable, quand elle impose à l'Ecriture, aux Peres, & à l'Eglise des sens ou des sentimens qu'ils n'ont pas. Les vertus perdent elles-mêmes quelque partie de leur innocence, quand elles se servent du mensonge. L'humilité n'est pas entierement innocente, si elle porte un homme à mentir pour cacher ses perfections; la misericorde devient coupable, si elle excite un homme à mentir pour soulager l'indigence, ou pour remedier aux vices du prochain; la justice se rend injuste en partie, si elle use du mensonge pour s'informer de la verité d'un fait. Les autres vertus ne conserveroient pas toute leur pureté, quelque bon dessein qu'elles eussent, si elles se servoient du mensonge. *Le même.*

Plusieurs veulent faire passer l'artifice & la fourberie pour adresse.

Que l'homme soit blâmable lorsqu'il blesse la verité par ses discours & par ses actions; cela est évident: mais ce qui ne se peut soufrir, est qu'il tire vanité de sçavoir l'art de tromper, qu'il érige en habileté sa duplicité & sa fourberie; comme si la corruption de l'ame, ainsi que parle S. Gregoire, étoit devenuë le talent rare d'un Courtisan... C'est de là que naissent les fourberies, & les jugemens temeraires de certaines personnes; de là les mauvais offices, & les faux témoignages; de là cette methode & cet art à faire valoir leurs injustes soupçons; de là cette bouche feconde en malice; cette langue qui s'exerce & qui s'essaye en mensonges, & en fourberies, &c. *Tiré d'un manuscrit.*

De l'artifice, & des personnes artificieuses.

Quoi qu'il soit vrai que le mensonge, l'artifice, & la dissimulation sont toute l'industrie, & l'art des hommes ambitieux, que ce sont les ressorts de la politique corrompuë, & les moyens exquis dont se servent les prudens du siécle; il y a néanmoins cette difference qu'un habile Courtisan n'use de mensonge, que lorsqu'il le peut en sûreté, ni de dissimulation envers ses amis intimes, de peur de perdre l'utilité, ou le plaisir de leur amitié; mais il se sert d'artifice envers tout le monde, parce que la présomption de son esprit lui fait esperer qu'il mettra toûjours ses artifices à couvert. En effet, on peut être convaincu du mensonge, la dissimulation se peut découvrir; mais l'artifice est impenetrable, & les tenebres d'Egypte n'étoient pas si épaisses que celles où il se cache; ce qui fait qu'on ne peut penetrer les gens artificieux; leur interieur, dit l'Ecclesiastique, est tout plein de ruses: *Interiora ejus plena sunt dolo. Livre intitulé, de la Fausseté des vertus humaines, chapitre de l'Amour de la verité.* Eccli. 19.

De la duplicité.

C'est ce lâche artifice qui forme ces deux cœurs que le Saint Esprit attribuë aux hommes dissimulez: car un homme ambitieux paroît avoir deux cœurs, l'un où il renferme le plan de la fortune qu'il prétend faire, & dont tous les sentimens ne sont touchez & occupez que de ce qui le regarde; & ce cœur est caché, farouche, cruel, implacable, incessamment agité de mille passions; l'autre est ouvert, doux, paisible, humble, & toûjours disposé à servir les autres; & c'est celui qui gouverne la langue, & qui a, pour ainsi dire, l'intendance du visage, de l'air, du maintien, & de toutes les actions exterieures... C'est ce que l'Ecriture nous fait entendre, lorsqu'elle dit, que les gens artificieux parlent en l'un & en l'autre cœur; c'est-à-dire, que quoi qu'ils déliberent & arrêtent dans l'un, en faveur d'autrui, ils s'assurent dans l'autre, que ce n'est que pour rapporter tout à leur avantage. *Le même.*

Des intrigues & des feintes.

L'artifice est encore plus visible dans les chefs de parti, dans ces grands maîtres d'intrigues, qui, comme parle le Prophete Roi, passent une partie de la nuit, & consument tout le jour à chercher des inventions & des ruses, qui violent incessamment sans aucun scrupule, cette loi que Dieu a établie si sagement, que les paroles soient les images de nos pensées; & qui semblent avoir adopté les obscuritez, les équivoques, & les ambiguitez des langages, pour mettre à couvert leurs finesses, leurs infidelitez, & leurs tromperies. Voilà de quelle maniere la verité est traitée à la Cour par ces grands politiques, qui instruisent leur langue à mentir avec industrie, ainsi que dit l'Ecriture; elle n'est gueres mieux traitée ailleurs: car outre qu'elle est bannie de la maison des Grands, dans tous les arts, dans tous les métiers, & dans toutes les professions; la plûpart des gens l'offensent sans cesse pour s'établir, & pour amasser des richesses; on l'affoiblit, on la dissimule, & on la déguise dans le barreau; l'on nie par tout, pour un petit interêt, & souvent pour rien les veritez les plus claires, & l'on ne fait nul scrupule d'attaquer les plus importantes. *Le même.*

Fausses maximes de la politique mondaine.

Je ne veux pas combattre ce qu'un impie a osé avancer que regner & garder la foi sont deux choses incompatibles: ni ce qu'un General d'armée écrivit à un Empereur de ces derniers siécles: Que s'il vouloit tenir sa parole, & vivre avec probité, il quittât l'Empire, & tous ses Royaumes, & qu'il se jettât dans un cloître: ni ce que disoit un premier Ministre, qu'il est impossible de retenir les Grands dans le service du Prince, si l'on ne promet à plusieurs ce qu'on ne peut & qu'on ne veut donner qu'à un seul; & si l'on ne dit contre la verité, à un Prince, qu'il est dangereux de desobliger, qu'on a destiné depuis long-temps à un autre ce que celui-là demande. Toutes ces maximes étranges, & toutes les mauvaises raisons qu'on allegue pour justifier les duplicitez, les artifices & les finesses, ne viennent pas seulement de la corruption de l'homme, mais aussi de l'ignorance où l'on est des maximes solides de la veritable politique. *Le même.*

Les Souverains sont obligez de garder leur foi.

En verité, la condition des Souverains seroit déplorable, s'il étoit impossible de regner avec probité, & s'ils ne pouvoient entretenir la liaison necessaire avec leurs sujets, & avec leurs alliez sans avoir recours au mensonge & à l'artifice, & sans violer la foi, qui est l'unique lien de tous les commerces. Ce qui est certain, c'est que la bonne foi est une grande habileté, & qu'il n'est rien qui soit si utile aux Grands & aux Souverains, que la persuasion qu'on a, qu'elle est le principe & la regle de toutes leurs actions. Quant aux Courtisans, il est vrai que la droiture, la franchise & la verité ne sont pas d'ordinaire les qualitez les plus propres pour les faire réussir à la Cour; mais il n'est pas necessaire de s'agrandir, & il est necessaire d'être droit, veritable, & fidele. *Le même.*

Eloge de la sincerité.

Il n'est point de vertu qu'on ait plus de sujet de croire veritable, que la sincerité; car il

il n'en eſt point qui ait une plus belle apparence. C'eſt la plus aimable & la plus utile de toutes les vertus, qui ſervent à lier & à entretenir la ſocieté : c'eſt le fondement de la foi ; c'eſt le repos & la ſûreté du commerce ; ſans elle nous craignons tous les entretiens particuliers comme autant de piéges ; tous les deſſeins qu'on nous communique, comme des obſtacles aux nôtres ; & tous les hommes avec qui nous vivons, comme des ennemis qui peuvent nous ſurprendre : en un mot, ſans elle on converſe & l'on traite avec autant de frayeur, qu'en ont ceux qui marchent la nuit près des précipices. *Le même.*

Qui ſont les perſonnes qu'on appelle ſinceres.

On donne ce nom à un homme tandis que l'on conſidere qu'il eſt ouvert, franc, & que l'on peut compter ſur tout ce qu'il dit ; parce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de déguiſer ſes penſées ; mais dès qu'on l'approfondit, & qu'on voit qu'il fait ſervir ſa ſincerité à ſes deſſeins, & que ſa franchiſe eſt une voye par où il va à ſes fins, l'on s'en forme une idée bien differente... Les gens veritablement ſinceres, éloignent d'eux tout ſoupçon de duplicité & de fourberie : car comme ils voyent que la fourberie ruïne préferablement la reputation, ils en conçoivent une averſion extrême, & ils regardent la ſincerité comme une vertu propre à les mettre ſur le pied d'honnêtes-gens. Ils eſperent auſſi par là acquerir la bienveillance de tout le monde par la franchiſe de leur procedé, & par la ſincerité de leurs paroles, & ils ne ſont pas trompez dans leur eſperance ; car par la même raiſon qu'on craint les hommes diſſimulez, l'on aime & l'on cherche ceux qui ſont ſinceres ; l'on eſt même favorable à leur avancement, & on les ſert volontiers dans les occaſions qui ſe preſentent. *Le même.*

Des fauſſes confidences.

Si la plûpart des confidences qu'on fait ordinairement, doivent être blâmées, parce qu'elles ſont vaines & dangereuſes, que doit-on penſer, & que doit-on dire des fauſſes confidences que ſe font ceux, qui ſont dans les intrigues de la Cour, pour découvrir reciproquement leurs deſſeins, ou pour les cacher, pour ſe donner les uns aux autres des défiances de leurs plus fideles amis, & dans leſquelles ils n'ont point d'autre but que de ſe tromper. *Le même.*

Combien la fidelité eſt rare.

Il eſt tres-rare de voir des hommes, dont la fidelité & la probité ſoit ſi ſolide & ſi affermie qu'elle ne puiſſe, non ſeulement être ébranlée par les menaces, ni tentée par les promeſſes ; mais qu'elle ſoit encore capable de réſiſter à toutes les forces des paſſions. Afin qu'on ſoit convaincu de cette verité, il faut que chacun repaſſe dans ſon eſprit toutes les actions de ſa vie, & qu'il voye ſi aucun interêt de haine, de vengeance, d'amour ou d'ambition n'a jamais eu le pouvoir de lui faire bleſſer la bonne foi, & la probité ; s'il ne lui eſt jamais arrivé pour plaire à un ami, de reveler un ſecret important qu'on lui avoit dépoſé ; ſi la crainte de tomber dans la diſgrace d'un favori, ne l'a jamais empêché de rendre témoignage à la verité, dans les occaſions, où il ne falloit que ſon témoignage pour ſauver la reputation d'un homme calomnié ; enfin, ſi la jalouſie ne lui a pas fait diminuer le merite & la gloire d'une belle action que le meilleur de ſes amis avoit faite. *Le même.*

Pour agir ſincerement il faut ſe conduire par les maximes de la Religion.

Vous avez, Meſſieurs, trop de penetration, pour ne pas voir les deſordres qui arriveroient, ſi chacun vouloit ſe conduire par les lumieres de la raiſon, s'il ſe faiſoit l'arbitre de ce qui lui appartient, s'il étoit juge dans ſa cauſe, & qu'il ſe fit le maître de ſes interêts ; en ſorte que la raiſon tiendroit le premier rang, ſi elle ſe conſideroit maîtreſſe abſoluë, ſans dépendre de Dieu. Combien de prétextes trouveroit-elle pour juſtifier ſes déreglemens ? A combien de pechez ne donneroit-elle pas le nom de vertu ? C'eſt pour cela, dit S. Chryſoſtome, que dans les choſes les plus importantes, dans les traitez de paix, dans les inveſtitures de charges, on exige le ſerment, comme un acte & une proteſtation. Pourquoi ? parce que ſans cette aſſurance, où l'on prend Dieu pour garand de ſa parole, les hommes ſe défieroient les uns des autres, & qu'il y auroit de continuels deſordres dans la politique & dans la ſocieté ſans cette garentie. Notre raiſon eſt trop foible, & notre volonté trop corrompuë, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la Religion. *Tiré d'un Sermon du Pere Bourdaloue.*

Les actions trompent auſſi bien que les paroles.

L'action trompe auſſi-bien que la parole, & la commune maniere d'agir n'eſt gueres plus ſincere que la commune maniere de parler. On ſe déguiſe tous les jours en mille façons, pour ne pas faire connoître ce qu'on eſt, & pour faire paroître ce qu'on n'eſt pas. Non ſeulement on veut tromper le monde par des titres ſuppoſez, & par des couleurs empruntées ; mais comme ſi Dieu étoit capable d'illuſion, & ſuſceptible d'erreur, on le veut tromper encore, en l'honorant de bouche, & lui refuſant l'hommage du cœur, en lui rendant un culte purement exterieur. *Tiré des Diſcours Moraux, Sermon de la Pieté.*

De la verité & du menſonge.

Les bêtes n'ont point de cris trompeurs, il n'y a que l'homme, dont la malignité pervertiſſe l'uſage de la voix ; cependant la verité eſt le bien univerſel qui maintient l'ordre du monde : c'eſt ſur elle que ſe fonde la foi publique, le droit des gens & la juſtice : elle préſide à l'amitié ; ſans elle le monde ne ſeroit que confuſion ; tous les hommes ſeroient des fourbes, des lâches, & des impoſteurs, & il n'y auroit ni honneur, ni plaiſir au monde, ſi la verité en étoit bannie... Le menſonge ſert à la diſſimulation, à la fourberie, à la perfidie, à la lâcheté, & preſque à tous les crimes : Il y a même de la foibleſſe ou de l'imprudence à s'en ſervir ; car on s'expoſe à commettre un crime, qu'on ne peut jamais commettre qu'en s'expoſant à en pouvoir être convaincu. Mentir pour rien, eſt une folie, & mentir par interêt, eſt un grand crime. *Auteur anonyme & moderne.*

Le menſonge eſt contre la loi naturelle.

On doit la verité au prochain, dès-lors qu'on lui parle, & le commerce de la parole enferme une promeſſe tacite de la verité, la parole ne nous étant donnée que pour cela ; ce n'eſt pas une convention d'un particulier à un particulier, c'eſt une convention commune à tous les hommes entre eux, & une eſpece de droit des gens, ou plûtôt c'eſt une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune ſont violées par le menſonge ; & plus la liaiſon que les hommes ont entre eux eſt étroite, plus le violement de cette loi eſt contraire à la ſainteté & à la juſtice. C'eſt pourquoi l'Apôtre, pour éloigner les Chrétiens d'uſer de tromperie & de duplicité envers leurs freres, apporte cette raiſon, que nous ſommes membres les uns des autres. Un membre ne trompe point un autre membre ; l'œil ne trompe point la main, ni la main

le pied, ils cooperent tous à procurer l'avantage, & le bien commun du corps. De plus il n'y a point de sainteté veritable sans la verité : Or il n'y a point de verité dans la duplicité & la tromperie. *Essais de Morale, Tome 5.*

Une ame noble ne le peut resoudre à parler contre la verité.

Un homme qui a l'ame belle, le cœur noble, ne sçait ce que c'est que de mentir : il croit que c'est se trahir soi-même que de trahir la verité ; comme il n'a point de sentimens bas & honteux, il croit qu'il n'y en a point qu'il doive avoir honte de faire paroître, & il est persuadé qu'on renonce à l'honneur, quand on renonce à la verité. La prudence l'oblige quelquefois de ne pas dire tout ce qu'il pense ; mais jamais de dire les choses autrement qu'il ne les pense ; il n'est point d'interêt qui l'y puisse obliger, parce que le plus grand de tous les interêts est celui de son honneur & de sa conscience, qui ne peut subsister sans sincerité & sans droiture. *Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions.*

Les artifices & les fourberies inventez par l'avarice.

Qui pourroit dire les injustices, les brigandages, & les fourberies que l'avarice, & le desir de s'enrichir fait commettre tous les jours en cent manieres differentes, & en toutes sortes d'affaires, en traitant les uns avec les autres ; tantôt par des contracts tout ouvertement usuraires ; tantôt par des usures subtilement déguisées, & couvertes de certaines formalitez qui les sauvent de la justice ; tantôt par la simonie & les secretes confidences : quelquefois en trompant les Princes avec qui l'on traite ; d'autres fois en favorisant des gains injustes pour y avoir part ; ici en donnant ou recevant pour tâcher de corrompre la justice, ou en employant pour l'opprimer, la faveur, la puissance, la cabale, & mille maudits artifices, que la chicane a inventez pour favoriser l'injustice ; d'autres fois en falsifiant & en alterant les marchandises au préjudice de la bonne foi, de la santé, & de la vie des hommes. Je ne sçai pas trop bien le monde, & je ne le veux jamais apprendre par experience ; mais je sçai pourtant fort bien par la voix publique, & par les plaintes de ceux qui se sentent si injustement opprimez, qu'il y a par tout, en matiere de traitez, de commerce, de trafic, & en toutes sortes d'affaires, une infinité d'injustes inventions, que l'avarice des hommes, qui subtilise malicieusement les esprits, a trouvé pour se tromper les uns les autres, & pour s'enrichir habilement du bien d'autrui. *Monsieur Maimbourg, Sermon pour le premier Mardi de Carême.*

Il y a des affaires où il est presque impossible d'agir de bonne foi, & avec sincerité.

Saint Chrysostome & Saint Augustin ne veulent point du tout que le Chrétien s'embarrasse dans ces affaires, & dans ces sortes de negoces, où l'on ne peut presque gagner sans perdre la simplicité chrétienne par de dangereux artifices, & son innocence par l'injustice : Car quand quelqu'un s'est mis dans l'esprit que pour s'enrichir, il faut traiter quantité d'affaires, en negociant avec ceux dont on espere faire des gains considerables, pour y réüssir, on ne fait point de difficulté d'employer le mensonge & la tromperie, & mille damnables moyens de gagner beaucoup par un commerce injuste. *Le même.*

Le negoce & le commerce sont permis, pourvû qu'on agisse de bonne foi.

Quoi donc le negoce est-il défendu, me dira quelqu'un ; ne puis-je pas traiter, negocier, passer des contracts, vendre, acheter, tenir des comptes & des regîstres ? Qui en doute ? & que deviendroient le commerce & la societé civile sans cela ? Et quelles sont donc ces sortes d'affaires, qui empêchent qu'on ne rende à Dieu ce qui lui appartient ? *Quæ sunt istæ negotiationes*, demande Saint Augustin ? *audite, quando pro pretiis rerum quas vendis, non solùm mentiris, sed etiam falsum juras* ; lorsqu'en débitant votre marchandise, & contractant avec votre prochain, non seulement vous débitez sans scrupule mille mensonges, mais aussi vous les soûtenez hardiment de mille parjures, quand par les injustes affaires que l'avarice vous fait entreprendre, & la dureté de votre cœur vous fait poursuivre avec tant de malice & de violence, vous donnez occasion de blasphémer le nom de Dieu, & d'insulter à la Religion, en disant avec scandale : voilà quels sont les Chrétiens, plus cruels exacteurs que ne furent jamais les Publicains, & plus impitoyables usuriers que ne furent jamais les Juifs ; où est cette simplicité de colombe, & cette charité, qu'on dit être le caractere qui les fait distinguer des autres ? Quoi ces gens, qui ne songent, quand ils traitent avec vous, qu'à vous surprendre, qu'à vous supplanter, qu'à vous ruïner par cent fausses subtilitez, & cent veritables friponneries ? *Le même.*

Exhortation à la bonne foi, & à la fidelité.

Evitez, Chrétiens, les fourberies, pour ne pas tomber entre les mains de la Justice divine, qui les punit assurément toûjours, au défaut de la justice humaine, qui les épargne assez souvent. Trafiquez, mais de bonne foi ; negociez, mais sans finesse ; contractez, mais sans fraude ; vendez, mais sans tromper, & vous contentant d'un honnête gain ; traitez, & accommodez-vous pour les benefices, mais sans confidence, & sans simonie. Entrez dans les affaires, mais sans oppression du peuple, & sans voler l'argent du Prince, & pour cela, avant que d'entreprendre aucune affaire avec les hommes, negociez avec Dieu dans l'oraison, & s'il se rencontre quelque doute pour la conscience, consultez un homme sçavant & de probité, qui vous dise précisément & décisivement ce qui se peut en cela. *Le même.*

Les fausse-tez & fourberies qui se commettent dans le barreau & dans la justice.

Sans parler des faux témoignages, & d'autres falsifications grossieres, qui portent leur condamnation sur le front ; combien d'adresses, de dissimulations, de déguisemens, en un mot, combien de mensonges n'employe-t-on pas pour rendre sa cause meilleure ? Cependant le Prophete assure que Dieu, sans aucune distinction, perdra tous ceux qui parlent avec mensonge : *Perdes omnes, qui loquuntur mendacium.* *Tiré des Sermons sur les sujets les plus importans de la Morale Chrétienne, Sermon du Mensonge.* *Psalm. 5.*

Des personnes qui mentent par habitude.

Jugez ce que c'est que d'aimer à dire le mensonge, & à trahir la verité. Je ne parle pas de ceux à qui par foiblesse ou par crainte, il échappe quelquefois des mensonges, ils pechent à la verité, quoi que plus legerement ; mais je parle de ceux qui en font une habitude, qui dure toute leur vie, & une habitude dont ils ne se repentent jamais ; une habitude qui forme une malheureuse disposition dans l'ame, de mentir toutes les fois que l'occasion s'en presente ; ce sont ceux dont parle le Prophete Isaïe, qui reconnoissent pour leur pere le demon ; ce sont ceux que Saint Jean exclud de la Jerusalem celeste : *Foris canes, sti, semen & venefici, & impudici, & omnis qui amat & facit mendacium.* Voyez avec quelle sorte de gens il mêle les menteurs. *Le même.* *Nunquid non vos filii sceleratus mendax ? c. 57. Apoc. 22.*

Saint Gregoire fait une admirable peinture de

De la duplicité de cœur & des déguisemens dont on use pour tromper les simples. *Jobi 12.*

de cette duplicité de cœur, par laquelle on trompe les autres. C'est en expliquant ces paroles de Job : *Deridetur justi simplicitas*, &c. La sagesse de ce monde, dit-il, consiste a cacher avec artifice les pensées qu'on a dans le cœur ; à déguiser ses sentimens par la dissimulation de ses paroles ; à persuader que les choses fausses sont vrayes, & que les vrayes sont fausses. Cette prudence est mise en usage dès la plus tendre jeunesse, & on la montre même aux enfans. Ceux qui la sçavent, méprisent tous les autres avec orgueil ; & ceux qui l'ignorent, admirent avec respect ces prudens du siécle ; parce que cette damnable duplicité est voilée du nom d'adresse & de sçavoir vivre. Cette sagesse mondaine apprend à ses sectateurs à rechercher les premiers honneurs ; à joüir avec joye du faste, & de la gloire temporelle que l'on s'est acquise ; à rendre aux autres avec usure le mal qu'ils nous auront fait ; à ne point ceder, quand on le peut, à quiconque nous resiste ; & à dissimuler par une douceur apparente tout ce que notre malice ne peut exécuter. Au contraire, continuë ce Saint, la sagesse des Justes consiste à ne jamais rien dissimuler ; à découvrir ses sentimens par ses paroles ; à aimer la verité ; à fuir le mensonge ; à souffrir le mal plûtôt que d'en faire ; à ne point rechercher la vengeance des injures qu'on reçoit, & à considerer comme un tres-grand avantage les opprobres & les confusions que l'on souffre pour l'amour de la verité. Mais on se moque de cette simplicité des Justes, parce que les sages du siécle appellent sottise cette vertu de candeur & d'innocence ; ils regardent comme folie tout ce que l'on fait avec sincerité ; & aux yeux de cette sagesse, tout ce que la verité approuve & demande, passe pour ridicule, & pour extravagant, &c. *De la Version du même.*

Le mensonge & le déguisement rendent le negoce & le trafic sujets à de grands pechez.

A prendre le negoce & le commerce dans sa premiere institution, qui est la regle pour bien juger des choses, il est constant que c'est une profession tres-innocente, que les homme ont inventée pour soulager leurs besoins. Dieu même en a jetté les premiers fondemens, lorsqu'il créa le monde ; car en donnant à des païs ce qu'il ne donnoit point aux autres, il leur a donné occasion de se faire part de leurs biens : si chaque Province eût eu chez soi, ce qui lui étoit nécessaire, comme il n'y auroit point eu de commerce, il n'y auroit point eu de societé ; le commerce les a comme liées & unies ensemble. Mais il faut avoüer que ce trafic & ce commerce donne occasion à bien des crimes, dont le mensonge est du nombre, & qui dégenere quelquefois en quelque chose de pis, qui est le parjure ; soit que les Marchands vendent, ou qu'ils achetent, leurs paroles ne sont quasi jamais sans déguisement : Lors qu'ils vendent, ils prisent leurs marchandises au-delà de ce qu'elles valent ; ils les vantent & les font valoir tant qu'ils peuvent ; ils en couvrent tous les défauts : s'ils achetent, ils mépriſent si fort ce qui leur est presenté, qu'à les entendre, tout leur devroit être donné pour rien, & plus ils ont d'ardeur pour l'avoir, plus ils font paroître en être dégoûtez. Quand le marché est conclu, & que la chose est entre leurs mains, vous diriez qu'elle a changé de nature ; car alors il n'est rien de si fin, de si bien travaillé, de si achevé, ce sont des piéces sans prix, à quoi rien ne manque ; c'est un chef-d'œuvre auquel l'ouvrier a mis la derniere main. *Dans la*

Continuation du même sujet.

De cette façon d'agir, qui est presque de tous les gens de trafic, on a sujet de croire que leur procedé n'est pas toûjours bien sincere. Les grandes surprises, & les mensonges les plus importans se font lorsqu'ils veulent survendre une marchandise, ils assûrent qu'elle vient d'un tel endroit, quoi qu'elle vienne d'un autre ; qu'elle a tant coûté, quoi qu'il n'en soit rien ; qu'on ne la livrera qu'à tel prix, quoi qu'on soit déterminé à la donner à la moitié moins. La faute est encore bien plus énorme, quand on en vient aux juremens & aux imprécations, & que pour assurer une fausseté, on veut que Dieu en soit témoin, & que comme s'il devoit être complice de notre infidelité, nous voulons qu'il nous perde sur le champ, si la chose n'est comme nous disons. On accuse encore les gens de cette profession, de n'être pas assez religieux observateurs de la justice. Il seroit malaisé de faire un détail de toutes les fautes de cette espece. Il y en a qui vendent à faux poids & à fausses mesures. Tous vendent le plus cherement qu'ils peuvent, sans avoir égard au juste prix de leur marchandise, & croyent que l'ignorance de l'acheteur leur donne droit de le tromper. En quoi il se commet de grandes injustices : car encore que le prix de chaque chose ait quelque étenduë, & qu'il puisse y avoir quelque peu plus, ou quelque peu moins, sans sortir hors des bornes de l'équité, néanmoins la même marchandise ne vaut pas plus pour un ignorant que pour un connoisseur. *Le même.*

Les fourberies des Artisans.

Les Artisans ne sont ni plus fideles ni de meilleure foi que les Marchands. Les uns pour gagner davantage, poussent leur travail au-delà des bornes que l'Eglise y a mises, parce qu'ils ne peuvent attendre que le saint jour soit passé pour reprendre leur ouvrage, & retranchent toûjours quelque partie de ce temps sacré pour l'employer à des œuvres serviles. Les autres falsifient leurs ouvrages, soit en n'y donnant pas tout le temps & toute la façon necessaire, soit en retranchant quelque chose de la matiere, ou en substituant une autre matiere de moindre valeur. Le nom le plus propre que l'on puisse donner à cette fourberie, c'est de l'appeller un secret larcin, ou une infidelité publique, qui est d'autant plus criminelle, qu'elle est plus étudiée, & qu'elle use de plus d'artifice pour se couvrir. *Le même.*

Contre les fourberies & la duplicité en general.

S'il y a rien d'insupportable non seulement aux gens d'honneur & aux personnes de qualité, mais même au commun des hommes, ce sont les fourbes & les personnes dissimulées, qui font tout le contraire de ce qu'ils disent, & de ce qu'ils promettent : *Væ duplici corde, & labiis scelestis.* *Eccli. 2.* C'est ce qui a porté le Sage à les décrier par tout, à les frapper d'anathême, & à leur souhaiter tous les malheurs possibles ; parce que ce sont des gens sans foi, sans parole, sans conscience, & qu'on ne peut faire aucun fond sur tout ce qu'ils disent : *In corde & corde locuti sunt* ; *Psal. 11.* dit le Prophete Royal. Ils ont un double cœur, ils n'ouvrent la bouche que pour tromper ceux qui auront quelque créance en eux : *In lingua agitur dolus, cùm aliud ore profertur, aliud pectore tegitur.* Il n'y a point de fourberie plus grande que celle-là. Les plus habiles ne peuvent s'en garentir, parce qu'il n'y a personne qui puisse parer aux coups de la langue trompeuse d'un homme fourbe & dissi-

mulé. C'eſt cette langue diſſimulée qui eſt la ſource de la mauvaiſe foi, & de toutes les fourberies qui ſe voyent parmi les hommes, lorſqu'elle n'eſt point d'intelligence avec le cœur de celui qui parle, penſant une choſe & diſant l'autre. De ſorte que c'eſt une choſe inſupportable de parler avec duplicité. *Tiré d'un traité ſur la Penitence.*

De la verité & du menſonge.

La verité & la ſincerité eſt bannie du commerce & de la ſocieté humaine; ce qui eſt cauſe qu'on n'a nulle confiance les uns aux autres, & que chacun a grand ſoin de prendre ſes ſûretez dans toutes ſortes d'affaires, parce que l'on ment ſans aucune crainte, & l'on en fait une habitude; & cependant chacun ſçait, & nul n'en doute, que tout menſonge eſt peché, & que ſelon l'Ecriture, c'eſt la mort de l'ame; & Saint Auguſtin, en deux livres qu'il a faits exprés, montre par l'autorité de l'Ecriture, & par de puiſſantes raiſons, qu'il n'eſt jamais permis de mentir pour quelque cauſe que ce ſoit, quand ce ſeroit pour conſerver la vie temporelle de ſon frere, ni même quand il s'agiroit du ſalut de l'ame, ſi on ne pouvoit la garentir autrement de l'enfer que par un menſonge; & quand on lui objecte quelques exemples dans l'Ecriture, de perſonnes qui ont menti dans quelques neceſſitez preſſantes, & qui en ſont loüées, il répond que ces exemples ne ſont point à imiter, & que ceux qui les propoſent pour tromper les autres, ſe trompent eux-mêmes. *La Morale Chrétienne ſur le* Pater, *l. 3. ſect. 4. art. 6.*

La tromperie & le déguiſement ſont du genie du ſiécle.

A bien conſiderer le genie du ſiécle, il eſt viſible que ce n'eſt que fourberie, par laquelle on s'étudie finement à ſe ſupplanter les uns les autres: on la déguiſe néanmoins d'un nom ſpecieux & honnête, & on l'appelle, ſelon le langage commun, prudence, politique, qui a pour fondement cette maxime déteſtable d'un Auteur de ces derniers ſiécles, qui en a preſcrit les regles: Qu'il eſt bon d'acquerir la vertu en apparence ſeulement, parce qu'on en peut tirer avantage; mais que la pratique en eſt dangereuſe, étant d'ordinaire un empêchement à l'heureux ſuccés des grands deſſeins, & des grandes affaires: Car cette prudence, dans la verité, n'eſt qu'un déguiſement du cœur humain, qui, lorſqu'il y va de ſon honneur, & de ſon interêt temporel, ne penſe qu'aux moyens de tromper les autres, & ſe met peu en peine de ſe tromper ſoi-même, où il s'agit de ſon ſalut, qu'il n'a en nulle conſideration. *La-même, l. 8. ſect. 4. art. 3.*

Il y a aujourd'hui peu de ſincerité parmi les hommes.

Aujourd'hui, la ſincerité eſt bannie du Chriſtianiſme; c'eſt être ſot que de dire ſa penſée, & de garder ſa parole; qui veut s'agrandir, doit faire de la fourberie & du menſonge la baſe de ſa fortune. C'eſt pourquoi les complimens les plus delicats doivent être ſuſpects à un homme prudent. Tel qui ſe dit être ſon ami, ne le careſſe que pour le perdre; ſemblable à ces voleurs, qui attendoient les paſſans ſur les grands chemins, & qui les étouffoient à force de les embraſſer. Tous ceux qui aiment la converſation n'ont pas une humeur également ouverte; de cent, à peine s'en trouvera-t-il deux qui ne ſe fourbent l'un l'autre; les infidelitez les plus noires ſe déguiſent d'une belle apparence, & ſous de beaux dehors, & la confidence que l'on témoigne à un homme, eſt le plus aſſuré moyen pour découvrir ſon foible, & pour ſurprendre ſa ſimplicité; les complimens ſoûtenus des proteſtations de ſervices l'enchantent, & l'obligent de croire que les careſſes exterieures ſont des images de la fidelité du cœur: ces ames déloyales n'ont que des loüanges en la preſence d'un homme; mais ſon abſence donne ſujet à leurs calomnies; ils ſoufflent d'une même bouche le froid & le chaud, & tres-ſouvent ils voudroient couper la main qu'ils ont baiſée par reſpect. *Livre intitulé, la Conduite des Illuſtres.*

Les fourbes tôt ou tard ſont ſurpris eux-mêmes, & portent la peine de leur fourberie. *Prov. 12.*

Salomon dit que le fourbe ne trouvera jamais ſon avantage dans les fourberies: *Non inveniet fraudulentus lucrum.* Je veux que pour un temps quelques heureux ſuccés répondent à ſes deſſeins; la fin en ſera toûjours tragique, parce que le plus grand de ſes malheurs ſera la perte de ſon ame, qui eſt d'un prix ineſtimable devant Dieu, puiſque Jeſus-Chriſt a donné ſon ſang pour la racheter; encore cette perte eſt-elle accompagnée d'une autre; parce que les trompeurs ſont ordinairement trompez eux-mêmes, & tombent dans la foſſe qu'ils ont preparée aux autres, comme parle le Prophete Royal: *Incidit in foveam, quam fecit. Le même.* *Pſalm. 7.*

La jeuneſſe eſt moins ſujette aux déguiſemens; mais elle eſt plus facile à être trompée.

Je ſçai que la jeuneſſe eſt moins ſujette aux déguiſemens; mais auſſi elle eſt plus facile à s'y laiſſer ſurprendre, parce que l'experience ne l'a pas encore détrompée. La douceur des compagnies peut perſuader à un jeune homme que les complimens d'un courtiſan ſont les marques d'un cœur ſincere, & ſa credulité l'obligera d'ouvrir le ſien à celui qui ne recherche ſa confidence que pour s'en prévaloir. Ainſi par un manquement de prudence, il fera un commerce d'amitié avec un fourbe, & deviendra la dupe de tous les mauvais tours & de toutes les fourberies qu'il commettra. *Le même.*

De la ſimplicité Chrétienne & Evangelique.

On ne ſçauroit ſe former une plus haute idée de la ſimplicité Evangelique, avec laquelle les Chrétiens doivent converſer les uns avec les autres, que celle que Jesus-Christ nous en donne dans ces paroles: *Sit ſermo veſter, eſt eſt: non non: quod autem his abundantius eſt, a malo eſt.* Quand vous voudrez aſſurer quelque choſe, contentez-vous de dire, cela eſt, cela n'eſt pas; ce que vous ajoûterez de plus ſera mauvais; car par là il bannit de l'entretien toute ſorte de contention, de chaleur, de diſpute, de fauſſeté, de menſonge, & de tromperie. La ſimplicité chrétienne doit non ſeulement regler notre converſation; mais encore toute notre conduite avec le prochain; & elle doit être répanduë ſur tout le corps de notre vie. C'étoit ainſi que vivoient les premiers Chrétiens, &c. *Eſſais de Sermons, pour le quatorziéme Dimanche apres la Pentecôte.* *Matt. 5.*

Les marques par leſquelles on reconnoît un eſprit droit.

Si vous demandez les marques par leſquelles on peut reconnoître un eſprit droit, & le diſcerner d'avec celui qui lui eſt oppoſé: Je vous dirai que l'eſprit droit ſe porte droit à Dieu, & ne regarde que lui ſeul; il ne prétend autre choſe que de lui plaire, quoi qu'il arrive de tout le reſte. L'eſprit double, tout au contraire, ſe replie toûjours ſur ſoi-même, ne cherche que ſes interêts, & quelque mine qu'il tienne, ou quelque beau ſemblant qu'il faſſe, il n'a point d'autre vûë, ni d'autre intention, que de s'avancer ſelon le monde, de maintenir ſon credit & ſa reputation, de pouſſer toûjours ſa fortune plus avant, & d'abattre & renverſer tout ce qui s'oppoſe à ſes prétenſions. De là vient que l'eſprit droit

eſt

eſt toûjours accompagné de ſimplicité; c'eſt-à-dire, d'une certaine diſpoſition, qui bannit de l'ame toute ſorte de mêlange & de diverſité. L'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de duplicité; il a toûjours deux intentions en ce qu'il fait; l'une qu'il porte dans le fond de l'ame, & l'autre qu'il produit au dehors. *Tiré de la Science des Saints du Pere Poiré.*

Caractere d'un eſprit fourbe & double.

L'eſprit fourbe & déguiſé fait ce qu'il peut pour ſe couvrir, & pour ne paroître pas ce qu'il eſt: car comme il ne fait rien que par interêt, & que toutes ſes prétenſions ſont baſſes, il a honte de les declarer, & même de les faire entrevoir. C'eſt pourquoi il ſe couvre tant qu'il peut, & ſe pare d'une apparence trompeuſe, & de quelque loüable deſſein; de maniere qu'on peut dire en verité que ſa vie eſt une continuelle mommerie, & une perpetuelle illuſion. Il eſt fecond en mille traits de ſoupleſſe qu'il met en uſage dans les occaſions: il a mille déguiſemens pour donner couleur à ſes deſſeins; mais toûjours dans l'apprehenſion qu'ils ſoient découverts. C'eſt pourquoi, il reſſemble à ces faux monnoyeurs, qui ſont toûjours au fond des cachots, & ne cherchent que l'obſcurité. L'eſprit droit au contraire, eſt un eſprit de lumiere, qui aime le jour, & qui ne fait rien à la faveur de la nuit. Tel qu'il eſt, tel il veut paroître, & ce qu'il fait voir ſur le viſage, c'eſt ce qu'il a dans le cœur. C'eſt l'agréable ſimplicité que nous aimons dans les enfans, & que le Sauveur a tant recommandée, & que Saint Pierre a ſouhaité que nous exprimaſſions dans nos mœurs. *Le même.*

Autre difference d'un eſprit droit d'avec un eſprit fourbe.

Un eſprit droit ne balance non plus ſur l'uſage des moyens dont il ſe ſert, que ſur la recherche de ſa fin. Tout ce qui biaiſe tant ſoit peu, & qui ne ſe conduit que par détour; tout ce qui tient de l'accommodement & de l'amour propre, lui eſt ſuſpect. La même lumiere qui lui découvre la fin qu'il doit ſuivre, lui fait voir les moyens qu'il doit employer pour y parvenir, & ſon choix n'eſt pas moins deſintereſſé que ſon intention. Tout au contraire, l'eſprit du monde met tout en œuvre pour venir à ſes fins, & mêle le ſaint avec le profane, la terre avec le ciel, la Religion avec l'interêt, qui eſt proprement ſa divinité. Il met ſur un même autel Dagon & l'Arche d'Alliance; il trouve moyen de joindre le monde avec Dieu, d'accorder leurs principes & leurs maximes, & de faire qu'on ſerve l'un & l'autre, ſoit enſemble, ſoit par alternative; par tout il trouve du temperament, & il n'eſt rien de ſi éloigné qu'il ne rapproche, & ne ſe promette d'accorder. *Le même.*

Un eſprit droit ne fait jamais rien de lâche.

Un eſprit & un cœur droit eſt toûjours noble & genereux. Quand il y iroit de l'interêt d'un monde entier, il ne commettroit pas une lâcheté, & ne feroit pas une action qui ſentît la baſſeſſe de cœur; & il ne ſçait ce que c'eſt que biaiſer où il s'agit de la verité, ni de craindre quand il n'a point manqué à ce qui étoit de ſon devoir, ni d'applaudir à une puiſſance qui eſt deſtituée d'équité. Il déteſte la flaterie comme l'ennemie de la vertu, comme le poiſon de la ſocieté humaine, & comme la marque d'un cœur bas & ſervile. L'eſprit double au contraire, plie & tourne tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre; il n'eſt rien à quoi il ne ſe ſoûmette pour plaire; il dit, & dédit; il loüe ce qu'il a blâmé; il blâme ce qu'il a loüé; il eſt de toute opinion, pourvû qu'elle ſoit la plus agréable, ou qu'il y trouve ſon interêt: c'eſt ce qui le rend flexible à tout, & ce qui donne le contre-poids à ce qu'il condamne & à ce qu'il approuve. *Le même.*

De la fauſſe prudence.

La politique & la prudence humaine ne s'appuye que ſur ſes ruſes & ſur ſes artifices, & comme elle eſt ſouvent intereſſée, elle eſt preſque toûjours injuſte. La tromperie lui eſt ſi naturelle, que tous ſes conſeils en ſont infectez. Elle approuve la fourberie quand elle lui eſt utile, & parce que les loix de la guerre nous permettent de vaincre nos ennemis par la ruſe & par la force, elle s'imagine qu'elle peut ainſi traiter avec tous les hommes, qu'il ſuffit d'être ſa partie pour être ſon ennemi. Elle répand ſa malice dans tout le commerce du monde; ſoit que les particuliers terminent leurs differens par des procés, ſoit que les Marchands trafiquent avec les étrangers, ſoit que les Princes traitent enſemble par leurs Ambaſſadeurs, la prudence ne ſe défend que par la fineſſe, & dans tous ces emplois celui qui ſçait le mieux tromper paſſe pour le plus habile. Ainſi la fourberie eſt ſouvent confonduë avec la prudence, & ceux qui ne ſe conduiſent pas par la lumiere du Ciel, ne ſçauroient gueres être prudens s'ils ne deviennent trompeurs. *Le Pere Senault, dans l'Homme Criminel, cinquiéme diſcours.*

La ſimplicité doit toûjours accompagner la prudence.

Quand le Fils de Dieu inſtruit ſes Diſciples, il ne les convie jamais d'imiter la prudence du ſerpent, qu'il ne les oblige d'imiter la ſimplicité de la colombe, parce que la ſimplicité ſans prudence ſe changeroit en folie, & la prudence ſans ſimplicité ſe convertiroit en malice. Tertullien faiſant alluſion à ce paſſage, diſoit, que s'il avoit à choiſir, il préfereroit la ſimplicité de la colombe à la prudence du ſerpent, & que s'il ne pouvoit éviter les deux maux qui accompagnent ces deux vertus, il aimeroit bien mieux tomber dans la groſſiereté que dans la malice. *Le même.*

Le déguiſement & la fourberie ſe rencontre par tout.

Il ſemble que le monde ſoit devenu un théatre de fictions, où la verité a bien peine à ſe reconnoître, tant on lui fait de faux viſages. On diroit que la terre a changé de nature, & qu'elle eſt devenuë une mer, où les ſimples ſont comme de pauvres reptiles abandonnez à la malice des plus ruſez. C'eſt la penſée du Prophete qui diſoit à Dieu: Avez-vous donc fait, Seigneur, tant de mortels, comme de ſimples poiſſons? la tromperie a tendu des piéges par tout, & des filets pour les prendre. *Le Pere Cauſſin, dans la Cour ſainte.*

Un homme d'honneur doit être ſincere.

Un homme d'honneur ſe doit faire une loi de ne dire jamais que ce qu'il penſe, & de n'avoir rien de faux & de déconcerté dans ſes manieres. Si vous ne voulez tromper perſonne, pourquoi uſer de tant de détours? Agiſſez naturellement, parlez de même. L'artifice, le déguiſement, les mauvaiſes fineſſes ne font gueres d'honneur, & marquent un mauvais fond. Si l'on bannit la ſincerité, il faut renoncer au monde: ſans elle la ſocieté civile eſt un brigandage; on met tout en œuvre pour endormir ceux avec qui l'on eſt en commerce, & pour les ſurprendre. Il y a je ne ſçai quoi de lâche dans ce procedé; pour peu qu'on eût de ſentimens d'honneur, on ſeroit incapable de ces ſupercheries. *Tiré des Reflexions ſur la Politeſſe des mœurs de l'Abbé de Bellegarde.*

Il faut fuir jusques aux plus petits mensonges.

Il se trouve assez de gens qui condamnent les mensonges, qui causent quelque préjudice au prochain ; ce qui s'appelle des mensonges pernicieux ; mais il y en a peu qui blâment, ou même qui ne disent avec complaisance ces mensonges, qui ne font tort à personne, & qui ne sont que pour divertir. Mais il n'y a presque personne, qui non seulement condamne, mais même qui ne louë ces mensonges, qui bien loin d'être préjudiciables au prochain, lui sont au contraire tres-avantageux. Cependant la Verité Eternelle ne fait point toutes ces distinctions, elle condamne generalement tous ceux qui parlent avec mensonge : *Perdes omnes, qui loquuntur mendacium. Le Pere le Jeune, Sermon du Mensonge.*

Psal. 5.

La sincerité & la probité des premiers temps.

On avoit en ce temps-là si peu d'usage des tromperies & de la dissimulation, que l'on se reposoit sur la probité de ceux avec qui l'on traitoit. Les gens de bien jugent des autres par eux-mêmes ; ils ne sçavent point l'art de tromper, & comme ils disent toûjours vrai, ils ne croyent pas que les autres puissent mentir : ils se persuadent aisément que tout le monde leur ressemble, & ne peuvent avoir de défiance de personne. Salomon ajoûte, qu'une ame innocente croit tout ce qu'on lui dit ; cet air de bonté & de facilité est loüable, & quoi qu'il ait été trompé quelquefois, il se persuade cependant toûjours que tout le monde est sincere. *Tiré des Offices de Saint Ambroise, l. 3. ch. 10.*

Caractere de la simplicité chrétienne.

Cette sincerité, que l'Evangile appelle simplicité, ne cherche point des chemins couverts, ni des détours écartez pour arriver à ses fins ; mais elle marche avec assurance, & sans rien craindre, joignant toutefois la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe ; parce qu'elle sçait que la simplicité sans prudence dégenereroit en foiblesse, & que la prudence sans simplicité dégenereroit en malice ; & c'est aussi l'instruction que l'Apôtre nous donne : *Volo vos sapientes esse in bono, simplices autem in malo.* Je veux que vous soyez sages dans le bien, & que vous soyez simples dans le mal ; c'est-à-dire, que la prudence vous empêche de vous tromper, comme la simplicité vous empêche de tromper personne. *Pere Dozenne, premier discours de la divinité de* JESUS-CHRIST.

Ad Rom. 16.

Les maux & les desordres qui arrivent du mensonge.

L'ennemi de la vertu & de la verité, entre tous les vices ausquels il sollicite les hommes, choisit particulierement le mensonge, dont il est justement appellé le pere. Il sçait que c'est l'instrument le plus propre à leur faire commettre & à cacher en même temps tous les autres crimes ; le mensonge, en effet, sert à tromper les hommes, en assurant ce qui est faux, & en niant hardiment ce qui est vrai, à tromper la justice, à corrompre l'innocence, à surprendre les esprits credules, à accuser les innocens, à justifier les coupables, & à commettre une infinité d'autres crimes que Dieu a en horreur. Ce vice sert encore au demon à semer la dissension, les troubles, & la discorde dans les familles ; à exciter des querelles, & des inimitiez entre les proches, & les meilleurs amis ; à faire commettre une infinité de fraudes, de tromperies, d'injustices, & de parjures par les Marchands & les Artisans de mauvaise foi ; à empêcher la droiture des jugemens par de fausses dépositions. *Livre intitulé, Guerre aux vices.*

Les mensonges & les fourberies contraires à la charité chrétienne.

Saint Paul dans la lettre qu'il écrit aux fideles de la ville d'Ephese, après leur avoir dit qu'ils doivent se dépoüiller du vieil homme, & se vêtir du nouveau, il ajoûte, qu'ils doivent commencer ce renouvellement spirituel par reformer leur langue : *En vous éloignant*, leur dit-il, *de tout mensonge, que chacun parle à son prochain dans la verité, parce que nous sommes tous membres les uns des autres.* Saint Chrysostome pese cette raison, & la juge tres-puissante pour faire entendre aux Chrétiens avec quelle candeur, & quelle simplicité ils doivent s'entr'aimer les uns les autres, & avec quelle sincerité ils doivent agir. Les membres de notre corps, dit ce Pere, ne se trompent point les uns les autres ; si l'œil a découvert un serpent, ou quelque précipice, il ne trompe pas le pied, mais il l'avertit, afin qu'il ne s'avance pas davantage. C'est ainsi que les Chrétiens étant membres d'un même corps, doivent avoir en horreur la tromperie & le mensonge, [illegible] avoir pour leurs freres le même amour, & [illegible] même sincerité qu'ils ont pour eux-mêm[illegible] parce qu'en effet il n'y a rien qui enge[illegible]re & entretienne les inimitiez, ni qui ruin[illegible] davantage la charité que le mensonge & l[illegible] fourberie. *Tiré de la Morale Chrétienne sur le* Pater, *l. 3. sect. 4. art. 6.*

De la finesse en general.

De la maniere dont les hommes vivent entre eux, il semble qu'ils mettent toute leur étude, & qu'ils employent tout leur esprit à se tromper mutuellement : le monde est maintenant si rafiné ; on est exposé si souvent à être pris pour dupe, quand on agit de bonne foi, qu'on est quelquefois obligé, malgré son panchant, de se déguiser pour éviter les piéges qu'on nous tend. Cependant la finesse devroit être bannie du commerce des honnêtes gens, comme une vertu équivoque, qui flote entre le vice & la vertu ; mais qui pour l'ordinaire gauchit les sentimens, & altere la probité ; sur-tout quand on se trouve embarqué avec des personnes peu scrupuleuses, & qui se servent d'artifice : on use de represaille, & on les bat de leurs propres armes : mais tout ce manége ne fait point d'honneur... Il n'y a point d'endroit où la bonne foi soit plus necessaire qu'au jeu. C'est une tentation bien delicate que de pouvoir gagner beaucoup d'argent, en se servant de son sçavoir faire ; les plus honnêtes-gens, & qui par tout ailleurs ont beaucoup de droiture & de probité, ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation ; mais pourquoi s'y exposent-ils ? Un homme d'honneur à qui la conscience reproche une fourberie, peut-il se la pardonner ? *L'Abbé de Bellegarde, Maximes pour la societé.*

Les fourbes ne peuvent jamais passer pour honnêtes gens dans le monde.

Un homme qui passe pour un fourbe, ne sçauroit joüer un personnage honorable dans la societé civile ; rien de si lâche que de se démentir soi-même, en soûtenant ce qu'on ne pense pas, ou en combattant par ses discours ce que l'on pense. On ne mépriſe pas seulement les personnes que l'on soupçonne avec fondement de cette lâcheté, on les haït ; parce que par là ils renversent le principe essentiel de la liaison que nous pouvons noüer les uns avec les autres. L'on apprehende d'être surpris, trompé par leurs discours, & l'on ne sçauroit se sentir dans ce danger, sans concevoir de l'aversion pour celui qui nous y jette. En nous imposant, il nous reproche une simplicité grossiere, une mépriſable foiblesse, peu de penetration, peu de sagesse ; & ce procedé choque extrêmement un cœur qui

à de bons sentimens, & de la noblesse. Il n'est pas jusqu'aux ames les plus communes, qui ne s'aigrissent contre l'auteur d'une si injuste humiliation. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 2.*

De la simplicité chrétienne & évangelique.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matth. 5. Quoi qu'on entende par les pauvres d'esprit ceux qui sont dégagez de cœur & d'affection des choses de la terre, on peut donner néanmoins à ces paroles une explication, qui n'a ni moins de sainteté, ni moins d'édification. Ces pauvres d'esprit, sont ces personnes simples, qui semblent être l'objet du mépris des hommes ; cette simplicité est une disposition du cœur que presque tout le monde regarde avec horreur; chacun la fuit, quelque sainte qu'elle soit, & quelque soin que le Sauveur ait pris de la recommander aux hommes. Et en cela l'extravagance va si loin, que l'on aimeroit mieux passer pour un impudique & pour un blasphémateur, que pour un homme simple. C'est un caractere de benediction qui ne plaît à personne : & quoi que Jesus-Christ ait enseigné qu'il distingue ceux qui sont à lui, de ceux qui n'y sont pas, on regarde cette verité comme un sentiment outré, qui ne touche & ne persuade personne. Celui-là est simple, qui est exempt de toute malice, qui ne pense mal de personne, qui vit sans soupçons, qui a les vertus chrétiennes, ou qui essaye de les avoir ; qui marche d'un pas égal, & sans affectation dans la pratique du bien ; & sur-tout, qui est tellement indifferent entre le blâme & la louange, qu'il regarde d'un même œil ceux qui l'approuvent & ceux qui le censurent. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions morales sur Saint Matthieu.*

On ne sçait ce que c'est en ce temps que la simplicité des enfans ; il n'y a par tout que duplicité, fineſſe & artifice.

Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Joann. 15. Où est-ce que ce précepte de devenir comme de petits enfans est observé ? en quels états & en quelles conditions voit-on qu'on s'en souvienne, ou qu'on ait le moindre soin de le mettre en pratique ? Disons au contraire, qu'on suit par tout des maximes qui lui sont entierement opposées, qu'on n'en a que de l'éloignement & de l'horreur, & qu'il n'y a presque personne qui ne regarde, & qui ne rejette les obligations qu'il renferme, comme un deshonneur, & comme une veritable dégradation. Ces petits enfans que le Fils de Dieu nous propose, sont des créatures innocentes, dans lesquelles il n'y a ni malignité, ni artifice, ni déguisement, ni duplicité, ni finesse ; ils n'aiment ni le monde, ni sa vanité, ni ses richesses. Quoi que ces dispositions soient essentielles à un Chrétien, & qu'il n'y en ait point de veritables où elles ne se rencontrent ; cependant on ne les remarque, on ne les apperçoit en nul lieu, & toutes les professions differentes des hommes semblent garder en ce point une uniformité parfaite. Celle de l'Eglise, qui devroit être plus religieuse que les autres, n'est en cela ni plus fidelle, ni plus exacte. Ceux qui tiennent les premiers rangs, ne font point de difficulté, selon la sagesse de ce monde, de regarder avec mépris cette simplicité si recommandée. Leur cœur est double ; ils cachent ce qu'ils pensent sous des paroles trompeuses ; ils couvrent le mensonge des apparences de la verité, & font passer la verité pour le mensonge. *Le même, dans ses Reflexions sur S. Luc.*

duplicité, fineſſe & artifice.

Qui pourroit exprimer les artifices & les adresses dont se servent la plûpart des hommes pour se surprendre les uns les autres ? *Vani filii hominum, mendaces filii hominum, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum.* Ils inventent, ils imaginent, & mettent tout en usage, quand il est question de leurs interêts, & de leurs propres avantages ; & tout leur est bon, pourvû que leur utilité s'y rencontre. Ce qui fait que cette conduite, toute injuste qu'elle est, a un si grand cours parmi le monde, c'est qu'il n'y a presque point de charité ; chacun regarde & cherche ce qui lui est propre, ne fait aucun scrupule de s'accommoder au préjudice de son prochain. *Le même.*

Les adresses & les soupleſſes, dont uſent la plûpart des hommes pour ſe ſurprendre les uns les autres. *Pſal. 61.*

MISERICORDE DE DIEU.

CONFIANCE EN CETTE MISERICORDE; Présomption de la misericorde ; défiance & deſeſpoir, &c.

AVERTISSEMENT.

LA misericorde de Dieu est un de ces sujets qui entrent presque dans tous les Discours de la Chaire ; c'est pourquoi il seroit trop vague, s'il n'estoit restreint à la fin, & à l'effet principal de la misericorde divine ; sçavoir au salut & à la conversion des Pecheurs ; & comme cette misericorde éclate & paroist particulierement à les prévenir & à les rechercher, à les solliciter & à les presser de retourner à Dieu, à les recevoir avec douceur, à leur pardonner avec joye les injures les plus atroces & les plus sanglans outrages qu'il en a reçus, à leur rendre son amitié, & à les remettre dans tous les droits dont ils estoient déchus, & à les combler ensuite de graces & de faveurs ; c'est à quoi nous nous bornerons dans ce traité, sans parler des autres bienfaits, qui sont autant d'effets & de preuves sensibles de cette même misericorde.

Il faut seulement remarquer que pour traiter ce sujet en Prédicateur, 1°. il ne faut pas seulement s'arrester à donner une haute idée de cette perfection de Dieu, qu'on ne la considere par rapport aux hommes qui sont le principal objet de sa misericorde. 2°. Qu'on doit tellement exciter les Auditeurs à y mettre leur confiance, qu'on leur fasse voir en même temps, l'abus que les Pecheurs en font ordinairement, par une présomption temeraire, qui les entretient dans leurs desordres, sous l'esperance d'en obtenir facilement le pardon. 3°. Comme la veritable confiance en la misericorde de Dieu est entre deux extrémitez également dangereuses, & également à craindre, l'une par excés, qui est la présomption, & l'autre

par défaut, qui est le desespoir; il faut garder un tel temperament, que le Pecheur en esperant en la misericorde, ne perde jamais la crainte de la justice.

Enfin, comme cette matiere est assez ample, il faut éviter de la confondre avec d'autres sujets qui y ont beaucoup de rapport, comme sont la confiance en Dieu pour tous les besoins de cette vie; la distribution des graces de Dieu, qui sont des marques & des effets de sa misericorde, &c. Ce sont des sujets separez dont nous avons parlé en leur lieu propre.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

1. POUR portet tous les hommes, & particulierement les grands pecheurs à avoir recours à la misericorde du Seigneur, j'ai dessein de vous en faire concevoir la grandeur, quoi qu'elle soit sans bornes, & infiniment plus grande que n'est la malice des hommes, & nos miseres qui en sont l'objet. C'est pourquoi, je ne puis, ce me semble, vous en donner une plus juste idée, que de vous en donner les dimensions, comme Saint Paul fait de la charité divine, qui est la même chose dans Dieu, ou s'il y a quelque difference, c'est notre esprit qui l'y met, & qui lui donne ce nom, entant que cette bonté & cette charité infinie a compassion de nos miseres, & nous accorde le pardon de nos crimes. Les dimensions donc de cette charité misericordieuse, sont marquées dans ces paroles de Saint Paul: *Ut possitis comprehendere quæ sit latitudo, longitudo, sublimitas & profundum.* C'est ce qui fera le partage de ce discours, & qui nous inspirera, je m'assure, de hauts sentimens de reconnoissance, & de crainte d'abuser de cette misericorde, & de lasser enfin la patience d'un Dieu. *Ad Eph. 3.*

La premiere dimension, est sa largeur & son étenduë, puisqu'elle s'étend à tous les pechez imaginables qu'elle pardonne, & à tous les pecheurs, qu'elle est toûjours prête de recevoir, quand ils y ont recours, dans le dessein de quitter leurs desordres. Considerez combien de pechez se sont commis, & se commettent tous les jours dans le monde; de combien d'especes; quel en est le nombre & l'énormité; la misericorde de Dieu s'étend sur tout cela, & ne s'épuise point; à combien de pecheurs a-t-il fait misericorde, & ne nous assure-t-il pas lui-même, qu'il est toûjours disposé à la faire, quand avec un cœur contrit & humilié ils auront recours à lui. Il les va rechercher lui-même au milieu de leurs desordres; il les rappelle de leurs égaremens, les reçoit, pour ainsi dire, à bras ouverts. Le Prophete Royal a bien raison de dire, que la terre est pleine de la misericorde du Seigneur; & l'Eglise d'ajoûter que de faire misericorde, c'est son propre caractere, & sa nature même. Il n'y a qu'un Dieu en effet, qui ait une patience à l'égard des pecheurs, que nul maître n'a envers ses serviteurs, & nul pere envers ses enfans n'auroit jamais.

La seconde dimension de cette divine misericorde, est sa longueur, qui n'est autre que cette longue patience, que l'Ecriture louë si souvent, & qui n'a point de pareille; car il attend les trente & quarante ans des pecheurs endurcis, rebelles à toutes ses graces, & les plus indignes de les recevoir; il ne se rebute point de les solliciter & de les attendre souvent, jusqu'à une extrême vieillesse, les souffrant violer impunément ses loix, & blasphémer son saint nom, & ne les abandonnant jamais tellement, qu'il ne leur laisse toûjours des graces de ressource, & des moyens de leur salut. Quelle misericorde! Mais combien ceux-là en sont-ils indignes, qui continuent de l'offenser sous ce prétexte, & qui dans la vûë que Dieu les a soufferts dans leurs desordres jusqu'à present, y veulent perseverer jusqu'à la fin, parce que Dieu n'a point fixé d'autre terme à sa misericorde que le temps de cette vie; c'est pourquoi ils esperent d'obtenir leur pardon, quand même ils auroient vécu des siécles entiers dans les crimes les plus abominables.

3°. Pour mesurer la misericorde de Dieu selon sa hauteur, il faut considerer le motif qui le porte à avoir compassion des pecheurs, & d'exercer sa misericorde envers ceux qui en sont quelquefois les plus indignes; car c'est ce qui la releve au-dessus de celle des hommes, de n'y être porté que par sa propre bonté, sans aucun interêt, & sans que les pecheurs de leur part, ayent aucun merite qui puisse attirer ses favorables regards: Au contraire lorsqu'ils ont merité les plus rudes coups de sa colere & de sa vengeance, cependant il les recherche avec autant d'empressement, que s'il avoit besoin d'eux; se reconcilie avec eux, fléchi par une larme, & par un soûpir, leur rend son amitié, & les rétablit dans tous les droits dont ils étoient déchûs. Reconnoissons cette bonté charmante, avoüons notre indignité, protestons que nous en serons reconnoissans pendant toute l'éternité: *Misericordias Domini in æternum cantabo.* *Psal. 88.*

4°. Nous pouvons reconnoître une espece de profondeur dans la misericorde de Dieu, par la comparaison que nous en pouvons faire avec la misericorde des hommes, laquelle est ordinairement superficielle, & n'a point de fond; elle se contente de paroles, & en vient rarement jusques aux effets. La plus parfaite est celle qui joint aux paroles de bons offices, & un secours considerable dans une pressante necessité. Telle est la misericorde de Dieu, qui est profonde en ce sens; de maniere qu'on peut l'appeller avec l'Apôtre le Pere des misericordes & de toute consolation: *Pater misericordiarum & totius consolationis.* Il ne s'est pas contenté de paroles, il en est venu jusques aux effets les plus surprenans; il s'est fait homme pour nous délivrer de nos miseres; il a offert tous les travaux de sa vie, & les souffrances de sa mort pour obtenir le pardon de nos crimes, & nous mettre en possession d'un bonheur éternel, &c. Ne devons-nous pas donc mettre notre confiance en cette divine misericorde? mais donnons-nous de garde d'en abuser par une temeraire présomption, &c. *2. ad Cor. 1.*

II. ON peut faire voir avec quelle bonté notre Dieu en use envers le pecheur, en quelque disposition qu'il se trouve.

1°. Comment dans sa fuite il court après lui, le recherche, l'invite, l'attend, le solli-

cite & le preſſe. 2°. Comme quand le pecheur retourne, Dieu vient au-devant de lui, le reçoit, le careſſe, lui rend ſon amitié, & le comble de bienfaits. *Pris du Pere de la Colombiere, Sermon ſur ce ſujet.*

III. 1°. Avec quelle patience admirable Dieu ſouffre les plus étranges égaremens des pecheurs, & attend leur retour quand ils ſe ſont éloignez de lui. 2°. Avec quel empreſſement il les prévient par ſes recherches, pour les ramener à lui. 3°. Avec quelle tendreſſe & quelle joye il les reçoit, quand ils ſont revenus à lui. *Monſieur la Font, Entretien pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

IV. J'ai deſſein de vous étaler dans ce diſcours les richeſſes infinies de la miſericorde de Dieu, comme parle l'Apôtre; mais ce ſera avec les précautions neceſſaires, afin que nous n'en abuſions pas. L'abus des choſes les plus ſalutaires étant ordinairement le plus dangereux, pour cela, je vous en ferai remarquer principalement trois effets, également capables de gagner nos cœurs, & de frapper nos eſprits.

Le premier, eſt l'ardeur & l'empreſſement avec lequel ce Dieu de bonté vient chercher les pecheurs juſques dans l'abîme de leurs crimes: mais ardeur & empreſſement, qui ſe change en indifference & en froideur, quand pour l'offenſer plus impunément, les pecheurs abuſent de ſa bonté, par une confiance préſomptueuſe.

Le ſecond, eſt ſa patience invincible à les ſouffrir, à attendre leur retour; mais patience qui ſe laſſe, quand on s'obſtine à perſeverer dans le peché par une vaine confiance en ſa miſericorde.

Le troiſiéme, eſt la douceur & la facilité avec laquelle il reçoit les pecheurs, lorſqu'ils ſe convertiſſent, & qu'ils retournent à lui de tout leur cœur; mais douceur & facilité, qui devient une rigueur inflexible & inexorable, pour ceux qui l'offenſent par un vain eſpoir d'en obtenir aiſément le pardon. Voilà, Chrétiens, trois conſiderations, capables d'un côté de ranimer l'eſperance des pecheurs, qui veulent ſe convertir; mais d'un autre côté bien propres à effrayer ceux qui préſument de la miſericorde de Dieu, & qui ſur ce prétexte temeraire, perſeverent dans leurs pechez. *L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans ſon Avent.*

V. On peut conſiderer la confiance en la miſericorde de Dieu comme un moyen ou comme un obſtacle à la converſion du pecheur.

1°. Comme un moyen, parce que c'eſt elle qui fait toutes les converſions, qui nous y invite, qui nous y anime; mais pour cela elle doit avoir les conditions neceſſaires. La premiere, qu'elle procede d'une vive foi de la bonté & de la miſericorde du Sauveur, qui ne veut point la mort du pecheur; mais au contraire, que tous les hommes ſoient ſauvez. La ſeconde, qu'elle ſoit accompagnée d'un vrai deſir de ſon ſalut; autrement elle ne ſeroit pas efficace, mais un ſimple mouvement ſans effet: puiſqu'il eſt impoſſible d'eſperer efficacement un bien, ſi on ne le deſire. La troiſiéme, qu'elle ſuppoſe toûjours une volonté efficace de quitter le peché, n'étant pas raiſonnable que Dieu faſſe miſericorde à un homme qui perſiſte volontairement dans le deſſein de l'offenſer. 2°. Comme un obſtacle, parce que c'eſt elle qui empêche la plûpart des pecheurs de ſe convertir, & qui les fait toûjours differer. *Le Pere d'Orleans, Tome 1.*

VI. Sur les cauſes de la défiance de la miſericorde de Dieu, qui ſont autant de tentations dangereuſes qu'il faut combattre, quand on veut tout de bon ſe convertir.

La premiere, vient de la part de la juſtice divine, qu'on craint de ne pouvoir fléchir. La ſeconde, eſt celle qui naît de l'embarras d'une conſcience, qu'on craint de ne pouvoir débroüiller ni éclaircir. La troiſiéme, eſt celle que produit la vûë de ſa propre foibleſſe, qu'on ſe défie de ne pouvoir vaincre. Dans la premiere, Dieu paroît au pecheur comme tout-à-fait inacceſſible; c'eſt une défiance de ſa miſericorde. Il faut raſſurer le pecheur ſur ce point, en lui faiſant voir que Dieu eſt tout prêt à le recevoir. Dans la ſeconde, il faut lui montrer que c'eſt une difficulté chimerique, & une défiance de ſa bonté, parce qu'il n'exige de nous, que de faire ce que nous pouvons. La troiſiéme, eſt une défiance de ſon ſecours, qu'il faut vaincre par l'eſperance qu'il ne nous abandonnera point. *Le même.*

VII. On peut montrer qu'il faut éviter les deux extrêmitez qui ſont à craindre dans la confiance en la miſericorde de Dieu. La premiere, eſt de trop eſperer; la ſeconde, d'eſperer trop peu. Trop eſperer, c'eſt préſumer de la miſericorde de Dieu; eſperer trop peu, c'eſt s'en défier. 1°. Il faut combattre cette préſomption dans la premiere Partie; 2°. & cette défiance dans la ſeconde.

VIII. 1°. Combien Dieu eſt miſericordieux à l'égard des pecheurs, qu'il appelle, qu'il recherche, qu'il attend, & qu'il reçoit avec une bonté inconcevable. 2°. Avec quelle confiance les pecheurs doivent recourir à la miſericorde de Dieu.

IX. Il ne faut pas tellement s'arrêter à penſer que le Fils de Dieu eſt miſericordieux, & qu'il eſt venu pour ſauver les hommes, qu'on ne ſe ſouvienne qu'il eſt juſte, & qu'il viendra pour nous juger un jour.

Dans cette vûë & dans cette penſée, 1°. Il ne faut jamais ſeparer la miſericorde de la juſtice, afin d'eſperer en craignant: *Cum timore & tremore ſalutem veſtram operamini.* 2°. Il ne faut point non plus ſeparer la juſtice de la miſericorde, afin de craindre, & de ne pas tomber dans la défiance. Ainſi notre confiance ſera ſans preſomption, & notre crainte ſans deſeſpoir.

X. 1°. Les démarches obligeantes que fait la miſericorde de Dieu pour ſauver le pecheur; ſçavoir, de le prévenir par ſes graces, & de le rechercher lorſqu'il eſt le plus éloigné de lui. De lui ôter l'appui & l'eſperance qu'il avoit aux créatures, afin de lui faciliter le retour à Dieu, n'ayant plus d'obſtacles qui l'arrêtent & qui le retiennent. Et enfin, de lui faire goûter les douceurs qui ſont au ſervice de Dieu, après avoir éprouvé les amertumes inſeparables du ſervice du monde. 2°. La fidelité & la correſpondance que le pecheur doit apporter de ſon côté aux bontez & aux miſericordes de Dieu à ſon égard; ſçavoir, de ne pas être ſourd à la voix de Dieu qui l'appelle, & ne point reſiſter à ſes graces: de ne pas abuſer de cette bonté, en la faiſant ſervir de prétexte pour differer de jour en jour, & continuer cependant ſes deſordres. Enfin, de s'attacher inſeparablement à lui, par amour, & par reconnoiſſance.

XI. 1°. La miſericorde divine nous appelle, nous invite, nous preſſe de recourir à elle;

elle veut donc notre converſion, & notre ſalut : Premiere propoſition. 2°. Cette miſericorde prétend, que preſſez du deſir de notre ſalut, nous allions à elle; il faut donc que nous voulions nous-mêmes notre converſion & notre ſalut. *Pris du Dictionnaire Moral.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Auguſtin, *lib. de vita Chriſtiana, c. 5.* montre qu'il ne faut pas ſe tenir en aſſurance ſur ce que Dieu differe à punir les pecheurs.

Le même, *in Pſalm.* 144. montre que la trop grande confiance en la miſericorde de Dieu, & le deſeſpoir ſont également à craindre à un pecheur.

Le même, *lib. de Catechizandis rudibus*, invective contre ceux qui ſous prétexte d'obtenir miſericorde perſeverent dans leurs deſordres.

Le même, *Tract. 13. in Joann.* montre que le trop de confiance & le deſeſpoir tariſſent également la ſource des miſericordes de Dieu.

Le même, *Serm. 71. de diverſis*, montre que l'Incarnation du Verbe eſt le grand ouvrage de la miſericorde de Dieu.

Le même, *in Pſalm.* 58. Sermon 2. expliquant ces paroles : *Deus meus, miſericordia mea*, montre que Dieu eſt tout miſericorde à l'égard des hommes.

Le même, *in Pſalm.* 102. montre la patience de Dieu à ſouffrir les pecheurs.

Le même, *Tract. 36. in Joan.* montre que Dieu exerce toûjours ſa miſericorde avant ſa juſtice.

Saint Jerôme, *l. 8. in cap. 26. Iſaiæ*, expliquant ces paroles : *Indulſiſti Domine, indulſiſti genti, &c.* montre l'abus que les pecheurs ont toûjours fait de la miſericorde de Dieu, *& l. 2. in cap. 6. Oſeæ.*

Le même, *l. 5. in cap. 16. Ezech.* montre que la colere n'eſt point naturelle à Dieu : mais que de ſa nature il eſt porté à la clemence & à la miſericorde.

Saint Gregoire, *lib. 6. Moral. c. 4.* expliquant ces paroles du ch. 24 de Job. *Dedit ei Deus locum pœnitentiæ, & ille abutitur eo in ſuperbiam*, parle de l'abus qu'on fait ordinairement de la miſericorde de Dieu.

Le même, *Homil. 9. in Evang.* examine cette parole du Prophete Royal : *Deus meus, miſericordia mea*, & fait voir la grande confiance que ce ſaint Roi avoit en la divine miſericorde.

Le même, *l. 5. in Reg.* montre qu'il faut qu'un pecheur ſe confie tellement en la miſericorde de Dieu, qu'il n'en préſume jamais.

Le même, *l. 2. in Reg.* fait un long diſcours ſur la préſomption de la miſericorde de Dieu.

Le même, ſur le ſixiéme Pſeaume Penitentiel, rapporte pluſieurs exemples de la miſericorde de Dieu.

Le même, *Homil. 20. in Ezechielem*, fait voir que Jeſus-Chriſt eſt une ſource de miſericorde, & rapporte toutes les occaſions où il l'a exercée.

Origene, *l. 2. ſuper Epiſt. ad Roman.* expliquant ces paroles : *An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis contemnis ?* montre que ces richeſſes de patience & de longanimité conſiſtent à ſouffrir les pecheurs.

Le même, *l. 7. in eandem Epiſt.* en expliquant cette patience de Dieu, en fait voir la grandeur.

Saint Chryſoſtome, *Sermon. de Adam, Sodomitis, & Achab*, fait voir combien de fois Dieu a uſé de miſericorde envers les plus grands pecheurs.

Le même, *Homil. 2. in Pſalm.* 50. expliquant ces paroles : *Miſerere mei Deus, ſecundum magnam miſericordiam tuam*, fait voir la grandeur de la miſericorde de Dieu.

Le même, ou l'Auteur imparfait ſur Saint Matthieu, expliquant ces paroles : *Quoties volui congregare filios tuos, ſicut gallina, &c.* dit qu'il ſemble que Dieu ne ſoit pas tant irrité pour avoir été offenſé par les crimes des hommes, que de ce qu'il eſt obligé de punir, & de perdre ceux qui l'offenſent.

Le même, *l. 1. de Providentia Dei*, montre qu'on ne peut comprendre, ni expliquer la grandeur de la miſericorde de Dieu.

Le même, *Sermon. 1. de Elia*, prend le parti de la miſericorde de Dieu, contre la ſeverité dont Elie vouloit qu'on uſât envers les rebelles.

Le même, Tome cinquiéme, Homelie 60. montre que Dieu eſt toûjours miſericordieux, même quand il punit le plus ſeverement.

Le même, Sermon 14. ſur Saint Matthieu, montre qu'il faut toûjours avoir recours à la miſericorde de Dieu.

Saint Baſile, *Homil. 8. in Pſalm.* 32. expliquant ces paroles : *Diligit miſericordiam & judicium*, montre que Dieu fait toûjours marcher la miſericorde avant la juſtice.

Le même, *in Homil. exhort. ad Baptiſmum*, montre que la miſericorde de Dieu eſt toûjours prête à recevoir le pecheur qui y a recours.

Saint Fulgence, *de Fide, ad Petrum Diaconum, c. 3.* montre en quel danger eſt celui qui demeure dans ſon peché, ſur une temeraire confiance en la miſericorde de Dieu.

Saint Auguſtin, *in Pſalm.* 102. fait voir combien Dieu eſt miſericordieux, par cela même qu'il nous appelle à la penitence par toutes ſortes de voyes.

Saint Chryſologue, *Sermon. 1. de filio prodiguo*, fait voir une image de la tendreſſe de Dieu envers les pecheurs, dans la maniere dont l'enfant prodigue eſt reçu de ſon pere.

Origene, *Homil. 1. ſuper cap. 1. Jeremiæ*, montre que Dieu eſt infiniment plus porté à faire miſericorde, qu'à punir.

Saint Bernard, *Sermon. 5. in vigil. Nativit.* rend raiſon pourquoi Dieu s'appelle Pere des miſericordes.

Le même, *Sermon. 16. in Cantic.* expliquant ces paroles d'Iſaïe : *Ut prædicarem captivis indulgentiam, &c.* montre combien le Fils de Dieu eſt doux & miſericordieux.

Saint Pierre Damien, *Serm. de Sancto Martino*, exhorte les pecheurs de recourir à la miſericorde de Dieu.

Saint Anſelme, *l. 2. Cur Deus homo, c. 2. & 9.* parle de la miſericorde divine.

Saint Antoine de Padouë, *in Dominic. 4. Quadrag.* montre qu'il ne faut jamais deſeſperer de la miſericorde de Dieu.

Saint Thomas de Villeneuve, *tract. de Adventu*, montre que la grandeur de nos pechez ne doit jamais nous jetter dans le deſeſpoir.

Taulere, *apud Bloſium de Conſol. puſillan.*

Les Livres ſpirituels, & autres.

Loüis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs, ch. 10. fait voir la grandeur de la miſericorde divine dans un Dieu fait homme,

& chargé de nos pechez.

Le même, dans le Memorial, ch. 2. §. 3. fait voir que la miſericorde de Dieu paroît avec plus d'éclat, & plus ſouvent, que ſes autres perfections.

Le Pere Loüis François d'Argentan, Capucin, dans ſes Conferences Theologiques & ſpirituelles, Confer. 20. de la miſericorde de Dieu.

Le Pere Chahu, dans la Science du Salut, traité troiſiéme de la pourſuite du bien, ch. & art. 1 parle amplement de la miſericorde de Dieu.

Le Pere Antoine de Saint Martin de la Porte, dans les conduites de la Grace, part. 1. premiere verité, huitiéme preuve.

Le Pere Leſſius, dans ſes Opuſcules, a un traité de la miſericorde de Dieu, ſur le plan duquel le Pere Maucorps a fait en françois ſon 12. diſcours des Perfections divines.

Dans les Opuſcules du Cardinal Bellarmin, traduits par le Pere Brignon, Tome 1. des degrez pour élever ſon eſprit à Dieu, le 14. degré eſt la miſericorde de Dieu.

Le Pere Cheminais, dans ſes Sentimens de Pieté, donne une belle idée de la miſericorde de Dieu dans l'enfant prodigue.

Le Pere Nepveu, Tome 1. de ſes Reflexions Chrétiennes, Reflexion pour le 28. de Fevrier.

Le même, Tome 3. Reflexion pour le 20. jour de Juillet, & pour le 16. jour de Septembre.

Le même, dans la maniere de ſe préparer à la mort, 15. verité, qu'un veritable Chrétien ne doit point craindre la mort.

Dans le livre intitulé, les Souffrances de Jeſus-Chriſt pendant ſa Paſſion, traduit par le Pere Alleaume, 46. ſouffrance, il eſt montré combien le deſeſpoir de Judas fut ſenſible au Fils de Dieu.

Monſieur Tiberge, dans ſa Retraite ſpirituelle, troiſiéme jour, ſeconde lecture, donne un modele de la miſericorde de Dieu dans la parabole de l'enfant prodigue, qu'il étale fort au long, & qui a bien du rapport à l'explication & la paraphraſe qu'en a faite le Pere Cheminais dans ſes Sentimens de Pieté.

Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de religion & de morale, Tome troiſiéme.

Monſieur Joli, Prône pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Les Prédicateurs recens, qui ont fait des Sermons ſur ce ſujet.

Le Pere d'Orleans, Tome 1. Sermon ſur la Confiance en Dieu, & ſur l'uſage qu'on en doit faire.

Monſieur Sarrazin, Tome 1. de ſon Avent, diſcours 10.

Le Pere Duneau, Sermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le même, dans l'Avent, pour le ſecond Dimanche.

Monſieur la Font, Entretien pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere de la Colombiere, Tome quatriéme, Sermon ſoixante-ſixiéme.

Le même, dans ſes Reflexions Chrétiennes, parle encore ſur la miſericorde de Dieu envers les pecheurs.

Monſieur Biroat, dans ſon Avent, diſcours ſeptiéme.

Le Pere Maſſon, Prêtre de l'Oratoire, Sermon cinquiéme de ſon Avent.

Monſieur l'Abbé de Monmorel, Homelie ſur l'Evangile du 21. Dimanche après la Pentecôte.

Dans le Dictionnaire Moral, *titre de la Miſericorde*, il y a deux Sermons, avec pluſieurs Reflexions ſur ce ſujet.

Eſſais de Sermons, pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere Girouſt, dans ſon Avent, neuviéme prétexte, Sermon ſur l'eſperance Chrétienne.

L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, Sermon cinquiéme de l'Avent, où il parle de la miſericorde de Dieu, & de la vaine & préſomptueuſe confiance qu'on y a.

Ceux qui ont fait des Recueils ſur ce ſujet.

Le Pere Loüis de Grenade, dans ſes Lieux Communs, *titulo Deſperatio.*

Buſæus, *in Panario, titulo Præſumptio.*

Lohner, *in Bibliotheca manuali, titulo Miſericordia.*

Labatha, *in theſauro, titulo Miſericordia.*

Tous ceux qui traitent de la penitence, & de la converſion du pecheur, parlent auſſi de la miſericorde de Dieu à le recevoir.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Deus, miſericors & clemens, faciens miſericordiam in millia, his qui diligunt me, & cuſtodiunt præcepta mea. Exod. 34.

Dieu, qui ſuis plein de compaſſion & de clemence, & qui fais ſentir ma miſericorde juſqu'à mille generations, à ceux qui m'aiment, & qui obſervent mes commandemens.

Deus, miſericors & clemens, patiens, & multæ miſerationis. Ibid.

Dieu miſericordieux & clement, patient, riche en miſericorde.

Univerſæ viæ Domini, miſericordia & veritas. Pſalm. 24.

Toutes les voyes du Seigneur ne ſont que miſericorde & verité.

Sperantem in Domino miſericordia circumdabit. Pſalm. 31.

Celui qui eſpére au Seigneur ſera environné de ſa miſericorde.

Oculi Domini ſuper metuentes eum, & in eis qui ſperant in miſericordia ejus. Pſalm. 32.

Les yeux du Seigneur ſont ſur ceux qui le craignent, & ſur ceux qui mettent leur eſperance en ſa miſericorde.

Corroboravit miſericordiam ſuam ſuper timentes ſe. Pſalm. 102.

Il a affermi ſa miſericorde ſur ceux qui le craignent.

Quomodò miſeretur pater filiorum, miſertus eſt Dominus timentibus ſe. Ibid.

De même qu'un pere a une compaſſion pleine de tendreſſe pour ſes enfans, auſſi le Seigneur eſt touché de compaſſion pour ceux qui le craignent.

Deus meus, miſericordia mea. Pſalm. 58.

Mon Dieu, ma miſericorde.

Domine in cœlo miſericordia tua. Pſalm. 35.

Seigneur, votre miſericorde eſt dans le ciel.

Magna eſt ſuper cœlos miſericordia tua. Pſalm. 107.

Votre miſericorde, Seigneur, eſt étenduë au-deſſus des cieux.

Miſerator & miſericors Dominus: patiens, & multùm miſericors, & miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus. Pſalm. 144.

Le Seigneur eſt clement & miſericordieux; il eſt patient, & rempli de miſericorde, & ſes miſericordes s'étendent ſur toutes ſes œuvres.

Misericordiâ tuâ Domine plena est terra. Psalm. 118.

Seigneur, la terre est toute remplie des effets de votre misericorde.

Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit? Psalm. 129.

Si vous observez, Seigneur, exactement nos iniquitez, Seigneur, qui subsistera devant vous?

Misericordiam, & judicium cantabo tibi Domine. Psalm. 100.

Je chanterai, Seigneur, devant vous, votre misericorde, & votre justice.

Misericordias Domini in æternum cantabo. Psalm. 88.

Je chanterai éternellement les misericordes du Seigneur.

Miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam tuam. Psalm. 50.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! selon votre grande misericorde.

Suavis Dominus universis, & miserationes ejus super omnia opera ejus. Psalm. 144.

Le Seigneur est bon envers tous, & ses misericordes s'étendent sur toutes ses œuvres.

Erravi, sicut ovis, quæ periit: quære servum tuum. Psalm. 118.

J'ai erré comme une brebi qui s'est perduë, cherchez votre serviteur.

Misereris omnium, quia omnia potes, & dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. Sapient. 11.

Vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout: & vous dissimulez leurs pechez, afin qu'ils fassent penitence.

O quàm bonus, & suavis est Domine spiritus tuus in omnibus! ideòque eos, qui exerrant, corripis, & de quibus peccant, admones & alloqueris, ut relictâ malitiâ, credant in te Domine. Sapient. 12.

O Seigneur, que votre esprit est bon, & qu'il est doux dans toute sa conduite! c'est pour cela que vous châtiez ceux qui s'égarent, & que vous les avertissez des fautes qu'ils commettent, & que vous les instruisez, afin que se separant du mal, ils croyent en vous.

Quàm magna misericordia Domini, & propitiatio illius convertentibus ad se! Eccli. 17.

Combien grande est la misericorde du Seigneur, & le pardon qu'il accorde à ceux qui se convertissent à lui!

Ne dixeris: Peccavi, & quid mihi accidit triste? Altissimus enim est patiens redditor. Eccli. 5.

Ne dites point: J'ai peché, & que m'est-il arrivé de mal? car le Tres-Haut est lent à punir les crimes.

Ne dicas: Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur; misericordia enim, & ira ab illo citò proximant, & in peccatores respicit ira illius. Ibidem.

Ne dites pas: La misericorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes pechez: car son indignation est prompte, aussi-bien que sa misericorde, & il regarde les pecheurs dans sa colere.

Expectat Dominus ut misereatur vestri: & ideò exaltabitur parcens vobis. Isaiæ 30.

Le Seigneur attend, afin de faire misericorde, & il signalera sa gloire en vous pardonnant.

Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti: quia non defecerunt miserationes ejus. Thren. 3.

C'est un effet de la misericorde du Seigneur que nous ne sommes pas entierement détruits, parce que ses misericordes sur nous n'ont point cessé.

Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius à via sua, & vivat. Ezech. 33.

Je ne veux point la mort de l'impie; je veux plûtôt qu'il se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voye, & qu'il vive.

Cùm averterit se impius ab impietate suâ, quam operatus est, vitâ vivet, & non morietur. Ezech. 18.

Lorsque l'impie se sera détourné de l'impieté où il avoit vêcu, il vivra certainement, & ne mourra point.

Pius & misericors est Deus, & remittet in die tribulationis peccata. Eccli. 2.

Dieu est plein de bonté & de misericorde, il pardonne les pechez au jour de l'affliction.

In charitate perpetuâ dilexi te, ideò attraxi te, miserans. Jerem. 31.

Je vous ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi je vous ai attiré à moi, par la compassion que j'ai eu de vous.

Vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de viâ suâ malâ: & misertus est Deus super malitiam, quam locutus fuerat ut faceret eis, & non fecit. Jonæ 3.

Dieu considera leurs œuvres, il vit qu'ils s'étoient convertis en quittant leur mauvaise vie, & la compassion qu'il eut d'eux, l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avoit resolu de leur faire.

Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis. Habacuc. 3.

Quand vous serez en colere, Seigneur, c'est alors que vous vous souviendrez de votre misericorde.

Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos, oriens ex alto. Luc. 1.

Par les entrailles de la misericorde de notre Dieu, par lesquelles il nous a visitez d'enhaut.

Venit Filius hominis quærere, & salvum facere quod perierat. Luc. 19.

Le Fils de l'homme est venu pour chercher & sauver ce qui étoit perdu.

An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis contemnis? Ad Roman. 2.

Est-ce ainsi que vous mépriſez les richesses de la bonté, de la tolerance, & de la longue patience de Dieu?

Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. Ad Roman. 5.

Où il y a eu une abondance de peché, Dieu a répandu une surabondance de grace.

Deus autem, qui dives est in misericordia. Ad Ephes. 2.

Dieu qui est riche en misericorde.

Sustinuit in multa patientia, vasa iræ, apta in interitum. Ad Roman. 9.

Dieu souffre avec une patience extrême, les vases de de colere préparez pour la perdition.

Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire. 2. Petri, c. 3.

Dieu vous attend avec patience, ne voulant point qu'aucun perisse.

Superexaltat misericordia judicium. Jacobi 2.

La misericorde s'éleve au-dessus de la rigueur du jugement.

Non ex operibus justitiæ, quæ fecimus nos, sed secundùm suam misericordiam salvos nos fecit. Ad Titum 3.

Dieu nous a sauvez, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa misericorde.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

La misericorde de Dieu envers Adam.

COmme de tout temps l'homme a été fragile, de tout temps la misericorde a été prompte à le rechercher: A peine est-il créé, qu'il tombe; mais à peine est-il tombé, que la misericorde le recherche: *Adam ubi es?* Adam où êtes-vous? La justice vouloit que venant de recevoir des marques si éclatantes & si sensibles de la bonté de Dieu, il fût entierement

tiérement anéanti, à cause de son ingratitude; Oüi, dit Saint Chrysostome, *Justitiæ ratio hoc exigebat*; c'étoit un ordre que l'équité exigeoit de la Sagesse de Dieu. Mais Dieu n'écoute alors ni sa justice, ni sa colere; il ne consulte que sa bonté. Il s'approche d'Adam, comme le Medecin fait d'un malade; il n'use point de reproche; il l'aborde doucement; il lui parle seul à seul, & comme à un ami qui est tombé dans une grande disgrace. Il l'appelle par son nom, qui est une marque d'amitié.

Exemple de la misericorde de Dieu dans la construction de l'Arche de Noe.

Dieu voulut que la construction de l'Arche qui dura cent ans, fût comme une voix & une prédication continuelle, qui avertît les hommes de ce qu'ils devoient craindre; sa bonté qui ne punit les hommes qu'à regret, & qui est lente à châtier les coupables, parce qu'il ne se plaît pas dans leur perte, leur donna ce long espace de temps pour rentrer en eux-mêmes. Il voulut apprendre aux hommes quelle douceur & quelle patience ils doivent avoir envers les méchans qui peuvent devenir bons, lorsqu'ils voyent que Dieu les souffre pendant cent ans, quoi qu'il fût seur qu'ils ne se convertiroient point; *Dat pœnitens spatium, ut nostram patientiam exerceat, & informat exemplo suo, &c.*

S. Augustin. l. de catechis. rudibus, c. 19.

Misericorde de Dieu qui paroît dans la justice même qu'il exerça sur Sodome & sur Gomorrhe.

Dieu communique à Abraham le dessein qu'il a de perdre les infames villes de Sodome & de Gomorrhe, bien moins pour lui faire une confidence, que pour l'engager à demander grace pour ces miserables, & arrêter les effets de sa colere: Aussi Abraham qui penetroit le dessein de Dieu, ne manque pas d'y entrer, & l'engage à lui donner parole, que s'il trouvoit dix justes dans ces villes, il pardonneroit à tous les autres en leur consideration: De maniere que quand Dieu se voit obligé malgré lui de punir, vous diriez qu'il souffre le mal qu'il veut faire, tant il est vivement touché. Quoi, dit-il, penetré d'une vive douleur, me verrai-je contraint de détruire l'homme que j'ai créé? *Tactus dolore cordis intrinsecus, Delebo, inquit, hominem, quem creavi.*

Genes. 6.

Sentimens de Moïse envers la misericorde de Dieu.

Il est rapporté dans l'Exode, que Moïse après avoir passé la mer rouge, & conduit heureusement les Israëlites à travers les flots, où les Egyptiens se noyerent, considerant du côté du desert l'autre bord tout couvert de corps morts des Egyptiens qui avoient été engloutis; il leur fit élever les yeux & les mains au ciel, & chanter un cantique en action de graces & de loüanges à Dieu qui les avoit sauvez par un miracle éclatant de sa puissance, après les avoir par un autre miracle de sa bonté, & de sa misericorde tirez de la servitude de l'Egypte: *Cantemus Domino; glorioſe enim magnificatus est.* Voilà les sentimens où un pecheur, que Dieu a long-temps attendu, devroit entrer, quand il pense qu'il a passé tant d'années dans l'oubli de Dieu & de son salut, & évité par la misericorde de Dieu, tant de hazards, & d'écueils, où tant d'autres ont fait naufrage; que Dieu l'a épargné, en lui donnant le temps de faire penitence, qu'il a retranché à tant d'autres, qui ont été enlevez de ce monde, par une mort précipitée, & par un effet redoutable de sa justice.

Exod. 15.

Misericorde de Dieu envers les Ninivites.

Que seroit devenu le peuple de Ninive, si la misericorde divine ne lui avoit donné quarante jours de délai? Mal-à-propos Jonas s'en scandalise; voici ce qu'on lui répond: *Vous vous fâchez de ce qu'un lierre qui ne vous avoit coûté aucune peine, étant né en une nuit, est mort la nuit suivante: & moi je ne pardonnerois pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de six-vingt mille personnes, qui sont l'ouvrage de mes mains.* Le serviteur est impatient, dit un grand Saint, & le Maître ne précipite rien. Le serviteur demande que ce peuple perisse, parce qu'il a peché, & le Maître attend qu'il fasse penitence de ses pechez, pour avoir lieu de les lui remettre.

Jona 4.

L'exemple de Manassés & de son fils Amon montre que nous devons toûjours esperer de la misericorde de Dieu, & craindre sa justice. *4. Regum 21.*

Ecoutons ce que l'Ecriture nous dit de deux Princes, dont le sort a été bien different, quoi que fort semblable dans leur déreglement. Manassés, après avoir passé toute la vie dans le libertinage, le crime, & l'impieté, déteste son peché, & obtient du Seigneur la grace qu'il lui demande. *Son fils Amon marcha dans toutes les voyes, par lesquelles ce Prince avoit marché, il revera les mêmes abominations que son pere avoit reverées, & il les adora comme lui.* Mais il perd subitement la vie à la fleur de son âge, se promettant peut-être qu'à l'exemple de son pere, il finiroit, comme lui, dans la penitence. Que l'exemple de ces deux Rois, que le Saint Esprit nous met devant les yeux pour notre instruction, nous apprenne donc à esperer toûjours en la misericorde de Dieu, quelque pecheurs que nous soyons, & que nous puissions être, dès que nous retournons sincerement à lui: & à apprehender sa justice vengeresse, dès-lors que nous perseverons tranquillement dans le peché, sous prétexte qu'il nous reste encore une longue carriere à fournir, & qu'un seul moment peut suffire pour demander, & pour obtenir pardon des crimes les plus énormes.

Exemple de la misericorde du Sauveur dans la vocation de Saint Matthieu & de Zachée.

Saint Matthieu entraîné par le desir des richesses, avoit pris un de ces emplois lucratifs, par le moyen desquels l'on s'engraisse du sang du peuple: Dans cette situation, nulle pensée de salut, de perfection, d'éternité, des biens du ciel; son unique but étoit d'amasser tresors sur tresors; ses vûës se bornoient entierement à la terre. JESUS passe exprés devant lui, il l'envisage assis dans son bureau; il lui commande de le suivre: *Veni, & sequere me.* Quelle misericorde! il lui fait abandonner un emploi si dangereux, & en fait un Apôtre. Pour Zachée, il vivoit selon les maximes du siécle; c'est-à-dire, qu'ennemi de ces débauches outrées, & de ces friponneries grossieres, qui deshonorent devant les hommes, il aimoit le luxe, la vanité, le jeu, les plaisirs, & en un mot ce qui accompagne pour l'ordinaire une fortune aisée. S'il avoit desiré avec passion voir Jesus-Christ, la curiosité seule y avoit part: Cet Homme-Dieu passoit pour un grand Prophete, pour un homme extraordinaire; il est naturel de connoître du moins de vûë un homme de ce caractere. Jesus le distingue au milieu de la foule, il l'envisage, il s'invite à loger chez lui, & il le met au nombre de ses Disciples. Quel exemple de misericorde envers un homme qui meritoit si peu cette grace! Mais c'est que ce Dieu de misericorde étoit venu chercher les pecheurs.

Matth. 9.

Sa clemence & sa douceur envers la femme adultere.

Une femme adultere venoit d'être surprise dans son crime; elle ne pouvoit éviter la mort, puisque la Loi de Moïse étoit sur cela formelle & positive, pour peu que les Scribes l'accusassent dans les formes devant ses juges naturels; & cette impudique malgré son peché, malgré le danger où elle se trouvoit, paroissoit insensible, & loin d'employer le

secours de Jesus, à qui elle avoit été amenée, à peine lui avoit-elle dit un mot, Jesus est le premier à l'interroger, à entreprendre sa défense, & à l'absoudre.

Sa misericorde envers Saint Pierre.

Saint Pierre oubliant les avis de son cher Maître, s'étoit précipité dans la plus abominable de toutes les infidelitez. Il avoit protesté avec serment de n'avoir jamais été un de ses Disciples; il l'avoit renié jusqu'à trois fois; son aveuglement, son obstination, son égarement n'auroient fait qu'augmenter, si Jesus ne l'avoit prévenu par un regard plein de bonté & de misericorde. Tout occupé qu'il étoit à répondre au Grand Prêtre de la Synagogue, il voulut encore par cette voix muette, l'assurer qu'il l'aimoit, & qu'il songeoit à lui.

Sa misericorde paroit dans le pardon qu'il accorde à Madelaine.

Comme Madelaine est proposée aux fideles comme le modele le plus parfait d'une ame penitente, elle est aussi l'exemple le plus authentique & le plus admirable de la misericorde du Sauveur. Ce n'est pas ici le lieu de faire voir combien elle s'en étoit rendue indigne par son libertinage, quels qu'ayent été les pechez qui lui avoient donné le nom de pechereſſe; mais il semble qu'elle n'ait été connuë, sous ce nom, de toute la ville de Jerusalem, que pour faire mieux connoître la grandeur de la misericorde de celui qui étoit venu chercher, & sauver les plus grands pecheurs. Cette fameuse pechereſſe donc ne se fut pas plûtôt jettée aux pieds du Sauveur, que ses yeux se changerent en deux sources de larmes, où elle noya tous ses crimes. O que ses larmes furent éloquentes, & que les soûpirs qui les accompagnoient furent puissans! Elle n'eut pas besoin de parler pour obtenir sa grace; il n'y a point d'éloquence plus persuasive que celle des larmes; c'est le langage du cœur, & l'éloquence des Saints, laquelle peut tout auprès de Dieu; mais ce qui fait à mon sujet, c'est que le Dieu des misericordes entendit ce langage, l'assura du pardon de ses pechez, & que là où le peché avoit abondé, la grace du Redempteur se répandit avec tant de profusion, qu'elle devint ensuite un modele de penitence, d'un ardent amour de son Dieu, & d'une éminente sainteté, qui l'a égalée aux ames les plus pures, & les plus innocentes.

Misericorde du Sauveur envers Saint Paul. *Ad Gal.* I.

On sçait en quelle disposition étoit Saint Paul avant sa conversion; il nous l'apprend lui-même: *Supra modum persequebar Ecclesiam.* Je persecutois l'Eglise avec tant de violence, que j'en ai horreur toutes les fois que j'y pense. J'avois le feu dans les yeux, la haine & la vengeance dans le cœur; je ne respirois que menaces & que carnage. Qui eût crû que la misericorde divine eût choisi ce moment pour l'appeller? Ce fut alors néanmoins qu'il se vit environné de lumiere, & qu'il entendit une voix qui lui dit: *Saul, Saul, pourquoi me persecutes-tu*; c'est contre moi que ta rage se tourne? Ce ne fut pas sans miracle que cette voix se fit entendre à Saint Paul; mais ce fut un miracle de misericorde de le venir chercher, & de l'appeller lorsqu'il étoit le plus animé contre lui, de le choisir pour en faire d'un persecuteur son grand Apôtre, & une des plus fermes colomnes de son Eglise.

Il n'y a eû que le desespoir de Judas qui ait empêché la misericorde du Sauveur.

Judas; helas! en prononçant seulement ce nom, je vous fais la peinture du pecheur le plus perfide, le plus exécrable, le plus endurci, qui ait paru sur la terre. Ainsi vous n'avez garde de vous figurer que ce traitre ait recherché son Dieu & son Sauveur, & lui ait demandé pardon, qu'il eût obtenu, s'il eût imploré sa misericorde. Judas, dis-je, au plus fort de sa passion, a vû Jesus lui laver les pieds, le traiter d'ami, & de cher Disciple, l'embrasser, le baiser. Hé, quoi! ne sont-ce pas là des marques éclatantes de la bonté, de la clemence, & de la misericorde du Sauveur, dont rien n'a été capable de tarir la source que le desespoir de ce malheureux, qui ne s'est perdu que parce qu'il n'a pas voulu y avoir recours.

Paraboles de l'Evangile, qui marquent la grandeur de la misericorde de Dieu.

Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté pendant qu'il a vécu sur la terre, d'exercer continuellement sa misericorde envers les pecheurs, il leur a encore voulu faire concevoir par plusieurs paraboles combien elle est grande, & de facile accés, afin de les exciter à y avoir recours. En voici quelques-unes des principales.

La premiere, est celle d'un Pasteur qui a cent brebis, dont l'une s'égare, & se perd; ce Pasteur laisse toutes les autres dans le desert, pour courir après celle qui s'est perduë, & s'il la trouve, il la charge sur ses épaules, la ramene au troupeau, plus joyeux de l'avoir retrouvée, que de n'avoir pas perdu les autres qui étoient demeurées au desert. C'est ainsi, ajoûte l'Evangile, que les Anges se réjoüissent au ciel, de la conversion d'un pecheur, plus que des justes, qui n'ont pas besoin de penitence.

La seconde parabole, est celle d'un serviteur qui étoit redevable à un Prince de la somme de dix mille talens; mais ce serviteur n'ayant pas le moyen de payer une si grosse somme, se jetta aux pieds de son Souverain, pour lui demander un peu de délai, afin de lui donner le moyen de le satisfaire. Mais ce Prince jugeant bien que l'exécution en seroit impossible, lui remit liberalement toute la dette, touché de compassion de le voir reduit à un si pitoyable état: *Misertus Dominus servi illius, dimisit eum, & debitum dimisit ei.* *Matt.* 18. De ce procedé nous apprenons que le peché est une dette qui nous met dans l'impossibilité de jamais y satisfaire, & qu'il faut recourir à la misericorde de Dieu, après avoir fait de notre côté tout ce que nous pouvons, pour en obtenir la remission.

La troisiéme, est celle de l'enfant prodigue, qui retourne à son pere dans un pitoyable état, & que son pere reçoit avec une paternelle bonté. Cet exemple de misericorde represente si naturellement la clemence & la bonté de Dieu, que tous les Prédicateurs qui ont traité ce sujet, se sont étudiez à nous en faire la peinture, entre autres le Pere Cheminais dans ses Sentimens de Pieté; le Pere de la Colombiere, Sermon de la Misericorde; le Pere d'Orleans, Sermon de l'Usage qu'il faut faire de la confiance; Monsieur Joly, Prône sur la Misericorde; Monsieur la Font, Entretien pour le troisiéme Dimanche après la Pentecôte, &c. Voici l'abregé de ce qu'ils en ont dit.

La parabole de l'enfant prodigue nous marque admirablement la grandeur de la misericorde de Dieu.

Jamais peinture n'a été plus vive, que celle que le Fils de Dieu nous a faite dans la parabole de l'enfant prodigue. Le Sauveur a pris plaisir de nous marquer toutes les circonstances de la mauvaise conduite de cet enfant, afin de nous faire mieux concevoir la misericorde de son pere à lui pardonner. Ce fils ingrat ne ménage en rien un si bon pere, qui n'avoit eu que de la tendresse pour lui, & qui l'avoit élevé avec tant de soin. Il lui demande sa legitime, & sans avoir égard ni aux remontrances,

montrances, ni aux careſſes, ni à la douleur qu'il laiſſoit à ſon pere par ſon éloignement, il le quitte avec joye, & va dans un païs éloigné, pour ſe dérober aux yeux de celui dont il ne peut plus ſouffrir l'autorité & l'empire; la vûë de ſon pere l'auroit troublé dans ſes deſordres. A peine l'a-t-il quitté, qu'oubliant ſes bontez, & ſes avis, il s'abandonne à toutes ſortes de débauches, avec tant de profuſion, qu'il diſſipe en peu de temps de grands biens, & ſe trouve reduit à la derniere mendicité... Dans cette extrêmité, le prodigue s'attacha à l'un des habitans du païs, en qualité de ſon ſerviteur; autre miſere; il tombe dans l'eſclavage; ſon maître l'envoye à la campagne; il eſt reduit à garder les pourceaux; il ſouhaite de manger ce qu'on leur donne, & il n'en a pas la permiſſion. La conduite & la miſere de cet enfant prodigue, n'eſt-elle point une image de la nôtre? Je vous laiſſe à en faire l'application qui ne ſera peut être que trop juſte. Une conduite auſſi méchante, & auſſi pleine d'ingratitude, pouvoit-elle donner lieu d'eſperer à cet enfant dénaturé, de trouver quelque reſte de bonté dans le cœur d'un pere ſi cruellement offenſé, & ſi juſtement irrité! Il avoit tout ſujet de deſeſperer d'en rien obtenir. Cependant un rayon d'eſperance qui vient luire au travers de ces allarmes, acheve l'ouvrage de ſa converſion. Retraçant dans ſon eſprit les traits de bonté qu'il avoit vûs dans ſon pere, il prend un ſentiment de confiance, & quoi que ſon pere ſoit le ſeul qu'il ait offenſé, c'eſt le ſeul en qui il eſpere. Il ne penſe point à chercher un azile chez les amis qu'il avoit pû faire pendant le cours de ſes débauches. Foibles amis, qui après avoir profité de ſes deſordres, auroient été les premiers à blâmer ſa conduite. Oüi, je veux aller à mon pere, je connois ſon cœur, dès qu'il me verra rentrer dans mon devoir, il oubliera tout. Si je n'avois de reſſource que dans les hommes, je me deſeſpererois; loin de m'écouter, ils inſulteroient peut-être à ma miſere; mais je trouverai dans le cœur de mon pere, un fond de bonté que mes offenſes n'ont point épuiſé. Mais que lui dirai-je? Comment l'aborder après une vie ſi dereglée? Je lui dirai ce que la douleur la plus vive & la plus reſpectueuſe pourra m'inſpirer. Je commencerai par le faire ſouvenir qu'il eſt mon pere; & moi-même rappellant dans mon eſprit cette bonté paternelle dont j'ai abuſé, j'embraſſerai ſes genoux, & ſans excuſer, ſans diminuer ma faute, je tomberai d'accord de tout: *Pater, peccavi in cœlum & coram te.* D'auſſi loin que ſon pere l'apperçut, il ſe ſentit émû de compaſſion. Le premier mouvement qui s'éleva dans ſon cœur ne fut point un ſentiment d'indignation, quoi qu'il en eût un ſi juſte ſujet; mais de compaſſion. Ce ne fut point une tendreſſe étudiée, mais naturelle, dont il fut ſi peu le maître, qu'il ne pût pas même ſe contraindre un moment, pour emprunter un viſage ſevere à l'égard d'un fils ſi dénaturé: *Accurrens.* Il ne vient pas au-devant de lui, ce qui ſeroit beaucoup, mais oubliant la foibleſſe & la bienſéance de ſon âge, il court à lui; il ne le ſouffre pas à ſes pieds, mais il ſe laiſſe tomber ſur ſon col, l'embraſſe, le ſerre étroitement; il ne lui donne pas le loiſir d'achever ce qu'il avoit prémedité. Ce n'eſt pas le diſcours de ſon fils, c'eſt ſa propre tendreſſe qu'il écoute. Dans ce moment tout le paſſé diſparoît; il n'eſt occupé que de la peine de celui qu'il aime; & il le reçoit plûtôt en pere paſſionné pour ſon fils, qu'en pere offenſé. Mais quel fut alors le tranſport de joye de l'enfant prodigue, de ſe revoir entre les bras de ſon pere, reçu avec des careſſes qu'il n'avoit peut-être jamais éprouvées? Quel fut alors ſon déplaiſir d'avoir contriſté un pere ſi digne d'être aimé? Ce fut là que la douleur ſe fit ſentir avec les traits les plus vifs. Ainſi le pecheur ſe voyant favoriſé des careſſes du ciel à ſon retour, ſent des redoublemens de douleur & de regret. Il eſt confus, & du mal paſſé & des bontez preſentes: cette comparaiſon le jette dans des tranſports d'amour & d'admiration; cent fois il déteſte ſes deſordres; il tâche de les effacer par ſes larmes, de les reparer par ſes ſoûpirs, & par mille proteſtations d'une éternelle fidelité. *Luc.* 15.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

C'eſt un effet de la miſericorde de Dieu, d'avertir les pecheurs de ſe mettre à couvert des traits de ſa colere & de ſa vengeance.

Dediſti metuentibus te ſignificationem, ut fugiant a facie arcus. Pſalm. 59. Seigneur, vous avez donné à ceux qui vous craignent un ſignal, pour les faire fuir de devant l'arc. C'eſt ce que nous pouvons dire, toutes les fois que le Seigneur paroît le plus irrité contre nous. Sa colere eſt un effet de ſa miſericorde, qui nous montre ce que nous avons à craindre afin de l'éviter; à peu près comme un homme qui tire au blanc, & qui prend ſes meſures de loin, avertit ceux qui ſont devant lui, de ſe retirer; a-t-il deſſein cet homme qui décoche une fléche, de bleſſer quelqu'un? Au contraire, il crie, & avertit qu'on s'en donne de garde. C'eſt juſtement ce que fait Dieu, quand il veut punir quelqu'un, il menace, il montre le danger, il avertit qu'on ſe donne de garde: *Dedit eis ſignificationem, ut fugiant a facie arcus.* Il veut punir tous les hommes par un déluge univerſel; il eſt cent ans à les menacer, & à bâtir l'arche qui en doit ſauver les reſtes. Il veut punir Pharaon de ſa dureté & de ſon inſolence; il le fait avertir par Moïſe, & avant que de s'attaquer à ſa perſonne, il frappe ſon royaume de dix playes. Que prétend-il par là? C'eſt que les pecheurs reviennent de leurs égaremens, & évitent les effets de ſa vengeance.

Dieu ſe multiplie en quelque maniere par ſa miſericorde.

Deus multus eſt ad ignoſcendum. Iſaïæ 55. Nous jugeons par ces paroles que Dieu ſemble ſe multiplier pour faire miſericorde, pour marquer qu'il la fait avec joye, & avec inclination. Et comme porte une autre verſion: *Plurimus eſt ad ignoſcendum.* La nature de Dieu étant tres-ſimple, ſa bonté lui fait trouver le moyen de ſe multiplier en quelque maniere. Il s'allie à la nature humaine dans l'Incarnation, & a trouvé le moyen de ſe multiplier dans l'Euchariſtie, par une replication prodigieuſe pour ſe donner à tous les hommes, & leur faire reſſentir les effets de cette divine miſericorde: *Multus eſt ad ignoſcendum.*

Nous devons nous croire indignes que Dieu nous recherche.

Quem perſequeris, Rex Iſrael? 1. Reg. c. 24. diſoit autrefois David à Saül; & nous le pouvons bien dire à Dieu, au ſujet de l'amour qu'il nous témoigne: *Quem perſequeris? canem mortuum perſequeris.* Après qui courez-vous Roi d'Iſraël, Roi du ciel & de la terre? vous courez après un chien mort, qui bien loin de meriter vos empreſſemens, n'eſt pas même digne de votre colere, & ne peut que vous cauſer de l'horreur. Mais nous, Chrétiens,

qui est-ce que nous fuyons ? A quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de nous moquer de son amour, d'exercer si long-temps sa patience, de refuser son amitié, qu'il nous offre, & qu'il nous presse de recevoir ?

Afin que nous retournions à Dieu après l'avoir quitté, il faut qu'il nous vienne chercher le premier.

Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum. Psal. 118. Le Prophete Roi après avoir reconnu son égarement, fait à Dieu cette priere: Je me suis égaré comme une brebis qui s'est perduë, & écartée du troupeau ; venez, Seigneur, me chercher vous-même afin que je revienne à vous. Voilà une priere qui paroît un peu surprenante ; car n'est-ce pas au serviteur à faire toutes les avances pour recouvrer les bonnes graces de son Maître, qu'il a perduës par sa faute? Est-ce au Maître à rechercher son serviteur, qui lui a été infidele? Tel est cependant le funeste état où le peché reduit les hommes, quand ils se sont une fois éloignez de Dieu, ils ne sçauroient faire un pas pour s'en rapprocher, ni pour rentrer dans la bonne voye ; si Dieu ne les prévient par ses recherches, ils s'éloigneront toûjours davantage, & ne retourneront jamais à lui. Que cette conduite est admirable! Que cette misericorde est ineffable! Que c'est là un digne sujet, un pressant motif d'une éternelle reconnoissance !

Il ne faut point separer la misericorde de Dieu d'avec la justice.

Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere. 1. ad Timoth. c. 1. Il n'est rien de plus facile à entendre que cette proposition; rien de si commun ; toutefois à force de la dire & redire souvent, on s'accoûtume à l'entendre sans en être touché. Et ceux-là même qui y font une plus particuliere reflexion, sont en danger, s'ils n'y prennent garde, de changer l'esperance en présomption, se persuadant que Dieu est trop bon pour les perdre, quelque méchans qu'ils soient ; sur quoi ils se donnent la liberté de continuer dans leurs débauches. Mais il ne faut pas tellement s'arrêter à penser que le Fils de Dieu est misericordieux, & qu'il est venu pour nous sauver, qu'on ne se souvienne qu'il est juste, & qu'il viendra pour nous juger. Il ne faut jamais separer la misericorde de la justice, afin d'esperer en craignant ; ni la justice de la misericorde, afin de craindre en esperant. Ainsi notre esperance sera sans présomption, & notre crainte sans desespoir.

La misericorde plaide devant Dieu la cause du pecheur penitent, & l'emporte sur la justice.

Justitia de cœlo prospexit. Psalm. 84. Saint Augustin explique merveilleusement ces paroles, lorsqu'il dit, que la misericorde voyant bien qu'elle ne sçauroit rien faire sur le cœur de l'homme, si elle n'a premierement agi sur le cœur de Dieu, commence par là, & lui represente d'un côté le pecheur humilié & abattu, qui soûpire, qui fond en larmes, & qui frappant sa poitrine dit avec le Publicain: *Propitius esto mihi peccatori.* Luc. 18. D'un autre côté, elle fait voir Jesus-Christ sanglant, couvert de playes, & mourant sur la croix, qui crie par autant de bouches qu'il a de playes: *Pater dimitte illis* : Luc. 23. Mon Pere pardonnez-leur. *Justitia de cœlo prospexit.* Psal. 84. Cette justice à la vûë de ces objets, se voit vaincuë & gagnée par la misericorde ; elle lui cede la place, & alors cette misericorde fait des merveilles sur le cœur de Dieu en faveur du pecheur penitent : Croiriez-vous bien qu'elle lui fait faire penitence, en l'obligeant de revoquer en sa maniere, le dessein qu'il avoit conçu de perdre le pecheur? C'est Tertullien qui le dit: *Deus primus in semetipso pœnitentiam dedicat, rescissâ sententiâ pristinarum irarum, parcens imagini suæ.*

Les impies offenlent Dieu, parce qu'il est bon.

Propter quid irritavit impius Deum? Dixit in corde suo : Non requiret. Psalm. 10. Un libertin offense Dieu par ses injustices; il l'offense par ses débauches, par ses juremens, & par ses excés ; mais quand il s'imagine que Dieu est trop bon pour punir tous ses crimes, & pour en tirer une vengeance proportionnée à leur énormité, il l'irrite, & l'aigrit ; car pour vouloir trop donner à la misericorde, il outrage sa justice, il outrage sa sainteté, il outrage sa sagesse, de laquelle, pour parler avec Tertullien, il ne peut être le prévaricateur : *Deus perspicaciæ suæ prævaricator esse non potest.*

La source des misericordes de Dieu est inépuisable.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Isaïæ 12. Ce qui épouvante le pecheur, est le nombre de ses crimes : mais ce nombre de pechez qu'on a commis pendant une vie assez courte, peut-il épuiser une misericorde infinie ? Un homme qui travailleroit toute sa vie, pourroit-il tarir la mer ? Comptez depuis Adam jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à David, depuis David jusqu'à Jesus-Christ, & depuis Jesus-Christ jusqu'à nous ; combien de pecheurs ont puisé dans cette source de misericorde? Cependant elle est encore infinie, comme la mer qui a toûjours la même abondance d'eaux, quoi qu'on y puise depuis long-temps. Un seul homme pourroit-il faire ce que tant de pecheurs n'ont pas fait, & tarir la source des misericordes de Dieu ? Mes pechez sont grands ; mais comme la mer engloutiroit les plus hautes montagnes si on les transportoit dans son sein, la grace & la misericorde de Dieu efface & anéantit les pechez les plus énormes ; Dieu les jette dans la mer, selon l'expression de l'Ecriture, & ils ne paroissent plus.

Dieu patiente jusqu'à la fin de la vie, après quoi il n'y a plus d'esperance de misericorde.

Sinite utraque crescere usque ad messem. Matth. 13. Le pere de famille empêcha que ses serviteurs n'arrachassent l'yvraye qui étoit parmi le bon grain; attendez, leur dit-il, attendez ; mais il voulut qu'ils n'attendissent que jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* Le temps de cette moisson étant arrivé, on cueillit cette yvraye, on la mit en balles, & on la jetta au feu. Quand est-ce que le temps de cette moisson arrivera ? peut-être demain, peut-être dès aujourd'hui ; car pouvez-vous répondre d'un seul instant ? & s'il arrive sans que la consideration d'un Dieu misericordieux & patient vous ait touché le cœur, où irez-vous ? au même lieu où l'on jetta cette yvraye, au feu. *Matt. 13.*

Pourquoi Dieu est appellé riche en misericorde.

Dives in misericordia. Ad Ephes. 2. L'Apôtre appelle Dieu, riche en misericorde ; mais pourquoi, pourroit-on demander, est-il plûtôt riche en misericorde qu'en toute autre chose, lui qui l'est infiniment en tout, qui possede des tresors infinis de sagesse & de science, comme dit le même Apôtre : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ & scientiæ reconditi.* N'est-il pas riche en puissance & en gloire, & en toutes sortes de perfections ? puisqu'il ne seroit pas Dieu, s'il lui manquoit quelque chose qu'il pût acquerir, & par ce moyen devenir plus grand, & plus riche qu'il n'est. Cela est vrai ; mais il est particulierement riche en misericorde, parce qu'il l'exerce continuellement, & en fait ressentir les effets à toutes ses créatures sans se lasser & s'épuiser jamais ; ou bien il est appellé riche en misericorde, parce qu'il se veut faire connoître à nous par l'endroit, qui nous donne plus d'accés auprès de lui : *Dives in misericordia.*

Deus meus, misericordia mea. Psalm. 58. David

Pourquoi David appelle Dieu sa miséricorde.

vid prévenu des graces du Seigneur, s'écrie par reconnoissance : Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde. Il ne sçait quel nom lui donner, dit Saint Augustin ; s'il lui disoit, mon Dieu, vous êtes mon salut, on sçauroit d'abord ce qu'il veut dire, parce qu'on sçait que c'est lui qui donne ce salut. S'il l'appelloit son refuge, on entreroit aisément dans sa pensée, parce que c'est à Dieu qu'on a recours ; s'il lui disoit qu'il est sa force, on n'en seroit pas surpris, parce qu'on est convaincu que c'est de lui que vient cette force ; mais pourquoi l'appelle-t-il *sa miséricorde?* Ne vous en étonnez pas, répond ce Pere, c'est par rapport aux hommes, la qualité la plus consolante, & le titre qui leur donne le plus d'esperance.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Ille negat Deum, qui eum peccata dimittere non credit. Aug. Serm. 4. de Nat. Domini.

Patiens est Deus super peccatores, donec convertantur, quandocumque conversi fuerint, praterita obliviscitur, futura promittit. Idem, in Psalm. 32. Serm. 1.

Neminem deserit laborantem, & exclamantem ad se ; donat undè sibi sacrificetur, ipse tribuit, undè placetur. Idem, ibid.

Hoc magnum misericordiæ tempus non nos transeat ; venturum est enim judicium, & tunc erit pœnitentia, sed infructuosa. Idem, ibid.

Magna est misericordia Dei, magna mansuetudo ; sed si non abutamur patientiâ ejus ad nostram nequitiam. Idem, lib. de ovibus, c. 4.

Nos perversitate nostrâ sic volumus Deum esse misericordem, ut non sit justus. Alii rursus, quasi præsidentes de justitia sua, sic volunt justum, ut nolint misericordem. Idem, Serm. 109. de temp.

Deus misericors & justus est ; unde misericordem probamus ? Parcit modò peccatoribus, dat veniam confitentibus. Unde probamus quia justus ? quia venturus est dies judicii, quem modò differt, non aufert. Idem, ibidem.

Non dicamus : Semper parcit Deus, ecce feci heri, & pepercit Deus ; facio & hodie, & parcit Deus ; faciam & cras, quia parcet Deus ; attendis ad misericordiam, & non times judicium. Idem, in Psalm. 100. vers. 1.

Ideò Deus parcit ut corrigaris, non ut in malignitate permaneas. Idem, ibid.

Qui nos tanto pretio redemit, non vult perire quos emit ; non emit quos perdat, sed emit quos vivificet. Idem, Serm. 109. de temp.

Misericordiæ tempus nunc est, nondum judicii, nisi enim Deus primò per misericordiam parceret, non inveniret quos per judicium coronaret. Idem, in Psalm. 100.

Cum justitia te judicabit, qui cum misericordia te redemit. Idem, de Passione Dom. die Paraseeve.

Quòd tam longo tempore peccamus & parcit Deus, non negligentia est, sed patientia. Idem, ibidem.

Dei misericordia est ut peccata nostra dimittat ; nam si vellet pro meritis agere, non inveniret nisi quos damnaret. Idem, in Psalm. 94.

Nemo de Dei pietate diffidat, quoniam major est ejus misericordia, quàm nostra miseria ; & quisquis ad Deum toto corde clamaverit, exaudiet illum, quia misericors. Idem, vel quivis alius Autor l. de spiritu & anima, c. 6.

Tardius Deo videtur peccatori veniam dare, quàm ipsi peccatori accipere. Idem, ibidem.

Data est venia peccatori, data est spes justificationis, data est charitas & dilectio, & super hæc dabit vitam æternam, & hoc totum de misericordia. Idem, in Psalm. 144.

Est misericordiæ tempus, quando patientia Dei ad pœnitentiam adducit peccantes. Idem, in Psalm. 170.

C'Est nier qu'il y ait un Dieu, que de croire qu'il ne pardonne point.

Dieu attend avec patience que le pecheur se convertisse, & quand on revient à lui, il oublie le passé, & fait part au penitent de ses promesses.

Dieu n'abandonne point un homme qui souffre, & qui implore son secours : lui-meme il fournit la matiere du sacrifice qu'il exige, & donne dequoi l'appaiser.

Dieu laisse agir long-temps sa misericorde, n'en perdons rien. Le jugement viendra, nous nous repentirons alors, mais inutilement.

Dieu est plein de bonté & de misericorde ; mais c'est à l'égard de ceux qui n'en abusent point, pour devenir plus méchans.

Telle est la perversité du cœur de l'homme, l'un voudroit que Dieu poussât la misericorde jusqu'à exclure la justice, & l'autre au contraire par une presomption criminelle, croit être assez innocent aux yeux du Seigneur pour souhaiter qu'il n'y eût en lui que de la justice sans misericorde.

Dieu est bon & il est juste : en quoi nous montre-t-il sa misericorde ? il pardonne sur le champ à ceux qui confessent leurs pechez : & sa justice ? il la manifestera au jour du jugement, qui pour être differé n'en est pas moins infaillible.

Ne dites point : Dieu est bon, hier je l'offensai, il me pardonna, aujourd'hui je fais la même chose, il ne s'en venge pas ; je continuerai de pecher, il me fera encore grace. Insensé, vous comptez sur la misericorde de Dieu, & vous ne songez pas qu'il doit vous juger selon la rigueur de sa justice.

Dieu vous fait misericorde, c'est pour vous engager à changer de vie, & non pas pour vous donner droit de demeurer dans le crime.

Dieu ne veut point que nous perissions, nous lui avons coûté trop cher ; il ne nous a point rachetez de tout son sang pour nous perdre, mais pour nous donner la vie.

Le temps de juger n'est pas encore venu, nous sommes sous le regne de la misericorde, si Dieu n'usoit d'abord avec nous de bonté en nous pardonnant, sa justice ne trouveroit personne qu'elle pût couronner.

Celui qui a poussé sa bonté jusqu'à nous racheter de tout son sang, nous jugera avec toute la rigueur de sa justice.

Si Dieu attend si long-temps à nous punir, s'il nous pardonne si souvent, ce n'est pas qu'il se mette peu en peine de se faire justice, c'est un effet de sa patience.

C'est toûjours par bonté quand Dieu nous pardonne ; car s'il n'avoit égard qu'à nos merites, il seroit obligé de nous condamner tous.

Que personne ne manque de confiance en la bonté de Dieu, sa misericorde va encore plus loin que notre misere ; quiconque poussera vers son trône des soûpirs sinceres, sentira qu'il a à faire à un Dieu misericordieux & toûjours prêt à l'exaucer.

Dieu a plus d'empressement à nous accorder le pardon de nos pechez, que nous n'en avons à le recevoir.

Dieu a pardonné au pecheur, il lui a fait esperer qu'il recouvreroit la vie de la grace, il l'a rempli de son amour, il l'a destiné à la gloire éternelle, tout cela est un pur effet de sa bonté.

Il y a le temps de la misericorde, & c'est alors que Dieu par sa patience engage le pecheur à se convertir.

Non sic est Deus misericors, ut injustus sit; non sic justus est, ut misericors non sit. Idem, in Psalm. 39.

En Dieu la misericorde n'exclud point la justice, ni la justice la misericorde.

O beata misericordia, quæ sola commercium nostræ salutis agnovit; sola enim misericordia ad Deum dirigit hominem, sola ad Deum deducit hominem, sola Deum deducit ad hominem. Idem, vel quivis alius, in Sermonibus ad Fratres in Eremo.

O bienheureuse misericorde, qui seule a trouvé le moyen de ménager notre salut; c'est en effet par elle que nous entrons dans la voye qui nous conduit à Dieu; c'est elle qui nous approche de lui, & qui l'engage à s'approcher de nous.

O grandis misericordia! ô infinita! tu sola potuisti trahere Deum de cœlo ad terram, & nos de exilio ad regnum erigere. Idem, ibidem.

O grande, ô infinie misericorde! vous seule avez pû faire descendre un Dieu sur la terre, & donner à de malheureux exilez le droit de regner dans le ciel.

Quomodò non est misericors, qui nos tantopere expectat? nunquid tam prolixa misericordia potest Deo auferre justitiam? Quantò enim diutiùs expectat, tanto graviùs vindicat. Idem, Serm. 102. de tempore.

Peut-on dire qu'un Dieu qui nous attend si longtemps n'est pas misericordieux? mais une si grande bonté diminuë-t-elle de sa justice? non: plus il aura eu de patience à nous attendre, & plus sa vengeance sera-t-elle terrible.

Quando prolixis temporibus peccamus, & nihil mali à Domino sustinemus, patientia est, non negligentia; non illa potentiam perdidit, sed nos ad pœnitentiam reservavit. Idem, ibid.

Lorsque dans le cours de bien des années passées dans le crime, nous n'avons ressenti aucun effet de la colere du ciel, ne nous imaginons pas que Dieu neglige de tirer vengeance de nos desordres, ni qu'il en ait perdu le pouvoir; mais admirons la bonté avec laquelle il attend que nous fassions penitence.

Peccator desperat ut peccet, sperat ut peccet, utrumque metuendum est, utrumque periculosum. Idem, in Psalm. 144.

Le desespoir & la présomption menent également au crime. Ce sont deux écueils dangereux, & qu'on ne sçauroit trop craindre.

Ex utroque homines periclitantur, & sperando & desperando; contrariis rebus, contrariis affectionibus. Idem, tract. 13. in Joannem.

Ce sont deux passions bien opposées en elles-mêmes, & dans leurs principes, que le desespoir, & la présomption; mais le danger auquel ils exposent le salut de l'homme est égal.

Metuendum est ne te occidat spes, & cùm multùm speras de misericordia, incidas in judicium. Idem, ibidem.

Craignez que trop de confiance ne donne la mort à votre ame, & qu'à force de compter sur la misericorde de Dieu, vous n'irritiez sa justice.

Magnam misericordiam magnus peccator implorat, magnam medicinam magnum vulnus desiderat. Idem, Serm. 3. de Nov.

Un homme attaqué d'une violente maladie ne se guerira pas par des remedes ordinaires; de même à un pecheur chargé de crimes, il faut pour le sauver un miracle de la misericorde de Dieu.

Deus, vita mea! qui persecutus es fugientem te, & oblitum tui non es oblitus. Idem, l. 1. Confession.

Mon Dieu, la vie de mon ame! quelle bonté de poursuivre un pecheur qui vous fuit, & de songer à un vile créature qui vous a oublié.

Timendum est ne dum multùm speras de misericordia, incidas in judicium. Idem, Serm. 47. de verb. Dom.

Craignez qu'en comptant trop sur la bonté de Dieu, vous ne soyez livré à sa justice.

Misericors & justus est Dominus, nolimus quæso nos Deum ex dimidia tantùm parte cognoscere, neque ejus erga nos bonitatem ad ignaviæ occasionem accipiamus. S. Basilius.

Ne connoissons point notre Dieu à demi, il est bon, mais il est juste; gardons-nous bien de nous relâcher dans son service, parce qu'il est misericordieux.

Deum discis tam optimum quàm & justum, de suo optimum, de nostro justum. Tertull. l. de Resurrect. Carn. c. 2.

On vous enseigne que Dieu est aussi bon qu'il est juste; qu'il fait paroître les effets de sa bonté par inclination, & que ce sont nos pechez qui l'obligent à exercer sa justice.

Qui præsumit, minùs veretur, minùs præcavet, plus periclitatur. Idem, de cultu fœmin.

La présomption met le salut en danger, parce qu'elle diminuë cette crainte salutaire qui nous rend vigilans.

Redundantia clementiæ cœlestis. Idem, l. de Pœnit.

La surabondance de la misericorde divine.

Tam pater nemo, tam pius nemo, quàm Deus. Idem.

Il n'y a point au monde un pere, qui ait pour ses enfans cette affection paternelle que Dieu nous porte.

Maluit Deus de sua divinitate, quàm de sua patientia dubitari. Idem.

Dieu a mieux aimé qu'on doutât de sa divinité, que de sa clemence.

Misericordiæ Dei nec mensuras possemus ponere, nec tempora definire. S. Leo, Epist. 91.

Nous ne pouvons ni mettre des bornes à la bonté de Dieu, ni prescrire le temps de sa durée.

Abutuntur quidam patientiâ Dei, & qui non sunt in conscientia liberi, fiunt de longa impunitate securi, cùm ideò differatur ultio, ut tempus possit habere correctio. Idem, Serm. 12. de Quad.

On en voit qui abusent de la patience avec laquelle Dieu les attend, l'impunité les rassure contre les remords de leur conscience; ce n'est cependant que pour leur donner le temps de se corriger, que Dieu differe à les punir.

Quem peccator præsumit sibi piè parcere, semper etiam cogitet & districtè judicare. Greg. l. 33. Moral. c. 5.

Pecheur, vous vous flatez que Dieu est bon; mais songez qu'il est juste, & que si sa bonté le porte à vous pardonner, il doit à sa justice de vous juger avec rigueur.

Inordinata fiducia apud omnipotentem Deum, vindictæ locum habere potest, indulgentiæ verò obtinere non potest. Idem, in c. 3. l. 1. Regum.

Une confiance trop présomptueuse en la bonté divine ne sçauroit être pardonnée, & Dieu ne peut s'empêcher de la punir severement.

Etiamsi omnium hominum linguæ simul coacervarentur, ne sic quidem partem aliquam benignitatis illius enarrare possent. Cyrill. Jerosolymit. Cath. 2.

Quand toutes les bouches publieroient à la fois la bonté de Dieu, elles ne lui donneroient pas la moindre partie des loüanges qui lui sont dûës.

Licèt provocaveris patientiam Dei, paratus est tamen misereri cùm volueris, & reverti ad

Quoi que vous ayez abusé de la patience de Dieu, il est toutefois encore prêt à vous recevoir, quand vous

vivertentem ; nec erit mora inter confitentem & remittentem. Petrus Damiani, Serm. de Sancto Martino.

Vidit Deus opera tua, recursus & excursus flagitiorum tuorum, & continuit iram suam, cœlum non fulminavit, aqua non submersit, non absorbuit tellus. Idem, opusc. 7. c. 23.

Dei misericordia tanta est, ut nullâ oratione explicari, nullâ cogitatione comprehendi possit, mentemque omnem excedat, & rationem superet. Chrysost. Homil. 2. in Psalm. 50.

Magna omninò misericordia Domini in expectatione est, jam enim expectat, dissimulat, sustinet decem annis, & viginti, & usque ad senectutem & senium. Bernardus.

Sine ullo intervallo conjunguntur, & lacryma peccatricis, & misericordia Salvatoris. Idem, in festo sanctæ Magdalenæ.

Quis desperet ultrà pra magnitudine cujuslibet criminis, quandoquidem Saulum audiat adhuc spirantem minarum & cædis in discipulos Domini, subitò factum vas electionis? Idem, Serm. 1. de Convers. Sancti Pauli.

Nullus misericordiam invocaret, nisi miseria provocaret sua. S. Bonaventura, in Psalm. 119.

Si cognosceret homo quàm multiplicia sunt ejus pericula, tunc cognosceretur quàm multiplex sit ejus misericordia. Idem, Serm. 3. in Domin. 3. post Pentecost.

Mira res, mirabilisque misericordia Dei, & Redemptoris nostri: gemit peccator intra se, doletque perpetrasse delictum, & confestim placatur Altissimus. Laur. Just. lib. de Obedient. c. 15.

Patiens est Deus, quia æternus est. Tertull.

Tantò magna tunc, nempè in Judicio, *exercetur severitas, quantò nunc major misericordia prorogatur.* Gregor. l. Moral. 18. in c. 7. Job.

Sic nos & misericordia ejus refoveat, ut nullo modo negligentes reddat; sic peccata nostra perturbent, ut mens in desperationem non prorumpat. Homil. 32. in Evang.

Cùm irascitur Deus in reos, differt ut puniat. Cùm miseretur, properat ut absolvat. D. Paulinus, Epist. 2.

Illi blasphemo, nempè malo latroni, quia de Domini desperavit potentia, nulla potuit subvenire clementia. Cyprian. de Pass. Christi.

Sustinuit Deus blasphemantem, ut reciperet pœnitentem. Loquitur de divo Paulo, Chrysost.

Dilatio vindictæ dat locum pœnitentiæ. Sanctus Leo, Serm. 5. de Epiph.

Non possunt perire pro quibus Filius rogat ne pereant, pro quibus Pater tradidit Filium in mortem, ut vivant. Bernard. Homil. 3. super missus est.

Suâ sibi patientiâ Deus detrahit. Tertull. l. de Pœnit. c. 2.

Novit Deus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum. Hieronym. l. 2. in Lucam.

Ne desperetis veniam, scelerum magnitudine, quia magna peccata delebit misericordia. Idem, in Joël.

Erit tempus quando non erit locus, cùm fons ille miserationis interminabili siccabitur siccitate. Bernard. in illud Isaiæ, Quærite Dominum dum inveniri potest.

Ante fores gehennæ stat misericordia, & neminem eorum qui ad eam confugiunt, sinit in carcerem mitti. August. in Psalm. 122.

Quis hic desperet sperante Latrone? Bernard. de Passione.

Illi Deus irascitur, quem peccantem non flagellat; nam cui verè propitius est, castigat peccata, ne semper peccare delectet. Augustinus.

De meo tam lethali vulnere desperarem, nisi

voudrez retourner à lui ; il fera même des avances de son côté, si vous en faites du vôtre ; l'aveu sincere que vous ferez de vos pechez, ne préviendra que d'un instant le pardon qu'il vous en accordera.

Dieu témoin de toutes vos œuvres, de vos retours à lui, & de vos rechûtes dans le peché, n'a pas laissé de suspendre les effets de sa juste colere ; le tonnerre du ciel ne vous a point écrasé ; la mer ne vous a pas submergé, la terre ne vous a point englouti.

La misericorde de Dieu est au-dessus de nos paroles & de nos pensées, elle passe la portée de notre esprit & de nos raisonnemens.

Le Seigneur en attendant que nous retournions à lui, nous témoigne une bonté infinie : car non seulement il nous attend ; il dissimule, il supporte nos retardemens, & cela les dix & les vingt années, souvent jusqu'à la vieillesse, & à l'âge le plus décrepit.

Il n'y a aucun intervalle entre les larmes de la Pechereſſe, & le pardon qu'elle obtient de la misericorde de Dieu.

Est-il un crime capable de nous desesperer à la vûë de Saul, qui ne respirant que le sang, & menaçant de mort les Disciples du Sauveur, se trouve tout-à-coup changé, & devient un vase d'élection ?

Personne n'auroit recours à la misericorde de Dieu, si l'excés de sa misere ne l'y contraignoit.

Il faudroit aux hommes, pour leur donner une juste idée de la bonté de Dieu, leur faire connoître à combien de dangers leur salut est exposé.

C'est quelque chose d'admirable que la bonté de Dieu. A peine le pecheur a-t-il commencé à gemir sur son peché, & en a-t-il conçu une veritable douleur, que le Tres-Haut est appaisé.

Dieu est patient, parce qu'il est éternel.

Plus le Seigneur aura fait paroître de bonté pendant la vie, plus au jour de ses vengeances donnera-t-il à la severité de sa justice.

Il faut que la pensée d'un Dieu misericordieux nous rassure sans nous rendre negligens, & que la vûë de nos pechez nous trouble sans nous jetter dans le desespoir.

Dieu malgré sa colere contre le pecheur, ne laisse pas de differer les effets de sa vengeance, au lieu que sa misericorde le porte à hâter notre pardon.

Ce qui a soustrait ce blasphêmateur (le mauvais Larron) à la clemence du Seigneur, c'est qu'il a douté de son pouvoir.

Dieu a souffert les blasphêmes de Paul, afin de lui donner le temps de recourir à sa clemence.

C'est pour nous engager à faire penitence, que Dieu differe à tirer vengeance de nos crimes.

Il n'est pas possible que ceux-là perissent, pour qui le Fils a prié, pour qui le Pere a livré son Fils à la mort.

Il semble que Dieu par sa patience fasse tort à sa sainteté.

Dieu n'aura pas de peine à revoquer sa sentence, si vous changez de vie.

Que l'énormité de vos pechez ne vous jette pas dans le desespoir, le pardon des plus grands crimes est un ouvrage digne de la misericorde divine.

Viendra un temps qu'il n'y aura plus moyen de faire penitence, & que la source des misericordes sera tarie.

La misericorde se tient à la porte de l'enfer, & de tous ceux qui recourent à elle, aucun ne tombe dans l'abîme.

Le Larron espere ; qui desesperera de son salut ?

C'est un effet de la colere de Dieu contre quelqu'un, quand il le laisse pecher sans le punir. Ceux à qui il témoigne veritablement de la bonté, il ne leur laisse aucune faute impunie, & cela pour les empêcher de trouver du plaisir à l'offenser.

L'état malheureux où le peché m'a reduit, me feroit

tantum medicum reperirem. Idem, in Psalm. 50.

Impium te quæsivit (Deus) *ut redimeret; redemptum quomodò deseret?* Idem, in Psalm. 66.

In cassum speras in Dei misericordiam, nisi metuas ejus justitiam; & in cassum times justitiam, nisi speres in misericordiam. Gregorius.

desesperer de mon salut, si je ne trouvois un Sauveur, & un Medecin comme Jesus-Christ.

Dieu vous a cherché lorsque vous étiez chargé de crimes; à present que vous êtes le prix de son Sang, comment vous abandonneroit-il?

C'est en vain que vous esperez en la bonté de Dieu, si vous ne craignez sa justice; mais aussi cette crainte des jugemens de Dieu ne vous sera point salutaire, si elle n'est accompagnée de beaucoup de confiance en sa misericorde.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la misericorde de Dieu envers les hommes.

LA misericorde de Dieu, selon la notion commune qu'en donnent les Theologiens, est un acte de la volonté divine, par lequel poussé par sa propre bonté, il se porte à soulager les miseres de sa créature. Sur quoi Saint Thomas demande, si cet acte de misericorde se trouve veritablement en Dieu; & il répond, que la misericorde peut être considerée en deux manieres. La premiere, est en ce qui regarde l'affection, c'est-à-dire, le mouvement que produit la misere d'autrui, dans le cœur de celui qui en est touché comme de la sienne propre. La seconde, est dans l'effet que cette misericorde produit à l'égard de celui qui en est l'objet; ce qui arrive lorsque par un secours charitable on secourt la misere du prochain. Ce saint Docteur répond que la misericorde considerée dans le sentiment ou dans l'affection, étant une espece de tristesse du malheur d'autrui, qui nous afflige, elle ne peut se trouver dans Dieu, parce que l'excellence de sa nature le rend incapable de tristesse; mais qu'au regard de l'effet, qui est le soulagement de nos miseres, la misericorde convient à Dieu par excellence; parce que c'est à lui qu'il appartient de nous délivrer de toutes nos miseres, & de nous combler de toutes sortes de biens.

Part. 1. *quæst.* 21. *art.* 3.

Quels sont les effets de la misericorde de Dieu envers les hommes.

Comme la misericorde divine éclate particulierement dans la justification du pecheur; c'est aussi uniquement par cet endroit que nous la considerons ici, sans parler de toutes les autres faveurs que nous en recevons tous les jours, & de tous les autres bienfaits que nous en avons reçus. Ainsi considerée elle consiste specialement en ce que la bonté de Dieu se porte à rappeller par ses graces le pecheur, qui s'est éloigné de lui par ses crimes; à le venir chercher le premier, à l'attendre, à le souffrir avec patience dans ses desordres, à le recevoir quand il retourne à lui, & qu'il rentre dans son devoir; à le rétablir dans tous les droits dont il étoit déchû, & enfin à le remettre dans la voye de salut, après un égarement souvent de plusieurs années; & c'est par ces actes que nous devons juger de la grandeur de cette misericorde.

Difference entre la bonté, l'amour & la misericorde de Dieu.

Quoi que la bonté de Dieu envers les hommes, l'amour qu'il leur porte, & la misericorde dont il use à leur égard, puissent passer pour des termes sinonimes, & même que nous nous en servions indifferemment en la matiere que nous traitons; il y a pourtant cette difference, que la bonté & l'amour de Dieu sont des termes plus generaux & d'une signification plus étenduë: parce que tous les biens de la grace, & de la gloire sont des bienfaits de sa bonté, & de son amour. Au lieu que la misericorde ne regarde proprement que le bienfait de notre justification, le pardon de nos crimes, la remission des peines que nous avions meritées, & son amitié qu'il nous rend après l'avoir si outrageusement offensé: Car enfin, cette misericorde a un rapport essentiel à la misere dont on prend compassion, & que l'on veut soulager.

En quel sens la misericorde de Dieu surpasse par ses effets tous les autres ouvrages.

Encore que toutes les perfections de Dieu soient indivisibles, puisqu'elles sont Dieu même, nous ne laissons pas d'y mettre de la distinction par rapport à leurs effets, & même de dire que les unes surpassent les autres, parce qu'elles éclatent davantage; & c'est en ce sens que le Prophete Royal releve les œuvres de sa misericorde au-dessus de ses autres ouvrages: *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* Ps. 144. Quand ce Prophete parle de la justice, il la compare aux montagnes: *Justitia tua sicut montes Dei.* Psal. 35. Mais il releve la misericorde jusqu'au ciel: *Domine in cœlo misericordia tua. Misericordia tua super cœlos.* Ps. 107. Non que ces deux perfections ne soient égales en Dieu, qui est infiniment juste, & infiniment misericordieux; mais parce que dans la conduite de sa providence, les effets de sa misericorde surpassent les effets de sa justice, de même que le ciel surpasse en hauteur les montagnes. C'est encore en ce sens que l'Apôtre Saint Jacques dit, que la misericorde est beaucoup élevée par-dessus le jugement: *Superexaltat misericordia judicium.* Jacobi 2. Il n'a pas dit: *Superexaltat justitiam*, parce qu'à proprement parler, ces deux attributs étant infinis, l'un n'est ni plus grand, ni moindre que l'autre; ce qui n'empêche pas que la misericorde ne soit beaucoup élevée au-dessus du jugement qui n'est qu'un effet de la justice. Dieu ne peut juger, ni punir le pecheur, qu'il ne le trouve digne de punition; mais il lui fait misericorde, encore qu'il en soit tres-indigne par son peché; & faisant d'ailleurs éclater bien plus rarement ses châtimens sur les méchans en cette vie, que la remission des pechez & le pardon qu'il ne refuse à personne, il fait encore en cela paroître davantage sa misericorde que sa justice.

Le peché est à proprement parler le principal objet de la misericorde de Dieu.

Il y a sans doute une grande opposition entre Dieu & le peché, puisque le peché est une veritable rebellion contre la divine Majesté. Le peché néanmoins est le principal objet de la misericorde de Dieu, & l'on peut dire en quelque sens que sans peché il n'y auroit point de misericorde, puisque sans lui Dieu n'auroit point de sujet de l'exercer, tous les autres maux du monde, & toutes les miseres ausquelles l'homme est assujetti par la condition de sa nature, n'étant pas proprement des maux. Les Theologiens distinguent deux sortes d'attributs en Dieu; les uns renferment tellement leurs perfections en lui, qu'elles n'ont aucun rapport à la creature; tels sont sa bonté, sa science, sa sainteté, &c. Les autres sont tellement en lui,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

qu'elles ont relation aux créatures, comme la justice, qui suppose des personnes à qui il la rende; telle est la misericorde, qui suppose des personnes à qui il la fasse, en leur pardonnant leurs pechez. D'où il s'ensuit que cette misericorde n'a point de plus noble exercice, que de pardonner les pechez, & de donner aux hommes le temps & les moyens de les expier. A quoi il faut ajoûter que la reconciliation de Dieu avec les pecheurs ne consiste pas seulement dans une pure cessation de sa colere, elle enveloppe encore un acte de misericorde, qui pardonne positivement les pechez, qui remet les hommes en sa grace, & qui change la qualité d'ennemis qu'ils avoient, en celle de ses enfans qu'il leur donne.

Il y a deux pechez qui sont opposez à la confiance que l'on doit avoir en la misericorde de Dieu.

Deux choses, dit Saint Thomas, sont directement opposées à l'esperance chrétienne, & à la confiance qu'on doit avoir en la misericorde de Dieu. Le desespoir & la présomption, l'une par défaut, & l'autre par excés. Le desespoir qui la ruïne; la présomption qui la deshonore: le desespoir qui fait regarder Dieu, comme un Dieu cruel & inexorable; la présomption qui le fait considerer, au mépris de sa justice & de ses menaces, comme un Dieu facile, indulgent, & prêt à donner en tout temps ses secours efficaces, & à recevoir en grace tous les pecheurs les plus ingrats, les plus opiniâtres, & les plus endurcis: le desespoir, par lequel on dit comme Caïn: Mon peché est trop grand, pour en obtenir le pardon; la présomption, par laquelle on dit comme les libertins dans la Sagesse: Nous avons peché, quel mal nous en est-il arrivé? & quel mal nous en arrivera-t-il encore, ayant affaire à un Dieu bon & misericordieux? Ces deux fâcheuses extrêmitez sont toûjours fort à craindre. C'est pourquoi, les saints Peres nous avertissent qu'il ne faut jamais separer la justice de la misericorde, ni la misericorde de la justice, afin que l'une serve de temperament à l'autre.

Comment on peut pecher par trop de confiance en la misericorde de Dieu.

Saint Thomas propose cette question, & demande si un homme peut porter la confiance qu'il a en la misericorde de Dieu trop loin. Pour resoudre cette difficulté, ce saint Docteur considere l'esperance chrétienne en deux manieres; premierement, par rapport à Dieu, qui en est l'objet principal, & comme le premier principe; secondement, par rapport à nos bonnes œuvres, qui en sont un autre fondement, & comme un second principe. Or l'esperance, reprend l'Ange de l'Ecole, considerée par rapport à Dieu, est une des vertus Theologales: & ces vertus ne surpassent jamais leur objet, puisqu'il est infini, & que c'est Dieu même. Ainsi je ne puis trop croire en Dieu par la foi, parce que Dieu est infiniment croyable: je ne puis trop aimer Dieu par la charité, parce que Dieu est infiniment aimable, & je ne puis trop me confier en Dieu par l'esperance, parce qu'il est infiniment misericordieux, & infiniment bon. Mais l'esperance considerée par rapport à nos bonnes œuvres, qui doivent seconder, pour ainsi dire, la misericorde divine, peut aller au-delà des bornes, & dégenerer dans une criminelle présomption: Car puisque le salut ne doit pas seulement être l'ouvrage de la misericorde de Dieu, mais encore le prix de la cooperation à ses graces, nous ne pouvons vivre dans une parfaite assurance, ne pouvant nous assûrer d'une parfaite fidelité, & puisqu'il n'est que trop facile, & que trop ordinaire de manquer à la grace: nous devons conclure avec Saint Thomas que nous avons toûjours un juste sujet de craindre.

D'où vient que les Anges n'ont point obtenu misericorde apres leur rebellion.

On demande pourquoi les Anges rebelles n'ont point trouvé de misericorde auprès de Dieu après leur peché, quoi que ces Anges, si nous considerons leur nature, soient incomparablement plus parfaits & plus considerables que les hommes. D'où vient donc que Dieu a abandonné ces créatures si parfaites, après un seul peché, & qu'il a usé d'une si grande misericorde envers les hommes? On peut apporter pour raison, qu'il a eu pitié du plus foible, & qu'il a fait pancher sa misericorde du côté où il a trouvé plus de misere, afin d'élever une si basse créature jusqu'au trône de sa divinité. On peut dire aussi qu'en quelque façon notre peché nous étoit plus pardonnable pour avoir été seduits par le demon en la personne de nos premiers peres. Outre que si l'on regarde nos actions particulieres & personnelles, étant engagez comme nous sommes dans un corps de chair, & troublez de mille passions, nous n'avons point tant de liberté, ni tant de lumiere que les Anges, à raison de quoi, nous ne pouvons avoir, ni tant de merite, quand nous faisons le bien, ni tant de malice, quand nous faisons le mal.

Le moyen d'attirer la misericorde de Dieu, c'est de la demander avec un sentiment d'humilité.

C'est un point de foi, que tout pecheur doit prier, afin que Dieu le prévienne par sa misericorde, qu'il lui tende la main, pour le retirer de l'abîme où il s'est volontairement précipité; mais la grande disposition pour exciter cette misericorde, est de paroître en posture de miserable, & par un sentiment d'humilité, que l'on conçoit en vûë de ses défauts, exposer devant Dieu ses miseres, & se montrer couvert de honte & de confusion en sa presence: Or c'est la crainte de Dieu qui nous fait trembler, elle qui nous humilie, & par consequent c'est elle qui nous prépare & nous dispose à recevoir les effets de la bonté de celui, qui donne sa grace aux humbles, & qui resiste aux superbes.

Il a fallu que le Sauveur pour satisfaire à la justice divine & attirer la misericorde, ait été Dieu & homme tout ensemble.

Il a été necessaire que le Sauveur pour être notre mediateur, & nous reconcilier avec son Pere, ait été Dieu & homme. En effet, s'il n'eût été qu'un pur homme, il n'eût point eu dequoi reconcilier les hommes à Dieu, étant tout semblable à eux, c'est-à-dire, pecheur comme eux; & s'il n'eût été que Dieu, comment étant l'offensé, auroit-il pû être le reconciliateur de ceux qui avoient offensé, n'ayant rien qui le rapprochât d'eux? Il a donc fallu qu'il ait eu quelque chose de Dieu, & quelque chose aussi des hommes; afin que n'étant pas seulement homme, il ne fût pas éloigné de Dieu; & que n'étant pas aussi seulement Dieu, il ne fût pas trop éloigné des hommes, & par consequent incapable de leur servir de mediateur, & de leur obtenir misericorde. La Sagesse divine a ainsi uni Dieu & homme en Jesus-Christ, afin qu'un Dieu, qui ne peut avoir de lui-même le sentiment de la misere, la sentît, & l'éprouvât comme homme, & qu'il fût par cette invention, un misericordieux parfait, & un Pontife compatissant à toutes nos miseres.

La grace de faire penitence est une grande misericorde dont Dieu

La misericorde, dont Dieu use envers le pecheur, est proprement de lui accorder la grace de faire penitence, en sorte que cette penitence est une misericorde, & une justice tout à la fois. Elle est une misericorde, puis

Misericorde envers les pecheurs.

qu'elle est une grace que Dieu ne doit à personne, & que les pecheurs reçoivent nonobstant leur indignité : elle est une justice, puis que par son moyen, les pecheurs se punissent eux-mêmes; si bien que dans la penitence, la misericorde & la justice s'embrassent, & se donnent ce baiser mysterieux, dont parle le Prophete : De maniere que les pecheurs se trompent, quand ils pensent que Dieu leur fait misericorde en ne les punissant pas dans cette vie, & qu'il est severe quand il les y châtie : il est severe au contraire, quand il ne les châtie pas, parce que c'est pour les châtier terriblement dans l'autre : & il est tres-misericordieux quand il les châtie dans ce monde, parce que c'est leur épargner de plus grands châtimens dans l'autre. Ce qui a fait dire à S. Augustin qu'il y a une misericorde severe, & une justice misericordieuse : *Est quædam misericordia sæviens, & justitia parcens.*

Pardonner un peché, est plus que de créer le monde.

Nous ne voyons rien de plus grand au dehors de Dieu, que la création du monde. Ce bel ouvrage de ses mains renferme en soi tant de merveilles, qu'il a été l'étude & l'admiration de tout ce qu'il y a eu de plus grands esprits durant tous les siécles. Mais Saint Augustin après l'avoir bien consideré, propose cette question, sçavoir si c'est un moindre prodige de la toute-puissance de Dieu de pardonner un seul peché à l'homme, que de créer tout ce grand Univers ? & il répond en ces propres termes : *Prorsus hoc majus esse dixerim, quam est cœlum & terra.* Sans doute, c'est plus que de créer le ciel & la terre, & toutes les créatures qu'ils renferment; & S. Thomas son fidele interprete en donne cette raison. La création du monde ne se termine qu'aux ouvrages de la nature; mais pardonner un peché se termine à la justification du pecheur, qui est un ouvrage de la grace : & par consequent comme la grace est élevée au-dessus de la nature, le pardon d'un peché est un ouvrage plus admirable que la création de ce grand Univers.

La présomption de la misericorde de Dieu est un peché contre le Saint Esprit.

Albert le Grand tient pour assuré qu'une excessive confiance en la misericorde de Dieu, qui donne la hardiesse à un pecheur de perseverer toûjours dans ses pechez, ou plûtôt cette présomption criminelle que Dieu lui pardonnera toûjours plus de pechez qu'il n'en pourra commettre, est le peché contre le Saint Esprit, qui est absolument irremissible, parce que l'Ecriture sainte dit expressément, qu'il ne se pardonne jamais ni en ce monde ni en l'autre : *Confidentia de Dei misericordia, quòd quando pœnituerit, ipsum recipiet, est peccatum in Spiritum sanctum.*

Pourquoi Dieu étant si misericordieux ne pardonne-t-il pas nos pechez, sans exiger aucune satisfaction.

On pourroit encore demander si Dieu, étant misericordieux comme il l'est, ne peut pas ceder le droit qu'il a de venger le peché, lui qui est l'offensé, ne feroit tort à personne, & il n'y a rien qui l'oblige à exiger quelque satisfaction, n'ayant au-dessus de soi aucun superieur devant lequel il soit obligé de répondre : car qui doute, que tout homme, ou tout Prince qui a été offensé, ne puisse pardonner simplement l'injure qui lui est faite sans exiger aucune peine, ou quitter toute sa dette, comme il est dit de ce Prince dont il est parlé dans l'Evangile ? Mais il ne faut pas juger de Dieu comme des hommes. Il est vrai que si Dieu étoit seulement misericordieux, il pourroit se relâcher, & remettre simplement l'injure, qui lui est faite par le peché, sans en exiger aucune vengeance ; mais parce qu'il est encore infiniment juste, il est obligé de le punir. Il est vrai qu'en pardonnant, il ne feroit tort à personne; mais il se feroit tort à lui-même en ce qu'il blesseroit sa justice, & violeroit la loi éternelle, qui veut que pour conserver l'ordre des créatures, & la beauté de l'Univers, le peché soit vengé. Le peché est le renversement de l'ordre; & la vengeance du peché est le rétablissement de ce même ordre.

Sans la confiance en la misericorde de Dieu, un pecheur ne le convertira jamais.

Quand on dit qu'il faut esperer, & avoir confiance en la misericorde de Dieu, même dans l'état du peché, ce n'est pas pour y demeurer; mais pour s'en relever. Je prétens que sans l'esperance un pecheur ne se convertira jamais : car pour sortir de l'état du peché, & pour me reconcilier avec Dieu, il faut que Dieu me pardonne. Et ce pardon je ne puis l'avoir, si je ne le demande; & jamais je ne le demanderai, si je n'espere pas de l'obtenir. C'est pourquoi le Concile de Trente dans la belle explication, qu'il a faite du Sacrement de Penitence, nous marque, comme une disposition necessaire, & un acte essentiel de la part du penitent, l'esperance en la misericorde de Dieu : *Cum spe veniæ*; acte qui doit toûjours intervenir, ou tacitement, ou expressément, sans cela il n'y a point de retour à Dieu. *Sess. 14. c. 4.*

Erreur des Heretiques sur la confiance.

Les Heretiques des derniers temps ont prétendu que la confiance entiere suffisoit seule, pour mettre en grace & pour justifier le pecheur, & que c'étoit cette vertu que Saint Paul appelloit foi vive, & dont il dit que le juste vit : *Justus autem ex fide vivit.* Erreur justement condamnée, la foi qui justifie le pecheur doit être quelque chose de plus, que ce que nous appellons confiance : puisque le même Apôtre assure que, quand il auroit toute la foi, & toute l'esperance du monde, il ne seroit pas justifié, si avec cette foi & cette esperance il n'avoit encore la charité, qui est la derniere disposition à la justification, si elle n'est pas la justice même : *Etsi habuero omnem fidem, etsi habuero omnem spem, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* Mais si c'est une erreur de croire que la seule confiance justifie, c'est une verité de dire que cette même confiance est une disposition necessaire à la justification. La raison est, que la confiance est toûjours ce qui détermine le pecheur au retour à Dieu. S'il n'esperoit trouver en Dieu de la clemence & de la douceur, celle qu'il trouveroit dans le peché, lui ôteroit la pensée d'en sortir. *Ad Rom. 1.* *1. ad Cor. 13.*

C'est tenter Dieu, que de demeurer dans son peché sous prétexte de la misericorde de Dieu.

C'est tenter Dieu que de demeurer dans son peché sans faire aucun effort pour en sortir, sous prétexte que sa misericorde est plus grande que notre malice, qu'il ne nous a pas créez pour nous perdre; c'est le tenter que d'attendre, sans même la demander, une grace victorieuse qui nous convertisse tout d'un coup, comme fut converti Saint Paul; c'est le tenter que de vouloir être méchant, parce qu'il est bon, & le rendre ainsi complice de nos desordres. C'est encore le tenter que de remettre la grace du Sauveur, quand elle se presente à nous, pour s'en servir dans un autre temps, comme si cette grace étoit à nos gages.

De la mesure des pechez, après laquelle quelques-uns prétendent qu'il

Dans la pensée de quelques Theologiens, il y a une certaine mesure de pechez énormes, après lesquels Dieu abandonne tellement un pecheur, qu'il lui ôte non seulement ses graces choisies, & efficaces; mais encore ses secours communs, en sorte qu'il demeure com-

n'y a plus de reſſource.

me incorrigible pendant tout le reſte de ſa vie. Quelque dure que paroiſſe cette opinion, ſes auteurs prétendent qu'elle a ſon fondement

Amos. 1. dans l'Ecriture : *Super tribus ſceleribus Damaſci non convertam eum.* Diſons néanmoins avec Saint Thomas, que c'eſt une erreur contre la foi, de croire qu'un homme, qui eſt encore voyageur, ne puiſſe plus ſe corriger. Dieu n'a borné ſa miſericorde, ni à un certain nombre de pechez, ni à un certain temps, puiſqu'il nous aſſure dans Ezechiel, *que l'impieté de l'impie ne lui nuira pas, à quelque heure qu'il ſe convertiſſe de ſon impieté.* C'eſt pourquoi l'Egliſe a juſtement prononcé anathême contre l'opinion de Novatus, qui ſoûtenoit qu'un homme après avoir commis un peché ne pouvoit revenir en grace.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Quoi qu'on doive parler avec reſerve des miſericordes de Dieu, il n'eſt pas juſte de s'en taire.

C'Eſt un ſentiment aſſez commun, que les Prédicateurs ne doivent parler qu'avec reſerve & avec précaution de la miſericorde de Dieu, de peur que les pecheurs ne prennent de là occaſion de continuer leurs deſordres ; & de differer leur penitence. Ce n'eſt pas qu'on ne ſçache tres-bien, qu'il n'eſt rien de plus déraiſonnable que de ſe déterminer à déplaire à Dieu, parce qu'il eſt bon. On ſçait d'ailleurs qu'il n'eſt point de pecheur plus deſeſperé que celui qui peche ſur l'eſperance qu'on lui fera grace, & que ſe ſervir de la penſée de la miſericorde comme d'un motif pour perſeverer dans le mal, c'eſt à vrai dire ſe fermer tout retour à cette même miſericorde. Mais, quoi, Seigneur, ſerons-nous donc muets ſur la plus aimable de vos perfections ? ne dirons-nous rien de cette miſericorde, dont toute la terre eſt remplie, ſe-

Pſ. 118. lon cette parole du Prophete : *Miſericordiâ Domini plena eſt terra.* Cette miſericorde paroît en tout ce que vous avez fait, & en tout ce que vous faites ; elle eſt elle-même le plus

Pſ. 144. admirable de tous vos ouvrages : *Miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus.* Et elle ſera la ſeule qu'il ne nous ſera pas permis de loüer ! Elle nous previent, elle nous accompagne par tout, nous en ſommes tout environnez ; c'eſt à elle que nous devons tout ce que nous ſommes ; c'eſt d'elle que nous attendons tout ce que nous eſperons ; & nous ne la ferons pas connoître à tout l'Univers, & nous n'oſerons pas même en parler ! Non, chrétienne compagnie, je ne puis m'empêcher de vous dire mes penſées ſur ce ſujet. Je ne ſçaurois retenir l'admiration que me cauſe cette bonté infinie. Je parlerai de la miſericorde à des perſonnes, ou qui l'ont déja obtenuë, ou qui la demandent actuellement, ou du moins qui ſongent tout de bon à la demander. *Le Pere de la Colombiere, Sermon ſoixante-ſixiéme.*

La miſericorde de Dieu paroît en ce qu'il nous recherche quand nous ſommes éloignez de lui.

Admirez, s'il vous plaît, le zele, & l'amour de ce bon Maître : nous n'avons pas plûtôt perdu ſon amitié en l'offenſant ; que tout allarmé de ce malheur ; qui nous eſt pourtant arrivé par notre faute, il ſe met à nous pourſuivre avec des cris, qui nous marquent admirablement bien l'émotion de ſon cœur. Cette conſcience qui ſe trouble, tout d'un coup éclate en mille plaintes, en mille reproches ; cette conſcience n'eſt pas la voix du demon, puiſqu'elle nous porte au bien ; ce n'eſt pas notre propre voix, puiſqu'elle parle malgré nous, & contre nous ; il faut donc que ce ſoit la voix de Dieu. Que ne vous dit-elle point cette voix ſecrete ! Si Dieu avoit quelque grand interêt à vous conſerver, ſi en vous perdant il avoit, pour ainſi dire, perdu la moitié de ſon Royaume, ſeroit-il ou plus prompt à vous rappeller, ou plus appliqué à vous repreſenter le peril extrême où vous êtes, ou plus ſouple pour s'inſinuer dans votre cœur, ou plus conſtant à rechercher votre amitié ? N'eſt-il pas vrai qu'il ne ceſſe de vous mettre devant les yeux tout ce qui eſt capable de vous toucher : l'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ſes bienfaits, ſes recompenſes, ſa juſtice, ſon amour, ſa miſericorde ? N'eſt-il pas vrai qu'il vous pourſuit en tout temps & en tous lieux, qu'il ſe trouve par tout, que par tout il renouvelle ſes plaintes, & vous fait entendre ſa voix ? N'eſt-il pas vrai qu'il prend occaſion de tout ce qui ſe preſente à vous, ou d'édifiant ou de terrible, pour vous parler de reconciliation ?... Mon Dieu, vous eſt-il donc ſi important de recouvrer ce ſerviteur inutile ? Eſt-ce que vous ne ſçauriez vous paſſer de moi ? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaiſe volonté, & à mon ſens reprouvé, en ſeriez-vous pour cela plus malheureux ? Pour une ame perduë n'en pourriez-vous pas créer dix mille, que vous ſanctifieriez, & que vous attacheriez à votre ſervice par des nœuds indiſſolubles ? Ah ! cette ardeur avec laquelle vous me pourſuivez, eſt ſans doute un effet de votre grande miſericorde. *Le même.*

Cette miſericorde ménage le pecheur qu'elle veut attirer.

Si lorſque Dieu nous veût convertir, il travailloit pour ſes propres interêts, je ne m'étonnerois pas qu'il en uſât avec tant de bonté ; mais il eſt admirable que ſon zele n'ayant pour but que de nous retirer de la mort & de l'enfer, il garde tant de meſures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la ſorte. Quand un pere voit ſon fils qui ſe noye, ou qui eſt en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne conſidere pas ſi c'eſt par le pied ou par la main, par les habits, ou par les cheveux qu'il le ſaiſit pour le tirer de ce peril ; il croit qu'il aura beaucoup fait s'il peut lui ſauver la vie, quand même il le bleſſeroit un peu. Mais notre Dieu a égard à notre foibleſſe, même dans ces preſſantes occaſions. Il étudie notre humeur, nos inclinations, nos paſſions mêmes, & nos mauvaiſes habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qui nous fera le moins de peine. *Le même.*

Dieu ne ſe rebute point pour la reſiſtance & pour l'ingratitude du pecheur.

Quand après avoir examiné avec attention le zele infatigable, & plein de tendreſſe d'un Dieu, je jette les yeux ſur le pecheur qui en eſt l'objet ; je vous avouë (Chrétiens) que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David conſiderant notre baſſeſſe, & l'oppoſant en ſon eſprit à la Majeſté divine, s'écrioit : Helas ! Seigneur, qu'eſt-ce que c'eſt que l'homme, que vous daigniez bien vous en reſſouvenir ! *Quid eſt homo, quòd memor es* *Pſalm. 8.* *ejus* ? Mais voici bien un autre ſujet d'admiration ; Dieu ſe reſſouvient de l'homme, lors que l'homme l'a entierement oublié ; bien davantage, il ſemble oublier tout le reſte, pour ne ſe reſſouvenir que de cet ingrat ; ce charitable Paſteur laiſſe les nonante-neuf bre-

bis dans le desert, & court après celle qui s'est égarée, aimant mieux exposer tout le troupeau que d'abandonner cette malheureuse. Dieu nous aime tout pecheurs que nous sommes, c'est-à-dire, quoi que nous le haïssions, & ce qui est encore plus admirable, quoi qu'il haïsse infiniment nos pechez. Oüi, Messieurs, Dieu hait naturellement, & necessairement le peché, & rien n'est à nos yeux si affreux que l'est aux siens une ame qui est soüillée. Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puisqu'il veut vaincre une si grande aversion. *Le même.*

Quelle est l'ingratitude & l'insensibilité du pecheur de lasser & d'exercer la patience de Dieu, qui le recherche & qui l'attend.

A quoi pensons-nous d'exercer si long-temps la patience de ce Dieu de misericorde, qui nous attend depuis si long-temps, & de refuser son amitié, qu'il nous offre, & qu'il nous presse de recevoir? Quoi nous n'apprehendons point de rebuter cette Majesté infinie? Nous ne faisons nulle reflexion ni sur ce qu'il est, ni sur ce que nous sommes? Nous ne sommes point effrayez de voir le Maître de l'Univers, après avoir été offensé cent fois, venir lui-même frapper à notre porte, comme parle l'Ecriture sainte, & rechercher notre amitié? Nous le laissons frapper; nous le faisons attendre depuis si long-temps, sans daigner lui ouvrir, ou lui répondre? Que dois-je admirer ici davantage, ô mon Dieu! ou votre patience, ou notre opiniâtreté; ou votre amour, ou la dureté de notre cœur? Quelle sera la confusion de cette ame ingrate & audacieuse, si jamais vous lui ouvrez bien les yeux! Osera-t-elle paroître en votre presence, après vous avoir traité de la sorte? Mais quand nous aurions la hardiesse de nous presenter devant lui, voudroit-il bien nous recevoir, après avoir été rejetté d'une maniere si indigne? Oüi, Chrétiens, il ne laisse pas de recevoir le pecheur, lors qu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à son devoir. Je dis bien davantage, le même amour qui porte Dieu à courir après lui dans sa fuite, l'engage à aller au-devant de lui à son retour. *Le même.*

La misericorde de Dieu est prompte à nous pardonner.

Dieu traite le pecheur d'une maniere bien opposée à celle dont il en a été traité lui-même. Le pecheur l'a laissé frapper long-temps, il l'a laissé gemir, crier à la porte de son cœur. Il seroit bien juste que Dieu se ressouvînt de ces rebuts, & qu'il laissât le penitent soûpirer à son tour. Mais non, il ne peut se resoudre à en user de la sorte, dès que j'ai avoüé mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas même toûjours cet aveu; à peine ai-je conçu le desir de rentrer en grace, que j'y suis reçu sur l'heure, sans caution, sans assurance pour l'avenir, quoi que j'aye cent fois manqué de parole, & que ce soit tous les jours à recommencer. Il semble que notre Dieu se laisse aveugler par le desir qu'il a de se reconcilier avec nous; il aime mieux s'exposer à une infidelité, qu'il a si souvent éprouvée, que de differer un moment sa grace pour prendre ses sûretez. En un mot, Saint Augustin nous assure qu'il est dans une plus grande impatience de pardonner au pecheur, que n'est le pecheur de recevoir le pardon : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere. Le même.*

La joye que Dieu témoigne d'avoir recouvré une ame, marque la misericorde, & le desir qu'il a de nous sauver. *Luc. 15.*

Rien ne me touche comme ce transport du bon Pasteur, lorsqu'ayant trouvé sa brebis, il s'en revient triomphant, & ne pouvant contenir toute sa joye, il appelle tous ses amis & tous ses voisins, & les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem quæ perierat.* Réjoüissez-vous avec moi, car j'ai recouvré la brebis que j'avois perduë. Ne diroit-on pas, Messieurs, que notre Dieu a fait quelque grande conquête; qu'il est devenu maître d'un puissant Royaume? Ce n'est qu'une pauvre ame qui se retire du desordre, & il veut que tous les Anges l'en felicitent, qu'on en fasse fête dans le Paradis: & ce qui semble incroyable, & plein d'une exageration excessive, il témoigne être plus satisfait du repentir de cette ame pechereresse, que de la perseverance de nonante-neuf personnes justes, qui n'ont jamais rien fait dont elles ayent sujet de se repentir. *Le même.*

Dieu pardonne nos pechez, sans conserver aucun ressentiment de l'injure qu'il a reçuë.

Dieu pardonne tellement nos pechez, qu'il perd jusqu'au souvenir des plus grands outrages. Non, Chrétiens Auditeurs, notre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offensé fort cruellement, quelque paix, quelque reconciliation qui se fasse, quoi qu'au dehors les choses se rétablissent assez bien, quoi qu'on ait envie de pardonner de bonne foi, & qu'on fasse des efforts sur soi-même pour cela; cependant, on a bien de la peine à revenir à cette même tendresse, à cette même confiance; malgré qu'on en ait, il reste au fond de l'ame je ne sçai quelle amertume, qui se fait sentir de temps en temps, lorsqu'on se ressouvient de ce que l'on nous a fait. Notre misericordieux Seigneur n'est point sujet à cette foiblesse. Je voudrois que tous les pecheurs qui se repentent de leurs desordres, pûssent voir dans son cœur les sentimens qu'il a pour eux, comme il n'y reste nul ressentiment, nulle aigreur, avec quelle sincerité il leur pardonne... Il ne s'en tient pas là, il ne se contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le merite de nos bonnes œuvres, que nous avions perdu en perdant sa grace; mais il nous rend & ces merites & cette grace avec un notable accroissement; il nous met dans un état plus avantageux, que celui duquel nous étions déchus. *Le même.*

La pensée d'avoir offensé un Dieu si bon & misericordieux, nous doit inspirer un vif regret de nos pechez.

Je ne m'étonne point que durant l'espace de trente ans, Madelaine n'ait cessé de pleurer ses déreglemens, quoi qu'elle ne pût pas douter qu'ils ne lui eussent été pardonnez. Je ne m'étonne point que Saint Pierre ait été inconsolable jusqu'à la mort, d'avoir manqué de fidelité à son bon Maître, quelque assurance qu'il eût de la remission de son crime. Peut-on se ressouvenir qu'on a offensé un si bon Maître, sans avoir le cœur percé de douleur, sans concevoir une haine mortelle contre soi-même? Peut-on penser qu'on l'a outragé de sang froid, sans nulle raison, ayant au contraire mille raisons de l'aimer, qu'on a si long-temps abusé de ses biens, de sa patience, de son amour, de sa misericorde, sans mourir de regret & de repentir? *Le même.*

Sentimens de reconnoissance, en vûë de la misericorde dont Dieu a usé à notre égard.

C'est cela même qui redouble ma douleur, d'avoir si cruellement offensé un Dieu, qui me pardonne si facilement, qui me rend le bien pour le mal, & toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudes, qu'il a si-tôt oubliées; que je me pardonne des perfidies, dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même presse de recevoir le pardon? Enfin, que je me console de l'avoir outragé

tragé tant de fois & si long-temps, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisoit, avant que je l'eusse jamais offensé. Ah ! mon Dieu ! votre bonté m'a été plus severe en un sens, que ne le pouvoit être votre justice ! Car quel supplice m'eût été plus cruel que le déplaisir que je sens d'avoir choqué votre infinie misericorde ? Combien cette excessive bonté me rend-elle haïssable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer votre colere, pour pousser à bout votre patience ? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous aye traité si indignement, vous qui ne me traitez pas pour cela avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite passée ? *Le même.*

Dureté d'un cœur qui n'est point touché de la pensée d'une si grande misericorde.

Que vous êtes dur, pecheur, qui que vous soyez, qu'une si grande bonté de votre Dieu ne touche point, qu'elle n'attire point à la penitence ! Mais que vous êtes déraisonnable, si elle vous porte à commettre de nouveaux crimes ! C'est une inhumanité qu'on ne peut souffrir, de prendre avantage de la foiblesse d'un homme pour le maltraiter, de le fraper parce qu'il ne peut pas se défendre : mais que doit-on dire de ceux qui offensent Dieu, parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous sçavons qu'il nous cherit, & qu'il apprehende de nous perdre ? On a raison d'esperer beaucoup d'une si grande misericorde ; mais malheur à ceux qui different d'y recourir, parce qu'elle les attend avec patience ; qui ne veulent pas lui demander grace, parce qu'elle est toûjours prête de l'accorder ; qui sont méchans, parce que Dieu est bon ; qui pechent facilement, parce qu'il pardonne avec facilité ; qui se déterminent à lui déplaire, parce que ce n'est qu'avec peine qu'il se resout à les châtier. Comment est-ce que la misericorde sauveroit des gens, à qui elle est un motif de perseverer dans le crime, à qui elle est une occasion de se damner ? La misericorde nous doit sauver, il est vrai ; mais est-ce par le peché, ou par la penitence qu'elle le doit faire ? Elle sauve ceux qui veulent bien en profiter ; mais sauvera-t-elle ceux qui n'en profitent pas, ceux qui en abusent, ceux qui se la changent en un poison mortel, par le mauvais usage qu'ils en font ? Elle doit défendre le pecheur du desespoir, j'en conviens : mais il est certain qu'il n'est point de pecheur plus desesperé que celui qu'elle porte à l'impenitence. Seigneur, consommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette misericorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste, ou qu'elle nous soit inutile ; ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut.... Ne croyez pas que Dieu autorise le crime, parce qu'il souffre long-temps les pecheurs ; quelle sagesse seroit celle de Dieu, si tandis qu'il menace d'une éternité de supplices ceux qui l'offenseront, il leur promettoit d'ailleurs l'impunité, & l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre ? *Le même.*

La misericorde du Sauveur paroît dans le pouvoir qu'il a laissé à ses Ministres d'absoudre des pechez.

Quelle misericorde, & quelle bonté ! Jesus-Christ ne se contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger & d'absoudre les hommes ; mais il permet que Pierre le renonce, afin qu'il soit encore plus indulgent. Dieu est touché de nos desordres plus qu'il n'en est irrité ; il court après le pecheur, au lieu de le fuir ; il le ménage, de peur de lui donner de la confusion ; quand il l'a ramené, il fait que son peché lui devienne utile, au lieu de l'en punir. On diroit qu'il perd dans notre égarement, & qu'il gagne à notre retour. Il leur fait plus de bien qu'auparavant ; d'où vient que selon la remarque de Saint Gregoire, les penitens sont pour l'ordinaire plus fervens que ceux qui n'ont point peché. *Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La misericorde de Dieu envers les pecheurs paroît dans la patience qu'il a à les souffrir.

La Justice de Dieu pourroit punir les pecheurs dès le même moment qu'ils l'ont offensée ; elle pourroit les perdre dès le premier peché qu'ils ont commis ; car que leur doit-elle, & que ne meritent-ils pas eux-mêmes ? Mais il y a dans la patience de Dieu des richesses inépuisables, comme dit Saint Paul ; il y a, comme il l'appelle, une longanimité infinie. Que ces pecheurs s'égarent, elle les souffre ; qu'ils s'éloignent d'elle, qu'ils courent dans des voyes détournées, & dans de mauvais sentiers, elle attend qu'ils reviennent, & qu'ils soient las, pour ainsi dire, d'avoir marché dans des voyes si dangereuses & si penibles : *O Domine iham longiùs, & recedebam a te, & non fugiebas*, s'écrie Saint Augustin. O Seigneur, ô Dieu de misericorde, je m'éloignois de vous tous les jours de plus en plus, tous mes pas & toutes mes démarches étoient autant de chûtes dans de nouveaux précipices ; cependant vous ne disiez mot, mes passions s'allumoient toûjours davantage, & vous aviez patience : Ah ! patience, que vous êtes admirable, que vous êtes incomprehensible ! Elle l'est d'autant plus qu'il n'y a point de créature, qui ne demande à Dieu la destruction du pecheur, & même ce pecheur est à charge à toutes ses autres perfections. Tandis que l'homme a été fidele à Dieu, & soûmis à sa loi, toutes les créatures ont demandé la conservation de cet homme, & lui ont été soûmises, dit Saint Augustin ; mais dès qu'il s'est revolté contre Dieu, dès le même moment elles se sont soûlevées contre lui, & ont demandé au ciel vengeance de sa rebellion. *Monsieur Joly, Prône pour le troisiéme Dimanche apres la Pentecôte.*

Il semble que la misericorde s'oppose aux interêts de la justice & des autres perfections de Dieu.

Non seulement Dieu par sa patience resiste à la voix de toutes les créatures, qui demandent la destruction du pecheur ; il semble même qu'il arrête la vengeance que demandent ses autres perfections. Ne mettons point d'opposition entre les attributs divins ; mais ne laissons pas de dire avec les Theologiens de la Grace, qu'il n'y a que la misericorde qui semble plaider pour nous, & s'opposer en notre faveur aux autres perfections de Dieu. Sa sainteté se separe de nous quand nous sommes pecheurs ; sa justice veut que nous soyons punis ; son immensité veut que nous soyons châtiez dans tous les lieux, & son éternité dans tous les temps ; sa puissance & sa sagesse en donnent les moyens : la seule misericorde dit : Patience, patience, je toucherai ce pecheur si à propos, je cultiverai si bien cette mauvaise plante, j'y apporterai tant de soins qu'à la fin elle pourra produire quelque chose de bon. Voilà (mes chers Auditeurs) tout ce qui doit nous donner quelque esperance en cette vie : nous avons à faire à un Dieu infiniment bon, & infiniment patient. Où en serions-nous, si dès le premier peché mortel que nous avons commis, il nous avoit livrez aux rigueurs de sa justice ? Combien y en a-t-il qui sont à present cruellement tourmentez dans les enfers, & qui y seront éternellement tourmentez : pourquoi ? Pour avoir

commis un seul peché mortel, &c. *Le même.*

Quelle est l'indignité d'abuser de la patience & de la misericorde de Dieu pour l'offenser.

Que vous êtes bon, ô mon Dieu! mais que je suis méchant & inexcusable, si j'abuse plus long-temps de votre bonté! Sera-t-il dit, mon Dieu, qu'à cause que vous m'attendez à penitence, je ne la ferai jamais; qu'à cause que vous me souffrez depuis tant de temps dans mes desordres, j'y vivrai toûjours avec une même esperance d'impunité? Que ferois-je moi-même à mon semblable, si après lui avoir pardonné plusieurs fois, après lui avoir fait dire que s'il ne se reconcilie avec moi, je me lasserai à la fin, & je le perdrai, il m'offensoit toûjours, & ajoûtoit de nouveaux outrages aux premiers? Ne me lasserois-je pas? ne me voudrois-je pas même du mal de l'avoir attendu avec tant de bonté? Or si je suis dans cette disposition à l'égard de mon semblable, & d'un homme qui a peut-être sujet d'être mécontent de moi, que puis-je penser de vous, ô mon Dieu, qui vous ai outragé tant de fois par mes mauvaises volontez? De vous, qui pouvant m'abîmer & me précipiter dans des gouffres de feu il y a tant d'années, me donnez encore lieu de faire penitence? Ne dois-je pas craindre que vous ne me frappiez dans votre fureur lorsque j'y penserai le moins, & que votre patience même vous servira de motif pour me perdre, & me faire souffrir plus de peines qu'à une infinité d'autres, par rapport à de plus grandes graces que j'aurai reçuës de votre misericorde. Ce sont les sages & les justes reflexions que nous devons faire. *Le même.*

La patience avec laquelle Dieu nous a attendus, nous doit faire craindre sa justice.

La patience de Dieu doit vous consoler; mais cette même patience doit vous faire craindre: elle vous doit encourager à bien vivre; mais elle doit vous faire trembler si vous continuez à vivre mal... Le cri de vos pechez est monté jusqu'au trône de Dieu: il a souvent dit, je descendrai & je verrai, mais il ne le dira pas toûjours; & dès qu'il sera descendu, une pluye de soufre & de feu vous abîmera peut-être au milieu de vos plaisirs, de vos divertissemens, de vos jeux, de vos débauches. Hé quoi! au lieu de profiter de cette patience divine, vous ajoûtez à vos pechez de nouvelles circonstances, qui les rendent plus énormes; des adulteres aux fornications, des concussions à l'avarice, des médisances aux jugemens temeraires, des parjures aux mensonges, des blasphêmes aux juremens, & des sacrileges aux blasphêmes. Dieu vous attend cependant depuis tant d'années pour vous donner lieu de vous convertir. Si vous ne le faites, peut-être n'y a-t-il plus qu'un moment, que sa justice a marqué pour éclater après que sa misericorde a si long-temps suspendu les rigueurs de ses vengeances: mépriserez-vous donc encore les richesses de sa patience, de sa bonté; & pour me servir des termes de l'Apôtre, de sa longanimité: *An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis contemnis?* Penſez-vous qu'en continuant à faire ce que vous faites, vous éviterez les rigueurs de son jugement? Ne voyez-vous pas au contraire que vous tombez comme par degrez dans l'endurcissement & l'impenitence, & que vous amassez un tresor de colere, en ne vous representant pas que Dieu n'a de bonté & de patience pour vous, qu'afin que vous fassiez penitence? *An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? Le même.*

Ad Rom. 2.

Ibidem.

Dieu ne se contente pas d'attendre les pecheurs, il les recherche par une insigne misericorde.

Si Dieu se contentoit d'attendre les pecheurs, ils ne reviendroient jamais; il faut qu'il les cherche, qu'il coure après eux, qu'il les appelle, qu'il les sollicite de retourner à lui, qu'il les prévienne, qu'il les accompagne, qu'il les suive: car voilà les démarches que son infinie misericorde lui fait faire. Ce sont des paralytiques, ils ne peuvent d'eux-mêmes marcher, pour chercher le remede; ce sont des captifs, ils ne peuvent d'eux-mêmes rompre leurs chaînes pour se procurer leur liberté. C'est vous, Seigneur, qui les venez trouver, & qui les pressez de se rendre. *Le même.*

Dieu se réjoüit de notre conversion comme s'il y alloit de son interêt.

Si nous étions necessaires à Dieu, & s'il ne pouvoit se passer de nous, en agiroit-il autrement? Qu'un Pasteur qui a recouvré sa brebis, s'en réjoüisse, je ne m'en étonne pas, il eût perdu quelque chose en la perdant. Qu'une femme qui n'avoit que dix piéces de monnoye pour fournir à sa nourriture & à son entretien, gemisse d'en avoir perdu une, & qu'elle témoigne sa joye quand elle l'a recouvrée, je ne m'en étonne pas; elle voyoit son petit tresor diminuer, & peut-être que le necessaire lui eût manqué. Mais qu'un Dieu qui n'a nul besoin de sa créature, qu'un Dieu que sa créature a outragé & offensé, qu'un Dieu qui peut créer des milliers d'ames, qui le beniront à jamais, se réjoüisse du retour d'un pecheur, plus que de la perseverance de quatre-vingt dix-neuf justes, qu'il en fasse une fête, & qu'il veuille que ses amis l'en felicitent; c'est ce que je ne puis comprendre, dit Saint Augustin. Ainsi quelques exemples, & quelques paraboles que l'on apporte, pour nous donner quelque idée de la misericorde de Dieu; ces exemples & ces paraboles sont toûjours au-dessous de la verité qu'elles representent. Pecheur, tu te réjoüissois quand tu t'éloignois de Dieu, & Dieu s'en affligeoit; tu n'estimes presque pas la grace de ta reconciliation, & de ta justification, & Dieu la croit si considerable, qu'il s'en fait un aussi grand sujet de joye, que si son bonheur dépendoit de toi, que s'il s'agissoit du recouvrement de la chose la plus precieuse qu'il eût perduë. *Le même.*

Il ne faut jamais desesperer de la bonté & de la misericorde de Dieu.

Ne vous défiez jamais de la bonté de Dieu: sa misericorde est plus excessive, que votre misere ne peut être grande. Ne dites jamais comme Caïn: mon peché est trop enorme pour en recevoir le pardon; dites au contraire avec le Roi Prophete: quand j'aurois commis des pechez sans nombre, quand je me verrois environné de toutes parts par mes plus cruels ennemis, quand la terre & l'enfer se déchaîneroient contre moi, quand je verrois l'abîme ouvert pour m'engloutir, je ne laisserois pas d'esperer au Seigneur. Il ne m'a pas créé pour me perdre, il ne m'a pas racheté pour me damner, il ne m'a pas tant de fois cherché & porté sur ses épaules, pour me faire croire que tout est perdu pour moi. Oüi, mon Dieu, quelque abominable pecheur que je sois, vous êtes mon azile, mon refuge, mon esperance: *Clamavi ad te Domine, dixi: tu es spes mea.* C'est vers vous que je crie: vous êtes mon esperance, & pourvû que j'aye recours à votre misericorde, avec un esprit humilié, & un cœur contrit, j'obtiendrai mon pardon. *Le même.*

Ps. 141.

De la patience de Dieu à attendre les pecheurs.

Voyez combien long-temps vous avez été comme à charge à la patience de Dieu; combien vous l'avez exercée, sans qu'elle se soit lassée

laſſée & rebutée de vos mépris; vous avez paſſé pluſieurs années ſans daigner écouter ſa voix qui vous invitoit à revenir, tantôt par les remords de la conſcience, tantôt par les remontrances de vos amis, & de vos proches, tantôt par les exhortations des Prédicateurs armez des menaces de ſa parole, tantôt par les exemples des gens de bien qu'il vous a mis devant les yeux; & vous avez fait la ſourde-oreille à toutes ces voix; ſa douceur, ſa patience, ſa longue attente n'a ſervi qu'à vous endurcir dans le mal, & à vous y rendre plus opiniâtre: vous avez abuſé de la divine miſericorde, en abuſant de tant de délais multipliez qu'elle vous a accordez pour vous reconnoître, & vous avez amaſſé, comme dit l'Apôtre, un treſor épouvantable de colere: *Thezauriſas tibi iram in die iræ.* Un ſi long abus auroit dû épuiſer ſa miſericorde, & laſſer ſa patience, pour laiſſer agir ſa juſtice. Vous étiez indigne qu'il vous attendît, & qu'il vous ſupportât ſi long-temps; ſa juſtice irritée par une ſi longue perſeverance en tant de deſordres, demandoit à Dieu qu'il vous arrachât du champ de l'Egliſe comme un arbre infructueux & inutile: cependant la divine miſericorde l'a emporté en votre faveur ſur tous les droits de ſa juſtice; elle vous a laiſſé encore beaucoup de temps, dans l'attente que vous en feriez un meilleur uſage que du paſſé. Voyez combien vous êtes redevable à cette divine patience, qui vous a laiſſé, & accordé pour vous convertir, tant de loiſir qu'elle a refuſé à tant d'autres! N'en devriez-vous pas être vivement touché? Cela ne devroit-il pas vous inſpirer de grands ſentimens de reconnoiſſance? *Monſieur de la Font, Entretiens Eccleſiaſtiques pour le troiſiéme Dimanche aprés la Pentecôte.*

Ad Rom. 2.

Sentimens de reconnoiſſance pour un ſi grand bienfait.

Comprenez l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir ſi long-temps ſouffert: car qu'aviez-vous de moins rebutant, de moins odieux que tant d'autres qu'il a ſurpris, & enlevez de cette vie au milieu de leurs plus grands déreglemens? Et cependant il a jetté ſes yeux favorables ſur vous, en même temps qu'il les a détournez des autres; vous ne meritiez pas moins ſa colere, & cependant vous avez été les objets de ſa bien-veillance, par le loiſir de vous convertir, qu'il vous a laiſſé à leur excluſion: peut-être aviez-vous été plus rebelles qu'eux aux lumieres du Saint Eſprit, plus ſourds à ſes inſpirations; peut-être étiez-vous engagez en de plus grands crimes, & y aviez-vous croupi plus long-temps, & cependant en même temps qu'il en a rejetté tant d'autres beaucoup moins indignes que vous, de ſa miſericorde, il vous a diſtingué d'eux par le choix qu'il a fait de vous, pour vous laiſſer plus long-temps en vie; un peu moins d'attente & de patience à votre égard, & vous étiez perdus ſans reſſource. C'eſt ce que Tertullien appelle une ſurabondance de bonté, une miſericorde indulgente: *Redundantia clementiæ cœleſtis.* Quel reſſentiment devriez-vous avoir de cette grace ineſtimable? Combien devriez-vous être touchez d'une ſi ineffable bonté de Dieu, qui vous a retiré de l'enfer, où vous ſeriez la victime éternelle de ſa colere, s'il eût eu un peu moins de patience à votre égard? Vous avez croupi peut-être trente ou quarante ans dans vos mauvaiſes habitudes, & dans des deſordres horribles; les tenebres dont votre eſprit étoit couvert vous ont empêché de remarquer votre égarement. Combien avez-vous vû de vôs proches, de vos voiſins, de vos compagnons de débauches mourir dans cet état où vous avez vêcu tant d'années? Rappellez-en le ſouvenir dans votre eſprit pour reconnoître les obligations infinies dont vous êtes redevables à la miſericorde & à la patience de Dieu, de vous avoir attendu & ſouffert ſi long-temps! Ne ſont-ce pas autant de bienfaits & de graces multipliées, que Dieu vous a laiſſé de momens juſqu'à ce jour, pour ouvrir les yeux ſur la miſere de votre état? Quels ſentimens devez-vous avoir d'une ſi longue tolerance? N'en devriez-vous pas rendre à Dieu juſqu'à la fin de votre vie de continuelles actions de graces? *Le même.*

Les empreſſemens que ce Dieu de miſericorde témoigne à rechercher les pecheurs.

Qui pourroit exprimer en combien de manieres tendres & obligeantes, avec quel empreſſement, avec quelle ardeur, & quelle douceur ce bon Paſteur invite, preſſe, ſollicite & recherche une ame ingrate & infidelle pour l'obliger à revenir? Elle n'a pas plûtôt peché, elle ne s'eſt pas plûtôt éloignée de lui, qu'il ſe met à la pourſuivre, qu'il met tout en œuvre pour la r'avoir, & la recouvrer; d'abord il excite en elle le trouble & les remords de conſcience, qui lui repreſentent ſans ceſſe devant les yeux, en tout lieu, en tout temps ſon peché & ſon injuſtice. Un malheureux pecheur voudroit bien pouvoir boucher ſes oreilles à cette voix ſecrete, qui détrempe d'amertume tous ſes plaiſirs, mais elle y retentit inceſſamment malgré lui, il faudroit qu'il ſe fuît lui-même pour pouvoir ſe garentir de ſes reproches; elle lui découvre la laideur affreuſe de ce plaiſir trompeur, de cette injuſtice, de cette vengeance, qui l'ont ébloüi par un vain éclat; elle ôte à tous ſes crimes le maſque dont la paſſion les avoit couverts pour les déguiſer, les fait paroître avec la honte & l'horreur que la nature y a attachée; elle remplit ce même pecheur de frayeurs par les menaces de la mort, du jugement & de l'enfer. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

C'eſt dans la vûë de ce retour que ce charitable Paſteur employe tantôt les careſſes & la douceur, tantôt la rigueur des diſgraces & des pertes dont il le frappe pour l'attirer: que tantôt il donne un ſuccés favorable à ſes deſſeins; que tantôt il les renverſe par les obſtacles qu'il y ſuſcite, & qu'il mêle mille amertumes parmi ſes joyes & ſes delices, afin qu'en ſe voyant rebuté du monde par l'impuiſſance de ſatisfaire ſes deſirs, il prenne la reſolution de retourner pleinement à Dieu, & de s'attacher avec une fidelité inviolable à ſon ſervice. A quoi tendent, je vous prie, tant de démarches ſi amoureuſes? Quel profit vous reviendra-t-il d'avoir regagné cette ame ingrate & infidelle? En ſeriez-vous moins heureux, moins content, en la laiſſant dans ſa corruption, & dans l'égarement où elle s'eſt jettée volontairement? Faut-il qu'en ayant été ſi lâchement trahi, & abandonné, vous preniez tant de meſures, & témoigniez tant d'empreſſement pour la remettre en la voye de ſalut, dont elle ſe ſoucie ſi peu? C'eſt ce qui releve admirablement, & qui fait paroître avec plus d'éclat la bonté de Dieu, que non content de preſſer le pecheur en tant de manieres de revenir, il ſemble étudier ſon humeur, ſes inclinations, choiſir les momens favorables où il prévoit qu'en l'appellant, il ſuivra les inſpirations de ſa grace. *Le même.*

Vous le ſçavez, que Dieu ne s'eſt pas con-

Dieu par un excès de miséricorde nous a attendus & sollicitez plusieurs fois.

tenté de vous appeller une fois, de vous inviter, de vous solliciter à ce retour. Combien de fois a-t-il frappé à la porte de votre cœur, sans que vous ayez daigné l'écouter ? Combien de nouveaux délais avez-vous pris avant que vous resoudre à suivre sa voix ? Combien de fois avez-vous trahi les plus solemnelles promesses de vous attacher desormais à lui ? Combien avez-vous passé d'années dans un cercle continuel de conversions feintes & de rechûtes ? Combien a-t-il fallu qu'il livrât d'assauts à ce cœur rebelle pour en briser la dureté, & l'assujettir à ses loix ? Cependant, il ne s'est point lassé ni rebuté d'une resistance si opiniâtre ; son amour a toûjours été à l'épreuve de vos rebuts, & ne s'est point refroidi par tant d'infidelitez & d'ingratitudes ; il n'a cessé de vous poursuivre, & semble avoir oublié le soin de tout le reste de son troupeau, pour ne penser qu'à vous ramener au bercail. Quel ressentiment devriez-vous avoir d'une misericorde si obligeante, si officieuse, & si constante ? Ne devriez-vous pas lui en rendre de continuelles actions de graces ? Voyez quelle obligation vous avez à Dieu de tant de poursuites & de recherches si amoureuses qu'il a faites, pour vous remettre en l'état où vous êtes, après que vous vous êtes éloignez de lui. *Le même.*

Dieu semble oublier nos pechez après nous les avoir pardonnez.

Dieu ne pardonne point à demi, comme les hommes font la plûpart du temps ; quand on les a trahis, ou qu'on leur a fait quelque grand outrage, quelque reconciliation qui se fasse ensuite, ils conservent ordinairement quelque amertume, quelque ressentiment dans le fond du cœur, & ne font plus les mêmes graces à ceux dont ils ont été offensez. Dieu au contraire, non content de pardonner au pecheur entierement, & sans reserve, & de lui rendre tous les merites de ses vertus, qu'il avoit perdus en perdant sa grace, le remet dans un état plus avantageux que celui dont il est déchû. *Le même.*

La pensée de la misericorde de Dieu nous doit porter à y avoir recours.

La seule vûë de nos pechez nous peut aisément porter à nous croire si miserables, que nous ne meritons que d'être rejettez de Dieu ; que c'est inutilement que nous nous efforcerons d'aller à lui. Mais si à cette connoissance de notre indignité, nous joignons celle de la bonté de Dieu ; si nous considerons que ce n'est pas la mort du pecheur qu'il demande, mais sa conversion & son salut ; si nous nous souvenons que le Sauveur du monde, non seulement ne rejette pas ceux qui retournent à lui ; mais qu'il les cherche dans leur égarement ; qu'il les prévient de sa charité ; qu'il les presse & qu'il les force d'entrer en son royaume ; que ce bon Pasteur n'épargne aucun travail pour trouver la brebis égarée, & qu'il daigne la charger sur ses épaules pour la ramener au troupeau ; il n'y a rien qui nous empêche d'esperer tout de lui, & de croire qu'il ira même au-delà de nos esperances. *Monsieur de Sainte Marthe Prêtre, dans le Tome premier de ses Traitez de pieté.*

L'étenduë de la misericorde de Dieu.

Le cœur de Dieu est si large & si ample, que la multitude innombrable des pecheurs y trouve place. Il les porte tous dans son sein, prêt à leur faire misericorde, s'ils veulent cesser d'être miserables. C'étoit la connoissance des dimensions du cœur de Dieu que l'Apôtre souhaitoit aux Ephesiens, lors qu'il leur écrivoit : *Je prie Dieu qu'il fasse habiter* JESUS-CHRIST *en vous par la foi, afin que vous puissiez comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur, la hauteur, & la profondeur de son immense charité.* Mais le moyen de comprendre ce qui est incomprehensible ! Les misericordes du Seigneur sont infinies, & les tresors de sa bonté & de sa clemence sont inépuisables. Il n'y a que lui seul qui comprenne parfaitement la grandeur & l'amplitude de son cœur. *Le P. Duneau, Sermon pour le vingt-uniéme Dimanche après la Pentecôte.* *Ad Eph. 3.*

Difference de la misericorde de Dieu & de ses autres attributs.

Il n'en est pas de la patience de Dieu comme des autres attributs que la foi nous découvre en lui. Il n'agit jamais au dehors, que toutes ses perfections divines n'ayent part à toutes ses operations ; s'il fait une action de misericorde, sa justice, sa puissance, sa providence y ont part. Mais il semble qu'il en est autrement de sa patience ; au lieu qu'une autre de ses perfections meut en quelque sorte, & fait agir toutes les autres ; sa patience suspend l'exercice des autres ; elle retient les justes sentimens de sa colere ; elle arrête les foudres qu'il étoit prêt de lancer sur nous ; enfin elle retient sa justice & sa puissance, & les empêche de tirer vengeance de nos pechez, pour nous convier par sa tolerance à les expier, à nous remettre en grace avec lui : *Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam.* O qu'il faut que sa patience soit bien grande ! qu'elle est obligeante, aimable, incomprehensible, puisque recevant tous les jours des outrages en si grand nombre, par de viles, & de miserables créatures, & pouvant si aisément tirer vengeance, il les souffre pourtant, les laisse impunis, & differe de les punir, pour donner loisir aux pecheurs de rentrer en eux-mêmes, & de revenir à lui par une vraye penitence : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti. M. de la Font, Traité des Entret. Eccles. pour le troisiéme Dimanche après la Pentecôte.* *Sap. c. 11.* *2. Pet. 3.*

Sentimens que doivent avoir de la misericorde de Dieu ceux qui en ont ressenti les effets.

Il est rapporté dans l'Exode, que Moïse après avoir passé la mer rouge, & conduit heureusement les Israëlites à travers les flots, où les Egyptiens se noyerent, considerant du côté du desert l'autre bord tout couvert de corps morts des Egyptiens qui avoient été engloutis, il leur fit élever les yeux & les mains au Ciel, & chanter un cantique d'actions de graces & de loüanges à Dieu, qui les avoit sauvez par un miracle de sa puissance si éclatant : *Cantemus Domino ; glorioſe enim magnificatus est.* Voilà les sentimens où un pecheur, que Dieu a long-temps attendu, devroit entrer, quand il pense qu'il a passé tant d'années dans l'oubli de Dieu, & de son salut, que par la misericorde de Dieu, il les a heureusement traversées, quoi que d'autres moins coupables y ayent fait naufrage ; que Dieu l'a épargné en lui donnant le temps qu'il a retranché à tant d'autres qu'il a enlevez de ce monde par une mort précipitée, & par un effet redoutable de sa justice. Quelle reconnoissance ne doit-il pas à cette divine patience pour un si grand bienfait ? Quel sujet d'étonnement, qu'une si haute, si puissante, si souveraine Majesté ait souffert pendant si long-temps de si grands & de si extrêmes outrages d'un ver de terre ! *Le même.* *Exod. 15.*

Conduite du demon à notre égard pour nous porter tantôt à une vaine confiance, & tantôt au

Voici la conduite du demon à notre égard, tandis que nous differons à nous convertir, toute son étude est d'entretenir notre confiance. Dieu est bon, nous dit-il alors : toûjours plein de misericorde & d'indulgence pour les pecheurs, il est toûjours également & patient à les attendre, & disposé à les recevoir.

Tout

desespoir de la misericorde de Dieu.

Tout au contraire, le demon ne s'est pas plûtôt apperçu que nous pensons à nous convertir, qu'il fait ses efforts pour nous persuader que nous en sommes venus trop avant, pour penser desormais au retour. De là ces troubles, ces scrupules, ces craintes, ces doutes inquiets de la plûpart des penitens dans le temps de la conversion : par où le même esprit d'erreur qui montre toûjours un retour facile à ceux qui s'éloignent de Dieu, montre un obstacle insurmontable à ceux qui veulent s'en rapprocher. Profitons du stratagême du demon, & par une conduite opposée, si nous nous sentons portez à nous convertir, animons notre confiance, c'est elle qui achevera notre conversion. Si au contraire nous sommes portez à differer de nous convertir, défions-nous de notre confiance, comme d'un obstacle à notre conversion. *Le Pere d'Orleans, Tome* 1. *Sermon de la Confiance.*

Sur le même sujet, & grandeur de la misericorde divine.

Saint Bernard remarque, que pour aveugler le pecheur, le demon se sert également des tenebres & de la lumiere. Il les aveugle par les tenebres, quand les tenant dans la vie mondaine, occupez de toutes les passions, abandonnez à tous les plaisirs, dissipez dans toutes les assemblées, il leur ôte la vûë du peché & de la justice de Dieu. Car dans ces tenebres funestes, les pecheurs ne voyent rien du tout, ou ils ne voyent rien comme il est: excusant tout, trouvant tout leger, le moquant des Prédicateurs, qui les menacent de l'enfer pour des actions de fragilité : tranquilles au bord du précipice, & assurez dans un peril, qu'ils ne voyent pas, ou qu'ils méprisent. Le demon aveugle les pecheurs par la lumiere, quand la grace leur ayant découvert ce qu'il leur cachoit avec tant de soin ; il tâche de leur persuader, pour les jetter dans le desespoir, que le mal est devenu trop grand pour être capable de remede, & leur fait concevoir l'arrêt de leur condamnation comme irrevocable. Pensée injuste & déraisonnable à un pecheur qui de bonne foi & sans délai se veut convertir. Vous craignez la justice ; hé ne sçavez-vous pas que la misericorde ici-bas a l'empire sur la justice ? si la misericorde vous est favorable, la justice ne vous doit pas faire peur. Le nombre de vos pechez vous effraye : la misericorde de Dieu est-elle bornée ? n'est-ce pas cet immense attribut dont parle le Prophete Roi, quand il dit qu'elle remplit toute la terre : *Misericordiâ Domini plena est terra ?* N'est-ce pas dans cet abîme profond, où jusqu'ici tous les penitens se sont déchargez de leurs pechez ? Craignez-vous qu'il n'y ait pas encore assez de place pour les vôtres ? La grandeur de vos pechez vous étonne : ce sont des pechez énormes & extraordinaires... Cet état est terrible, j'en conviens, & il est rare qu'on en revienne. Mais enfin, quand on a tant fait que de vouloir en revenir, n'est-ce pas, dit S. Augustin, pour pardonner de grands pechez, que Dieu a une grande misericorde ? S'il n'avoit qu'une misericorde commune, on pourroit croire qu'il n'y auroit de pardon que pour les pechez legers & communs ; mais puisque David a invoqué une misericorde extraordinaire, puisqu'il a même reconnu une misericorde miraculeuse, qui vous empêche de dire comme lui : *Miserere mei Deus secundùm magnam misericordiam tuam* ; Seigneur ayez pitié de moi, non selon votre misericorde commune, car je ne suis pas un pecheur commun ; mais selon votre grande misericorde, parce que je suis un grand pecheur : *Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te* ; ne vous contentez pas, Seigneur, d'exercer sur moi votre misericorde ordinaire ; il faut aux crimes que j'ai commis une misericorde de miracle, & qui en fasse un en me pardonnant ? Cette misericorde après tout ne coûte pas plus à Dieu que l'autre, quoi qu'il ne l'exerce pas si souvent : & c'est une marque infaillible qu'il a envie de l'exercer, quand il donne à un grand pecheur ces desirs de conversion. *Le même.*

Ps. 118.

Psal. 50.

Psal. 26.

Tentation de desespoir de la misericorde de Dieu.

Il y a une tentation moins commune, à la verité, mais bien souvent plus dangereuse. Car le demon cessant de representer Dieu comme un irreconciliable ennemi, fait néanmoins voir tant de difficultez à faire ce qu'il faut pour l'appaiser, pour rentrer en grace, qu'on est en danger de s'abattre, de perdre courage, & de tomber du découragement dans le desespoir. Alors le démon découvre une conscience embarrassée de mille choses difficiles à éclaircir, le desordre d'une ame abandonnée à tous les déreglemens de la volupté, la confusion d'une vie intriguée en mille sortes d'affaires injustes, l'horreur de certains pechez énormes, & dont on ne voit presque d'exemples que dans soi-même : tout cela fait au pecheur un cahos, également affreux à voir & difficile à débrouïller. Le démon sçait à propos se servir de cet embarras, pour empêcher la conversion de ceux qui pensent à se convertir, & les jetter dans le desespoir. C'est en cette rencontre où l'on a besoin de confiance, pour ne pas desesperer de la misericorde de Dieu. *Le même.*

L'abus qu'on fait de la misericorde de Dieu.

Vous me demandez comment il se peut faire que la confiance en Dieu, qui est une vertu, puisse produire un méchant effet. A cela je réponds, que c'est des meilleures choses dont on fait les plus grands abus. La misericorde est un attribut de Dieu, & c'est l'abus de cette misericorde qui damne la plûpart des pecheurs. De plus, ne vous imaginez pas que cette confiance, qui demeure dans le pecheur pendant qu'il ne se convertit pas, soit cette vertu de confiance en Dieu, que le Sauveur loüe dans l'Evangile. Car premierement, toute vertu est une disposition à bien faire : & cette confiance des personnes qui veulent demeurer dans leurs pechez, est une disposition à faire mal. Secondement, la vraye confiance en Dieu est fondée sur l'estime de Dieu : & celle-ci sur le mépris. Troisiémement, la vraye confiance est un don du Saint Esprit : & celle-ci est bien souvent un peché contre le Saint Esprit, & qui merite mieux le nom de présomption, que celui de confiance. Mais quoi, n'est-il pas loüable de croire, & n'est-ce pas bien fait d'esperer que Dieu nous fera misericorde, quand nous lui demanderons pardon ? Oüi ; mais Saint Augustin remarque que ce n'est pas là la confiance du pecheur qui differe à se convertir. Car non seulement la confiance de ce pecheur, lui fait esperer qu'il obtiendra misericorde quand il demandera pardon ; mais elle lui fait esperer en même temps, qu'il aura le temps de demander pardon, qu'il aura la grace de se convertir, & qu'il sera assez fidele pour y correspondre ; ce qui est une manifeste présomption, puisque c'est une esperance sans fondement... O ingrate & cruel-

le confiance, qui se sert des bontez de Dieu pour l'outrager! O confiance sacrilege, qui fait servir la misericorde de Dieu au peché! mais, ô confiance funeste, qui entretenant le pecheur dans son peché, le fait mourir dans l'impenitence!... Je dis que la confiance, en qui ne se convertit pas sur cette esperance d'obtenir misericorde, conduit immanquablement à ne point faire de penitence, parce qu'obligeant la misericorde à abandonner le pecheur, en punition de l'abus qu'il en fait, elle attire naturellement sur lui ce terrible châtiment de sa justice; & les saints Peres disent communément que les morts subites, sont les punitions ordinaires de ce crime. *Le même.*

On ne doit pas cesser de parler de la misericorde de Dieu pour l'abus que quelques-uns en font.

Je l'avouë (Chrétiens Auditeurs) l'on est obligé de ne traiter cette matiere de la misericorde de Dieu que rarement, & avec beaucoup de reserve, de peur que les pecheurs ne prennent de là occasion de s'endurcir dans leurs desordres, & de differer sur cette esperance leur conversion: car, helas! le cœur humain en est venu à cet excés de corruption de se porter à offenser cet Etre suprême, si-tôt qu'il n'envisage que sa facilité à pardonner nos offenses. Mais d'un autre côté, quelle honte seroit-ce pour nous, si nous nous reduisions à n'oser parler de cette aimable perfection de mon Dieu! Il n'est point de créature, dit le Prophete Roi, quelque insensible qu'elle soit, qui n'en fasse l'éloge à chaque moment. Et l'homme seroit le seul, qui n'en publieroit pas les merveilles, lui qui étant doüé d'une ame raisonnable, semble n'être tiré du néant que pour en ressentir les effets? Est-il même un de mes Auditeurs qui n'ait déja eu recours à cette misericorde infinie, qui ne l'ait demandée, qui ne l'ait obtenuë? Quelle consolation interieure n'auriez-vous donc point d'en entendre parler; ou plûtôt quelle ardeur, quel empressement un pareil discours ne vous inspirera-t-il point d'y recourir promptement? *Le Pere Estienne Chamillard, Sermon manuscrit sur ce sujet.*

La misericorde de Dieu est sans interêt.

Quel avantage retire cet Etre suprême de la conversion d'un pecheur? quel interêt a-t-il de le ramener dans la voye de son salut? Vous le sçavez; Dieu ne seroit pas Dieu, si sa créature pouvoit contribuer à sa grandeur. Ainsi que tous les hommes soient damnez ou non, il est également grand, également glorieux, également heureux. Pendant toute une éternité, ne s'est-il pas occupé à s'aimer & à se connoître? rien ne manquoit à sa felicité, & s'il s'est déterminé à créer ce monde visible, & à tirer du sein du néant les hommes & les Anges, cette vûë n'y a eu nulle part. Helas! qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de sa main liberale, & par consequent qui ne soit une preuve de sa misericorde, puisqu'il ne nous doit rien? Que dis-je! le Seigneur n'en reçoit nul avantage; sa gloire au contraire n'en souffre-t-elle pas? Car on croiroit, dit Saint Thomas, qu'il a besoin de l'homme, & qu'il perd de ses biens & de son bonheur à mesure que ce pecheur s'obstine à être un ingrat & un infidele. Ne devrions-nous pas être touchez de ses poursuites amoureuses, & des démarches qu'il fait pour venir nous chercher comme s'il avoit besoin de nous? *Deus, vita mea!* s'écrie là-dessus Saint Augustin, *qui persecutus es fugientem te, & oblitum tui non es oblitus.* O Dieu de nos cœurs! vous nous avez poursuivis avec bonté, lors même que nous vous fuyions; vous vous êtes souvenu de nous, lorsque nous vous avions oublié entierement. Cette pensée inspire aux ames saintes des sentimens d'amour, de confiance, de reconnoissance, si tendres, qu'ils en font le sujet de leurs entretiens avec Dieu; mais le commun des hommes y est insensible. *Le même.*

Motifs pour nous exciter à la reconnoissance des misericordes de Dieu sur nous.

Sans doute, mon Dieu, si vous ne m'aviez tendu la main dans ces temps malheureux où la passion m'aveugloit, je serois, à l'heure qu'il est, plongé dans un abîme d'iniquitez. Où est le retour que je vous dois? est-il un seul moment de ma vie que je ne dûsse vous en rendre des graces immortelles? Je juge de mon cœur par mon cœur. Si par quelque lâche trahison j'avois merité d'encourir la disgrace d'un Prince de la terre, & que ce Prince, par un excés de bonté, loin de me punir, s'appliquant à me faire rentrer dans mon devoir, fût le premier à rechercher mon amitié, je me croirois indigne de voir le jour, pour peu que je retombasse dans ma faute après lui avoir promis une fidelité constante & éternelle: au lieu qu'à votre égard je ne suis que legereté & qu'inconstance, sans en rougir, sans avoir honte de ma conduite. Quoi? seroit-il possible, ô mon Dieu! que votre misericorde me fût un motif de perseverer dans le peché, & une occasion de me damner? Non, non, consommez en moi l'ouvrage de cette misericorde infinie, si vous m'aimez jusqu'à courir après moi dans mes égaremens, que ce soit pour m'obliger à m'attacher à vous, & à vous aimer constamment. *Le même.*

La misericorde de Dieu nous ramene à notre devoir par toutes sortes de voyes.

Dieu pressé par sa misericorde infinie, prend toutes les figures imaginables, dès qu'elles facilitent le retour d'une ame qui s'est égarée. L'Ecriture est pleine d'exemples, qui nous mettent cette verité dans un beau jour; & n'est-ce point ce que cet aimable Sauveur a voulu lui-même nous marquer par cette multitude de noms, ou plûtôt de qualitez qu'il se donne à notre égard? Car si nous l'en croyons, il est un Pere passionné, une Mere tendre, un Medecin charitable, un Pasteur vigilant, un Maître éclairé, un fidele Conducteur: emplois, qualitez, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne rempliroit point parfaitement, si effectivement il ne se transformoit en autant de manieres differentes; je veux dire, si interieurement il ne tentoit, quand il s'agit de la conversion d'un pecheur, les mêmes voyes de douceur dont se servent les hommes revêtus de ces caracteres, lorsqu'il faut redresser un ami, un fils, un disciple, qu'ils verroient se perdre avec regret & avec douleur. Mais où cette pensée ne m'entraîneroit-elle pas, si j'entreprenois de la justifier par un amas d'exemples, dont le détail vous pourroit être ennuyeux? Vous n'avez qu'à voir l'accueil avec lequel il reçoit l'enfant prodigue, pour en être convaincus. *Le même.*

Nous ne devons jamais desesperer de la misericorde de Dieu pour la multitude de nos pechez.

La multitude & l'énormité de nos pechez ne doivent jamais nous donner lieu de desesperer de la misericorde de Dieu; quelque profondes que soient les playes que le peché nous a faites, elles ne sont pas incurables à un Medecin qui peut tout. Notre conversion, qui nous paroît si difficile en elle-même, ne l'est pas à celui qui a étendu les cieux. C'est assez qu'il le veuille, afin qu'elle arrive. Quelle apparence y avoit-il que la lumiere sortît du néant, ou que Jerusalem ruïnée pût être rétablie? cependant c'est assez que le Seigneur

Geneſ. 1. *Iſaïæ* 44. diſe : *Que la lumiere ſoit faite ; Jeruſalem vous ſerez rétablie*, & elle le ſera. Un moment peut ſuffire pour rentrer en grace avec lui. Mais ſi c'eſt être inſenſé que d'attendre ce moment par une préſomption temeraire, c'eſt l'être encore plus que de le laiſſer échapper par un deſeſpoir qui ne peut être que tres-injurieux à notre Dieu. Euſſions-nous paſſé juſqu'à l'onziéme heure du jour dans le crime ; fuſſions-nous prêts à rendre l'ame ; ſçachons que ſi nous eſperons veritablement en ce Dieu de miſericorde, ce Dieu dont la bonté égale la puiſſance, & qui n'a point beſoin de la ſucceſſion des temps pour operer ſes plus grands ouvrages, ſoit dans l'ordre de la grace, ou dans celui de la nature, nous convertira en un moment. Je ne jetterai point dehors, nous dit-il dans ſon Evangile, *Joann.* 6. celui qui vient à moi : *Eum, qui venit ad me, non ejiciam foras.* Il vous dira comme au bon *Luc.* 23. Larron : *Je vous dis en verité que vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis* : car il peut reſſuſciter un mort de quatre jours, & de ſon perſecuteur en faire un vaſe d'élection. *Monſieur l'Abbé de Monmorel, Homelie ſur l'Evangile de la Septuageſime.*

Combien la penſée de la miſericorde de Dieu eſt conſolante.

Pecheurs, que la griéveté de vos crimes a empêchez juſqu'à preſent de retourner au Seigneur, ayez des ſentimens dignes de ſa bonté : *Sentite de Domino in bonitate.* Quelque grande que ſoit votre malice, ſa miſericorde eſt beaucoup plus grande, puiſque votre malice a des bornes, & que ſa miſericorde n'en *Sap.* 1. a point. *Si l'impie*, nous dit-il, *fait penitence de tous les pechez qu'il a commis ; s'il garde tous mes préceptes, & s'il agit ſelon l'équite, & ſelon la juſtice, il vivra certainement, & il ne mourra point.* Quand on a entendu cette parole, dit *Ezechiel.* 18. Saint Auguſtin, & qu'on y a ajoûté foi, les impies ſe trouvent comme ſoulagez ; ils n'ont plus de penſées de deſeſpoir, & ils commencent à ſortir de cet abîme profond, où ils étoient enfoncez. Il eſt vrai que Dieu hait le peché, qui eſt l'ouvrage du demon ; mais il aime le pecheur qui eſt ſon propre ouvrage ; & dès-lors que nous déteſtons ſincerement nos crimes, il ne trouve plus rien en nous qui ſoit indigne de ſon amour. Qu'attendons-nous donc à nous jetter entre ſes bras ? *Allons*, dit l'Apôtre, *nous preſenter avec confiance* *Ad Heb.* 4. *devant le trône de ſa grace, afin d'y recevoir miſericorde. Le même, Homelie ſur l'Evangile du ſixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Si nous mépriſons maintenant la miſericorde du Seigneur, nous éprouverons un jour la rigueur de ſa juſtice.

Le Seigneur nous prévient en tout de ſes miſericordes, & nous ne le ſecondons en rien : il rompt les chaînes qui nous attachoient au crime, & nous en formons de nouvelles ; il s'approche de nous, & nous nous éloignons de lui. Il nous touche, & nous endurciſſons notre cœur ; il nous commande de nous lever, & nous nous enfonçons plus avant dans l'abîme du vice. C'eſt la plainte qu'il nous fait par la bouche de ſes Prophe- *Iſaïæ* 52. tes : *J'ai parlé, & il n'y avoit point d'oreille pour m'entendre ; j'ai appellé, & perſonne ne m'a* *Apoc.* 3. *répondu ; j'ai frappé, & l'on ne m'a point ouvert ; j'ai crié, & l'on n'a pas voulu m'écouter ;* *Prov.* 1. *j'ai étendu ma main, & l'on ne m'a pas regardé.* Craignons, dit S. Gregoire, qu'après avoir irrité tant de fois ſa miſericorde, elle ne ſe change en fureur : car nous devons être perſuadez qu'il nous ſera un jour d'autant plus ſevere, qu'il nous eſt preſentement plus doux & plus miſericordieux. Ne ſoyons pas inſenſibles à ſa voix qu'il nous fait entendre au fond du cœur : *Hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra. Le même, Homelie ſur l'Evangile du quinziéme Dimanche après la Pentecôte.* *Pſal.* 94.

Dieu nous aime par une pure miſericorde & ſans avoir beſoin de nous.

Si Dieu nous aime, n'eſt-ce point que nous lui ſommes bons à quelque choſe, & qu'il tire des avantages de cet amour ? Qui pourroit concevoir une penſée ſi folle, & ſi contraire à toutes les lumieres de la raiſon ? C'eſt là en quoi paroît la grande bonté de Dieu. Il nous aime ſans avoir beſoin de nous. Le ſaint Roi Prophete exprime excellemment cette verité, quand il s'écrie : *J'ai dit, Sei-* *Pſ.* 115. *gneur, que vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez aucun beſoin de mes biens.* De quelle utilité pourrions-nous être à celui qui renferme en lui-même un treſor infini de perfections, qui eſt la ſource de notre bonheur, & de qui découlent tout ce que les créatures peuvent avoir de talens & de bonnes qualitez. Lorſque Dieu aime, tout l'avantage en rejaillit ſur celui qui eſt aimé, & il n'en peut rien revenir à Dieu. Nous allons à Dieu par indigence, & Dieu nous fait du bien par miſericorde. *Monſieur Lambert, Homelie* 73.

Comme la bonté & la miſericorde de Dieu nous défend contre tous ſes autres attributs.

Remarquez que tant que l'on eſt dans le fort du crime, tant que la paſſion n'eſt encore que naiſſante, Dieu ſemble fermer les yeux, & diſſimuler, non pas par ignorance, comme les hommes qui ignorent pour l'ordinaire juſqu'où va l'énormité du crime ; non pas comme eux par foibleſſe, parce qu'ils ne peuvent ni punir, ni arrêter les pechez ; mais afin d'attendre le pecheur, & de lui donner le temps de reconnoître ſa folie, & ſon égare- ment : *Miſereris omnium, quia omnia potes*, dit *Sap.* 11. le Sage, *diſſimulas peccata hominum propter pœnitentiam.* Il ſoûtient, pour ainſi dire, tous les efforts de ſa ſainteté, qui a une oppoſition infinie pour le peché : de ſa juſtice, qui le ſollicite continuellement à la vengeance : du zele infini qu'il a pour ſa gloire, & qui le preſſe de perdre ceux qui la lui raviſſent ſi indignement. Sa bonté & ſa miſericorde encore une fois tient ſeule contre tous ſes attributs, pendant que durent ces jours de tenebres & d'obſcurité : mais la paſſion s'eſt-elle ralentie, le bruit & le tumulte ont-ils ceſſé pour quelques momens, c'eſt alors que Dieu entreprend plus que jamais la conquête de ce cœur rebelle : il redouble ſes graces, il l'invite, il le preſſe, il le ſollicite, il le careſſe, il le menace ; ſa miſericorde ſe ſert de tous les moyens pour l'attirer. *Sermon manuſcrit du P. Eſtienne Chamillard, ſur la Samaritaine.*

Queſſe eſt la veritable & la fauſſe confiance en la miſericorde de Dieu.

J'étois déja de moi-même ſi porté au mal ; mais combien de vicieuſes habitudes ai-je ajoûté à mes mauvaiſes inclinations ? Compter avec cela ſur la miſericorde de Dieu, comme ſur une reſſource certaine & infaillible, ne ſeroit-ce pas une confiance ſans fonds, & ne faudroit-il pas bien me méconnoître moi-même ? Tout ce qui me reſte à faire, dans la juſte frayeur qui me ſaiſit, c'eſt, mon Dieu, de lever humblement les mains vers vous. Si je ſuis dans le mauvais chemin, vous m'en retirerez : ſi je ſuis ſur le point de ma ruïne, & ſur le bord du précipice, vous me ſoûtiendrez. Plus je me défierai de mon cœur, de ma vigilance, de mes penitences paſſées, de mon état preſent, & de l'avenir ; plus j'attirerai ſur moi vos regards, plus je me rendrai digne de votre grace, & de votre divine protection. Ces penſées, Chrétiens, vous devroient être toûjours preſentes. Servons-nous

du peché contre le peché, & de la colere de Dieu contre ſa colere ; c'eſt-à-dire, ne perdons jamais le ſouvenir, ni de nos pechez paſſez, ni des vengeances du Seigneur. La vûë de nos pechez réveillera notre zele pour les expier dans la ſuite, & les éviter ; & la vive apprehenſion des vengeances de Dieu nous fera prendre les meſures neceſſaires pour nous en garentir. *Le Pere Girouſt, dans ſon Avent, Sermon ſur l'Eſperance chrétienne.*

Pour eſperer en la miſericorde de Dieu, il faut travailler de ſon côté.

Nous avons beau croire que Dieu nous ſauvera, & que ſa bonté n'a point de bornes ; nous avons beau deſirer de parvenir heureuſement à la fin qui nous eſt promiſe, & pour laquelle nous avons tous été formez ; ſi cette créance & ce deſir ne ſont ſoûtenus par la ſainteté de notre vie, c'eſt une créance vaine, c'eſt un deſir trompeur ; & notre prétenduë eſperance eſt alors plûtôt un vice qu'une vertu. Il n'y a point de pecheur, pour peu qu'il lui reſte de foi, qui ne ſoit perſuadé, que la miſericorde du Seigneur eſt infinie, & qui ne ſe flate volontiers que Dieu lui pardonnera. De tous les demons qui ſouffrent dans l'enfer, il n'y en a pas un qui ne deſirât de voir finir ſes peines, & de ſortir de cet état. Cependant, ni les pecheurs, tandis qu'ils demeurent dans leur peché, dans leur vie molle & inutile, ni les demons n'ont plus de ſalut à prétendre. *Le même.*

Fauſſe idée que pluſieurs ſe forment de la bonté & de la miſericorde de Dieu.

Quelle idée, Chrétiens, vous formez-vous de la bonté de Dieu ? N'eſt-ce pas la corrompre, & par conſequent l'anéantir, en voulant trop l'étendre ? Car ſi Dieu eſt bon, il eſt juſte ; ce raiſonnement eſt de Tertullien. Il n'y a point de veritable bonté ſans équité & ſans droiture, ni de droiture & d'équité ſans une parfaite juſtice : *Si bonus eſt, & juſtus.* Il doit donc, tout bon qu'il eſt, & même parce qu'il eſt bon, autant haïr le mal, qu'il aime le bien ; autant punir le ſerviteur pareſſeux, qu'il recompenſe le ſerviteur fidele : & tandis que vous vous tiendrez, à l'égard de ſa loi, dans une lâche indifference, & dans une inaction ſterile & vuide ; tandis que vous la violerez, cette loi divine, vous ne pouvez avoir qu'une eſperance fauſſe, & même tres-criminelle. *Le même.*

Different uſage que les bons & les méchans font de la confiance en la miſericorde de Dieu.

Si vous ne vous ſerviez pas, mon cher Auditeur, de la patience de votre Dieu, pour vous autoriſer dans votre crime, & dans vos mauvaiſes habitudes : ſi vous en deveniez meilleur, parce que vous ſçavez que Dieu eſt bon : ſi le ſouvenir de tant de perils, dont il vous a délivré, vous attachoit à lui davantage, & vous inſpiroit pour l'avenir une nouvelle vigilance ; alors je vous dirois : Réjoüiſſez-vous dans le Seigneur, & aſſurez-vous qu'il remplira votre attente & tous vos deſirs. Je vous dirois : Ne craignez point de trop eſperer en Dieu ; jamais votre eſperance n'égalera ſa bonté, qui eſt ſans meſure. Mais quand je vois, que plus vous comptez ſur la miſericorde de Dieu, plus vous en devenez hardi à l'offenſer ; que l'indulgence dont il a uſé juſqu'à preſent envers vous, & les graces que vous vous promettez encore de ſa part, bien loin de vous toucher d'une juſte reconnoiſſance, & de vous lier étroitement à ſon ſervice, vous font violer ſa loi avec plus de liberté. Quand je m'apperçois que tout le fruit de votre eſperance n'eſt qu'une nouvelle obſtination, & de nouvelles chûtes ; je n'ai plus, de la part de Dieu, que des menaces à vous faire ; & que des anathêmes à fulminer contre vous. Allez inſenſible, & deſeſperé, n'attendez que les plus rudes coups du ciel, après un ſi ſacrilege abus de ſes bienfaits. *Le même.*

Mauvaiſe conſequence qu'on tire de la miſericorde de Dieu.

Dieu eſt patient, dites-vous, il eſt miſericordieux. Je le ſçai, mes Freres ; & vous pouvez bien nous en ſervir de témoins, après tant d'outrages qu'il a reçus de vous juſqu'à preſent, & tant de deſordres qu'il a ſupportez. Mais de là que concluez-vous ? Que vous pouvez vivre & pecher en aſſurance ? Ce n'eſt point ainſi que le Saint Eſprit m'apprend à conclure. Car au contraire, c'eſt la patience de Dieu qui m'effraye. Pourquoi ? Parce que plus il differe à me punir, plus il laiſſe groſſir ce treſor de colere, qui doit tomber ſur moi pour m'accabler. La meſure de ſa patience devient la meſure de ſa juſtice ; & après avoir attendu, il punit au double : *Altiſſimus enim eſt patiens redditor.* Que ſera-ce de vous, s'il éclate tout à coup ? & qui vous répond qu'il n'eſt pas déja ſur le point de le faire ? Sa juſtice a ſon jour marqué, auſſi-bien que ſa grace.... Quand un crime a été commis dans le Temple, la loi ordonne que le Temple ne ſervira plus d'azile ; parce que ce n'eſt plus un lieu ſaint, depuis qu'il a été violé. Votre azile le plus ordinaire, pecheurs, ç'a été la miſericorde de Dieu : mais vous l'avez prophané par un criminel uſage. Ce ne doit donc plus être une place de ſûreté, ni une reſſource pour vous. *Le même.* *Eccli. 5.*

Les plus grands Saints n'oſoient compter ſur la miſericorde de Dieu, & les grands pecheurs en preſument.

Ah ! les Saints, mes Freres, les plus grands Saints n'oſoient encore compter ſur la miſericorde de Dieu. Ils vivoient en Saints, & ils trembloient en pecheurs ; diſons mieux, ils trembloient en Saints : car il n'appartient qu'à des pecheurs aveugles & endurcis de ne craindre pas, & de ne pas trembler. Quel renverſement, mon Dieu, quelle contradiction ! J'entre dans des ſolitudes affreuſes, lieux conſacrez à toute la mortification de l'Evangile, ſaintes retraites du Chriſtianiſme & de toute ſon auſterité, rochers preſque inacceſſibles, cavernes profondes & tenebreuſes, monaſteres ſanctifiez par un exercice continuel de toutes les vertus ; & là je trouve des gens conſumez de veilles, de travaux, de jeûnes & d'abſtinences, qui ne penſent toutefois qu'avec horreur aux jugemens de Dieu. Là j'entens des Solitaires au moment de la mort, qui implorent la bonté de Dieu, qui lui demandent avec David, de n'être point jugez à la rigueur, parce qu'ils ne ſe croyent pas aſſez innocens & aſſez juſtes pour lui répondre. Hilarion, ç'ont été là vos ſentimens ; Arſene, ç'ont été les vôtres. Mais d'ailleurs je vois au milieu du ſiécle, & du ſiécle le plus prophane, des pecheurs préſomptueux, des mondains vivans dans le luxe, dans la molleſſe, ſans penitence, ſans bonnes œuvres : & cependant paiſibles & aſſurez ; ne doutant pas du pardon, après une vie toute criminelle ; eſperant une mort ſainte, une éternité bienheureuſe, avec autant & plus de certitude que s'ils l'avoient meritée. *Le même.*

Malheureuſe reſolution que fait prendre le deſeſpoir.

Si vous découragez un pecheur, voici comment il raiſonnera : Je ſuis un coupable, je ſuis un impie, je ſuis un homme perdu : *Impius ſum, peccator ſum.* C'eſt ainſi que Saint Auguſtin le fait parler. Pourquoi donc ne ſerois-je pas deſormais tout ce que je voudrois, puiſque je n'ai plus rien à attendre de la part de Dieu ? *Quare ergo non mihi licet, quidquid ubet ?* Affreuſe conſequence ! Mais n'eſt-ce

pas là que porte le deſeſpoir ? Et n'eſt-il pas mille fois plus avantageux, puiſque le port du pardon eſt ouvert, (c'eſt l'expreſſion de Saint Auguſtin,) d'y appeller nos freres égarez, de les y attirer, de les obliger preſque malgré eux à y entrer, & de leur faire pour cela une ſainte violence ? *Portu indulgentiæ propoſito, compellite intrare.* Ce n'eſt pas pour les confirmer dans leurs déreglemens que nous leur parlons de remiſſion ; puiſque nous ne la leur faiſons eſperer que par la penitence, laquelle détruit le peché... Que ceux-là, Seigneur, n'eſperent point en vous, qui ne vous connoiſſent point, & qui n'ont jamais entendu parler de vos bienfaits. Mais moi, élevé, nourri dans la connoiſſance de vos miſericordes infinies, je ne ceſſerai point de vous reclamer, & de mettre en vous ſeul toute ma conſolation & tout mon appui. Ce ne ſera point une eſperance ſterile & pareſſeuſe que la mienne, mais pratique & agiſſante. *Le même.*

Il faut avoir recours à la miſericorde pendant que Dieu eſt diſpoſé à nous la faire.

La bonté de Dieu eſt ſi grande, que lors même qu'il entre en colere contre nous, bien loin de nous haïr, il ne le fait que pour nous attirer à lui par ſes menaces : car ſi alors que vous l'outragez par vos crimes, il continuoit de vous témoigner de l'amour, peut-être vous porteriez-vous à l'outrager davantage. Pour éviter donc un ſi grand mal, il vous témoigne de l'averſion pour un peu de temps, afin de vous ſauver pour jamais. Ayons confiance en ſa miſericorde, & témoignons par nos actions que nous nous appliquons ſerieuſement à la penitence, avant que d'être ſurpris de ce jour effroyable, auquel tous les regrets ſeront inutiles. Car maintenant tout dépend encore de vous : mais alors votre arrêt ſera irrevocable, & ne dépendra plus que de votre Juge : *Prévenons ſa face*, comme dit l'Ecriture, *en confeſſant nos pechez, pleurons, & ſoûpirons en ſa preſence.* Si nous ſommes aſſez heureux pour fléchir notre Juge, & le porter à nous pardonner, avant qu'il prononce la ſentence, nous n'aurons plus beſoin enſuite d'interceſſeur auprès de lui ; comme au contraire, ſi nous negligeons cet avis, il ne nous reſtera plus alors aucune eſperance de pardon. *Saint Chryſoſtome, Sermon 14. ſur Saint Matthieu, de la verſion de Monſieur de Marſilly.*

Pſal. 94.

La miſericorde de Dieu ſemble agir contre lui-même en notre faveur.

La miſericorde même de Dieu eſt armée contre lui. Quand ſa providence ſe declare contre nous, nous avons recours à ſa miſericorde. Quand ſa juſtice prend les armes, nous nous jettons entre les bras de ſa bonté. Quand ſa ſainteté s'éloigne de nous, nous nous adreſſons à ſon amour. Mais quand cette miſericorde, cet amour, cette bonté veulent ſe venger, tout eſt perdu ; parce que nous periſſons ſous notre azile même, ſelon notre maniere de concevoir ; ce qui arrête l'indignation des autres perfections divines, s'arme pour notre malheur. *Pris du Dictionnaire Moral ſur l'Abandon de Dieu.*

Il faut penſer à la miſericorde divine quand on eſt tenté de deſeſpoir.

Il y a des pecheurs qui tombent dans le deſeſpoir, quand ils penſent à la grandeur & à la multitude des pechez dont ils ſe ſentent coupables. Ils regardent Dieu comme un ennemi irreconciliable, & ils diſent à peu près comme le premier deſeſperé : Mon crime eſt trop grand pour eſperer en pouvoir obtenir pardon : *Major eſt iniquitas mea, quam ut veniam merear.* Certes, j'avouë qu'à conſiderer ſeulement nos pechez nous pourrions avec quelque apparence de raiſon concevoir de ſemblables deſeſpoirs, ou du moins de ſemblables défiances de la miſericorde de Dieu ; mais je ſoûtiens que la conſideration de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui eſt le myſtere de nos eſperances, doit calmer ces émotions, & en partageant nos allarmes & nos confiances, nous faire dire avec Saint Auguſtin, & Saint Bernard après lui : *Deſperare utique potuiſſem propter nimia peccata mea ; niſi Verbum tuum, Deus meus, caro fieret, & habitaret in nobis.* L'image de ma vie paſſée épouvante mon eſprit, & je confeſſe que jettant les yeux ſur les pechez que j'ai commis, je ſerois capable de former des penſées de deſeſpoir en moi-même ; ſi je n'apprenois que le Fils de Dieu s'eſt incarné pour moi. Celui qui deſeſpere de ſon ſalut, s'imagine que ſa malice l'emporte ſur la bonté du Sauveur, & que s'il a aſſez de pouvoir pour obtenir ſon pardon, il n'aura pas aſſez de miſericorde pour le vouloir faire. *Monſieur Biroat, dans ſon Avent, diſcours ſeptiéme.*

Auguſt. Manual. c. 13.

Combien grande eſt la miſericorde de Dieu.

Je vous laiſſe à penſer combien grande eſt la miſericorde du Sauveur, puiſqu'il eſt toûjours prêt à recevoir à merci les plus miſerables pecheurs. Qui donc n'eſperera le pardon de ſes offenſes, après la promeſſe qu'il nous en a faite, y ajoûtant ſon ſerment, afin que par deux choſes, par leſquelles Dieu ne peut mentir, il nous declare la fermeté & l'immutabilité de ſon conſeil, comme parle Saint Paul dans l'Epître aux Hebreux. Cette eſperance eſt appellée par l'Apôtre : *Fortiſſimum ſolatium*, parce qu'elle ſoulage grandement un pecheur, en l'aſſurant du pardon, s'il le demande avec un cœur contrit & humilié. *Le P. Duneau, Sermon pour le ſecond Dimanche de l'Avent.*

Cap. 6.

Les pecheurs abuſent de la patience & de la miſericorde de Dieu.

On diroit que la patience de Dieu donne aux pecheurs de nouvelles forces pour ſe ſoûlever contre lui ; qu'ils font de ces jours de miſericorde, des jours de colere, & qu'ils ne ſe perdent que parce que Dieu leur donne le temps de ſe ſauver. Quel aveuglement ! quelle eſt l'ingratitude des hommes ! ne ſont-ils donc méchans que parce que Dieu eſt bon ? Cet aveu eſt honteux au cœur humain ; mais que les pecheurs s'empêchent, s'ils le peuvent, de le faire. Que les pecheurs ne s'aveuglent point ſur les bontez de Dieu ; ſa patience eſt un bien quand elle conduit les hommes à la penitence ; mais quand ils s'obſtinent dans leur malignité, ſa patience eſt un effet de ſa colere, & la vengeance du long abus qu'on en a fait ; mais ſoit qu'elle ſoit une grace ou une vengeance de Dieu, elle eſt toûjours redoutable aux pecheurs par les effets qu'elle produit. *Pris d'un Diſcours preſenté à l'Academie Françoiſe en l'année 1683.*

Ce que produit une vaine confiance dans l'eſprit des libertins.

Dieu eſt bon, dit le méchant en lui-même, & ne nous a point créez pour nous laiſſer perir. C'eſt une impieté de croire que ſa miſericorde nous manque jamais, & quand je ſacrifierai à la penitence les dernieres années de ma vie, j'en ferai autant que bien des Saints. Voilà le premier effet de la patience de Dieu ſur les pecheurs ; une confiance préſomptueuſe & criminelle ſur la durée de leur vie, comme ſi elle dépendoit d'eux. Dans cette diſpoſition quelles ſont les vûës, les occupations de l'homme ? Il travaille à ſe faire une jeuneſſe heureuſe, tant que le monde ne lui refuſe pas ſes douceurs : ce temps de penitence qui étoit entré dans le plan de ſa vie, ne vient point, & comme il voit qu'en paſſant d'un âge à un autre, il n'a pas changé d'eſprit ni

de cœur, il trouve des prétextes pour ne le faire jamais venir... Encore quarante jours, dit Jonas aux Ninivites, & Ninive sera détruite. Il ne fallut que cette parole d'un Prophete, pour faire connoître à des Idolâtres le prix de la patience de Dieu. Il leur donne quarante jours, & ils les employent à la penitence; & les Chrétiens instruits dès leur enfance des vengeances éternelles de Dieu, menent une vie tranquille, sans même donner quelque attention à la patience qu'il a de les attendre à la penitence. Il les y appelle tant qu'ils sont sur la terre, & ils passent dans l'illusion, dans la joye, l'espace qui est entre leur peché & leur mort. Cet intervalle est le temps de la patience d'un Dieu, de l'aveuglement de l'esprit du pecheur, & de l'impenitence & de l'endurcissement de cœur. *Le même.*

Les pecheurs s'endurcissent dans le crime, par la patience de Dieu.

Les enfans des hommes, dit l'Ecclesiaste, commettent le mal sans crainte, parce que Dieu ne se hâte pas de prononcer l'arrêt de leur mort. Ils sont soûtenus, continuë l'Ecriture, dans l'habitude de leurs prévarications par la patience de Dieu, & parce qu'ils voyent que le soleil ne se leve pas moins pour eux que pour les justes... Ne craignons point de le dire, c'est la patience de Dieu, qui rend le cœur endurci & impenitent. Saint Augustin dit qu'elle est utile aux uns, parce qu'ils s'en servent pour faire penitence, & qu'elle est inutile aux autres, parce qu'elle leur donne plus de hardiesse pour resister à Dieu, & perseverer dans le mal; mais quelque mauvais effet qu'elle produise dans les pecheurs, elle n'est pas moins digne de Dieu; ce sont eux qui l'appliquent à leur perte, semblables à ces plantes malignes qui convertissent en poison la rosée du ciel: ils deviennent plus méchans & plus déterminez dans le vice à mesure que Dieu répand ses graces sur eux. *Le même.*

L'injure que fait à Dieu celui qui continuë dans ses crimes sous prétexte que Dieu est misericordieux & patient.

Quelle plus grande injure sçauriez-vous faire à Dieu, que de faire servir sa propre bonté à l'entretien de votre malice? que de changer en sorte la nature des choses, qu'au lieu que la misericorde infinie de Dieu se porte essentiellement à vouloir détruire le peché en vous, pour y établir la grace, vous la faites servir contre sa nature, à établir mieux le peché, à le fomenter & le multiplier, à y perseverer toûjours, lorsque vous dites en vous-mêmes: Pechons hardiment, parce que la misericorde de Dieu est infinie, elle nous défendra toûjours des châtimens de la justice; nous avons beau pecher, elle prendra toûjours notre parti contre elle-même. Qu'est-ce autre chose, sinon vouloir faire la misericorde de Dieu complice de tous vos pechez? Croyez-vous donc que ce ne soit pas un grand peché de s'appuyer ainsi sur la confiance aux misericordes de Dieu, pour perseverer toûjours dans ses pechez?... Je le sçai bien, mon Dieu, disoit Saint Jerôme dans une de ses Epitres, je le sçai bien que votre misericorde est infinie; & c'est ce qui me fait trembler. Je crains plus en quelque façon la grandeur de votre misericorde que la grandeur de votre justice: car si j'ai offensé votre justice, j'aurai recours à votre misericorde, qui me tendra les bras, & qui me servira d'un azile assuré; mais si j'offense votre misericorde, si je la mépris, si je la fatigue, si je l'irrite contre moi, qui me défendra contre elle, à quel autel pourrai-je presenter mes vœux? *Auteur Anonyme.*

On se condamne soi-même, & on renonce à l'experience de sa propre misere, quand on ne montre aux pecheurs que le visage de la colere de Dieu, sans jamais leur faire voir celui de la misericorde; & que peut-on dire à ces Ministres severes, qui ne prêchent jamais que la rigueur des jugemens, & qui se fâchent comme Jonas, à cause que Dieu avoit pardonné aux Ninivites, auxquels il avoit prêché la penitence? Ne peut-on pas les convaincre d'une cruauté barbare, & d'être des injustes, de ne vouloir pas user envers les autres de la même misericorde, dont Dieu a usé envers eux? Nous devons donc les renvoyer à leur propre misere, & leur demander s'ils ne sentent pas leur propre foiblesse, & si leur infirmité n'a pas besoin de misericorde, de même que celle des autres? Il faut leur demander s'ils croyent que Dieu n'a de la misericorde que pour eux, & de la justice que pour les autres; & s'ils ont raison de fermer aux autres la porte, qu'ils veulent leur être ouverte; ou bien, pour suivre la pensée d'un Pere, s'il est juste qu'ils rompent le chemin par où ils ont passé, afin que d'autres ne s'en servent point pour y passer? *Monsieur Sarazin, Discours de* JESUS-CHRIST *Redempteur.*

Contre ceux qui ne prêchent jamais que les rigueurs de la justice divine, & qui ne veulent pas qu'on parle aux pecheurs de la misericorde.

Il faut sans doute prêcher aux pecheurs les misericordes d'un Dieu; mais non pas en leur donnant de vaines assurances qu'en vivant toûjours pecheurs jamais cette misericorde ne leur manquera. Si les Prédicateurs prêchent que Dieu a plus de misericorde que nous n'avons de pechez; s'ils prêchent qu'on ne l'épuise jamais, qu'il faut y esperer jusqu'au dernier souffle de la vie, que Dieu a toûjours le sein ouvert pour y recevoir les pecheurs, & que connoissant notre infirmité, & notre misere, il ne se lasse pas de pardonner; s'ils nous repetent souvent ces paroles consolantes du Prophete: *Comme un pere a de la compassion pour ses enfans, de même le Seigneur a de la compassion pour ceux qui le craignent, parce qu'il connoit la fragilité de leur nature.* Si les Prédicateurs prêchent ces veritez, ce n'est pas en disant que la misericorde ne manquera jamais, quelque crime que l'on puisse commettre; mais bien que l'on travaille à son salut avec tremblement. Qu'ils prêchent que Dieu exerce la misericorde, mais que ce n'est pas en laissant les pechez impunis, que c'est en donnant la grace de faire penitence. *Le même.*

De quelle maniere il faut parler de la misericorde de Dieu.

Ps. 102

C'est cette misericorde d'un Dieu qui casse en notre faveur tous les arrêts de sa justice, par une seule parole qu'elle tire de nos bouches. Un seul *peccavi*; c'est elle qui éteint les flammes de l'enfer, où nous devions brûler éternellement, par une seule goute d'eau qu'elle fait couler de nos yeux. C'est elle qui brise en un moment toutes les chaînes les plus pesantes, qui nous faisoient gemir sous la captivité du demon & du peché, par un seul mouvement de notre cœur, qu'elle touche par sa grace, pour le briser ensuite par la contrition. C'est elle, en un mot, qui nous presente le remede general & efficace à toutes nos miseres, & qui non contente de nous délivrer de tous nos maux, nous ouvre encore largement ses tresors pour nous enrichir des biens éternels. *Le Pere d'Argentan, Capucin. Conferences sur les Grandeurs de Dieu, Conference vingtiéme.*

Ce que fait la misericorde de Dieu en notre faveur.

On s'estime heureux, si à force de satisfactions, de soûmissions, & de prieres, on peut obtenir d'un Grand le pardon d'une legere of-

La misericorde de Dieu éclate dans la ma-

niere dont elle pardonne les pechez.

fenſe. Quand Dieu, qui eſt d'une majeſté infinie, nous demanderoit un torrent de larmes, quand il feroit racheter par tous les travaux de notre vie, un ſeul de nos pechez, nous aurions encore tout ſujet de nous reconnoître ſouverainement obligez à ſon infinie bonté, pourvû qu'elle nous accordât ce pardon. Mais ſa miſericorde qui n'a point de bornes, n'en met point à ſa liberalité. Voici de quelle maniere il l'accorde, qui paſſe tout ce qui auroit jamais pû tomber dans la penſée des hommes. Premierement, il donne le pardon à l'inſtant même qu'on le lui demande. Secondement, il n'attend pas qu'on le lui demande, il prévient le pecheur, & le lui va offrir. Troiſiémement, ſi on l'accepte, il pardonne d'un cœur ſi plein d'amour, qu'il ne ſe ſouvient plus jamais du peché, comme s'il l'avoit jetté au fond de la mer. En quatriéme lieu, il donne plus qu'on ne lui demande; & enfin pour comble de tout, il fait paroître une ſi grande joye quand il traite ainſi le pecheur qui eſt ſon ennemi, que comme s'il étoit monté au plus haut comble de ſon bonheur, il veut que tout le ciel prenne part à ſa joye. O excés incomprehenſible des miſericordes de Dieu! Peut-on vous connoître & ne vous pas aimer? O trop digne d'être abandonné pour jamais aux plus ſeveres rigueurs de la juſtice de Dieu le miſerable pecheur, qui refuſe opiniâtrement de ſe rendre aux attraits de cette miſericordieuſe bonté. *Le même.*

Ce que c'eſt qu'abuſer de la miſericorde de Dieu.

Quel eſt le caractere & l'eſprit de tant de pecheurs qui abuſent des graces de la miſericorde divine? C'eſt d'employer cette miſericorde contre elle-même, & croire qu'à cauſe que Dieu eſt bon, ils peuvent être impunément méchans. C'eſt de le faire ſervir à leurs iniquitez, de rendre ſa bonté comme eſclave de leurs paſſions, & de leurs mauvais deſirs. C'eſt de lui deſobéir, & de violer ſes loix, comme s'ils étoient ſûrs, qu'à cauſe qu'il eſt doux & indulgent, il leur pardonnera aiſément leur rebellion. C'eſt de l'offenſer dans la vûë de l'appaiſer un jour, de tomber preſque ſans ſcrupule dans les deſordres les plus crians, dans la reſolution de s'en repentir un jour, & de lui en demander pardon; c'eſt enfin de rejetter ſes graces preſentes dans l'eſperance d'en recevoir de plus fortes, où alors ils pourront reparer les outrages qu'ils lui font. Or, ſuppoſé cette damnable diſpoſition d'eſprit & de cœur, quel effroyable amas, quel épouvantable treſor de pechez! Peché d'ingratitude, peché de préſomption, peché de malice. *Pris du ſecond diſcours du Dictionnaire Moral, ſur la Miſericorde.*

Pourquoi le Roi Prophete appelle Dieu ſa miſericorde.

Saint Auguſtin ſur ces paroles du Pſeaume 58. *Deus meus, miſericordia mea,* s'écrie, & demande ce que veulent dire ces paroles. Si je dis, ô mon Dieu, que vous êtes mon ſalut, je connois par là, que c'eſt de vous que vient ce ſalut. Si je dis que vous êtes mon refuge, je témoigne que c'eſt moi qui ai recours à vous. Si je dis que vous êtes ma force, je comprens que je n'en ai aucune, ſi vous ne me la donnez. Mais en vous appellant *ma miſericorde*, je renferme en ce ſeul nom, tout ce que je ſuis à votre égard, & tout ce que vous êtes au mien. J'étois perdu, & vous avez été mon ſalut; j'allois tomber entre les mains de mes ennemis, & vous avez été mon refuge; j'étois reduit à une foibleſſe, & à une langueur mortelle, & vous avez été ma force: mais j'ai reçu de vous toutes ces graces, parce que vous êtes ma miſericorde. *Le même, dans ſes Reflexions.*

Comme il faut avoir recours à la miſericorde de Dieu.

Vous ſçavez, Seigneur, que je ne puis pas même connoître les maux qui attirent ſur moi votre colere. Comment pourrai-je donc vous ſatisfaire, & que pourrai-je répondre en paroiſſant devant vous? Je ne merite, ô mon Dieu! que le châtiment & la juſte condamnation que vous prononcerez contre moi, ſi vous ne me regardez des yeux de votre miſericorde. Vous avez ſupporté les égaremens de ma jeuneſſe, & les deſordres de ma vie, avec une bonté toute paternelle. Vous m'avez vû courir comme un inſenſé après les vices les plus honteux, attentif à toutes les occaſions de vous offenſer, inſatué de mille vanitez que je pourſuivois avec ardeur, dans un profond oubli de votre loi & de mon ſalut; poſſedé de l'amour des plaiſirs, & partagé en pluſieurs affections differentes, où vous n'avez nulle part. Vous m'avez vû trompé, égaré, perdu, prêt à tomber dans l'enfer, & vous m'avez tenu ſur le bord du précipice. Je ſuis ce miſerable pecheur que vous avez ſi long-temps attendu, quoi que vous n'ignoraſſiez ni mes maux, ni l'aveuglement qui m'empêchoit de les connoître. Helas! je ne les connois pas encore. Que ferai-je donc, ô mon Dieu! car vous me défendez le deſeſpoir, quoi que je ne trouve en moi aucun ſujet d'eſperance. O Paſteur charitable! qui n'avez pas voulu que je trouvaſſe hors de vous aucun remede aux maux que j'ai commis contre vous; qui m'avez donné vos merites pour me faire eſperer en votre miſericorde, & qui m'avez appris vous-même à retourner à vous par la penitence; ouvrez-moi les yeux, afin que je connoiſſe & que je déteſte tout ce qui vous a jamais déplû en moi. *Livre intitulé: Les Souffrances de Notre Seigneur, traduit par le Pere Alleaume.*

Difference qui eſt entre la miſericorde & la juſtice de Dieu.

C'eſt le propre de la miſericorde de Dieu d'être prompte à nous faire du bien; au lieu que c'eſt le propre de la juſtice d'être lente à nous faire du mal. Dieu ne veut point nous punir avec précipitation: il veut ordinairement differer beaucoup; ſon jugement eſt accompagné de tranquillité: *Tu autem cum tranquillitate judicas.* Mais quand il eſt queſtion de nous faire du bien, il n'uſe point de lenteur: il y va avec toute l'ardeur, & toute la promptitude dont ſon amour peut être capable. Il ne ſe peut que ſa juſtice ne ſoit lente, parce qu'il faut qu'elle attende le moment que Dieu a fixé en ſes decrets pour exercer ſes vengeances; & il ne ſe peut au contraire que ſa miſericorde ne ſoit prompte, parce qu'il faut de neceſſité qu'elle nous prévienne, & qu'elle aille au-devant de nous. Quand Dieu veut punir, il a beſoin de miniſtre pour l'exécution de ſes vengeances; mais quand il fait miſericorde, il n'employe perſonne, lui ſeul agit. Diſons encore que dans la miſericorde, Dieu ſuit ſon inclination naturelle, parce qu'au langage de Tertullien, Dieu eſt naturellement bienfaiſant: *Cujus natura beneficiens eſt.* Au lieu que dans la juſtice, il ſe fait violence, il agit contre ſon gré. *Le Pere Claude Maſſon, cinquiéme Sermon de l'Avent.* Sap. 12.

La meilleure diſpoſition pour obtenir le pardon de nos pechez.

Pecheur qui m'écoutes, quelque grandes & inveterées que ſoient les playes de ton ame, quelque obſtination, & quelque malice que tu reconnoiſſes dans ton peché, ſçache que la diſpoſition la plus ſainte où tu te puiſſes

c'eſt d'avoir recours à la miſericorde de Dieu.

mettre devant Dieu, c'eſt de t'exciter à une entiere confiance dans ſa miſericorde. Cette playe univerſelle d'iniquité, répanduë ſur toute ta conſcience ; cette vie criminelle qui ne peut être qu'une ſuite d'abominations, & de deſordres : voilà, Chrétien, un objet digne de la miſericorde infinie de ton Dieu. Elle n'a pas beſoin de rien trouver qui l'excite dans le pecheur ; c'eſt de ſon propre fond qu'elle tire les motifs des bontez qu'elle a pour lui : c'eſt d'une pechereſſe, le ſcandale de Jeruſalem, dont elle veut faire une penitente parfaite ; c'eſt un perſecuteur de ſon Egliſe, qui ne reſpire que le ſang & le carnage contre ſes Diſciples, qu'elle veut changer en un vaiſſeau d'élection ; c'eſt à un Diſciple infidele qui le deſavouë à la voix d'une ſimple ſervante, qu'il veut donner les clefs de ſon Egliſe. *M. l'Abbé du Jarry, Sermon de la Madelaine.*

Exhortation à recourir à la miſericorde de Dieu.

La foi, qui nous apprend que le peché attire l'indignation de Dieu ſur nous, nous aſſure que la penitence le deſarme. L'Egliſe qui prononce des anathêmes contre les pecheurs impenitens, reçoit ceux qui ſe convertiſſent avec des paroles de paix, & met la remiſſion des pechez parmi les articles de ſon Symbole. Elle gemit ſur ceux qui tombent ; elle ſe réjoüit ſur ceux qui ſe relevent. Allons donc avec confiance, dit l'Apôtre, nous jetter aux pieds du trône de grace, pour y recevoir la miſericorde : *Adeamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ ejus.* Tous nos Temples ſont ouverts ; il entendra la voix de nos cœurs contrits, à la premiere larme qui coulera de nos yeux ; au premier ſoûpir qui ſortira de notre bouche, au premier ſentiment de componction qui ſe formera dans nos conſciences, les armes lui tomberont des mains. Comme nous ne ſçaurions lui cacher la plus legere de nos fautes, il voit au dedans de nous le moindre retour à ſa juſtice. *Le même.*

Sentimens de Dieu à l'égard d'un penitent.

Tels ſont les ſentimens de Dieu à l'égard d'un pecheur penitent : *Perierat, & inventus eſt*, dit-il à l'occaſion de ce prodigue. *Perierat*, l'ouvrage de mes mains, mon image, ma reſſemblance, le prix de mon ſang étoit perdu, & je rentre aujourd'hui en poſſeſſion de ce bien. *Mortuus erat.* C'étoit une ame deſeſperée, abandonnée, ſur laquelle je ne comptois plus. Cent fois ſollicitée, preſſée, recherchée, elle me rebutoit, elle me mépriſoit ; aujourd'hui contre toute apparence, je la vois revivre à la grace ; j'entre enfin dans ce cœur ſoûmis, attendri, docile ; je vois à mes pieds ce fils rebelle, & vous ne voulez pas qu'une telle conquête me flate. *Le Pere Cheminais.*

La miſericorde de Dieu a paru à trouver le remede à nos maux & à nos miſeres.

La bonté de Dieu, au lieu de ſe reſſentir de nos offenſes, & de faire éclater ſur nous les foudres de ſa vengeance, a été touchée de nos miſeres, & a pris la reſolution de nous prêter la main, afin de nous remettre dans les voyes de ſon ſervice, & de la ſouveraine felicité. Mais il falloit contenter ſa juſtice, & en nous pardonnant le peché que nous tenons de notre premier pere, nous laiſſer auſſi un remede pour tous les crimes, qui pouvoient partir du mouvement particulier de nos volontez. Or une ſimple créature ne le pouvoit faire ; car qui eût jamais ſatisfait pour l'offenſe commiſe contre une Majeſté infinie ? qui eût été aſſez puiſſant pour nous acquitter de toutes les dettes que nous pouvions contracter à chaque moment, & pour nous rendre la vie autant de fois que nous nous ſerions donné la mort ? Un ſeul peché fait à Dieu, eſt une telle injure, que tous les ſervices des hommes & des Anges, quand ils s'immoleroient tous comme des victimes pour ſa gloire, ne pourroient pas reparer ſon honneur, ni eſſuyer cette tache. C'eſt pourquoi, puis qu'il n'y avoit pour nous aucun remede, ni ſur la terre, ni dans les cieux, celui-même qui avoit reçu l'injure & l'affront, & qui ſelon les loix de la juſtice, nous en devoit punir éternellement, aimant mieux ſuivre les douces inclinations de ſa bonté, par une merveille, qui a rempli d'étonnement tous les eſprits, & par une miſericorde qui ne peut avoir d'exemple, s'eſt fait la victime pour l'expiation de nos pechez. *Le P. Maucorps, diſcours douziéme, de la Miſericorde de Dieu, ſur le deſſein de Leſſius.*

Motifs que nous avons d'eſperer en la miſericorde de Dieu.

L'Ecriture nous repreſente par tout le Seigneur ſous des idées conſolantes : tantôt comme un maître doux & patient, qui attend, qui diſſimule les fautes qui ſe font, qui préfere les interêts de ſon ſerviteur aux ſiens propres, qui ſouffre tout ſans ſe plaindre, qui ne ſe prévaut point de ſon pouvoir abſolu, qui menace pour être deſarmé : tantôt c'eſt un ami tendre, qui ne ſe laſſe point de parler au cœur pour le toucher, qui nous preſſe, qui nous ſollicite, & qui employe mille tours ingenieux pour ramener un cœur rebelle dans la voye du ſalut : tantôt c'eſt un Paſteur infatigable, qui ayant égaré une brebis, va de toutes parts la chercher ; qui l'ayant trouvée, la met par bonté ſur ſes épaules pour la rapporter au troupeau, & qui veut que toute la cour des Anges celebre cet heureux retour. Certes une ame pechereſſe doit être bien animée à la vûë de ces conſolantes images de la miſericorde de ſon Dieu, & l'on a bien raiſon de dire que le pecheur qui après cela ſe deſeſpere, eſt le plus inſenſé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là, que le pecheur, qui par une temeraire confiance en cette bonté, continuë ſes pechez & ſes deſordres, ſoit moins inſenſé, & que la miſericorde de Dieu ſoit un ſujet de confiance pour ceux qui ne font rien de leur côté. *Le Pere Maſſillon, Sermon pour le Lundi de la Semaine de la Paſſion.*

Après avoir peché, chaque moment de la prolongation de notre vie, eſt un effet de la miſericorde de Dieu.

Comme tout peché mortel merite la mort, autant de momens que Dieu nous laiſſe en vie, après avoir offenſé la divine Majeſté, c'eſt autant d'effets de ſa bonté, & de ſa miſericorde à notre égard ; & c'eſt en cela que nous la devrions reconnoître en changeant de vie, & tâchant de ſatisfaire ſa juſtice : car enfin, ce délai & cette ſurſéance de l'exécution de notre arrêt de mort, eſt un effet de cette incomparable miſericorde, qui s'oppoſe pour nous à ſa juſtice, arrête ſon bras déja levé, & retient les foudres de ſa colere, tout prêts à tomber, afin que nous ayons quelque temps pour faire penitence. C'eſt une verité chrétienne que la vie qui nous eſt laiſſée après un peché mortel, eſt un don de la miſericorde de Dieu, une faveur extraordinaire de ſa bonté, qui nous octroye cette prorogation de vie, & ce délai de notre mort, afin qu'ouvrant les yeux au malheur qui nous preſſe, nous puiſſions par une penitence ſalutaire, éviter les châtimens de ſa juſte fureur. *Pris des Eſſais d'Eloquence de l'Abbé d'Aubignac.*

Malheur à ceux qui par un juſte châtiment

du

Nous pouvons toûjours esperer en la misericorde de Dieu pendant que nous sommes en vie.

du mépris qu'ils ont fait de la misericorde de Dieu, sont enlevez de ce monde subitement, sans avoir le temps de se convertir au Seigneur, & de renoncer au peché. Mais tandis que nous vivons sur la terre, quand il ne nous resteroit que peu de momens à vivre, il est certain que nous pouvons obtenir le pardon des pechez les plus énormes. Quelque tard que se fasse la penitence, dit Saint Jerôme, elle peut nous sauver, si elle est sincere. Le bon Larron ne commença à se convertir que sur la croix, & il fut sauvé: *Nunquam est sera conversio, Latro de cruce transiit in paradisum.* Il ne faut qu'un moment pour se convertir, & quelque court que soit le temps, il y en a toûjours assez pour retourner à Dieu. *Saint Chrysostome, Homelie au peuple d'Antioche.*

Dieu nous pardonne tellement nos pechez, qu'il ne s'en souvient plus, selon le langage de l'Ecriture. *Ezechiel. 18.*

Quand nous avons offensé Dieu, il se reconcilie avec nous, non en partie, non à demi, non en faisant seulement quelques pas & quelques démarches, mais à pur & à plein, & il fait grace entiere; il oublie tout, il pardonne tout: *Si l'impie se convertit, & se détourne de ses crimes, on ne se souvient plus de ses pechez précedens*; tout est enseveli dans un éternel oubli; commission, ômission, actes, habitudes, infirmitez, surprises, rebellions, crimes atroces, tout est remis. Là où le peché a abondé, la grace survient & surabonde, & la reconciliation est si parfaite, que ce Dieu de misericorde en témoigne sa joye, & en fait part à tout le ciel. *Auteur anonyme.*

Sur le même sujet du pardon des pechez. *Isaïæ 25. & 43.*

C'est moi, dit Dieu par Isaïe, *c'est moi qui efface vos pechez pour l'amour de moi. C'est moi*; il marque par ces paroles un caractere particulier, & qui ne convient qu'à lui seul. Il n'y a qu'un Dieu, qui remette avec tant de facilité de si grands pechez; il n'y a qu'un Dieu qui remette toute la dette à celui qui doit dix mille talens: *c'est moi qui efface toutes vos iniquitez.* Ce qui est effacé ne paroît plus; preuve que le pardon est entier, & que toute la dette est remise. *Pour l'amour de moi.* Il ne faut point chercher d'autre raison de ce pardon si genereux que la bonté de Dieu. Le serviteur dans l'Evangile ne donne rien à son Roi: si le Roi lui remet toute sa dette, c'est uniquement par sa misericorde. Le Roi, dit l'Evangile, fut émû de compassion. David connoissoit bien toute l'étenduë de la bonté de Dieu, quand il le prioit de détourner sa face de ses pechez: *Averte faciem à peccatis meis*, & d'effacer toutes ses iniquitez: *& omnes iniquitates meas dele...* Dieu est tout prêt de nous remettre ce que nous lui devons; rien n'est plus certain que cette verité; mais aussi rien n'est plus certain que ces promesses ne regardent que les pecheurs qui veulent quitter le peché. *Monsieur Lambert, Homelie septante-cinquiéme, sur la fête de la sainte Trinité.*

La misericorde & la douceur dont le Sauveur a usé envers les pecheurs. *Matt. 11.*

Est-il une verité dans l'Evangile, qui nous soit plus expressément marquée, que le desir efficace que Jesus-Christ a eu, & a encore de sauver les pecheurs? *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Matth. 9. Venez à moi vous tous qui êtes fatiguez, & je vous soulagerai: *Venite ad me omnes qui laboratis, & onerati estis, & ego reficiam vos.* Son exemple n'a-t-il pas été conforme à ses paroles? De tous les pecheurs qui reviennent à lui, en est-il quelqu'un qu'il rebute & qu'il maltraite? Ne les console-t-il pas, ne les défend-il pas, & ne les protege-t-il pas contre les accusations des Pharisiens? Tantôt il leur dit, vous êtes gueri, ne retournez plus à vos premiers desordres; tantôt ayez confiance, tout vous est remis: quelles paroles plus consolantes! quelle conduite plus douce & plus indulgente pour les pecheurs! Il les poursuit quand ils le fuyent; il les appelle quand ils l'oublient; & quand ils implorent sa misericorde, il en est si touché qu'il prend plus de plaisir à faire éclater sa joye, & celle de toute la cour celeste, sur le repentir d'un pecheur, que sur la fidelité, & la perseverance d'un grand nombre de justes. *Essais de Sermons, pour le troisiéme Dimanche aprés la Pentecôte, troisiéme dessein.*

Confiance presomptueuse en la bonté & la misericorde de Dieu.

Dieu est bon, j'en conviens; mais concevez-vous dans lui une bonté stupide & insensible? Il est bon ce Dieu; mais à qui? à Israël, à un cœur droit, & qui n'établit pas un recours mal entendu sur une bonté lâche: *Quam bonus Israel Deus, iis qui recto sunt corde.* Mais dans quel abîme de desordres ne se plonge-t-on pas, quand on peche sur une malheureuse confiance, ou securité en la bonté de Dieu? Il n'en coûte pas davantage, dit-on, de commettre beaucoup de crimes ou d'en commettre peu; de se licentier aux plus grands desordres, que de s'abandonner aux plus legers déreglemens: la misericorde de Dieu est suffisante pour pardonner les uns & les autres. Et de là quel cours à l'impieté? quel abandon au desordre? Ah! mon cher Frere, s'écrie S. Paul, que la patience de Dieu ne vous entraîne point à l'impenitence; c'est pour cela qu'il patiente, qu'il vous souffre, qu'il vous supporte: *Patientia Dei ad pœnitentiam te adducit.* Ah, Messieurs, c'est sans doute contre ces sortes de pecheurs que la misericorde de Dieu enhardit au peché, que l'Apôtre prononce ces paroles effroyables: *An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis contemnis? Sermon manuscrit.* *Ad Rom. 2.* *Ibidem.*

Comme nous devons mettre toute notre confiance en la misericorde de Dieu.

On ne peut dissimuler, que si nous n'envisagions que nos seuls pechez, ce ne seroit pas sans raison, que nous tomberions dans le desespoir: mais si nous considerons le sang & la mort de Jesus-Christ, qui est le grand mystere de nos esperances, nos cœurs seront incapables de ces sortes d'émotions de desespoir: *Desperare utique potuissem propter omnia peccata mea, nisi Verbum tuum, Deus meus, caro fieret, & habitaret in nobis*, dit Saint Augustin. L'image de mes pechez passez épouvante mon esprit, ajoûte ce Saint, & si je ne jettois les yeux que sur mes crimes, je serois capable de concevoir des défiances secretes de la misericorde de Dieu; mais Jesus-Christ sur la croix dissipe toutes mes craintes, & son sang rassure mon cœur. Si je me regardois comme esclave du demon, auquel mes pechez m'ont livré, je ne pourrois attendre autre suite de mes desordres, que l'enfer: mais quand je fais reflexion, que je suis membre de Jesus-Christ, & que son sang coule dans mes veines, il m'est impossible de ne pas esperer qu'il me fera misericorde... Quelques pechez que vous ayez commis, dit Saint Basile, on en peut définir le nombre, & la grandeur; mais il est impossible de trouver des bornes à la misericorde de Dieu. *L'Abbé de Breteville, livre intitulé, l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, liv. 4.*

Comment on se défie de la misericorde de Dieu.

On a de la défiance de la bonté & de la misericorde de Dieu, lorsqu'accablez par le poids de nos crimes, ou reduits dans de certaines extrêmitez, dont les secours humains ne sont plus capables de nous tirer, nous tombons dans l'abattement, ou dans le desespoir; comme si nous ne croyions pas sa mi-

sericorde assez grande pour nous pardonner, ou son bras assez fort pour nous délivrer de la misere dans laquelle nous sommes. Ainsi Caïn, au lieu de reconnoître son peché devant le Seigneur, ne lui répondit autre chose, sinon que son crime étoit trop grand, pour en obtenir pardon. Ainsi Saül, au lieu de profiter de sa disgrace, pour retourner à Dieu, prit son épée & s'en tua par la main d'un Amalecite. Ainsi Judas, au lieu de recourir à la misericorde de Dieu, dont il avoit tant de fois éprouvé les effets, se pendit, & en desespera. *L'Abbé de Monmorel, Homelie sur le premier Dimanche de Carême.*

Sentimens de reconnoissance pour avoir été préservé de l'enfer par la misericorde de Dieu.

J'ai merité l'enfer autant de fois que j'ai commis de pechez mortels, & Dieu m'en a délivré autant de fois que je l'ai merité, & qu'il ne m'y a pas condamné; quel engagement n'est-ce pas pour moi d'aimer un Dieu, qui m'a préservé d'un si grand malheur? Si Dieu délivroit maintenant un damné du feu qui le brûle, quelle obligation ne lui auroit-il pas? quelle reconnoissance ne lui témoigneroit-il pas? Lui ai-je moins d'obligation de m'en avoir préservé? lui en dois-je moins de reconnoissance? Combien y a-t-il de ces malheureux, qui ont été précipitez dans l'enfer après un seul peché mortel! Je n'y suis pas après plus de cent; quelle misericorde! d'où vient tant de bonté d'un côté, tant de rigueur de l'autre? Je n'en sçai rien; ce que je sçai, c'est que je n'ai point merité cette misericorde, & que la severité sur ces malheureux ne sert qu'à faire éclater la clemence de Dieu sur moi, & à me rendre plus inexcusable, si j'en suis ingrat. *Le Pere Nepveu, second Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

Continuation des mêmes sentimens. *Jobi* 17.

Ah! le puissant motif pour m'animer à la penitence! Je puis dire avec Job: *Infernus domus mea est*, l'enfer est ma maison; c'est le lieu où je devrois être, si Dieu m'avoit traité comme je le merite; oüi, ces feux, ces opprobres, ces tourmens éternels seroient mon partage, si Dieu n'avoit plus écouté les sentimens de sa misericorde que ceux de sa justice, & la voix de mes crimes. En verité, puis-je avoir de la peine à me soûmettre aux croix que la Providence m'envoye, quand je pense que c'est en échange des tourmens éternels que j'ai meritez? Les humiliations d'une vie penitente me doivent-elles paroître rudes, quand je pense qu'elles me tiennent lieu des opprobres éternels où je devois être condamné? Tout doit paroître doux à un homme qui a merité, & qui a bien medité l'enfer. *Le même.*

La misericorde de Dieu est particulierement loüée, & admirée des bienheureux dans le Ciel.

Le Paradis est le sejour où la misericorde de Dieu éclate dans toute sa pompe; les bienheureux y sont occupez singulierement à l'admirer, à la benir, à la remercier; ils en découvrent tous les tresors, ils en penetrent toute la conduite, ils en sentent tous les effets. Elle les ravit, elle les transporte, elle les comble de delices ineffables. C'est elle qui les a conduits à ce bonheur souverain, qui leur en a ouvert l'entrée, qui les y a placez; & c'est elle qui leur en assure la possession. C'est pourquoi ils la loüeront éternellement, & se recrieront sans cesse: *Psal.* 88. *Misericordias Domini in æternum cantabo. Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Acte d'esperance & de confiance en la misericorde de Dieu.

Ne permettez pas, ô mon Dieu! que je me rende jamais coupable d'une si noire ingratitude, que de me défier de votre bonté. Non, malgré toute l'horreur, que la vûë de mes pechez m'inspire, malgré toutes les craintes & les défiances que les demons me peuvent suggerer, j'espererai en vos misericordes, mon Dieu! & je veux que non seulement ma bouche, mais encore la moëlle de mes os, comme parle le Prophete, & le sang de mes veines, disent incessamment, Seigneur, vous êtes mon unique esperance, & tout mon refuge; j'espere en vous, je ne serai jamais confus. Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, quand tout l'enfer conspireroit ma perte, je ne craindrai point; parce que vous protegez ceux qui esperent en vous. *Auteur anonyme.*

Consolation qu'on doit donner à un pecheur qui se défie de la misericorde de Dieu.

Je suis un miserable pecheur, me direz-vous; mais ne sçavez-vous pas, & le Sauveur ne l'a-t-il pas declaré expressément, qu'il n'est venu au monde que pour chercher les pecheurs; & que la seule compassion qu'il a euë de leur perte, l'a porté à descendre du ciel? Et si cela n'étoit pas, que deviendroit sa misericorde? Mes pechez sont énormes, ajoûterez-vous; le sont-ils plus que la misericorde de Dieu n'est grande? N'est-ce pas l'énormité & la multitude de nos pechez qui font éclater davantage la gloire de cette misericorde? Vous pouvez insister peut-être que vous avez trop long-temps abusé de cette misericorde; je le veux encore; mais vous m'avoüerez aussi en même temps, que ce long abus que vous en avez fait, marque qu'elle a bien de l'amour & de la tendresse pour vous: autrement elle n'auroit pas souffert si long-temps vos mépris & vos revoltes; elle ne vous auroit pas attendu jusqu'à present avec tant de patience; & vous pourriez encore après cela, vous défier de cette misericorde? Par quelle regle du raisonnement tirez-vous ainsi un sujet de desespoir de tant de preuves d'amour & de bonté que la misericorde n'a jamais cessé de vous donner? *Le même.*

La patience de Dieu nous a attendus long-temps.

Pecheur, trop long-temps égaré dans les voyes spacieuses qui menent à la mort, si tu n'y as point peri, comme une infinité d'autres, c'est que la misericorde du Seigneur t'a toûjours attendu malgré tes ingratitudes, tes infidelitez, tes revoltes. Ce Dieu las, s'est assis sur le bord du puits de Jacob avec une tendre impatience que tu t'approchasses de lui comme la femme de Samarie, & que tu lui demandasses cette eau, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Malgré tant de pechez scandaleux & énormes, dont le cri, comme ceux de Sodome & de Gomorrhe, est monté jusqu'au ciel, ce Dieu patient a dit qu'il descendroit & qu'il verroit. *Pris du Dictionnaire Moral, premier discours de la Misericorde de Dieu.*

La patience de Dieu à souffrir les crimes des hommes.

Toute la patience des hommes n'est point comparable à celle de Dieu, non plus qu'il n'y a nulle proportion entre l'injure qui est faite à la créature, & celle qui est commise contre le Créateur. Or Dieu voit toutes les offenses qui se commettent contre sa divine majesté, & comme il ne peut manquer d'en avoir un tres-vif ressentiment, il pourroit en même temps en tirer la raison, si ce n'est qu'il a compassion de nos miseres, & qu'il aime mieux suivre les douces inclinations de sa bonté, que de passer aux effets terribles de sa justice. Il voit d'une part les obligations infinies que lui ont les hommes, pour les avoir créez & les avoir appellez à une souveraine felicité. Et d'autre part, il considere leur extrême ingratitude, & tous les pechez qui se

commettent

commettent contre lui dans tous les lieux du monde. Il voit des blasphêmateurs, des parjures, des homicides, des ames vendues à l'iniquité. Il voit ses autels profanez, ses mysteres mépriſez, ſes fideles ſerviteurs perſecutez, & toutes ſes loix violées par des monſtres d'impieté. Dirai-je que du même œil il voit auſſi dans ſa maiſon, & parmi les Chrétiens, des hommes qui n'ont autre penſée que des choſes de la terre, comme s'ils ne ſçavoient pas qu'il y eût une autre vie; des traitres, des infideles, qui ne tiennent compte de ſes graces, & qui mépriſent ſes loix; gens pleins d'avarice & d'ambition? Dirai-je encore, que cet œil, qui perce juſqu'au fond de nos cœurs, découvre des infidelitez dans les mariages, des inimitiez dans les familles, des attentats dans les Royaumes, des brigandages dans les Tribunaux de la juſtice, des apoſtaſies dans ſon Temple & dans ſon Sanctuaire? Et Dieu voit tout cela, & quoi qu'il ne ſoit pas capable d'en recevoir de la douleur, il s'en reſſent néanmoins infiniment; de maniere que s'il n'avoit plus de patience que nous, à ſouffrir des outrages, il y a long-temps que ſon bras qui eſt armé de mille foudres, nous auroit abîmez, & auroit renverſé le ciel & la terre pour nous enſevelir ſous leurs ruïnes. Il nous ſouffre cependant, il diſſimule nos crimes, comme il parle lui-même dans l'Ecriture, pour nous attendre à penitence. O patience d'un Dieu, à l'épreuve de tant d'indignitez & d'outrages! *Le Pere Maucorps, diſcours de la Miſericorde de Dieu.*

La juſtice & la miſericorde doivent toûjours être jointes enſemble.

Quel plus grand exemple pouvons-nous trouver de la miſericorde d'un Dieu que dans le Crucifix! mais auſſi où rencontrez-vous un exemple qui montre davantage ſa juſtice! Le moyen de n'eſperer pas en un Dieu, qui a ſacrifié pour nous la vie de ſon propre Fils. Mais auſſi le moyen de ne le craindre pas, puiſque le peché lui a tellement déplû, qu'il a fallu qu'il l'ait puni dans la perſonne de ſon Fils, qui lui étoit auſſi chere que la ſienne propre. Si le bon Larron qui meurt ſi bien après avoir ſi mal vêcu, vous fait eſperer que votre mort ne ſera pas malheureuſe; le mauvais, qui meurt ſi mal, ayant le Sauveur à ſon côté, & la ſainte Vierge à ſes pieds, n'eſt-il pas capable de vous faire trembler! *Le Pere Haineuſve, livre de l'Ordre, traité de la Prudence.*

La grandeur de la miſericorde de Dieu.

Tertullien, dont le genie ſe portoit toûjours du côté de la ſeverité, nous a donné en peu de mots l'idée que nous devons avoir de la miſericorde de Dieu: *Redundantia clementiæ cœleſtis*, l'appelle-t-il. Il veut dire que la miſericorde de Dieu, auſſi-bien que ſes autres perfections, ne ſe peut concevoir autrement que par une ſurabondance de perfections; par exemple, qu'eſt-ce que l'infinité de Dieu? C'eſt une ſurabondance de perfections; en ſorte que quelques perfections que vous conceviez, il y en a encore au-delà de tout ce que vous concevez. Qu'eſt-ce que ſon éternité? C'eſt une ſurabondance de durée au-delà de tous les temps imaginables. Qu'eſt-ce que ſon immenſité? C'eſt une ſurabondance de preſence au-delà de tous les mondes poſſibles. De même, qu'eſt-ce que la miſericorde de Dieu? C'eſt une ſurabondance de bonté, qui fait qu'après un million de pechez commis, ſi vous en faites encore d'autres, il y a une bonté pour vous les pardonner, & une grace pour vous diſpoſer à ce pardon, ſi vous voulez vous en ſervir comme il faut. *Le Pere Texier, Sermon de l'abandon du pecheur.*

Préſomption de la miſericorde de Dieu.

C'eſt une belle remarque de Saint Auguſtin, qui dit, qu'il y a deux choſes qui perdent l'homme, l'une pour le temps, & l'autre pour l'éternité. La défiance de la bonté de Dieu & de ſa providence le ruïne pour le temps. Qu'eſt-ce que Dieu ne dit pas dans l'Ecriture pour perſuader à l'homme de ſe confier en ſa providence pour ſes affaires temporelles, & d'établir ſur ſa conduite le fondement de ſa famille? cependant l'homme eſt toûjours plein de défiance ſur ce ſujet; mais pour ſon ſalut éternel, & la remiſſion de ſes pechez, il a une confiance exceſſive en la bonté de Dieu, & cette fauſſe confiance le perd, parce qu'elle eſt accompagnée de préſomption. *Le même, Sermon du délai de la Penitence.*

Fauſſe confiance des pecheurs ſur la miſericorde infinie de Dieu.

Vous m'objecterez peut-être que la miſericorde de Dieu eſt infinie; mais ignorez-vous que la miſericorde de Dieu peut être enviſagée ſous deux differens regards, en elle-même, & en ſes effets: en elle-même, elle eſt infinie; car c'eſt Dieu même: en ſes effets, elle peut être bornée; car l'Ecriture ne nous dit-elle pas en termes formels, que Dieu, tout miſericordieux qu'il eſt, ne laiſſe pas de mettre un certain terme aux graces qu'il nous veut donner; & qui peut nous aſſurer que ce n'eſt pas la derniere grace, que ſa miſericorde vous offre aujourd'hui? Pourquoi donc refuſer une occaſion ſi ſainte & ſi favorable? pourquoi être ennemi de ſon ſalut juſqu'à ce point, que de reſiſter, & vous oppoſer à Dieu, qui vous recherche, & qui vous preſſe de vous ſauver? *Le Pere Maſſon, cinquiéme Sermon de l'Avent.*

Il faut être doux & indulgent à l'égard des pecheurs, à l'exemple du Sauveur du monde.

Un pieux & ſaint Abbé parlant à un Confeſſeur, lui adreſſe ces paroles: *Exprime in te Chriſti affectum*: Faites paroître en votre perſonne la paſſion dominante qu'avoit Jeſus-Chriſt étant ſur la terre, puiſque vous rempliſſez ſa place. *Miniſter es ejus, qui dives eſt in miſericordia:* Vous êtes le Miniſtre de celui qui eſt riche en miſericorde; vous tenez ſa place; vous faites ſon office. *Noli in alieno prædurus inveniri*: Ne faites pas le cruel ni l'avare dans une choſe qui n'eſt pas à vous; cette miſericorde que vous pouvez faire, n'eſt pas de vous, elle eſt de Jeſus-Chriſt. Il veut bien la faire, pourquoi voulez-vous lui lier les mains? pourquoi voulez-vous l'empêcher d'être miſericordieux? *Le même.*

Il faut prendre garde d'abuſer de la miſericorde de Dieu.

Vide ne molleſcas auditâ Dei bonitate, dit Saint Chryſoſtome. Prenez garde de ne vous relâcher point de votre devoir de Chrétien, en entendant parler de la miſericorde extraordinaire de Dieu. Dieu a peine de vous perdre, je vous l'avouë; cependant ſi vous vivez en payens, & en hommes charnels, ſi vous ne ſuivez point d'autres regles en votre conduite que les maximes corrompuës du monde, il faut qu'il le faſſe, & même il le doit: car il ne peut être ni negligent, ni injuſte. Tout miſericordieux qu'il eſt, il punira vos deſordres... Qui que vous ſoyez, prenez donc garde encore une fois: *Ne molleſcas auditâ Dei bonitate.* Ne ſoyez pas lâche au ſervice de Dieu: ne vous formez pas une fauſſe idée de ſa miſericorde; il n'y a rien que cette divine perfection ne faſſe à preſent pour vous, parce que c'eſt ſon regne: mais lorſque la juſtice viendra à prendre ſa place, il n'y a rien que cette derniere perfection ne faſſe contre vous. *Le même.*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La reconnoissance des misericordes dont Dieu a usé à notre égard.

La reconnoissance est ce qui de tout temps a le plus vivement touché les ames bien faites. Voyez quels sentimens elle excite dans le cœur de Saint Augustin. Tous les jours ce grand Saint panché sur le bord de l'abîme d'où Dieu l'avoit retiré, en contemple la profondeur. Tous les jours il entre dans une nouvelle admiration des misericordes que Dieu a exercées envers lui. Dans le temps même, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, dans le temps même que j'étois le plus éloigné de vous, que je vous fuyois, que je mépriſois vos avertiſſemens, & vos graces, vous me recherchiez, vous me pourſuiviez, & vous n'avez point ceſſé que vous n'ayez vaincu ma reſiſtance, & que vous ne m'ayez ramené à vous. Où trouverai-je dequoi vous témoigner ma reconnoiſſance, puiſque le deſir même que j'en ai eſt encore une nouvelle grace que vous me faites? Et nous, à qui Dieu propoſe de tels exemples, pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes ſentimens, puiſque nous avons éprouvé de ſa part les mêmes bontez? Que notre eſprit ſoit donc deſormais tout occupé des bontez immenſes de notre Dieu; ne les oublions jamais; rappellons-les le plus ſouvent qu'il nous ſera poſſible; rien n'eſt plus doux ni plus utile que d'y penſer. Que nos entrailles en ſoient émûës; que notre cœur en ſoit penetré, que nos os, tout inſenſibles qu'ils ſont, s'en reſſentent pourtant, & s'écrient, comme ceux du Prophete, Seigneur, qui eſt ſemblable à vous? *Omnia oſſa mea dicent: Domine quis ſimilis tibi? Monſieur Tiberges, dernier jour de ſa Retraite, premiere Meditation.* *Pſal. 34.*

La misericorde d'un Dieu-homme eſt plus grande que tous les pechez des hommes.

Ce Dieu-homme qui eſt venu pour ſauver les hommes, & les racheter, n'a point verſé un ſang qui demande vengeance, comme celui d'Abel; mais qui ne ceſſe de demander miſericorde, & qui la demandera toûjours pour les pecheurs. Ainſi c'eſt en borner le merite de croire qu'il ne la demande que ſept fois, ou ſeptante fois, puiſqu'il la demande ſeptante fois ſept fois; c'eſt-à-dire, toûjours, & pour toutes ſortes de crimes; non ſeulement pour des pechez communs; mais pour les plus énormes; tels que ſont les adulteres, les parricides, & tous les autres, qui ſont encore plus griefs & plus abominables; parce que dans la vertu du ſang qu'il répand par une miſericorde infinie, il n'y a point de bornes ni de meſure, & qu'elle eſt plus forte que tous les pechez imaginables, qui ſont la miſere la plus déplorable. Il ne faut donc pas ſe perſuader que la miſericorde infinie de Dieu, s'uniſſant à la miſere de l'homme, afin de former un Dieu miſericordieux, ſe reduiſe à une miſericorde qui ne pardonne que pour un temps, & qui ne gueriſſe que certaines miſeres. *Monſieur Sarrazin, Diſcours ſur* JESUS-CHRIST *Redempteur.*

La misericorde de Dieu paroît à rechercher le premier les pecheurs.

Le Prophete s'étonne que Dieu non ſeulement veuille bien penſer à l'homme, mais encore qu'il veuille bien s'abaiſſer juſqu'à le rechercher: mais il y a bien plus dequoi s'étonner, quand on conſidere la maniere dont il le recherche: car il le recherche le premier, quoi qu'il ſoit l'offenſé. L'Evangile qui porte ſi loin l'amour des ennemis, ne le porte pas juſques-là. Il n'y a qu'un Dieu infiniment miſericordieux, qui le puiſſe faire. Dieu fait les premiers pas pour rechercher le pecheur; helas! s'il ne les faiſoit, le malheur du pecheur ſeroit ſans reſſource: car il peut bien de lui-même s'éloigner de Dieu; mais il ne peut pas de lui-même faire les moindres démarches pour retourner à Dieu. Il faut que Dieu faſſe toutes les démarches & toutes les avances, le pecheur ne peut venir à lui, s'il ne l'invite, s'il ne l'attire. Il faut que celui-même qu'il a obligé par ſon peché d'être ſon ennemi, lui donne dequoi l'appaiſer; il faut que Dieu preſſe le pecheur de demander le pardon, pour qu'il ſoit en état de le recevoir. Qui entendit jamais qu'un Juge priât un coupable de recevoir ſa grace? C'eſt ce que fait Dieu quand il vous invite à la penitence. Qui entendit jamais qu'un coupable refusât ſa grace? C'eſt ce que vous faites quand vous refuſez de faire penitence. *Le Pere Nepveu, Tome 3. de ſes Reflexions Chrétiennes, pour le vingt-unieme jour de Juillet.*

L'empreſſement avec lequel Dieu recherche le pecheur marque encore ſa miſericorde.

Dieu recherche le pecheur avec empreſſement, n'ayant point beſoin de lui. Quand nous ſerions tous dans le néant, ou dans l'enfer, Dieu n'en ſeroit ni moins grand, ni moins heureux. Cependant à voir l'empreſſement avec lequel Dieu recherche le pecheur, vous diriez que ſon bonheur dépendroit de l'amitié de l'homme. Tous les empreſſemens d'un amant paſſionné, toutes les inquiétudes de la mere la plus tendre n'approchent point de l'empreſſement que le Sauveur témoigne dans la recherche qu'il fait d'une ame infidelle, ni des inquiétudes qu'il fait paroître ſur ſon égarement & ſur ſa perte. La parabole du bon Paſteur, & l'empreſſement avec lequel il recherche la brebis égarée; l'ardeur & l'inquiétude avec laquelle cette femme de l'Evangile cherche la dragme qu'elle a perduë; les tranſports de joye de l'un ſur le retour de la brebis égarée, de l'autre ſur le recouvrement de ſa dragme, ſont des figures, mais de foibles figures de l'empreſſement du Sauveur à rechercher une ame infidelle, & de ſa joye quand il l'a recouvrée. Mais ne ſont-ce pas des reproches ſanglans à votre indifference ſur l'empreſſement de cette recherche, & peut-être à la reſiſtance que vous y avez apportée? *Le même.*

Ce qui fait voir davantage ſa miſericorde & ſa patience envers les pecheurs, eſt qu'il ſemble diſſimuler avec les pecheurs.

Ce qui fait davantage admirer la patience de Dieu, eſt qu'il diſſimule avec nous: *Vous avez pitié de tous* (dit le Sage) *parce que vous pouvez tout, & vous diſſimulez les pechez des hommes, pour leur donner le temps de faire penitence.* Ce qui nous doit plus ſurprendre, c'eſt que Dieu ſçait tout, & peut tout, & qu'il diſſimule. Les hommes diſſimulent par ignorance, parce qu'ils ne connoiſſent pas la grandeur du mal; ou par foibleſſe, parce qu'ils ne peuvent ni le punir, ni l'arrêter: tout cela eſt aiſé à Dieu, & cependant il diſſimule, & non ſeulement il diſſimule le peché, mais quelquefois il l'excuſe... Y eut-il jamais un crime moins excuſable que le deïcide des Juifs? Cependant le Sauveur trouve moyen de l'excuſer: *Pardonnez-leur*, dit-il, *mon Pere, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font. Le même.* *Luc. 23.*

Il ne faut point craindre d'avoir recours à la miſericorde de Dieu, quelque pecheur qu'on ſoit.

Ne craignez point, quelque grand pecheur que vous ſoyez, de vous preſenter devant Dieu, pour lui demander pardon, pourvû que ce ſoit avec un repentir bien ſincere. C'eſt honorer le Seigneur, que d'eſtimer ſa bonté infiniment plus grande que notre malice ne le peut être. Mais ne ſeroit-ce pas lui faire une grande injure, que de ſe figurer un cœur irreconciliable dans un Pere dont la nature eſt la bonté même? Confions-nous donc en lui, diſoit Sainte Thereſe; notre douleur

lui

lui fera oublier notre ingratitude; & les graces mêmes dont nous avons abusé, nous pourront faire considerer de lui comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Si la source de ses misericordes est inépuisable, & s'il ne se lasse point de donner, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir, & d'implorer son secours dans nos miseres? Craignez le peché avant que de le commettre, comme si Dieu devoit ne vous le point pardonner; mais après l'avoir commis, allez à Dieu avec autant de confiance, que si vous étiez seur d'en obtenir le pardon. Ayez-en bien de la confusion & du regret; mais gardez-vous du découragement & de la pusillanimité; pour cesser d'être miserable, il faut sentir sa misere, mais il ne faut pas l'augmenter. *Le Pere Dozenne, dans la Morale de* JESUS-CHRIST.

Dieu semble mettre sa justice en notre disposition.

Vous avez, ô mon Dieu, une infinité de perfections, toutes également adorables, également aimables. Votre justice est la seule qui nous fasse trembler en votre presence; c'est elle qui doit punir nos offenses, & décider de notre sort éternel. Mais, mon Dieu, l'ose-je dire, cette justice, vous la mettez en quelque maniere à notre disposition: vous nous permettez de regler ses sentences & ses coups: vous l'armez, vous la desarmez, selon l'usage que notre liberté fait de vos graces... Vous êtes juste; puisque vous êtes infiniment parfait, pouvez-vous manquer d'équité? N'est-ce pas à nous un sujet de joye que vous ayez à recompenser la vertu? mais nous sommes pecheurs, & votre équité nous remplit de terreur.... Ne blesserai-je point le respect avec lequel je dois m'anéantir devant vous, si tout pecheur que je suis, je dis encore une fois que vous êtes équitable de telle maniere, que nous pouvons vous forcer à ne l'être, que pour nous rendre parfaitement heureux? Je sçai que vous ne nous devez rien, & que vous ne pouvez nous rien devoir. Il est vrai toutefois que vous ne serez pas juste pour nous perdre, à moins que nous ne vous y contraignions par nos pechez. Vous exercez votre tendre misericorde, parce que vous le voulez: vous n'exercez votre terrible justice, que parce que nous le voulons; nous n'avons qu'à ne pas pecher, & vous n'aurez pour nous que de la bonté... Nos crimes sont & le fond & les instrumens de vos vengeances. Je n'ai rien à craindre, j'ai tout à esperer de vous, si, après avoir expié mes crimes, je suis desormais fidele à votre loi. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 2.*

C'est le pecheur qui arrête le cours des misericordes de Dieu à son égard.

Le pecheur persevere quelquefois dans son peché, parce qu'il espere une misericorde qu'il se soucie peu de meriter: sa présomption est toute visible. Quelquefois il ne se convertit pas, parce qu'il se croit digne d'une misericorde qu'il rebute, qu'il éloigne toûjours davantage; son injustice est tout-à-fait criante. Il se plaint de ce qu'il n'éprouve pas les effets de cette bonté qui le veut sauver; mais il vit encore pour les demander, pour les obtenir, s'il les demande comme il faut. Il ne tient donc qu'à lui de les recevoir, & sa plainte le convainc d'ingratitude. Il trouve mauvais que ses pechez passez arrêtent les faveurs divines: Dieu est prêt à oublier ses pechez s'il veut s'en repentir. Que le pecheur commence aujourd'hui à bien vivre: il le peut; dès-là, il ne pourra plus ni cacher aux autres, ni se cacher à lui-même la misericorde qui l'a changé. N'eût-il que le desir, que la pensée de devenir bon, il éprouveroit que Dieu est bon à son égard; s'il devient bon en effet, ne fera-t-il pas éclater par son changement la tendresse ineffable que Dieu a pour lui? S'il prétendoit être traité avec amitié, tandis qu'il s'obstine à être ennemi, son insolence seroit extrême. *Le même.*

Le pecheur a grand tort de se défier de la misericorde de Dieu.

Le pecheur qui est touché d'un sincere repentir, & se défie toutefois de la misericorde de Dieu, raisonne bien mal. Qui l'a appellé, lorsqu'il s'égaroit toûjours davantage? Qui l'a réveillé, lorsqu'il étoit plongé dans un assoupissement profond? Qui l'a prévenu par des graces, dans le temps qu'il n'avoit pas même la pensée de les demander? C'est ce Dieu même qu'il s'imagine qui ne voudra pas le recevoir, quand il se jettera entre ses bras; qui refusera de l'écouter, quand il implorera son secours; qui n'aura point pitié de lui, quand il lui representera sa misere. Dieu seroit-il devenu son ami pour l'abandonner? Il l'auroit abandonné, lorsqu'il étoit son ennemi. Qu'est-ce qui auroit pû engager Dieu à l'honorer de ses faveurs, sinon le desir de le gagner tout-à-fait en les lui continuant? Dieu avoit-il interêt à dissimuler pour le ménager? Il n'eut jamais plus de sujet de se mettre peu en peine de lui, que dans le cours de ses déreglemens. L'auroit-il conduit dans la voye du salut pour le perdre? La contradiction blesse également la raison & la foi. *Le même.*

Dieu est bon & misericordieux de son côté & juste du nôtre, selon la pensée de Tertullien.

A considerer Dieu dans le fond de sa nature, il n'est que bonté & que misericorde; *Deus de suo bonus*, dit Tertullien. Le fond de cette nature divine est une souveraine bonté, & une inclination dominante à faire du bien; il tire les graces & les bienfaits, les benedictions & les recompenses de ce fond infini de misericorde; mais les châtimens & les supplices dont il punit le peché, c'est notre malice & notre ingratitude qui les lui fournissent. Il n'est juste, dit le même Tertullien, qu'à cause que nous sommes coupables; c'est nous qui lui mettons les armes à la main pour nous punir; *Deus de suo bonus est, de nostro justus.* Mais ce Dieu tout bon & tout misericordieux, devient tout severe & inflexible, quand il s'agit de punir le mépris que le pecheur fait de la misericorde. Qu'est-ce que ne fait point cette misericorde pour convertir le pecheur? elle va chercher le pecheur jusques dans l'abîme de son iniquité; elle l'en retire; elle prend plaisir à guerir les playes de son ame, &c. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Nous ne pouvons donner de bornes à la justice de Dieu non plus qu'à sa misericorde.

Nous ne reconnoissons en Dieu que des attributs dont l'étenduë est infinie: de sorte que ne pouvant donner de bornes à sa misericorde, nous ne pouvons non plus en donner à sa justice: comme lorsque deux poids égaux demeurent suspendus dans l'équilibre, on ne sçauroit toucher à l'un, que l'autre ne s'en ressente, on en peut dire de même de la misericorde & de la justice du Seigneur: qui choque l'une, offense l'autre. Ainsi, quand le Prophete a dit qu'il chanteroit à jamais les misericordes du Seigneur: *Misericordias Domini in æternum cantabo*, il faut l'appliquer à deux temps bien differens: Car, dit Saint Gregoire, tant que nous sommes sur la terre, nous pouvons appaiser la colere de Dieu que nous ne voyons point; mais quand nous serons devant son tribunal, en sa presence, nous

Psal. 88.

ne pourrons plus fléchir sa justice. De là cette défiance dans toutes les œuvres de la vie, & cette crainte salutaire dont Job étoit penetré, lorsque confus de ses foiblesses il s'écrioit: Ah! Seigneur, je tremble sur toutes mes actions, parce que je sçai qu'après la mort il n'y a point de misericorde à esperer pour le pecheur: *Verebar omnia opera mea, sciens quòd non parceres delinquenti.* De là cette impossibilité que le Prophete trouvoit de pouvoir soûtenir la seule presence d'un Dieu en colere. De là ce desespoir des reprouvez, qui ne pouvant plus trouver d'esperance en la misericorde, souhaitent rentrer dans le néant, & s'adressent aux montagnes pour venir les écraser, comme l'unique remede à leurs maux, & le seul soulagement de leurs peines. *Le Pere Massillon, Sermon sur le Jugement dernier.*

Jobi 9.

Dieu n'est pas moins juste qu'il est bon.

Dieu est bon, dites-vous, & parce qu'il est bon, vous vous faites une gloire de porter votre malice jusques à son comble: vous l'outragez jusques dans sa misericorde: vous l'insultez jusques dans sa patience & sa douceur: ah souvenez-vous que s'il est bon, il n'en est pas moins juste, & que parce qu'il est juste, il punira vos crimes dans toute la rigueur: il sera pour vous sans misericorde, parce que vous aurez été sans égards pour lui! Hé! mes freres, Dieu seroit bien borné, s'il ne se reservoit au moins un temps pour se venger des offenses qu'on lui fait. *Le même.*

Comme la justice succede à la misericorde envers les pecheurs.

Le saint homme Job parlant du dernier malheur de l'impie, se sert d'un mot qui semble tenir de l'imprécation, bien qu'en effet ce ne soit qu'une prédiction de ce qui doit arriver un jour au pecheur, qui mépriſe la misericorde de Dieu. Que la misericorde, dit-il, le mette en oubli: *Obliviscatur eius misericordia*: Voulant signifier que c'étoit là le plus grand desastre où l'on puisse jamais tomber. Mais un autre Prophete animé du même zele de justice, veut tout au contraire qu'il se souvienne de sa misericorde, lorsqu'il exercera ses vengeances contre les pecheurs: car c'est ainsi que quelques-uns expliquent ces paroles: *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* Voilà deux sentimens en apparence bien opposez sur un même sujet; mais il n'est pas difficile de les accorder; car en effet, l'un & l'autre a exprimé admirablement en sa maniere, l'excés de la colere & de la justice divine. Le premier, en voulant que la misericorde oublie le pecheur, comme s'il étoit anéanti. Le second, en voulant que Dieu se souvienne de cette même misericorde, lorsqu'il prendroit la resolution de le punir. Le premier, dans l'oubli, represente le pecheur abandonné, & remis sans aucune reserve, au pouvoir de la pure & rigoureuse justice. Le second, dans le souvenir, nous fait voir la cause de cette severité & de cette rigueur impitoyable. L'un ne veut pas que la misericorde songe seulement au pecheur, de peur qu'elle n'en ait compassion. L'autre veut qu'il rappelle en son souvenir toutes les bontez qu'il a euës pour cet ingrat, afin d'allumer plus fortement sa colere contre lui. *Sermon manuscrit.*

Jobi 24.

Habac. 3.

Dieu se plaît à être forcé à faire misericorde.

Combien de fois Dieu s'est-il plaint à Moïse qu'il le pressoit trop, qu'il lui faisoit violence, en l'empêchant de se mettre en colere contre un peuple qui ne faisoit que l'offenser en toutes rencontres: *Dimitte me ut irascatur furor meus*, &c. Laisse-moi faire Moïse, n'empêche pas ma fureur d'éclater contre ces rebelles, qui ne meritoient pas d'avoir un si sage conducteur. C'étoit là se declarer bien hautement; mais néanmoins il étoit bien-aise que Moïse ne se relâchât point de ses prieres; & il le montra bien, puisqu'il se laissoit si facilement vaincre à ses importunitez. *Le même.*

Exod. 32.

Exhortation à avoir recours à la misericorde de Dieu.

Ecoutez, mes Freres, vous dont le salut me doit être plus cher que ma vie; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurcissez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore des graces de reserve. Comme son bras n'est pas racourci, il est encore prêt à se laisser fléchir par votre penitence, & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a supportez jusqu'à present, vous en doit être une preuve consolante, & comme un gage assuré. Tout Juge qu'il est, malgré vos égaremens, il a encore pour vous toutes les tendresses d'un pere, & du pere le plus charitable. C'est dans des pecheurs, & des libertins comme vous, qu'il se plaît à faire éclater les richesses de sa misericorde. Quelque scandaleuse qu'ait été votre vie, vous pouvez être, & qui sçait si les plus impies d'entre vous, ne sont point ceux qu'il a choisis pour cela? Vous pouvez devenir des vases d'élection. Rapprochez-vous de lui, & par une humble confession de l'affreux aveuglement où vous a conduits le peché, mettez-vous en état, quoi que pecheurs, de trouver grace devant lui; votre conversion fera sa gloire, & l'édification de son Eglise. C'est de votre part, mon Dieu, que je parle, & je ne crains pas de pousser trop loin les idées que je leur donne de votre clemence, puisqu'elle surpasse encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. *Le Pere Bourdaloüe, dans ses veritables Sermons, Second Avent, Sermon du Jugement dernier.*

Fausse idée que plusieurs se forment de la misericorde de Dieu.

Nous pouvons avancer que ce qui maintient, & rassure quantité de Chrétiens dans leurs pechez, c'est qu'ils ont une fausse idée de la misericorde de Dieu; on la conçoit comme une certaine bonté foible, indigne de la grandeur de Dieu, honteuse à sa sainteté, injurieuse à sa justice: d'où il s'ensuit que de demeurer dans son peché, parce que Dieu est misericordieux, c'est autant qu'il est en nous le faire complice de notre iniquité. Or peut-on faire une plus grande injure à cette bonté divine, après une telle offense contre sa misericorde; quel refuge pourra donc être le nôtre? & voilà ce qui nous doit faire trembler, qu'en ce temps, auquel un Dieu irrité punira tout, la misericorde aura les mêmes interêts à venger que ceux de la justice. Rien ne pourra desarmer ce Dieu en courroux, qui punira par les supplices les plus rigoureux, les pechez secrets, & les pechez publics. *L'Abbé de Monmorel, discours sur le premier Dimanche de l'Avent.*

On s'éloigne également de Dieu par la présomption, & par la défiance de la misericorde de Dieu.

Comme l'iniquité est communément accompagnée du mensonge, il n'est pas surprenant qu'elle se contredise si souvent elle-même, & que les pecheurs employent tous les jours des raisons directement opposées, pour se dispenser de la penitence. Les uns prétendent, que Dieu leur pardonnera tout: & les autres se persuadent au contraire, que Dieu ne leur pardonnera rien. Les premiers pechent par présomption, & les seconds par pusillanimité: mais les uns & les autres s'éloignent également des voyes de Dieu. Car les présomptueux abusent de la fausse confiance qu'ils ont dans la misericorde de Dieu, pour l'offenser impunément; & les pusillanimes,

desesperant de la bonté divine, tirent de là un prétexte pour demeurer dans leurs mauvaises habitudes, & pour s'abandonner à leurs passions. *Le Pere Girouſt, dans ſon Avent, Sermon ſur l'Eſperance Chrétienne.*

Dieu a eu pitié de nous, lors que nous étions indignes qu'il nous fît miſericorde.

Pour reconnoître la grandeur de la miſericorde de Dieu, il faut remonter en eſprit juſqu'au temps où nous étions tous condamnez, & où nous meritions de n'avoir point de Liberateur. Il a été promis ce Liberateur dès le commencement du monde, & le deſſein de l'envoyer eſt avant tous les ſiécles : mais ce n'eſt pas à nos merites qu'une telle miſericorde doit être attribuée. Si Dieu n'eût conſulté que ſa ſainteté & ſa juſtice, il nous eût laiſſez dans nos iniquitez, & il les eût punies ſans nous convertir, & par conſequent par des châtimens éternels. Les Anges précipitez dans l'enfer, nous apprennent par leurs miſeres quelle eût été la nôtre. Ils nous inſtruiſent par leur impenitence de ce que notre deſobéïſſance eût merité; & ce qu'ils ſouffrent inutilement depuis tant de ſiécles, nous montre combien nos cris & nos larmes dans les gouffres où ils ſont plongez, auroient été juſqu'ici ſteriles & ſans fruit. Comme nous devenons Chrétiens dans les premiers momens qui ſuivent notre naiſſance, & qu'on nous parle des promeſſes de l'Evangile dès que nous ſommes capables d'entendre, il nous arrive tres-rarement de penſer que nous ayons pû être ſans Mediateur, & ſans eſperance de ſalut. *Pris d'un livre intitulé, Traité de la Priere.*

Il eſt ſurprenant que Dieu ſoit auſſi miſericordieux qu'il l'eſt envers les pecheurs.

Si le pecheur a une juſte idée de l'énormité de ſes crimes, il doit être extrêmement étonné, que Dieu ſoit prêt à les lui pardonner: & nous ne devrions pas être ſurpris qu'il deſeſperât de ſa grace, ſi Dieu lui-même ne lui avoit commandé ſous peine de damnation de ſe confier en ſa miſericorde. Ses pechez ſont ſi offenſans: il eſt ſi éloigné par ſon néant de la grandeur de ſon Juge : il eſt ſi mépriſable, ſi indigne de pitié, que le Maître qu'il a outragé, lui feroit juſtice en l'abandonnant comme un chetif ſujet, qu'il ne lui importe pas ou de perdre, ou de ſauver. Mais la foi nous oblige de croire que, tant qu'il vivra, il peut demander, eſperer, obtenir la remiſſion de ſes offenſes. Cette indulgence du Seigneur enviſagée dans toute ſon étenduë, dans toutes ſes circonſtances, nous paroîtra un des myſteres des plus incomprehenſibles de notre Religion. Dieu ne s'eſt pas contenté de promettre le pardon au pecheur, qui ſe diſpoſeroit à le recevoir; pour le lui accorder, il n'exige de lui que ce qu'il y a de plus à ſa diſpoſition : c'eſt ſa volonté qu'il s'engage d'animer & de ſoûtenir par ſa grace. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, Tome 3.*

Combien le pecheur doit être touché de la miſericorde dont Dieu uſe à ſon égard.

Si le pecheur faiſoit un peu plus d'attention aux démarches de la miſericorde divine à ſon égard, en quelle étrange diſpoſition faudroit-il qu'il fût, pour s'y rendre inſenſible? Dieu ne lui refuſe pas cette grace neceſſaire pour rentrer en lui-même, & ſe repentir de ſes pechez; c'eſt déja là une marque de bonté, à quoi naturellement il ne devroit pas s'attendre. Quel ennemi, conſiderable d'ailleurs par lui-même, voudroit faire les premieres avances, pour engager la perſonne qui l'a offenſé à détourner ſa juſte vengeance? Dieu porte bien plus loin ſa clemence, il la met en quelque maniere à la diſpoſition du pecheur. Que demande-t-il de lui pour lui pardonner? Une douleur qui déteſte ſes offenſes. Le pecheur doit-il trouver de la peine à la concevoir cette douleur? N'y eſt-il pas comme forcé par ſes interêts les plus eſſentiels? Il ne veut pas perir : il n'eſt point aſſez deſeſperé pour renoncer de ſang froid au ciel, pour ſe précipiter volontairement dans les enfers. Son peché n'eſt-il pas en effet déteſtable par l'ingratitude, par la perfidie, par la malice qui le lui ont fait commettre?... La miſericorde de Dieu offenſé ne borne pas encore là ſa tendreſſe; elle veut qu'il dépende en quelque maniere du pecheur de regler ſes faveurs. Elle devient plus liberale, plus tendre, ſelon que le pecheur ſentira une douleur plus vive & plus amere : elle pardonnera d'autant plus volontiers, que le criminel ſe pardonnera moins à lui-même. Or, s'il ſe repent ſincerement, pourquoi dans la penſée de cette miſericorde, ne le feroit-il pas avec tous les ſentimens d'un cœur veritablement percé de componction! Peut-il avoir quelque choſe à ménager, dès qu'il eſt déterminé à haïr ſon crime? Par quel motif pourroit-il adoucir l'horreur qu'il en a conçuë? La miſericorde de Dieu meſure ſes conſolations, ſes careſſes, ſes graces, par l'étenduë & par la vivacité de ſa douleur. N'eſt-il donc pas bien malheureux, s'il la force de retenir ſa bonté, & le deſir qu'elle témoigne de le combler de ſes graces? *Le même.*

Dieu eſt miſericordieux, mais il ne peut s'empêcher de haïr le peché, ou le laiſſer impuni.

Il ſeroit difficile de rien imaginer de plus que ce que Dieu fait pour témoigner ſa miſericorde au pecheur, à moins d'exiger de lui une injuſte impunité : ce qui ſeroit un blaſphême horrible... Prétendre que Dieu diſſimulât les offenſes du pecheur, & quelquefois il ne les châtiât pas par quelque coup éclatant : ce ſeroit prétendre qu'il autoriſât le déreglement, & les attentats les plus noirs. La ſeule penſée qu'un Juge infiniment ſaint, & infiniment ſage pût ſe permettre une clemence ſi ſcandaleuſe, ſi contraire au bon ordre, fait horreur. Dieu ne peut ſe diſpenſer de haïr le crime, & de punir le criminel. Mais qu'on nous diſe comment il pourroit marquer un deſir plus ſincere, & d'empêcher le crime, & d'épargner le criminel? Avant le peché il nous éclaire, il nous menace pour nous en donner de l'horreur : il nous anime, il nous fortifie pour nous rendre vainqueurs de la paſſion : il arme contre notre panchant la grace, la foi, la raiſon, la conſcience. Le peché eſt-il commis, il nous met ſans ceſſe ſa laideur devant les yeux : il en fait notre perſecuteur éternel : il nous effraye par la crainte du terrible châtiment à quoi ce peché nous expoſe; il s'efforce de nous toucher en mille manieres, pour nous obliger à en demander pardon; il attend avec une patience incroyable que nous rentrions en nous-mêmes, pour en faire penitence : tout irrité qu'il eſt, il vient au-devant de nous, il nous tend les bras pour nous recevoir dans le ſein de ſa miſericorde. *Le même.*

La vûë & la conſideration de la miſericorde de Dieu, nous devroit empêcher de l'offenſer.

Nous aurions infiniment plus d'horreur de nos infidelitez, ſi nous faiſions quelque attention à la miſericorde que Dieu nous témoigne... Nous offenſons Dieu, nous violons ſa loi, nous irritons ſa juſtice : quel interêt pourroit l'engager à nous pardonner? Que lui importe que nous ſoyons dans ſes bonnes graces? Que nous ſoyons, ou recompenſez, ou punis? Tout grand, tout indépendant qu'il eſt, il nous invite avec bonté, avec ten-

dresse à lui être fideles. Sollicitations, instances, menaces, caresses, promesses, il n'oublie rien pour nous attacher à son service. Quelle crainte ne devrions-nous pas avoir de lui déplaire, puisqu'il veut bien compter pour quelque chose les efforts que nous faisons pour lui plaire, & qu'il reçoit si volontiers nos hommages? Nous n'aurions, pour estimer la grace qu'il nous fait, qu'à penser à ce que nous deviendrions, s'il ne se mettoit pas en peine de nous: s'il nous traitoit comme des créatures qui lui sont inutiles... Il n'auroit qu'à se passer de nous pour nous perdre; s'il ne s'abaissoit jusqu'à prendre part à nos avantages, il nous livreroit à notre néant & à notre malice, & ce seroit fait de nous. *Le même.*

Dieu par une misericorde inconcevable n'oublie rien pour nous attirer à lui, & nous gagner.

Ce Dieu de misericorde n'oublie rien pour nous sauver, & pour nous obliger à rentrer en notre devoir. S'il nous frappe, c'est pour nous guerir: s'il nous épouvante, c'est pour nous pardonner: s'il fait éclater sa colere, c'est pour se reconcilier avec nous, & nous donner le baiser de paix. Combien de délais dans l'esperance de nous changer? Quel empressement à nous rendre ses bonnes graces, si nous nous repentons de notre offense? Quelles caresses si nous retournons à lui de bonne foi? Il ne faut pas entreprendre de développer tous les traits de sa bonté: nous les voyons, nous les sentons, nous en sommes penetrez. Quelle apparence qu'un Dieu si grand, si indépendant en usât ainsi, s'il étoit indifferent sur notre perte, s'il ne nous aimoit pas avec tendresse? Un homme comme nous, un égal, un maître iroit-il jamais jusques-là pour ménager un ennemi? Lors que Dieu nous condamnera, qu'aurons-nous à repliquer? *Le même.*

Dieu est appellé Pere des misericordes.

Dieu se fait nommer le Pere des misericordes, & il ne prend point le nom de Pere des vengeances. C'est qu'un pere dans sa colere même marque plus de pitié que d'indignation: c'est qu'un pere trouve dans son propre cœur le principe & les motifs de sa bonté, & qu'il ne trouve que dans les fautes d'un enfant les raisons de punir & de se venger. Si Dieu a compassion de nous, rien ne peut l'y engager que sa propre misericorde: il nous fait du bien, parce qu'il veut nous en faire: & nous ne meritons qu'il nous en fasse, qu'autant qu'il nous en rend dignes par sa grace. Sa misericorde va bien au-delà de celle que nous pouvons imaginer dans un pere plein de bonté & de tendresse pour des enfans. Non seulement il est porté par lui-même à la compassion qu'il nous témoigne: non seulement il est touché de nos miseres, parce que de son plein gré il s'y rend sensible: non seulement il n'auroit pour nous que de l'indignation & des châtimens, s'il ne consideroit que notre indignité & nos offenses; mais, ô bonté ineffable, & qui passe toute la bonté des peres les plus tendres! Il prend occasion de nos miseres & de nos pechez, pour exercer envers nous sa misericorde: il s'abaisse jusqu'à soulager nos besoins, parce que nous sommes miserables: il haït notre peché, & il éloigne notre châtiment. Indépendant, tout-puissant, juste, il voudroit conduire ses ennemis à une souveraine felicité. Sa bonté a en horreur le peché: sa bonté ne laisse pas d'agir, de s'empresser, de répandre ses bienfaits pour convertir, & pour sauver le pecheur. Notre malice n'arrête point sa misericorde: sa misericorde ne devroit-elle pas arrêter notre malice? *Le même.*

Prodige de la misericorde de Dieu envers le Roi Manasses.

Si jamais la misericorde divine a fait un miracle de conversion, ç'a été en faveur de Manasses; dès l'âge de douze ans, il étoit monté sur le trône de la Judée, où il avoit commis tous les pechez dont un Roi est capable; l'impieté, la cruauté, & l'idolâtrie: Le Temple du Seigneur avoit été prophané; Isaïe massacré; ses propres enfans immolez par ses mains sur les autels des faux Dieux: en un mot, à vingt ans de vie, il avoit commis autant de crimes que les plus grands pecheurs qui étoient alors sur la terre. Cependant Manasses est celui que Dieu choisit pour lui faire grace; il le tire de l'adversité pour l'appeller à penitence. Il l'abandonne aux Assyriens; on le charge de fers; on le jette dans une obscure prison: il reconnoît ses pechez, & il les pleure amerement: il est exaucé: Dieu le délivre des mains de ses ennemis; il le rétablit sur le trône de la Judée: il passe quarante-cinq ans dans de continuels exercices de penitence; quel prodige de misericorde! & après cela, que ne peuvent pas esperer les plus grands pecheurs? Ne vous flatez point néanmoins de cet exemple; il y eut grace pour Manasses, il n'y en eut point pour son fils Amon. *Sermon pour le Vendredi de la troisiéme semaine de Carême d'un anonyme.*

Personne ne doit desesperer de la misericorde de Dieu.

Le pecheur le plus détestable doit esperer son salut, s'il se resout à détester ses desordres: à qui doit-il donc imputer son desespoir? O mon Dieu, puis-je comprendre cet excés de votre misericorde? Vous ne vous éloignerez de moi, que parce que je ne voudrai pas retourner à vous: Vous ne serez plus en colere contre moi, dès que j'entreprendrai tout de bon de vous appaiser: Vous oublierez toutes mes offenses, quand je vous persuaderai que je souhaite veritablement que vous ne vous en souveniez plus. Je n'ai qu'à me confier en vous, & vous me promettez misericorde; vous me défendez de desesperer de votre bonté, afin que je ne desespere point de mon salut: l'unique crime que vous ne voulez pas me remettre, c'est le crime que je commettrai en croyant que vous ne voulez pas me remettre tous les autres. Que pourriez-vous faire de plus pour me forcer à me jetter entre vos bras? Vous ne deviendrez inexorable envers moi, que par le refus que je vous ferai d'esperer que vous ne le serez pas. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 3.*

C'est un effet de la misericorde de Dieu d'exciter en nous des remords de conscience, pour nous obliger de rentrer dans nous-mêmes.

On a beau se flater & se déguiser la verité: elle se fait souvent entendre, parce que Dieu parle souvent au cœur, lorsque les hommes se taisent; & il a la bonté de nous poursuivre dans le temps même que nous le fuyons. Ainsi je m'éloignois autrefois de vous, ô mon Dieu, par mes crimes, & mon attachement au siécle, s'écrie S. Augustin; mais plus je m'en éloignois, & plus vous vous presentiez à moi par une misericordieuse colere: *Aderas misericorditer sæviens.* Ainsi vous poursuit-il encore, ce Dieu de misericorde, soit par ces reflexions pieuses qui vous troublent, soit par ces doutes qu'il excite en vous; tantôt sur cette maniere rapide de grossir votre fortune & de vous enrichir; tantôt sur la maniere dont vous êtes entré dans cette charge sans être capable d'en remplir les devoirs; tantôt sur cette vie molle & voluptueuse que vous menez; tantôt sur cette alternative de con-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

sessions & de rechûtes, qui compose la plus grande partie de vos jours : *Tu aderas.* Dieu se presente à vous, & vous poursuit par cette perte qu'il vous envoye ; par cette maladie dont il vous frappe ; par cette disgrace qu'il vous suscite : il vous ranime par l'exemple de cette personne vertueuse, tantôt par la mort de ce jeune homme qui est enlevé en la fleur de son âge, & par cent autres accidens. *Sermon imprimé d'un anonyme pour le Dimanche de la Passion.*

La misericorde de Dieu nous doit exciter à la penitence. *Ad Rom.* 2.

Saint Paul auroit plus de sujet de dire aux Chrétiens de ce siécle qu'il ne le disoit aux Romains : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous porte à faire penitence?* que sa misericorde vous comblant de nouveaux bienfaits, vous charge en même temps de nouvelles obligations? qu'à moins *de mépriser sa longue tolerance, & les richesses de son infinie charité*, une mortifiante & amere douleur de vos fautes doit répondre à la bonté qu'il a de vous les pardonner? *L'ignorez-vous? Ignoras?* Quelle raison auriez-vous de l'ignorer? quel endroit de l'Ecriture, quelle parole des Prophetes, quel oracle de Jesus-Christ, quelle figure, & quelle parabole renfermée dans les livres saints pourroient vous entretenir dans cette erreur? L'ancienne & la nouvelle Loi vous avertissent qu'à cause que le Seigneur vous souffre, qu'il vous attend, qu'il vous appelle, qu'il vous pardonne, vous êtes obligez par cette raison-là-même, d'implorer sa misericorde par l'abondance & l'amertume de vos larmes, comme l'incomparable Judith animée de son esprit le disoit autrefois aux habitans de Bethulie. *Pris du Dictionnaire Moral, second discours du Jubilé.*

La misericorde du Fils de Dieu s'est étenduë jusques à pardonner le crime de sa mort. *Act.* 2.

S'il y eut jamais crime qui parut irremissible, c'est sans doute le crime des Juifs, qui ont été les meurtriers de Dieu même. Lors que Saint Pierre leur eut fait voir l'horreur de cette action, l'Ecriture remarque qu'ils en furent touchez eux-mêmes dans le fond du cœur : *Compuncti sunt corde.* Et Saint Augustin ajoûte, que la representation d'un crime si énorme étoit tellement capable de les porter dans le desespoir, que Saint Pierre pour cette raison les console & les excuse, leur disant qu'il sçavoit qu'ils avoient peché par ignorance : *Scio quia per ignorantiam feciſtis.* Cependant lorsque ces malades étoient tellement desesperez, qu'ayant besoin d'un Dieu pour les guerir, ils avoient tué eux-mêmes, comme des phrenetiques, ce souverain Medecin: qu'arrive-t-il? il arrive par un prodige de misericorde, inimaginable à tous les hommes, que le sang du Medecin répandu pour le malade, devient le remede du malade. Ce Medecin suprême est tellement puissant, qu'il peut se ressusciter après sa mort ; il est tellement bon & misericordieux, qu'il rend sa mort même la gueriſon de ceux qui l'ont fait mourir. C'est pourquoi, comme dit Saint Augustin de ces premiers Juifs, s'étant convertis à celui qu'ils avoient tué, ils ont obtenu le pardon du crime par lequel ils avoient répandu son sang. *Livre intitulé : Instructions Chrétiennes, sur le dix-huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ibidem.

Auguſt. in Pſalm. 61.

Présomption & fausse confiance en la misericorde de Dieu.

Que les hommes sont ingenieux à se tromper eux-mêmes, de penser que c'est une erreur de croire que Dieu punit un peché qui se fait en un moment, d'un supplice aussi long que l'éternité ! Ils établissent cette fausse confiance, pleine de présomption, sur la bonté divine, & sur leur foiblesse. Ils disent que Dieu est infiniment bon, & le *Pere des misericordes* ; que le peché n'est que peu de chose, & que celui qui le commet est plein d'ignorance & environné d'infirmité : & qu'ainsi il n'est pas possible de penser que vous traitiez avec cette rigueur, Seigneur, une créature que vous avez tant de raison d'excuser. C'est de cette sorte qu'ils se défendent contre vous, Seigneur ; mais confondez par la force de votre parole toute-puissante ces pecheurs présomptueux. Vous tirerez un jour leur condamnation des mêmes principes qu'ils alleguent, pour se flater dans leurs desordres. Ils disent que vous êtes infiniment bon, mais à leur égard vous serez infiniment juste : ils s'imaginent que le peché n'est que peu de chose, mais il est vrai que sa malice est infinie : ils prétendent que le pecheur est foible & ignorant, & il est certain qu'il est obstiné & endurci. Ainsi l'équité de votre justice, l'énormité du peché, & l'obstination du pecheur demandent que vous le puniſſiez d'une maniere qui réponde à cette équité, à cette obstination, & à cette énormité. *Auteur anonyme.*

Sur le même sujet.

La confiance en la misericorde de Dieu, n'est pas toûjours un effet de la charité. La cupidité & l'amour propre y ont souvent beaucoup de part. Nous esperons quelquefois, parce qu'il nous est fâcheux de craindre. C'est pourquoi l'Ecriture nous avertit de *ne dire point : La misericorde de Dieu est grande.* Elle veut que nous vivions dans la crainte, pour les pechez mêmes, dont nous croyons avoir obtenu le pardon : & elle declare *bienheureux ceux qui craignent toûjours...* Cette confiance flateuse & présomptueuse ne vient que de ce que l'horreur de nos pechez diminuë. Si nous étions assez touchez pour les pleurer toute notre vie, comme nous le devrions, nous ne trouverions du plaisir qu'à nous affliger de les avoir commis. Je ne vois rien qui doive tant nous désoler que ce qui fait tarir en nous les larmes de la penitence. Après tout, sur quoi nous fondons-nous, quand nous voulons tant esperer sans craindre? Est-ce sur les actions de pieté que nous faisons? Helas! nous ne sçavons bien souvent par quel esprit nous sommes portez ; & qui nous a dit que nos pechez nous sont pardonnez ; que notre douleur a été sincere, & un effet de la charité, après avoir démenti tant de fois nos premieres resolutions? Nous devons craindre la justice de Dieu à proportion que nous esperons en sa misericorde. *Le même.*

Eccli. 5.

Prov. 28.

Recours & esperance en la misericorde de Dieu.

Pater, peccavi in cœlum, & coram te. Voilà, mon Dieu, tout ce que j'ai à dire : Oüi, j'ai peché, je le confesse, & c'est dans cet aveu que je cherche mon salut. J'avouë que je suis le plus ingrat de tous les hommes : J'ai peché, ne me reprochez plus les desordres de ma vie ; vos reproches ne sçauroient surpasser ceux que mon cœur me fait : *Peccavi.* Oüi, mon Pere, je reconnois que j'ai peché ; vous pouvez me perdre, je l'ai merité. Mais songez que c'est un fils qui reclame votre misericorde ; que c'est l'ouvrage de vos mains, & le prix de votre sang que vous détruiriez. Helas! cela seul est capable de calmer votre colere ; & quand je pense à ce que je vous coûte, quelque criminel que je sois, je ne puis m'empêcher d'esperer le pardon. Oüi, mon aimable Sauveur, quand je vous vois sur cette croix, le nombre & l'énormi-

té de mes pechez augmente ma douleur, mais ne diminuë pas ma confiance en votre
Pſal. 24. miſericorde : *Propitiaberis peccato meo, multum eſt enim.* Quelque grand que ſoit le nombre de mes iniquitez, vous avez payé au-delà de mes dettes, & j'oſe dire que votre miſericorde ne triomphe jamais davantage qu'en pardonnant aux grands pecheurs. Votre juſte colere, Pere Eternel, eſt prête d'éclater ſur cet ingrat, & vous ne ſçauriez me regarder qu'avec des yeux pleins d'indignation ; mais ſouffrez que je vous preſente votre cher Fils, en qui vous mettez toutes vos complai-
Pſal. 83. ſances : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* Pourriez-vous n'être pas deſarmé à la vûë de ce divin objet ? Voyez-vous ce viſage meurtri, cette tête couronnée d'épines, ces pieds & ces mains percées, tout ce corps adorable déchiré, tout ce precieux ſang répandu ? Voilà le prix de mon ame; voilà le gage de mon ſalut ; voilà la victime immolée pour moi que je vous preſente ; voilà le ſacrifice de propitiation qu'il vous offre lui-même pour mes fautes, pourriez-vous n'être pas ſatisfait ? *Le Pere Croiſet, premier Tome de ſa Retraite, pour un jour de chaque Mois.*

Il eſt ſurprenant que les pecheurs abuſent de la miſericorde de Dieu pour l'offenſer.

N'eſt-il pas bien étrange, que parce que *le Seigneur eſt facile à faire le bien*, les pecheurs ſoient ſi prompts à faire le mal ? Qu'à cauſe *qu'il eſt tendre à pardonner les fautes*, ils en prennent ſujet de demeurer dans l'endurciſſement ? Que parce *qu'il eſt patient dans les injures*, ils ſoient ſi inſolens, que de lui en faire tous les jours de nouvelles ? Qu'à cauſe *qu'il eſt magnifique dans ſes graces & dans ſes faveurs*, ils ne le reconnoiſſent que par des excés & par des outrages ? Que parce *qu'il eſt bon envers tous les hommes*, ils ſoient ſi méchans envers lui ? Que parce enfin que *les ouvrages de ſa bonté ſurpaſſent ceux de ſa puiſſance*, les œuvres de leur malice ſurmontent en quelque ſorte celles de leur nature ? O Dieu ! s'écrie Saint Jerôme, plein d'étonnement & d'effroi, peut-on imaginer une arrogance plus effroyable, & une ingratitude plus grande & plus formelle ? *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Ingratitude étrange des pecheurs qui offenſent un Dieu plein de bonté & de miſericorde à leur égard.

C'eſt avec bien de la juſtice que l'Ecriture appelle les pecheurs, des inſenſez, des perſonnes dépourvûës d'intelligence, de ne pas ceſſer un moment d'offenſer, & d'outrager, comme ils font, celui qui ne ceſſe pas un ſeul inſtant, de leur donner des marques ſenſibles de ſa tendreſſe & de ſa clemence. Peuvent-ils bien penſer que ce Dieu d'amour les a eus toute l'éternité dans ſes idées ; qu'en les créant, il les a marquez du caractere auguſte de ſa divinité ; qu'il les a faits pour partager avec eux ſa felicité & ſa gloire ; qu'ayant ſouvent merité d'éprouver les plus ſeveres châtimens de ſa juſtice, il a uſé envers eux de ſa plus grande miſericorde ; que ſa puiſſance n'a tiré de l'abîme du néant tant de diverſes créatures, que pour leur ſervice ; qu'enfin tous les biens dont ils joüiſſent, ne ſont que des benedictions dont ſa douceur les prévient, & des dons qu'il ſemble que ſa bonté ſe plaît de multiplier, lors qu'ils s'efforcent d'augmenter le nombre de leurs crimes ? Mais ſi ces ingrats ſont inſenſibles à tant de faveurs, ne faut-il pas qu'ils ayent des cœurs de demons, pour n'être pas vaincus par l'amour infini que ce Pere des miſericordes, & ce Dieu de toute conſolation, leur a témoigné en leur donnant ſon Fils unique pour être la victime de leur reconciliation, & meriter leur pardon ? Quoi ! ils peuvent conſentir à traiter avec tant d'indignité ce Dieu de miſericorde & de bonté, ſans craindre que ſa juſtice ne s'arme de foudre pour le venger ? *Le même.*

Acte & motif de confiance en la miſericorde de Dieu.

C'eſt une verité certaine, dit l'Apôtre, *& digne d'être reçuë avec une entiere déference, que* JESUS-CHRIST *eſt venu dans le monde ſauver les pecheurs, dont je conſeſſe que je ſuis le premier.* Mes crimes, à la verité, ſont grands, & ils ſurpaſſent en nombre les étoiles du ciel, & les ſables de la mer ; mais celui devant qui je dois me preſenter, eſt un Dieu, dont *la miſericorde eſt élevée au-deſſus de tous les cieux, & qui eſt plein de compaſſion pour ceux qui l'invoquent.* Je ſçai de plus que *ce ſont les pecheurs, & non pas les juſtes, que le Sauveur du monde eſt venu appeller* à la penitence ; que c'eſt pour ceux-là qu'il a établi un trône de grace. De cette ſorte, ſi la conſideration de mes crimes m'attriſte, & me conſterne, la vûë de ce trône me conſole & me releve. Si la juſtice de celui qui l'a dreſſé me trouble & m'effraye, le pardon qu'il m'offre, calme mon cœur & me raſſure. Je confeſſe que je ſuis indigne d'approcher de ce tribunal de miſericorde ; je ne puis toutefois n'y point aller qu'avec confiance, puiſque celui qui eſt aſſis deſſus, m'y appelle par la bouche de ſes Prophetes, & par la parole ſainte de ſon Evangile. Je conçois enfin par toutes ces conſiderations, une confiance ſi parfaite, que malgré l'excés & le nombre de mes pechez, malgré les reproches de ma conſcience, & les accablemens de mon ame, malgré tous les obſtacles & les efforts du demon, j'irai me proſterner au pied de ce trône ſacré. *Le même.*

La multitude de nos pechez, de nos imperfections, & de nos miſeres montre la grandeur de la miſericorde de Dieu.

Qu'eſt-ce que notre vie qu'un amas de deſobéiſſances, & d'infidelitez ? Ce n'eſt qu'une ſuite d'infractions & de violemens de vos plus ſaintes loix, ô mon Dieu ! On vous offenſe en toutes occaſions, par l'action, par la parole, par la penſée, par la negligence, par le défaut d'attention, par les dégoûts, par les langueurs, par le peu de ſoin que nous prenons de remplir nos devoirs. Helas ! que ne produit point en nous la malignité de nos cœurs ! A quel excés ne nous laiſſons-nous point emporter par la corruption de notre nature ? Enfin, nous ſommes enſevelis dans nos iniquitez, comme dans un veritable déluge. Il n'y a rien en nous qui ne ſoit corrompu, & nos déreglemens vont juſques par-deſſus nos têtes, comme parle le Prophete. Cependant votre miſericorde va ſi loin, Seigneur, que pourvû que nous revenions à vous par un repentir veritable, par une converſion ſincere, par un regret amer d'avoir abandonné les voyes de la verité, pour ſuivre celles du menſonge ; ce retour, ce changement deſarme la main que vous aviez levée pour nous frapper, & au lieu de votre juſtice ſi ſevere, nous ne trouvons en vous que des marques de votre compaſſion, & de votre miſericorde. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Reflexions Morales ſur Saint Matthieu.* *Pſal. 87.*

C'eſt un effet de la miſericorde de Dieu, de recevoir un pecheur à penitence & de ſe contenter d'un ſincere repentir de ſes pechez.

Si Dieu nous avoit traités après notre premier peché comme il a traité les Anges, qui n'eurent pas plûtôt commis leur peché, qu'ils furent précipitez dans les enfers ; helas ! où en ſerions-nous ? Mais de nous avoir ordonné un remede auſſi facile, & auſſi ſouverain que l'eſt la penitence, quelle grace & quelle bonté ! Voyez, dit Saint Ambroiſe, la penitence que le monde impoſe tous les jours à ſes par-

tisans, quoi qu'ils n'ômettent rien pour lui complaire, & pour suivre ses ordres. Il ordonne à un avare d'aller s'exposer à tous les perils de la mer; il l'oblige à des fatigues, à des veilles & à des travaux continuels, le jour & la nuit; & après que nous avons si insolemment outragé Dieu, par le mépris que nous faisons de ses loix, quelle penitence nous ordonne-t-il pour obtenir le pardon de nos pechez? Il nous ordonne de reconnoître notre ingratitude, & notre insolence, d'avoir regret de l'avoir offensé, & d'être dans la resolution de ne l'offenser plus; enfin, de lui rendre notre cœur que nous lui avions ravi, pour en donner la préference à un plaisir honteux, ou à un leger interêt. Quelle penitence est-ce là, ô mon Dieu, regretter d'avoir commis un crime! Un homme raisonnable peut-il sans douleur voir qu'il a abandonné les premieres lumieres de la raison? Detester l'injure qu'on a faite à Dieu! une créature peut-elle approuver une action qui outrage son Créateur? Rendre son cœur à Dieu, comme si notre cœur pouvoit trouver la paix, & le repos hors de son centre; comme si hors de lui, notre cœur pouvoit manquer d'être dans le trouble, & dans une perpetuelle agitation. Mon Dieu! que votre bonté est grande, puisque vous en avez tant pour ceux-mêmes qui vous ont offensé; & quelle haute recompense ne doivent pas attendre vos fideles serviteurs, puisque la penitence que vous ordonnez à vos ennemis a tant de douceur? *Le Pere Gegou, livre intitulé: l'Usage du Sacrement de Penitence.*

La misericorde de Dieu paroît à rappeller le pecheur de son égarement.

O mon Dieu, que votre misericorde est aimable! dans le temps que le pecheur vous oublie, & s'éloigne davantage de vous, vous vous rapprochez le plus de lui; ces reflexions salutaires que fait l'enfant prodigue sur le pitoyable état où il se voit reduit; ces comparaisons sensibles de ce qu'il est loin de chez soi, & de ce qu'il étoit chez son pere; enfin ce retour à lui-même, est un effet de votre grace; & cela dans un temps, où le pecheur s'en étoit rendu plus indigne par son obstination, & son impieté. Heureux le moment où le pecheur, à la faveur de cette lumiere surnaturelle, découvre ses erreurs, & ses égaremens, & reconnoît à loisir l'indignité de son esclavage! *Le Pere Croiset, Tome second de ses Retraites.*

C'est l'esperance en la misericorde de Dieu qui acheve la conversion d'un pecheur.

Combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon pere, qui ont du pain en abondance, dit l'enfant prodigue, & moi je meurs ici de faim! Quel pecheur, quel libertin, n'a pas sujet de tenir le même langage? Helas! le moindre des serviteurs de Dieu est comblé de biens, joüit d'une douce tranquillité, attend la fin de ses jours avec confiance, pendant que le pecheur passe sa vie dans des inquiétudes mortelles, & la finit dans le desespoir. *Surgam, & ibo ad patrem meum.* C'en est fait, je vais partir, j'irai à mon Pere: ô la sage resolution! ô l'heureux dessein! Un rayon d'esperance vient luire au travers des allarmes de la conscience, & acheve l'ouvrage de la conversion; on ne peut tourner les yeux vers notre Dieu, qu'on ne découvre en lui un fond inépuisable de bonté & de misericorde. *Le même.* *Luc.* 15.

L'accueil que Dieu fait à un pecheur qui retourne à lui, fait voir sa bonté & sa misericorde.

L'accueil que le pere de l'enfant prodigue fait à cet enfant dénaturé, est une figure de celui que Dieu fait au pecheur, qui rentre dans son devoir, & qui implore sa misericorde. C'est toûjours de bien loin que Dieu jette ses regards misericordieux sur le pecheur; mais du moins, un air fâché, un reproche, une correction salutaire, quelque marque de ressentiment touchant une conduite si déraisonnable, n'eussent-elles pas été à propos, & même necessaires à un jeune homme si déreglé? Mais le plaisir de voir rentrer dans son devoir ce prodigue, l'occupe entierement; cet aimable pere n'écoute alors que sa tendresse; il ne le reçoit pas en pere offensé, mais en pere attendri & passionné. Mon Dieu, que vous avez grand soin de faciliter le retour du pecheur, par des exemples si engageans; ne diroit-on pas que votre bonheur dépend du nôtre, & que c'est plus votre interêt que le nôtre, que nous soyons sauvez? Et cependant à combien de gens ces amoureuses invitations sont-elles inutiles? On admire combien vous êtes bon, & on continuë d'être méchant. *Le même.*

Sur le même sujet. *Matt.* 18.

Nous avons encore un exemple de la misericorde de Dieu envers les pecheurs dans la maniere dont en use le Roi envers un serviteur qui lui étoit redevable de dix mille talens... Ce maître avoit commandé qu'on le traitât avec la derniere rigueur, afin d'en retirer ce qui lui étoit dû. Cependant ce serviteur qui se jette aux pieds de son maître, le conjure d'avoir un peu de patience, & lui promet de satisfaire à tout ce qu'il lui doit; ce qui porta son maître à le laisser en paix, & à lui remettre toute sa dette. C'est de cette maniere, Seigneur, que vous en usez à l'égard des plus grands pecheurs, lorsqu'ils s'humilient devant vous; qu'ils se repentent de leurs dereglemens; qu'ils vous pressent de leur pardonner par des prieres instantes; & qu'ils vous promettent de satisfaire à vôtre justice, par des œuvres & des actions d'une penitence sincere: *Patientiam habe in me, & omnia reddam tibi.* Vous leur pardonnez leurs iniquitez passées, sur les promesses qu'ils vous font de changer de vie, de mœurs, & de conduite. Mais souvent ces malheureux au lieu de vous tenir parole, vous donnent des marques de leur impenitence & de leur ingratitude, en oubliant d'user de la même douceur & de la même misericorde envers leurs freres. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile de Saint Matthieu.*

Combien Dieu est misericordieux envers les hommes.

Premierement, la misericorde infinie de Dieu prévient les hommes, soit en leur donnant l'être, soit en leur communiquant sa grace; secondement, il ne se lasse point de les soûtenir de sa protection, & de pourvoir à tous leurs besoins, sans que leur ingratitude l'en empêche, & comme il est écrit, il fait lever tous les jours son soleil sur les méchans comme sur les bons. Il differe de les punir lorsqu'ils l'ont merité par leurs desobéïssances & par leurs crimes, afin de leur donner le temps de se repentir de leurs pechez, & de les effacer par leurs penitences: *Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam*: enfin, il ne rend sur eux ses derniers jugemens, que lorsqu'il y est obligé par justice. Pour ses misericordes à l'égard de ceux qui sont à lui, & qui le servent, qui est-ce qui pourroit les exprimer? Il les éclaire, il les excite, il les éleve, il les défend, il les console par une communication continuelle de ses graces; ses yeux sont ouverts sur tous leurs besoins, jusqu'à ce qu'il les mette dans son royaume, & qu'il les rende participans de son bonheur. *Le même, dans ses Reflexions Morales sur l'E-* *Sap.* 11.

vangile de Saint Luc.

Dieu nous donne une image de sa miſericorde dans l'accueil que le pere de l'enfant prodigue fait à ce fils ingrat.

Vous nous faites voir, Seigneur, que vos miſericordes ſont infinies, & qu'au lieu de punir le pecheur lorſqu'il s'eſt élevé contre vous, vous attendez avec patience, qu'il reconnoiſſe ſes égaremens, & qu'ayant horreur de ces abîmes où il s'eſt précipité, il retourne à vous dans l'amertume de ſon cœur; qu'il ſollicite votre bonté, qu'il la preſſe, & qu'enfin il retrouve en vous cette tendreſſe de pere, dont il s'eſt rendu ſi indigne. C'eſt ce que vous nous apprenez par l'exemple de ce pere, qui voyant le repentir ſincere où étoit ce fils ingrat, & cette douleur ſi vive de lui avoir déplû, alla au-devant de lui, le reçut à bras ouverts, & lui donna le baiſer qui eſt la marque de l'oubli de tous les ſujets qu'il avoit eus de ſe plaindre de ſa conduite, & le ſigne d'une reconciliation parfaite, à laquelle il ne manquoit rien du côté du fils, non plus que de la part du pere. Car comme le fils n'a pû témoigner d'une maniere plus forte & plus évidente le regret qu'il avoit de ſon ingratitude, & la ſincerité de ſon retour, qu'en confeſſant à la face du ciel & de la terre, qu'il étoit indigne d'être appellé ſon fils : *Pater, peccavi in cœlum, & coram te, jam non ſum dignus vocari filius tuus.* Auſſi le pere n'a pû exprimer l'excés de ſa joye, par des marques plus convaincantes, que par le ſoin qu'il prend de le faire revêtir de ſa premiere robe, de lui faire mettre un anneau au doigt, & d'ordonner qu'on tuât le veau gras, pour ſe réjoüir, & pour faire bonne chere. *Le même.*

Luc. 15.

Le deſſein de Dieu, en uſant d'une tel'e miſericorde envers les hommes.

Si vous nous montrez, Seigneur, que votre miſericorde eſt ſans bornes, & qu'il s'y trouve des reſſources qu'on ne peut comprendre, ce n'eſt pas pour nous donner lieu de ne point craindre votre juſtice, & de dire en nous-mêmes, nous avons peché, quel mal nous eſt-il arrivé ? Mais au contraire, pour nous ſoûtenir dans notre malheur, quand nous avons irrité votre colere, pour nous inſpirer de vous rechercher par un changement de volonté prompt & ſincere, & pour nous empêcher de tomber dans le deſeſpoir, en mettant nos crimes auprès de vos bienfaits & de vos graces. En un mot, que ne doit-on point à une bonté infinie comme la vôtre ? Il faudroit des cœurs d'une capacité ſans limite, pour répondre à une compaſſion, à un amour qui n'a point d'égal, & qui ne connoît rien au-deſſus de ſoi.

Le pecheur tomberoit dans le deſeſpoir, ſi l'eſperance en la miſericorde de Dieu ne le ſoûtenoit.

Le pecheur penitent, qui après avoir paſſé ſa vie dans le mépris des volontez divines, & avoir mis iniquité ſur iniquité, par la durée de ſes égaremens, vient à reconnoître la profondeur de l'abîme où il s'eſt précipité, tomberoit dans le deſeſpoir, ſi la vûë de votre miſericorde, ô grand Dieu, ne le ſoûtenoit dans l'extrêmité où il eſt reduit. Mais quand il ſçait que vous recevez les pecheurs, que vous leur tendez la main, pour les tirer du naufrage, il ne penſe qu'à déteſter toutes ſes iniquitez ; il ne regarde qu'avec horreur, le malheur qu'il avoit eu de ſe revolter contre vos ordres ; il haït tous les excés qu'il a commis, & eſſaye partous les efforts que ſon cœur eſt capable de produire, de fléchir votre miſericorde ; il s'adreſſe à vous, il vous ſollicite, il vous preſſe, il vous importune ; & lorſqu'il eſt penetré du regret de vous avoir déplû, vous lui accordez enfin la grace qu'il vous demande. *Le même.*

Allons avec confiance, dit l'Apôtre, nous jetter au pied du trône de grace pour y recevoir la miſericorde : *Adeamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ, ut miſericordiam conſequamur.* Fuſſions-nous couverts de la lépre du peché, ſouvenons-nous qu'il ne faut qu'une larme d'une veritable contrition pour nous laver ; une ſeule goute du ſang du Sauveur ſeroit ſuffiſante, diſent les Theologiens, pour expier les pechez de tous les hommes ; & toute la vertu de ce ſang adorable, qui nous eſt appliquée par la penitence, ne ſera pas capable d'effacer les nôtres. Il y a des pecheurs qui après avoir commis des fautes conſiderables, tombent dans une ſecrete défiance de la bonté de Dieu, & dans cette triſteſſe qui opere la mort, dit l'Apôtre, du fond de laquelle ils n'ont pas le courage de regarder le ciel, à cauſe de la multitude des pechez qui les accablent, & qui comme un fardeau peſant, les courbent vers la terre. C'étoit dans cet état que le Prophete diſoit à ſon ame : *Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : ſalutare vultus mei, & Deus meus.* O mon ame ! pourquoi es-tu triſte & pourquoi te troubles-tu ? eſpere au Seigneur, parce que tu es encore en état de confeſſer ſon nom, & de reparer par une converſion ſincere tout le mal que tu t'es attiré par ton deſordre. *Eſſais de Sermons, pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Exhortation à avoir recours à la miſericorde de Dieu. *Ad Hebr.* 4.

Pſal. 41.

Le panchant que Dieu a à faire miſericorde.

De quelle maniere s'explique Dieu ſur le deſir qu'il a de pardonner & de faire miſericorde ? Il dit qu'il n'eſt pas venu pour appeller les juſtes, mais les pecheurs ; qu'il ſe réjoüit dans le ciel avec tous les Anges, à la vûë d'un pecheur qui fait penitence ; qu'il eſt comme un Paſteur, qui abandonne tout le troupeau pour aller chercher la brebis égarée. Remarquez (Chrétiens) qu'outre le panchant que ſa bonté lui donne à pardonner au pecheur penitent, il s'en fait comme une obligation & un devoir ; il punit avec douleur le juſte qui ſe déregle, mais il abſout avec joye l'impie qui revient ; & la grace qu'il lui fait, eſt tout enſemble un ouvrage de ſa juſtice & de ſa miſericorde. En effet, lorſqu'un homme genereux, qui a reçu un outrage, voit celui qui l'a offenſé, abattu à ſes pieds, qui lui offre de faire toutes les ſatisfactions qu'il voudra, & qui lui demande grace avec toutes les marques d'un repentir ſincere, peut-il la lui refuſer ſans dureté, & ſans injuſtice ? Sur tout, ſi la perſonne que celui qui a été offenſé, conſidere le plus, intercede en faveur de celui qui ſupplie : Or le Pere des miſericordes, & le Dieu de toute conſolation, traitera-t-il avec moins d'indulgence des enfans, dont la fragilité eſt toûjours mêlée avec la malice, lorſque ſon propre Fils ſollicite pour eux ; que ſes playes qu'il preſente à ſon Pere, ſont comme autant de bouches éloquentes, qu'il ouvre en leur faveur ; que ſon ſang adorable crie miſericorde auprès de lui, comme le ſang d'Abel crioit vengeance ; & que les gemiſſemens inexplicables de l'Eſprit Saint ſe joignent avec les nôtres, pour deſarmer la colere de notre Juge ! Non, non, vous l'avez dit, ô mon Dieu ! vous ne mépriſerez pas un cœur contrit & humilié ; & un eſprit plongé dans l'amertume de la penitence, eſt un ſacrifice d'expiation, qui vous appaiſe. C'eſt pour remplir les penitens de cette confiance ſalutaire, que celui qui doit être notre Juge, eſt tout enſemble notre Avocat : & que

Pſal. 50.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Ad Heb. 4. que nous avons, dit Saint Paul, un Pontife, qui a éprouvé toutes les tentations sans peché, afin d'être plus disposé à nous pardonner les fautes dont elles sont la cause. *L'Abbé du Jarry, Sermon pour le jour de la Septuagesime.*

Suite du même sujet. Quelle confiance ne devons-nous pas avoir en la bonté d'un Dieu qui a un tel panchant à pardonner, & à faire misericorde? Oüi, pecheur, qui m'écoutes, quelque grandes & inveterées que soient les maladies de ton ame, quelque malice & quelque obstination que tu reconnoisses dans les pechez dont tu es coupable; sçache que la disposition la plus agreable où tu puisses te mettre devant Dieu, c'est de t'exciter à une entiere confiance dans sa misericorde. Cette playe universelle de l'iniquité, répanduë sur toute ta conscience; cette vie criminelle, qui n'est qu'un tissu d'abominations & de desordres: voilà, mon Frere, un objet digne de la misericorde infinie de ton Dieu; elle n'a pas besoin de rien trouver qui l'excite dans le pecheur, c'est de son propre fond qu'elle tire les motifs qui ouvrent ses tresors: c'est cette pechereſſe publique, le scandale de toute une ville, dont elle veut faire le modele d'une penitence parfaite; c'est ce persecuteur de son peuple, qui ne respire que le sang & le carnage, qu'elle veut changer en un vaisseau d'élection; c'est à ce Disciple infidele qui le desavouë lâchement, que Jesus-Christ veut donner les clefs de son Eglise... C'est cette sainte confiance que le Sauveur demandoit à tous ces malades qu'on lui amenoit de toutes parts, pour être délivrez de leurs infirmitez, & dont il remettoit les fautes en guerissant les maladies; c'est cette même confiance qu'il demande encore aux pecheurs, dont les infirmes qu'il gueriſſoit, n'étoient que la figure. *Le même.*

Combien c'est chose indigne de continuer d'offenser Dieu à cause qu'il est bon & misericordieux. Quoi! dit Tertullien, avec toute la force de son éloquence, est-ce qu'il y a lieu à l'offense, parce qu'il y a lieu au pardon? & la facilité avec laquelle Dieu pardonne, donne-t-elle la liberté de l'offenser? aura-t-on l'impudence de commettre le peché, parce qu'il y a dans l'Eglise une puissance de le remettre? & sera-t-il permis de s'éloigner de Dieu, parce qu'il y a un retour à Dieu? La penitence, qui est le remede du peché, deviendra-t-elle par la perversité de l'homme, un attrait au peché? & la patience avec laquelle Dieu supporte le peché, sera-t-elle un motif pour vivre dans le desordre? La clemence divine fournira-t-elle à la temerité humaine, un prétexte de libertinage, une occasion d'impieté, un sujet d'impenitence? En un mot, ne mettra-t-on point de bornes à l'iniquité, parce qu'il n'y en a point en la misericorde de Dieu; & l'homme sera-t-il infini en malice, parce que Dieu est infini en bonté? *Absit ut redundantia clementiæ cœlestis libidinem faciat humanæ temeritatis: nemo idcirco detetior sit quia Deus melior, quoties ignoscitur toties delinquendo. M. de la Volpilliere, Sermon du Délai de la Penitence.*

Tertull. de pœnit. c. 6.

L'opposition qui semble être entre la misericorde & la justice de Dieu, & comment elles se sont accordées, S'il pouvoit y avoir de la contrarieté dans Dieu, ce seroit à raison de ces deux attributs, la justice & la misericorde, qui semblent avoir des interêts tout-à-fait opposez. La justice demande la punition de l'homme pecheur; la misericorde demande sa reconciliation. La justice s'y oppose; la misericorde parle en sa faveur; elle dit à Dieu qu'il est appellé le Pere des misericordes; que sa plus grande perfection est de faire grace; que quand il punit, il agit d'une maniere qui est étrangere à sa bonté. La justice au contraire prétend que ses droits étant justes & équitables, ils ne peuvent être violez, & que celui qui a été offensé doit être satisfait. La misericorde a pour elle les oracles des Prophetes, qui ne publient autre chose que les bontez de Dieu; il est bon & compatissant; il est patient & riche en misericorde. La justice se sert de ceux qui ne sont remplis que des plus terribles menaces, comme quand ils disent que le Seigneur est le Dieu des vengeances. La Sageſſe divine presente à cette dispute, démêle tous ces interêts, & satisfaisant ces deux parties, elle ordonne que la misericorde sera juste, & que la justice sera misericordieuse. Sur cet oracle, ces deux perfections si opposées se reconcilierent, & firent une alliance éternelle. La justice & la paix se sont embrassées, &c. *Le P. de Buc, Théatin, sur les O de l'Avent.*

Dieu nous a attendus long-tems, avant que de nous rendre à ses sollicitations. Vous avez peut-être été long-temps que vous ne daigniez pas même écouter Dieu. Ensuite vous avez déliberé à loisir, si vous deviez vous rendre à ses tendres & pressantes sollicitations, & lorsque vous avez été persuadé que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner tout à lui, combien a-t-il fallu qu'il livrât encore de combats pour vous obliger de suivre les lumieres de votre esprit? combien de termes pris les uns sur les autres? combien de paroles données & manquées? combien d'engagemens rompus? combien d'années d'obstination & de rechûtes, avant que vous vous soyez rendu de bonne foi & pour toûjours? Et vous, mon Dieu, vous avez eu le courage de vaincre une si longue & si outrageuse resistance! Tout ce que j'ai fait n'a point été capable de vous refroidir; vous avez continué de me poursuivre, de m'appeller, de me solliciter, de m'aimer. Vous m'avez chargé sur vos épaules, comme une brebis égarée, pour me rapporter; & dans le chemin qui me reste à faire, vous vous offrez encore à m'adoucir en mille manieres l'exercice de la vertu. Il est donc bien juste que je m'abandonne sans reserve à votre divine conduite, que je m'attache à vous comme à mon veritable Pasteur, & que je vous conjure par cette même misericorde qui m'a rappellé, lorsque j'étois éloigné de vous, de ne me laisser desormais plus échapper de dessous vos yeux. *M. Tiberges, troisieme jour de sa Retraite.*

Du desespoir de Judas, & de la defiance de la misericorde divine. Ce qui a perdu Judas, ce n'est pas son peché, c'est le desespoir auquel il s'est abandonné: car sans ce desespoir son peché étoit incapable de le damner. Si Judas avoit esperé, son peché auroit servi à sa prédestination. S'il eût esperé, il auroit été & un traitre & un prédestiné tout ensemble, de même que Pierre a été un prédestiné & un blasphemateur. Voilà la difference qu'il y a entre Pierre & Judas; c'est que Pierre a toûjours esperé de recevoir misericorde pour son crime: mais le malheureux Judas est damné pour avoir desesperé, & pour avoir crû qu'il n'y avoit plus de misericorde pour lui. Les mediocres pecheurs se perdent d'ordinaire par la présomption qu'ils ont dans la misericorde, & par trop d'esperance; mais les grands pecheurs se perdent par le desespoir. Ceux-là ont trop d'esperance, ceux-ci n'en ont point du tout. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

MOLLESSE,

VIE MOLLE; SENSUALITE'; RECHERCHE de ses commoditez; Adoucissement des Maximes de l'Evangile, &c.

AVERTISSEMENT.

TRois ou quatre choses sont à remarquer sur le sujet de la vie qu'on appelle molle, oisive, ou sensuelle, & à laquelle on peut encore donner d'autres noms. La premiere, que ce n'est pas un desordre particulier qu'on entreprend de combattre, comme le jeu, la bonne chere, le luxe, ou quelque divertissement dangereux; mais que c'est un composé de tout cela; une vie, où l'on ne cherche qu'à passer le temps, sans aucune occupation solide & serieuse, & sans s'acquitter que legerement, & comme par bienseance, des devoirs de la vie chrétienne, où en un mot on ne fait pas profession d'un libertinage declaré; mais aussi où l'on a plus de soin de gouter les douceurs de la vie, que de penser à son salut.

La seconde, que comme ce sujet est un assemblage de plusieurs autres, on ne peut aussi le remplir que de la matiere des autres: mais pourtant de telle sorte, qu'on se tienne toujours dans le general; car alors ce ne seroit plus prêcher contre la vie molle, mais contre une des choses qui en fait partie.

La troisiéme, quoi que chaque divertissement en particulier puisse n'estre pas, ni un vice, ni un desordre, ni mettre une personne en danger de son salut, cependant quand on s'en fait une occupation, qu'on s'y livre tout entier, & qu'il cause une inapplication à ses devoirs, il rend la vie criminelle. Ce qui doit estre toujours, ou le sujet ou le fond du discours.

La quatriéme enfin, que dans les anciens Prédicateurs, on ne trouve point de discours sur la vie molle, au sens que nous la prenons, & que ce n'est que depuis quelques années, qu'on prêche ce sujet, encore y en a-t-il un assez petit nombre d'imprimez aussi-bien que de livres qui en traitent. Ce qui m'a obligé pour fournir ce titre, d'en chercher les materiaux dans les sujets qui y ont du rapport, ou de la liaison, ou qui lui sont opposez, comme ce qu'on dit des divertissemens mondains, de la voye étroite, que prescrit l'Evangile, de la mortification, &c. sans toutefois repeter ce que nous avons dit sur ces sujets, à quoi je renvoye ceux qui ne trouveront pas assez de matiere pour remplir celui-ci.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. ON peut prendre pour sujet d'un discours, qu'on ne peut faire son salut dans cette vie molle & oisive; parce que ce n'est pas une vie chrétienne; & cela pour trois raisons qui feront le partage de ce Sermon; la premiere, parce que cette vie n'est pas conforme à l'Evangile, qui est la regle que nous devons suivre. Le seconde, parce qu'elle n'est pas semblable à la vie du Sauveur, qui est le modele que tout Chrétien doit representer. La troisiéme, parce qu'elle n'est pas un moyen pour arriver au souverain bonheur, qui est la fin pour laquelle nous sommes créez.

Pour la premiere, il est évident qu'une vie molle, telle que la menent la plûpart des gens du siécle, n'est nullement conforme aux loix, & aux maximes de l'Evangile, qui sont la regle de notre vie; puisque l'Evangile ne parle que de croix, de renoncement à soi-même, d'austerité & de mortification, de fuite des plaisirs, & de tout ce qu'on recherche dans cette vie sensuelle & commode: *Qui vult venire post me abneget semetipsum... Qui non bajulat crucem suam, non potest meus esse discipulus...* *Va vobis qui ridetis*, & cent autres passages de cette force. Or qu'y a-t-il de plus opposé à cette vie molle, que toutes ces maximes qui sont autant de regles de la vie d'un Chrétien, qui ne peut être sauvé s'il ne les suit: & par consequent s'il ne renonce à ses aises, à ses plaisirs, & à ses divertissemens, qui sont cette vie sensuelle. Il est inutile de répondre que ces loix, & ces maximes, ne sont que des conseils, & qu'elles ne regardent que ceux qui font profession de tendre à la perfection, tels que sont les Religieux, & nullement le commun des hommes, & encore moins ceux qui sont distinguez par leur naissance, leur dignité, & le rang qu'ils tiennent dans le monde. Ce qu'il est aisé de refuter par les paroles du Fils de Dieu même, & par l'intention du Legislateur, qui a établi ces maximes, afin de remedier au déreglement que le peché a causé dans le monde: car quand il a donné ces regles, & fait ces commandemens, n'a-t-il pas declaré qu'il les intimoit à tout le monde? *Quod vobis dico, omnibus dico, & quod in aure auditis, prædicate super tecta.* En effet, quand Saint Paul, de la part de son Maître, porte cette parole: *Mortificate membra vestra*, est-ce à des Religieux seulement qu'il parle? C'est aux Colossiens, à qui il avoit prêché l'Evangile, c'est-à-dire, à des personnes de toutes sortes d'états, & de conditions, sans difference, sans exception; sur quel droit peut donc être fondée cette dispense prétenduë, puisque les paroles de la loi sont generales, & que le Fils de Dieu n'a ces regards & ces ménagemens, ni pour personne en particulier, ni pour aucune condition en general; il n'en excepte ni grandeur, ni dignité, comme étant une loi indispensable; ensuite on peut apporter

Matt. 16. *Luc.* 14. *Luc.* 6. *Matt.* 10. *Ad Coloss.* 3.

ter quelques raisons, pour prouver qu'on doit pratiquer la mortification des sens, afin de faire son salut, comme seroit qu'on ne peut observer les préceptes de l'Evangile sans cela, & conclure que c'est donc un précepte de s'abstenir des plaisirs & des divertissemens, qui, quoi qu'ils paroissent innocens, nous conduisent & nous portent à nous permettre ceux qui sont criminels. Que si dans les choses même qui sont permises, nous n'usons de moderation, & si nous voulons toûjours satisfaire notre amour propre; comment empêcher que nos passions ne s'échappent, & ne franchissent les bornes dans ce qui est défendu? De tout cela il faut conclure qu'une personne qui veut mener une vie molle, sans se mortifier, qu'en ce qui est absolument contre le précepte & la loi de l'Evangile & en chose d'importance, ne peut faire son salut, puis qu'il ne mene pas une vie conforme à l'Evangile, ni une vie d'un veritable Chrétien.

Pour la seconde, il n'est pas moins évident que la vie molle & sensuelle, telle qu'est celle des Grands & des personnes distinguées dans le monde, n'a nulle conformité à la vie que le Sauveur a menée sur la terre; & cependant sans cette ressemblance, & cette conformité il n'y a point pour nous de salut à esperer: *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Pour être convaincus du peu de ressemblance, ou plûtôt de l'opposition entiere de la vie de ces sortes de personnes, avec celle qui nous doit servir de modele, il ne faut que la comparer avec les trois parties de la vie du Fils de Dieu sur la terre. 1°. Sa vie cachée depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente ans, elle s'est passée dans la soûmission, dans un travail penible, dans la pauvreté, dans la retraite. 2°. La seconde partie, qu'on appelle la vie agissante, pendant laquelle il a prêché & travaillé à instruire & à convertir les hommes, quoi de plus opposé à cette vie molle, & oisive des gens du monde? 3°. Dans sa vie souffrante, l'opposition est encore plus visible à cette vie, qui ne cherche que les divertissemens & les plaisirs.

Ad Rom. 8.

La troisiéme raison, est que la vie molle & oisive, n'a nul rapport à la fin à laquelle Dieu nous a destinez, qui est le ciel, & le bonheur éternel. 1°. Parce que la gloire & ce bonheur que nous esperons, est le prix & la recompense de nos travaux & de nos bonnes œuvres. Or en fait-on assez dans cette vie oisive? 2°. Le ciel ne se gagne que par la violence qu'on se fait à soi-même. S'en fait-on en recherchant par tout ses aises & ses plaisirs? 3°. On le merite par les souffrances. Que souffre-t-on dans cette vie de divertissemens?

II. Cette vie molle & sensuelle que la plûpart prétendent mener au milieu du Christianisme,

1°. Est un mélange des maximes du monde & de l'Evangile; alliance qui a toûjours été jugée impossible. *Quæ conventio lucis ad tenebras, Christi ad Belial?* 2°. C'est un partage entre Dieu & le monde, injurieux à Dieu, & dont le monde même a peine de s'accommoder. 3°. C'est un temperament, qui au lieu d'adoucir la rigueur des loix de l'Evangile, & de diminuer l'injustice de celles du monde, corrompt les unes & autorise les autres.

2. ad Cor. 6.

III. On ne peut faire son salut dans la vie molle & sensuelle, que menent la plûpart des gens du monde.

1°. Parce qu'on n'ôte pas les obstacles du salut, qui sont au dedans de nous; sçavoir nos passions, & les inclinations que nous avons au mal, que nous fomentons par ce moyen. 2°. Parce que nous ne nous efforçons pas d'éviter les dangers de nous perdre, qui sont des obstacles hors de nous; sçavoir les charmes du monde, les plaisirs & les divertissemens mondains. 3°. Parce que le milieu entre ces deux états de n'être ni tout-à-fait du monde, ni tout-à-fait au service de Dieu; & le milieu entre la voye large & la voye étroite, est une voye imaginaire, & qui ne fut jamais une voye du salut.

IV. 1°. Que dans le Christianisme on ne peut se sauver que par la voye étroite, qui conduit à la vie. 2°. Que la vie molle est proprement cette voye large, par où marche le plus grand nombre, puisqu'il est évident qu'il y a plus de personnes qui vivent de la sorte dans tous les états, & toutes les conditions, que non pas de libertins declarez, & entierement livrez à l'iniquité.

V. 1°. L'aveuglement des hommes sur ce point est grand, & l'illusion commune & generale: puisque la plus grande partie des hommes croit qu'on peut se sauver en menant cette vie, qui leur paroît innocente. 2°. Que ni le prétexte de la coûtume, ni l'exemple de ceux qui passent pour gens de bien, ni les compagnies qu'ils croyent être obligez de frequenter, ne les excusent point.

VI. 1°. Ce genre de vie où l'on se contente d'éviter les plus grands desordres, & où l'on ne se refuse rien qui puisse satisfaire nos inclinations, afin de mener une vie douce & commode, n'est pas assez austere pour être censée une vie penitente, & faire une veritable conversion, quoi qu'on se retire du grand monde; qu'on s'abstienne des plaisirs défendus, & qu'on renonce au libertinage, où l'on étoit plongé auparavant: parce que ce n'est pas y renoncer tout-à-fait, mais seulement en partie. 2°. Ce n'est pas mener une vie assez reglée, & assez détachée des choses de la terre pour pouvoir se conserver dans l'innocence. Ainsi soit que nous nous considerions comme pecheurs, on ne peut faire une veritable penitence dans cette vie molle, ni vivre assez chrétiennement pour y faire notre salut.

VII. 1°. Choisir cet état de vie, où l'on trouve toutes ses aises, & ses commoditez, sans gêne, sans contrainte, sans mortification volontaire, & sans faire un saint usage de celles qui nous arrivent, c'est vivre dans une étrange ignorance des obligations de la vie chrétienne. 2°. C'est une marque d'un cœur plus de demi-corrompu, & qui ne tiendra pas long-temps contre les occasions & les dangers de tomber dans le dernier dereglement.

VIII. 1°. Que ceux qui demeurent dans le monde, par la necessité de leur condition, de leur emploi, ou de leur état, sont obligez de marcher dans la voye étroite, & que rien ne les en peut dispenser, s'ils veulent vivre en Chrétiens. 2°. Que ceux qui vivent dans le monde, qui en goûtent les douceurs, qui y cherchent leurs aises & leurs commoditez, quoi qu'ils ne commettent pas de grands desordres, sont dans la voye large, & par consequent en évident danger de se perdre, quoi qu'ils ne le croyent pas.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

IX. On peche, disent les Theologiens, par ômission, & par commission ; c'est-à-dire, en ne faisant pas ce qu'on doit faire, & en faisant ce qu'on ne devroit pas faire. Or la vie molle & oisive que menent la plûpart des hommes, est criminelle par ces deux endroits.

1°. On n'y fait point assez de bien, pour y faire son salut. 2°. On y fait assez de mal pour s'y perdre & s'y damner. *Pris du Pere Girouſt, ſecond Tome de l'Avent, Sermon ſur la vie inutile du monde.*

X. 1°. La loi chrétienne nous oblige à moderer nos divertissemens trop grands, & trop continuels, parce que quelque innocens qu'ils paroissent en eux-mêmes, ils ne sont plus reglez dès-là qu'on s'en fait une habitude, & produisent ordinairement une disposition de molleſſe & de lâcheté, qui émousse la vigueur de l'ame, & abbat le courage ; en sorte qu'on devient incapable de resister au peché, aux passions, & aux ennemis du salut. 2°. La même loi nous engage à nous priver souvent des plaisirs les plus innocens & les plus legitimes pour expier, comme dit Saint Gregoire, la fausse liberté qu'on s'est donnée, de se permettre les plaisirs les plus déreglez & les plus criminels ; D'où il faut conclure qu'on ne peut se sauver dans cette vie douce & molle, que menent la plûpart des gens du siécle.

XI. On remarque dans cette vie molle & inutile des gens du siécle deux sources de peché incompatibles avec l'innocence ; une sterilité de bonnes œuvres, & une fecondité de crimes.

1°. On peche, parce qu'on ne fait pas le bien. 2°. On peche, parce qu'on fait beaucoup de mal. *Pris des Eſſais de Sermons pour l'Avent, ce qui revient au deſſein du Pere Girouſt que nous avons marqué ci-deſſus.*

XII. 1°. Si on examine cette vie molle en elle-même, c'est un état de peché, & de peché habituel ; parce qu'on demeure toûjours volontairement dans l'occasion, & dans un état, où l'on ne peut demeurer long-temps sans commettre de peché. 2°. Si on l'examine dans ses suites, c'est une source de pechez, & de tres-grands pechez.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin, *Serm. 42. de Communibus*, en dépeignant la voye large, par où marche le commun du monde, semble faire le caractere des honnêtes gens du siécle.

Le même, *l. 4. de Symb. ad Catechum.* se recrie contre ceux qui veulent être à Dieu, & aux hommes.

Le même, ou un autre Auteur, *tract. de triplici Habitaculo, c. 4.* montre quelle est la voye étroite, & quelle est la voye large, & dans la voye étroite il ne parle que d'abstinence, de fuite des plaisirs, retranchement du luxe, &c.

Le même, ou quelque autre Auteur, *tract. de quatuor Virtutibus charitatis*, montre que la voye étroite est toûjours contraire à la sensualité, & aux inclinations de la nature.

Saint Chrysostome, *Homil. 22. in cap. 6. Matth.* dit bien des choses qui montrent que cette vie douce & commode, est contraire à la Loi de Jesus-Christ.

Le même, *Homil. 9. in Epiſt. Pauli ad Theſſalon.* parle de la maniere dont il faut vivre parmi les gens du monde, pour ne pas tomber dans les déreglemens du siécle.

Le même, ou l'Auteur de l'Ouvrage imparfait sur Saint Matthieu, Homel. 18. compte parmi la voye large, la plûpart des occupations que les hommes regardent comme innocentes.

Origene, *Homil. 2. in lib. Judic.* montre qu'on ne peut servir à deux maîtres, comme l'on prétend faire en cette vie commode.

Saint Bernard, *Serm. 11. in Pſalm. qui inhabitat*, montre qu'il y a dans la voye large plusieurs sentiers, qui éloignent de la voye étroite.

Les Livres spirituels, & autres. Le Pere Haineuve, livre intitulé, *le Grand Chemin qui perd le monde*, dans la préface du livre, montre qu'il n'y a pas un troisiéme chemin entre le chemin large & le chemin étroit, dont il est parlé dans l'Evangile. Il en parle encore en quelques autres endroits du livre.

Cambolas, livre intitulé, le Modele de la vie chrétienne, chapitre troisiéme & sixiéme, & en plusieurs autres endroits.

Le Pere Bonal, livre intitulé, *le Chrétien du temps*, partie troisiéme, chap. 5. où il parle de la pureté de l'Eglise primitive, ch. 13. & 14.

Le même, quatriéme partie, ch. 16. & 17. nombre 9. 19. & dans tout le traité du Relâchement des Chrétiens.

Le Pere le Valois, lettre quatriéme sur la Retraite.

Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions Chrétiennes, en deux Chapitres, parle de la vie inutile de la plûpart des gens du monde, & en toutes sortes d'états.

Essais de Morale, Tome 9. sur l'Epître du dix-neuviéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere Guilloré, livre 1. des Illusions de la devotion aisée, ch. 1. 2. & 3. montre qu'on ne peut être dans la devotion en frequentant toutes les belles compagnies ; en suivant les modes & les manieres du monde, & en se procurant toutes les commoditez du corps.

Les Prédicateurs. Dans les Discours Moraux, Tome sixiéme, il y a un Sermon sur ce sujet.

Dans les Essais de Sermons pour l'Avent, troisiéme Sermon.

Le Pere Girouſt, dans son Carême, Tome 1. Sermon sur la vie inutile du monde.

Le Pere Cheminais, Tome 1. premiere partie d'un Sermon sur une profession religieuse.

Le Pere d'Orleans, Tome 1. Sermon sur la severité de l'Evangile.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans son Avent, a un Sermon entier sur la vie molle.

Monsieur Sarrazin, Tome 1. dans le Sermon sur le renoncement de soi-même, parle aussi de la vie molle.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

S *Enſus & cogitatio humani cordis in malum prona ſunt ab adoleſcentia ſua.* Genes. 8.

L'Esprit de l'homme, & toutes les pensées de son cœur, sont portées au mal dès sa jeunesse.

Intel-

Intellectum tibi dabo, & instruam te in via hac, quâ gradieris. Psalm. 31.

Je vous donnerai l'intelligence ; je vous enseignerai la voye, par laquelle vous devez marcher.

Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & Angelus Domini persequens eos. Psalm. 34.

Que leur chemin soit couvert de tenebres, & glissant, & que l'Ange du Seigneur soit attaché à les poursuivre.

Dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. Psalm. 80.

Je les ai abandonnez aux desirs de leurs cœurs ; ils ne suivront que leurs caprices, & leurs imaginations.

Omnes vias ejus intelligere noluerunt. Jobi 34.

Ils n'ont pas voulu entendre toutes ses voyes.

Est via quæ videtur homini rectæ, & novissima ejus ducunt ad mortem. Prov. 16.

Il y a une voye qui paroît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort.

Ergo erravimus à via veritatis, & justitia lumen non luxit nobis. Sapient. 5.

Nous nous sommes donc égarez de la voye de la verité ; la lumiere de la justice n'a point lui pour nous.

Venite, & fruamur bonis quæ sunt. Sapient. 2.

Venez, joüissons des biens presens, (disent les méchans.)

Unumquemque juxta vias suas judicabo. Ezechiel. 18.

Je jugerai chacun selon ses voyes.

Sunt impii, qui ita securi sunt, quasi justorum facta habeant ; sed & hoc vanissimum judico. Eccle. 8.

Il y a des méchans qui vivent en assurance, comme s'ils avoient fait les œuvres des justes ; je crois que c'est là une grande vanité.

Noluerunt in viis ejus ambulare, & non audierunt legem ejus. Isaïæ 42.

Ils n'ont pas voulu marcher dans les voyes de Dieu, ni obéir à sa loi.

Unusquisque in viam suam declinavit. Isaïæ 53.

Chacun s'est détourné pour suivre sa propre voye.

Elongaverunt à me, & ambulaverunt post vanitatem, & vani facti sunt. Jerem. 2.

Ils se sont éloignez de moi, & en suivant la vanité ils sont devenus vains eux-mêmes.

Hæc est gens, quæ non audivit vocem Domini Dei sui, nec recepit disciplinam. Jerem. 7.

Voici le peuple, qui n'a point écouté la voix du Seigneur son Dieu, & qui n'a point voulu recevoir ses instructions.

Numquid viæ meæ non sunt æquæ? Ezech. 18.

Est-ce que mes voyes ne sont pas justes ?

Abierunt in voluntatibus, & in pravitate cordis sui mali. Jerem. 7.

Ils se sont abandonnez à leurs desirs, & à la dépravation de leur cœur.

Non est reversa ad me in toto corde suo, sed in mendacio. Jerem. 3.

Elle n'est point revenuë à moi de tout son cœur, mais d'une maniere feinte.

Dixisti : Absque peccato & innocens ego sum ; ecce ego judicio contendam tecum, eò quòd dixeris : Non peccavi. Jerem. 2.

Vous avez dit, je suis sans peché, je suis innocent ; mais voici que je vais entrer en jugement avec vous, puisque vous dites, je n'ai point peché.

Confundetur Israël in voluntate sua. Oseæ 10.

Israël aura de la confusion de n'avoir pas réüssi dans son dessein.

Qui non accipit crucem suam & sequitur me, non est me dignus. Matth. 10.

Celui qui ne prend point sa croix, & ne me suit pas, n'est pas digne de moi.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, & tollat crucem suam, & sequatur me. Matth. 16.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, & qu'il se charge de sa croix, & qu'il me suive.

Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. Matth. 11.

Le royaume du Ciel se prend par violence, & ce sont les violens qui l'emportent.

Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. 1. Joann. 2.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'est point en lui.

Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. Joann. 8.

Vous êtes de ce monde, & moi je ne suis pas de ce monde.

Non deficimus ; sed abdicamus occulta dedecoris. 2. ad Corinth. 4.

Nous ne perdons point courage ; mais nous rejettons loin de nous les passions qui se cachent.

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. Ibidem.

Portant toûjours en notre corps la mortification de Jesus-Christ, afin que la vie de Jesus paroisse aussi dans notre corps.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis. Ad Galat. 5.

Ceux qui sont à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions, & ses desirs dereglez.

Multi ambulant, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem & flens dico) inimicos crucis Christi : quorum finis interitus, & gloria in confusione ipsorum. Ad Philipp. 3.

Il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jesus-Christ, qui auront pour fin la damnation, qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

In novissimis diebus erunt homines voluptatum amatores magis quàm Dei, habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. 2. ad Timoth. 3.

Dans les derniers temps, il y aura des hommes qui s'aimeront plus eux-mêmes que Dieu, qui auront une apparence de pieté, mais qui en ruïneront la verité & l'esprit.

Immaculatum se custodire ab hoc sæculo. Jacobi 1.

La Religion consiste à se conserver pur de la corruption du siécle.

Fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem. 2. Petri 1.

Fuyez la corruption de la concupiscence qui regne dans le siécle.

Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. Jacobi 4.

Quiconque voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu.

Juxta proprias concupiscentias ambulantes. 2. Petri 3.

Des personnes qui suivent leurs propres passions.

Secundùm desideria sua ambulantes. Epist. canon. Judæ.

Des gens qui suivent leurs passions & leurs desirs sensuels.

On pourra voir plusieurs autres Passages sur ce Sujet dans le Titre de la Mortification, qu'il n'est pas necessaire de repeter ici.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Les Israëlites rebutez des peines qu'il fal-

PLusieurs de ceux qui passerent autrefois la mer rouge avec Moïse, envisageant un grand desert qu'il falloit nécessairement passer, pour arriver à la terre promise ;

loit eſſuyer pour aller à la terre promiſe, ſont la figure des perſonnes qui ne cherchent que la vie douce.

trouverent ce deſert ſi affreux qu'ils eurent peine à s'y engager. En quelle malheureuſe terre nous avez-vous amenez ici, dirent ces mutins à leur Conducteur; on n'y voit ni fleuves, ni ſources, ni arbres, ni moiſſons, ni troupeaux; de vaſtes campagnes de ſables, un ciel brûlant, un air enflammé, des rochers où les bêtes farouches à peine oſent faire leur demeure: Eſt-ce là un chemin, où ſans être ennemis de la nature & d'eux-mêmes, des hommes ſe puiſſent engager? Voilà en figure le langage des gens du monde, qui aiment la vie douce, quand ils parlent de la voye étroite que ſuivent les veritables Chrétiens, & que l'Evangile preſcrit. C'eſt, diſent-ils, un païs que l'on regarde dans le monde comme une eſpece de deſert, où privé des jeux, des ſpectacles, des compagnies, des feſtins, des plaiſirs & des divertiſſemens du ſiécle, on ne peut mener qu'une vie ennuyeuſe, & deſagréable. Là on ne parle que de bonnes œuvres, que de bien remplir les devoirs de ſon état, de jeûnes, de prieres, &c.

Punition de Dieu ſur ceux qui s'étoient plaints des travaux qu'il falloit eſſuyer pour aller à la terre promiſe.

Jamais Dieu ne ſe montra plus irrité contre les Iſraëlites, qu'après qu'ils eurent été délivrez de la rude captivité de l'Egypte, pour être tous conduits dans cette terre de benediction, qui leur étoit promiſe, & qu'ils ſe plaignirent d'un peu de peine qu'il y avoit à ſupporter la fatigue de ce voyage. Cette plainte fut trouvée ſi injuſte, & ſi déraiſonnable, qu'elle fut punie par un banniſſement univerſel de la terre ſainte, où aucun de tous ceux qui avoient murmuré ne mit le pied; & Saint Paul ſe ſert de cet exemple pour notre inſtruction, & nous aſſure que ce châtiment étoit une figure de celui que nous meritons, & que nous ſouffrirons infailliblement, ſi nous ne voulons rien endurer dans ce chemin qui nous mene à la vie éternelle, en menant une vie molle & oiſive.

Le choix que Dieu ordonna à Gedeon de faire des ſoldats, qui devoient combattre les Madianites, marque la diſtinction qu'il fait des Chrétiens fervens d'avec ceux qui menent une vie molle.

Les Juifs étant fort moleſtez des Madianites, Dieu voulut ſe ſervir de Gedeon pour délivrer ſon peuple, & lui ayant commandé de lever une armée, voilà trente-deux mille hommes qui ſont auſſi-tôt ſur pied, & en état de combattre. Mais c'étoit trop; Dieu lui ordonne d'en renvoyer une partie; vingt-deux mille ſont premierement congediez, & puis, des dix mille qui lui reſtoient, il reçoit commandement d'en faire un choix pour mener les uns au combat, & laiſſer les autres. Mais la maniere de faire ce choix fut ordonnée de cette ſorte, ce qui vient à notre ſujet. Lorſqu'ils ſeroient tous arrivez à un ruiſſeau, pour ſe ſoulager de la ſoif qui les preſſoit, ceux qui ſe coucheroient ſur le ventre, où qui plieroient le genou, pour porter la bouche juſques dans l'eau, & pour boire plus à leur aiſe, ſeroient chaſſez; les autres qui baiſſeroient ſeulement la main pour prendre de l'eau, & pour la porter à la bouche, ſeroient reſervez & employez; ce qui étant obſervé par le General de l'armée, & la ſeparation faite des uns & des autres, on trouva que trois cens ſeulement ne s'étoient point courbez, & couchez de la ſorte. C'eſt avec ces trois cens hommes, qui n'ont touché l'eau que de la main, que je mettrai les Madianites en ta puiſſance, dit Dieu alors à Gedeon; ce qui fut fait; & ce qui nous fait connoître que c'eſt à cette marque & à cette épreuve que Dieu choiſit & diſtingue ſes veritables ſerviteurs des autres; ceux qui ne goûtent les plaiſirs & les divertiſſemens du monde que par neceſſité, & qu'il rebute ceux qui s'y portent par leurs appetits déreglez.

Reflexion ſur l'exemple du Roi Joas.

Nous liſons dans l'Ecriture que le Roi Joas étoit d'ailleurs un bon Prince; & le Texte ſacré dit de lui: *Fecit rectum coram Domino.* Mais voici ce qui le perd, & qui le met au rang des impies: *Verumtamen excelſa non abſtulit.* Il ne ruïna pas les autels des idoles; auſſi perit-il miſerablement, & fut aſſaſſiné par ſes propres ſerviteurs. Or ſi un Prince qui faiſoit profeſſion de la vraye foi, eſt mis au nombre des méchans & des reprouvez, parce qu'il a negligé de détruire entierement les idoles, que dirons-nous d'un Chrétien, qui prétend faire de ſon cœur un autel commun à Jeſus-Chriſt & à Belial, & qui en effet au lieu de ſacrifier à Dieu, immole ſes affections à ſes propres idoles; c'eſt-à-dire, à ſes commoditez, & à ſes divertiſſemens? Car il faut bien remarquer que ce partage du cœur de l'homme entre Dieu & la créature, ne ſe fait jamais ſans comparaiſon de l'un & de l'autre; & que cette comparaiſon ne ſe fait jamais ſans préference. C'eſt ce qui rend cette vie de plaiſirs criminelle, parce que Dieu ne peut ſouffrir ce partage. 4. *Regum* c. 12.

Ceux qui pretendent mener une vie molle dans le Chriſtianiſme, imitent le ſacrifice de Saül qui ne detruiſit pas entierement les Amalecites.

Ceux qui dans la Religion Chrétienne veulent mener une vie molle & ſenſuelle, ſont encore ſemblables à Saül, & imitent ſon crime. Ce Prince ayant eu ordre de défaire entierement les Amalecites, & de paſſer tout au fil de l'épée, ſe reſerva une partie des dépouilles, & pardonna à leur Roi Agag. Voilà ce que font ces gens du monde, qui menent une vie douce. Ils veulent ſatisfaire en quelque façon aux devoirs du Chriſtianiſme; ils ſe privent des plaiſirs les plus criminels, & s'abſtiennent des crimes les plus crians & les plus ſcandaleux; ils ſe reſervent des commoditez & des ſatisfactions mondaines, qu'ils croyent permiſes aux honnêtes gens; & ainſi ils n'exécutent qu'à demi les ordres de Dieu, qui ordonne de pratiquer la mortification des ſens & des paſſions. Qu'attendent-ils après cela, ſinon que le Sauveur irrité de leur lâche complaiſance, les reprouve comme Saül?

L'exemple, & la Loi du Fils de Dieu.

Le Sauveur du monde ne s'eſt pas contenté de declarer, & de publier que la voye qui conduit à la vie eſt étroite, & de nous exhorter en tant de manieres à y marcher; ce qui eſt condamner aſſez ouvertement cette vie molle & ſenſuelle, dans laquelle la plûpart des Chrétiens prétendent pouvoir ſe ſauver. Il a de plus reprouvé ce genre de vie par ſon exemple; puiſqu'il a choiſi la plus laborieuſe, la plus auſtere, & pour mieux dire, une vie qui n'a été que croix, que ſouffrances & que travaux: Or ſur quoi il eſt important de faire reflexion, c'eſt qu'il a établi pour le fondement de notre prédeſtination, & comme une diſpoſition neceſſaire pour nous y conduire, la conformité que notre vie doit avoir avec la ſienne: mais la plûpart des hommes veulent changer cette loi; ils veulent pendant leur vie être conformes au monde, à ſes plaiſirs, à ſes aiſes, & cependant eſperent après cela, obtenir la recompenſe qui n'eſt promiſe qu'à ceux qui le ſuivront, & qui marcheront ſur ſes pas. En verité, dit Saint Chryſoſtome, c'eſt ſuivre Jeſus-Chriſt, & ne le ſuivre pas: vous le ſuivez, parce que vous êtes Chrétiens; & vous ne le ſuivez pas, parce que vous voulez aller par un chemin tout contraire à celui qu'il a tenu.

Il n'eſt pas difficile de trouver les crimes

L'exemple du mauvais Riche de l'Evangile. *Luc.* 16.

de ce riche malheureux, dont il eſt parlé dans l'Evangile : *Induebatur purpurâ & byſſo, & epulabatur quotidie ſplendidè.* Il n'eſt point marqué qu'il ait commis de meurtres, de violences, d'adulteres, & d'autres crimes ſcandaleux ; mais ſeulement qu'il étoit ſuperbement vétu ; qui faiſoit bonne chere ; & ce qui eſt une ſuite de ce luxe, qu'il n'avoit nulle compaſſion du pauvre Lazare qui mouroit de faim à ſa porte. Or il n'eſt pas difficile de remarquer la même maniere de vie dans la plûpart des Grands & des riches, qui entendent ſans crainte ce qui eſt dit de ce riche, comme une hiſtoire qui ne les regarde point : Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que cette vie molle & ſenſuelle, cette vie plongée dans le luxe, & dans le plaiſir ? Que fait-on autre choſe dans le monde que ce qu'il faiſoit ? & ſi on ne le fait pas toûjours par impuiſſance, que deſire-t-on y faire autre choſe ſi on pouvoit ? Sur-tout comment diſtinguera-t-on ces Dames du monde, qui s'imaginent que la vie molle, la vie de plaiſir, la vie de pareſſe & d'oiſiveté, eſt de l'eſſence de leur condition, & fait en quelque ſorte toute leur occupation ? Cependant on ne voit pas que le Sauveur les ait exemptées de la rigueur de l'Evangile ; ni ce qu'elles lui pourront répondre, lors qu'il leur dira, ce qu'il fait dire par Abraham au mauvais Riche, qu'ayant reçu les biens du monde en partage durant leur vie, elles n'ont plus à attendre dans l'autre que des ſupplices.

Recueil d'exemples & de ſimilitudes tirez de l'Evangile.

Après avoir fait entendre aux perſonnes qui menent une vie molle, les oracles du Fils de Dieu contre cette conduite, il eſt bon qu'ils ſçachent les ſimilitudes & les paraboles dont il s'eſt ſervi pour leur faire mieux concevoir combien elle eſt dangereuſe, & oppoſée au ſalut. La parabole de l'arbre infructueux, qui fut coupé & jetté au feu, pour n'avoir porté que des feuilles ; celle du figuier ſterile, qui fut maudit de Jeſus-Chriſt, parce qu'il n'y trouva point de fruits ; celle du ſerviteur pareſſeux, qui fut condamné, non pour avoir perdu le talent qu'on lui avoit confié, mais ſeulement pour ne l'avoir pas fait profiter. Enfin, on peut leur faire remarquer, que le Fils de Dieu, dans l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre les reprouvez, ne leur reprochera pas qu'ils l'ont maltraité, inſulté dépoüillé, empriſonné ; mais qu'il ſe contentera de leur dire : J'ai eu faim & ſoif, & vous ne m'avez donné ni à manger ni à boire, &c. c'eſt-à-dire, que ce qui les condamnera, ne ſera pas tant le mal qu'ils auront fait, que le bien qu'ils auront ômis dans cette vie oiſive, & uniquement appliquée à chercher leurs aiſes & leurs commoditez.

On rapporte d'autres exemples qui peuvent venir à ce ſujet dans le titre de la Mortification, comme étant oppoſez à la vie douce & ſenſuelle.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Les perſonnes qui menent une vie oiſive ſont les arbres infructueux dont le Sauveur parle dans l'Evangile.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, & in ignem mittetur. Matth. 7. Tout arbre, qui ne portera pas de bon fruit, ſera coupé & jetté au feu... Ces arbres infructueux & ſteriles, nous figurent les Chrétiens, qui menent une vie molle & inutile ; qui ſans s'attacher à la pratique des bonnes œuvres, ſe contentent de s'abſtenir autant qu'ils le peuvent, de celles qui ſont viſiblement mauvaiſes ; qui ne faiſant rien pour acquerir le ciel, tâchent ſeulement d'éviter les crimes qui meritent l'enfer, & qui toûjours occupez à ſe faire des plaiſirs qui flatent leurs paſſions, ſans troubler la fauſſe paix de leur conſcience, s'endorment dans une molleſſe de vie auſſi déplorable que criminelle. Le monde eſt ſans doute rempli de ces ſortes de Chrétiens ; la vie molle des enfans du ſiécle eſt le charme le plus general, & le plus ſubtil poiſon de l'iniquité. C'eſt le peché le plus étendu, & contre lequel on prend moins de précaution. Or Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il y a un caractere de reprobation attaché à cette inutilité de vie, par la parabole de cet arbre ſterile : car il ne le condamne pas à être coupé & jetté au feu, parce qu'il produit des fruits mauvais & empoiſonnez ; mais parce qu'il ne produit pas de bons fruits, pour nous faire entendre que ce n'eſt pas aſſez de ne point commettre de crimes, mais qu'il faut faire de bonnes œuvres pour éviter la condamnation.

En menant cette ſorte de vie on prétend ſervir à deux maîtres, ce qui eſt impoſſible.

Nemo poteſt duobus dominis ſervire. Matth. 6. Ces deux maîtres auſquels on ne ſçauroit ſervir, ſont Dieu & le monde : car comme ils ſont directement oppoſez dans leurs maximes, il eſt impoſſible d'accorder enſemble leurs differens interêts, & l'on ſe trouve reduit à l'inévitable neceſſité d'être ſourd à la voix de l'un, ou de ne pas obſerver les commandemens de l'autre : *Aut enim unum odio habebit, & alterum diliget ; aut unum ſuſtinebit, & alterum contemnet.* Dieu eſt un maître jaloux, qui ne peut ſouffrir que la créature partage avec lui les hommages qui ne ſont dûs qu'à lui ſeul. C'eſt en vain que l'amour propre met en uſage tous ſes artifices, pour accorder l'amour du monde avec l'amour de Dieu. Cette union n'eſt pas moins impoſſible, que criminelle ; c'eſt cependant ce que nous prétendons faire, quand nous prétendons mener une vie chrétienne, & mondaine tout à la fois, en partageant nos devoirs entre Dieu & le monde, & les ſervir également en menant cette vie molle, puiſque nous voulons ôter ce que l'un a de plus criminel, & ce que l'autre a de plus auſtere.

Matth. 6.

C'eſt cette voye qui paroît droite, mais qui conduit à la mort.

Eſt via quæ videtur recta, & noviſſima ejus ducunt ad mortem. Prov. 16. Il y a une voye qui paroît droite, mais qui à la fin conduit à la mort. Quel pourroit être cet égarement que le Sage a voulu nous marquer, ſinon cette maniere de vie que le monde approuve, & que l'on croit innocente, parce qu'elle n'a rien de manifeſtement criminel ? Il faut mettre dans ce rang les promenades, les feſtins, les converſations, & en un mot, tous ces amuſemens profanes qui occupent la vie ordinaire des gens du ſiécle. On ſe les permet ſans ſcrupule, ſur la prétenduë innocence que l'on s'y figure ; mais nous ne faiſons pas reflexion, ou nous ne la voulons pas faire, que cette voye étant contraire à la voye étroite que nous a montrée & tracée le Fils de Dieu dans l'Evangile, elle ne peut conduire qu'à la mort.

La voye étroite dont parle le Fils de Dieu, n'eſt pas ſeulement pour les Religieux, mais pour tout le monde.

Quàm anguſta porta, & arcta via eſt, quæ ducit ad vitam. Matth. 7. Que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit ! Faites reflexion, Chrétiens, que le Fils de Dieu ne dit pas, que le chemin qui conduit à la perfection eſt étroit ! Vous pourriez l'appliquer aux Religieux qui font profeſſion de ſuivre les conſeils évangeliques ; mais le chemin qui conduit à la vie éternelle ; c'eſt-à-dire, le chemin du

salut, par où il faut que tout le monde passe si on veut se sauver : *Quàm angusta* ! qu'il est étroit ! Ces termes font sentir la difficulté ; il en paroît lui-même surpris. Il ne dit pas seulement, il est difficile, mais qu'il est difficile ! que la voye est étroite ! Il ne dit pas, pensez-y, travaillez-y, appliquez-vous-y, ce seroit peu ; mais faites effort : *Contendite.* Ce n'est pas trop de tout l'homme soûtenu par la grace : ne comptez pas sur les soins ordinaires, ils n'y feront rien ; je ne veux point vous déguiser la grandeur de l'entreprise, ni la difficulté de l'exécution ; elle est telle qu'il y a dequoi étonner un Dieu ; mais pour ne vous y tromper pas, voilà le dernier trait par où vous la connoîtrez : *Pauci sunt qui inveniunt eam.* Il y a peu de gens qui marchent dans cette voye. C'est le petit nombre qui tient le chemin du salut.

Ibidem.

C'est aimer le monde que d'en rechercher les commoditez, & les plaisirs, sous prétexte qu'ils sont innocens.

Nolite diligere mundum, neque ea, quæ in mundo sunt. 1. Joann. 2. Gardez-vous, & préservez votre cœur de ces amorces trompeuses : car si vous aimez le monde, vous vivrez selon le monde, & si vous vivez selon le monde, vous mourrez, ajoûte l'Apôtre Saint Paul. Ne vous fiez pas à certains dehors d'une probité exterieure ; sous une fausse sagesse que l'on déguise de veritables égaremens ! *Nolite diligere mundum.* Prenez garde qu'on ne vous dit pas seulement de n'aimer point ce monde impie, ce monde libertin, dont les excés sont également scandaleux & odieux. Je parle même de ce monde innocent, & honnête à ce qu'il paroît ; mais du reste ennemi de la gêne, & de tout ce qui mortifie les sens, goûtant les douceurs de la vie, & amateur de soi-même. Ses piéges sont plus cachez, sa malignité est plus subtile ; mais ce n'est que pour vous surprendre plus aisément & pour vous lier plus étroitement : *Nolite diligere mundum, neque ea, quæ in mundo sunt.* N'aimez ni le monde, ni toutes les choses du monde, ses biens, ses honneurs, son faste, son éclat, ses coûtumes, ses modes, ses fêtes, ses réjoüissances : sources empoisonnées de tous les vices.

De la vie molle & sensuelle, on tombe dans les derniers excés des crimes les plus honteux.

Vadam, & affluam deliciis, & fruar bonis. Eccle. 2. Quand Salomon profera ces paroles : je vais me bâtir une fortune plus considerable que celle des plus grands Rois de la terre : je vais me faire une vie pleine de joye, de plaisirs & de delices ; rien ne me manquera, j'aurai tout à souhait. Croyez-vous (Messieurs) qu'en formant ces projets, il voulût en même temps se soustraire à la Loi de Dieu, pour joüir d'une plus grande liberté ? Qu'il voulût pour être plus maître de lui-même, tomber dans l'idolâtrie ? Il n'y a pas d'apparence, aveugle qu'il étoit dans tous ces vains projets, il crut que Dieu seroit toûjours son protecteur, & son appui, & qu'il ne l'abandonneroit jamais ; mais il se trompa, & en vint par cette vie sensuelle, & voluptueuse à des excés, dont il ne se croyoit pas capable.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & Paßages des Saints Peres sur ce sujet.

VOluntatis propensio authoritatem vitiis quærit, & quod malum est, bonum aut bono proximum esse suadet. Augustinus, Serm. 12. de temp.

Sunt quædam quæ levissima putarentur, nisi in scripturis demonstrarentur opinione graviora. Idem, l. 2. Enchirid. c. 79.

Deus tibi felicitatem hujus sæculi, ad consolationem tuam dedit, non ad corruptionem. Idem, tract. in Joann.

Si delectat te mundus, immundus es ; si autem jam te non delectat, jam tu es mundus. Idem, tract. 38. in Joann.

Non convertitur anima ad Deum, nisi dum ab hoc sæculo avertitur. Idem, in Psalm. 9.

Quid tibi cum pompis Diaboli amator Christi? nolite falli, odit enim tales Deus, nec inter suos deputat possessores, quos cernit vitæ suæ desertores. Idem, Serm. 4. de Symb. ad Catechum.

Nequitia est mundum istum diligere, & ea quæ nascuntur & transeunt, pro magno habere, & ea concupiscere, & pro iis laborare. Idem, lib. de Agone christiano.

Figura hujus mundi præterit, non natura. L. 20. de Civit. Dei.

Dei Filius sustinuit ignominiam crucis, & tu putas beatos, qui felicitate istius sæculi & deliciis perfruuntur. Hyeron. Ep. 33. ad Castrut.

Angustam viam nec omnes inveniunt, nec qui invenerint statim ingrediuntur per eam. Idem, in c. 7. Matthæi.

Omne quod agimus, omne quod loquimur, aut de lata aut de angusta via est. Idem, Epist. 14. ad Cælant.

Si omni cupiditate calcatâ soli studemus virtuti, per angustam viam nitimur. Idem, ibidem.

Arcta via, in qua studiosè constringitur, est

LE même panchant qui nous porte au mal, nous fait chercher à le justifier ; nous tâchons de nous persuader que nos vices sont des vertus, ou du moins qu'ils en approchent.

Il y a des fautes qui paroîtroient legeres, si l'Ecriture ne nous apprenoit à en juger autrement.

C'est pour vous consoler dans votre exil, & non pas pour corrompre votre cœur, que Dieu vous accorde un peu de prosperité temporelle.

Vous n'êtes pas innocent aux yeux de Dieu, si le monde vous plaît ; si au contraire vous n'y trouvez rien qui vous contente, vous pouvez vous flater d'être dans l'innocence.

On ne peut retourner à Dieu, qu'en s'éloignant du monde.

Vous qui faites profession d'aimer Jesus-Christ, qu'avez-vous à prétendre aux pompes du monde ? Ne vous y trompez pas : Dieu hait & retranche du nombre de ceux à qui il destine la possession de sa gloire, ces lâches déserteurs du chemin qu'il leur a frayé.

C'est un crime à un Chrétien, que d'aimer le monde, de faire estime d'une chose qui a commencé, & qui passera ; d'en souhaiter la joüissance, de se donner beaucoup de peine pour y parvenir.

Le monde change de figure ; mais il est toûjours le même.

Le Fils de Dieu a souffert l'ignominie de la croix, & vous estimez heureux ceux qui joüissent de la prosperité & des delices du siécle.

Tous ne trouvent pas cette voye étroite qui conduit au ciel ; & parmi ceux qui la trouvent, peu y entrent.

Toutes nos actions, toutes nos paroles sont autant de pas que nous faisons dans la voye étroite, ou dans la voye large.

Si foulant aux pieds toutes nos passions, nous nous attachons uniquement à la vertu, nous avançons dans la voye étroite.

C'est marcher par la voye étroite, que de vivre au

in hoc mundo vivere, & de hujus mundi concupiscentiis nihil habere. Greg. 27. Moral. c. 22.

Via perditionis spatiosa, quia intra regulam disciplinæ non inclusa. Chrysost.

Nemo miles ad bellum cum deliciis venit. Tertull. adverſ. Marc.

Discutienda sunt delicia, quarum mollitiâ & fluxu fidei virtus effeminari potest. Idem, de cultu fœmin.

Amicus mundi excluditur à consilio amicorum Dei, qui non spiritum hujus mundi acceperunt, sed spiritum qui ex Deo est. Bernard. Epist. 117.

Delicatus es frater, si sic vis gaudere cum sæculo, & postea regnare cum Christo. Hieronymus in Epist.

milieu du monde, & de ne former aucun de ces desirs qui corrompent le cœur.

Ce qui rend large le chemin de perdition, c'est qu'il n'est pas resserré par la regle d'une exacte discipline.

Jamais soldat ne va à la guerre pour y goûter les plaisirs.

Il faut fuir les delices qui par leur molleſſe corrompent la foi.

Un homme qui aime le monde, ne doit point être reçu parmi les amateurs de Dieu, qui n'ont point reçu l'esprit du siécle, mais celui qui vient de Dieu.

Vous êtes bien amateur de vos plaisirs, mon Frere, si vous prétendez vous réjoüir avec le monde, & regner avec Jesus-Christ.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

CE n'est point des Theologiens Scholastiques que nous empruntons ce qui regarde ce sujet, mais plus particulierement de ceux qui ont parlé de la Morale Chrétienne, c'est-à-dire, des Maîtres de la vie spirituelle, qui sous d'autres noms, nous font connoître le danger qu'il y a de mener une vie molle, oisive, & contraire à la voye étroite de l'Evangile. L'on peut voir ce que nous avons dit de la Mortification Chrétienne en son lieu.

Ce que c'est proprement que la vie molle, & quelle idée il s'en faut former.

Comme cette vie que nous appellons ordinairement molle & oisive, n'est pas un vice particulier que l'on veuille combattre, & qu'elle consiste dans un assemblage d'actions & de maximes, lesquelles prises en détail & dans la speculation, ne paroissent pas fort criminelles, on n'en peut avoir une idée plus juste qu'en considerant la vie que menent dans le monde la plûpart des personnes, qui passent pour honnêtes gens; c'est-à-dire, qui ne manquent à rien de ce qui regarde les bienséances du monde, & de leur condition; mais qui sont en même temps fort peu reguliers dans les devoirs de la Religion, dont ils ne s'acquittent que par bienséance, & assez rarement: qui renoncent à la verité aux vices les plus grossiers, & aux desordres les plus criminels; mais qui n'épargnent rien pour passer le temps agréablement: qui ont assez de retenuë & d'honneur, & si vous voulez même, de probité, pour ne pas vivre dans le déreglement; mais aussi qui seroient bien fâchez qu'il y eût un divertissement dans une ville, dont ils ne fussent pas: en un mot, qui passent leur vie dans le jeu, dans les compagnies agréables, dans les festins, dans la bonne chere, mais sans grand scandale, & sans faire tort à personne, comme aussi sans pratiquer ni penitence, ni mortification, ni les bonnes œuvres. Cette vie s'appelle vie molle, vie oisive, vie douce & commode, vie des honnêtes gens du siécle; mais qui ne suivent pas les maximes de l'Evangile, ni les loix du Christianisme; or cette vie n'est pas une vie de Chrétien, & où l'on puisse faire son salut.

Ce que proprement on improuve, & ce que l'on condamne dans cette sorte de vie.

On ne dispute pas ici, si le jeu, si le bal, si tous les passe-temps ordinaires sont des choses indifferentes ou non; on peut supposer que de leur nature elles le soient; il est question, si quand on s'en fait une habitude, une occupation, un état & une profession de vie, l'innocence s'y peut conserver, & si l'on y peut faire son salut? & tous les Maîtres de la vie spirituelle concluent que l'innocence ne peut compatir avec cette vie voluptueuse, sensuelle & oisive; autrement, disent-ils, on pourroit se sauver sans peine & sans croix, ce qui ne sera jamais, & ce qui ne peut être, puisque nous portons avec nous, comme dit Saint Paul, un corps de peché, une nature corrompuë, & de méchantes inclinations qu'il faut combattre.

Les gens du monde ne peuvent se sauver en menant cette vie molle & sensuelle.

Supposons donc que tous les divertissemens, que le monde appelle honnêtes, soient innocens de leur nature, dans leurs circonstances mêmes, & dans leurs suites; il est constant néanmoins que de les substituer à la place de ses affaires, de ses emplois, de ses devoirs, en un mot, que de mener ce qu'on appelle une vie de plaisir, c'est un état de reprobation. La preuve en est de Saint Thomas. Tout Chrétien, dit ce Saint, est obligé de tendre à la perfection de son état; le Seculier de faire ses efforts pour se perfectionner selon le degré de sa vocation; & le Religieux de marcher sans relâche dans la voye des conseils, qui sont devenus des préceptes pour lui: *Quicumque profitetur aliquem statum, tenetur ad ea quæ illi statui conveniunt.* Or tout de même qu'un Religieux qui neglige de tendre à la perfection par les moyens propres de sa vocation, est dès-là dans un état de peché mortel; aussi le Seculier qui neglige d'aspirer à la perfection de son état, d'y marcher par les voyes conformes à sa destination, est en état de peché. D'où il faut conclure que de s'abandonner de telle sorte aux plaisirs, aux divertissemens, quels qu'ils soient, qu'on en fasse un exercice ordinaire, c'est une habitude continuelle de peché.

Les suites & les effets de cette vie molle & sensuelle.

A considerer cette vie douce & voluptueuse par des suites, & par les vices qu'elle produit, on peut dire qu'elle ne peut être innocente. 1°. Parce que de là naît la molleſſe qui énerve le corps; la delicatesse qui le rend incapable des travaux de la penitence; ce sont ces gens de bonne chere & de plaisir, qui s'empressent le plus d'obtenir des dispenses du jeûne & de l'abstinence commandée. Enfin, ceux qui auroient le plus de besoin des macerations de la chair, ce sont ceux qui se sont mis hors d'état de les supporter. De cette vie sensuelle & voluptueuse naît encore l'oubli de Dieu & des devoirs de Religion: Car quelle negligence à s'acquitter des devoirs les plus essentiels! quel mépris de la parole de Dieu! quel éloignement des Sacremens! quelle ignorance de nos mysteres! quelle averſion de la priere! En faudroit-il davantage pour mettre une personne en évident danger de son salut?

On se damne dans cet

Le Prophete Royal nous apprend que pour arriver à la felicité éternelle, ce n'est pas assez

genre de vie pour ne pas faire le bien, quand on ne feroit point d'autre mal. *Pſal. 36.*

d'éviter le mal; mais qu'il faut encore faire le bien : *Declina à malo, & fac bonum.* Ainſi un Chrétien qui ſe contentant de s'éloigner du vice, ne s'appliqueroit point à la pratique des bonnes œuvres, & paſſeroit ſa vie dans une molle oiſiveté, ne pourroit legitimement prétendre à ce bonheur, qui eſt la recompenſe des bonnes actions, & des exercices laborieux de la vie chrétienne. Ce qui fait voir combien eſt frivole l'excuſe de ceux qui prétendent qu'ils peuvent ſe ſauver en menant cette ſorte de vie, qui eſt innocente, diſent-ils, à ces divertiſſemens près, que nous ne voyons pas condamnez dans l'Evangile, ni par la pratique des plus gens de bien. Voilà le prétexte qu'ils apportent, & qui ſert encore à rendre leur converſion plus difficile. Ils doivent donc ſçavoir que dans la Religion Chrétienne, c'eſt une maxime inconteſtable, qu'il ne ſuffit pas de ne point faire de mal, ſi l'on ne fait encore le bien, puiſque le ſerviteur inutile fut condamné, non pour avoir diſſipé le talent que le pere de famille lui avoit donné, mais pour ne l'avoir pas fait profiter. Que s'ils ajoûtent, qu'ils font auſſi quelque bien, puiſqu'ils s'acquittent des devoirs les plus eſſentiels; qu'ils aſſiſtent au ſervice divin les jours ordonnez; qu'ils obéiſſent au précepte de la Communion Paſchale, & à d'autres ſemblables : mais ſans examiner s'ils ſont capables de ſe bien acquitter de ces devoirs en cet état; on leur répond que s'ils font quelque bien, ce qu'on pourroit leur conteſter, ils n'en font pas aſſez; ce que le Sauveur inſinuë aſſez clairement, en diſant à ceux qui l'écoutoient, que ſi leur juſtice n'étoit plus abondante que celle des Phariſiens, ils n'entreroient point dans le royaume des cieux.

Ces perſonnes qui menent cette vie, ſont dans l'erreur & dans l'illuſion de ſe croire juſtes & innocens.

Il faut avoüer que ceux qui ſe croyent innocens au milieu des plus grands pechez, ſont dans un aveuglement bien groſſier; mais il y en a qui ſe croyent juſtes, parce qu'ils s'abſtiennent ſeulement du vice; leur aveuglement eſt plus delicat; mais il n'eſt pas moins dangereux par la raiſon que nous venons d'apporter. Il s'enſuit de là qu'une infinité de gens ſe damnent ſans y penſer, & ſans le croire, & que pluſieurs ſe trouveront condamnez au jugement de Dieu, qui y attendoient des recompenſes: Car à ce jugement terrible le Fils de Dieu ne les condamnera pas pour avoir été des idolâtres ou des ſcelerats, ou pour avoir commis des crimes atroces, mais pour n'avoir pas fait la charité qui ſe preſentoit à faire, ni fait les bonnes œuvres qui ſont marquées dans l'Evangile. A quoi il faut ajoûter que cet aveuglement eſt plus difficile à guerir, parce que l'on convainc facilement les grands pecheurs, que s'ils ne changent de vie & de conduite, c'eſt fait de leur ſalut; mais comment deſabuſer ceux qui ſe meſurant ſur les autres, qui ſont plus dereglez qu'eux, ſe croyent gens de bien, & s'applaudiſſent même de leur juſtice prétenduë ?

Pour ſe ſauver dans le monde, & y mener une vie reglée & chrétienne, il faut de plus puiſſantes graces, que n'ont pas ceux qui y veulent mener une vie oiſive & ſenſuelle.

Il faut de puiſſantes graces dans les perſonnes, qui vivent dans le monde, pour ſe ſoûtenir contre toutes les attaques que leur livrent leurs paſſions, les compagnies, les mauvais exemples, les occaſions & les dangers qui ſe rencontrent par tout. Les gens de bien qui ſont engagez par leur état & par leur emploi de vivre avec des perſonnes aſſez déreglées, ont beſoin d'une fidelité à la grace, pour ne pas ſuivre le torrent de la coûtume; ils ſont même ſouvent dans l'obligation d'éviter les occaſions dangereuſes. Or croirons-nous que Dieu donne de ces graces puiſſantes à ceux qui embraſſent un genre de vie, où Dieu ſans doute ne les a pas appellez; mais qu'ils ont choiſi eux-mêmes, non pour l'y ſervir avec plus de liberté, mais pour goûter toutes les douceurs & les plaiſirs de la vie; pour être débarraſſez de tous les ſoins d'une charge, d'un ménage, & de ce que le monde même a de plus fâcheux, afin de n'en goûter que ce qu'il a d'agréable; à ceux enfin qui ont honte de ſecoüer tout-à-fait le joug du Seigneur; mais qui ne peuvent s'aſſujettir au genre de vie que la loi de l'Evangile & leur conſcience leur preſcrit. Ils n'ont au contraire que de ces graces foibles, qui ſont bien ſuffiſantes pour quitter une conduite de vie ſi dangereuſe, mais auſquelles ils ne cooperent pas.

La vie douce & commode, eſt proprement la voye large, dont il eſt parlé dans l'Evangile, & que le plus grand nombre ſuit. *Matt. 7.*

Comme rien n'eſt plus important à l'homme que de connoître s'il eſt dans la bonne voye, le Fils de Dieu s'eſt appliqué à nous donner pour cela, une regle aiſée, dont le ſçavant & l'ignorant fuſſent également capables : *Lata porta*, dit-il, *& ſpatioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt qui intrant per eam.* Le chemin qui mene à la perdition eſt large & ſpacieux; & ſi vous voulez le connoître à coup ſeur, obſervez s'il eſt ſuivi par la multitude; car le grand nombre va là. Or remarquez que cette regle ne peut pas s'expliquer ſeulement des perſonnes, qui vivent dans un libertinage declaré de mœurs & de créance; car il eſt viſible que ce n'eſt pas là le grand nombre : & quoi que le ſiécle n'en fourniſſe que trop de cette ſorte, ces gens néanmoins comparez avec ceux qui menent une vie molle, oiſive, & ſenſuelle, ſont ſans doute le plus petit nombre. D'où il faut conclure que c'eſt aux mondains, dont nous parlons, qu'il faut appliquer cette regle.

L'erreur & l'illuſion où ſont les perſonnes qui menent une vie molle, eſt la cauſe de leur perte.

C'eſt une erreur toute évidente, que de penſer qu'il y ait une troiſiéme voye, qui tienne le milieu entre le chemin étroit & le chemin large, où ſont ceux qui vivent dans un libertinage declaré; mais une erreur ſi pernicieuſe, qu'on peut aſſurer que c'eſt la cauſe pourquoi les perſonnes qui menent une vie molle ne voyent pas le danger, où elles ſont de ſe perdre : car c'eſt ce qui les empêche d'en ſortir pendant qu'elles ſont dans cette erreur; ſi elles ſe voyoient clairement dans le chemin de perdition, elles n'y voudroient pas vivre, de peur d'y mourir; elles en ſortiroient tôt ou tard, pour peu de conſcience & de foi qu'il leur reſtât : mais parce qu'elles y marchent en aveugles, ne conſiderant pas où elles ſont, ni où elles vont, elles demeurent dans le danger ſans le voir, & ſans en ſortir; & le nombre de ceux qui ſe perdent ainſi ſans y penſer, eſt ſi prodigieux, que quand le Fils de Dieu en parle, ce n'eſt qu'avec admiration; ce qui nous fait aſſez connoître que la choſe eſt plus vraye, que nous ne penſons.

Ce qui rend cette ſorte de vie dangereuſe pour le ſalut.

Cette maniere de vie eſt d'autant plus dangereuſe pour le ſalut, qu'elle paroît aſſez honnête & aſſez ſûre pour ne rien craindre, comme étant communément reçuë, & approuvée de la plus grande partie du monde, qui ne vit point autrement, & qui ne veut pas croire qu'il y ait du danger de vivre de la ſorte, quoi que pourtant il y ait danger de nous dereglet tout-à-fait, & de nous perdre. Ce ſont des perſonnes d'honneur, de ſçavoir, de merite,

de toutes conditions, & de tout sexe, Laïques & Ecclesiastiques, qui vivent dans une certaine douceur de vie, qui n'est ni fort libertine, ni assez contrainte : elle n'est pas si libertine, qu'ils permettent que le vice & le peché regne dans leur cœur & dans leurs actions; mais elle n'est pas si retenuë, que l'amour du plaisir & des divertissemens ne les possede & ne les domine. Ils ne suivent pas leur humeur autant que leur inclination naturelle les y pourroit porter; mais ils la suivent plus que la raison & la Loi de l'Evangile ne leur permet. Ils ne mépriſent pas les maximes de l'Evangile ; mais ils ne les estiment pas assez pour les observer: & voilà en quoi est le mal, le desordre, & ce qui est une cause suffisante de leur damnation.

Cette maniere de vie est proprement un partage entre Dieu & le monde.

L'Evangile nous declare ouvertement qu'on ne peut servir deux maîtres tout à la fois; pour nous faire entendre que l'amour des richesses est incompatible avec le service de Dieu: Cependant l'amour des richesses n'est qu'une des trois concupiscences qui composent le monde reprouvé: d'où l'on peut juger si cette vie molle & oisive, qui avec l'amour des richesses, comprend encore l'amour des plaisirs, de l'honneur, & de tout ce qui est agréable aux sens ; si cette vie, dis-je, peut s'accorder avec le service de Dieu! Que si vous me dites que dans cette maniere de vie, l'attachement n'est pas si déreglé qu'un homme passe pour un avare, pour un homme adonné à la débauche, pour un ambitieux qui n'aspire qu'aux grandeurs ; il sera donc justement du nombre de ceux qui veulent servir deux maîtres ; il donnera quelque chose à l'un, & la plus grande partie à l'autre. Or le service de Dieu ne peut souffrir ce partage ; il veut tout ou rien ; & si celui qui veut partager également entre lui & le monde, n'est plus de sa suite, ni du nombre de ses serviteurs, celui-là en sera-t-il, qui donnera si manifestement la préference au monde, comme l'on fait dans la vie molle, telle que nous l'avons dépeinte.

Cette mollesse est une marque de reprobation.

Les Peres & les Theologiens disent communément que cette delicatesse, & cette vie sensuelle est une marque de reprobation, parce qu'elle rend les Chrétiens incapables de rien souffrir de ce qui est necessaire pour arriver à la gloire, soit pour en prendre le chemin, & pour en avoir les dispositions, soit pour continuer, & perseverer dans la poursuite d'un si grand bien.

Le précepte de pratiquer la mortification oblige par une consequence necessaire à renoncer à la vie molle.

On ne peut douter qu'il n'y ait un précepte pour toutes sortes de personnes, de fuir tous les pechez, & de travailler à vaincre les vices, ausquels on se sent porté. Or s'il est vrai qu'une fin étant de précepte, les moyens le sont aussi, il est clair qu'il est de précepte de renoncer à cette vie molle & sensuelle, puis qu'il est certain par l'experience & par la raison même, que c'est le vrai moyen de se tenir dans les termes du devoir, & dans l'observance des autres préceptes. Sans ce moyen il est moralement impossible d'éviter tous les pechez, & de vaincre la pente que nous avons au mal. C'est donc un précepte de renoncer à la molleſſe, c'est un précepte confondu dans les autres préceptes, un commandement renfermé dans les autres commandemens : & si dans les choses même qui sont permises, vous ne vous retranchez, comment voulez-vous que les passions ne s'échappent & ne franchissent les bornes dans ce qui est défendu ?

Il faut raisonner sur cette matiere comme l'on fait des pechez veniels.

Il n'y a point de Theologien qui n'avouë après Saint Thomas, que quoi que les pechez veniels ne puissent pas damner un homme à quelque nombre qu'ils puissent arriver, cependant quiconque seroit dans cette disposition de les commettre tous, sans s'abstenir jamais d'aucun, en commettroit dès-lors un mortel, & seroit en état de damnation ; de même, (car il n'y a point de difference,) vû que l'un semble être compris dans l'autre; de même, dis-je, ceux qui sont dans la disposition de se permettre tous les plaisirs, & les divertissemens dont chacun n'arriveroit pas jusqu'au peché mortel, ne seroit pas en état de faire son salut : parce qu'encore que pour être sauvé ce soit assez de garder les commandemens, comme dit le Sauveur même : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*, & conſequemment qu'il semble dans la speculation, qu'on s'en puisse tenir à cette regle, cependant comme il est bien difficile de s'arrêter sur un pas si glissant, sans passer jamais de ce qui est permis, à ce qui est précisément défendu; un Chrétien, qui prétend se contenter de cela, est en évident danger de passer outre, & de ne pas s'acquitter des choses à quoi il est indispensablement obligé; il merite même dès-là, que Dieu l'abandonne, & lui refuse les graces puissantes dans les occasions delicates & dangereuses. *Matt. 19.*

D'où vient cette molleſſe, dans les Chrétiens, qui ont fait une profession solemnelle d'y renoncer.

Cette molleſſe consiſte dans une certaine disposition habituelle de ne pouvoir, c'est-à-dire, de ne vouloir rien souffrir pour Dieu, ni pour le salut de leurs ames, soit que cela vienne de l'amour déreglé qu'ils ont pour les interêts de leurs corps, dont ils sont naturellement idolâtres; soit qu'il procede du peu de sentiment qu'ils ont pour les choses spirituelles, ou pour les objets de la foi : soit encore que ce soit l'effet de l'horreur qu'ils conçoivent des mortifications & des penitences, non seulement par la delicateſſe de la nature corrompuë, mais encore par les fausses maximes du monde. De là vient qu'ils cherchent toutes sortes de prétextes pour se dispenser des rigoureuses obligations, qui sont attachées necessairement à la profession du Christianisme.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels ; & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Menaces du Fils de Dieu à ceux qui vivent dans la molleſſe.

APprenons à ceux qui vivent dans la molleſſe, & dans la douceur d'une vie mondaine sous un chef couronné d'épines, & accablé de douleur, à s'effrayer de la fausse paix, & de la dangereuse securité où ils vivent. Tremblons nous-mêmes de frayeur à la seule pensée de ces foudroyantes paroles dont Dieu semble menacer ceux, qui enyvrez de l'amour de la vie, cherchent avec tant de soin & tant d'ardeur, leur satisfaction dans la joüissance des biens qu'ils possedent, quand il leur dit d'un ton redoutable : Malheur à vous, qui avez votre consolation en ce monde : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* Malheur à vous, qui avez votre consolation en ce monde ; c'est-à-dire, qui vivez contens dans l'usage que vous faites de vos richesses ; Malheur à vous, qui êtes dans *Luc. 6.*

la joye, & dans les plaisirs. *Le Pere Rapin, dans le livre intitulé, la Vie des prédestinez dans la bienheureuse éternité.*

Les personnes du monde ont plus besoin de mortification que dans les cloîtres, bien loin d'avoir droit de vivre dans la mollesse.

Oüi, il en coûte plus de se sauver dans le monde à l'ame fidelle qu'aux Solitaires de se sauver dans leur retraite, & aux Religieux dans leur cloître : car il est bien plus difficile d'être retenu dans les dangers, humble dans les grandeurs, temperant dans les repas au milieu de la bonne chere, pauvre dans l'abondance, penitent dans les occasions de mollesse, & patient dans les pertes de biens & d'interêts ; & cependant si vous ne pratiquez point tout cela dans le monde, vous êtes perdus. Mon Dieu! si ces saintes austeritez sont necessaires dans les cloîtres, où les occasions sont plus rares, les graces plus fortes, les chûtes moins frequentes que dans le monde, où tout est plein de piéges, où tout est couvert d'écueils, où tout excite au mal, où tout seduit, où l'on ne peut se sauver qu'avec une attention toute singuliere ; quelle illusion! quelle erreur de croire que ces hommes éloignez de tout danger, de toute occasion, ayent plus besoin de mortifications & d'austeritez, que les mondains qui sont exposez à toutes sortes de perils? & qu'il doive vous en moins coûter dans le monde, où la qualité vous engage à des occasions dangereuses, où la multitude des perils vous rend la voye du salut plus difficile, où par consequent la garde des sens doit être plus continuelle, les mortifications plus indispensables, la fuite de l'oisiveté, des plaisirs & des divertissemens mondains d'une plus étroite obligation. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

La vie molle des personnes qui veulent passer pour gens de bien,

L'on se prévient volontiers dans le monde sur les vertus naturelles qui peuvent rendre agréable le commerce qu'on y a à entretenir, & d'ordinaire on y fait peu d'attention à la pieté chrétienne qui est le fondement, l'appui, & l'ornement de toute vertu veritable. Cette prévention est une assez forte preuve du déreglement des mondains. Ils sont bienaises d'estimer une espece de probité qui laisse une grande liberté à leurs passions, qui ne les engage point à cette vigilance, à cette violence severe, que l'Evangile prescrit. Par là ils adoucissent les peines interieures qui accompagnent une vie voluptueuse, & vivent avec moins de crainte au gré de leurs inclinations. Comme il n'est pas possible de franchir sans repugnance les obstacles que l'horreur du vice oppose à la licence, ils se flatent de n'être pas licentieux, tant qu'ils peuvent s'attribuer une apparence de regularité. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

On ne peut se resoudre à embrasser la voye étroite, & on partage entre Dieu & le monde,

En évitant la voye large des pecheurs, il faut prendre garde de tomber dans la voye douce & molle de l'amour propre, comme les sensuels ; c'est ainsi que pour passer à un égarement plus delicat & plus dangereux, on revient des égaremens grossiers où l'on n'ose passer toute sa vie ; après avoir quelque temps obéï au monde, on se lasse de le servir ; il en revient de certains dégoûts qui nous en détachent après l'avoir agréablement goûté. On s'est fatigué de courir après la fortune, & quand on y est une fois arrivé, trouvant que les dangers y sont plus grands que les plaisirs, on prend enfin le parti de chercher Dieu, plus facile à servir que le monde ; mais pour cela, entrons-nous dans les voyes étroites de l'Evangile? Non sans doute ; nous concevons qu'il est plus avantageux, & même plus juste de servir Dieu que le monde; mais nous ne pouvons nous resoudre à marcher par la voye étroite qu'il a lui-même marquée, & à porter la croix qu'il a portée. Ainsi on se retranche à la voye douce de l'amour propre. On veut aimer Dieu sans se haïr soi-même, satisfaire à sa religion sans se faire violence ; donner quelque chose à la grace, & ne rien refuser à la cupidité ; embrasser la penitence, & ne rien moderer de sa sensualité. Cet accommodement de Dieu avec le monde éloigne des excés monstrueux ; mais il est incapable de cette gênante reserve qu'il faut avoir : ennemi des plaisirs grossiers; mais bien éloigné de rien rabattre de ces secrets commerces, & de ces plaisirs favoris: bien resolu de ne pas perdre le ciel, mais y voulant aller par un chemin doux & agreable. *Sermon manuscrit.*

La vie molle est criminelle.

Quand vos actions prises chacune en particulier seroient innocentes, je dis qu'elles ne le sont plus, lorsqu'on les prend toutes ensemble, & qu'un si long tissu de plaisirs est necessairement criminel. S'il ne vous est pas défendu de prendre de temps en temps quelque recreation d'esprit, vous est-il permis de passer tout le temps de votre vie dans des divertissemens continuels? Est-ce pour cela que Dieu vous a mis au monde? Falloit-il que le Fils de Dieu se fît homme, qu'il se fît pauvre, qu'il vêcût si long-temps sur la terre, dans l'obscurité, dans le travail, dans les persecutions, qu'il endurât la mort de la croix pour vous meriter la grace de joüer, de vous divertir, de chercher tous les jours de nouveaux plaisirs, & de ne vous refuser aucun de ceux que vous ne croyez pas absolument défendus? Il est vrai que Dieu qui connoît notre foiblesse, & qui sçait que nous ne pouvons pas toûjours avoir l'esprit appliqué à l'oraison & aux affaires, nous permet quelques divertissemens; mais permet-il de faire de nos divertissemens toute notre occupation? nous permet-il d'en faire notre fin? & s'il ne le permet pas, pouvez-vous vous le permettre? *Le Pere le Valois, Lettre quatriéme de celles qui sont pour inviter à la Retraite.*

Qui sont ceux dont on entend parler, quand on parle de la vie molle.

Quand je vous dis que le plaisir est toûjours dangereux, & que nous sommes toûjours dans l'obligation de l'éviter, je n'entens pas seulement parler de ces voluptez honteuses que la raison desavoüe, que la loi condamne, & que tous les gens reglez ont en horreur; ce n'est pas seulement l'emportement d'une débauche outrée, & poussée jusqu'à l'incontinence, que je prétens censurer, je perdrois ici un vain discours à invectiver contre ces sortes de libertins livrez sans mesure aux plus infames voluptez. Comme le cœur de ces scelerats est pour l'ordinaire endurci, les remedes les plus forts, ne le sont pas assez pour eux... Les personnes que je veux intimider ici, & les éloigner du plaisir, ce sont des personnes timorées d'ailleurs, que le siécle même revere, qui s'applaudissent peut-être en secret de leur regularité, qui vivent dans une securité parfaite au milieu de l'abondance, & des delices de la vie : & les plaisirs que je veux leur interdire, sont des divertissemens ordinaires dans le siécle ; des plaisirs d'usage, si j'ose m'exprimer ainsi, reçus dans le commerce des honnêtes gens ; je dis que tout permis qu'ils soient, tout consacrez qu'ils soient par la coûtume, ils sont toûjours dangereux, parce que la vie que l'on passe dans ces sortes de plaisirs, est une source, une occasion, & une

amorce

amorce de peché. *Sermon manuscrit.*

Peinture de la vie molle & oisive.

Le jeu, la promenade, les compagnies agréables, sont les occupations ordinaires des gens du monde. Toute leur vie se passe dans une inutilité, & même dans une negligence, qui toute innocente qu'elle puisse être, ne peut qu'elle ne soit criminelle devant Dieu; parce qu'ils se font une occupation d'oisiveté, & de plaisir d'une vie, qui ne devroit être qu'une épreuve continuelle à leur vertu, & qu'un combat sans relâche, pour meriter cette couronne qui ne se donne qu'aux victorieux. Ce peu d'attention qu'ils ont à leur salut, fait glisser dans l'usage des choses les plus saintes un esprit de tiédeur, qui rend leurs œuvres tout-à-fait steriles pour le ciel, & ils se perdent par l'indifference qu'ils ont de se sauver. *Le Pere Rapin, livre de l'Importance du salut.*

La plûpart des personnes du monde ne peuvent souffrir qu'on leur fasse voir le danger qu'il y a de mener cette sorte de vie.

La plûpart des hommes souffrent volontiers que l'on invective contre les vices les plus grossiers, contre l'avarice, l'usure, la médisance, & d'autres semblables: Mais si nous venons à toucher certaine vie molle & oisive, telle que mene aujourd'hui cet assemblage de gens qui composent ce qui s'appelle le monde; si nous entrons dans le détail des occupations dont elle est tissuë; si nous décidons sur les jeux qui s'y joüent, sur les commerces qui s'y lient, sur les conversations qui s'y font, sur les divertissemens qu'on y prend; si nous examinons tout cela au poids du sanctuaire; si nous disons ce qui nous en semble, selon les regles de l'Evangile & de la Morale Chrétienne; si nous prononçons que ce jeu, où l'on perd tant de temps & tant d'argent, est un grand peché contre l'amour qu'on doit avoir pour sa famille, & contre l'obligation d'aider les pauvres; si nous disons que certaines assiduitez que souffrent si aisément les femmes sont des scandales pour le public, & des écueils pour leur pudeur; si nous traitons avec Tertullien, leurs vaines parures d'homicides, & d'empoisonnement des ames, que de revoltes contre nous! *Le Pere d'Orleans, Sermon de la Verité.*

Les femmes sont plus sujettes que les hommes à mener une vie molle.

Combien ont à craindre sur ce chapitre tant de femmes de qualité, qui vivent dans une inutilité pitoyable, ausquelles une probité toute payenne, jointe à un naturel heureux, & à une bonne éducation, tient lieu de vertu; qu'une fierté naturelle défend du desordre; qui se croyent fort bonnes, parce qu'elles ne paroissent pas aux yeux du monde fort criminelles; qui se flatent même d'une vertu fort distinguée, parce qu'elles ont beaucoup d'honneur, & peu de vices, au moins de ces vices grossiers ou éclatans qui décrient les gens: mais qui menent une vie molle, oisive & inutile, sans s'adonner jamais aux œuvres de misericorde & de penitence, ni à l'acquisition, & à la pratique des vertus chrétiennes, quoi qu'il soit de la foi que sans l'une & l'autre, il n'y a point de salut à esperer. *Le Pere Bourdaloue, dans les Sermons imprimez sous son nom.*

Cette vie molle & sensuelle est opposée à la vie de Jesus-Christ.

On ne considere pas, dit Saint Paulin, que par la grace du Sacrement de Baptême, les Chrétiens ont été ensevelis avec Jesus-Christ; qu'ils ont promis d'embrasser la croix, de n'être plus vivans à eux-mêmes, ni au monde, mais de faire vivre Jesus-Christ en eux... On ne considere pas que la vie chrétienne doit être non seulement une imitation, mais une continuation de la vie de Jesus-Christ; puisque c'est son esprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes sentimens qu'il a imprimez dans le cœur de Jesus-Christ. Si on regardoit la vie chrétienne par cette vûë, on connoîtroit aussi-tôt combien la vie molle y est opposée; il ne faudroit point de raisons pour en convaincre ceux qui seroient persuadez de ces veritez capitales de notre Religion. *Pris d'un traité de la Comedie.*

Elle est contraire à la vie penitente & mortifiée que doit mener un Chrétien.

En quoi consiste la vie mortifiée qu'un Chrétien est obligé de mener? C'est à mortifier les œuvres de la chair par l'esprit; à se separer de certaines compagnies dont la familiarité est tres-dangereuse, par l'experience même qu'on en a faite; à renoncer interieurement aux pompes du monde; à s'éloigner des occasions prochaines du peché; à mener une vie penitente, pour satisfaire à ceux qu'on a commis; à affoiblir peu-à-peu ses passions, en leur refusant ce qui pourroit les enflammer; à ne prendre jamais de divertissemens trop mondains, ou criminels en quelque temps, & pour quelque raison que ce soit; à se priver quelquefois par vertu de ceux qui peuvent être innocens d'eux-mêmes; mais qui ne voit que la vie molle est opposée à toutes ces maximes & à toutes ces pratiques? *Pris des Discours Moraux.*

Sentiment de Saint Bernard sur la vie molle.

Saint Bernard, l. 1. de la Consideration, dit que cette vie molle & sensuelle jette l'homme dans une insensibilité, & dans un endurcissement comme necessaire, & il n'y a rien de plus à craindre que ce funeste état... Par quels degrez descend-on dans cet abîme de corruption & de dureté? On y descend souvent par une vie molle & sensuelle, dit ce Saint: pourquoi? parce qu'une ame en cet état devient toute charnelle, & toute animale: il y a une stupidité & une insensibilité interieure qui est presque inseparable d'un habituel attachement au plaisir. *Les mêmes.*

Ce qu'on combat en alleguant la vie molle.

Je n'en veux aujourd'hui proprement, ni aux conversations, ni aux compagnies, ni aux jeux, ni aux plaisirs, ni aux divertissemens; mais il faut examiner si une vie composée de tout cela, peut être justement appellée innocente; & si ce prétexte d'innocence lui est bien appliqué: Je maintiens moi, que c'est une vie de damnation. Voici une parole du Concile de Trente laquelle me fait trembler: *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia.* Et lorsqu'on ne voit pas le danger qu'il y a dans cette vie molle, c'est ce charme malheureux qui aveugle le monde: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum*; c'est-à-dire, qu'il y a un certain charme qui nous aveugle, & qui nous ébloüit si bien, que nous ne voyons pas la grandeur des biens de l'autre vie, & le danger qui est caché sous l'apparence des biens de celle-ci: & je ne puis pas bien m'expliquer, si je ne m'explique par cette parole du Prophete Isaïe: *Spiritus vertiginis.* C'est un tournoyement, & un embroüillement perpetuel. Ce plaisir & cette promenade, cette assemblée, & ce petit divertissement; dormir, se lever, se parer, manger; tous ces cercles, aller de l'un à l'autre, & quand on a reçu des visites le matin, en rendre l'après-dînée, &c. *Impii in circuitu ambulant. Sermon manuscrit.*

Sapient. 4.

Isaïa 12.

Psal. 11.

Cette vie molle n'est pas une vie chrétienne.

Il faut avoüer, Messieurs, que nous avons une idée bien basse du Christianisme. Hé quoi? un Dieu se sera anéanti; un Dieu aura versé tout son sang, & sera mort sur une croix; il aura institué tant de Sacremens; il aura

fait tant de miracles pour établir une Religion, & toute cette Religion, ce fruit de tant de travaux & de tant de prodiges, se reduira à recevoir quelques goutes d'eau à notre naissance; après quoi, on pourra si l'on veut passer sa vie à rêver sur des cartes, à manier des dez, à cajoller dans les ruelles. Vous me demandez qui sera sauvé, si pour être sauvé il faut renoncer aux divertissemens du monde, & embrasser le travail & la pratique des bonnes œuvres. Et moi, je vous demande, si cela n'est pas necessaire, qui est-ce qui ne sera point sauvé? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il si fort exageré le petit nombre des Elûs, si on peut aller au ciel en jouant & en se divertissant? *Le Pere de la Colombiere.*

C vaine esperance de croire pouvoir se sauver en cette sorte de vie. *Ad Phil.* 3.

Saint Paul proteste qu'il est prêt de perdre toutes choses, & qu'il n'estime que comme de la bouë ce qu'il y a de plus grand, afin de gagner Jesus-Christ: *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* Et aujourd'hui, par un sentiment tout opposé, on espere & on se flate de pouvoir le gagner en menant une vie molle & immortifiée; & en un mot, on vit dans cette pernicieuse erreur, qu'on peut être Chrétien & se sauver, en goûtant les douceurs de la vie, en contentant ses desirs, en travaillant à s'élever, & à s'enrichir, & donnant à sa cupidité presque toute l'étenduë qu'elle peut avoir. On se flate de pouvoir être Chrétien sans se dépoüiller de ce que l'on a, sans venir à ce renoncement de cœur que Jesus-Christ & tous les Peres ont regardé comme indispensablement necessaire à la sainteté de notre vocation: car voilà le rafinement de la devotion chimerique de ce temps; on veut avoir la gloire du Christianisme, & on ne veut pas en avoir la peine; on veut s'en faire un honneur, pour étouffer les remords de sa conscience, & on ne veut pas en porter le joug, comme étant trop rude & trop incommode. *Le Pere Bourdaloue, dans les Sermons imprimez sous son nom.*

Un Chrétien est obligé de mener une vie mortifiée, & non pas de mener une vie molle.

C'est une chose honteuse à un Chrétien de vivre dans la mollesse & la bonne chere; il est obligé de retrancher de sa table, tout ce que la bienséance lui permet, & de se retrancher lui-même dans l'usage de ces mêmes choses tout ce qu'il peut, non seulement selon les loix de la sobrieté, mais selon celles de la penitence: car c'est une grande illusion que de s'imaginer qu'il y ait des personnes dans le monde qui soient obligées par leur état, de vivre dans les delices, & de se dispenser des loix de la penitence. Il n'y a rien si aisé que de se desabuser de cette erreur, non seulement par les maximes du Christianisme, qui n'en dispensent personne; mais aussi par l'exemple d'une infinité de Princes & de Rois, qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des austeritez. *Essais de Morale, Tome cinquiéme.*

Le nombre de ceux qui menent une vie molle & sensuelle est tres-grand.

Quelque grand que soit le nombre de ces mondains libertins, il peut paroître mediocre en comparaison de ceux, qui sous l'apparence d'une vie reguliere, menent en effet une vie tres-sensuelle, ne refusant rien à leurs inclinations. Honnêtes gens selon le monde, & qui même font profession de probité; mais dont toute l'occupation n'est qu'une oisiveté continuelle, ou un soin empressé pour tout ce que recherche l'ambition & l'interêt; personnes enfin qu'une conduite contraire aux maximes de l'Evangile met dans un danger d'autant plus grand, qu'ils se croyent en sûreté de conscience. *Discours Moraux, Tome 6.*

Cette vie molle est propre des Grands & des personnes riches.

On ne fait aucun scrupule de prendre telle part au monde que l'on veut, sans avoir égard ni aux regles de l'Evangile, ni à sa propre foiblesse. Les riches sur-tout, les Grands, & ceux qui sont à la Cour, se persuadent que toutes les commoditez, & tous les divertissemens du siécle leur appartiennent: Que leur condition leur permet de mener une vie molle, oisive & voluptueuse; de satisfaire leurs sens & leurs desirs, de se mettre à leur aise, autant qu'ils peuvent. De là vient qu'ils se dispensent de tous les exercices de pieté & de religion qui les incommodent. Ils mettent ordre qu'on ne leur parle de rien qui trouble leur repos: ils cherchent des gens qui ne pensent qu'à les flater, & qui tâchent de leur faire goûter toutes les douceurs de la vie. Pour ce qui est des mortifications chrétiennes, de se priver quelquefois des plaisirs qui leur sont permis, de pratiquer la retraite, la priere, & les bonnes œuvres qui sont propres de leur état, & de leur condition, on ne leur en parle point, & on ne leur propose qu'une devotion, qui est si complaisante, qu'elle s'accorde toûjours avec leurs desirs. Ils comptent pour beaucoup de ce qu'ils ne font point de violences, & qu'ils ne commettent point d'injustices criantes, comme si la vie chrétienne ne consistoit qu'à ne faire point de mal, sans se mettre en peine de faire du bien. *Auteur anonyme.*

Ce que les personnes du monde doivent faire pour y vivre chrétiennement.

Si les personnes du monde veulent vivre chrétiennement, elles doivent chercher dans le monde même la voye étroite, hors de laquelle il n'y a point de salut; & esperer que Dieu leur fera la grace de la rencontrer, pourvû qu'elles gemissent de ce qui fait la joye des autres, & que regardant les vanitez & les divertissemens des mondains, avec les yeux de la foi, ils n'en conçoivent que du mépris & de l'aversion. Il faut qu'ils se rendent solitaires au milieu du monde, comme ils le seront en effet, quand ils vivront autrement que les gens du monde, & qu'ils auront des pensées, des exercices & des desseins qui y seront opposez; quand ils s'appliqueront au travail, pendant que les autres sont dans l'oisiveté; quand ils combattront leurs passions que les autres cherchent à contenter; quand ils s'appliqueront à prier, à entretenir & à écouter Dieu, pendant que les autres passent leur temps en des conversations de flaterie & de médisance; enfin quand ils feront leur possible pour ne prendre aucune part aux déreglemens du siécle. Mais qu'ils ne prétendent pas se partager entre Dieu & le monde, & prendre de l'un & de l'autre ce qu'il y aura de commode & de conforme à leur humeur; car c'est proprement ce qu'on appelle une vie molle, & un espece de Christianisme radouci. *Le même.*

Plusieurs s'abusent en voulant embrasser la voye étroite.

Je sçai qu'en regardant notre siécle par un certain endroit de reforme, de severité, de maximes étroites, dont bien des gens font aujourd'hui une profession éclatante, on trouve de quoi se consoler du relâchement des mondains; mais je ne sçai si penetrant le fond des cœurs, de ceux qui semblent être entrez plus avant dans cet esprit de severité, on trouveroit ce qu'on s'est figuré, quand on en juge par les dehors; car on voit un mélange si monstrueux de severité & de relâchement dans la conduite de bien des gens, qui veulent passer pour severes, que pour peu qu'on les examine, on trouve qu'ils ne sont rien moins

que

que ce qu'ils affectent le plus de paroître. Telle voye est étroite pour le corps, qui est fort large pour le cœur; telle resserre les sentimens, qui relâche beaucoup les mœurs; & il arrive assez souvent par un artifice subtil de la convoitise & de l'amour propre, qu'on n'étrécit la voye d'un côté, que pour l'élargir davantage de l'autre; qu'on ne la resserre avec excés du côté où n'est pas le panchant, que pour l'élargir sans mesure du côté où le panchant est. *Le Pere d'Orleans, Sermon sur la severité de l'Evangile.*

Combien cette vie molle est douce en apparence, mais dangereuse en effet.

Il n'est rien de plus doux en apparence que la vie molle des gens du siécle; un esprit exempt des moindres soins; un corps qui a toutes ses aises & toutes ses commoditez; une suite de plaisirs differens qui se succedent les uns aux autres; une agitation agréable, qui divertissant l'esprit sans l'occuper, le dérobe aux reflexions importantes; une vie de spectacles, de festins, de promenades, de conversations, rien de plus doux, si l'on n'en considere que les dehors. Cependant toute cette apparence de bonheur disparoît quand on considere le danger qu'il y a pour le salut; que cette vie est opposée aux maximes de l'Evangile; à la vie de Jesus-Christ, qui s'est passée toute entiere dans les douleurs & dans les souffrances; à la voye qui conduit au ciel, qui ne s'emporte que par la violence qu'on se fait à soi-même, & où l'on n'arrive que par les croix & par les souffrances. *Auteur anonyme.*

La vie d'un Chrétien doit être conforme à celle de Jesus-Christ, & par consequent éloignée de la mollesse.

Un Chrétien, qui par son état, est le membre d'un Chef crucifié, est quelque chose de difforme & de monstrueux dans le corps de Jesus-Christ, s'il ne porte sur lui les caracteres, & comme parle Saint Paul, les stigmates de son Sauveur. Or quel rapport y a-t-il entre une tête couronnée d'épines, & des membres couverts de fleurs? entre la vie de JESUS-CHRIST, *qui a été dans les travaux dés son enfance*, & la vie de ces Chrétiens, qui n'est qu'un enchaînement de plaisirs? Peut-on combattre plus ouvertement cette décision terrible du Concile de Trente, qui nous assure que toute la vie d'un Chrétien ne doit être qu'une continuelle penitence: *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia.* C'est ainsi que parle ce Concile general, qui doit être une regle infaillible de nos mœurs, aussi-bien que de notre créance. Il ne dit pas la vie d'un Religieux, mais la vie d'un Chrétien; il n'excepte, ni âge, ni condition, ni sexe, & il enveloppe tous les hommes dans cette obligation indispensable de porter sa croix, qu'il appelle une continuelle penitence: *Perpetua debet esse pœnitentia.* Cette vie molle & commode des gens du monde n'est donc pas la vie d'un Chrétien, puisqu'elle est si éloignée de la penitence qui en est inseparable. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Dans cette vie molle on ne travaille point à se sanctifier.

Notre sanctification est l'ouvrage de Dieu & le nôtre, dit Saint Augustin: *Hoc opus suum esse voluit & nostrum.* Elle est l'ouvrage de Dieu qui nous appelle, & le nôtre quand nous le suivons: *Suum vocando, & nostrum sequendo.* Or cette vie, que les gens du monde appellent une vie innocente, nous rend sourds à la voix de Dieu, ou nous empêche de la suivre; il n'en faut pas davantage pour nous faire voir combien elle est criminelle. En effet, se peut-il faire que des personnes qui sont toûjours dans les plaisirs, toûjours distraits, & toûjours occupez par tant de choses agréables, de compagnies, de conversations, que Dieu ne veut pas, & où par consequent il n'est pas obligé de suppléer à l'attention de leur esprit par l'abondance de ses lumieres: Se peut-il faire, dis-je, que ces sortes de personnes se puissent seulement appliquer à considerer, & à mediter les veritez de la Religion, que la grace leur met devant les yeux? Or s'ils ne joignent pas leurs reflexions aux illuminations interieures que Dieu leur donne, comment en profiteront-ils? Et s'ils ne profitent pas des graces de Dieu, il est impossible qu'ils fassent leur salut. *Les mêmes.*

Cette vie molle ne peut être innocente.

La vie inutile & sterile en bonnes œuvres ne peut pas être innocente, puis qu'on ne peut pas nommer de la sorte une vie qui ne sauve pas celui qui la mene; mais qui le damne, puisqu'il n'y a point de milieu entre le salut & la damnation. Celui qui ne recueille pas avec moi, dissipe; & celui qui n'est pas pour moi, est contre moi, dit Jesus-Christ, pour nous apprendre qu'il reprouve ces Chrétiens neutres & équivoques, qui semblent n'être d'aucun parti. Dieu voyant le cœur du Chrétien partagé entre lui & le demon, sort de ce cœur divisé, dit Saint Augustin, & abandonne au demon cette part dont il sembloit être le maître. Vous faites beaucoup de mal, dès que vous ne faites pas le bien que Dieu demande de vous. Toutes les ômissions de votre negligence sont des infidelitez à sa grace... Non seulement la vie douce & commode des gens du monde, n'est pas innocente; mais à l'examiner serieusement dans les principes de la saine morale, cette vie est toute criminelle, & pour ainsi dire, une continuation de pechez & de desordres, parce qu'on passe d'un plaisir à un autre, d'une passion à une autre passion. *Les mêmes.* *Luc 11. Matt. 12.*

Autre peinture de ceux qui menent une vie molle.

Il y a une espece de Chrétiens qui sont regardez dans le monde sur le pied d'honnêtes gens; qui ne sont ni du nombre des libertins & des grands pecheurs, ni de ceux qui font profession d'être des Chrétiens reguliers, appliquez aux bonnes œuvres, & à tous les devoirs de leur Religion: mais qui affectent le milieu entre ces deux manieres de vie. Ils ne sont pas sujets aux vices grossiers, ils ont horreur des crimes qui decrient les gens; mais d'ailleurs qui sont de toutes les parties de plaisirs & de divertissemens; qui ne manquent à rien de ce qui s'appelle devoirs du monde; mais qui se contentent de pratiquer par bienséance ce qu'il y a de plus essentiel dans ceux du Christianisme. Ils sçavent assez ce qu'il faut faire, mais ils ont plus de soin de plaire au monde qu'à Dieu; ils pratiquent la Loi du Seigneur, mais non pas dans toute son étenduë, ni dans toute sa perfection; fideles à certains devoirs, mais se dispensant aisément des autres; nulle violence sur eux-mêmes, nul soin de dompter leurs passions, nulle faim, nulle soif de la justice, nul progrés, nul avancement dans la vertu; mais une recherche continuelle de leurs aises, de leurs commoditez, & de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Voilà la vie de ces honnêtes gens selon le monde; mais qui est criminelle devant Dieu, pour bien des raisons. *Sermon manuscrit.*

Comme la vie molle n'est pas une vie chrétienne.

Le Christianisme nous prescrit en general deux loix qui doivent être la regle de la vie & de toute la conduite d'un Chrétien. La premiere est que nous ne pouvons aimer le monde, ni rien de ce qu'il y a au monde. Ce sont

deux loix qui n'en font qu'une, que la grace met toûjours devant les yeux des Chrétiens, dans le commerce qu'ils ont neceſſité d'avoir avec le monde. Servons-nous de ces deux regles pour les appliquer aux actions, aux pratiques, & aux coûtumes de ceux qui menent une vie molle, tels que ſont ordinairement les Grands & les riches du ſiécle. Cette vie ne paroît criminelle quaſi à perſonne, parce qu'elle eſt exempte des grands crimes, & qu'elle n'eſt pas ſoüillée d'adulteres, ni même de ces intemperances honteuſes, & brutales que commettent les grands pecheurs. Mais jugeons ſi elle eſt criminelle en effet, par ces deux regles. Examinons ſi dans cette vie, qu'on appelle molle, le cœur eſt détaché des choſes temporelles, & plein d'amour pour les éternelles. Ceux qui ſont les moins ennemis de cette vie, & qui même lui ſont les plus favorables, ne nient pas qu'elle n'aime les plaiſirs, qu'elle ne les recherche, qu'elle ne conſume beaucoup de bien pour les entretenir, qu'elle ne ſe divertiſſe toûjours, & qu'elle ne travaille à éloigner tout ce qui peut troubler ſa paix & ſon repos; & ainſi ils ne peuvent nier qu'elle eſt oppoſée à la vie de la croix, qui eſt celle des Chrétiens. Voilà en general ce que c'eſt que la vie molle; mais jugeons de la verité de cette vie par ces regles: de n'aimer rien des choſes du monde, & de détourner ſon cœur des choſes temporelles, & nous verrons que n'étant qu'un amour du monde, elle ne peut être chrétienne, & qu'elle n'a nulle part au renoncement de nous-mêmes, & nulle marque que tout notre cœur eſt tourné vers les choſes éternelles. *Monſieur Sarrazin, Tome 2. de ſon Avent, Sermon du renoncement de ſoi-même.*

La vie molle eſt un partage entre Dieu & le monde.

Une des plus dangereuſes, & cependant des plus ordinaires illuſions du ſiécle, eſt celle de la plûpart des Chrétiens, qui conſervent encore au dehors quelques ſentimens de religion, croyant pour ne point tomber dans un entier relâchement, pouvoir compoſer avec Dieu, en lui donnant une ſimple preference de ſuperiorité, & d'eſtime dans leur eſprit au-deſſus du monde, ſervir en même temps ces deux maîtres. Prévenus de cette fatale erreur, ils ſe font une morale au goût de leurs paſſions: ils ne veulent pas entierement quitter le ſervice de Dieu; mais ils ne veulent pas auſſi abandonner tout-à-fait le ſervice du monde. Ils frequentent les Sacremens: ils font des prieres & des aumônes; mais ils conſervent toûjours un ſecret attachement aux créatures, & s'abandonnent ſans ſcrupule à tous les objets, vers leſquels leurs affections déreglées ſe portent. Reſiſtent-ils à une tentation, ils ſuccombent à une autre; mépriſent-ils le monde par un certain endroit qui ne flate pas leur cupidité, ils croyent, pour ſe dédommager de ce prétendu mépris, pouvoir l'aimer en d'autres choſes. Penitens, mais ſans ſe faire violence; devots, mais ſans renoncer à leur amour propre; temperans par bienſéance; honnêtes par devoir; zelez par vanité; tantôt devots, tantôt mondains par une alternative de vices & de vertus, & par un mêlange de bonnes & de mauvaiſes inclinations. *Pris des Diſcours Moraux, Tome 8.*

Dans cette vie molle, on ne peut compter ſur la fidelité d'un Chrétien.

On ne peut pas s'aſſurer beaucoup ſur la fidelité de ceux qui ſe ménagent avec Dieu; qui ſe donnent à lui de telle ſorte, qu'ils ne rompent pas entierement avec ſes plus mortels ennemis; qui ſe declarent foiblement pour la pieté; qui ſemblent laiſſer derriere eux un paſſage toûjours ouvert pour retourner au monde quand il leur plaira; qui ſe reſervent encore quelque attache, & qui n'ôtent pas au demon toute l'eſperance qu'il pourroit avoir d'y pouvoir jamais rentrer. Or n'eſt-ce pas là l'état de ceux qui menent une vie commode, après en avoir mené une déreglée; qui tiennent encore au monde, qu'ils ont fait ſemblant de quitter, & qui croyent que c'eſt aſſez d'être à Dieu à demi, après avoir été au monde tout entiers. Ce n'eſt pas, je l'avouë, retourner à leurs premiers deſordres, mais c'eſt en conſerver une partie: ce n'eſt pas commettre les mêmes pechez, c'eſt en commettre de moindres, en retenant la même affection qu'on y avoit, ayant honte de les commettre comme on faiſoit auparavant. *Auteur anonyme.*

Dieu ne peut ſouffrir de partage entre lui & le monde.

Dieu ne veut point de ces genres neutres; une ame froide lui déplaît moins qu'une ame tiéde; un ennemi declaré, qu'un lâche & foible ami; il ne veut point de tréve; il veut ou la paix ou la guerre; les gens qui veulent ſe ménager avec deux Grands qui ſont mal enſemble, ſe broüillent ſouvent avec tous les deux. Quand on veut contenter Dieu & le monde, on ne contente ordinairement ni l'un ni l'autre; les devoirs qu'il leur faut rendre, ſont ſi incompatibles, qu'on ne peut remplir les uns ſans manquer aux autres. *Pere Nepveu, troiſiéme Tome de ſes Reflexions Chrétiennes.*

On ſuit le chemin de perdition en embraſſant la vie molle.

C'eſt le mauvais ſervice que nous rend notre amour propre, de nous faire tellement marcher dans ce chemin de perdition, que nous ne penſons pas y être en menant une vie molle & oiſive, & nous ne voulons pas même nous arrêter à y penſer. Ce n'eſt pas que nous ne connoiſſions aſſez que nous ſommes imparfaits en cet état de vie, que nous avons des paſſions, des vices, des imperfections; mais c'eſt que comme il y a dans le monde des vices plus énormes, que nous ne voudrions pas ſouffrir en notre conſcience, & des perſonnes plus vicieuſes, que nous ne voudrions pas ſuivre dans leur libertinage, nous nous perſuadons que ce ſont ſeulement ces libertins qui prennent ce grand chemin, & parce que nous ne prenons pas la même route qu'eux, ou parce que nous ne courons pas ſi vite dans le précipice, nous croyons que nous n'y allons pas. *Le Pere Haineuve, dans la Préface du livre intitulé, le Grand Chemin qui perd le monde.*

C'eſt une erreur de s'imaginer que nous ne ſommes pas dans la voye large, que de mener une vie molle.

C'eſt une erreur tres-dangereuſe, de croire qu'en menant cette vie molle & oiſive, on n'eſt pas dans la voye large qui mene à la mort: car c'eſt autant que dire qu'on ne peut pas être méchant ni vicieux, ſi l'on ne donne dans les excés du vice; & que ce n'eſt pas aller à ſa perte que d'y aller lentement & pas à pas. Si nous interrogions notre conſcience, nous reconnoîtrions que comme en menant cette ſorte de vie, nous ne marchons pas dans le chemin étroit, où Notre Seigneur nous invite d'entrer, comme nous ne voulons pas confeſſer que nous ſoyons dans le chemin le plus large: nous accorderions auſſi volontiers que nous ne ſommes pas du nombre de ceux qui vivent dans les croix & dans les auſteritez qui ſont ce chemin & cette porte étroite, comme nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous reproche que nous vivons en libertins. D'où il s'enſuit que nous nous imaginons qu'il y a un troiſiéme chemin, dont

Jeſus-

Jesus-Christ n'a point fait mention, & que c'est dans ce chemin que nous pouvons sûrement marcher, sans nous donner trop de peine en ce monde pour arriver au ciel. *Le même.*

D'où vient la source de cette erreur dans la plûpart des hommes.

Peut-être n'avons-nous jamais pensé à ce troisiéme chemin dont nous venons de parler; mais c'est qu'en effet nous aimons naturellement la vie douce & oisive, à joüir de toutes les commoditez, à avoir toutes nos aises, sans souffrir beaucoup de peine ou de contradiction; & dans cette situation d'esprit, si nous étions obligez de répondre en laquelle des deux voyes nous voulons marcher, nous dirions que nous ne voulons ni l'une ni l'autre: nous ne voulons pas la voye étroite, car nous craignons la peine & la contrainte; nous ne voulons pas aussi la plus large, car nous craignons notre perte & notre reprobation, à laquelle elle aboutit. Que voulons-nous donc? où prétendons-nous marcher? comment prétendons-nous vivre? Si nous osions ouvrir notre cœur, il faudroit faire ce sincere aveu, que nous cherchons un moyen de joüir des plaisirs de cette vie, sans crainte de nous perdre pour l'éternité, & qui nous conduise au bonheur éternel, sans nous faire souffrir toutes les peines, & tous les travaux qu'il faut endurer pour l'acquerir. Voilà ce que nous cherchons, & ce que nous prétendons; mais où est ce moyen? où est ce chemin assuré? où se trouve-t-il en ce monde? Ce ne peut être aucun des deux dont parle l'Evangile, puisque l'un ne se trouve que dans les peines & dans les croix que nous fuyons, & que l'autre aboutit à la perdition que nous craignons & que nous ne voulons pas. Il faut donc en imaginer un troisiéme qui ne fut & qui ne sera jamais; qui ne soit ni penible pour cette vie, ni dangereux pour l'autre: & c'est cette vie douce, commode, qui n'ait rien des deux autres, que ce qui est capable de nous contenter. *Le même.*

Aucun de ceux qui embrassent ce genre de vie, ne prétend se damner; mais ils ne laissent pas de le faire.

Il n'y a pas un de ceux qui menent cette vie molle & oisive, qui ne proteste qu'il ne veut pas se perdre, & que c'est pour cela qu'il ne donne pas dans ces débauches outrées, & qu'il ne se livre pas aux vices, où son panchant le porteroit; il se sçait même bon gré, par cette espece d'accommodement entre Dieu & le monde, de se voir distingué de ces ennemis declarez de Dieu, & de toute vertu, lesquels, comme parle l'Apôtre, ne posséderont jamais le royaume des Cieux. Il est néanmoins évident, comme nous l'avons fait voir, que ces personnes se damnent sans le sçavoir, & qu'ils sont dans l'illusion. Mais vous, mon cher Auditeur, ne vous trompez-vous point comme eux, nonobstant la bonne volonté qu'il semble que vous ayez de vous sauver? Ceux-là se perdent, parce qu'ils sont dans l'illusion, ne pouvant se persuader que la vie qu'ils menent les conduise à la mort; & vous, qui êtes dans le même sentiment, pour ne pas dire dans la même illusion, qui vivez comme eux, & qui ne croyez pas, non plus qu'eux, être en danger de vous perdre en marchant dans la même voye, que vous avez sujet de craindre, que vous n'arriviez au même terme! Rentrez un peu dans vous-même; faites reflexion que vous n'êtes pas dans la voye étroite, dans laquelle seule on peut se sauver; donnez telle étenduë qu'il vous plaira à cette voye étroite, que le Fils de Dieu nous a marquée; je n'en trouve nul caractere dans le genre de vie que vous prétendez être permis & innocent. *Extrait des pensées du même Auteur.*

Il est important de ne pas ignorer quel est le chemin étroit par où il faut aller au Ciel.

Hé bien, mon cher Auditeur, que pensez-vous, que croyez-vous de ce chemin de perdition dont il est si expressément parlé dans l'Evangile; comment l'entendez-vous? C'est la source de tout le mal que d'être ignorant en cette matiere; si vous n'en avez point d'autre idée & d'autres connoissances qu'en a le commun du monde, & si vous ne croyez pas qu'on puisse être dans cette voye large, si l'on ne donne dans les excés du vice, vous êtes dans l'erreur, & c'est principalement cette erreur qui vous perdra, parce que c'est ce qui vous empêche de reconnoître le danger où vous êtes, & où vous peuvent jetter vos passions. Tâchez donc de vous desabuser sur ce chapitre, & d'apprendre si parfaitement ce qui fait le chemin large ou l'étroit, que vous apprehendiez vivement ce que dit le Sauveur, que la plus grande partie du monde ne marche que dans celui qui est large; qu'il ne faut pas être du nombre des plus vicieux, pour y marcher; mais qu'il suffit de n'être pas assez vertueux, pour embrasser la croix & la voye étroite de la mortification chrétienne; & quand vous ferez une serieuse reflexion sur la vie molle & commode que vous menez, peut-être aurez-vous plus de sujet de craindre que vous ne soyez de ce grand nombre que vous ne pensez. *Le même.*

Le moyen de connoître si nous sommes dans le chemin large ou dans l'étroit.

Il est vrai qu'il ne faut juger de personne, & que personne même ne peut assurément juger de l'état de sa vie; mais il n'est pas moins veritable qu'il y a des indices & des marques qui nous font tellement voir & connoître nous-mêmes à nous-mêmes, que nous ne pouvons ignorer de quel parti nous sommes. Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de nous découvrir qu'il y a deux chemins, l'un qui conduit à la vie, & l'autre à la mort; mais il nous a de plus marqué qui sont ceux qui marchent par ces differens chemins. Il a dit des uns: *Væ vobis qui ridetis*, malheur à vous qui avez vos joyes, vos aises, & votre consolation en ce monde; il a dit des autres: *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur*, bienheureux sont ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent persecution. Voyez maintenant dans cette vie molle & commode, si vous y souffrez, ou si vous y trouvez votre joye. *Tiré des pensées du même Auteur.* *Luc. 6.* *Matt. 5.*

On se trompe si l'on se croit innocent en menant une vie molle.

Il y a des pechez qui sont approuvez dans l'usage du siécle, & où il ne paroît rien de fort criminel. On les couvre des plus belles apparences, & l'on tâche de se persuader qu'ils ne sont en aucune sorte opposez à la Loi de Dieu. Ainsi un homme, une femme du monde, vivent selon le monde, se conduisent selon les maximes du monde, sont de tous les plaisirs & de toutes les parties du monde: & tout cela, disent-ils, est innocent. C'est beaucoup dire, Chrétiens; & mon dessein est de vous montrer l'illusion de cette prétenduë innocence. A vous entendre parler, vous êtes fort contens de vous-mêmes, & aussi contens du monde, dont vous goûtez les douceurs: mais j'ai bien de la peine à croire que Dieu de sa part soit content de vous, & je crains bien que vous ne vous trouviez engagez dans cette voye dangereuse, dont a parlé le Saint Esprit, qui semble être le plus seur & le plus droit chemin, mais qui toutefois mene

à la mort : *Est via, quæ videtur homini recta, & novissima ejus ducunt ad mortem.* Ce point ne merite-t-il pas d'être éclairci ? *Le Pere Girousi, Tome* 1. *Sermon sur la vie inutile du monde.*

Tout Chrétien est obligé de mener une vie penitente opposée à cette vie molle.

En qualité de Chrétiens, nous sommes les membres d'un Chef couronné d'épines, & les disciples d'un maître qui a vécu, & qui est mort dans les souffrances. La foi même que nous professons, nous oblige à nous regarder sans cesse devant Dieu comme des criminels, & à prévenir par la penitence les châtimens dont sa justice nous menace, & que nous avons tant de fois meritez. Si donc nous entrons bien dans l'esprit du Christianisme, nous devons tous être sur la terre autant de penitens : & un penitent, dit Tertullien, ne vit pas pour contenter ses inclinations, ni pour satisfaire ses sens, mais pour pleurer & pour souffrir. Sur quoi le Concile de Trente s'est expliqué en des termes qui doivent bien faire trembler tous ceux qui prétendent mener une vie molle & commode. *Sess.* 15. *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia* ; toute la vie d'un Chrétien doit être une penitence continuelle. Ecoutez, gens de plaisirs, & de divertissemens ; c'est l'Eglise de Jesus-Christ qui parle, & toute l'Eglise assemblée. Elle n'est pas moins infaillible, quand elle nous propose des regles de mœurs, que lorsqu'elle décide les points de notre créance ; puisqu'il nous est d'une égale necessité, & de bien croire, & de bien faire. Prenez garde à tous les termes du saint Concile, il n'y en a aucun qui n'ait une force particuliere. Il ne dit pas seulement quelque action, mais la vie : *Vita.* Il ne dit pas une partie de la vie, mais toute la vie : *Tota vita.* Il ne dit pas la vie d'un Religieux, mais d'un Chrétien ; & il ne dit pas même de ce Chrétien, mais de tout Chrétien en general, de quelque âge, & de quelque qualité qu'il puisse être : *Christiani.* Enfin, il ne dit pas que ce soit là un conseil, & une œuvre de surérogation, mais une obligation indispensable : *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia. Le même.*

On n'est pas capable en menant cette vie, de profiter des graces de Dieu.

On ne peut profiter de la grace sans une tres-grande vigilance à en étudier tous les mouvemens, & à en suivre exactement la conduite. Mais Chrétiens, je vous demande si vous êtes capables d'une telle application, dans une vie, que les affaires & les divertissemens du monde partagent tour à tour, & occupent toute entiere ? Combien d'engagemens, de passe-temps agréables, bannissent de votre esprit toute autre pensée, & étouffent dans votre cœur tout autre sentiment ? Tant d'intrigues, tant de rendez-vous, tant de parties, tant de repas, tant de compagnies, tant de conversations, de spectacles. Au milieu de tout cela, comment, & quand prêterez-vous l'oreille à la voix de Dieu ?... De là à quoi s'en va la vie ? En d'inutiles & de frivoles amusemens : & voilà cette folie populaire, dont on a tant de peine à revenir ; ce charme de la bagatelle qui nous joue, & dont a parlé Salomon : *Sap.* 1. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia.* Comprenez bien le sens de ces paroles. C'est-à-dire, qu'il y a dans les distractions ordinaires du siécle, & dans ses faux biens, un certain enchantement qui nous aveugle, & qui nous empêche de découvrir la grandeur & l'excellence des biens de l'autre vie. Ceux-ci s'évanoüissent à vos yeux, tandis que vous faites des autres l'objet de tous vos desirs, & la matiere de toutes vos reflexions. Vous tournez sans cesse autour de ce point, & vous demeurez toûjours dans cette courte circonference. La plus longue suite de vos années, n'est qu'une vicissitude & une inconstance continuelle de la concupiscence, qui passe d'un sujet à un autre, & qui cherche par tout à se nourrir. *Le même.*

On pense peu à Dieu dans ce genre de vie.

Dites-nous de bonne foi, combien de temps vous pensez chaque jour à Dieu, dans cette vie que vous menez ; ou plûtôt avoüez que vous n'y pensez point du tout. Car ne croyez pas que je compte certaines prieres, que la bouche prononce par habitude, & sans reflexion. Encore, combien de fois les negligez-vous tout-à-fait, selon que l'humeur vous gouverne, & dès que le monde vous appelle ? Du reste, vous avez l'imagination remplie de soins tout prophanes, d'entreprises, de fortune, de prétensions, & le plus souvent d'habillemens, de parures, d'équipages, de meubles, d'assemblées, de badineries : vous y pensez, & d'autant plus, que vous n'entendez parler de rien autre chose, & que vous en parlez aussi sans cesse. Et comment penseroit-on à Dieu, reprend Tertullien, là où l'on ne parle jamais de Dieu ? *Quomodò cogitabit de Deo, positus hîc, ubi nihil dicitur de Deo ? Le même.*

Comme l'on commet beaucoup de pechez dans cette sorte de vie.

On a beau dans cette vie du siécle se parer d'un voile specieux de vertu. On a beau dire : Je vois le monde, mais avec honneur : je vais dans les compagnies, mais il ne s'y passe rien contre les regles & le devoir. Sous cette belle apparence, que souvent l'on cache de sentimens criminels ! que d'intrigues & de rendez-vous ! Et ne seroit-ce pas un miracle, que l'on se conservât au milieu de tant de perils, ausquels on se trouve sans cesse exposé ? Qui me persuadera, que dans ces conversations, où tout le discours roule ordinairement sur la galanterie, & où l'on ne se fait nul scrupule de mille façons de parler trop naturelles & trop libres, l'esprit ne reçoive aucune mauvaise teinture, & qu'il soit bien en garde contre toutes les idées qui le pourroient infecter ? Qui me fera croire, que parmi tant d'objets capables de plaire, & qui plaisent en effet, les yeux n'en soient point ébloüis, & que le cœur conduit par les yeux soit assez maître de lui-même pour ne se pas attacher ? Je croirois plûtôt qu'on peut se jetter dans un torrent impetueux, sans être emporté par les cours de l'eau ; ou demeurer au milieu du feu, sans ressentir les atteintes de la flamme. A peine la solitude la plus retirée nous met-elle à couvert de la passion. *Le même.*

Ce que l'on se permet dans cette vie molle qui est contre la loi de Dieu.

On se vante en vivant de la sorte de n'être point si scrupuleux. On se permet sans beaucoup de peine les railleries piquantes, les médisances fines & bien tournées, les contes agréables, les mots plaisans mais peu modestes, les manieres enjoüées & trop familieres, les ajustemens mondains & contre l'exacte bienséance, l'envie de se montrer, de se faire voir, les complaisances, les assiduitez. On regarde tout cela comme des usages reçus : ce ne seroit pas sçavoir vivre que d'y avoir manqué ; & l'on taxeroit de rigueur outrée ceux qui le voudroient condamner. Mais ces usages néanmoins sont autant de desordres ; & pour peu qu'on les examinât de bonne foi, la morale la plus re-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

lâchée ne les pourroit pas justifier. *Le même.*

Il faut distinguer la vie molle que l'on mene dans le monde, d'avec les déreglemens qui s'y commettent.

N'attendez pas que je vous fasse ici une peinture de la corruption du siécle, qui vous est mieux connuë qu'à moi, & que je vous represente ces malheureux esclaves du vice, que la violence des passions a portez jusqu'aux derniers excés de la débauche, du libertinage, & peut-être de l'impieté. Quoi que ces vices soient les plus grands & les plus énormes, ils ne sont peut-être pas toûjours les plus contagieux, ni les plus à craindre, & ce n'est point par là, que le monde me paroît plus dangereux pour le salut. Le vice, quand il leve le masque, & qu'il laisse voir toute l'horreur, & toute l'infamie qui l'accompagne, perd beaucoup de sa force & de ses charmes... Mais un danger presque inévitable dans le siécle, c'est l'exemple de la plus saine partie de ces honnêtes gens, qui bien éloignez de ces vices honteux, & des excés dont ils ont horreur, n'en sont pas pour cela plus proche du royaume de Dieu. Je veux dire, cette vie molle, oisive, & sensuelle, où l'on se trouve né; qui ne se refuse rien des aises & des douceurs que la nature recherche; qui fait son étude & son occupation principale du plaisir; où le jeu succede à la bonne chere, le bal à la comedie, & aux spectacles; où le jour entier n'est qu'un enchaînement continuel de parties de divertissement & d'amusemens frivoles; où l'on se permet l'ambition, comme une passion digne d'une ame bien née; où l'on a toute la vivacité possible sur l'honneur & sur l'interêt: une vie, en un mot, où l'on ne voit aucun trait du Christianisme, & dont les gens du monde sont tellement épris & si je l'ose dire, infatuez, qu'il ne leur vient pas même dans l'esprit de douter, s'ils sont dans la voye du salut. *Pere Cheminais, Tome premier, Sermon sur une Profession.*

Il semble qu'il y ait de la contradiction entre mener une vie molle & garder les commandemens de Dieu comme l'on prétend.

Il ne sert de rien de dire, qu'en menant cette vie molle & commode, on observe la loi, & que Jesus-Christ n'en demande pas davantage. J'avouë qu'il n'en faut pas davantage; & à Dieu ne plaise que je veuille vous imposer un fardeau, dont Jesus-Christ ne vous charge pas. Mais prenez garde aussi de vous décharger de celui qu'il vous impose. Car être dans la voye large, comme il est visible par les termes de l'Evangile que vous y êtes, & avec cela garder la loi, c'est une contradiction manifeste. En effet, mener une vie de plaisirs, sans mener une vie criminelle, & sans aller jamais jusqu'aux plaisirs illegitimes; aimer l'enjoüement & la galanterie dans les conversations, sans que le cœur s'échappe, & vole au-delà des bornes que la loi prescrit; cultiver des amitiez tendres entre personnes de different sexe, sans aller à la passion; estimer la gloire & la grandeur, sans livrer son cœur à l'ambition; avoir toute la delicatesse sur le point d'honneur, & en même tems toute la severité de la loi Evangelique sur le pardon des injures, dans un siécle où la raillerie n'épargne ni le profane, ni le sacré; avoir l'esprit & le cœur plein du monde, & ne l'aimer pas plus que Dieu; ignorer la priere & les bonnes œuvres, passer le jour & la nuit à tout ce que la vanité des modes vous peut inspirer pour plaire, & avec cela faire son devoir de Chrétien; vivre selon son humeur & son caprice sans se contraindre, & n'éclater jamais en des emportemens, &c. c'est une chimere: quiconque vit de la sorte est dans la voye large; or quiconque est dans la voye large, ne garde pas la loi. *Le même.*

Preuve qu'on ne garde pas la loi de Dieu dans cette sorte de vie.

Il est si vrai qu'on ne garde pas la loi dans cette vie molle & mondaine des honnêtes gens du siécle, que s'il falloit l'observer, cette vie qu'ils aiment tant, leur deviendroit insipide. C'est le sort des mondains de s'ennuyer des plaisirs, dès qu'ils sont reglez par la loi. S'il falloit prendre garde à chaque démarche, si ce qu'on pense, ce qu'on dit, & ce qu'on fait, ne repugne point à la loi de Dieu, la vie du monde deviendroit une croix & un supplice insupportable; comme il arrive à ceux qui touchez de Dieu, ouvrent les yeux aux dangers continuels que court leur salut, & prennent le parti de faire leur devoir de Chrétien. Le monde alors leur devient odieux, & leur est à charge: autant qu'il leur étoit agréable d'y vivre, autant leur est-il fâcheux d'y éprouver les contradictions éternelles du monde & de l'Evangile: ils sont dans un état violent, & préferent souvent une retraite entiere à un combat si perilleux. Voilà encore par où le monde me paroît le plus à craindre, par sa regularité prétenduë. Car que peut faire une jeune personne pour ne pas entrer dans ces voyes? Elle s'y voit entraînée par la plus saine partie des honnêtes gens du monde; elle s'y voit autorisée par ceux qui ont le plus d'interêt à sa conduite; ceux qui vivent de la sorte sont souvent les premiers à lui décrier les grands vices; ils font profession d'une exacte probité, & peut-être même d'une devotion qu'ils croyent la plus raisonnable, parce qu'en examinant les choses dans le détail, on n'y voit rien qui blesse la conscience. On se rassure sur l'usage du monde, & sur la multitude; on s'aide à se tromper les uns les autres; & on ne considere pas, dit Saint Jerôme, que les gens qu'on suit, sont moins des guides dans la voye du salut, que des compagnons de notre égarement: *Non viæ duces, sed erroris comites. Le même.*

Vaines excuses & faux prétextes de ceux qui menent une vie molle.

En vain nous pressons ces sortes de gens de penser au danger où ils sont: ils se tiennent toûjours au même point, & toûjours ils nous demandent quel mal ils font? S'ils raviſſent le bien d'autrui, & s'ils refusent au prochain ce qui lui est dû? s'ils sont emportez, vindicatifs, médisans, débauchez? Toûjours ils nous disent qu'on n'est point damné quand on ne fait rien de tout ce que Dieu a défendu; & suivant cette specieuse maxime, qu'ils interpretent à leur mode, ils osent s'assurer qu'ils sont dans la voye du Ciel. Ils confessent assez qu'ils ne sont pas du nombre des parfaits; mais ils ne peuvent convenir qu'ils soient du nombre des pecheurs: & ils ne font pas reflexion, que cette inutilité de vie, qu'ils couvrent d'un voile d'innocence, est par elle-même criminelle; qu'elle est directement opposée à la Morale de Jesus-Christ; que mille fois dans l'Evangile il l'a frappée d'anathême; & pour tout dire en un mot, que selon les regles fondamentales de notre foi, c'est un tres-grand mal devant Dieu, que de ne point faire de bien. *Le Pere Girousi, sur la Vie inutile, Tome 1. de l'Avent.*

Cette vie molle n'est pas exempte de peines & de chagrins, non plus que de pe-

La delicatesse de ces personnes qui prennent des soins excessifs, pour éloigner toute incommodité, est d'ordinaire criminelle. Il est difficile qu'elle n'expose la vertu à de grands dangers, & qu'elle ne l'affoiblisse dans les occasions de se soûtenir. Cette delicatesse a aussi presque toûjours quelque ridicule. Ces ché-

menuës précautions à quoi elle engage, cette chagrine vigilance qu'elle inspire, ces inquiétudes éternelles, ces allarmes lâches, ces caprices, ces bizarreries qui l'accompagnent, marquent une bassesse, & une foiblesse dignes de risée. Cette delicatesse aussi mépriſable que peu chrétienne se trompe elle-même, & s'attire le mal même qu'elle veut éviter. Une personne attachée si indignement aux commoditez, & aux aises de la vie, pourquoi se soûmet-elle à cet examen fatiguant de tout ce qui peut ou effrayer ou favoriser sa molleſſe? *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 2.*

Témoignage de l'Ecriture contre cette molleſſe, & delicateſſe.

Le Sauveur nous assure que celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne d'être son disciple. Le mauvais riche enseveli dans les enfers ne paroît coupable d'aucune autre chose dans l'Evangile, si ce n'est d'avoir mené une vie sensuelle & voluptueuse, & d'avoir consumé en superfluitez de table ce qu'il devoit au soulagement des pauvres. L'Apôtre nous dit que la veuve qui vit dans les delices, est morte. Il nous crie de mortifier nos corps, qui sont sur la terre; il châtie rigoureusement son corps, & le reduit en servitude; & il declare que tous les Disciples de Jesus-Christ doivent crucifier leur chair avec ses concupiscences. Quelle fut l'iniquité de Sodome & de la maison de Juda? demande le Prophete Ezechiel. Filles du siécle, qui vous flatez de pouvoir accorder cette molleſſe monstrueuse, où vous êtes plongées, avec le nom de Chrétiennes, prêtez l'oreille aux paroles étonnantes du Prophete. Quelle fut, dit-il, l'iniquité de Sodome, si ce n'est l'orgueil, un excés & une delicateſſe de nourriture; l'abondance, la molleſſe, & l'oisiveté de ses filles? Tremblez, vous qui vous reconnoissez dans cette peinture; ce fut cette molleſſe de vie que vous menez, qui alluma ces flammes abominables, dont les étincelles sont peut-être volées jusques dans nos jours. Ah! dit le Seigneur votre Dieu, sçachez que cette ville malheureuse, & les filles de ses habitans, n'en ont pas tant fait que vous: *Vivo ego, dicit Dominus Deus, quia non fecit Sodoma soror tua, ipsa, & filiæ ejus, sicut feciſti tu, & filiæ tuæ.* Cependant l'on s'endort au bruit de ces menaces, & l'on voit autant de luxe, de molleſſe, d'oisiveté que jamais. *Essais de Sermons pour l'Avent, Tome 1.*

Ezechiel. 16.

Les plaisirs & les divertissemens que nous prenons dans cette vie molle, sont des occasions de peché.

Votre amour propre vous aveugle-t-il jusqu'à ce point, que de vous cacher le danger qu'il y a de rechercher par tout ses aises, ses commoditez, & ses plaisirs? Ne voyez-vous pas que tous ces objets de plaisir sont des tentations, & des occasions de peché? Ils ne sont pas défendus, ils sont innocens, dites-vous. Défendez-vous, & justifiez-les tant qu'il vous plaira, je ne cesserai de vous dire avec le Saint Esprit, par la bouche du Sage, que toutes les créatures depuis le peché du premier homme, sont devenuës des sujets d'aversion, des objets de haine, comme elles sont des occasions de peché, & des piéges à ceux qui sont si mal-avisez que d'y mettre leur affection. D'où vient le grand principe de la Morale Chrétienne, que pour se sauver, & conserver l'innocence, il faut être separé, & éloigné de tout ce qui est de la terre. Avant le peché, l'homme alloit à Dieu, & se faisoit saint par le bon usage des biens du monde; mais depuis, il se faut faire saint par la privation, & par la separation: il n'y a plus de paradis, de delices, & de plaisir sur la terre pour l'homme pecheur, & par consequent le rechercher, & s'en faire une occupation, une habitude, une maniere de vie, c'est renoncer aux joyes du ciel que l'on n'acquiert que par la fuite de celles de la terre. *Le Pere Camaret, Tome 2. du livre intitulé, le pur & parfait Christianisme.*

Le danger qu'il y a dans cette vie molle, & dans la recherche de tout ce qui flate les sens.

La suite des plaisirs & de tout ce qui peut flater les sens, est necessaire pour conserver la grace, & pour se maintenir dans l'innocence que Jesus-Christ nous a meritée: parce que depuis le premier peché il reste encore à tout ce que nous appellons biens du monde, à tous ces objets de plaisir; il reste, dis-je, une infection maligne, qui porte avec lui la corruption jusques dans l'ame, pour peu qu'elle s'y arrête à dessein d'y prendre quelque plaisir. De cela, nous avons tant de funestes exemples, que je ne sçai comme nous n'avons pas horreur du seul nom de plaisir, & je ne puis assez admirer l'insensibilité, ou l'illusion de certaines personnes qui font profession d'être spirituelles; & qui donnent à leurs sens, à leur esprit, à leur cœur, la liberté de s'épancher; comme s'il n'y avoit point de danger à leur égard dans l'usage de toutes les choses qui flatent la nature, & l'amour propre, & à mener une vie molle & sensuelle. *Auteur anonyme.*

Le peu de bien que l'on fait en cette sorte de vie n'empêche pas le danger où l'on est de se damner.

On fait, me direz-vous, quelques bonnes œuvres, quelques prieres, quelques aumônes, en ce genre de vie. Je le crois; mais en a-t-on moins d'ardeur à chercher la satisfaction de ses sens? Est-on mieux disposé à cette penitence severe que la justice divine exige de nous? On n'ignore pas les maximes de l'Evangile; on sçait sa religion; qu'on juge donc de cette pieté qui flate notre indolence; qu'on fasse le détail des actions qu'on aura un jour à offrir à Dieu, pour lui demander la gloire avec quelque équité. Après avoir vécu parmi les agrémens d'une vie molle & oisive, on vient enfin à mourir. Est-il vraisemblable qu'on se détache tout-à-coup de ce qui a fait notre joye & notre repos jusques-là? Qui voudroit garentir la sincerité du sacrifice qu'on fait des biens qui nous sont enlevez par une puissance qu'on ne peut éviter? *Auteur anonyme.*

Nous sommes engagez par les promesses de notre Baptême à renoncer à la vie molle.

Lib. adv. Marc.

Nous avons été enrôlez dans la milice du Dieu vivant; nous y sommes engagez par le serment de notre Baptême, dit Tertullien: *Vocati sumus ad militiam Dei vivi, jam tunc cùm in Sacramenti verba respondimus.* Nous avons promis de combattre sous ses étendarts, & pour les interêts de sa gloire. D'où il conclud ensuite, que pour bien faire cette guerre spirituelle, nous devons être courageux, & bannir l'humeur delicate du monde: *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit*; un homme accoûtumé aux delices, n'est pas propre pour être bon soldat, il ne doit pas être delicat pour aller à la bataille. Nous devons dire à plus juste raison, qu'un bon Chrétien doit avoir beaucoup de courage pour combattre les ennemis de son salut, & pour s'acquitter des obligations du Christianisme. *Monsieur Biroat, dans son Avent, discours onziéme.*

Cette vie molle n'est pas conforme à celle du Fils de Dieu.

Est-ce là cette vie chrétienne, qui devoit être reglée sur la vie d'un Dieu crucifié pour vous? cette vie fervente, qui devoit être le gage de la bienheureuse éternité, & le fondement de votre prédestination? cette vie retirée, qui devoit être inconnuë au monde,

& cachée en Jesus-Christ ? cette vie mortifiée, dure, & austere, contraire aux sens, & à tous les plaisirs des sens, qui fait le caractere propre de la loi du Fils de Dieu, & qui seule a été canonisée dans son Evangile ? Vous voulez avoir part à sa gloire : mais à quel prix l'avez-vous achetée ? Quels titres produirez-vous ? Vous prétendez d'être reçu dans son Royaume. Pourquoi ? & à quel droit ? Est-ce pour avoir toûjours été dans des lieux, où le monde vous attiroit ? toûjours dans des assemblées prophanes, où l'on ne le trouvoit point ? Vous demandez à le posseder éternellement, comme votre fin unique, & votre souverain bien. Pourquoi ? Est-ce parce que durant la vie, vous l'avez laissé dans un continuel oubli ? Vous demandez les joyes pures du Ciel. Pourquoi ? Est-ce parce que durant la vie vous avez cherché sans cesse à goûter les fausses douceurs de la terre ? N'est-ce pas au contraire pour cela même que vous devez être rejetté & reprouvé ? *Le Pere Girousl, dans son Avent, Tome 1. Sermon sur la vie inutile du monde.*

La vie molle est proprement un milieu entre les maximes de l'Evangile & les déreglemens d'une vie mondaine.

Entre ces deux états de souffrance & de plaisir, nous tâchons de nous ouvrir un milieu, qui participe aux avantages de tous les deux, & qui n'en éprouve point les desavantages. Quel est ce milieu chimerique, cette fausse neutralité ? C'est la vie molle & lâche, qui est reprouvée par l'Evangile : C'est la vie de la plûpart des Chrétiens, qui font profession de croire la doctrine de Jesus-Christ, lorsqu'ils ne veulent rien faire, ni rien souffrir de ce qu'il a fait & souffert. Car voici ce que nous faisons : passionnez pour le repos, nous y trouvons deux grands obstacles, les remords de la vie mondaine qui nous conduit à l'enfer, & les rigueurs de la vie vertueuse, qui ne nous conduit au ciel que par sa severité. Dans la necessité de faire le choix de l'un des deux, nous consentons à renoncer au mauvais monde, & à embrasser la vertu ; mais c'est avec deux précautions ; l'une, de ne quitter du monde que ce qu'il a de criminel ; l'autre, de ne prendre de la vertu, que ce qu'elle a de commode. *Sermon pour le Lundi de Pâques d'un anonyme.*

Une personne qui ne veut être qu'à demi à Dieu, ne peut soûtenir les railleries du monde.

Quand il n'y auroit que les railleries & les malignes censures du monde à soûtenir, ces ames lâches en sont-elles capables ? Le monde par une antipathie naturelle, chagrine ceux qui cherchent leur salut dans la voye de la pieté ; mais c'est principalement aux demi-devots, aux devots lâches qu'il s'attache le premier. Il les pique de temps en temps, & ne leur pardonne rien ; car la devotion sincere, ferme & constante, s'attire toûjours plûtôt le respect, que les railleries du monde. Il n'y a que cette devotion foible & ambiguë qui se fasse mépriser & railler dans le monde. C'est là qu'elle passe pour capricieuse & ridicule ; c'est précisément cette vertu legere, & à demi formée, où vous prétendez vous retrancher, comme dans un chemin seur & couvert, à qui le monde declare la guerre. Ses efforts seroient vains contre celui qui embrasse veritablement la vertu, parce qu'il se moque des railleries du monde ; mais il n'en est pas de même de celui qui se ménage entre Dieu & le monde, il ne peut soûtenir les railleries du monde, &c. *Le même.*

Nous avons renoncé à cette vie molle & voluptueuse dans le Baptême.

Vous avez renoncé à la chair dans votre baptême ; c'est-à-dire, que vous avez promis de ne point vivre selon les sens : vous vous êtes engagez à regarder comme des crimes la molleſſe, l'indolence, la sensualité, & pour m'exprimer avec le grand Apôtre, à crucifier votre chair, à reduire votre corps en servitude. Ce n'est pas ici un état de perfection fondé sur la severité de la morale ; c'est un vœu solemnel, fondé sur le plus saint de tous les actes de religion. Ce n'est point un conseil, c'est le devoir le plus indispensable de la foi d'un Chrétien. Or à voir la delicatesse avec laquelle on traite son corps, à voir l'indolence & l'oisiveté à laquelle s'abandonnent les gens du monde, ne les prendroit-on pas pour des disciples d'Epicure, plûtôt que pour des enfans de Jesus-Christ & de son Eglise ? *Le P. Massillon, Sermon du petit nombre des Elûs.*

On ne peut accorder l'amour & la recherche du plaisir, avec une vie chrétienne.

L'aveuglement si commun & si universel que j'entreprens de guerir ici, avec le secours du ciel, consiste en ce qu'on s'imagine pouvoir trouver un milieu & un temperament entre une vie mortifiée & une vie sensuelle, dans lequel on puisse pratiquer la vertu chrétienne, sans se priver des douceurs & des commoditez qui flatent la chair & les sens. Il paroît si avantageux à un cœur qui a tant de panchant pour le plaisir, & d'ailleurs quelques principes de religion, de joüir en repos des plaisirs de ce monde, sans perdre cependant l'esperance d'une éternité bienheureuse, qu'il se laisse aisément flater qu'on peut accommoder l'un avec l'autre ; embrasser les pures maximes de l'Evangile, & suivre en même temps les maximes du monde. Ce seroit allarmer toute la nature, & revolter tous les sens, que de suivre absolument ce malheureux panchant, qui nous entraîne dans toutes sortes de desordres, & ce seroit s'exposer à tous les fâcheux reproches, & à tous les cuisans remords de la conscience, pour peu qu'elle eût de foi, & de religion. Que fait-on ? on adoucit ces maximes, & l'on modere ce panchant ; on se figure que cet esprit de penitence, de croix & de mortification n'est que pour ceux qui aspirent à la plus haute perfection chrétienne ; mais que pour ceux qui ne portent point leur vûë si haut, & qui se contentent d'une fortune plus mediocre dans l'autre vie, ils peuvent, sans rien craindre, s'accorder bien des choses en celle-ci. On se forme un plan de religion à sa mode, composé de ce qu'il y a de plus aisé dans la vie chrétienne, & de ce qu'il y a de moins criminel dans une vie sensuelle ; on retranche de la vie sensuelle les crimes énormes, & les dissolutions scandaleuses ; on retranche de la vie chrétienne les croix, les humiliations, & cet esprit de penitence & de mortification. On se forme comme trois caracteres : le premier d'un saint, le second d'un homme sensuel & mondain, & le troisiéme d'un Chrétien ordinaire. On donne au saint la penitence en partage, & les pures maximes de l'Evangile pour regle de sa conduite. On peint le sensuel avec tous les traits d'un débauché declaré & d'un libertin de profession. On mêle un peu de l'un & de l'autre dans le tableau du Chrétien ; on y fait entrer & du plaisir & de la vertu. On adoucit les exercices de la pieté, par la joüissance de quelques plaisirs, & on tempere ces plaisirs par la pratique de quelques exercices de pieté. Pour le saint, on n'a que du respect & de l'admiration ; pour le sensuel, on n'a que de l'aversion & de l'horreur : mais pour ce phantôme de Chrétien, on se le propose pour modele, & l'on s'attache d'autant plus fortement

à s'en accommoder, qu'on se represente son état comme seur & commode tout ensemble. *Sermon manuscrit.*

On ne peut moralement accomplir les commandemens de Dieu en menant une vie molle & sensuelle. *Matt.* 19.

Je prévois ce que les partisans de la vie molle ne manqueront pas de m'opposer. Ils diront que l'observation des Commandemens de Dieu suffit pour meriter le ciel; que c'est ce que le Sauveur répondit à ce jeune homme qui lui en demandoit le chemin: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Ils ajoûteront que cette voye n'est pas si étroite, que les douceurs & les commoditez qu'ils se permettent, ne sont pas incompatibles avec l'accompliſſement de la Loi du Seigneur. Je conviens avec vous, que l'observation des Commandemens de Dieu peut nous sauver; car je ne prétends rien outrer ici; mais qu'on puisse garder les Commandemens de Dieu, en menant une vie douce & commode, c'est de quoi je ne puis convenir. Je crois parler juste selon la pensée du Sauveur, & dans l'esprit de l'Evangile, quand je dis que vous n'accomplirez jamais la Loi de Dieu, si vous ne vous exercez continuellement dans la pratique de la mortification chrétienne; & je m'assure que vous en tomberez d'accord avec moi, si déposant les faux préjugez, dont la nature corrompuë, & une éducation mondaine ont coûtume de nous prévenir, vous voulez bien faire reflexion sur les paroles du Fils de Dieu. On se sauve en gardant les Commandemens de Dieu, il est vrai; mais il est vrai aussi qu'on ne se sauve que par la voye étroite; ce sont deux oracles, & tous deux infaillibles: si vous croyez le premier, parce que le Sauveur l'a prononcé, le Sauveur a aussi prononcé le second. Mais si l'on se sauve en gardant les Commandemens, & si on les garde dans une vie douce & commode, comment est-il vrai qu'on ne se sauve que par la voye étroite? Que si au contraire on ne se sauve que par la voye étroite, comment est-il vrai que dans une vie molle on puisse garder les Commandemens du Seigneur? Qu'en pensez-vous? Car il faut que la verité de ces deux propositions subsiste; il faut trouver le moyen de les concilier. En verité, à moins de fermer les yeux à la lumiere, & de s'aveugler à plaisir; puisqu'il est vrai qu'on se sauve en gardant les Commandemens de Dieu, & qu'on ne se sauve que par la voye étroite, ne doit-on pas conclure que pour garder les Commandemens de Dieu, il faut marcher par la voye étroite? Je ne vois que ce biais pour sauver la verité de ces deux oracles; & j'ose défier l'amour propre, tout ingenieux qu'il est, de trouver un autre moyen d'accorder ensemble ces deux indubitables maximes, si ce n'est peut-être qu'il veuille dire que cette vie douce est le chemin étroit de l'Evangile. *Le même.*

Autre raisonnement sur ce sujet. *Matt.* 10. & 16.

On se sauve en gardant les Commandemens de Dieu, & on ne se sauve qu'en haïssant sa chair; le Sauveur a dit l'un & l'autre; il n'a pas dit, celui qui aime son corps & sa chair n'arrivera jamais à la perfection, mais se damnera: *Qui amat animam suam, perdet eam.* Or ménager à son corps toutes ses aises & toutes ses commoditez; ne mortifier son goût, que lorsqu'on n'a point dequoi le satisfaire; donner la liberté à ses yeux de tout voir, à sa langue de tout dire, à ses oreilles de tout entendre; n'entretenir son cœur que des joyes & des plaisirs du monde; languir la meilleure partie du jour dans la molleſſe du lit & du sommeil; se parer de tous les ornemens mondains; changer de parure selon tous les caprices du siécle; perdre le temps dans une lâche oisiveté; avoir le travail du jeûne du Carême en horreur; se dispenser sur des prétextes si frivoles, sur des incommoditez si legeres de tous les exercices de la penitence; ne pouvoir se captiver pour lire ou pour mediter les veritez éternelles: Est-ce haïr son corps? Est-ce embrasser les moyens de salut? &c. *Le même.*

Les personnes qui menent une vie molle, sont ennemis de la croix & d'un Dieu crucifié.

Le culte d'une divinité engage necessairement à vouloir se regler sur ses exemples: *Summa religionis est imitari quod colimus*, dit Saint Augustin. Or quel est le grand objet de notre adoration? Quel est le Dieu que nous reconnoissons dans la Religion Chrétienne? N'est-ce pas un Dieu attaché à la croix, qui ayant passé toute sa vie dans les souffrances, meurt enfin par l'excés de ses douleurs, & qui après sa mort, montant au ciel, y a voulu porter ses playes pour se rendre éternellement presente l'idée de ses douleurs & de sa croix, au milieu même de sa gloire! Voilà quel est le Dieu du Christianisme. On n'est donc pas le veritable adorateur de ce Dieu, ni par consequent veritable Chrétien, quand au lieu d'imiter ses souffrances, on éloigne autant que l'on peut, & qu'on efface de son esprit toute pensée de mortification & de peine; quand on applique ses soins à écarter jusqu'aux plus legeres incommoditez de la vie; quand on ne se refuse jamais les plaisirs que la pudeur & la santé peuvent permettre? N'est-ce pas là la disposition de toutes ces personnes sensuelles? Ne font-ils pas assez voir par leur conduite qu'ils desapprouvent secretement, & dans le fond de leur cœur, que Jesus-Christ ait souffert les douleurs de la croix, pour n'être pas obligez par cet instinct si naturel, & si inseparable de la Religion, d'imiter ce qu'elle adore? Je n'avance pas ceci de moi-même; c'est Saint Augustin: *Displicet delicatis, quòd Deus cruciatus est.* C'est jusques-là que va le crime de cette molleſſe, & de cet amour des plaisirs qu'on croit si innocens. *Le Pere Champigni, dans le Recueil des Sermons choisis, Sermon du mauvais Riche.*

Comment la molleſſe de la vie rend l'ame criminelle devant Dieu.

Dans la recherche que la plûpart des gens du monde font de leur vie, & de leur conduite pour en découvrir la malice, ils ne regardent les divertissemens & les plaisirs continuels, où ils se plongent, que separément, & dans le détail, dans des circonstances propres & particulieres. En quoi, comme il n'y paroît rien contre les loix de la pudeur, & de la bienséance, ils croyent que tout y est reglé & honnête. Ainsi ne regardant pas ces plaisirs dans cette suite continuée, & dans cette chaîne malheureuse qui les lie, cette vie molle & sensuelle ne leur paroît pas si criminelle qu'elle l'est. Je dis criminelle, parce qu'elle attache entierement le cœur à l'amour du monde, où elle fait trouver sa satisfaction & son repos. Je dis criminelle, parce qu'elle fait oublier le Ciel, ou le fait regarder avec indifference. Je dis criminelle, parce qu'elle s'oppose par cette suite perpetuelle de plaisirs, à l'obligation indispensable de porter sa croix, & de pratiquer la penitence. Je dis criminelle, parce qu'elle est une vie oisive & inutile, qui fuit l'occupation & le travail, & qui attire sur une ame la malediction dont il est parlé dans l'Evangile, touchant l'arbre, qui ne porte point de fruits.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Je dis enfin criminelle, en cela même, qu'aveuglant le pecheur, à qui elle cache le mal & le danger de son état de Chrétien, elle le jette dans une ignorance inexcusable de ses devoirs les plus essentiels, & cette ignorance vient de ce qu'on ne regarde ces differentes sortes de plaisirs & de divertissemens que séparément, & non dans cette union qui les rend criminels. *Le même.*

Cette vie molle est opposée au chemin étroit par où tout Chrétien doit marcher.

Arcta via est, quæ ducit ad vitam. Matth. 7. Le chemin qui conduit à la vie est étroit. Le Fils de Dieu ne dit pas, le chemin qui conduit à la perfection, mais le chemin qui conduit à la vie est étroit : il ne dit pas qu'il y a un chemin étroit qui conduit à la vie, comme s'il y en avoit encore un autre ; mais il dit absolument, que le chemin qui conduit à la vie éternelle est étroit ; pour nous apprendre, que quiconque veut arriver au ciel, doit se resoudre à en passer par là. Remarquez, je vous prie, en combien d'endroits de Saint Matthieu & de Saint Luc, il repete la même chose : *Arcta via est, angusta via est, contendite intrare per angustam portam.* Nous a-t-il dit seulement un fois qu'il y eût un chemin doux & facile, pour faire son salut? S'il y en avoit un, l'auroit-il ignoré ? s'il l'avoit connu, nous l'auroit-il caché ? S'il l'avoit ignoré, à quel titre s'appelleroit-il la veritable voye, & le plus excellent de tous les guides : *Ego sum via, veritas, & vita.* Joan. 14. Si après l'avoir découvert, il nous l'avoit caché, n'aurions-nous pas sujet de nous plaindre de son silence sur un article si important ? N'aurions-nous pas lieu de lui reprocher de nous avoir surchargez d'un fardeau inutile, en nous conduisant par un chemin rude, escarpé, tout semé de cailloux, tout heriſſé d'épines, à un terme où il auroit pû nous mener par un sentier uni, facile, & tout couvert de fleurs ? Remarquez encore de quel air il s'explique sur les difficultez de ce chemin : *Quam arcta, & angusta via est!* Ah ! qu'il est étroit encore une fois ; qu'il est étroit ce chemin qui conduit à la vie éternelle ! Si la vie douce & commode, que menent tant de Chrétiens, pouvoit passer pour un chemin étroit, à quel propos se recrier avec tant d'emphase ? *Quam arcta, & angusta via est!* Matt. 7. Mais remarquez sur-tout, que le Sauveur ne parle que de deux chemins, l'un étroit & l'autre large ; nous ne voyons aucun vestige du troisiéme, & comme tous les reprouvez marchent par ce chemin large, il s'ensuit, & assez évidemment, ce me semble, que tous les prédestinez, sans exception, doivent passer par le chemin étroit. Après cela quelle illusion, quel aveuglement de s'imaginer qu'on pourra faire son salut dans une vie douce & commode ! *Le Pere Haineuve, livre intitulé, le Grand Chemin qui perd le monde.*

Ce n'est pas un divertissement passager, mais une suite de divertissemens qui fait la vie molle.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce que nous avons dit, que ce n'est pas un seul divertissement particulier, qui se presente en une occasion, & dans les bornes de la bienséance ; ce n'est pas ce plaisir passager qui rend criminel cet état de molleſſe que nous condamnons ; ce qui le rend criminel, c'est cet enchaînement & cette suite de plaisirs, lorsqu'on ne sort de l'un que pour rentrer dans l'autre. Ce qui fait que la vie, ou du moins la plus grande partie de la vie, se passe agréablement & avec douceur. Et pour en donner une juste idée, où les gens de mediocre qualité soient compris aussi-bien que les Grands ; disons que la molleſſe de la vie, qui est un état de damnation, se reduit à passer la vie à son aise, & à se trouver bien dans le monde. Voilà ce qui perd une infinité d'ames. *Le Pere Champigni, au Sermon que nous avons cité ci-devant.*

Il y en a qui veulent partager entre Dieu & le monde, & trouver un milieu entre la voye large & la voye etroite.

Il se trouve des personnes qui veulent bien suivre Jesus-Christ, mais ils veulent que ce soit par une voye large, & ne peuvent souffrir qu'on leur parle de cette voye étroite dont parle l'Evangile : mais il faut dire à ces personnes, cette excellente parole de Saint Augustin : si vous êtes vraiment Chrétiens, vous devez marcher par la voye de Jesus-Christ : *Ipse est Christianus, qui non aspernatur viam Christi.* *Aug. in Psal. 2.* Il ne faut point nous tromper ici nous-mêmes, ni dire qu'il y en a beaucoup d'autres qui ne marchent point par cette voye : Car ce grand Saint ajoûte excellemment : *Dura videtur, sed ipsa est tuta via; alia forte delicias habet, sed latronibus plena est.* Peut-être que vous trouverez une autre voye dans laquelle vous marcherez parmi les plaisirs que vous croyez innocens, mais elle sera pleine de voleurs. *Noli per aliam velle ire, quam per illam quæ ipse ivit.* Quoi que vous disent les hommes, gardez-vous de choisir une autre voye, que celle que Jesus-Christ a choisie. Cette voye paroît dure, mais c'est la voye certaine & assurée. On vous rendra tous vos sentiers unis, on vous fera trouver des divertissemens innocens, des entretiens, des compagnies qui vous feront passer le temps agréablement. On vous fera peut-être souffrir quelque petite chose pour tenir votre conscience en repos ; mais on vous permettra de voir le monde, de vous trouver aux spectacles, d'être de toutes les assemblées de divertissement, de mener enfin une vie molle, divertissante ; c'est-à-dire, qu'on vous fera entrer dans cette voye dont parle Salomon : *Qui paroît droite à celui qui y marche ; mais dont la fin conduit à la mort.* C'est en effet où aboutit ce genre de vie, en voulant partager entre Dieu & le monde. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes, &c. pour le vingt-deuxiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Réponse à la grande objection qu'on a coûtume de faire sur ce sujet.

Vous me demanderez, quel mal il y a à joüer, à danser, à aller au bal, à la comedie, & comment je puis, sans condamner de grands hommes, & de saints Directeurs, condamner des divertissemens qu'ils permettent ? Je veux bien vous satisfaire une bonne fois sur une objection que vous aurez apparemment faite à plusieurs personnes. Premierement, quand ces actions prises chacune en particulier seroient innocentes, je dis qu'elles ne le sont plus dès-lors qu'on les prend toutes ensemble ; & qu'un si long tissu de plaisirs est necessairement criminel. S'il ne vous est pas défendu de prendre de temps en temps quelque recréation d'esprit ; vous est-il permis de passer tout le temps de votre vie dans des sensualitez continuelles ? Est-ce pour cela que Dieu vous a mis au monde ? Falloit-il que le Fils de Dieu se fît homme, qu'il se fît pauvre, qu'il vêcût si long-temps sur la terre dans l'obscurité, dans le travail, dans les persecutions, & qu'il endurât la mort pour vous meriter la grace de joüer, de danser, de chercher tous les jours de nouveaux plaisirs, & de ne vous refuser aucun de ceux que vous ne croyez pas absolument défendus, & malhonnêtes ? Secondement, il est vrai, que Dieu qui connoît notre foiblesse, qui sçait que nous ne sommes point des Anges, & que nous ne

pouvons pas avoir toûjours l'esprit appliqué à la priere, ou aux affaires, nous permet quelque divertissement ; mais vous permet-il de prendre des divertissemens sans bornes? Vous permet-il de faire de vos divertissemens toute votre occupation ? Vous permet-il d'en faire votre fin? Quelle plus grande injustice que de tout ôter au service de Dieu, pour tout donner à votre divertissement ? Quel plus grand desordre que de faire de l'accessoire le principal, pour faire le tout de l'accessoire? C'est ce que vous faites par la vie que vous menez. *Le Pere le Valois, dans l'onziéme Lettre sur les Retraites.*

Les Chrétiens au Baptême ont renoncé à cette vie molle, oisive, & sensuelle.

Quand nous avons été baptisez, nous avons declaré hautement par la bouche de ceux qui nous ont presentez à l'Eglise, que nous renoncions aux pompes & aux œuvres de sathan. Or ces pompes ne sont autre chose que cette vanité du siécle, que cette oisiveté molle & prophane, que ce luxe excessif, que cette sensualité, que cette delicatesse, que cette inutilité si vicieuse, que cette aise immoderée, que ce repos charnel, que ce regne de l'amour propre qu'on voit communément parmi l'esprit du grand monde. Quand on est dans ce genre de vie, on se flate, & on s'aveugle soi-même, on se fait une conscience erronée, & une securité ruïneuse, pourvû qu'on n'ait point de dessein d'entrer dans des engagemens criminels; l'ennemi de notre salut a quasi tout gagné, quand il a gagné sur nous de mener une vie inutile, & qu'il nous a persuadez que cette recherche de nos aises, & de nos commoditez en toutes choses, est innocente, ou du moins n'est pas criminelle. *Livre intitulé, Solitude Chrétienne, quatriéme lettre d'un Solitaire.*

Peinture de la vie molle & les suites dangereuses qui en naissent.

Que penser de ces personnes, qui n'ont de soin que pour se procurer successivement les plaisirs des saisons differentes ; de faire succeder les promenades du printemps, aux bals, & aux festins de l'hyver ; dont toute la vie se passe non seulement dans l'oisiveté, mais dans la recherche du plaisir? A qui la bonne chere est un repas ordinaire, le jeu un emploi, la comedie un délassement du jeu; n'en est-ce pas assez pour prononcer définitivement que cette maniere de vie n'est pas une vie de Chrétien, & par consequent qu'on n'y peut faire son salut? Mais à considerer cet état de volupté par ses suites, & par les vices qu'il produit; ah! qu'il est à craindre! Car de là naît la molleſſe qui énerve le corps, la delicatesse qui le rend incapable des travaux de la penitence ; ce sont les gens de plaisir qui s'empressent le plus d'obtenir les dispenses du jeûne & de l'abstinence commandée; enfin ceux qui auroient le plus de besoin des macerations de la chair, se mettent hors d'état de la supporter... De là naît encore l'injustice, l'avarice & l'usurpation ; pour fournir sans cesse à la volupté, il faut tirer de toutes mains, accumuler des arrerages, laisser des ouvriers, des domestiques sans salaire; il faut emprunter sur gages, & peut-être se sacrifier à des plaisirs honteux, pour pouvoir fournir à des plaisirs honnêtes. De cette vie de plaisir, naît encore l'oubli de Dieu, & de ses devoirs de religion. Quel mépris de la parole de Dieu! Quel éloignement des Sacremens! Quelle ignorance de nos mysteres! Quelle negligence de la priere! En faut-il davantage pour vous perdre? *Sermon manuscrit du Pere François Catrou.*

Cette maniere de vie ne peut être innocente.

A ces plaisirs près, me direz-vous, cette vie n'est-elle pas assez innocente ? Voilà le prétexte qui sert à rendre la conversion des gens de plaisir plus difficile. Mais qu'avoit de plus le mauvais riche ? Il avoit usé des biens de la vie presente; il avoit mené une vie delicieuse ; c'étoit son état : *Epulabatur quotidie splendidè* ; tous les jours il faisoit de somptueux repas. Sur quoi Saint Chrysostome remarque, que quelques plaisirs particuliers ne l'auroient peut-être pas perdu sans ressource ; mais que l'habitude du plaisir l'a damné : *quotidie.* Il est donc vrai que cette vie molle & voluptueuse, est un état de damnation, soit qu'on l'envisage dans les especes particulieres de plaisir à quoi elle s'abandonne; soit qu'on la prenne pour un abandon general au divertissement. Malediction donc sur tous ceux qui les goûtent, qui les recherchent, qui y rafinent, & qui en font l'unique, ou la principale occupation de leur vie. *Va vobis, qui ridetis. Le même.* Luc. 16. Luc. 6.

Les riches & les Grands s'imaginent avoir droit de mener une vie molle.

Les riches sur-tout, les Grands, & ceux qui sont à la Cour, se persuadent que toutes les grandeurs, toutes les pompes du siécle, leur appartiennent : Que leur condition leur permet de mener une vie molle, oisive, & voluptueuse; de satisfaire leur ambition, & tous leurs desirs ; de se mettre à leur aise autant qu'ils peuvent; enfin ils prétendent que tout le monde est leur propre heritage, & qu'ils ont droit d'en user comme il leur plaît, sans qu'aucunes loix ou divines ou humaines leur puissent prescrire de bornes. De là vient qu'ils se dispensent des jeûnes, & de tous les exercices qui les incommodent. Ils mettent ordre qu'on ne leur parle de rien qui puisse troubler leur repos. Ils cherchent des gens qui ne pensent qu'à les flater, & à contenter leurs passions, & qui tâchent de leur faire goûter les plaisirs de la vie en toutes les manieres possibles. On a soin de leur ôter toute crainte & tout remords de conscience, de peur qu'ils n'alterent ou diminuent leur joye : quelque chose qu'ils fassent, on leur annonce la paix, & on ne leur propose qu'une fausse devotion, qui est si complaisante, qu'elle s'accorde toûjours avec leurs desirs. *Monsieur de Sainte Marthe, Tome second de ses Traitez de pieté, sur l'Obligation de fuir le monde.*

Les personnes qui menent cette vie molle, changeront bien un jour de sentiment, quand il faudra mourir.

On regarde les personnes qui font profession de vertu, & qui pratiquent la mortification chrétienne, comme des gens simples, impolis, inutiles, parce qu'ils ne sont pas de toutes les parties de plaisir ; bannis dans le monde du commerce des honnêtes gens, indignes de paroître dans leurs brillantes assemblées ; gens qui ne sçavent pas vivre, & qu'on regarde en pitié. Mais un peu de patience ; ces beaux jours s'obscurciront, cet éclat qui enchante, & ce tumulte qui étourdit tombera; des pleurs, & d'amers repentirs succederont à tous ces plaisirs, à toutes ces fêtes peu chrétiennes ; la mort fera sentir qui a été sage. Ces prétendus heureux du siécle, ces gens si réjouis dans le monde, & si fiers de leur sort, soûtiendront-ils leur joye & leur vaine fierté jusqu'à cette derniere heure? se sçauront-ils bon gré de leur vie molle & delicieuse? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Les fausses maximes de ces gens qui ne cherchent que les commodi-

Rien n'est de plus indignant, rien ne revolte davantage un esprit chrétien, que de voir avec quelle imposante securité ces gens de plaisir débitent leurs maximes. A les entendre raisonner d'un ton imperieux & décisif sur

ditez de la vie.

sur la morale, & sur les dogmes de la religion, on diroit que les Saints ont ignoré l'art de vivre chrétiennement, & qu'il n'y a que les gens du monde, qui ayent sçû entrer dans le veritable sens de l'Evangile. La vie chrétienne, selon eux, n'est plus cette vie laborieuse & mortifiée dont le Fils de Dieu nous a fait de si vifs portraits; c'est une vie molle & delicieuse, ennemie de toute contrainte. Le ciel n'est plus cette terre de promission, où l'on n'entre qu'après bien des victoires; c'est, selon eux, un champ ouvert de toutes parts, dont toutes les avenuës sont applanies. A en juger par leur conduite, & par leurs maximes, le royaume du ciel, qui a coûté si cher aux plus grands Saints, se donne aujourd'hui pour rien aux gens du monde. Cette violence continuelle, dont parle Jesus-Christ, n'est que pour ceux qui menent une vie innocente, & la penitence n'est plus pour les pecheurs. Il est étrange qu'on ne s'apperçoive pas dans le monde d'une erreur si grossiere, & il est encore plus étrange qu'on persevere dans cette erreur, si l'on s'en apperçoit. Est-il besoin d'une profonde meditation, faut-il avoir un esprit fort sublime pour découvrir toute la malignité de ces maximes? *Le même.*

Comme la vie molle & oisive ne peut être une vie chrétienne.

A la promenade succede le jeu, & au jeu le spectacle. C'est à cette continuité d'amusemens que se reduisent tous les empressemens des gens du siécle; & leur felicité la moins imaginaire consiste toute à n'avoir nul repos. Est-ce là, Seigneur, la vie d'un Chrétien? C'est pourtant celle des gens du monde; ce sont là ces honnêtes plaisirs, ces divertissemens innocens, dont peu s'en faut qu'on ne veuille même se faire un merite; c'est-à-dire, que ce qui détruit la morale de Jesus-Christ, ce qui anéantit la vie chrétienne, devient aujourd'hui dans le monde la vie éclatante des Chrétiens. Il n'y a plus pour eux de combats à donner, ni de violence à se faire; ce ne sont plus que des passions à nourrir, & à fomenter. Une vie molle & oisive a pris la place de cette vie laborieuse & penitente, que Jesus-Christ veut être comme le caractere de distinction de ses enfans; tout ce qui a l'air de retraite, de modestie, de regularité, allarme trop les sens, pour être du goût de ces voluptueux delicats; on ne parle que de parties de divertissemens; on ne se repaît que de delicieuses idées, une partie du temps est à s'étudier à plaire, & l'autre à ne chercher que ce qui plaît. A quelle école, mon Dieu, a-t-on appris au Chrétien à se faire une occupation de son plaisir, & une étude de la bagatelle? *Le même.*

Suite du même sujet.

Toute la vie d'un Chrétien, selon le Concile de Trente, doit être une penitence continuelle. Certainement, à moins que le jeu, la promenade, les assemblées de plaisirs, & tous les autres divertissemens, qui sont aujourd'hui comme le fond de la vie, ne soient une penitence, on ne voit pas quelle sera la penitence des mondains. On se leve, on s'ajuste, on visite, on lie une partie, on joue, on s'entretient, & jamais presque on ne pense à Dieu. L'esprit esclave des passions s'épuise à trouver dequoi amuser les inquiétudes d'un cœur toûjours plus affamé. Ces plaisirs materiels font perdre le goût des biens éternels. On n'a pour objet de ses desirs, que les joyes mondaines: & voilà toute la vie d'un Chrétien. Mais on ne fait point de mal, dit-on, dans ces divertissemens. C'est-à-dire, qu'il est permis à un Chrétien, au sentiment des gens du monde, de passer ses jours dans un éternel oubli de Dieu. Les premieres heures du jour sacrifiées à se parer, le reste du temps dévoüé au jeu, à mille contagieux entretiens, à cent frivoles amusemens, aux assemblées, aux spectacles; prouveroit-on à un Infidele par ce plan de vie, qu'on est Chrétien? On ne fait point de mal. Et n'en est-ce pas un assez grand de ne faire nul bien, à qui est obligé d'en faire à toute heure, à qui sera irremissiblement reprouvé pour n'en avoir pas assez fait? On ne fait point de mal. Et quoi! une vie usée en mille inutilitez, une vie enyvrée d'oisiveté & de molesse, est-ce une vie chrétienne? Et si elle n'est pas chrétienne, n'est-elle pas un grand mal? *Le même.*

Cette vie de plaisirs & de divertissemens, est tout-à-fait sterile en bonnes œuvres.

Cette vicissitude & souvent même cet assemblage d'intrigues, de rendez-vous, de parties de plaisir, de repas, de compagnies, de conversations, de spectacles, laisse-t-il ce repos interieur, cette attention, cette vigilance si necessaire pour entendre la voix de Dieu, & pour correspondre à sa grace? Les cercles sont-ils des lieux propres à faire valoir ce tresor? Mon Dieu, que de graces perduës! Et cette perte irreparable n'est-elle qu'un mediocre mal? On ne fait point de mal, dites-vous; mais quel bien, quelles bonnes œuvres fait-on pour meriter le ciel? Et qui de nous ignore qu'une vie oisive, & sans bonnes œuvres, est une vie reprouvée? Le figuier avec des feuilles sans fruit, est condamné au feu. Le serviteur peu industrieux est disgracié. La seule inaction en matiere de salut, est un crime. Quel mal fait-on quand on se divertit? On ne ravit point le bien d'autrui; on évite tous les excés; on renferme ses plaisirs dans les bornes de la bienséance. On n'a garde aussi de vous reprouver pour cela: mais ignorez-vous que le souverain Juge reprochera singulierement aux reprouvez leur indolence, & leur inaction pour le bien? Le serviteur paresseux n'est pas condamné pour s'être revolté contre son maître; mais pour n'avoir pas fait valoir le talent qu'il en avoit reçu. On ne fait mal à personne: vous vous en faites un assez grand à vous-même. Vous ne faites point de mal, mais vous ne faites nul bien; vous menez une vie molle & delicieuse, une vie mondaine, & nullement chrétienne: n'est-ce pas là un grand mal? *Le même.*

Peinture de la vie molle & oisive des femmes mondaines.

Après avoir donné les premieres heures du jour à la parure, ou à quelque autre amusement aussi vain, on va à la derniere Messe comme au rendez-vous du beau monde. Là se noüent les parties de plaisir; là se déterminent les lieux des assemblées. Quelques fades entretiens amusent jusqu'au repas. La compagnie & la conversation charment ensuite quelques intervalles de repos, jusqu'à ce que l'heure de recevoir ou de rendre des visites rassemble les oisifs. Alors se forment les cercles; se lient les parties; recommencent ces comedies, & ces scenes privées, où chacun se joue, & ces entretiens qui ne roulent que sur la bagatelle, & à qui la médisance sert de sel: car il ne faut pas s'attendre à des conversations plus solides & plus utiles dans ces assemblées d'oisiveté. Cependant comme rien n'ennuye tant que l'oisiveté même, on cherche à trouver dans le jeu ou à la prome-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

nade un nouveau goût à de si fades amusemens. Le spectacle délasse ensuite durant quelques heures, & enfin les assemblées nocturnes terminent la journée de ces personnes qui font profession d'être Chrétiennes ; c'est-à-dire, qui suivent une religion qui condamne jusqu'à la moindre parole oiseuse, & qui exige indispensablement de tous ses sectateurs une vie pure, mortifiée, laborieuse, & une regularité de mœurs si exemplaire, qu'elle ne peut souffrir le plus petit relâchement. En bonne foi, cette maniere de vie, fut-elle jamais une vie chrétienne ! Quand on n'auroit qu'une fort legere teinture de notre Religion, pourroit-on ignorer avec quelle severité elle reprouve cette vie molle & inutile ? *Le même.*

On se flate en vain que cette vie molle & oisive est innocente.

On veut que tout soit innocent dans cette vie molle ; mais depuis quand est-ce que les assemblées de plaisir, qui sont comme des academies d'oisiveté, & l'école de toutes les passions ; où tout est danger, où tout est piége ; depuis quand est-ce que ces assemblées de mondanité sont devenuës l'azile de l'innocence, tandis qu'elle ne se croit pas en sûreté, cette innocence, dans la plus profonde solitude, dans les deserts même les plus affreux ? Tout y est innocent, dites-vous ; mais tout y tente, & porte au peché : entretiens, jeux, spectacles, inaction même, tout concourt à seduire ; & un cœur amolli par l'oisiveté, sollicité par mille objets dangereux, sans préservatif, sans défense, brave fierement les dangers, & au milieu de tant de perils se conserve dans l'innocence. Quand on connoît le cœur humain, se persuade-t-on aisément que ce genre de vie soit innocent ? Et les partisans de cette vie molle, se croyent-ils eux-mêmes bien innocens ? Certes si c'est sur ce prétexte qu'ils se dispensent de la penitence & de la mortification chrétienne, il faut qu'ils soient dans la plus étrange illusion, ou plûtôt dans un terrible aveuglement. *Le même.*

Il y a des gens qui menent une vie molle, & qui n'ont de l'austerité que pour les autres.

Comment accorder une vie molle & sensuelle, des mœurs irregulieres & libertines avec des obligations indispensables, avec des leçons qu'on fait aux autres d'une perfection éminente ! Un honnête homme haït la mauvaise foi ; rien de plus odieux que la mommerie en fait de religion ; l'hypocrisie est par tout exécrable. Comment un Docteur de Morale severe, comment des Directeurs d'une regularité si exacte, à qui rien n'échappe, & qui crient d'abord au relâchement, dès que leurs disciples s'oublient, n'ont-ils pour eux-mêmes que des yeux indulgens, & ne se servent-ils jamais de la même mesure dont ils reglent les autres ! Ardens à les faire dans les voyes de Dieu, & à leur faire craindre les moindres infidelitez ; quelle indolence bien souvent sur leur propre perfection ; quelle lâcheté au service de Dieu, & quelle tranquillité cependant au milieu des plus justes allarmes ! D'où vient cette étonnante securité dans des gens qui n'ignorent pas le danger, & qui en sçavent si bien faire sentir aux autres toutes les suites ? Pensent-ils n'être pas soûmis aux mêmes loix, ou avoir quelque privilege qui les en dispense ? Nullement ; mais c'est un artifice pour couvrir leurs déreglemens, &c. *Le même.*

On est tranquille dans l'erreur, & dans une maxime si opposée à l'esprit de la Religion, & à l'Evangile. Croit-on, par exemple, que ces femmes mondaines, qui menent une vie molle & oisive, dont les plus serieuses occupations sont pour le moins des inutilitez par rapport au salut, & souvent même de funestes égaremens, ne s'apperçûssent pas du danger, si le cœur laissoit à l'esprit l'usage libre de sa raison & de ses lumieres ? Mais l'amour propre est le maître, tout lui obéït, on n'écoute que ses leçons, il ne faut pas être surpris si l'on ne raisonne plus que selon ses principes. On ne voit rien que de raisonnable dans une conduite, où tout flate l'amour propre & les sens. Ainsi oisiveté de profession, vie inutile, dégoût de ses propres devoirs, éloignement pour la pieté, indifference pour le salut, oubli de Dieu, mœurs, en un mot, peu chrétiennes ; tout cela suffiroit pour allarmer un reste de foi & de religion ; mais l'illusion metamorphose tout, & fait paroître tout sous des couleurs étrangeres. On ne manque pas d'esprit pour découvrir l'erreur ; mais on ne veut pas avoir le déplaisir de voir qu'on s'égare. *Le même.*

Il est aisé de se faire une fausse conscience en menant une vie molle & oisive.

Jamais la penitence ne fut ni moins goûtée, ni plus combattuë. Il semble que tout le monde conspire à établir parmi les hommes une vie molle, douce, & relâchée : on adoucit & on affoiblit la croix de Jesus-Christ ; en sorte qu'elle n'a plus ni dureté, ni pesanteur. Les Saints nous ont appris qu'on n'alloit au Ciel que par une voye rude, & qu'au travers des épines & des ronces ; & presentement on applanit les voyes tant qu'on peut ; on seme les chemins de fleurs, pour ainsi dire ; & à peine remarque-t-on dans ceux même qui font profession de pieté, les moindres traces des travaux & des souffrances du Maître, comme s'il n'avoit souffert que pour nous dispenser de souffrir, & non pas pour nous y porter par son exemple. *L'Abbé de la Trappe, Tome second de ses Maximes Spirituelles.*

Tout le monde semble applanir les voyes du Ciel, & adoucir les travaux de la penitence.

C'est une obligation que ne peuvent goûter les Chrétiens lâches, & ennemis de la croix de Jesus-Christ, qui se contentant de se défendre les plaisirs manifestement criminels, cherchent avec tant de soin les douceurs & les commoditez de la vie, qui fomentent & qui nourrissent plûtôt la concupiscence qu'ils ne la mortifient & qu'ils ne la combattent. Mais quand cette mollesse & cette inutilité de vie ne seroit pas directement opposée à la vie de Jesus-Christ, il est impossible que ceux qui la menent, perseverent même dans la pratique exterieure de la loi, qu'ils observent en apparence, lorsqu'ils la violent en effet dans l'essence du Christianisme. Cette concupiscence inquiéte les trouvant occupez, & empressez à la recherche de leurs satisfactions temporelles, dit Saint Cyprien, au lieu de se précautionner contre ses irruptions soudaines & imprévûës, s'échappe, prend ce temps propre pour faire ses ravages en liberté dans leur ame. Vous vous familiarisez avec ce monstre ; mais sçachez que vous augmentez sa ferocité naturelle au lieu de l'adoucir, par la maniere flateuse dont vous le traitez, & que si vous n'y prenez garde, il vous dévorera lorsque vous y penserez le moins. *L'Abbé du Jarry, Sermon de la Conception de la Sainte Vierge.*

La vie molle fomente la concupiscence, & empêche qu'on ne perseverе dans l'observation de ce qu'il y a de plus essentiel dans la loi de Dieu.

MON-

MONDE.

VANITE', INCONSTANCE, FRAGILITE' des choſes du monde, joyes & plaiſirs du monde, &c.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt rien de plus ordinaire, ni de plus rebattu, que les diſcours, écrits, entretiens, & prédications ſur la vanité du monde; ſur la fragilité, & le peu de durée de ſes biens, de ſes joyes, de ſes pompes, &c. Les Payens mêmes en ont rempli leurs livres; & ſouvent ceux qui les ſouhaitent, & qui les recherchent avec plus d'ardeur, ſont ceux qui en parlent avec le plus de mépris; mais ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt que quoique nous y ayons renoncé par le Bapteſme, il n'eſt rien à quoi l'on s'attache avec plus de paſſion. C'eſt pourquoi j'ai cru que je ne devois pas omettre ce ſujet, quelque commun qu'il ſoit, & que la multitude des Auteurs qui l'ont traité, ne devoit pas m'empeſcher de recueillir ce que j'ai trouvé de plus propre pour inſpirer le mépris, la fuite ou du moins le détachement des choſes du monde.

Comme ce ſujet entre preſque dans tous les diſcours, & que nous avons parlé ailleurs de l'ambition, de la grandeur, des ſpectacles, de la vie molle, & de l'attachement aux richeſſes; nous ne parlerons ici qu'en general de la vanité de toutes les choſes du monde, du mépris que tout Chrétien en doit faire, de la fauſſeté & inſtabilité de tous ſes biens qui ſont incapables de remplir le cœur de l'homme, & de lui donner une veritable ſatisfaction.

Il faut pourtant avoüer que ce ſujet étant aſſez vague de ſoi-meſme, on eſt obligé de deſcendre dans le détail, & dans l'induction, de faire voir, par exemple, le néant des richeſſes, le peu de fond qu'on doit faire ſur l'eſtime des hommes, ſur la faveur des grands, ſur l'honneur qu'on nous rend, pour faire ſentir l'amertume qui eſt meſlée avec les plaiſirs de cette vie, & les cuiſans chagrins qui les ſuivent.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deſſeins & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. DE tous les biens de ce monde, le plus precieux ſans contredit, & celui dont on eſt le plus paſſionné & le plus jaloux, eſt la gloire, puiſque non ſeulement c'eſt celui que l'on préfere à tous les autres, mais encore celui pour lequel ou riſque tout le reſte, & que l'on s'efforce de conſerver dans la perte de tous les autres. C'eſt pourquoi en faiſant voir la vanité & le peu d'eſtime qu'un Chrétien doit faire de la gloire qu'on peut acquerir en ce monde, on fait voir en même temps, la vanité de tous les autres biens, qui, au jugement des Sages, ne ſont pas comparables à celui-là. C'eſt ce qu'on prétend faire dans ce diſcours, où l'on montre: 1°. Que la gloire du monde eſt odieuſe en ſon principe. 2°. Qu'elle eſt vaine en ſa nature, frivole, & chimerique. 3°. Paſſagere, & de peu de durée.

1°. La gloire du monde eſt odieuſe en ſon principe; parce que c'eſt ou le hazard, ou la faveur, ou le crime, qui donne la diſtinction dans le ſiécle. C'eſt le hazard; ce qui fait conſiderer les Grands du ſiécle avec mépris, & ce qui donne ſujet de plaintes & de murmures. Pourquoi, dites-vous, un tel que vous vous repreſentez peut-être au moment que je parle, prend-il un vol ſi haut au-deſſus de moi? Pourquoi le vois-je dans l'éclat, pendant que je rampe dans la pouſſiere? Son merite eſt-il donc le principe de ſon élevation? Je connois la petiteſſe de ſon genie, & le travers de ſon eſprit. C'eſt la fortune qui s'eſt jouée en l'élevant; une conjoncture favorable l'a placé en ce rang; une alliance fortuite avec les gens qui ſont en place, l'a fait conſiderer; ſouvent l'attachement indigne d'une ſervitude honteuſe à des hommes que la fortune a diſtinguez, eſt l'origine d'une grandeur ſoudaine: enfin, le hazard eſt le principe ordinaire de la gloire mondaine. 2°. Le crime eſt encore une autre ſource d'élevation dans les hommes. C'eſt ſouvent à l'uſurpation qu'on doit cet accroiſſement immenſe de grandeur; quelquefois c'eſt par de honteux miniſteres, qu'on s'eſt introduit auprès des Grands, par de baſſes flateries; ſouvent même on n'eſt honoré dans le public, que parce qu'on eſt abominable devant Dieu. 3°. C'eſt aſſez ordinairement la faveur qui tient lieu de merite; on a gagné l'affection d'un Prince & d'un Souverain; on s'en eſt fait ſon protecteur & ſon appui; on regarde comme la créature de ce Prince celui qu'il honore de ſon amitié. Voilà ce qui fait ſon merite & ſa gloire. Quoi de plus mépriſable que ce principe d'élevation, qui n'eſt fondé que ſur le hazard, & ſouvent ſur le crime?

Secondement, la gloire du monde eſt vaine, à la conſiderer dans ſa nature: car quoi de plus frivole & de plus chimerique? puis qu'après tout, l'eſtime du monde qui fait proprement la gloire mondaine, n'eſt qu'un bruit avantageux qui ſe répand de nous; c'eſt la connoiſſance que le public veut bien avoir de ce que nous valons, & de ce que nous ſommes; & voilà l'enchantement du cœur humain; voilà l'idole à laquelle ſacrifient tous ceux que le monde ſeduit, & qu'on regarde comme des hommes au-deſſus du vulgaire. Il faut montrer combien cette gloire, qui conſiſte dans l'eſtime des hommes, & dans le jugement favorable qu'ils font de nous, eſt vaine. 1°. Parce qu'elle eſt toute dans autrui, & qu'elle ne met rien en nous de réel, elle ne nous rend pas plus vertueux, ni autres que

nous sommes. 2°. Elle est donnée par des personnes qui ne nous connoissent pas, & qui ne peuvent sçavoir si nous la meritons; qui ne jugent que par le dehors, & qui ne penetrent pas plus avant; & par consequent qui ne sçavent pas en quoi consiste le vrai merite; cette gloire est donc frivole & chimerique. 3°. Elle est le plus ordinairement injuste; car enfin, avec quelle justice les hommes la distribuent-ils cette gloire? Combien de vertus obscures, negligées, oubliées? Combien de vrais merites abandonnez, délaissez, sans consideration? Combien d'usurpateurs d'une gloire qui ne leur appartient point? Combien de mauvais juges attribuent à des indignes une loüange qu'ils n'ont pas meritée? *Mendaces filii hominum in statheris.* *Psal.* 61.

Troisiémement, la gloire du monde est passagere, de peu de durée. Ce qui fait que dans l'Ecriture, toutes les grandeurs, & les prosperitez temporelles ne sont representées qu'en songe, selon la remarque que l'on verra dans la suite de ce traité; elles sont representées par la fumée qui s'éleve, qui s'étend, & puis qui se dissipe. L'inconstance de cette gloire n'est pas moins connuë que son peu de durée, puisque l'experience de tous les siécles nous doit avoir appris que mille & mille personnes après avoir été comblées de gloire, sont tombées dans le mépris, dans l'opprobre & dans la confusion; & comme la gloire dépend de l'imagination des hommes, qui est volage, changeante, l'une n'est pas plus durable & constante que l'autre; il arrive même que la confusion où l'on se voit après avoir été dans l'honneur & dans l'éclat, est plus sensible. De tout ceci il faut conclure, que si nous sommes passionnez pour la gloire, il faut aspirer à une gloire solide, veritable & éternelle, &c. *Extrait d'un Sermon manuscrit du Pere François Catrou.*

II. 1°. Il faut mépriser le monde, non en Philosophes, à cause de la fragilité, l'inconstance, & le peu de valeur des biens qu'il promet, & qu'il ne peut souvent nous donner; mais en Chrétiens, qui sont infiniment au-dessus de tout ce qui est dans ce monde, & aspirent à des biens durables, plus solides, & éternels. 2°. Il faut se détacher des choses de ce monde, non par dégoût, ou par dépit, & par une espece de vengeance, comme ceux qui s'en retirent, parce qu'ils s'en voyent abandonnez; mais parce que nous y sommes obligez par les promesses que nous avons faites au baptême. 3°. Il faut s'efforcer de mourir au monde, & comme parle Saint Paul, d'y être crucifiez; c'est-à-dire, d'être insensibles à ses joyes, à ses plaisirs, & à tout ce qui a coûtume de seduire le cœur, non par une stupidité Stoïque, mais par un renoncement entier de cœur & d'affection, qui est la perfection où un Chrétien doit aspirer.

III. 1°. Les biens de ce monde sont peu de chose en eux-mêmes, & nous ne les possedons que fort imparfaitement. 2°. Ils ne nous rendent pas meilleurs ni plus parfaits. 3°. Ils nous corrompent par l'attachement que nous y avons, & par le mauvais usage que nous en faisons.

IV. Pour vivre dans le monde avec quelque assurance de son salut, il faut,

1°. Se défier toûjours des caresses du monde, de l'approbation qu'il nous donne, des honneurs qu'il nous accorde. 2°. Mépriser ses jugemens, ses reproches, ses railleries, en vivant selon les maximes de l'Evangile. 3°. Ne point s'attacher aux bagatelles, aux divertissemens, & aux amusemens du monde.

V. Saint Augustin, au livre *de Moribus Eccl. c.* 2. dit que pour donner une pleine satisfaction au cœur de l'homme, il faut trois choses.

1°. Que le bien dans lequel nous cherchons notre joye & notre bonheur, soit un vrai bien, qui n'ait pas plus d'apparence que de solidité; ce qui ne se trouve point dans les biens de ce monde. 2°. Que nous aimions ce bien, afin que nous sentions ce que sa joüissance a de douceur; mais on est bientôt dégoûté des biens de ce monde. 3°. Que nous le possedions d'une maniere parfaite; & nous n'avons que la vûë des biens de ce monde.

VI. 1°. L'attachement aux choses temporelles est un état de damnation. 2°. Quelles sont les marques de cet attachement? Les rechercher avec empressement, en préferer la possession au soin de son salut, s'affliger immoderément de leur perte.

VII. 1°. Les biens de ce monde sont trop petits, pour contenter un cœur aussi vaste qu'est celui de l'homme. 2°. Le cœur de l'homme est trop grand pour pouvoir être rempli de si peu de chose. 3°. La joüissance qu'on a de ces sortes de biens est trop imparfaite pour nous donner un veritable & solide plaisir.

VIII. On peut faire la division & le partage d'un discours sur ces paroles de Job, ch. 20. *Gaudium hypocritæ admstar puncti.* Que la joye de l'hypocrite, c'est-à-dire, d'un homme qui paroît content dans ce monde, est comparée à un point, qui dans la notion qu'on nous en donne, n'a aucune dimension.

1°. La joye que donne le monde n'est que superficielle, sans profondeur; elle ne penetre point jusqu'au cœur. 2°. Elle n'a point d'étenduë; elle n'est pas capable de le remplir. 3°. Elle n'a point de longueur; elle passe en un moment; elle est toûjours courte, quand elle dureroit autant que la vie, qui n'est qu'un point comparé à l'éternité.

IX. 1°. On ne peut voir le monde sans l'aimer; il nous seduit, il nous charme, il nous attire, & il gagne enfin notre cœur, qui a bien de la peine à s'en défendre, & qui ne le peut sans une grace particuliere du ciel. 2°. On ne peut l'aimer sans le suivre, c'est-à-dire, sans s'accommoder à ses manieres; sans craindre de lui déplaire & de le choquer, & par consequent, sans devenir mondain. 3°. On ne peut le suivre sans se perdre; car c'est cette voye large qui conduit à la mort.

X. On peut encore prendre la division d'un discours, de ce passage de l'Ecclesiaste, selon la Version Grecque: *Inveni in eis, scilicet mundi bonis, tria hæc, vanitatem, afflictionem, & consummationem.*

1°. La vanité des biens de ce monde; tout n'est que mensonge, illusion, vaine apparence. 2°. L'affliction & la misere que cause la possession de ces biens, au lieu de la joye & de la satisfaction qu'on esperoit y trouver. 3°. La consommation, c'est-à-dire, la fin, & leur peu de durée, qui nous tient toûjours en crainte de les perdre.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent

Les Saints Peres.

SAint Augustin, *in appendice Tom. 9.* traite du mépris du monde, & dans le Sermon 31. *de tempore*, quoi qu'on doute si ce Sermon est de lui.

Le même, *l. de Agone Christiano*, fait voir la misere & l'inquiétude de ceux qui soûpirent après les biens de la terre.

Le même, sur ces paroles du Pseaume 75. montre combien les choses de ce monde sont vaines, par la comparaison d'un homme, qui en dormant s'imagine les posseder, & après s'être éveillé reconnoît qu'il est pauvre en effet.

Le même, dans la lettre à Licentius, lui fait voir la vanité, & le peu de durée des choses de ce monde.

Saint Cyprien, dans la lettre à Donat, a de beaux sentimens sur ce sujet.

Saint Jerôme, *Epist. 34. quæ est ad Julianum*, parle de l'usage que l'on doit faire des choses de ce monde.

Le même, sur le Pseaume 75. compare la vie de l'homme à une personne, qui pendant son sommeil s'imagine être riche, faire bonne chere, & joüir de tous les plaisirs, & qui à son réveil trouve n'avoir rien du tout.

Saint Ambroise, *lib. de bono mortis, c. 5.* montre combien il est facile de s'attacher aux choses de la terre, & le danger qui se trouve dans la possession des biens de ce monde.

Le même, *l. 3. Epist. Epist. 10. ad Simplicianum*, montre qu'il n'y a que le Sage qui soit veritablement riche, heureux, & content.

Le même, *lib. de Nabut. c. 6.* montre l'insuffisance des choses de ce monde, pour contenter le cœur de l'homme.

Saint Gregoire, *lib. 2. Dialog. c. 35.* à l'occasion de la vision de Saint Benoît, à qui Dieu fit voir tout le monde dans un rayon de lumiere, montre que celui qui est éclairé des lumieres d'en-haut, connoît la petitesse des choses créées, & en a peu d'idée.

Le même, *l. 17. Moral.* montre que la plûpart des gens du monde ne pensent qu'aux choses de ce monde, qui sont de peu de durée.

Le même, *l. 18. Moral.* montre que quiconque aime les choses de ce monde, & y est attaché, ne peut avoir un veritable amour de Dieu.

Le même, *l. 31. Moral.* montre de quelle douleur sont touchez ceux qui perdent les choses qu'ils posseident avec affection.

Le même, *l. 20. Moral.* montre par un long discours que ceux qui recherchent les joyes passageres de cette vie, sont privez des veritables joyes qui viennent de Dieu.

Le même, *Homil. 3. in Evangel.* donne ce salutaire avis aux fideles, que s'ils ne peuvent pas tout-à-fait renoncer au monde, du moins qu'ils en posseident les biens sans y être attachez.

Le même, *l. 5. Moral.* montre qui sont les personnes mortes au monde, & qui en sont veritablement détachées.

Le même, *Hom. 4. in Evangel.* fait une forte exhortation aux fideles de se détacher des choses de ce monde; & dans l'Homelie 1. sur les mêmes Evangiles, il exhorte de suivre en ce point l'exemple des Saints qui nous ont précedé.

Saint Basile, sur ces paroles du Prophete Royal: *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*, *Psal. 61.* dépeint l'instabilité des biens de la terre, qui passent de main en main, & qui changent de possesseurs & de maîtres.

Le même, a fait une Homelie, qui est la 23. *Ex variis*, qui a pour titre, qu'il ne faut point s'attacher aux choses du siécle.

Le même, en parle encore amplement dans l'Homel. 24.

Le même, *Homil. 35. in Genesim*, exhorte au mépris des richesses, & des autres biens de ce monde.

Saint Chrysostome, *Homil. 39. & 43. ad popul. Antioch.* montre que c'est un excellent moyen de reprimer l'orgueil, que de penser à la vanité du monde.

Le même, *Homil. 24. in Matth.* montre que la vie de la plûpart des hommes est un jeu d'enfans, où l'on s'amuse à des bagatelles.

Le même, *Homil. in c. 14.* du même Saint Matthieu, montre que les biens de la terre ne meritent pas qu'on s'y attache.

Le même, Homelie sur le chap. 21. parle de l'amour des faux plaisirs de cette vie.

Le même, sur le chapitre troisiéme, montre qu'un Chrétien doit mépriser tous les biens de ce monde, comme étant indignes de lui.

Le même, *Homil. 14. in Epist. ad Roman.* fait voir comme le demon nous trompe & nous seduit par les choses de ce monde: & nous exhorte à nous défendre de cette illusion.

Le même, *Homil. 38. in 1. ad Corinth.* montre qu'on n'est jamais content des biens de ce monde.

Le même, sur la même Epître, montre le bonheur des premiers Chrétiens, qui n'avoient nulle attache aux choses de ce monde.

Le même, *Homil. 1. in Epist. 2. ad Timoth.* parle du mépris qu'on doit faire des choses de ce monde. Et dans l'Homelie 12. que tout ce qui fait l'objet de nos vœux sur la terre, ne merite pas le nom de bien.

Le même, *Serm. de Providentia*, montre que nous sommes faits pour d'autres biens que ceux de la terre.

Saint Prosper, *in sentent.* parle éloquemment de la vanité de tout ce que le monde estime le plus, honneurs, richesses, plaisirs.

Sancti Eucherii Epist. ad Valerianum.

Sancti Isidori Hispal. Libellus de contemptu mundi.

Clemens Alexandrinus, Orat. ad Gentes, montre que tout est fragile & inconstant dans ce monde, & qu'il en est comme dans le jeu, où l'avantage passe de l'un à l'autre.

Saint Bernard, *lib. 2. de Consideratione*, demande que deviennent après cette vie les plaisirs & les richesses, & de quoi servent toutes les grandeurs.

Le même, *lib. 4.* montre combien il est indigne d'un Chrétien de s'attacher aux choses de la terre.

Le même, *Sermon. 4. Adventus*, montre le mépris que nous en devons faire, puisqu'elles ne sont de nul prix, & qu'elles dépendent uniquement de l'imagination des hommes.

Le même, *Epist. ad Sophiam*, lui dépeint vivement la fragilité de toutes les choses de ce monde, & la briéveté de la vie.

Saint Anselme, *l. 1. Epist. Epist. 8.* montre que le monde nous mépise & nous joüe, &

qu'il faut reciproquement le mépriſer.

Innocentius Papa tertius, a fait des livres *de Contemptu mundi.*

Saint Laurent Juſtinien, *l. Diſcipl. Monaſt.* parle de la vanité du monde.

Hugues de Saint Victor, ſur ces paroles de Salomon : *Vanitas Vanitatum, &c.* dit de belles choſes ſur ce ſujet.

Saint Bernardin, *Tome 3. Tract. de mundi amore.*

Saint Bonaventure, *Tom. 3. Opuſc.*

Dionyſius Carthuſ. in Speculo.

Joann. Gerſon,

Livres ſpirituels, & autres.

Hieronymus Platus, l. 2. c. 1. traite en tout ce chapitre de la baſſeſſe & de l'indignité des choſes temporelles.

Dandinus, *in Ethicis ſacris, l. 37. de proſp. & adverſis*, traite ce ſujet en pluſieurs chapitres.

Didacus Stella, *de Contemptu mundi.*

Sanchez, *de regno Dei, l. 5. c. 3.*

Franciſcus Petrarcha, Tom. 1. Dialog.

Livre intitulé, *la Sageſſe Chrétienne*, par le Pere Guilleminot, traite ce ſujet fort au long, & deſcend dans le détail des choſes de ce monde dont nous devons faire peu d'état.

Livre intitulé, *les Entretiens du Sage*, par le Pere Sebaſtien de Senlis, Capucin, ch. 13. 14. 15. & 16. parle du mépris des choſes du monde, des richeſſes, des honneurs, & des plaiſirs.

Le Pere Poiré, livre intitulé, *la Science des Saints*, Traité troiſiéme, partie 1. ch. 3. montre qu'il ne faut faire état que de Dieu ſeul, & que tout le reſte n'eſt que vanité.

Livre intitulé, *le Chrétien du temps*, par le Pere Bonal, partie troiſiéme, chapitre cinquiéme, parle de la vanité & de l'inconſtance des choſes de ce monde, & du parfait renoncement d'eſprit qu'un Chrétien y doit faire.

Le Pere Croiſet, Tome 1. de ſes Reflexions Chrétiennes, traite amplement du monde, & du mépris qu'on en doit faire.

Dans les Entretiens ſpirituels de Monſieur Pean, partie troiſiéme, le dixiéme Entretien eſt ſur le mépris du monde.

Le Pere Nepveu, dans ſes Reflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année, Tome 1. pour le 27. jour de Mars ; & Tome 4. pour le 10. d'Octobre, il y eſt parlé du mépris, & du détachement du monde.

Reïna, *Conc. 1. Quadrageſimæ.*

Les Prédicateurs modernes.

Le Pere Delingendes, Sermon pour le quatriéme Dimanche de Carême, parle de la fuite des honneurs, &c.

Le Pere Grizel, dans ſon Avent intitulé, *Baltazar*, dans le dernier Sermon, ſur la fin, s'étend ſur la vanité du monde, & ſur le détachement qu'un Chrétien en doit marquer dans ſa conduite.

Monſieur Joly, Prône pour le ſecond Dimanche de Carême, où il parle des plaiſirs de cette vie.

Monſieur Sarrazin, premier Tome de ſon Avent, Sermon ſur Jeſus-Chriſt Legiſlateur, parle du renoncement de ſoi-même, & de la mort au monde.

Eſſais de Sermons pour le Carême, le premier Dimanche eſt ſur la vanité des richeſſes, plaiſirs & honneurs du monde.

L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans les ſujets particuliers, Tome troiſiéme, premier Sermon dans la ſeconde partie, & dans le ſecond Dimanche de Carême.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

NOlite declinare poſt vana, quæ non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana ſunt. 1. Regum c. 12.

NE vous détournez point du Seigneur pour ſuivre des choſes vaines, qui ne vous ſerviront de rien, & qui ne vous délivreront point, parce qu'elles ſont vaines.

Verumtamen univerſa vanitas, omnis homo vivens. Pſalm. 38.

Tout homme qui vit ſur la terre, & tout ce qui eſt dans l'homme, n'eſt que vanité.

Ne timueris cùm dives factus fuerit homo, & cùm multiplicata fuerit gloria domûs ejus ; quoniam cùm interierit, non ſumet omnia, neque deſcendet cum eo gloria ejus. Pſalm. 48.

Ne ſoyez point ſaiſi de crainte, en voyant un homme devenu riche, & ſa maiſon comblée de gloire, parce que quand il ſera mort, il n'emportera point tous ſes biens, & que ſa gloire ne deſcendra point avec lui.

Vidi impium ſuperexaltatum, & elevatum ſicut cedros Libani : & tranſivi, & ecce non erat. Pſalm. 36.

J'ai vû l'impie extrêmement élevé, qui égaloit en hauteur les cedres du Liban ; & j'ai paſſé, & dans ce moment il n'étoit plus.

Velut ſomnium ſurgentium, Domine, imaginem ipſorum ad nihilum rediges. Pſalm. 72.

Seigneur, vous reduirez au néant la vaine image de leur bonheur, comme le ſonge de ceux qui s'éveillent.

Ne zelaveris facientes iniquitatem, quoniam tanquam fœnum velociter arefcent, & quemadmodum olera herbarum citò decident. Pſalm. 36.

N'ayez point de jalouſie contre ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils ſe ſécheront auſſi promptement que le foin, & ſe fanneront auſſi vîte que les herbes, & les legumes.

Dormierunt ſomnum ſuum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis. Pſalm. 75.

Ces hommes qui ſe glorifioient dans leurs richeſſes ſe ſont endormis du ſommeil de la mort, & n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorſqu'ils ſe ſont réveillez.

Vanitas vanitatum, & omnia vanitas. Eccle. 1.

Vanité des vanitez, & tout n'eſt que vanité.

Vidi cuncta, quæ fiunt ſub ſole, & ecce univerſa vanitas, & afflictio ſpiritûs. Ibidem.

J'ai vû tout ce qui ſe fait ſous le ſoleil, & j'ai trouvé que tout étoit vanité, & affliction d'eſprit.

Cùm me convertiſſem ad univerſa opera, quæ fecerant manus meæ, & ad labores, in quibus fruſtrà ſudaveram, vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi. Ibidem, c. 2.

Tournant enſuite les yeux ſur tous les ouvrages de mes mains, & tous les travaux, où j'avois pris une peine ſi inutile, j'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité & affliction d'eſprit.

Spes impii tanquam lanugo eſt, quæ à vento tollitur. Sapient. 5.

L'eſperance des méchans eſt comme ces petits flocons de laine que le vent emporte.

Tanquam ſpuma gracilis, quæ à procella diſpergitur. Ibidem.

Comme l'écume legere, qui eſt diſperſée par la tempête.

Tanquam fumus, qui à vento diffuſus eſt. Ibidem.

Ou comme la fumée que le vent diſſipe.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Non zeles gloriam, & opes peccatoris: non enim scis quæ futura sit illius subversio. Eccli. 9.

N'enviez point la gloire ni les richesses du pecheur; car vous ne sçavez pas quelle sera sa ruine.

Vox dicentis: Clama. Et dixi: Quid clamabo? Omnis caro fœnum. Isaïæ 40.

Une voix m'a dit: criez; & j'ai dit: que crierai-je? toute chair n'est que foin.

Ecce gentes quasi stilla situlæ, & quasi momentum statera reputatæ sunt: ecce insulæ quasi pulvis exiguus. Ibidem.

Toutes les nations ne sont devant Dieu qu'une goute d'eau qui tombe d'un seau, & comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance; toutes les isles sont devant ses yeux comme un petit grain de poussiere.

Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputatæ sunt ei. Ibidem.

Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étoient point, & il les regarde comme un vuide & comme un néant.

Surgite, & ite, quia non habetis hic requiem. Mich. 2.

Allez-vous-en, sortez de ce lieu, vous n'y trouverez point de repos.

Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7.

Le temps est court, & ainsi que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe.

Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo. Ad Galat. 6.

Le monde est mort & crucifié pour moi, comme je suis mort & crucifié pour le monde.

Mundus transit, & concupiscentia ejus. 1. Joan. 2.

Le monde passe, & la concupiscence du monde passe avec lui.

Nolite diligere mundum, neque ea, quæ in mundo sunt. Ibidem.

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.

Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. Ibidem.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'est point en lui.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Psalm. 4.

Enfans des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge?

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple de Salomon nous apprend que tous les biens de ce monde ne peuvent nous contenter.

LE Saint Esprit nous represente Salomon comme un triste exemple, qui fait voir que tous les biens de ce monde ne peuvent remplir notre cœur, & nous donner une veritable satisfaction. Je commençai, dit-il lui-même, par bâtir des palais les plus superbes, & amasser des tresors immenses; c'étoit quelque chose de grand; mais je n'étois pas heureux. Ces palais, ces tresors ne me satisfaisoient pas. Je quittai au plûtôt la pensée de ces biens, pour m'occuper de l'esperance de quelques autres: *Verti me ad aliud.* Je me fis rendre des honneurs qui me faisoient passer pour le premier Monarque du monde: Toute la terre m'adoroit; mais je n'étois pas satisfait; il fallut tenter quelque autre voye d'être heureux: *Verti me ad aliud.* Tout ce que le ciel forma de beau & d'agréable fut en proye à mes desirs; mais je n'étois pas content; il fallut encore recourir à quelque autre objet: *Verti me ad aliud.* Enfin, après avoir éprouvé tous les plaisirs de la terre, je n'ai fait qu'irriter mes desirs, sans en contenter un seul: *Vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi.*

Eccle. 9.

Eccle. 2.

L'exemple d'Aman montre la même chose.

Aman, dit l'Histoire sainte, n'est éloigné du trône que d'un seul degré; il a non seulement une maison, il a un palais, & son palais fait une seconde Cour. Les premiers du Royaume lui rendent des assiduitez, & recherchent sa protection; le Roi daigne le visiter, la Reine l'invite à sa table; s'il paroît, l'on fléchit le genou en sa presence; il ne marche qu'accompagné d'une foule de courtisans; le bonheur & l'infortune de l'Etat semblent ne dépendre que de lui: Il devroit être content, & cependant il ne l'est pas; le déplaisir qu'il ressent de ce qu'un seul homme refuse de s'abaisser devant lui & de lui rendre le même hommage que lui rendent les autres, l'oblige d'en faire confidence à ses amis: *Nihil me habere puto.* Selon vous, je suis heureux, & je possede tout, & selon moi, je suis malheureux, & je ne possede rien. Le seul Mardochée trouble ma joye, il me fait compter pour rien tous les biens dont la possession n'est pas capable de faire mon bonheur.

Esther. 5.

Il y a toûjours dans ceux-mêmes qui haïssent sincerement le monde, quelque chose qui les y attache, sans qu'ils s'en apperçoivent. Le peuple d'Israël n'étoit que malgré lui dans l'Egypte, qui est la figure du monde. Il étoit dans un état tres-penible, & accablé sous la tyrannie de Pharaon; cependant il ne laissoit pas d'y avoir de l'attache, & il n'en fût jamais sorti, si Dieu ne l'en eût tiré comme par force. Loth étoit fort éloigné des desordres de Sodome, il gemissoit de se trouver au milieu d'une nation si abominable, & son cœur étoit blessé d'autant de playes qu'il voyoit de crimes. Il ne pouvoit néanmoins se resoudre d'en sortir, & il fallut que les Anges lui fissent violence, pour le garentir des flammes qui alloient reduire cette miserable ville en cendres: Tant il est vrai que les plus saints, & ceux-mêmes qui ont le plus d'aversion du monde, y peuvent tenir par quelque endroit qu'ils ne connoissent pas. Ainsi l'on doit reconnoître qu'il y a dans notre ame assez dequoi nous lier au monde, & dans le monde assez dequoi nous arrêter, si Dieu ne nous en dégage, ou ne nous en préserve par sa grace.

L'exemple des Israëlites, & de Loth nous montre que les plus gens de bien ont toûjours quelque attache au monde.

Nabuchodonosor, expliquant à Daniel le songe, ou la vision qu'il avoit euë durant son sommeil, & dont il étoit étrangement effrayé: Je voyois, lui dit-il, un arbre au milieu de la terre, dont la hauteur étoit excessive; il s'élevoit jusqu'au ciel, & ses branches jusqu'aux extrêmitez du monde: ses feuilles, & ses fruits étoient admirables; tout y trouvoit sa nourriture, les bêtes se reposoient sous son ombre, & les oiseaux sur ses branches. Mais un saint Ange de ceux qui veillent toûjours pour accomplir les ordres de Dieu, descendit tout d'un coup, & cria d'une voix forte: Coupez cet arbre, abattez ses branches, dispersez ses feuilles & ses fruits, que les bêtes sortent de dessous, & que les oiseaux fuyent de ses branches. Voici l'interpretation que Daniel donna à ce songe, qu'on peut appeller mysterieux, puisqu'il marque une grande verité. Sire, lui dit-il, sans le flater ni lui rien dissimuler, vous êtes cet arbre; sa grandeur prodigieuse marque votre magnificence & votre force; la gloire de votre Empire s'est éten-

La vanité & l'inconstance des biens de ce monde sont representez par cet arbre que Nabuchodonosor vit en songe.

duë jusqu'aux extrêmitez du monde, & vous voyez assez le rapport de ce que vous êtes avec ce que vous avez vû. Je voudrois me pouvoir dispenser de vous dire le reste ; car ces ordres que vous avez vû donner contre cet arbre, ce commandement de l'abattre, & de le dépoüiller de ses branches, de ses feuilles, & de ses fruits : tout cela marque l'arrêt que Dieu a prononcé contre vous ; vous serez dépoüillé de toutes ces marques de grandeur, & le reste. Ce fut un arrêt de ce Souverain du ciel & de la terre, qui fut accompli en la personne de ce Roi superbe ; mais c'est aussi une figure de la vanité des grandeurs, & des autres biens de ce monde, qui sont sujets, non à l'empire de la fortune, comme parlent les Payens ; mais à la volonté du Souverain Maître, qui les distribuë comme il lui plaît, & qui en dépoüille souvent les plus puissans Monarques, pour apprendre au reste des hommes à ne s'y point attacher, ou à ne s'en point orgueillir, comme Nabuchodonosor.

Les grandeurs & les prosperitez temporelles ne sont vûës & representées qu'en songe.

C'est une chose remarquable de voir dans l'Ecriture, que les grandeurs futures & les élevations des hommes ne sont presque representées qu'en songe. Ainsi Joseph vit en songe ce haut point de grandeur où il fut depuis élevé : *Audite somnium meum.* Ainsi vit-il durant son sommeil les sept années d'abondance. L'élevation de la Reine Esther, & la victoire de Gedeon furent prévûës de cette maniere. Ce fut en songe que toutes les Monarchies furent montrées à Nabuchodonosor & à Daniel ; & plusieurs autres choses semblables qu'on n'a vûës que durant le sommeil, parce que, dit Saint Ambroise, *tout ce que le siecle a de grand & de flateur, n'est qu'un songe & non pas une verité.* Mais il n'y a rien qui exprime mieux cette verité, que quand Dieu representa à Nabuchodonosor tous les Empires du monde, non seulement en songe, mais sous la figure d'une idole qui n'est rien, au sentiment de l'Apôtre : *Nihil est idolum in mundo* ; & dans Isaïe, il est appellé un mensonge, & le plus grand de tous les mensonges ; parce qu'il nie la plus grande de toutes les veritez. Il est donc certain qu'il n'y a que de la vanité dans les honneurs, & dans tous les biens du monde que les hommes recherchent & poursuivent avec le plus d'ardeur.

Genes. 37.

Lib. de Joseph. 6.

1. ad Cor. 8.

Le peu de durée de la gloire & de tous les biens du monde.

Il est rapporté dans l'Evangile de S. Luc chapitre 4. que le demon ayant conduit le Fils de Dieu sur une haute montagne, il lui montra tous les Royaumes de la terre, & étala devant ses yeux tout l'éclat, la magnificence, & la gloire qu'ils renferment : *Ostendit illi omnia regna terræ.* Et l'Evangeliste ajoûte, *in momento.* Que ce fut en un instant, & comme en passant ; ce qui ne dura qu'un moment : *in momento.* Parole aussi mysterieuse qu'elle est expressive, comme remarque Saint Ambroise : car par ce moment, il ne veut pas seulement dire que cette vûë ne dura qu'un instant, & passa comme un éclair, mais que ce que le monde lui fit voir, & l'objet sur lequel le Sauveur porta la vûë, passe, disparoit, se dissipe, & s'évanoüit avec la même rapidité que le temps qui s'écoule, & qui ne subsiste que dans un seul moment qu'on ne peut arrêter. Les paroles de ce saint Docteur meritent bien d'être rapportées. *Bene in momento temporis temporalia & terrena demonstrantur. Non enim tam conspectûs celeritas indicatur, quam caducæ potestatis fragilitas exprimitur ; in momento enim cuncta illa prætereunt, & sæpè honor sæculi abiit, antequam venerit. Quid enim sæculi possit esse diuturnum, cùm ipsa diuturna non sint sæcula.*

Ambr. in Lucam.

Jesus-Christ nous a enseigné le mépris du monde encore plus efficacement par ses exemples que par ses maximes.

Il est surprenant que le Fils de Dieu, à qui la gloire, l'honneur, & tout ce qu'il y a de grand dans le monde étoit dû par toutes sortes de titres, en ait témoigné tant de mépris. Je ne cherche pas, dit-il, ma propre gloire, je la compte pour rien, en comparaison de celle de mon Pere. Si la gloire de Jesus-Christ entant qu'homme, se doit compter pour rien, que sera-ce de celle de tous les hommes ? Lui qui voulut rendre l'ignominie de sa mort si publique, qui cacha les miracles de sa naissance dans la pauvreté d'une étable, & dans les tenebres de la nuit, renferma dans l'obscurité d'une boutique pendant trente ans, & son zele & ses talens admirables ; obligé par les ordres de son Pere de paroître en public, il choisit pour disciples des gens grossiers, sans merite & sans consideration, incapables d'en attirer à leur maître. Il a mené une vie pauvre ; il s'en est fui lorsqu'on l'a voulu faire Roi ; il a peu paru dans les grandes villes, rarement avec les grands, presque toûjours avec les pauvres ; il s'est dérobé aux applaudissemens que lui attiroient ses miracles ; il a voulu être soulé d'opprobres à sa mort : Peut-on s'imaginer un plus grand mépris du monde ?

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Aimer le monde, c'est aimer le mensonge & la vanité.

Psal. 4.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? O enfans des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le mensonge ? Toutes les felicitez du monde sont bien exprimées par ce mot de *mensonge* : elles disent qu'elles rendent les hommes heureux lorsqu'ils les possedent ; mais elles mentent, ce ne sont que des felicitez trompeuses, & mensongeres. Ame Chrétienne, es-tu faite pour courir après de vains phantômes, qui t'échappent au moment que tu crois les saisir ? Est-ce dans une occupation frivole que tu dois consumer une vie, dont tous les momens devroient être consacrez au service de Dieu ? Ah ! faut-il que nous aimions tout ce que nous devons haïr, & que le seul aimable ne soit point aimé ! Ces mêmes affections que nous donnons à des bagatelles, Dieu ne rougit point de nous les demander, & nous ne rougissons point de les lui refuser. En aimant le monde, dit S. Augustin, nous ne le possederons pas, & en le possedant nous ne possederons pas Dieu : Mais si nous aimons Dieu veritablement, nous le possederons, & en le possedant nous possederons tout avec lui, puisqu'il renferme éminemment toutes choses ; c'est dans lui seul que nous pouvons trouver un repos veritable. Pendant que l'amour du monde nous occupera, nous vivrons dans un trouble continuel ; nous ne serons que de miserables joüets de nos passions, tournans, comme dit le Prophete, ainsi que de miserables aveugles, autour d'un cercle de desseins, qui se succederont les uns aux autres, jusqu'à ce que la mort nous en ait fait voir la vanité ; toûjours errans & vagabonds parmi le tumulte & l'embarras du monde, nous repaissant dans cette vie de l'esperance d'une paix chimerique, que nous ne trouverons pourtant jamais qu'en nous donnant sincerement à Dieu.

Vidi impium superexaltatum : & transivi, & ecce

Sur le peu de durée des choses de ce monde.

non erat. Psalm. 36. Il n'est que trop visible que tous les biens de ce monde n'ont point de durée. Tout y passe en un moment, & à peine y voit-on quelque apparence de bonheur, qu'il disparoît. Ce qui a fait dire au Prophete Royal: *Vidi impium superexaltatum*; j'ai vû un de ces heureux de la terre, élevé au plus haut degré de la fortune; mais à peine ai-je eu les yeux tournez, que j'ai vû tout son bonheur s'évanoüir: *Transivi, & ecce non erat.* Tout ce monde qui nous enchante si fort, n'est, selon l'Apôtre Saint Jacques, qu'une vapeur qui s'éleve quelquefois, & qu'une fausse lueur rend éclatante; mais elle passe en un moment, & il ne reste de ce faux éclat qu'un peu de fumée dans l'air: *Quæ est vita nostra! vapor ad modicum parens.* *Jacob.* 4.

Les choses de ce monde sont comparées à un fleuve qui passe.

Qui convertit mare in aridam, in flumine pertransibunt pede. Psalm. 65. Ecoutez, je vous prie, le grand Saint Augustin sur ces paroles. Le Prophete Roi veut rappeller en cet endroit ces miracles si surprenans qui se firent, lorsque les Israëlites fuyoient de l'Egypte pour entrer dans les deserts. Il veut nous faire souvenir comme la mer se divisa, comme les eaux s'affermirent dessous leurs pieds; mais Saint Augustin triomphe là-dessus; & élevant ses pensées, il dit que ces eaux qui coulent, sont les choses du monde qui passent; que tout ce qui paroît de beau & de grand dans le monde n'est qu'un fleuve, qui par un cours rapide & impetueux, se dérobe à nos yeux au même moment qu'il les charme: *Flumen est omnis mortalitas sæculi.* Voulez-vous voir le courant de ce fleuve dans les choses mortelles? *Vide flumen, alia veniunt, & transeunt alia.* Voyez comme par un ordre inviolable les uns viennent, les autres s'en vont: *Omnis iste ordo rerum labentium flumen est.* Tout ce qui est dans le monde n'est que fleuve; celui qui regne aujourd'hui ne fait-il pas oublier tous ceux qui ont regné avant lui? Mais que fait un veritable Chrétien, qui regardant le monde des yeux de la grace, ne trouve par tout que des fleuves? Il ne se jette point dans ces fleuves, il ne se laisse point aller au torrent des grandeurs & des plaisirs du monde; il passe à pied sec ces fleuves & ces torrens; c'est-à-dire, qu'il foule aux pieds le monde & tous ses biens: *Qui convertit mare in aridam.*

Les parfaits Chrétiens sont non seulement détachez du monde, mais encore morts au monde.

Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Ad Colos. 3. Tous les Chrétiens doivent être détachez du monde; mais les parfaits Chrétiens doivent être morts au monde: *Vous êtes morts*, disoit l'Apôtre aux Colossiens, *& votre vie est cachée avec* Jesus-Christ *en Dieu.* Quelque détaché qu'on soit des biens & des honneurs, on n'y est pas pour cela toûjours insensible. Quoi qu'on n'y cherche pas son plaisir, on ne laisse pas de l'y trouver, & de le sentir: mais un mort est insensible à tout; qu'on lui fasse des obseques magnifiques; qu'on lui dresse de superbes mausolées; que tout retentisse de ses louanges, il ne sent point tout cela, il n'en est point touché. C'est là l'image d'un homme mort au monde. Heureuse mort, qui fait vivre une ame à Dieu! Helas! notre vivacité sur l'honneur & sur notre interêt, nous fait bien voir combien nous sommes éloignez de cette heureuse mort.

Le veritable Chrétien doit regarder le monde comme déja passé pour lui.

Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7. Un Chrétien qui sçait ce que c'est que d'être Chrétien, sçait l'obligation indispensable de faire au moins dans son cœur une separation avec le monde; il regarde le monde & tout es ses grandeurs, tous ses plaisirs & toutes ses fortunes comme une ombre qui passe. Il va plus loin, & j'ose dire que dans son cœur, il regarde le monde comme s'il étoit déja passé. C'est une pensée que me fournit Cassien, qui dit qu'il y a trois sortes de personnes qui regardent le monde bien differemment. Le pecheur, le sage du monde, & le veritable Chrétien. Le pecheur regarde le monde dans son cœur comme quelque chose qui dure; le sage du monde comme quelque chose qui passe; & le vrai Chrétien comme quelque chose déja passé. Ce qui fait que le pecheur s'y attache comme à quelque chose qui dure; il ne se sert pas du monde, dit Saint Augustin, avec la moderation d'un homme qui use de quelque chose; mais avec la passion d'un homme qui aime: *Non utentis modestiâ, sed amantis affectu.* Il veut s'arrêter aux choses qui ne s'arrêtent pas; il veut s'attacher aux choses qui passent: *Vult stare cum non stantibus*, dit Saint Gregoire. Le sage le regarde comme quelque chose qui passe; car il ne faut qu'être sage du monde pour envisager son credit, ses biens, ses plaisirs, comme quelque chose qui s'enfuit, & pour dire avec le Disciple bien-aimé, le monde passe avec toutes ses concupiscences: *Transit mundus, & omnis concupiscentia ejus.* Mais je prétends que le Chrétien doit aller plus avant; il doit regarder tout le monde comme quelque chose qui est déja passé; il doit être, dit le même Cassien, comme Elie & Henoc; ces deux Saints sont dans le monde, & cependant le monde est déja passé pour eux. C'est ce que veut dire l'Apôtre: *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Si les choses étoient passées, ceux qui les possedent ne les possederoient pas; ceux qui usent de ce monde n'en useroient pas. Si donc l'Apôtre veut que nous usions de ce monde comme n'en usant pas, il veut donc qu'on le regarde comme s'il étoit déja passé. *1. Joan. 2.* *1. ad Cor. 7.*

Il faut se détacher du monde, & ne pas se contenter de le mépriser.

Nolite diligere mundum, neque ea, quæ in mundo sunt. 1. Joann. c. 2. Ce n'est pas assez de mépriser le monde; il faut s'en détacher: car combien en voit-on, qui paroissent ne pas estimer le monde, & qui ne laissent pas de s'y attacher? Ils feroient des leçons sur la vanité du monde; & cependant ils l'aiment: ils se plaignent tous les jours de son inconstance, & de sa perfidie; cela ne les empêche pas de s'y fier. Il faut s'aveugler pour estimer le monde; mais il faut se contredire soi-même pour le mépriser, & cependant s'y attacher aussi fortement, que si on trouvoit dans lui tout ce que l'on peut souhaiter. C'est manquer de raison que d'estimer le monde; mais c'est manquer de foi, & de religion que de s'y attacher.

L'amour propre est cause de l'amour que nous avons pour les choses de ce monde, dont nous faisons autant d'idoles.

Disperdam habitatorem de campo idoli. Amos 1. J'exterminerai tous ceux qui demeurent dans le champ de l'idole. Ce champ, c'est le monde; l'idole, c'est toutes les créatures que l'on y aime. Or le Fils de Dieu en nous obligeant de renoncer à nous-mêmes, a purgé ce monde de toutes les idoles, parce qu'il est impossible que si nous renonçons parfaitement à nous-mêmes, qui sommes notre premiere idole, nous ne renoncions à toutes les autres, qui sont toutes les créatures. En sorte que si cette premiere est détruite, il n'en restera aucune, puisque c'est celle-là qui produit toutes les autres: car nous n'aimons toutes les choses de ce monde que par rapport à nous-mêmes.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & Paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet.

O Amatores mundi, cujus rei gratiâ militatis! major non poterit eſſe ſpes veſtra in mundo, quàm ut amici mundi ſitis; ibi quid niſi fragile, plenum periculis? & per quot pericula pervenitur ad majus periculum? Auguſt. l. Confeſſ.

Pereant hæc omnia (mundi bona) & dimittamus hæc vana & inania, conferamus nos ad ſolam inquiſitionem eorum quæ finem non habent. Idem, ibidem.

Mundus tranſit & concupiſcentia ejus. Quid vis? utrùm amare temporalia, & tranſire cum tempore; an Chriſtum amare, & in æternum vivere? Idem, in Epiſt. Joann.

Mundus iſte periculoſior eſt blandus quàm moleſtus: magis cavendus cùm ſe allicit diligi, quàm cùm admonet, exigitque contemni. Idem, Epiſt. 44. ad Anaſt.

Vincula hujus mundi aſperitatem habent veram, jucunditatem falſam, certum dolorem, incertam voluptatem, durum laborem, timidam quietem, rem plenam miſeria, ſpem beatitudinis inanem. Idem, Epiſt. 39. ad Licentium.

Ecce turbat mundus & amatur, quid ſi tranquillus eſſet? formoſo quomodò inhæreres, qui ſic amplecteris ſœdum? flores ejus quomodò colligeres, qui à ſpinis non revocas manum? Idem, Serm. 245.

Ecce ruinoſus eſt mundus, ecce amarus eſt mundus, & ſi ſic amatur, quid faceremus ſi dulcis eſſet? Idem, de Symbol. l. 4. c. 1.

O munde immunde! teneri vis perieus, quid faceres ſi maneres? quem non deciperes dulcis, ſi amarus alimenta mentiris? Idem, ibidem.

Mundus tantâ rerum labe contritus eſt, ut etiam ſpeciem ſeductionis amiſerit. Idem, Epiſt. ad Armament. & Paulin.

Blanditur mundus, caveatur corruptor. Idem, Serm. 17. de Nativ. Joann. Bapt.

Quomodò poteſt ſuperare mundum ſævientem, qui non poteſt ſuperare blandientem? Idem, Serm. 13. de pluribus Martyr.

Qui non contemnit quod pollicetur mundus, non poteſt ſuperare quod minatur. Idem, ibid.

Blanditur hic mundus, & ſuavia pollicetur, ſed & minatur dolores, egeſtates, humilitates. Idem, ibidem.

Si delectat te mundus, immundus es, quia vis ſemper eſſe in mundo. Idem, tract. in Joannem.

Non ſic amemus iſta terrena, ut perdamus cœleſtia. Idem, Serm. 20. de verb. Domini.

Jam non hîc habitemus corde, mala regio eſt amor mundi. Idem, ibidem.

Nequitia eſt mundum diligere, & ea quæ naſcuntur & tranſeunt pro magno habere. Idem, de Agone Chriſt. c. 13.

Omnia oriuntur & occidunt, & oriendo quaſi eſſe incipiunt, & creſcunt & perficiuntur, & perfecta ſeneſcunt & intereunt. Idem, l. 4. Confeſſ. c. 1.

Non poteſt quis amare quod æternum eſt, niſi deſiterit amare quod temporale eſt. Idem, in novis Serm. Serm. 15.

AMateurs du ſiécle, qui vous engage à vous donner tant de peine? tout ce que vous pouvez eſperer en ſervant le monde, c'eſt d'être de ſes amis. Mais que vous offre-t-il, ce monde trompeur, qui ne ſoit fragile? à combien de dangers ne nous expoſe-t-il pas? & ces perils temporels ne ſont-ils pas ſuivis d'une peine éternelle?

Periſſe le monde en tout ce qu'il poſſede, il n'a rien de ſolide; tournons toutes nos penſées à acquerir des biens qui ne nous ſeront jamais enlevez.

Le monde paſſe, & la concupiſcence du monde paſſe avec lui. Que prétendez-vous? aimer les choſes temporelles, & paſſer avec elles; ou bien aimer Jeſus-Chriſt, & vivre éternellement?

Le monde eſt bien plus dangereux lorſqu'il flate, que quand nous en reſſentons les incommoditez. Il faut l'éviter avec plus de ſoin lorſqu'il veut ſe rendre aimable, que quand il nous paroît mépriſable.

Les liens qui nous attachent au monde ſont veritablement quelque choſe de bien fâcheux, & ne ſont agréables qu'en apparence; le mal qu'ils nous font eſt certain, le plaiſir qu'ils promettent eſt douteux. Ceux qui les portent, ſe trouvent engagez à de grands travaux, & n'ont jamais un repos exempt de crainte. Ils ne trouvent que miſere, & rien de moins réel que le bonheur dont on les flate.

Le monde ne cauſe que du trouble, & on l'aime: que ſeroit-ce donc s'il nous laiſſoit tranquilles? tout deſagréable qu'il eſt, nous nous attachons à lui, nous aurions donc bien de la peine à le quitter s'il étoit agréable. Il eſt tout heriſſé d'épines, & nous ne le fuyons pas, nous aurions donc bien de l'ardeur pour lui, s'il ne nous offroit que des fleurs.

Le monde eſt periſſable, le monde eſt plein d'amertume, & nous l'aimons: que ſeroit-ce donc s'il n'avoit que de la douceur?

Monde impur, ſur le panchant de ta ruïne tu veux qu'on s'attache à toi; que ſerois-tu ſi tu devois toûjours durer? qui ne ſeduirois-tu pas ſi tu étois plein de douceur, puiſque n'étant qu'amertume, tu trompes tant de perſonnes par un appas trompeur?

Le monde eſt tellement déchu, qu'il n'a plus même dequoi ſeduire par les apparences.

Le monde vous careſſe, prenez garde, ce n'eſt que pour vous corrompre.

Celui qui ne peut reſiſter aux careſſes du monde, pourra-t-il vaincre la cruauté des tyrans?

Quiconque ne mépriſe pas les promeſſes du monde, ne pourra reſiſter à ſes menaces.

Le monde flateur ne nous promet que des douceurs ſi nous le ſuivons: & ſi nous lui reſiſtons, il menace de nous faire ſouffrir les plus cuiſantes douleurs, la faim, les humiliations.

Si le monde vous plaiſt, vous ne pourrez jamais vous reſoudre à le quitter; ſigne évident que votre cœur eſt corrompu.

Ne mettons pas tellement notre affection aux choſes de la terre, que nous nous expoſions à perdre les biens du ciel.

Ne ſouffrons point que notre cœur demeure attaché au monde, c'eſt pour lui un mauvais ſejour.

C'eſt un crime que d'aimer le monde, & d'eſtimer beaucoup des choſes qui ont commencé, & qui ceſſeront d'être.

Chaque choſe a ſon aurore & ſon couchant: après qu'elle a paru, on la voit croiſtre & ſe perfectionner; a-t-elle atteint un certain degré de perfection, elle vieillit, & diſparoît.

On ne ſçauroit aimer ce qui eſt éternel, qu'on n'ait ceſſé d'aimer ce qui paſſe.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Tamdiu dives, quamdiu non evigilat; somnium illum divitem facit, evigilatio pauperem. Loquitur de paupere dormiente. Idem, in Ps. 35.

Non afferunt satietatem, sed inflammant cupiditatem, (bona hujus sæculi.) Idem. Serm. 15. de Divers.

Cor humanum in desiderio æternitatis non fixum, nunquam stabile esse potest, sed omni volubilitate volubilius, de alio in aliud transit, quærens requiem ubi non est. Idem, in Manuali.

In iis caducis & transitoriis cor veram requiem invenire non potest; quoniam tanta est dignitatis, ut nullum bonum præter summum bonum, ei sufficere possit. Idem, ibidem.

Omnia visibilia transeunt, & omnis hujus sæculi pompa, & delicia, & curiositas interibunt, & secum ad interitum trahent amatores suos. Idem, de catech. rudibus.

Temporalia bona non cessant nos inflammare ventura, corrumpere venientia, torquere transeuntia; concupita inardescunt, adepta vilescunt, amissa vanescunt. Idem, Serm. 22. de verb. Apost.

Mentiuntur, moriuntur, in mortem trahent. (Loquitur de voluptatibus sæculi.) Idem, Epist. ad Licentium.

Dulcedo hujus sæculi ad tempus fauces indulcat, sed in magnam amaritudinem postea convertetur. Idem, in Psalm. 123.

Ideò hujus vitæ dulcedo amaritudinibus & ærumnis respersa est, ut alia vita quæratur, quæ nullâ amaritudine perturbatur. Idem, l. 22. de civit.

Tibi ô anima non sufficit, nisi qui te creavit, quidquid aliud appetis miserum est, quia tibi solus potest sufficere, qui ad similitudinem suam te fecit. Idem, de quinque partic.

Voluptatem illam ininterruptam, & quietam sine labe concupisce, & promittentem bona temporalia, & totum mundum deridebis. Idem, Serm. 15. ex nuper editis.

Omnia senescunt, & omnia intereunt, ergo cùm oriuntur & tenduntur ut sint, eò magis festinant ut non sint. Idem, l. 4. Confess.

Effunduntur peccatores in ea quæ videntur & temporalia sunt, & imagines eorum famelicâ cogitatione lambunt. Idem, ibidem, lib. 9. c. 4.

Flumen est omnis mortalitas sæculi. Idem, in Psalm. 65.

Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens verum fluit. Idem, in Psalm. 122.

Modò fructuosè dicamus, transeunt, ne tunc dicamus infructuosè, transierunt. Idem, in Psalm. 32.

Nonne domus tua hæc pulvis est & ruina? nonne hæc omnia fabula? nonne sæculi thesaurus vanitas est? nonne tu ipse es cinis? Ambros. l. 6. Hexam. c. 8.

Caduca hæc omnia cum damno sine lucro, illud solum est lucrum, ubi fructus perpetuus, ubi æterna merces quietis. Idem, Epist. 44. ad Constant.

Lætitia sæculi temporalis est, perpetua autem lætitia ejus, qui gaudet in Domino. Idem, in Psalm. 47.

Non vis relinquere mundum, relinquet te mundus. August. Serm. 245.

Vilescat mundus, ametur à quo factus est mundus. Idem, Serm. 30. de Pentec.

Omnia imaginaria in hoc sæculo, & nihil veri. Tertull. de corona.

Fugiendus mundus, quia malo suos amatores remunerat. Isidor. Hisp. Coll. 2.

Ecce jam in seipso mundus aruit, & adhuc

Ce pauvre est riche tant qu'il dort; son sommeil l'égale au riche; il n'est pauvre que quand on l'éveille.

On n'en est jamais rassasié: au contraire plus on en a, & plus on se sent de passion pour en posséder de nouveaux.

Un cœur qui ne fixe pas ses desirs au bonheur éternel, ne sera jamais dans une assiette tranquille; c'est l'inconstance même, il se laisse entraîner d'objets en objets, & cherche du repos, où il n'est pas possible d'en trouver.

Votre cœur ne sçauroit trouver de repos dans ces biens perissables, parce qu'il est si noble, qu'il n'y a que le souverain bien qui soit digne de lui.

Tout ce qui est visible passe, la pompe du siécle, les delices, les choses les plus capables de satisfaire la curiosité, tout perira, & entraînera dans sa perte ceux qui en auront été passionnez.

Les biens de la terre avant que nous en jouïssions, excitent en nous un feu qui nous dévore. En avons-nous la possession? c'est un poison qui nous corrompt le cœur. Passent-ils? de quels supplices leur perte est-elle accompagnée? En un mot, nous les desirons avec passion, nous les possedons avec mépris, nous n'en connoissons la vanité qu'au moment qu'ils nous échappent.

Ils sont faux: ils sont perissables: ils sont dangereux.

La joye du siécle a pour quelque temps un peu de douceur qui flate; mais cette douceur se change bientôt en amertume.

Pourquoi Dieu a-t-il répandu tant d'amertume sur les douceurs de cette vie? c'est pour nous avertir de nous en procurer une autre, dont le bonheur soit plus pur.

Celui-là seul te suffit, ô mon âme, qui t'a créée, qui t'a formée à sa ressemblance; tout ce que tu peux souhaiter d'ailleurs n'est que misere.

Ne souhaitez point pendant cette vie d'autre plaisir que celui de la bonne conscience, rien n'est capable de le troubler, & il vous fera mépriser le monde, & ceux qui vous promettent des biens temporels.

Tout vieillit & tout passe, le pas même que nous faisons pour naître, nous avance vers la mort, & en nous hâtant d'être, nous courons au néant.

Le pecheur se répand avec épanchement à tout ce qui est visible & temporel; son imagination s'attache à ces fantômes avec la même avidité, qu'un homme qui meurt de faim fait paroître pour tout ce qu'il croit le pouvoir rassasier.

N'est-ce pas l'image d'un fleuve qui coule sans cesse que la mortalité, qui regne dans ce siécle?

Tout passe comme un torrent: les momens s'envolent, & tout disparoît avec eux.

Disons: tout passe, maintenant que nous pouvons le dire avec fruit: n'attendons pas que nous soyons obligez de dire avec des regrets steriles: tout est passé.

Ce palais que vous habitez, qu'est-ce qu'un peu de poussiere qui se dissipera? tout ce qui vous environne, a-t-il plus de réalité que le sable? les tresors du monde sont-ils autre chose que vanité? & vous-même qu'êtes-vous que terre & cendre?

Tout ce qui perit n'apporte que du dommage, & point de profit. Il n'y a veritablement à gagner, qu'où la recompense est éternelle, & procure un repos qui ne finira point.

La joye du siécle n'est que pour un temps; celle qu'on goûte dans le Seigneur n'a point de fin.

Vous ne voulez pas quitter le monde, & le voilà qui vous quitte.

N'ayons que du mépris pour le monde, tournons notre esprit & notre cœur vers celui qui l'a fait.

Il n'y a rien de vrai dans le monde, tout n'y est fondé que sur l'imagination.

Fuyons le monde, il ne recompense ses amateurs qu'en leur faisant du mal, ou bien ses recompenses mêmes sont de vrais maux.

Le monde a perdu le vain éclat qui l'environnoit:

in nostris cordibus floret; ubique amaritudine replemur, & tamen cæcâ mente ejus amaritudines amamus: fugientem sequimur, labenti inhæremus, & quia labentem retinere non possumus, cum ipso labimur, quia labentem tenemus. Gregor. in Homil.

Despiciendus à nobis hic mundus foret etiamsi blandiretur, & rebus prosperis demulceret animum: at postquam tot flagellis premitur, tantâ adversitate fatigatur, quid nobis aliud, quàm ne diligatur clamat? Idem, in dialog.

Qui transeuntia amplectitur, eo ipso ad decursum ducitur quò decurrentibus implicatur. Idem, in Moral.

Si consideremus quæ & quanta sint quæ nobis promittuntur in cœlis, vilescunt animo omnia quæ habentur in terris. Idem, in regist.

Hujus mundi veraciter ille mala sentit, qui ejus bonis inhiat, nec alia bona appetit. Idem, l. 6. Moral.

Quasi in aquis defluentibus fundamentum ponere, est in rebus labentibus spei fiduciam velle solidare. Idem, l. 22. Moral. c. 2.

Diù cum nostris rebus durare non possumus, quia aut nos illa moriendo deserimus, aut illa nos viventes quasi deserunt pereundo. Idem, lib. 18. Moral. c. 10.

Tantò nos necesse est instanter æterna quærere, quantò à nobis cognoscimus velociter temporalia fugisse. Idem, l. 3. Dialog. c. 28.

Sola Dei gloria stat, solique stant & permanent, qui cum illo, & in illo gloriantur. Tertull. l. de Pœnit. c. 11.

Discite in hoc mundo supra mundum esse. Ambros. lib. de Virgin.

Difficile, imò impossibile est ut præsentibus quis & futuris fruatur bonis, ut deliciis transeat ad delicias, & in utroque sæculo primus sit. Hieronymus, in Epist.

Nulla res longa mortalium est, omnisque felicitas sæculi, dum tenetur, amittitur. Idem, ibid.

Nihil appetere, nihil desiderare de sæculo potest, qui sæculo major est. Cyprian. Epist. ad Donat.

Quàm magna felicitas est implicantis mundi laqueis solvi. Idem, ibidem.

Mundus transibit, tu cum eo qui non stas cades, transibis, & rues. Cyprianus de jejun. & tentat. Christi, c. 6.

Hæc est humana vita puerorum ludus in arena. Gregor. Nyssenus.

Nonne hæc omnia pulvis, nonne omnia favilla? nonne in paucis versibus laudum vita memoria est? Sanctus Prosper in Sent.

Contemne divitias, & eris locuples; contemne gloriam, & eris gloriosus; contemne remissionem & quietem, & tunc eam recipies. Chrysost. Serm. 25. in Epist. ad Hebr.

Ad imaginem Dei facta est anima rationalis, cæteris rebus occupari potest, repleri non potest. Bernardus, in Sermon. Ecce nos reliquimus omnia.

Dic mihi ubi sunt amatores mundi, qui ante pauca tempora nobiscum fuerunt? nihil ex eis remansit nisi cinis & vermes. Idem, in Medit.

Prædia, palatia, immensa supellex, insulæque dignitatum, adde & sapientiam mundi, de mundo sunt hæc, & mundus quod suum est diligit, sed quousque? non solùm enim non semper, verùm ne diù quidem. Idem, in Epist.

Non priùs satiabuntur corda hominum auro, quàm aurâ corpora satiantur. Idem, Sermon. de Convers. ad Clericos.

Magnus est cui præsens felicitas si arrisit, non irrisit. Idem, l. 2. de Considerat.

Quæ requies in gloria tua, si qua tamen est? præterit jucunditas non reditura, & manet anxietas non relictura. Idem, Epist. ad Soph.

c'est une fleur qui s'est fanée; notre cœur cependant le trouve aussi beau que jamais; il ne nous offre que de l'amertume, & aveugles que nous sommes, nous aimons cette amertume; il nous fuit, & nous courons après; il menace ruïne, & nous nous attachons fortement à lui; ne pouvant l'empêcher de tomber, nous nous laissons entraîner dans sa chûte.

Quand le monde ne cesseroit de nous caresser, & nous feroit joüir d'une prosperité constante, nous devrions l'abandonner; à plus forte raison nous avertit-il de nous garder de l'aimer, en nous accablant comme il fait de toutes sortes de malheurs.

Quiconque s'attache aux choses qui passent, court la même fortune, & passe avec elles.

Pour concevoir un veritable mépris des biens de la terre, faisons reflexion à ce qu'on nous promet dans le ciel.

Celui-là ressent veritablement tous les maux que le monde fait souffrir, qui n'a de passion que pour ses faux biens.

Etablir son esperance dans les choses du siécle, c'est bâtir dans le milieu d'un torrent rapide.

Il est impossible que nous joüissions long-temps des biens que nous avons amassez; car il faut que nous les quittions à la mort, ou bien eux-mêmes déperissent & nous quittent.

Plus les biens temporels s'échapent avec vîtesse, plus devons-nous avoir d'ardeur pour ceux de l'éternité.

Il n'y a que la gloire de Dieu qui soit permanente, & ceux-là seuls vivront à jamais qui ne se feront glorifiez qu'en lui.

Que votre unique science en ce monde soit de vous élever au-dessus du monde.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de joüir des biens presens, & des éternels; de passer des plaisirs du temps à ceux de l'éternité, & de tenir ici & dans le ciel le premier rang.

Rien n'est durable de ce qui est mortel; toute la felicité du siécle s'échappe au moment qu'on croit en joüir.

Quiconque s'est mis au-dessus du siécle, ne peut plus rien desirer.

Qu'on est heureux, quand on est délivré des piéges du monde.

Le monde passera, vous vous y laissez entraîner: vous passerez donc avec lui.

Qu'est-ce que la vie de l'homme? des enfans qui se joüent sur le sable.

Qu'est-ce dans le fond que tout cet Univers? de la poussiere, des feuilles, le joüet des vents. Que restera-t-il des plus grands hommes? quelques vers à leur loüange.

Voulez-vous ne manquer de rien? mépriſez les richesses; aspirez-vous à la gloire? mépriſez-la; souhaitez-vous du repos? aimez le travail.

Une ame raisonnable faite à la ressemblance de Dieu, peut bien trouver hors de lui dequoi s'occuper; mais lui seul peut remplir la vaste étenduë de ses desirs.

Dites-moi, que sont devenus ces amateurs du monde qui étoient parmi nous il y a si peu de temps? qu'en reste-t-il? des vers, & un peu de cendre.

Les terres, les palais, les ameublemens somptueux, ces hautes dignitez, & si vous voulez, la sagesse du siécle: voilà ce que le monde a de plus brillant, & ce qu'il aime: mais combien de temps? c'est peu de dire qu'à la fin il s'en lasse; il ne les aime pas même long-temps.

Le cœur humain sera rassasié d'or & d'argent, lors que le corps sera rassasié d'air.

Celui-là est un grand homme, que le siécle n'a point seduit, quelque douceur qu'il y ait trouvée.

Je veux que vous ayez acquis de la gloire, vous procure-t-elle quelque repos? la douceur que vous goûtiez est passée sans retour, & il ne vous reste qu'une inquiétude dont vous ne vous déferez point.

Si sapis, si habes cor, si tecum est lumen oculorum tuorum, desine ea sequi, quæ & assequi miserum est. Bernardus, Epist. 103.

Si vous êtes sage, si votre cœur n'est point corrompu, ni votre raison obscurcie, cessez de poursuivre ce que vous ne pouvez acquerir sans vous rendre malheureux.

Mundus clamat, ego deficiam; caro clamat, ego inficiam; diabolus clamat, ego decipiam. Christus verò clamat, ego reficiam: Et tamen superba mens magis sequi vult deficientem quàm reficientem. Idem, in Epist.

Le monde nous crie, qu'il nous manquera; la chair qu'elle se corrompra; le diable qu'il nous trompera; Jesus-Christ qu'il reparera nos forces abattuës: malgré cela, notre superbe raison nous fait courir après le monde perissable, & mépriser le secours que nous presente Jesus-Christ.

Fluxa est divitiarum natura, torrente citiùs præterlabitur habentes, alios alio modo apta mutare dominos. Basil. in Psalm. 61.

Les richesses de leur nature sont perissables; elles passent plus vîte qu'un torrent; elles changent continuellement de maître, abandonnant les uns d'une façon, & les autres d'une autre.

Omnia mentiuntur & decipiunt in hoc sæculo. Chrysost. in Psalm. 4.

Dans le monde tout est faux, tout est trompeur.

Summâ aviditate amplectuntur umbras, & sequuntur umbras; hæc enim quæ iis videntur sæculi bona, è manibus eorum tanquam ventus & umbra fugiunt, & elabuntur. Idem, Homil. quòd nemo læditur nisi à seipso.

On court avec avidité après des ombres; car tout ce que le monde nous offre de biens, quand on y veut toucher, ils nous échappent des mains: c'est du vent, c'est une fumée qui se dissipe.

Mundana felicitas multis amaritudinibus respersa est. Innoc. Papa, l. 1. de Contemptu mundi.

La prosperité du monde est mêlée de beaucoup d'amertume.

Cùm mundus tibi fallaciter ridet, tu veraciter irride eum. Anselmus, l. 1. Epist. Epist. 8.

Lorsque le monde se masque pour se joüer de vous, moquez-vous de lui ouvertement.

Mundus nihil habet stabile neque fixum, sed sola oculorum deceptio est, & priùs quàm appareat avolat. Chrysost. Homil. 21. in Genesim.

Le monde n'a rien de fixe, ni d'assuré; il n'a que ce qu'il faut pour ébloüir; il a disparu si vîte que nous n'avons pas eu le temps de l'appercevoir.

Nihil re magnum, quod tempore parvum est. Eucher. Epist. ad Valerian.

Rien n'est grand de ce qui dure peu.

Fallax suavitas in temporalibus bonis, infructuosus labor, vana spes, perpetuus timor, & periculosa inest jucunditas. Laurent. Justinianus, de ligno vitæ, c. 3.

Les biens du temps n'ont qu'une fausse douceur, ils nous font beaucoup travailler, & sans fruit: nous fondons sur eux une esperance qui se trouve vaine; ils nous tiennent dans une crainte perpetuelle, & le plaisir qu'ils nous causent est dangereux.

Nihil est in rebus humanis præter umbram, auramque levissimam sine mora transvolantem. Philo Judæus de Deo.

Les choses humaines ne sont qu'une ombre sans corps; un souffle leger qui se dissipe en un moment.

Quasi per amœna prata ad carcerem tendit, qui per præsentis vitæ prospera ad interitum tendit. Idem, ibidem.

C'est aller en prison par un chemin semé de fleurs, que de se perdre par la voye des prosperitez.

Quæ excelsa videntur præcipita sunt. Seneca de Tranquill. animi, c. 10.

Tout ce qui est élevé, est de difficile accés.

Omne quod fortuitò evenit instabile est, quò altiùs surrexit, vergit proniùs in occasum. Idem, de brevit. vitæ.

Ce qui se doit au hazard est peu durable, & plus une fortune est élevée, plus elle menace ruïne.

Nihil perpetuum, pauca diuturna sunt, quidquid cœpit, & desinit. Idem.

Rien dans ce monde n'est éternel, & il y a peu de choses qui soient de longue durée; tout ce qui a eu commencement, aura fin.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que l'amour du monde.

POur sçavoir ce que c'est que l'amour du monde, qui est la source de tant de pechez, & la cause de la damnation des hommes; il faut supposer que le monde, au sens que nous le prenons ici, n'est autre chose que la joüissance des biens, des plaisirs, des honneurs, & de toutes les douceurs de la vie, que le monde nous presente, & qui excitent la convoitise, & la concupiscence; ou, si vous aimez mieux, c'est la pente & l'inclination que nous apportons en naissant vers les choses inferieures & temporelles, & qui nous portent à nous satisfaire dans la possession de ces sortes de biens. C'est le Disciple bien-aimé qui en parle ainsi: *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ.* Cette convoitise, ou cette concupiscence, quand on la suit, & qu'on s'y laisse aller, s'appelle amour du monde, parce que c'est dans le monde que sont renfermées toutes ces choses, que nous pouvons aimer hors de Dieu, & qui nous détournent de son amour, lorsqu'on se repose dans ces biens temporels comme dans notre fin, en quoi consiste proprement le peché, comme l'enseigne la Theologie. De maniere que l'amour du monde, l'attachement aux choses du monde, recherche déreglée des choses du monde, sont des termes qui signifient la même chose, & c'est ce que l'on entend, lors qu'on parle de la necessité de fuïr, de haïr, de combattre le monde, de renoncer au monde, à ses pompes, à tous les objets capables de nous pervertir, & de nous entraîner dans le desordre.

Ep. Joan. 1. c. 2.

Comment il faut entendre le précepte de ne point aimer le monde.

C'est avec raison que Saint Jean nous défend si particulierement d'aimer le monde, puisque l'amour déreglé, qui nous y attache, est incompatible avec la charité qui nous unit à Dieu; mais il faut remarquer avec Saint Augustin, qu'il ne dit pas, gardez-vous bien d'user de ce monde; car celui qui en use sans l'aimer, il en use comme s'il n'en usoit point, parce que ce n'est pas pour lui qu'il en use, mais pour un autre qu'il a en vûë & qu'il aime. Ainsi Saint Paul animé du même esprit, recommande aux fideles d'user de ce monde, comme n'en usant point. En un mot, qu'on

Aug. l. 3. contra Julian. c. 10.

1. ad Cor. c. 7.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Aug. l. de moribus Eccl. c. 20.

liſe toutes les Ecritures, on trouvera qu'elles donnent pour regle de n'aimer aucune de toutes les choſes mortelles & paſſageres, & de n'en eſtimer aucune aimable ni deſirable pour elle-même, & d'en uſer ſeulement pour les devoirs & les neceſſitez de la vie; c'eſt-à-dire, avec la moderation de celui qui n'a que l'uſage, & non pas avec la paſſion de celui qui aime. Que ſi on aime quelques-unes d'entre les créatures, il faut que ce ſoit en Dieu, & pour Dieu ſeul: car de la ſorte ce n'eſt pas les créatures qu'on aime, mais on aime Dieu dans les créatures. Mais les aimer avec paſſion, y mettre ſon cœur, les préferer à Dieu, s'y repoſer comme dans ſa fin, les regarder comme l'objet de ſon bonheur & de ſa felicité, c'eſt en quoi conſiſte le peché, le deſordre & la corruption de l'homme.

Raiſon pourquoi il y a du deſordre d'attacher ſon affection aux biens de ce monde.

La raiſon primitive que donne la Theologie du déreglement qu'il y a d'aimer avec attache les choſes de ce monde, eſt tirée de l'ordre même de la nature, & des choſes créées, tel qu'il a été établi par la Loi éternelle qui eſt Dieu même, d'où ſont dérivez ces grands préceptes de l'Evangile; *Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde. Ne vous conformez pas au ſiécle preſent, & autres ſemblables.* Car telle eſt la condition de l'ame raiſonnable, & le rang qu'elle doit tenir dans le monde, que ſon lieu propre eſt d'être immediatement au-deſſous de Dieu, & au-deſſus de toutes ſes choſes corporelles. Elle doit être ſoûmiſe à Dieu comme à ſon Créateur, dont elle a reçu l'être, & duquel ſeul elle doit attendre ſon bon être; c'eſt-à-dire, ſa perfection, & ſa felicité: mais elle doit regarder toutes les choſes corporelles, comme lui étant inferieures, & faites pour la ſervir dans ſes neceſſitez. Or cet ordre ne peut être troublé ni perverti que par la volonté déreglée de l'homme, qui en s'attachant d'affection aux biens de cette vie, fait des moyens la fin.

Matt. 22. 1. Joann. 2. Ad Rom. 12.

Quelle idée nous devons avoir des biens de ce monde, & l'eſtime raiſonnable que nous en pouvons faire.

Il ne faut jamais outrer les veritez chrétiennes, ni les maximes de l'Evangile; c'eſt pourquoi, comme les biens exterieurs du monde, & les choſes temporelles, dont nous ne pouvons nous paſſer en cette vie, quoi qu'infiniment au-deſſous des biens interieurs de l'ame, & particulierement des biens de la grace, ſont cependant, à les bien prendre, des dons de Dieu, qui en ordonne l'uſage à de plus hautes fins, en quoi ils deviennent de grands bienfaits, la Foi & la Religion Chrétienne, après nous avoir détrompez, & chaſſé de notre eſprit les illuſions ordinaires qui y naiſſent à leur occaſion, nous les fait regarder en cette vûë & dans l'emploi que la vertu en fait; & de cette maniere nous y trouvons, non des piéges qui nous embarraſſent, mais des moyens pour parvenir au vrai bien; ainſi nous ne priſons point à proprement parler ces choſes, qui ſont baſſes & indifferentes de leur nature; mais le fruit que la vertu en peut tirer, ou qu'elle en peut faire naître. Par où nous reconnoiſſons que tout ce qui vient de Dieu, eſt toûjours grandement eſtimable, ou en ſoi-même, ou dans le rapport qu'il a à des fins nobles & excellentes. Ainſi l'on ne doit ni les eſtimer plus qu'il ne faut en les preferant, comme font la plûpart des gens du monde, aux biens ſpirituels & éternels, ni les mépriſer tellement, qu'on en condamne abſolument la poſſeſſion, ou la recherche par des voyes legitimes.

Les biens temporels de ce monde, richeſſes, honneurs, plaiſirs, ne ſont pas de veritables biens.

La Morale nous apprend qu'un bien qui ne perfectionne point, & qui ne rend pas meilleur celui qui en joüit, ne merite pas d'être beaucoup eſtimé, ni d'être l'objet de notre amour. C'eſt pourquoi les Philoſophes, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, ne donnent le nom de bien qu'à ce qui fait le bon état, & l'accompliſſement de notre être. Or tous ces biens temporels, pris préciſément dans leur nature, ſans l'uſage qu'en fait la vertu, ne rendent pas ceux qui les poſſedent, plus parfaits, ni meilleurs, & par conſequent c'eſt en vain que les hommes les prennent pour de grands biens. Pour communiquer à l'homme une veritable perfection, il faudroit premierement que de leur nature ces biens euſſent une perfection qui ſurpaſſât celle de notre être: car, comme dit Saint Auguſtin, l'homme ne ſçauroit devenir meilleur que par une choſe meilleure que lui. En ſecond lieu, il faudroit que la poſſeſſion en fût ſolide & permanente: car ce qu'on ne poſſede qu'imparfaitement, & comme en le perdant, ne peut faire la perfection de celui dans lequel il n'a point de conſiſtance: Or ces deux conditions abſolument neceſſaires pour l'effet du vrai bien, au ſentiment même des Philoſophes Payens, qui ont reconnu cette verité par les ſeules lumieres de la raiſon, ne ſe trouvent point dans les biens temporels & paſſagers de ce monde.

La maniere de poſſeder les biens de ce monde ne permet pas que nous en ſoyons ſatisfaits.

Quand même les biens de ce monde auroient quelque excellence, qui ſurpaſſât la dignité de notre nature, la maniere de les poſſeder, ne pourroit nous rendre heureux & ſatisfaits, puiſqu'on peut les perdre & facilement, & en peu de temps. La violence d'un injuſte uſurpateur nous peut ravir & enlever les richeſſes; un amer déplaiſir, & un mortel chagrin peut changer toutes nos joyes en triſteſſe; la calomnie peut ternir notre reputation; mille accidens imprévûs peuvent nous priver de ces biens, ſans qu'on puiſſe empêcher ces diſgraces, & la mort enfin nous contraint de les abandonner. Or peut-on dire que ce qui tient ſi peu à l'homme, puiſſe le rendre meilleur, ou heureux, ou devons-nous juger de lui, & l'eſtimer par ce qu'il doit neceſſairement perdre?

Autre raiſonnement qui montre que les biens du monde ne ſont que de faux biens.

Comme le bien en general eſt oppoſé au mal, auſſi chaque eſpece de bien doit être oppoſé à une particuliere eſpece de mal. D'où il s'enſuit, que ce qui n'ôte aucun défaut, ne peut être que l'ombre du bien; ce qui ne diſſipe pas les tenebres, n'eſt pas lumiere; la diſpoſition qui ne chaſſe pas la maladie, n'eſt pas ſanté. C'eſt la même choſe de tous les autres biens imaginaires & apparens. De maniere, que ſi les richeſſes, par exemple, ne détruiſent pas le mal, auquel les mondains les oppoſent, & qui eſt la miſere du cœur famelique, & tourmenté par ſon propre deſir, elles ne ſont pas pour eux des biens, & ne meritent pas le nom qu'ils leur donnent: ce qu'on peut dire de tous les autres biens, dont les hommes ſont paſſionnez, & qui n'empêchent pas que celui, qui les poſſede, n'ait le cœur vuide: puiſque nonobſtant cette poſſeſſion, il a des deſirs, qu'ils ne ſçauroient contenter, & qui croiſſent toûjours ſans limites. N'eſt-ce donc pas en vain que l'on eſtime tant, & que l'on recherche ſi ardemment ces biens, qui non ſeulement n'ont point l'excellence, que les ſages recherchent dans le vrai bien, mais qui ne rempliſſent pas même

me l'idée que les mondains s'en forment dans leurs folles penſées ? S'ils avoient de leur nature ce qu'ils leur attribuent fauſſement, ceux qui en poſſederoient davantage, auroient moins d'inquiétudes & de deſirs ; l'experience pourtant nous montre que l'abondance de ces biens ne leur eſt, que ce qu'eſt à un grand feu, le bois que l'on y jette, & qui en augmente toûjours la flamme, & la rend plus ardente.

Ce que c'eſt que le plaiſir, & en quoi il conſiſte. *D. Thom. 1. p. qu. 46. art. 3. ad 5. & q. 49. art. 3. ad 5.*

Saint Thomas, voulant declarer la nature & l'eſſence du plaiſir, dit que c'eſt un repos d'une puiſſance appetitive dans la preſence d'un bien qui ſatisfait ſon deſir. Et pour faire ce repos, & cette ſatisfaction, il faut que le bien qui les doit cauſer, ſoit conforme à la nature de celui qui le poſſede, & qu'il ait de la proportion avec l'excellence de ſon être. Que ſi vous demandez à Saint Thomas quel eſt ce bien, il vous répondra que ce n'eſt pas celui qui regarde, & qui flate les ſens ; mais celui qui a de l'alliance & de la conformité avec la raiſon, & par conſequent, ſi l'homme veut trouver une vraye joye, qui lui cauſe une pleine & parfaite ſatisfaction, il faut qu'il cherche un bien, où ſes ſens ne puiſſent atteindre ; Et pour ne laiſſer aucun vuide dans ſon ame dont la capacité eſt ſans limites, il faut que ce bien ſoit infini.

L'abus que les hommes font de l'inclination naturelle qu'ils ont au plaiſir.

L'inclination que nous avons au plaiſir conſiderée dans les termes de la raiſon, qui en exclut le déreglement, bien loin d'être mauvaiſe, eſt neceſſaire à l'homme, comme un inſtinct qui lui eſt donné de Dieu pour ſe porter plus doucement à la recherche du vrai bien. Ce ſeroit condamner l'auteur de la nature de cenſurer cette paſſion : puiſque c'eſt lui qui l'a imprimée juſques dans le fond de notre être ; mais le deſordre eſt que l'homme, au lieu de chercher ſa ſatisfaction, & l'accompliſſement de tous ſes deſirs dans Dieu, qui eſt la ſource de tous les biens, & au lieu d'élever ſon eſprit & ſon cœur au-deſſus de tout ce qui eſt ſujet à quelque changement, & de ſe mettre ainſi dans un état exempt d'inquiétude, il s'abaiſſe à la pourſuite des biens ſenſibles, & occupe tout ſon eſprit à ce qui n'eſt fait que pour les beſoins de ſon corps, & pour la conſervation d'une vie periſſable.

Combien les plaiſirs des ſens ſont de peu de durée. *Ariſtot. l. 10. Ethic. 6. 16.*

Chaque plaiſir, dit le Philoſophe, parlant de ceux du corps, ne dure qu'autant qu'il eſt le remede d'un mal ; ſi-tôt qu'une puiſſance eſt ſatisfaite, ce qui la flatoit & la contentoit lui eſt onereux & la laſſe ; les viandes ſont inſipides & chargent l'eſtomac, quand la faim eſt appaiſée, & la chaleur incommode, quand le froid eſt chaſſé. C'eſt le même de toutes les voluptez, qui ſe détruiſent elles-mêmes, & ſouvent affoibliſſent & ruïnent enfin leur principe & leur ſujet, je veux dire les ſens & le corps. Ajoûtez une excellente remarque d'un Philoſophe Platonicien ; ſçavoir, que tout excés ſe change incontinent en ſon contraire ; ce qui eſt manifeſte dans toutes les paſſions déreglées des hommes. La trop grande licence que nous donnons à notre liberté, la rendant indépendante de la raiſon, eſt le commencement de la plus baſſe, & de la plus indigne ſervitude, qui eſt celle du vice. La temerité dégenere en foibleſſe ; l'excés en matiere de volupté paſſe en tourment ; le deſordre de l'avarice & de la convoitiſe trop grande des biens de la terre, rend celui qui en eſt poſſedé, toûjours plus indigent, & plus famelique. *Maſſil. Ficinus in comment. ſuper lib. Plat. de republ.*

Pourquoi on appelle vains tous les biens de ce monde.

Il faut préſuppoſer ce que dit Saint Bernard, qu'on peut appeller une choſe vaine quand elle eſt vuide ; & quand nous la nommons autrement, elle tire ſon nom de l'apparence, mais elle n'a pas la vertu, ou la nature effective correſpondante à ſon nom : *Vanum eſt id quod vacuum eſſe dicitur, quod nomen quidem habet, rem verò ipſam non habet.* Voilà le défaut des choſes du monde ; on les appelle des biens, des honneurs, & des grandeurs ; ce ſont de beaux noms ; des biens imaginaires, qui paroiſſent éclatans ; mais ſi nous pouvions entrer dans le vuide, avec des choſes vuides nous n'aurions que de vains noms. Ce ne ſont pas de vrais biens ; ils ne conſiſtent que dans l'apparence ; ils ſont mêlez de mille maux ; toute la pompe de leur grandeur, & la rareté de leur prix, ne conſiſtent que dans l'imagination des hommes : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* *Eccle. 1.*

Pour renoncer parfaitement à l'amour des choſes de ce monde, il faut renoncer à l'amour propre.

C'eſt un principe & une verité que perſonne ne peut conteſter, que nous n'aimons, & que nous ne pouvons rien aimer de tout ce qu'il y a au monde, qu'à cauſe que nous nous aimons nous-mêmes. Que ſi nous n'aimons ainſi rien qu'à cauſe de nous-mêmes, il s'enſuit qu'en renonçant à l'amour de nous-mêmes, nous renonçons à l'amour de toutes les autres choſes. Auſſi eſt-ce la maxime de tous les Maîtres de la vie ſpirituelle, que pour mourir à toutes les choſes de ce monde, comme parle Saint Paul, il faut mourir à ſoi-même ; & que pour couper tout d'un coup toutes les branches de cette malheureuſe convoitiſe, ſi feconde en toutes ſortes de fruits d'iniquité, il faut commencer par en arracher la racine, qui eſt l'amour propre : la cauſe étant ôtée, tous les effets diſparoîtront d'eux-mêmes ; nous n'aimerons ni le monde, ni les biens de ce monde, quand nous n'aimerons plus ce qui nous les fait aimer.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Les biens de ce monde ne ſçauroient faire notre bonheur.

LEs gens du monde ne ſont que trop perſuadez que leurs richeſſes, leurs honneurs, leurs plaiſirs ne ſçauroient jamais faire leur bonheur. Les faux biens peuvent bien les amuſer en paſſant, mais non pas les contenter. C'eſt ce qui fait que le cœur toûjours inquiet, s'envole ſans ceſſe d'objet en objet ; ils les cherchent tous en general, pour les rebuter tous après en détail ; ils paſſent & repaſſent mille fois ſur les mêmes objets, & mille fois ils s'en dégoûtent. Leur vie n'eſt autre choſe qu'un cercle de deſirs & de dégoûts, de ſouhaits & de rebuts ; on mépriſe le ſoir ce qu'on deſiroit le matin ; ce qui plaît maintenant, déplaira dans une heure ; plus on recherche cet objet, plus on le fuit, & le cœur dans ce flux & reflux perpetuel de deſirs & de rebuts, eſt dans un chagrin continuel, & ne peut eſperer d'autre conſolation, que le foible plaiſir de changer ſouvent. Triſte ſoulagement de ne pouvoir ſe délivrer d'un chagrin preſent, que par un autre chagrin qui lui ſuccede ! *Eſſais de Sermons pour le Carême, dans le Sermon pour le premier Dimanche.*

L'Eſprit de Dieu conſiderant le déreglement étrange des hommes, par lequel aban-

donnant les vrais biens, qui les pourroient rendre vraiment heureux, ils se portent vers des biens imaginaires, leur dit par son Prophete: *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant & terrestre? Pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge?* Ce que S. Augustin explique excellemment, en disant: Pourquoi recherchez-vous les derniers & les plus bas de tous les biens, comme s'ils étoient les premiers de tous? Ce qui est une fausseté & un mensonge: *Ut quid tanquam prima, extrema sectamini, quod est vanitas & mendacium?* Vous voulez être heureux avec des biens qui sont sans comparaison au-dessous de vous. Vous avez une ame qui vivra éternellement comme Dieu, & vous voulez la rendre heureuse par des biens qui passent, & qui s'évanoüissent comme l'ombre; vous avez une ame qui vous rend égal aux Anges, & vous voulez la rendre heureuse en l'abaissant jusqu'à la condition des bêtes, par ces faux biens que vous recherchez, & qui vous sont communs avec les plus vils animaux. Pourquoi vous imaginez-vous être heureux, en possedant les derniers de tous les biens? *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes, pour le 22. Dimanche après la Pentecôte.*

Psal. 4.

S. Aug. in Ps. 4.

Il y a peu de Chrétiens qui n'ayent quelque attachement aux choses de la terre.

Je ne parle point ici de tant de mauvais Chrétiens, qui n'en portent le nom que pour le deshonorer; qui bien loin de gemir sur la necessité qui nous engage à ne nous pouvoir passer de ces biens terrestres, ne connoissent point d'autre satisfaction que d'en joüir, & qui dans le fond de leur cœur seroient ravis de quitter toute esperance d'une autre vie, pourvû qu'ils pûssent toûjours demeurer en celle-ci. Je parle de ceux-mêmes qui ont un veritable desir de la vie éternelle, & qui travaillent pour y parvenir: Car combien peu s'en trouve-t-il qui ayent un veritable dégoût de ces sortes de biens; qui les fuyent, tant qu'il leur est possible, ou qui soient veritablement fâchez de s'y voir assujettis? Je ne prétends pas, que nous soyons insensibles à tout ce qui flate nos sens, & que nous ayons plûtôt de la peine que du plaisir, en ce qui donne du plaisir aux autres. C'est une grace particuliere & tres-rare, & que Dieu ne communique qu'à tres-peu de Saints. Mais je dis que pour être vraiment Chrétiens, nous devrions au moins avoir de la peine du plaisir que nous ressentons dans l'usage necessaire de ces biens de la terre, lorsque nous nous appercevons que notre cœur s'y attache, & que ce n'est pas la simple necessité qui nous porte à les rechercher; mais une certaine satisfaction sensuelle, qui nous fait trouver cette necessité agréable, & qui souvent même nous emporte au-delà de la necessité. *Le même.*

Reflexions que nous devons faire sur les joyes & les plaisirs de ce monde.

Qu'est-ce après tout que ce monde pour en être si follement entêtez? Rappellez dans votre memoire toutes les joyes que vous avez euës; souvenez-vous en même temps, des peines qui les ont précedées ou suivies, des amertumes secretes qui les ont empoisonnées, des circonstances fâcheuses qui en ont troublé toute la douceur; souvenez-vous du peu de temps qu'elles ont duré, des soins qu'elles vous ont coûté, des remords qu'elles vous ont causez, des dégoûts qu'elles vous ont laissez: comparez tout cela avec cette ombre de plaisir, qui s'est si promptement évanoüie, & vous verrez que le monde avec tous ses charmes, ne merite pas un soûpir de votre cœur. Ainsi toutes les fois que le monde viendra s'offrir à vous avec cet éclat enchanteur, dont il se sert pour nous ébloüir; quand les objets revêtus de tous ces charmes viendront solliciter vos cœurs, de lui rendre des hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu seul; quand la vûë de ces somptueux équipages, où l'on traîne le vice comme en triomphe, & où la vanité semble fouler aux pieds toutes les maximes de l'Evangile; quand tout cela, dit S. Chrysostome, viendra réveiller dans vos cœurs cette cupidité toûjours prête à s'enflammer, aux premieres amorces qu'on lui presente; souvenez-vous, dit ce saint Docteur, du pacte que vous avez fait avec Dieu: Je suis Chrétien; j'ai renoncé dans mon Baptême au monde & à ses pompes; il n'y a point de salut à esperer pour moi, si je ne garde la promesse que j'ai faite. *Essais de Panegyriques, Panegyrique pour le jour de Saint Jean l'Evangeliste.*

Celui qui aime les plaisirs du monde, ne peut aimer Dieu de tout son cœur, puisque son cœur est partagé.

Pouvez-vous vous vanter que vous aimez Dieu uniquement, & sans partage, vous qui ne respirez que pour les plaisirs, & pour la malheureuse satisfaction de vos sens; vous qui êtes charmez des amusemens du monde, & qui mettez toute votre gloire à lui complaire? Mais il me semble vous entendre dire, que si le monde a des charmes pour vous, vous avez soin de reserver une partie de votre cœur pour Dieu. Ah! que dites-vous! Dieu veut tout l'amour de votre cœur sans partage; pouvez-vous le lui refuser sans injustice? Mais pouvez-vous trouver dans le monde quelque chose qui soit digne de votre amour hors de Dieu? Pouvez-vous aimer les plaisirs, sans avoir le cœur gâté & corrompu par leur douceur empoisonnée, sans en ressentir mille amertumes, & être déchiré par mille remords? Pouvez-vous aimer les richesses, sans ressentir les épines qu'elles entraînent avec elles? Pouvez-vous posseder vos biens sans attachement; les conserver sans inquiétude; les perdre sans chagrin? Mépriſez donc ce monde pendant qu'il passe, dit Saint Augustin, & n'attendez pas que le temps de le mépriser soit passé avec lui. *Les mêmes.*

La convoitise des biens de la terre est insatiable, & demande toûjours davantage.

Le cœur de l'homme peut-il jamais être satisfait dans la possession des biens de ce monde! Non, il est toûjours gros de nouveaux desirs, & ne dit jamais c'est assez; toûjours inquiet, toûjours avide, toûjours ouvert aux objets qui le flatent, sans se fixer. Sçait-il se borner? ou plûtôt n'arrive-t-il pas toûjours qu'au milieu de l'abondance même, croyant que tout ce qu'il a, lui peut servir de titre pour en souhaiter davantage, il ne cesse jamais de dire: *Asser, asser*; Donnez, apportez, entassez, comblez-nous de biens, de plaisirs, d'honneurs. Cœur aveuglé! cœur insensé des hommes, que prétendez-vous par une conduite si bizarre & si déraisonnable? Vous pensez à vous rendre heureux: cherchez donc le veritable bonheur, poursuivez le veritable bien. Le cœur de l'homme, du caractere dont il est, ne sera jamais satisfait que de Dieu, jamais rempli que de Dieu. *Sermon manuscrit.*

Sur le même sujet.

Qu'il est difficile de fixer le cœur de l'homme, si-tôt qu'il se laisse dominer par ses passions, se portant à tout ce qui le frappe; se livrant à tout ce qui peut contenter ses desirs; suivant le rapide cours de sa cupidité, qui ne dit jamais c'est assez; entraîné par son avidité qui porte ses desirs d'un pole à l'autre, semblable à un hydropique, dont la soif va toûjours croissant, à mesure qu'il s'efforce de l'éteindre à force de boire. L'experience qui

qui de toutes les raisons est la plus sensible, & qui nous fait comme toucher du doigt les choses, ne parle-t-elle pas bien haut, pour nous convaincre de cette importante verité? Cet homme interessé, par exemple, s'exprime-t-il sur sa passion autrement que par ce terme, *affer*, *affer*? Ce sensuel & ce voluptueux sur le sujet de ses plaisirs, parle-t-il autrement? Cet ambitieux par rapport à ce qu'il prétend, ne dit-il pas la même chose? Vous regorgez de biens, répond-on à ce cœur interessé. Non, dit-il, quelque riche que je paroisse, je ne possede presque rien, & je me crois vraiment pauvre, eû égard à ce que je souhaite. Dites à ce cœur sensuel, qu'il doit être bien content de son sort, que sa vie est comme un cercle de plaisirs, dont l'un ne semble finir, que pour donner lieu à un autre de commencer. Vous vous trompez, répond-il; j'en demande, j'en cherche infiniment davantage. Que répondra cet homme, l'esclave de son ambition? Vous l'entendrez dire au milieu des honneurs & des rangs les plus distinguez, je veux pousser plus loin. *Le même.*

Pour être heureux en ce monde il ne faut rien desirer des choses de ce monde.

La felicité de l'autre vie est l'accompliſſement de tous les desirs. La felicité de cette vie est l'anéantissement de tous les desirs. Pour être heureux en ce monde, il ne faut rien desirer de toutes les choses de ce monde. Les desirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons desiré; la possession de ce que nous avons souhaité, ne fait que nourrir nos desirs, sans rassasier l'ame. L'ame ne desire, par exemple, qu'un tel bien en particulier, parce qu'elle se persuade seduite par les sens, & par les fausses opinions des hommes, que tel bien la satisfera; mais voyant que ce n'est que comme une goute d'eau dans un abîme, elle se porte à d'autres objets que les sens lui representent encore comme des biens capables de la remplir. Si nous avions l'accompliſſement de tous nos desirs en cette vie, nous ne penserions plus à l'autre; & ainsi Dieu qui nous aime, ménage la chose autrement... Un homme est au lit, travaillé d'une fiévre ardente, qui lui cause une alteration extrême; on peut éteindre sa soif en deux manieres, en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité, qu'elle soit entierement éranchée, ou en lui ôtant la fiévre qui lui cause cette alteration, car la cause étant ôtée l'effet cesse. Si l'on donnoit à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remedes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guerît de la fiévre, que de lui donner seulement de l'eau à boire? Car encore qu'après avoir bû avec excés, il se pût faire que la soif vînt à cesser; si est-ce que la fiévre demeurant toûjours, elle recommenceroit incontinent. *Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Le desir des biens de ce monde croît & s'augmente par la possession.

La premiere peine d'un homme qui desire les choses de ce monde, c'est le desir, le travail, les bassesses où l'on se reduit pour le satisfaire; l'obstacle au desir, l'augmentation du desir par l'obstacle même; tout ce que vous desirez ne sçauroit vous rendre heureux, & peut vous rendre malheureux. Ce qui est constant, c'est que la chose desirée au lieu de satisfaire le desir l'augmente; d'abord on ne desiroit que peu de chose commune, dont l'acquisition étoit aisée; l'avez-vous obtenuë, elle produit le desir des choses plus rares, plus precieuses, plus difficiles à acquerir. Le remede ne guerit pas le mal, mais il l'augmente. *Le même.*

La veritable felicité ne se trouve pas en ce monde.

Est-ce en ce monde que nous parvenons à la veritable felicité, que tous les hommes souhaitent naturellement? Les plaisirs du monde qui rassasient d'abord, ses honneurs, sa gloire & ses richesses qui ne rassasient jamais, tous ses faux biens, dont les uns dégoûtent & les autres affament, qui passent tous comme une fumée, & dont l'usage est toûjours troublé par un mêlange de maux infinis; & par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, peuvent-ils produire cette felicité?... Un seul desir excite toutes les passions, & il est impossible que vous ne soyez exposé à la tyrannie de toutes ces bêtes feroces, si vous vous donnez en proye à un seul plaisir. C'est pourquoi Saint Paul a dit: *Radix malorum cupiditas. Le même.*

Les fausses promesses du monde qui nous trompe & qui nous abuse.

De mille personnes à qui le monde fasse esperer ses faveurs, il n'y en a presque aucune qui les obtienne. On ne voit par tout que des gens abusez, qui s'empressent & qui se tourmentent; les uns pour acquerir des richesses, & les autres pour avoir des honneurs; ceux-ci pour parvenir à des emplois, ceux-là pour joüir de quelques plaisirs; & cependant combien les uns & les autres entreprennent-ils de travaux? combien courent-ils de dangers? combien essuyent-ils de rebuts & d'affronts? combien de veilles, d'inquiétudes, de chagrins, qui troublent leur repos, qui alterent & qui ruïnent leur santé? Combien en avons-nous vû dont la mort a rompu les projets? & combien même, qui se voyant sur le point de joüir de leur ambition, sont tombez en un instant dans le dernier de tous les mépris? *Le Pere d'Orleans, Sermon des Tentations.*

Les plus grandes fortunes & les personnes qui paroissent les plus heureuses, ont leurs chagrins & leurs déplaisirs.

Le monde a beau nous vânter tout ce qu'il a de pompeux dans les fortunes les plus heureuses, dans les maisons les plus magnifiques, dans les emplois & dans les alliances les plus honorables: quand on le considere à loisir, on n'est pas long-temps à reconnoître, que ces belles apparences ne servent qu'à couvrir bien des miseres. Sans penetrer même dans l'interieur d'une famille privée; où un mari, une femme, des enfans, des domestiques causent des chagrins & des emportemens continuels; l'importunité des proches, l'inquiétude sur les suites des entrepriſes, les soins de se maintenir & de s'avancer, la crainte de déchoir du poste où l'on se voit placé & élevé, ne sont-ce pas des suites necessaires des grandes fortunes, & des grands emplois? *Pris des Discours Moraux.*

Le bonheur de cette vie n'est qu'apparent

On peut dire generalement de toute la felicité du monde, qu'elle n'a rien de beau que l'apparence, & la figure: *Figura hujus mundi.* Mais il est vrai que le Sauveur en parlant des richesses, ce qui se peut dire des autres biens de ce monde, se sert principalement du terme d'abus & de tromperie: *Fallacia divitiarum*; parce qu'elles promettent toûjours ce qu'elles ne sçauroient donner, & qu'elles font paroître les choses autrement qu'elles ne sont en effet. On en connoît à la fin toute la fausseté, mais c'est souvent trop tard, &c. *Les mêmes.* 1. *ad Cor.* 7. *Matt.* 13.

Le même sujet.

Tout est faux en ce monde; tout n'y a que l'apparence. Fausse grandeur qui n'est qu'une figure qui passe, qu'une ombre qui se dissipe, qui rend les grands superbes dans leur élevation, pauvres dans leur abondance, &

malheureux même au milieu de leurs plus grandes prosperitez. Faux honneurs, qui causent une infinité de retours fâcheux; qui nous flatent, il est vrai, mais qui en même temps nous seduisent; qui ont un faux éclat, mais qui n'ont rien de solide; honneurs qu'on regarde comme des prééminences qui attirent le respect, & qui dans la verité des choses, ne sont que des servitudes specieuses. Faux biens, qu'on n'acquiert qu'avec beaucoup de peines, qu'on ne conserve qu'avec inquiétude, & qu'on ne perd qu'avec des chagrins infinis. Fausse sagesse, qui s'ingere, qui s'empresse, qui n'a autre occupation que de conduire des intrigues, & qui manque souvent de discernement pour se connoître. Faux amis, qui nous aiment pour un temps; mais qui nous trompent lorsqu'ils nous obligent, parce qu'ils sont souvent les instrumens de nos passions. Amis que l'interêt retient, que la prosperité conserve, & que la disgrace éloigne. Fausse puissance, qui ne fait souvent que des malheureux ou des coupables; tout est faux, en un mot, en ce monde: *Omnia imaginaria in hoc sæculo, & nihil veri*, dit Tertullien. *Auteur anonyme.*

Le monde n'a presque plus rien de sa premiere beauté, & ne doit plus maintenant nous charmer.

Je vous ai parlé jusques-ici des honneurs, des richesses, & des plaisirs du monde, comme si ce monde étoit encore dans sa premiere vigueur, & dans sa premiere beauté, & comme s'il avoit les mêmes attraits qu'il a eus dans son origine. Cependant, il est certain que tout son éclat est passé, & que cette face du monde, qui étoit autrefois si éclatante, & si belle, est changée, est vieillie, est défigurée. A peine donc est-il presentement capable de tromper, puisqu'il a perdu ses charmes, & que ses premieres graces, par lesquelles il pouvoit surprendre, & gagner les hommes, ne paroissent plus. Dans la splendeur & dans le lustre, où il étoit autrefois, il ne pouvoit pas surprendre ni seduire les vrais sages & les vrais fideles; il doit donc avoir bien moins de puissance de nous corrompre maintenant, qu'on n'y trouve plus que des restes de son ancien éclat, & que quelques apparences extrêmement défectueuses & foibles. Il a toûjours été destitué de biens solides, mais il est maintenant privé même des biens perissables. Tellement qu'il est certain que si nous ne voulons pas nous tromper nous-mêmes, le monde n'a quasi plus dequoi nous seduire. *Traduit de la seconde Lettre de Saint Eucher à Valerien.*

Le néant & la vanité des grandeurs du monde paroît dans la poussiere qui reste seule après la mort des Grands.

Le tourbillon qui nous emporte, entraîne avec nous les biens du monde, ce néant pompeux, & ces magnifiques vanitez que nous voyons en passant, pour ne les revoir jamais, & roulé vers le tombeau, & grandeur, & magnificence, & sceptres, & couronnes. Le temps qui nous mine peu à peu, qui détruit, & qui consume les choses qui paroissent les plus durables, est comme un grand fleuve de feu, sur lequel nous nous voyons, comme sur une mer paisible & tranquille, enfermez dans un vaisseau de bois que la flamme penetre de tous côtez, & qu'elle va bientôt reduire en cendres. Tout passe, ou a déja passé, & comment serions-nous heureux par nous-mêmes, puisque nous ne pouvons pas même subsister? Stoïciens superbes, qui n'avez pas duré davantage que les songes de votre vanité; imbecilles vers de terre qui êtes maintenant perdus dans votre néant; terre autrefois animée de tant d'orgueil; cendre & poussiere, si toutefois le temps vous a laissé ces tristes noms, cessez du moins d'être superbes dans vos tombeaux; apprenez-nous dans quelle partie de vous-mêmes nous devons chercher votre excellence, & votre bonheur, dont vous vous êtes tant glorifiez. *Auteur anonyme.*

On aime le monde, quoi qu'on en soit maltraité.

Vous aimez encore le monde qui vous échappe, qui vous persecute, qui vous maltraite: tout odieux qu'il est, il vous plaît encore plus que jamais. Vous vous plaigniez qu'il étoit engageant; il n'est rien moins à present pour vous; il est cruel, il est impitoyable, il est le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait une telle dans le monde? qu'attend-elle? quelle prétension chimerique la retient? Que ne pense-t-elle à son salut? Il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voilà comme parle le monde, & cependant vous en êtes toûjours infatué: comme un desesperé qui se noye, vous tâchez de sauver encore quelques restes du débris. Il sied mal de vouloir être du monde, dans un état où le monde vous rebute, vous n'en pouvez plus être que la fable. *L'Abbé de Marruc, Sermon des Souffrances.*

Du mépris & du détachement du monde.

C'est assez de connoître le monde pour le mépriser. Le monde est si aveugle dans ses jugemens, si injuste dans son estime, & dans ses recompenses; il n'a nul égard à la vertu ni au merite; c'est souvent un titre auprès de lui pour avoir ses recompenses, que d'en être indigne. Il est infidele dans ses promesses, bizarre dans sa conduite, inconstant dans son amitié: on l'acquiert avec beaucoup de frais; on la conserve avec peine, & on la perd avec facilité: il nous flate pour nous tromper; il nous caresse pour pouvoir plus facilement nous perdre; il nous entretient de grandes esperances, pour nous donner des biens superficiels, qui ne peuvent remplir un cœur d'une capacité infinie; vains, qui ne peuvent contenter un esprit raisonnable; materiels & grossiers, qui n'ont nulle proportion avec une ame spirituelle; courts & passagers, & qui par consequent, ne peuvent faire le bonheur d'une ame immortelle: voilà tout ce que promet le monde, mais que souvent il ne donne pas. *Le Pere Nepveu, Tome 4. de ses Reflexions Chrétiennes pour toute l'année.*

C'est peu de mépriser le monde si on ne s'en détache.

Ce n'est pas assez de mépriser le monde, il faut s'en détacher: car combien en voit-on qui paroissent ne pas estimer le monde, & qui ne laissent pas de s'y attacher? Ils feroient des leçons sur la vanité du monde, & cependant ils l'aiment: ils se plaignent tous les jours de sa perfidie, cela ne les empêche pas de s'y fier; & après l'avoir chargé de maledictions, ils ne laissent pas d'en faire leur idole & de l'adorer. Il faut s'aveugler pour estimer le monde; mais il faut se contredire soi-même pour le mépriser, & cependant s'y attacher aussi fortement, que si on trouvoit en lui tout ce qu'on peut souhaiter. C'est manquer de raison que d'estimer le monde; mais c'est manquer de foi que de s'y attacher, après avoir renoncé à ses pompes & à ses vanitez par le Baptême. *Le même.*

Mépris que nous devons faire de l'estime & de la reputation du monde.

Commençons par ce qui tient le premier rang parmi les biens du monde, c'est-à-dire, l'honneur, la reputation, l'estime & les loüanges des hommes: quoi de plus vain? quoi de plus faux? Pour les honneurs & les

grandeurs, dans quelque élevation que se trouve un homme, est-il jamais content ? Peu attentif à ce qui est au-dessous de lui, il ne regarde qu'à ce qui est au-dessus. Il est plus chagrin de voir un seul homme au-dessus de lui, qu'il n'est content d'en voir une infinité d'autres après lui. Et d'ailleurs cette pensée importune qui revient de temps en temps aux plus heureux malgré eux : *Hæc quamdiu* ? Combien dureront ces honneurs ? est un terrible contrepoids à la fortune, qui paroît la plus brillante & la plus heureuse, qui les rend plus sensibles à la crainte de perdre un jour tous ces biens, qu'ils ne le sont au plaisir d'en joüir... Que si nous considerons ce que c'est que la reputation, l'estime, & les loüanges des hommes, quoi de plus vain ? quoi de plus frivole ? Si l'un m'estime, l'autre me mépriſe ; qui a jamais eu l'approbation de tout le monde ? Et quand la multitude m'estimeroit, qu'est-ce que la multitude, sinon un amas de gens ignorans, aveugles, passionnez, bizarres, inconstans, qui m'estiment aujourd'hui & demain me mépriſent ? Mais quand leur estime seroit la plus sincere & la plus constante, me rendroit-elle meilleur ? me rend-elle plus heureux ? Ce n'est pas le jugement des autres qui me rend heureux, mais le mien ; & si ma conscience me condamne, quand les autres m'approuveroient, que me serviroit leur approbation ? Mais quand je serois content de moi-même, quand je croirois meriter l'estime & les loüanges des hommes, si Dieu me desapprouve, si Dieu me condamne, que me servira tout cela ? Je ne suis dans la verité, que ce que je suis au jugement de Dieu, & c'est souvent assez de rechercher avec trop d'empressement l'estime & les loüanges des hommes, pour s'en attirer le mépris ; disons donc avec l'Apôtre : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die. Le même, dans le livre intitulé, l'Esprit du Christianisme.*

1. ad Cor. 4.

Des plaisirs du monde.

Ou les plaisirs sont continuels, ou ils sont courts ; s'ils sont continuels, ils cessent presque d'être plaisirs ; on s'y accoûtume, on s'en dégoûte, on s'en lasse, & le plus grand plaisir, dès qu'il dure long-temps, devient un supplice. Le concert le plus charmant, la conversation la plus agréable, le spectacle le plus divertissant, deviendroient insupportables, s'ils duroient tout le jour. Il n'y a point de gens qui goûtent moins le plaisir, que ceux qui sont toûjours dans le plaisir. Mettez un homme dans la maison la plus charmante, dans le lieu du monde le plus delicieux ; dès-là qu'il y a demeuré un mois, ce lieu a perdu pour lui la moitié de son agrément, ou il n'y trouve plus de plaisir, ou il en est peu touché. Si les plaisirs sont courts, meritent-ils qu'on se donne tant de peine ? doit-on pour des plaisirs d'un moment, hazarder, comme il n'arrive que trop souvent, une éternité toute entiere de bonheur ? *Le même.*

Pour se former une juste idée des biens de ce monde, il faut les considerer au moment de la mort,

Il faut s'accoûtumer à regarder tous les biens de cette vie, qui nous ébloüissent, & qui nous enchantent si fort, dans le moment de la mort. Les plus grands biens, dès qu'ils seront regardez dans ce point de vûë, paroîtront petits, ou plûtôt disparoîtront entierement, & les plaisirs les plus charmans, dès que nous les regarderons dans les lumieres de l'éternité, perdront tous leurs attraits, & tous leurs charmes. Tâchons d'entrer souvent pendant la vie dans les sentimens que nous aurons à l'heure de la mort ; l'homme vivant aime le monde ; l'homme mourant le mépriſe. Qui juge plus sainement des choses, ou l'homme vivant, ou l'homme mourant ? *Le même.*

Attachement indigne aux choses passageres de ce siécle, qui nous fuit.

Cette maison d'argile & de boüe où Dieu a logé nos ames, menace ruïne de tous côtez ; nous sentons à toute heure des atteintes de mort qui nous en marquent les approches ; cependant nous courons après un siécle qui s'enfuit ; nous nous efforçons de le retenir quand il nous échappe ; nous nous appuyons sur lui, lorsqu'il tombe & qu'il nous accable sous ses ruïnes. Ame Chrétienne ; jusques à quand fermeras-tu l'oreille aux sollicitations amoureuses de ton Dieu, qui te recherche, & qui te promet des biens éternels ? *Auteur anonyme.*

Comme les mondains recherchent avec ardeur les plaisirs de cette vie,

Il me semble voir ces mondains lassez dans la voye de l'iniquité ; fatiguez d'une satieté de plaisirs, où ils ne trouvent plus de goût, & meurent d'ennui à la source même des voluptez ; il me semble, dis-je, les voir representez dans ces enfans que Jeremie nous peint, expirans entre les bras de leurs meres, & tirans de leur sein desséché un reste de sang corrompu, au lieu de lait, qui leur manque faute de nourriture. C'est pour cette raison que les hommes du siécle trouvent un charme si puissant pour les attacher dans cette douce & continuelle agitation des Cours ; dans cette vie tumultueuse du grand monde, qui les dérobant à eux-mêmes, & à leurs reflexions importunes, ne leur laisse voir que l'exterieur ébloüissant de leur état ; & leur cache la pauvreté & la misere effective, où ils se trouvent parmi tant d'abondance. Otez-les de ce centre ; tirez-les de ce tumulte, ils tombent dans une langueur qui les tuë ; & ne trouvant plus rien qui les agite & qui les occupe au dehors, ils deviennent necessairement la proye de leur propre cupidité, qui les consume eux-mêmes, quand elle ne trouve plus d'objet étranger où elle s'attache. *Le même.*

Le desir naturel qu'a l'homme d'être heureux ne peut être satisfait par la joüissance des biens de ce monde.

Le premier mouvement de l'ame que Dieu éclaire, est de desirer la felicité. L'Esprit divin fait sentir à l'homme qu'il est créé pour une fin digne de la noblesse de son être, & que ne trouvant rien dans l'Univers qui puisse remplir l'étenduë de ses desirs ; il doit soûpirer pour un objet superieur à tout ce qui est dans l'ordre des choses créées. Cette puissance insatiable, qui le porte toûjours à souhaiter quelque chose au-delà de ce qu'il possede, ne peut être une chose inutile en lui ; il ne sçauroit l'avoir reçuë de la nature ; sans qu'il y ait effectivement un bien, dont l'excellence proportionnée à sa vaste capacité la puisse remplir. Ce panchant si naturel & si fort, par lequel il cherche même la felicité dans le peché qui l'en éloigne le plus, doit avoir un terme réel & effectif, qui lui réponde, & son cœur sera toûjours dans un état violent & inquiet ; pendant qu'il sera hors de son centre, ou de la voye qui l'y peut conduire. Il ne faut donc pas esperer d'être jamais heureux par la possession des biens de ce monde, quand même nous aurions la joüissance de tout ce qu'il y a de grand, d'agréable & de magnifique ; &c. *Le même.*

Combien la joye des gens du monde est courte & vaine, &c.

La joye des gens du monde est rapide ; qui n'a rien de durable que le regret qu'elle leur laisse ; c'est une joye qui finit par les larmes ; c'est une joye superficielle qui ne va point jusqu'au cœur ; ou qui n'en remplit pas la vaste étenduë. Les besoins du pecheur seront

toûjours plus grands que ſon abondance. Les riches ont faim, dit le Prophete, leurs maiſons ſont pleines, mais leur cœur eſt vuide : *Pſal. 33.* *Divites eguerunt, & eſurierunt.* Le voluptueux au milieu de ſes plaiſirs ſe conſume encore de deſirs ; l'ambitieux s'inquiéte & s'agite dans le centre même des honneurs ; ce conquerant ſe plaint de voir ſa valeur reſſerrée entre les bornes de la terre trop étroite à ſon gré, & les autres deſeſperez de pouvoir trouver dans le monde épuiſé pour eux dequoi aſſouvir leur avidité inſatiable, accuſent la nature d'impuiſſance ou de cruauté. Quel énigme incomprehenſible eſt-ce donc que l'homme ? Pourquoi des ſentimens ſi bas avec un cœur ſi grand ? Pourquoi les biens de ce monde ne rempliſſent-ils pas ſes deſirs, ou pourquoi ſes deſirs s'occupent-ils des biens du monde ? La Sageſſe éternelle ſe ſeroit-elle ici démentie ? auroit-elle mal connu ou les biens de la terre, ou le cœur de l'homme ? ou plûtôt, mon Dieu, n'eſt-ce point une précaution de votre amour ? Pour ne pas rendre l'homme heureux ſans vous, vous rendez l'Univers impuiſſant, & en lui faiſant ſentir que le monde ne lui ſuffit pas, vous le forcez à reconnoître enfin qu'un Dieu lui eſt neceſſaire pour le rendre content & heureux. *Pris d'un Diſcours preſenté à l'Academie Françoiſe.*

Les plaiſirs de ce monde ſont non ſeulement limitez, mais interrompus par de fâcheux accidens.

Les plaiſirs de cette vie ſont courts & tres-bornez en eux-mêmes. C'eſt aſſez pour cela, qu'ils dépendent le plus ſouvent de l'affection que nous y avons, & l'affection de la phantaiſie qui change à tous momens ; un tour d'imagination leur donne tout ce qu'ils ont d'agréable ; un autre tour les affoiblit, & les rend entierement inſipides. La même perſonne qui a été aimée juſqu'à l'idolâtrie, devient après quelque temps indifferente, & ſouvent même devient un objet d'horreur, & les exemples n'en ſont que trop frequens dans le monde ; on n'en peut rendre d'autre raiſon que la petiteſſe des plaiſirs dont on ſe dégoûte auſſi-tôt, & qui s'affoibliſſent de plus en plus par l'uſage. Comme ils ſont ordinairement indignes d'un homme ſage, ils abrutiſſent l'ame, ils l'aviliſſent à ſes propres yeux, ils la rempliſſent d'une confuſion ſecrete, & cette ame, pour le dire ainſi, naturellement chrétienne, ſe reproche cette honte par des remords qu'il n'eſt pas toûjours ſi aiſé aux impies d'étouffer. Ajoûtez que les plaiſirs ne ſont pas ſeulement limitez en eux-mêmes, ils ſont encore ſouvent interrompus par de fâcheux accidens ; ils ſont mêlez & détrempez du fiel de mille amertumes inévitables, qui par de mauvaiſes journées, font payer bien cher la douceur paſſagere de quelques momens. Outre que les jalouſies, les ſoupçons, les défiances, les craintes, & d'autres paſſions qui ſont des ſuites inſeparables des grands divertiſſemens, ne peuvent être que des contrepoids fort importuns d'une vie delicieuſe. *Le Pere Mauduit, traité de la Religion contre les Athées.*

Vanité des choſes de ce monde. *Eccle. 1.*

Le monde, & tout ce qui s'y paſſe, n'eſt que vanité, qu'abus, que tenebres, qu'ignorance : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Et ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt que ſous cette apparence de plaiſirs, ce n'eſt qu'un enchaînement de miſeres pour ceux qui y cherchent leur felicité. C'eſt par là que le Sage commence ſon diſcours, en s'écriant d'abord que toutes choſes ſont extrêmement vaines, & la vanité même. Il fait dans la ſuite un dénombrement exact de toutes ces vanitez ; il les décrit, il les exagere, il les pouſſe quelquefois juſqu'à faire ſentir l'abus qu'en font les impies, afin d'en faire mieux remarquer la grandeur & le peril, & il apporte le remede à chacune par des avis ſalutaires qu'il y joint. *Le même.*

Du monde & de ſes charmes, dont il eſt difficile de ſe deſabuſer.

Connoître le monde & l'aimer, c'eſt la même choſe à l'égard de la jeuneſſe ; elle ne le connoît que par les dehors les plus beaux ; il ne ſe preſente à elle qu'avec un viſage complaiſant ; il n'a pour elle que des douceurs, de l'encens, & des flateries ; avec le temps on découvre enfin ſes menſonges ; on éprouve que ce n'eſt qu'un traître & un ingrat. Mais cette experience lente paſſe la penetration des jeunes gens ; ils s'en tiennent à ce qu'ils ſentent, & tout ce qu'ils ſentent leur dit qu'ils ne ſont que pour le monde, & que le monde n'eſt que pour eux. Oter à une ame ce ſentiment, cette pernicieuſe connoiſſance, la préſerver de ce ſentiment de bagatelle, dont Salomon déploroit les triſtes effets ; c'eſt une grace auſſi rare qu'importante à la jeuneſſe. *Le Pere de la Rue, Sermon pour une Veture.*

De l'inſtabilité des choſes du monde. *Pſal. 1.*

Le Prophete Royal nous repreſente le juſte comme un arbre qui eſt planté près du courant des eaux : *Tanquam lignum, quod plantatum eſt ſecus decurſus aquarum.* Que ſeroit cet arbre s'il avoit du ſentiment ? il verroit les flots de ce fleuve, qui s'entrepouſſent, & diſparoiſſent les uns après les autres ; il verroit même que ſes feuilles tombent dans ces eaux, qui les entraînent, & qui les font diſparoître ; mais cet arbre cureroit-il après ces flots ? Il les laiſſeroit paſſer, & demeurant toûjours dans un même lieu, ne penſeroit qu'à élever ſes branches vers le ciel. Voilà la figure de l'homme juſte ; il eſt dans le monde comme ſur le bord d'un fleuve, puiſque Saint Bernard nous repreſente les choſes temporelles comme des fleuves qui coulent toûjours. Cet homme voit couler les fleuves ; il voit que les jours de ſa vie, qui ſont ſes feuilles, paſſent avec le temps, qui les entraîne. Mais court-il après ces biens, regrette-t-il les jours qui ſont paſſez ? point du tout ; il eſt toûjours dans un même état, & ſoûmis à la divine Providence, il porte ſes deſirs & ſes penſées vers l'éternité. Voilà ce que nous devons faire. *Le Pere Maſſillon, Sermon de la Beatitude.*

Joye du monde ſuperficielle, &c.

La joye du mondain eſt ſuperficielle ; elle efface les rides du front, & rend le viſage plus ſerein, mais elle ne penetre jamais au fond du cœur ; le mondain eſt heureux, quand il eſt hors de chez lui, ou dans l'émotion des paſſions qui le troublent : mais dans le moment que la raiſon revient, ou qu'elle rentre en poſſeſſion de ſa liberté ; dès le moment que le mondain rentre dans ſon cœur, & qu'il s'examine de ſang froid, il trouve des remords, ou tout au moins des ſujets de chagrin & de douleur qui le conſument. Combien de gens ont avoüé, après pluſieurs années de débauches, qu'ils n'avoient pû étouffer les inquiétudes & les remors d'une conſcience qui les tourmentoit ? Il y en a d'autres qui paroiſſent tranquilles ; mais qui ſçait ſi le cœur ne les dément point, & s'ils ſont délivrez de ce ver interieur qui ronge ſi ſouvent les méchans ? Enfin, la joye du mondain n'eſt point pure ; c'eſt un criminel, à qui un geolier donne quelque liberté dans ſa priſon, & fournit des amuſemens qui le divertiſſent ; mais au fond il traîne toûjours ſes fers ; il doit craindre qu'à chaque moment le juge & le bourreau ne ſoient à ſa porte. Peut-on être content avec

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

cette frayeur? & ce qu'on sent de joye, n'est-il pas alteré par les fâcheuses suites que le peché peut avoir? *Auteur anonyme.*

Il n'y a point de veritable joye dans le monde.

Le souverain Seigneur, seul objet du bonheur éternel, ne veut pas qu'on puisse être heureux & tranquille un seul moment sans lui. De toutes les créatures que nous faisons servir à nos passions, il en fait l'instrument même de nos peines; tous nos projets les plus flateurs, toutes nos esperances les plus douces, sont des phantômes & de vains spectacles que l'imagination ne forme que pour adoucir nos peines. Tous ces plaisirs, ces honneurs, ces biens, cette élevation, qui auroient dû, ce semble, rassasier notre cupidité, ne font qu'augmenter nos miseres, & irriter nos desirs; Dieu pour se venger de l'injuste preference des mondains, permet que tout ce qui semble les devoir rendre tranquilles long-temps, les rend inquiets & malheureux; en vain nous faisons-nous une vaine felicité de la fortune, ou de l'élevation, elle devient notre tourment; en vain tâchons-nous de faire notre bonheur du plaisir, & de la volupté, celui qui nous est le plus doux & le plus agréable n'est pas loin de l'ennui, & il n'est point de joye qui ne tourne en tristesse. Vous l'avez ainsi voulu, ô mon Dieu! que toute ame desordonnée & injuste dans son attachement, fût à elle-même son supplice; non, il n'en est point qui soit heureux dans le monde; il en est quelqu'un qui s'imagine l'être: mais helas! si vous pouviez percer dans le mystere de ses soins, de ses chagrins, de ses peines; dessous cette écorce, où il ne paroît rien, vous verriez le venin & la corruption; vous y verriez le pere mécontent de son fils; l'époux divisé de son épouse; l'ami chercher à supplanter son ami; vous verriez sous des voiles specieux, les pactes violez, les amitiés trahies, les liaisons rompuës, les plus étroites unions finies par la haine & par la perfidie, & les fortunes les plus éclatantes perdre tous leurs agrémens par les inquiétudes qu'elles renferment; les places les plus honorables perdre leur douceur & leur avantage, par le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; & les titres les plus relevez, les dignitez les plus éminentes, ne servir qu'à faire des esclaves plus malheureux. *Sermon manuscrit.*

La nature des biens de ce monde, c'est d'être perissables.

Ces biens ausquels nous renonçons sont des biens perissables & fugitifs, qu'il faut tôt ou tard quitter; mais dont la separation ne peut être que triste & douloureuse à ceux à qui elle se fait: c'est le caractere des faux biens de ce monde. En effet consultez-vous, gens du monde, à combien de revolutions, d'inquiétudes, & de craintes cette possession passagere des biens n'expose-t-elle pas ceux qui en joüissent? La crainte de les perdre, quand on les tient encore, la douleur de les avoir perdus, quand on en est privé, & le desespoir de tomber peut-être bientôt dans une indigence honteuse, du moins on est seur de les quitter, au plus tard à la mort. Quel fond de désolation & de chagrin pour une ame mondaine de se voir sans cesse à la veille de perdre ce qu'elle estime davantage? *Sermon manuscrit.*

Les biens de ce monde ne sont que vanité & que mensonge. *Psalm. 4.*

Le Prophete nous avertit de ne point aimer la vanité, & de ne point chercher le mensonge: *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* Il ne se contente pas de dire que les grandeurs, les richesses & les voluptez du monde sont mensongeres; mais il dit qu'elles sont le mensonge même: *Quæritis mendacium.* En effet, les richesses disent qu'elles rendent ceux qui les possedent heureux; mais elles mentent, puis que les riches sont souvent pauvres au milieu de leurs biens, soit par des dépenses excessives, soit par des soins avares, soit par une avidité insatiable, qui les faisant soûpirer après ce qu'ils n'ont pas, leur fait compter pour rien ce qu'ils ont. Les grandeurs disent qu'elles font la felicité de ceux qui sont élevez aux dignitez & aux charges; mais elles mentent, puisque les épines sont cachées sous le dais & sous la pourpre, que le nom même de charges marque la pesanteur du fardeau qui leur est attaché. Les voluptez disent aussi qu'elles font le bonheur de ceux qui s'y plongent; mais elles mentent, puisque toute leur douceur apparente se change presque toûjours en fiel & en amertume; qu'elles sont la source des chagrins les plus cuisans de la vie, & que ces passions flateuses & agréables, qui nous seduisent dans leur naissance, dégenerent ordinairement en d'autres passions cruelles & violentes, honteuses & brutales, qui rendent ceux qui en sont les esclaves, les plus miserables & les plus indignes des hommes. Or l'esprit du monde est tout occupé de ces grandeurs, de ces voluptez, de ces richesses, qui ne sont que mensonges. *Essais de Sermons pour le jour de la Pentecôte.*

Les biens de cette vie ne nous rendent pas heureux.

Quel aveuglement est-ce de regarder comme un bonheur la possession & la joüissance des créatures, l'abondance des richesses, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la reputation du monde, & tout ce qui flate les sens & la vanité des hommes? Helas! est-on heureux d'avaller des poisons, dont on doit bientôt avoir les entrailles déchirées? Est-on heureux de se lier à la roüe sur laquelle on doit souffrir un cruel supplice? Que peuvent produire dans l'ame tous les objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds? quand la mort viendra à nous separer de ces objets, que de terribles douleurs! On aime ce lit des consolations humaines, où notre infirmité se repose; on n'aime point impunément le monde; l'amour du monde devient necessairement un supplice, parce que le monde nous échappe necessairement, & qu'il est impossible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime. *Essais de Morale, premier Traité des quatre fins, ch. 8.*

Rien n'est capable en ce monde de remplir le cœur de l'homme.

L'homme s'est-il une fois éloigné de son Dieu, ce n'est plus que misere, que foiblesse, qu'erreur, qu'aveuglement: un vain plaisir qui se presente à ses yeux l'enchante & le charme; mais en a-t-il joüi, il en est dégoûté, & il apperçoit au-dedans de lui-même un vuide que rien ne peut plus remplir. De sorte qu'il court d'objet en objet, & ne sçachant auquel se fixer, il marche de tenebres en tenebres, & se précipite d'un abîme dans un autre abîme: c'est-à-dire, que les chûtes se succedent les unes aux autres; que les habitudes vicieuses se fortifient, & que cette route perduë le conduit de plus en plus à sa damnation éternelle. Mais ce qui met le comble à son malheur, cet infortuné est content de son sort. Loin de faire ses efforts pour entrer dans une voye opposée, il n'a pas seulement la premiere pensée de pleurer, de gemir, de lever les mains au ciel; sa conscience s'est familiarisée avec l'iniquité, & elle ne se re-

volte plus; ſes ſens ont pris l'aſcendant, & ont étouffé les lumieres de la raiſon, juſques-là qu'il croupit dans ſon deſordre, avec autant de ſecurité, que s'il n'avoit rien à craindre. C'eſt l'aveuglement que cauſe la joüiſſance des biens de cette vie, lorſqu'on les aime, qu'on s'y attache, qu'on les pourſuit, ſans jamais y trouver la ſatisfaction qu'on y cherche. *Le P. Etienne Chamillard, Sermon manuſcrit ſur la Samaritaine.*

L'exemple de Salomon doit détromper ceux qui mettent leur bonheur dans les biens de cette vie.

Pour détromper les gens du monde qui mettent ou qui cherchent leur bonheur dans les biens de cette vie, il me ſemble qu'on n'auroit qu'à leur demander un peu de reflexion ſur ce ſeul exemple. Salomon eſt l'unique perſonne que nous liſons, qui ait pû goûter, & qui ait goûté en effet tout ce qui peut rendre la vie agréable. Les autres Princes, même les plus heureux ſur la terre, ont paſſé leurs années dans une ſucceſſion de joyes & de peines; des affaires, des guerres, des revolutions ont interrompu les agrémens de leur gloire, de leur puiſſance, de leur opulence: les hommes particuliers, qui ont joüi d'une fortune plus tranquille, n'ont pas laiſſé d'éprouver de temps en temps les revolutions de leur fortune. Quoi qu'il en ſoit du reſte des hommes, Salomon eſt celui qui preſente à notre eſprit l'idée d'un homme, à qui rien n'a manqué pour mener une vie voluptueuſe; mais c'eſt par là que Salomon nous a laiſſé en mourant plus de ſujet de douter de ſon ſalut, que de ſa reprobation. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Inconſtance des choſes de ce monde.

Le vaiſſeau laiſſe ſur les eaux une trace legere, que la réünion des flots ne tarde pas d'effacer. Le mouvement de la vague ne ſouffre pas de veſtige qui dure; elle venge, pour ainſi dire, par ſon inconſtance, le peu de reſiſtance qu'elle fait au corps qui la preſſe. Voguez ſur la mer du ſiécle, pour paroître, pour vous enrichir; ſes vagues feront place à votre ambition, à votre avarice; votre bâtiment bien conduit tiendra ſa route: Cependant vous paſſez, & cette mer après votre paſſage, retourne preſque auſſi-tôt confondre ſes flots; vos honneurs & vos richeſſes ſeront pour d'autres paſſagers, qui feront la même manœuvre, & la même navigation que vous. Ainſi tout paſſe, & les choſes de ce monde ſont dans une viciſſitude continuelle. *Le même.*

Les perſonnes élevées à une plus haute fortune dans le monde ne ſont pas toûjours les plus contentes.

Il eſt vrai que dans le monde on voit des perſonnes dans une floriſſante fortune, & qui ſont recompenſez même au-delà de leurs ſervices, & de leurs merites; mais en voit-on des contens? Ils regorgent de biens, & d'honneurs, je le veux, & il ſemble que le monde ſe ſoit épuiſé pour les élever à une proſperité complete; mais cependant leur cœur eſt-il ſatisfait? Ne deſirent-ils plus rien? Se croyent-ils heureux, & dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet la felicité? N'eſt-ce pas au contraire, dit Saint Chryſoſtome, dans ces ſortes d'états, qu'il eſt plus rare, ou plûtôt moins poſſible de la trouver? N'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouvent les grands chagrins? Et qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume qui en étoient inſeparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiſſans, & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort; mais il n'avoit pû leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi, ni la puiſſance, ni l'opulence n'empéchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi, je vous reponds, mais pourquoi malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore inſatiables? Sinon, ajoûte Saint Chryſoſtome, parce que c'eſt une verité reconnuë, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain. *Le Pere Girouſt, premier Tome de ſon Avent, Sermon de la Recompenſe des Saints.*

L'inſtabilité des choſes du monde.

Tous les biens de ce monde ſont ſi fragiles de leur nature, que rien n'eſt capable de les conſerver, ni de nous aſſurer contre leur inconſtance. La beauté ſe flétrit; les honneurs s'évanoüiſſent; l'amitié la plus ardente s'éteint; la fortune la plus élevée tombe d'elle-même; la ſanté eſt ſujette à mille accidens qui l'alterent, ou qui la détruiſent; les plaiſirs deviennent inſipides à force de les goûter, & le monde entier n'eſt qu'une figure qui paſſe. Ce même Aman qui perd la vie au même gibet qu'il avoit fait préparer pour Mardochée, eſt un exemple fameux du peu de fond que l'on doit faire ſur les grandeurs humaines, ſur la faveur des Princes de la terre, ſur le pouvoir, & ſur l'autorité qu'on a ſur les peuples. *L'Abbé de Monmorel, Diſcours ſur le quatrieme Dimanche d'après les Rois.*

Comme Dieu fit voir à Saint Benoît le neant de toutes les créatures.

Vous, ſçavez, Meſſieurs, ce qui arriva au grand Saint Benoît dans l'ardeur de ſon oraiſon. Il ſe ſentit élevé au-deſſus de lui-même; le ciel s'ouvrit, il ſortit du milieu de la nuit, une eſpece de jour extraordinaire, & la viſion ſe joignant à la foi, le monde recueilli dans un rayon du ſoleil, par une permiſſion divine, vint ſe preſenter à ſes yeux, & lui découvrit le néant & la difformité des choſes humaines. Soit que Dieu eût reſſerré pour lui le ciel & la terre; ſoit qu'il eût élargi ſon cœur & ſon eſprit, dit Saint Gregoire, il voit les revolutions, & les viciſſitudes d'ici-bas, les créatures forcées à ſervir contre leur gré à la vanité, & tout l'Univers aſſujetti aux convoitiſes des hommes. Il voit à la faveur de cette lumiere celeſte, décroître ces grandeurs que nous élevons dans notre opinion, & dans notre eſtime, retrécir ces vaſtes eſpaces, que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes, diſparoître cette figure du monde qui paſſe; cette fiction & cette hypocriſie univerſelle du ſiécle, où le vice ſe fait honorer comme la vertu, & la vertu paroît mépriſable comme le vice; où l'on fuit de fauſſes miſeres, où l'on court après de fauſſes felicitez. Il voit un aſſemblage de deſirs frivoles, d'eſperances mal fondées, de haines injuſtes, d'amours déreglez. Il voit l'extravagance de nos plaiſirs, l'inutilité de nos occupations, l'inſtabilité de nos fortunes, le vuide de nos deſirs, la petiteſſe de nos interêts. Ah! que le monde lui parut petit. Faut-il s'étonner s'il le mépriſa, & s'il fit avec lui un

divorce éternel? *Monsieur Fléchier, Panegyrique de Saint Benoît.*

L'estime & l'amour des biens de cette vie nous font perdre la pensée & le desir de ceux du Ciel. *Sap. 4.*

D'où vient que nous avons tant de mépris pour les biens de l'autre vie? C'est, Chrétiens, que les biens fragiles, les plaisirs trompeurs, & pour me servir de l'expression de l'Ecriture: *Les badineries, & les amusemens de ce monde fascinent nos yeux.* Qu'en nous aveuglant, elles effacent de notre esprit, & de notre cœur, la beauté de ces vrais biens, & qu'elles les obscurcissent: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* C'est que nous ne nous occupons que de ce qui tombe sous nos sens, nous n'estimons que ce que nous voyons, & cependant ce que nous voyons n'est que vanité, affliction, misere, en comparaison de ce que nous ne voyons pas. Et voilà l'aveuglement presque universel qui regne dans le monde. *Monsieur Joly, Tome deuxieme, Prône pour le second Dimanche de Carême.*

Motifs qui nous doivent faire mépriser & haïr le monde.

Je ne vous parle pas ici, Chrétiens Auditeurs, de mille motifs, qui doivent nous rendre ce monde ou odieux ou mépriſable, sçavoir du vuide & du néant des choses mondaines, qui peuvent occuper le cœur de l'homme, mais qui ne peuvent pas le remplir: des difficultez qu'il faut surmonter, des obstacles qu'il faut vaincre pour parvenir, des mépris qu'il faut dévorer, des veilles & des insomnies qu'il faut souffrir, des dangers qu'il faut prévoir, des sûretez qu'il faut prendre, des passions qu'il faut accorder ensemble, quelque opposées qu'elles soient. Que de peines pour avoir du bien! Que de soins pour l'augmenter & le conserver! Que de rivaux & d'envieux qu'il faut supplanter! Que d'ennemis qu'il faut vaincre! Que de mauvais services il faut dissimuler! Que de trahisons & d'ingratitudes il faut endurer! Après cela, peut-on aimer un monde si amer! & peut-on ne pas concevoir du mépris pour une terre où il y a si peu de biens & tant de maux? *Le même.*

Quelque mépris que quelques Philosophes Payens ayent témoigné faire des biens du monde, ils n'en étoient pas desabusez.

Quelques Philosophes ont tâché de faire voir la fausseté & la vanité des biens de ce monde; mais avec tres-peu de succés, parce qu'ils ne combattoient les maximes generales du monde, que par d'autres maximes du monde même, un peu plus fines. Ils haïssoient les richesses; mais cette haine n'étoit qu'un secret dépit contre la fortune, dont ils médisoient éloquemment pour s'en venger. Ils fuyoient les honneurs; mais cette fuite n'étoit qu'un chemin détourné pour arriver plus sûrement à la gloire. Ils mépriſoient les plaisirs en general; mais ce n'étoit que pour en jouïr tranquillement en particulier: leur cœur & leur langue ne s'accordoient pas; & quoi qu'ils ne parlassent que de plaisirs spirituels dans leurs academies, leur histoire ne nous apprend que trop, que les plaisirs plus grossiers n'étoient pas toûjours pour eux un objet d'horreur. Il falloit que ce fût la Morale Chrétienne qui desabusât les hommes, & qu'en leur faisant voir la fausseté, & la vanité de tous les biens de cette vie, elle leur inspirât l'amour des biens éternels. *Essais de Sermons, pour le Mardi de la premiere Semaine de Carême.*

Les biens de cette vie ne nous mettent pas à couvert des grands maux de cette vie même.

Les biens de la vie presente, s'il y en a qui meritent ce nom, ne nous mettent pas à couvert des maux les plus affligeans. Rien de plus trompeur que l'exterieur des mondains. On voit bien quelquefois leurs richesses & leur gloire; mais on ne découvre pas le chagrin qui leur ronge le cœur. Tel rit en public, qui pleure en secret: tel se divertit dans une assemblée, qui se desespere ensuite dans son cabinet. J'ai pensé, dit le Sage, que le rire n'étoit qu'erreur, & que tromperie, & j'ai dit à celui qui ouvroit son cœur à la joye, pourquoi vous laissez-vous ainsi abuser?... Les Grands sont exposez aux plus grandes afflictions, & une couronne d'or, qui brille aux yeux d'autrui, pese étrangement sur la tête de celui qui la porte. O couronne! s'écrioit un Monarque autrefois, qui sçauroit ce que tu peses, ne te releveroit jamais de terre! En effet, ce qui paroît une couronne aux yeux des hommes trompez, est une épée tranchante qui pend sur la tête des Rois, & qui ne tient qu'à un filet. Ils sont eux-mêmes cette statuë montrée en songe à Nabuchodonosor, qui avoit la tête d'or & les pieds d'argile, & qu'une petite pierre, c'est-à-dire, le moindre revers de fortune doit mettre en poussiere. Que le plus sage donc de tous les Rois fondé sur sa propre experience avoit raison de prononcer que tout ce qui étoit sous le soleil, n'étoit que vanité & affliction d'esprit! *Livre intitulé: Consolation contre les frayeurs de la mort, chap. 23.* *Eccle. 2.*

La fragilité de tous les biens de cette vie.

Dieu permet que le monde soit injuste à l'égard de ceux qui l'aiment, afin qu'ils cessent de s'y attacher; la jeunesse, la beauté, la santé, diminuent avec l'âge, & perissent avec le temps: les plus tendres amitiez finissent, & les amis les moins suspects ne sont presque jamais sûrs. Les richesses nous échapent par leur propre fragilité, ou nous sont enlevées par la violence des hommes; les plaisirs sont toûjours accompagnez de la crainte de les perdre à chaque instant, & de la certitude de les perdre un jour pour jamais; les grandeurs sont sujettes aux viciſſitudes & aux revolutions; tout est emporté par cette suite de momens qui passent. Et le Saint Esprit se sert de comparaisons, de figures, & d'histoires, pour nous instruire de cette importante verité. Tantôt ce que le monde presente, n'est qu'une statuë d'or élevée sur des pieds de terre; tantôt c'est un bâtiment magnifique porté sur un peu de sable, un navire qui est emporté par les vents, & qui ne laisse nul vestige de son passage. *Actions Chrétiennes, Tome troisiéme.*

Inconstance de la fortune, des grandeurs & de tous les biens de ce monde.

Il n'est rien de plus celebre dans l'Eglise que la memoire de Belizaire. L'Univers surpris de sa valeur, le voit prendre les Villes, attaquer & soûmettre les Royaumes: & l'Univers touché de sa disgrace, le voit condamné à perdre les yeux, & à demander du pain, à ceux-mêmes qu'il avoit assujettis à ses loix. C'est un triste exemple de la fragilité des grandeurs du monde, & de l'inconstance de la fortune, dont une experience continuelle nous fait la leçon... Le peuple, qui ne juge des choses que par les dehors, a peine à comprendre une verité si sensible; souvent il se dit, que tels & tels sont heureux; il voit leurs plaisirs, & il ne voit pas leurs peines; il s'attache à ce qui frappe les yeux, & il ne voit pas ce qui perce le cœur. Si vous aviez continuellement une épée menaçante sur la tête, attachée à un seul cheveu, & sans cesse agitée pour tomber, dormiriez-vous en repos, mangeriez-vous avec plaisir, seriez-vous exempt de crainte? J'atteste la conscience des Grands de la terre; leur condition est-elle plus heureuse? ils mettent toute la nature en haleine, pour fournir à leur delicatesse, & ils soûpirent

au milieu des festins ; ils couchent dans des lits magnifiques, & ils ne trouvent que de tristes insomnies ; ils sont couverts de pourpre, & ils seroient plus contens s'ils portoient la bure. A quoi aspirons-nous ? & que prétendons-nous par tant de travaux & tant de peines ? se demandoient ces deux Officiers dont S. Augustin parle dans ses Confessions. Que cherchons-nous ? Quel est notre but dans l'exercice de nos charges ? Toute notre esperance peut-elle aller plus loin qu'à nous faire aimer du Prince, & en cela même qu'y a-t-il d'assuré, & qui ne soit sujet à plusieurs hazards ? De plus, quand nous y serons arrivez, notre bonheur sera-t-il solide ? Sera-t-il durable ? Descendra-t-il avec nous dans le tombeau ? Nous accompagnera-t-il même dans ces infirmitez si ordinaires à la nature humaine ?... Une funeste experience nous apprend aussi-bien qu'à Salomon, la douceur des plaisirs. Quand est-ce qu'une experience heureuse nous en apprendra la vanité ? Nous pouvons dire comme lui : je n'ai rien refusé à mes sens de ce qu'ils m'ont demandé ; mais quand dirons-nous avec lui : j'ai éprouvé que tout est vain, fragile, & affligeant sous le soleil ? *Les mêmes.*

Les plaisirs des sens tiennent de la nature des objets qui les produisent.

Ce qui est fondé sur un objet sensible, en doit aussi subir toutes les alterations & les changemens. Ainsi comme les objets de nos sens sont des choses changeantes, & corruptibles, il faut aussi que le plaisir que l'homme en reçoit, soit de même nature, & qu'il tienne de ces objets, qu'il en éprouve l'inconstance, & le peu de durée. C'est ce que Saint Augustin exprime excellemment, lors qu'il parle aux voluptueux de cette sorte : Où sont vos delices, pour lesquelles vous vous êtes écartez du chemin de la vertu ? Je ne demande pas où elles seront, ni ce qu'elles seront devenuës, quand cette vie sera passée, & ce corps qui en est le sujet reduit en pourriture ; mais où elles sont elles-mêmes à present, puisqu'il n'y a aucune partie du temps qui ne s'enfuïe presque avant que d'être ; puis que de toutes les heures du jour, qui nous est present, nous n'en pouvons retenir une seule. N'est-il pas évident de là, que tout ce que vous aimez n'a point d'existence arrêtée ? Ainsi Saint Augustin montre l'inconstance des voluptez, & le peu d'existence qu'elles ont, par la fuite du temps qui en renferme la durée, & en borne le cours. *Livre intitulé, la Sagesse Chrétienne, ch.* 11.

S. Aug. Serm. 23. *de verbis Domini.*

Le peu de durée des biens de cette vie nous en doit inspirer du mépris.

Nil re magnum, quod tempore parvum est, dit Saint Eucher dans l'Epitre à Valerien. Les choses qui ne durent pas long-temps, ne nous doivent pas paroître beaucoup considerables, & leur peu de durée nous les doit faire mépriser. Voilà la vanité des biens du monde. C'est comme une vapeur qui s'éleve au ciel, que le soleil dissout en un moment, & reduit comme à rien. Tous les biens de ce monde n'ont qu'un peu d'éclat ; ils passent en un moment. Il est vrai que nous ne connoissons pas la briéveté de ces choses, tandis que nous les avons entre les mains ; mais attendez un peu, & vous verrez quelle est leur durée. L'attache que nous y avons, nous persuade que nous en joüirons toûjours ; aussi ne voyons-nous pas combien leur éclat durera, & combien cette douceur est courte. Mais ce sera à la mort que nous connoîtrons que tous les biens de fortune sont perissables ; nous verrons alors que toutes les grandeurs, & toutes les joyes passeront aussi-bien que nous : d'où nous devons tirer ces deux consequences, l'une que nous devons mépriser des biens qui durent si peu, l'autre qu'il faut renoncer maintenant d'affection, à des biens qu'il faudra quitter un jour en effet. *Monsieur Biroat, Sermon pour le jour des Cendres.*

L'heureux état où nous arrivons par le détachement de tous les biens de ce monde.

Par le détachement parfait de toutes les choses de ce monde, nous sommes semblables à ces deux Saints de l'Ecriture, qui sont Elie & Enoch, transportez hors du monde pour y revenir un jour combattre l'Antechrist. Ces deux hommes n'étant pas morts, sont tellement dans le monde, qu'ils n'y sont pas, & qu'ils y vivent sans y vivre ; puisque tous les changemens & revolutions du temps ne les touchent point, que rien n'altere & ne peut alterer leur paix, & qu'ils n'ont ni pensée, ni affection pour tous ces biens. Le monde est donc passé pour eux. Et c'est en cette sorte qu'il doit être passé pour nous, & qu'il le sera, si nous le laissons passer, si toutes ses alterations ne nous touchent point, si ses grandeurs, ses richesses, & ses plaisirs nous sont indifferens, & si nous demeurons insensibles à tous ses charmes. L'Apôtre n'a point crû que cet état fût impossible, puis qu'il oblige les Chrétiens à n'avoir plus d'yeux pour les choses de ce monde, & qu'il permet de voir non pas les choses temporelles qui frapent les yeux, mais les éternelles qui ne les frapent pas : *Contemplantibus nobis, non quæ videntur, sed quæ non videntur.* Car comment n'aurons-nous point d'yeux pour toutes les choses visibles, sans que le monde ne soit plus rien à notre égard ? *Monsieur Sarrazin, Tome premier de son Avent, Sermon du Renoncement de soi-même.*

2. *ad Cor.* 4.

Sur le même sujet.

Pour nous détacher des choses de ce monde, & en sentir du dégoût, il faudroit rompre le charme qui nous y attache, & faire attention qu'elles n'ont rien qui soit digne de notre amour... Monde ! faudroit-il nous recrier à tout moment, tous les biens que tu me donnes, ces honneurs & ces plaisirs, ne sont-ils pas des biens terrestres & fragiles ? Auront-ils une durée éternelle ? Si je meurs maintenant, emporterai-je quelque chose avec moi ? Puis-je même me flater de les conserver jusqu'à la mort ? Puis-je me promettre que les disgraces, les revers de fortune ne m'en interrompront point la possession durant une bonne partie de ma vie ? Mon corps même qui en peut joüir ne perira-t-il pas ? Que tous tes biens donc, que tes pompes, que tes plaisirs perissent avec toi. Pour vous, ô mon ame, puisque vous seule ne perirez pas, créée pour la possession d'un Dieu qui doit faire éternellement votre bonheur, attachez-vous à des biens qui ne perissent point. *Pris des Discours Chrétiens, Tome* 1.

L'Ecriture traite d'enfans ceux qui cherchent les biens & les plaisirs de ce monde, & qui s'y attachent. *Prov.* 1.

L'Ecriture sainte compare aux petits enfans, tous ceux qui étant enchantez de l'amour du siécle, passent pour sages au jugement des hommes ; c'est-à-dire, au jugement de ceux qui sont aussi insensez qu'eux. *Usque quò parvuli diligitis infantiam ?* Jusqu'à quand serez-vous enfans, & aimerez-vous les amusemens des enfans ? En effet, comme les enfans s'imaginent qu'il n'y a point d'autre felicité dans le monde, que celle qu'ils trouvent dans leurs jeux, & dans leurs vains amusemens ; & que ce seroit les rendre miserables de les en priver. De même ceux qui aiment le monde, croyent qu'il ne reste plus que misere, que

que chagrin, & qu'ennui à ceux qui sont privez des biens, des plaisirs, & des divertissemens du siécle. Il faut bien cependant que ces pensées des hommes, aussi-bien que celles des enfans, soient toutes remplies d'illusion & de fausseté, puisqu'elles se trouvent entierement opposées à celles de Dieu, qui est la verité même. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes sur l'Epitre du troisiéme Dimanche de l'Avent.*

Etrange attachement que nous avons au monde & à ses plaisirs.

Nous nous dégoûtons quelquefois de nos plaisirs, il est vrai, & nous sommes mécontens des manieres que le monde exerce à notre égard; nous nous rassasions de folles créatures, dont nous avons abusé si long-temps; nous nous lassons dans les voyes de l'iniquité: & parmi tous ces dégoûts & ces ennuis, nous portons notre cœur avec peine, nous en sommes embarrassez, & nous voudrions presque sacrifier les objets qui nous rebutent de la sorte. Mais quelque dégoûtez & lassez que nous soyons de ce monde, nous n'en sommes point tout-à-fait détachez. On envisage la tristesse de cet exil, auquel il faut se condamner; on sent le poids du joug qu'il faut porter; on connoît la difficulté des vertus qu'il faut pratiquer; on rappelle l'agrément de ce monde, qu'il faut mépriser. Voilà la source des dégoûts humains, qui rebutent si souvent les personnes qui ont quelque reste de religion. Mais les autres qui sont tout-à-fait esclaves du monde, n'y sentent point la privation de ces biens ineffables que le Seigneur prépare à ses serviteurs. On n'y pese point la perte qu'on fait d'une éternité de delices; ils n'y goûtent point le bonheur attaché à la vie des justes; ils n'y envisagent point le terme qui les attend. Ils ne font point attention qu'en s'attachant ainsi au monde qui passe, ils ne travaillent point pour le ciel, & ne songent point à leur salut. *Sermon manuscrit.*

Regrets d'une ame à la mort d'avoir mené une vie sensuelle, & recherché les plaisirs des sens. 1. *Regum* 14.

Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior. Helas! qu'un plaisir d'un moment me va coûter cher, disoit Jonathas! Funeste douceur que j'ai goûtée à la hâte, & fort superficiellement, tu me coûtes la vie. Je n'ai pris qu'une goute de miel en passant; *& ecce morior*, & pour cela je meurs. Quel plaisir moins rassasiant, quelle douceur plus vuide, que celle que j'ai goûtée à ces spectacles prophanes, à ces jeux, à ces entretiens trop enjoüez, à ces assemblées mondaines? De quelle amertume toutes ces joyes n'ont-elles pas été détrempées? Y avoit-il en tout cela dequoi nourrir un bon esprit, dequoi remplir un cœur chrétien? Chagrins ou dissimulez ou charmez, amusemens, joye artificielle. *Gustavi paululum mellis.* Helas! il n'y en pouvoit pas avoir moins; *& ecce morior*, & c'est justement là ce qui me fait perdre un bonheur éternel, & c'est là la cause de ma perte. Un mourant sent tout cela, dit tout cela; & dans ces vifs sentimens de regrets, & de desespoir il expire. *Le Pere Croiset, Tome deuxiéme de ses Retraites pour chaque mois.*

Tout Chrétien doit être separé du monde, & comment.

Vous devez mettre une separation entre le monde & vous, pour dire que si vous êtes dans le monde, vous ne devez pas être du monde; l'état de votre condition vous retient dans le monde, & l'état de votre condition vous doit sequestrer du monde. Vous êtes nobles, vous êtes grands, vous avez des enfans à élever, ces raisons vous contraignent à rester dans le monde, pour maintenir l'éclat & la gloire de votre famille: Mais vous avez bien une autre noblesse, c'est d'être Chrétiens; c'est cette consideration qui vous doit faire renoncer au monde de cœur & d'affection: car c'est ainsi que l'obligation que nous en avons se doit entendre, pour ne point renoncer au pacte que vous avez signé au Baptême à la vuë du ciel & de la terre. Vous avez promis de renoncer au monde, & à toutes ses vanitez. Vous avez confirmé cette promesse par le Sacrement de Confirmation; & cependant combien de fois avez-vous oublié cette promesse? & n'est-ce pas l'avoir entierement mise en oubli, que de mener une vie mondaine, ou d'être si prodigieusement attaché au monde? *Monsieur Biroat, troisiéme Sermon, pour le troisiéme Dimanche du Carême.*

Dans les biens de ce monde on ne trouve qu'affliction d'esprit.

Salomon n'a rien refusé à ses sens, de tout ce qui pouvoit leur plaire; rassasié d'honneurs, de plaisirs, & de biens, il est obligé d'avoüer au milieu même de cette vie delicieuse, qu'il n'a trouvé que vanité & affliction d'esprit sur la terre, & que tout ce qui flate le plus, tout ce qui brille davantage dans le monde, n'est qu'illusion: *Vanitas & afflictio spiritûs, & omnia vanitas.* En effet, quelle autre chose peut-on trouver dans cet exil? Le monde promet de grandes richesses & de grands honneurs; & depuis quand est-il devenu le dispensateur de toutes sortes de biens? Il engage à de grands frais tous ceux qui prennent son parti; & quels fruits, quelle recompense? La paix & la douceur de la vie furent-elles jamais le partage des pecheurs? Le monde promet des plaisirs, & ne donne-t-il jamais de chagrin? Fut-il jamais dans le monde un plaisir qui n'ait été détrempé d'amertume, & y en goûte-t-on beaucoup qui ne soient suivis de regrets & de repentirs? Le monde promet des honneurs, & en est-il le maître? & doit-on s'attendre à être fort honoré, où tout est plein d'envieux & de concurrens? le merite n'y est presque pas connu, & encore moins recompensé. Le monde promet des richesses; mais c'est à qui sera assez heureux pour faire fortune, après beaucoup de sueurs & de soins. Il en coûte pour acquerir du bien, & ce qui vous a tant coûté, est-ce le monde qui vous le donne? mais pour un homme riche dans le monde, combien de malheureux? Et enfin peut-on même compter sur ces prétendus biens, qui nous échappent par leur propre fragilité? honneurs, plaisirs, richesses, tout fuit, tout s'éteint, tout disparoît avec le dernier souffle de vie. *Le Pere Croiset, deuxiéme Tome de ses Retraites.* *Eccle.* 1.

Continuation de ce sujet.

O aveuglement! ô folie des hommes! de se laisser ébloüir & seduire par des idées flateuses d'une imaginaire felicité, que tous les mondains se proposent, & que nul n'a jamais pû trouver. Joye, plaisirs, abondance, felicité, ce sont les noms specieux dont le monde se sert pour ébloüir ses adorateurs; mais après tout, que sont-ils autre chose que des noms, qui ne sçauroient imposer à un homme sage? Quelle plus chimerique felicité, que celle des mondains, éternellement agitez de cuisans remords, esclaves du caprice d'autant de maîtres, qu'ils ont de gens à ménager, toûjours plus affamez parce qu'ils ne courent qu'après des ombres, & qu'ils ne se repaissent que de vent? Quelle servitude, quelle contrainte plus gênante que la leur? où est donc ce bonheur tant vanté? quels sont ces avantages si doux qui rendent les mon-

dains si fiers, & qui leur font préferer leur état à celui des serviteurs de Dieu ? *Le même.*

On ne sçauroit s'empêcher d'aimer le monde, quoi qu'on en connoisse la vanité, l'inconstance, & la perfidie.

Le monde a quelque chose de bien engageant ; on n'en peut pas disconvenir. Il est vain, il est perfide, il est trompeur. Il trahit ceux qu'il caresse, il étouffe ceux qu'il embrasse ; il est frivole, il passe, il nous échappe, il change, il disparoît, il n'a que des biens passagers, que des ombres, des phantômes de bonheur, qui nous amusent, qui nous joüent, & qui aboutissent à de veritables malheurs ; tout cela n'est que trop vrai, (Messieurs) chacun en convient assez : mais quand il faut le quitter, il y a dans notre cœur une secrete intelligence avec lui, qu'on ne peut rompre : on en dira tant de mal qu'on voudra ; mais il en faut venir à la conclusion, on sent mourir toute la haine qu'on sent avoir. Je ne sçai quel charme trouble la raison, on l'aime en même temps qu'on le mépriſe ; il ébloüit, s'il ne plaît ; il amuse, s'il ne contente ; il surprend par ses promesses, s'il ne paye pas par ses faveurs. *Sap. 4.* *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*, dit le Sage. Je ne sçai quelle est cette force imperieuse qu'il a sur le cœur de l'homme ; mais il faut qu'elle soit bien grande, puisque depuis tant de siécles que les Sages se sont servis de toutes les lumieres de la raison, & les Chrétiens de toutes celles de la Foi, le monde voit toûjours des adorateurs en foule, qui fléchissent le genoüil devant lui. *Le Pere Cheminais, Sermon sur la Profession Religieuse.*

Qui sont ceux qu'on appelle esclaves du monde.

Le monde est plein d'une espece d'esclaves, qui sont d'autant plus malheureux qu'ils s'imaginent d'être libres. L'un s'applaudit parce qu'il est sur les routes de la fortune, & qu'il semble entrevoir des esperances pour s'avancer. Mais quelle contrainte ! il faut veiller continuellement à ses interêts ; se rendre complaisant jusqu'à la bassesse ; essuyer tous les chagrins que causent d'ordinaire les esperances & les fortunes douteuses ; il faut supporter les attaques ouvertes des ennemis, les trahisons secretes des envieux, les jalousies malignes des égaux, les railleries piquantes des inferieurs, les caprices bizarres des maîtres ; encore leurs projets ne laissent pas d'être renversez par des revolutions imprevûës, & par des jugemens secrets de la providence de Dieu, qu'ils nomment destin ou fortune, qui les éloigne pour jamais des fins qu'ils s'étoient proposées. *Monsieur Fléchier, Sermon pour une Vêture.*

Suite du même sujet.

Les saints Peres & les Philosophes mêmes Payens, ne s'épuisent point sur le sujet des liens & des chaînes insupportables qui se trouvent dans la possession & la joüissance des plus hautes fortunes. Ils déplorent par tout les veritables miseres, les travaux, & les amertumes cachées sous le vain éclat des grandeurs les plus pompeuses, & les plus brillantes. Ils en ont rempli des volumes entiers, & le dénombrement qu'ils en font, pourroit faire horreur aux esprits les plus enchantez de l'amour du monde ; mais croyons-en ceux-mêmes qui ont éprouvé ce qu'ils disent, & qui se plaignent des maux qu'ils ressentent. Nous avons marché, disent-ils, par des voyes difficiles, pleines d'épines & de précipices ; nous nous sommes lassez, & fatiguez dans le chemin d'iniquité : & tous les jours ne voit-on pas ceux, dont on regarde la fortune avec étonnement, & avec envie, gemir sous le faix de leur grandeur ? *Monsieur l'Abbé Verjus ; Panegyrique de la Profession Religieuse.*

Du néant du monde.

Vous avez tiré ce monde du néant, Seigneur, par votre main toute-puissante, & de crainte que les beautez naturelles dont vous l'avez orné, ne fissent une fausse impression sur notre cœur, vous avez voulu nous apprendre combien elles meritoient peu notre estime, en nous faisant voir par les viciſſitudes continuelles, ausquelles votre providence les a assujetties, qu'elles n'avoient que le néant pour appui, qu'elles n'étoient que de purs néans elles-mêmes, puisque le même moment presque les voit naître & perir. En effet, Seigneur, qu'est-ce que ce monde ? ce monde qui ne laisse pas que de nous amuser, & même de nous attacher, qu'une fleur qui est bientôt desséchée, qu'un fruit qui tombe dès qu'il est meur, qu'un peu de sable que le vent emporte, que la representation d'une image dans un miroir, qu'un peu de fumée, selon les expressions du Saint Esprit ? Par ces comparaisons, Dieu nous a voulu faire connoître, non que le monde fût peu de chose, mais qu'il n'étoit rien en effet, en les empruntant de ce qu'il y a de moins solide dans la nature. Mais quand ce qui fait la beauté du monde, & ce qui nous y attache, quand ses plaisirs, ses biens, ses honneurs, son éclat, seroit quelque chose de réel en soi, ce ne devroit être rien à notre égard, puisque nous ne pouvons en joüir long-temps, & qu'il faut necessairement les quitter. Tout cela n'est rien par rapport à nous, puisque nous sommes faits pour quelque chose de plus grand, & de plus permanent. *Auteur anonyme.*

Les maux dont les biens de cette vie sont suivis.

Nous avons dans l'Ecriture une excellente figure des maux, dont les biens du monde sont suivis, en la personne du Prince Jonathas, qui se vit exposé à la mort après avoir goûté un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior.* Vous l'éprouverez gens du monde, si vous ne l'avez déja éprouvé, & vous reconnoîtrez bientôt que le monde ne presente du miel, c'est-à-dire, qu'il ne vous offre des douceurs, que pour vous donner la mort, & qu'il ne vous embrasse que pour vous étouffer : & le moment fatal arrivera auquel vous serez obligez de vous écrier à votre tour : *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior. Essais de Sermons pour la Dominicale, le Dimanche des Rameaux.* *1. Regum 14.*

Le mépris qu'on doit faire des biens & des plaisirs du monde, pour leur peu de durée.

C'est avec juste raison que le Disciple bien-aimé en sa premiere Epître, dit ces belles paroles : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde ; c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les honneurs, & tous les biens perissables du siécle, que les mondains aiment & recherchent avec des passions déreglées jusqu'à se perdre eux-mêmes ; mais pour en concevoir du mépris, il ne faut que considerer leur peu de durée. Helas ! que la joüissance en est courte ! Car premierement, elle ne peut être plus longue que la vie. Or qu'est-ce que notre vie ? une vapeur qui paroît pour un peu de temps, & puis qui se dissipe aussi-tôt : & lorsqu'on nous aura une fois fermé les yeux, nous ne pourrons plus les r'ouvrir pour voir encore les biens que nous aurons quittez, & pour en regoûter les douceurs ; & si nous en voulons croire ceux qui l'ont experimenté, ils nous diront que tous les biens dont ils ont joüi durant leur vie, ont passé comme l'ombre. *1. Joann. 2.* *Jacobi 4.*

bre. Secondement, si les biens du monde sont si courts par rapport à la vie, qui passe bien vîte, ils le sont encore davantage par rapport à l'éternité, qui dure toûjours. Car si mille ans ne sont devant les yeux de Dieu, qui les mesure à la durée éternelle de son être, que comme le jour d'hier qui est passé: que doit-on dire d'un bien qui ne dure que peu de jours? ne peut-on pas dire que ce n'est qu'un moment! Or pour un moment perdre l'éternité, perdre Dieu pour un néant! n'est-ce pas une étrange folie? & ne faut-il pas être bien aveugle pour s'attacher à des choses perissables, & mépriser le souverain bien dont la durée est infinie? *Le Pere Nouet, dans l'homme d'Oraison, sa premiere retraite.*

On doit mépriser les biens du monde, parce qu'ils sont peu de chose & de peu de valeur.

O que c'est peu de chose que les biens de ce monde! Dieu les donne à ses plus grands ennemis. Voyez ceux qui possedent les plus grandes richesses, les grands honneurs, les grandes charges, les grands plaisirs. Ce sont ordinairement de grands pecheurs, des reprouvez pour la plûpart: Voyez donc l'estime que Dieu en fait. O que c'est peu de chose que tous les biens du monde! Toute la terre comparée au ciel n'est qu'un point, & néanmoins c'est pour avoir une partie de ce point, que l'on travaille jour & nuit, que l'on se tuë & se massacre, & que l'on donne de sanglantes batailles. O que c'est peu de chose encore une fois, que tous les biens du monde! Ils ne meritent pas le nom qu'ils portent; on appelle bien ce qui nous rend bons, & c'est ce que ces faux biens ne peuvent faire. Les richesses nous font riches, les grandeurs nous rendent grands, le credit nous rend puissans: mais ni les richesses, ni le credit, ni les grandeurs du siécle ne nous peuvent rendre meilleurs; souvent même de bons ils nous font devenir méchans, & de méchans encore pires. *Le même.*

Mépris qu'on doit avoir du monde.

Qu'est-ce que ce monde qu'on aime jusqu'à la folie, qu'on craint avec excés, qu'on sert avec des soins infinis, qu'on ménage jusqu'au scrupule? Ce monde, dont chacun se plaint, & qui ne rend justice à personne, qui n'a nul égard pour le merite, qui remplit l'Univers de mécontens, & de malheureux, & qui n'a point de serviteur qui ne soit son esclave? Ce monde, dont les bizarres maximes sont autant de loix, souvent contraires au bon sens, & toûjours opposées aux maximes de l'Evangile? Si le monde est un phantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes-nous pas insensez de nous faire un maître si incommode des phantaisies d'autrui, & une idole formidable de nos propres idées? Si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si dures loix? de qui tient-il son autorité? par quelle fatalité sommes-nous nez ses esclaves? Certainement quand on raisonne sans passion, & sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que ce monde, on sent de l'indignation contre soi-même, de lui avoir tant déferé, & d'en avoir été si longtemps la duppe. Ce monde, qui a tant d'empire sur les esprits, & sur les cœurs, n'est à proprement parler que cette foule tumultueuse de gens de differens caracteres, & de divers goûts, qui ne s'accommodant pas des maximes de Jesus-Christ, n'ont en vûë que leurs interêts, n'ont pour regle que leurs passions, & pour objet de leur empressement que les biens, les honneurs & les plaisirs de cette vie. *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles, ch. 1.*

Ce que c'est que ce monde, & de quels gens il est composé.

Le monde est un grand théatre, où les hommes se joüent les uns les autres. Tel donne une scene ridicule au public, qui s'imagine que chacun l'admire; & ceux qui regardent en pitié les autres, sont souvent plus mépriſables & plus mépriſez qu'eux. Là regne despotiquement un tas de jeunes étourdis, de libertins, & de femmes d'une reputation pour le moins chancelante. C'est ce tas d'esprits gâtez qui juge souverainement, qui condamne, ou qui approuve selon son bizarre caprice; & voilà ces censeurs formidables que des gens sages apprehendent; voilà ces maîtres imaginaires à qui des gens de bien craignent si fort de déplaire; voilà ce grand & ce beau monde, qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, & si on l'en veut croire, de la felicité du genre humain. C'est lui qui change les coûtumes, qui regle les bienséances, qui détermine les dépenses, qui autorise les goûts. La raison cede toûjours à son caprice, & la religion même cede à ses passions. Dur dans ses loix, impitoyable dans les services qu'il exige, il ne compte pour rien quoi qu'on fasse, si on ne lui sacrifie tout. Et quel fruit de tant de sacrifices? Combien de fois après avoir le plus travaillé, ne vous sçait-on nul gré de vos peines? Vous serez les années entieres à servir, à vous gêner, à souffrir, sans qu'on s'en apperçoive: êtes-vous assez heureux pour plaire, quel avantage vous en revient-il? *Le même.*

Les plaisirs du monde n'ayant rien de solide, ne sont pas capables de nous contenter.

Le plaisir est un sentiment de joye, qu'excite dans l'ame la presence d'un bien qu'elle reconnoît pour tel. Or ce plaisir n'est solide qu'autant que le bien qui le cause a de solidité. Un bien imaginaire ne sçauroit faire un plaisir réel; ses enchantemens s'évanoüissent avec le temps, ses illusions se dissipent quand la pointe du plaisir est émoussée, l'esprit & le cœur sentent le vuide de tout ce qui n'est pas solide; & la passion a beau representer des biens qui n'en ont que l'apparence: la raison découvre tôt ou tard, à travers les nuages, le fond de leur néant, & l'ame enfin ne trouve que de l'amertume, où la passion lui faisoit esperer tant de plaisir. De là viennent ces inquiétudes involontaires, & ces chagrins, que toutes les joyes du monde les moins dissimulées ne sçauroient charmer; de là ces adversitez & ces croix invisibles, qui mettent de si mauvaise humeur les esprits les plus enjoüez, & qui font dire avec raison, que la felicité des mondains est une chimere... Comme Dieu seul peut remplir notre cœur, il n'y a que lui qui puisse rassasier tous nos desirs; tout autre objet amuse, inquiéte la conscience, lasse, & dégoûte necessairement; Dieu seul peut contenter une ame, calmer ses inquiétudes, ses défiances, ses craintes, & tous les troubles qui naissent dans son propre fond. De quelque autre chose que je tâche de remplir le vuide infini de mon cœur, disoit Saint Augustin, je ne trouve rien qui puisse me tenir lieu du bien que je sens à faire mon devoir en servant Dieu. *Le même.*

Les maux & les miseres qu'il y a à souffrir, quand on suit les maximes du monde.

Quelles sont les miseres que les mondains ont à souffrir? Helas! tout semble concourir à les faire gemir, sans qu'il leur soit permis de se plaindre. Les soins continuels & fatigans, inseparables de leur condition; l'ambition, la jalousie, l'interêt, intarissable source de chagrins; les inquiétudes d'une vie tumultueuse, les allarmes d'une fortune chancelante;

l'humeur bizarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, & à la plûpart desquels il faut plaire; cent fâcheux accidens dont on est menacé, & qu'on ne peut jamais tous prévenir; le malheur des temps qu'on ne peut éviter; un rang qu'il faut à quelque prix que ce soit soûtenir; la multitude des concurrens, la malice des envieux, un cœur éternellement agité, un esprit inquiet, une conscience embarrassée. Hé! il n'en faut pas tant pour rendre un homme malheureux; tout cela cependant se trouve réüni dans la condition des gens du siécle. *Le même.*

Vanité des grandeurs & des prosperitez mondaines.

Grandeurs mondaines que vous avez peu de solidité! fastueuses prosperitez, que vous avez de faux brillans! riches du siécle, que votre condition est peu digne d'envie à quiconque pense & raisonne en Chrétien! Eclat qui ne brille souvent que de loin; grand fracas peu propre à tranquilliser le cœur; vaine idée de felicité qui ne subsiste que dans l'esprit d'autrui; dépenses frivoles, divertissemens artificieux, source feconde de chagrins & d'amertumes. Votre condition, riches & grands du monde, a-t-elle d'autres revenus? *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Tous les gens du monde ne sont pas si heureux que souvent on s'imagine.

Trouve-t-on la condition des gens du monde fort heureuse? & se croyent-ils eux-mêmes les plus heureux & les mieux partagez? Le monde répand-il à pleines mains les faveurs sur tous ses sectateurs? l'état qu'on embrasse fait-il goûter beaucoup de douceur? y joüit-on d'une grande tranquillité? y trouve-t-on du moins des esperances bien fondées? Ces dehors si rians, qui charment tous les jeunes gens, n'ont-ils jamais trompé personne? & ces avenuës si applanies & toûjours fleuries n'ont-elles point de termes fâcheux? tous les jours y sont-ils sereins, y sont-ils calmes? Il est aisé de sçavoir au vrai ce qui en est. Bien des gens peuvent en donner des nouvelles sûres: & de tant de gens qui prennent le parti du monde, personne ne se repent-il de l'avoir pris? Helas! peu de gens dans le monde qui ne se plaignent de leur état; peu qui ne se repentent de leur choix; nul qui n'avouë qu'il n'est point de condition dans la vie où l'on goûte moins de solides plaisirs, où l'on ait plus de chagrins à essuyer, où l'on soit plus en danger de se perdre. En proye à toutes les passions que le monde a grand soin de nourrir, dans quelles inquiétudes y passe-t-on ses jours! Ambition sans bornes, cupidité sans frein, jalousie, dissimulation, haine, dépit. Quelle condition, quel emploi, quelle place dans le monde à l'abri des tempêtes que les passions excitent, & loin des écueils où tous les jours les plus éclatantes fortunes vont échoüer. *Le même.*

Tout ce monde est rempli de pieges; tout nous tente & nous met en danger de nous perdre.

Tout ce qu'il y a dans le monde nous tente, tout y tend des piéges à l'innocence; il n'est pas jusqu'à l'air qu'on y respire qui ne soit contagieux. Le poison s'y prend par les oreilles, & par les yeux; peu d'objets qui ne soient un préstige enchanteur. Ici le respect humain empêche de faire le bien, là le mauvais exemple porte même à faire le mal. Est-il aisé de se défendre des mauvais desirs où tout conspire à les faire naître? Mais est-il fort ordinaire aux gens du monde de conserver l'innocence au milieu de ces mauvais desirs? Ce chemin public dont parle l'Evangile, où la semence mysterieuse de la grace est incontinent foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux de l'air, signifie-t-elle autre chose que l'état des gens du monde, où l'embarras des affaires, la multiplicité des soins, la vivacité des passions étouffent les inspirations les plus salutaires. Mais qui sçait mieux que les gens du monde, les difficultez & les miseres de leur état? Avec quelle éloquence en racontent-ils les desagrémens! avec quelle énergie en exagerent-ils les dangers, en déplorent-ils les tristes avantures! quels portraits plus vifs & plus naturels que ceux qu'ils nous font de tout ce qu'ils y ont à souffrir, de tout ce qu'ils y ont à craindre! *Le même.*

Vanité des joyes & des plaisirs du monde.

Vanité des vanitez, dit l'Ecclesiaste. Tout ce qui flate nos sens, tout ce qui nourrit notre ambition, n'est que vanité. J'ai été Roi, continuë-t-il, & nul n'a porté la magnificence plus loin, nul n'a joüi d'une prosperité plus parfaite. Plaisirs, richesses, équipages, palais, tout ce qui a pû être l'objet de mes desirs a concouru pour me satisfaire: *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis*: Je n'ai rien refusé à mes yeux ni à mon cœur: *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur.* Fut-il jamais un homme plus heureux? fut-il jamais une plus éclatante fortune? Qu'en pense-t-il lui même? *Vidi in omnibus vanitatem*, s'écrie-t-il, *& afflictionem animi.* J'ai reconnu, j'ai senti qu'il n'y a que vanité & qu'affliction d'esprit dans le monde: noblesse, dignitez, tresors, grands noms, beau genie; tout n'est que vanité: *Et omnia vanitas. Le même.* *Eccle. 2.*

Suite du même sujet.

On se plaint quelquefois de l'insatiabilité de ses desirs; on devroit bien plûtôt se plaindre de l'insuffisance des biens qu'on desire; une terre, un emploi, une place, sont une trop petite fortune pour satisfaire un cœur fait pour un plus noble objet. J'ai amassé moi seul, dit le Sage, plus de tresors que tous les Rois ensemble; j'ai joüi fort tranquillement de tout ce qui peut faire plaisir; j'ai goûté de tout ce qui flate, & tout cela n'a servi qu'à me convaincre que la plus éclatante fortune sur la terre n'est qu'un faux brillant, & que tout ce qui ébloüit davantage dans le monde, n'est qu'illusion, que vanité, qu'affliction d'esprit: *Et gaudio dixi, quid frustrà deciperis? Le même.* *Ibidem.*

La vie des gens du monde semblable au sommeil. *Pſ. 75.*

La vie des gens du monde est proprement s'appeller une vie, c'est plûtôt un sommeil, qui ressemble à la mort; c'est sous cette idée que le Prophete Royal nous la represente, lorsqu'il dit que *ceux qui n'ont de passion que pour les biens imaginaires de cette vie, se sont endormis, & que lorsqu'ils se sont réveillez ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Vous sçavez que dans le sommeil, toutes les puissances de l'ame, aussi-bien que celles du corps, sont comme liées & suspenduës, & qu'il n'y a que l'imagination toute seule qui roule ses phantômes & ses images. Elle nous éleve à des dignitez, elle nous découvre des tresors, elle nous fait assister à des festins, nous fait goûter mille delices; mais toutes ces illusions venant à se dissiper à notre réveil, nous nous trouvons aussi abaissez & aussi miserables, aussi affamez & aussi tristes, que nous l'étions avant que de nous être endormis. Voilà la figure des gens du monde. Leur raison, qui devroit continuellement s'élever à la contemplation des choses celestes & éternelles, est comme ensevelie dans un profond sommeil: de maniere qu'il n'y a, pour ainsi dire, que l'ame animale

animale qui veille toute seule. C'est ce qui fait qu'ils s'occupent à former de vains desirs, qu'ils se travaillent par des recherches empressées, & par des poursuites continuelles, qu'ils établissent enfin tout leur repos, & toute leur felicité dans la joüissance incertaine des faux plaisirs, & des biens imaginaires de cette vie. *Livre intitulé, les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe.*

Images & exemples du repos funeste des gens du monde dans leurs plaisirs, &c.

Rien, à mon sens, ne nous peut donner une idée plus affreuse de l'état des gens du monde au milieu de leurs plaisirs criminels, que celle que l'Ecriture nous en veut faire concevoir en nous dépeignant Lazare dans le sepulchre. Les Peres nous apprennent que la mort de cet homme, & que le tombeau, qui étoit comme le lieu où il dormoit parmi les vers, sont l'image de ce pernicieux sommeil où est plongé le pecheur; & la figure de ce repos funeste, dont il joüit au milieu de ses iniquitez. Nous en avons encore une peinture merveilleuse en la personne de Sisara. Vous sçavez que ce malheureux, qu'une extraordinaire fatigue avoit épuisé, bût avec un extrême plaisir, le lait que Jaël lui presenta, & que se sentant ensuite pressé du sommeil, il se coucha sur la terre, & s'endormit. Mais que ce lait & ce sommeil lui coûterent cher! parce que cette genereuse femme, ménageant le temps de l'assoupissement profond où elle le trouva, lui perça la tête d'un gros cloud, & l'attacha à la terre sur laquelle il reposoit si paisiblement. Le peché, dit l'Ecriture, est comme un lait delicieux, dont les méchans boivent, & se remplissent avec avidité. Mais ce lait est un lait empoisonné, & qui a des vapeurs si malignes, qu'il suffit presque de l'avoir goûté, pour tomber dans ce dangereux assoupissement dont nous venons de parler. Ils dorment sur la terre, lorsqu'ils se reposent dans la joüissance des faux plaisirs, & des biens imaginaires de cette vie, & ils y sont comme cloüez, lorsque la coûtume les y attache d'une maniere si forte, qu'aucune chose n'étant plus capable de les en separer, ils passent de cette malheureuse lethargie dans la mort éternelle. Lorsqu'ils ne font encore que d'entrer dans l'assoupissement, il n'est pas absolument impossible de les en retirer; mais lorsqu'ils sont comme ensevelis dans le sommeil, il est certain qu'ils ne peuvent plus être réveillez que par cette voix puissante qui fit autrefois sortir Lazare de son tombeau. *Le même.*

Les biens de ce monde ne peuvent rendre les hommes heureux.

C'est en vain que les gens du siécle esperent trouver la felicité veritable dans les biens de ce monde. L'acquisition, la conservation, & l'augmentation des richesses, ne sont-elles pas ordinairement les effets de l'usurpation, de la violence, & de l'injustice? Y a-t-il rien de plus incertain & de plus inconstant que leur possession? ne sont-elles pas la source funeste de tous les desordres, & de tous les malheurs que nous voyons dans le monde? L'honneur est-il le prix de la vertu? Il en est à la verité comme l'ombre, dit un Ancien; mais cette ombre, ajoûte-t-il, suit-elle toûjours ce corps? l'étenduë du merite, est-elle toûjours la mesure de l'élevation? l'honneur, en un mot, est-il la marque certaine, & le caractere glorieux qui distingue ceux qui ont de la probité d'avec ceux qui n'ont nul merite? Y a-t-il rien de plus indigne de la noblesse & de la grandeur de notre ame que l'amour des voluptez corporelles? leur recherche n'est-elle pas toûjours accompagnée d'inquiétude & de chagrin? leur accomplissement n'a-t-il pas pour terme la honte & le dégoût; & leur perte enfin n'est-elle pas suivie de douleur & de tristesse? Il est de l'essence de la felicité d'être indépendante, durable, interieure, tranquille, inalterable. Or si les gens du monde reconnoissent que pas une de ces qualitez ne se rencontre dans les biens, dans les honneurs, & dans les plaisirs, comment prétendent-ils y trouver leur bonheur? *Le même.*

Les revolutions des choses de ce monde nous doivent faire penser à l'éternité qui est immuable.

Les fortunes les plus grandes, & qui ont le plus d'éclat, sont souvent exposées à des revolutions plus promptes, & plus subites. Si cette verité toute constante qu'elle est, est si peu connuë, c'est la prévention qui en est cause. On naît dans la vanité & dans l'amour du monde; on y est nourri, on s'y fortifie, on y vit sans remords, & si l'on s'apperçoit de son égarement, c'est lorsque le mal est consommé, & qu'il n'y a presque plus de temps ni de moyens, pour y apporter du remede... En verité c'est se tromper, & vivre tout ensemble dans un aveuglement déplorable que de faire le moindre cas des choses qui ne font que se montrer & disparoître, & de negliger celles qui ne passeront jamais. L'éternité toute seule devroit être l'occupation d'un homme qui sçait qu'il y en a une; & comment peut-on donner ses soins à ce qui n'y a point de rapport, & qui n'est pas capable de nous y conduire?... Le monde passe, l'éternité s'approche, & nous devons employer avec tant d'utilité ce que Dieu nous donne de moyens, que nous ne soyons pas assez malheureux pour nous trouver quelque jour les mains vuides, & dans la sterilité, au lieu de lui rendre une moisson abondante. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

On ne peut joüir d'une paix constante dans le monde.

Le monde étant plein, comme il est, d'accidens & de rencontres fâcheuses, il n'est pas possible d'y trouver un moment d'une paix & d'un repos constant, si on n'en sort, si on ne s'éleve à Dieu, & si on ne le cherche par le sentiment de son cœur dans un autre monde. Le malheur est, que ceux qui en sont persuadez ne sçauroient se resoudre à se faire assez de violence, pour se dégager des soins & des pensées de la terre, quoi qu'ils sçachent & qu'ils éprouvent tous les jours qu'elle n'est pas capable de leur donner ce qu'ils desirent. C'est une espece de charme qu'ils ne peuvent rompre, il dure pendant toute leur course: & ils la finissent d'ordinaire dans la douleur, d'avoir donné leur temps, leurs affections, & leurs personnes toutes entieres à ce qui ne meritoit pas un moment de leurs soins. *Le même.*

Il n'y a que chagrins, qu'embarras, & que disgraces dans le monde, point de satisfaction solide.

Dans le monde, peut-on trouver quelque plaisir solide, parmi tant de disgraces qui traversent nos joyes, nos desseins, nos esperances? & combien de dangers inévitables, de maladies douloureuses, de pertes sensibles, de soins fâcheux, d'obligations incommodes, de conjonctures affligeantes? Le détail même en seroit ennuyeux; que sera-ce d'être obligé de les souffrir? On n'est pas plûtôt sorti d'un embarras, que l'on se trouve engagé dans un autre; la fin de celui-là donne commencement à un nouveau, & lors qu'après quelque peine nous avons acquis quelque repos d'esprit, c'est un calme qui ne fait que paroître, & qui s'évanoüit en un moment. Car enfin de se promettre une paix parfaite dans ce monde, c'est se flater. Le Roi m'honore de ses bonnes graces, disoit autrefois

ce superbe favori d'Assuerus ; il me comble tous les jours de ses bienfaits ; je tiens le premier rang dans son Empire ; cependant au milieu de l'abondance où je suis, il me semble que je ne possederai rien, pendant que je verrai le Juif Mardochée assis aux portes du palais : *Et cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, &c.* Figure où tous les hommes du siécle sont representez, & qui nous apprend qu'au milieu de leurs plus grandes prosperitez, il y a toûjours quelque chagrin secret qui en empoisonne la douceur, & qui leur en ôte la joüissance. Que s'il se trouvoit une felicité parfaite & sans mêlange, l'esprit humain est si borné, qu'il ne sçauroit en joüir ; l'experience nous apprend que lorsqu'il manque de chagrins veritables, il s'en fait d'imaginaires, & que par des prévoyances bizarres, & des craintes importunes, il se rend souvent miserable, lorsqu'il devroit être le plus heureux. N'esperons donc pas de nous voir plus satisfaits dans la suite que nous avons été jusques-ici. *Essais de Sermons pour le quatriéme Dimanche après l'Epiphanie.*

Esth. 2.

MONDE.

DESORDRES DU MONDE ; MAXIMES DU MONDE ; dangers de se perdre dans le monde ; amour du monde, &c.

AVERTISSEMENT.

ON ne prétend pas seulement ici rapporter les desordres qui regnent dans le monde, & les crimes qui s'y commetteut, mais de faire voir que de la maniere dont vivent les gens, qu'on appelle hommes du monde ou du siécle, il est impossible qu'ils y fassent leur salut, puisque les loix & les maximes, qui sont la regle de leur conduite, sont toutes opposées aux loix & aux maximes de l'Evangile. Dans les differentes peintures des déreglemens du monde que l'on verra dans ce recueil, on y condamnera la vie de deux sortes de personnes, dont les unes sont plongées dans le desordre, & qui vivent dans un libertinage declaré ; les autres gardent quelques mesures, s'abstiennent des vices les plus grossiers, des débauches outrées, & des crimes les plus odieux, & qui à la faveur de cette moderation, passent pour les honnêtes gens du monde, dont ils suivent entierement les maximes, & les coutumes ; ambitieux, pleins d'amour propre, délicats sur le point d'honneur, sensibles aux moindres injures, enteſtez de leur reputation, à laquelle ils sacrifient tout le reste. Ce sont ces deux sortes de personnes à qui on donne le nom de gens du monde, dont on fait voir le danger inévitable de leur damnation s'ils ne changent de vie.

Ce sujet paroîtra vague si l'on s'étend trop sur chaque desordre, ou sur chaque maxime du monde en particulier ; c'est pourquoi il faut s'en tenir aux desordres generaux, & compris dans les trois concupiscences que rapporte Saint Jean ; mais on ne peut éviter qu'on ne concoure avec d'autres sujets qui ont du rapport avec celui-ci, tels que sont, la fuite des mauvaises compagnies, l'occasion prochaine du peché, la vie molle, & plusieurs autres vices particuliers, dont nous avons parlé dans cet ouvrage : mais sans qu'il soit besoin de les consulter, nous fournirons assez de matiere dans ce titre, pour remplir plusieurs discours.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. APRE'S avoir établi & expliqué ce que c'est que le monde que nous sommes obligez de fuir, & de haïr, & de ne lier nulle amitié, & nulle societé avec lui ; sçavoir, que c'est la compagnie de ceux qui sont dans le desordre, & qui vivent selon les maximes du siécle, contraires à celles de l'Evangile, & aux loix de Dieu. On peut prendre pour sujet & pour partage d'un discours ces deux propositions. La premiere, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne mette un Chrétien en danger de son salut, s'il ne s'en separe du moins de cœur, d'affection, de mœurs, & de conduite. La seconde, qu'il n'y a rien dans un Chrétien qui ne l'oblige à fuir, & à haïr le monde, à moins de renoncer à son salut.

Pour ce qui regarde la premiere proposition ; on peut en apporter ces trois raisons, qui sont autant de preuves qu'il n'y a rien dans ce monde corrompu, qui ne soit capable de nous corrompre. 1°. Le mauvais exemple qui est comme un torrent auquel peu de personnes resistent, & qui est capable d'entraîner les plus forts & les plus robustes. Cet exemple en mettant le vice & le crime devant les yeux, le persuade efficacement & l'inspire insensiblement dans le cœur, en sorte qu'il est moralement impossible de s'en défendre. 2°. A cause des mauvaises & pernicieuses maximes qui sont la regle de conduite des gens du monde. Nous ne pouvons ignorer quelles sont ses maximes, touchant les biens de fortune, les honneurs & les plaisirs, à quoi toutes les autres se rapportent. Or comment vivre dans le monde, & parmi le grand monde, & ne pas en suivre les loix, les coûtumes, & les manieres ? Mais comme ces loix sont contraires à celles de Dieu, & ces maximes opposées à celles de l'Evangile, comment les accorder avec celles du salut ? 3°. A cause des discours, des jugemens, des censures & des railleries que les gens du monde font de ceux qui ne sont pas dans leur parti, ce qu'on peut appeller justement la persecution que le monde fait à la vertu, & qui empêche plusieurs d'en faire profession ; & même quand on la fait, il est bien difficile de n'être point ébranlé par les attaques vives & continuelles que don-

nent les mauvais exemples, les maximes pernicieuses & les railleries piquantes, à moins de s'éloigner du monde, & par ce moyen mettre en assurance son salut.

Seconde Partie; Qu'il n'y a rien dans l'homme Chrétien, qui ne l'oblige à se separer du monde, c'est-à-dire, à le fuir & à le haïr. 1°. Si l'on a égard à ce qu'il est, & à ce qu'il a de lui-même entant qu'homme, sa foiblesse & son inconstance, la vivacité de ses passions qui s'enflamment à la vûë des objets qui sont dans le monde, comment celui qui est porté, par exemple, à l'ambition, pourra-t-il ramper dans la poussiere sans faire ses efforts pour s'élever, & pour se distinguer de la foule? S'il est porté à l'avarice, ne fera-t-il pas son possible pour acquerir du bien, & comme l'attachement seul aux richesses est criminel, ne sera-t-il pas toûjours en état de damnation, s'il ne pense qu'à en avoir par quelque voye que ce soit? Et comme les hommes ont une pente incroyable aux plaisirs des sens, quel moyen d'y garder la moderation necessaire, & de s'abstenir de ceux qui sont défendus, en demeurant dans le monde, parmi tant d'occasions, tant d'objets? Comment éviter tant de piéges qu'il nous tend par tout, & dont le monde est rempli : *Mundus totus in maligno positus est.* Que si l'on considere l'homme en qualité de Chrétien, & ce qu'il est par la grace, il est encore plus indispensablement obligé de fuir & de haïr ce monde corrompu. 1°. Parce qu'il s'y est engagé par une profession solemnelle dans le Baptême, en embrassant une Religion qui l'oblige à vivre d'une maniere toute contraire à celle des mondains. Or peut-il s'acquitter de la promesse qu'il a faite en presence du ciel & de la terre, sans se separer du monde, c'est-à-dire, de ses pompes, & de ses œuvres, à quoi il a renoncé en devenant Chrétien? 2°. Parce qu'il est obligé en qualité de Chrétien de suivre l'exemple du Sauveur, qui est le modele auquel il doit se conformer, pour être du nombre des predestinez: *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui.* Or le Fils de Dieu n'est venu au monde que pour en détruire les maximes, ce qu'il a fait d'exemple & de paroles. Un Chrétien donc qui est de sa suite, & qui fait profession de l'imiter, doit regarder le monde comme son mortel ennemi, & ses maximes comme opposées à celles de son Maître & de son Dieu. 3°. Le nom de Chrétien qu'il porte, la Religion dont il fait une profession publique d'observer les loix, les préceptes, les ceremonies; or il n'y a rien en tout cela qui ne soit opposé à l'esprit du monde, & qui n'en combatte les maximes, puisqu'on nous oblige a l'humilité, à la mortification, à l'abnegation de nous-mêmes, &c.

1. Joan. 5.

Ad Rom. 8.

II. Les gens qui suivent les loix & les maximes du monde, & qui en font la regle de leur conduite, ont un caractere tout visible de leur reprobation.

1°. Ils ne pensent point à leur salut, tout occupez qu'ils sont des soins de cette vie, & ne pensent qu'à en goûter tous les plaisirs. 2°. Ils commettent une infinité de crimes, en se livrant à leurs passions, & violant les loix de Dieu pour vivre selon les loix & les maximes du monde. 3°. Ils ne font aucune penitence dont ils ignorent jusqu'au nom même, & ne pratiquent aucune vertu chrétienne, pour meriter le bonheur éternel.

III. On peut diviser son discours en ces deux parties.

La premiere, comprendra les justes raisons que nous avons de fuir & de haïr le monde; 1°. Parce que nous ne pouvons lui être agréables, & plaire en même temps à Jesus-Christ, comme l'assure l'Apôtre, & c'est pour cela que l'Eglise avant que de nous recevoir au nombre de ses enfans, nous oblige à renoncer au monde & à toutes ses pompes. Ces deux maîtres ont des sentimens contraires, & commandent des choses tout-à-fait opposées. 2°. Parce que le monde est le plus grand ennemi de notre salut, comme il est l'ennemi declaré de Dieu. 3°. Parce que ses loix & ses maximes sont cette voye large qui nous conduit à la damnation éternelle.

La seconde, nous apprendra les moyens dont nous devons nous servir pour nous déprendre & nous détacher de l'affection du monde. 1°. C'est de considerer à quoi aboutissent les joyes, les plaisirs, les honneurs, & tous les biens de ce monde, qu'il faudra quitter un jour, & qui ne peuvent être de longue durée : *Ducunt in bonis dies suos, & in puncto ad inferna descendunt.* 2°. De fuir, & d'avoir en horreur la compagnie des mondains, de peur d'être infectez de leurs vices, & de prendre leurs maximes, parce que, comme dit le Sage, *L'ami des impies se rendra semblable à eux.* 3°. De mépriser les sentimens du monde, & dans toutes nos actions, nos entrepriſes, & nos desseins, nous conduire par les lumieres de la foi, & par les maximes éternelles.

Job 21.

Prov. 13.

IV. Comme il y a dans le monde deux sortes de personnes qui en suivent les maximes & les loix, il faut se donner de garde d'imiter les déreglemens des uns, & de se laisser seduire par l'apparence de vertu qu'on remarque dans les autres. 1°. Les premiers sont des gens livrez à leurs passions, & qui font profession d'un libertinage declaré; & l'on sçait assez de quelle maniere on se doit comporter à leur égard. 2°. Les seconds, sont des personnes qu'on appelle honnêtes gens, qui pratiquent quelques vertus morales, & tous les dehors de la Religion; mais qui n'agissent que par une politique mondaine, &c.

V. Sur l'opposition qui se trouve entre le saint Esprit, & l'esprit du monde, & sur ces paroles de l'Evangile : *Spiritus veritatis, quem mundus non potest accipere.*

Joan. 14.

1°. L'Esprit divin est un esprit de verité, parce qu'en se communiquant à nous, il nous instruit des veritez celestes, & éternelles; au lieu que l'esprit du monde est un esprit d'erreur, qui ne tend qu'à nous seduire par de fausses maximes, qui est la cause de notre damnation. 2°. L'Esprit saint est un esprit de pureté, parce qu'étant en nous, il y éteint & étouffe tout ce qu'il y a de sensuel & de charnel; & c'est pour cela, qu'il descendit sur les Apôtres en forme de feu, dont le propre est de purifier; au lieu que l'esprit du monde ne nous porte qu'aux plaisirs des sens, & à tout ce qui flate le corps, & irrite la sensualité. 3°. Le saint Esprit est un esprit de charité; c'est sa proprieté d'être l'amour substantiel, que nous n'avons pas plûtôt reçu qu'il nous porte à n'aimer que Dieu, & à tout souffrir & à tout entreprendre pour la gloire de Dieu; au lieu que l'esprit du monde nous inspire l'amour de nous-mêmes, n'a en vûë que ses interêts, ses commoditez, &

excite la haine du prochain, quand il eſt contraire à nos deſſeins & à nos prétenſions.

V I. Sur la contrarieté qui ſe trouve entre le monde & la loi de Dieu. Si nous conſiderons le monde, & la maniere dont on y vit, nous y trouverons trois oppoſitions évidentes à la loi de Dieu.

1°. La loi de l'Evangile nous donne la liberté des enfans de Dieu, & au contraire la loi du monde rend ceux qui la ſuivent autant d'eſclaves de leurs paſſions, & les aſſujettit à une honteuſe ſervitude. 2°. La loi de l'Evangile eſt une loi de douceur, qui eſt ſuivie de la joye que le Saint Eſprit produit dans le cœur; au lieu que la loi du monde, qui promet & permet la joüiſſance de tous les plaiſirs, eſt une loi rude & fâcheuſe, qui nous fait reſſentir de cruels déplaiſirs. 3°. La loi de l'Evangile eſt toute ſainte, & ne nous preſcrit que la pureté des mœurs, & la ſainteté de vie; au lieu que la loi du monde autoriſe le vice, & porte au libertinage & à toutes ſortes de crimes. Ainſi la liberté de la loi de l'Evangile oppoſée à l'eſclavage de la loi du monde; la douceur de l'Evangile oppoſée à la rigueur de la loi du monde; la ſainteté de la loi de l'Evangile oppoſée à l'impureté de la loi du monde, peuvent faire les trois parties d'un diſcours.

VII. 1°. Nous devons fuir le monde, parce qu'il eſt corrompu en lui-même, dans ſes ſentimens, dans ſes affections, dans ſes deſſeins, & dans ſes projets. 2°. Parce qu'il communique ſa corruption à ceux qui l'aiment. *Pris des Eſſais de Sermons, pour la Dominicale, Tome 2. Sermon pour le dixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

VIII. 1°. Il y a une obligation generale pour tous les Chrétiens d'être ſeparez du monde; puis qu'ils ſont tous conſacrez au ſervice de Dieu par le Baptême, qu'ils ſont dans une Religion qui declare la guerre, & dans une profeſſion qui les oblige de mourir au monde, &c. 2°. Quel eſt ce monde, auquel tous les Chrétiens ſont obligez de renoncer. 3°. Le moyen de s'acquitter de cette obligation, & de vaincre le monde ſi on ne peut le quitter d'effet.

IX. 1°. Il eſt mal-aiſé de vivre dans le monde, & de ne s'y pas pervertir, à cauſe des mauvais exemples qu'on y voit, des dangers de tomber, où l'on eſt continuellement expoſé, des occaſions frequentes de commettre le crime qu'il eſt bien difficile d'éviter. 2°. Il eſt bien mal-aiſé de s'y convertir, & de ſe donner à Dieu, à moins de s'en ſeparer, & rompre tous les liens, par leſquels nous y tenons. *Pris du Pere de la Colombiere, Tome troiſiéme, Sermon cinquante-ſeptiéme.*

X. Les dangers que l'on court de ſe perdre dans le monde, ſe reduiſent à trois, exprimez & compris dans ces trois paroles de Saint Auguſtin, qui peuvent faire le ſujet & le partage d'un diſcours: *Mundus exemplo inficit, errore decipit, præcepto deficit.*

1°. Le monde nous corrompt par le mauvais exemple qu'il nous met devant les yeux, qui fait une vive impreſſion ſur le cœur. 2°. Il nous ſeduit par l'erreur & les fauſſes maximes qu'il nous inſpire inſenſiblement. 3°. Il nous preſcrit des loix contraires à celles de Dieu, & nous porte à violer celles de l'Evangile qui leur ſont oppoſées.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Auguſtin, *lib. de Agone Chriſtiano*, montre qu'un Chrétien doit vaincre le monde, & de quelle maniere il le doit vaincre.

Le même, ſur le Pſeaume 141. montre que par le monde que Jeſus-Chriſt condamne, on doit entendre les méchans qui vivent dans le monde, & qui en ſuivent les maximes.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 85. *Eripuiſti animam meam ex inferno ſuperiori*, montre qu'il y a deux enfers pour les méchans, dont l'un eſt ce monde même où ils vivent dans le trouble, & dans le déreglement de leurs paſſions, & l'autre après cette vie.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 113. *In exitu Iſraël de Ægypto*, montre que l'Egypte eſt l'image de ce monde corrompu, d'où il faut ſortir, de crainte de vivre ſous le joug d'une rude ſervitude, comme vivoient autrefois les Iſraëlites.

Le même, montre la même choſe ſur le Pſeaume 125. expliquant ces paroles: *In convertendo Dominus captivitatem Sion.*

Le même, ou l'Auteur des Sermons, *Ad fratres in eremo*, montre que le monde eſt repreſenté par l'infame Sodome; ceux qui le quittent parfaitement ſont ſemblables au ſaint homme Loth, & ceux qui ne le quittent qu'à regret, en regardant derriere eux, à la femme de ce ſaint homme, laquelle fut changée en une ſtatuë de ſel.

Saint Jerôme, *l. 2. in cap. 7. Mich.* montre combien il y a peu de juſtes ſur la terre, & combien grande eſt la corruption du ſiécle.

Le même, *in expoſit. Epiſt. Pauli ad Galat.* ſur ces paroles: *Qui eripuit nos de præſenti ſæculo nequam*, demande pourquoi le ſiécle preſent s'appelle méchant, & montre que c'eſt à cauſe des crimes qui s'y commettent, & des deſordres qui y regnent.

Le même, *Epiſt. 1. quæ eſt ad Heliodorum de laude vitæ ſolitariæ*, dépeint les dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde, par la comparaiſon d'une mer orageuſe, & remplie d'écueils, où ceux qui navigent ſont toûjours en danger de perir.

Le même, *Epiſt. 23. quæ eſt Paulæ & Euſtochii ad Marcellam*, montre que le monde eſt une ville de confuſion, où le vice domine, & qu'il faut quitter à l'exemple d'Abraham, à qui Dieu ordonna d'abandonner la terre qu'il habitoit.

S. Ambroiſe, *l. de fuga ſæculi, c. 1.* montre combien il eſt difficile de demeurer dans le monde ſans en ſuivre les maximes, & il continuë le même ſujet au chapitre cinquiéme.

Saint Cyprien, *Epiſt. ad Donatum*, fait une admirable peinture des deſordres du monde.

Saint Eucher, *Epiſt. ad Valerianum*, en parle auſſi avec beaucoup d'éloquence.

Saint Baſile, *Homil. 15. ex variis in Pſalm. 61.* montre que les gens du monde donnent aux vices les noms des vertus, & qu'ils commettent le mal ſous prétexte du bien.

Origene, *Homil. 3. in cap. 4. Exod. cap. 5.* montre qu'il faut quitter ce monde pervers & corrompu, ſi l'on veut être à Dieu & le ſervir fidelement.

Le même, *Homil. 7. in cap. 6. Joſue*, montre que les fideles ne doivent rien avoir de commun avec les gens du ſiécle, & ne point

introduire dans l'Eglise les maximes du monde.

Le même, *Homil. 2. in cap. 51. Jeremiæ*, sur ces paroles : *Calix aureus Babylon, in manu Dei, inebrians omnem terram*, montre que les mondains sont enyvrez de toutes les passions, ce qui fait que toute la terre est remplie de pechez.

Saint Chrysostome, *Homil. 12. in Epist. 1. ad Corinth.* montre que les gens du monde changent les vertus en vices, & les vices en vertus, en donnant aux unes le nom des autres.

Le même, *Homil. 7. in cap. 1. Joannis*, sur ces paroles, *& mundus eum non cognovit*, montre ce qu'on doit appeller monde, sçavoir les gens attachez au monde, & entêtez de ses maximes.

Saint Bernard, *Sermon. 9. de conv. Domini*, invective contre le monde, & ceux qui l'aiment, qu'il appelle maudits de Dieu.

Le même, dans ses déclamations, montre quel est celui qu'on doit appeller, ami du monde.

Le même, *Sermon. 3. de Circumcisione*, montre qu'il est difficile, & peu assuré de se convertir, & de faire penitence en ce monde, où tout nous porte au peché.

Le même, *Sermon. 10. in Psalm. qui habitat in adjutorio, &c.* montre le danger où l'on est continuellement en vivant dans le monde.

Dionysii Carthusiani speculum, où il est parlé des amateurs du siécle.

Livres spirituels, & autres.

Grenade, dans la Guide des pecheurs, livre premier, chapitre vingt-huitiéme, a un beau & long traité contre ceux qui pour l'amour du monde refusent de marcher dans le chemin de la vertu, où il parle des perils qui se rencontrent dans le monde; de l'aveuglement du monde, & de ses tenebres, de la multitude des pechez qui s'y commettent, &c.

Hieronymus Platus, *de bono status religiosi, l. 1. c. 5.* parle des piéges & des perils qui sont dans le monde.

Le Cardinal Bellarmin, *Opuscul. de gemitu columbæ*, l. 2. chapitre septiéme, source des larmes. Les déreglemens des gens du siécle.

Le Pere Haineuve, livre intitulé : Le Grand Chemin qui perd le monde, premiere partie, où il parle de la maniere de vie la plus ordinaire du monde, & lorsqu'il montre ce que c'est que ce monde, condamné dans l'Evangile.

Cambolas, livre intitulé, le Modele de la vie chrétienne, chapitre sixiéme, où il est montré fort au long que le Chrétien doit renoncer au monde, & ne se pas conduire par ses maximes.

Le Pere Camaret, Tome second du parfait Christianisme, dans le 9. obstacle, traite fort au long ce sujet, des Maximes du monde.

Le Pere Sebastien de Senlis, livre intitulé, *Entretiens du Sage*, ch. 13. parle du mépris du monde.

Morale Chrétienne sur le *Pater*, liv. 3. sect. 4. art. 1. montre ce que c'est que le monde, & la vie mondaine qu'on y mene.

Monsieur Pean, Tome troisiéme de ses Entretiens spirituels, dixiéme Entretien, du mépris du monde, où il est aussi parlé des maux qui se commettent.

Le Pere Croiset, Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes, parle amplement du monde & de ses fausses maximes.

Les prédicateurs modernes.

Le Pere Texier, Tome 1. du Carême, Sermon pour le Lundi de la seconde semaine, est tout entier contre l'amour du monde.

Le même, Tome 1. de la Domin. quatriéme Dimanche après Pâques, sur l'Evangile : *Cùm venerit Paracletus, arguet mundum de peccato, &c.* fait voir les desordres qui se commettent dans le monde, & l'opposition que le monde a avec Jesus-Christ.

Le Pere de la Colombiere, Tome troisiéme, Sermon cinquante-septiéme sur la fuite du monde.

Le même, dans ses Reflexions Chrétiennes, en a une sur le monde, & sur les dangers qui s'y trouvent pour le salut.

Dans les Essais de Sermons pour la Dominicale, Tome 2. pour le 20. Dimanche après la Pentecôte, il est parlé de ce sujet.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Tome 2. le premier Sermon a un discours sur la fuite & la separation du monde.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Videns Deus quòd multa malitia hominum esset in terra, & cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore, pœnituit eum quòd hominem fecisset in terra. Genes. 6.

Dieu voyant que la malice des hommes qui vivoient sur la terre étoit extrême, & que toutes les pensées de leur cœur étoient en tout temps appliquées au mal, il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre.

Cùmque vidisset Deus terram esse corruptam; omnis quippe caro corruperat viam suam super terram. Ibidem.

Dieu voyant donc cette corruption de la terre, car la vie que tous les hommes y menoient étoit toute corrompuë.

Sensus & cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua. Genes. 8.

L'esprit de l'homme, & toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse.

Corrupta est autem terra coram Deo, & repleta est iniquitate. Genes. 6.

Or la terre étoit corrompuë devant Dieu, & remplie d'iniquité.

Dixerunt Deo : Recede à nobis, & scientiam viarum tuarum nolumus. Jobi 21.

Ils ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connoître vos voyes.

Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & Angelus Domini persequens eos. Psalm. 34.

Que leur chemin soit couvert de tenebres & glissant; & que l'Ange du Seigneur soit attaché à les poursuivre.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum; non est usque ad unum. Psalm. 52.

Tous se sont détournez de la vraye voye, & sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.

Corrupti sunt, & abominabiles facti sunt in iniquitatibus. Ibidem.

Ils sont tous corrompus, & sont devenus abominables dans leurs iniquitez.

Deus de cœlo prospexit super filios hominum; ut videat si est intelligens, aut requirens Deum. Ibidem.

Dieu a regardé du haut du ciel sur les enfans des hommes, afin de voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait de l'intelligence, & qui cherche Dieu.

Est via, quæ videtur homini justa : novissima

Il y a une voye qui paroît droite à l'homme, dont la

autem ejus deducunt ad mortem. Proverb. 14.

Sunt impii, qui ita securi sunt, quasi justorum facta habeant. Eccle. 8.

Unusquisque in viam suam declinavit. Isaïæ 53.

Non est veritas, & non est misericordia, & non est scientia Dei in terra; maledictum, & mendacium, & homicidium, & furtum, & adulterium inundaverunt, & sanguis sanguinem tetigit. Oseæ 4.

Væ mundo à scandalis. Matth. 18.

Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum. Matth. 24.

Hoc est judicium, quia lux venit in mundum, & dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem. Joann. 3.

Mundus me odit, quia testimonium perhibeo de illo quòd opera ejus mala sunt. Joann. 7.

Si de mundo fuissetis, mundus quod suum est diligeret: quia verò de mundo non estis, propterea odit vos mundus. Joann. 15.

Non pro mundo rogo. Joann. 17.

Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Joann. 15.

Confidite, ego vici mundum. Joann. 16.

Pater juste, mundus te non cognovit. Joan. 17.

Regnum meum non est de hoc mundo. Joan. 18.

Nunc judicium est mundi. Joann. 12.

Princeps hujus mundi ejicietur foras. Ibidem.

Nolite conformari huic sæculo. Ad Roman. 12.

Non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est. 1. ad Corinth. 2.

Sancti de hoc mundo judicabunt. 1. ad Corinth. 6.

Secundùm elementa mundi. Ad Coloss. 2.

Multi ambulant, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem & flens dico) inimicos crucis Christi, quorum finis interitus. Ad Philipp. 3.

In novissimis diebus instabunt tempora periculosa: erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, voluptatum amatores magis quàm Dei. 2. ad Timoth. 3.

Immaculatum se custodire ab hoc sæculo. Jacobi 1.

Nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei? Jacobi 4.

Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. Ibidem.

Juxta proprias concupiscentias ambulantes. 2. Petri 3.

Secundùm desideria sua ambulantes. In Epist. Judæ.

Omne, quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ. 1. Joann. 2.

Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. Ibidem.

Mundus totus in maligno positus est. 1. Joan. 5.

Ipsi de mundo sunt, ideò de mundo loquuntur, & mundus eos audit. 1. Joann. 4.

fin néanmoins conduit à la mort.

Il y a des méchans qui vivent dans l'assurance, comme s'ils avoient fait les œuvres des justes.

Chacun s'est détourné pour suivre sa propre voye.

Il n'y a point de verité, il n'y a point de misericorde, il n'y a point de connoissance de Dieu sur la terre; les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin, & l'adultere s'y sont répandus comme un déluge, & l'on a commis meurtres sur meurtres.

Malheur au monde à cause des scandales.

Parce que l'iniquité sera accrue, la charité de plusieurs se refroidira.

Voilà le sujet de ce jugement, que la lumiere est venuë dans le monde, & que les hommes ont mieux aimé les tenebres que la lumiere.

Le monde me hait, parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises.

Si vous étiez du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.

Je ne prie pas pour le monde.

Si le monde vous hait, sçachez qu'il m'a haï avant vous.

Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

Pere juste, le monde ne vous a point connu.

Mon royaume n'est pas de ce monde.

C'est maintenant que le jugement du monde se va faire.

Le Prince du monde s'en va être chassé dehors.

Ne vous conformez point au siécle present.

Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu.

Les Saints doivent un jour juger le monde.

Selon les principes de la science du monde.

Il y en a plusieurs dont je vous ai déja parlé, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jesus-Christ, qui auront pour fin la damnation.

Dans ces derniers jours, il y aura des temps fâcheux, car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, plus amateurs de la volupté que de Dieu.

Se conserver pur de la corruption du siécle.

Ne sçavez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu?

Quiconque voudra être ami de ce monde, se rend ennemi de Dieu.

Il y aura des imposteurs qui suivront leurs passions.

Ils suivront leurs passions déreglées.

Tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'est point en lui.

Tout le monde est plongé dans le mal.

Ils sont du monde, c'est pourquoi ils prêchent une doctrine du monde, & le monde les écoute.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le peché du premier homme est la cause & la source de tous les desordres du monde.

IL faut toûjours présupposer que la source funeste de tous les desordres qui regnent dans le monde, vient originairement de la rebellion du premier homme aux ordres de Dieu, puisque c'est de là qu'est venu le déreglement de nos passions, la rebellion des appetits contre la raison, & cette malheureuse concupiscence, qui n'est autre chose que la pente & l'inclination naturelle que nous avons aux biens sensibles, & qui nous fait préferer si souvent la créature au Créateur. Or tous les biens de cette vie, sont à la verité innocens en eux-mêmes, puisque ce sont autant de presens & de bienfaits de la divine bonté, & tout le mal ne vient que de l'affection déreglée & de l'attachement que les hommes y ont, & qui leur fait violer les loix de Dieu. Voilà la cause de tous les crimes qui se sont jamais commis, & qui se commettront jusqu'à la fin des siécles; & c'est ce qui fait que le monde est rempli de piéges, parce que tous les biens que nous y voyons, sont autant d'objets qui débauchent notre cœur de la fidelité que nous devons à Dieu, & autant de causes étrangeres qui fomentent la revolte du dedans, qui excitent & enflamment cette maudite concupiscence, laquelle fait commettre tous les crimes qui inondent toute la terre,

comme parle un Prophete.

Combien le monde étoit corrompu du temps du déluge.

Il s'eſt trouvé un ſi petit nombre d'hommes dans les premiers commencemens du monde, qui ont vêcu ſelon les loix & la lumiere de la raiſon, qu'à la reſerve d'un Abel, d'un Henoch, & d'un petit nombre de perſonnes qui ſe ſont conſervées dans l'innocence, l'Ecriture ſainte nous aſſure, que tout le reſte du monde étoit dans un deſordre affreux, & que *toute chair avoit corrompu ſa voye.* Ce qui porta Dieu à témoigner le regret dont il eſt parlé dans la Geneſe, d'avoir fait l'homme, & ce qui l'obligea de nettoyer le monde de cette corruption univerſelle qui l'infectoit, par ce fameux déluge, qui inonda toute la terre, & abîma tous les hommes qui vivoient alors; il n'y eut que le ſeul Noé qui étoit juſte, avec ſa petite famille, laquelle n'étoit compoſée que de huit perſonnes, qui fut préſervé de ce naufrage : tout le reſte s'étant perdu par les eaux, comme il s'étoit déja perdu par ſes deſordres.

Geneſ. 6.

L'exemple d'Abraham, qui abandonna par l'ordre de Dieu ſon pays lequel étoit idolâtre, nous apprend qu'il faut s'éloigner du monde corrompu.

Abraham, qui étoit riche & conſideré dans ſon pays, le quitta ſans heſiter, ſi-tôt qu'il en eut reçu l'ordre de Dieu, pour ſe retirer dans un autre, qui lui étoit inconnu, & qu'il ne pouvoit conſiderer que comme un exil. On ne peut apporter d'autre raiſon d'un commandement ſi rude, ſinon que la terre où il faiſoit ſa demeure étoit remplie d'Idolâtres, capable de corrompre ſa pieté envers Dieu, & ſes mœurs innocentes. Les heureuſes ſuites qu'eut ce voyage, & les benedictions dont Dieu combla dans la ſuite ce ſaint Patriarche, font bien voir que la fuite du monde, pour ne point participer aux deſordres qui y regnent, eſt la ſource & le principe des benedictions que Dieu donne à ceux qui lui marquent par là qu'ils veulent être fideles à ſon ſervice, & ils reconnoiſſent dans la ſuite, que c'eſt une des plus grandes graces qu'il leur ait faite, de leur avoir inſpiré la genereuſe reſolution de quitter au moins de cœur & d'affection la compagnie de ceux qui n'auroient pas manqué de les envelopper dans leur malheur, s'ils avoient ſuivi leurs mœurs & leurs maximes.

Corruption du monde du temps de la Loi écrite.

Ce que fit la loi écrite au temps de Moyſe, juſqu'à la venuë du Sauveur, ne fut que d'irriter la concupiſcence, comme parle S. Paul, non que la loi fût mauvaiſe, ou qu'elle commandât le deſordre; car elle le défendoit encore plus clairement que la loi de nature; mais c'eſt que la nature dépravée étoit comme piquée & excitée par ces défenſes & par les menaces qu'elle faiſoit, à ſe porter tout au contraire; parce que c'eſt un des mauvais effets de ſa corruption, de haïr ce qui lui eſt commandé, & d'aimer ce qui lui eſt défendu, en le cherchant avec d'autant plus d'ardeur qu'il lui eſt défendu plus expreſſément & plus ſeverement; auſſi voyons-nous qu'à peine cette loi fut-elle portée, qu'elle fit preſque autant de prévaricateurs, que de perſonnes à qui elle fut premierement intimée : juſques-là qu'en punition de cette infraction, de plus de ſix cens mille hommes qu'ils étoient quand ils ſortirent de l'Egypte, & quand ils reçurent cette loi, il n'y en eut que deux qui entrerent dans la terre qui étoit promiſe à tous. Et après qu'ils furent établis en cette riche partie du monde, où ils devoient particulierement honorer leur Dieu, qui les avoit choiſis entre toutes les nations de la terre, pour être ſon peuple, & les obliger par ſes bienfaits à le ſervir fidelement, ils ne lui furent pas plus ſoûmis que les peuples barbares, & Gentils, qui ne connoiſſoient point le vrai Dieu. Il ne faut que lire l'hiſtoire des Juges & des Rois, pour voir le déreglement de leur vie, & y trouver une infinité d'exemples de la dépravation de leurs mœurs, qu'il ſeroit trop long de repreſenter ici.

Combien il eſt difficile de ſe convertir, & de bien vivre dans le monde qui eſt ſi corrompu.

Un ſçavant Interprete demande, quelle peut être la raiſon pourquoi le peuple de Dieu fut ſi long-temps en Egypte, ſans faire de ſacrifice au vrai Dieu? Et il répond, que c'eſt parce que les animaux, qui leur ſervoient de victimes, étoient eux-mêmes les Dieux des Egyptiens, leſquels n'auroient pas ſouffert qu'on les eût immolez à une autre divinité; il falloit s'éloigner de la preſence de ces Idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avoient ſi long-temps interrompu. On peut dire que le pecheur qui ſonge à ſe convertir, ou à ſervir fidelement Dieu dans le grand monde, ſe trouve dans des circonſtances toutes ſemblables. Pour ſe reconcilier avec Dieu, & pour mener une vie reguliere, il faut qu'il ſacrifie à Dieu tout ce que le monde eſtime, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il adore, qu'il renonce à ſes plaiſirs, à ſes diſcours, à ſes manieres, à ſes coûtumes, qu'il ſe declare en tout & par tout pour la vertu, & contre le vice : mais prétendre obſerver cette conduite à la vûë des gens du monde, ſe diſtinguer d'eux en toutes choſes, ſans toutefois ſe ſeparer d'eux, c'eſt s'attirer une perſecution trop forte pour une vertu foible; il faut s'en éloigner, à moins de s'expoſer au danger évident de ne pas perſeverer dans ſa reſolution.

Ce qu'il faut conclure de l'exemple de Loth & de Noé qui ſe preſerverent de la corruption de leur ſiécle.

Vous dites que le ſaint homme Loth s'étant trouvé au milieu d'une ville toute débordée, ne laiſſa pas de ſe garentir de l'infection, & de demeurer inviolablement attaché à ſon devoir; mais faites reflexion que cet exemple ne favoriſe point l'inconſideration de ceux qui s'engagent dans la vie du monde; au contraire il devroit les faire trembler. Il eſt vrai que Loth reſiſta à l'exemple des Sodomites; ce fut un effet admirable de ſa fidelité; mais ne fut-ce pas une preuve bien funeſte de la corruption des hommes, que parmi une nation toute entiere, il ne ſe trouva que lui ſeul qui fut aſſez fort, ou aſſez heureux pour y reſiſter. On s'encourage encore par l'exemple de Noé, dont la vertu ſe trouva à l'épreuve de la corruption generale, où le monde étoit tombé de ſon temps, au lieu de fremir en faiſant reflexion, qu'entre tous les hommes, il fut le ſeul qui s'en défendit.

Il y a dans le Chriſtianiſme même un monde qu'il faut fuir.

Quoi qu'il ſoit vrai que le monde a changé de face après la venuë du Sauveur, & que la loi de l'Evangile a condamné ce monde avec ſes maximes; il ne laiſſe pas d'y avoir dans le Chriſtianiſme même un monde qu'il faut fuir, à l'exemple des premiers Chrétiens, & de tous les Saints qui ont vêcu dans tous les ſiécles; & ſi on ne peut s'en ſeparer d'effet, comme font les Religieux, on doit du moins s'en ſeparer de mœurs, de conduite, & de maniere de vie.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Mundus totus in maligno poſitus eſt. 1. Joan. 5. Tout le monde eſt plongé dans le mal; c'eſt-à-dire, eſt tout rempli d'injuſtice & de malice. Il ne peut donc commander rien, ni en-

feigner rien qui ne soit injuste & criminel, parce qu'une source ne peut produire d'autres eaux que celles qu'elle renferme. En effet, comme les maximes du monde sont opposées aux maximes de Jesus-Christ, il n'ordonne rien qui ne soit opposé aux commandemens de Dieu. Dieu condamne l'affection déreglée pour les richesses, le monde les approuve; Dieu commande l'humilité, le monde ordonne l'orgueil; Dieu commande l'amour des ennemis, & l'oubli des injures, le monde ordonne la haine & la vengeance; Dieu commande la penitence, le monde en dispense; Dieu veut qu'on se prive des plaisirs illicites, & le monde les autorise. Il n'y a rien de plus contraire que ces deux maîtres, & c'est pour cette raison que le Fils de Dieu a dit que son royaume n'est pas de ce monde.

Les dangers qu'il y a de se perdre dans le monde.

Pluet super peccatores laqueos. Psalm. 10. Le Prophete dit que Dieu fera pleuvoir des filets & des piéges sur les pecheurs, pour exprimer le nombre des perils qui sont dans le monde, & des dangers que l'on court de s'y perdre éternellement. Combien en effet voyoit de filets tendus sur la terre, celui qui les compare à la pluye qui tombe du ciel? Il dit expressément sur les pecheurs, parce qu'ayant si peu d'attention sur les mouvemens de leur cœur, & de leurs sens, si peu de soin d'éviter les occasions du peché, pensans si peu à se précautionner contre le danger, marchans continuellement comme ils font, au milieu des embûches qu'on leur dresse, comment peuvent-ils ne courir pas une infinité de hazards? C'est donc pour cette multitude de dangers que le Prophete dit, qu'il tombera une pluye de filets sur les pecheurs; filets & piéges en la jeunesse & en la vieillesse; piéges dans les richesses & dans la pauvreté; piéges dans l'honneur & dans le deshonneur; piéges dans les compagnies & dans la solitude; piéges dans la prosperité & dans l'adversité, & enfin piéges par tous les sens, par les yeux, par les oreilles, par la langue, & par tout le reste; tellement que le nombre de ces piéges est si grand, que le Prophete s'écrie: *Piéges sur vous habitans de la terre.*

Jerem. 48.

Pourquoi le demon est appellé le Prince du monde.

Venit Princeps mundi hujus, & in me non habet quicquam. Joann. 14. On demande pourquoi le demon est appellé le Prince de ce monde, vû que c'est Dieu qui l'a créé & tiré du néant par sa puissance, & qui le gouverne par sa sagesse & sa providence. Mais il est aisé de répondre, quand on suppose avec Saint Augustin, que par ce monde, on entend ceux qui aiment le monde, qui s'y attachent, & qui le regardent comme le centre de leur felicité. Or le demon est justement appellé le Prince de ce monde, parce que c'est son royaume; c'est dans les cœurs de ces mondains que cet ennemi de Dieu & des hommes regne, & domine en souverain: Que dis-je, il les gouverne en Dieu, puisque l'Apôtre l'appelle *le Dieu du siécle.* Il les meut & les fait agir comme il lui plaît par ses suggestions, comme Dieu par l'esprit de sa grace fait agir les justes. En un mot, dit Saint Jean, tout le monde, c'est-à-dire, les méchans, sont sous la domination de cet infame tyran, qui est aussi nommé pour cette raison le Prince des tenebres; c'est-à-dire, des pecheurs, qui, selon Saint Augustin, sont appellez du nom de tenebres, parce que la lumiere de la grace est éteinte en eux, & que marchans dans les tenebres, ils ne peuvent faire autre chose que des œuvres de tenebres. C'est à quoi les sollicite le demon leur seigneur & leur maître, qui les tient liez comme de miserables esclaves, par les chaînes de leurs passions, qui les entraîne, & les fait rouler de crime en crime.

S. Aug. l. de Nat. & Grat. c. 23.

Comme il faut prendre garde de se laisser corrompre par les maximes du monde.

Videbitis in Babylonia deos aureos, & argenteos, &c. Baruch. 6. Le plus grand danger que l'on trouve dans le monde, est celui de corrompre l'esprit par ses fausses maximes, toutes contraires à celles du salut, & par lesquelles le jugement étant corrompu, il est impossible que la vie & les actions ne le soient entierement. *Vous verrez en Babylone*, disoit ce Prophete, écrivant aux Juifs de la captivité, *des idoles d'or & d'argent, qu'on porte sur les épaules pour donner de la terreur & du respect aux hommes; prenez garde de les adorer avec les autres, & quand vous verrez le monde qui les adore en foule, dites en votre cœur, ô Seigneur, c'est vous seul qu'il faut adorer.* J'en dis autant aux personnes qui sont sur le point d'entrer dans le commerce du monde. Vous verrez dans ce monde les hommes adorans les idoles, c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les vanitez; vous y verrez le vice honoré, la vertu méprisée; vous y entendrez des maximes conformes à cette corruption que le demon y a introduite; prenez garde à ne vous laisser pas corrompre par l'exemple de la multitude, & pour cet effet, ayez souvent devant les yeux les veritables maximes du Christianisme, ces veritez éternelles, que le monde ne veut pas connoître, & qui ne changeront jamais; imprimez-les fortement dans votre esprit, pour y avoir recours contre l'exemple, & les fausses maximes du monde.

Le monde comparé à cette Babylone dont il est parlé dans l'Apocalypse.

In fronte ejus nomen scriptum: Mysterium: Babylon magna, mater fornicationum, & abominationum terræ. Apocal. 17. Le monde est cette Babylone, que Saint Jean dans son Apocalypse vit assise sur une bête, pleine de noms de blasphêmes, & portant dans ses mains un vase d'or plein d'abominations, & de l'impureté de sa fornication, & néanmoins elle avoit ce nom écrit sur le front: *Mystere.* Que veut dire cela! Comment s'accordent le mystere & le blasphême? Le mystere est une chose sacrée; le blasphême est une chose impie. Cela veut dire que tout est mysterieux dans le monde; que tout est plein de déguisement, & que les plus énormes vices portent sur le front les couleurs de la vertu. L'heretique, par exemple, tâche de répandre le venin de sa mauvaise doctrine; voilà le blasphême; mais il cache son malheureux dessein sous la doctrine des anciens Peres, & des Ecritures; voilà le mystere, &c.

Opposition des loix du monde avec celle de Jesus-Christ.

Quæ societas luci ad tenebras? quæ conventio Christi ad Belial? aut quæ pars fideli cum infideli? 2. ad Corinth. 6. Il est évident que la contradiction étant aussi grande entre Jesus-Christ & le monde, qu'entre la verité & le mensonge, la vertu & le vice, Dieu & le demon; nous ne pouvons nous attacher au monde sans quitter Jesus-Christ; car quel rapport peut-il y avoir entre ce Sauveur & Belial; entre le fidele & l'infidele? C'est cependant cet accord que plusieurs prétendent faire dans le monde, en suivant ses maximes, & être avec cela de veritables Chrétiens. N'est-ce pas en effet une chose étrange, lorsque prêchant l'Evangile, nous déclamons contre les haines, les partis, les divisions, & que nous établissons la necessité d'aimer ses ennemis, & de pardonner les injures; on nous dit encore;

core : Oüi, mais si j'étois insensible aux outrages qu'on me fait, & si je pardonnois, que diroit le monde? Lorsque nous invectivons contre le luxe des habits, & les excés de table, on dit que c'est la mode du monde, la coûtume du monde, &c.

Le petit nombre des gens de bien qui sont dans le monde, & le grand nombre des crimes qui s'y commettent.

Deus de cœlo prospexit, ut videat si est intelligens, aut requirens Deum. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt: non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. Psalm. 52. Dieu a considéré du haut des cieux, s'il verroit un homme qui eût de l'intelligence, & qui servît veritablement Dieu ; puis il ajoûte que cet œil qui voit tout, apperçut que tous les hommes étoient criminels, inutiles dans le monde, & qu'il ne s'en trouvoit pas un qui fût porté au bien. Qui pourroit croire cette verité, si Dieu même n'en étoit l'auteur par son Prophete, que dans un si prodigieux nombre d'hommes qui vivent par tout le monde, il ne s'en trouve pas un seul qui pratique le bien? Sans doute cela ne se doit pas prendre au pied de la lettre ; mais c'est pour nous apprendre que s'il y a dans le monde quelques hommes justes, ils sont si rares, & en si petit nombre, qu'à peine les peut-on appercevoir, & ce qui est surprenant, c'est qu'ensuite de ces paroles, ce même Prophete fait une affreuse peinture des horreurs qui se commettent dans le monde, qui n'est presque composé que d'impies.

Tout Chrétien a obligation de vaincre le monde, & en quoi.

Omne, quod natum est ex Deo, vincit mundum. 1. Joann. c. 5. Ce n'est pas assez de fuir le monde, il faut le vaincre. Tous les enfans de Dieu, c'est-à-dire, tous les veritables Chrétiens doivent être victorieux du monde ; car cette victoire, dit Saint Bernard, est le témoignage assuré de notre filiation divine : *Testimonium cœlestis generationis victoria mundi.* Nous devons vaincre le monde par la pratique de trois vertus contraires à trois vices, qui sont comme essentiels au monde. Le premier est l'impieté envers Dieu, parce que le monde engage ses partisans dans l'oubli de Dieu, & dans une insensibilité pour tout ce qui regarde la Religion. Le second vice est l'injustice & la cruauté envers le prochain ; il faut le vaincre par cet esprit de charité qui est le caractere essentiel du Chrétien, & qui nous oblige de regarder le prochain comme un autre nous-mêmes. Le troisiéme enfin, est l'amour desordonné de son corps ; puisque selon S. Paul, nous ne pouvons vivre suivant les inclinations de la chair, sans mourir à l'esprit du Christianisme.

On ne peut aimer le monde sans se perdre.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. 1. Joann. 2. Il n'y a que ceux qui haïssent le monde, qui y puissent demeurer avec quelque sorte de sûreté ; nous n'y sommes jamais par notre inclination, & par l'attrait que nous y trouvons, que nous ne soyons ouverts à tous les maux qu'il est capable de nous faire ; & il n'est que trop vrai qu'il empoisonne, & qu'il donne le coup de la mort à ceux qui sont assez foibles pour l'aimer. Il y a dans le monde une infinité d'écueils, & de perils, qui en rendent presque toûjours la navigation malheureuse, & qui ont fait dire aux Saints, qui regardoient les choses dans la verité, que ceux qui s'y sauvent, échappent comme du milieu du naufrage.

Comparaison du monde avec la mer.

Ecce motus factus est in mari. Matth. 8. La mer est un symbole naturel du monde, & la vie de l'homme sur la terre n'est autre chose qu'une navigation sur une mer orageuse. Soit que l'on considere ce qui se passe au dedans de l'homme, soit que l'on regarde ce qui l'environne au dehors, on verra une parfaite image d'une mer dangereuse, où l'on a sujet de craindre à tout moment de faire naufrage. Les monstres que la mer renferme, les abîmes, & les précipices qu'elle cache, la rapidité, & le mouvement continuel de ses vagues, nous representent parfaitement les vices du cœur de l'homme, ses passions & son inconstance perpetuelle. Les pirates qui rempliſſent les mers, les tempêtes que le ciel excite, ne sont-ce pas autant de figures d'une infinité d'ennemis qui ne demandent que la perte de l'homme, & des maux que le ciel justement irrité lui envoye ?

Ce que c'est que le monde, & ce qu'on doit entendre par là.

Mundus totus in maligno positus est. 1. Joann. 5. Quel est ce monde qui est tout corrompu & pervers, & que Jesus-Christ a si souvent frappé de sa malediction dans l'Evangile ? Ce monde, dit S. Augustin, c'est l'assemblage de tous les amateurs dereglez du monde, qui sont en quelque sorte transformez dans le monde, par l'amour aveugle qui les y attache : *Amatores mundi, qui amando mundum, dicti sunt mundus.* Ce monde, c'est tout ce qui peut tenir dans nos cœurs la place que Dieu seul y doit occuper ; car il y a un monde subtil & delicat pour les personnes mêmes de pieté, comme il y a un monde grossier pour les personnes du siécle. Pour ceux-ci, c'est la pompe des équipages, la somptuosité des palais, la magnificence des meubles, la faveur des Princes, l'éclat des dignitez, l'applaudissement des peuples, les charmes de la volupté, l'illusion des honneurs. Pour ceux-là c'est une recherche imperceptible de soi-même ; c'est une insensibilité dans la devotion ; c'est un dégoût des choses de Dieu ; c'est une aversion secrete pour le prochain ; c'est une singularité de conduite ; c'est un relâchement dans la pratique de ses devoirs ; c'est un amour propre qui se mêle en tout ; c'est une attache à son propre sens ; c'est un esprit de partialité. Voilà le monde ; c'est-à-dire, la maniere d'agir des gens du monde. *L'Abbé du Jarry, Sermon de la Circoncision.*

Marques pour connoître si on aime le monde.

Mais comment connoîtrai-je si j'aime le monde ? Rien de plus facile : par exemple, vous qui vivez dans une condition mediocre, soûpirez-vous souvent pour les grandeurs que vous ne possedez pas ? Meditez-vous avec chagrin les voyes de vous enrichir, & de vous élever ? Les rebuts attachez à la mediocrité de votre condition, vous sont-ils insupportables ? Vous laissez-vous aller à la joye immoderée dans les petits succez qui vous arrivent ? Vous laissez-vous aisément ébloüir par les dehors éclatans des pompes du siécle ? Etes-vous toûjours prêt à faire acception de la personne du riche, au préjudice du pauvre ? Regardez-vous avec un mépris secret tous ceux qui sont dans l'obscurité & dans la bassesse ? Inspirez-vous l'ambition & la cupidité à tous ceux qui vous approchent ? Mêlez-vous des regards purement humains dans les exercices d'un ministere tout spirituel ? Si cela est, dites que vous aimez le monde, que ce venin subtil de l'attachement au siécle corrompt toute la masse, & infecte tout le corps de votre vie... Cependant que voyons-nous de plus ordinaire que des Chrétiens de ce caractere ? de ces hommes doubles, & inconstans, comme dit le Sage, reduisans toute la pieté à s'abstenir des vices

grossiers, & se permettans sans remords tous ceux que les bienséances du monde, & les coûtumes établies autorisent ; dévorez en secret par une cupidité insatiable des honneurs & des richesses, & entierement possedez de l'amour du monde ? *Le même.*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & Passages des Saints Peres sur ce sujet.

Nomine mundi intelliguntur, qui vivunt secundùm concupiscentiam mundi. Augustin. Tract. 107. in Joannem.

Lorsqu'on dit, le monde, on entend ceux qui vivent selon la concupiscence du monde.

Homines mali mundus vocantur, inde acceperunt nomen, ex eo quod amant. Idem, Serm. 28. de temp.

On appelle les hommes vicieux, le monde ; ce nom leur a été donné de la chose qu'ils aiment.

Non pro mundo rogo, id est, pro eis qui vivunt secundùm concupiscentiam mundi. Idem.

Je ne prie pas pour le monde, c'est-à-dire, pour ceux qui suivent les mouvemens de la concupiscence du monde.

Vis non esse inimicus Dei, noli esse amicus mundi. Idem, in Psalm. 91.

Voulez-vous n'être pas ennemi de Dieu, ne soyez pas ami du monde.

Mundus iste periculosior est blandus quàm molestus ; magis cavendus cùm se allicit diligi, quàm cùm admonet, exigitque contemni. Idem, Epist. ad Dioscorum.

Ce monde est plus dangereux lorsqu'il nous flate, que lorsqu'il nous maltraite : il faut bien plus s'en défier quand il nous invite à l'aimer, que quand il nous avertit, & nous force de le mépriser.

Quid tibi necesse est in ea versari domo in qua necesse habeas quotidie, aut perire aut vincere ? Hieronymus in Epist.

Pourquoi demeurer dans une maison, où il vous faut chaque jour, ou perir, ou vaincre ?

Latam viam non quærimus, nec inventione opus est, sponte se offert, est errantium via. Idem, in cap. 7. Matth.

Il n'est pas besoin de chercher la voye large ; on ne la trouve pas, à proprement parler : elle se presente d'elle-même à nous ; c'est la route de ceux qui s'égarent.

Fuge sæculi mare, & naufragium non timebis ; in mari ferventibus ventis, etsi non omnium naufragium, omnium tamen periculum est. Ambros. l. 4. in cap. 4. Lucæ.

Fuyez la mer du siécle, & vous n'aurez point sujet d'apprehender le naufrage ; quand la mer est agitée, & les vents émûs, quoi que tous ne perissent pas, tous néanmoins sont en danger de perir.

Quis inter tot passiones hujus sæculi, inter tantas illius illecebras, tutum & intemeratum servare potest vestigium ? Idem, lib. de fuga sæculi c. 1.

Qui peut marcher d'un pas ferme & inébranlable au milieu des passions du siécle, & de ses charmes si seduisans ?

Qui salvus esse vult, supra mundum ascendat, fugiat hunc mundum, terras relinquat. Idem, ibidem.

Que celui qui veut être sauvé s'éleve au-dessus du monde, qu'il fuye le monde, qu'il abandonne la terre.

Via perditionis spatiosa, quia intra regulam disciplinæ non inclusa. Chrysostomus.

La voye de perdition est large & spatieuse, parce qu'elle n'est pas resserrée par les regles d'une exacte discipline.

Mari justè comparatur hic mundus, quia fluctibus diabolicis quatitur, vitiorum tempestatibus commovetur. Cassiodorus, in Psal. 44.

C'est avec raison qu'on compare le monde à une mer, puisqu'il est agité des flots que le demon y excite, & troublé par les tempêtes des vices.

Plena omnia periculis, plena laqueis ; incitant cupiditates, insidiantur illecebræ, blandiuntur lucra, damna deterrent. Sanctus Leo, Serm. 5. Quadrag.

Tout est plein de perils, tout est plein de piéges. Les passions transportent, les attraits seduisent, l'esperance du gain flate, la crainte de perdre décourage.

Insidiæ sunt in divitiarum amplitudine, insidiæ in paupertatis angustiis, illa elevant ad superbiam, hæ incitant ad querelam. Idem, Serm. 11. Quadragesimæ.

Il y a des embûches dans l'abondance des richesses ; il y en a dans les miseres de la pauvreté : celles-là nous inspirent l'orgueil ; celles-ci nous portent aux plaintes & aux murmures.

Mundus est ubi malitiæ plurimum, ubi sapientiæ modicum, ubi omnia viscosa, omnia lubrica sunt, omnia operta tenebris, & obsessa laqueis ; ubi periclitantur animæ, ubi omnia vanitas, & afflictio spiritus. Bernardus, in Serm.

Le monde est un lieu où il y a beaucoup de méchanceté, & peu de sagesse : où tout est seduisant, tout est glissant, tout est couvert de tenebres, & environné de piéges ; où les ames sont continuellement en danger ; où tout est vanité, & affliction d'esprit.

Flagrant ubique delicta, & passim multiplici genere peccandi per improbas mentes nocens virus operatur. Cyprianus, Epist. ad Donatum.

Ce ne sont par tout que desordres ; & un funeste poison agissant par des esprits corrompus, produit une infinité de crimes.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que le monde dans le sens que nous le prenons ici.

PAr ce nom de monde il faut entendre avec Saint Augustin tous ceux qui aiment les choses du monde, qui suivent les coûtumes du monde, qui défendent ses maximes, qui se confient en ses promesses, qui cherchent ses faux biens, & qui vivent de son esprit. C'est pourquoi pour donner une juste définition de ce monde, contre lequel le Sauveur fulmine tant de malédictions, il faut dire que c'est la compagnie des méchans qui menent une vie contraire aux loix & aux maximes de l'Evangile. Sur quoi il faut remarquer que le monde en ce sens se peut encore prendre en deux manieres. 1°. Pour l'attachement qu'on a, & pour l'affection déreglée qu'on porte aux richesses, aux plaisirs, & aux honneurs, qui sont les trois sujets des convoitises qui composent tout ce qu'on appelle le mauvais monde. 2°. Le monde se prend pour les maximes fausses & erronées, & les principes trompeurs de cette fausse sagesse du siécle, que l'Apôtre Saint Jacques appelle terrestre, parce qu'elle regarde les biens de la terre ; animale, parce qu'elle est

route

toute employée à la recherche des plaisirs qui nous sont communs avec les bêtes ; diabolique, parce qu'elle ne suit que l'orgueil & la vanité qui est propre du demon.

Il y a un monde que tout Chrétien est obligé de fuir.

Comme tous les Chrétiens ont renoncé aux pompes & aux vanitez du monde par le Baptême, & que d'ailleurs Dieu ne nous oblige pas de renoncer à tout commerce des hommes, pour se retirer dans les solitudes ; il faut conclure que dans le Christianisme même il y a un monde, qu'on est obligé de fuir : car ce n'est pas une promesse vaine que celle qu'on fait au Baptême ; mais elle oblige à quelque chose : or ce monde qu'on doit fuir, ne sont-ce pas ces compagnies, ces assemblées, où la vanité regne, où l'on ne s'étudie qu'à plaire, où le plaisir fait toute l'occupation de ceux qui les composent, où l'on ne prend presque point de plaisir qui soit innocent, où enfin on fait gloire de tout ce, dont la nature nous apprend à rougir ?

Etre de ce monde, dont nous parlons ici, c'est être du nombre des reprouvez. *Jacobi 4.*

Il est constant que d'être de ce monde, tel que nous venons de le dépeindre, c'est être du nombre des reprouvez, & que l'aimer & se declarer ennemi de Dieu, c'est une même chose, puisque la parole de Dieu est expresse : *Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur.* Mais l'on demande, si l'on peut le hanter, se familiariser avec lui, avoir des liaisons avec ceux qui le composent, se trouver dans leurs assemblées, sans exposer son innocence & le salut de son ame. Pour répondre à cette demande, il ne faut pas dire que tous ceux qui sont dans ce monde soient voluptueux, lascifs, médisans, impies ; mais on peut dire que ceux qui sont les plus adonnez à tous ces vices, sont de ce monde : & cela supposé, au lieu de demander s'il n'y a rien à craindre pour le salut, on devroit plûtôt demander s'il y a le moindre sujet de croire qu'on s'y pourra sauver en quelque maniere, vû les dangers continuels de se perdre, & les occasions prochaines du peché, où l'on demeure.

Tous les hommes en general sont obligez de renoncer au monde, & de le haïr.

On doit tenir pour indubitable cette maxime que le Fils de Dieu nous a enseignée lui-même, qu'il y a une obligation generale de se separer du monde, quitter l'esprit du monde, d'aimer Dieu de telle sorte, qu'on soit prêt de lui sacrifier tout ce qu'on a de biens, de parens, d'amis, sans épargner sa propre personne, comme si c'étoient des choses indifferentes, ou dignes même de haine. Ce qui ne regarde pas seulement les Religieux, qui ont effectivement quitté le monde pour se consacrer entierement au service de Dieu ; mais toutes sortes de personnes, de quelque état & de quelque condition qu'elles soient ; cela pourtant pour être de précepte, doit s'entendre toûjours d'un renoncement de cœur & d'affection ; & non pas toûjours de l'effet qui n'est que de conseil.

Quelles sont les personnes qui agissent par l'esprit du monde.

Les personnes qui agissent par l'esprit du monde, sont celles qui ne suivent que les mouvemens de leur concupiscence, qui est entierement opposée à l'esprit & à la loi du Sauveur du monde. Le Fils de Dieu, par exemple, nous commande de nous humilier & de nous soûmettre ; les gens du monde au contraire n'aiment que l'élevation & l'indépendance. Le Fils de Dieu nous commande d'aimer la pauvreté ; eux au contraire n'aiment que la magnificence & le luxe, & employent en des choses superfluës ce qui est dû à l'entretien necessaire des pauvres. Le Fils de Dieu nous commande d'aimer la mortification & les exercices de la penitence ; & ceux-ci ne cherchent que les plaisirs des sens, ne pensent qu'à rire & à se divertir, comme si toute la Religion Chrétienne, qui les menace d'une peine éternelle, étoit une fable, & comme s'il n'y avoit ni enfer, ni paradis. Voilà proprement ce que c'est que l'esprit du monde. Aimer ces choses, c'est aimer le monde ; & aimer le monde, c'est se rendre ennemi de Dieu.

Ce que c'est que concupiscence qui regne dans le monde.

La concupiscence, dont on parle si souvent, considerée en son principe, n'est autre chose que la dépravation du cœur humain par le peché ; & si on la regarde en son objet, ce sont toutes les choses de la terre, ausquelles nous nous portons par ce déreglement de notre nature. C'est ce qui s'appelle la tentation du monde, ou autrement la corruption du siécle, qui n'est autre chose que l'amour du monde & des choses temporelles, telles que sont les honneurs, les richesses, & les plaisirs des sens. Et la vie mondaine consiste à vouloir joüir de toutes ces choses, à bannir de son cœur l'amour de Dieu pour les aimer, à y trouver sa joye & son bonheur, & à y établir son repos. Or c'est en cela que consiste le vice, le peché, l'injustice & l'iniquité, & ce qui est proprement la cause de tous les desordres du monde.

Que l'amour du monde est une espece d'idolâtrie.

De cet amour desordonné du monde, & de cette corruption du siécle, est venuë l'impieté & l'idolâtrie. Car les hommes charnels ayant un amour déreglé pour les créatures, leur ont ensuite, selon la maxime de S. Augustin, *qu'on n'adore que ce qu'on aime*, rendu le culte qui n'appartient qu'au vrai Dieu. Et pour ne point nous arrêter à l'idolâtrie des Infideles, qui étoit visible & grossiere ; qui doute que la vie de ceux d'entre les Chrétiens, que Saint Augustin appelle amateurs du monde, ne soit une veritable idolâtrie, mais plus rafinée ? puisque les choses du siécle qu'ils se proposent pour objets de leurs affections, sont autant d'idoles & de fausses divinitez, qu'ils adorent au mépris de Dieu, aimant mieux, comme dit l'Apôtre, servir la créature que le Créateur. C'est en ce sens que cet Apôtre appelle l'avarice, *une servitude d'Idoles* ; & assure que les gens de bonne chere se font un Dieu de leur ventre : *Quorum Deus venter est.* Ce qui a fait dire à Saint Chrysostome, que l'idolâtrie d'un prophane n'est en rien differente de celle d'un Chrétien, sinon que celle-ci est plus criminelle que l'autre.

Ad Eph. 5.
Ad Philipp. 3.
Chrysost. Homil. in Epist. ad Roman.

Pourquoi le Fils de Dieu n'a pas voulu prier pour le monde, & pourquoi il est deja condamné.

Ce monde corrompu, & dont les maximes sont si opposées à celles de l'Evangile, est ce malheureux monde pour lequel Jesus-Christ ne prie point, ainsi qu'il dit lui-même, comme s'il vouloit dire qu'il l'a excommunié de telle sorte, qu'il ne participe point à ses merites, & ensuite qu'il est aussi perdu, que s'il n'avoit point de Redempteur. Il n'est pas necessaire de repeter que par le monde on entend ceux qui font le grand monde, qui en font la plus nombreuse partie, qui font les loix & les maximes du monde, en suivant celles de la nature corrompuë. Or ce sont ceux-là qui n'ont pas plus de part aux prieres & aux merites du Sauveur, que s'il n'étoit point venu les sauver, & qui ensuite sont condamnez, tandis qu'ils sont du monde. Mais quoi, Jesus-Christ n'est-il pas mort pour eux ? Ne sont-ils pas Chrétiens ? Ne reçoivent-ils pas des graces tous les jours, qu'ils ne sçauroient recevoir que par les me-

rites de ce Sauveur des hommes? L'on peut être d'accord en cela; mais malgré tout ce que Jesus-Christ a fait pour eux, ce n'est rien pour leur salut, pendant qu'ils seront du monde, parce qu'en cet état, on ne les considere point autrement qu'en état de peché, & comme ennemis de Dieu.

Nous n'avons point de plus dangereux ennemi de notre salut que le monde.

C'est une verité constante que nous n'avons point d'ennemi plus dangereux pour notre salut que le monde; c'est l'ennemi de Dieu, & de Jesus-Christ, & tous les demons ensemble ne nous raviront pas du cœur Jesus-Christ si facilement que le monde le ravira. Il faut donc regarder la sagesse du monde, & ses maximes comme un contre-évangile; c'est-à-dire, comme une doctrine contraire à la sagesse chrétienne, & à la doctrine du salut. D'où il faut conclure que nous ne pouvons être du monde, sans renoncer à Jesus-Christ, qui proteste qu'il n'est pas de ce monde: *Ego non sum de hoc mundo*; & qu'il n'y a point de milieu ni d'accord entre Jesus-Christ & le monde; & sur-tout il faut bien graver dans son cœur cette terrible menace du Sauveur: *Vos estis de hoc mundo; ideò dixi vobis, quia in peccatis vestris moriemini. Si vous êtes du monde, vous mourrez dans votre peché.* *Joann. 8.* *Ibidem.*

Peu de personnes conservent l'innocence dans le monde.

On peut être dans le monde sans en aimer ni les plaisirs, ni les fortunes; mais le seul air en est si dangereux, que les ames les plus innocentes, les plus saintes & les plus vigoureuses ont peine à se défendre de ses impressions, & il y a moins de personnes qu'on ne pense qui y conservent cette integrité que Dieu demande d'un veritable Chrétien.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Peinture des desordres qui se trouvent dans le monde, prise de Saint Cyprien.

SAint Cyprien voulant disposer son cher ami Donat au mépris du monde, il suppose qu'étant monté avec lui sur une haute montagne, il lui montroit de là toutes les mers & toutes les terres, toutes les places publiques & tous les tribunaux, & tout cela plein de mille sortes de pechez & d'injustices, afin qu'ayant vû de ses propres yeux les maux étranges qui se font dans le monde, il comprît combien on le devoit haïr, & quelles obligations il avoit à Dieu de l'en avoir retiré. Imitez cette conduite; montez sur cette même montagne; portez votre vûë sur les places, sur les palais, sur les audiences, sur les lieux de trafic & de commerce, vous y verrez tant de mensonges, tant de calomnies, tant de tromperies & de parjures, tant de larcins, tant d'envies, & de flateries, & sur-tout un si grand oubli de Dieu, & un si grand mépris du salut, que vous ne pourrez assez vous étonner d'un si grand desordre. Vous verrez que la plûpart des hommes ne suivent que la violence de leurs passions, sans avoir aucun égard aux loix du devoir, ni à celles de la raison; & qu'étant semblables à des Payens, qui n'ont nulle connoissance de Dieu, ils ne s'imaginent pas qu'il y ait rien au-delà de la vie & de la mort. Vous verrez les innocens maltraitez, les coupables absous, les gens de bien mépriser, les méchans dans l'honneur & dans l'éclat. Vous verrez les pauvres & les humbles foulez aux pieds, & la faveur l'emporter par tout sur la vertu. Vous verrez la justice venduë, la verité mépriſée, la honte bannie, & le déreglement introduit en toutes sortes d'états. Vous verrez des personnes qui n'ont qu'à peine la figure d'homme, remplir les plus importantes charges. Enfin, vous verrez que l'argent est plus adoré & plus aimé que Dieu même dans le monde; vous verrez la plûpart des loix & divines & humaines corrompuës par l'avarice, & qu'en divers lieux il ne reste plus que l'ombre & le nom de la justice. *Grenade, dans la Guide des Pecheurs, ch. 28. §. 5.*

Autre peinture du monde.

Quel est donc ce monde reprouvé que vous êtes obligez de haïr dès que vous êtes regenerez par la grace, & que vous devez continuer de haïr toute votre vie? Pour vous le bien dépeindre, je n'ai qu'à vous dire que c'est celui-même que vous aimez. Le monde, c'est cette mer orageuse sur laquelle vogue au gré de leurs desirs une foule de pecheurs, dont les soins & les projets ne roulent que sur les biens & les maux de cette vie, dont les mouvemens ne tendent qu'à se bâtir un trône sur le sable, dont l'esperance n'a pour but que la joüissance ennuyeuse des biens passagers de cette vie; qui ne cherche d'autre bonheur, qu'une fausse joye, & des plaisirs qui les fatiguent plus mille fois qu'ils ne valent. Le monde, c'est un assemblage monstrueux de partis, qui se déchirent, qui ne se regardent qu'avec mépris, qu'avec envie, avec jalousie, sans union, sans probité, sans bonne foi. Le monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connoît point Jesus-Christ, d'où il declare lui-même qu'il n'est point, pour lequel il ne veut pas même prier. Le monde, c'est cet amas d'impies, de libertins, qui refusent de croire les veritez de l'Evangile, parce qu'elles combattent leurs passions, qui contredisent le Sauveur dans ses maximes, qui méprisent ses mysteres, qui ignorent ses préceptes, qui prophanent ses Sacremens. Enfin, le monde, pour le dire en un mot, c'est le grand nombre qui suit ses usages; c'est là ce monde que vous avez commencé à déteſter dans votre Baptême, & que vous êtes obligez sans cesse de contredire, de condamner, de combattre. Ce monde, c'est l'ennemi de la Croix & de l'Evangile de Jesus-Christ, qui doit vous être un objet d'horreur, & que vous devez toûjours sacrifier aux interêts de votre salut. *Le Pere Massillon, Sermon du petit nombre des Elûs.*

Où est ce monde auquel on est obligé de renoncer.

Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter le monde, pour embrasser la vie religieuse; on ne peut nier toutefois qu'il n'y ait un monde dans le monde même, auquel tout Chrétien est obligé de renoncer. Il y a au milieu de nous un monde reprouvé & maudit de Dieu; un monde dont Satan est le maître & le souverain; un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ses prieres à son Pere; un monde enfin que Jesus-Christ a mépriſé, & dont il a toûjours été mépriſé; mais où prendrons-nous cet impie, ce malheureux monde, & quels sont les lieux, où s'assemblent les personnes qui le composent? C'est à vous ses idolâtres que je dois le demander. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il est où regne la vanité, l'orgueil, la molleſſe, l'impureté, l'irreligion; il est où l'on fait moins de cas des regles de l'Evangile, & où l'on fait même gloire d'en suivre de toutes opposées. C'est à vous de voir où sont tous

ces

ces desordres ; mais quelque part qu'ils se rencontrent, il est certain que d'être de ce monde-là, & n'être pas du nombre des prédestinez, c'est la même chose. *Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions.*

Autre peinture des desordres du monde.

Il n'est pas besoin que nous montions sur cette haute montagne, sur laquelle Saint Cyprien vouloit conduire son cher ami Donat, pour lui faire voir la face horrible du monde, souillé de tous les crimes imaginables: *Flagrant ubique delicta, & passim multiformi genere peccandi per improbas mentes nocens virus operatur.* Là vous voyez les innocens opprimez, les coupables absous, les gens de bien mépriſez, les méchans honorez, les pauvres & les humbles foulez aux pieds ; la justice venduë, la verité maltraitée & déguisée, le déreglement & la débauche dans tous les états, la plûpart des loix divines & humaines perverties. Dieu, dont la vûë est incomparablement plus assurée que la nôtre, nous apprend par ses Propheres, que ses yeux ne découvrent dans cette Babylone mondaine, que des avares, des superbes, des médisans, des impudiques, des larrons, des homicides; en un mot, comme dit le Prophete Osée, que le sang touche le sang: *Sanguis sanguinem tetigit* ; c'est-à-dire, que le peché se joint au peché, comme les goutes d'eau pour former les rivieres : & qu'un torrent d'iniquité & de malediction tout ensemble, inonde la face de toute la terre : *Maledictum, & mendacium, & homicidium, & furtum, & adulterium inundaverunt.* Que voit-on dans le monde, qu'un profond oubli de Dieu, de l'éternité, & de toutes les choses saintes ; une negligence grossiere de son salut, un emploi continuel dans la vanité ou dans le crime ? Que voit-on dans le monde, qu'une avarice insatiable, & une passion enragée d'avoir du bien, qui fait qu'il n'y a ni conscience qu'on ne fausse, ni loi de Dieu qu'on ne transgresse, ni justice qu'on ne viole, ni ami qu'on ne trahisse, ni parent qu'on n'abandonne & qu'on ne vende pour avoir de l'argent ? Que voit-on dans le monde, sinon de noires médisances, des calomnies attroces, des détractions étudiées ? La bouche des mondains est un sepulcre toûjours ouvert, qui dévore la reputation des familles entieres : *Sepulchrum patens est guttur eorum.* Que voit-on enfin dans le monde, sinon une impudicité si déreglée, que les adulteres passent pour d'heureuses rencontres ? Impudicité si aveugle, qu'il n'y a ni maladie honteuse, ni ruïne de famille, ni perte d'honneur, ni remors de conscience, ni crainte d'enfer, qui la puisse arrêter. Ne prenez point ceci pour une exageration d'Orateur, c'est une preuve & une explication de ces paroles de Saint Jean : *Mundus totus in maligno positus est.* Tout ce monde exécrable est établi, c'est-à-dire, absorbé & abîmé dans la malice & dans le peché. *Le Pere Texier, Sermon pour le Lundi de la seconde semaine de Carême.*

Osée 4.

Ibidem.

Psal. 5.

1. Joan. 5.

Il n'y a point de milieu entre être à Dieu, & être du monde.

Il y a dans le monde des impies abandonnez à toutes sortes de vices, & qui font gloire d'être du monde, & il y en a d'autres que l'on appelle honnêtes-gens, qui n'ont pas assez de courage pour suivre exactement l'Evangile, & qui tâchent d'accorder les maximes du monde avec celles de Jesus-Christ. C'est à ceux-là que j'adresse ces paroles de Jesus-Christ : *Vos de deorsum estis, ego de supernis sum.* Vous êtes du monde, & je ne suis pas du monde ; vous êtes de la terre, & je suis du Ciel. Vous vous trompez donc, Chrétiens, lorsque vous voulez trouver un milieu entre deux choses si contraires. Ce milieu est imaginaire & impossible : *Tolle de medio, quid medium admittes ?* Détestez cette voye d'expedient, qui n'est qu'une invention du demon pour vous perdre, puisqu'elle attire les maledictions de Dieu sur ceux qui la veulent suivre. *Væ duplici corde* : Malediction sur celui qui n'ayant reçu de Dieu qu'un cœur qu'il demande tout entier, veut partager son cœur, une partie pour le monde, & une partie pour Dieu. *Væ ingredienti duabus viis* : Malheur sur celui qui veut marcher tout à la fois par deux chemins si opposez. *Le même, dans le Sermon du quatriéme Dimanche d'après Pâque.*

Joann. 8.

S. Bernardus.

Eccli. 2.

Ibidem.

Dans le monde il n'y a point de voyes qui conduisent à Dieu.

Quelle apparence que nous puissions aller à Dieu par les voyes du monde, où, comme dit Saint Bernard, il y a beaucoup de malice & peu de sagesse, où tout est couvert de piéges pour perdre les hommes, où tout est glissant, tout couvert de tenebres, tout environné de filets, où les ames sont en un danger continuel de faire naufrage, où tout est vanité, tout affliction d'esprit, & où toutes choses sont dans une corruption si grande, & si évidente, que Saint Augustin s'étonne qu'il nous puisse surprendre, ayant perdu les charmes mêmes dont il pouvoit se servir pour cela : *Mundus iste jam amisit speciem seductionis.* Et pour donner encore un autre jour à cette peinture, disons que le monde est un vaste océan, sur lequel il est impossible de trouver un chemin pour aller à Dieu. Le Sage disoit que trois choses lui étoient difficiles à comprendre, la trace de l'aigle dans l'air, la trace du serpent sur la terre, & les vestiges d'un navire sur la mer. Mais combien est-il plus difficile de trouver sur la mer orageuse de ce monde, un chemin qui conduise directement à Dieu ? Les erreurs & les mensonges, les vices & les passions y excitent de continuelles tempêtes qui en couvrent toutes les routes ; & si par hazard il s'en trouve quelques-unes, elles sont semblables à ces petits chemins que l'on voit quelquefois sur le sable du rivage de la mer, que l'agitation du flux & du reflux efface, jusqu'à n'en laisser aucun vestige, & dans lesquels on ne peut s'engager, sans s'exposer au peril de tomber dans quelque abîme. *Discours Chrétiens, pour le quatriéme Dimanche d'après Pâque.*

S. Augustinus.

Il est moralement impossible de se sauver dans le monde.

Ce qui rend l'aveuglement des mondains plus déplorable, est que le monde les rend malheureux en cette vie, pour les rendre éternellement malheureux dans l'autre. Car c'est un oracle de Jesus-Christ même, dont tout Chrétien est obligé de faire un point de foi, qu'il est moralement impossible de se sauver dans le monde. Pour se sauver, il faut porter sa croix ; & le moyen de s'acquitter de cette grande obligation du Christianisme dans le monde, où la croix n'est pas moins un objet de folie, qu'elle l'étoit autrefois parmi les Payens ? Pour se sauver, il faut renoncer à soi-même ; & le moyen de le faire dans le monde, où l'on ne pense qu'à se satisfaire, & où l'on n'interrompt les plaisirs qu'autant de temps qu'il en faut pour se délasser ? Pour se sauver, il faut necessairement être humble ; & le moyen de l'être dans le monde, où l'on n'a point d'autre Dieu que l'orgueil & l'ambition ? Pour se sauver, il faut necessairement quitter les richesses, sinon en effet, du moins d'esprit & de cœur. Et comment pouvoir les quitter dans le monde, où il semble qu'on n'ait

de l'esprit que pour chercher les biens de la terre, & un cœur que pour les desirer? En un mot, comment pouvoir ressembler à Jesus-Christ dans le monde, qui est son plus grand ennemi, & qui lui est opposé en toutes choses? *Essais de Sermons pour la Dominicale, premier Dimanche de Carême.*

Le monde reprouvé par Jesus-Christ, & quel est ce monde.

Il est certain qu'il y a un monde, même parmi les Chrétiens, qui est ennemi du Christianisme, & que Jesus-Christ desavouë. C'est ce monde qui ignore Dieu, comme dit Saint Jean, & qui hait le Fils de Dieu; comme le Fils de Dieu s'en est plaint lui-même: *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout Chrétien qu'il est en apparence, a le demon pour prince & pour chef; il est composé de reprouvez, & le Sauveur du monde ne prétend pas qu'il ait nulle part à ses prieres: *Non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi.* C'est ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par sa croix, que Saint Paul regardoit comme un scelerat condamné au supplice, & exécuté pour ses crimes, contre qui tous les Saints se sont declarez, & qui a persecuté tous les Saints. Il est de plus constant qu'être de ce monde, & être du nombre des reprouvez, l'aimer & se declarer ennemi de Dieu, c'est la même chose: *Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. Le Pere de la Colombiere, Sermon cinquante-septiéme, de la Fuite du monde.*

Joan. 15.

Joan. 17.

Jacobi 4.

Si l'on se peut sauver en vivant dans le monde tel qu'il est aujourd'hui.

Voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense? ma pensée est qu'il n'est peut-être pas absolument impossible de vivre innocemment dans le monde, mais pour en venir à bout, il faudroit prendre de si grands soins, il seroit necessaire d'user d'une vigilance si continuelle & si penible, de soûtenir tant & de si rudes combats, qu'il y auroit beaucoup moins de fatigue à observer la regle du monde la plus austere. Non, Messieurs, il n'est point de solitude si affreuse, point de travaux, soit du corps, soit de l'esprit, que je n'embrassasse avec joye, plûtôt que d'être obligé de passer mes jours dans le monde, de la maniere que je sçai, & que je vois clairement qu'il y faudroit vivre pour n'y pas perir. Si nous sommes en sûreté dans le monde, dites-moi, je vous prie, où est-ce qu'il y a du peril pour le salut? Il y a lieu de craindre même dans les Cloîtres, d'où toutes les occasions sont bannies, & où l'on est couvert de mille remparts contre les artifices du demon, & nous nous croirons en sûreté dans un lieu, dont toutes les avenuës lui sont ouvertes, où vous avez mille & mille occasions de pecher. O mon Dieu, on doute s'il est difficile de vivre innocemment dans un lieu, où l'on voit que toutes les difficultez qui peuvent s'opposer à l'innocence, sont tout visiblement rassemblées. *Le même.*

Comme les crimes regnent dans le monde.

Les crimes ausquels les hommes sont sujets, regnent tellement dans le monde, & y exercent une si grande tyrannie, qu'on n'ose les y combattre, qu'on les y justifie, qu'on les y respecte, & qu'on les y loüe même. Au lieu de paroître comme des vices qui corrompent, & damnent les hommes, ils n'y ont rien que d'éclatant. On les y commet avec la même liberté, & avec la même assurance, que s'ils n'avoient rien de honteux, & on y trouve même dequoi s'en glorifier. Ce sont là ces pecheurs qui boivent l'iniquité comme l'eau, selon l'expression de l'Ecriture; mais ils la boivent dans des vases d'or, avec tant d'agrément & de plaisir, qu'ils ne s'apperçoivent pas du poison qu'elle renferme; & comme cela rend sa malignité plus vive & plus penetrante, elle se répand dans toutes leurs actions, & porte la mort jusques dans leur cœur. *Monsieur de Sainte Marthe, traité de l'Obligation de fuir le monde.*

Les crimes à quoi le monde oblige ses partisans.

Il est vrai qu'on n'oblige pas maintenant ceux qui sont dans le grand monde à renoncer formellement à Jesus-Christ, ni d'adorer les idoles; mais la conduite & les maximes qu'on y tient communément, obligent de renoncer à la croix de Jesus-Christ par une vie toute de volupté & de faste; de le crucifier par un grand nombre de crimes, & de fouler aux pieds son sang par des confessions & des communions sacrileges: elles contraignent ceux qui les suivent d'immoler leur ame à l'ambition, à la flaterie, à la complaisance, & aux interêts temporels: elles les assujettissent tellement aux personnes puissantes de qui dépend toute leur fortune, qu'ils sont beaucoup plus à ces personnes qu'à Jesus-Christ; qu'ils les adorent, & qu'ils ont incomparablement plus de soin de leur plaire & de leur obeïr, qu'à la divine majesté. Or il suffit de n'être point idolâtre en cette matiere, pour être persecuté ou mépriſé des gens du monde. *Le même.*

Le monde est le grand ennemi de notre salut.

Le monde est le plus redoutable ennemi de notre salut, puisque c'est de lui que les autres tirent leurs principales forces: c'est ce monde, dont la figure éclatante fournit au demon tous ces charmes trompeurs, dont il seduit & corrompt les ames; c'est ce monde qui donne à la chair les plus fortes armes, dont elle se sert pour faire la guerre à l'esprit, par les amorces fatales de la volupté, que des objets parez de tout son éclat nous presentent; enfin c'est ce monde qui entretient la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, & l'orgueil de la vie, les trois rejettons funestes de la cupidité qui est la racine de tous les maux. Ainsi le Sauveur du monde ne pouvoit rien dire de plus propre à fortifier le courage de ses Apôtres, & de tous ceux qui voudroient s'engager dans la milice chrétienne, que de les assurer qu'il avoit déja vaincu ce monde, au milieu duquel il les envoyoit pour le combattre: *Confidite, ego vici mundum. Le même.*

Invective contre les desordres du monde.

Nous parlons de ce monde, pour lequel le Sauveur dit dans l'Evangile, qu'il ne prie point, de cet assemblage malheureux d'impies de tous les états, livrez à leurs passions, & esclaves malheureux des maximes du siécle: *Non pro mundo rogo.* C'est ce monde corrompu que le Prophete avoit en vûë, lorsqu'il disoit: fuyez Babylone, où les vices triomphent, où les vertus sont deshonorées, où regnent le peché & le libertinage, & où l'on ne connoît point d'autres divinitez que la volupté, la grandeur, & les richesses. C'est contre cette corruption generale du siécle que la colere du Ciel est allumée, & qu'il regarde avec indignation l'impieté de tous les peuples: *Indignatio Domini super omnes gentes, & furor super omnem malitiam eorum.* Les riches sont insatiables dans leur cupidité, superbes avec leurs égaux, durs à l'égard des inferieurs, impitoyables envers les pauvres. C'est ce que representoit Salvien aux riches de son temps. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les pauvres ne sont gueres moins vicieux: il semble que la misere de leur état devroit les as-

Joan. 17.

Isaïæ 34.

sujettir davantage aux regles de l'Evangile; cependant si nous en croyons Saint Ambroise, il y a dans la plûpart des pauvres une indigence sans humilité, des tribulations sans patience, une misere sans soûmission à la providence. Où sont les professions les plus honnêtes, & les états les plus reguliers qui ne portent les marques de leur corruption? Mais si le monde est corrompu dans ses conditions, & dans ses maximes, il l'est encore plus dans ses passions, &c. *Essais de Sermons pour la Dominicale, Tome second sur le 20. Dimanche après la Pentecôte.*

Des dangers qu'il y a de se perdre dans le monde, & des desordres qui y regnent.

Je vous demande, Chrétiens, qu'est-ce que le monde? Si je vous disois que c'est l'empire du scandale, l'école du libertinage, & du vice, un gouffre de débordement & de débauches, un abîme de miseres, je ne craindrois pas d'en dire trop. Mais on n'a pas de coûtume de dépeindre le monde avec de si vives couleurs. Hé bien, Chrétiens, qu'est-ce donc que le monde, à en juger sur des idées plus favorables, & plus douces? J'appelle le monde, une assemblée de gens oisifs, plongez dans la molesse & dans l'indolence, qui ne cherchent qu'à vivre, & rien davantage, & dont la grande affaire est de n'en avoir point du tout. J'appelle le monde, une foule d'insensez, qui n'ont point d'autre occupation que de voir & d'être vûs; qui s'amollissent le cœur par tout ce qu'il y a de plus pernicieux, qui se font honneur de leurs folles passions, donnant le beau nom de fidelité & de constance à un profond endurcissement dans le desordre. J'appelle le monde, une secte de voluptueux, à qui le jeu, la table, les compagnies, & enfin tout plaisir, de quelque genre qu'il soit, tient lieu de souverain bien; qui se font une étude de rafiner sur tous les divertissemens, de les sçavoir varier à propos, d'en inventer toûjours quelques nouveaux, afin de les faire succeder agréablement les uns aux autres, & de pouvoir en changer sans peine, si-tôt que le dégoût vient à se faire sentir. J'appelle le monde une multitude d'ambitieux, qui se mettent en tête de s'élever & de se distinguer, quoi qu'il en coûte, sacrifiant à cette chimere de grandeur & de renommée, leurs biens, leur conscience, & leurs meilleurs amis; des gens qu'un mépris désole, que la gloire d'autrui desespere, & qui ont toûjours quelque haine dans le cœur, & quelque médisance dans la bouche; dont la passion furieuse s'allarme toûjours de plus en plus, à proportion des succés, & ne s'éteint jamais par ses disgraces. Enfin, j'appelle le monde une troupe de jeunes gens, qui font toute autre chose que leur devoir; qui passent dans l'oisiveté, & quelquefois dans le crime, un temps duquel dépend leur repos, ou leur malheur pour le reste de leur vie. Voilà ce que j'appelle le monde. *Auteur anonyme.*

La plûpart des hommes suivent les maximes du monde.

La source la plus commune des erreurs & des fausses maximes qui s'établissent dans le monde, c'est que les hommes, quand ils commencent à se connoître, suivent le chemin le plus frayé, & approuvent ou condamnent ce qui est approuvé ou condamné par le grand nombre. Ils jettent alors les yeux sur toute la suite de leur vie; ils se forment des projets d'honneur, d'établissement, de repos, de plaisir; ils se proposent de contenter leurs sens, & leurs passions, de plaire aux puissances du siécle, & ils croyent apporter une excuse legitime de cette conduite, en disant que l'état où ils se trouvent engagez, n'est pas propre à la vertu, & qu'il faut vivre comme les autres. De là vient la tiédeur dans l'amour divin, le dégoût des devoirs du Christianisme, l'oubli de Dieu, & plusieurs autres vices, dont leur vie est remplie. *Le Pere Alleaume, premier Tome des Souffrances de Notre Seigneur.*

Dans le grand monde, Dieu n'y est ni connu ni servi.

Dieu n'est ni connu, ni servi dans le grand monde. Les occupations, les desseins, & les emplois que l'on y a, ne forment pas moins d'obstacles & d'empêchemens à notre salut, que la vie retirée donne de moyens & de facilitez pour le faire. Ceux même qui vivent avec plus de regle, sont souvent autant exposez, que ceux qui n'en gardent aucune; car comme il est presque impossible qu'ils ne se considerent auprès des excés, & des déreglemens des autres, ils ne manquent gueres dequoi se justifier dans leurs œuvres; & il arrive presque toûjours qu'ils se contentent, sans scrupule, d'une vie qui n'a rien moins que ce qu'il faudroit qu'elle eût, pour être regardée de Dieu, & porter à ses yeux le caractere d'une vie chrétienne, & telle qu'elle devroit être pour meriter un bonheur éternel. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

Les états & les emplois qu'il faut fuir dans le monde.

Il faut éviter tous les états, sur lesquels Dieu jette peu de regards favorables. De ce genre est la vie molle & delicieuse; la vie remplie de divertissemens & de plaisirs; les grandes affaires, les grandes charges, les grandes richesses, tout ce qui remplit beaucoup l'esprit & le cœur, & qui par sa nature & par les impressions que le monde en a, cause de grandes attaches, & de grandes necessitez au-dessus desquelles il est tres-difficile de se mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adresse, on n'estime heureux, & habiles dans le monde, que ceux qui font justement tout le contraire; qui vivent dans le plaisir, qui poussent bien avant leur fortune, qui parviennent aux grandes charges & aux grands emplois, qui sont accablez d'occupations, qui n'ont pas le temps de penser à eux, & enfin qui sont attachez à la vie presente par de plus forts liens, & des chaînes plus pesantes. Voilà les desirs & les prétensions des gens du monde, & l'exclusion de ces états est ce qu'on appelle misere, bassesse, & partage des gens de néant. *Essais de Morale, Tome cinquiéme.*

Fuite du monde & de ses maximes.

Ne vous conformez pas au siécle present, dit Saint Paul. Ce précepte qu'il donne à tous les Chrétiens en la personne des Romains, est le plus difficile de la vie chrétienne. Il ne commande pas de se retirer du monde, mais de ne s'y pas conformer; c'est-à-dire, de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne faire pas ce qu'il fait. Il faut pour cela resister à l'impression de l'exemple, & de la coûtume, & se tenir ferme contre le torrent du monde. Or les impressions qui se font par maniere de coûtume, ne manquent presque jamais de réüssir, parce qu'elles se communiquent par tous les sens, & que c'est une leçon qui ne discontinuë jamais. Le monde sans changer d'inclinations, ni de maximes, n'a pas laissé de prendre le nom de Chrétien, & de prétendre même aux recompenses que la Religion promet. Ainsi il se trouve presentement dans le Christianisme, une infinité de gens, qui sans prétendre être dereglez, ne laissent pas d'être possedez de toutes les passions du monde, de courir après les honneurs, les établissemens, les plaisirs, d'être en-

chantez de l'amour du preſent, & de ne penſer point à l'avenir. S'ils retranchent quelques déreglemens groſſiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres, auſquels ils ôtent le nom de déreglement, & ils traitent même de haut-en-bas, ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. Or il eſt infiniment plus difficile de reſiſter à ces ſortes de vices, que l'on fait paſſer pour n'être pas contraires à la pieté, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'uniſſent pour reſiſter aux derniers, & ſe ſoûtiennent les uns les autres; mais ces déreglemens plus cachez ſont reçus & embraſſez par le plus grand nombre des Chrétiens mêmes. *Les mêmes.*

Vie de la plûpart des gens du monde.

De quelle maniere vit le plus grand nombre des Chrétiens dans le monde? S'acquitter des devoirs de la Religion par coûtume ou par hypocriſie; aimer & haïr ce qui plaît; s'agrandir & s'enrichir aux dépens de qui que ce ſoit; laiſſer aller les paſſions au gré du panchant qui les entraîne; donner à ſes ſens tout ce qu'ils demandent; ne regarder pas ſi les choſes ſont défenduës ou permiſes devant Dieu: mais regarder uniquement ſi elles ſont agréables à ſon inclination, ou utiles à ſes affaires. Voilà le portrait de la vie du plus grand nombre des Chrétiens: voilà les mœurs de cette malheureuſe multitude, qui court dans le chemin de perdition. *Le Pere Bourdaloüe.*

Corruption du monde & de ſes maximes.

Rien n'eſt ſi neceſſaire que cette ſeparation du ſiécle; de ce ſiécle, dis-je, où les mœurs ſont corrompuës par le relâchement, les veritez divines obſcurcies par l'erreur, les vertus affoiblies par les mauvais exemples, les vices autoriſez par le libertinage, & tous les deſordres fortifiez par l'autorité publique; de ce ſiécle, où il n'y a que perfidie, que déguiſement; ou le peché s'inſinuë par une infinité d'endroits; ou les paſſions s'allument par mille objets; où l'on eſt à toute heure ſollicité d'offenſer Dieu, & d'oublier ſes plus eſſentiels devoirs, puiſqu'on ne trouve preſque perſonne ou aſſez fidelle, ou aſſez genereuſe pour les accomplir. Tous les Saints ont tremblé à la vûë de ces dangers, & touchez du deſir de leur ſalut, ont crû qu'il valoit mieux ſe ſeparer du monde, que d'y mener une vie, où l'innocence eſt attaquée par tant d'endroits, la vertu ſi rare, & l'éternité ſi douteuſe. *Monſieur Fléchier, Panegyrique de Saint Antoine.*

Les vanitez & les crimes du monde.

Ce monde fourbe & trompeur, pour qui vous avez eu des paſſions ſi violentes, a-t-il jamais merité votre attachement? Ce monde, où la cupidité domine ſur les plus deſintereſſez, & où la charité eſt univerſellement bannie. Ce monde, où tout eſt confondu, la vertu mépriſée, le vice honoré. Ce monde qui ne ſeduit les ames, & ne s'attire des partiſans, que parce qu'il a l'adreſſe de cacher une miſere veritable ſous les apparences d'une fauſſe felicité. Ce monde perverti dans ſes jugemens, infidele dans ſes promeſſes, déteſtable dans toute ſa conduite. Ce monde enfin, dont le torrent s'écoule, quoi qu'on faſſe pour le retenir, où tout eſt emporté par une ſuite de momens qui paſſent, & dont il ne reſte pas le moindre veſtige. Voilà cependant l'idole qui vous a ſi long-temps poſſedé, & à laquelle vous tenez par des nœuds ſi forts. *Le même. Panegyrique de Sainte Madelaine.*

Combien il y a peu

Le premier uſage que nous y faiſons de notre liberté, eſt le choix des plaiſirs dangereux: le premier panchant eſt celui de nos paſſions, & notre raiſon ne croît que ſur le débris de notre innocence: toute la terre eſt infectée par la corruption de ceux qui l'habitent: l'on n'y voit plus, dit un Prophete, ni verité, ni charité; la miſericorde n'y regne plus, & l'on n'y connoît point la ſcience de Dieu: tous ont rompu la digue qui conſervoit l'innocence dans leur cœur; le blaſphême, le menſonge, l'injuſtice, l'adultere, l'homicide, la perfidie, & les crimes les plus horribles ont inondé toute la terre, dit un Prophete; le ſang a touché le ſang; le pere ſcandaliſe l'enfant, le frere dreſſe des piéges à ſon frere, l'époux cherche à ſe ſeparer de ſon épouſe. Il n'y a plus entre les hommes d'autres liens que l'interêt, la paſſion, l'humeur, le caprice: le crime eſt reſpecté chez les Grands, la vertu n'eſt plus que le partage des ſimples, & la pieté que l'appanage du petit peuple; les haines ſont éternelles, & jamais on ne regarde un ennemi comme un frere. De là ces reſſentimens des uns contre les autres: la vertu la plus entiere n'eſt pas à couvert des langues médiſantes: on ſe déchire en procés & en injures: les aſſemblées de parens ou d'amis ne ſont plus que des cenſures publiques des mœurs de leurs freres: les jeux ſont devenus ou des trafics honteux, ou des paſſions furieuſes, dont le funeſte plaiſir cauſe tres-ſouvent la ruïne des familles, & preſque toûjours celle de l'ame: les repas, ces liens innocens de la ſocieté, des appas d'intemperance & de débauche; les plaiſirs, les ſpectacles, les cercles, ſont devenus des écoles de lubricité; le ſiécle, un rafinement de volupté, où l'on apprend le malheureux art des intrigues honteuſes qui ſoüillent l'ame pure, & que nos peres ne connoiſſoient point de leur temps; la ville, une Ninive pechereſſe, où chacun vit au gré de ſes deſirs; la Cour, le centre de toutes les paſſions; la campagne, un deſert affreux, où les hommes comme autant de bêtes farouches ſe mordent, ſe déchirent, & où la haine, l'envie, la jalouſie les arment tous les uns contre les autres. Que ſçai-je? par tout l'on ne voit que deſordre & confuſion. *Le Pere Maſſillon, Sermon du petit nombre des Elûs.*

d'innocence dans le monde.

De l'amour du monde.

C'eſt une eſpece d'enchantement que cet amour du monde, qui jette dans l'eſprit de ceux qui en ſont frappez un ſi grand dégoût des choſes du ſalut, une inſenſibilité pour Dieu ſi effroyable, une ſi profonde pareſſe pour la devotion, qu'il ſemble qu'il ne reſte dans l'eſprit aucun rayon de foi, tant les ſentimens de la pieté y ſont éteints par la vanité, le luxe, le faſte, la delicateſſe, l'oiſiveté où l'on vit à preſent. *Auteur anonyme.*

Les maximes du monde oppoſées à celles de Jeſus-Chriſt.

Si les paſſions, toutes dangereuſes qu'elles ſont, ne ſont pas aſſez fortes pour corrompre le cœur, les maximes du monde viennent au ſecours, & tout oppoſées aux lumieres de la verité, répandent les tenebres du menſonge dans l'eſprit de ceux qui les ſuivent. Si Jeſus-Chriſt commande d'aimer ſon prochain, elles préparent à le ſacrifier à ſes interêts; ſi Jeſus-Chriſt ordonne de pardonner à ſes ennemis, elles conſeillent de s'en venger; ſi Jeſus-Chriſt condamne les richeſſes comme dangereuſes, elles les regardent comme neceſſaires; ſi Jeſus-Chriſt recommande l'humilité, elles inſpirent des ſentimens d'orgueil. Ainſi entraînez par l'eſprit du monde, nous devenons contraires à l'eſprit de Dieu, & nous ſuivons ſans reflexion des maximes qui ne peuvent être

vrayes, puiſqu'elles ſont oppoſées à celles de Jeſus-Chriſt, qui eſt la verité même. Si même parmi tant de foibles eſclaves, il ſe trouve quelque Chrétien genereux, aſſez fort pour briſer ſes chaînes, le monde qui ne peut ſouffrir les vertus qu'il ne pratique pas, n'oublie rien pour s'en venger, & la médiſance n'épargne contre lui aucun de ſes traits; & le dirai-je, Meſſieurs, à la honte de ces Chrétiens timides & lâches? la crainte de ſes diſcours retarde ſouvent la converſion des pecheurs, qui n'oſent ſe donner à Dieu de peur de déplaire aux hommes. *Attribué au Pere de la Ruë, Sermon de l'Aveuglement.*

La joye du monde & des impies.

La joye des impies eſt une joye rapide, qui n'a rien de durable que le regret qu'elle leur laiſſe. C'eſt une joye perfide qui finit par les larmes; c'eſt une joye ſuperficielle qui ne va point juſqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaſte étenduë. Les beſoins du pecheur ſeront toûjours plus grands que ſon abondance. Les riches ont faim, dit le Prophete, leurs maiſons ſont pleines, mais leur cœur eſt vuide. *Divites eguerunt & eſurierunt.* Le voluptueux au milieu de ſes plaiſirs ſe conſume encore de deſirs. L'ambitieux s'inquiéte & s'agite dans le centre même des honneurs. Le conquerant ſe plaint de voir ſa valeur reſſerrée entre les bornes de la terre trop étroite à ſon gré, & les uns & les autres deſeſperez de pouvoir trouver dans le monde épuiſé pour eux dequoi aſſouvir leur cupidité inſatiable, accuſent la nature d'impuiſſance ou de cruauté. *Auteur anonyme.*

Pſal. 33.

Le monde a de grands charmes pour la jeuneſſe.

Connoître le monde & l'aimer, c'eſt la même choſe à l'égard de la jeuneſſe: elle ne le connoît que par les dehors les plus beaux; il ne ſe preſente à elle qu'avec un viſage complaiſant; il n'a pour elle que des douceurs, de l'encens, & des flateries; avec le temps on découvre enfin ſes menſonges; on éprouve que ce n'eſt qu'un traître & un ingrat. Mais cette experience lente paſſe la penetration des jeunes gens; ils s'en tiennent à ce qu'ils ſentent, & tout ce qu'ils ſentent leur dit qu'ils ne ſont que pour le monde, & que le monde n'eſt que pour eux. Oter à une ame ce ſentiment, cette pernicieuſe connoiſſance, la préſerver de cet enſorcellement de bagatelle, dont Salomon déploroit les triſtes effets: *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona*; c'eſt une grace auſſi rare qu'importante à la jeuneſſe. *Le Pere de la Ruë, Sermon pour une Vêture.*

Sap. 4.

Amour déreglé du monde.

Combien de fois avons-nous aimé le monde, & nous y ſommes-nous attachez? monde que nous adorons, & que nous idolâtrons au mépris du vrai Dieu; monde, dont nous ſuivons les modes, dont nous étudions les maximes, dont nous apprehendons les reproches, dont nous craignons les jugemens, dont nous eſtimons les bienſéances, dont la corruption & la contagion nous infecte, & auquel enfin nous nous conformons en toutes choſes, contre le précepte de l'Apôtre: *Nolite conformari huic ſeculo. Le Pere Bourdaloüe.*

Ad Rom. 12.

Dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde.

Il y a danger de ſe perdre par tout en ce monde. Danger dans la naiſſance, elle y ſuppoſe des diſpenſes & des privileges, que Jeſus-Chriſt n'y a jamais attachez. Danger dans l'éducation, elle approuve des pratiques, des uſages, des diſtinctions que l'Evangile condamne. Danger dans les affaires, dans les emplois, où le ſalut eſt toûjours en compromis avec les établiſſemens, & où il faut ſans ceſſe opter entre la conſcience & la fortune. Danger dans les exemples, où le vice perd ſon horreur dans le nombre de ceux qui le montrent. Danger dans le commerce, où l'interêt ſe mêle, & où le deſir de s'enrichir fait ſouvent trahir la bonne foi. Danger dans les ſpectacles, dans les compagnies, où l'on veut toûjours plaire, & où le feu de la concupiſcence s'allume par la paſſion qu'on donne ou qu'on reçoit. Danger dans le travail, où le corps ne pouvant ſe paſſer de délaſſement, en prend, que la loi interdit. Danger dans le repos & dans l'oiſiveté, où la molleſſe abrutit une chair condamnée au travail. Danger dans les richeſſes, où les commoditez de la vie éguiſent les paſſions. Danger dans la pauvreté, où la miſere impatiente le pauvre, & le revolte contre la ſage main qui l'a formé. Danger dans la probité, où dès que le monde eſt content de nous, on s'imagine que le Seigneur le doit être auſſi, & où parce qu'on ne fait rien de ce que le monde condamne, on croit avoir toute la vertu que la Religion exige. *Sermon manuſcrit.*

Conſtitution du même ſujet.

Qu'eſt-ce donc que ce monde où nous vivons? C'eſt une region de tenebres, où l'on s'avance dans les piéges ſans le ſçavoir; c'eſt une route large ſemée d'écueils, & de précipices; le ſejour de l'inconſtance & de la fourberie, le lieu de la diſcorde & de la diſſenſion, une terre ingrate & maudite, où l'on ne reconnoît ni Jeſus-Chriſt, ni ſa Religion, & où l'on ne trouve que des ennemis qui la combattent, & qui en ignorent les maximes les plus conſtantes; un théatre où l'on ne débite que des fables, où jamais on ne vit plus de regles, plus d'inſtructions, plus de ſecours de ſalut, où jamais les chaires ne retentirent de la morale de Jeſus-Chriſt, avec plus de force, & plus de lumieres, & cependant où eſt le fruit qu'on en tire? eſt-ce l'accompliſſement des loix de l'Egliſe? Il n'eſt point de précepte auquel on ne cherche quelque prétexte de diſpenſe ou d'adouciſſement. La penitence, on la regarde comme le partage des cloîtres & des deſerts. La priere, cette reſſource à nos miſeres, on la renvoye aux ames vertueuſes qui en ont le plus le loiſir. La vie ſomptueuſe, mondaine & voluptueuſe, ſi ſouvent frappée d'anathême dans les livres ſaints, n'eſt plus regardée que comme une loi neceſſaire qu'impoſe le rang, la condition, la naiſſance. La pieté même veritable a perdu ſon nom, & l'on ne l'y connoît plus. *Le même.*

Comme l'eſprit du monde regne par tout.

Tout l'univers eſt rempli de l'eſprit du monde, qui ſemble dominer par tout. C'eſt l'eſprit du monde qu'on conſulte dans ſes affaires, & dont on ſuit les déciſions. C'eſt lui qui fait les ſocietez, & qui les entretient; c'eſt lui qui regle les interêts des particuliers, qui autoriſe les uſages, & établit les coûtumes; c'eſt lui enfin qui décide de toutes choſes. On ne vit que ſelon lui, on n'agit que par l'eſprit du monde, & l'on peut dire qu'il a pris la place de l'eſprit de Dieu: *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Parce que cet eſprit du monde eſt un eſprit d'erreur & de corruption, d'hypocriſie, de menſonge; il s'enſuit par une conſequence auſſi fatale que neceſſaire, que tous les hommes ſont entêtez de ſes maximes. De là vient qu'il n'y a rien que de faux dans le monde, fauſſes proſperitez, fauſſes promeſſes, faux plaiſirs, faux honneurs, fauſſe vertu, fauſſe ſageſſe, fauſſe probité, fauſſes amitiez: & ce qui eſt plus indigne

Sap. 1.

des Chrétiens, & plus contraire à la Religion de Jesus-Christ, fausse penitence, faux zele pour nous, fausse charité pour le prochain. *Le Pere Bourdaloüe.*

Idée du monde corrompu.

L'idée la plus ordinaire que l'on se fait du monde, est de se le representer comme une societé d'hommes corrompus, que le plaisir unit, & que le crime occupe. Sejour de l'erreur & de l'injustice, où les piéges sont inévitables, & les chûtes universelles. Region empestée, où l'on s'empoisonne reciproquement par l'air contagieux que l'on y respire, & par celui qu'on y exhale. Mer orageuse, où de fragiles vaisseaux se servent d'écueils les uns aux autres, se brisent & perissent par un commun naufrage. Monde injuste, qui n'a point connu le Pere celeste. Monde reprouvé sur lequel tombent toutes les maledictions terribles, dont Jesus-Christ le charge dans sa colere. Or il est constant que le monde ainsi entendu, & regardé comme l'empire des tenebres, est trop opposé à l'esprit de verité, pour en allier les maximes impies avec les regles saintes de l'Evangile. Gardons-nous d'affoiblir les anathêmes que Jesus-Christ a si justement prononcez, & de vouloir accorder le culte de Baal avec celui du Dieu d'Israël. *Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, Discours de l'Histoire Universelle.*

Il est difficile de se sauver dans le monde.

Quelque envie qu'on ait de faire son salut, il est difficile de conserver son innocence dans le monde, & la fidelité que l'on doit à Dieu, dans une region où l'on respire un air empesté, où tous les objets portent au déreglement, où il semble qu'on ne connoisse d'autres divinitez que les richesses, les honneurs, & les plaisirs; où la vanité, le mensonge, & tous les vices se communiquent par contagion. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse se sauver qu'en quittant le monde, qu'en renonçant à sa condition, & qu'en rompant tous les liens de devoirs, d'autorité & de dépendance qui nous unissent les uns avec les autres. Mais c'est qu'il est infiniment difficile d'y vivre chrétiennement, & d'être fidele à Dieu. *Dans le Recueil des Pieces d'Eloquence presentées à l'Academie Françoise en l'année* 1703.

On ne peut éviter la dissipation d'esprit dans le monde.

Quel moyen de vaquer aux affaires temporelles, de se trouver tous les jours dans le commerce du monde sans se dissiper, sans se corrompre? Comment resister sans cesse contre les impressions de cette multitude d'objets qui se presentent en foule, qui nous affiégent de tous côtez, & qui font de continuels efforts pour entrer dans notre ame par le canal des sens? Comment n'être jamais ébloüi, ni ébranlé quand on voit de près l'éclat des richesses, le faste des grandeurs, les charmes & la magnificence de cette figure du monde, qui vient sans discontinuation briller à nos yeux, nous attirer par ses promesses, nous amuser par ses douceurs, & nous enchanter par mille phantômes agréables? Comment ne se laisser jamais entraîner par le torrent de l'exemple & de la coûtume? toûjours se roidir contre des maximes & des usages qui favorisent les plus doux attachemens du cœur? toûjours s'arracher aux biens sensibles, & les sacrifier sans reserve aux plaisirs à venir que la Religion nous promet, mais dont les sens ne donnent point d'idée, que l'esprit même n'entrevoit qu'à la faveur des lumieres de la foi, qui toûjours obscures, quoi que certaines, ne dissipent nos tenebres qu'imparfaitement. *Le même.*

La science damnable du monde.

Il est une science du monde qu'on peut appeller l'art d'oublier Dieu, décrit par Saint Gregoire aux livres de ses Morales; science qui apprend à couvrir la honte des vices & des passions sous certaines maximes, & sous certains usages reçus parmi les mondains corrompus. Avec cette science funeste, on peut se venger, sans passer pour cruel, on peut avoir de mauvais commerces sans interesser sa reputation, pourvû qu'on y garde certaines loix de discretion & de fidelité que le monde a établies; on peut dépenser le bien d'autrui, pourvû qu'on le fasse comme le grand monde, en se mettant hors d'état de payer ses dettes; on peut tromper ses meilleurs amis, pourvû que par un art delicat, si commun aujourd'hui dans le monde, on puisse faire donner à sa mauvaise foi le nom d'adresse & de politique. Voilà la mauvaise science du monde. *Le Pere d'Orleans.*

Ce qu'on doit entendre par être homme du monde.

Que veut dire un pecheur quand il dit qu'il est un homme du monde, qu'il n'est pas obligé de vivre en Religieux, sinon qu'il vit dans un monde reprouvé, qu'il est dans une terre qui dévore ses habitans; qu'il a eu le malheur de naître dans une situation qui l'éloigne du soleil de justice, & qui lui rend sont salut presque impossible. Et voilà sur quoi vous excusez les gens du monde. Vous êtes du monde, dites-vous, quand on vous parle de conversion & d'une vie plus chrétienne & plus reguliere; mais c'est pour cela même que vous devez être plus attentif à la voix du Seigneur. Si vous viviez dans un desert ou dans un cloître, vous auriez bien plus d'avantage pour votre salut que dans le monde, vous auriez bien moins besoin de secours; cependant vous vous défendez de prier sur ce que vous êtes du monde. *Le Pere Massillon.*

Les gênes & les maux des gens du monde.

Qu'est-ce que le monde, dont on poursuit avec tant de chaleur les biens trompeurs, & dans les voyes duquel on court avec tant de précipitation? une agitation continuelle, où rien n'est capable de contenter, où la pauvreté est odieuse, les richesses gênantes; où tout est plein de perils, où tout annonce la mort, où le repos est funeste, les plaisirs incommodes, la bonne chere onereuse, les inquiétudes continuelles, les chaînes indissolubles; où ceux qui demeurent tranquilles s'estiment malheureux, où le tumulte & la peine font les plus doux momens de la vie, où tout est travail & affliction d'esprit, dit le Sage, où tout s'égare, s'agite, se trouble, & se confond. Certes à voir les hommes si vifs, si entreprenans, si occupez des choses passageres, on diroit qu'ils ne travailleroient que pour des biens éternels, & on ne peut pas aisément comprendre que tant de soins, tant de peines, tant d'agitations soient pour des biens qui en valent si peu la peine. *Le même, dans le Sermon du Soin du salut.*

Les gens du monde se plaignent souvent eux-mêmes du monde.

Toutes sortes de personnes se plaignent du monde: il n'épargne ni les bons ni les méchans: il répand par tout ses infidelitez, & ses cruautez. Les gens de bien sont prévenus sur ses illusions, & ne s'étonnent pas des peines qu'ils ont à y souffrir; mais il n'est pas jusqu'aux vicieux & aux libertins, à qui en certaines conjonctures il ne paroisse insupportable. La triste épreuve qu'ils font si souvent de sa perfidie, devroit bien leur ouvrir les yeux sur les charmes de la vertu; car enfin le monde ne fait tant de miserables, que parce qu'il renferme peu de veritables Chrétiens. *Livre in-*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

titulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.

Les personnes mondaines ne peuvent se sauver dans leur maniere de vie.

L'on oppose aux mondains les difficultez inseparables de la vie chrétienne ; les maximes de l'Evangile, terribles au panchant de la nature corrompuë ; les desordres qui suivent necessairement une passion que la peine n'incommode pas ; la violence avec laquelle tout fidele est contraint de s'ouvrir le ciel ; les durs renoncemens qui sont la voye unique de la saintetè ; les dangers où chacun sent qu'une mollesse tranquille jette son innocence ; l'éloignement affreux que les joyes & les spectacles inspirent pour les plus essentiels devoirs ; l'ignorance profonde & de soi-même & des choses éternelles dans laquelle une vie sensuelle nous conduit ; l'experience funeste des pechez que l'on commet si l'on ne pense qu'à se divertir. Il n'en faut pas davantage pour détromper les personnes mondaines, & les convaincre qu'elles ne se sauveront pas dans leur maniere de vie. *Le même.*

La vanité & le luxe des personnes mondaines préjudiciables à leur salut.

Les mondains veulent briller : ils ne se tiroient pas de la foule sans un luxe immoderé. Ils font des dépenses inutiles, contraires à la modestie chrétienne, peu convenables à leur fortune. On voit leurs vêtemens, leurs ameublemens, leurs équipages ; le desir de les égaler, réveille la vanité de leurs égaux, & même des personnes d'une condition inferieure à la leur. Ceux-ci pour ne pas languir dans une triste obscurité, dépensent aussi, font brêche à leur maison, dépouillent leurs enfans, déreglent leur famille, ruïnent des créanciers, méditent des injustices, &c. *Le même.*

C'est à la Cour où l'esprit du monde regne davantage, & avec plus de danger.

Je prie Dieu qu'il vous donne un esprit assez fort, & une grace assez puissante pour vous défendre contre la malignité du siécle, qui, comme dit Saint Jean, *est tout plongé dans le mal*, & contre la corruption de la Cour, qui en est le centre, où tout ce qu'il y a de malignité dans le siécle se trouve ramassé, & où l'esprit du monde semble avoir établi son empire. Or la malignité la plus considerable & la plus dangereuse qui s'y trouve, c'est que sous l'apparence d'une honnêteté, & d'une politesse qui perfectionne les esprits, elle cache ce qu'il y a de plus dangereux dans le monde reprouvé par Jesus-Christ, sçavoir un certain attrait qui enchante les cœurs de l'amour du siécle present, de ses grandeurs, & de ses plaisirs. Attrait qui est ce doux poison que la Babylone fait boire dans un vase d'or à ceux qu'elle seduit ; attrait dont il est comme impossible de se garentir dans le commerce de la Cour. *Pris du premier Tome des Lettres du Pere Surin.*

Il faut fuir le monde pour ne s'y point corrompre.

On ne peut ignorer que la contagion du monde est telle, qu'il le faut fuir, comme l'on fait une maison infectée de peste. Les mauvais discours, comme dit Saint Paul, corrompent les bonnes mœurs : la coûtume & l'exemple font une vive impression dans l'esprit ; les yeux persuadent le cœur ; on apprend le mal en le voyant faire, & cette vûë entre dans l'ame, & s'y insinuë d'une maniere si douce & si forte, que la mauvaise habitude se forme, & passe comme en nature avant même qu'on s'en apperçoive, & alors ce que Dieu condamne comme un vice, ne prend plus ce nom. On l'appelle une chose permise & indifferente, parce qu'on est autorisé en cela par l'exemple de plusieurs. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes sur l'Evangile du troisiéme Dimanche de l'Avent.*

On ne trouve dans les voyes du monde que peines & que chagrins.

Les entrées du monde sont belles & riantes, elles engagent, elles promettent beaucoup ; mais au fond, les premiers jours passez, on ne trouve que de méchans chemins. S'il y a de cruels ennuis, ce n'est pas pour les gens reglez, c'est pour les gens de plaisirs ; dès que la passion n'a plus de frein, il ne faut plus esperer de repos. Est-ce ici une nouvelle découverte ? nullement, on le sçait de ceux qui y ont passé. *Ambulavimus vias difficiles.* Sap. 5. Toutes les routes du vice sont penibles ; les voyes qui menent à la perdition sont les plus épineuses ; il n'y a nul libertin qui ne soit esclave ; mille chagrins, mille bassesses, & combien de repentirs accompagnent les égaremens de l'ame ? Vous avez soin, mon Dieu, de répandre par tout l'amertume, pour nous obliger de retourner à vous. Si nous trouvions ailleurs un veritable repos, une douceur parfaite, personne ne penseroit à quitter cette voye ; mais détrempez, Seigneur, de toutes les amertumes nos fausses joyes, afin que dégoûtez d'un état si malheureux, nous ouvrions nos yeux à nos égaremens, & reconnoissions qu'on tombe dans la derniere misere dès qu'on s'éloigne de vous. *Ecce qui elongant se à te, peribunt. Le Pere Croiset, second Tome de ses Retraites.* Psal. 72.

Les dangers qu'il y a dans le monde pour le salut.

Pourquoi pensons-nous que tous les Saints témoignent tant d'horreur de la vie ordinaire du siécle, de ces voyes qui semblent si droites à la plûpart des hommes, & qui les conduisent au précipice & à la mort, si ce n'est qu'ils ont conçû les dangers qu'il y a dans le monde, qui est tout rempli des piéges qu'on nous y tend de tous côtez. *Mundus totus in maligno positus est.* 1. Joan. 5. Les uns nous ont figuré ce monde comme une tempête effroyable, où les vents sont si impetueux, les vagues si violentes, les écueils si frequens, que si le ciel ne nous conduit par une protection particuliere, il est tres-difficile d'y éviter le naufrage. Les autres l'ont imaginé comme une forêt pleine de brigans & de bêtes farouches, fameuse par la perte des voyageurs, & fatale à la plûpart des personnes qui s'y engagent. L'image en fut representée à Saint Antoine, au rapport de Saint Athanase, comme d'une vaste plaine, toute semée de piéges, dont il sembloit impossible de se dégager. Et le grand Saint Chrysostome ne dit-il pas par tout, que la contagion y est si dangereuse, la corruption si generale, les necessitez de tomber en mille desordres si frequentes & presque inévitables, qu'il semble qu'il n'y ait qu'une fuite prompte, qui nous puisse garentir de tant de perils de nous perdre ? *Monsieur l'Abbé Verjus, Panegyrique de la Profession Religieuse.*

Des assemblées mondaines.

On s'étonne qu'il y ait si peu de vertu chrétienne aujourd'hui dans le monde, & qu'il y ait par tout tant de luxe, & une si universelle corruption de mœurs : Mais quelle autre chose peut-on apprendre dans l'école de la vanité, & des plaisirs où l'on est si assidu ? C'est là que se nourrit l'esprit du monde, & qu'il trouve dequoi se venger de tout ce qu'on y a pû dire pour le décrier. Là regne un luxe poli qui devient tous les jours plus contagieux ; un rafinement de plaisirs, qui est si fort du goût de tout le monde ; une vie molle autorisée par l'exemple ; un air mondain qui impose. Là regnent ces maximes du monde si contraires aux maximes de Jesus-Christ. Là toutes les passions s'insinuent doucement dans le cœur, & le corrompent. Et

certes quelle vertu à l'épreuve de tant de piéges ? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Il est surprenant que les Chrétiens loüent les maximes du monde, & applaudissent à ceux qui les suivent.

Qu'une jeune personne seduite par ces brillans dehors qui enchantent, & par les flateuses esperances dont le monde repaît ceux qui le servent, entre dans la voye large de la perdition, & se livre au service du plus méchant de tous les maîtres, on n'en dit mot : & pour peu qu'elle excelle dans quelqu'une de ces qualitez mondaines, si contraires à l'esprit chrétien, chacun la loüe. Les parens sont les plus ardens à nourrir la passion : quoi qu'il en coûte pour fournir au luxe, on lui sçait bon gré dans la famille du parti qu'elle embrasse. Se distingue-t-elle au bal, à la danse, chacun lui applaudit, tandis qu'une vertu édifiante devient souvent un sujet de risée. Brille-t-on dans le monde ; c'est-à-dire, se perd-on avec faste & avec éclat, c'est avoir de l'esprit, de l'habileté, du merite. Mais un air de reforme, & de modestie, succede-t-il à ces airs vains, & enjoüez : c'est manque d'esprit ; c'est mauvaise humeur ; c'est petitesse de genie. Si des Payens raisonnoient de la sorte, ils feroient pitié, ils raisonneroient cependant selon leurs principes ; mais que des Chrétiens, éclairez des lumieres de la foi, instruits dans l'école de Jesus-Christ, sçavans dans les principes de leur Religion, indispensablement obligez de regler leurs sentimens & leurs mœurs sur les maximes de l'Evangile, raisonnent ainsi, & agissent si peu conformement à leur créance, c'est un mystere d'iniquité où l'esprit se perd. *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Danger qu'il y a de se perdre dans le monde.

Si le monde, selon l'Ecriture, est comme une mer, y a-t-il apparence que ceux qui y demeurent, qui sont obligez jour & nuit de se défendre contre la fureur de ses flots, qui doivent toûjours veiller pour découvrir les écueils, & pour prévenir les orages, & se tenir continuellement en état de soûtenir les attaques de leurs ennemis, dont le nombre n'est pas moindre que celui de ses ondes, puissent esperer de joüir d'un seul moment de repos ? Il est vrai qu'il y en a quelques-uns, dont le sort n'est point si déplorable que de se voir contraints, pour dire ainsi, de combattre contre ses vagues ; mais pour être dans des navires, sont-ils à l'abri des tempêtes, sont-ils à couvert des ennemis, & ne sont-ils pas à toute heure à la veille de faire une triste & funeste épreuve du malheur des autres ? Mais quand ils ne seroient point exposez à toutes ces disgraces, n'est-ce pas une assez grande incommodité, que de souffrir presque incessamment les ébranlemens & les agitations du vaisseau ? *Livre intitulé, les Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Maxime & entêtement qu'on a dans le monde de faire fortune.

Le monde est plein de faux brillans, & de faux préjugez ; l'illusion est une maladie populaire. Peu de gens qui n'ayent le goût dépravé en fait de mœurs ; la fortune, cette idée fanatique d'une prétenduë felicité, allume tous nos desirs, occupe tout notre esprit, absorbe tous nos soins ; use la santé & la vie. Rien ne porte plus le nom d'affaires que ce qui sert à nos interêts ; rien n'est serieux, indispensable, important, que ce qui a quelque affinité ou quelque rapport avec cette imaginaire fortune. Devoirs essentiels, maximes chrétiennes ; la Religion même, tout cede aujourd'hui à cette idole. On se trompe, nulle erreur qui approche plus de la folie, qu'un déreglement de mœurs si universel, qu'un abus qui a prescrit, que le mauvais exemple si commun autorise une si irreligieuse maxime. *Le Pere Croiset, Tome second de ses Reflexions.*

Bonheur de ceux que Dieu a retirez des agitations du monde.

Qu'heureux est l'homme qui refléchit sans cesse sur la bonté de Dieu, qui l'a retiré des agitations du monde, & qui l'a mis comme dans un abri, pendant que tout est dans la confusion & dans le trouble ! C'est une grace qu'il ne peut assez reconnoître : & quoi qu'il fasse pour profiter d'un si grand bonheur, il est presque toûjours si éloigné d'en faire tout l'usage qu'il doit, qu'il a sujet de craindre que Dieu ne condamne comme une noire ingratitude, ce que les hommes regardent dans sa conduite comme une veritable fidelité. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

Les piéges qu'il y a dans le monde, & les dangers de s'y perdre.

Le nombre presque infini d'objets qui environnent les gens du monde, tend incessamment des piéges à leur fidelité ; tout ce qui frappe leurs sens, frappe leur esprit, & entre presque toûjours dans leur cœur. Le panchant qu'ils ont aux créatures est si grand, & si continuel, qu'ils se laissent gagner par leurs moindres attraits, comme s'ils étoient sans force & sans défense. Si on échappe aux attaques de l'ambition, on ne resiste pas à celles de l'avarice ; si on mépriſe les plaisirs, on se laisse aller au desir de la reputation & de la gloire ; & souvent la paresse abbat ceux qui ont surmonté les passions les plus vives & les plus violentes. Heureux ceux que Dieu a tirez par la main du milieu de ce monde, où l'on trouve presque autant d'obstacles à le servir qu'on y rencontre d'hommes, & d'affaires... Il vaudroit mieux, comme dit un grand Saint, vivre avec les bêtes sauvages, que dans la compagnie des hommes ; car de sincerité, de justice, de charité il n'y en a presque plus parmi eux. La passion toute seule, l'envie, le caprice, l'interêt, est le mobile de leur conduite. *Le même.*

Il n'y a point d'autre moyen de se garentir de la corruption du monde que la fuite.

Le monde est corrompu dans ses maximes, & dans ses passions : *Mundus totus in maligno positus est.* Les crimes mêmes y sont autorisez, les libertez condamnées passent pour des jeux & des divertissemens ; lors même que l'on succombe à la tentation, on se flate & on se justifie, pourvû que l'on ait gardé quelques mesures dans le desordre : De là vient que l'on porte souvent au pied des autels un cœur plein de ses passions & de desirs corrompus. Après cela, faut-il s'étonner si la fuite du monde nous est si souvent recommandée ? Ah ! fuyez ce monde impur, si vous voulez être pur. *Fuge mundum, si vis esse mundus.* Ce n'est que par la fuite que l'on surmonte ce tyran seducteur ; si vous vous engagez dans le peril, vous y perirez ; remords de conscience, inspirations salutaires, crainte des jugemens de Dieu, rien ne pourra vous retenir dans la pente rapide & glissante de vos passions irritées par la presence des objets, & la facilité de se satisfaire : si vous touchez à cette poix, vous en serez soüillé. *Essais de Sermons pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.*

On ne prend aucune précaution pour se garentir de l'impression des maximes du monde.

Rien n'est de plus ordinaire que d'entendre parler de la corruption du siécle ; le monde tout injuste qu'il est, se rend justice à lui-même en ce point, & ses plus aveugles partisans sont ceux qui en l'aimant le plus, semblent le haïr davantage. Cependant en se plaignant de la corruption du monde, on ne prend point

point de sages précautions pour s'en garentir; on va respirer cet air contagieux dans les endroits mêmes où il est le plus infecté par le concours des personnes qui en sont pleines, & l'on ne craint point d'éprouver les funestes effets de sa contagion; on ne se souvient point de cette parole du Sage: Celui qui a communication avec le superbe, participe à son orgueil: *Superbo qui communicaverit, induet superbiam.* De là vient que Saint Paul exhorte les Thessaloniciens à n'avoir aucun commerce avec ceux qui menoient une vie contraire à l'Evangile. Et le même Apôtre écrivant aux Corinthiens, leur défend même de manger avec ceux qui auront été corrompus par l'avarice, l'impureté, ou quelque autre vice. *Les mêmes.*

Eccli. 13.

D'où viennent les desordres qui sont dans le monde.

D'où viennent les coûtumes & les maximes du monde, sinon d'une raison aveuglée, & opposée à l'Evangile, d'une tradition profane? de sorte qu'il est impossible d'être fidele à Dieu, quand on veut être complaisant au monde, & que toûjours partagé entre les commandemens opposez de ces deux maîtres contraires, on se trouve souvent reduit à la necessité de trahir l'un pour s'accommoder à l'autre. Les mondains sont dans une agitation continuelle & violente, causée par le tumulte des passions qui regnent dans leur cœur: c'est pour cela, dit Saint Ambroise, que le monde est comparé à la mer, dont les vagues émûës par les vents, causent les tempêtes. Or comme le vaisseau agité par ces vagues qui s'entrechoquent, se brise contre le premier écueil; ainsi l'ame des mondains poussée avec violence par les mouvemens déreglez ausquels ils se livrent, se perd à la premiere occasion du peché qui se presente, & y fait un malheureux naufrage. Ainsi quelle apparence de conserver la paix dans ce tumulte; de voir la route que l'on doit tenir dans cette effroyable Babylone; & d'entendre la voix interieure de la grace dans le bruit des passions? Toutes les impressions salutaires que les mouvemens du ciel laissent dans une ame, n'y sont-elles pas effacées par les scandales dont le monde est plein? *Les mêmes.*

Sur le même sujet.

La corruption du siécle ne fait point d'autre impression sur l'esprit des justes & des parfaits, que celle de la tristesse; & la charité qu'ils ont pour le prochain, les jette dans la défaillance à la vûë de ceux qui violent les loix de Dieu: *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* Mais pendant que ceux-là gemissent en secret de l'égarement de leurs freres, il y en a une infinité d'autres qui se laissent entraîner par leur mauvais exemple; car se voyant environnez d'hommes ou abîmez dans la volupté, ou corrompus par l'interêt, ou passionnez pour les richesses, ou aveuglez par l'ambition, ils s'abandonnent au torrent qui les emporte. De là vient que les naturels les plus excellens n'ont pas plûtôt respiré l'air corrompu du monde, qu'ils en sont infectez; c'est en vain qu'on leur donne des principes de probité & de vertu dans leur éducation: comme ils ne trouvent dans le monde qu'impieté, que libertinage, que trahisons, qu'impostures, qu'injustice, que débauches: ces legeres impressions de vertu sont bientôt effacées par d'autres qui leur succedent: il ne faut donc pas s'étonner s'ils renoncent promptement à des maximes qu'ils ne voyent presque suivies de personne; s'ils embrassent avec joye le prétexte qui se presente de suivre les voyes corrompuës, ou le panchant d'une jeunesse aveugle qui les entraîne. *Les memes, dans la Dominicale sur le second Dimanche de l'Avent.*

Ps. 118.

La difficulté de se sauver dans le monde obligea autrefois les Chrétiens de se retirer dans les deserts.

Vous sçavez, Chrétiens, par une malheureuse experience, la difficulté qu'il y a de faire son salut au milieu du monde, où tout conspire à nous perdre, & où par l'exemple du crime toûjours present à nos yeux, les ames qui en ont le plus d'horreur, s'accoûtument insensiblement à le commettre. C'est cette reflexion qui peupla les deserts d'Anachoretes dans les premiers siécles du Christianisme; mais le nombre s'en augmenta, sur-tout lors que la violence des persecutions cessée, fit craindre aux Chrétiens une paix plus funeste à leur innocence, que toutes les rages des bourreaux: apprehendant que leur ferveur ne se ralentît dans le commerce d'un siécle, où l'iniquité abonde, ils eurent recours à la retraite. *Essais pour la Dominicale, premier Dimanche de Carême.*

MORT.

DE LA MORT EN GENERAL; PENSE'E DE LA MORT; certitude de la mort; incertitude en quel temps, & en quel état nous mourrons, & l'état dans lequel la mort nous reduit, &c.

AVERTISSEMENT.

CEtte matiere est si ample, & l'on peut faire tant de discours differens sur la mort, que ne pouvant reduire sous un seul titre ce qu'on peut dire sur ce sujet, j'ai jugé à propos d'en faire deux, & de me contenter dans le premier de recueillir ce qui convient à la mort en general; sçavoir, sa necessité, son incertitude pour ce qui regarde le temps, le genre, la maniere, la crainte que nous en devons naturellement concevoir, les biens dont elle nous prive, & le changement qu'elle apporte dans nos idées, dans nos desseins, dans nos affaires, & dans nos personnes, & enfin l'état où elle reduit nos corps dans le tombeau. Dans le titre suivant, nous ramasserons ce que les bons Auteurs disent de la bonne & mauvaise mort; de la pensée, du souvenir, & de l'oubli de la mort; de la préparation qu'on doit apporter à ce dernier & fatal moment, d'où dépend l'éternité bienheureuse ou malheureuse.

Il faut remarquer que bien que dans ce premier titre nous ne parlions que de la mort en general, c'est-à-dire, de ce qui peut arriver à tous les hommes, nous n'en parlerons néan-

moins pas en Philosophes, & seulement en speculation ; mais de la maniere qu'en doivent parler les Prédicateurs, avec les reflexions morales, propres à instruire, & à édifier des Auditeurs Chrétiens.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. LE dessein de ce discours est de faire voir comme la mort nous desabuse, & corrige les illusions de cette vie, qui sont particulierement trois. La premiere, est sur la vie même, que nous nous imaginons ne devoir jamais finir, & nous nous figurons une éternité chimerique ; mais la mort nous apprend qu'il faut mourir tôt ou tard. La seconde, est sur les biens de cette vie, ausquels nous sommes attachez, & la mort nous apprend qu'ils sont peu de choses, & que quand même ils seroient plus considerables, il les faudra necessairement quitter quelque jour. La troisiéme illusion nous regarde nous-mêmes: nous nous imaginons être quelque chose, & la mort nous fait connoître ce que nous sommes.

La premiere de ces illusions est sur la vie même. Nous ne pouvons pas nous persuader à la verité que nous ne mourrons point, la foi, la raison, l'experience nous ayant assez convaincus du contraire ; mais nous éloignons la mort tant que nous pouvons; nous croyons que nous ne mourrons pas en cette journée, en cette semaine, en cette année, & ainsi nous nous figurons une espece d'éternité. Mais la pensée de la mort doit dissiper cette illusion & cet enchantement ; puisque la mort nous peut surprendre à tout moment, qu'il n'y a rien de plus incertain que l'heure & le genre de notre mort ; que l'exemple de mille personnes que nous voyons mourir lorsqu'ils y pensent le moins, nous avertit que nous pouvons avoir le même sort, & que nous sommes exposez aux mêmes accidens ; & enfin que la verité même nous enseigne que nous devons toûjours nous tenir prêts, parce que nous ne sçavons pas quand le jour du Seigneur arrivera. On peut faire voir que personne n'a moins de sujet d'esperer une longue vie, que ceux qui la passent dans le dereglement, & qui pensent le moins à la mort. De là on peut tirer plusieurs belles consequences, comme seroit, plus nous differons de penser à la mort, moins nous serons disposez à bien mourir. Que nous passerons toute notre vie dans une continuelle illusion, dont nous ne serons détrompez qu'à la mort; que les charmes de la vie presente nous priveront du bonheur que Dieu nous avoit préparé dans l'autre, & qu'oubliant que ce monde n'est pas notre demeure, nous ne penserons point à en établir une éternelle dans le Ciel.

La seconde illusion est celle que nous causent les biens de ce monde. En effet, à considerer le monde par ce dehors brillant, il a des charmes qui ne sont que trop capables de nous seduire ; cet éclat exterieur qui nous environne; cette puissance qui fait plier tout le monde sous nos volontez ; l'honneur qu'on nous rend, les richesses qu'on possede, les plaisirs dont on joüit, tout cela nous enchante & nous seduit tellement, qu'il y a peu de personnes qui ne s'y laissent prendre : mais le moyen de se prémunir contre cette illusion si generale, c'est d'emprunter les lumieres & les veritez de la mort. Demandez à cet ambitieux qui s'est élevé si haut par ses intrigues, quel sentiment il a au lit de la mort, de ces honneurs, de ces charges où il est parvenu par tant de travaux, & de ce rang si distingué, pour lequel il s'est donné tant de mouvemens. Helas ! tout cela disparoît, quand il faut aller paroître devant Dieu. Quelle estime fait-il de ses richesses, qui ne peuvent le garentir de la mort, & qui ne peuvent lui être d'aucun usage dans l'autre vie ! Il commence à reconnoître son aveuglement à la mort, & à être détrompé ; encore trop heureux si cette illusion n'avoit point de suites plus fâcheuses.

La troisiéme illusion est celle de l'homme même dans cette vie, lorsque se mesurant par les dehors, par l'éclat de sa fortune, de sa naissance, ou de ses belles qualitez, il s'imagine être quelque chose. Or c'est cette illusion, ou pour mieux dire, cette imposture qu'il faut dissiper par la pensée & la consideration de la mort. Car 1°. on separera cet homme de ce luxe, de cette pompe, & de tout ce qui l'environne, & alors il se trouvera nud, & tout seul. O Dieu ! quel changement ! quand on le dépoüillera de tout, & qu'on ne lui laissera, de tout ce qu'il possedoit, qu'un suaire, qu'une biére, & cinq ou six pieds de terre. 2°. Il sera privé de vie, & de mouvement; ses yeux seront ensevelis dans une éternelle nuit ; cette bouche sera fermée pour ne s'ouvrir jamais plus ; cette langue si éloquente, qui raviſſoit toutes les compagnies, demeurera muette. 3°. Ce corps sera rongé des vers, & deviendra un spectacle d'horreur, parce que devenu une masse de pourriture, il sera si affreux, que personne n'auroit le courage de le regarder. De plus, que deviendra cette adresse, ce bel esprit, cette science, & ce grand genie capable de tout, cette penetration, & tout le reste, qui enfle le cœur de cet homme, & fait qu'il ne se regarde plus sur le niveau des autres hommes ! S'il avoit la pensée de la mort imprimée bien avant dans l'esprit, ne se desabuseroit-il pas de cette haute idée qu'il a de lui-même ? &c.

II. IL y a dans la mort quelque chose de certain, quelque chose d'incertain, & quelque chose de certain & d'incertain tout à la fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous mourrons infailliblement. Ce qu'il y a d'incertain, c'est le lieu, le temps, & la maniere dont nous mourrons. Ce qu'il y a de certain & d'incertain tout à la fois, c'est l'état où nous nous trouverons à la mort. De ces trois veritez qui feront le partage d'un discours, nous pouvons tirer des conclusions, & des instructions salutaires.

1°. Nous mourrons ; c'est ce qui est certain, & il n'y a rien qu'on puisse moins revoquer en doute. Les Patriarches qui ont vécu plusieurs siécles, sont morts enfin ; les Rois & les plus puissans Monarques ont été soûmis à cette loi, après avoir donné des loix à tant de peuples ; les hommes les plus robustes, & de la santé la plus parfaite, n'ont pû éviter la mort : nous mourrons donc comme eux ; mais que veut dire cela, nous mourrons ?

sons ? c'est-à-dire, que notre corps sera mis dans un cercueil, rongé des vers, & reduit en poussiere ; & pour l'ame elle ira dans un païs inconnu, & sera presentée au jugement de Dieu, &c. Quelles reflexions pouvons-nous faire là-dessus? Les impies & les libertins en tirent cette consequence que rapporte l'Ecriture : *Venite, fruamur bonis quæ sunt, & utamur creaturâ, &c.* Les Philosophes, & les personnes qui se piquent d'esprits forts, n'en tirent point d'autre consequence, sinon qu'il faut recevoir la mort avec courage, & vivre si l'on peut dans le souvenir de la posterité. Mais la conclusion qu'en doit tirer un Chrétien, est qu'il se faut préparer à bien mourir : parce qu'on ne pourra plus remedier aux défauts qu'on aura commis en ce point; mourir par avance, se détacher des choses de ce monde, & faire ce que nous souhaiterons alors avoir fait. 2°. Ce qu'il y a d'incertain dans la mort, c'est le temps, le lieu, & la maniere dont nous mourrons : la consequence qu'il en faut tirer, est qu'il faut se prémunir contre les surprises de la mort, puisqu'en effet la plûpart des hommes en sont surpris. Mille accidens arrivent dans la vie ; nos vices & nos débauches causent souvent des morts subites ou avancées, & souvent Dieu le permet en punition de nos crimes, & de notre negligence. Il faut donc toûjours se tenir prêts. 3°. Ce qu'il y a de certain & d'incertain dans la mort, est que nous ne sçavons en quel état nous mourrons ; & cependant il est constant que nous demeurerons éternellement dans cet état. Qu'il est horrible de mourir en mauvais état ! Qu'il est souhaitable de bien mourir ! Nous ne sçavons si nous aurons la perseverance, & nous sçavons que si nous ne l'avons pas, nous sommes perdus sans ressource. Servons-nous donc des moyens que nous avons pour bien mourir.

Sap. 2.

III. Comme le peché est la cause de la mort, ainsi que l'assure l'Apôtre, & que les pecheurs se la sont attirée par une juste punition de Dieu, comme le Sage nous l'apprend ; de même, selon Saint Augustin, la mort est reciproquement le remede du peché, & du déreglement que le peché a causé dans toutes les puissances de l'homme.

1°. Son entendement est déreglé par l'erreur & la fausse idée des biens de ce monde, & il n'y a que la vûë & la pensée de la mort qui le puisse desabuser, en lui faisant connoître la vanité, l'instabilité, & le néant de tout ce que nous estimons le plus dans ce monde. 2°. La volonté est déreglée par le panchant qu'elle a, & qui l'entraîne comme malgré elle, vers les biens sensibles, & il n'y a presque que la mort, dans la pensée qu'elle nous dépoüillera de tout, qui nous puisse détacher de l'affection que nous y avons, & empêcher qu'on ne s'attache à ce qu'il faudra un jour quitter necessairement. 3°. Son appetit est encore plus déreglé par la foiblesse qu'il a de resister au mal, & par sa rebellion contre la raison, ce qui est cause que la volonté gagnée par les charmes des objets créez, se revolte contre les ordres du Seigneur. Or qui peut arrêter, & reprimer plus sûrement & plus fortement les mouvemens impetueux de nos appetits dereglez, que la mort & la crainte de ce qui doit suivre la mort, comme l'assure Saint Augustin : *Timor de futurâ morte mentem necessariò concutit, & quasi clavus, omnes motus superbiæ ligno crucis affigit.*

Aug. l. de doctr. Christi.

IV. Je trouve que toute notre vie, ou pour mieux dire, tout ce qui peut être perfectionné dans notre vie, & par la raison & par la foi, se rapporte à trois choses, à nos passions, à nos déliberations, & à nos actions ; c'est-à-dire, que nous avons dans le cours de la vie des passions à ménager; nous avons des conseils à prendre ; nous avons des devoirs à accomplir : Or pour tout cela je prétends que la pensée de la mort nous suffit ; 1°. Parce qu'elle est le remede le plus souverain pour amortir le feu de nos passions. 2°. Que c'est la regle la plus infaillible pour conclure sûrement dans nos déliberations. 3°. Que c'est le moyen le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions. *C'est le dessein du Pere Bourdaloüe, premier Sermon du Carême sur la pensée de la mort.*

V. Sur la crainte de la mort.

1°. Il n'y a rien de plus effroyable que l'état de ceux qui craignent la mort, par un principe d'athéisme & d'infidelité. 2°. Il n'y a rien de plus cruel que l'état de ceux qui craignent la mort, parce qu'ils sont attachez à leurs plaisirs. 3°. Il n'y a rien de plus éloigné du Christianisme que de craindre la mort, & de n'en avoir pas une crainte reglée. *Le même.*

VI. Il y a trois choses à considerer dans la mort ; elle est inévitable, elle est incertaine, & quand elle est une fois venuë, on ne peut plus retourner sur la terre pour fournir une carriere toute nouvelle. De ces trois principes, nous devons tirer ces trois consequences.

1°. Pensons souvent que la mort est inévitable, & nous conclurons que nous devons nous y disposer tous les jours ; c'est la premiere partie. 2°. Pensons souvent que l'heure de la mort est incertaine, & nous conclurons que nous devons donc par tout, & en tout temps nous y disposer ; c'est la seconde. 3°. Pensons souvent que les suites de la mort sont irreparables, & nous conclurons que nous ne pouvons prendre trop de sûretez pour nous y disposer ; c'est la troisiéme. *Le Pere Giroust, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

VII. Il y a particulierement trois choses qui font apprehender la mort à un Chrétien ; mais la pensée frequente de cette mort, nous en fait perdre la crainte.

La premiere est le peché, qui selon l'Apôtre, est l'éguillon de la mort ; c'est-à-dire, comme l'expliquent quelques-uns, qui en est la pointe, qui nous cause de la douleur, & nous fait apprehender le juste châtiment du peché ; mais la pensée de la mort, nous faisant détruire le peché par une sincere penitence, nous la fait moins apprehender après l'avoir, pour ainsi dire, desarmée.

La seconde, est l'attachement que nous avons au monde. Mais la pensée de la mort nous fait rompre les liens, par lesquels nous y tenons le plus fortement, & nous fait faire de notre plein gré, ce que nous serons un jour obligez de faire par necessité.

La troisiéme, est le jugement de Dieu, auquel il faut comparoître après la mort; mais y peut-on penser sans tenir ses comptes en état, pour attendre sans crainte ce dernier moment ?

VIII. Il y a deux grands sujets d'étonnement dans la conduite des Chrétiens au sujet de la mort, dont on peut faire le partage d'un discours.

1°. Nous la craignons, & en effet nous

avons juste sujet de la craindre, en vivant de la maniere dont nous vivons pour la plûpart; & cependant nous ne nous mettons point en peine de nous prémunir contre ce qui la rend si terrible. 2°. Nous ne sçavons, ni ne pouvons sçavoir quelle sera notre mort, bonne ou mauvaise; ce qui est d'une terrible consequence pour l'éternité; & nous ne songeons pas à rendre cette mort, qui n'arrivera qu'une fois, sainte, & bienheureuse par la pratique des vertus, & des bonnes œuvres.

IX. 1°. Il n'y a point de momens en notre vie mieux employez que ceux que nous employons à penser à la mort, pour les biens & les utilitez que nous apporte cette pensée, tant pour cette vie, que pour l'autre. 2°. Il n'y a point de prétextes plus trompeurs, plus frivoles, & plus mal fondez que ceux qui nous empêchent de penser à la mort.

X. 1°. Il faut mourir, c'est une necessité inévitable. C'est donc une folie de s'attacher aux choses de ce monde, qui periront avec nous; & d'y établir notre bonheur, puisqu'elles ne peuvent que nous rendre malheureux un jour, & peut-être même dès cette vie. 2°. Il faut bientôt mourir, & peut-être plûtôt que nous ne pensons. Il faut donc penser de bonne heure à bien mourir, & nous hâter d'acquerir pour l'éternité, puisqu'après cette vie il n'y aura plus de temps pour meriter, pour faire penitence, & pour faire de bonnes œuvres.

XI. Sur les avantages que nous procure le souvenir de la mort.

1°. Il nous détache de l'affection des choses de cette vie, & nous fait en quelque maniere mourir par avance, en nous reduisant en l'état où nous devons être à la mort. 2°. Il nous fait penser aux biens du ciel, & aspirer au bonheur éternel pour lequel nous sommes créez. 3°. Il nous oblige à faire durant le temps de cette vie, ce que nous voudrions avoir fait, quand nous serons au lit de la mort.

XII. Sur l'oubli de la mort dans lequel vivent la plûpart des hommes.

1°. Ne point penser à la mort, c'est une marque évidente qu'on mene une vie déreglée; les preuves en sont claires, tirées de l'Ecriture, de la raison, & de l'experience. 2°. Ne penser point à la mort, c'est un triste augure, mais appuyé sur des conjectures bien fortes, qu'on sera surpris de la mort avant que d'y avoir pensé.

XIII. Sur le même sujet de l'oubli de la mort.

1°. La plûpart des hommes, même des Chrétiens, ne pensent point à la mort, faute d'en bien penetrer les suites, & les consequences qui sont terribles. 2°. La plûpart de ceux qui y pensent, n'y pensent gueres en Chrétiens; mais les uns en Philosophes par une prétenduë force d'esprit; & les autres en politiques, afin de mettre ordre à leurs affaires, & ne laisser rien après leur mort, qu'on puisse reprocher à leur memoire, à cause du trouble, ou de la division dans leur famille.

XIV. Sur la pensée frequente de la mort.

1°. La pensée frequente de la mort a dequoi adoucir toutes les amertumes de la vertu. 2°. La pensée de la mort a dequoi nous faire embrasser toutes les rigueurs de la penitence, & toutes les austeritez de la vie chrétienne. 3°. La pensée de la mort a dequoi nous faire rompre les plus fortes chaînes du peché, & tous les attachemens criminels. *Tiré des Essais de Sermons pour la Dominicale, Tome second.*

XV. La mort est la fin & le terme de la vie, & le commencement de l'éternité; c'est par rapport à ces deux termes qu'il nous la faut considerer.

Premierement, par rapport au terme où nous sommes, elle nous dépoüille de tout; c'est pourquoi nous devons nous en dépoüiller par avance, entierement & promptement, parce que la mort ne peut pas tarder longtemps.

Secondement, la mort est le commencement de l'éternité, & il faut considerer que de ce moment dépend toute l'éternité; que la perseverance finale est attachée à ce moment, & qu'enfin après cette mort il n'y a plus de retour à la vie, ni par consequent à la penitence.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin, Sermon 107. des Nouveaux, dans le Traité 43. sur Saint Jean, montre que tout Chrétien doit mépriser la mort.

Le même, *lib. de vera Religione, c. 7.* fait voir que Dieu n'est point l'auteur de la mort, mais seulement de la vie.

Le même, *l. de Vanitate sæculi*, fait une peinture des riches, & des heureux du siécle, quand ils sont dans le tombeau, où ils sont reduits en poussiere.

Le même, a fait deux Sermons, *de Consolatione mortuorum*, où il rapporte les motifs qui nous doivent consoler de la mort de nos proches.

Le même, *in Psalm.* 30. montre que la vie de l'homme étant bornée à un certain espace de temps, ne peut être de longue durée. Il traite encore le même sujet sur le Pseaume 87. en expliquant ce passage: *Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesterna quæ præteriit.*

Le même, sur le Pseaume 53. demande de quoi servent la pompe, les richesses, & le luxe à un homme qui est dans le tombeau.

Le même, *Serm. 21. de Verbis Domini*, montre qu'autant que la mort est certaine, autant est-elle incertaine pour le temps, l'heure, & la maniere.

Le même, *Serm. 141. de Tempore*, fait voir que le peché est l'unique cause de la mort.

Le même, Sermon 21. des Nouveaux, traite assez au long de la necessité de mourir un jour, quelque précaution que nous prenions contre la mort.

Le même, *lib. 13. c. 4. de Civit. Dei*, rend raison pourquoi nous sommes assujettis à la mort, qui est la peine du peché, après que nous sommes délivrez du peché par le Baptême.

Le même, *Epist. 45. ad Armant.* montre que la crainte de la mort est naturelle, & commune à tous les hommes.

Le même, ou l'Auteur des Sermons *ad Fratres in eremo*, Sermon 48. 62. & 66. parle de la mort, & particulierement de l'abandon general de toutes les créatures à la mort.

S. Ambroise, a fait un livre *de Bono mortis*, où il traite des avantages que la mort nous apporte, & des maux dont elle nous délivre.

Le

Le même, *l. 2. de vocat. Gent. c. 8. Et lib. 3. Hexam. c. 7.* montre que personne n'a droit de se plaindre de la brieveté de la vie, depuis le peché, ni de la mort avancée ou précipitée de quelques-uns.

Le même, *l. 2. de Cain & Abel, c. 11.* prend occasion de la mort d'Abel de montrer que cette vie est exposée à une infinité d'accidens & de dangers, & qu'on ne peut répondre d'un seul jour.

Le même, dans l'Oraison funebre de l'Empereur Valentinien, & dans les deux qu'il a faites sur la mort de son frere Satyrus, dit de tres-belles choses sur la mort.

Saint Gregoire, *lib. 24. Moral.* parle de la crainte de la mort, & de quelle maniere il la faut craindre.

Le même, au livre quatriéme de ses Dialogues, chapitre 46. & 47. montre combien cette crainte est salutaire à plusieurs.

Saint Jerôme, *Epist. 21. ad Paulinum*, montre que la brieveté de la vie est une des peines du peché.

Le même, *Epist. ad Heliodorum*, montre comme il se faut comporter en la mort de ses proches & de ses amis; & il enseigne la même chose en l'Epît. 25. *ad Paulam.*

Le même, *in Epist. ad Tyrasium*, en le consolant de la mort de sa fille, dit de belles choses sur la mort.

Saint Chrysostome, *Homil. 61. in Joann.* blâme ceux qui pleurent immoderément les morts, & qui sont inconsolables de la perte de leurs proches, ou de leurs amis, comme s'il n'y avoit pas une autre vie après celle-ci. Il s'étend aussi sur ce même sujet, *Homil. 22. in Acta*, & *Homil. 4. in Epist. ad Hebr.*

Le même, Sermon 1. *ex 25. variis*, invite ses Auditeurs à aller aux sepulchres des morts, pour y voir à quoi aboutit la grandeur humaine après la mort.

Le même, *Epist. 6. ad Theodorum Monachum*, montre que cette vie est semblable aux scenes des théatres, où les hommes après avoir fait differens personnages, sont tous égaux, & ne sont plus distinguez à la mort.

Le même, *Homil. 5. ad Popul. Antioch.* montre que les Chrétiens doivent mépriser la mort au lieu de la craindre.

Saint Basile, dans le livre qui a pour titre, *Admonitio ad filium spiritualem*, montre qu'il ne faut pas attendre le temps de la vieillesse pour penser à la mort; mais qu'il faut toûjours l'avoir presente dans la pensée.

Origene, *l. 3. in Job.* expliquant ces paroles, *Pereat dies in qua natus sum*, montre combien la mort est préferable à la vie, à cause des miseres dont elle est remplie, & des hazards auxquels elle est exposée. *Jobi 3.*

Livres spirituels, & autres.

Dionysius Carthusianus, *de quatuor novissimis.*
Petrus Canisius, *item de quatuor novissimis.*
Gabriel Inchinus, *de quatuor novissimis.*
Guillelmus Stanihurtus, *de quatuor novissimis.*

Drexellius, livre intitulé, *Prodromus mortis*, traite de tout ce qu'on peut dire au sujet de la mort.

Dandinus, *in Ethicis*, a fait aussi un ample Traité sur le sujet de la mort en general.

Grenade, en la Guide des pecheurs, chapitre septiéme, parle de la necessité, de la certitude, & incertitude de la mort, de sa surprise, &c.

Le même, dans le second Traité de l'Oraison, s'étend sur la consideration des miseres de cette vie, & sur la derniere qui est la mort.

Le même, dans le même Traité, parle des avantages que l'on peut retirer de la pensée & de la meditation de la mort.

Le Pere Antoine de Saint Martin, Religieux Carme, en la seconde partie des conduites de la grace, traite de la mort, entant qu'elle est une peine du peché originel.

Les Essais de Morale, quatriéme volume sur les 4. fins de l'homme.

Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, Tome troisiéme, page 16. & 182. parle de la mort en general.

Le même, Tome 1. parle de la necessité de la mort, pag. 153. de la pensée de la mort, pag. 296. & de l'utilité de cette pensée, pag. 24.

Madame de Bellefont, dans ses Ouvrages, a deux Traitez, l'un du desir de la mort, & l'autre sur la Crainte de la mort.

Il y a une infinité d'autres livres, qui ont traité ce sujet, & qu'il seroit trop long de rapporter.

Les Prédicateurs modernes.

Reina, *Conc. 26. feriâ 5. post Domin. 4. Quadr.*
Mathias Faber, *in Concionibus funeb. & in conc. de quatuor Domini Advent.*
Molinier, Sermon pour le cinquiéme Jeudi de Carême.
Le P. Delingendes a six Sermons de suite sur ce qui se passe à la mort & après la mort.
Le P. Giroust, dans le premier Sermon du Carême.
Le P. Texier, premier Sermon du Carême.
Le même, Sermon pour le Jeudi de la quatriéme semaine de Carême, dans son Avent, & pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.
Monsieur Biroat, Sermon pour le jour des Cendres.
Monsieur de la Volpilliere, Monsieur Fromentieres, Monsieur l'Abbé de Saint Martin, ont des Sermons sur ce sujet.
L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le Jeudi de la quatriéme semaine de Carême.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Grenade, dans ses Lieux Communs.
Mangotii, *monita.*
Busæus, *in Panar. Tit. mortis metus.*
Drexellius, *in Prodromo mortis.*
Dandinus, *in Ethic. sacris.*
Labatha, Lohner. } *Tit. Mors.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

PUlvis es, & in pulverem reverteris. Genes. 3.
En ego hodie ingredior viam universæ terræ. Josue 23.
Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea. Jobi 14.
Dies mei breviabuntur, & solum mihi superest sepulchrum. Jobi 17.

VOus êtes poudre, & vous retournerez en poudre.
Je suis aujourd'hui sur le point d'entrer dans la voye commune à tous les hommes.
Dans cette guerre, où je me trouve maintenant, j'attends tous les jours que mon changement & ma mort arrive.
Mes jours ont été abregez, & il ne me reste plus qu'à attendre le tombeau.

Ipse ad sepulchra ducetur, & in congerie mortuorum vigilabit. Jobi 21.

Putredini dixi: pater meus es; mater mea, & soror mea, vermibus. Jobi 17.

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis, qui quasi flos egreditur & conteritur, & fugit velut umbra, & nunquam in eodem statu permanet. Jobi 14.

Nudus egressus sum de utero matris meæ, & nudus revertar illuc. Jobi 1.

Quis est homo, qui vivet, & non videbit mortem? Psalm. 88.

Breves dies hominis sunt, numerus mensium ejus apud te est: constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt. Jobi 14.

Ibit homo in domum æternitatis suæ. Eccle. 12.

Non est in hominis potestate prohibere spiritum, nec habet potestatem in die mortis. Eccle. 8.

Oblivioni tradita est memoria eorum. Ibidem, c. 9.

Nemo est qui semper vivat, & qui hujus rei habeat fiduciam. Eccle. 9.

Umbra transitus est tempus nostrum, & non est reversio finis nostri. Sapient. 2.

Omnes morimur, & quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. 2. Reg. c. 14.

Unus introitus est omnibus ad vitam, & similis exitus. Sapient. 7.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, & ego sicut fœnum arui. Psalm. 101.

A muliere initium factum est peccati, & per illam omnes morimur. Eccli. 25.

Nescit homo finem suum: sed sicut pisces capiuntur hamo, & sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cùm eis extemplò supervenerit. Eccle. 9.

Cùm morietur homo, hæreditabit serpentes, & bestias, & vermes. Eccli. 10.

Est qui locupletatur parcè agendo, & nescit quòd tempus prætereat, & mors appropinquet, & relinquat omnia aliis, & morietur. Eccli. 11.

Subter te sternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes. Isaiæ 14.

A verbis viri peccatoris ne timueritis: quia gloria ejus stercus & vermis est: hodie extollitur, & cras non invenietur, quia conversus est in terram suam, & cogitatio ejus periit. 1. Machab. 2.

Vigilate, quia nescitis diem, neque horam. Matth. 25.

Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, & per peccatum mors, & ita in omnes homines mors pertransiit. Ad Roman. 5.

Dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet. 1. ad Thessal. 5.

Ego enim jam delibor, & tempus resolutionis meæ instat. 2. ad Timoth. 4.

Stipendia peccati mors. Ad Rom. 6.

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. Ad Hebr. 9.

Certus sum quòd velox est depositio tabernaculi mei. 2. Petri 1.

Stimulus mortis peccatum est. 1. ad Corinth. c. 15.

Melius est ire ad domum luctus, quàm ad domum convivii: in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, & vivens cogitat quid futurum sit. Eccle. 7.

Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum... Impii autem manibus & verbis accersierunt illam. Sapient. 1.

Si annis multis vixerit homo, & in his omnibus lætatus fuerit, meminisse debet tenebrosi temporis, & dierum multorum, qui cùm venerint, vanitatis arguentur præterita. Eccle. 11.

Memor esto quoniam mors non tardat. Eccli. 14.

Il sera porté au tombeau, & il demeurera pour jamais dans la foule des morts.

J'ai dit à la pourriture: vous êtes mon pere; & aux vers, vous êtes ma mere & ma sœur.

L'homme né de la femme vit tres-peu de temps, & il est rempli de beaucoup de miseres. Il naît comme une fleur, qui n'est pas plûtôt écloſe qu'elle est foulée aux pieds, & il fuit comme l'ombre, & ne demeure jamais en un même état.

Je suis sorti nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai nud.

Quel est l'homme qui pourra vivre sans voir la mort?

Les jours de l'homme sont courts, le nombre de ses années est entre vos mains; vous avez marqué les bornes de sa vie, & il ne les peut passer.

L'homme s'en ira dans la maison de son éternité.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme d'empêcher que l'ame ne quitte le corps; il n'a point de puissance sur le jour de la mort.

Leur memoire est ensevelie dans l'oubli.

Il n'y a personne qui vive toûjours, ni qui ait même cette vaine esperance.

Le temps de notre vie n'est qu'une ombre, qui passe, & après la mort il n'y a plus de retour.

Nous mourons tous, & nous nous écoulons sur la terre, comme ceux qui ne reviennent plus.

Il n'y a pour tous qu'une maniere d'entrer dans la vie, & qu'une maniere d'en sortir.

Mes jours se sont évanoüis comme l'ombre, & je suis devenu sec comme l'herbe.

La femme a été le principe du peché, & c'est par elle que nous mourons tous.

L'homme ignore quelle sera sa fin; & comme les poissons sont pris à l'hameçon, & les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouvent surpris de la mort, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux.

Quand l'homme sera mort, il aura pour heritage les serpens, les bêtes, & les vers.

Tel s'enrichit par la grande épargne, & il ne considere pas que le temps s'écoule & que la mort approche, & qu'en mourant il laissera à d'autres ce qu'il a.

Ta couche sera la pourriture, & ton vêtement seront les vers.

Ne craignez point les paroles de l'homme pecheur, parce que toute sa gloire n'est que fumier & ordure, & la pâture des vers. Il s'éleve aujourd'hui, & il disparoitra demain, parce qu'il sera retourné en terre d'où il est venu, & que toutes ses pensées se seront évanoüies.

Veillez, parce que vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure.

Le peché est entré dans le monde par un seul homme, & la mort par le peché: & ainsi la mort est passée dans tous les hommes.

Le jour du Seigneur doit venir comme le larron, qui vient dans la nuit.

Pour moi je commence déja à mourir, & le temps de mon départ s'approche.

La mort est la solde & le payement du peché.

Il est arrêté que les hommes meurent une fois, & qu'ensuite ils soient jugez.

Je sçai que dans peu de temps je dois quitter la demeure de mon corps.

Le peché est l'éguillon de la mort.

Il vaut mieux aller à une maison de deüil qu'à une maison de festin; car dans celle-là on est averti de la fin de tous les hommes, & celui qui est vivant pense à ce qui doit arriver un jour.

Dieu n'a point fait la mort, & il ne se réjoüit point de la perte des vivans; ... mais les méchans ont appellé la mort à eux par leurs œuvres & par leurs paroles.

Si un homme vit beaucoup d'années, & qu'il se réjoüisse dans tout ce temps-là, il se doit souvenir de ce temps de tenebres & de cette multitude de jours, qui étant venus, convaincront de vanité le passé.

Souvenez-vous de la mort, qui ne tarde pas longtemps à venir.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Cùm dixerint pax, & securitas: tunc repentinus eis superveniet interitus. 1. ad Thess. 5.

Lorsqu'ils diront, nous sommes en paix, & en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une ruine imprévûë.

Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo. Eccle. 7.

Ne devenez pas insensé, de peur que vous ne mouriez avant votre temps.

Gens absque consilio est, & sine prudentia; utinam saperent, & intelligerent, ac novissima providerent. Deuteron. 32.

Ce peuple n'a point de sens ni de sagesse. Ah! s'ils avoient de la sagesse, & s'ils comprenoient ma conduite, & qu'ils prévissent à quoi tout aboutira.

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, & in æternum non peccabis. Eccli. 7.

Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre derniere fin, & vous ne pecherez jamais.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le peché d'Adam est cause de la mort de tous les hommes.

LE premier homme que Dieu avoit créé pour être le Chef & le Pere de tous les hommes, étoit le chef-d'œuvre des mains de Dieu, doüé de toutes les vertus, & orné de toutes les belles qualitez qui rendoient cet ouvrage parfait. Mais helas! cet homme si sage, si saint, si heureux, ne sçût pas connoître son bonheur, ni en joüir comme il devoit. Le demon, qui venoit de se perdre par son orgueil, resolut de le rendre complice de sa misere, & pour exécuter ce dessein il vit bien qu'il falloit le rendre compagnon de son crime. C'est pourquoi, prenant la forme d'un serpent, il s'adressa à la femme pour la solliciter à manger du fruit défendu. Eve répondit que Dieu leur avoit permis de manger de tous les autres fruits qui se trouvoient dans ce jardin delicieux; mais que sous peine de mourir, il leur étoit défendu de toucher à celui-là. Non, vous n'en mourrez pas, repartit le seducteur; mais Dieu sçait que dès le moment que vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, & vous serez vous-mêmes comme des Dieux. Cette femme, qui ne vit pas la tromperie qui étoit cachée sous ces belles paroles, flatée du desir de devenir plus grande qu'elle n'étoit, après avoir goûté de ce fruit funeste, en presenta à son mari, qui en mangea par complaisance, & pour s'affranchir de cette petite marque de dépendance qu'il devoit à son Créateur & à son Souverain; mais pour punition de sa desobéïssance, il entendit bientôt après de la bouche de Dieu même ce rigoureux arrêt: *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre*; & dès-lors il ressentit l'effet de la menace que Dieu lui avoit faite, car étant immortel, non par la condition de son être, mais par une faveur speciale de son Créateur, la mort commença à exercer son droit & son empire sur lui; & Saint Augustin remarque que le morceau qu'il avala fut comme une semence de mort qu'il prit, & qu'il communiqua à toute sa posterité. Or c'est par là, dit le Texte sacré, que la mort est entrée dans le monde, comme la peine, & le juste châtiment du peché.

Comme nul des hommes n'a été exempt de cette loi commune, nous ne nous arrêterons pas à en donner des exemples dans tous ceux dont l'Ecriture rapporte la mort, soit sainte ou malheureuse, ce qui seroit infini; mais seulement celles qui ont quelque chose de singulier, & pour les autres, je me contente de dire, que l'Ecriture qui a été si exacte à marquer le nombre des années de ces anciens Patriarches qui vivoient plusieurs siécles, n'a pas manqué d'ajoûter à la fin de la vie de chacun: *Et mortuus est*, & il mourut; de crainte qu'on ne s'imaginât qu'ils avoient évité la mort.

Ce qui arriva à S. Paul en prêchant.

Vous sçavez ce qui est rapporté aux Actes des Apôtres, que Saint Paul prêchant dans Troade, un jeune homme qui étoit du nombre de ses Auditeurs, tomba du troisiéme étage, où il étoit monté pour entendre cet Apôtre, qui attiroit à ses discours une grande foule de peuple. Ce jeune homme fut apporté mort dans la sale, & Saint Paul surpris de cet accident, se tût, interrompant, & finissant son discours sans rien dire davantage. Saint Chrysostome donne la raison de ce mysterieux silence, en disant qu'un accident aussi funeste que l'étoit celui-là, tenoit lieu de Prédicateur. Certes l'éloquence de S. Paul étoit telle, qu'un des desirs de Saint Augustin, étoit de voir & d'entendre ce grand Apôtre annoncer la parole de Dieu; néanmoins ce Prédicateur par excellence, à la vûë de cet accident se tût, persuadé qu'il étoit, que ce spectacle d'un jeune homme mort, feroit plus d'impression sur l'esprit de ses Auditeurs, que toute la force de son éloquence animée de l'esprit de Dieu. Tant il est vrai que la vûë de la mort a un merveilleux pouvoir pour toucher les cœurs les plus endurcis & les plus attachez aux vanitez du monde.

L'intention de l'Eglise dans la ceremonie des Cendres, est de nous rappeller le souvenir de la mort. *Genes.* 3.

L'arrêt de mort porté contre tous les hommes est exprimé par ces paroles: *Memento homo quia pulvis es, & in pulverem revertêris*; & afin que nous n'en perdions pas le souvenir, l'Eglise nous le rappelle tous les ans dans la ceremonie des Cendres; souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de notre esprit: *Memento homo, &c.* O homme, qui que tu sois, objet de la veneration publique, par la gloire de ta vie, ou par l'éclat de ton merite, souviens-toi que tu es poudre, & que tu retourneras en poudre. C'est l'arrêt irrevocable qu'a prononcé contre toi ce Dieu qui anima du souffle immortel de sa bouche le limon dont tu fus formé. La mort est entrée avec le peché dans le monde; cette funeste succession d'iniquité que nous recevons en naissant, apporte avec elle le triste heritage de la mort. Homme prévaricateur! tu seras errant & banni sur cette terre des mourans, qui toute herissée d'épines, te represente de toutes parts la peine de ton peché; tu y traîneras une vie miserable, renfermée dans le court espace de peu d'années, traversé par une infinité d'ennemis & d'infirmitez; tu l'entretiendras à la sueur de ton front. Chaque moment en emportera une portion, & tu arriveras enfin au tombeau, & à cette voye universelle de la terre. Voilà la destinée de l'homme, en consequence de l'arrêt porté contre lui, & qu'il ne doit jamais oublier.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Combien notre vie est courte, & combien

EGo dixi: *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* Isaïæ 38. C'est-à-dire, selon la belle Paraphrase de Saint Jerôme: j'ai consideré que je dois mourir bientôt, & le peu de temps qui me reste à vivre: *Quæsivi residuum annorum meorum.* J'ai vû que dans un nous sommes proches de la mort.

temps arrêté & déterminé dans les decrets éternels de mon Dieu, il n'y auroit plus de moyen de converser, & traiter avec les hommes, & qu'il faudroit bientôt rompre tout commerce avec eux: *Et non aspiciam hominem ultrà.* J'ai vû que le terme étoit fort proche, que ma vie s'écouloit insensiblement, & qu'il n'y avoit point de moment qui ne m'en enlevât une partie : *Generatio mea ablata est, & convoluta est à me.* J'ai vû que le ciseau étoit sur le point de couper le fil & la trame de ma vie : *Præcisa est velut à texente vita mea : dum adhuc ordirer, succidit me;* & qu'enfin je n'avois que peu de jours à attendre pour aller au tombeau, qui est le terme commun à tous les hommes ; mais dans cette vûë, quel conseil & quelle resolution dois-je prendre, & quel fruit dois-je retirer de cette consideration ?

mort enleve tout tôt ou tard.

Luc. 12.

On se desabuse à la mort des fausses idées qu'on a euës des biens de ce monde pendant la vie.

In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. Psalm. 145. Celui qui ne veut point se tromper dans le jugement qu'il porte des choses de ce monde, doit les considerer, & les regarder dans le même point de vûë qu'elles lui paroîtront à ce dernier moment, auquel il faudra s'en separer. C'est alors que toutes les préventions cessent, que toutes les fausses idées de l'esprit se dissipent, & que toutes les imaginations mal fondées paroissent dans toute leur fausseté, & nous font voir que nous avons été dans l'illusion. Les raisons que l'on croyoit convainquantes ne sont plus que des visions, & la nature dont elles empruntoient toutes leurs forces étant entierement abattuë, n'est plus en état de nous imposer & de nous seduire. C'est alors que la verité triomphe du mensonge, & que ceux qui ont été assez malheureux pour se laisser tromper, reconnoissent leur égarement, & condamnent le malheur qu'ils ont eu de s'abandonner & de se laisser inutilement dans les voyes de l'iniquité, & s'affligent de ce qu'ils ont trouvé leur perte dans ce qu'ils s'imaginoient qui devoit faire leur consolation & leur plaisir.

Comme la pensée de ce que nous serons un jour reduits en cendres, nous doit humilier.

Memento homo quia pulvis es, & in pulverem revertêris. Genes. 3. Après que la corruption aura reduit nos corps en poussiere, il n'en restera plus qu'une poignée de cendres. Quel étrange changement! Voilà où se terminent ces grandes puissances de la terre, qui ont fait trembler le monde. Falloit-il tout renverser pour cela, & remuer, comme on dit, ciel & terre? Falloit-il exciter tant de tempêtes pour si peu de choses? Helas! il n'y avoit que ce peu de poussiere dans ces grands du monde, qui étoient adorez & admirez du reste des hommes. Qu'est-ce donc de cet homme qui tire toute sa gloire de ses belles qualitez? Voilà la cendre de cette tête qui formoit de si hautes pensées, & de si grands desseins : Voilà ce bras qui renversoit tout ce qui lui venoit à la rencontre, ou qui s'opposoit à ses volontez. Ah! que nous avons grand sujet de concevoir un grand mépris de nous-mêmes, puis que nous ne sommes que cendres ! Avons-nous raison de nous enfler d'orgueil, en considerant que Dieu a mis la terre sous nos pieds, pour nous apprendre l'humilité & la modestie? Car ayant été tirez de la terre, qui est le plus bas de tous les élemens, lorsque nous nous élevons au-dessus de notre condition, nous renversons l'ordre de l'Univers, & nous remettons la confusion dans le monde.

Comme il faut vivre & se conduire par la pensée de la mort.

Mors in nobis operatur, vita in vobis. 2. ad Corinth. c. 4. Voilà, selon Saint Paul, la difference entre les bons & les méchans. Ceux-ci sont gouvernez par l'amour de la vie : c'est pourquoi ils n'estiment & ils n'aiment que les biens presens & visibles. Les bons, au contraire, se gouvernent & se conduisent par la pensée de la mort, qui est merveilleusement feconde en bonnes œuvres: *Mors operatur in nobis, vita in vobis.* C'est ce qui fait que les veritables Chrétiens mortifient leurs corps par les jeûnes, & par les austeritez de la penitence, ne voulant point traiter delicieusement une chair qui doit bientôt pourrir sous terre. C'est cette pensée qui arrête l'effort de l'ambition, en faisant voir que c'est en vain qu'on cherche à s'élever, & qu'on desire tant de se pousser, & de paroître dans le monde, puisqu'il faudra bientôt se cacher dans le fond d'un sepulcre, &c. Voilà comme la pensée de la mort est toûjours vive & agissante dans les gens de bien; au lieu que la vie, c'est-à-dire, la pensée d'une longue vie, & le desir de la prolonger tant qu'ils peuvent, fait que les méchans continuent dans leurs desordres, & ne s'occupent que des moyens de satisfaire leurs passions.

La pensée de la mort nous doit detacher des biens, des plaisirs, & des honneurs de ce monde.

Luc. 12. O hommes, insensez que vous êtes! ce sera peut-être cette nuit qu'on vous redemandera votre ame, & alors ces grandes possessions que vous aurez acquises, à qui appartiendront-elles? Ne vous offensez pas, Chrétiens, si je vous fais aujourd'hui le même reproche, d'avoir tant d'amour pour votre corps, que la mort dépoüillera un jour de tous les ornemens dont il est paré : de tant délicater votre chair, qui sera bientôt la pâture des vers. Pourquoi vous tant élever par votre ambition déreglée, puisque vous serez bientôt abaissez jusqu'à n'avoir que cinq ou six pieds de terre, & alors vous serez dans le tombeau le rebut & l'horreur de tout le monde. C'est pourquoi l'Apôtre Saint Paul veut que nous soyons dans le monde, comme si nous n'y étions pas, parce que bientôt nous n'y devons plus être, & qu'on nous redemandera notre ame, qui est le principe de notre vie : *Hac nocte animam tuam repetunt à te* : de sorte que nous devons posseder les biens que nous y avons, comme si nous ne les possedions pas ; car on nous redemandera notre ame qui seule est capable d'en joüir & de les posseder.

La prosperité du siécle ne dure pas toûjours. La

Auferetur factio lascivientium. Amos ch. 6. Heureux du siécle! qui brillez si fort aux yeux du peuple, vous disparoîtrez bientôt comme des éclairs. Riches du monde! combien d'années de felicité vous promettez-vous encore ? Vos projets vains & ambitieux, vos chimeriques desseins d'agrandissement & de fortune demanderoient des siécles, & peut-être la nuit suivante sera la derniere de vos jours: *Hac nocte animam tuam repetunt à te.* Train somptueux, équipages magnifiques, palais superbes, vous passerez bientôt à d'autres maîtres ; un grain de sable va renverser tout ce colosse : *Et quæ parasti, cujus erunt?* Douce consolation sans doute à un riche reprouvé d'avoir laissé à ses heritiers dequoi vivre à leur aise, tandis que lui brûle dans les enfers. *Pris du Pere Croiset, deuxieme Tome de ses Reflexions spirituelles.*

L'état où la mort reduit un homme puissant, ri-

Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum: subter te sternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes. Isaïæ 14. Personne n'a mieux parlé, ni plus éloquemment de

che, & adonné à ses plaisirs.

l'état où est reduit un homme qui faisoit une belle figure dans le monde, & qui renfermé dans un tombeau est rongé des vers, & ensuite reduit en poussiere. Premierement, considerez le lieu où l'on met son corps : *Detracta est ad inferos superbia tua.* De ce rang d'honneur, de ce faîte de grandeur, où il étoit respecté, de ce trône où il étoit assis, de cette haute dignité où il se rendoit redoutable, il est jetté dans une fosse, où bientôt il sera un objet d'horreur, dont la terre nous cache la vûë, parce que personne ne le peut soufrir. *Detracta est ad inferos superbia tua.* Ainsi vous qui ne croyiez pas que la terre fût digne de vous porter ; vous qui étiez si superbement vêtu & si mollement couché ; vous qui rouliez tous les jours dans des carrosses dorez, vous voilà maintenant foulé aux pieds ; où est maintenant ce faste, où est cette gloire & cette pompe qui vous faisoient admirer ? *Detracta est ad inferos superbia tua.* En deuxiéme lieu, quelle est la situation de ce corps dans le tombeau ? *Concidit cadaver tuum*, il est couché, renversé comme un colosse qui est tombé par terre, & étendu dans ce lieu d'où il ne peut sortir, ni se défendre ; où il ne peut même recevoir de secours de qui que ce soit, sans action, sans mouvement : *Concidit cadaver tuum.* Ah ! où est cette force, cette adresse, cette majesté, cette beauté, qui attiroit les yeux de tout le monde ? *Concidit cadaver tuum.* Que reste-t-il à dire après cela ? *Subter te sternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes.* Cet homme superbe, & cette femme mondaine étoient magnifiquement vêtus ; l'or & la soye brilloient sur leurs habits ; il n'y avoit point d'étoffe précieuse qui ne fût mise en œuvre pour couvrir des corps nourris dans les delices ; & maintenant ce sont des cadavres qui sont couverts & environnez de vers, devenus un amas confus de pourriture, & un spectacle affreux que je n'oserois même vous representer : *Subter te sternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes.* Mais les Ministres de l'Evangile devroient souvent dire aux peuples ce que les sœurs de Lazare dirent au Sauveur quand il s'approcha du tombeau où leur frere étoit enseveli depuis quatre jours, & déja corrompu : *Veni & vide.* Ah ! venez & voyez ; appliquez vos yeux & tous vos sens ; contemplez cet écueil, où toutes les vanitez & les grandeurs du monde vont se briser. Venez & voyez en quel état est maintenant cet homme, autrefois si puissant, si redouté, si voluptueux ; penetrez au travers de ces marbres, & de ces monumens superbes qui sont des restes de sa vanité & de son orgueil ; le reconnoissez-vous, le distinguez-vous d'avec le plus vil esclave, & le plus mépriſable de tous les hommes ? *Veni & vide.* Voilà les restes du cadavre de cette mondaine si bien mise, si recherchée, & l'idole de toute une ville : qu'est devenuë cette foule d'adorateurs, &c.

La pensée de la mort est un puissant remede contre le peché.

Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis. Eccli. 7. Pensez à la mort, & jamais vous ne commettrez de crime. Cette pensée en effet presente à notre esprit, est un moyen seur de conserver son innocence, & de vivre chrétiennement. Ah ! pensez à la mort, & vous ne serez plus infatué de l'amour de vous-même, qui est la source de tous vos desordres ; vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si sensible sur vos interêts, si déraisonnable dans vos emportemens, si dur aux autres, si indulgent à vous-même, si peu Chrétien par tout. Pensez à la mort, & dès-là vous aurez de la douceur, de la retenuë, de l'humilité, de la moderation, de la patience. Il n'est nulle passion qui ne s'affoibliſſe à cette salutaire pensée ; mais n'est-ce point pour cela qu'on ne pense point à la mort, qu'on craint même d'y penser, de peur d'être obligé de changer de conduite ? Dites à cette jeune personne qui n'est occupée que de luxe, que de vanité, qui ne soûpire qu'après les joyes, & les fêtes mondaines, dites-lui de penser à la mort : *Memorare novissima tua.* Dites à cet homme d'affaires qui s'embarque sur les grandes mers, dont l'ambition & la cupidité ne sçauroient trouver de bornes ; dites-lui de penser à la pauvreté, & à la nudité où la mort doit le reduire en peu de jours. Dites à ces grands du monde, nez dans le faste, nourris dans les delices, élevez dans des idées d'indépendance & de grandeur ; dites-leur de penser au jour qui doit les confondre avec le moindre de leurs sujets : si ces personnes pensoient quelquefois à la mort, seroient-ils si ardens pour tout ce qui nourrit leurs passions ? seroient-ils si fort attachez à la vie ? *Pris du deuxiéme Tome des Reflexions spirituelles du Pere Croiset.*

Le même sujet.

Memorare novissima tua, &c. Voici une seconde maniere d'appliquer le passage de l'Ecclesiastique : il faut Chrétiens que la pensée de la mort ait une grande vertu, puisque le Créateur l'imprimant d'abord dans l'esprit du premier homme, s'en servit contre le peché. Dès que vous me desobéïrez vous mourrez. Le tentateur même ne pût porter cet homme au peché, qu'après lui avoir ôté cette pensée : *Nequaquam moriemini.* Ne craignez point, vous ne mourrez pas. Adam fut innocent pendant qu'il conserva cette pensée, & il ne devint criminel qu'après qu'il l'eut perduë ; marque des desordres que fait en nous l'oubli de la mort, & des admirables effets que sa pensée y produit. Cet oubli de la mort est la marque d'une vie lâche, d'une vie mondaine, d'une vie attachée aux biens de ce monde.

Il faut penser que tous les biens de fortune ne nous serviront de rien à la mort.

En morior, quid mihi proderunt primogenita ? Genes. c. 15. Un homme puissant, riche & favorisé de tous les avantages de la nature & de la fortune, s'il pensoit qu'il doit mourir bientôt, ne pourroit-il pas dire ces paroles de l'infortuné Esaü ; mais dans un autre esprit, & avec un autre dessein que ce malheureux les disoit, lorsque pressé de la faim il ne demandoit qu'à se rassasier : *En morior, quid mihi proderunt primogenita ?* Faut-il s'empresser pour des biens qu'on ne peut emporter en sortant de ce monde ? Puisqu'il faut mourir en si peu de temps, de quoi me servira mon droit d'aînesse, les charges, les emplois, & toutes les marques de distinction, que la naissance semble avoir attachées à ma personne ? de quoi me servira tant de richesses qu'il me faudra si-tôt laisser ? d'avoir renfermé dans cette maison de plaisance toutes les commoditez & les delices de la vie ; puisqu'il faudra si-tôt en sortir ? d'être parvenu par tant de fatigues & de perils à ce haut rang où je suis placé : *En morior, quid mihi proderunt primogenita ?* Voilà les salutaires reflexions que nous fourniroit la pensée & la meditation de la mort.

L'exemple de ceux qui nous ont precedé de nous

Defunctus adhuc loquitur. Ad Hebr. 11. disoit l'Apôtre Saint Paul en parlant d'Abel. Comment parle-t-il encore puisqu'il est mort ? Le voici ; ce fut le premier de tous les hom-

fait une salutaire leçon que nous pouvons mourir en tout âge & en tout temps.

mes, en qui le funeste arrêt de mort porté contre toute la posterité d'Adam fut exécuté. Il étoit jeune, d'une santé vigoureuse, d'une vie tres-innocente, & il se pouvoit promettre des siécles entiers ; l'envie de son frere Caïn lui fit perdre tout cela, & le priva en un moment de tous les avantages de nature & de grace qui étoient en lui. Or ce que ce premier mort nous dit par son langage muet, mais que tout le monde est capable d'entendre: c'est que le fil de sa vie a été tranché au commencement de ses jours, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Nous qui ne sommes ni si robustes que lui, ni dans un âge si florissant, ni d'une santé si parfaite, qui n'avons ni sa vertu, ni son innocence, ni ses merites; quelle assurance pouvons-nous avoir d'une longue vie, & d'une paisible possession des biens dont nous joüissons?

Noli metuere judicium mortis. Eccli. 41. Ne craignez point le jugement de la mort; c'est-à-dire, n'apprehendez pas quand on vous annoncera la nouvelle de votre mort, & que l'on vous dira que le jugement que les Medecins font de vous, est un jugement de mort, & que tous unanimement vous ont condamné. Mettez-vous en tel état que cette nouvelle ne vous effraye point. Plût à Dieu, qu'il n'y eût point tant de difficulté qu'on en voit, lorsqu'il faut avertir un malade, & lui porter la parole, que le Prophete Isaïe porta hardiment au Roi Ezechias : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.* Les parens ne veulent pas quelquefois qu'on porte cette parole au malade, de peur de l'épouvanter; mais c'est une tres-mauvaise conduite, & souvent tres-préjudiciable au salut de plusieurs, qui meurent sans avoir le loisir de se disposer à un passage si important : *Noli metuere judicium mortis.*

Isaïæ 38.

Tout ce qui est en nous, nous avertit qu'il faut mourir.

Responsum mortis habuimus in nobismetipsis. 2. ad Corinth. 1. Nous avons reçu au dedans de nous une réponse de mort. Que veut dire l'Apôtre à votre avis? C'est, disent quelques Interpretes, que tout ce qui est en nous, nous avertit que nous devons mourir, aussi-bien que tout ce qui est autour de nous. En effet, si j'interroge mon corps, & toutes les parties qui le composent, elles me répondront qu'elles ne peuvent pas durer toûjours, que cette machine si admirable sera enfin détruite, & que nous serons un jour reduits en cendre ; mon temperament, ma complexion, les humeurs qui me font vivre par l'accord qu'elles ont entre elles, me signifient l'arrêt de ma mort, parce qu'enfin cette harmonie ne peut pas toûjours subsister ; nous voyons & nous sentons qu'elles se déreglent, & cela s'appelle une réponse de mort ; mais ajoûtons que c'est aussi la réponse que nous devons faire à tout ce qui nous fait aimer la vie : je suis riche, mais je dois mourir : je joüis de tous les plaisirs : je suis craint, honoré : je possede tout ce qui me peut rendre heureux en ce monde ; mais la réponse qu'on me peut faire à tout cela, c'est que je dois mourir. *In nobismetipsis responsum mortis habuimus.*

Artifex lignarius sumpsit lignum, medium ejus combussit igni; reliquum autem ejus Deum fecit, & sculptile sibi: curvatur ante illud, & adorat illud. Isaïæ 44. C'est de la sorte que le Prophete se moque d'un idolâtre : Voyez la folie de cet homme, qui d'une même piéce de bois, en prend une partie qu'il met au feu, pour cuire son repas, ou pour se chauffer, & de l'autre morceau qui est de même nature que le premier, il s'en fait une idole & un Dieu, devant qui il se courbe avec un profond respect pour l'adorer. Quelle extravagance, d'adorer une chose dont une partie est reduite en cendre ? Faisons-nous à nous-mêmes l'application d'un si juste & si honteux reproche ; nous sommes ce bois du genre humain dont Adam est la racine ; la plus grande partie des branches de cet arbre est déja reduite en cendres, il n'en reste rien que cela. Celui-là n'est-il pas un insensé qui adore le reste, & qui s'en fait une idole ? L'un idolâtre son corps, l'autre une beauté mondaine & passagere. Ah ! pensez que ce qui fait l'objet de votre culte, sera bientôt la dépoüille de la mort, & reduit en cendre : *Pars ejus cinis est, cor insipiens adoravit illud.*

Nous sommes des insensez d'adorer un corps qui doit être reduit en cendre.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & Passages des Saints Peres sur ce sujet.

Quid in hac vita certum est nisi mori? Quocumque te verteris, incerta omnia, mors certa, natus es, certum est quia morieris. Augustinus.

QU'y a-t-il de certain dans la vie, si ce n'est qu'elle finira ? De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit qu'incertitude ; la mort seule est assurée, vous êtes né, vous mourrez. Voilà ce qui est hors de doute.

Non est Deus mortis inventor sed judex, quia mortis author peccatum est. Idem, lib. 1. quæst. veter. & nov. Testam. quæst. 34.

C'est le peché seul qui est l'auteur de la mort, Dieu n'est que le juge qui nous y condamne.

Mors non naturæ est conditio, sed pœna peccati. Idem, l. de Præd. & Grat. c. 3.

La mort n'est pas une condition essentiellement attachée à la nature, mais une punition du peché.

Benè est quòd timeas mortem; sed eam mortem debes timere, quam tibi ipse facis. Idem, Epist. ad Præsb. Man.

Vous faites bien de craindre la mort ; mais la mort que vous devez sur-tout apprehender, c'est celle que vous vous procurez par le peché.

Sive festines, sive tardes, omnis vita humana brevis est. Idem, Sermon. 5. de verb. Apost.

Hâtez-vous, ne vous hâtez pas, la vie de l'homme est courte.

Tunc maximè pungit timor mortis, quando nobis benè est; nam quando malè est nobis, non timemus mortem. Idem, Serm. 245. de temp.

La crainte de la mort inquiéte & tourmente davantage ceux qui sont à leur aise ; quand on souffre, on n'apprehende gueres de mourir.

Ex quo homo incipit vivere, jam potest & mori; possibilitatem mori, initium vitæ facit. Idem, de decem chordis, c. 2.

Un homme peut mourir dès qu'il a commencé à vivre ; du moment qu'il est né, il est mortel.

Quid est mors? derelictio corporis, depositio sarcinæ gravis, modò alia sarcina non portetur, quâ homo præcipitetur in gehennam. Idem, in Joannem.

Qu'est-ce que mourir ? quitter un corps qui est un pesant fardeau, pourvû qu'après la mort nous ne nous trouvions pas chargez d'un poids qui nous précipite au fond des enfers.

Quidquid temporis viximus, de vivendi

Le temps que nous avons vêcu, est autant de défal-

spatio demitur, & quotidie fit minus quod restat, ut nihil sit aliud tempus, quàm cursus ad mortem. Idem, de civit. l. 13. c. 10.

Nudi omnes nascimur, nudi morimur; nulla distinctio inter cadavera mortuorum, nisi fortè quia graviùs fœtent divitum corpora distenta luxuriâ. Ambrosius in Hexam.

Quid tantopere vitam istam desideramus, in qua quantò diutiùs quis fuerit, tantò majori oneratur sarcinâ peccatorum. Idem, de bono mortis.

Non habemus quod à morte timeamus, si nihil quod timendum sit, vita commisit. Idem, ibidem.

Nihil tam decipit genus humanum, quàm quòd dum ignorant spatia vitæ suæ, longiorem sibi sæculi hujus possessionem repromittunt. Idem, Epist. ad Cypr. Præsb.

Tantò ampliùs mors timeri debet, quantò nunquam prævideri valet. Gregorius, l. 12. Moral. c. 19.

Ad hoc conditor noster latère nos voluit finem nostrum, diemque mortis esse incognitum, ut dum semper ignoratur, semper proximus esse creditur. Idem, ibidem.

In morte, tantò timor fit acrior, quantò retributio vicinior, & quantò viciniùs judicium tangitur, tantò vehementiùs formidatur. Idem, l. 24. Moral.

Homo, qui si in Creatoris obedientia perstitisset, posset in æternum vivere, propter inobedientiæ culpam perculsus est mortalitate. Idem, in Ps. 5. Pœnitent.

Durâ mente abesse mors longè creditur, etiam cùm sentitur. Idem, l. 8. Moral.

Ejus est in mundo diù velle permanere, quem mundus oblectat, quem sæculum blandiens, atque decipiens illecebris terrenæ voluptatis invitat. Cyprianus, lib. de mort.

Puerilem timemus pavorem, mortem timentes. Chrysost. Homil. 5. ad Popul. Antioch.

Quid tandèm est mors? somnus consuetò longior. Idem, ibidem.

Nihil mors est ultrà quàm somnus, & peregrinatio, & transmigratio à deterioribus ad meliora. Idem, Homil. 45. in Genesim.

Vis scire causam cur mortem timeamus? non viximus cum diligentia, non habemus conscientiam puram; quod si esset, nihil nos mors terruisset. Idem, Homil. 5. ad Popul. Antioch.

Mori oportet, hoc stipulata est Dei vox, hoc spopondit omne quod nascitur. Tertull. in Apolog.

Morimur semper dum vivimus, & tunc tantùm desinimus mori, cùm desinimus vivere. Innocentius Papa, l. 1. de contemptu mundi.

Misera conditio, gravis dolor, grave damnum, grave tormentum mors. Sanctus Anselmus, in Medit.

Volo te mortem, etsi non effugere, certè non timere: justus quippe mortem etsi non cavet, tamen non pavet. Bernard. Epist. 105.

Semper extremum diem debemus metuere, quem nunquam possumus prævidere. Gregor. Homil. 11. in Evang.

Dies ultimus senibus est in januis, juvenibus in insidiis. Abbas Guerricus, Serm. 3. de Adv.

Mors nihil aliud est quàm carceris finis, & laboris consummatio, oneris gravissimi depositio, de domo ruinosa liberatio. Idiot. lib. 5. c. 8.

Quantis laboribus agitur, ut longiori tempore laboretur? & mors cùm impendère cœperit, ideò cavetur ut diutiùs timeatur. August. Epist. 45.

Mors est portus ad quem continuò navigamus. Idiot. l. 5. c. 8. de Contemplat.

Mutuum debitum est inter se nativitati cum

qué sur ce que nous avons à vivre : ce que nous avons de reste diminuë ; en sorte que le temps n'est autre chose qu'une course dont le terme est la mort.

Nous naissons nuds, la mort nous laisse nuds. Quelle difference y a-t-il entre les cadavres des morts, si ce n'est que ceux des riches, qui sont amollis par les delices, rendent une odeur plus insupportable ?

D'où vient que nous souhaitons tant de vivre ? puis que plus la vie est longue, & plus nous sommes chargez de pechez.

Si pendant la vie nous n'avons rien fait dont nous devions craindre les suites, la mort n'a rien pour nous de formidable.

Rien ne trompe tant les hommes, comme d'ignorer leur derniere heure : car cette ignorance leur fait croire le terme de leur vie fort éloigné.

On doit d'autant plus craindre la mort, qu'on ne l'a jamais assez bien prévûë.

La raison pour laquelle le Créateur nous a caché le moment de notre mort, c'est afin que chaque heure de notre vie nous nous persuadions que ce sera la derniere.

Les frayeurs, dont au moment de la mort on est saisi, sont d'autant plus vives, que le jugement est plus proche, & qu'on est plus près de porter la peine de ses pechez.

L'homme pouvoit vivre à jamais, il n'avoit qu'à rendre à son Créateur l'obéissance qu'il lui devoit ; il a desobéï, & Dieu l'a frappé de mort.

L'endurcissement de l'homme va quelquefois jusqu'à croire la mort fort éloignée, dans le temps même qu'on en sent les approches.

Si quelqu'un doit souhaiter de vivre long-temps, c'est celui sans doute à qui le monde rit, qu'il attire dans ses piéges par les appas d'une volupté trompeuse.

C'est une crainte puerile que la crainte que nous avons de la mort.

Qu'est-ce après tout que la mort ? un sommeil plus long qu'à l'ordinaire.

La mort n'est autre chose qu'un sommeil, un peleti-nage, un changement de mal en bien.

Voulez-vous sçavoir pourquoi nous craignons de mourir ? c'est que nous n'avons pas vécu avec assez d'exactitude à remplir nos devoirs ; c'est que nous n'avons pas la conscience nette ; si elle n'avoit rien à nous reprocher, la mort n'auroit rien d'effrayant pour nous.

Dieu a stipulé avec nous que nous mourrions ; & nous avons accepté la condition en naissant.

Notre vie est une mort continuelle, & ce que nous appellons cesser de vivre, nous devons le nommer cesser de mourir.

Quelle malheureuse condition que d'être sujet à la mort, quelle douleur ! quelle perte ! quel supplice !

Je ne veux pas que vous évitiez la mort, mais que vous ne la craigniez pas ; car quoi que le juste ne fasse rien pour l'éviter, toutefois elle ne lui cause nulle frayeur.

Nous devons toûjours craindre notre derniere heure ; puisque nous ne sçautions la prévoir.

Un vieillard peut dire que la mort est à sa porte ; mais les jeunes gens doivent sçavoir qu'elle est en embuscade pour les surprendre.

Mourir n'est autre chose que sortir de prison, mettre fin à un grand travail, se décharger d'un pesant fardeau, s'échapper d'une maison qui tombe en ruine.

Que de peines pour prolonger ses travaux ? & quand la mort approche, que de soins pour l'éviter, qui n'aboutissent qu'à la faire craindre plus long-temps.

La mort est un port, toute notre vie est une continuelle navigation pour y arriver.

Il y a une dette reciproque entre la naissance & la

mortalitate ; forma moriendi causa nascendi est. Tertull. de carne Christi.

Omninò opus mortis horrendum divortium. Bernardus, Serm. 26. in Cant.

Vides viventem, (hominem divitem, & superbum.) *Cogita morientem.* August. in Psalm. 98.

Pulvis mortalium ultima spes. Greg. Nazianz. in carmin.

Mundus hic, & mortalis est, & morientium regio ; priusquàm anima separetur à corpore, sæpè morimur ; vita hominum per multas mortes expleri consuevit. Basilius, in Job. c. 4.

Horrere mortem, naturæ est ; vincere naturam animi fortitudine, gratiæ est. Cyprianus, Epistola 104.

Crede mihi, non habet concupiscentia locum, ubi mors timetur. Zeno Veronens. Homil. de Contin.

Incertum est quo te loco mors expectat, tu illam omni loco expecta. Seneca.

Quotidie morimur, quotidie enim demitur aliqua pars vitæ, & tunc quoque cùm crescimus vita decrescit. Idem, Epist. 24.

mortalité ; la maniere dont nous mourons se tire du sujet qui nous fait naître.

C'est un horrible divorce que celui qui se fait à la mort de l'ame avec le corps.

Vous le voyez vivant, ce riche superbe, representez-le-vous lorsqu'il est prêt d'expirer.

Quelle est la derniere esperance des mortels ? De la poussiere.

Ce monde est mortel, & c'est la region des mourans ; nous mourons plus d'une fois ayant que notre ame se separe de notre corps ; & la vie de l'homme n'est qu'une suite continuelle de plusieurs morts.

C'est le propre de la nature d'avoir horreur de la mort ; mais c'est l'effet de la grace de vaincre la nature par une force d'esprit qui nous fait mépriser la mort.

Croyez-moi, la crainte de la mort est bien puissante pour reprimer les mouvemens de la concupiscence.

Vous ne sçavez pas où la mort vous attend ; voulez-vous n'en être pas surpris, attendez-la par tout.

Tous les jours nous mourons, chaque jour emporte une partie de notre vie, à mesure même que nous croissons, le nombre de nos jours diminuë.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que la mort.

LA mort considerée selon la nature, n'est autre chose que la separation de l'ame & du corps ; comme l'union de l'ame avec ce même corps fait la vie ; toutes les autres notions ou définitions que l'on peut donner de la mort, ne sont que des idées qu'on s'en forme selon la maniere, dont on l'envisage par rapport à ce qu'on a été durant la vie, ou à ce que l'on devient après que l'on a cessé de vivre. Les Payens & les Chrétiens sont de même sentiment sur ce point, & ne sont differens que sur les suites de la mort, & la disposition d'esprit de ceux qui la sentent approcher, ou qui la souffrent. La mort donc ainsi considerée se peut diviser en deux especes. L'une s'appelle naturelle, & c'est celle qui est causée par un principe interieur ; sçavoir par l'extinction de la chaleur naturelle, & par le défaut de l'humide radical qui entretient la vie. L'autre espece s'appelle mort violente, & c'est celle qui vient d'un principe étranger, lequel est different selon les accidens, ou les causes qui nous peuvent ôter la vie. Ce qu'il n'est pas necessaire d'expliquer plus au long, puisqu'on l'entend assez, & que l'experience le fait voir tous les jours. Dans les principes de la Religion Chrétienne, la mort, les maladies, & les infirmitez qui la précedent & qui la causent, sont la peine du peché de nos premiers peres. C'est l'Apôtre qui nous l'enseigne, quand il dit que la mort est entrée dans le monde par le peché. Ce qui suppose que nos premiers parens furent formez de Dieu avec le don de la justice originelle, par lequel ils auroient été préservez de la mort. Mais ayant voulu se rendre immortels par le peché, toute la nature humaine a été privée de ce don surnaturel, dont nos premiers peres avoient été annoblis, & elle est tombée ensuite dans la necessité inévitable de mourir. De maniere que la mort est naturelle à l'homme par le mêlange des humeurs, dont son corps est formé ; mais elle lui est devenuë une peine & un châtiment par la perte du don de cette justice originelle, qui le devoit préserver de la mort.

S. Thom. 2. 2. qu. 164. art. 1.

Quoi que la mort soit une punition, elle peut être meritoire par l'acceptation volontaire qu'on en fait.

C'est un sentiment catholique, & qu'aucun Theologien ne revoque en doute, que quoi que la mort soit un châtiment du peché de nos premiers peres, & même que nous nous la soyons attirée, & avancée par nos pechez propres & personnels, elle peut néanmoins, non seulement être une occasion de merite aux gens de bien, mais encore un moyen de satisfaire pour nos propres pechez du moins en partie à la justice de Dieu, par l'acceptation volontaire qu'on en fait, & par le bon usage des douleurs qu'elle nous cause ; à quoi l'on doit exhorter les moribonds ; de sorte que ce n'est pas seulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec Saint Augustin : *Que par une grace admirable du Sauveur, la peine du peché est devenuë l'instrument de la vertu.* C'est de la mort de tous les hommes. Elle seroit pour eux un des plus puissans moyens de leur salut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en sçavoient tirer les avantages, que la misericorde divine leur veut procurer par ce châtiment que sa justice exerce sur eux.

L. 13. de civit. c. 4.

Pourquoi Dieu a condamné l'homme à la mort.

C'est un arrêt, que Dieu prononça contre le premier homme, & qui le condamna lui & toute sa posterité à mourir. Et certes il étoit bien juste que l'homme mourût dès-là qu'il auroit peché ; c'est la pensée de Saint Bernard : *Æquum erat ut moreretur homo si peccaret.* Ce Pere nous en donne la raison ; c'est que le corps & l'ame ne pouvoient être separez l'un de l'autre que par la mort, comme l'ame ne pouvoit être separée de Dieu que par le peché : *Non potuit dividi à Deo, nisi peccando, & corpus ab anima nisi moriendo.* Or il étoit juste que l'ame, après s'être volontairement separée de Dieu, en fût punie par la separation du corps. Par consequent, il falloit que l'homme devînt sujet à la mort dès qu'il seroit devenu pecheur ; d'autant plus que c'est souvent le corps qui rend l'ame criminelle, & qui merite que Dieu le châtie, en le faisant rentrer dans sa premiere origine.

Pourquoi le Fils de Dieu, qui nous a délivrez des peines dûës au peché, n'a

Quoi que le Fils de Dieu soit venu au monde pour nous affranchir des peines, que nous avions encouruës par le peché, il n'a point voulu néanmoins nous exempter de la loi de la mort, qui en est la premiere, & nous rendre l'immortalité, que nous avions perduë

point voulu nous délivrer de la mort.

par la prévarication de nos premiers peres. Les Theologiens en donnent pluſieurs raiſons : voici celle de Saint Auguſtin ; ſçavoir, que pour tirer notre ſalut de ce qui fut le ſupplice du premier homme, il a voulu que cette peine du peché fût l'inſtrument de la vertu, & le paſſage à une vie éternellement heureuſe. *Sic per ineffabilem Dei miſericordiam, & ipſa pœna vitiorum tranſit in arma virtutis, & fit juſti meritum ſupplicium peccatorum, ut mors quam vitæ conſtat eſſe contrariam, inſtrumentum fieret, per quod tranſiretur ad vitam.*

L. 13. de civit. c. 4.

Erreur des anciens Philoſophes ſur la neceſſité de la mort.

C'a été une erreur de tous les anciens Philoſophes, d'avoir regardé la mort uniquement comme une loi de la nature, & non comme la peine d'aucun peché, pour adoucir en quelque ſorte la rigueur du plus terrible de tous les maux par ſon inévitable neceſſité. *Lex eſt*, diſoit Seneque en cette vûë, *non pœna, perire.* Comme ils n'étoient pas éclairez des lumieres de la foi, leur erreur étoit pardonnable ; voyant que toutes les choſes du monde étoient ſujettes à déperir par la condition de leur être, il leur ſembloit que l'homme ne pouvoit prétendre d'être exempt de cette loi ſi generale. Mais la foi nous apprend que la juſtice originelle, où il fut créé, l'auroit heureuſement rendu immortel. Ainſi quoi que l'homme dût mourir, ſelon les principes de ſa nature, il eſt ſeur que s'il fût demeuré fidele à Dieu, il n'auroit point reſſenti la mort, & il ſeroit paſſé de cette vie à l'immortalité bienheureuſe ſans paſſer par ce fâcheux milieu. *Primus creatus eſt homo immortalis : quod ei præſtabatur de ligno vitæ, non de conſtitutione naturæ : mortalis ergo erat conditione corporis animali, immortalis verò beneficio conditoris*, dit S. Auguſtin.

L. 6. de Geneſi ad litteram, 25.

Le Fils de Dieu n'a pas voulu s'exempter de cette loi generale de la mort.

Il ſuffit d'être enfant d'Adam pour être ſujet à cette dure neceſſité, qui eſt, comme nous avons dit, la peine du peché. C'eſt pourquoi le Fils de Dieu, qui s'étoit chargé de ſatisfaire à la juſtice divine pour les pechez des hommes, quoi qu'il fût immortel de ſa nature, eſt devenu, en même temps qu'il s'eſt revêtu de notre chair, mortel comme nous, & a éprouvé en effet la mort ; ſa ſainte Mere, quoi que préſervée en ſa Conception du peché, qui nous rend ſujets à la mort, n'a pas laiſſé d'éprouver dans ſon innocence cette peine des coupables enfans d'Adam. Si bien qu'après ces deux grands exemples, ce ſeroit le comble de la folie de ſe promettre quelque exemption d'une loi ſi inviolable & ſi generale.

Pourquoi le Baptême qui efface le peché ne nous délivre pas de la mort, qui en eſt la peine.

Saint Auguſtin répond à cette queſtion, que loin que le Baptême ou la mort de Jeſus-Chriſt ayent dû affranchir de la mort ceux qui croyent en lui ; c'eſt ce Baptême & cette mort, qui leur en impoſent une nouvelle neceſſité : car comme ce Sacrement les incorpore avec Jeſus-Chriſt, il les oblige à porter la reſſemblance de ſa mort, & puiſque le Chef n'a eu entrée dans la gloire que par ſa mort & par ſa croix, ſes membres ne peuvent participer à l'immortalité glorieuſe où il eſt entré, que par une fidelle imitation de ſa mort, comme dit ce Saint : *Sumus in morte illius baptizati, ut moriamur ſicut ille.*

De la perſeverance finale, qui eſt de mourir en état de grace.

Comme la perſeverance finale n'eſt autre choſe que la grace d'une bonne & ſainte mort, que Dieu fait à ſes Elûs, & qu'il leur ménage, les enlevant de ce monde lorſqu'ils ſont en bon état ; faveur qu'il ne fait pas à tout le monde, & qu'il ne doit à perſonne, non pas même aux plus grands Saints. Voilà ce qui nous doit raſſurer dans les frayeurs de la mort, & dans la crainte qu'il ne nous refuſe cette grace que nous ne pouvons meriter ; ſçavoir, que dans les regles ordinaires de la conduite de Dieu, une vie ſainte ne peut être ſuivie d'une mort malheureuſe : C'eſt le Concile de Trente, qui en parle de la ſorte, & qui nous enſeigne deux choſes ſur ce point ſi important. 1°. Il ne veut pas, à quelque degré de perfection que ſoit monté le Juſte pendant ſa vie, qu'on puiſſe répondre de ſa perſeverance dans la grace juſqu'à la mort, pour nous tenir toûjours dans l'humilité, dans la crainte, & dans la défiance de nous-mêmes. 2°. Il nous avertit d'avoir une humble confiance dans nos bonnes œuvres ; d'où il faut inferer que c'eſt par nos travaux, par nos ſoins, par nos prieres, par nos mortifications, & en un mot, par une vie ſainte & reguliere, que nous obtenons la grace finale, qui n'eſt autre choſe que la grace de bien mourir.

Quel horrible mal c'eſt que la mort dans le peché, qui fait proprement la mauvaiſe mort.

Vivre dans le peché, c'eſt ſans doute un mal effroyable, parce que le peché prive l'homme de la grace de Dieu, le fait ſon ennemi, & l'accable de ſa haine, le dépoüille de tous les biens ſurnaturels, qui lui donnoient droit à la gloire, & enfin le rend digne de l'enfer. Mais de mourir dans ſon peché, c'eſt un autre mal bien plus grand & plus terrible ; puiſqu'outre tous ces maux, & ces mêmes deſavantages, qui ſont abſolument inſeparables du peché, ſoit en la vie, ſoit à la mort : celui qui meurt en cet état, voit ruïner entierement, & détruire tout ce qui reſte au pecheur de reſſource & de bien, veritable ou apparent, durant cette vie.

Il ne faut pas enviſager la mort en Philoſophe, mais en Chrétien.

Il y a des perſonnes qui ne penſent à leur mort qu'en Philoſophes ; ils la regardent comme une neceſſité generale, qu'ils ne peuvent éviter, & ils penſent y être préparez quand ils ont fait reſolution de la ſouffrir ſans inquiétude ; mais ils ſe mettent peu en peine de ce que deviendra leur ame ; ils s'abandonnent aux deſirs de leur cœur, auſſi hardiment que s'il n'y avoit point de juſtice qui punît les crimes des hommes, & comme ſi tout ce qui eſt en eux devoit finir avec leur corps. Mais ceux qui ont la foi, ont auſſi plus de lumiere & de raiſon ; ils ont une juſte crainte de tomber entre les mains de Dieu, avant que d'avoir ſatisfait à ſa juſtice ; & ils deſirent faire une bonne mort : *Moriatur anima mea morte juſtorum.* C'eſt pourquoi ils ſont émûs toutes les fois que la mort ſe preſente à eux ; ils craignent leurs pechez, & font reſolution de les expier par la penitence ; ils ſouhaitent de mourir comme les Saints, & ils ſoûtiennent les miſeres de la vie preſente, par l'eſperance des biens futurs.

Afin que le ſouvenir de la mort faſſe l'effet que le Sage prétend, il faut qu'il ſoit continuel.

On ne ſçauroit douter de cette parole du Sage, *Souvenez-vous de votre derniere fin, & vous ne pecherez jamais* ; mais ce ſeroit ſe tromper de croire, que tout ſouvenir de la mort puiſſe produire cet effet. Quand il eſt tel en effet que Dieu le deſire, il n'y a rien de ſi efficace pour nous préſerver du peché : comme il n'y a rien de ſi capable de nous détacher du monde, que d'être penetré d'une vive penſée, que dans un moment il n'y aura plus de monde pour nous. Mais la penſée de la mort, qui s'évanoüit avant que d'être formée, ne peut faire une forte impreſſion ſur notre cœur, ni rien changer dans

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

nos actions. Afin donc qu'elle nous faſſe porter des fruits de ſalut, il faut qu'elle ne ſorte point de notre eſprit, qu'elle demeure toûjours devant nos yeux, qu'elle ſoit la regle de nos actions, & qu'il paroiſſe que toute notre conduite eſt celle d'un homme, qui ſe voit en agonie, & qui ſe ſent mourir.

On peut deſirer licitement, & même ſaintement la mort.

J'avouë que la nature nous a donné le deſir de la vie ; mais par cette même raiſon, les Theologiens ſoûtiennent que le deſir de la mort eſt legitime ; parce qu'elle eſt un paſſage à la vie veritable, & que celle dont nous joüiſſons ne merite pas ce nom. Si nos ames étoient demeurées dans l'innocence, & nos vies dans la felicité ; ce deſir de vivre auroit eu pour objet aſſez raiſonnable cette vie temporelle, nous l'euſſions paſſée toute entiere avec plaiſir ; & comme en cet état nous euſſions pû ne mourir pas, nous euſſions deſiré de paſſer de cette vie à l'autre, ſans trouver cet effroyable milieu. Mais comme nous ſommes tombez dans le crime, & par conſequent engagez dans la miſere, & que les avantages que le peché nous a fait perdre, ne nous peuvent être rendus que par la mort ; ce n'eſt ni une erreur, ni une phreneſie de deſirer la mort, qui nous remet en poſſeſſion de notre bonheur. Au contraire, c'eſt une maladie digne de compaſſion, d'avoir de la paſſion & de l'attache pour une vie ſi miſerable. Outre qu'en qualité de Chrétiens, nous devons nous regarder comme des voyageurs, dont la demeure n'eſt pas dans ce monde, mais qui aſpirent au Ciel leur veritable patrie. Nous pouvons donc ſouhaiter la mort, & ce ſouhait eſt la marque d'une ame ſainte & parfaite, qui ne tient par aucun lien à ce monde, & qui deſire avec l'Apôtre, d'être délivrée des liens de ce corps, pour être éternellement avec Jeſus-Chriſt. Ce qui fit le plus ardent deſir de Saint Paul : *Deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto.* Et ce qui ne pouvant s'obtenir que par la mort, a fait dire à Saint Cyprien, que les Chrétiens ne s'accordent pas avec eux-mêmes, quand ils demandent à Dieu que ſon royaume leur arrive, & qu'en même temps ils craignent tant la mort, qui eſt un moyen neceſſaire pour y parvenir, & pour en joüir. *Ad Philipp.* 1.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Rien de plus capable d'empêcher les hommes de pecher que la penſée de la mort. *Eccli.* 7.

ON ne meurt que parce que l'on a peché ; & il ſuffiroit pour ne plus pecher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture même qui nous en aſſure : *Souvenez-vous de votre fin, & vous ne pecherez jamais.* En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui-même, & de plus propre à le dégoûter du monde, à reprimer ſon orgueil, à le frapper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu que la penſée de la mort ? Auſſi Dieu, qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée dans nos eſprits, par une infinité d'objets differens, & de differentes actions, qui nous preſentant ſans ceſſe l'idée de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux. Nous ne ſommes pas ſeulement avertis qu'il faut mourir par la frequente mort de tant d'hommes, qui diſparoiſſent à tout moment à nos yeux ; par celle de tous les animaux auſquels nous avons été égalez en ce point, en punition de notre peché ; par les maladies qui nous arrivent ; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons ſans ceſſe ; par une infinité d'accidens qui nous menacent à tous momens : nous le ſommes auſſi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en doivent continuellement remettre l'image devant les yeux. *Pris des Eſſais de Morale, premier traité des quatre dernieres Fins, ch.* 1.

Les hommes doivent penſer à la mort comme des criminels qui y ſont condamnez.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez dans une priſon, dans l'attente d'un jugement, où il y va de leur honneur, de leur bien, & de leur vie, de penſer au danger où ils ſont, aux moyens de l'éviter, aux voyes de ſe rendre leurs Juges favorables ; leur état les en avertit aſſez, & leur penſée s'y porte naturellement, ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils faſſent effort pour s'y appliquer. Mais combien s'y appliqueroient-ils encore davantage, s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y penſant ; & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'eſprit de leurs Juges, & de rendre leur cauſe bonne, que d'avoir ſans ceſſe dans l'eſprit le jour auquel ils doivent être jugez. C'eſt là l'image de l'état des hommes ; mais ce n'eſt pas l'image de leur conduite. Ils ſont priſonniers, comme ces criminels dont nous parlons ; car la terre toute entiere eſt la priſon generale de tous les hommes, & l'on n'en ſort que par le ſupplice. La mort en eſt un, auquel ils ont tous été condamnez par la juſtice de Dieu, & toute mort eſt l'exécution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Tout ce qui les environne les en avertit ; & cependant la verité eſt qu'il y en a tres-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſerieuſement. La plûpart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin, & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repreſente un peu vivement ; & ils y réüſſiſſent ſi bien, qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé. *Les mêmes.*

Tous les hommes qui ont quelques ſentimens de Chriſtianiſme, ſont touchez & émûs de la penſée de la mort. *Iſaïæ* 38.

Il n'y a gueres de gens qui puiſſent entendre ſans émotion, le commandement que le Prophete Iſaïe fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ſes affaires, & de ſe préparer à mourir : *Diſpone domui tuæ, &c.* L'image de la mort, quand elle eſt proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de temps à vivre, on eſt bien plus en peine de moderer la crainte de la mort, que de le porter à y penſer. Chacun s'agite dans ces occaſions, & ſe preſſe non ſeulement de mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, mais auſſi à celles de ſa conſcience. Les plus impies en ſont émûs, & n'oſent prendre le hazard de mourir comme ils ont vêcu ; ils trouvent plus de ſûreté à faire du mieux qu'ils peuvent, les actions de religion qu'ils avoient negligées durant leur vie. *Les mêmes, chap.* 2.

Difference des braves du monde, & des lâ-

Pour craindre la mort, c'eſt aſſez de voir mourir une perſonne ; mais quel jugement devons-nous faire de ceux qui la mépriſent, &

ches Chrétiens au sujet de l'oubli de la mort.

& qui paroissent n'en avoir nulle apprehension? Il y a ici une grande difference à faire: parmi les braves, selon le monde, le mépris & l'oubli de la mort est une marque de leur force & de leur courage; mais parmi les Chrétiens, cet oubli & le peu d'apprehension qu'en témoignent la plûpart, est ordinairement un signe de leur lâcheté. Les braves du monde affrontent la mort, l'insultent, & la bravent, parce qu'ils se font une bravoure singuliere de mépriser le peril, & une gloire de s'y exposer; c'est pourquoi ils détournent de leur esprit la pensée de la mort & du danger qui semble les en menacer; & cet oubli fait qu'ils ne se ménagent point; qu'ils vont à corps perdu aux occasions dangereuses; qu'ils forcent les bataillons, & volent par tout où on les envoye. Une certaine yvresse de gloire offusque leur lumiere, & leur fait méconnoître le danger. Il n'en est pas de même à l'égard des Chrétiens: l'oubli de la mort fait paroître leur lâcheté; les uns n'osent y penser à cause de leur delicatesse; l'ombre seule de la mort les effraye, & le nom seul consterne ces ames effeminées. Les autres se sont étourdi l'esprit sur les suites de la mort; ils ne craignent rien, parce qu'ils ne considerent jamais ce qu'ils deviendront: *Nihil timent, quia nihil vident*, dit un saint Pere; plongez dans les plaisirs ils sont comme abrutis, & devenus tout stupides à cet égard. En effet, si les uns & les autres avoient cette pensée presente dans leur esprit, ils craindroient le malheur éternel dont ils sont menacez après la mort. *Le Pere Gegou, traité de la Préparation à la mort.*

Les Chrétiens qui ne pensent point à la mort sont inexcusables.

Si la mort étoit un mal, ou qui fût inconnu, ou qui arrivât rarement, en de certains temps, ou à de certaines personnes; si c'étoit un mal éloigné de nous, que l'on pût éviter, ou qui n'eût nulle fâcheuse suite, on pourroit excuser ceux qui n'y penseroient pas; mais il n'en est pas ainsi. La mort est un mal si commun, qu'elle frappe tous nos sens; si frequent, que chaque jour elle nous en fournit de nouveaux spectacles; si proche de nous, que nous en trouvons les principes dans nous-mêmes; si inévitable, qu'il n'y a ni grandeur, ni richesses, ni puissance qui y puisse parer ou resister; si redoutable pour les suites, que c'est d'elle que dépend notre bienheureuse ou notre malheureuse éternité. Il est par ce moyen de notre interêt d'y penser, & cependant nous ne pouvons nous resoudre à y songer. *Le même.*

Il faut souvent parler aux Chrétiens de la mort, pour les en faire souvenir.

Les Ministres du Seigneur doivent souvent dire aux peuples, ce que l'on dit à Jesus-Christ quand il s'approcha du tombeau de Lazare: *Veni & vide.* Venez & voyez; voyez ces yeux fermez, ce visage livide, ces cheveux heriſſez & épars, ces joues creuses & flétries; ne vous contentez pas d'y jetter une vûë superficielle, regardez tout cela comme un état où vous serez reduit un jour vous-même; c'est un spectacle où vous avez part; vous paroîtrez à votre tour sur ce théatre. *Veni & vide.* Vous me direz que vous ne pouvez vous resoudre à y penser, & que je ménage fort peu la delicatesse de ceux qui m'écoutent de leur mettre ce spectacle affreux devant les yeux; & moi je vous réponds que pour ménager trop une sensibilité si peu chrétienne, vous negligez le plus puissant moyen que Dieu vous ait donné de penser à votre salut, & d'y travailler tout de bon. *Le même.*

Peinture d'un moribond; situation de son corps & de son ame.

Il suffit d'envisager un moribond au lit de la mort, pour concevoir combien ce spectacle est effrayant. Ses mains & ses bras tombent de foiblesse; sa poitrine accablée sous le poids d'une fluxion qui l'étouffe, à peine peut-elle respirer; la tête ne peut plus se soûtenir; les lévres se couvrent d'écume; les yeux s'obscurcissent; le visage est couvert d'une sueur froide, & d'une pâleur mortelle; tout ce qui frappe les sens n'inspire que de l'horreur. Cependant ce qui nous paroît au dehors n'est qu'une image legere de ce que l'ame d'un pecheur reprouvé commence à éprouver au dedans. Elle envisage la necessité inévitable d'une mort qui ne peut être ni surmontée par la force, ni touchée par les larmes, ni évitée par tous les remedes de la medecine. Elle la voit s'approcher, comme un criminel voit dresser l'échaffaut où il doit être executé. La sortie de ce monde lui cause de l'horreur, le passage du temps à l'éternité lui fait souffrir de la douleur, les approches de son Juge lui donnent de la frayeur, & tout cela la remplit d'une crainte mortelle que rien ne peut soulager. *Le même.*

L'oubli de la mort fait qu'on s'attache aux biens de cette vie.

L'oubli de la mort rend les hommes avides, insatiables, ardens à amasser heritages sur heritages; un sage Payen s'en est plaint il y a long-temps: *Tanquam mortales vivimus, tanquam immortales concupiscimus.* Nous vivons & craignons comme des gens qui doivent mourir, ou que la mort peut surprendre à toute heure; mais nous desirons comme si nous étions immortels; nous amassons biens sur biens, maisons sur maisons, heritages sur heritages, comme des gens qui ne doivent jamais mourir: quel aveuglement! quel oubli! accordons-nous avec nous-mêmes, & levons cette contradiction. Si nous amassons avec tant d'ardeur les biens de la vie, ne negligeons pas le soin de conserver cette vie même, en nous embarrassant à amasser des biens qui ne sont que pour elle; regardons-nous comme des personnes qui sont à deux doigts de leur tombeau, qui ne sçavent entre les mains de qui passeront ces heritages, & qui se considerent comme des victimes que la mort va bientôt sacrifier. *Sermon manuscrit.*

Les surprises de la mort sont frequentes & ordinaires.

Rien n'est plus terrible dans la mort que la surprise, & cependant rien de plus ordinaire. C'est pour cela que l'Ecriture nous la represente, tantôt comme un larron qui vient dépouiller de nuit ceux qui dorment d'un profond sommeil; tantôt comme un maître qui cache à ses serviteurs le moment de son retour; tantôt comme une amorce qu'un pescheur tend à un poisson qui l'avalle, & qui se sent tirer de l'eau avec violence; tantôt à un déluge qui vient tout à coup, & qui renverse les plus solides bâtimens. Pourquoi cela? Pour avertir que nous serons surpris de la mort, si nous n'y pensons; qu'une vie lâche, & oisive nous y conduit insensiblement; que la vigilance est absolument necessaire: que sans cela le Fils de l'homme viendra lors que nous n'y penserons pas, qu'il nous surprendra dans notre negligence, & que ne l'ayant pas attendu, nous mourrons malheureusement. *Le même.*

Comme la mort éteint toutes les passions des hommes. La pensée de la mort en est

A la mort on est autant ennemi des passions, qu'on en a été esclave durant la vie: la mort est, pour ainsi dire, le tombeau des passions, & la pensée de la mort en est le remede; les passions n'ont plus de force quand on ne les regarde que comme des sources de re-

Le souverain remede.

grets, & de repentirs : à la mort on ne les regarde pas sous une autre face, on ne peut pas même comprendre comment on a pû les enviſager autrement. Reſte-t-il à la mort quelque trace de ces idées chimeriques qu'on avoit du monde, & de la prétenduë felicité dont il entretient ſes partiſans? Ces entêtemens de ſe pouſſer, ces deſirs immenſes de s'enrichir, perſeverent-ils au milieu de ce dépoüillement univerſel de toutes choſes? Reſte-t-il du moins un ſouvenir bien conſolant de ce qui a flaté notre orgueil, de tout ce qui a ſatisfait notre cupidité? *Le Pere Croiſet, Tome ſecond de ſes Reflexions ſpirituelles.*

L'état affreux de nos corps dans le tombeau aprés la mort. *Jobi 17.*

Entrons nous-mêmes dans le tombeau, & rendons-nous ſpectateurs de ce qui s'y paſſe, nous recevrons l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi: pater meus es; mater mea, & ſoror mea, vermibus.* Quel diſcours peut bien repreſenter ce que vous verrez là de vos propres yeux? à peine le corps de cette perſonne ſi ſaine & ſi bien faite eſt-il renfermé dans le tombeau, qu'il s'engendre une prodigieuſe quantité de vers & d'autres inſectes, qui étant crûs dans ce cadavre, commencent à ſe nourrir des mêmes chairs, où ils ont été engendrez. Vous en verriez qui dévorent les yeux, d'autres qui ſortent des narines, d'autres qui ſe roulent dans la bouche, dans le ſein, qui entrent & qui ſortent de la poitrine entr'ouverte; cependant les cheveux ſe détachent de la tête, le nez, les lévres, les jouës tombent par morceaux; ce n'eſt plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un horrible amas de pourriture & de corruption. Enfin les vers ayant tout conſumé, ils ſe conſument eux-mêmes de faim: il ne reſte qu'un affreux ſquelette, qui ſe démet peu-à-peu, comme un vieux bâtiment ruïneux, juſqu'à ce qu'enfin tout eſt reduit en pouſſiere. Voilà la fin de toute la beauté, la fin de tous les plaiſirs, de toutes les delices de la vie. Ce corps nourri ſi delicatement, & dans un ſi grand embonpoint; ce corps qu'on habille avec tant de molleſſe, à qui l'on fait des lits delicieux, que l'on défend avec tant de ſoin, du froid & du chaud, voilà ce que deviendra ce corps un jour. *Le Pere de la Colombiere.*

La mort nous convainc de la vanité de toutes les choſes du monde. *Pſal. 4.*

Filii hominum, uſquequò gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? O enfans des hommes! eſt-il poſſible que rien ne vous puiſſe faire reſſouvenir de la mort? eſt-il poſſible que le ſouvenir de la mort ne vous détache point de la vie? Grands de la terre, riches mondains! voilà où votre grandeur & vos richeſſes ſeront reduites dans peu de temps, à un ſimple linceul, à ſix pieds de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt & un éternel oubli. Voilà ce qui eſt arrivé à tous vos ancêtres, à tous vos prédeceſſeurs: pluſieurs d'entre eux ont peut-être vécu & ſont morts dans le palais où vous logez, dans le même alcove, où vous dormez tous les jours; vous les ſuivrez, & vous ſerez ſuivi de mille autres. On vous verra peut-être dans peu de jours étendu dans un cercueil pour mediter à la vûë de votre cadavre ſur la vanité des choſes d'ici-bas, pour s'inſtruire par votre exemple à mépriſer ce que vous avez aimé. *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Le même.*

Dieu ſe rend terrible aux Grands & aux Souverains en les menaçant de la mort.

Terribili, & ei qui auſert ſpiritum Principum. Pſalm. 75. Quand Dieu n'auroit autre pouvoir ſur les hommes, que de leur pouvoir ôter la vie, par cela ſeul, combien ſe rendroit-il terrible aux Souverains mêmes, & aux plus grands Monarques? L'experience l'a fait voir. Ezechias étoit un Roi riche & puiſſant, Dieu lui envoye le Prophete Iſaïe, pour lui porter cette nouvelle. Quelles larmes & quels ſanglots ne répandit-il point? *Flevit Ezechias fletu magno.* Le Roi Achab, quoi qu'impie, ſcelerat, & idolâtre, étant menacé de la mort par le même Prophete, déchire ſes vêtemens, & a recours à la penitence : & Sardanapale, le plus voluptueux, & le plus effeminé Prince qui fut jamais, quel changement ne fit-il point paroître quand Jonas vint publier la deſtruction & la ruïne de ſa ville capitale? *Auteur anonyme.* *Iſaïæ 38.*

Les hommes ne penſent gueres à la mort que comme à un objet éloigné.

Quelque terrible que ſoit un objet, on en eſt d'ordinaire peu touché, dès qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'eſprit s'appliquant à ce long intervalle, qui nous en ſepare, ſent beaucoup plus le bien d'être exempt de ce mal durant tout ce temps, qu'il n'apprehende le mal qui doit ſuivre la joüiſſance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez, qu'il ſera aſſez temps d'y penſer quand ils ſeront proches: que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le temps permet. Et c'eſt là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir penſé; mais on ſuppoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le temps, & ſur cette fauſſe aſſurance, on prend le parti de n'y point penſer. Le demon ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers peres, *vous ne mourrez point.* Cette tentation ſeroit trop groſſiere, & elle ne tromperoit perſonne : mais il leur dit, vous ne mourrez pas ſi-tôt; vous avez encore bien du temps à vivre, & par là il trompe preſque tout le monde; parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flater par cette vaine eſperance, dans le deſir qu'ils ont de joüir plus tranquillement des choſes ſenſibles, auſquelles ils ſont attachez. *Eſſais de Morale.*

La plûpart des hommes ne peuvent ſe perſuader que leur mort eſt proche.

Les hommes enchantez par l'amour des choſes du monde, conçoivent des aſſurances qu'ils ne mourront point ſi-tôt, lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'en aſſurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été ſurpris par la mort; ou ils ne veulent pas faire reflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils ſuppoſent fauſſement & ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux; & ſe formant ainſi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tous momens, ils continuent de ſuivre leurs paſſions, ſans en être détournez par la crainte de la mort... Ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent; c'eſt au contraire en faiſant en ſorte de ne les point voir : pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à conſiderer ſerieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres, & que nous ſommes expoſez aux mêmes dangers. *Les mêmes, chap. 4.*

C'eſt toute autre choſe de conſiderer la mort comme éloignée, & de l'enviſager de près.

C'eſt une étrange choſe que de ſe voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toûjours détournez, & de ne trouver dans ſa conſcience que des crimes. Ceux qui ſe ſont le plus occupez des penſées de la mort, avoüent qu'il y a une difference infinie, entre la voir de loin & la voir de près. Les plus fermes ſont ébranlez quand

quand ils sont en cet état. Quelles peuvent donc être les convulsions d'une ame malheureuse, qui ne s'étant volontairement appliquée durant la vie, qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, & ses suites, qui sont le jugement & l'enfer? *Les mêmes, ch. 5.*

Douleur à la mort de quitter ce qu'on a le plus aimé durant sa vie.

Qui peut concevoir l'état où se trouve une ame mondaine, qui vient à être arrachée par la mort, à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soûtenoit durant sa vie, & qui ne trouve rien en elle sur quoi s'appuyer? L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échappe, & s'enfuit devant elle d'une fuite éternelle, sans qu'il lui reste aucune esperance de le posseder jamais. Elle perd tout, & elle ne trouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoît, tout s'évanoüit. Tout ce qu'on en peut dire pour en donner quelque idée, est que c'est une chûte terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis; que c'est un vuide infini par l'anéantissement de tout ce qui la rempliſſoit; que c'est un excés de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ses biens; que c'est une solitude affreuse par la separation où elle se trouve de toute union, & de toute societé; que c'est une désolation effroyable par le défaut de toutes consolations; que c'est un déchirement cruel par la rupture douloureuse de toutes ses attaches. *Les mêmes, chapitre septiéme.*

Il faut avoir maintenant les pensées que nous aurons à la mort.

En quel état serons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'esprit, dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moi, la porte de la misericorde de Dieu me sera fermée? Helas! pourquoi ces pensées ne sont-elles pas dès à present la même impression sur nous? Car n'est-il pas toûjours vrai que peut-être dans une heure notre temps sera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & assurément dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être, & ce petit espace de temps fasse une si grande difference dans notre disposition? Les disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies: mais la difference du fini à l'infini est toûjours la même; il faut donc toûjours regarder ce moment avec la même frayeur; soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années, & avoir les mêmes pensées que nous aurons alors. *Les mêmes, chapitre dixiéme.*

Il ne faut pas se contenter d'une pensée ou d'une crainte sterile de la mort.

Ne nous contentons pas de penser seulement à la mort, ou d'en concevoir une frayeur sterile qui n'ait point de suites: pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait; au plan de vie que nous nous ferions si nous avions à revivre; aux exercices de pieté, que nous nous prescririons, s'il étoit en notre choix de disposer encore une fois de notre temps; aux jugemens que nous porterons alors de notre vie passée, & disposons au moins de ce qui nous reste, selon les vûës que nous aurons en ce temps-là. *Les mêmes.*

Il faut maintenant penser que toutes choses passent, & que nous passerons comme tout le reste.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide, qui emporte dans le néant toutes les choses sujettes au temps: *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit...* Tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste. Disons donc, pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choses passent, afin de ne dire pas inutilement un jour, toutes choses sont passées: *Modò fructuosè dicamus, transeunt, ne tunc dicamus infructuosè, transierunt.* Disons-le à tout ce qui nous plaît, & nous flate dans le monde, afin de le mépriser. Disons-le à tout ce qui paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre. Que tout ce qui disparoît à nos yeux, que tous les renversemens dont nous sommes témoins, que tous les âges par où nous passons, que toutes les parties de notre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous sans cesse la pensée, que tout finit, & que nous sommes si proches de notre fin, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous separe de l'éternité. *Les mêmes.* *Aug. in Psal. 31.*

La pensée de la mort éteint nos passions.

Rien n'est plus capable d'éloigner de notre esprit les fausses idées que la cupidité produit, que la pensée de la mort, & de ce qui la doit suivre. Il semble que les passions disparoissent devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raison, de lumiere, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'exécute avec plus de fermeté, & avec des intentions plus pures, & plus dégagées des vûës humaines. *Les mêmes.*

La vie est fragile, & nous sommes toûjours en danger de mourir.

Donnez-moi la plus belle vie du plus heureux de tous les hommes, accompagnée de tous les avantages, qui en font l'éclat, les ornemens, & les delices; force, santé, bonheur, puissance, richesses, plaisirs, autorité, sceptres, couronnes: voilà sans doute qui est beau; mais ce n'est que du verre extrémement fragile, qui peut tomber, & se briser à tous momens. Quoi qu'on apporte tous les soins du monde pour conserver cette vie, elle se détruit pourtant elle-même par son usage, & s'approchant tous les jours de sa fin, elle ne peut long-temps durer; c'est pourquoi, c'est fort peu de chose, & l'on en doit mépriser tous les biens, pour estimer uniquement ceux de l'éternité. *Monsieur Maimbourg, Sermon pour le cinquiéme Jeudi de Carême.*

La mort est toûjours prête à nous ravir la vie à tous les momens.

La mort qui nous ravit assurément tous les biens de la vie, est toûjours prête à chaque moment de nous les ravir, sans que nous sçachions ce moment, puisque nous pouvons mourir en tout temps, par tout, & en cent mille differentes manieres, comme il paroît en celui que le Sauveur ressuscita, & qui étoit encore en sa premiere jeunesse. Néanmoins il meurt dans cet état le plus florissant de sa vie, & quand il semble être le plus éloigné du trépas: cet homicide peut entrer par une infinité de portes: cet archer a toûjours son arc bandé, tout prêt à décocher, sans qu'il puisse jamais manquer: ce chasseur a ses filets prêts & disposez à tous momens pour envelopper les oiseaux, & ce voleur est toûjours en état de nous surprendre. C'est ainsi que le Saint Esprit exprime cette verité dans l'un & dans l'autre Testament. Si nous la sçavons bien comprendre, jamais les biens de cette vie, que nous pouvons perdre de la sorte à chaque moment, ne seront cause que nous demeurions un seul instant dans un état, où la mort nous seroit funeste. Ajoûtez encore qu'elle fait irreparablement son coup, en un seul instant, pour l'éternité. On ne peut mourir qu'une fois, parce qu'on meurt pour toûjours; il n'y a point de retour à la mort, comme il n'en est point à la vie. Ensuite on ne peut corriger les défauts de la premiere par une seconde meilleure. *Le même.*

Il faut envisager la mort comme prochaine, & non comme éloignée.

La plûpart des hommes ne regarde la mort qu'en perspective, où les choses les plus proches nous paroissent éloignées. Il n'y a point de vieillard si caduc, qui ne croye avoir encore du moins un an à vivre. Mais pour nous desabuser, l'Ecriture parle de notre vie, comme d'un torrent, d'une nuée, d'une vapeur, d'un vent, d'une ombre, d'un songe. Non seulement nous courons incessamment à la mort; mais il est même vrai de dire, que commençant à vivre, nous commençons à mourir; que le premier moment de notre vie corporelle est le premier moment de notre mort; que vivre c'est mourir continuellement, & qu'on appelle mort le dernier moment, qui finit à la fois notre mort & notre vie. Une infinité d'accidens extraordinaires en avancent le temps, & font hâter ce moment; l'intemperie des saisons, un air contagieux, un corps qui en tombant, nous froisse, & nous écrase, un embrasement qui nous consume, un débordement d'eaux qui nous surprend & qui nous engloutit. La mort nous attend en tout lieu, elle nous surprend en tout temps, en toute saison, en tout âge. Il faut donc toûjours porter son ame entre ses mains, pour la rendre à son Créateur au moment qu'il la demandera. *Pris du livre du Pere Crasset, de la Consolation contre les frayeurs de la mort.*

La mort est ce que nous avons le plus souvent devant les yeux, & ce qu'on oublie le plus souvent.

La pensée de la mort est si salutaire, que Dieu a voulu que la vie même nous en traçât une vive image; que tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, les choses mêmes qui nous doivent servir de nourriture, nous rappellassent la presence de la mort, & nous missent par une meditation serieuse en état d'en recueillir du fruit. Il arrive néanmoins que cette inévitable necessité de mourir est celle qu'on oublie le plus facilement. Ce qui est si vrai, que les justes mêmes pour l'ordinaire n'y pensent pas comme il faut, quoi que ce soit un des plus grands effets d'une foi humble & vigilante, que de s'entretenir de cette pensée quelque importune qu'elle soit; ce qui vient d'un reste d'amour propre, dont les plus saints & les plus parfaits ne se peuvent défaire entierement. Helas, la mort qui nous menace à chaque instant doit nous placer bientôt parmi les bienheureux, ou parmi les reprouvez; & nous ne sommes separez de ces deux extrêmitez que par la chose du monde la plus fragile, qui est la vie. Il n'est rien de plus réel, ni de plus terrible que cette verité; faisons les intrepides tant qu'il nous plaira; c'est pourtant la fin de toute chair humaine; & c'est en vain qu'on détourne la vûë de cette extrémité; puis que loin de l'anéantir en n'y songeant pas, elle subsiste & s'avance toûjours, quoi que nous puissions faire pour n'y pas songer. Mais l'aveuglement des hommes est si grand, que l'heure terrible de la mort leur est comme un songe, & l'on parle à des létargiques ou plûtôt à des morts, lorsqu'on leur en parle. *Ad tam magnum tonitruum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est. Le même.*

Sur le même sujet.

Quelle insensibilité! Il s'agit de l'affaire importante du salut; un moment fatal en doit décider; ce moment est incertain, la plûpart y sont surpris. Le Fils de Dieu nous le dit; il le dit à tous ceux qui viendront après nous, jusqu'au jour du jugement: veillez, priez, tenez-vous prêts, vous serez surpris. Cependant on n'y pense pas, on n'apprehende point ce danger, où il y va de tout, & pour jamais: *Gens absque consilio, & prudentia: utinam sapere, & intelligerent, ac novissima providerent.* Deut. 32. Peuple sans conseil & sans prudence! Qu'il seroit à souhaiter qu'ils eussent le don de sagesse & d'intelligence, pour prévoir les dangers dont on les menace au dernier moment de leur vie. *Vigilate, quia nescitis diem, neque horam.* Matt. 24. & 25. Veillez donc, parce que vous ne sçavez pas l'heure à laquelle vous mourrez. *Le Pere Nouet, dans sa Retraite pour se préparer à la mort.*

Sur le même sujet.

Il y a un grand nombre de personnes dans le monde, qui voyent souvent des mourans, sans faire reflexion sur eux-mêmes, & qui vivent comme s'ils étoient assurez de ne mourir jamais. Ils regardent dans les autres, une vive image de ce qui leur doit arriver, & ils n'en tirent aucune consequence pour eux-mêmes. La mort des méchans, quelque terrible qu'elle soit, ne leur donne point de crainte; & la mort des justes, qui est précieuse devant les yeux de Dieu, ne les porte point à les imiter. Nous sommes tous les jours avertis par nos maladies, par nos infirmitez, par le nombre de nos années, par la perte que nous faisons de nos parens & de nos amis, que notre mort est proche, & qu'elle nous peut surprendre à toute heure: mais le peché ou l'attachement aux choses de cette vie, ôte aux hommes l'usage de la veritable raison. *Pris des traitez de pieté de Monsieur de Sainte Marthe, Prêtre.*

On élude la pensée de la mort quandquelque accident est capable de nous la faire naître.

Chose étrange! non seulement on ne rappelle pas le souvenir de la mort; mais on s'étudie à l'affoiblir ou à l'éluder, lorsque malgré nous, quelque objet le rappelle. Est-on frappé de la mort d'un parent ou d'un ami, au lieu de profiter d'un avertissement si pressant, on s'applique à en émousser toute la force; on se rassure en voulant que la cause de cette mort soit toûjours celle dont on se croit exempt. Cette personne si jeune, qui étoit toûjours dans la joye & dans les plaisirs, à qui une santé pleine, & robuste, sembloit promettre une si longue suite d'années, vient d'être enlevée en cinq ou six jours de fiévre, à la fleur de son âge, malgré tout son embonpoint. Un accident si peu attendu frappe, trouble, consterne tous ceux qui peuvent avoir le même sort. Il n'en faudroit pas davantage pour convertir un cœur; le souvenir de ce triste accident, la crainte d'un pareil sort troubleroit les fêtes les plus riantes; & la grace triompheroit, si l'amour propre n'étouffoit point tous ces projets de conversion. Cette personne étoit jeune, elle avoit de la santé; mais on s'informe curieusement si elle n'a point fait d'excés; si elle ne s'est point exposée à un air contagieux; si elle n'avoit point eu quelque pressentiment d'un mal qu'elle ait trop negligé; si on ne s'est point trompé dans le jugement qu'on a porté de sa maladie. Mais quel motif de toutes ces perquisitions? c'est qu'on cherche quelque raison qui nous rassure; & parce qu'on se flate de n'être pas dans ce cas, on se persuade d'abord qu'il n'y a rien à craindre pour soi; on se tranquilise, & on traite de vaine frayeur un avertissement si salutaire; & le souvenir de cette mort n'a d'autre effet, que de nouvelles précautions pour nous assurer d'une plus longue vie. *Le même.*

On craint de penser à la mort, & pourquoi.

On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit necessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjoüé, si libertin: & l'on prendroit bientôt le parti

de la reforme. Et c'eſt ce qu'on n'eſt pas d'humeur d'entreprendre... Certainement ſi dans nos déliberations, ſi dans nos entrepriſes nous penſions à la mort, nous nous épargnerions bien des pechez & bien des malheurs. Il ne paroît pas poſſible de nourrir long-temps des paſſions avec la penſée de la mort. Les grandeurs du monde, le faſte, les honneurs perdent tout leur éclat dès qu'on les regarde à travers les ombres de la mort. Les plaiſirs n'ont plus qu'un foible attrait, on ſe dégoûte bientôt des vanitez mondaines; on ne rapproche pas ſouvent l'image de la mort ſans devenir plus Chrétien: mais n'eſt-ce pas dans le fond ce qu'on apprehende, & la cauſe pourquoi on ne penſe point à la mort? *Le même.*

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien mourir, ſans avoir penſé à la mort.

Eſt-il aiſé de bien mourir? On ne meurt qu'une fois, & plûtôt qu'on ne penſe. Eſt-il poſſible qu'on faſſe une mort ſainte, quand on n'a jamais penſé à la mort? Mais eſt-il poſſible qu'on ne penſe pas à la mort, tandis que tout concourt à nous mettre ſans ceſſe devant les yeux ſon image? Hiſtoire de ceux qui ont paſſé, portrait de nos Ancêtres, tout nous en renouvelle l'idée. Quel malheur de mourir ſans avoir preſque jamais penſé à la mort! *Le même.*

On ne penſe point à la mort, quoi que mille objets nous en rappellent le ſouvenir.

De bonne foi, ſi l'on étoit auſſi aſſuré de ne jamais mourir, qu'on eſt certain de ne pas toûjours vivre, auroit-on une autre conduite? formeroit-on de plus vaſtes deſſeins? auroit-on de plus ambitieux deſirs? aimeroit-on davantage ce triſte ſejour? penſeroit-on moins qu'on ne penſe à faire fortune dans l'autre vie? Choſe étonnante! la penſée de la mort vient malgré nous troubler nos fêtes, en nous avertiſſant ſans ceſſe, que la plus grande proſperité ſur la terre paſſe comme un éclair. On ne fait preſque rien de conſiderable, où il ne ſe trouve toûjours quelque choſe qui nous faſſe ſouvenir de la mort. Peu de contracts qui n'en faſſent mention; on appelle cela prendre ſes aſſurances: & malgré qu'on en ait, il faut que la penſée de la mort trouve ſa place dans ce qu'on regarde comme la plus grande fête de la vie. Dans le contract de mariage on n'oublie jamais cette clauſe, à la mort, après la mort, celui des deux qui doit ſurvivre, comme ſi on ne pouvoit former une ſocieté, ſans penſer au jour fatal qui la doit rompre. Dans le monde, le plus grand bonheur de la vie, c'eſt que la fortune dure juſqu'à la mort. Mais que deviendra-t-on dans l'autre vie? *Le même.*

La mort finit & termine la plus grande proſperité. Mais la ſainteté reçoit à la mort un nouvel éclat.

La mort éteint en un inſtant tout l'éclat de la plus brillante fortune. Fuſſiez-vous le plus puiſſant Monarque de l'Univers, la mort vous rend égal aux plus abjects des hommes. On ne vous craint plus, on vous épargne encore moins; votre corps fait horreur, votre ſort fait pitié: courtiſans, domeſtiques, vaſſaux, tout a paſſé ſous un autre maître. Combien de grands Princes enſevelis dans un éternel oubli! Mais eſt-on ſaint, la mort donne un nouvel éclat au merite, fût-ce le plus vil artiſan, eût-on paſſé ſes jours dans la plus abjecte mendicité, fût-on mort dans un hôpital ou dans la ſervitude. Peuples, Magiſtrats, Grands du monde, Empereurs, Rois, tout s'humilie aux pieds d'un Saint; toutes les grandeurs mondaines s'anéantiſſent devant leurs précieuſes reliques. Ainſi, tôt ou tard on rend juſtice à la vertu. *Le même.*

Sur la certitude de la mort.

Il eſt certain que nous mourrons. Bâtiſſons des palais, goûtons tous les plaiſirs de la vie, rempliſſons toute la terre de la gloire de notre nom; tout ſe termine à la mort. Nous ſommes entre deux mondes, nous avons laiſſé le premier derriere nous, & le ſecond nous pouſſe devant lui. Nos peres ſont morts, & nous mourrons comme eux. La mort fait-elle pacte avec quelqu'un? ſe laiſſe-t-elle vaincre par la force des jeunes gens, ou fléchir par la priere des vieillards? tout âge, toute ſaiſon eſt propre à mourir. Cette penſée occupe les veritables Chrétiens, mais ceux qui n'en ont que le nom, n'y font gueres de reflexion. A les voir pouſſer ſi loin leurs deſirs, & faire ces vaſtes projets de fortune, qui ne diroit qu'ils croyent être immortels? Cependant ce petit nombre de jours qui compoſent la durée de notre être, s'écoule inſenſiblement; chaque inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes; nous arrivons au terme qui nous eſt marqué, le charme ſe rompt, & tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. *Pris du Dictionnaire Moral, premier diſcours ſur la Mort.*

On éloigne tant qu'on peut la penſée de la mort, & l'on ſe plaît à ſe tromper ſoi même.

Choſe étrange! nonobſtant toutes les convictions que nous avons que nous mourrons un jour, l'amour propre a ce fatal artifice d'éloigner de nous ce dernier moment, ou d'en détourner la penſée. Cet amour propre ne peut nous empêcher de croire que notre vie finira, mais il lui met des bornes ſi reculées, qu'elle n'y touchera de long-temps. Il ne peut nous empêcher de croire que plus nous avançons en âge, plus nous nous précipitons vers ce dernier terme de notre courſe; mais il tâche de nous perſuader, que nous ne ſommes preſque qu'au commencement de notre carriere... D'où il arrive que l'on vit comme ſi l'incertitude de l'heure de la mort rendoit en quelque maniere la mort douteuſe. Au lieu de faire chaque action de ſa vie comme ſi c'étoit la derniere, & qu'on dût mourir après l'avoir faite, on ne regarde que ſon inclination, & on abandonne tout le reſte à un avenir qu'on éloigne le plus qu'on peut de ſa penſée. On ſçait qu'on ne peut s'aſſurer d'un moment, & que ſe promettre un lendemain c'eſt ſe tromper; & l'on veut bien dans la plus importante de ſes affaires aider à ſe tromper. *Le même.*

Contre les Riches & les Grands qui oublient qu'ils ſont mortels.

Juges de la terre, vous ne ſerez pas toûjours aſſis ſur les fleurs de lys, vous ne verrez pas toûjours de pauvres plaideurs attendre avec inquiétude l'iſſuë heureuſe ou malheureuſe de leurs procés; un jour viendra où ce faſte qui vous environne vous quittera; vous n'aurez pour palais qu'un ſepulchre, pour compagnie que des vers, pour ſiége que cinq à ſix pieds de terre, tandis que d'impitoyables miniſtres de la juſtice de Dieu vous tourmenteront ſans relâche, ſi vous avez fait un mauvais uſage de votre pouvoir. Riches du ſiécle, vous ne joüirez pas toûjours de cette delicieuſe abondance, vos richeſſes vous échaperont bientôt des mains; de toute cette magnificence qui vous éleve au-deſſus de tant de malheureux, il ne vous reſtera qu'un ſuaire pour couvrir votre cadavre, pendant que votre ſucceſſion ſera peut-être entre les mains de quelques heritiers ingrats, qui ne ſe ſouviendront pas même de vous. Politiques du temps, ſi éclairez dans les choſes preſentes, & ſi aveugles dans les futures, vous ne penſez gueres à ces amers, mais inutiles repentirs que vous aurez d'avoir ſi mal uſé de vos talens, d'avoir connu par une ſage pré-

voyance ce qui pouvoit affermir ou détruire les Etats, & de n'avoir pas vû ce qui étoit proche de vous, ce qui vous étoit interieur & domestique, ce dont dépendoit votre bienheureuse, ou votre malheureuse éternité. Esclaves de la fortune, qui vous attachez par une si lâche servitude à la protection des Grands, vous me paroissez comme des enfans qui bâtissent sur le sable : vous verrez bientôt ces chancelans ouvrages de votre vanité ruïnez. Martyrs de l'amour charnel, qui prenez mille soins pour plaire à une créature, qui se rit de vos peines & de vos soins, cette idole que vous adorez à la folie, se brisera d'elle-même ; cette beauté qui vous charme perdra tous ses attraits, & la mort la rendra si difforme que vous ne pourrez plus la souffrir... Jeunes personnes, qui commencez à briller dans le monde, vous ne ferez pas toûjours l'agrément & la joye des cercles : cette beauté s'effacera, & si, comme les filles de Jerusalem, vous marchez aujourd'hui la tête levée, & parées comme des temples, vous serez bientôt des objets non seulement d'oubli, mais même d'horreur, à ceux qui vous estiment & qui vous flatent davantage. *Le même.*

On reconnoit à la mort la vanité des choses de ce monde.

C'est alors que ce vain phantôme, qui en a trompé tant d'autres, & qui peut-être nous a trompé nous-mêmes, commence à s'évanoüir. Il nous charmoit peut-être auparavant par un faux brillant ; mais au moment de la mort on en reconnoît de près les laideurs & les impostures, dit Saint Eucher. Auparavant il tâchoit de nous seduire par un éclat qui paroissoit avoir quelque chose de réel : *Prius seducere vero cogitabat fulgore* ; & alors il ne peut pas même nous en imposer par une fausse montre de ses plaisirs & de ses grandeurs : *Jam non valet falsâ ostentatione corrumpere.* Auparavant ce monde n'avoit aucun bien qui fût solide ; & alors les plus fragiles lui manquent: *Solidis bonis carebat ; etiam deficit caducis. Le même.*

Le trouble & la surprise d'un pecheur à la mort.

Ce qui consterna & troubla davantage Pharaon, fut de se voir enveloppé tout à coup des flots de la mer rouge avec son armée. Cette vaste étenduë d'eau, où il s'étoit temerairement engagé, le jetta dans une terrible consternation : il eût bien voulu rebrousser chemin ; mais la mer lui avoit fermé le passage : il eût bien voulu prendre terre, & se sauver, lui en eût-il coûté tout son royaume ; mais la faute étoit faite, il fallut necessairement perir. Cet exemple nous represente assez naturellement l'étrange situation où le pecheur se trouve à la mort. Quelques pensées chagrines, quelques fâcheux accidens troubloient de temps en temps son repos ; mais il tâchoit de calmer ses frayeurs par mille divertissemens. Il n'en est pas de même à la mort ; les flots de la justice de Dieu tombent sur lui, & l'enveloppent. Il voudroit revenir ; mais le retour à la vie lui est fermé. Il voudroit avoir vécu pauvre, sobre, chaste, penitent ; mais ces desirs inutiles perissent avec lui. *Le Dictionnaire Moral, dans les Reflexions Morales sur la mort.*

Comme la mort nous fait une leçon d'humilité & d'humiliation.

Où les Grands pourroient-ils mieux apprendre l'humilité, que dans les entretiens de la mort, à laquelle la nature nous a tous également assujettis ? Renverser d'un même pied les palais des Princes, & les cabanes des pauvres ; couvrir d'une même terre l'éclat des Grands, & l'obscurité des petits ; donner ici-bas une même fin à la prosperité des superbes, & à l'adversité des humbles, & ne laisser aucun vestige des uns & des autres. N'est-ce pas crier aux oreilles des Grands, prenez garde à ce que vous faites : car vous mourrez ; usez bien de vos avantages, afin que Dieu n'exerce point de justice sur vous ; la terre que vous foulez arrogamment sous vos pieds vous ensevelira ; la grandeur & la bassesse courent d'un même pas au néant, & craignez que votre bonheur temporel ne se change en une disgrace éternelle... La mort ne respecte ni le rang, ni la qualité, ni les richesses, ni les talens. Quelle humiliation pour ces personnes hautaines qui se voyent égalées en mourant aux plus malheureux qu'elles regardoient avec tant de dédain & de fierté ? Voilà un grand contrepoids pour empêcher l'homme de s'élever par la vûë de ses talens, & du merite qu'il croit avoir. C'est en vain qu'il se flate d'immortaliser son nom par de grandes actions, & par de rares ouvrages. Le temps dévore tout ; il efface les noms gravez sur le marbre & sur le bronze. Mais quand même sa reputation dureroit long-temps, est-ce une grande ressource pour un mort, que d'être vanté parmi les vivans ? De quoi servent à l'homme ces titres pompeux, & ce nom qui passe à la posterité, pendant que son cadavre pourrit dans le tombeau, & que son ame n'a point d'autre partage que celui des demons ? Cependant il ne lui reste que cette vaine gloire après la mort. *Auteur anonyme.*

La mort nous doit faire penser à ce que nous sommes, & à ce que nous deviendrons.

Puisque la mort est si affreuse, on devroit y penser souvent, afin de s'en servir comme d'un remede efficace contre le peché. Il est certain que les passions n'osent lever la tête devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a de raison, de lumiere, & de force dans l'ame, pour chercher quelque remede salutaire aux malheurs qui peuvent être les suites de la mort. C'est là qu'on voit éclater la puissance de Dieu, & que la crainte de cet Etre infini commence à se faire sentir. Car comme le pouvoir d'un Souverain ne paroît jamais plus redoutable, que lors qu'après avoir tiré de la lie du peuple un de ses sujets, pour le revêtir de quelque grande dignité, il le fait rentrer dans son premier état, par un simple changement de volonté : La puissance de Dieu n'est jamais plus sensible à l'homme, que lors qu'après l'avoir fait sortir du sein de la terre, & lui avoir donné cette ame raisonnable qui le distingue du reste des créatures, il lui crie : *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre.* Daniel avec de la cendre fit voir la vanité des faux Dieux, que le peuple de Caldée adoroit. La poudre de nos tombeaux découvre suffisamment la vanité de ces biens dont on fait des idoles, & vous apprend, mondains, qu'il y a d'autres objets dans le ciel qui doivent être l'objet de votre amour. Si un Prince ambitieux consideroit souvent que son esclave vit aussi-bien que lui, que ses cendres seront bientôt confonduës dans un même sepulchre, avec celles de son sujet, & que ce qui peut les distinguer est une heureuse mort, nourriroit-il ces hautes idées de sa puissance & de sa grandeur ? *Le même.*

Il faut se garentir par la vigilance contre les surprises de la mort.

Il n'est gueres de verité plus souvent repetée dans l'Evangile, plus clairement marquée, plus fortement prouvée, que cette surprise de la mort pour tous les hommes. Pour nous la faire mieux sentir, Jesus-Christ la tourne en toutes les manieres. Il nous explique pre-

mierement par des textes formels, lorſque non content de nous dire que la mort viendra, il ajoûte quelque choſe de plus poſitif, en diſant qu'elle viendra à l'heure que nous y penſons le moins : *Quâ horâ non putatis, quâ neſcitis horâ.* De ſorte que l'on peut dire que la ſurpriſe de la mort eſt en quelque maniere un article de foi : de plus il rend cette verité ſenſible par diverſes comparaiſons, en nous aſſurant qu'il viendra comme un voleur, qui met toute ſon induſtrie à ſurprendre ceux qu'il veut voler, & qui ne vient pas en plein jour, lorſqu'il croit que les hommes ſont ſur leurs gardes ; mais ſur la minuit, lorſqu'il ſe perſuade qu'ils ſont plus profondément endormis. *Le Pere Bourdaloue.*

Luc. 12. *Matt.* 24.

Comme tout changera à la mort, & qu'il ne nous reſtera rien de tout ce que nous eſtimions ſur la terre.

Si la condition des pecheurs, qui triomphent ſur la terre, devoit toûjours durer, il n'y auroit rien de plus avantageux ; & ſi celle des juſtes opprimez ne devoit pas finir, il n'y auroit rien de plus inſupportable ; mais lors que l'on penſe que tout cela doit durer ſi peu de temps ; qu'il ſe fera à l'heure de la mort un renverſement general, qui changera entierement la face des choſes ; que tous ces titres pompeux & ſuperbes, ſous l'éclat deſquels la foibleſſe humaine s'efforce, pour ainſi dire, de ſe cacher, feront place à celui de mortels, qui les effacera tous ; que toutes ces diſtinctions chimeriques, que l'orgueil de l'homme a inventées pour s'élever au-deſſus des autres, ſe reduiſent à des tombeaux, des inſcriptions, & des épitaphes ; que de tant de richeſſes, d'heritages, & de poſſeſſions, il ne nous demeurera que ſix pieds de terre ; que de tous ces plaiſirs, ces paſſe-temps, ces intrigues, ces deſſeins, il ne nous reſtera qu'un regret auſſi cruel qu'inutile d'avoir conſumé dans de ſi vains amuſemens, une vie que nous devions conſacrer toute entiere à l'ouvrage de notre ſalut ; que de tout ce que nous avons fait, rien ne nous ſervira que la vertu, qui mettra les plus vils, & les plus miſerables hommes du monde aû-deſſus des Souverains de la terre, qui ſeront morts dans la diſgrace de Dieu. Quand on fait, dis-je, ces reflexions, le monde ne paroît plus rien ; on regarde avec un œil d'indifference ſes faveurs, & ſes diſgraces ; on conſidere avec un viſage tranquille tous les changemens, & toutes les revolutions de cette vie. Toutes ces choſes jointes à la penſée de la mort, nous paroiſſent comme des jeux & des amuſemens d'enfans. *Eſſais de Sermons, pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Sur la neceſſité inévitable de la mort.

Quelques artifices que nous mettions en uſage, pour écarter la penſée de la mort, elle approche toûjours de nous ; en éloignant ſon image, nous n'éloignons pas ſon fatal moment ; une ſuite rapide d'inſtans, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, nous entraîne ſans interruption au tombeau ; le torrent des choſes humaines s'écoule & emporte avec lui tout ce qui ſe trouve en ſon cours. Ainſi, c'eſt à nous de nous préparer ſoigneuſement à ce paſſage inévitable, & à mettre entre nos pechez & la mort un intervalle de penitence. Qu'eſt-ce que nous ſommes, ſinon un aſſemblage malheureux de qualitez contraires par notre naiſſance ? Ainſi il eſt neceſſaire que la deſtruction du ſujet ſuive le combat des qualitez contraires. Nous ne pouvons vivre ſans uſer d'alimens, & nous ne pouvons uſer d'alimens ſans que le corps s'altere, & l'alteration cauſe inſenſiblement la mort. Tous les momens de notre vie ne ſont qu'une continuité de mort ; chacun d'eux emporte avec lui une portion de notre vie, qui ne revient jamais. Nous expirons de la même maniere que nous reſpirons. Le dernier ſouffle qui éteint notre vie ne differe gueres de ceux qui l'entretiennent. Nous ſentons même la diminution de nos forces, & par des revolutions ſoudaines dans notre temperament, comme des atteintes de mort, qui nous la font éprouver d'avance, il nous eſt aiſé de juger qu'un peu plus de douleur, une fiévre un peu plus forte nous conduiront au tombeau, lorſque les maux que nous ſouffrons, nous en font voir les approches. *Eſſais de Sermons pour l'Avent.*

Le teſtament d'un riche avare à la mort.

Siccine ſeparat amara mors ? 1. Reg. c. 15. L'on ne peut quitter ſans douleur ce que l'on eſtime beaucoup ; & comme les biens de ce monde avoient toute l'eſtime de cet homme, il ſouffre d'étranges peines lorſque la mort les lui vient arracher. Imaginez-vous un homme du monde, riche, puiſſant, dans un lit, auquel enfin après mille détours, on dit qu'il eſt en danger de mourir. Il me ſemble que tous ſes biens, ſes charges, ſes plaiſirs lui reviennent alors dans l'eſprit. Ah ! faut-il quitter cette perſonne, cette dignité, ces richeſſes, cette maiſon ; *Siccine ſeparas amara mors ?* On lui parle de faire un teſtament, quel coup de foudre ! ſon intime auquel ſeul il eſt encore ſenſible, veut qu'il en faſſe un, avec quel fremiſſement, avec quel tremblement prononce-t-il ce mot : *Je laiſſe.* Que cette parole eſt rude à un homme qui ne faiſoit qu'amaſſer richeſſes ſur richeſſes : *Je laiſſe.* Que ce langage eſt different de celui qu'il tenoit auparavant, diſant ſans ceſſe : *Affer, affer !* Ah, malheureux ! c'eſt bien malgré toi, que tu dis : *Je laiſſe.* Si tu pouvois prendre & emporter, tu prendrois ; tu ne laiſſes ces choſes que parce que la mort t'y oblige ; tu les eſtimes plus que jamais, & c'eſt ce qui fait ta douleur & ton regret. Or voici le ſecret de s'épargner ces regrets à la mort ; c'eſt d'eſtimer peu les biens de la terre, & beaucoup ceux du ciel ; alors on dit ſans regret : *Je laiſſe.* On quitte ſans peine ce qu'on n'eſtime pas, & l'on abandonne volontiers un petit bien, lorſqu'on peut en poſſeder un plus grand. *Eſſais de Sermons, pour le Jeudi de la quatriéme ſemaine de Carême.*

Si l'on penſe à la mort, on ne croit pas que l'on mourra ſi-tôt.

Il faut mourir, tout le monde en convient ; mais il faut bientôt mourir, c'eſt de quoi on ne veut pas convenir ; on veut même ſe perſuader le contraire, comme ſi en s'imaginant que la mort eſt loin, on l'éloignoit. En effet, la vie étant ſi courte, comme nous nous en plaignons tous les jours, la mort ne peut pas être loin ; cependant nous la regardons toûjours dans l'éloignement, & comme en perſpective ; & c'eſt ce qui empêche qu'elle ne faſſe tant d'impreſſion ſur notre eſprit. Un jeune homme compte ſur ſa jeuneſſe ; un homme plus avancé ſur la vigueur de ſon âge ; un vieillard ſur la force de ſon temperament ; & chacun croit avoir toûjours des raiſons de vivre, & des reſſources contre la mort, que les autres n'ont point. Quelle étrange illuſion ! *Le Pere Nepveu, Tome* 1. *de ſes Reflexions Chrétiennes.*

Comme on change de ſentiment & de penſée à la mort.

Ce ſera au moment de la mort qu'un homme commencera à juger ſainement des choſes : *O mors ! bonum eſt judicium tuum.* Quand il viendra à penſer que le temps de la vie, quelque longue & quelque heureuſe qu'elle ait

été, est passé, & est par conséquent à son égard, comme s'il n'avoit jamais été. Les lumieres de l'éternité, où il va entrer dans un moment, en lui faisant voir le peu de proportion qu'il y a entre ce qui est éternel & infini, & ce qui est temporel & fini, rompront enfin le charme dont il avoit été fasciné jusqu'alors; & faisant disparoître à ses yeux tous les biens passagers qui l'avoient enchanté, lui en feront sentir le néant, & en même temps sa folie, d'avoir préferé les biens temporels aux éternels. Quels seront ses sentimens sur une conduite aussi aveugle? mais quels sont maintenant les vôtres. *Le même*, *Tome* 3.

Toutes nos actions doivent avoir pour but une bonne mort.

Comme toutes les lignes du cercle vont aboutir à ce point qu'on appelle le centre; aussi tous les desirs, les actions, & les desseins de l'homme doivent aboutir à ce point de temps, à ce moment fatal de la mort, duquel dépend l'éternité. Il ne doit rien ômettre pour l'assûrer, & pour faire en sorte qu'il se trouve joint avec la grace, avec l'amitié de Dieu: car quand j'aurois perdu biens, santé, repos, honneur, quand j'aurois été accablé de tous les maux; si dans le moment de la mort je me trouve en grace, que me nuit tout cela? Ce seul moment raccommode tout, me dédommage de tout. Quand j'aurois possedé tous les biens, joüi de tous les plaisirs, & de tous les honneurs, quand j'aurois été le plus heureux homme du monde; si dans ce dernier moment je me trouve en peché, que me sert tout cela? tout est perdu pour moi & pour toûjours. Ce seul moment détruit tout. Je n'ai donc point d'autre affaire au monde que de ménager ce moment, que de m'en assûrer; je veux donc oublier tout le reste pour y penser. *Le même.*

Il faut veiller de crainte des surprises de la mort.

Il n'y a point de verité que le Sauveur ait eu plus à cœur de nous imprimer dans l'esprit, parce qu'il en voyoit les conséquences. Il nous l'a renduë évidente par des textes si formels & si souvent réiterez; il l'a renduë sensible par des comparaisons, par des paraboles, par des exemples. Pouvoit-il faire davantage pour nous obliger de veiller, & d'être toûjours sur nos gardes? Par là il ne nous épouvante que pour nous assûrer: il ne nous menace de nous surprendre, que par le desir qu'il a que nous ne soyons pas surpris, pour nous obliger à prendre toutes nos précautions, afin d'éviter une surprise dont il prévoit les funestes suites, que nous ne comprenons pas assez. Il voit notre aveuglement, il en a pitié, il n'épargne rien pour nous éclairer: malheur à nous, si nous fermons les yeux à tant de lumieres. Il voit notre assoupissement, il veut nous réveiller par toutes ces menaces. *Le même.*

Du desir de la mort.

La nature nous inspire un desir necessaire d'être heureux: la foi nous apprend que ce n'est que dans le ciel que nous aurons ce bonheur parfait en possedant Dieu, & en devenant heureux du même bonheur que lui, c'est-à-dire d'un bonheur éternel, universel, infini: La raison nous convainc que ce n'est que par la mort que nous pouvons posseder ce bonheur; & cependant bien loin de la desirer avec empressement, nous la craignons comme le plus grand de tous les maux; nous tremblons à sa seule vûë; on ne peut pas même nous en parler sans nous allarmer. Quelle contradiction dans nos sentimens! quelle contrarieté dans nos desirs! Nous voulons arriver au souverain bonheur, & nous ne voulons point entrer dans la seule voye qui nous y conduit. Ou changeons de créance, ou changeons de sentimens; ou cessons de desirer d'être heureux, ou cessons de craindre la mort, qui seule peut nous rendre parfaitement heureux.... Pouvons-nous ne pas soûpirer après la mort, qui nous met dans l'impuissance d'offenser Dieu, & dans l'heureuse necessité de l'aimer? *Le même*, *Tome* 4.

La mort nous fait voir combien les soins & les travaux de la plûpart des hommes sont inutiles.

Si la mort est certaine & inévitable, comme elle l'est en effet; hé! mon cher Auditeur, à quoi aboutiront tous vos soins & tous vos travaux? Pourquoi tant de combats, de procez & de querelles pour un pouce de terre, puisqu'il faut mourir un jour? Un de ces sages Anciens reprochoit autrefois aux hommes qu'ils bâtissoient comme s'ils ne devoient jamais mourir. Hé! n'est-ce point ce que vous faites? toûjours desirant, toûjours amassant, toûjours entassant richesses sur richesses. Helas! si peu de choses suffisent à l'homme, & vous êtes insatiable; votre convoitise est sans bornes. Vous voulez être à votre aise, c'est peu; vous voulez être dans l'abondance, ce n'est pas encore assez; vous aimez l'affluence, & rien n'est capable de vous contenter; cela seroit bon si vous en deviez toûjours joüir: mais s'il faut mourir un jour, si vous devez quitter tout cela, n'est-ce pas une chose ridicule de bâtir où vous ne devez point demeurer, d'amasser des biens dont vous ne devez point vous servir, sans penser à ce que vous deviendrez éternellement? Quelle folie de vouloir être heureux pour un peu de temps, sans se mettre en peine d'être miserable pour jamais. *Le Pere Delingendes, dans un des Sermons de la mort.*

Ce que la mort fait à l'égard du corps.

Si jamais vous avez fait reflexion au ravage qu'un long & rude hyver fait dans les jardins & dans les campagnes, sans qu'il y demeure ni fruit, ni feuille, ni fleur; c'est à peu près ce que fait la mort dans le corps de l'homme. Si vous avez vû une ville pillée, & saccagée par les ennemis, vous avez vû des murailles renversées, des fondemens déterrez, des mazures qui restent çà & là, sans qu'on puisse juger ce que ç'a été autrefois; les ruës bouchées par l'embarras des materiaux confus, des terres éboulées, des pierres jettées çà & là sans ordre, des toits mêlez avec des fondemens: voilà à peu près l'image d'un corps qui est dépoüillé & détruit par la mort: considerez-le au dedans, au dehors; toute cette harmonie, cette beauté, cette couleur, cet éclat, l'action, le mouvement, il n'y a plus rien de tout cela; les yeux ne voyent plus; les oreilles n'entendent plus; les mains, les pieds, la langue, aucune partie ne se remuë; le cœur ne palpite plus; il n'y a plus de difference entre ce corps & une statuë, si ce n'est qu'il est plus affreux & horrible à voir. Le corps enfin devient cendre & poussiere. Voilà où aboutit toute la grandeur humaine, tout ce faste, toute cette pompe, & tout cet éclat que nous admirons. *Le même.*

Nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre; parce que le moment qui nous fait vivre n'est pas plûtôt écoulé, que n'ayant plus d'être, il appartient à la mort. Quoi que la vie & la mort soient opposées, elles sont néanmoins si étroitement liées ensemble, qu'elles font une même course, & ne peuvent être separées d'un seul moment. De même que le dernier grain

Nous commençons à mourir si-tôt que nous naissons.

qui tombe d'un horloge de sable ne fait pas l'heure, mais en marque la fin ; ainsi le dernier soûpir de la vie, qui nous fait trouver la mort, ne la fait pas naître, mais la termine seulement avec notre vie. De plus, si vivre en l'oisiveté n'est pas vivre, & beaucoup plus si vivre dans le vice c'est mourir ; qui peut se vanter de vivre une année entiere en ce monde, consumant une partie du temps dans l'oisiveté, & l'autre dans le crime ; & que trouverons-nous à la mort que nous ayons fait pour Dieu ? Plusieurs demeurent longues années sur la terre ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils y ayent beaucoup vêcu, disoit un Ancien, & pour parler chrétiennement, autre chose est vivre, & autre chose voir écouler le temps qui est donné à l'homme pour faire son salut, & meriter l'éternité. *Le Cardinal de Richelieu, dans la perfection du Chrétien.*

De la crainte de la mort, à quoi elle doit nous servir.

Ce qu'il y a de plus redoutable dans la mort, n'est pas la necessité de la souffrir ; mais la necessité de la prévenir & de la craindre. Ce qui la précede est plus redoutable que ce qui l'accompagne, & ses douleurs sont moins dangereuses que ses allarmes. La raison est, que ces apprehensions, quand elles sont trop violentes, troublent la raison des mourans ; elles abattent leur courage, & les empêchent de se préparer à la mort avec la tranquillité necessaire pour la vaincre. Mais que fait l'esprit du Christianisme, & une bonne conscience en cette occasion ? Ils inspirent à un homme mourant une certaine fermeté, & une grandeur de courage, qui n'a rien de la fierté des Philosophes, ni de l'impetuosité des soldats, mais qui lui fait regarder la mort avec deux yeux differens ; l'un voit toutes les raisons qu'il a de la craindre, & l'autre considere celles qui la peuvent adoucir : *Hoc cogitet Christianus, ut totam mortis possit despicere, & calcare formidinem*, dit Saint Pierre Chrysologue. Si vous regardez la mort toute seule, elle vous donnera des allarmes dangereuses à votre salut ; mais que le Chrétien use de la raison & de sa foi, pour voir les motifs qu'il a d'esperer, pour vaincre ainsi la crainte de la mort. *Monsieur Biroat, dans une Oraison funebre.*

Puisque c'est un arrêt que nos corps doivent être reduits en pousiere, il est inutile de les traiter avec delicatesse.

C'est dans ces sentimens que sont entrez ceux qui se sont veritablement convertis : car enfin, disoient-ils, pourquoi traiter si mollement un corps qui est déja condamné à la mort ? Après qu'on a prononcé la sentence à un criminel, on ne s'amuse pas à le bien traiter. S'il reste encore quelque temps entre la prononciation de la sentence, & l'exécution, on se contente de lui donner le necessaire, afin qu'il ne succombe pas à la violence de son supplice, & que d'ailleurs il ait du temps pour penser à la mort. Or qu'est-ce que notre corps ? c'est un criminel dont l'arrêt de mort est prononcé, & qui est condamné par la justice divine. L'exécution est surseise, il est vrai, mais elle se fera dans quelque temps : il ne s'agit donc pas de le traiter si bien & de le nourrir si delicatement : il suffit de lui donner le necessaire, pour le conserver seulement, & lui donner le temps de penser à la mort. *Le Pere Bourdaloue, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

Ce qu'il faut craindre dans la pensée de la mort.

Il est vrai qu'on se préoccupe, & qu'on se trompe, quand on s'effraye par les idées d'abandon, de necessité, de solitude, & de destruction, qui entrent dans l'idée de la mort. Mais voici en quoi il est certain qu'on ne se trompe pas ; c'est lors qu'on redoute le jugement de Dieu, qui suit la mort : car il est certain que ce jugement ne peut être que terrible à une conscience qui se sent chargée de crimes ; & où est l'homme qui ne se trouve en cet état, pour peu de reflexion qu'il fasse sur sa vie passée ? Il est vrai que ce moment paroît redoutable, duquel on conçoit que dépend toute l'éternité ; mais certainement le cœur de l'homme se fait aussi en cela diverses illusions. Il s'imagine que c'est le moment de la mort qui est le prix de la vie éternelle, & il ne voit point que ce n'est pas ce moment, mais toute sa vie que Dieu demande ; que ce moment n'a en soi rien qui soit plus agréable à Dieu que les autres, & que toute son importance consiste simplement en ce qu'il est le dernier, & qu'enfin ce n'est point ce moment qui contracte avec la justice de Dieu ; mais tout le temps qu'on a passé dans l'impenitence. *Auteur anonyme.*

De l'oubli de la mort.

Je sçai bien que personne ne nie serieusement qu'il ne doive mourir ; mais je ne sçai aussi si personne se dit serieusement qu'il mourra. Car quoi que ces deux termes ayent un trop veritable rapport, personne ne les veut unir, & si on les regarde, c'est assurément dans une vûë qui les détache l'un de l'autre ; nous considerons la mort, sans nous considerer ; nous nous considerons, sans considerer la mort ; mais nous n'aimons pas à nous representer par l'idée de la mort ; & rien au monde n'est plus rare ni plus penible à notre cœur, que l'assemblage de ces deux idées l'est dans notre imagination. *Le même.*

Sur le même sujet.

Nous ne sçavons pas ni le lieu, ni le temps, ni le genre de notre mort ; mais nous ne pouvons douter que nous n'avancions sans cesse vers la fin de notre vie, & que chaque pas que nous faisons, ne nous approche toûjours de la mort. Cependant au lieu de nous occuper de notre mort, nous faisons tout ce qui est en nous pour en écarter l'idée ; au lieu de nous y préparer, comme nous ne la voyons point précisément dans aucun temps, nous faisons en sorte que cette pensée vague de la mort ne nous touche point. De là il arrive, dit le Sage, que *de même que les poissons sont pris à l'hameçon, & les oiseaux au filet ; ainsi les hommes se trouvent surpris par la mort, lors que tout d'un coup elle fond sur eux.* C'est-à-dire, que comme on prend les poissons, quand ils se joüent dans l'eau, & les oiseaux quand ils se joüent dans l'air ; ainsi les hommes sont-ils surpris de la mort, quand ils y pensent le moins. Pensons-y sans cesse, dit un Payen, pour nous en familiariser l'idée, afin qu'elle nous paroisse moins affreuse, quand elle se presentera tout d'un coup à nos yeux : mais sur-tout, employons toute notre vie à faire un essai, & un apprentissage de la mort : *Totâ vitâ discendum est mori. L'Abbé de Monmorel, Homelie sur l'Evangile de la Quinquagesime.*

Eccli. 9.

Seneca de brevit. vitæ.

On tâche par divers artifices de détourner la pensée de la proximité de notre mort.

En vain le Sauveur du monde nous commande de veiller, en nous avertissant qu'il viendra comme un éclair, à l'heure que nous y penserons le moins, & qu'il nous surprendra comme un larron. En vain voyons-nous tous les jours nos amis, nos proches, nos voisins enlevez tout d'un coup de ce monde dans leur premiere jeunesse, ou dans la force de leur âge ; nous trouvons toûjours quelque raison de nous rassurer, & d'effacer promptement en nous l'impression qu'une pareille

mort ne laisse pas de faire malgré nous ; l'un, dit-on, paroissoit mal sain, l'autre ne se ménageoit pas ; celui-ci n'a pas été secouru, celui-là n'est mort que par les remedes qu'on lui a faits mal à propos. Comme si nous n'avions pas les mêmes risques à craindre pour nous-mêmes. *Le même, sur le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.*

De l'oubli de la mort.

L'oubli que les hommes témoignent à l'égard de la mort, seroit incroyable, si nous, qui avons peine à le comprendre dans les autres, ne donnions aux autres un juste sujet de le remarquer dans nous. Comment se peut-il faire qu'on se souvienne si peu du terme où l'on court, du but pour lequel on est sans cesse en mouvement, de l'extrêmité d'une carriere où l'on n'est entré que pour la continuer & pour la finir ? Que dirions-nous d'une personne qui se met en voyage, qui ne discontinuë point de marcher, qui ne perd point sa route, & néanmoins ne pense pas où elle va ? Cependant ses compagnons disparoissent, parce qu'ils arrivent avant elle : elle les suit à grands pas : elle va sur leurs vestiges : il faut necessairement qu'elle tombe au même endroit ; n'importe : toûjours en mouvement elle ne fait pas plus de reflexion & sur sa course, & sur le terme où sa course doit aboutir, que si elle n'avançoit pas pour y atteindre. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Sur le même oubli.

Si l'on examinoit les causes, les motifs, les circonstances d'un oubli si surprenant, l'on découvriroit sans doute d'étranges sujets de frayeur. On peut, ce me semble, les renfermer dans ces deux mots ; nous oublions la mort malgré notre mortalité, malgré la rapidité de nos années qui s'écoulent, malgré les larmes que nous versons sur le tombeau de nos proches & de nos amis, malgré le spectacle affreux des cadavres que nous voyons porter en terre, malgré toutes nos infirmitez qui nous avertissent par la foiblesse & par la douleur, que nous ne tarderons pas d'être enlevez de ce monde. Cela veut dire que nous vivons, ou comme si les parties qui nous composent devoient toûjours vivre, ou comme si les parties qui nous composent devoient mourir pour toûjours. Lequel des deux qui nous étourdisse sur la briéveté de la vie, & sur la pensée de la mort, ne sommes-nous pas à plaindre ? ne sommes-nous pas malheureux ? où allons-nous ? & où tomberons-nous ? *Le même.*

Tout ce que nous faisons en cette vie doit aboutir à bien mourir.

Un homme meurt : il a vêcu pour mourir : il a dû bien vivre pour bien mourir. Il laisse en mourant de sçavans ouvrages qu'il a composez, de riches terres qu'il a achetées, de grandes sommes qu'il a amassées. Si ses peines n'ont été des préparatifs à une sainte mort, il meurt à son propre risque, & il a vêcu inutilement pour ses interêts. Le point fatal de notre sort éternel est le moment de la mort : qui que ce soit ne peut le rendre heureux que nous-mêmes. Consumer sa vie pour les autres, & ne rien faire pour la destinée invariable qui nous attend à la mort, & qui dépend de notre vie ; que pense-t-on de sa vie & de sa mort, si l'on en vient là ? *Nemo alii nascitur, moriturus sibi*, dit Tertullien. *Le même.*

Notre sort éternel dépend de l'état où nous serons à l'article de la mort.

Notre sort roulera sur ce que nous serons alors ; ce que nous aurons été, ce que nous sommes aujourd'hui, ce n'est point ce qui décidera sur notre destinée éternelle. Nous pouvons bien commencer, bien continuer : après quoi nous pouvons nous démentir & mal finir. Il est donc vrai, que, si nous voulons nous sauver, c'est au moment de la mort, où les reflexions, les inquiétudes, les soins, les peines, les desseins de tous les momens de notre vie doivent nous conduire. Je sçai que nous ne pouvons faire fond sur quoi que ce soit, pour nous croire hors de tout peril, & que tant que nous pouvons esperer notre salut, nous devons aussi craindre notre perte. Je sçai que nous ne pouvons être redevables du don de perseverance qu'à la seule misericorde divine : mais il nous est permis, il nous est commandé de l'esperer. Tout consiste à vivre de telle sorte, que nous ayons sujet malgré notre incertitude, de nous promettre une bonne mort. *Le même.*

Reflexion qu'il faut faire sur ce que la mort rend tous les hommes égaux.

A force d'entendre dire que la mort nous rend tous égaux, on neglige de penetrer le sens de cette pensée. L'on se contente de se faire une image de cadavres, à peu près aussi affreux les uns que les autres par les horreurs qui y sont répanduës. Des chairs qui se dissoudent en bouë : des membres qui se dépoüillent & perdent leur figure : des concavitez qui se creusent, & ouvrent un passage aux vers, & à d'autres insectes : une puanteur insupportable, jusqu'à ce qu'enfin une pousssiere fort semblable confonde tout-à-fait ces cadavres. Telle image ne nous laisse pas douter qu'après la mort, la distinction qui a été entre les vivans, ne subsiste plus. Mais il seroit bien necessaire pour notre instruction, que nous comprissions la raison pourquoi par notre mort une si grande égalité parmi nous succede à une si grande inégalité. Nous la pouvons expliquer cette raison par cet axiome ; sçavoir, que toutes les choses naturelles retournent à leur principe. Nous avons été poudre, nous devenons poudre. *Le même.*

La mort efface de l'esprit jusqu'au nom & le souvenir des plus grands hommes.

L'experience nous apprend que la terre n'a pas plûtôt couvert un mort, que le monde en perd incontinent le souvenir. Que reste-t-il de ces Princes & de ces Conquerans, qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde ? Quelque ambition qu'ils ayent euë de s'immortaliser par leurs batailles, & par leurs victoires ; quelques villes superbes qu'ils ayent désolées pour s'acquerir de la gloire ; quelque soin même qu'ils ayent pris de se faire élever des mausolées, que nous en reste-t-il ? *Periit memoria eorum cum sonitu.* Leur memoire s'est évanoüie avec leurs pompes funebres ; le temps a renversé ces monumens superbes, que la vanité avoit élevez ; il les a accablez eux-mêmes sous les ruïnes de ces grands bâtimens ; il nous a dérobé la connoissance de leurs cendres, & du lieu où elles étoient. *Monsieur de la Volpilliere, Sermon de Saint Benoît.*

Suite du même sujet.

Le Sage nous assure que le nom du pecheur aura le même sort que son corps : que si celui-ci a été reduit en cendre, celui-là s'évaporera en fumée : que si enfin la pourriture a dérobé son corps à notre vûë, l'horreur doit encore ôter son nom à notre souvenir. C'est pour cette raison que Saint Chrysostome, après avoir dit que l'on ne trouve plus le corps d'Alexandre, ajoûte qu'on ne peut pas même marquer le jour de sa mort. Le monde a si peu perdu à la mort de ce Prince, qu'il ne s'est pas mis en peine de sçavoir le jour auquel elle est arrivée ; ses victoires lui ont été si peu considerables, qu'il ne s'en est jamais fait de réjoüissance universelle. De sorte que le

le Sage a eu raiſon de dire, que le nom & la gloire des impies pourrira comme leur corps:

Pſal. 10. *Nomen impiorum putreſcet. Le même.*

La mort eſt la peine du peché, &c.

Vous ne pouvez regarder un homme dans l'état où la mort l'a reduit, que vous ne ſongiez auſſi-tôt à ſon peché. Le tombeau ſuppoſe le crime : *Stipendia peccati mors*, & par conſequent le ſejour qu'on y fait, ne peut être que fort honteux. De plus, on doit conſiderer le tombeau comme l'échaffaut où s'exécutent les derniers termes de notre arrêt; la juſtice divine y pourſuit encore les hommes après leur mort, & ne ſe contente pas de leur avoir fait perdre la vie, elle les reduit encore

Ad Rom. 6.

Pſal. 21. en cendres ; *Et in pulverem mortis deduxiſti me.* Enfin, la derniere honte du tombeau, eſt, qu'il met tous les hommes dans la pauvreté; les Souverains n'y ſont pas plus riches que les eſclaves, & nous y entrerons avec la même nudité avec laquelle nous ſommes nez. *Le même.*

La mort nous apprend que tout paſſe en cette vie, & que nous paſſerons nous-mêmes.

Achetez de grandes terres; bâtiſſez des palais; élevez des maiſons magnifiques: mais aſſurément ces palais & ces maiſons appartiennent plus à la fortune qu'à vous; ou, pour parler plus chrétiennement, vous n'êtes en effet que les œconomes de ces biens. La raiſon, dit Saint Auguſtin, que vous avez coûtume d'apporter, pour prouver que cette maiſon eſt à vous, prouve évidemment que c'eſt votre maiſon de paſſage. Mes peres, dites-vous, & mes ancêtres me l'ont laiſſée ; elle m'appartient par teſtament : je ſçai bien ce que vous voulez dire, répond ce ſaint Docteur; vos ancêtres ont paſſé par cette maiſon, & vous y paſſerez auſſi ; vous n'y êtes donc que comme des paſſans : *Unuſquiſque in domo ſua eſt hoſpes*; mais pour le tombeau, ah! cette maiſon vous appartient, vous y demeurerez juſqu'à la conſommation des ſiécles, & vous n'en ſortirez jamais de vous-même. *Le Pere Texier, premier Sermon du Carême.*

La mort nous apprend ce que nous ſommes, & rabat notre orgueil & l'eſtime que nous avons de nous-mêmes.

Pour briſer cette idole, & pour détruire ce phantôme de l'amour propre, il n'eſt rien de plus efficace que la penſée de la mort. Vous ignorez ce que vous êtes, allez conſiderer ſur la cendre des cemetieres, les marques & les reſtes de ceux qui vous ont précedé. Ils étoient idolâtres d'eux-mêmes comme vous; ils étoient remplis de confiance en eux-mêmes; c'eſt ce qui les a perdus. Voyez ce qu'ils étoient par les traces qu'ils vous ont laiſſées; voyez ce qu'ils ſont, & vous connoîtrez ce que vous êtes, & ce que vous ſerez un jour. Mais il n'eſt pas beſoin de vous ouvrir les tombeaux de vos ſemblables. Entrez aujourd'hui ſerieuſement dans vous-même, & vous y trouverez un oracle, ſi vous le conſultez comme il faut, & vous direz avec S. Paul:

2. *ad Cor.* 1. *In nobiſmetipſis reſponſum mortis habuimus, ut non ſimus fidentes in nobis.* Ah! je me ſuis écouté moi-même, & une voix interieure m'aſſure, que je ne ſuis qu'un peu de cendre & un peu de pouſſiere : c'eſt pourquoi je ne dois point faire état de moi-même, ni me confier en moi-même. *Le même.*

Conſolation des gens de bien à la mort.

Tout doit contribuer à conſoler les gens de bien à cette derniere heure. Quelle conſolation, quelle joye ne doit pas reſſentir à l'heure de la mort, un homme qui a vécu chrétiennement, qui a vécu dans l'exercice de la penitence, & la vûë de l'avenir peut-elle ne pas adoucir les douleurs de l'état preſent? Tout ce qu'il y avoit de rude, & de difficile au ſervice de Dieu, tout eſt paſſé : jeûnes, retraites, exercices de mortification, travaux, auſteritez, humiliations, penitences, tout eſt fini ; le bien & le mal paſſent également. Quel plaiſir à l'heure de la mort, de n'avoir pas fait le mal qu'on pouvoit faire; & quelle joye d'avoir fait le bien qu'on étoit obligé de faire, ſur-tout quand on penſe au regret de ne l'avoir pas fait? Quelque longue que la vie ait été, il ne paroît pas à l'heure de la mort qu'il y ait plus d'un moment entre le jour de la naiſſance, & le dernier jour de la vie; peut-on ne ſe ſçavoir pas bon gré alors, d'avoir prévenu par une ſainte vie, les regrets, & le deſeſpoir que les pecheurs ont à la mort? Que me ſerviroit à preſent, dit un moribond, d'avoir fait une grande fortune, de m'être fait de puiſſans amis, d'avoir poſſedé les premieres charges? Que me ſerviroit d'avoir été de toutes les parties de divertiſſement; d'avoir été homme de Cour; d'avoir ſuivi les maximes du monde? Je condamne à preſent, & je condamnerai pendant toute ma vie ces maximes ; que me ſerviroit tout cela, ſi je n'avois pas fait mon ſalut? *Le Pere Croiſet, premier Tome de ſes Retraites.*

A la mort les ſentimens de religion, la foi, & la raiſon qui ſembloient aſſoupis, ſe réveillent.

Durant la vie, la paſſion nous aveugle; l'exemple nous entraîne; les objets nous enchantent; l'embarras des affaires nous occupe, & il ſemble qu'on prend même plaiſir à s'étourdir ſur les plus grandes veritez de la foi; la foi elle-même eſt à demi éteinte par les deſordres d'une vie déreglée; à la mort, la raiſon, la religion, la foi même a toute ſa force. On croit, mais d'une foi accablante, laquelle ſemblable à celle des demons, fait fremir; mais elle ne convertit pas... Il ſe trouve quelquefois des gens qui raillent des plus ſaintes pratiques de la pieté, qui traitent de minutie, & petiteſſe d'eſprit, cette grande delicateſſe de conſcience, & cette ponctualité conſtante, que les perſonnes ferventes ont à s'acquitter des plus petits devoirs de leur état. S'il eſt vrai, comme ils nous en aſſûroient, qu'ils ayent eu raiſon de juger & d'agir de la ſorte, qu'ils faſſent encore alors le même jugement. Que ne ſoûtiennent-ils juſqu'à la mort leur caractere de railleurs, & d'eſprits forts? S'il eſt vrai qu'ils ayent dû traiter ces exercices de pieté, & la devotion même de vain ſcrupule, qu'ils s'en ſçachent bon gré alors, qu'ils s'applaudiſſent à cette derniere heure. S'il eſt vrai qu'ils ayent été ſages de ſe faire une idée de devotion commode, une fauſſe conſcience, à l'abri de laquelle ils ont vécu dans une trompeuſe ſecurité, qu'ils ſe reglent encore alors ſur ce même ſyſtême. Mais, ô mon Dieu! n'eſt-ce pas là la veritable cauſe de leurs frayeurs & de leurs troubles? N'eſt-ce pas là ce qui les met au deſeſpoir? *Le même.*

A la mort on ſe deſabuſe des vanitez des choſes du monde.

A la mort tous les obſtacles s'évanoüiſſent, & nous laiſſent toute la liberté de juger des choſes ſans préoccupation. On voyoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de ſolidité des biens du monde ; on ne s'appercevoit même pas du vuide des plaiſirs de la terre : à la mort on ne voit pas ſeulement, mais on ſent ; mais on ne peut pas même concevoir qu'on n'ait pas plûtôt ſenti ce dégoût, & cette double indigence: on voit ſenſiblement qu'on s'eſt trompé ; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remedier à la perte que nous a fait faire notre erreur?... Il eſt étrange que chacun convienne qu'à l'heure de la mort on eſt au deſeſpoir de

n'avoir pas été mortifié, d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle, une vie delicieuse, d'avoir fait si peu de bonnes œuvres; enfin d'avoir vêcu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces reflexions, dont on est pleinement convaincu, on se mette si peu en peine de mieux vivre. *Le même.*

La pensée de la mort devroit nous convertir.

A la verité il est surprenant, qu'on pense si peu à la mort; mais il est encore bien plus étrange, qu'on ne se convertisse pas quand on y pense. Combien de gens vivent, comme s'ils se croyoient assurez de ne point mourir, ou de mourir plus d'une fois; comme s'ils ne devoient rien perdre en mourant mal; ou comme s'ils devoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu. Ne sommes-nous point de ce nombre? Et quels sentimens aurons-nous à l'heure de la mort, au souvenir des reflexions que nous faisons presentement, si nous ne tirons nul fruit de ces reflexions? Quel bonheur! quelle grace! pour un moribond effrayé à la vûë des déreglemens de sa vie, & sur le point d'expirer, si vous lui donniez encore quelques mois de vie, quel usage ne feroit-il point de sa santé? Or vous recevez aujourd'hui un pareil bonheur. *Le même.*

La pensée de la mort n'empêche point qu'on ne pense à ses affaires & à d'autres choses.

De bonne foi, si nous étions aussi assurez de ne jamais mourir que nous sommes certains de ne pas toûjours vivre, aurions-nous une autre conduite? formerions-nous de plus vastes desseins? aimerions-nous davantage ce triste sejour? penserions-nous moins à l'autre vie? Mais il faut donc tout quitter, me direz-vous, s'ensevelir tout vivant dans un Cloître, abandonner le soin des affaires temporelles, pour ne penser plus qu'à la mort; nullement, ce seroit une erreur bien grossiere de s'imaginer, que la pensée de la mort, qui sert si fort à mettre le bon ordre par tout, mît le desordre dans la vie civile. La pensée de la mort ne nous oblige pas de quitter un état où Dieu nous appelle, mais à vivre dans cet état, comme des gens qui doivent mourir. Qu'on s'applique avec soin aux affaires de sa famille, qu'on remplisse avec exactitude tous les devoirs de son état, qu'on vive dans l'éclat & dans l'abondance, si la condition le porte; mais qu'on se souvienne qu'on mourra. *Le même Pere Croiset dans ses Retraites pour un jour de chaque mois, Tome 1.*

Quoi que la mort soit certaine on la considere toûjours comme éloignée.

On sçait que la mort est certaine, mais on ne la considere qu'à la fin d'une longue carriere; on l'envisage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé; & quand cet âge est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'esperance de vivre néanmoins encore une année. Ne nous flatons point, mettons ordre à nos affaires; quelque bien établie que soit notre santé, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort. C'est assez d'avoir un corps mortel, pour avoir mille raisons de craindre à chaque moment. Où est l'homme sage qui voulût nous assurer un an de vie au peril de la sienne? C'est pourtant à la fin de cette année-là que je renvoye ma conversion. *Le même.*

On se rassure sur la mort précipitée des autres.

La mort précipitée de tant de personnes qui sont surprises, lorsqu'ils y pensoient le moins, nous frappe d'abord; mais on se rassure bientôt en cherchant la cause de cette mort précipitée, & en nous flatant que cette cause ne se trouve point en nous; c'étoit un homme, dit on, d'une santé caduque; une trop grande application d'esprit a abregé ses jours; il a fait un excés; il étoit menacé d'un pareil accident; c'est-à-dire, je ne trouve point en moi, ce que je m'imagine avoir causé sa mort; je n'ai donc rien à craindre; au lieu de dire, cet homme paroissoit se porter aussi-bien que moi, & il est mort aujourd'hui, qui peut m'assurer que je serai demain en vie? Mais lorsque je fais cette reflexion, je ne sçai, Seigneur, si je dois plus esperer que craindre, & si en regardant en pitié ceux qui comptent si imprudemment sur cette vie, je ne serai pas moi-même quelque jour un objet de compassion. Ne le permettez pas, Seigneur, je vois, je sens l'indignité d'une si pitoyable conduite; j'ai eu peut-être encore moins de prévoyance en ceci que les autres. Quel seroit mon regret, quel desespoir, & à quoi dois-je m'attendre, si faisant les reflexions que je fais, & connoissant le danger où je me suis mis, je ne profite pas de la grace que vous me faites? Quand je devrois avoir encore long-temps à vivre, je ne veux plus attendre à me préparer à la mort, qui peut me surprendre à tout moment. *Le même.*

La pensée de l'incertitude de la mort, nous doit détacher des plaisirs de la vie, &c.

Rien n'est plus propre à détacher efficacement des plaisirs de la vie, & des soins de sa fortune, que l'incertitude de la mort bien penetrée. Je sçai certainement que je mourrai; chaque heure du jour peut être la derniere de ma vie: la plus forte santé n'est pas à l'épreuve d'une chûte, d'une apoplexie, ni de cent autres mortels accidens... Oserois-je assurer avec ferment que j'ai encore un mois à vivre? Un homme condamné à mort par un arrêt irrevocable, peut-il, sans avoir perdu l'esprit, se livrer à la joye, & ne penser qu'à vivre, tandis qu'il se voit à tout moment sur le point d'être exécuté? Sommes-nous plus sages? L'arrêt irrevocable de notre mort nous a été signifié; l'exécution peut se faire à toutes les heures: & d'où vient cette fureur du plaisir, cet acharnement au gain, à un établissement temporel, qui, contre la loi de Dieu, nous fait renoncer à tous les devoirs de la conscience? D'où vient cet accablement d'affaires, cet oubli du ciel, cet entêtement du monde, cette insensibilité, cette assûrance? *Le même.*

Suite du même sujet.

On se donne de grands mouvemens pour s'enrichir, pour s'avancer, pour faire fortune dans le monde; mais sur quoi portent tous ces vastes projets, tous ces ambitieux desseins? Helas! fortune, ambition, esperances flateuses, grandes entrepriſes, beaux projets, tout n'est fondé que sur la vie; mais ignore-t-on qu'on n'a cette vie que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure, c'est-à-dire, qu'à toute heure on est en danger de la perdre; & au moment qu'elle nous est ôtée, que deviennent toutes ces belles esperances, cette fortune, ces grands projets? *Le même.*

Comme la mort anéantit toutes les grandeurs, &c.

Il y a deux cens ans que les villes étoient peuplées comme elles le sont aujourd'hui. Qu'est devenu tout ce peuple? Il ne reste pas un seul homme du quinziéme siécle, il ne reste même de tous ces hommes qu'un peu de poudre confonduë avec la terre. Trouvez dans ces ossemens, ou dans cette poudre quelque marque de grandeur, de distinction, ou de noblesse! Orgueil des hommes, voilà bien dequoi te confondre! Mais voilà bien, ô mon Dieu, dequoi nous desabuser! Monarques qui regnez dans l'Univers, & à la felicité de qui tant de gens conspirent, vous mourrez; il n'y a pas loin du trône jusqu'au tombeau: la naissance vous a distinguez du reste

des

des hommes ; mais la mort vous rendra un jour égaux avec le moindre de vos sujets. Suite de prosperitez, rafinement de plaisirs, honneurs infinis, magnificences, victoires, tout sera un jour enseveli avec vous ! Grands du monde, vous mourrez ; cherchez dans les tombeaux ce qui reste aujourd'hui de vos Ancêtres : dans cent ans il n'en restera pas plus de vous. Une inscription ne conservera vos titres que pour apprendre à la posterité, que vous n'êtes plus rien de ce que vous étiez dans le monde, & qu'il ne reste de vous qu'un peu de cendres, beaucoup moins precieuses que l'urne dans laquelle on les a enfermées. O que la mort est une bonne école ! & que la vûë du tombeau gueriroit & l'esprit & le cœur de beaucoup de malades, si l'on ne faisoit tout au monde pour s'en éloigner. Fussiez-vous le plus habile homme qui ait jamais été, eussiez-vous tous les tresors de l'Univers, fussiez-vous l'homme le plus heureux, vous mourrez. Quarante ou cinquante ans de prosperité feront toute la durée de votre fortune ; une fiévre de quelques jours, un accident, une petite pierre renversera en un instant tout ce colosse. Vie molle & delicieuse, opulence, fortune dans le monde, tout cela se termine à quelques funerailles un peu plus éclatantes, & ces funerailles au tombeau. *Le même.*

On sçait qu'on doit mourir un jour, & peut-être bientôt, & l'on ne pense point à bien vivre.

Non, de toutes les folies dont l'esprit humain est capable, il n'en paroît point de plus inconcevable que celle-ci. Quoi, je sçai que je dois mourir, qu'il y a une éternité heureuse, ou malheureuse après la mort, & je ne pense pas à bien vivre, & je ne fais pas tous mes efforts pour m'assurer un heureux sort après cette vie ? Je sçai certainement que je dois mourir, tres-probablement je n'ai pas même long-temps à vivre, & tous mes soins ne sont qu'à amasser du bien pour des heritiers ; c'est-à-dire, pour des gens qui doivent me survivre, pour des gens qui se serviront du fruit de mes sueurs, peut-être du fruit de mes injustices, & de ce qui aura causé ma damnation, pour mener une vie plus somptueuse & plus douce. J'oublie mon salut, je neglige à me préparer à bien mourir, pour laisser à ceux qui me succederont dequoi vivre à leur aise. Je sçai que je dois mourir, je ne puis penser sans fremir à toutes les consequences de cette derniere heure ; je sçai combien une bonne mort est difficile, & je pense à toute autre chose qu'à faire une bonne mort. Je vois, & je sens l'extravagance de cette conduite, & je fremis à la seule pensée de mon aveuglement... Mais je suis resolu de profiter du peu de temps qui me reste à vivre, pour me préparer dès ce moment même à bien mourir. *Le même.*

De l'oubli de la mort.

On ne pense pas à la mort, parce que cette triste pensée nous effraye ; mais si la seule pensée effraye si fort, que sera-ce de la mort même ? Si de n'y pas penser, cela rendoit la mort moins certaine, ou moins affreuse, l'oubli seroit moins déraisonnable ; mais peut-on ignorer que le moment décisif de notre sort éternel est fixé, & que la mort n'est jamais plus épouvantable que quand on n'y a jamais pensé ? Que les mondains s'étourdissent tant qu'il leur plaira, leur divertissement, & leur oisiveté ne les empêchent pas d'approcher tous les jours de ce terme fatal. C'est la voye de tous les hommes, dit le Prophete, chacun y passe ; tous ceux que nous ne voyons plus dans le monde, y ont passé ; tous les jours quelqu'un fait ce chemin. *Le même.*

La pensée de la mort est un remede à tous les vices.

On a bien raison de dire que la pensée de la mort est le grand correctif de toutes les vaines joyes du monde ; on se dégoûte aisément de ces parties de plaisir ; ce luxe, cet éclat, ces grandes fortunes n'ébloüissent plus, dès qu'on pense, que dans quelques jours on doit mourir ; pâle, défait, sans forces dans un lit, d'où je dois être porté au tombeau, de quel œil verrai-je tous les riches ameublemens, que je ne dois jamais plus voir ? Plus ou moins respecté, plus ou moins riche, on est alors peu touché de tous ces frivoles amusemens de la vie ; mais si l'on n'a rien fait pour assurer son salut, si la conscience nous reproche une infinité de pechez secrets, d'infidelitez, d'injustices, meurt-on content ? Se sçait-on bon gré de n'avoir pas voulu penser à la mort ? Est-il temps alors d'y penser ? Libertins, gens du monde, Chrétiens imparfaits, aurez-vous eu raison de n'avoir regardé la mort que comme un songe ? Mais si vous y pensez serieusement, pouvez-vous tenir contre les reproches de votre conscience ? Pensez en même temps à vous défaire des vices qui vous rendent la pensée de la mort si amere. *Le même.*

Comment il faut penser à la mort.

Penser à la mort, ce n'est pas n'y penser que par rapport aux choses de la vie, ou de n'en prévoir tout au plus que les circonstances indifferentes, comme l'institution des heritiers, le reglement des affaires domestiques, le lieu de la sepulture, la pompe funebre, & semblables choses qui sont inutiles au salut. Penser à la mort, c'est imprimer fortement dans son esprit l'image de la bonne & de la mauvaise mort ; c'est penetrer la difference de ces deux états, & les rapporter l'un & l'autre au reglement de la vie. Penser à la mort, c'est entrer dans la consideration des jugemens de Dieu, c'est penser à ce compte terrible qu'il lui faut rendre, & auquel toutefois on ne pense point. On pense assez à la verité à celui qu'il faut rendre aux hommes ; on voit assez de gens qui passent les jours & les nuits à supputer ce qu'ils doivent, & ce qu'on leur doit ; mais on en voit peu qui pensent serieusement à ce qu'ils doivent à Dieu. Tertullien parlant de la mort, la nomme : *Ultimam omnium quæstionum*, la derniere de toutes les questions ; c'est que dans la vie on propose d'ordinaire quantité de questions à décider, quantité d'affaires à entreprendre ; on y parle de faire sa fortune, & sa maison, de s'appuyer par de grandes alliances, de procurer à ses enfans de grands établissemens dans le monde ; de s'acquerir du credit & de l'autorité ; en un mot, dans la vie on pense fort à la vie ; mais à la mort, c'est la derniere de toutes les questions ; on n'y pense, que quand il n'est plus temps d'y penser ; on n'y pense que quand on est prêt d'expirer, & que la pensée en est bien souvent inutile. Les exemples mêmes qui font plus d'impression que les paroles, sont sans force & sans effet en cette occasion, &c. *Le même.*

Il faut juger des choses presentes comme nous en jugerons à la mort.

Quand quelque objet se presente à nos sens, ou frappe notre imagination & notre esprit, au lieu de consulter nos passions & nos petits interêts, il faut pour en juger sainement, considerer serieusement, ce que nous en jugerons à la mort, ce que nous voudrions avoir fait lorsqu'il faudra paroître devant ce souverain Juge, & enfin ce que nous approuverons nous-mêmes dans toute l'éternité. Que

de cas de conſcience ſe décideroient ſans peine à la faveur de cette lumiere! Que de fauſſes ſubtilitez s'évanoüiroient! que d'illuſions diſparoîtroient! Heureux ceux qui ſe rendent ainſi diſciples de la mort; qui ſe ſervent de ſa lumiere pour diſſiper les tenebres de leur cœur, & qui penſent dans le temps, ce qu'ils penſeront dans l'éternité. *Tris des Eſſais de Morale.*

La mort ſeule nous peut deſabuſer des vanitez du monde,

Diſons la verité de bonne foi, ſi on ne devoit point mourir, ou du moins s'il n'y avoit point de loi qui condamnât tous les hommes à la mort; nous aurions beau parler contre les vanitez, on ne nous croiroit pas; on auroit beau prêcher que tous les biens de ce monde en ſont pleins; on en feroit même des dénombremens ſenſibles & palpables; nous nous imaginerions toûjours que tout cela ſeroit de vaines ſubtilitez plus vaines que la vanité même, & que tout cela ſe diroit plûtôt pour faire voir ſon bel eſprit, que pour nous en détourner. Mais quand on voit que tout tend à la mort, & que de toutes les choſes du monde, il n'y en a pas une qui ne tende à ſa deſtruction, que les plus belles choſes ſont les plus ſujettes à perir, & periſſent en effet les premieres; voilà ce qui nous déſille les yeux, & ce qui nous en fait connoître la vanité; & c'eſt une belle difference que Saint Chryſoſtome a remarquée, que toutes les autres penſées chrétiennes ne ſont tout au plus que des preuves de la vanité, au lieu que la mort eſt l'experience de cette vanité. *Le Pere Bourdaloüe, dans un Sermon de la Mort.*

Comme la penſée de la mort a porté tant de Saints à mener une vie auſtere & penitente.

N'eſt-ce pas cette penſée de la mort qui a conduit tous les Saints au bonheur dont ils joüiſſent maintenant? N'eſt-ce pas ce qui les a obligez à embraſſer des regles ſi auſteres & des manieres de vie ſi extraordinaires? N'eſt-ce pas ce qui les a confinez dans le fond des deſerts & des ſolitudes les plus affreuſes; ce qui les a ſeparez du commerce de tous les hommes; ce qui les a fait embraſſer toutes les pratiques terribles de la penitence avec joye? Il eſt vrai qu'ils voyoient bien des peines dans ces entrepriſes, qu'ils éprouvoient ſouvent des contradictions de la part de Dieu, & que Dieu a permis ſouvent qu'ils cruſſent qu'ils s'égaroient, & qu'ils n'étoient pas dans le bon chemin: mais les ſecrets de la prédeſtination ſe développoient auſſi-tôt à leurs yeux dans le tableau de la mort, & ils ne l'avoient pas plûtôt enviſagé, que tous ces phantômes s'évanoüiſſoient, & que leurs eſprits ſe raſſuroient. *Le même.*

Il n'y a que notre infidelité ou notre ſtupidité qui nous empêche de penſer à la mort.

Quand nous aurions à vivre des ſiécles entiers, comme ces anciens Patriarches, quand le temps de notre mort ne ſeroit pas ſi proche, il faudroit enfin en venir un jour là. Hé! que nous ſerviroit alors cette longue ſuite d'années, ſinon que pour accroître nos obligations, & rendre notre compte d'autant plus difficile qu'il ſera long & embarraſſé? Mais être, comme nous ſommes peut-être, à la veille de notre mort, la toucher, pour ainſi dire, du bout du doigt, & paroître cependant inſenſible, & ne pas travailler à l'affaire de notre ſalut, en penſant à faire une bonne mort: non, il n'y a que notre infidelité, ou que notre ſtupidité qui en puiſſe être la cauſe. *Le même.*

La penſée & le ſouvenir de la mort nous fait bien vivre.

Rien n'eſt plus capable de détruire ce charme funeſte qui nous retient dans le monde, & dans l'amour des choſes mondaines, malgré la connoiſſance que nous avons de leur vanité. Rien n'eſt plus capable de nous faire revenir de ce mortel aſſoupiſſement où nous paſſons les jours, & où nous ſommes en danger de les finir, que la penſée & le ſouvenir de la mort. Si quelque choſe peut balancer ce poids qui nous entraîne au peché, & nous fortifier contre tous les objets qui font naître, & qui nourriſſent les paſſions, c'eſt aſſurément la meditation des triſtes myſteres qui ſe doivent accomplir ſous la pierre de notre ſepulchre. De ſorte que comme il n'y a ni puiſſance, ni force, ni autorité, ni ſageſſe qui puiſſe ſe défendre de la mort, auſſi n'y a-t-il ni vice, ni paſſion, ni habitude, quelque inveterée qu'elle puiſſe être, que le ſouvenir de la mort ne déracine, qu'il ne détruiſe entierement. *Le Pere de la Colombiere, Serm. 49. de la Mort.*

La premiere choſe que fait la mort ſur nous, eſt de nous dépoüiller de tout.

Comme dans la juſtice humaine avant que de faire mourir un homme qui s'eſt revolté contre ſon Prince, ou qu'on a ſurpris dans une trahiſon contre l'Etat, la premiere choſe qu'on fait, on confiſque ſes biens, on le dégrade, on le declare déchû de ſes charges, de tous ſes emplois; de même, la premiere choſe que fait la mort, qui eſt la peine du peché, c'eſt de dépoüiller un homme de toutes ſes richeſſes, de tous ſes titres, de tous les honneurs qu'il poſſedoit dans le monde, & de l'égaler aux perſonnes de la condition la plus vile & la plus abjecte. Or c'eſt un ſpectacle bien étrange & bien triſte de voir cet homme que l'on met hors de ſa maiſon, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de ſon argent, de ſes meubles, de ſes charges, & de tout ce qu'il avoit au monde. Il eſt étrange qu'il n'emporte pas ſeulement un ſou de tant de richeſſes, pas un haillon de tant de riches habits, & de magnifiques meubles; que de tant de ſerviteurs, il ſoit reduit tout d'un coup à cette affreuſe ſolitude, qu'il ne lui reſte pas un ſeul domeſtique pour veiller auprès de ſon tombeau. *Le même.*

La mort anéantit toutes les grandeurs de ce monde.

C'eſt ici, Chrétiens, que paroît principalement le néant de la grandeur & de la puiſſance humaine: car à peine une perſonne de diſtinction a-t-elle rendu le dernier ſoûpir, que la voilà dépoüillée de tout ce que la fortune lui avoit donné, n'ayant plus ni credit, ni autorité; ne pouvant ni ſe faire aimer, ni ſe faire craindre; ni proteger ſes partiſans, ni humilier ſes ennemis. La mort ne s'arrête pas là; elle la prive encore de tous ſes talens naturels, en ſorte que ſi un homme a de l'eſprit, de la ſcience, du merite, par où l'on ſe peut faire conſiderer & tenir quelque rang parmi les hommes, la mort ôte tout cela; cette memoire, cette éloquence, cet eſprit ſouple, inſinuant, agréable, fertile en expediens, capable de conſeiller tout le monde, de gouverner un Etat, de ménager les affaires les plus épineuſes; tout cela perit en un moment avec la vie. Il perd en ce moment tout ce que l'étude, la lecture, la converſation, l'experience avoit ajoûté à ſes qualitez naturelles. Voilà le fruit de pluſieurs années de reflexions anéanti: les talens mêmes ſpirituels, comme le zele, le don de toucher les cœurs, la pitié envers les pauvres; tout cela eſt enlevé, & rendu inutile par la mort. *Le même.*

Du changement qui ſe fait dans un homme à la mort.

Sçavez-vous ce que c'eſt que la mort, c'eſt une preuve ſenſible & inconteſtable du néant de l'homme; c'eſt le retour de l'homme à ce triſte

triſte néant d'où il eſt ſorti ; c'eſt ſon entiere deſtruction, & par conſequent la choſe du monde, dont il doit naturellement avoir le plus d'horreur. Cette deſtruction commence dans ſon lit, & s'acheve dans le tombeau: car qui ne ſçait le changement qui ſe fait au moment qu'il a expiré dans la plus belle perſonne du monde ? Cette tête abaiſſée & collée ſur la poitrine ; ces cheveux encore humides de la ſueur de la mort, mal arrangez; ces temples ſerrées, ces oreilles pendantes, ces yeux enfoncez, & affreuſement ouverts, ces joüës abattuës, & comme attachées aux os, ce nez affilé, ces lévres retirées, cette langue séche, ce teint livide, tout ce corps froid & immobile, comme un marbre. Ce ſpectacle eſt quelque choſe de ſi triſte, que je défie la perſonne du monde la plus enjoüée de le voir, ſans en concevoir quelque penſée de melancolie. Tous ceux qui s'approchent de ce lit, s'en retirent pâles, muets, penſifs, portant par tout dans leur eſprit la triſte image de ce cadavre, incapables de joye & de divertiſſement juſqu'à ce que d'autres objets l'ayent entierement effacé. *Le même.*

Les gens du monde ne peuvent s'accommoder de la penſée de la mort, parce que n'étant occupez que des choſes preſentes, ils ne voyent rien dans la mort que la privation des biens qu'ils aiment ; & la punition que Dieu leur prépare après les avoir aimez. Comme ils n'apperçoivent rien dans l'avenir qui les contente, la perte de la vie leur paroît le plus grand de tous les maux ; ils en fuyent le ſouvenir, & ils s'en cachent l'image autant qu'ils peuvent, parce qu'elle n'a pour eux que de l'amertume & de la douleur, & l'on peut avec beaucoup de raiſon leur appliquer ces paroles du Saint Eſprit : *O mors quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Au lieu que la même penſée de la mort empêche que l'homme de bien ne renoüe avec les créatures ; elle rend le divorce qu'il a fait avec elles irreconciliable, parce qu'en rapprochant les choſes du ciel, & éloignant celles de la terre, elle donne du mépris pour les unes, & de l'eſtime & de l'amour pour les autres, en faiſant toucher comme au doigt la vanité de celles qui paſſent, & la valeur de celles qui ſont immortelles. En un mot, elle les deſabuſe, & les met en état de diſcerner entre les biens faux & les biens veritables, & de ne pas prendre une lueur d'un moment pour une clarté conſtante & immuable. *L'Abbé de la Trappe, dans l'explication de la Regle de Saint Benoît.*

Les gens du monde ne penſent gueres à la mort.

Eccli. 41.

Helas ! qu'un homme eſt étonné quand après avoir paſſé ſa vie dans les plaiſirs, on lui vient dire que dans un jour il faut mourir. Qu'eſt-ce à dire, il faut mourir ? C'eſt-à-dire, il faut perdre tout ce que vous aimez; il faut répondre à Dieu de tout ce que vous avez fait ; il faut entrer dans une autre vie, pour laquelle vous n'avez fait aucuns préparatifs. Combien a-t-on vû de Sages ſurpris de cette nouvelle inopinée ? Combien d'eſprits forts trembler à la vûë de ce danger ? Combien de Grands inconſolables aux approches de cette triſte & inévitable neceſſité ? ſans parler de ceux à qui la mort ne permet pas ces étonnemens & ces frayeurs, quelquefois ſalutaires, en les enlevant ſubitement au milieu de leurs plaiſirs, & les faiſant paroître au tribunal de Dieu lorſqu'ils y penſent le moins. *Le Pere Caſtillon, Harangue funebre de Monſieur de la Rocheſoucault.*

Etonnement des perſonnes ſurpriſes de la mort.

C'eſt cette penſée qui nous deſabuſe des vains plaiſirs des ſens. Libertin, qui entretiens de honteux commerces, qui traites de divinité cette créature que tu adores : applique un peu de cendre ſur tes yeux, & pendant que tu la vois encore pleine de vie, penſe ſerieuſement à ſa mort : *Vides viventem, cogita morientem.* Tu la trouves maintenant agréable & charmante ; mais repreſente-toi la corruption qui ſortira un jour de ſon corps ; penſe à la puanteur de ce cadavre qui infectera tous ceux qui le verront ; & je ſuis aſſuré qu'en cet état tu en feras le même jugement, que firent autrefois les idolâtres de Jezabel, quand ils virent ſon corps déchiré par les chiens : *Hæccine eſt illa Jezabel ?* Quoi, eſt-ce là cette femme, qui fut autrefois un miracle de beauté ? Quoi ce crane décharné eſt-ce cette tête que tout le monde regardoit avec admiration : *Hæccine eſt illa Jezabel ? Monſieur Fromentiere, Sermon des Cendres.*

La penſée de la mort nous deſabuſe des vanitez & des plaiſirs de ce monde.

La penſée de la mort arrête les ſaillies de notre orgueil, juſques-là que le Prophete Royal nous avertit, que ſi nous nous laiſſons emporter à ces mouvemens déreglez, c'eſt parce que nous ne faiſons nulle reflexion ſur notre fin derniere : *Non eſt reſpectus morti eorum, ideò tenuit eos ſuperbia.* Car, que ſommes-nous que cendre & que pouſſiere, que le jouet des élemens, que la proye des vers & des inſectes, & que portons-nous au dedans de nous, que des principes de pourriture & de corruption ? Ah ! quand nous entendons ce triſte oracle : *Tu es terre, & tu reverteris in terram*, en faut-il davantage pour nous humilier & nous confondre ? *Le même.*

La penſée de la mort nous apprend ce que nous ſommes, & ce que nous deviendrons.

Après la mort, y a-t-il quelque difference entre les Rois & leurs ſujets, dit Saint Auguſtin ; & ſi vous voyiez les cendres des uns & des autres, auriez-vous les yeux aſſez bons pour dire : Voilà celles du Prince, & voilà celles du ſujet. Y a-t-il donc quelque paſſion qui ne doive ſe briſer contre cet écueil ; y a-t-il quelque vanité & quelque deſir de grandeur, dont les impetueux tranſports ne s'arrêtent à cette penſée de la mort & de la pouſſiere ? Les Grands après cela ont-ils quelque ſujet de s'enorgueillir ; & s'ils penſoient à ce qu'ils doivent être un jour, ne connoîtroient-ils pas par l'humiliation des autres, qu'il y a autant d'injuſtice que de folie de s'abandonner à tous les mouvemens de leur ambition démeſurée ? *Le même.*

La mort nous ôte tout ſujet de nous enorgueillir.

Nous ne venons pas blâmer les larmes que l'on répand à la mort d'un pere, d'un fils, d'un ami, mais nous en condamnons l'excés. *Mon fils*, dit le Sage, *pleurez ſur un mort, mais ne ſoyez pas inconſolable dans votre triſteſſe.* Verſons des larmes, puiſque la tendreſſe de la nature penetrée par une playe ſi ſenſible ne peut pas les retenir ; & qu'elles coulent par les yeux comme le ſang du cœur qui a été percé par la douleur ; mais que la foi les eſſuye bientôt. Souvenons-nous que la mort des Chrétiens ne doit être regardée que comme un ſommeil, & que *nous ne devons pas nous attriſter comme les autres hommes qui n'ont point d'eſperance.* Car pourquoi vous affligerez-vous de la mort, d'une perſonne que vous ne croyez pas perduë ? Ce que vous appellez mort n'eſt qu'un voyage. Ainſi il ne faudroit pas pleurer celui qui eſt parti avant nous, mais plûtôt deſirer de le ſuivre. *Le même.*

De quelle maniere on doit pleurer la mort de ſes proches ou de ſes amis.

1. ad Theſſ. 4.

La pensée de la mort reprime l'orgueil de l'homme.

Que chacun, pour reprimer tous les mouvemens de l'orgueil & de l'amour propre, se dise dès aujourd'hui : Moi, qui suis par ma naissance élevé au-dessus des autres ; moi, qui par ma dignité commande aux autres, je serai par ma mort égal à tous les autres, & je serai confondu avec le reste des hommes ; moi, qui revêtu de tous les avantages de la fortune, goûte tous les plaisirs & toutes les douceurs de la vie, je serai dépoüillé par ma mort de tout ce que je possede, & livré possible à des flammes éternelles ; moi, qui par les attraits de la jeunesse, & les charmes de la beauté, me fais rendre des respects & des adorations, je serai par ma mort l'horreur des yeux, & le supplice des autres sens. C'est ainsi que la pensée de la mort, qui doit égaler tout, détruit l'orgueil qui est fondé sur la distinction. *Le même.*

La pensée de la mort est un remede contre l'avarice.

Ajoûtons que la pensée de la mort est un préservatif assuré contre l'avarice. Car en verité, un homme qui penseroit toûjours qu'il doit mourir, & qu'il n'emportera de tous ses biens qu'un suaire & un cercueil, se donneroit-il tant de peine pour grossir son revenu? Se refuseroit-il les commoditez, & quelquefois même le necessaire de la vie, pour amasser un tresor qui lui est inutile dans ce monde, & qui sera le sujet de sa condamnation dans l'autre ? En un mot, auroit-il une si grande attache pour de l'or & de l'argent dont il n'ose se servir, & dont il faudra s'arracher avec d'autant plus de peine, qu'il les aura possedez avec plus de passion ? Ainsi, pour remedier à l'avarice qui veut tout avoir, il faut penser à la mort qui ravit tout. De plus, il n'est point d'expression capable de representer le desespoir d'un homme que la mort enleve tout d'un coup, & qui tient à la terre par les liens les plus étroits : *O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis. Le même.* Eccli. 41.

Par quel motif on peut souhaiter la mort.

Quoi qu'il ne faille point souhaiter la fin de la vie pour ne plus souffrir : les souffrances par elles-mêmes ont la force de nous en déprendre ; de nous empêcher d'aimer ce qui n'a rien qui puisse nous plaire, & de tourner par consequent toutes nos affections du côté des veritables biens, dont la joüissance ne sçauroit être ni interrompuë, ni troublée. Il ne faut pas vouloir cesser de vivre pour cesser de souffrir ; mais pour finir notre exil, & changer le lieu de notre bannissement en celui de notre patrie. C'a été de tout temps l'ambition des Saints, & elle doit être toute la nôtre. *Auteur moderne.*

Il y a peu de personnes qui ne soient surprises de la mort.

Je puis avancer sans outrer ce sujet, que de tant de Chrétiens qui vivent dans le monde, il y en a tres-peu ou presque point, qui ne soient surpris de la mort; & pour vous en convaincre, considerez qu'on ne meurt qu'en trois manieres. 1°. On meurt d'un coup imprévû & d'une mort tout-à-fait subite ; dans un naufrage, dans une maison qui nous accable sous ses ruïnes, ou attaqué d'un mal soudain, qui éteint en un instant tous les principes de la vie. Or il est certain qu'on est surpris alors, & qu'on meurt sans préparation. 2°. On meurt d'une mort moins précipitée, mais toûjours prompte ; c'est un sommeil létargique où vous tombez ; c'est un transport violent qui vous trouble ; la raison se perd, & l'on n'est plus à soi. Or ceux qui meurent de la sorte ne sont pas mieux preparez que les autres. 4°. Reste ceux qui meurent d'une mort lente, comme meurt la plus grande partie des hommes. Mais l'experience fait voir que ces personnes esperent toûjours vivre quelque temps, & different presque toûjours à se préparer, qu'on les avertisse qu'il faut mourir; ce qu'on n'ose faire de peur de les effrayer: & en cet état, quelle préparation? n'est-ce pas être surpris? *Le même.*

Les biens & les avantages que produit la pensée de la mort.

La mort renferme des biens qu'il nous est utile de mediter, & je puis dire qu'elle-même est un bien qui merite notre reconnoissance; pourquoi n'en rendrions-nous pas graces à Dieu, puisqu'elle nous ouvre l'entrée à la veritable vie; que c'est par là que nous allons à Dieu, que nous passons des miseres de cette vie aux joyes de l'éternité? C'est refuser d'aller à Jesus-Christ que de craindre la mort qui nous rejoint pour jamais à Jesus-Christ. La mort guerit notre cœur de l'amour des choses d'ici-bas, & il y auroit peu de Chrétiens, qui ne missent leur affection dans les honneurs, & dans les richesses, si la meditation de la mort n'en découvroit la vanité. On s'arrêteroit dans les biens qui passent, si la mort ne rappelloit la pensée de ceux qui sont éternels & permanens. Elle produit encore d'autres effets ; car si nous sommes fideles à garder le dépôt de la foi, si nous évitons la vûë des choses qui pourroient dérober le cœur à Dieu, nous en sommes redevables à la crainte de la mort. Elle ne nous inspire pas seulement l'éloignement du peché, elle releve par une prompte conversion le Chrétien qui s'en est laissé surprendre ; elle parle dans son silence, & elle crie interieurement aux pecheurs d'implorer la grace par la sincerité de leurs regrets & de leurs larmes. Elle est enfin une source de benediction à qui la souffre avec un cœur genereux & soûmis. Quelque inévitable qu'elle soit, l'humble obéïssance avec laquelle nous la recevons, la rend volontaire, & par consequent un principe de grace pour nous. *Le même.*

Bonnes résolutions que nous fait prendre la pensée de la mort.

Au milieu de mes jours, au plus fort de ma santé, au plus haut comble des honneurs, j'irai, disoit Ezechias, jusqu'aux portes du tombeau : *Ego dixi: In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* J'ai cherché le nombre des années qui peuvent me rester à vivre, & quelque longue course que je puisse me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court entre la mort & moi, j'ai dit : Le tissu de mes jours finira bientôt ; je serai retranché du nombre des vivans, comme la tente d'un pasteur que l'on porte d'un lieu à un autre ; à peine le fil de ma vie commencera-t-il à s'ourdir, que la trame en sera coupée du matin au soir. Dans ces reflexions j'ai élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu ! & je les ai sentis attenuez & défaillans à force de fixer leurs regards vers le ciel. Je souffre violence, répondez pour moi dans le jour de votre colere. Que dirai-je, quand les liens de mon ame rompus, l'exposeront avec toutes ses iniquitez à votre redoutable presence? où me cacherai-je, & comment fuirai-je de devant votre face ? Ah ! je repasserai les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur ; j'entrerai d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque azile par l'humiliation de mon esprit dans le jour de la vengeance. Ainsi parloit le grand Roi Ezechias. *Le même.* Isaïæ 38.

Utilité de la pensée de la mort.

Il n'est rien de plus propre à consoler une ame juste dans ses peines, rien de plus capa-

ble d'animer une ame penitente dans ſes exercices, rien de plus puiſſant pour ébranler une ame endurcie dans ſes deſordres, que la penſée de la mort ; mais ſur-tout elle eſt ſouverainement efficace pour guerir la playe de l'orgueil, pour remplir l'ame de cette humiliation qui eſt le fondement de la penitence. Familiariſons-nous, pour ainſi parler, avec la penſée de la mort, pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra ſe preſenter à nous ; acceptons avec une humble ſoûmiſſion cette loi humiliante, comme un moyen de ſuppléer au défaut de notre penitence. *Le même.*

L'oubli du Ciel fait qu'on s'attache au monde & qu'on n'en ſort qu'avec regret.

La plûpart des hommes perdant le ſouvenir & l'amour de leur patrie, qui eſt le ciel, ſe fixent dans leur exil même, abuſant de quelques conſolations que la bonté de Dieu leur avoit laiſſées pour adoucir les amertumes de ce banniſſement ; ils s'y attachent comme à des ombres de cette felicité perduë, après laquelle ils ſoûpirent encore, & s'arrêtant où ils ne doivent que paſſer, ils y font, dit Saint Bernard, autant d'établiſſemens & de domiciles, qu'ils y trouvent de ſatisfactions & de plaiſirs: *Tot in exilio manſiones facit homo, quot in eo delectationes invenit*: ſi bien que lorſque la mort vient pour les arracher du ſein des créatures où ils ſe repoſent, ils ne s'en ſeparent qu'avec une extrême violence ; & comme ils ont renoncé aux prétenſions legitimes qu'ils avoient au ciel, ils ne peuvent plus être touchez que du regret d'abandonner le monde. *L'Abbé du Jarry, dans le Sermon de l'Aſſomption, Tome ſecond de ſes Panegyriques.*

Les hommes ſe font un point d'honneur de mépriſer la mort, qui eſt la peine & le châtiment de leur orgueil.

Les hommes ſont eux-mêmes les exécuteurs de l'arrêt de mort irrevocable prononcé contre eux ; ils ſe font eux-mêmes une infinité de ſorties étrangeres & violentes du monde, que la nature ne leur a point ouvertes : non contens de cette multitude innombrable de maladies & de morts dont leurs corps ſont la proye; ils ont armé le fer, le feu & le poiſon contre eux, & portant l'orgueil juſqu'à ſon comble, ils ont mis leur gloire à mépriſer cette mort même, ſous les formes les plus horribles où elle ſe preſente : de ſorte que l'image de la mort que Dieu a mis devant les yeux de l'homme, comme un remede à la playe de ſon orgueil, eſt une reſſource inutile contre cet orgueil de l'homme, aſſez inſolent pour braver cette mort qui le terraſſe & qui le briſe. L'homme condamné à la mort eſt une créature bien déplorable ; demeurant ſuperbe en ſe voyant aſſujetti à cette loi humiliante, il eſt un objet auſſi digne de compaſſion que de riſée : mais aveuglé juſqu'à ce point que d'avoir mis ſa plus haute gloire à mépriſer cette neceſſité de mourir, qui le rend ſi vil & ſi mépriſable, c'eſt à dire vrai, le comble de l'extravagance. *L'Abbé du Jarry, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

La penſée de la mort doit humilier les hommes les plus fiers, & les plus ſuperbes.

Tout orgueil me paroit auſſi ridicule que criminel dans la penſée qu'il faut un jour mourir. A quelque degré d'élevation que puiſſe monter ce coloſſe brillant de la grandeur humaine, n'eſt-il pas reduit en poudre à ces foudroyantes paroles d'un Prophete à un Roi mourant ; *morieris tu, & non vives.* Superbe mortel, prend le vol comme un aigle, ſuis l'eſſor rapide de ton orgueil ; place ton nid juſques dans les nuées, la mort ſçaura bien te faire tomber de ſi haut ! Aveugle ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les paſſions que tu produis, éleves tes flots juſques dans les cieux, tu tomberas en un moment juſques dans le fond des abîmes, après avoir excité tant d'orages, & de tempêtes, tes vagues écumantes viendront s'arrêter contre ce grain de ſable, où le doigt de Dieu a marqué les bornes des jours miſerables de l'homme qu'ils ne paſſeront jamais, & les débris de tant de grandeurs & de puiſſances qui ſe ſont briſées contre cet écueil, ſeront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgueil. *Le même.* 4. *Regum c.* 20.

Combien la mort conſiderée naturellement eſt terrible.

O derniere ſeparation, que tu es douloureuſe & terrible ! quelque fermeté & quelque grandeur d'ame que l'on aye, il faut que la nature fremiſſe quand elle ſent venir ce coup fatal qui va ſeparer ces deux parties qu'elle a ſi étroitement unies enſemble : *Siccine ſeparat amara mors ?* s'écrioit autrefois ce Prince malheureux ſur le point d'être immolé par cette main impitoyable & meurtriere. O mort ! eſt-ce ainſi que tu ſepares ? O mort, que ton ſouvenir eſt amer, dit l'Ecriture, lors même qu'on ne te conſidere que dans cet éloignement imaginaire où l'amour propre ne fait qu'entrevoir les traits horribles qui épouvantent les mourans ! Helas ! qu'eſt-ce donc lors que tu parois avec cet appareil effroyable qui t'accompagne ? Ne nous flatons point, cet objet a dequoi jetter la terreur & la triſteſſe dans les ames les plus fermes. *Le même, Sermon de l'Aſſomption.* 1. *Regum* 15.

MORT,

BONNE ET MAUVAISE.

Préparation à la mort ; ſentimens differens des Juſtes & des Pecheurs à la mort, &c.

AVERTISSEMENT.

ON a déja averti dans le titre précedent que cette matiere eſt ſi vaſte, que nous n'avons pû renfermer dans un ſeul Titre ce qui ſe peut dire dans un diſcours chrétien ſur le ſujet de la mort. C'eſt pourquoi après l'avoir conſiderée en general, & avoir recueilli ce que les bons Auteurs ont dit de ſon incertitude, de ſes ſurpriſes, & d'où vient que la pluſpart des hommes en éloignent la penſée de leur eſprit, quoi qu'ils ayent cet objet preſque continuellement devant les yeux ; nous traitons ici en particulier, de la bonne mort, de la préparation neceſſaire pour bien mourir ; de la vigilance qu'il faut apporter à ſe prémunir contre les ſurpriſes de la mort.

Il faut pourtant avoüer que si d'un côté il a été necessaire de separer ces deux Titres, d'un autre côté il est difficile de les separer tellement, qu'aucune partie de l'un n'entre dans l'autre, ou du moins n'y ait quelque rapport. Telle qu'est l'impression que fait, ou que devroit faire la pensée de la mort sur l'esprit d'une personne, à qui il reste quelque sentiment de Religion. Mais on s'appercevra assez par la maniere dont nous parlons ici de la pensée & du souvenir de la mort, que ce n'est que pour servir de moyen & de préparation à une mort sainte & chrétienne que nous avons particulierement en veuë.

J'ajoute seulement que comme pour parler solidement & chrétiennement de la mort, il faut souvent descendre du general au particulier, un Prédicateur pourra trouver dans ces deux titres, que nous n'avons separez que pour donner plus d'ordre à un sujet si ample, dequoi remplir quelque dessein que ce soit sur cette matiere.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. DE la mort des Justes, qui est appellée dans l'Ecriture un sommeil. Il y a cette difference entre les Justes qui regardent cette vie comme un passage à l'éternité, & les Impies qui vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir; que la vie des premiers s'appelle dans l'Ecriture une veille, & leur mort un sommeil: au lieu que la vie des autres est un sommeil de l'ame, qui semble ensevelie dans leur corps comme dans un tombeau, & se réveille à la mort, pour ne goûter jamais de repos dans l'autre vie. Sur cette idée que le Saint Esprit nous donne de la mort des Justes au troisiéme chapitre des Proverbes: *Si dormieris, non timebis: quiescès, & suavis erit somnus tuus*, Saint Bernard nous trace le plan & la division
Bernard. Ep. 105. d'un juste discours, quand il dit qu'il y a trois choses qui rendent la mort des gens de bien douce & agréable, par ces paroles qui ne sont qu'une explication de celles du Sage: 1°. Les justes trouvent dans la mort la fin de leurs travaux. 2°. L'assurance de leur salut éternel. 3°. La joye que leur cause le nouvel état, où ils sont en possession d'un souverain bonheur. C'est le partage de ce discours.

Premiere Partie. La premiere chose qui se trouve dans le sommeil naturel, c'est la douceur du repos; c'est aussi le premier avanta-
Apoc. 14. ge de la mort des justes: *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis.* Ces travaux sont les peines & les miseres de cette vie, les dangers, & les occasions de se perdre éternellement, ce qui fait gemir les Saints, & ce
Ad Rom. 7. qui donnoit sujet à Saint Paul de s'écrier: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus, &c.*

Seconde Partie. Le second avantage de la mort des justes, est l'assurance du bonheur éternel, dont ils se trouvent en possession à l'instant de leur mort même, & dont ils conçoivent une ferme esperance avant que de mourir. C'est pour cette raison que le Sage nous avertit de ne pas nous affliger beaucoup dans la mort de nos amis & de nos proches, qui meurent en gens de bien, parce que leur mort ne peut leur être que tres-avantageuse: & que c'est aux Payens, qui n'ont point d'esperance d'une autre vie plus heureuse, de s'attrister de la perte de leurs amis.

Troisiéme Partie. Ce qui rend enfin la mort des justes douce & agréable, c'est la joye inexplicable qui naît de la surprise du nouvel état où ils se trouvent immediatement après la mort. *Gaudium de novitate*, ajoûte Saint Bernard; & c'est ce que le Sage exprime par
Cap. 5. ces paroles: *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.* Car sans parler du bonheur dont ils entrent en possession, c'est alors qu'ils font comparaison de ce nouvel état, avec leur condition passée; & quoi que les joyes du ciel leur paroissent toûjours nouvelles, la premiere experience qu'ils en font leur cause un sentiment plus vif, comme les premieres nouvelles d'un grand bonheur qui arrive, nous transportent, & nous ravissent davantage dans la surprise: *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.*

II. SUR l'oubli de la mort.

Premierement, c'est la plus haute folie dont un homme soit capable, que de ne point penser à la mort: car pour se disculper de cet oubli, il faudroit 1°. qu'il n'y eût rien à craindre à la mort, & qu'on ne courût nul hazard. 2°. Que ce danger ne nous regardât point, & d'où peut naître une telle securité qui nous expose à un malheur éternel. 3°. Il faudroit que ce danger ne fût pas grand, ou ne nous menaçât pas d'un fort grand mal. Or ce qui marque l'extrême imprudence & la derniere folie de celui qui ne pense point à la mort, comme s'il avoit entierement oublié qu'il doit mourir un jour, c'est qu'il y a un évident danger d'être surpris de la mort, quand on n'y a point pensé; que ce danger le regarde personnellement, & enfin que ce danger est infiniment à craindre, puisqu'il y va de la perte de son ame, & de son salut éternel.

Secondement, c'est la plus grande temerité qui se puisse imaginer de s'attendre à faire une bonne mort, sans y avoir jamais pensé, & sans s'y être disposé, parce que c'est fonder son esperance sur trois choses qui ne dépendent point de nous, & sur lesquelles nous ne pouvons compter. 1°. Sur la misericorde de Dieu, qui selon la menace qu'il nous en a faite, se moquera peut-être alors de nous, comme nous nous sommes moquez de lui durant la vie. 2°. Sur les Ministres du Seigneur, qui nous assisteront en ce dernier passage, lesquels, ou ne nous trouveront pas disposez, ou qui faute d'adresse & de capacité, ne sçauront pas nous disposer à profiter du peu de temps qui nous restera, pour faire une bonne mort. 3°. Sur notre propre volonté; car comment pouvons-nous répondre que nous aurons une volonté sincere de détester ce que nous aurons aimé toute notre vie, &c.

III. 1°. IL est plus ordinaire qu'on ne s'imagine communément, d'être surpris de la mort; & par consequent un Chrétien doit être toûjours sur ses gardes contre les surprises d'une mort imprévûë, incertaine pour le temps, pour le lieu, & pour la maniere dont elle viendra. Or l'unique moyen d'éviter cette surprise, qui traîne après soi de si fâcheuses suites, c'est de se tenir toûjours prêt. 2°. Il

n'eſt pas ni ſi facile, ni ſi ordinaire qu'on pourroit penſer, de faire une bonne mort, après avoir negligé de s'y diſpoſer, & de s'y préparer pendant la vie.

IV. Sur les moyens de ſe diſpoſer pendant la vie à faire une ſainte & heureuſe mort.

1°. Il faut faire preſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ſoit faute de temps, ſoit des moyens pour s'acquitter de certaines obligations indiſpenſables, qu'il eſt dangereux de differer à ce temps-là, comme de reſtituer le bien d'autrui, de reparer le tort qu'on a fait à la reputation du prochain, & enfin de ſatisfaire à pluſieurs autres devoirs de juſtice, qu'une mort imprévûë & précipitée ne nous permettroit pas d'accomplir. 2°. Il faut faire preſentement & volontairement ce que nous ſerons obligez de faire neceſſairement à la mort, comme de rompre les attachemens criminels, les liaiſons dangereuſes que nous pourrions avoir contractées, quitter les occaſions du peché, détacher ſon cœur des biens de la terre, & en un mot, faire maintenant ce que nous voudrions avoir fait à la mort, & ce que nous ne ſerons pas en état de faire, du moins ſi ſincerement.

V. Sur les deux ſalutaires effets que produit la penſée de la mort, qui ſont de nous faire vivre chrétiennement; & en ſecond lieu, d'être une aſſurance morale de mourir ſaintement. Pour le premier effet, je dis que la penſée frequente de la mort nous fait mener une vie chrétienne. 1°. Parce qu'en nous découvrant l'illuſion des choſes de ce monde, elle en détache enſuite notre cœur, ce qui eſt le haut point de la perfection chrétienne. 2°. En nous perſuadant que nous pouvons mourir à chaque moment, elle nous fait mettre ordre à notre conſcience; nous fait éviter & craindre le peché; pratiquer les bonnes œuvres, & amaſſer des merites pour l'éternité. 3°. Elle nous rappelle dans l'eſprit ce qui ſuit après la mort; ſçavoir un jugement, où nous devons rendre compte de toutes nos actions, une éternité de recompenſes ou de ſupplices, qui ſont les motifs les plus puiſſans pour nous porter à vivre chrétiennement.

Pour ce qui eſt du ſecond effet; ſçavoir, que la penſée frequente de la mort nous donne une aſſurance morale de mourir ſaintement. 1°. Elle nous inſpire une ſainte confiance en la miſericorde divine, d'obtenir la perſeverance finale que Dieu ne refuſe jamais à ceux qui ont bien vêcu, & perſeveré juſqu'à la mort dans la pratique des bonnes œuvres. 2°. Elle nous fait attendre avec patience la fin de notre vie, & en faire un ſacrifice par une acceptation volontaire de la mort, quoi qu'elle ſoit d'une neceſſité inévitable. 3°. Elle nous fait en quelque maniere mourir par avance à nos paſſions, à notre amour propre, & à tout ce qui pourroit nous faire peine, ou nous faire craindre à l'article de la mort.

VI. 1°. La frequente penſée, & la ſerieuſe meditation de la mort, nous fait prévenir cette mort, par une bonne & ſainte vie, qui eſt l'effet d'une prudence veritablement chrétienne. 2°. Elle nous fortifie contre les frayeurs & attaques de la mort, après nous avoir comme apprivoiſez à cet objet qui paſſe pour le plus terrible du monde. 3°. Elle nous la fait recevoir avec reſignation, après nous y être préparez, & nous être prémunis contre tout ce qui nous la pourroit faire apprehender.

VII. 1°. Il faut ſouvent penſer à la mort pour vivre en veritable Chrétien. 2°. Il faut l'attendre avec des deſirs ardens & empreſſez pour être de parfaits Chrétiens. 3°. Il faut l'accepter avec joye, & avec une parfaite ſoûmiſſion, pour mourir en Saints, & en prédeſtinez.

VIII. Sur la mort imprévûë, & dont on doit apprehender la ſurpriſe.

1°. Il n'y a rien de plus ordinaire qu'une mort imprévûë, à cauſe du peu de vigilance qu'apporte le commun des Chrétiens à s'y préparer. 2°. Il n'y a rien de plus terrible qu'une mort imprévûë, vû le danger évident de mourir en mauvais état. 3°. Il n'y a point de châtiment plus juſte que celui d'une mort imprévûë à l'égard de ceux qui negligent de ſe diſpoſer à la mort, & d'y penſer pendant leur vie.

IX. Sur les avantages que la mort nous procure, & qui montrent qu'elle eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre; ce qui ſe doit entendre de la bonne mort.

1°. La mort nous délivre des miſeres de cette vie, & particulierement du danger & des occaſions du peché. 2°. Elle eſt un paſſage à une vie plus noble & plus heureuſe. 3°. Elle nous met en poſſeſſion de la gloire qui eſt dûë & préparée à nos merites & à nos bonnes actions.

X. 1°. La mort des juſtes, quelque ſubite qu'elle ſoit, n'eſt jamais imprévûë, puiſqu'ils ſont toûjours prêts & préparez à la recevoir. 2°. Elle leur eſt toûjours avantageuſe & ſouhaitable, & precieuſe en quelque âge, & de quelque maniere qu'elle arrive.

XI. De la mort des pecheurs, où trois choſes conſpirent à tourmenter le pecheur mourant.

1°. Le paſſé, par le regret des biens qu'il a poſſedez & qu'il lui faut quitter malgré qu'il en ait. 2°. Le preſent, par la violence des maux qu'il ſouffre & ſous leſquels il ſuccombe. 3°. L'avenir, par la juſte crainte de la damnation éternelle qu'il a meritée, & à laquelle il ſe voit expoſé. *Tiré du Pere Girouſt, dans ſon Carême.*

XII. 1°. La mort eſt un ſacrifice neceſſaire à l'homme; mais il doit être volontaire à un Chrétien. 2°. C'eſt un ſacrifice rigoureux à l'homme; mais il doit être aimable, & ſouhaitable à un Chrétien. 3°. C'eſt un ſacrifice honteux à l'homme; mais il doit être glorieux à un Chrétien. *Eſſais de Sermons du Carême, Tome 2.*

XIII. Pour ſe préparer à bien mourir, trois choſes ſont neceſſaires.

1°. Il faut veiller durant toute ſa vie, afin d'éviter les ſurpriſes de la mort. 2°. Il faut faire un exercice continuel de la mort par la mortification chrétienne. 3°. Il faut regler toutes ſes actions ſur l'idée qu'on s'eſt formée de la mort. *Pris du Dictionnaire Moral.*

XIV. 1°. Il faut mourir. Les vrais Chrétiens s'en ſouviennent; c'eſt pourquoi ils s'y préparent de bonne heure, & par ce moyen font une mort heureuſe. 2°. Les mondains, & les lâches Chrétiens l'oublient, & n'y penſent point; c'eſt pourquoi ils ſont preſque toûjours ſurpris & font une mort funeſte & malheureuſe *Le même.*

XV. La mort étant la fin & le terme de la vie, & le commencement de l'éternité, c'eſt par rapport à ces deux termes qu'il nous la faut conſiderer.

1°. Par rapport au terme où l'on est, elle nous dépouille necessairement de tout; c'est pourquoi pour s'y disposer il faut s'en dépouiller par avance, entierement & promptement, parce que la mort ne peut tarder longtemps. 2°. La mort est le commencement de l'éternité; c'est pourquoi il faut bien concevoir que c'est de ce moment que l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend; que c'est à ce moment que la perseverance finale est attachée; & que ne mourant qu'une fois on ne peut jamais assez se disposer à faire une bonne mort.

XVI. Sur l'aveuglement commun des hommes au sujet de la mort.

1°. Sûrs que nous sommes de mourir un jour, nous pensons aussi peu à la mort que si nous étions immortels. 2°. Instruits comme nous le sommes de l'importance d'une bonne & d'une sainte mort, & des suites terribles de la mauvaise, nous prenons aussi peu de précaution pour bien mourir, que s'il n'y avoit rien à craindre pour nous.

XVII. 1°. Il n'y a rien de plus funeste que la mort des pecheurs, non seulement pour le malheur éternel qui la suit; mais encore pour les frayeurs & les agitations de leur esprit, parce que ce qui a fait leur plaisir, & leurs delices durant leur vie, fait leur plus grand tourment à la mort. 2°. Il n'y a rien de plus souhaitable que la mort des justes, tant pour le bonheur éternel qui les attend, que pour les joyes & les consolations que Dieu leur fait ressentir par avance.

XVIII. Pour rendre bonne & sainte la mort naturelle que nous ne pouvons éviter, il faut mourir au monde en se separant de cœur & d'affection de toutes les créatures. 2°. Pour éviter les suites & les malheurs d'une mauvaise mort, il faut expier ses pechez par une veritable penitence. 3°. Pour obtenir la grace d'une sainte mort, il faut pratiquer les vertus chrétiennes, & amasser un tresor de bonnes œuvres. *Tiré du livre du Pere Crasset, de la Consolation contre les frayeurs de la mort.*

XIX. Sur la difference de la mort des justes, & de la mort des reprouvez.

1°. Au lieu que les impies meurent dans le trouble, les justes meurent dans l'assurance, & dans la paix. 2°. Au lieu que les impies meurent dans la crainte, dans l'amertume & dans les regrets, les justes meurent dans la joye & dans la consolation.

XX. Qu'un veritable Chrétien doit desirer la mort.

1°. Parce qu'étant créé pour joüir d'un bonheur éternel, ce n'est qu'après la mort qu'il doit joüir de ce souverain bonheur. 2°. Parce que comme il ne doit rien tant craindre en cette vie que le peché, il ne doit rien souhaiter plus ardemment, que d'être hors de danger d'en commettre jamais. 3°. Parce qu'étant voyageur en ce monde, il doit souhaiter d'arriver au plûtôt à son terme, &c.

XXI. 1°. On évite de penser à la mort parce qu'on la craint, & je veux vous faire voir, que pour se délivrer de cette crainte, c'est d'y penser souvent. 2°. On ne sçauroit trop y penser, parce qu'on ne peut jamais prendre trop de mesures pour bien mourir, ni trop de précautions pour bien faire ce qu'on ne fera jamais qu'une fois. *Le Pere Nepveu, Tome 1. de ses Reflexions.*

XXII. 1°. La pensée de la mort est la plus utile & la plus salutaire de toutes les pensées, parque c'est la plus capable d'arrêter le cours de nos passions & de nos vices. 2°. La necessité de mourir est la plus heureuse de toutes les necessitez pour les justes, parce qu'elle nous délivre de cette vie mortelle pour nous mettre en possession d'une éternité bienheureuse. *Pris de l'Auteur des Discours Chrétiens.*

XXIII. 1°. Il est infiniment important de bien mourir, parce qu'il s'agit de tout, & pour toûjours, & si on meurt mal, c'est une perte universelle, irreparable, & éternelle. 2°. Il est difficile de bien mourir, parce qu'il ne s'agit pas de mourir avec une pleine connoissance, ni après avoir reçu ses Sacremens; mais de mourir dans la grace de Dieu; & si l'on a bien vêcu, on est en danger de ne pas obtenir la perseverance finale, qui est un don purement gratuit. 3°. Il est impossible de corriger ou de reparer une mauvaise mort. *Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions.*

XXIV. Le bonheur des justes à la mort, est tout opposé au malheur des pecheurs en ce même moment.

1°. Les justes ne quittent à la mort que ce qu'ils ont mépriſé pendant leur vie, comme les richesses, &c. ou ce qu'ils ont fui, comme les plaisirs du monde; & c'est ce que regrettent le plus les pecheurs à la mort, & ce qui cause leur douleur. 2°. Les justes emportent en l'autre vie, ce qu'ils ont jugé digne de leur estime en celle-ci; sçavoir, leurs bonnes œuvres, leurs vertus, & leurs merites: au lieu que les impies & les grands pecheurs n'emportent que ce qu'ils souhaiteroient quitter; c'est-à-dire, le poids de leurs pechez, & la peine qui leur est dûë. *Le même.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin, *expos. in Psalm.* 48. sur ces paroles: *Simul insipiens, & stultus peribunt*, montre comme il se faut préparer à la mort, & amasser des merites pour l'autre vie.

Le même, dans le livre qui a pour titre: *Speculum peccatoris*, montre qu'on doit toûjours veiller, & se tenir prêt quand la mort viendra.

Le même, *de Adventu ad judicium*, dépeint l'état malheureux d'un impie, & les troubles de son esprit, quand il est proche de la mort.

Le même, *Serm.* 55. *de Resurrectione Domini*, parle des soins inutiles qu'ont la plûpart des hommes, quand ils sont proches de la mort, au lieu de penser à bien mourir.

Le même, *lib.* 1. *de Civit.* montre que nul genre de mort n'est mauvais, ni à craindre à un homme de bien. Et au 13. liv. ch. 4. il rend raison pourquoi nous sommes encore assujettis à la mort qui est la peine du peché, après que nous sommes lavez de nos pechez dans les eaux du Baptême.

Saint Ambroise a fait un livre *de Bono mortis*, où il traite des avantages que la mort nous apporte, & des maux dont elle nous délivre.

Le même, *lib.* 2. *de Vocat. gent. c.* 8. montre que personne n'a droit de se plaindre de la briéveté de la vie, depuis le peché, ni de la mort avancée, ou précipitée de quelques

uns. Et *lib.* 3. *Hexam. c.* 7. il traite encore le même sujet.

Saint Gregoire, *lib.* 7. *Moral. c.* 14. montre comment les pecheurs, qui se promettent une longue vie, sont souvent trompez & surpris de la mort.

Le même, livre quatriéme de ses Dialogues, ch. 46. & 47. montre combien la crainte de la mort est salutaire à plusieurs.

Saint Jerôme, *Epist. ad Cyprian. Presb.* montre qu'il faut toûjours se tenir prêt, pour n'être point surpris de la mort, & comme les hommes en éloignent la pensée, & esperent toûjours vivre plus long-temps.

Dans l'Epître d'Eusebe au Pape Damase, sur la mort de Saint Jerôme, on lit les sentimens de ce saint Docteur lorsqu'il étoit prêt d'expirer.

Saint Chrysostome, *Homil. 5. in cap. 5. Epist. 1. ad Thessalon.* rend raison pourquoi le Fils de Dieu a voulu que le jour de notre mort nous fût inconnu.

Le même, ou l'Auteur de l'Ouvrage imparfait sur Saint Matthieu, traite le même sujet.

Le même, dans le troisiéme Sermon sur l'Epître aux Philippiens, & sur ces paroles de l'Epître aux Thessaloniciens: *Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus*, traite differemment cette matiere.

Saint Basile, *Homil. 17. in Psalm. 115.* sur ces paroles: *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus*, fait voir qu'il faut plûtôt se réjoüir que pleurer sur la mort des justes.

Le même, dans le livre qui a pour titre: *Admonitio ad filium spiritualem*, montre qu'il ne faut pas attendre le temps de la vieillesse, pour se préparer à la mort, mais qu'il faut l'avoir toûjours presente dans sa pensée.

Theodorus Studita, parmi ses Sermons catechistes, en a plusieurs, où il traite du souvenir de la mort; le vingt-uniéme & le vingt-troisiéme montrent comme il faut prévenir la mort par une serieuse penitence; le trente-troisiéme, le quatre-vingt-huitiéme, & le cent-soixante-dixiéme roulent sur la même matiere.

Saint Bernard, *in quodam Sermone ex variis*, parle des frayeurs, des tentations, & des douleurs ameres, que souffre à la mort un homme qui a mal vécu.

Le même, *Serm. 1. de Annunciat.* sur la fin, montre que notre mort peut être precieuse devant Dieu.

Saint Cyprien, *lib de Mortal.* fait un reproche à un homme qui meurt avec regret.

Les Livres spirituels, & autres.

Grenade, liv. 1. de la Guide des Pecheurs, ch. 23. dépeint la paisible mort des gens de bien, & la déplorable fin des pecheurs.

Alvares de Paz, *Tom. 3. de Materia Orat. Ment. medit.* 7. traite de la difference qu'il y a entre la mort des justes, & celle des pecheurs.

Recupitus, livre intitulé, *de la bonne Mort*, traite des moyens de se la procurer. Ce livre comprend trois parties ou trois traitez. Le premier parle des soins qu'on doit prendre pendant la vie d'obtenir, par les bonnes œuvres, une bonne mort. Le second, ce qu'on doit faire durant la maladie. Le troisiéme, ce qu'il faut faire étant près de la mort.

Bellarmin, cinquiéme Tome de ses Opuscules, semble avoir ramassé tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

Le Pere Suffren, premiere partie de l'Année Chrétienne, ch. 6. art. 2. parle de l'utilité de la pensée de la mort, & combien elle est necessaire pour bien vivre.

Le Pere Saint Jure, livre troisiéme de la connoissance & de l'amour de Notre Seigneur, ch. 24. & les suivans, traite de la bonne mort, & des moyens de s'y préparer.

Le Pere Haineuve, livre intitulé, *le Grand Chemin qui perd le monde*, montre combien la mort dans le peché mortel est funeste.

Essais de Morale, Tome quatriéme sur les quatre fins de l'homme, ils parlent amplement de la mort; & dans le dixiéme Tome il y a un traité de la préparation à la mort.

Le Pere Guilleminot, livre intitulé, *la Sagesse Chrétienne*, ch. 24. montre dans la premiere verité, qu'il n'y a rien de plus funeste que la mort des méchans.

Le même, dans la seconde verité, fait voir que la mort est heureuse, quand elle a été précedée par une bonne vie.

Le Pere Croiset, dans sa Retraite, & dans le second Tome de ses Reflexions spirituelles, traite de la pensée de la mort.

Le Pere Noüet, dans le sixiéme volume de ses Meditations, a fait une Retraite pour se préparer à la mort.

Le Pere Crasset, a fait un livre intitulé, Consolation contre les frayeurs de la mort.

Le Pere Lallemant, Religieux de Sainte Geneviéve, a fait un traité de la Préparation à la mort.

Monsieur de Sainte Marthe, Prêtre, second Tome de ses ouvrages, a un traité sur la mort chrétienne de nos proches avec plusieurs reflexions.

L'Abbé de la Trappe, Tome 1. des devoirs de la Vie Monastique, ch. 13. montre que la pensée de la mort est une chose utile & necessaire à un Religieux.

Le même, Tome 1. de ses Conferences, sur la fête de la Circoncision, parle de la Préparation à la mort, & des moyens de s'y préparer.

Le même, en divers endroits de ses Maximes, parle de la mort, tant en general qu'en particulier.

Le Pere Nepveu a fait un livre de la Préparation à la mort, & de la maniere de s'y disposer.

Le même, dans ses Reflexions pour tous les jours de l'année, Tome second, montre la difference entre la mort des justes & celle des pecheurs. Dans le même Tome, mais dans un autre endroit, il parle uniquement de la mort des pecheurs. Dans le Tome troisiéme, il parle des surprises de la mort. Dans le Tome second, il montre encore qu'il ne faut point craindre la mort.

Le livre des souffrances de Notre Seigneur, traduit par le Pere Alleaume, vers la fin du livre, suggere plusieurs moyens de bien mourir.

Tous ceux qui ont fait des Retraites, ou des Meditations sur les veritez chrétiennes, n'ont pas ômis de parler de la bonne & mauvaise mort; & une infinité d'autres livres spirituels qu'il seroit inutile de rapporter.

Reina, *conc.* 26. s'étend sur les biens que nous procure la pensée de la mort. Les Prédicateurs modernes.

Le même, *conc.* 27. a de tres-belles pensées sur la mort des justes, sur le bonheur qui la suit, & montre qu'elle n'est point à craindre pour eux.

Mathias Faber, *in Dominicam 15. post Pen-*

tec. conc. 5. traite de l'art de bien mourir.

Le Pere Texier, Sermon pour le Jeudi de la seconde semaine de Carême, sur la mauvaise mort d'un Chrétien qui a mal vécu.

Le même, dans son Avent de l'Impie malheureux, a encore un autre Sermon sur la mauvaise mort des pecheurs.

Le même, Sermon pour le Jeudi de la quatriéme semaine de Carême, en a un commun à la mort des justes, & à la mort des pecheurs.

Monsieur Maimbourg, Sermon pour le second Lundi de Carême, sur la mort dans le peché.

Le même, pour le Jeudi de la quatriéme semaine, traite du mépris de la vie.

Le Pere Bourdaloue, dans ses veritables Sermons, pour le Mercredi des Cendres, traite éloquemment des effets que produit en nous la pensée de la mort.

Le Pere de la Colombiere, Tome troisiéme, Sermon 50. traite de la necessité de se préparer à la mort. Il en parle encore, Sermon pour le jour des morts.

Le Pere Massillon, dans les Sermons qu'on lui attribue, en a un sur la bonne mort.

L'Abbé de Monmorel a fait une Homelie, & un discours de la bonne & mauvaise mort sur l'Evangile quinziéme après la Pentecôte.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Tome quatriéme, a un Sermon sur la mort des Justes.

Le même, dans le même Tome, en a un autre sur la mort malheureuse des impies.

Le même, dans le premier Tome du Carême, traite de la mort dans le peché.

Le même, Sermon pour le Vendredi de la quatriéme semaine de Carême, a un Sermon entier de la Préparation à la mort.

Le même, Tome quatriéme de la Domin. Sermon pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte, montre que la vie fait la qualité de notre mort, & reciproquement que la pensée de la mort fait la qualité de notre vie.

Dans le Dictionnaire Moral, au titre de la Mort, il y a deux discours; dans le premier où il montre qu'il faut mourir, & bien mourir; dans le second on traite de la mort des justes & de la mort des pecheurs. Il y est aussi parlé de la Préparation à la mort.

Dans les Essais de Sermons, pour les Dimanches, sur le neuviéme Dimanche après la Pentecôte, on traite des trois sortes d'ennemis qui assiégent un pecheur au lit de la mort.

Dans les Essais de Sermons pour le Carême, troisiéme Dessein pour le Mercredi des Cendres, il est parlé de la préparation à la mort.

Dans les Essais, Sermon pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte, premier Dessein, il est parlé de l'utilité de la pensée de la mort; dans le second Dessein on traite de ce qui est capable d'adoucir l'image affreuse de la mort.

Dans les Sermons de Monsieur de la Volpilliere, de Monsieur Fromentiere, de Monsieur de Saint Martin, & dans quantité d'autres, on trouve de tres-bonnes choses sur la Préparation à la mort, & sur la mort des justes, & des pecheurs.

Grenade, dans ses Lieux Communs.
Busée, *in Panario tit. mortis metus*, & dans le livre *de Statibus*, *tit. de statu morient.*
Drexellius, *Prodromus mortis.*
Summa Prædicantium.
Labatha, *titul. Mors.*
Lohner, *titul. Mors.*
Culens, *in thesauro locorum communium.*

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Moriatur anima mea morte justorum, & fiant novissima mea horum similia. Numer. 23.

Que je meure de la mort des justes, & que la fin de ma vie ressemble à la leur.

Mors peccatorum pessima. Psalm. 33.

La mort des pecheurs est tres-funeste.

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. Psalm. 115.

La mort des Saints est precieuse devant Dieu.

Cùm dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini. Psalm. 126.

Lorsque Dieu aura accordé le repos comme un sommeil à ses bien-aimez, ils joüiront de l'heritage du Seigneur.

O mors quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis. Eccli. 41.

O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens.

Justus si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit. Sapient. 4.

Quand le juste mourroit d'une mort précipitée, il se trouveroit dans le repos.

Timenti Dominum benè erit in extremis, & in die defunctionis suæ benedicetur. Eccli. 1.

Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, & il sera beni au jour de sa mort.

Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea. Jobi 14.

Dans cette guerre où je me trouve maintenant, j'attens tous les jours que mon changement arrive.

Memor esto quoniam mors non tardat. Eccli. 14.

Souvenez-vous que la mort est proche & ne tardera pas.

Consummatus in brevi explevit tempora multa: placita enim erat Deo anima illius: propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Sapient. 4.

Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie; car son ame étoit agréable à Dieu; c'est pourquoi il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité.

Væ vobis viri impii, qui dereliquistis legem Domini Altissimi; si mortui fueritis, in maledictione erit pars vestra. Eccli. 41.

Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loi du Seigneur, le Tres-Haut, quand vous mourrez vous aurez la malediction pour partage.

Mortuo homine impio, nulla erit ultrà spes: & expectatio sollicitorum peribit. Proverb. 11.

A la mort du méchant, il ne restera plus d'esperance, & l'attente des ambitieux perira.

Ante obitum tuum operare justitiam: quoniam non est apud inferos invenire cibum. Eccli. 14.

Faites des œuvres de justice avant votre mort, parce qu'on ne trouve point dequoi se nourrir dans le tombeau.

Dispone domui tuæ, quoniam morieris tu, & non vives. Isaïæ 38.

Donnez ordre aux affaires de votre maison; car vous mourrez, & n'en rechaperez pas.

Quodcumque

Quodcumque facere poteſt manus tua, inſtanter operare : quia nec opus , nec ratio , nec ſapientia , nec ſcientia erunt apud inferos , quò tu properas. Eccle. 9.

Faites promptement tout ce que votre main pourra faire ; parce qu'il n'y aura plus ni œuvre , ni raiſon , ni ſageſſe , ni ſcience dans le tombeau où vous courez.

Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus , aut ne fictio deciperet animam illius. Sapient. 4.

Il a été enlevé de peur que ſon eſprit ne fût corrompu par la malice , & que les apparences trompeuſes ne ſeduiſiſſent ſon ame.

Juſtorum animæ in manu Dei ſunt , & non tanget illos tormentum mortis. Sapient. 3.

Les ames des juſtes ſont dans la main de Dieu , & le tourment de la mort ne les touchera point.

Mortuus eſt Zambri in peccatis ſuis , quæ peccaverat faciens malum coram Domino. 3. Reg. c. 16.

Zambri mourut dans les pechez qu'il avoit commis en faiſant le mal devant le Seigneur.

In fine hominis denudatio operum illius Eccli. 11.

A la mort de l'homme toutes ſes œuvres ſeront découvertes.

Si ceciderit lignum ad Auſtrum, aut ad Aquilonem , in quocumque loco ceciderit , ibi erit. Eccle. 11.

Si l'arbre tombe au Midi , ou au Septentrion , en quelque lieu qu'il ſera tombé , il y demeurera.

Mortuus eſt (David) *in ſenectute bona , & plenus dierum , & gloriâ.* 1. Paralip. 29.

David mourut dans une heureuſe vieilleſſe , comblé d'années & de gloire.

Ne timueris cùm dives factus fuerit homo , & cùm multiplicata fuerit gloria domus ejus : quoniam cùm interierit , non ſumet omnia , neque deſcendet cum eo gloria ejus. Pſalm. 48.

Ne ſoyez point ſaiſi de crainte , en voyant un homme devenu riche , & ſa maiſon comblée de gloire ; parce que quand il ſera mort , il n'emportera point tous ſes biens , & que ſa gloire ne deſcendra point avec lui.

Vigilate , quia neſcitis diem , neque horam. Matth. 25.

Veillez , parce que vous ne ſçavez ni le jour , ni l'heure.

Eſtote parati , quia quâ horâ non putatis , Filius hominis veniet. Luc. 12.

Soyez toûjours prêts , parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penſez pas.

In omnibus operibus tuis memorare noviſſima tua , & in æternum non peccabis. Eccli. 7.

Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre derniere fin , & vous ne pecherez jamais.

Si non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur, & neſcies quâ horâ veniam ad te. Apocal. 3.

Si vous ne veillez , je viendrai à vous comme un larron, & vous ne ſçaurez à quelle heure je viendrai.

Ego autem in interitu veſtro ridebo , & ſubſannabo. Proverb. 1.

Je me rirai de vous à votre mort , & je vous inſulterai.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. Apocal. 14.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur.

Amodo jam dicit Spiritus ut requieſcant à laboribus ſuis , opera enim illorum ſequuntur illos. Ibidem.

Dès maintenant je les aſſure , dit l'Eſprit , qu'ils ſe repoſeront de leurs travaux ; car leurs œuvres les accompagnent , & les ſuivent.

Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus, ut non contriſtemini ſicut & cæteri , qui ſpem non habent. 1. ad Theſſal. 4.

Nous ne voulons pas , mes freres , que vous ignoriez ce que vous devez ſçavoir touchant ceux qui dorment du ſommeil de la mort , afin que vous ne vous en attriſtiez point , comme font les autres hommes qui n'ont point d'eſperance.

Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ? Ad Roman. 7.

Malheureux que je ſuis ! qui me délivrera de ce corps de mort ?

Coarctor , deſiderium habens diſſolvi , & eſſe cum Chriſto. Ad Philipp. 1.

Je me trouve preſſé , & je deſire d'être dégagé des liens de ce corps , & d'être avec Jeſus-Chriſt.

Dum ſumus in corpore , peregrinamur à Domino. . . Audemus autem , & bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore , & præſentes eſſe ad Dominum. 2. ad Corinth. 5.

Pendant que nous habitons dans ce corps , nous ſommes éloignez du Seigneur . . . Mais nous avons confiance , & nous aimons mieux ſortir de la maiſon de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur.

Beati ſervi illi , quos cùm venerit dominus , invenerit vigilantes. Luc. 12.

Bienheureux ſeront les ſerviteurs que leur maître à ſon arrivée trouvera veillans.

Educ de cuſtodia animam meam ad confitendum nomini tuo. Pſalm. 141.

Tirez , Seigneur , mon ame de la priſon où elle eſt , afin que je beniſſe votre nom.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Balthazar eſt l'exemple de la mort funeſte des pecheurs ſurpris par la juſtice de Dieu dans leurs débauches.

L'On peut dire que la plûpart des pecheurs meurent comme mourut le Roi Balthazar, dont l'Ecriture nous dépeint la mort funeſte. Ce Prince fit un feſtin magnifique aux Grands de ſa Cour. Quelle penſez-vous que fut l'occaſion de ce grand feſtin ? Ne fut-ce point quelque victoire remportée ſur ſes ennemis , la conquête d'une Province , la naiſſance d'un Prince , quelque ſolemnité pour l'honneur ou pour la proſperité du Roi ? Non, rien de tout cela ne fut l'occaſion , ni le ſujet de cette fête. Balthazar étoit renfermé dans ſa ville par une armée ennemie qui l'aſſiégeoit ; & il en étoit venu , dit Saint Jerôme , juſqu'à ce point d'oubli de ſoi-même , qu'il ſongeoit à la bonne chere & à la débauche , lorſqu'il étoit ſur le point de tomber entre les mains de ſon ennemi : *In tantam venerat Rex oblivionem ſui , ut obſeſſus vacaret epulis* : Tandis que tant de braves hommes perdoient la vie pour ſa défenſe ; tandis qu'il étoit menacé lui-même d'une mort funeſte , & ignominieuſe , il étoit à table au milieu de ſes concubines , ne ſongeant qu'à noyer ſa raiſon dans le vin & dans ſes infames débauches. On aura de la peine à le croire ; il n'eſt pourtant que trop veritable , que le plus grand nombre des pecheurs ſont ſurpris de la mort en de ſemblables circonſtances. Ils ſe trouvent au lit de la mort , ſuppoſé même qu'ils ne ſoient point ſurpris par quelque funeſte accident , qui les enleve de ce monde au milieu de leurs débauches comme il arrive aſſez ſouvent : Ils ſe trouvent , dis-je , au lit de la mort , la conſcience chargée d'une longue ſuite de crimes ; l'eſprit aveuglé par le mépris de la verité , peut-être même de la Religion ; le cœur endurci par un uſage tranquille de leurs plaiſirs , ou par une préſomption impie , qui leur a caché les horreurs d'une méchante mort. Ils n'ont ſeulement pas penſé à ſe diſpoſer à bien mourir ; leur mort eſt imprévûë , & peut-on croire

Hieron. in c. 5. Daniel.

qu'elle ne soit pas aussi funeste que celle de l'infortuné Balthazar ? *Pris du Pere la Peſſe, Sermon sur la mort dans le peché.*

Punition des Israëlites surpris de la mort dans leurs intemperances.

La plûpart des pecheurs sont surpris de la mort, comme le furent ces Israëlites murmurateurs & rebelles, dont il est parlé au livre des Nombres, c. 11. Ils avoient insulté à Dieu, & à Moïse, parce qu'ils n'avoient pas la nourriture qu'ils souhaitoient. Elle leur fut accordée, & ils avoient encore le morceau à la bouche, lorsque la fureur du Seigneur tomba sur ces malheureux. De même le pecheur mourra avec cette inclination brutale dans le cœur, il mourra goûtant encore le cruel avantage de cette injustice, encore enyvré ou étourdi des excés de son intemperance, exhalant encore le fiel de sa haine & de sa vengeance : *Adhuc eſcæ eorum erant in dentibus eorum, & ecce furor Domini concitatus eſt in populum.* Le même. *Pſal. 77.*

La mort du S. Patriarche Abraham,

Le dernier soin qu'eut le saint Patriarche Abraham avant que de mourir, fut, comme il est marqué dans l'Ecriture, de prévenir les querelles qui pourroient naître entre ses enfans, & de partager dès son vivant les choses avec tant de sagesse, que les autres enfans qu'il eut depuis la mort de Sara, d'une autre femme, ne pûssent inquiéter Isaac, ni lui ôter rien de la terre que Dieu lui avoit promise ; après quoi il mourut en paix, & comme dit le Texte sacré, plein de jours, & dans une heureuse vieillesse. C'est tout ce qu'il dit de cet homme incomparable, dont la foi n'eut point d'exemple, & dont la gloire, ainsi qu'ajoûte le Sage, n'a rien eu depuis qui lui fut semblable : *Non eſt inventus ſimilis illi in gloria.* Il vêcut comme un étranger sur la terre, & plus il se détachoit des biens de ce monde, plus Dieu le combloit de richesses ; & le Saint Esprit lui rend ce témoignage, qu'en toutes choses il garda sa loi. C'est pourquoi sa mort a été heureuse, comme sa vie a été toute sainte. *Eccli. 44.*

La mort du grand Legislateur Moyse.

Le Saint Esprit dit que Moïse mourut en donnant un baiser au Seigneur ; & comme porte une autre Version, sur la bouche de Dieu : *Mortuus eſt jubente Domino, ſuper os Domini, in oſculo Domini.* Il eut peu à regretter en mourant, comme dit Saint Augustin, de ne pas entrer dans une terre coulante de lait & de miel, lui qui n'avoit que Dieu dans l'esprit, & qui s'entretenoit sans cesse d'une autre terre, dont celle de Chanaan n'étoit qu'une tres-foible figure : Mais se détachant encore de lui-même dans ces derniers momens, pour ne penser qu'à son peuple, il ne fit aucune priere à Dieu pour lui-même en particulier, & il le pria seulement de ne pas laisser cette grande multitude d'hommes comme un troupeau sans Pasteur. Il continua ainsi son zele jusqu'au dernier soûpir, & fit voir que le plus grand soin d'un serviteur de Dieu, & zelé pour le salut de son prochain, étoit en mourant, de laisser après lui un successeur, qui continuât par l'esprit de Dieu, l'ouvrage que Dieu lui avoit fait commencer. *Deut. 34.*

La mort de Josué.

La mort de Josué fait voir, que dès que Dieu a tiré des hommes les services auxquels il les avoit destinez, il les retire du monde pour couronner leur fidelité & leurs travaux : Car Josué ayant conquis la terre de Chanaan, & l'ayant distribuée à tout le peuple, pouvoit dire à Dieu, comme fit depuis le Sauveur du monde, lorsqu'il étoit prêt de mourir : Qu'il avoit consommé l'ouvrage qu'il lui avoit donné à faire. Ainsi pressentant que sa fin étoit proche, il rassembla, à l'imitation de Moïse son prédecesseur, tout ce qu'il avoit de courage & de force, pour lire la Loi de Dieu à tout le peuple, pour l'exhorter à la garder, & pour lui faire renouveller l'alliance qu'il avoit faite avec Dieu. Il falloit qu'il fût encore en cela, la figure de Jesus-Christ, qui avant que de mourir fit un long discours à ses Disciples pour les animer à servir Dieu & à lui témoigner qu'ils l'aimoient, par le soin qu'ils auroient de garder sa loi.

La mort du saint homme Tobie,

Nous lisons dans l'Ecriture que le saint homme Tobie se sentant défaillir, & s'appercevant qu'il n'avoit pas encore beaucoup de temps à vivre, fit venir son fils, & ses petits enfans, ausquels il declara ses dernieres volontez. Mes enfans, leur dit-il, l'heure de ma mort est proche, & je dois bientôt retourner à Dieu. Si jusques ici vous avez eu de l'affection & du respect pour votre pere, n'oubliez jamais ce que je vous vais dire pour la derniere fois : *Audite filii patrem veſtrum.* Servez Dieu de tout votre cœur, & attachez-vous à faire tout ce que vous croirez lui être agréable : *Servite Domino in veritate, & inquirite ut faciatis quæ placita ſunt illi.* Servez Dieu en verité, cherchez ce qui peut lui plaire ; & faites sa sainte volonté en toutes choses. C'est ce que ce saint homme avoit pratiqué lui-même durant toute sa vie ; c'est pourquoi il mourut saintement comme il avoit vêcu. *Tob. 14.*

La crainte de la mort qu'eut le Roi Ezechias.

L'Ecriture rapporte qu'Ezechias, tout Prince reglé qu'il étoit, quoi que religieux observateur des loix, s'abandonna aux pleurs & aux regrets, parce que le Prophete Isaïe lui avoit dit de la part de Dieu : *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.* Mais souvenez-vous toûjours que c'étoit un Roi puissant, qui sans être tout-à-fait criminel & pecheur, trouvoit qu'une couronne avoit de grands charmes. Helas ! en mourant son cœur éprouvoit ce dénuëment, & dépoüillement entier, qui au lit de la mort nous jette dans des peines mortelles & inconcevables ; sur-tout, si le Seigneur nous enleve quand nous avons encore de l'attachement aux choses de la terre, & du desir de retenir ces differens objets qui nous environnent. Car c'est alors que l'on fait en son cœur cette triste plainte d'un autre Roi, moins saint qu'Ezechias : *Siccine ſeparat amara mors?* *Isaïæ 38.* *1. Regum 15.*

Le Fils de Dieu a souvent averti qu'il falloit toûjours se tenir prêt, parce que nous ne sçavons quand la mort viendra.

Nous ne trouvons gueres d'exemples dans le Nouveau Testament, que nous puissions craindre ou imiter ; mais au lieu de cela le Fils de Dieu nous y avertit souvent de nous tenir prêts pour cette derniere heure. Il a fait plusieurs paraboles sur ce sujet, & usé de plusieurs similitudes & comparaisons pour nous persuader que la mort nous surprendra lors que nous y penserons le moins ; il semble qu'il ait voulu que nous eussions toûjours la mort devant les yeux, & dans la pensée. Pendant les trois années de sa vie publique, il parloit souvent de sa mort à ses Apôtres ; au jour même de sa Transfiguration sur le Thabor, il s'en entretint avec Moïse & Helie. Admirable exemple qu'il nous fournit de la préparation que nous devons apporter à la nôtre propre, que nous ne devons jamais perdre de vûë aux jours mêmes de notre prosperité, & de nos joyes.

Difference de la mort

Nous avons dans l'Evangile de Saint Luc deux differens portraits, de deux morts bien diffé-

du mauvais Riche & de celle du Lazare.

differentes, soit pour la maniere, soit pour les suites, en la personne du mauvais Riche & en celle du pauvre Lazare. L'une fut honorable; & l'autre miserable & honteuse aux yeux des hommes. Mais Dieu en jugea & décida de leur sort bien autrement. L'un meurt dans un lit magnifique & semé de fleurs; & l'autre expire sur un peu de paille. L'un meurt entre les bras de ses proches, de ses domestiques, de ses amis de table & de débauche; l'autre en la compagnie des chiens qui léchent ses playes. L'un est honoré du cortége des plus riches & des plus grands de la ville; l'autre est mépriſé & abandonné de tout le monde. L'un vivoit dans une delicieuse abondance; l'autre étoit accablé de pauvreté & de miseres. Mais à la mort les choses changent bien de face. Ce riche meurt, & il a l'enfer pour sepulture; ce pauvre meurt aussi, & va se reposer dans le sein d'Abraham.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture.

La mort nous fait voir sensiblement la vanité & le néant de toutes les grandeurs du monde.

Veni & vide. Joann. 11. Ces paroles qu'on dit au Sauveur du monde, en le conduisant au sepulchre où l'on avoit mis le Lazare, qu'il avoit dessein de ressusciter, se pourroient adresser aux gens du monde, esclaves de leurs plaisirs: *Veni & vide.* Voulez-vous apprendre à mépriser ce que le monde a de plus flateur? venez voir ce qui est renfermé dans le tombeau de ce Grand, de cet homme de plaisirs. La mort vous fait là-dessus une leçon bien sensible, & c'est assez de vous dire: *Veni & vide.* Ouvrez ce cercueil, & voyez maintenant ce que c'est que ce Grand, & toute sa grandeur que vous admiriez pendant sa vie. Sa grandeur s'est évanoüie, & ce Grand n'est plus qu'un tas d'ossemens infects, & rongez par les vers: *Veni & vide.* Allez au tombeau de ce riche & de cet opulent du siécle, & voyez ce qui lui reste de tant de domaines & de revenus; quatre à cinq pieds de terre: voilà desormais son partage: *Veni & vide.* Jeune personne tant idolâtrée, & tant idolâtre vous-même d'un vain éclat qui vous pare, instruisez-vous à l'école des morts, & voyez ce qu'est devenuë cette beauté cultivée il y a quelque temps avec tant de soin, & maintenant changée en un cadavre hideux & défiguré. Ah! Chrétien, est-ce donc là le sujet de votre estime? & comptez-vous pour un grand sacrifice, de renoncer volontairement à ce qui est si fragile de soi-même?

La mort, qui est la peine du peché, en est maintenant le remede.

Per peccatum mors, & ita in omnes homines mors pertransiit. Ad Rom. 5. C'est, dit Saint Augustin, un effet de la bonté & de la misericorde de Dieu, d'avoir fait en sorte, que la mort, qui est l'effet du peché, en soit devenuë le remede le plus souverain, & que le châtiment de nos vices, nous fournisse des armes toutes-puissantes, pour défendre nos vertus: *Per misericordiam Dei, pœna vitiorum transiit in arma virtutum.* Ainsi nos peres, continuë Saint Augustin, sont morts parce qu'ils ont peché, & nous, nous nous abstenons de pecher, parce que nous devons mourir; suivons donc cette maxime, conclud ce saint Docteur, profitons avantageusement de la mort, pour nous préserver du peché: *Utatur ergo homo pœnâ suâ, & benè utatur malo suo, ut proficiat bono suo. Ipsi mortui sunt*; il parle de nos premiers peres, *quia peccaverunt*; *isti non peccant*; il parle des autres hommes, *quia moriuntur.* Les parens ont souffert la mort, qui est le châtiment qu'ils ont merité, parce qu'ils ont peché, & les enfans par le moyen de leur punition, sont préservez du peché.

S'il'on pensoit souvent à la mort, on vivroit tout autrement qu'on ne fait.

Non est respectus morti eorum, ideò tenuit eos superbia. Psalm. 72. Si on pensoit souvent à la mort, on n'auroit que des pensées d'humilité, & d'anéantissement; je suis terre, & je retournerai en terre. On se priveroit des plaisirs dont on sçait que la fin est si funeste, on renonceroit à des vanitez & à des pompes dont on connoît la fragilité & le néant. Si on pensoit à la mort, on apprehenderoit les severes jugemens de Dieu, on trembleroit sous sa redoutable main. Enfin, si on pensoit à la mort, on feroit ce qu'ont fait les vrais fideles dans tous les siécles; ce que faisoit le saint homme Job, lorsqu'il disoit en gemissant: *Expecto donec veniat immutatio mea.* J'attens toûjours que mon changement arrive. *Job.* 14. Nous dirions ce que disoit David penitent: *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.* Malheur à moi, de ce que le terme, auquel je dois arriver à ma patrie, est prolongé, & de ce que je demeure si long-temps dans la terre de mon exil. *Psal.* 119. Nous entrerions dans les mêmes sentimens de S. Paul, quand il témoignoit que son plus grand desir étoit de mourir & de vivre avec Jesus-Christ: *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo, &c.* *Ad Philipp.* 1.

Les veritables fideles ont en vûë la mort dans leurs actions, au lieu que les autres ne pensent qu'à cette vie.

Mors operatur in nobis, vita in vobis. 2. ad Corinth. 4. Il semble que Saint Paul ait voulu mettre cette difference entre les vrais fideles & les infideles, lorsqu'il disoit: C'est la mort qui opere en nous, & c'est la vie qui opere en vous; car c'est comme s'il disoit à ceux-ci: Vous ne pensez qu'à la vie, & tout ce qui n'a point de rapport aux plaisirs de cette vie vous semble insupportable. Mais nous avons des sentimens tout contraires: c'est la mort qui agit en nous; c'est la pensée de la mort qui nous fait faire ce que nous faisons. Si nous nous mortifions; si nous nous privons des divertissemens que vous prenez, c'est parce que nous nous representons que nous mourrons. La mort qui est si sterile en elle-même, est un principe de mouvement & d'action pour nous. C'est en vûë de la mort que nous travaillons; c'est à cause d'elle que rien ne nous paroît difficile, quand nous sçavons que les choses difficiles nous la rendront heureuse: *Mors operatur in nobis, vita in vobis.*

On demeure dans le même état de grace ou de peché dans lequel on est mort.

Si ceciderit lignum ad Austrum, aut ad Aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. Eccle. 11. L'arbre demeurera dans le lieu, & dans la même situation, où il sera tombé. Le sens de ces paroles, est qu'après la mort un homme demeurera éternellement dans le même état, soit de grace, soit de peché, dans lequel il a expiré. De maniere qu'il sera éternellement impossible de changer la disposition où l'on aura été surpris à l'instant de la mort. Tellement que si un homme meurt dans la disgrace de Dieu, l'arbre sera éternellement là où il est tombé. Malheureux arbre, falloit-il balancer si long-temps, pour tomber enfin si mal à propos? Est-il donc vrai qu'il n'ait occupé la terre durant tant d'années, qu'il ne se soit nourri de son suc, & chargé de tant de branches & de fruits, que pour fournir au feu un aliment éternel? Helas! il a tenu à si peu de chose qu'il ne soit tombé d'un autre côté. Il avoit été poussé fortement par le vent du Saint Esprit, on l'avoit vû si souvent

panché du bon côté ; faut-il qu'un souffle leger, qu'une parole, qu'une vaine consideration, une vaine crainte, l'ait emporté sur de si puissantes inspirations? Mais c'est en vain que nous regrettons une chûte si funeste ; toute notre compassion ne le relevera pas : *In quocumque loco ceciderit arbor, ibi erit.* Tiré du Pere de la Colombiere.

Les heureux du siécle sont souvent surpris de la mort, au plus haut faîte de leur gloire.

Ducunt in bonis dies suos, & in puncto ad inferna descendunt. Job. 21. Les impies & la plûpart des gens du monde, passent leur vie dans les joyes & dans les delices, & un moment après ils se voyent surpris de la mort: *In puncto.* Au plus haut point de leur felicité, au faîte de leur élevation, au comble de leur plus grande prosperité, & dans la joüissance la plus tranquille de leurs plaisirs : *In puncto.* C'est ce point justement que la mort choisit, & auquel Dieu permet qu'ils soient enlevez du monde, pour aller rendre compte à Dieu, & souvent pour être précipitez dans les enfers : *Et in puncto ad inferna descendunt.*

Quotidie morior. 2. ad Corinth. c. 15. Il faut qu'un Chrétien puisse dire avec l'Apôtre, qu'il meurt tous les jours, non seulement parce que le temps de sa mort s'approche tous les jours, & à chaque moment ; mais encore parce qu'il se trouve avoir toûjours moins d'affection pour les choses de la terre, & un plus ardent desir pour celles du ciel. Je me sens chaque jour avoir moins d'attache à la bagatelle, & moins d'empressement pour les biens de ce monde ; moins de desir de plaire au monde ; moins d'amour pour moi-même, & pour mes commoditez ; moins d'ardeur pour l'établissement de ma famille : *Quotidie morior.* Il me semble que mon cœur se détache insensiblement des biens de cette vie, & que mon ame en quelque façon commence à se separer de mon corps : *Quotidie morior.*

Il faut commencer chaque jour à mourir d'affection au monde avant que d'en être separé tout-à-fait.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & Passages des Saints Peres sur ce sujet.

LAtet ultimus dies, ut observetur omnis dies. August. de Disciplina Christi.

Mala mors putanda non est, quam bona vita præcessit ; neque enim facit malam mortem, nisi quod sequitur ipsam mortem. Idem, l. 1. de Civ.

Non potest malè mori qui benè vixerit, & vix benè moritur, qui malè vixerit. Idem.

Percutitur hac animadversione peccator, ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret, oblitus est Dei. Idem, Serm. 3. de SS. Innocent.

In quo statu quemcumque invenerit suus ultimus dies, in hoc eum comprehendet novissimus dies; quoniam qualis in isto die quisque moritur, talis de die illo judicabitur. Idem Ep. ad Hesach.

Deus diem mortis incertum salubriter constituit ; diem ultimum suum quisque salubriter cogitet. Idem, l. 50. Homil. Homil. 13.

Qui cupit dissolvi, & esse cum Christo, non patienter moritur, sed patienter vivit, & delectabiliter moritur. Idem, in Joannem.

Justis mors est quietus portus, nocentibus naufragium putatur. Ambros. lib. de bono mortis.

Quidquid facis, respice finem. Hieronymus ad Heliodorum.

Non est dignus dici Christianus, qui in eo statu vult vivere, in quo nollet mori. Idem, Epist. ad Cyprian. Præsbit.

O quàm magna cum fiducia moritur quem nullius rei affectus detinet in mundo ! Idem.

Facilè contemnit omnia, qui se cogitat moriturum. Idem, Epist. ad Paulin.

Disces benè mori, si didiceris benè vivere. August. de Discipl. Christ.

Ad hoc conditor noster latère nos voluit finem nostrum, diemque mortis esse incognitum, ut dum semper ignoratur, semper proximus esse credatur. Greg. l. 12. Moral. c. 19.

Quàm præposterum est, quàmque perversum, ut cùm voluntatem Dei postulemus, quando vocat nos, & accersit de hoc mundo Deus, non statim voluntatis ejus imperia timeamus. Cyprianus l. de Mort.

Non est exitus iste, sed transitus, & temporali itinere decurso, ad æterna transgressus, quis non ad meliora festinet ? Idem, ibidem.

Si laudari antè gubernator non potest, quàm in portum navem deduxerit, quomodò laudabis hominem, priusquàm in stationem mortis successerit ? Idem, ibidem.

Fiat voluntarium quod futurum est necessarium ; offeramus Deo pro munere, quod pro debi-

DIeu nous a caché notre dernier jour, afin que nous n'en passions aucun sans être sur nos gardes.

La mort qui met fin à une vie reguliere, n'a rien que nous devions apprehender : c'est ce qui suit la mort qui la rend mauvaise & terrible.

Quand on a bien vêcu on ne sçauroit mourir mal, & il est rare qu'on meure bien, après avoir mal vêcu.

C'est un châtiment dont Dieu a coûtume de punir le pecheur, qu'il s'oublie soi-même à la mort, après avoir oublié Dieu pendant sa vie.

Tels que l'on nous trouvera au dernier jour de notre vie, tels au jugement dernier nous serons presentez devant le souverain Juge, & nos dernieres dispositions seront celles sur lesquelles on nous jugera.

C'est pour notre salut que Dieu nous a laissez dans l'incertitude de notre dernier jour ; pensons souvent à ce jour qui terminera le cours de notre vie, afin que cette pensée nous soit salutaire.

Quiconque souhaite de mourir, & être avec Jesus-Christ, ne souffre pas la mort avec patience, mais il souffre patiemment la vie, & c'est un plaisir pour lui que de mourir.

La mort est pour les Justes un port assuré ; mais les méchans y font naufrage.

Quoi que vous fassiez, ayez devant les yeux la fin de votre vie.

Celui-là ne merite pas le nom de Chrétien, qui veut vivre dans un état où il ne voudroit pas mourir.

Qu'une personne qui n'a aucune affaire au monde, meurt avec confiance !

Celui-là méprise aisément toutes les choses du monde, lequel pense qu'il doit mourir.

Apprenez à bien vivre, & vous apprendrez à bien mourir.

D'où vient que le Créateur nous a caché le moment de notre mort, c'est afin qu'ignorant le jour de notre fin, nous soyons toûjours persuadez qu'il est proche.

Quelle incongruité ! quelle perversité ! nous demandons à Dieu qu'il nous fasse connoître sa sainte volonté, & quand il nous veut retirer du monde, nous ayons de la peine à nous soûmettre à ses ordres.

Il ne faut point regarder la mort comme un terme. C'est un passage du temps à l'éternité après avoir achevé sa course, qui ne se hâtera pour parvenir à un état plus heureux ?

Si pour donner des loüanges à un pilote, on attend qu'il ait conduit son navire dans le port, doit-on loüer un homme sur ses vertus, qu'il ne soit hors d'état de les obscurcir ?

Faisons volontairement ce que nous ne pouvons éviter de faire. Donnons à Dieu en present ce qu'il a droit

to tenemur reddere. Chryſ. ſuper Matth. c. 10.

Nihil mors eſt ultrà quàm ſomnus, & peregrinatio, & tranſmigratio à deterioribus ad meliora. Idem, Homil. 45. in Geneſ.

Piis mors ultrà non eſt mors, ſed nomen tantùm habet mortis, imò & ipſum nomen ſublatum eſt. Idem, ſuper Matth. c. 10.

Mors non eſt malum, ſed malè mori peſſimum. Idem, Homil. 36. ſuper Matth.

Quis mortem temporalem metuat, cùm vita æterna promittitur? Caſſiodor. in Pſalm. 118.

Expeditum morti genus. (*Ita Chriſtianos vocat.*) Tertull. in Apologet.

Non eſt timendum, quod nos liberat ab omni timendo. Tertull. l. de anima.

Somnus juſtis eſt mors, imò magis tranſitus ad vitam meliorem. Baſilius de Barlaam Martyre.

Bona mors juſtis propter requiem, melior propter novitatem, optima propter ſecuritatem. Bernardus in Epiſt.

Pretioſa mors Sanctorum; pretioſa planè, tanquam finis laborum, tanquam victoriæ conſummatio, tanquam vitæ janua, & perfectæ ſecuritatis ingreſſus. Idem, ibidem.

Mors peccatorum peſſima, audi, undè peſſima? mala ſiquidem eſt in mundi amiſſione, pejor in carnis ſeparatione, peſſima in vermis igniſque duplici contritione. Idem, ibidem.

In omni opere ſuo dicant ſibi ipſi, ſi moriturus modò eſſes, faceres iſtud? Bernardus in ſpecul. Monial.

Manet impios horror in exitu, dolor in tranſitu, pudor in conſpectu magni Dei. Idem, Serm. 28. de Diverſ.

Si hodie non es paratus, quomodò cras eris? cras eſt dies incerta, quid ſcis forſan craſtinum habebis? De Imitat. Chriſti, l. 1. c. 23.

Quomodò vivere potes, ubi mori non audes? Bernardus, Epiſt. 105.

Egredere, quid times? Egredere anima mea, quid dubitas? Septuaginta propè annis ſerviſti Chriſto, & mortem times? Hieronymus, in vita Sancti Hilarionis.

Hominem invitum mori miſerrimum eſt. Anſelmus, l. 1. c. 9.

Non dignus eſt in morte accipere ſolatium, qui ſe in vita non cogitavit moriturum. Cyprianus, Epiſt. ad Antonium.

Vivite benè, ne moriamini malè. Auguſtinus, Serm. 24. de verb. Domini.

Sancti viri, quia brevitatem vitæ indeſinenter aſpiciunt, quotidie morientes vivunt. Greg. lib. Moral. c. 14.

Quotidie diem exitûs tui expecta, quâ enim horâ minimè putas, veniet mandatum horribile, & væ tunc imparatis. S. Ephrem. de Vita Spirit.

Quaſi non moriturus, quaſi evaſurus mortem, ſic de vita diſponis. Chryſolog. Serm. 118.

Non ſubitaneâ morte moriuntur, qui ſe ſemper cogitaverunt morituros. Anſelm. in Elucid.

Memoria mortis eſt quotidiana mors. Joannes Climacus Grad. 6.

Sanctorum mors, non eſt mors, ſed vel ad Deum diſceſſus, vel deſiderii cumulus, vel vinculorum ſolutio, vel oneris excuſſio appellanda eſt. Greg. Nazianz. Orat. in laudem Cypr.

Quamvis ſerò de hac vita tollantur impii, ſubitò & repentè tolluntur, quia finem ſuum cogitando providere neſciunt; ſubitum eſt homini quod antè cogitare non potuit. Gregorius, l. 24. Moral.

De centum millibus hominum, quorum mala fuit ſemper vita, vix meretur à Deo habere

d'exiger de nous comme une dette.

La mort n'eſt autre choſe qu'un ſommeil, un pelerinage, un changement de mal en bien.

Il ne faut pas dire que la mort des Juſtes ſoit une mort, elle n'en a que le nom, encore à le bien prendre, en a-t-elle perdu le nom.

Ce n'eſt point un mal que la mort; mais de tous les maux le plus grand eſt une mauvaiſe mort.

Un homme à qui la vie éternelle eſt promiſe, doit-il apprehender une mort temporelle?

Les Chrétiens ſont une ſorte de gens toûjours prêts à mourir.

Ne craignons point ce qui nous délivre de tout ce qu'il y a à craindre.

La mort n'eſt pour les Juſtes qu'un ſommeil, ou plûtôt un paſſage à une meilleure vie.

La mort procure aux Juſtes trois avantages, tous plus grands les uns que les autres; c'eſt à ſçavoir le repos, la nouvelle vie, l'aſſurance de ne jamais perdre la grace.

La mort des Juſtes eſt precieuſe, parce qu'elle eſt la fin de leurs travaux, qu'elle met le comble à leur victoire, qu'elle eſt pour eux une entrée à la vie, & qu'elle les introduit dans un lieu, où ils joüiſſent d'une ſecurité parfaite.

La mort des pecheurs eſt déteſtable; en quoi? le voici. Le moindre mal qu'elle cauſe, c'eſt la perte des biens du monde; la ſeparation de l'ame & du corps a quelque choſe de plus ſenſible; mais le pire de tout, c'eſt le feu dévorant, & le ver rongeur qui ne meurt point.

A chaque action, il faut ſe demander à ſoi-même, ferois-je cela, ſi j'allois mourir un moment après?

Les impies doivent s'attendre à une certaine horreur quand il faudra quitter la vie, à une cuiſante douleur au moment de la mort, à une confuſion humiliante quand ils paroîtront devant le Dieu de Majeſté.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, demain comment le ſerez-vous? Le jour de demain eſt incertain, & il n'eſt pas poſſible que vous ſçachiez ſi vous l'aurez.

Comment pouvez-vous vivre dans un état où vous n'oſeriez mourir?

Sors mon ame; ſors hardiment de ton corps; que crains-tu? il y a près de ſeptante ans que tu ſers Jeſus-Chriſt, & tu trembles encore à la vûë de la mort.

Un homme eſt bien miſerable, lorſqu'il abandonne cette vie mortelle malgré lui.

Celui qui ne penſe pas à la mort, ne merite pas de recevoir aucune conſolation à la mort.

Voulez-vous bien mourir, vivez bien.

Les Saints qui ont ſans ceſſe devant les yeux la briéveté de la vie, meurent en quelque façon tous les jours.

Attendez chaque jour l'heure de votre mort, l'arrêt vous en ſera porté au moment que vous y penſerez le moins, & malheur à qui ne ſera pas prêt.

Vous diſpoſez du temps, comme s'il étoit en votre pouvoir, & que vous ne dûſſiez pas mourir.

Ceux-là ne meurent jamais ſubitement, qui ont toûjours eu dans la penſée qu'ils mourront.

Songer toûjours à la mort, c'eſt mourir chaque jour.

La mort des Saints n'eſt pas proprement une mort, mais un départ pour aller à Dieu; mais le comble de leurs deſirs; mais le briſement de leurs chaînes; mais la décharge d'un peſant fardeau.

Les impies ont beau vivre long-temps, ils meurent toûjours ſubitement, parce qu'ils n'ont pas ſçû prévoir leur derniere heure. Or ce qui eſt imprévû eſt ſubit.

Saint Jerôme diſoit en mourant: de cent mille hommes qui ont toûjours mal vêcu, à peine s'en trouve-t-il

indulgentiam unus; hoc teneo, hoc multiplici experientiâ didici. Sanctus Hieronymus moriens, ut refert Eusebius ad Damasum.

un, qui merite que Dieu lui fasse misericorde; ce que je sçai, & ce que l'experience m'a appris.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Il nous est avantageux d'ignorer l'heure de notre mort.

SElon les loix ordinaires de la Providence, nul n'est assuré ni du temps de sa mort, ni de la maniere dont il passera du temps à l'éternité; c'est pourquoi, nous nous devons tenir prêts à toute heure, & à tout moment de comparoître devant notre Juge. Mais à quoi nous devons bien faire reflexion, c'est ce que nous enseignent tous les Maîtres de la vie spirituelle, après Saint Augustin, & tous les Peres qui ont traité ce sujet, qu'il nous est avantageux d'ignorer ce moment fatal, qui doit separer notre ame de notre corps: Car qui ne voit que si les hommes connoissoient précisément le dernier terme de leur vie, & les circonstances de leur mort, avec quelle negligence ils s'acquitteroient de leurs devoirs les plus essentiels? ne renvoyeroient-ils pas à l'extrémité de leur vie le bien qu'ils auroient dû faire chaque jour? Or Dieu a scellé du sceau de son secret impenetrable le nombre de nos jours, afin qu'une salutaire incertitude nous tienne à tout moment dans la vigilance, dans la préparation, & dans l'attente de son évenement.

Comme la mort est douce & agréable à quelques-uns, & fâcheuse & terrible aux autres, & pourquoi.

Il faut dire la verité; la necessité de mourir est agréable pour les uns; elle est formidable pour les autres. Elle est agréable pour les justes, qui ont passé leur vie dans l'innocence, & qui se sont peu à peu détachez des créatures, dont l'amour & la possession nous rendent ordinairement la mort redoutable. Elle est terrible pour les méchans, & pour ceux qui ont de l'attachement au monde; parce qu'elle se presente à eux comme ces abîmes, qui n'ayant point de fond, effrayent la vûë, & nous donnent de l'étonnement. Cette necessité est dure pour ceux, qui ont quelque chaîne à rompre; parce que toute rupture se fait toûjours avec violence: mais elle est douce pour ceux, qui les ont déja rompuës; parce qu'il n'y a plus rien qui les attache ou qui les retienne au monde. Ceux qui sont morts au monde durant leur vie, ne meurent pas, pour ainsi dire, en mourant; la mort n'est pour eux qu'une source de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, sentent par necessité qu'il est terrible de mourir; & la mort est pour eux un terrible supplice.

Il n'y a que la grace de Jesus-Christ, & l'esperance de la vie éternelle, qui nous puisse empêcher de craindre la mort.

Quand le Fils de Dieu nous a avertis de ne point craindre ceux, qui peuvent donner la mort au corps, il nous a en même temps ordonné de craindre celui, qui peut donner la mort au corps & à l'ame tout à la fois, & envoyer l'un & l'autre dans la gêne; c'est-à-dire, aux tourmens des enfers. Il a voulu, ce souverain Maître de nos vies, guerir une crainte par une autre crainte, en nous faisant tellement apprehender la mort éternelle, que nous n'eussions nulle crainte de la mort temporelle & passagere, que le commun des hommes envisage comme la chose du monde la plus terrible. C'est pourquoi Saint Augustin nous exhorte à changer une crainte vaine & mal fondée en une crainte utile & avantageuse pour le salut. Vaine est la crainte des hommes, qui apprehendent de quitter les choses temporelles, qui devant necessairement sortir du monde, craignent d'en sortir, & veulent toûjours differer ce qu'ils ne peuvent absolument empêcher. Cette crainte est inutile; mais aussi c'est inutilement que les Philosophes Payens se sont efforcez de la bannir de notre esprit, puisqu'elle est aussi naturelle que l'est l'amour de la vie & le soin de la conserver. Il n'y a que la grace de Jesus-Christ, qui puisse nous ôter cette crainte, & nous faire même desirer la mort dans l'esperance d'une meilleure vie.

La mort est toûjours à craindre pour l'incertitude où nous sommes si nous mourrons en état de grace.

On ne nie pas qu'on ne puisse raisonnablement craindre la mort du corps. C'est une separation des deux parties qui composent l'homme: & comme la nature nous inspire le desir de la conservation de notre corps, elle doit necessairement nous faire apprehender sa destruction. Ce ne sont pas seulement les Payens qui ont appellé la mort la terrible des terribles: Les Saints qui mépriſoient les choses de la terre, & qui ne soûpiroient qu'après celles du ciel, & ceux-mêmes qui avoient témoigné le plus de haine pour leur corps durant toute leur vie, ont apprehendé de le quitter à la mort. Si l'on étoit assuré de porter dans le cœur au moment de notre mort, une foi vivante & operante par la charité, on seroit seur en même temps qu'une mort sainte seroit pour nous la porte de la vie, & l'heureux passage à une éternelle felicité, on n'auroit garde de craindre la mort pour terrible qu'elle paroisse. Mais quelle assurance avons-nous, que nous aurons au moment de la mort ces dons de Dieu, ces richesses de la grace, & ces principes de notre justice, & en un mot, ces gages du salut éternel? & quoi qu'il nous paroisse certainement que nous avons une foi veritable, qui nous fait croire constamment les principes de la Religion, pouvons-nous dire la même chose de la grace sanctifiante & de la charité? Comme donc personne ne peut sçavoir certainement s'il a la grace sanctifiante; la bonne mort demeure toûjours douteuse, & par consequent la mort est capable de nous donner de la crainte.

Les pechez des hommes avancent leur mort.

C'est une verité constante dans l'Ecriture que les pechez, que les hommes commettent, avancent, & abregent le cours de leur vie, & que comme la mort est la punition du peché du premier homme; les pechez actuels que nous ajoûtons à celui que nous apportons en naissant, sont aussi ordinairement la cause que Dieu tranche le fil de nos jours, pour punir le mauvais emploi que nous en faisons. Les jours de chacun sont ceux qu'il peut vivre selon le cours de la nature, & selon sa constitution naturelle; mais la mort vient & le surprend souvent, avant qu'il en ait rempli la moitié; parce qu'il l'a avancée par le nombre de ses pechez. C'est dans ce sentiment que David prononce cette verité: *Viri sanguinum & dolosi non dimidiabunt dies suos.* Les hommes sanguinaires & les fourbes n'arriveront pas seulement à la moitié de leurs jours; & l'Apôtre nous assure que le peché est l'aiguillon de la mort, la pressant & la faisant hâter comme l'aiguillon fait marcher les animaux les plus lents & les plus tardifs de leur nature: *Stimulus mortis peccatum.* De ma- *Psal. 54.* *1. ad Cor. 15.*

niere qu'on peut dire que les pecheurs vivent plus qu'ils ne doivent, quand après leur peché la vie leur eſt continuée un ſeul moment.

Dieu par un coup de ſa providence ôte quelquefois du monde ceux qu'il prevoit qui s'y corromproient. *Sap.* 4.

Je ſçai bien que Dieu a des raiſons dans les treſors de ſa Providence, pour leſquelles il enleve de ce monde de certaines perſonnes dans leur plus tendre jeuneſſe. Mais c'eſt toûjours pour le bien & pour l'avantage de ceux qui meurent de la ſorte par une mort précipitée. Comme il eſt écrit du Juſte dans le livre de la Sageſſe: *Juſtus ſi morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* Vivant parmi les pecheurs, il eſt transferé de cette vie dans une meilleure avant le temps, de peur que la malice ne le change, & que la fourberie & la duplicité, qui regne dans le monde, ne corrompe la ſimplicité de ſon ame: *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* Ce qui doit infiniment conſoler les parens & les amis de ceux qui meurent dans leur bas âge, ou dans la fleur de leur jeuneſſe, quoi qu'ils ayent toûjours été de bonnes mœurs, & tres-vertueux. Car nous ne prétendons pas ſoûtenir que tous ceux qui meurent en bas âge, ou au milieu de leur courſe, ſoient enlevez pour leur mauvaiſe vie; mais ſeulement que ceux qui vivent mal ſont aſſez ordinairement punis par une mort avancée & précipitée.

Ibidem.

On apporte plus de ſoin à éviter la mort que la mauvaiſe mort.

Tout le monde convient que quelque terrible que ſoit la mort, elle n'auroit rien de trop terrible pour un Chrétien, ſi l'on étoit aſſuré de mourir chrétiennement. Or ſuivant ce ſentiment ſi commun & ſi veritable, il eſt tout viſible que notre plus grand ſoin ne devroit pas être de fuir la mort; mais d'éviter la mauvaiſe mort: d'autant plus que la mort eſt inévitable, & qu'il eſt en notre pouvoir de bien mourir. Cependant, il faut avoüer que la plûpart des hommes font tout le contraire. On ſe précautionne contre la mort, comme s'il n'y avoit point de plus grand mal à craindre en la vie, & qu'on pût l'éviter à force de précautions, pendant qu'on neglige d'éviter la mauvaiſe mort, comme ſi ce n'étoit rien, & que tous nos ſoins y dûſſent être inutiles, ce qui eſt une des plus grandes marques du peu de foi, & de l'aveuglement des hommes.

La mort eſt une ſcience & une Philoſophie, & comment cela ſe doit entendre.

Les Anciens ont appellé leur Philoſophie une meditation de la mort; & Saint Chryſoſtome appelle la mort même une Philoſophie, pour dire que comme les Philoſophes examinent avec attention les principes de cette ſcience, pour tirer les concluſions, qui ſont comme renfermées dans ces veritez generales; il eſt auſſi de la ſageſſe d'un Chrétien de conſiderer la mort avec toutes les circonſtances qui la regardent, & de tirer de la vûë de notre tombeau, où la mort nous reduit, toutes les conſequences qui peuvent regler nos mœurs, pour faire de la fin de nos jours un principe excellent de la conduite de nos vies. Mais la plus importante conſequence, que nous puiſſions tirer de cette conſideration, eſt que nous apprenions de là à mourir par avance à nous-mêmes, & à nos mauvaiſes inclinations, puiſque nous devons effectivement mourir un jour, & que nous faſſions ſervir la mort phyſique qui nous attend, à produire en nous une mort morale, qui eſt la mortification de nos paſſions.

On ne peut plus ſe convertir après la mort.

Quelque opiniâtre & deſeſperé que puiſſe être un pecheur, il peut, tandis qu'il eſt en vie, ſe convertir; Dieu l'en ſollicite, il l'en preſſe, il l'y oblige; il en a donc le pouvoir, puis que Dieu ne peut obliger à ce qu'on ne peut accomplir. Il n'en eſt pas ainſi d'un malheureux, qui eſt mort en ſon peché; dès le moment qu'il a expiré, il lui eſt impoſſible de changer, & de retourner à Dieu; parce qu'à ce funeſte moment ſon peché eſt l'impenitence finale, d'où l'on ne peut jamais revenir, puiſqu'il faudroit ſe repentir, & dès-là même, elle ne ſeroit plus cette derniere impenitence. Celui qui meurt avec le don de la perſeverance, ne le peut perdre: car, comme dit Saint Auguſtin, par ce don qui eſt le propre des prédeſtinez, il a perſeveré juſqu'à la fin; & il eſt impoſſible que celui qui a perſeveré de la ſorte, le perde jamais, puiſqu'en ce cas il n'auroit pas perſeveré: il n'y a donc point de puiſſance qui lui puiſſe ravir ce don. On doit dire le même de l'impenitence finale, qui lui eſt oppoſée dans les reprouvez. Celui qui eſt ſi malheureux que d'être mort en état de peché, ne peut jamais en revenir, parce qu'il eſt impoſſible que celui qui meurt ainſi faſſe penitence. C'eſt la fin, c'eſt le terme; il n'y a plus de changement. Comme le pecheur, durant ſa vie, avoit le pouvoir & la liberté de ſe convertir par la grace que Dieu lui preſentoit; étant mort dans ſon crime il n'a plus ce pouvoir, ni cette liberté, parce qu'il n'a plus de grace; puiſque la mort eſt la fin de toutes les graces, qui ne ſont données que pour meriter, & que les merites ne ſont que pour la vie.

L'ame à l'inſtant de la mort eſt deſabuſée des fauſſes idées qu'elle avoit des choſes de ce monde.

L'ame étant dégagée de ſon corps, & agiſſant par elle-même; à cet inſtant il n'y a plus d'illuſion, ni d'erreur, ni de fauſſe apparence qui la trompe; elle juge des choſes comme elles ſont; elle ne découvre plus de mal, où il n'y avoit que du bien; elle n'imagine plus de bien, où il n'y avoit que du mal; elle juge des biens de ce monde, par ce qu'ils ſont en effet, & par conſequent elle voit le peché tout ſeul ſans mêlange & ſans apparence de bien, puiſqu'il n'y a plus ni d'objet, ni de paſſion qui lui en donne, ni d'erreur qui lui en figure. En cet état, où le peché ne lui paroît qu'un mal tout pur & ſans mêlange, il ne peut lui être que l'objet d'une effroyable averſion; elle le hait, elle le déteſte, elle l'abhorre; Le malheur eſt qu'il n'eſt plus temps.

Notre mort eſt ordinairement telle qu'a été notre vie, & l'une eſt une diſpoſition à l'autre.

Notre vie eſt une continuelle diſpoſition à la mort; & pour ainſi dire, nous ne vivons que pour mourir. Toutes les actions que nous faiſons ont rapport à ce terme, & tous les momens de la vie, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont autant de préparatifs à la mort, où ils nous conduiſent. D'où il s'enſuit, qu'une vie ſaintement reglée, nous diſpoſe à mourir en ſaints; celle des pecheurs leur prépare une mort de reprouvez. Ainſi donnez-moi un homme, dont toute la vie n'ait été qu'une longue continuation de pechez, pourra-t-il trouver à la fin une mort de prédeſtiné? Cela eſt bien rare, & ne ſe peut même ſans une eſpece de miracle. Pourquoi? Parce qu'il n'a point de diſpoſitions à cette heureuſe mort; il s'en voit même de toutes contraires; Il faut donc dire qu'un homme, qui a mal vêcu, fera une mauvaiſe mort.

On peut faire une mauvaiſe

Comme la mauvaiſe mort n'eſt autre choſe que la mort en état de peché mortel; la foi, la raiſon, & l'experience nous appren-

mort en plusieurs manieres.

nent qu'on peut mourir de la sorte en plusieurs manieres. La premiere, lorsque l'on meurt dans l'acte même du peché; ce qui peut arriver naturellement. Quand l'action qui fait le crime donne infailliblement la mort, comme un homme qui se bat en düel, & qui est tué sur le champ; ou par accident, comme quand un homme qui blasphême, ou qui satisfait une brutale passion, est écrasé sous les ruïnes de sa maison; ou par punition, comme lorsque Dieu, pour faire un exemple, punit de mort sur le champ celui qui l'offense, sans lui donner le temps de se reconnoître. La seconde maniere, dont on peut mourir dans son peché, c'est quand un homme, qui ne commet pas actuellement un crime, est pourtant en état de peché mortel, ne l'ayant point encore effacé par la penitence, & qu'il est surpris de la mort en un si déplorable état. Enfin, la troisiéme maniere, c'est quand un homme est en état de peché mortel au lit de la mort, qu'il songe à se convertir, qu'il en a la grace, & qu'il fait même quelque effort pour cela, & qu'après tout, il meurt en son peché; parce que sa penitence est défectueuse par quelque endroit essentiel.

Dieu peut punir de mort sur le champ celui qui commet un peché.

Tout homme qui offense Dieu, merite la mort, qui est la peine du peché, depuis qu'il fut dit au premier homme: *In quocumque die comederis, morte morieris.* C'est un criminel condamné par l'arrêt de Dieu, & Dieu le peut exécuter au même instant: S'il le fait, c'est justice; s'il ne le fait pas, c'est misericorde. Or il fait justice & misericorde à qui, & comme il lui plaît, & quand il veut; & il ne faut pas qu'on en cherche d'autre raison, que sa volonté seule, qui est la suprême raison: *Miserebor, cujus miserebor.* Il vous a fait cette faveur, en vous prolongeant la vie après l'avoir mille fois offensé, il ne l'a pas fait à tant d'autres; c'est justice, & cette justice, il la fait à ceux-ci, parce qu'il le veut.

Genes. 2.

Ad Rom. 9.

Comme les justes & les veritables Chrétiens meurent avec plaisir.

C'est un plaisir, que les Philosophes Payens n'ont pas connu, parce que pour en joüir, il faut quelque chose au-dessus de la nature, à quoi l'esprit humain, par ses seules forces, ne peut pas arriver; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si n'ayant eu que la lumiere naturelle, encore toute ensevelie dans les sens & dans les vices, ils ont prononcé qu'entre toutes les choses effroyables la mort étoit la plus terrible. Ils la concevoient comme une pure privation, & une separation du corps & de l'ame, sans espoir de retour & de réünion. Ceux d'entre eux qui ont opiné pour l'immortalité de l'ame, n'en ont eu que des idées fort grossieres, & des connoissances fort incertaines; ce n'est donc pas merveille, si ces tenebres ont produit de l'horreur; & si cette separation de deux choses si unies, comme le sont le corps & l'ame, leur a paru accompagnée de douleur tres-sensible, & d'une tristesse irremediable. Mais ceux qui sont instruits dans les connoissances de la foi, qui connoissent leur fin, & qui la desirent ardemment, qui sçavent que l'ame est immortelle, que par la mort du corps, elle s'en va s'unir à Dieu pour jamais; que le corps même doit ressusciter & être bienheureux avec l'ame; ceux-là, dis-je, regardent la mort comme un passage du travail au repos, comme un sommeil, dont ils doivent se réveiller, comme une nuit qui est suivie du matin, & disent avec le Prophete: *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Dieu me conduit par la clarté de la foi dans ce chemin affreux; ainsi je marche dans l'ombre de la mort, sans craindre les maux que la nature par ses foibles lumieres a jugez si redoutables.

Pſal. 22.

Pourquoi les Saints ne craignent point la mort.

Les Saints dont la vie est une continuelle préparation à la mort, & dont les jours, pour mieux dire, sont autant de morts, ne craignent pas celle de leur dernier jour, après tant d'essais qu'ils en ont fait dans tous les autres: Ils ne tiennent presque plus à la terre; il ne faut point de vents furieux pour faire tomber ces fruits de l'arbre; il ne faut point de violence pour les arracher; la main du maitre les vient cueillir, quand il est temps, sans aucun effort; & c'est à chacun d'eux que Dieu dit: J'ai vû les larmes que vous avez versées dans le sejour ennuyeux de la terre, j'ai exaucé vos desirs, & je placerai votre ame dans la douceur & dans la paix. Quelle joye à une personne mourante, qui ne regarde plus le monde comme sa patrie, & qui se trouve comme étrangere parmi les hommes, de se voir proche d'arriver au ciel, où elle espere de revoir ceux avec qui la charité l'avoit unie dans cette vie, & que Dieu a placez devant elle dans la gloire! Ainsi elle ne quitte pas le monde avec regret, comme si c'étoit son pays naturel; mais elle en sort avec joye, comme du lieu de son bannissement, & dit comme ces anciens Prophetes: *Vado ad populum meum.* Elle a passé sa vie dans les allarmes d'une crainte salutaire, operant son salut avec tremblement, selon le conseil du Prince des Apôtres; mais maintenant le peril est presque passé; Dieu recompense les amertumes de la crainte par les douceurs de la confiance; enfin cette ame peut dire avec l'Apôtre, j'ai combattu fidelement, & je suis assurée que Dieu, comme Pere des misericordes, & comme juste Juge, me rendra la couronne de justice.

Ce qui rend la mort terrible & redoutable.

Il est vrai que la mort est de sa nature un mal, puisque c'est la privation d'un bien qui est la vie; mais il faut avoüer que ce qu'elle a de plus redoutable, n'est pas cette privation qui doit necessairement arriver. Ce qui est donc sur-tout à craindre en la mort, ce sont les suites, dont l'homme a pû se préserver en fuyant le peché pendant sa vie. Ces suites qui ne sont pas inseparables de la mort, mais seulement de la mauvaise mort, sont étrangement étonnantes, & la seule pensée de ces choses, nous doit remplir le cœur d'effroi.

Les dispositions prochaines, qu'il faut apporter pour bien mourir.

Tout ce que nous avons dit, & ce que nous dirons de la pensée & du souvenir actuel de la mort, que nous devons toûjours avoir presente devant les yeux, regarde la disposition éloignée que nous devons apporter pour bien mourir. Mais les préparations prochaines se peuvent reduire à trois, qu'on ne doit pas manquer d'apporter, autant que le temps, & le genre de la maladie le peut permettre; sçavoir, la reception des Sacremens, la resignation aux volontez de Dieu, avec l'acceptation de la mort, & les affections actuelles, qu'on doit produire dans la derniere maladie, supposé qu'on ait encore le jugement sain, & les forces de les exercer.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La pensée de la mort n'afflige point les gens de bien.

NE vous imaginez pas que la vûë & la pensée de la mort rempliſſe d'amertume le cœur d'un homme juſte, ni qu'elle le jette dans l'abattement. Mais ſçachez qu'elle doit faire des effets tout contraires. C'eſt un captif qui enviſage avec joye le moment de ſa délivrance ; c'eſt un criminel qui voit avec plaiſir l'heure qui doit lui annoncer la nouvelle de la grace qu'il eſpere ; c'eſt un pilote qui ſe conſole dans le cours de ſa navigation, toutes les fois qu'il regarde le jour auquel il doit ramener ſon vaiſſeau dans le port. Juſtes, qui menez une vie chrétienne, la mort n'eſt dure qu'à ceux qui ſont attachez au monde, qui en aiment les voluptez & les amuſemens ; parce que leurs biens ſont preſens, & comme ils n'ont rien à attendre de l'avenir, le coup qui leur ôte la vie leur ôte tout ; & par conſequent il ne leur reſte pour partage que la déſolation & la triſteſſe. *L'Abbe de la Trappe, troiſiéme Conference pour le jour de l'Aſſomption.*

Le libertinage des athées n'eſt pas capable de bannir la crainte de la mort.

Comme les athées ont fait violence toute leur vie à toutes les lumieres de la raiſon, à tous les ſentimens de la nature, à toutes les impreſſions de l'exiſtence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, d'un bonheur éternel que le Créateur avoit gravées dans le fond de leur eſprit & de leur cœur ; comme ils ont toûjours été condamnez par le ſentiment univerſel de tout le reſte des hommes, qui eſt la voix de la nature ; tout cela réveille ſouvent à la mort des ſentimens de religion & de crainte, qui les obligent comme un Antiochus de reconnoître un Dieu qu'ils ont nié, d'embraſſer une Religion qu'ils ont mépriſée, & de demander une miſericorde, qui peut-être leur ſera refuſée, comme elle le fut à ce fameux impie : *Orabat ſceleſtus ad Dominum, à quo non eſſet miſericordiam conſecuturus.* Et quand ces libertins s'opiniâtreroient dans leur impieté, la nature fremiroit d'horreur de ſe voir ſur le bord d'un abîme, où tout eſt anéanti, & où la mort les va précipiter. *Le Pere Craſſet, livre de la conſolation contre les frayeurs de la mort.*

2. *Machab. 9.*

Il eſt important pour bien mourir, de penſer à la mort.

On ne veut point penſer à la mort, & pourquoi ? Doute-t-on ſi l'on mourra ? Une ſainte mort eſt-elle un ouvrage ſi aiſé, ou ſi indifferent ? eſt-elle d'une ſi petite conſequence, qu'elle ne merite pas qu'on y penſe ? De la mort dépend le ſalut éternel ; peu de gens meurent bien, peut-il arriver autrement, tandis que ſi peu de gens penſent à la mort ? La penſée de la mort effraye, elle trouble les plaiſirs, & les plus beaux jours, & c'eſt pour cela qu'on l'éloigne. Pour ceux qui ne veulent point penſer à la mort de peur d'être effrayez par un ſujet ſi triſte : ignorent-ils qu'il dépend de nous avec le ſecours de la grace que notre mort ſoit conſolante ; qu'elle ſoit même precieuſe devant Dieu ? Mais ſe peut-on la promettre telle, ſans y avoir penſé auparavant ? *Le même.*

Les douleurs qu'on ſouffre à la mort peuvent tenir lieu de penitence.

Le grand avantage qu'un Chrétien au lit de la mort peut tirer des ſouffrances, & des douleurs que lui cauſe ſa maladie, c'eſt qu'elles lui peuvent tenir lieu de penitence pour expier ſes pechez, & pour ſatisfaire à la peine qui leur eſt dûë. Car les Theologiens enſeignent que toutes les afflictions & tous les maux, ſoit particuliers ou publics, qui nous arrivent par la permiſſion de Dieu, ou par un ordre exprés de ſa ſainte volonté, peuvent ſervir à ce deſſein ; parce qu'encore qu'il ne dépende pas de nous de ſouffrir ou de ne ſouffrir pas, néanmoins il dépend de nous de les prendre en gré, & de les accepter par un motif honnête & loüable, & cette acceptation, cette ſoûmiſſion au bon plaiſir de Dieu étant libre & volontaire, les rend meritoires & ſatisfactoires, tandis qu'on ne les retracte pas par un acte contraire. *Auteur anonyme.*

Combien la mort eſt amere & fâcheuſe à ceux qui ſont attachez aux biens de ce monde.

Il n'y a rien, dit le Saint Eſprit, de plus fâcheux & de plus amer à un homme du monde que la penſée qu'il doit un jour mourir : *O mors quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Concevez, je vous prie, la force de ces termes. Il n'eſt pas dit que la penſée de la mort eſt triſte, & affligeante à ceux qui poſſedent les biens de la terre, mais ſeulement à ceux qui y trouvent leur paix, & qui s'y repoſent comme ſur leur ſubſtance : *Pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Ce que les riches poſſedent avec attache en ce monde, n'eſt pas ſeulement appellé bien, il eſt nommé ſubſtance, pour montrer la difference qu'il y a entre eux & les juſtes : en ſorte que ſi ceux-ci ne conſiderent les richeſſes du monde que comme de foibles accidens dont ils peuvent aiſément ſe dépoüiller, & dont la perte ne cauſe en eux qu'une alteration fort legere, ceux qui les regardent comme leur ſubſtance, en faiſant le capital des biens de ce monde, croyent ne pouvoir les perdre, ſans perdre en même temps & l'être & la vie : Et dans un attachement de cette nature, il ne faut pas s'étonner ſi la ſeule penſée de la mort eſt capable de les remplir de frayeur & d'amertume. *Auteur anonyme.* *Eccli. 41.*

Ceux qui ont le plus d'interêt à ſe diſpoſer à la mort, ſont ordinairement ceux qui ſont les moins prêts à la recevoir. *Aug. in Pſal. 41.*

Les méchans, dit Saint Auguſtin, appellent, hâtent leur mort par leur vie déreglée : *Malè vivendo homines mortem invocant.* Et ce ſont les méchans mêmes qui prennent moins de ſoin pour adoucir ſes terreurs, pour ſe munir contre les maux éternels qui la doivent ſuivre. Sûrs de mourir, ils vivent dans le peché : ils vivent dans le peché, ſûrs, (je ne crains point de le dire) ſûrs en quelque maniere de mourir dans le peché. O mes chers Auditeurs, laiſſez-vous penetrer de la frayeur, dont cette parole doit percer votre ame. Oüi ceux qui vivent mal, d'ordinaire meurent mal, parce que de quelque maniere qu'ils meurent, ils meurent ſans s'être diſpoſez à la mort... Pour bien mourir, il faut mourir avec les diſpoſitions d'un vrai Chrétien, & en état de penitent. Or cela ſe fait-il ſans y avoir penſé ? cela ſe fait-il au hazard ? cela ſe fait-il tout d'un coup ? On ne peut mourir qu'une fois ; il faut donc prendre toutes les précautions poſſibles pour bien mourir ; & c'eſt à quoi ne penſent point les grands pecheurs, & les libertins. *Pris en partie du Pere la Peſſe, Tome 1. & premier Sermon de la mort dans le peché.*

Celui qui ne prend aucunes précautions pour bien mourir, eſt en évident danger de mourir en reprouvé.

Quand quelqu'un a negligé les précautions neceſſaires pour faire une ſainte mort, c'eſt une forte preuve pour moi, que, ſelon les loix ordinaires de la Providence, il mourra en reprouvé. Je ne vous alleguerai point avec Saint Ambroiſe, que l'eſperance que l'on confie à un temps incertain, eſt une eſperance foible & frivole : & qu'il n'y a pas d'appa-

rence qu'on veuille bien ce que l'on differe toûjours, au hazard de ne jamais l'exécuter. Ce n'eſt pas notre coûtume de riſquer par des délais éternels, une affaire qui nous tient au cœur ; on s'en met peu en peine, quand on croit qu'on aura toûjours aſſez de temps pour y penſer. Je ne veux pas non plus vous dire avec Tertullien, qu'une perſonne accoûtumée à une confiance temeraire, n'eſt gueres plus en état de craindre, & de prendre de juſtes meſures pour échapper : que ſa préſomption rend le peril plus preſſant, & plus inévitable : *Qui præſumit, minùs veretur, minùs præcavet, plus periclitatur : timor fundamentum ſalutis eſt.* Quel moyen d'enviſager tout d'un coup toutes les circonſtances d'une action, qui fut toûjours également penible, également perilleuſe, & ne nous troubla jamais le moins du monde ? Je ne vous dirai point encore avec S. Auguſtin, que le mal qu'on n'a jamais attendu, arrive toûjours avec une viteſſe qui nous ſurprend, nous déconcerte, & nous accable... Mais l'oracle de la parole de Dieu, qui eſt expreſſe ſur ce ſujet, la juſtice divine dont nous voyons tous les jours tant d'exemples, & notre propre experience, ſont autant de convictions, qu'à moins d'un coup extraordinaire de la miſericorde de Dieu, celui qui a toûjours negligé, & differé de penſer & de ſe préparer à la mort, ne mourra pas de la mort des prédeſtinez. *Le même.*

Tertull. l. de cultu fœminar.

La mort doit paroître épouvantable à un pecheur qui ne s'y eſt point préparé.

De tous les hommes, celui à qui la mort doit paroître plus épouvantable, c'eſt le pecheur qui ne s'y eſt point préparé, parce que ſa mort eſt ordinairement le commencement de ſon éternité malheureuſe ; nonobſtant tous les ſujets qu'il avoit de fremir au ſouvenir de la mort, il s'eſt diverti ; il a mépriſé la loi de Dieu ; il n'a pas daigné penſer qu'il mourroit, & qu'il tomberoit entre les mains de ſon Juge. La premiere vengeance que Dieu doit tirer de cet oubli de la mort, c'eſt que la mort ſurprenne le pecheur qui l'a oublié. Cette peine eſt tres-juſte, qu'un mal mépriſé vienne tout à coup, quand on s'y attend le moins. L'imprudent qui l'a negligé, apprend par là d'une maniere plus humiliante les raiſons qu'il avoit de le craindre. *Le même.*

Celui qui n'a point voulu penſer ni ſe préparer à la mort, reſſentira toute l'amertume de la mort des reprouvez *Aug. Homil. 23.*

L'oubli temeraire de la mort doit être puni non ſeulement par une mort imprévûë ; mais encore par la vûë, & par le ſentiment de toutes les horreurs de la mort. Dieu, dit S. Auguſtin, a caché au pecheur tous les jours qu'il peut vivre, & qu'il peut mourir, afin qu'incertain de ſon ſort, il ſoit attentif à tous les jours, & qu'il les obſerve tous avec tremblement : *Latet omnis dies, ut obſerventur omnes dies.* Le pecheur a fermé les yeux à cette incertitude effrayante de ſon dernier moment, de quel châtiment plus équitable Dieu pourroit-il punir ſon audace impie, ſinon en le contraignant de goûter, pour ainſi dire, toutes les terreurs de cette heure derniere, qu'il n'a pas crû qui meritât d'être prévûë ; il faut qu'il ſe ſente, & qu'il ſe voye mourir, & ſe diſe à ſoi-même : Je n'ai penſé qu'à amaſſer, qu'à contenter mes ſens ; j'ai étouffé toute penſée de la mort, pour joüir plus tranquillement de mes richeſſes, & de mes plaiſirs ; je me ſuis étudié à oublier l'avenir, pour me rendre le preſent plus agréable ; j'ai vêcu comme ſi je n'avois pas dû mourir. Me voici, qui meurs, & je n'ai plus rien à eſperer en ce monde ; je n'ai plus qu'à attendre le châtiment de mes crimes dans l'autre. Ecoutez en quels termes le ſaint homme Job exprime ce ſentiment. *Videbunt oculi ejus interfectionem ſuam, & de furore Omnipotentis bibet.* Ses yeux verront ſa mort, & il boira de la fureur du Tout-puiſſant. Le pecheur ſe verra mourir, & ſi je puis m'exprimer de la ſorte, il boira ſa mort à longs traits : attaché à ſon lit, comme un criminel ſur un échaffaut, il découvrira tout l'appareil, tous les inſtrumens de ſon ſupplice ; il comparera ſes plaiſirs paſſez avec ſa miſere preſente, & penetré de la neceſſité de mourir, ayant l'enfer devant ſes yeux, il ſera forcé de ſouhaiter une prompte mort pour ſoulager ſon deſeſpoir. *Le même.* *Job. 21.*

Du trouble & des frayeurs des impies & des grands pecheurs à la mort, par comparaiſon avec le calme des gens de bien.

Quelle difference, Meſſieurs, des doux ſentimens, du calme, de la joye des gens de bien à la mort, avec les inquiétudes & les terreurs mortelles, les agonies & le deſeſpoir, où l'on voit mourir les perſonnes qui ont aimé le monde & ſes vains plaiſirs ? Que de précautions il faut prendre pour les avertir du peril où ils ſe trouvent ! Quelle tempête n'excite point dans leurs cœurs une ſi triſte nouvelle ! Dans quel trouble, dans quelles agitations mortelles ne ſe paſſent point ces dernieres heures de leur vie ? Que d'amers & d'inutiles repentirs du paſſé ! Que de juſtes craintes à la vûë d'un avenir qui les attend, qui les preſſe, qui ne leur donne plus de loiſir de reparer le temps perdu. Au contraire, quel bonheur des gens de bien d'attendre ſans émotion ce dernier paſſage, dont le ſouvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde ? Quel privilege d'être en aſſurance, de joüir d'un parfait repos d'eſprit, de ſe ſentir le cœur tout plein d'allegreſſe, en un temps où tout gemit, où tout ſoûpire, où tout tremble ; en un temps où les Grands du monde ſouffrent plus de douleurs en un moment qu'ils n'ont goûté de plaiſirs en toute leur vie. En ce temps, dis-je, ſe trouver ſans effroi, ſans ſouci, ſans défiance : eſt-il quelque genre de vie ſi auſtere, qu'il ne fallût embraſſer ? Eſt-il quelque action ſi difficile & ſi oppoſée à notre humeur, qu'il ne fallût entreprendre, pour ſe procurer un ſi grand bien ? *Le Pere de la Colombiere, Sermon pour le jour des Morts.*

Ce qui rend la mort ſouhaitable aux gens de bien.

Ce qui doit le plus toucher les Chrétiens, c'eſt que par une mort avancée, on avance auſſi ſon bonheur, & l'on joüit plûtôt de Dieu. Quoi qu'une longue vie fût exempte de tous les dangers dont nous venons de parler ; n'eſt-ce pas un grand mal, que la longueur de cette vie nous empêche d'arriver plûtôt dans ce lieu de delices ? C'eſt ce qui faiſoit dire au Prophête : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi eſt Deus tuus ? Hæc recordatus ſum, & effudi in me animam meam.* Cette penſée a donné à tous les Saints un extrême dégoût pour la vie preſente, lorſqu'ils venoient à ſe repreſenter que leur felicité éternelle étoit retardée par le fâcheux ſejour qu'ils faiſoient ſur la terre. Oüi ! Chrétiens, la mort eſt ſouhaitable, puiſqu'elle eſt le commencement de notre immortalité, & qu'elle nous éleve à Dieu, tant s'en faut qu'elle doive être apprehendée. Ce ſentiment de crainte, dit Saint Cyprien, repugne à ce que nous demandons tous les jours dans l'Oraiſon Dominicale ; car nous demandons à Dieu que la mort arrive bientôt, pour nous faire paſſer dans le royaume des cieux, lorſque nous diſons : *Adveniat regnum tuum* ; & néanmoins par un deſir tout contraire, nous voulons demeurer long-temps ſur la terre. Nous *Pſal. 41.*

desirons que la volonté de Dieu soit faite ; & quand Dieu nous appelle, nous ne lui obéïssons qu'avec un extrême regret ; nous sortons de ce monde plûtôt par necessité, que par obéïssance ; nous voulons recevoir une couronne de gloire de celui à qui nous n'allons qu'à regret. Pourquoi donc demandons-nous dans nos prieres, que le royaume du ciel arrive, si notre captivité nous plaît tant ? Pourquoi faisons-nous tant d'instances pour être affranchis des miseres de cette vie, si nous avons plus d'envie d'être esclaves du demon ici-bas, que de regner avec Jesus-Christ dans le ciel ? *Le Pere Delingendes, premier Sermon de la Mort.*

Prétexte qui empêche quelques gens de bien de souhaiter la mort.

Vous me direz, peut-être, que ce qui vous touche & vous étonne, n'est pas la crainte de la mort, mais les approches des jugemens de Dieu, & qu'étant privez de l'avantage de pleurer vos pechez, vous ne pouvez les effacer par les larmes de la penitence. Il est vrai que les jugemens de Dieu sont terribles, mais ils sont inévitables ; votre vie pour être longue, n'en sera ni plus innocente, ni plus agréable à ses yeux, & vous devez croire que vos pechez se multiplieront comme vos jours. Ce n'est point le nombre de vos années qui diminuera le nombre de vos offenses ; mais ce sera la grandeur de votre charité & de votre amour qui couvrira vos pechez, & il n'y a rien par où vous puissiez donner plus de marques au Fils de Dieu, que vous l'aimez, que par le desir que vous aurez que ce corps de peché soit détruit ; que ce corps, dis-je, qui ne fait autre chose que de s'opposer à tous ses ordres, qui lui fait tant d'injures, qui s'est élevé tant de fois contre ses volontez les plus saintes, soit exterminé, retourne dans la poussiere, & soit reduit en cendres, pour la punition de ses excés, & de ses iniquitez. *L'Abbé de la Trappe, dans les devoirs de la vie Monastique, Tome 1. chap. 13. de la Meditation de la mort.*

La pensée de la mort éteint en nous l'affection de toutes les choses sensibles.

Le principal effet que produit la pensée de la mort est de vuider entierement son cœur, d'y détruire ce qui lui peut rester d'affections pour les choses sensibles, & d'empêcher qu'il n'en conçoive de nouvelles. Jesus-Christ voulut se servir de cette raison, pour confondre la folie de ceux qui s'attachent aux biens de la terre, en leur disant que la mort est toute prête de leur ravir ce qu'ils amassent avec tant de soin, & que toutes leurs peines, & leurs inquiétudes demeureront inutiles : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te ; quæ autem parasti, cujus erunt ?* Ce qui fait que les hommes se portent avec tant d'ardeur à bâtir des maisons, à se faire des établissemens, à rechercher des emplois & des richesses, c'est l'envie qu'ils ont de se procurer des satisfactions & des plaisirs ; l'esperance d'en jouïr est le motif de leurs desirs & de leurs actions, & on ne peut point douter qu'ils ne cessent & d'agir & de desirer, au moment qu'ils seront persuadez que leurs travaux ne leur serviront de rien. Ainsi celui qui conservera la pensée de la mort vive & continuelle, verra toutes les choses passageres, comme si elles étoient déja passées ; il se considerera comme mort entre les vivans, ou plûtôt comme vivant entre les morts. *Le même.*

Luc. 12.

Un autre avantage du souvenir de la mort est de nous inspirer le desir du Ciel.

Un autre grand avantage qu'on trouve dans le souvenir & la meditation de la mort, c'est qu'en éloignant les choses de la terre, elle rapproche celles du ciel ; que nous donnant un cœur de bronze pour les unes, elle nous donne pour les autres un cœur de chair, & qu'à mesure qu'elle détruit en nous l'amour du monde, elle y fait regner l'amour de Jesus-Christ. Ce qui est cause qu'on n'est point touché des choses éternelles, & que le bonheur que Dieu promet à ceux qui le servent, tout infini qu'il est, fait sur nous des impressions si legeres ; c'est qu'on le considere comme éloigné, & que l'intervalle qui nous en separe, le diminuë de telle sorte à notre esprit, qu'il n'a rien dans notre opinion, qui soit comparable aux peines qu'il faut endurer pour l'acquerir. Or la pensée de la mort détruit toutes les distances ; l'homme vertueux qui la porte vivement gravée dans son esprit, a sans cesse l'éternité presente devant les yeux. Comme il ne s'en voit separé que par un instant, il est dans une attente continuelle du bonheur qui l'attend. *Le même.*

Des biens en general que produit la pensée de la mort.

Les biens & les secours que les gens de bien tirent de la pensée & du souvenir de la mort, sont si grands, & en si grand nombre, qu'il ne m'est pas possible de vous en donner une idée qui les égale. Et quand je vous dirai que cette pensée excite la ferveur ; qu'elle tire l'inconstance & la mobilité des ames ; qu'elle empêche la dissipation de l'esprit ; qu'elle rend la penitence agréable ; qu'elle ôte le dégoût des humiliations & des mépris ; qu'elle produit un abandonnement de tous les soins de la terre, une vigilance exacte, une priere ardente ; qu'elle inspire la pieté & qu'elle la conserve : je ne vous dis rien que ce que les Saints nous en ont appris. Heureux ceux qui n'ont pas besoin d'étudier ces veritez importantes dans les livres ; mais qui les connoissent par leur propre experience. *Le même*

Le souvenir de la mort nous fait penser aux jugemens de Dieu.

Il seroit bien difficile de conserver la pensée de la mort, & de n'avoir pas les jugemens de Dieu devant les yeux. Ce sont des évenemens si unis par eux-mêmes, qu'ils ne doivent point être separez dans nos pensées. La mort n'a rien qui la suive de plus près que le jugement que Dieu fera de nous : mourir & être jugé, c'est presque une même chose. La pensée de la mort ne seroit pas fort utile, si elle n'étoit jointe à celle du jugement. On sçait aussi que le discours de la plûpart des hommes, est qu'ils ne se mettent point en peine de la mort, mais seulement de ses suites, qui sont le jugement de Dieu, &c. *Le même.*

Il est étonnant de voir que les hommes pensent si peu à la mort. *Matt. 24.*

C'est une pensée de laquelle Jesus-Christ nous ordonne de nous occuper sans cesse, quand il dit : *Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.* Veritablement ce jour & cette heure est si terrible, & l'affaire qui s'y décide, d'une si grande importance, qu'on ne sçauroit assez s'étonner de ce que ne pouvant douter qu'elle n'arrive, l'on est capable de penser à autre chose. Que l'on dise à un homme que sa maison est prête de tomber, & que sa ruïne peut arriver dans tous les momens, il ne differera point d'en sortir ; & c'est une chose étrange, il sçait qu'il est menacé du plus grand de tous les malheurs, dont celui-ci n'est pas l'ombre ; qu'il n'y a point d'instant dans lequel il ne puisse en être surpris, & cependant sans y faire reflexion, il vit dans une assurance entiere, comme s'il n'avoit rien à craindre : ces coups imprévûs, ces accidens inopinez qui enlevent tant de personnes, frappent ses yeux, mais ne touchent point son cœur : sa dureté resiste à tout, & l'on

diroit à voir sa conduite & sa securité, que l'Apôtre l'a excepté, & n'a point parlé de lui, quand il a dit, que c'est un arrêt porté contre tous les hommes, de mourir un jour: *Statutum est omnibus hominibus semel mori. Le même.*

Ad Hebr. 9.

Sujet qu'un homme quelque juste qu'il soit a de souhaiter de ne pas vivre davantage.

Quand un homme juste vient à se considerer lui-même, il ne trouve rien en lui, non seulement qui le contente, mais qui n'augmente sa crainte. Il voit dans le fond de son ame une source vive de tous les maux, qu'il ne commet point en effet; mais qu'il commettroit sans doute, si Dieu ne prenoit un soin particulier de conserver son innocence. Il découvre cette multitude effroyable de passions, qui n'étant qu'enchaînées par les liens de la grace, mais non pas détruites, sont comme autant de lions rugissans qui attaquent par des efforts continuels ses resolutions les plus saintes. Il sent dans ses sens la loi du peché s'élever incessamment contre la loi de la raison; & ce qui l'afflige davantage, c'est que ses resistances ne sont jamais si fidelles, qu'il ne lui échappe toûjours quelque chose qui blesse la sainteté de celui auquel il ne doit & ne veut point déplaire. Ainsi il craint que ses infidelitez venant à se multiplier, la patience de Dieu ne se lasse, sa misericorde ne se resserre, & enfin qu'il ne l'abandonne tout-à-fait, en lui refusant la grace de la perseverance finale. *Le même.*

On est plus frappé de la pensée de la mort quand elle est proche, que quand elle est éloignée.

Quelque soin que l'on prenne pendant la vie de mediter sur la mort; il est vrai cependant que jamais ce grand objet ne nous frappe plus vivement, que lorsqu'aux approches de la mort on nous avertit qu'il n'y a plus rien à esperer pour nous, & que dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, il faudra paroître devant le souverain Juge. Tout occupé alors du passé, dont on commence à connoître les consequences: frappé de la crainte d'un Dieu juste, dont on a la presence à soûtenir; effrayé du courroux d'un Maître équitable & éclairé, qui va demander compte de tout ce qu'il a confié; épouvanté de ces vastes idées de l'éternité, où l'on va entrer; dans cet ordre de nouvelles choses, dans cette conjoncture fatale, l'homme mourant jette de tous côtez ses regards incertains, & cherche de toutes parts un azile où il puisse se rassurer, & se calmer. Tel est le sort du pecheur, qui ne trouve à ces approches que des frayeurs dans ce qui fait la plus douce consolation de l'homme juste. *P. Massillon, Tome 2. de son Carême, Sermon du Bonheur de la mort des Justes.*

La joye & la consolation d'un homme juste à la mort.

O l'heureux sort des ames justes à la mort, dont l'esperance va être couronnée d'une immortalité parfaite! De là ces mouvemens doux & agréables du Juste mourant. Quel langage, & quels soûpirs vers sa sainte patrie! Quels redoublemens de joye en sentant qu'il va y entrer! Non je ne l'aurois jamais pensé, s'écrioit à la mort un saint homme, qu'on dût trouver un plaisir si sensible à mourir. De là cette impatience des Saints de sortir de cette vie. David ne demandoit rien plus ardemment au ciel que de paroître devant la face de son Dieu: *Quando veniam, & apparebo ante faciem tuam?* Saint Paul n'en parle qu'avec des transports de joye: il brûle d'une sainte impatience de toucher au moment heureux, où son ame sera délivrée de la prison de son corps, & retournera à Dieu son principe & sa fin: *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo.* De là ces desirs empressez des premiers fideles, qui soûpirant sans cesse après la mort, & remplis d'une sainte confiance pour leur salut, l'appelloient un sommeil agréable, un port assuré, un passage à la vie. Et le grand Apôtre ne pouvoit souffrir qu'on s'attristât à la mort de ses parens ou de ses amis, disant que cela n'appartenoit qu'aux Infideles qui n'attendoient rien après la mort. *Le même.*

Psal. 41.

Ad Philipp. 1.

Il est étonnant qu'on pense si peu à la mort, quoi que personne ne puisse douter qu'il mourra un jour.

Encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la necessité de mourir, il n'y a rien néanmoins dont on puisse moins douter. On ne se flate point sur cela par de vaines esperances; & l'experience de tant de siécles, dans lesquels on a vû tous les hommes assujettis à la mort, sans exception ni privilege, forme sur ce point dans tous les esprits une conviction si pleine, que ceux-mêmes qui ont voulu se tirer du rang des hommes, & se faire adorer comme des Dieux, n'ont pas été assez foux pour se promettre de ne point mourir. Qui ne penseroit que les Chrétiens, qui connoissent & qui font profession de croire les suites & les consequences de la bonne & de la mauvaise mort, seroient occupez du moins de ces terribles objets? Et en effet, c'est ce que Dieu prétend en nous les mettant sans cesse devant les yeux. C'est ce que la raison nous dicte, & c'est ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes. Et cependant c'est à quoi la plûpart des hommes pensent le moins. *Essais de Morale, premier Traité des quatre fins.*

On est presque toûjours surpris de la mort.

Rien n'est plus commun que la mort, & rien n'est si rare que de n'en être pas surpris. Il y en a beaucoup qui sont accablez tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement subites. D'autres tombent dans des maladies, qui leur ôtant d'abord la raison, quoi qu'elles ne leur ôtent pas la vie si-tôt, sont le même effet que les morts subites, en ce qui est de les empecher de se préparer à la mort: *Subitum est homini quod ante cogitare non potuit.* Mais sans avoir égard à ces accidens, qui sont plus rares, on peut dire en un sens, que presque toutes les morts sont subites & imprévûës, parce qu'il y en a peu qu'on ait lieu de prévoir quelque temps auparavant. L'on peut prévoir ordinairement la chûte des bâtimens, parce que l'on en voit presque toutes les parties, & qu'il y a des voyes certaines de s'en assurer quand on en doute. Mais le corps humain est une machine dont les ressorts sont cachez, qui peut être toute prête à se briser & à tomber en ruïne, sans que personne s'en apperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans son sein, & tel en est effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en sera tout proche un moment après. Il ne faut rien pour dereglet cette machine de nos corps. *Les mêmes.*

S. Gregor. l. 15. Moral. c. 2.

La mort est une privation de toutes choses.

Pour comprendre ce que c'est que la mort, & les effets qu'elle produit, il ne faut que concevoir que ce n'est autre chose que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux créatures; c'est-à-dire, que c'est une separation generale de tous les objets des sens, de tous les plaisirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaisons humaines, & enfin que c'est une privation totale de tout ce qu'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt, ne perd pas seulement ce qu'on appelle les richesses; il perd l'air, la terre, les astres, & tout le reste de la nature; il perd ses parens & ses amis; il perd tous les hommes; il perd tout support & tout appui, & generalement tous

les

les objets de ses passions & de ses desirs. *Les mêmes.*

Il faut penser à la mort : c'est le dessein de l'Eglise de nous y exciter de temps en temps.

Je ne prétens point ici vous faire une peinture affreuse de la mort, ni vous en prouver l'obligation universelle & indispensable; qui de vous l'ignore ? & depuis le commencement du monde, s'est-il trouvé un homme assez fou pour le revoquer en doute ! Nous ne voyons qu'obseques ; nous n'entendons que le son lugubre des cloches ; nous n'allons que dans ces Temples où reposent nos ancêtres : Parmi tant de tristes objets, l'idée de la mort ne peut qu'elle ne se presente à nous presque à chaque pas. Mais je veux vous instruire d'une verité qui me paroît encore plus importante, & plus utile, & conforme au dessein que se propose l'Eglise en nous mettant devant les yeux la mort d'un jeune homme enlevé en la fleur de son âge, dans l'Evangile de ce jour, ou bien dans la ceremonie des Cendres au commencement du Carême. Cette Eglise conduite par les lumieres de l'Esprit Saint, n'a rien plus à cœur que cette pensée; elle nous y invite, elle nous en presse, elle en fait dépendre notre salut. Pourquoi tant d'empressement, puisqu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des morts? Mais c'est qu'elle sçait aussi qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus funeste que l'oubli de la mort. *Le Pere Estienne Chamillard.*

Il ne faut pas penser à la mort, ni la recevoir en Philosophe.

Il est vrai que les Payens ont fait consister la generosité à mépriser la mort, & les dangers qui les en menaçoient, & qu'ils ont même qualifié leur Philosophie du beau nom de meditation de la mort. Mais un Chrétien ne la doit pas regarder de la même maniere, ni se consoler de la perte de la vie par les mêmes motifs qu'eux. Car peut-il compter pour quelque chose cette vaine reputation qui lui reste dans l'idée de la posterité d'avoir eu de la fermeté, de la constance, de l'intrepidité, & une certaine grandeur d'ame Stoïcienne? Vains phantômes, qui ont seduit les Payens, & je ne sçai si dans le Christianisme même, la plûpart des guerriers, qui vont affronter la mort avec tant de courage, ne doivent point leur valeur à ces mêmes maximes. Car enfin, l'on a beau s'étourdir soi-même, est-on prêt d'aller à l'assaut, les armées sont-elles rangées en bataille, & sur le point de donner? une des pensées des plus ordinaires est la pensée de la mort : & un Chrétien, qui croit une autre vie, homme d'esprit d'ailleurs, & capable de reflexion, ira risquer ce passage terrible, à moins qu'il ne soit un Saint ou un Stoïcien, c'est ce que je ne comprens pas. *Le même.*

Les effets de la pensée de la mort.

Si l'on pensoit serieusement que la mort est un passage d'une vie temporelle à une vie éternelle, l'on se mettroit en état d'être éternellement heureux. Pourquoi? Parce que selon la disposition de notre cœur, ou nous envisagerions cette autre vie comme une éternité de peines, ou comme une éternité de gloire & de felicité. Sera-ce comme une éternité de peines ? Que de craintes salutaires ; que de saintes précautions ! loin de goûter les plaisirs du monde, tout vous paroîtra suspect & dangereux ; vous ne ferez pas un pas en assurance ; vous examinerez à la rigueur jusques au moindre de vos desirs ; vous vous défierez des divertissemens les plus innocens ; vous peserez toutes vos démarches ; en un mot, vous serez chaque moment de votre vie tel que vous serez au lit de la mort, où votre ame se trouvera dans cette seule incertitude : Une éternité de peins ne sera-t-elle point mon partage ! Il faut s'être trouvé dans cet état, pour en exprimer la frayeur. Je ne sçai même s'il seroit possible qu'un homme vécût long-temps, s'il avoit incessamment cette pensée d'une maniere vive & penetrante. Du moins l'histoire nous fait-elle foi que de grands Saints en ont été reduits aux dernieres extrémitez, & si Dieu ne les eût soûtenus, & n'eût adouci leurs craintes par d'autres vûës plus consolantes, ils en seroient effectivement morts. Heureuse situation d'une ame, qui la met comme dans une impossibilité morale de se soüiller d'aucun crime. C'est vous-même, ô mon Dieu, qui nous en assurez par la bouche de l'Ecclesiastique : *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis* ; à quoi Saint Bernard ajoûte : *Nimirum quòd hæc cogitatio maximè faciat timoratum, timor expellat peccatum, negligentiam non admittat. Le même.* *Eccli. 7.*

Ce qui arrivera si l'on considere la mort comme une éternité bienheureuse.

Envisagerez-vous la mort comme pouvant être le commencement d'une éternité bienheureuse? Alors autant de fois que vous songerez que vous êtes mortel, votre cœur s'élevera au-dessus des choses mortelles & sensibles, & s'envolera par ses desirs ardens dans cette gloire, après laquelle il soûpirera. Quelle difference entre les biens de cette vie éternelle, & ceux de ce bas monde. Là ils vous paroîtront purs, sans mélange, & éternels : ici au contraire, ils seront à vos yeux mêmes imparfaits, passagers, grossiers, ou pour mieux dire, vains, chimeriques & apparens ; alors loin de souffrir que votre cœur rampe sur la terre, & s'attache criminellement aux objets perissables, ce ne sera qu'avec violence que vous leur donnerez les soins qu'exige de vous necessairement l'état d'un voyageur. Il est trop naturel à l'homme de desirer d'être heureux, pour ne pas sentir ces empressemens. Quand même vous ne brûleriez pas des mêmes ardeurs que le grand Apôtre, pour vous écrier avec lui : *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo.* Quand vous ne seriez pas arrivez à ce haut point de perfection, que de ne trouver de consolation ici-bas que dans l'esperance que vous approchez de votre fin. Quand votre impatience de joüir de l'unique & du souverain bien, ne seroit pas assez grande pour vous plaindre avec le Prophete Roi, de la longueur de votre vie. Ce seroit des transports qui ne conviennent qu'à ces ames choisies, & du premier ordre. Du moins ambitionnerez-vous de vous en rendre dignes, & vous n'oublierez rien de tout ce qui est propre à vous y conduire. *Le même.* *Ad Philipp. 1.*

La vûë des morts fait souvent une grande impression sur ceux qui les considerent attentivement.

Quand on considere attentivement un homme qui vient d'expirer, il est vrai que des yeux éteints, qu'un teint pâle & livide, qu'un cadavre froid & immobile, qu'un visage défiguré, où l'on voit encore les restes des convulsions, qu'un corps abandonné de ses proches, de ses enfans tendrement aimez, de ses serviteurs attachez & fideles, de ses amis constans & sinceres, dépoüillé & reduit à un linceul ; & si on le tiroit du tombeau après quelques jours, que cet amas de vers, que ce pus infect & horrible, que cette chair à demi mangée, que cette infection, que cette pourriture sont capables d'éteindre les plus fortes passions. La grandeur la plus vaine y est humiliée ; la beauté la plus entêtée de ses attraits y conçoit du mépris pour elle. Cent

& cent personnes se sont converties en jettant les yeux sur les cadavres pourris de quelques personnes de distinction, qui avoient été l'admiration de leur siécle, soit par leur puissance, soit par leurs actions heroïques ; ou de quelques jeunes personnes fameuses pour leur beauté & par le nombre de leurs adorateurs. *Le même.*

Sentimens de confiance en Dieu à la mort dans un homme qui a bien vécu.

O qu'un homme de bien mourant se sçaura bon gré des pieux exercices qui l'auront occupé pendant sa vie, & des merites qu'il y aura amassez ! Me voilà enfin au bout de ma course. Il ne s'agit point de fortune humaine, de revenus à grossir, de terre à acquerir, de maison à établir. Tout cela va passer pour moi. Mais il est question d'aller bientôt devant Dieu, & de bien finir. Or je sçai, mon Dieu, que je suis un pecheur. Si vous me traitez selon toute la severité de votre justice, helas ! Seigneur, que trouverez-vous en moi, qui me rende digne du secours que j'attends de votre main, & que j'ose vous demander ? Mais après tout, mon Dieu, il me semble que je puis en quelque sorte esperer de votre misericorde, qu'elle ne m'abandonnera pas à cette derniere heure, puisque je ne me suis pas jusqu'à present tout-à-fait abandonné moi-même. Je n'en ai point assez fait, il est vrai, pour me disposer à ce terrible moment où je me trouve. Mais enfin, Seigneur, le peu que j'ai fait ne demeurera pas sans recompense ; & la plus solide recompense pour moi, c'est que vous m'accordiez à ce moment votre protection toute-puissante. *Le même.*

Acceptation de la mort & resignation à la volonté de Dieu.

O mon Dieu ! puisque vous avez ordonné que je meure, j'acquiesce humblement à l'arrêt de votre justice, & je ne refuse point la mort que j'ai meritée par tant de crimes. Je l'accepte de bon cœur, en esprit de penitence, & je consens que mon ame soit separée de son corps, pour avoir suivi ses inclinations déreglées. Je consens que ce corps soit caché sous la terre, & foulé aux pieds, en punition de mon luxe & de mon orgueil ; qu'il soit la pâture des vers, & qu'il retourne en pourriture pour avoir trop aimé ses aises. Qu'il soit privé de l'usage de ses sens, dont il s'est servi pour vous offenser ; qu'il soit privé de tous les biens, pour punir l'attache que j'y ai euë, & l'abus que j'en ai fait ; & enfin que je sois mis en un éternel oubli, pour vous avoir si long-temps oublié pendant ma vie. Je vous demande seulement une grace, qui est que je meure de la mort de vos Elûs : *Moriatur anima mea morte justorum.* *Num. 23.* *Le Pere Noüet, dans une Retraite pour se préparer à la mort.*

Nous devons toûjours être prêts à mourir, & nous y préparer.

Il n'y a moment dans la vie, auquel nous ne devions nous tenir prêts de paroître devant Dieu, si nous voulons bien mourir, & assurer notre salut. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a moment de notre vie qui ne nous ait été donné pour nous préparer à la mort ; parce qu'il n'y a moment du temps qui ne nous soit d'une extrême consequence pour l'éternité ; parce qu'il n'y a moment qui ne puisse être le dernier de notre vie ; parce que l'affaire du salut est d'une telle importance, que toute la vie ne suffit pas pour y penser ; parce qu'enfin les plus grands Saints y ont pensé toute leur vie, sçachant bien ce que dit Saint Augustin, que le Fils de Dieu nous a caché le jour de notre mort, afin d'y penser tous les jours, pendant que nous vivons, parce que nous ne vivons que pour apprendre à bien mourir. Il n'est pas temps de chercher des moyens de défense, quand le Juge va prononcer l'arrêt de notre mort ; il n'est pas temps de recourir aux remedes, quand le poison a déja gagné le cœur ; il n'est pas temps de préparer nos armes, quand l'ennemi sonne la charge. *Le même.*

Ceux qui n'ont point pensé à la mort pendant leur vie, oublient souvent d'y penser quand il faut mourir.

Il est vrai que Dieu est misericordieux, & que ce que l'homme ne peut faire par ses propres forces, la grace du Redempteur le peut faire quand il lui plaît. Mais comme il est de sa bonté de n'abandonner point à la mort ceux qui l'ont servi durant leur vie, il faut aussi que sa justice paroisse en permettant que ceux qui l'ont mis en oubli pendant qu'ils avoient le temps, & les moyens de bien vivre, s'oublient eux-mêmes lorsqu'il faut mourir, & qu'ils abandonnent le soin de leur salut. Qu'heureux & sage est donc celui qui tâche de se rendre tel maintenant, qu'il desire que Dieu le trouve à la mort ! *Le même.*

Acte de confiance en Dieu quand on est au lit de la mort.

A ce moment, mon Dieu, que je me trouverai aux portes de l'éternité, reduit à la necessité de sortir de ce monde, de quitter toutes choses & d'en être abandonné ; en ce point auquel les parens & les amis ne peuvent donner aucun secours, d'où pourrai-je attendre le soulagement de mes maux, & sur qui pourrai-je appuyer mon esperance ? à qui pourrai-je avoir recours ? n'est-ce pas à vous, mon souverain Seigneur, qui pouvez d'un bras tout-puissant me soûtenir dans l'extrêmité de mes foiblesses, me relever de mes chûtes, me défendre contre mes ennemis dans ce dernier combat, & me couronner après la victoire ? Je me jette donc entre vos bras, puisque vous êtes mon azile, mon port, mon esperance, & mon tout ; ça donc, mon ame, employons au service de ce grand Dieu ce moment de vie qui me reste, &c. *Le même.*

Tranquillité d'un homme de bien à la mort.

Ce sont alors deux états bien differens, que l'état du pecheur & l'état du Juste. Car que peut regretter à la mort ce fidele, ce vrai Chrétien ? Sans être pauvre en effet, il étoit pauvre de cœur. Il voyoit briller à ses yeux la figure du monde, sans que ses yeux en fussent ébloüis. Il en a connu tous les dangers & toutes les miseres, toute la malignité, toute la corruption de ce monde trompeur, de ce monde reprouvé. Quand donc cette fausse lueur, dont il avoit penetré le fond & découvert l'illusion, vient à s'éclypser & à disparoître ; quand ces biens qu'il possedoit, suivant le conseil de l'Apôtre, comme s'il n'eût rien possedé, lui échappent des mains ; quand cette chair fragile, ce corps mortel dont il fut l'ennemi, bien loin d'en être l'adorateur, commence à succomber sous le poids de l'infirmité humaine, & sous la loi de la nature, qui le retient ? qui l'arrête ? C'est un fruit meur ; il se détache bientôt de l'arbre, parce qu'il ne tenoit presque plus, & sans effort la premiere secousse le fait tomber. Quelle consolation, lorsqu'il se dit à lui-même : Je meurs, je sors du monde : c'est-à-dire, que je quitte de faux biens que je mépriſois, & qui sont en effet si mépriſables pour un Chrétien. Tandis que j'en étois le maître, je n'y pouvois mettre mon repos, & il ne m'étoit pas permis d'y chercher de vaines douceurs. Que me serviroit donc de garder plus long-temps, ce qu'il m'est défendu d'aimer ? Je meurs : c'est-à-dire, que je ne gemirai plus dans cette terre d'exil ; que je ne serai plus exposé aux ennemis, aux traverses, aux inquiétudes, aux chagrins inseparables d'une vie, où l'on a tous les jours tant à souffrir. Je meurs : c'est-à-dire, mon Dieu, que je ne serai plus dans l'occasion de vous offen-

offenser ; que je n'aurai plus tant de combats à soûtenir, ni au fond de mon cœur, ni hors de moi-même : combats si frequens, combats si dangereux, combats si rudes & si importuns. Si ce détachement n'est pas toûjours si parfait, c'est toûjours d'une volonté resignée, démentant tous les sentimens que la nature oppose aux ordres divins, rappellant sur cela les saintes idées où il a été nourri, se faisant une vertu de ce que Dieu lui rend necessaire, & se servant de la mort pour s'affermir contre la mort même ; c'est-à-dire, perdant sans peine les biens qui passent, par la raison même qu'ils ne font que passer. *Le Pere Girouſt, Sermon de la bonne Mort.*

Sur le même sujet.

Tantôt cet homme juste se regarde comme une victime que Dieu immole à sa gloire. Point d'autre autel que le lit même où il est humilié sous la main qui le frappe. C'est là que la victime est presentée, qu'elle est sacrifiée. C'est là qu'il faut que le glaive lui perce le sein, que le feu le consume, & que l'holocauste soit parfait. Il le faut, mon Dieu ; ce sacrifice vous est bien dû, & j'en suis bien payé si vous daignez l'agréer. Tantôt il se considere comme un coupable que Dieu châtie, & que sa misericorde acheve de purifier en le châtiant. Car quand nous disons, Messieurs, un homme de bien, nous ne devons pas toûjours entendre un de ces Saints du premier ordre, dégagé des moindres imperfections, & tellement quitte devant Dieu, que sa justice n'ait rien à lui demander. Le malade penitent se condamne lui-même, & benit le juge qui le punit pour lui pardonner, & qui ne l'épargne pas pour mieux l'épargner. Tantôt dans une humble soûmission, il adore le souverain pouvoir du Créateur qui l'a formé, & qui dispose comme il lui plaît de son ouvrage. Dieu le veut ; Dieu l'ordonne. Que votre volonté, Seigneur, soit faite, & non la mienne. Tantôt à la vûë de J. C. sur la Croix, il s'encourage lui-même, où il se confond. Vous avez souffert avant moi, Seigneur, & bien plus que moi. Je meurs comme vous sur la Croix : heureux si je regne avec vous dans la gloire. *Le même.*

Vains souhaits que ceux qui ont mal vêcu feront à la mort.

O que le pecheur ne peut-il râppeller ses premieres années ! O que ne peut-il renaître sur la terre ; & s'y frayer une route toute nouvelle ! Que ne peut-il reprendre le chemin dont il s'est égaré si-tôt & si long-temps ! Que ne peut-il rentrer dans la lice, & par une course redoublée emporter le prix qui lui étoit proposé ! Mais desirs superflus & qui ne servent qu'à le troubler encore davantage ! Car de là vient ce ver interieur, ces remords de la conscience, ces reproches amers qu'il se fait lui-même, cet arrêt qu'il porte le premier & par avance contre lui-même : tandis que l'homme de bien, penetré à la verité d'une juste douleur de ses offenses, mais animé d'un autre côté d'une vive confiance, joüit d'un calme inalterable, & trouve une paix solide dans le souvenir de ses bonnes œuvres passées. *Le même.*

Un excellent moyen de se disposer à la mort, est de penser qu'on ne peut plus meriter apres la mort.

C'est une excellente maniere de penser à la mort, que de l'envisager comme la fin de nos merites ; de croire que c'est le dernier moment d'une vie qui nous a été donnée pour acquerir le Ciel ; & que cet instant étant passé, on ne peut plus rien pour l'éternité. Saint Bernard s'en servoit ordinairement, & dans l'excés de sa ferveur, il se disoit à lui-même, la coignée est au pied de l'arbre, s'il vient à tomber, de quel côté sera-t-il renversé ? Où sont mes jeûnes, où sont mes austeritez, où sont mes prieres ? Puisque votre misericorde, ô mon Dieu ! ne s'est point lassée de m'attendre, & que vous me laissez encore ce temps en ma disposition, est-il rien qui puisse m'empêcher de vous le consacrer entierement ? Alors son cœur embrasé de l'amour divin ne trouvoit aucun obstacle, ne respiroit que croix, qu'austeritez, que souffrances. Le laboureur n'est pas plus avide de son temps aux beaux jours, quand la moisson est prête ; chaque moment étoit pour lui une ample moisson, une riche dépoüille. Cette seule pensée, je puis mourir aujourd'hui, le maintenoit dans cet esprit de devotion, qui lui étoit comme particulier. *Le même.*

La peine & le regret qu'ont les gens attachez au monde de tout quitter.

Quel coup de foudre pour un homme attaché au monde, lorsque par les efforts de la maladie il se voit obligé de quitter tout ce qui faisoit l'objet de ses desirs, & l'amusement de sa vie. Imaginez-vous la surprise de Saül, lorsque l'ombre pâle de Samüel sortant du tombeau avec tout l'attirail de la mort, prononce contre lui ce terrible arrêt : *Cras tu & pueri tui mecum eritis.* Demain sans plus differer il faudra rentrer au sein de la terre, d'où ta sacrilege audace vient de me tirer. Tel sera l'étonnement d'un impie au lit de la mort. Quel saisissement de crainte alors ? Quel déchirement de cœur ? En effet, tous les liens qui tiennent cet impie attaché au monde, ou sont necessaires & naturels, ou sont libres & criminels. Les uns & les autres à la mort sont le sujet de sa douleur. Les attachemens naturels ; je ne parle pas seulement de la lumiere du jour de ce monde visible, dont on va être separé pour toûjours ; je ne parle pas seulement de ce corps, dont il faut se dégager ; je ne parle pas seulement de ces sens, sur le rapport desquels on s'étoit accoûtumé à juger ; je parle des engagemens d'une tendresse naturelle & raisonnable envers ses proches, ses enfans, ses amis. Avec quels regrets ne quitte-t-il point tout ce qu'il a le plus ardemment aimé ? &c. *Sermon manuscrit.* *1. Regum 28.*

Les impies à la mort seront effrayez par la pensée de leurs pechez.

Rien de plus effrayant à la mort pour les impies que l'idée qu'ils auront de leurs pechez. Dieu leur rendra en cet instant tout le remords, toutes les allarmes, qu'ils se seront épargnées pendant la vie. Ses jugemens alors seront bien plus équitables, & beaucoup plus sains. Voici comme s'en exprime Saint Chrysostome : *Pondus & pondus*, dit-il, *mensura & mensura.* Il y a un poids & un poids ; une mesure & une mesure ; un poids pour le temps de la vie ; & un poids pour le temps de la mort. L'impureté pendant la vie de ce libertin ne passoit que pour une galanterie ; & à la mort, c'est une flamme désolante, qui imite celle de l'enfer : *Pondus & pondus.* Une usurpation pendant la vie, c'est habileté, c'est sçavoir faire ; & à la mort c'est rapine & brigandage : *Mensura & mensura.* Une aumône refusée, c'est une omission permise pendant la vie ; à la mort c'est cruauté, c'est homicide : *Pondus & pondus.* Une médisance, c'est enjoüement, une recrimination licite pendant la vie ; à la mort c'est duteté, injustice : *Mensura & mensura.* En effet, qu'il y a de difference à considerer le peché revêtu de cette amorce du plaisir qui le couvre, & le peché tout nud avec toute sa laideur ; & c'est à la mort que l'impie l'apperçoit de la sorte ; ainsi le disoit autrefois un Prophete : *Circum-* *Prov. 20.*

Pſal. 17. *dederunt me dolores mortis, & torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Juſqu'à ce que les douleurs de la mort m'euſſent inveſti, je n'entendois pas le bruit que le torrent de mes iniquitez faiſoit autour de moi; mais à preſent j'en ſuis troublé & épouvanté. En vain un Confeſſeur habile en détournera l'idée pour empêcher cet homme de tomber dans le deſeſpoir. Tout, juſqu'aux Sacremens de Jeſus-Chriſt, lui en rappellera l'idée. *Le même.*

La penſée de l'avenir trouble à la mort celui qui a mal vêcu, quand il lui reſte un peu de foi.

La penſée d'un affreux avenir eſt capable d'intimider à la mort un homme déreglé, à qui il reſte encore de la foi: Car en effet, que n'a-t-il pas à craindre de ſa foi même? Il connoît, il lit ſes pechez au fond de ſon cœur; mais il n'en voit pas la remiſſion dans le cœur de Dieu. Ce qu'il a entendu dire cent fois, que la penitence d'un mourant eſt ſuſpecte, ſouvent vaine, & illuſoire, revient à ſon eſprit. Dans cette terreur, que ne doit-il pas ſe figurer pour l'avenir? Je ſuis pecheur, je n'en puis douter; ſuis-je penitent? je n'en ſçai rien. En cet état la foibleſſe de ſon eſprit malade ſe joignant aux préjugez de ſa Religion, il ſe croit environné de ſpectres. On en a vû à qui la foi ſervoit de bourreau à ces derniers momens; comme celui qui s'écrioit: *Inducias uſque manè, inducias uſque manè.* Demons qui m'inveſtiſſez, ſpectres qui m'obſedez, tréve au moins juſqu'au matin. Pour moi, je ne comprens pas qu'un homme, qui n'a point penſé à la mort, & qui ne s'y eſt point préparé, puiſſe ſoûtenir un choc auſſi rude que celui-là; après même une abſolution douteuſe, reçuë dans un moment ſi perilleux, que de repreſentations funeſtes ne troubleront-elles pas une imagination vive, quand la foi rapprochera de ſon eſprit tout ce que la Religion lui a appris de plus effrayant! Mais, dit-on, ces penſées ſont ſalutaires? oüi, Chrétiens, à nous, tandis que dans la ſanté nous pouvons en profiter pour le ſalut; mais à la mort où il ne s'agira plus d'empêcher les rechûtes; la foi, la foi même ſera l'inſtrument du ſupplice de celui qui aura mal vêcu, & qui n'a jamais penſé à la mort. *Le même.*

L'inquiétude cruelle où ſe trouve à la mort un homme ſans religion.

Un impie qui n'a point de Religion, eſt encore plus tourmenté à la mort par ſon incertitude, qu'un débauché, à qui il reſte quelque ſentiment de Religion. La raiſon eſt que tout ce qu'a pû faire le libertin; tout ce qu'il a pû gagner ſur lui, ſur ſa raiſon, contre ſa foi, c'eſt d'en venir juſqu'à douter, y a-t-il un Dieu vengeur, n'y en a-t-il pas? L'ame eſt-elle immortelle, ne l'eſt-elle pas? La Religion Chrétienne eſt-elle veritable, ou ne l'eſt-elle pas? Car il ne peut pas dire avec quelque apparence de bon ſens, qu'il ait des convictions du contraire. Ainſi le voilà tout au plus reduit au doute; c'eſt-à-dire, à l'incertitude ou du pour ou du contre. Or que n'a-t-il pas à ſouffrir de cette incertitude? Après tout, il ſe peut faire que la Religion de Jeſus-Chriſt ſoit vraye, & ſi pour mon malheur, tout cela ſe trouvoit vrai; ſi j'entrois dans la vie future avant que de l'avoir cruë; ſi j'éprouvois un enfer au ſortir de cette vie; malheureux que vais-je devenir! ſur quoi me raſſurerai-je? ſur ma Religion? je n'en ai point: ſur ma probité naturelle? mais ma vie n'a été qu'un tiſſu de deſordres. Quelles apprehenſions! & n'eſt-ce pas pour cela qu'on ne voit gueres d'impies parmi nous, pouſſer leur impieté juſqu'au dernier ſoûpir. A la mort tous veulent s'épargner les chagrins de leur doute. On en a vû même devenir des Prédicateurs à la mort. *Le même.*

Combien la penſée de la mort eſt neceſſaire.

La penſée de la mort eſt fort neceſſaire, parce qu'elle porte à faire ce qu'on voudra infailliblement avoir fait à la mort, ce qu'il faudra faire neceſſairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ou du moins qu'on n'y pourra pas bien faire, ce qu'on ne fait à la mort qu'avec peine, ce qu'on n'y fait que par force. Cette penſée eſt ſalutaire, & nous porte immanquablement à bien vivre; dans la vûë que rien ne fait tant de peine à la mort que le mauvais uſage de la vie. Voilà pourquoi on voit tant de perſonnes ſouhaiter à la mort d'avoir été pauvres, d'avoir été religieux; c'eſt qu'ils croyent qu'en cet état ils auroient penſé à la mort, & que dans cette penſée ils auroient travaillé pour le ciel. C'eſt en effet une peine inſupportable, de voir qu'on a perdu un temps qui ne reviendra plus. Pour aller au devant de cette peine, penſez ſouvent à la mort, paſſez chaque jour comme vous voudriez l'avoir paſſé à la mort. C'eſt une plaiſante excuſe de ceux qui ne veulent pas penſer à la mort, parce que cette penſée eſt trop triſte. C'eſt juſtement comme ſi on ne vouloit point penſer à ſe défendre de la pauvreté, de la maladie, des confuſions qui nous menacent, parce que ces maux ſont les plus grands maux de la vie. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Reflexions Chrétiennes.*

Il eſt étonnant que les hommes penſent ſi peu à la mort.

C'eſt peu que les Chrétiens ne ſoient pas ébranlez des diſcours qu'on leur fait ſi ſouvent de la mort; il eſt encore plus ſurprenant qu'ils ne ſoient pas touchez par la vûë de la mort même. Ils voyent tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours ſur le viſage de leurs freres agonizans; ils couchent dans le drap où ils doivent être enſevelis; ils dorment dans le lit où ils doivent expirer; ils vont tous les jours à l'Egliſe, où on les doit porter quelque jour; ils marchent ſur la terre dans laquelle ils doivent pourrir & être reduits en pouſſiere; ils entendent ſonner la même cloche qui doit avertir de leur mort; & cependant, ô inſenſibilité des hommes! ils ne laiſſent pas de rire, de ſe divertir; c'eſt peu de choſe de pecher, d'offenſer ce même Dieu qui tient leur vie entre ſes mains. Mon Dieu! que votre ſageſſe eſt admirable, d'avoir ſoûmis l'homme à cette dure & inviolable loi de la mort! Que ne ferions-nous point, ſi nous n'étions retenus par cette digue? où nos paſſions ne nous emporteroient-elles point? *Le même.*

La penſée de la mort doit humilier les plus ſuperbes & les plus ambitieux.

Homme ſuperbe, étale tant qu'il te plaira tes rangs, tes titres, tes noms pompeux, ne vois-tu pas qu'ils ſont tous effacez par celui de mortel, qui n'en laiſſera aucun veſtige que ſur ton tombeau, que dans des inſcriptions qui en diſant ce que tu as été, diront encore plus clairement que tu n'es plus; toutes les marques de diſtinction qui te ſuivront après la mort, te ſeront étrangeres & hors de toi; mais l'égalité de ta condition avec les plus miſerables ſera dans tes cendres, & ta pourriture, tes déplorables reſtes, ſous ces riches mauſolées qui les couvriront, n'auront rien qui differe d'avec ceux des autres hommes. Tout orgueil ne paroît-il pas auſſi ridicule que criminel à cette penſée? A quelque ſublime degré d'élevation que puiſſe monter ce coloſſe brillant de la grandeur humaine, n'eſt-il pas reduit en poudre à ces foudroyantes paroles d'un Prophe-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

4. Reg. 20. phete à un Roi mourant : *Morieris tu, & non vives.* Superbe mortel, prend le vol comme un aigle, fuis l'essor rapide de ton orgueil; place ton nid jusques dans les nuées, la mort sçaura bien te faire tomber de si haut. Aveugle ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les passions que tu produis, éleves tes flots jusques dans les cieux, tu tomberas en un moment jusqu'au fond des abîmes, après avoir excité tant d'orages & de tempêtes, tes vagues écumantes viendront s'arrêter contre ce grain de sable, où le doigt de Dieu a marqué les bornes des jours miserables de l'homme qu'ils ne passeront jamais, & les débris de tant de grandeurs & de puissances, qui se sont brisées contre cet écueil, seront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgueil. *L'Abbé du Jarry, Sermon sur la Ceremonie des Cendres.*

La pensée de la mort nous doit faire penser à Dieu & à l'éternité. Isaïe 38.

Au milieu de mes jours, au plus fort de ma santé, dans la fleur de la plus riante jeunesse, au plus haut comble des honneurs, j'irai, disoit le Roi Ezechias, jusqu'aux portes du tombeau : *Ego dixi: In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi* : J'ai recherché le nombre des années qui peuvent me rester à vivre, & quelque longue course que je puisse me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court entre la mort & moi, j'ai dit: Le tissu de mes jours finira bientôt; je serai retranché du nombre des vivans, comme la tente d'un pasteur que l'on porte d'un lieu à un autre: à peine le fil de ma vie commencera-t-il à s'ourdir, que la trame en sera coupée, du matin au soir. Dans ces reflexions, j'ai élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu! & je les ai sentis attenuez & défaillans à force de fixer leurs regards vers le ciel. Que dirai-je, quand les biens qui retenoient mon ame rompus l'exposeront avec toutes ses iniquitez à votre redoutable presence? où me cacherai-je, & comment fuirai-je de devant votre face? Ah! je repasserai les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur; j'entrerai d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque azile par l'humiliation de mon esprit dans le jour de la vengeance. *Le même.*

Rien de plus propre pour humilier l'homme & le porter à la penitence, que la pensée de la mort.

Il n'est rien de plus propre à consoler une ame dans ses peines; rien de plus capable d'animer une ame penitente dans ses exercices; rien de plus puissant pour ébranler une ame endurcie dans ses desordres, que la pensée de la mort; mais sur-tout, elle est souverainement efficace pour guerir la playe de l'orgueil, & pour remplir l'ame de cette humiliation qui est le fondement de la penitence. Familiarisons-nous, pour ainsi parler, avec la pensée de la mort, pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra se presenter à nous; acceptons avec une humble soûmission cette loi humiliante, comme un moyen de suppléer au défaut de notre penitence. Dieu prolonge le cours de notre vie pour nous donner le temps de nous convertir, & nous employons à commettre de nouveaux crimes le temps que Dieu nous accorde pour nous faire expier ceux que nous avons commis; bien loin d'acquitter nos dettes, nous en contractons tous les jours de nouvelles, & nous ajoûtons sans cesse quelque chose à ce tresor d'iniquité que nous accumulons pour le jour de la vengeance. *Le même.*

On se desabuse de ses erreurs à la mort, & on se défait de ses préjugez.

O que les derniers momens de la vie font disparoître de faux préjugez! que la vertu paroît alors, & peu austere, & peu gênante! & que la vie des mondains dans tous les jours qu'on la regarde, paroît triste, & chargée de croix! Mais qu'il est dur de ne s'appercevoir de son égarement, que quand il n'est plus temps de revenir sur ses pas, & que ce n'est qu'inutilement qu'on redresse ses idées! Qu'un aveu infructueux de sa faute, est amer! & qu'il est affligeant de ne sentir qu'on a mal fait, que quand on n'est plus en état de mieux faire! *Lassati sumus in via iniquitatis & perditionis.* Sap. 5. Nous nous sommes lassez, épuisez dans la voye de l'iniquité, & une si penible carriere ne nous a conduits qu'à un éternel supplice. *Ambulavimus vias difficiles.* Si du moins pour nous perdre, nous n'eussions rien eu à souffrir! Mais helas! nous avons pris le chemin le plus épineux, nous avons choisi la route la plus difficile : *Viam autem Domini ignoravimus.* O Dieu! que nous nous serions épargné de soins, & de chagrins, si moins prévenus contre la vertu de ceux qui ont été plus sages que nous, nous eussions suivi leurs exemples. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* : Insensez que nous étions, nous regardions en pitié la vie exemplaire des gens de bien, nous raillions de leur retenuë, & de leur circonspection; nous les voyions avec mépris, & avec fierté, bannis de nos assemblées. Helas! quelle extravagance étoit la nôtre? *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter Sanctos sors illorum est.* Ces personnes si mépriſables à nos yeux, sont les illustres heritiers de la vertu des Saints; les voilà au nombre des enfans de Dieu. *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

De la préparation à la mort.

Je dis que la vigilance & le soin de se préparer à la mort est le moyen infaillible & necessaire pour obtenir une heureuse mort. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut qu'ouvrir l'Evangile, il ne s'y trouve presque aucune page, où l'on ne puisse remarquer cet ordre commun de la providence divine. Veillez, dit le Sauveur des hommes, parce que vous ne sçavez pas l'heure à laquelle le Seigneur viendra. Veillez, dit-il en un autre endroit, parce que vous ignorez le jour & l'heure de votre mort. Or considerez, je vous prie, si la préparation à la mort étoit une chose peu importante ou peu necessaire; si les Chrétiens ne laissoient pas d'avoir communément une heureuse mort, soit qu'ils fussent préparez ou non : Pourquoi le Sauveur des hommes nous recommanderoit-il si souvent, & avec tant d'empressement, que nous ayons à nous tenir prêts à cette derniere heure? à quoi bon tant d'avertissemens, de promesses & de menaces réïterées sur ce sujet? Certes, il faut conclure, que s'il nous recommande sans cesse cette vigilance, s'il nous exhorte avec tant d'ardeur à nous préparer à la mort, c'est que notre bonheur ou notre malheur éternel dépend principalement de ce soin, & qu'il a attaché la grace de bien mourir à cette vigilance, & par consequent qu'elle est une marque infaillible, que l'on fera une heureuse mort. *Le Pere Gegou, Livre intitulé, la Préparation à la mort.*

Negligence des sages du monde sur ce point.

Ce qui semble plus surprenant en cette matiere, c'est que les sages du siécle ne font point paroître cette negligence dans la conduite de leurs affaires temporelles : car ils ne font aucune entrepriſe tant soit peu importante, qu'ils ne prennent de loin leurs mesures; & cependant ces mêmes gens sçavent avec certi-

tude qu'ils doivent mourir; que l'heure de la mort est incertaine; que de cette heure dépend la décision de leur éternité bienheureuse ou malheureuse, selon que leur mort sera bonne ou mauvaise: ils ne souhaitent rien plus ardemment qu'une bonne mort; ils ne craignent rien à l'égal d'une mort mauvaise; ils entendent le Fils de Dieu qui les avertit incessamment, qu'ils ayent à se préparer, & à se tenir prêts à son arrivée; & de voir cependant qu'ils ne se laissent toucher ni à ses avertissemens, ni à ses menaces. Ah! si la prudence & la sagesse consiste à bien choisir les moyens pour parvenir à la fin, comment doit-on appeller une conduite si étrange? La mort n'est-elle pas la fin de la vie? *Le même.*

De la crainte de la mort.

La crainte de la mort est une marque visible qu'on ne mene pas la vie propre d'un Chrétien, & qu'on ne marche pas dans le chemin étroit que l'Evangile nous enseigne. En effet il est naturel, disent les Saints Peres, de souhaiter de sortir au plûtôt d'un état qui est également violent & dangereux. Un soldat souhaite avec ardeur de voir finir le combat, & joüir du fruit de la victoire; un voyageur soûpire incessamment après le terme d'un voyage perilleux & difficile: Or qu'est-ce que la vie d'un veritable Chrétien? C'est un chemin étroit & penible, où il est exposé à des peines & à des dangers continuels; c'est un combat & une guerre intestine, où il souffre & se fait des violences continuelles; c'est enfin une croix & un martyre sans relâche: *Tota vita Christiani, si secundùm Evangelium vivat, crux est & martyrium. Le même.*

Sur le même sujet.

Si la charité, comme dit Saint Jean, chasse la crainte; si l'amitié cherche l'union, & souffre avec peine l'éloignement de son objet; est-ce avoir de l'amour pour Dieu que de ne point souhaiter de le voir, & de craindre de s'aller unir à lui parfaitement? Mais n'est-ce pas le haïr que d'aimer le monde qui est son mortel ennemi, & d'apprehender de sortir de cette vie, où l'on est dans un continuel danger de l'offenser? Les Peres sont éloquens sur ce sujet. Si vous croyez, dit S. Cyprien, qu'il y a un Dieu dans le ciel, & que ce Dieu est votre Pere; si vous croyez que le ciel est votre heritage, ou que ce Pere vous y a préparé un royaume abondant en toutes sortes de biens & de delices; si la promesse qu'il vous en a faite, doit faire toutes vos esperances, comment ne brûlez-vous point d'un saint desir de voir un si aimable Pere? Comment ne faites-vous pas entendre incessamment par vos gemissemens & vos soûpirs que vous languissez d'impatience d'entrer en possession de ce glorieux heritage? D'où vient que vous tremblez de crainte de sortir de cette vie; que vous faites l'impossible pour en prolonger la durée, & qu'il faut vous en tirer par force, comme l'on traîne un méchant serviteur, qui refuse de paroître devant son maître? Est-ce par quelque secret enchantement, que vous préferez votre captivité à la couronne qui vous est préparée dans le ciel? Vous demandez tous les jours à Dieu l'avenement de son regne, l'arrivée de ce jour qui doit finir votre vie; & cependant vous craignez en même temps que ce royaume n'approche. *Le même.*

Les Chrétiens ont plus de sujet de ne point craindre la mort.

Quand je vois ces belles idées que les Philosophes idolâtres nous ont laissées de la mort, il faut que j'avouë qu'il n'y a point d'éloquence pareille à la leur. Ils nous ont dit que c'étoit une chose ridicule de craindre la mort, voyant combien il y en a qui sont morts; combien qui meurent encore tous les jours, & combien qui mourront jusqu'à la fin du monde. Ils nous ont dit qu'il y a autant de momens de la mort, qu'il y a de momens de la vie, & qu'autans de mois, de semaines, & d'années passées sont autant de privations des choses qui ont été & qui ne sont plus. Tantôt ils ont consideré cette mort comme une sortie de la prison, & un recouvrement de leur liberté; tantôt comme une émancipation de milice; tantôt comme un remede universel à tous nos maux. Ils en ont si doctement parlé, si nous en croyons Saint Augustin, que plusieurs se donnoient eux-mêmes la mort, pour se procurer par avance les avantages qu'ils pensoient y rencontrer. C'étoit un excés de fureur dans ces miserables; mais ils avoient plus de courage qu'il n'en falloit touchant la crainte de la mort, & nous n'en avons pas assez touchant cette même crainte. Notre Religion qui est sainte & éclairée, nous donne de puissans motifs, non seulement pour ne point craindre la mort, mais encore pour nous la rendre aimable. Elle nous fait voir qu'il y a une certaine onction qui en tempere les amertumes par la douceur que Dieu y répand; elle nous fait voir des choses qui sont d'une merveilleuse consolation. *Le Pere Bourdaloue, dans un Sermon de la mort.*

que n'en ont eu les Payens.

L. 4. de Civit.

La vûë d'une mort fait une salutaire leçon & prédication éloquente.

Si la seule pensée de la mort est assez puissante pour nous contenir dans le devoir, que doit-elle faire aujourd'hui, que vous la voyez dans un homme qui pouvoit encore se promettre de longues années, selon le cours ordinaire de la nature? Il me semble qu'elle doit faire quelque chose de semblable à ce qu'elle fit autrefois dans la personne de Saint Chrysostome, quand l'Empereur Theodose le fit rapporter après sa mort, dans la ville de Constantinople, où il fut déposé dans l'Eglise, & dans la chaire même où il avoit prêché durant sa vie. Il avoit fait beaucoup d'éloquentes prédications à son peuple; mais il n'en avoit jamais fait de si puissantes que celle qu'il fit ce jour-là, sans parler; jamais il n'avoit eu tant d'Auditeurs; jamais il n'avoit fait verser tant de larmes. Ainsi, si l'image de la mort a jamais fait impression sur vos esprits, c'est dans ce jour où l'Evangile nous met devant les yeux celle d'un jeune homme; son silence est bien plus éloquent que mes paroles, cette bouche muette, ces yeux fermez, ce visage pâle, ce corps abatu & sans mouvement, vous parle plus fortement que je ne pourrois faire de la necessité de la mort, & de l'importance de bien mourir. *Le même.*

On doit apprendre à bien mourir.

On ne sçauroit trop s'appliquer à apprendre à bien mourir, ni par consequent trop y penser: c'est un art qu'on doit étudier pendant toute sa vie: *Totâ vitâ discendum est mori.* Quand j'ignorerois tous les autres, si je sçavois celui-là, que m'importe? c'est presque l'unique art qu'on ne peut ignorer impunément. On ne peut trop apprendre à bien faire une chose, qu'on ne fait qu'une fois, dont les consequences sont grandes, & que si on fait mal, c'est sans ressource, & pour toûjours. Il n'y a point de coup d'essai dans cet art: si vous y faites une faute, elle est irreparable. Il n'y a qu'une démarche à faire pour passer du temps à l'éternité; la premiere est la derniere; si l'on fait un faux pas, on tombe dans un précipice dont on ne peut jamais se relever; c'est-à-dire, dans une éternité infini-

ment malheureuſe; quelle chûte! On ne la peut reparer; mais on la peut prévenir, & c'eſt en y penſant ſouvent. Quand la précaution qu'on nous demande pour éviter ce malheur, ſeroit plus difficile, il faudroit la prendre ſans déliberer: l'unique, ou au moins la principale, eſt de penſer ſouvent à la mort. Si on évitoit la mort en penſant ſouvent à la mort, n'y penſeriez-vous pas continuellement? En y penſant, vous évitez une mauvaiſe mort, & une éternité malheureuſe qui en eſt la ſuite; & vous voudriez n'y penſer jamais; quel aveuglement! Il n'y a donc rien de plus à craindre qu'une mauvaiſe mort. *Le Pere Nepveu, Tome premier de ſes Reflexions Chrétiennes.*

De la neceſſité de la mort.

Il faut mourir, c'eſt une verité dont on ne peut douter; c'eſt un arrêt prononcé par la juſtice de Dieu, dont on ne peut appeller; c'eſt une loi dont il n'y a point de diſpenſe; elle confond les Rois avec les peuples; & après avoir donné la loi à l'Univers, il faut qu'ils ſe ſoûmettent eux-mêmes à celle-ci; il n'y a ni privilege, ni exception là-deſſus pour eux. La flaterie, qui en a voulu faire des dieux, n'a pas pû les rendre immortels. Lors même qu'ils ſont ſur le trône, au milieu de leur gloire & de leurs triomphes, élevez ſur la tête de tous les hommes, ils ſont condamnez comme les derniers de tous les hommes à la mort, & portent dans eux-mêmes, ſelon le langage de l'Apôtre, l'arrêt de leur condamnation. Ils entendent, malgré eux, une voix ſecrete qui leur dit pour abattre leur orgueil: *Tu n'es que poudre, & tu retourneras en poudre.* Cependant, ſûrs de mourir, nous vivons comme ſi nous étions immortels. Si nous avions autant de certitude de ne point mourir, que nous en avons de mourir, tiendrions-nous une autre conduite? penſerions-nous moins à la mort? *Le même.*

La conſolation des juſtes à l'article de la mort.

Si la vûë des plaiſirs & des biens de la vie, ne fait nulle peine aux gens de bien, quand il les faut quitter à la mort; ſi même elle leur cauſe de la joye, parce qu'ils en ont connu & mépriſé la vanité: le ſouvenir des travaux qu'ils ont ſoufferts pour Jeſus-Chriſt; le ſouvenir d'une vie penitente & retirée, d'une vie qui n'a été qu'une ſuite de bonnes œuvres, & d'exercices de pieté; combien, dis-je, ce ſouvenir leur ſera-t-il agréable! Il faut avoüer, Chrétiens Auditeurs, qu'une vie ſainte & mortifiée, fait ſur l'eſprit des hommes des impreſſions bien differentes, ſelon le point de vûë dont on l'enviſage. A la conſiderer du moment qu'elle commence, c'eſt quelque choſe d'affreux que trente ou quarante ans de ſolitude, de contrainte; trente ou quarante ans de combats contre tous les deſirs & toutes les inclinations de la nature; combien d'ames perdent courage à cette vûë? Mais cette même vie conſiderée du moment qu'elle finit, du lit de la mort, qu'on la trouve charmante! qu'elle eſt ſouhaitable! qu'elle eſt conſtante! *Le Pere de la Colombiere, Sermon pour le jour des Morts.*

Sur le même ſujet.

Si un malade, après une longue maladie, ſe réjoüit du retour de ſa ſanté; ſi un eſclave, après une ſervitude de pluſieurs années, voit briſer ſa chaîne avec plaiſir; ſi un Pilote, après une perilleuſe navigation, treſſaille de joye à la vûë du port & de ſa patrie; ſi toute la nature ſemble revivre, lorſque les premiers traits de l'aurore commencent à peindre le ciel, & à promettre un beau jour; qui pourra jamais exprimer l'allegreſſe, le tranſport d'une ame ſainte, laquelle ſe voit ſur le point de finir une vie ſi triſte, ſi laborieuſe, expoſée à tant de perils, & à la veille d'être comblée de biens, d'honneur, de plaiſirs pour une éternité toute entiere. *Conſummatum eſt*, peut-elle dire alors: C'en eſt fait, nous voilà au bout de la carriere; la courſe a été longue & penible, il m'a fallu faire de grands efforts, ſurmonter de grands obſtacles, ſoûtenir de rudes combats; il m'en a coûté bien des ſueurs, bien du ſang; mais graces au ciel, la voilà enfin terminée, le temps du travail ne reviendra jamais; il n'y aura plus de maladie, plus d'adverſitez, plus de croix, plus de contrainte, plus de penitence. Nous n'aurons plus de deſir à reprimer, plus de paſſion à combattre: nous voilà à la ſource des plaiſirs & des delices, je m'en vais joüir d'une entiere liberté; je m'en vais voir de mes yeux, tout ce que j'ai cru juſqu'ici avec tant de peine; je m'en vais poſſeder ce que j'ai eſperé avec tant d'inquiétude; je m'en vais aimer, & être aimé éternellement, ſans plus apprehender ni la colere de Dieu, ni mon inconſtance. Et ne croyez pas qu'il y ait de la préſomption dans ces ſentimens. Je ſçai que tandis qu'il nous reſte un ſouffle de vie, les plus ſaints peuvent perir, comme les plus méchans peuvent changer; mais ſi cela eſt poſſible abſolument, je ſçai auſſi que cela eſt tres-rare, & impoſſible moralement. *Le même.* *Joan. 19.*

A la mort on ſe deſabuſe de toutes les grandeurs & de toutes les vanitez de la terre.

Le Prophete Roi ſe voyant ſur le trône, & environné de tous ces objets dont la vanité excite toutes les paſſions, demandoit une grace à Dieu, pour diſſiper le charme qui ſeduiſoit ſon cœur, & cette grace n'étoit autre que le ſouvenir de la mort: *Notum fac mihi Domine finem meum.* Perſuadé que la penſée de ces derniers momens étoit un frein aſſez capable d'arrêter l'impetuoſité des paſſions les plus dangereuſes, il deſiroit ſçavoir cette heure fatale pour y penſer ſans ceſſe: *Et numerum dierum meorum quis eſt?* Je connois, Seigneur, que je dois mourir; je ſçai que mes jours ſont comptez: *Ecce menſurabiles poſuiſti dies meos.* Cette vûë me découvre mon propre néant: *Subſtantia mea tanquam nihilum ante te.* Elle me fait connoître la vanité de toutes les créatures: *Univerſa vanitas omnis homo vivens.* Et elle m'apprend que tout ce qui occupe nos eſprits & nos cœurs, n'eſt qu'une ombre, une chimere, un phantôme: *Verumtamen in imagine pertranſit homo. Eſſais de Sermons, pour le Carême, Tome I.* *Pſal. 38.* *Ibidem.* *Ibidem.* *Ibidem.* *Ibidem.*

La préparation à la mort n'eſt jamais inutile comme dans toutes les autres affaires.

De la neceſſité inévitable de la mort, nous devons tirer la neceſſité indiſpenſable de nous y diſpoſer: toutes les préparations que l'on fait pour les autres affaires peuvent être inutiles, parce que ces affaires peuvent manquer: mais la mort étant ſûre, la préparation à la mort aura toûjours ſon effet. Dans une famille, on ménageoit un parti conſiderable pour cette jeune perſonne, l'affaire s'eſt rompuë; préparation inutile. Vous traitiez d'une grande charge, mille avances étoient faites pour y parvenir, un incident a tout rompu; préparation & ſoins inutiles. Il n'en eſt pas de même de l'affaire de la mort, préparez-vous-y, & vous réüſſirez à coup ſeur. N'eſt-ce pas une choſe étrange, que dans le monde on cherche ſes ſûretez pour toutes choſes, & qu'on n'en veuille point chercher pour la mort? Eſt-il queſtion d'acheter une charge,

une terre, une maison? bon Dieu, que de sûretez, que de précautions! & pour l'affaire importante de la mort, nulle sûreté, nulle précaution. *Les mêmes.*

Les justes n'ont nul sujet d'apprehender la mort.

Si le juste avoit mis tout son bonheur dans le monde, s'il n'avoit cherché qu'un établissement passager & perissable, si tous ses desseins avoient été renfermez dans les bornes étroites de cette vie, il auroit raison d'apprehender une mort, qui renverseroit tous ses projets, qui ruïneroit tous ses travaux, qui détruiroit toutes ses esperances; mais n'ayant travaillé que dans les vûës de l'éternité, n'ayant point eu d'autre ambition que celle d'acquerir une place parmi les Saints, n'ayant jamais soûpiré pour d'autre felicité, que pour celle qui suit une mort sainte & chrétienne: quelle apparence qu'il craigne d'affranchir un passage, au-delà duquel il voit tout ce qu'il desire, tout ce qu'il espere? Est-il de voyageur qui s'afflige quand il se voit près du terme? Est-il de laboureur qui ne se réjoüisse, quand il voit approcher le temps de la moisson? Est-il d'esclave qui tremble quand on se prépare à briser ses chaînes? Je sçai que cette rupture se fait avec violence; mais cette violence est-elle comparable à la douceur de la liberté, dont elle est suivie? Non, non, Chrétiens, que les pecheurs fremissent à la seule pensée de la mort, qu'ils écartent tout ce qui peut leur en retracer l'image, qu'ils soient saisis d'horreur à la vûë de ces cadavres décharnez, qui leur representent ce qu'ils doivent devenir un jour, qu'ils n'envisagent qu'avec frayeur cette separation cruelle, qui les arrachera avec violence des créatures auſquelles ils sont si étroitement attachez: ils ont raison, puis qu'ils n'ont rien à esperer au-delà de la mort; c'est le terme de toutes leurs grandeurs, de tous leurs plaisirs, de toute leur force, de tout leur pouvoir; ils ont vêcu comme des bêtes, & ils n'auront point d'autre felicité qu'elles. Mais les justes se reposeront tranquillement sur les promesses du Seigneur, & ranimeront leurs esperances, par ce qui fera le desespoir des autres. Ils ne craindront pas de passer de cette vie dans une autre, parce que c'est là qu'ils ont fixé leur demeure, & qu'ils n'ont travaillé que pour s'y faire un domicile. Ils n'apprehenderont pas cette destruction apparente de leur être, parce qu'ils sçavent bien qu'elle ne sera pas entiere, & que la meilleure partie d'eux-mêmes se conservera toûjours. De là vient que non seulement les justes ne sont point allarmez de la pensée de la mort, mais qu'ils la voyent souvent approcher d'eux sans frayeur. *Les mêmes, Tome 2.*

On se trompe d'esperer une mort tranquille en menant une vie criminelle.

Se promettre une mort douce & tranquille en faisant précisément tout ce qu'il faut pour la rendre cruelle & insupportable: fournir à toute heure de nouvelles amorces à une cupidité que nous devrions mortifier sans cesse; fortifier tous les jours ces liens malheureux qu'il faudroit affoiblir sans relâche, pour les briser insensiblement un jour; & croire mourir en repos, mourir sans ces convulsions, ces terreurs, & ces déchiremens, dont la mort des pecheurs est ordinairement accompagnée: c'est se flater grossierement. Helas! dit Saint Gregoire, tout meurt en nous & hors de nous, excepté nos passions. Les amis s'en vont, le credit se perd, les richesses se consument, la santé s'altere, le corps s'use; cette maison de boüe où Dieu a logé notre ame, menace ruïne de toutes parts, & nous ne pensons point à déloger; la cupidité devient plus vive à mesure que tout le reste meurt. *Essais de Panegyriques, pour l'Assomption.*

Il faut juger des choses de ce monde par le jugement qu'on en fera à la mort.

La veritable prudence est de regler sa vie sur le jugement qu'on fait des choses quand on est prêt de mourir. Cette verité quand on l'a une fois bien conçuë & bien pesée, est capable de faire d'admirables changemens dans les ames. Elle dégage le cœur de tous les attachemens qui le captivent; elle desabuse l'esprit de toutes les tromperies qui le seduisent; on ne pense plus qu'à s'établir un fond solide pour l'éternité; on n'a que du mépris pour tout ce qui passe; on s'attache uniquement à Dieu; on ne s'échauffe plus pour aucun dessein que pour celui de contenter Dieu. Quand il s'agit d'entreprendre quelque chose, on en juge par le sentiment qu'on en aura à l'heure de la mort; on l'envisage, comme l'on fera alors, dans la lumiere de l'éternité; & là-dessus on prend ses mesures. Si malgré cette vûë nos passions nous emportent vers les biens qui flatent les sens, & que nous nous laissions vaincre, il faut avoüer qu'il n'y a point de folie comparable à la nôtre; puisque la plus forte consideration qu'il y ait au monde, & le plus puissant interêt qu'on sçauroit imaginer, n'ont aucun pouvoir sur notre esprit. *Le Pere Surin, Tome 2. de ses Dialogues spirituels.*

On regarderoit la mort comme un sujet de consolation, si l'on en connoissoit les avantages.

Si l'on étoit aussi vivement persuadé qu'on le doit être, que ce monde est le lieu de notre banissement, & que nos corps sont nos prisons; on regarderoit le moment de la mort comme un moment de consolation, n'y ayant qu'elle qui puisse finir notre exil, & notre captivité. Mais bien loin de cela, on veut trouver l'éternité dans le temps, & se faire une joüissance fixe & permanente des choses dont on n'a que le simple usage. Il faut connoître la misere des hommes, la plaindre, & n'être pas, s'il y a moyen, du nombre des miserables. *L'Abbé de la Trappe, Tome 1. de ses Maximes Chrétiennes.*

Dieu refuse souvent ses graces à la mort quand on les a mépriſées pendant la vie.

Dieu après avoir été mépriſé, se retire, & quand on se trouve dans les derniers momens de la vie, c'est inutilement qu'on s'adresse à lui, & souvent il n'a aucun égard à nos prieres & à nos larmes. Il y a un temps de colere, comme il y a un temps de misericorde dans Dieu: & quand il s'est lassé de parler aux hommes, il garde avec eux un éternel silence. Ce n'est pas un trait de sageſſe de hazarder un tel évenement sur la coûtume, & de se laisser aller au torrent comme la plûpart des gens du monde. *Le même, Tome 2.*

Des morts imprevûës.

Les morts imprévûës & précipitées, servent souvent aux hommes d'une grande instruction. Elles leur apprennent qu'il ne faut faire aucun cas de ce qui peut être ravi dans un instant: je veux dire de la vie, & de tout ce qui l'accompagne, quelque grand & quelque agréable qu'il puisse être. Ces sortes d'évenemens frappent quand on les voit de près; mais si on n'y prend garde, les impressions en sont bientôt effacées. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

A la mort nos pechez se presentent à nous & nous causent une terrible frayeur.

Le pecheur ne pense pas à ses pechez durant la vie; il s'imagine qu'ils sont étouffez: mais ils se presentent devant lui à la mort: *In depositum memoriæ tota remanet sentina voluptatum*, dit Saint Bernard. Il a beau ne point faire reflexion sur ses pechez, sa memoire est le dépositaire des voluptez, des ordures, des vols, des usures, des abominations qu'il a

commis durant ſa vie. Lorſque le pecheur ſe preſente aux pieds du Prêtre dans le tribunal de la penitence, il cherche ſes pechez, & ſes pechez alors le fuyent: & ſi vous en voulez ſçavoir la raiſon, S. Pierre Chryſologue vous apprendra qu'il ne faut pas s'étonner ſi un pecheur qui veut faire penitence a de la peine à découvrir ſes pechez, parce qu'il les cherche pour les faire mourir: *Interfectrix peccatorum pœnitentia.* La penitence eſt un glaive qui donne le coup de la mort aux pechez; mais quand il n'a pas fait penitence, & qu'il eſt dans l'agonie de la mort, ſes pechez le cherchent à leur tour pour le faire mourir, & quoi que le pecheur tâche de les fuir, il ne peut en éviter la cruelle rencontre. Voilà deux états bien differens, que nous pouvons remarquer dans l'Ecriture, & particulierement dans l'hiſtoire d'Antiochus. Nous ne trouvons point que durant toute ſa vie il ſe ſoit ſouvenu de ſes pechez; c'étoit néanmoins un tres-méchant Prince. Il commit des crimes épouvantables; il porta ſon audace & ſon attentat juſques ſur les autels; & ſans reſpecter la majeſté de Dieu, il ſoüilla le Temple par ſes ſacrileges; cependant durant ſa vie il ne fit point de reflexion ſur ſes crimes. Le Texte ſacré n'en parle point. Mais dès l'inſtant qu'il voit approcher ſa mort, il ſe trouble, il ſe confond, & reconnoît l'effroyable deſaſtre, où il va être reduit: *In quantam tribulationem deveni, & in quos fluctus triſtitiæ!* Il change de viſage, & il eſt tout émû: *Nunc verò reminiſcor malorum.* Je ne m'en étonne point, parce que ſes crimes, ſes impietez, ſes ſacrileges ſe preſentent à ſes yeux. Voilà l'image de ce qui arrivera au pecheur mourant dans le peché. Ses pechez qu'il comptoit pour rien, & auſquels il ne faiſoit pas ſeulement reflexion, ſe preſenteront à ſon eſprit, & lui cauſeront une horrible frayeur. *Eſſais de Sermons, pour le neuviéme Dimanche après la Pentecôte.*

1. Mach. 6. 6.

Reflexion que l'on fait à la mort ſur ce qu'on a été.

On penſe, on refléchit, on medite à ce dernier moment, ſur le point d'entrer dans cette infinie éternité, on perd preſque de vûë ce peu de jours qu'on a vécu; & ſi l'on ſe reſſouvient encore de ce qu'on a été, ce n'eſt que pour ſentir avec plus d'amertume, ce qu'on va devenir, & ce qu'on eſt déja. J'étois puiſſant, je poſſedois de grandes terres, j'avois acheté les plus belles charges; j'avois de gros revenus, je poſſedois les plus beaux benefices: *Et ſolum mihi ſupereſt ſepulchrum.* Tout eſt perdu pour moi, & il ne me reſte plus que le tombeau. Ces maiſons magnifiques, ces ſuperbes palais, où j'avois raſſemblé tout ce que l'art a de plus exquis & de plus fin, tout ce que les pays les plus éloignez ont de plus précieux; ces maiſons de plaiſance, où l'on paſſoit de ſi beaux jours; ces riches meubles, ces magnifiques alcoves, ce nombreux cortége, ce ſomptueux équipage qui me faiſoit tant d'honneur, tout cela n'eſt plus pour moi, mes heritiers en ſont déja les maîtres; il ne me reſte plus qu'un noir & horrible ſepulchre. Que ces reflexions ſont propres pour reprimer les paſſions! Heureux qui n'attend pas à la mort à ſe ſervir d'un ſi puiſſant remede! A la mort, point de penſée qui n'afflige. Le paſſé fait gemir; le preſent allarme; l'avenir cauſe d'horribles frayeurs. On ſe repent de ce qu'on a été: mais regret d'ordinaire fort ſterile. On eſt au deſeſpoir de n'avoir pas penſé à ce qu'on devoit être; mais remords alors inutiles. On a un chagrin mortel de n'avoir pas prévenu par de frequentes reflexions, & par une vie plus reguliere, le déplorable état où l'on eſt: mais repentirs qui arrivent trop tard. *Le Pere Croiſet, ſecond Tome de ſes Reflexions ſpirituelles.*

Job. 17.

Tous les biens, toutes les grandeurs de ce monde ſont inutiles après la mort.

Que ſert à cette perſonne d'avoir été ſi diſtinguée durant ſa vie par ſa dignité, par ſon rang, par ſes charges? la mort vient de la confondre avec les plus vils des mortels. Que ſervent à cette femme mondaine qui vient d'expirer toutes ces parures de prix? ſa fierté, ſon ambition, & ſa delicateſſe ont expiré avec elle; ſon partage eſt maintenant la pourriture, & les vers: *Cum morietur homo, hæreditabit vermes.* Que ſert à ce puiſſant Monarque d'avoir commandé à une partie de l'Univers, d'avoir été la terreur de ſes ennemis, d'avoir été, ſelon le langage du Prophete, comme une divinité du monde? Si ce grand Prince qui vient d'expirer, n'eſt pas ſaint: quel eſt ſon ſort! & de quel avantage lui ſeront dans les enfers tous les honneurs, toutes les grandeurs mondaines! Qu'il eſt triſte de ſervir aux autres de ſujet de pareilles reflexions, & de ne les avoir jamais faites! *Le même.*

Eccli. 10.

Pour ſe diſpoſer à la mort, il faut ſe ſeparer tant que l'on peut, de toutes les créatures.

Comme la mort à laquelle nous ſommes condamnez, n'eſt pas la ſimple mort du corps, mais la privation de toutes les créatures, ayant merité par nos pechez de les perdre toutes, & d'en être éternellement ſeparez: La vraye préparation à la mort doit conſiſter à ſe ſeparer, & à ſe priver, autant que l'on peut, de toutes les créatures, & à accepter les privations que Dieu nous envoye, comme des parties de cette mort generale qui eſt portée dans l'arrêt, que la juſtice de Dieu a rendu contre nous. S'il arrive donc par l'ordre de la providence que nous ſoyons privez de quelque choſe, de quelque bien, de quelque ami, de quelque conſolation humaine, de quelque ſupport, de quelque liaiſon, il faut recevoir tout cela dans cette vûë de mort, & prévenir même les ſeparations neceſſaires, par les ſeparations volontaires de toutes les choſes inutiles, & non neceſſaires. Et quand on a cette vûë fortement dans l'eſprit, on trouve à tout moment des occaſions de pratiquer cette mort. *Tiré des Eſſais de Morale, Tome dixiéme, traité de la Préparation à la mort.*

Nous devons offrir notre mort à Dieu avec celle de ſon Fils.

Tout temps eſt bon pour pratiquer l'union avec Jeſus-Chriſt mourant: mais le plus favorable eſt celui où il nous eſt commandé d'annoncer la mort du Seigneur; c'eſt-à-dire, le ſacrifice de la Meſſe. Nous y devons offrir à Dieu le corps de Jeſus-Chriſt mort & ſacrifié ſur la croix: mais nous l'y devons offrir, en offrant notre mort avec la ſienne, & en priant Dieu de recevoir l'une avec l'autre, & de nous fortifier dans ce terrible paſſage. Ainſi la commemoration de la mort de Jeſus-Chriſt, doit enfermer la commemoration de la nôtre. Et comme le lieu & le temps nous ſont inconnus, mais connus à Dieu ſeul, nous les lui devons offrir tels qu'il les connoît, & ſuppléer par notre devotion preſente à l'impuiſſance où nous ſerons peut-être alors de nous acquitter de cet hommage. Il faut donc à chaque Meſſe adorer & accepter l'arrêt qu'il a prononcé touchant notre mort, avec toutes les circonſtances qu'il y voudra joindre. *Les mêmes.*

Je ſens bien que je ne ſuis pas éloigné de

Sentimens d'un Chrétien mourant, & priere qu'il doit faire à Dieu.

cette dernière heure où je paroîtrai au tribunal de Jesus-Christ, pour recevoir l'arrêt qui décidera de mon éternité. Helas! que j'ai sujet de craindre ma perte éternelle, après avoir tant de fois merité l'enfer! Mais enfin, mon Dieu, je mets toute ma confiance en votre misericorde; je m'appuye uniquement sur vos merites, ô mon Sauveur! & sur votre bonté ineffable; je vous conjure que votre mort ne me soit pas inutile par ma faute; mais appliquez-moi un si puissant remede, afin que je vous aime & que je vous loüe éternellement dans le ciel. Cependant sanctifiez mon ame, remplissez mon cœur de votre amour; défendez-moi de mes ennemis invisibles; faites-moi enfin la faveur de vous remettre mon ame entre les mains, en produisant un acte d'amour pour vous, & un acte de contrition pour mes pechez. *Auteur moderne.*

La surprise d'une ame criminelle en sortant de cette vie & à l'instant de la mort,

Quelle est la surprise d'une ame en sortant du monde, lorsqu'elle voit l'inutilité des choses qui l'ont occupée, & l'indispensable necessité de la seule qu'elle a negligée. Elle a laissé après elle dans le monde, tout ce qu'elle y possedoit, & tout ce qui avoit pour elle quelque sentiment de tendresse, parens, amis; elle quitte biens, palais, grandeurs, reputation, heritages; & elle ne trouve dans la region où elle entre, qu'une effroyable pauvreté, nulle bonne œuvre, nul merite devant soi: elle connoît, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupée étoit indigne de ses soins. Seule, éperduë, étonnée de ce que tout lui a échappé, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit est passée, & qu'elle se trouve les mains vuides devant son Juge, qui va décider de son sort éternel selon ses œuvres: quelle douleur ne sent-elle point? quel desespoir d'avoir si peu pensé à son salut? Mon Dieu! quelles reflexions fait un homme, au moment qu'il voit cette carriere immense de l'éternité s'ouvrir devant ses yeux, & lui representer ou une félicité consommée, une felicité sans mesure & sans bornes, ou un malheur infini. Comment, & de quel œil regarde-t-il tous les évenemens humains, afflictions, décadences, pertes, renversement de fortune? Quel jugement forme-t-il de tout ce qu'on appelle grandes affaires, vie heureuse, riches établissemens, beau monde, divertissemens, plaisirs? Regrette-t-il les occasions qu'il a euës de se distinguer & de faire fortune? Que pense-t-il de tout ce qui nous amuse & nous enchante sur la terre? Mais que pense-t-il du bonheur ou du malheur de l'autre vie, & qu'en penserons-nous nous-mêmes à ce dernier moment? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

La pensée de la mort n'effraye point les personnes qui ont bien vécu.

La mort même, dont la seule pensée effraye les gens de plaisir, jusqu'à leur troubler la raison: Oüi, cette mort dont les approches causent de si terribles allarmes; cette mort, à la vûë de laquelle s'évanoüit toute grandeur, tout faste, toute felicité humaine, console merveilleusement une ame juste; la pensée de cette mort, bien loin de la troubler, l'anime, la soûtient, & lui fait trouver un nouveau plaisir dans les plus penibles travaux. Au service du monde, nulle fête, nulle partie de divertissement, nulle joye qui soit à l'épreuve de la pensée de la mort, & de l'éternité; nul heureux mondain qui ne pâlisse au seul souvenir, à la seule image des terribles jugemens de Dieu, & qui ne sente en un moment son cœur plongé dans l'amertume. A un homme de bien, cette même image inspire, à la verité, une crainte salutaire, mais en même temps une grande confiance en la misericorde divine; & c'est pour lui un nouveau sujet de joye de penser à l'éternité. Il se sert même de cette consolante pensée, pour charmer cent petits chagrins, & certains fâcheux retours desagréables aux sens & à l'amour propre; mais si la pensée de la mort effraye si fort les mondains, que sera-ce de la mort même? Et si cette même pensée console, réjoüit si fort les gens de bien, quelle doit être leur consolation, de se voir à la veille d'une éternelle recompense? Qui peut exprimer combien il est delicieux aux Saints de penser alors à ce qu'ils ont fait, & qu'ils étoient indispensablement obligez de faire; de penser que par la misericorde de Dieu ils n'ont pas commis le mal qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils seroient au desespoir d'avoir commis. *Le même.*

A l'article de la mort on tirera peu de consolation d'avoir possedé les biens de cette vie.

Lorsqu'une maladie longue & violente, après avoir corrompu le sang, alteré toutes les humeurs, & détruit toute l'œconomie du corps, fera connoître aux gens du siécle, qu'il faut que leur ame se separe, & qu'elle se dispose à paroître incessamment devant le Juge souverain de tous les hommes, pour apprendre sa derniere & éternelle destinée; dites-moi, je vous prie, quelle consolation tireront-ils, d'avoir acquis de grandes richesses, & amassé beaucoup de tresors; d'avoir possedé de belles terres; d'avoir acheté ou d'avoir bâti de superbes maisons; d'avoir eu de magnifiques ameublemens; d'avoir été revêtus de charges considerables; d'avoir tenu un rang celebre dans le monde; de s'être ménagé quantité d'illustres amis; d'avoir joüi de toutes sortes de plaisirs; de laisser une famille florissante, & d'avoir enfin été si heureux, que leurs desseins semblent avoir été les seuls arbitres de leur fortune? Helas! ils sont bien éloignez de pouvoir alors se consoler par la consideration de toutes ces choses, dont il ne leur reste qu'une vaine image, & un triste souvenir. Le retour au contraire qu'ils feront dans ces derniers momens sur leurs richesses, & sur leurs grandeurs, desquelles ils se verront prêts d'être dépoüillez, ne produira nul autre effet, que de leur faire concevoir d'inutiles regrets, que de redoubler leurs douleurs, & que d'augmenter l'horreur des crimes, que l'acquisition, & la joüissance de ces biens & de ces honneurs leur auront fait commettre. *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Aveuglement d'un pecheur à la mort.

Je crois que le jour de la mort du pecheur est appellé *un jour de tempête, & de nuage*, dans l'Ecriture, pour nous figurer le déplorable état où il est dans ces derniers momens: Car en effet, qu'est-ce que ce trouble & cette agitation, où vous ne pouvez douter qu'il ne soit, qu'une effroyable tempête, ainsi que l'appelle Saint Isidore de Damiette; *Magna tunc sane tempestas mensis.* Et qu'est-ce que ce funeste aveuglement, où Dieu souffre que ce miserable tombe alors, que comme un nuage épais, qui lui dérobe la vûë, & la pensée du souverain Juge, qui est prêt de prononcer son dernier arrêt? N'est-ce pas enfin ce nuage affreux, qui l'empêchant de faire toute la reflexion qu'il devroit sur son malheur, lui cause cette insensibilité dangereuse, où nous le voyons ordinairement mourir? Ce qui a fait

dire à Saint Auguſtin, que Dieu ne ſignale jamais davantage ſa juſtice; que lorſque pour punir le pecheur de l'avoir oublié pendant ſa vie, il permet qu'il s'oublie lui-même à la mort: *Ut moriens obliviſcatur ſui, qui vivens oblitus eſt Dei. Le même.*

De la préparation à la mort.

Peut-on penſer à ce jour terrible qui doit décider de notre éternité, & ſe perſuader qu'il ne ſoit pas neceſſaire de prendre un temps, avant que ce jour arrive, où étant dégagez de tous les ſoins, & de toutes les occupations qui partagent notre vie, nous ne faſſions plus autre choſe que de nous y préparer. Qu'il n'y a de ſûreté & de repos qu'à ne travailler qu'à cette œuvre, que Jeſus-Chriſt appelle *l'unique choſe neceſſaire*! Qu'il y a au contraire d'imprudence & d'aveuglement, à s'empreſſer, & à ſe troubler comme l'on fait dans le ſoin d'une infinité de choſes; & qu'il y a de préſomption & de folie à ne point attendre avec plus d'inquiétude ce jour effroyable, où nous apprendrons quelle ſera notre éternelle deſtinée, que celui où nous devons ſçavoir quelle ſera l'iſſuë d'une affaire de quelque petit honneur, ou de quelque leger interêt! Il n'y a nul doute que la vie d'un Chrétien doit être une continuelle préparation à la mort; lors néanmoins que l'infirmité ou la vieilleſſe fait, qu'examinant ce qui peut reſter de vie, l'on n'a dans ſoi-même qu'une réponſe de mort, pour uſer des termes de l'Apôtre; il eſt du bon ſens, de ſe débarraſſer de toutes choſes pour s'appliquer uniquement au reglement de ce grand compte qu'il faut rendre au ſouverain Juge dans peu de temps. *Le même.*

Le fruit que l'on retire de la penſée de la mort.

Que fait-on quand on s'occupe durant la vie du ſouvenir de la mort? On anticipe ce dernier jour, ce dernier moment, ces lumieres vives, & penetrantes qu'on a pour lors; & ſans attendre que la cataſtrophe, & le dénouëment des intrigues du monde nous développe malgré nous ce myſtere de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de ſaintes reflexions. *Le Pere Croiſet, Tome 2. de ſes Reflexions.*

La penſée de la mort eſt un ſouverain remede contre toutes les paſſions.

La penſée de la mort eſt un ſouverain remede contre toutes les maladies de l'ame. Nulle paſſion qui puiſſe tenir long-temps contre cet objet bien penetré. La ſeule vûë du tombeau l'affoiblit, rien n'eſt plus propre que les cendres qu'on y trouve pour éteindre ſon feu. Faut-il reprimer les ſaillies, & l'impetuoſité de nos paſſions? faut-il découvrir & ſentir leur vanité, leur inſatiabilité, leur tyrannie? la penſée de la mort a ce ſecret. Nulle ambition, nulle cupidité qui ne perde ſa force, dès qu'on n'enviſage les honneurs, & la plus éclatante fortune que du lit de la mort. Là ces dignitez ſi éminentes, ces diſtinctions ſi flateuſes, ces proſperitez ſi brillantes ſe fanent, & perdent tout leur éclat: On en ſent même tout le vuide, on en découvre toute l'illuſion & l'erreur. On peut dire que la penſée de la mort fait à peu près, à l'égard des paſſions, ce que fait la mort même: *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* A ce dernier moment s'évanouiront tous ces ambitieux projets, tous ces vaſtes deſſeins, toutes ces flateuſes eſperances; ce plan de fortune ſi juſte, & ſi bien tracé; ces meſures priſes avec tant d'art; ces grandes entrepriſes ſi hardies: *In illa die peribunt.* Tout diſparoît, tout s'efface, tout ce qui flate s'éteint à ce dernier jour. Durant la vie nulle paſſion qui ne pique, qui n'enchante, qui n'attache, nulle qui ne promette une nouvelle felicité. La mort ôte le charme. A ce jour les liens n'attendent pas qu'on les dénouë, ils ſe briſent d'eux-mêmes; l'idée de cette felicité chimerique, dont les paſſions nous repaiſſent, ſe change alors en indignation contre notre propre folie. *Le même, Tome ſecond de ſes Reflexions ſpirituelles.*

Ps. 145.

Le bien que produit la penſée de la mort.

Quand on ſe propoſe le tableau de la mort, on y contemple dès maintenant toutes les choſes du monde dans le même point de vûë où la mort nous les fera conſiderer. On les apperçoit, on en juge, comme on en jugera alors; on les reconnoît frivoles, trompeuſes, mépriſables; on ſe reproche de s'y être attaché, on déplore ſon aveuglement, comme on le déplorera à cette derniere heure; dans une diſpoſition ſi chrétienne du cœur, & de l'eſprit, la paſſion ſe refroidit; la concupiſcence n'eſt plus ſi vive; la cupidité n'eſt plus ſi affamée; grandeurs mondaines, biens periſſables, plaiſirs ſenſuels, tout cela n'a plus qu'un éclat morne, qu'un attrait languiſſant & émouſſé, qu'un goût fade, dès que tout cela ne paroît qu'à travers les ombres de la mort. Voilà le fruit que produit cette ſalutaire penſée. *Le même.*

Les troubles & les craintes dont une perſonne qui a mal vécu eſt agitée à la mort.

Mon Dieu! quels ſentimens doit avoir un homme qui eſt à l'agonie; c'eſt-à-dire, qui ſe voit comme en proye à la douleur, au regret, au deſeſpoir, ſans nul ſoulagement? Tout ce qui ſe preſente à ſes yeux, tout ce qu'il entend, augmente ſa douleur & ſa crainte; avec quel regret penſe-t-il au mal qu'il a fait, & au bien qu'il n'a pas fait, & qu'il pouvoit faire? En cette extrêmité tout ce qu'on a entendu dire des jugemens de Dieu, de l'enfer, de l'éternité, tout cela revient à l'eſprit, & le frappe d'une maniere terrible. C'eſt merveille combien cet homme, qui peu auparavant doutoit de tout, railloit, plaiſantoit des veritez les plus terribles; c'eſt merveille combien il eſt enfin perſuadé de tout ce qui fait l'objet de notre foi. Quelle frayeur & quel trouble à la ſeule penſée du jugement, de l'enfer, & de l'éternité. Cependant dans cette confuſion de penſées déſolantes, dans ces troubles, dans ces mortelles frayeurs, cette perſonne ſe meurt. Dès qu'on s'en apperçoit; on tâche, mais inutilement, de lui ſuggerer des motifs de confiance en la miſericorde d'un Dieu, qui ſouhaite ſi ardemment la converſion du pecheur: inutile ſecours, elle perd tout à coup l'uſage de tous ſes ſens; & abandonnée aux remords interieurs, & aux cruels ſentimens de regret & de deſeſpoir, elle expire; & à ce moment expirent avec elle toutes ſes joyes, toutes ſes eſperances; à ce moment expirent tous ſes vains projets de converſion, & de penitence; à ce moment finit le temps, & commence pour elle l'épouvantable éternité. Ainſi finit la vie d'une perſonne qui a vécu dans le deſordre; ainſi dois-je m'attendre à mourir, ſi je ne commence dès ce moment à mieux vivre. Serois-je dans de meilleures diſpoſitions? Aurois-je d'autres ſentimens, & des penſées plus conſolantes, s'il me falloit mourir à l'heure même? Pourrois-je bien me raſſurer contre les frayeurs de la mort, moi qui ne puis y penſer ſans frémir? Et ma conſcience me promet-elle une mort plus tranquille? *Le même, dans ſes Retraites.*

La foi & les veritez chrétiennes qui étoient connues &

Durant la vie, la paſſion nous aveugle, l'exemple nous entraîne, les objets nous enchantent, l'embarras des affaires nous occupe, & il ſemble qu'on prend même plaiſir à

teintes pendant la vie d'un pecheur, ſe réveillent à l'heure de la mort.

s'étourdir ſur les plus grandes veritez de la foi ; la foi elle-même eſt à demi éteinte, par les deſordres d'une vie déreglée : à la mort, la raiſon, la religion, la foi même a toute ſa force ; on croit, mais d'une foi accablante, laquelle ſemblable à celle des demons, fait fremir, mais elle ne convertit pas. Il eſt étrange que chacun convienne qu'à l'heure de la mort on eſt au deſeſpoir d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle & delicieuſe, d'avoir fait ſi peu de bonnes œuvres, d'avoir vêcu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces reflexions, dont on eſt pleinement convaincu, on ſe mette ſi peu en peine de mieux vivre. Et nous-mêmes qui faiſons à preſent ces reflexions, en vivrons-nous deſormais plus chrétiennement?... On voyoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de ſolidité des biens du monde, on ne s'appercevoit pas même du vuide des plaiſirs de la terre : à la mort on ne voit pas ſeulement, mais on ſent, mais on ne peut pas même concevoir qu'on n'ait pas ſenti plûtôt ce dégoût, & cette double indigence ; on voit ſenſiblement qu'on s'eſt trompé ; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remedier à la perte que nous a fait faire notre erreur. *Le même.*

Le triſte état d'une perſonne qui vient d'expirer.

Que c'eſt un ſpectacle bien triſte, mais bien propre à nous deſabuſer, & des plaiſirs, & des biens de la vie, qu'une perſonne qui vient d'expirer. A peine a-t-on rendu le dernier ſoûpir, que chacun garde un morne ſilence ; fût-ce la perſonne du monde la plus accomplie en toutes ſortes de belles qualitez, elle n'inſpire plus que de l'horreur. Après quelques lugubres prieres, avec quoi ſe terminent tous les ſervices & les devoirs qu'on lui rend, on couvre ce corps, & on ſe retire. Qu'eſt devenuë cette beauté, cet embonpoint, cet enjoüement ? Que ſont devenus ces grands projets, cette riche fortune ? Que lui ſervent alors ces meubles precieux, & quels ſervices peut-elle tirer de cette foule de domeſtiques ? Voilà donc où tout ſe termine ; mais où eſt cette ame ? & que va devenir ce corps, ou pour mieux dire, ce cadavre, dont on commence déja à ne pouvoir pas ſupporter la puanteur ? Helas ! fût-ce le corps de la perſonne du monde la mieux faite, & la plus honorée, on ne peut plus le voir ; il faut au plûtôt s'en défaire : mari, femme, enfans, amis, proches, domeſtiques, chacun s'empreſſe, pour ainſi dire, à faire tirer ce corps de la maiſon. Ceux qui ont eu le plus de tendreſſe pour cette perſonne, ſont les plus empreſſez à s'en défaire ; on l'enferme dans une biére ; on le couvre de terre ; & peut-on ſans horreur penſer à ce qui ſe paſſe dans le tombeau deux jours après ? Eſt-il en terre, on n'y ſonge plus ; on ne ſe met plus en peine que de profiter de ſes dépoüilles ; on l'oublie bientôt entierement ; on ne la compte plus pour rien, comme en effet, elle n'eſt plus rien parmi les hommes. *Le même.*

Reflexions qu'on doit faire à la vûë d'un homme mourant.

C'eſt alors qu'on voit réellement & dans un parfait point de vûë le peu de ſolidité de tout ce qui finit, dont on n'avoit auparavant que des idées confuſes. On voit qu'un homme expirant, tout expire avec lui ; que ſa gloire le quitte ; qu'il va paroître ſeul devant Dieu ſeul ; & qu'il n'eſt ſuivi devant ſon terrible tribunal, que de ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres, pour en recevoir pendant l'éternité la recompenſe ou la peine : Qu'il n'y a plus de reſſource après la mort, & que les fortunes ou les infortunes y ſont éternelles ; en un mot, que *là où tombe l'arbre, il y demeure pour jamais.* Tout fuit, ſe doit-on dire à ſoi-même, avec une rapidité prodigieuſe : *Tranſvolantibus momentis cuncta rapiuntur*, comme parle Saint Auguſtin ; l'éternité de Dieu s'avance ; & ce peu d'inſtans de vie qui nous reſtent, ſont prêts de ſe perdre dans cette infinité ſi redoutable. Un inſtant qui ne peut être éloigné, nous découvrira un nouveau pays, & une nouvelle terre, & alors ce que nous avons crû de plus important dans celle-ci, ne nous paroîtra qu'une vapeur. *Dans la vie de l'Abbé de la Trappe, par Monſieur de Maupeou, l. 1.*

L'état pitoyable où la mort reduit toutes choſes.

Il n'y a rien de plus touchant, & de plus capable de nous confondre, que le pitoyable état où ſe trouve tout ce qui eſt ſujet à l'empire de la mort. Nous y voyons que le myſtere de la mort des hommes eſt veritablement grand & terrible. Nous y voyons toute la grandeur & toute la beauté anéantie ; nous y voyons la fin de l'âge le plus floriſſant. Nous y voyons toutes les proſperitez & toutes les joyes du monde détruites ; nous y voyons anéantis tous les talens & tous les avantages, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps, qu'on a poſſedez avec le plus d'éclat & de reputation. Tout ce qu'on peut s'imaginer de plus affreux, a ſuccedé dans le corps, à ce qu'il y avoit de plus beau & de plus parfait. Par la puiſſance de la mort, on a vû finir entierement la puiſſance du ſiécle la plus étenduë, & l'autorité la plus redoutable ; on a vû ceſſer le credit, que la plus haute tyrannie & l'uſurpation la plus violente avoient pû acquerir en beaucoup de temps ; on a vû diſparoître tout l'orgueil, tout le faſte, toute la fierté ; on a vû enfin tout le vain travail de l'ambition & de la cupidité des hommes renverſé par terre, ſans qu'il en ait reſté que des ruïnes. Que nous ſerions heureux, ſi ces objets affreux qui ſe preſentent ſouvent devant nos yeux faiſoient plus d'impreſſion ſur notre eſprit. *Traduit de Saint Ephrem, dans la même vie.*

Les ſentimens d'un homme qui a mal vêcu aux approches de la mort.

Quels ſont à l'article de la mort les ſentimens d'un homme qui a mal vêcu, lorſque le Prêtre avant que de ſe retirer, lui preſentant un Crucifix, lui dit : Que les remedes lui étant deſormais inutiles, & qu'à cette derniere heure toutes les créatures l'abandonnant, Jeſus-Chriſt ſeul doit être deſormais toute ſa conſolation, & ſon refuge. Vous ne devez plus avoir recours qu'à Jeſus-Chriſt ſur la croix ; c'eſt dans ſes playes que vous devez chercher dequoi vous raſſurer contre les frayeurs de la mort. Recevez donc, mon frere, cet objet conſolant, c'eſt entre ſes bras que je vous laiſſe. Divin objet, ſource des plus douces conſolations, à qui s'eſt étudié de vous reſſembler pendant ſa vie, & qui vous a aimé juſqu'à la mort ! Mais objet triſte à qui n'a aimé que le plaiſir, à qui a vêcu dans l'abondance, à qui ne penſe à l'éternité, que quand il voit que le temps va finir, & qu'il n'y a plus de temps ; c'eſt donc là que ſe terminent toutes ces joyes, tous ces divertiſſemens, toutes ces fêtes des gens du monde ; là ſe reduiſent toutes ces fauſſes idées, ces vains projets de fortune, d'établiſſemens, de plaiſirs. Voilà à quoi ſe voit reduit un libertin à cette derniere heure ; & quand on a vêcu dans l'indifference pour Jeſus-Chriſt, dans une negligence extrême de ſon ſalut, quand on a mené une vie molle & mondaine, trouve-t-on beaucoup de conſolation à

tenir un Crucifix entre ses mains à l'heure de la mort ? *Le Pere Croiset, premier Tome de ses Retraites pour chaque mois de l'année.*

Les prieres qu'on fait pour les agonisans.

Considerons le sens des prieres qu'on fait à un agonisant : *Proficiscere anima christiana de hoc mundo*, s'écrie le Prêtre : Sortez de ce monde, ame chrétienne. O, Seigneur ! que cet adieu est peu agréable ! qu'il est dur à qui a aimé le monde, à qui peut-être n'a aimé que le monde, à qui n'a rien fait pour le ciel ! *Proficiscere.* C'en est donc fait, il faut se separer de tout, quelque attachement que l'on ait, quelque difficulté que l'on sente, on ne voudroit rien quitter, & il faut mourir à tout. *Hodie sit in pace locus tuus; & habitatio tua in sancta Sion*: Que vous soyez aujourd'hui en lieu de paix, & que votre demeure soit dans la sainte Sion. Que ce souhait est charitable ! Mais que peut penser un moribond, quand il sent bien qu'on n'a nulle raison de faire ce souhait en sa faveur, quand il entend la voix d'une conscience qui lui présage le contraire. *Miserere, Domine; gemituum, miserere lacrymarum ejus* : Ayez pitié, Seigneur, continuë le Prêtre, ayez pitié de ses gemissemens ; laissez-vous toucher à ses larmes : mais s'il n'y a que la douleur de se voir dépoüillé de tout ce qu'on avoit de plus cher ; qui arrache par force ces soûpirs ; s'il n'y a que le regret de ne pouvoir plus pecher, ou s'il n'y a que la vûë de la mort, & de l'enfer, qui soit la veritable source de ses larmes ; cette priere sera-t-elle exaucée ? *Le même.*

Acte de douleur, de contrition, & de resignation, que l'on peut faire etant prêt de mourir, ou suggerer à un mourant.

Me voilà, Seigneur, prosterné de cœur & de corps devant votre redoutable Majesté : me voilà, ô mon Dieu ! abîmé de douleur à la vûë de mes pechez innombrables, & de votre juste severité, prête à me punir peut-être éternellement. Où fuirai-je, miserable que je suis, sinon à vous, divin Sauveur, qui êtes mon souverain Seigneur, mon Créateur, & mon Juge ; mais en même temps mon Sauveur & mon Redempteur ! On voit des hommes qui ayant offensé d'autres hommes, & se voyant prêts de mourir, leur envoyent dire par leurs communs amis ; qu'ils leur demandent pardon, & qu'ils meurent leurs serviteurs, sans attendre de là d'autre avantage que de mourir en paix. Mais combien suis-je plus obligé, étant prêt à rendre le dernier soûpir, d'employer les momens qui me restent à vous demander pardon, & à vous dire, que si j'ai vécu sans vous connoître, je meurs au moins en vous aimant de tout mon cœur ? Je reconnois dans l'amertume de ce cœur, l'excés & la multitude innombrable des pechez que j'ai commis contre vous ; je confesse toutes les infractions que j'ai faites de votre sainte loi, tous les abus de vos Sacremens, & toutes les ingratitudes dont je suis coupable. Non, mon Dieu, il n'y eut jamais de créature qui meritât davantage d'être rejettée de votre presence : je confesse que j'ai merité tous les tourmens que les damnez endurent dans les flammes, & s'il y avoit plusieurs enfers, je les meriterois tous. Oüi, mon Dieu, Juge équitable des vivans & des morts, je ne vous suis pas moins obligé que si vous m'aviez tiré du milieu des feux éternels, & je vous dois aimer autant que si vous aviez plusieurs fois arraché mon corps & mon ame d'entre les mains des demons. Je souhaite qu'après ma mort, des personnes pieuses vous loüent & vous benissent de ma part, pour toutes les graces que vous m'avez faites, & que je n'ai payées que d'ingratitudes. C'est dans ce sentiment d'amour & de respect que je me donne à vous corps & ame, pour le temps & pour l'éternité. Mais je vous conjure par le precieux sang que vous avez répandu pour moi sur la croix ; je vous supplie par autant de bouches que vous avez de playes sur votre sacré corps : n'entrez point en jugement avec votre serviteur, & jugez-moi selon la douceur de votre misericorde ; n'écoutez pas le cri de mes pechez, mais la voix de votre sang. Appliquez-moi une seule goute de votre sang, une seule de vos larmes, un seul de vos soûpirs, & mon ame sera sauvée. *Livre intitulé, l'Idée veritable de l'Oraison, deuxiéme partie, chap.* 20.

Après la mort il n'y aura plus de changement.

L'arbre demeurera où il sera tombé : s'il est tombé du côté de l'Occident, il y demeurera ; un moment plûtôt il eût pû obtenir sa grace, mais il n'a pas voulu ; un moment plus tard il le veut, & ne le peut plus ; un seul instant a fait dans sa volonté & dans son esprit, le plus surprenant de tous les changemens : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Dans ce jour fatal, toutes les pensées des hommes disparoîtront ; alors au lieu de ces anciennes idées, ils en prendront de toutes nouvelles. Quelle étrange revolution ! Un moment auparavant étendu sur un lit, ce pecheur mépriſoit les avis d'un Confesseur, rebutoit les devoirs de Religion, affectoit une fausse indifference pour la mort, & s'imaginoit avoir du temps de reste, & demeuroit intrepide. Il meurt, & dans l'intervalle d'un seul soûpir, ses idées se renversent, il se confond, il se trouble ; honteux, tremblant, il voit ce qu'il n'avoit jamais voulu voir : la necessité du salut ; les devoirs du Christianisme, la vanité des choses humaines, l'horrible malheur de n'avoir pas fait penitence. Auparavant il se divertissoit, il faisoit bonne chere, il s'entretenoit de grands projets, il lioit d'agréables societez : & dans l'intervalle d'un seul soûpir, Dieu ne pouvant plus souffrir la disposition qu'il fait de son bien, lui dit : Rends-moi compte de ton administration : *Redde rationem villicationis tuæ. Le Pere de la Rue, Sermon pour le Vendredi de la quatriéme semaine de Carême.* Ps. 145.

Il vous échappe souvent d'avoüer que vous ne voudriez pas que la mort vous surprît dans l'état où vous êtes, & dans la maniere de vie que vous menez ; vous connoissez donc une voye plus sûre, que celle où vous marchez maintenant ? Et pourquoi donc n'y entrez-vous pas dès à present, de peur d'être surpris ? Vous demandez tant de sûretez, vous prenez tant de mesures pour les affaires du monde ; pourquoi n'en apportez-vous pas autant pour celles de votre salut ? Loin donc de tâcher à vous étourdir, ou à vous calmer contre les frayeurs de la mort, tâchez plûtôt de vous tenir toûjours prêts à la recevoir cette mort, & à paroître sans tant de frayeur aux jugemens redoutables du Seigneur, en vivant d'une vie plus chrétienne. *Le même, Sermon pour le Dimanche de la Passion.*

Quel chagrin à la mort à un homme qui a joüi de toutes les commoditez de la vie, de la

Si la seule pensée de la mort est si amére à un homme qui vit dans les delices, & qui joüit de toutes les commoditez de la vie, quel chagrin la mort même ne lui causera-t-elle pas ? quelle amertume, quel desespoir, quelle consternation ! quand elle l'arrachera de ses biens & de ses divertissemens, quand il enten-

voir dépoüillé de tout. *Daniel.* 4.

dra la voix qui dira : *Succidite arborem* : Coupez cet arbre qui avoit jetté de si profondes racines dans la terre. *Excutite folia ejus* : Secoüez ses feuilles, & ses branches. *Dispergite fructum ejus* : Jettez çà & là ses fruits. Quelle amertume ! quelle douleur ! quelle rage ! quand il se verra dans un moment déchiré par l'amour de la vie, par la proximité de la mort, par la crainte d'une malheureuse éternité ; quand il verra que tout le quitte, que tout l'abandonne, ses enfans, ses domestiques, que tout lui dit un éternel adieu. *Sermon manuscrit.*

Les gens de bien quittent sans douleur à la mort, ce qu'ils ont possedé sans attachement en cette vie. *Job.* 20.

Les gens de bien qui possedent les biens de la terre sans attachement, les quittent sans regret ; ils les remettent aussi volontiers entre les mains de Dieu, qu'ils les avoient reçus. Mais pour les impies : *Non sic impii, non sic.* Comme ils ont reçu leurs biens & leurs richesses de leur avarice, de leurs concussions, de leurs injustices, il faut de grandes violences, pour leur faire quitter ce qu'ils ont possedé avec tant d'attache : *Divitias, quas devoravit, evomet*, dit l'Ecriture. Riches impitoyables, quand vous serez au lit de la mort, vous laisserez ces richesses mal acquises ; vous vomirez jusqu'au sang ; mais ce sang n'est pas à vous ; c'est le sang de la veuve & de l'orphelin. *Et de ventre ejus extrahet eas Deus* : On les lui arrachera des entrailles. Ah ! quelle violence dans cette separation ; ses larmes & ses concussions s'étant comme changées en sa propre substance. *Monsieur Joly.*

Ibidem.

Ce que les gens du monde & les impies laissent à la mort, & ce qu'ils emportent avec eux. *Psal.* 48.

Lorsque vous voyez un homme à qui la fortune rit, ne vous scandalisez point, dit Saint Augustin, de voir cet impie qui prospere : *Vides viventem, cogita morientem* : Vous voyez comme il vit, & vous lui portez envie ; mais regardez comme il meurt, & vous lui porterez compassion. *Quid hic habeat attendis, quid secum tollat attende* : Vous prenez garde à ce qu'il possede ici-bas, & vous ne faites nulle reflexion à ce qu'il emporte avec lui. Qu'emporte-t-il en mourant ? *Quoniam cum interierit, non sumet omnia*, dit le Prophete Royal : *Neque descendet cum eo gloria ejus.* Il n'emportera rien avec soi de tout ce qu'il possedoit, & la gloire qu'il avoit acquise, ne descendra pas avec lui ; mais elle s'arrêtera sur la pierre de son tombeau pour servir à lui faire son épitaphe trompeur : *Laborant in titulum sepulchri.* C'est ce qu'ils recueillent de tant de peines qu'ils prennent ; cela leur servira à faire croire qu'ils ont été heureux ici-bas, & puis c'est tout. Tous ces grands biens que ce riche a acquis, & qui lui ont acquis la reputation d'un homme heureux, demeurent à je ne sçai qui, & quand il les voudroit emporter, ses heritiers y formeroient opposition. Les gens de ce caractere, à la mort, n'emportent rien de ce qui les fait heureux, & ils n'emportent avec eux que ce qui les doit faire éternellement malheureux. C'est une misere que Saint Augustin ne peut assez déplorer, quand il dit : *Ipsa est infelicitas hominum, propter quod peccant morientes hic dimittunt, & ipsi peccata sua secum portant.* Tout ce qui les fait pecher ici-bas, ils le quittent en mourant, & ils n'emportent avec eux que les pechez qu'ils ont commis, en usant mal de leur bonheur. *Sermon manuscrit.*

On ne peut juger sûrement d'une bonne & sainte mort sur les apparences de pieté que donne le moribond.

Cent fois l'exemple d'Antiochus m'a fait trembler, au recit de certaines morts, les dehors desquelles en effet semblent répondre du salut des pecheurs dont on les raconte. Jamais je n'entens ces recits, qu'un mot que j'ai lû dans S. Augustin ne me revienne dans la pensée : *O si intus videres, quæ mors tibi videtur bona, pessima est.* O homme ignorant des secrets de Dieu, si vous sçaviez ce qui s'est passé dans le cœur de ce penitent, vous verriez bien que cette mort, qui vous a paru si chrétienne, a été malheureuse & funeste. Mais c'est un homme qui a demandé & reçu tous ses Sacremens avec une pieté exemplaire. Voilà de beaux dehors, j'en conviens : mais *si intus videres* ; si vous eussiez vû le dedans, vous eussiez vû que ce qui étoit caché étoit bien different de ce qui paroissoit... C'étoit un homme qui n'ayant qu'une foi douteuse, ou plûtôt qui n'en ayant point du tout, a voulu ménager sa reputation devant les hommes, & qui dans cette vûë a risqué quelques marques de pieté, qui ne coûtent gueres, & qu'il n'eût pû même se dispenser de donner au public ; c'eût été pour lui une flétrissure, de mourir en impie & en desesperé. *Le Pere d'Orleans, Sermon de la Conversion.*

Le trouble & la crainte d'un pecheur à la mort.

Soit que le pecheur arrête sa vûë sur le passé, où qu'il la porte sur l'avenir, il n'apperçoit par tout que des sujets de douleur, & de desespoir. Dans le passé il trouve des plaisirs plus cruels que les plus cruels supplices ; dans l'avenir il découvre des tourmens, qui ne sont déja que trop presens pour lui. Le passé le desespere, parce qu'il y voit des biens qu'il a trop aimez, & qu'il ne peut plus retenir. L'avenir met le comble à son desespoir, parce qu'il lui presente des maux qu'il n'a pas assez craints, & qu'il ne peut plus éviter. En un mot, il voit un bonheur qui ne subsiste plus que dans sa memoire, & un malheur qui n'est encore que dans son imagination ; mais qui sont les deux causes de l'enfer qu'il souffre par avance.... Comme la pensée de la mort trouble les pecheurs dans leurs plaisirs, la pensée de leurs plaisirs les vient troubler à son tour au lit de la mort. Car ou ils en considerent la douceur, & ils ne voudroient pas les quitter si-tôt ; ou ils en reconnoissent la vanité, & ils voudroient les avoir quittez plûtôt. *Le Pere de la Colombiere.*

Les pechez commis effrayeront l'impie à la mort.

A l'heure de la mort le pecheur verra toutes les taches de sa vie ; au defaut de sa memoire, qui dans cette occasion ne lui sera que trop fidelle, les demons l'en feront ressouvenir ; Dieu même lui ouvrira la conscience, & lui en fera voir toutes les playes d'une seule vûë. O Dieu, quelle corruption ! Quelle effroyable sentine ? Et qui pourra en supporter la puanteur sans mourir ? Que de desordres qu'il n'avoit jamais apperçus, que de pechez en un seul peché, que de pechez même dans ses bonnes œuvres ? Dans cette foule presque innombrable de pensées, de paroles, d'actions, qui devoient être toutes pour Dieu seul, à peine en trouve-t-il une seule qui n'ait été contre Dieu... On prend bien alors d'autres idées, on commence enfin à connoître Dieu, & à se connoître soi-même, & cette double lumiere fait découvrir tant de difformité dans les moindres déreglemens, que je ne doute point que le moindre peché enviſagé dans ce grand jour, ne soit capable de porter le pecheur dans le desespoir. *Le même.*

Regrets inutiles, & resolutions infructueuses d'un pecheur à la mort.

O si redivivum pœnitentiæ tempus mereri posset ! dit sur ce sujet S. Pierre de Damien, *quam duræ conversationis iter arriperet.* O si avant que d'être porté à ce redoutable tribunal, on vouloit bien lui donner le loisir d'expier ses fautes par la mortification, avec quelle ardeur en embrasseroit-il les plus rudes exercices !...

Beaux

Beaux desirs de penitence ! genereux, mais inutiles sentimens ! vaine & tardive ferveur ! que ne veniez-vous un peu plûtôt, vous auriez fait un Saint Augustin de ce scelerat impenitent? Mais c'en est fait, vous ne pouvez plus qu'augmenter sa peine, & rendre son desespoir plus amer. *Le même.*

Combien la pensée de l'eternité malheureuse effraye un pecheur à la mort.

L'éternité, cette épouvantable éternité, dont le pecheur n'est plus éloigné que d'un seul moment, toute immense & toute infinie qu'elle est, est déja toute ramassée dans son esprit, & commence à l'accabler de son poids. Concevez, s'il est possible, les mouvemens, les agitations, & l'accablement d'une ame, qui se voit sur le point d'être jettée dans une prison ardente, d'où elle sçait qu'elle ne sortira jamais; qui sent qu'on la pousse avec une violence, à quoi elle ne peut plus resister, dans un précipice affreux, d'où jamais personne n'est revenu; en un mot, qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans un gouffre, où sont rassemblez tous les maux, & où tous les maux sont éternels. *Le même.*

On doit se détacher durant la vie des choses que nous aurons de la peine à quitter à la mort.

Je ne m'étonne point qu'on ne pense pas volontiers à ce qu'on doit souffrir avec tant de douleur; mais je ne sçaurois m'étonner assez que sçachant la necessité indispensable où nous sommes de nous separer de toutes choses, prévoyant la peine horrible que nous sentirons à cette separation, au lieu de dénoüer insensiblement les uns après les autres, les liens qu'il faudra rompre alors avec tant de violence, nous tâchons de les serrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours; comme si à force de nous attacher au monde, nous esperions resister à la force de la mort qui nous doit tout arracher, & nous arracher nous-mêmes à toutes les choses du monde. *Le même.*

On parle assez souvent de la mort, mais on y pense rarement.

Il n'est rien de plus ordinaire dans la bouche des hommes que le nom de la mort; mais il n'est rien de plus éloigné de leur pensée & de leur esprit. Il est dans la bouche des Princes, des Nobles, des riches, & des pauvres, dans le temps même de leurs plus grandes réjoüissances; comme dans les mariages; c'est alors qu'on leur entend le plus parler de la mort. Dans le contract on exprime la mort des deux parties qui contractent; on fait des articles exprés en cas de mort. Les enfans ne sont pas encore au monde, qu'on parle déja de leur mort; on fait des substitutions; on veut qu'un second enfant soit heritier si l'aîné meurt; qu'un troisiéme succede au second si la mort le ravit aussi-bien que son frere. Est-ce tout? Non. La plûpart des hommes font choix de leur sepulture pendant la vie, & ordonnent l'appareil de leur pompe funebre; & néanmoins la pensée de la mort est aussi rare & aussi foible dans leur esprit, que le nom en est frequent dans leur bouche. Ils s'imaginent que mourir n'est autre chose qu'expirer, & que le dernier soûpir doit porter leur ame dans le ciel. *Monsieur l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême.*

Situation de l'esprit d'un homme mourant après avoir mal vécu.

A la mort l'impie souhaite tout ce qui lui est absolument impossible, comme d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait; de reculer le temps de sa mort; il desire mourir pour se délivrer des douleurs qu'il souffre; il voudroit ne mourir pas pour éviter celles qui l'attendent. Representez-vous un homme dont la maison brûle, & qui est assiegé au dehors par ses ennemis. En cette extrémité, l'impie aime tout ce qu'il a haï; il hait tout ce qu'il a aimé; mais sur-tout il hait & ses amours & ses haines; il a d'autant plus de regret, qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï; facile tout ce qui lui a paru impossible, & ne peut concevoir que de si petits obstacles l'ayent arrêté. *Le même.*

Les gens du monde ne veulent point entendre parler de la mort, pour en éviter le souvenir.

Je sçai que les gens du siécle n'aiment pas à entendre parler de la mort. Possedez des biens perissables de ce monde, plûtôt qu'ils ne les possedent, & d'ailleurs ne se trouvant pas en état de paroître devant Dieu, ils effacent, autant qu'il est possible, de leur esprit le souvenir de ce dernier moment qui les dépoüillera de tout, & de ce terrible passage dont le terme doit être un jugement irrevocable, & une éternité bienheureuse ou malheureuse. Mais (Chrétiens) si vous ne pensez pas à la mort, ne dois-je pas moi vous y faire penser, lorsque je sçai combien cette pensée peut contribuer à la reformation de vos mœurs? D'ailleurs même, que serviroit-il de dissimuler & de se taire? Si en perdant l'idée de la mort, vous pouviez en éviter le coup, & vous exempter de la loi commune qui nous y condamne tous, l'oubli volontaire où vous vivez seroit peut-être moins condamnable. Mais helas! pensons-y, mon cher Auditeur, ou n'y pensons pas, la mort marche d'un pas égal; elle avance tous les jours; elle nous surprend, elle nous enleve sans que nul secours humain puisse nous défendre contre elle, & nous mettre à couvert de ses traits. *Le Pere Girouſt, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

C'est une grande prudence de se disposer à la mort, plûtôt qu'à prolonger la vie.

Nous devons nous dire à nous-mêmes, je mourrai, je n'en puis douter: tant de santé qu'il me plaira, tant de ménagemens & de commoditez pour la conserver, elle s'altere malgré moi, & à mesure que j'avancerai, elle s'alterera toûjours davantage; le poids des années, ou la violence de la maladie la ruïnera enfin, & je succomberai. Au lieu donc de tant chercher à prolonger des jours dont la perte est assurée, ne vaudroit-il pas mieux les employer, ces jours-là mêmes, à me mettre en état de ne les point regretter, quand la trame en sera rompuë? Je crains la mort; ce passage m'étonne toutes les fois que j'y fais quelque reflexion: néanmoins je me trouverai là, & je m'y trouverai immanquablement. N'est-il donc pas maintenant de la prudence de m'affermir contre une crainte, qui me saisira plus que jamais, quand je me verrai au terme, si je ne l'ai pas prévû comme il le falloit? Dès que la mort m'aura retranché du nombre des vivans; à cet instant, à ce terrible instant, la sentence sera portée contre moi, ou pour moi; ma prédestination ou ma reprobation sera consommée; c'est ce que je ne puis éviter. Qu'ai-je donc à faire presentement autre chose, que de sanctifier tout le cours de ma vie, afin que ma mort soit sainte? Ce souvenir ne devroit jamais sortir de mon cœur; & s'il y étoit profondément gravé, agirois-je comme je fais, & ne tiendrois-je pas une conduite toute opposée? *Le même.*

Il n'y a rien à quoi l'on se prépare moins qu'à la mort.

Il n'y a presque que la mort & ce qui la suit, à quoi l'on ne se prépare point. On se prépare à tout le reste. L'un veut prendre le parti de l'épée; mais il n'y entre point qu'il ne s'y soit formé de bonne heure par de longs & de penibles exercices. L'autre veut s'engager dans la robe; mais il travaille auparavant à acquerir certaines connoissances, & il fait pour cela certaines études. On destine

celui-ci aux affaires ; & suivant ce dessein, l'on s'applique dès ses premieres années à lui ouvrir l'esprit. On veut élever celui-là dans l'Eglise, & souvent par des vûës toutes humaines on lui inspire peu à peu un certain air de regularité qui frappe les yeux. Mais songer aux moyens necessaires pour bien mourir, & en user ; y faire une attention serieuse, se retirer pour cela du monde, rentrer en soi-même, pratiquer de bonnes œuvres, c'est le dernier soin qui nous occupe ; & cependant les préparatifs que nous apportons à toutes les autres choses, sont souvent tres-inutiles ; au lieu qu'une sainte préparation à la mort a toûjours infailliblement son effet. *Le même.*

Sur le même sujet.

Quoi que je sçache que la mort est prête à me surprendre ; quelque convaincu que je sois, qu'elle s'avance à chaque moment ; cependant je ris & je me divertis dans cette extrémité, comme si je ne devois jamais arriver au lieu de mon supplice. Qu'ai-je fait pour me préparer à ce dernier passage, qui a donné tant de terreur aux plus grands Saints, qui a fait trembler les colomnes de l'Eglise ? Ai-je eu soin par mes prieres, par mes aumônes & mes penitences, de faire marcher devant moi des provisions dans un païs, où je ne trouverai que ce que j'aurai envoyé ? Helas ! je n'ai songé qu'à me bâtir sur le sable mouvant une demeure chancelante, qui doit bientôt tomber, au lieu de travailler à celle où je dois passer mon éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ...* Je viens à vous, mon Dieu, avec un regret sincere de mes égaremens ; je reconnois que vous ne m'avez prolongé mes jours que pour me donner le temps de me préparer à la mort, & dans cette vûë je vous promets de n'employer qu'à un si saint usage ce qui me reste de vie ; ce sera là ma grande & mon unique affaire. *Le Pere Paul Segneri, livre de la veritable Sagesse.*

Eccle. 12.

Il faut toûjours être prêt de mourir.

Il faut être, ce que dit Tertullien des premiers Chrétiens, des hommes toûjours disposez à la mort : *Expeditum morti genus* ; qui ont toûjours cette pensée dans l'esprit, & ce desir gravé dans le fond de leur cœur ; qui regardent la mort comme la fin de leur servitude, & le commencement de leur liberté. C'est un peuple distingué par le mépris qu'il fait de la vie, & qui n'est jamais plus content, que quand il est sur le point de la perdre ; ce qui afflige les autres, le console ; & ces hommes divins sçachant que le Baptême les a déja separez du siécle, sont ravis que la mort acheve de les en separer pour toûjours. Ceux qui craignent la mort, comme dit Saint Cyprien, ignorent encore les premiers principes du Christianisme, & cette foiblesse ne se peut rencontrer que dans les personnes qui se trouvent engagées dans les delices d'une vie mondaine, & que le siécle tient comme enchantées par les attraits, & par les charmes d'une volupté fausse & trompeuse. *L'Abbé de la Trappe.*

Nous devons souvent penser à la mort.

Que dois-je attendre de vous après cela, mon cher Auditeur ? Pensez qu'il s'agit de votre éternité ; vous êtes si soigneux sur tout le reste, pourquoi negligez-vous l'affaire principale ? Occupé de mille autres embarras, vous vous oubliez vous-même, votre ame, votre éternité : *Soli te negas tibi.* Tant de fervens Chrétiens ont toûjours la pensée de la mort dans l'esprit, & vous ne l'avez jamais ; vous mourrez cependant comme eux, & peut-être plûtôt qu'eux ; qui vous en a répondu ? Combien y ont été trompez ? Mais quel temps vous promettez-vous ? Est-il donc si facile de bien mourir ? Ah ! ce n'est pas trop de toute la vie pour l'apprendre ; vous ne mourrez au reste qu'une fois, votre faute en cela sera irreparable. *Monsieur Maimbourg, dans son Carême.*

La pensée de la mort arrête notre ambition, & toutes nos passions déreglées.

Y a-t-il rien de plus capable d'étouffer entierement, ou du moins de moderer les mouvemens de notre ambition, que de penser que tous nos projets les plus ambitieux doivent enfin se terminer par la mort, & aboutir au tombeau ? Que tous ces grands Princes, tous ces fameux Conquerans, ausquels l'Univers paroissoit trop petit, sont renfermez avec tous leurs vastes desseins dans un sepulcre ? Qu'il ne reste d'eux qu'un peu de cendre & de poussiere, & un foible souvenir accompagné peut-être de quelque foible loüange, qui ne les dédommage pas des opprobres éternels où ils sont condamnez dans l'enfer, pour punir leur ambition ? Y a-t-il rien de plus capable de reprimer la complaisance & la vanité d'une femme idolâtre de sa beauté, que de penser que ce corps, dont elle fait son idole, sera un jour la pâture des vers, un objet d'horreur à ceux-mêmes qui l'ont adorée, & peut-être la proye des flammes éternelles, si elle ne modere cet amour déreglé qu'elle a pour son corps, & si elle ne prend soin d'en expier les déreglemens par la penitence ? Y a-t-il rien de plus capable de remedier à cette avarice, & de regler cette attache excessive aux biens de la terre, que de faire reflexion que la mort nous les enlevera bientôt avec d'autant plus de violence, que nous y aurons plus d'attache, & que de tous les biens il ne nous restera qu'un linceul pour nous ensevelir ? Y a-t-il rien de plus propre à arrêter les emportemens de cette passion furieuse, que tant de gens ont pour les plaisirs dereglez, que de penser que la mort les arrachera bientôt à cette miserable créature qu'ils ont préferée à Dieu ? *Le Pere Dozenne, livre intitulé, le Monde condamné par lui-même.*

On ne peut corriger les défauts d'une mauvaise mort.

Il n'y a point ici d'experience qui nous rende maître ; nous n'y apprenons pas comme l'on fait dans tous les autres arts, pour s'avancer peu à peu, insensiblement, par de certains degrez, qui font monter de l'imperfection à ce qu'il y a de moins imparfait, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la perfection, par quantité de fautes corrigées. Je dis davantage, une faute n'est pas fatale à celui qui est déja dans la perfection d'un art, ni une perte à ceux qui manquent, ou qui sont malheureux dans les occasions les plus importantes de la vie. Si une action reüssit mal à un grand Orateur, il peut recouvrer son credit par une action digne de lui. Qu'un General d'armée se laisse surprendre à la guerre, nous en avons vû de nos jours qui ont glorieusement reparé leur perte par un second combat, où ils ont défait leur vainqueur. Si un riche Marchand perd un vaisseau sur mer, il ne perd pas pour cela l'esperance de se dédommager bientôt par un autre qui arrivera heureusement au port. Mais à la mort, nulle ressource, nulle experience, nul apprentissage, point de lieu pour se corriger ; si on manque une fois, on a failli pour une éternité ; tout est perdu : parce que comme elle est la fin de la vie qui n'est qu'un changement perpetuel ; aussi elle est le commence-

mencement de l'éternité, c'est-à-dire, de ce qui ne change jamais comme étant le terme arrêté. *Le même.*

Ce qui arrive au moment de la mort.

En ce moment tous les biens de la vie périssent; tous les maux de la vie finissent; toutes les passions se changent; tous les desseins s'évanoüissent; toutes les esperances se détruisent; toutes les beautez s'effacent; tous les plaisirs se perdent; toutes les richesses s'envolent; toutes les grandeurs s'abaissent; toutes les bonnes ou mauvaises actions se rappellent; la veritable fortune des hommes s'établit ou se ruïne pour toûjours; le ciel ou l'enfer s'ouvrent ou se ferment; la possession de Dieu s'acquiert ou se perd; toute une éternité de biens ou de maux se presente pour être la punition ou la recompense de notre vie. *Le même.*

Les avantages d'une bonne mort.

En mourant bien, nous nous trouvons tout à coup délivrez de cette infinité de miseres, d'afflictions, de douleurs & de maladies, & de mille autres fâcheux accidens qui sont inseparables d'une nature corruptible, & qui font de toute la vie, à proprement parler, une longue & continuelle mort, comme l'appelle Saint Gregoire: *Ipse quotidianus defectus corruptionis, quid est aliud quàm quædam prolixitas mortis?* N'est-ce pas un grand bonheur que de se voir en repos de ce côté-là, & dans un état où l'on est assuré de ne plus souffrir? En second lieu, en mourant ainsi d'une sainte mort, nous passons dans une vie qui apporte la joüissance, & la possession de tous les biens, & consequemment le parfait bonheur, selon cette parole de l'Apocalypse: *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Bienheureux sont ceux qui meurent en Dieu. Pourquoi? *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant à laboribus suis.* Parce qu'ils sont établis pour l'éternité dans le repos, la paix, & la douceur, après les travaux, les troubles & les peines, qui sont inseparables d'une vie aussi miserable que celle-ci: *Lucrum est ad meliora transisse; non igitur te mortis nomen offendat, sed boni transitus bona delectent*, dit Saint Ambroise. Que le nom vainement terrible de la mort ne vous effraye donc pas; mais que les biens infinis de la vie glorieuse qui vient après, enflamment votre amour, & attirent vos cœurs & vos desirs. *Le même.*

Hom. 37. in Evang.

Apoc. 14.

Rien ne nous fait mieux rentrer dans nous-mêmes que la pensée de la mort.

Rien n'est si capable de nous faire rentrer dans nous-mêmes que la pensée de la mort. Les morts nous exhortent plus efficacement à la pratique de la vertu que les vivans; & c'est peut-être pour cela, que Saint Paul parlant d'Abel, dit qu'il nous parle encore après sa mort, pour nous avertir sans doute, de considerer la brieveté de la vie, & nous dire, pensez moins à ce que vous êtes, qu'à ce que vous devez être. Dieu qui voyoit combien cette pensée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée presque par tous les objets qui se presentent à nous.... La mort est, pour ainsi dire, une réponse à tous nos crimes: *In nobismetipsis responsum mortis habuimus.* C'est un rocher contre lequel se brise l'orgueil, & toutes les passions humaines.... Qui pourra réveiller un impie du sommeil lethargique où l'ont enseveli ses habitudes vicieuses, dit le saint homme Job? Qui pourra le retirer de l'abîme, où sans avoir égard à la terreur des jugemens de Dieu, il s'est si malheureusement précipité? Qui osera même entreprendre de lui mettre son iniquité devant les yeux: *Quis arguet coram eo viam eius? Ipse ad sepulchra ducetur, & in congerie mortuorum vigilabit.* Qu'on le conduise au lieu, où les morts sont ensevelis, il n'en faut pas davantage pour faire impression sur son cœur & sur son esprit. *L'Auteur des Discours Chrétiens, Discours sur la mort.*

2. ad Cor. 1.

Jobi 21.

Sur le Crucifix que l'on presente aux moribonds.

Que l'image d'un Dieu mourant sur la croix est un objet consolant à qui a vécu selon ce divin modele! & qu'une personne qui a mené une vie crucifiée, trouve à sa derniere heure un grand fond de confiance dans ce divin objet! Mais à qui la penitence fait horreur, à qui la vie chrétienne est un pesant joug, à qui la mortification est un supplice; un Crucifix sera-t-il un objet bien doux? On le presentera ce Crucifix à ce moribond; mais ne sera-ce pas pour lui reprocher sa vie molle, & licentieuse; le mépris qu'il a fait de ses graces, & le peu de fruit qu'il a tiré de sa mort? On nous le presentera à la fin de notre vie ce Jesus mourant pour l'amour de nous; cela est consolant, & capable de nous rassurer contre les frayeurs de la mort, & contre la severité du souverain Juge; mais on nous le presentera mourant sur une croix; c'est-à-dire, nous disant par autant de bouches qu'il a de playes, ce qu'il a fait & souffert pour l'amour de nous, & ce que nous devions faire pour l'amour de lui. Eh, mon Sauveur! dites-moi aujourd'hui avec efficace ce que vos playes me reprocheront alors sans fruit. Tout me parle en vous sur cette croix; mais tout me reproche ma dureté & mon ingratitude. *Le Pere Croiset, premier Tome de sa Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois. Meditations pour le Mois de Mars.*

De l'importance d'une bonne mort.

Encore qu'il importe beaucoup de bien vivre, il importe encore infiniment davantage de bien mourir; parce que c'est la bonne mort, qui couronne le merite de la bonne vie, & que celle-ci ne peut servir de rien, si elle n'est suivie d'une bonne mort; que ce moment doit décider de tout, & que c'est de lui que dépend mon éternité: *Momentum ex quo pendet æternitas.* Est-il heureux pour moi? me voilà assuré d'un bonheur éternel: est-il malheureux pour moi? me voilà perdu sans ressource. Mais si ce fatal moment renferme en soi une éternité heureuse ou malheureuse; si la mort qui arrive en ce moment décide de mon sort; si dans ce petit espace tout sera conclu & consommé pour moi, puis-je sans une extrême folie vivre dans une espece de tranquillité par rapport à ce terrible & incertain moment? puis-je ne pas songer comment il se passera, & de quelle maniere on doit s'y prendre pour le recevoir quand il approchera? *Sermon manuscrit.*

Un veritable Chrétien ne doit point craindre la mort.

Que ceux-là craignent la mort, qui n'étant point Chrétiens, ou vivans comme s'ils ne l'étoient point, doivent être condamnez au feu de l'enfer. Que ceux-là craignent la mort, qui n'ont point de confiance en la croix & en la mort du Sauveur. Que ceux-là craignent la mort, qui de la premiere mort, doivent passer à la seconde, & qui en sortant de ce monde, vont brûler à jamais dans l'autre. Que ceux-là enfin craignent la mort, à qui une longue vie ne sert que pour augmenter leurs peines, en multipliant leurs crimes; qu'ils la craignent, puisque la sentence du Juge sera conforme à l'état où ils se trouveront au dernier moment de leur vie. Mais pour nous, qui gardons la Loi du Seigneur, & qui suivons les maximes de l'Evangile, qu'avons-nous à craindre? Nous prions Dieu

tous les jours qu'il nous appelle en son royaume celeste : pourquoi donc aimons-nous tant notre exil, & notre captivité sur la terre? Qu'est-ce que la mort qu'un passage à l'immortalité? Peut-on, sans sortir de cette vie, posséder la vie éternelle? Que ceux qui pensent trouver leur béatitude en ce monde, souhaitent d'y vivre long-temps : mais nous, qui étant Chrétiens, n'avons point de plus mortel ennemi que le monde, comment pouvons-nous ne le pas haïr? *Le P. Loüis Dupont, Traité des avantages des afflictions, c. 6. de la version du P. Brignon.*

L'oubli de la mort attire une mauvaise mort.

La plûpart ne veulent pas penser qu'il faut mourir, & cet oubli leur attirera le malheur d'une mauvaise mort ; pour bien mourir, il faut mourir avec les dispositions d'un vrai Chrétien, & en état de penitence. Or cela se fait-il au hazard? Cela se fait-il tout d'un coup? On ne peut mourir qu'une seule fois; il faut donc prendre toutes les précautions possibles pour bien mourir. Pour cet effet, il faut y penser souvent, & y penser fortement, serieusement; & la plûpart n'y pensent que rarement, superficiellement: ils seront donc surpris. *Le même.*

Acte d'esperance à la mort.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je me rende jamais coupable d'une si noire ingratitude, que de me défier de votre bonté: Non, malgré toute l'horreur que la vûë de mes pechez m'inspire, malgré toutes les craintes & toutes les défiances que les demons me peuvent suggerer, j'espererai en vos misericordes, mon Dieu ! & je veux que non seulement ma bouche & mon cœur par leurs soûpirs, mais encore la moëlle de mes os, & le sang de mes veines, vous disent incessamment : Seigneur, vous êtes mon unique esperance, & tout mon refuge; j'espere en vous, je ne serai jamais confus. Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, quand tout l'enfer conspireroit ma perte, je ne craindrai point; parce que vous protegez ceux qui esperent en vous. *Le Pere Gegou, de la préparation à la mort.*

Etrange consequence que les libertins tirent de la pensée de la mort.

Le grand Saint Augustin avoit bien sujet d'être indigné contre ces voluptueux qui disoient chez le Prophete Isaïe : Mangeons & bûvons, car nous mourrons demain : *Comedamus & bibamus, cras enim moriemur.* Quelle étrange consequence ! s'écrie ce Pere ; réjoüissons-nous, car nous mourrons demain. Ne devriez-vous pas, miserables, conclure tout le contraire? Pleurons, gemissons, faisons penitence, car nous mourrons demain. Quand je vous ai entendu dire : Réjoüissons-nous, divertissons-nous, mon cœur s'est senti émû, & l'idée du plaisir m'a un peu flaté: mais dès-lors que vous avez ajoûté, car nous mourrons demain; ah ! tout mon sang s'est glacé dans mes veines ; une crainte mortelle s'est saisie de mon cœur ; je n'ai plus pensé qu'à gemir & à pleurer, & bien loin de me tenter & de me seduire, vous m'avez effrayé, & engagé à songer à une prompte penitence, à la vûë d'une mort si proche : *Terruisti me, non seduxisti. Essais de Sermons, pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.*

Sentiment de joye à la mort d'un homme qui a saintement vécu.

Ce sera cette derniere heure, ames fidelles, qui vous tirera de cette maison de boüe, où vous êtes ensevelies comme dans un sepulcre, pour vous introduire dans un palais de gloire; qui vous arrachera du sein de la pauvreté & des mortifications, pour vous élever sur un trône d'honneur, & vous plonger dans un océan de delices. Ce sera cette belle mort qui rompra les liens qui vous attachent à votre corps, pour vous donner la liberté de vous envoler au Ciel. O mort que tu es aimable, puisque tu fais de si heureuses divisions ! O douce separation, puisque tu es suivie d'une union si charmante! tu es l'objet de mes desirs, & non pas le sujet de mes craintes : *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo.* Ah ! je ne m'étonne pas si on a vû si souvent des Saints embrasser ceux qui leur portoient la nouvelle de leur mort, & si on les a oüi chanter en mourant : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus. Sermon pour le Jeudi de la quatrième Semaine de Carême.* *Ad Philipp. 1.* *Pſ. 145.*

Il faut souvent penser si nous voudrions mourir en l'état où nous sommes.

Si à l'heure que je parle, que j'agis, & que peut-être j'offense mon Créateur, cette sentence de mort qui a été fulminée contre tant de gens s'exécutoit sur moi, que deviendrois-je, & quelle seroit ma destinée? Faut-il donc qu'après les avertissemens que Dieu me donne, les exemples qu'il me montre, les bons sentimens qu'il m'inspire, le temps qu'il m'accorde, les menaces qu'il me fait, je demeure dans un profond assoupissement sans mettre ordre à ma conscience? Si j'étois à present à l'article de la mort, voudrois-je avoir vécu comme je vis, commis les injustices que je commets, conservé l'inimitié que je conserve? Et voilà les impressions que l'incertitude de la mort fait sur nos esprits. *Pris des Discours Moraux, Sermon de la Mort.*

Comme la mort change tout, & que rien ne change après la mort.

La mort change toutes choses, & rien ne change après la mort. Les choses qui paroissent les plus immuables, la fortune la mieux établie, le corps le plus sain, la beauté la plus parfaite, les esprits les plus obstinez dans leurs sentimens, tout cela change à la mort. Les choses les plus changeantes, comme notre volonté, qui peut à chaque moment prendre de nouvelles resolutions, & passer du peché à la grace, celle de Dieu laquelle se laisse flechir par un soûpir & par une larme, les biens qui naturellement sont changeans & se succedent les uns aux autres, tout cela ne change plus après la mort. *Le Pere de la Colombiere.*

Les consolations des justes à la mort.

Peut-on douter que plus les austeritez ont été grandes & continuelles, plus la solitude a été parfaite, plus la mortification des sens & des passions a été exacte, plus aussi la joye & la consolation que ressentent les justes, ne soit pure & accomplie ? Ce grand nombre d'années composées de tant de jours; ces jours dont tous les momens ont été mis à profit, & rendus precieux par la pratique de mille exercices de pieté ; tout cela se presente à la memoire de cet homme juste, comme un grand tresor, comme un amas immense de richesses qu'il a acquises, qu'il doit infailliblement faire passer en l'autre vie, & qui suffisent pour y acheter un grand royaume, où il regnera éternellement... C'est à ce moment que repassant avec un plaisir ineffable sur les grandes promesses qui ont été faites aux veritables serviteurs de Dieu, une ame sainte apperçoit dans sa vie toutes les vertus ausquelles les plus grandes recompenses ont été promises. Elle y voit cette humilité, qui doit être exaltée ; ce détachement auquel le royaume du Ciel appartient ; ces larmes qui doivent être changées en une éternelle consolation ; cette pureté, à qui la vûë de Dieu est destinée ; cette abnegation, à laquelle on a promis le centuple ; & toutes ces œuvres de misericorde, ausquelles le Paradis a été préparé dès la naissance du monde. Quel sujet de consolation, quand elle vient à considerer que la gloire lui

est dûe par tant de titres differens. *Le même.*

Combien le moment de la mort est affreux & terrible.

Qu'est-ce que ce moment! Moment formidable par lui-même, où tout ce qui est dans ce monde, meurt pour l'homme; où l'homme meurt à tout ce qui est sur la terre! Moment terrible, où l'ame, malgré l'union intime qu'elle a avec le corps, en est arrachée par violence, après bien des combats; où l'homme dépoüillé de tout, separé de tout, ne laisse aux yeux des spectateurs, qu'une figure hideuse, des yeux éteints, une bouche muette, des mains sans action, des pieds sans mouvement, un visage sans couleur, & un corps tout défiguré qui commence à se corrompre. Moment impitoyable, où le riche perd tous ses tresors, & où pour tout heritage il ne lui laisse que la poussiere du tombeau! où le plus puissant doit être égalé au plus miserable, où le Monarque & le sujet, le noble & le roturier, le sçavant & l'ignorant, le serviteur & le maître, où tout doit être confondu. Moment mille fois plus terrible encore pour ses suites que par sa presence; elles sont irreparables, elles sont éternelles. Moment décisif, après lequel le libertin n'a plus de misericorde à esperer, ni le juste de merites à amasser; moment où la justice de Dieu reprend ses droits, où le temps de la misericorde finit; moment enfin, dont la seule pensée a fait trembler les Princes sur le trône, & les Juges sur le tribunal; dont les justes frayeurs ont peuplé les Monasteres de Religieux, & les deserts de Solitaires... Or que pensez-vous de ce moment (Messieurs) & en quel état voulez-vous vous trouver alors? quelles mesures devez-vous prendre pour vous le rendre favorable? Ce sont celles que prend le juste pendant sa vie: car il y a tout sujet de juger qu'un homme qui a bien vêcu, se trouve alors en état de grace, & qu'il meurt dans la perseverance finale. *Le même.*

Souhait de bien mourir; mais il en faut prendre le moyen qui est de bien vivre.

Sur cela, je m'imagine que vous dites tous, Chrétiens: *Moriatur anima mea morte justorum.* Ah! que je meure de la mort des justes! C'est ce que disoit autrefois le faux Prophete Balaam: mourons comme les justes meurent; mais vivons comme les libertins vivent; ce sont deux choses incompatibles entre elles, qu'une vie criminelle & une mort sainte. Ah! si je pouvois mourir comme telles, & telles personnes que j'ai connuës, qui sont mortes dans la paix du Seigneur! Mais il ne tient qu'à vous, puisqu'il ne tient qu'à vous d'imiter leurs vertus, & de pratiquer leurs bonnes œuvres. Oüi, c'est la resolution que je prens aujourd'hui, quoi qu'il m'en coûte, je veux me mettre en état de ne point ressentir à la mort ces agitations cruelles, ces craintes dévorantes; pour cela, il faut examiner de bonne heure ma conscience, la décharger du poids des pechez qui l'accablent; il faut pour cela que je prévienne par ma penitence & le changement de ma vie, ces remords cuisans qui desesperent le pecheur à la mort; il faut que je rompe ces commerces secrets, ces intrigues cachées, qui me viendroient troubler; il faut que j'éclaircisse des doutes, que je leve des scrupules qui pourroient me suivre jusqu'au dernier soûpir. *Le même.*

On trouve peu de personnes qui pensent serieusement à la mort.

Où trouverons-nous des personnes qui pensent serieusement à la mort, & qui se tiennent prêtes pour ce dernier moment décisif de leur bonheur ou de leur malheur éternel? Sera-ce cet homme du siécle? Ah! partagé entre les embarras de mille affaires temporelles, il ne pense gueres à son salut, ni à bien mourir, qui en est le moyen. Daignez, ô mon Dieu! troubler la fausse securité de sa conscience, & lui faire connoître le grand malheur que c'est de mourir dans l'impenitence finale. Sera-ce cette femme du monde? Ah! toute occupée de ses bagatelles & de ses amusemens; elle n'entend gueres le langage de la mort, donnant tout au luxe, & à la mollesse. Elle ne s'entretient gueres de la pensée de la mort, ne cherchant qu'à s'étourdir sur certaines pratiques de devotion feinte & seulement exterieure. Elle ne songe pas que son heure est proche, & que peut-être elle mourra cette nuit. Découvrez-lui, Seigneur, la malheureuse situation où elle est. Sera-ce ce jeune homme à la fleur de son âge, entêté des faux plaisirs du siécle, cherchant par tout ce qui le peut satisfaire? Songe-t-il que la mort s'approche? Helas! il ne la regarde que dans l'éloignement; il ne pense gueres à finir ses jours, qu'il tâche de rendre éternels, pour pecher plus long-temps; si vous ne lui touchez le cœur, mon Dieu, il se perdra pour jamais. *Le même.*

Le Fils de Dieu nous ordonne de veiller & de nous tenir prêts.

Vigilate, dit le Sauveur du monde, *quia nescitis diem, neque horam.* Puisque ni le jour, ni l'heure ne vous sont point connus, & qu'il n'y a point d'instant qui ne puisse être celui de votre mort, il ne faut point aussi qu'il y en ait un seul auquel vous ne soyez obligez de veiller, pour empêcher qu'elle ne vous surprenne, & l'incertitude suffit pour que l'œil de votre attention ne se ferme jamais sur un devoir si important, & si necessaire. *Vigilate* c'est-à-dire, agissez, & travaillez, parce que la vigilance seroit inutile, si elle étoit sans œuvres, & sans actions. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le jour de la Circoncision.*

Il ne faut pas attendre que la mort nous vienne depoüiller de nos biens, il faut la prévenir.

O que ceux-là sont sages qui se dépoüillent volontairement, ou du moins qui détachent leur cœur de ce qu'il faudroit aussi-bien abandonner en mourant! Quelle folie d'attendre que la derniere maladie, que nous portons peut-être dans les entrailles, nous vienne ravir les fragiles biens que nous possedons, lors que nous pouvons nous faire un grand merite de la necessité indispensable de tout quitter? Croyez-moi, Ames Chrétiennes, ôtons à cette cruelle mort le moyen de nous nuire, en faisant à Dieu un sacrifice de tout ce qu'elle regarde comme sa proye. Il faut nous hâter, si nous avons envie de la prévenir; car peut-être a-t-elle déja levé le bras pour nous frapper, & nous donner le coup mortel. O l'heureuse mort, que celle que l'amour nous fait ainsi souffrir avant la mort même! Que la mort est peu terrible, qu'elle est même agréable à qui s'est ainsi défait de tout ce qui la rend si redoutable aux gens du monde! Ce n'est plus un monstre affreux, ce n'est plus un tyran impitoyable; c'est un fantôme dont on se joüe; on y songe sans frayeur, on la défie, on la desire quand elle est éloignée; on l'envisage sans crainte, quand elle est proche; on la reçoit avec joye quand elle est presente, comme celle qui bien loin de nous dépoüiller, nous doit rendre avec usure, tout ce que nous avons quitté pour Dieu. *Le même.*

Combien il est important de bien mourir.

Quoi qu'il nous importe beaucoup de bien vivre, il est vrai toutefois qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puisque la plus sainte vie ne nous peut servir de rien si elle

n'eſt ſuivie d'une bonne mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus notre vie a été ſainte; plus avons-nous d'interêt à la finir ſaintement, pour ſauver le fruit de nos travaux & de notre ſainteté. Si après une longue penitence, après une longue ſuite de bonnes œuvres, nous ne faiſions une fin chrétienne, tout ſeroit *éternellement* perdu pour nous. La mort que l'Ecriture a comparée à un voleur, nous dépoüilleroit de tous les treſors de graces que nous avons amaſſez, comme de pauvres Marchands, qui après une longue & perilleuſe navigation viennent faire naufrage au port, & perdent à la vûë de leur patrie, le fruit de pluſieurs années de courſes & de fatigues.... A la mort il s'agit de tout pour moi : ſi je meurs chrétiennement, me voilà établi dans un bonheur qui ne finira jamais ; ſinon, je ſuis perdu ſans reſſource ; de cette derniere heure, de cette derniere action dépend mon éternité. *Le même.*

Il n'eſt pas ſi facile de bien mourir qu'on ſe l'imagine.

Qu'eſt-ce à votre avis, Chrétiens Auditeurs, que de faire une bonne mort? Croyez-vous que ce ſoit rendre l'eſprit après une confeſſion generale, & avoir reçu tous les Sacremens? Si ce n'étoit autre choſe, il n'y a rien en tout cela de fort difficile. Mais combien de Chrétiens brûleront éternellement dans les enfers, à qui il n'a rien manqué de tout cela? Quoi! mourir dans la cendre & dans le cilice, entre les bras du Crucifix, entouré de Prêtres & de Religieux? c'eſt mourir d'une maniere bien édifiante, ce ſont là de grandes marques d'une bonne mort ; mais on peut mourir mal avec tout cela. Bien mourir (Chrétiens) c'eſt mourir ſans péché, & ſans attache au peché ; c'eſt mourir après avoir effacé tous les deſordres de ſa vie, & après avoir ſatisfait à la juſtice de Dieu ; après avoir entierement arraché du cœur toute l'affection qu'on a jamais euë pour le monde, dans une ſincere diſpoſition de ſouffrir plûtôt mille morts que d'acheter cent ans de vie par une ſeule offenſe mortelle. C'eſt mourir plein d'une foi ferme, d'une eſperance invincible, d'un amour pour Dieu qui ſurpaſſe tout autre amour, & d'une charité pour nos freres, qui égale la tendreſſe que nous avons pour nous-mêmes. *Le même.*

La mort ne peut être fâcheuſe à un homme de bien.

Deux vûës occupent entierement l'eſprit d'un homme qui ſent approcher ſa derniere heure. Comme il ſe trouve alors entre le temps & l'éternité, toutes ſes penſées ſe partagent entre le temps qui va finir, & l'éternité qui va commencer. Il jette un regard ſur ce qu'il a été, & un autre ſur ce qu'il doit être ; & ſelon ce qu'il voit dans le paſſé, & ce qu'il prévoit dans l'avenir, il ſe trouve plongé ou dans la douleur ou dans la joye. Cela ſuppoſé, je dis que la mort, quelque terrible qu'elle ſoit en elle-même, ne peut être fâcheuſe à l'homme de bien, qu'elle ne peut lui cauſer le moindre trouble, parce que de quelque côté qu'il porte la vûë, ſur le temps paſſé, ou ſur le temps à venir, il ne découvre rien de triſte, rien qui ne ſoit capable de le conſoler. S'il enviſage le paſſé, il n'a nul ſujet de craindre la mort ; s'il conſidere l'avenir, il a même ſujet de la ſouhaiter. Et tout au contraire, les impies & les libertins ont tout à craindre, ſoit qu'ils conſiderent le paſſé, ſoit qu'ils jettent les yeux ſur l'avenir. *Le même.*

Le juſte qui s'eſt préparé à la mort durant toute ſa vie n'en ſentira point l'amertume à la mort.

Juſtorum animæ in manu Dei ſunt, &c. Sapient. 3. L'ame de l'homme juſte, & qui a ſaintement vécu, eſt dans la main de Dieu ; s'il s'égare, s'il tombe, s'il ſe dérange quelquefois, il a un fond de droiture & de probité, qui ranimé par la grace, le retire de ſes égaremens, le releve de ſes chûtes, & le fait rentrer dans l'ordre. Le tourment de la mort ne ſera point pour lui : *Non tanget illos tormentum mortis.* Ce tourment ſont les allarmes, les frayeurs, & les horreurs qui s'emparent d'une ame prête à ſe ſeparer de ſon corps ; d'une ame, dis-je, qui n'a jamais regardé les devoirs de ſon état que comme une gêne & une contrainte. Ces allarmes, ces frayeurs, ces horreurs l'agitent, la troublent, la déſolent, l'accablent, à la vûë de cette infinie multitude de pechez, d'actions, de paroles, de penſées, qui renaiſſent en ſa memoire, & qui ont toûjours ſubſiſté dans la vôtre, Souverain Juge des vivans & des morts, dont la juſtice punira tout ce qui aura merité de l'être. Ce tourment de la mort n'approchera point de l'homme juſte, il ne le touchera point. Comme il a meſuré toutes les actions de ſa vie ſur les devoirs de ſon état, ſa vie toute entiere n'a été qu'un ſacrifice continuel d'obéïſſance, & ſa mort ne ſera que la conſommation de ce ſacrifice. L'œil de ce ſerviteur fidele étoit dans la main de ſon Maître pour voler où ſes commandemens l'appelloient : *Sicut oculi ſervorum in manibus dominorum ſuorum.* C'eſt de ce même œil, que dans le lit de ſa douleur, il conſiderera ce que veut de lui ce même Maître, & qu'auſſi-tôt qu'il lui ordonnera de quitter le monde, il entrera avec une joye qui ira juſqu'au tranſport, dans les voyes de l'éternité. Il appercevra dans ce jugement ſi terrible aux prévaricateurs toutes ces diſpoſitions de miſericorde que le Maître fidele, qu'il a ſervi fidelement, a gardées envers lui ; le ſoin qu'il a pris de le ſoûtenir dans les endroits gliſſans, où il s'eſt rencontré ; ſa bonté incomprehenſible, qui des maux, dans leſquels il a permis qu'il tombât, a fait naître ce qui a contribué à ſon bonheur ; l'éclat de la couronne qu'il a préparée à ceux qui auront combattu legitimement en ſuivant préciſément ſes ordres. *Tiré d'un Auteur moderne.* *Sap.* 3. *Pſ.* 122.

MORTIFICATION.

MORTIFICATION DU CORPS, VIE RUDE, Auſterité, vie penitente, &c.

AVERTISSEMENT.

COmme les auſteritez, & les peines dont on afflige le corps, peuvent eſtre pratiquées par differens motifs, auſſi fourniſſent-elles aux Miniſtres de la parole de Dieu differens ſujets de diſcours, ſelon les differentes manieres dont on les peut enviſager : Car ſi on exerce ces auſteritez & ces mortifications, afin de ſatisfaire à la juſtice divine,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

pour les pechez qu'on a commis, cela regarde la penitence, & nous en parlerons en son lieu; si c'est par une violence étrangere que nous souffrons, ou par une necessité à laquelle nous ne pouvons parer, s'y soumettre avec resignation, c'est une vertu de patience; dont nous avons déja parlé sous le titre d'adversité & d'affliction. *Mais si ces peines sont volontaires, & de notre choix, pour reprimer les rebellions de la chair, & pour empescher qu'elle ne nous entraisne dans le desordre, c'est ce qui s'appelle austerité & mortification, & c'est par cet endroit que nous les considerons ici, sans anticiper ce que nous dirons ailleurs sur la penitence; ni repeter ce que nous avons dit sur les adversitez & sur les souffrances.*

Il faut seulement prendre garde, que ces austeritez prises en ce sens, ont encore des noms differens. On les appelle communément mortifications du corps & de la chair; quelquefois on les exprime par ces termes figurez, de circoncision spirituelle, ou de retranchement des choses agréables aux sens, parce que c'est en effet, une partie de la mortification, qui consiste à s'abstenir des plaisirs, non seulement criminels, mais encore innocens & permis; & à soutenir, ou plustost à s'imposer des peines volontaires, par le motif que nous avons marqué; enfin, on les nomme vie rude & penible; on dit que c'est porter sa croix, crucifier sa chair, & l'on se sert d'autres semblables termes, que nous employerons indifferemment, selon qu'ils se trouvent dans les Auteurs dont nous avons fait le recueil, sans nous étendre néanmoins sur les moyens particuliers de mortifier le corps, comme le jeusne, la temperance, les cilices, les veilles, & les autres macerations.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. SAINT Paul appelle notre corps, un corps de peché, & ajoûte qu'il faut le détruire, non en lui ôtant effectivement la vie, ce qui seroit un grand crime; mais en lui faisant souffrir une espece de mort, par une vertu qui s'appelle mortification de la chair & des sens, & qui détruit seulement le peché, en retranchant la matiere du vice, en affligeant ou affoiblissant le corps qui est la cause, le sujet, & l'instrument de la plus grande partie des pechez. C'est dans cette destruction morale que consiste la mortification exterieure, qui doit toûjours avoir pour fin la mortification interieure des passions, de l'amour propre, & empêcher que la concupiscence que Saint Paul appelle du nom de peché ne regne en nous.

On peut faire voir dans les deux parties de ce discours. Premierement, l'obligation que tout le monde a de détruire ce corps de peché, par le glaive de la mortification, comme parlent les saints Peres, & sur quoi est fondée cette obligation. Secondement, quelle doit être cette mortification, & les conditions que l'Evangile & le Christianisme y demandent pour être agréable à Dieu.

Premier Point. L'obligation de mener une vie austere & mortifiée se prend, 1°. Du précepte qui est formel, & en termes exprés dans l'Evangile & dans les Epîtres de Saint Paul: ce qui ne se doit pas seulement entendre à l'égard des choses criminelles & défenduës, mais encore à l'égard de celles qui sont innocentes & permises, du moins tres-souvent, de crainte qu'on ne passe des unes aux autres. Ce qui est même de précepte, si on ne peut observer les commandemens, sans garder en même temps ce qui n'est hors de ce danger que de conseil; c'est un grand champ de morale. 2°. Cette obligation se prend de la necessité qu'il y a de se faire violence, & de se vaincre soi-même, pour faire son salut; & il est aisé de faire voir que cela ne se doit pas entendre seulement de la victoire de ses passions, mais encore de la mortification de la chair, & de tous nos sens. 3°. Parce qu'il y a obligation à tous Chrétiens de pratiquer certaines vertus, de reprimer certains vices, & s'acquitter de certains devoirs; ce qui ne se peut faire sans la mortification du corps & des sens, puisque les principaux obstacles viennent de ce côté-là.

Second Point. Les conditions que la mortification, & les austeritez corporelles doivent avoir, pour détruire ce corps de peché, se prennent par rapport aux desordres ausquels le corps nous porte par le moyen des sens. C'est pourquoi, 1°. La mortification doit être universelle, & s'étendre à tous les sens, qui sont autant de portes, par où le peché peut entrer dans notre ame. Ce n'est donc pas assez de se mortifier dans un seul sens, & à l'égard d'un seul objet, par exemple, dans la vûë, pour s'empêcher de voir ce qu'il n'est pas permis de desirer; mais dans tout ce qui nous peut porter au peché. 2°. Elle doit être continuelle, parce que les passions renaissent, & ne se détruisent jamais entierement; que la concupiscence ne s'éteint jamais tout-à-fait, & que le corps & la chair ne sont jamais en cette vie tellement assujettis à l'esprit, qu'on soit entierement exempt de ces revoltes: *Semper mortificationem Christi in corpore nostro circumferentes.* 3°. Cependant l'austerité & la mortification, qui s'exerce par les peines, & les rigueurs qu'on s'impose, doit être accompagnée de discretion, & soûmise à la prudence d'un sage Directeur, parce qu'elle doit être proportionnée à l'âge, aux forces, au temperament, à l'état, aux emplois, & particulierement aux desordres passez, qu'il est necessaire d'expier par une vie rude & penitente. 2. ad Cor. 4.

I. L. COMME Saint Paul exhorte les Chrétiens à faire de leurs corps une hostie vivante, pour l'offrir à Dieu en sacrifice, on peut prendre pour dessein, que par le moyen de l'austerité & de la mortification que l'on exerce sur son corps, on en fait un sacrifice, qui a les trois conditions que celui que le Fils de Dieu a fait de son corps propre, dans le sacrifice de l'autel.

1°. C'est un sacrifice volontaire. On pratique librement ces rigueurs, en affligeant son corps, & en le privant des satisfactions, & des divertissemens, qui ne lui sont pas interdits, du moins pour toûjours. 2°. C'est un sacrifice perpetuel, qui a ce rapport avec

celui de l'autel, que l'un doit durer jusqu'à la fin des siécles, & l'autre jusqu'à la fin de notre vie, parce que nous en avons toûjours besoin. 3°. Un sacrifice visible ; c'est une des conditions que doit avoir le sacrifice de la Religion Chrétienne, parce que l'Eglise étant visible, & ne pouvant être sans sacrifice, il étoit necessaire qu'elle offrît non seulement des sacrifices interieurs, mais qu'elle en eût un visible & qui s'offrît souvent, tel qu'est celui de l'autel; il en est de même de chaque Chrétien en particulier, qui ne doit pas seulement être Chrétien interieurement, mais en faire une profession publique, en faisant de son corps une hostie vivante, par le moyen de la mortification, qui doit faire voir au dehors qu'il est Chrétien.

III. Sur la même similitude d'un sacrifice, que Saint Paul nous exhorte de faire de nos corps ; on peut prendre la division de son discours de ces trois paroles du passage de cet Apôtre : *Ut exhibeatis corpora vestra hostiam* *Ad Rom. 12.* *viventem, sanctam, Deo placentem.*

1°. Cette hostie doit être vivante, à la difference des autres sacrifices, où la victime ne mouroit qu'une fois ; mais celle de nos corps qu'on offre à Dieu par la mortification, doit se renouveller souvent, la vie demeure, & on ne donne la mort qu'aux inclinations vicieuses de la chair ; il faut montrer le besoin de réiterer ce sacrifice, & comme on le peut faire à tous momens. 2°. *Hostiam sanctam.* Montrer que par le moyen de la mortification, cette victime devient sainte, c'est-à-dire, separée de tout ce qui est terrestre & profane; que nos corps s'élevent par là au-dessus de leur nature, deviennent en quelque maniere spirituels, dégagez des sens, & servent à l'esprit dans les plus saintes actions. 3°. *Deo placentem.* Combien ce sacrifice est agréable à Dieu, puisqu'il est fait d'une partie de nous-mêmes, de celle qu'on aime ordinairement le plus ; c'est ce qu'ont pratiqué les plus grands Saints, &c.

IV. Ou bien montrer que la vie austere, penitente, & mortifiée est un sacrifice de la nouvelle Loi, substitué à ceux de l'ancienne, & plus propre, 1°. A honorer la Majesté divine, & à lui rendre hommage ; de sorte *Ad Hebr. 10.* qu'on lui peut dire avec le Sauveur : *Hostiam & oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* On lui sacrifie ses plaisirs, ses divertissemens, &c. 2°. Pour appaiser sa colere, par ce sacrifice de propitiation ; & nous voyons dans l'Ecriture que les plus scelerats, & les plus criminels, se couvroient d'un cilice & de cendre, pour éviter les fleaux de sa justice, dont ils étoient menacez. 3°. Pour impetrer quelque grace & quelque bienfait, comme l'ont pratiqué tous les Saints.

V. Montrer que la mortification du corps & des sens est necessaire.

1°. Pour resister aux attraits exterieurs des objets qui nous attirent, & qui nous sollicitent au peché. 2°. Pour reprimer notre propre concupiscence, qui nous porte au mal, & qui nous y entraîne. 3°. Pour mener une vie chrétienne & exemplaire, dans l'état où Dieu nous a appellez.

VI. Trois choses sont absolument necessaires pour être sauvé, & être du nombre des prédestinez. Eviter le peché, qui est seul la cause de notre perte éternelle : être fidele observateur de la loi, sans quoi on ne peut prétendre à la recompense; & enfin nous rendre semblables au Fils de Dieu : *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* *Ad Rom. 8.* Or est-il que sans la mortification du corps & des sens, 1°. on ne peut éviter le peché, à quoi nous sommes portez par le poids de notre nature, & attirez presque par toutes les créatures. 2°. Sans elle on ne peut observer les préceptes de la Loi Chrétienne qui choquent nos inclinations. 3°. Enfin, on ne peut avoir cette parfaite ressemblance avec le Fils de Dieu, qui est le modele que nous devons representer.

VII. Premierement, un Chrétien ne peut répondre à la dignité de ce nom, s'il ne s'adonne aux exercices de la mortification; puis que c'est à quoi il s'est engagé en embrassant le Christianisme, & qu'il a renoncé par son Baptême aux pompes & aux plaisirs de cette vie ; & comment s'en acquitter sans la mortification, qui n'est autre chose que l'exercice actuel de ce renoncement dans les occasions qui se presentent presque à tous momens ?

Secondement, il ne peut même remplir les devoirs particuliers de l'état, où la Providence l'a mis, & les accorder avec les devoirs d'un Chrétien, sans une mortification presque continuelle.

VIII. La mortification est necessaire. 1°. Aux pecheurs convertis pour le scandale qu'ils ont donné, & le mal qu'ils ont causé par leur mauvais exemple. 2°. Elle n'est pas moins necessaire aux Justes pour conserver leur innocence, & pour se préserver du peché.

IX. Premierement, l'austerité & la mortification fait connoître Jesus-Christ en nous; elle fait que notre vie est une vive expression de la sienne, comme dit l'Apôtre : *Mortificationem Christi in corpore nostro circumferentes,* *2. ad Cor. 4.* *ut & vita Christi manifestetur in corporibus nostris.* C'est par là que nous le glorifions, & que nous le faisons connoître : *Glorificate & portate Deum in corpore vestro.* Nous rendons témoignage de sa doctrine, &c.

Secondement, elle fait aussi que le Fils de Dieu nous reconnoît pour veritables Chrétiens, pour ses Disciples, pour ceux qui portent sa croix avec lui, pour être de sa suite, pour ses élûs & ses prédestinez, &c.

X. 1°. La Loi de l'Evangile que nous avons embrassée, nous engage à fuir les plaisirs, & à mener une vie dure, penitente & mortifiée. 2°. Le Fils de Dieu, qui est le modele que nous devons suivre & imiter, nous en a donné l'exemple dans toutes les parties de sa vie, & nous a declaré que nous ne pouvons être à lui sans cela : *Qui sunt Christi, carnem suam* *Ad Gal. 5.* *crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis suis.* 3°. Le ciel où nous aspirons ne se donne qu'à ce prix-là : *Regnum cœlorum vim patitur.* *Matt. 11.*

XI. 1°. C'est par le moyen de la mortification du corps & des sens qu'un Chrétien montre qu'il est parfaitement victorieux de lui-même, parce que cette victoire s'étend ensuite jusqu'à toutes les puissances de son ame, à tous ses desirs, & à toutes ses passions. 2°. Cette même mortification, par une suite necessaire, le rend encore victorieux de tous les ennemis de son salut, qui n'ont point de prise sur lui, & qui ne sçavent par quel endroit l'attaquer, parce qu'il rend tous leurs efforts inutiles.

1°. Nous devons pratiquer la mortification du corps, parce que c'est par le corps, & pour satisfaire les inclinations du corps, que

nous avons peché, afin de faire servir à la justice, ce qui a servi à l'iniquité, comme parle Saint Paul. 2°. Parce que c'est encore par le ministere de nos sens, & afin de pourvoir aux besoins du corps, que nous pechons le plus ordinairement. 3°. Parce que nous sommes toûjours en danger de pecher, & de risquer le salut de notre ame pour l'interêt de notre corps.

XIII. Sur ces paroles de Saint Matthieu : *Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.* Après avoir supposé avec tous les saints Peres & les Interpretes que l'ame en cet endroit signifie le corps, on peut prendre pour dessein & pour division d'un discours.

1°. Que l'amour déreglé que l'on a pour son corps, est une haine declarée que l'on porte à son ame. 2°. Que la sainte haine que l'on porte à son corps, est le veritable amour que l'on a pour son ame, & ensuite pour son corps même.

XIV. 1°. L'homme n'a point de plus grand ennemi de son salut & de son bonheur éternel que son corps, quand il n'est pas dompté & soûmis par la mortification, mais nourri dans les delices, & accoûtumé à avoir ses aises & ses commoditez. 2°. Mais reciproquement, quand il est assujetti à l'esprit, par une continuelle mortification, l'homme Chrétien n'a point de plus puissant secours pour la vertu & la sainteté, & pour arriver à sa fin, qui est un bonheur éternel.

XV. 1°. Le Fils de Dieu nous a fait un commandement exprés de la mortification, en nous obligeant de nous haïr nous-mêmes, de porter notre croix, & il n'entend autre chose par ce renoncement à nous-mêmes, qu'il nous ordonne de faire. 2°. Il nous en a donné le plus parfait exemple, qui ôte tout prétexte, & toute excuse à notre delicatesse en ce point, & à notre lâcheté. 3°. Il en doit être la recompense, ce qui nous doit animer à faire souffrir quelque chose à nos corps en cette vie, pour les rendre éternellement glorieux dans l'autre.

XVI. Une vie qui se passe dans les divertissemens, sans mortification, n'est pas une vie chrétienne, & dans laquelle on puisse faire son salut. En voici les raisons.

1°. Elle n'est ni conforme à l'Evangile, qui est sa regle, qui lui enseigne tout le contraire. 2°. Ni à la vie du Fils de Dieu, dont la vie d'un Chrétien doit être une fidelle copie. 3°. Elle n'est pas non plus la voye que le Fils de Dieu nous a tracée pour aller au Ciel, qui est notre fin. *Ce dessein est pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon dix-huitiéme de l'Avent, sur la Vie molle.*

XVII. L'esprit d'immortification, & la delicatesse que la plûpart des Chrétiens ont pour leur corps, a trois grands obstacles au salut.

Le premier, est une fuite & une aversion pour toutes sortes de peines & de croix, & on peut les appeller avec Saint Paul : *Inimicos crucis Christi.* *Ad Philipp. 3.*

Le second, est un amour de tout ce que le Fils de Dieu a condamné & reprouvé, sçavoir, les joyes & les plaisirs du monde.

Le troisiéme, est une détermination à tout faire & à tout souffrir pour le monde, pendant qu'ils ne veulent rien faire, ni rien souffrir pour Dieu. *Ce dessein est pris de Monsieur Biroat.*

Nous devons pratiquer la mortification. XVIII. 1°. Parce que nous sommes Chrétiens, puis que la grace du Christianisme nous y engage. C'est ce que nous avons promis au Baptême, & c'est la profession que nous avons embrassée : *In hoc vocati estis*, dit l'Apôtre Saint Pierre; & tous les devoirs de cette Religion nous portent à la mortification, & ne peuvent s'accomplir sans cela. 2°. Nous la devons pratiquer, parce que nous sommes pecheurs, & que nous l'avons été, d'où il s'ensuit que nous ne pouvons expier nos pechez que par la penitence qui n'est jamais sans mortification : & comme un contraire se guerit ou est détruit par son contraire; puisque c'est par les sens que nous avons peché, & par la liberté que nous leur avons donnée, c'est aussi par la mortification de ces mêmes sens que nous devons les expier. 3°. Nous devons la pratiquer, parce que nous avons des devoirs penibles & difficiles à remplir, dans l'état, dans la condition, dans l'emploi où la Providence nous a mis. *Pris du Pere Nepveu, Traité huitiéme de l'Esprit du Christianisme.*

1°. Vivre selon la chair, c'est-à-dire, XIX. selon ses appetits déreglez, c'est donner la mort à l'ame, en lui ôtant la vie de la grace. C'est Saint Paul qui l'assure : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini.* Et les preuves en sont faciles & naturelles dans les maximes de l'Evangile. 2°. Tout au contraire mortifier sa chair par les austeritez, & lui faire souffrir une espece de mort par la mortification, c'est conserver, & entretenir la vie de l'ame, par la grace que nous obtenons, & que nous conservons par ce moyen.

1°. La mortification est toûjours neces- XX. saire, dans quelque état de vie que nous ayons embrassé.

2°. Elle est encore plus particulierement necessaire, pour remplir les devoirs de l'état Religieux.

On peut fonder la necessité de la mortifi- XXI. cation,

1°. Sur le besoin d'expier les restes des pechez qu'on a commis, quoi qu'on en ait obtenu le pardon.

2°. Sur le besoin d'arracher les restes des mauvaises habitudes qui pourroient faire revivre ces pechez.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin, *l. de Agone Christiano*, montre que la mortification de la chair & des sens est le moyen de vaincre les tentations du demon, & d'éviter les peines de l'enfer.

Le même, *l. de Salutaribus documentis, tom.* 3. montre la force & le pouvoir de la chair contre l'esprit, si elle n'est domptée & assujettie par la mortification.

Le même, *l.* 3. *contra Julianum*, expliquant ces paroles de Saint Paul aux Galates : *Spiritu ambulate, & desideria carnis non perficietis*, enseigne en quoi, & comment il faut mortifier la chair.

Le même, sur le Pseaume 75. expliquant ces paroles : *Factus est in pace locus ejus*, montre en quoi consiste la guerre que nous nous

devons declarer à nous-mêmes.

Le même, *l. de Continentia*, prouve par un long discours qu'il faut soûmettre la chair à l'esprit.

Le même, *Conc. 25. in Psalm.* 118. expliquant ces paroles : *Confige timore tuo carnes meas*, fait voir qui sont ceux qui crucifient leur chair, & comment on la doit crucifier.

Le même, *Serm. 6. de Verbis Apost.* montre que ceux qui ne crucifient pas leur chair, ne peuvent plaire à Dieu, qui sont ceux qui la crucifient.

Le même, *Serm. 77. de tempore*, expliquant ces paroles du Pseaume 62. *In terra deserta, invia, & inaquosa, sic in sancto apparui tibi*, parle de la mortification de la chair & des sens; au Sermon 45. *de tempore*; au traité 51. sur S. Jean; au Sermon 50. *ad Fratres in eremo*; & dans une infinité d'autres endroits, qu'il seroit trop long de rapporter.

Saint Jerôme, *Epist.* 2. écrite à Heliodore, invective contre la molleſſe de ceux qui n'ont pas le courage de suivre Jesus-Christ, & de mener une vie austere & mortifiée.

Le même, dans l'Epître à Eustochium, *de Custodia virginitatis*, montre la necessité qu'il y a de mortifier sa chair, & de l'assujettir à l'esprit; ce qu'il repete en d'autres termes, *Epist. ad filias Grumii.*

Le même, l. 8. sur le ch. 25. d'Ezechiel, montre combien il est important d'assujettir le corps à l'esprit.

Le même, expliquant ces paroles du sixiéme chapitre aux Galates : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini*, montre qu'il n'y a que celui qui pratique la mortification qui puisse dire ces paroles.

Le même, sur ces autres paroles de Saint Paul : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt*, montre que nos corps étant les membres de Jesus-Christ, nous devons les crucifier par la mortification, afin qu'ils soient semblables au sien.

Saint Gregoire le Grand, l. 3. sur le sixiéme chapitre du premier livre des Rois, parle de la necessité de la mortification.

Le même, l. 9. de ses Morales, sur le dixiéme chapitre de Job, ch. 40. montre qu'on ne prétend pas par la mortification détruire le corps, mais seulement le dompter, & le soûmettre à l'esprit.

Le même, l. 24. de ses Morales, expliquant ces paroles : *Deficiet omnis caro simul*, montre le besoin que nous avons de mortifier notre corps.

Tertullien, dans le livre de la penitence, dit bien des choses sur ce sujet.

Origene, Homel. 3. sur le Levitique, parle des avantages que nous procure la mortification du corps.

Le même, Homel. 1. sur le Pseaume 37. expliquant ces paroles : *Non est sanitas in carne mea*, fait voir combien la mortification de la chair est necessaire.

Le même, dans l'exposition de ces paroles de l'Apôtre : *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus*, montre le besoin que nous avons de traiter rudement notre chair.

Saint Basile, Homel. 7. sur le Pseaume 29. montre l'indignité & le danger qu'il y a de traiter mollement son corps.

Le même, s'étend encore sur ce sujet, dans l'Homel. 24. *ex Variis.*

Saint Chrysostome, en plusieurs endroits, parle de l'utilité & de la necessité de la mortification du corps & des sens; mais particulierement dans l'Homel. 25. *Operis imperfecti super Matth.* Outre qu'on peut appliquer à la mortification ce qu'il dit de la penitence, & que nous rapporterons en son lieu.

Saint Bernard, Sermon sixiéme de l'Avent, montre quelle doit être la mortification d'un Chrétien, & quelle en sera la recompense.

Le même, Sermon 19. sur le Pseaume : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, parle de ceux qui n'ont autre soin que de traiter delicatement leur corps.

On peut ajoûter les saints Peres qui ont parlé de la Penitence, & que nous citerons en parlant de cette vertu.

Cassianus, *Coll. 24. Instit. Spirit.*

Livres spirituels.

Thomas à Kempis, *Tom. 2. p. 2. opusc. 8.*

Dionysius Carthusianus.

Barthelemi des Martyrs, *in Comp. p. 1.*

Henricus Harphius, *de Theol. myst. l. 2.*

Sanchez de Regno Dei, *l. 5. c. 2.*

Hieronymus Platus, *cap. 15. 1. part. de bono statûs relig.*

Le même, seconde partie, ch. 12. montre que c'est une espece de martyre.

Rodriguez, part. 2. tr. 1. a un ample traité de la mortification, où il traite à fond ce sujet.

Jacobus Alvares, tom. 2. l. 2. en a aussi fait un livre entier.

Arias, dans ses traitez spirituels, traité 3.

Drexellius, *in Rosis Marianis, part. 2. c. 10.*

Pinelli *de perfect. l. 3. c. 7.*

Louis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs.

Le Pere Saint Jure, l. 3. de la Connoissance & de l'Amour de Notre Seigneur, c. 10. sect. 7.

Saint François de Sales, Introduction à la Vie devote, ch. 23.

Rossignolius, *de discipl. Christ. perfect. l. 2. c. 9.* & dans les chapitres suivans.

Eusebius Nierembergius, *l. 3. doctr. ascet. c. 2. d. 3.*

Le Pere Nepveu, l. de l'Esprit du Christianisme, trait. 8. traite cette matiere en six chapitres.

Le Pere Surin, Tom. 1. de ses Dialogues spirituels, ch. 3.

Il y a peu de livres qui donnent des regles ou des conduites de vie, qui n'ayent parlé de ce sujet, comme a fait l'Abbé de la Trappe, Tome second des Devoirs de la Vie Monastique.

Reina, Serm. 20. du Carême, montre comme on peut faire de son corps un sacrifice agréable à Dieu. Les Predicateurs.

Monsieur Biroat, Serm. 11. de l'Avent, fait voir la delicatesse du monde condamnée par l'Incarnation, qui est un mystere de mortification.

Le même, traite de la mortification dans le 2. point du premier Sermon de son Carême, & dans le 3. point du Sermon de la Meditation, le sixiéme Jeudi de Carême.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon 18. de l'Avent, parle de la vie molle, & de la necessité de la mortification des sens.

Le même, dans le premier Tome des Mysteres, Sermon de la Circoncision, montre que comme le Fils de Dieu n'a pris le nom de Sauveur des hommes que dans la Circoncision, nous ne pouvons esperer d'être sauvez sans la mortification, qui est la circoncision qu'il exige maintenant des Chrétiens.

Le même, premier Tome de la Dominicale, Sermon pour le quatriéme Dimanche

de

de l'Avent, parle de la Penitence qui doit être rigoureuse ; ce qui se peut appliquer à la mortification. Comme la plus grande partie des Sermons sur la Penitence, parlent de l'austerité, & de la rigueur avec laquelle un veritable penitent doit traiter son corps.

Busæus, *in Panario*, v. *Immortificatio.*
Labatha, v. *Mortificatio.*

Les autres, sous le mot de penitence, ont ramassé ce qu'ils ont recueilli sur cette matiere.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

QUi non accipit crucem suam, & sequitur me, non est me dignus. Matth. 10.

Celui qui ne prend pas sa croix, & ne me suit pas, n'est pas digne de moi.

Qui invenit animam suam, perdet illam ; & qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Idem, ibidem.

Celui qui conserve sa vie, la perdra, & celui qui la perd pour l'amour de moi, la conservera.

A diebus Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. Ibidem, c. 11.

Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à present, le royaume du ciel se prend par violence, & ce sont les violens qui l'emportent.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Ibidem, c. 16.

Celui qui voudra se sauver soi-même, se perdra ; & celui qui se perdra pour l'amour de moi, se sauvera.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, & tollat crucem suam, & sequatur me. Idem, ibidem.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, & qu'il se charge de sa croix, & me suive.

Si quis vult me sequi, deneget semetipsum, & tollat crucem suam, & sequatur me. Marci 8.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, & qu'il se charge de sa croix, & me suive.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, & Evangelium, salvam faciet eam. Idem, ibidem.

Celui qui voudra se sauver soi-même, se perdra ; & celui qui se perdra pour l'amour de moi, & de l'Evangile, se sauvera.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, & tollat crucem suam quotidie, & sequatur me. Luc. 9.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix tous les jours, & qu'il me suive.

Qui non odit animam suam, non potest meus esse discipulus. Idem, c. 14.

Celui qui ne se haït pas soi-même & sa propre vie, ne peut être mon disciple.

Qui amat animam suam, perdet eam : & qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joann. 12.

Celui qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui haït sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.

Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, & projice abs te. Matth. 5.

Si votre œil droit vous est un sujet de scandale, & de chûte, arrachez-le, & le jettez loin de vous.

Væ vobis, qui saturati estis ; væ vobis, qui ridetis nunc. Luc. 6.

Malheur à vous qui êtes rassasiez ; malheur à vous qui riez maintenant.

Intrate per angustam portam : quia lata, & spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem. Matth. 7.

Entrez par la porte étroite, parce que la porte de perdition est large, & le chemin qui y mene est spacieux.

Quàm angusta porta, & arcta via est, quæ ducit ad vitam : & pauci sunt, qui inveniunt eam ! Idem, ibidem.

Que la porte de la vie est petite ; que le chemin qui y mene est etroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent !

Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, & ultrà non serviamus peccato. Ad Rom. 6.

Sçachant que notre vieil homme a été crucifié avec Jesus-Christ, afin que le corps de peché soit détruit, & que desormais nous ne soyons plus asservis au peché.

Debitores sumus non carni, ut secundùm carnem vivamus. Si enim secundùm carnem vixeritis, moriemini : si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Ibid. c. 8.

Nous ne sommes point redevables à la chair pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez.

Nihil nunc damnationis est iis, qui sunt in Christo Jesu, qui non secundùm carnem ambulant. Ibidem.

Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jesus-Christ, & qui ne marchent point selon la chair.

Qui secundùm carnem sunt, quæ carnis sunt, sapiunt : qui verò secundùm spiritum sunt, quæ sunt spiritûs, sentiunt. Ibidem.

Ceux qui vivent selon la chair, sont possedez de l'amour des choses de la chair ; & ceux qui vivent selon l'esprit, sont possedez de l'amour des choses de l'esprit.

Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus. Ibidem, c. 6.

Ne souffrez point que le peché regne dans votre corps mortel, en lui obéissant pour suivre les desirs dereglez de votre chair.

Castigo corpus meum, & in servitutem redigo, ne fortè cùm aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar. 1. ad Corinth. 9.

Je traite rudement mon corps, & le reduis en servitude ; de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois reprouvé moi-même.

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. 2. ad Corinth. 4.

Portant toûjours en notre corps la mortification de Jesus, afin que la vie de Jesus paroisse aussi dans notre corps.

Christo confixus sum cruci. Ad Galat. 2.

Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis. Ibidem, c. 5.

Ceux qui sont à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions & ses desirs dereglez.

Spiritu ambulate, & desideria carnis non perficietis. Ibidem.

Conduisez-vous selon l'esprit, & vous n'accomplirez point les desirs de la chair.

Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo. Ibidem, c. 6.

Le monde est mort & crucifié pour moi, comme je suis mort & crucifié pour le monde.

Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Ibidem.

Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jesus.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. Ad Roman. 12.

Je vous conjure par la misericorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, & agréable à ses yeux.

Carnis curam ne feceritis in desideriis. Ibid. c. 13.

Ne cherchez pas à contenter votre sensualité, en satisfaisant à ses desirs déreglez.

Multi ambulant, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem & flens dico) inimicos crucis Christi: quorum finis interitus, & gloria in confusione ipsorum. Ad Philipp. 3.

Il y en a plusieurs, dont je vous parlois souvent, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jesus-Christ, qui auront pour fin la damnation, qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

Adimpleo eà, quæ desunt passionum Christi, in carne meâ. Ad Coloss. 1.

J'accomplis dans ma chair ce qui reste des souffrances de Jesus-Christ.

Fidelis sermo: nam si commortui sumus, & convivemus; si sustinebimus, & conregnabimus. 2. ad Timoth. 2.

C'est une verité assurée que si nous mourons avec Jesus-Christ, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous regnerons avec lui.

Mortificate membra vestra, quæ sunt super terram. Ad Coloss. 3.

Mortifiez les membres de l'homme terrestre qui est en vous.

Charissimi, obsecro vos tanquam advenas & peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam. 1. Petri 2.

Je vous exhorte, mes bien-aimez, à vous abstenir, comme étant étrangers & voyageurs en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre l'ame.

Propter te mortificamur totâ die. Psalm. 43.

Nous sommes tout le jour mortifiez ou livrez à la mort à cause de vous.

Post concupiscentias tuas non eas. Eccli. 18.

Ne vous laissez point aller à vos mauvais desirs.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple du saint Patriarche Abraham.

LE premier exemple de mortification qui se presente dans l'Ancienne Loi, est celui du saint Patriarche Abraham, que les saints Peres nous donnent comme le parfait modele de la mortification chrétienne : aussi en est-il la figure, & le sacrifice qu'il fut prêt de faire de ce qu'il avoit au monde de plus cher, represente celui que nous devons faire sans cesse de notre chair, & de nos sens, puisqu'ils sont une partie de nous-mêmes. Voici comme Saint Basile de Seleucie parle du courage de ce saint Patriarche, lorsqu'il fut sur le point d'immoler son fils Isaac. Ils arrivent tous deux, dit-il, au sommet de la montagne, le Prêtre & la Victime. L'autel est préparé; le fils est lié dessus sans dire un mot; le pere la main armée d'un couteau. Spectacle terrible! l'amour d'un fils unique & l'amour de Dieu, plaident & contestent l'un contre l'autre, dans le cœur d'un pere, à qui sera le plus fort: & Abraham, qui est constitué juge de ce different, prend l'épée en main, prononce en faveur de l'amour de Dieu, & lui adjuge la victoire; & l'immolation qu'il est prêt de faire de son fils propre, en est la preuve, & en sera le monument éternel. Or ce qu'Abraham n'a fait qu'une fois, nous le devons faire toute notre vie. Le même commandement qui lui fut fait de sacrifier son fils, est fait à tous les Chrétiens d'égorger en eux-mêmes le vieil homme, & de ruïner le corps du peché, qui est la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, & l'orgueil de la vie. C'est pourquoi les vrais Chrétiens, qui ont appris par cet illustre exemple, qu'on ne perd rien en mourant à soi-même, & à toutes les créatures, ne sçavent ce que c'est que de pitié, quand il s'agit d'immoler une chair, & des passions que Dieu demande pour victimes: ils sont eux-mêmes les Prêtres & les hosties, non pas une fois seulement, mais tous les jours, & à chaque moment; & par ce sacrifice continuel, ils rendent à leur Créateur, & à leur Souverain, le juste hommage qui lui appartient, je veux dire, par cette mortification qui leur est ordonnée par la Loi de l'Evangile.

L'exemple de David.

La mortification de David est juste & celebre, par sa dignité royale, & par l'action toute singuliere qu'il fit à la vûë de toute son armée. Il étoit prêt de forcer le camp des Philistins; mais comme il étoit déja épuisé de travail, couvert de poussiere, & pressé de la soif, il n'eut pas plûtôt témoigné le desir qu'il avoit de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, quoi qu'il ne vît point d'apparence d'en envoyer puiser, parce que l'armée ennemie en fermoit le passage, qu'aussi-tôt trois braves cavaliers qui entendirent ces paroles, se détacherent du gros des troupes, & se firent jour à travers les escadrons des ennemis, & au hazard de leur vie lui apporterent de cette eau dans un casque. Mais ce Prince honteux que ce petit soulagement eût pensé coûter la vie à de si braves courages, n'en voulut pas goûter, & en fit, comme parle le Texte sacré, un sacrifice à Dieu, en la répandant à terre: *Num sanguinem hominum istorum, & animarum periculum bibam?* 2. Reg. 23.

Autre exemple de David.

Le même saint Roi marque assez lui-même la rigueur avec laquelle il traitoit son corps dans le souvenir des plaisirs criminels qu'il s'étoit permis contre la Loi de Dieu, & dans la vûë des pechez, pour lesquels il se croyoit obligé de satisfaire à la justice divine. Voici comme il en parle lui-même: *Ego autem induebar cilicio, humiliabam in jejunio animam meam, anticipaverunt vigilias oculi mei*: Il arrosoit son lit de ses larmes, & mêloit de la cendre avec le pain qu'il mangeoit. Où voit-on aujourd'hui de semblables austeritez dans les plus grands pecheurs? Psal. 34.

Austeritez qui se pratiquoient dans l'Ancienne Loi.

Il ne faut que voir dans l'Ecriture, le genre de vie que menoient les anciens Prophetes, & les abstinences des Nazaréens, pour voir qu'il n'y en a gueres eu de plus grandes dans le Christianisme. De même, quand quelques fameux pecheurs ont voulu fléchir la colere de Dieu, l'Ecriture ne manque pas de nous faire sçavoir, que les jeûnes, la cendre, & les cilices étoient les instrumens dont ils se servoient pour macerer leurs corps, & que ces rigueurs étoient ordinairement la marque d'une sincere penitence. C'est ainsi qu'en userent Manassés, & les autres, qui ne sçavoient point de meilleur moyen pour éviter les châtimens du ciel, dont ils étoient menacez, que de les prévenir par ces austeritez volontaires. C'est aussi ce que pratiquoient ceux qui vouloient obtenir quelque faveur considerable, détourner quelque funeste malheur, ou qui se disposoient à quelque

que entrepriſe d'éclat pour le ſalut de leur patrie, comme nous voyons dans Judith, & dans Eſther.

L'exemple du Sauveur du monde.

Le Fils de Dieu qui a donné aux Chrétiens tant de regles & de préceptes de la mortification, leur en a auſſi donné l'exemple dans tous les états de ſa vie, dans toutes les rencontres, & à l'égard de tous les objets; car premierement, pour le retranchement des plaiſirs; il a été continuel & univerſel. L'Evangile, qui nous apprend qu'il a ſouvent pleuré, ne nous apprend point qu'il ait jamais ri, ni qu'il ait jamais pris aucun divertiſſement, ni même qu'il ſe ſoit permis les recréations les plus innocentes, pour donner quelque relâchement à ſon eſprit, & à ſon corps. Secondement, pour la mortification de la chair & des ſens, quoi que ſa chair fût tres-pure, & parfaitement ſoûmiſe à l'eſprit, & qu'ainſi il ne lui pût échapper aucun mouvement qui eût beſoin d'être reprimé; cependant il n'a pas laiſſé de les mortifier par la plus rude & la plus continuelle auſterité, ayant paſſé ſa vie dans l'indigence des choſes qui ne manquent pas même aux plus miſerables, & l'on ſçait avec quelles douleurs il l'a finie.

L'exemple de Saint Jean-Baptiſte.

La vie de ſon Précurſeur le grand Saint Jean-Baptiſte a paru aux yeux des hommes encore plus auſtere; & c'eſt ce qui lui attira cette eſtime univerſelle de toute la Judée, & cette reputation de Saint, qui étoit neceſſaire pour rendre un témoignage du Meſſie, qui ne pût être ſuſpect. Auſſi pour préparer les voyes au Sauveur, en portant les hommes à la penitence, avec quelle rigueur ne la pratiqua-t-il pas lui-même, quoi qu'il eût été ſanctifié dès le ſein de ſa mere, & qu'il n'eût jamais peché mortellement? On ſçait ſeulement en general, qu'il a paſſé trente ans dans un deſert, ſans autre retraite qu'une caverne, ſans autre compagnie que les bêtes ſauvages; qu'il n'a eu pour lit que la terre dure, pour toît & pour couvert que le Ciel; qu'une peau de chameau dure & piquante pour vêtement, & pour nourriture qu'un peu de miel ſauvage, & ce que peut produire un deſert inculte & abandonné: de maniere que par une vie ſi auſtere & ſi éloignée de toute delicateſſe, il a diſpoſé les hommes à recevoir l'Evangile, & donné ſujet de dire au Sauveur, que c'eſt par lui qu'a commencé la nouvelle Loi, & que le royaume du ciel ne s'emporte plus qu'avec violence, c'eſt-à-dire, par le travail, & par la mortification.

Pour ce qui eſt des Apôtres, il ne faut qu'entendre Saint Paul raconter ſes travaux, ſes voyages, ſes perſecutions, & tout ce qu'il a ſouffert pour remplir ſon miniſtere; & on ſera convaincu, que la vie apoſtolique, que lui & les autres Apôtres ont menée, a été une vie crucifiée, comme il parle, infiniment éloignée de toute delicateſſe, & de toute ſenſualité: *In labore & ærumna, in vigiliis multis, in fame & ſiti, in frigore & nuditate...* La mortification a donc été comme le caractere de ce glorieux emploi; puiſque pour l'entreprendre, & y réüſſir, il faut, comme ont été les Apôtres, être dépoüillé de tout, détaché de toute affection, entierement mort au monde, afin d'être prêt à tout entreprendre, à tout ſouffrir, à s'expoſer à tout. Ce que Saint Paul, au nom des autres Apôtres & des Miniſtres de l'Evangile, a exprimé en ce peu de paroles: *Propter te mortificamur tota die: æſtimati ſumus ſicut oves occiſionis.* Auſſi eſt-ce ſur cet exemple que ſe ſont formez les premiers Chrétiens, qui par ce moyen ont porté & glorifié Jeſus-Chriſt dans leur propre corps, ainſi que parle ce même Apôtre.

L'exemple des Apôtres.

1. ad Cor. 11.

Ad Rom. 8.

Applications de quelques Paſſages de l'Ecriture.

Ad Rom. 6.

Vetus homo noſter ſimul crucifixus eſt, ut deſtruatur corpus peccati, & ultrà non ſerviamus peccato. Ces paroles ne peuvent avoir de ſens plus naturel, que de les entendre de la mortification du corps & des ſens: car il ne ſuffit pas de mourir une fois au peché, par le regret qu'on en a conçu, & par le Sacrement qui l'a effacé; parce, comme dit l'Apôtre, que notre vieil homme ayant été crucifié, afin que le corps du peché ſoit détruit, nous ne devons plus à l'avenir être aſſervis au peché. D'où Saint Auguſtin tire cette conſequence, que le temps de la croix, & de la mortification de la chair, n'eſt autre que celui, auquel nous travaillons à détruire en nous-mêmes le corps du peché, & à ruïner l'homme exterieur, qui eſt proprement tout le cours de cette vie. *Tiré du livre des Homelies Morales, Homelie pour le jour de Pâques.*

Luc. 14.

Qui non odit animam ſuam, &c. Ces paroles s'entendent, comme tout le monde ſçait, de la mortification des ſens, & de la chair. Sur quoi Saint Auguſtin dit, qu'agir de la ſorte ce n'eſt pas haïr ſa propre chair, mais plûtôt l'aimer; ni lui faire du mal; mais plûtôt lui faire du bien, parce que c'eſt lui ôter ſa propre corruption; c'eſt corriger ſes propres déreglemens; c'eſt travailler à la gueriſon de ſes playes, & la remettre dans l'ordre naturel où elle doit être. Dans l'état d'innocence, il n'auroit point fallu dompter la chair, parce qu'elle eût obéï à l'eſprit; mais il n'en eſt pas ainſi dans l'état de la nature corrompuë, il eſt neceſſaire que la mortification ſoit continuelle, parce que la rebellion de la concupiſcence eſt continuelle, & cette mortification eſt le propre effet de la grace chrétienne. *Tiré du même endroit.*

Corpus quod corrumpitur aggravat animam. Sapient. 9.

L'art & la nature nous apprennent qu'un arbre s'éleve en haut à meſure qu'on en retranche les branches, qui partagent inutilement ſon ſuc & ſa vigueur. Il en eſt de même de l'eſprit, qui s'éleve vers le ciel; à meſure que l'on mortifie les ſens qui n'ont de panchant que vers la terre: car ſi le corps qui ſe corrompt appeſantit l'ame; ſelon la maxime de la Sageſſe, ne s'enſuit-il pas que l'ame s'éleve d'autant plus, qu'elle ſe dégage du corps? C'eſt en reglant les ſens exterieurs, dit Saint Gregoire, qu'on peut bien regler les mouvemens interieurs, qui élevent l'ame à Dieu, & qui font regner Dieu dans l'ame. *Le Pere Dozene, dans la Morale de* JÉSUS-CHRIST.

Niſi granum frumenti cadens in terram, &c. Joann. 12.

Jeſus-Chriſt eſt le grain de froment qui tombe en terre pour y mourir, & pour produire par ſa mort beaucoup de fruits: car le Verbe divin eſt tombé, pour ainſi dire, dans un corps terreſtre & mortel: ce corps mortel après ſa mort eſt tombé dans un ſepulcre; & cet Homme-Dieu reſſuſcité glorieux tombe encore à toute heure dans la terre de nos

corps, pour y mourir en quelque maniere. Toutes ces sortes de morts produisent en nous le fruit d'une vie sainte; mais pour y cooperer de notre part, & pour le produire nous-mêmes, il est necessaire aussi que nous mourions, en détruisant la vie sensuelle; comme un grain de froment ne sçauroit recevoir une autre forme, qu'il ne perde la premiere. *Le même.*

1. *ad Cor.* 15. *Quotidie morior.* La devise d'un Chrétien doit être celle de Saint Paul, je travaille tous les jours à mourir à moi-même. Il n'y en a point qui ne puisse mourir de la sorte, en se mortifiant en quelque chose; la foiblesse de notre santé, l'incommodité de notre âge, la delicatesse de notre complexion ne nous dispensent point de reprimer notre curiosité, de retenir cette parole de raillerie, de rechercher nos aises & nos commoditez avec empressement. Ainsi nous pouvons dire: *Quotidie morior*; non seulement je meurs tous les jours, mais à tous momens, par l'exercice d'une mortification continuelle. La mortification doit faire en nous par vertu, ce que la mort y fera par necessité. La mort nous prive de l'usage de nos sens, de la possession de nos biens, du commerce de nos proches, & de nos amis: mais la mortification regle volontairement cet usage, cette possession, ce commerce; de telle sorte que tout cela serve à faire de la vie chrétienne, l'apprentissage d'une sainte mort: & même par cette rigueur volontaire d'une mortification continuelle, on peut ôter à la mort ce qu'elle a de plus funeste, & de plus terrible. *Le même.*

Apocal. 1. *Gladius ex utraque parte acutus.* On peut appeller la mortification chrétienne un glaive à deux tranchans. 1°. Parce qu'elle s'exerce sur l'esprit & sur le corps, sur nos passions & sur nos sens. 2°. En s'exerçant particulierement sur le corps en deux manieres, l'une negative, en le privant des plaisirs dangereux, & l'autre positive, en nous faisant souffrir des austeritez volontaires. 3°. Parce que ce glaive penetre jusqu'au fond de notre propre substance, pour séparer l'ame du corps, & pour la séparer d'elle-même: *Gladius ex utraque parte acutus. Monsieur Biroat, dans son Avent, de la Condamnation du monde, discours onziéme.*

1. Petr. 2. *Vos autem genus electum, regale sacerdotium.* Saint Pierre veut dire par ces paroles, que le Fils de Dieu a fait comme une extension de son sacrifice dans tous les Chrétiens, afin qu'ils soient comme lui, & Prêtres & victimes tout ensemble. Et Saint Paul ajoûte dans le même sentiment, que nos corps doivent être ces victimes: *Obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* Je vous conjure de faire de vos corps des hosties & des victimes vivantes à sa gloire. Il semble qu'il y ait de la contrarieté dans ces paroles: car si la victime doit mourir, comment peut-elle vivre? Mais l'Apôtre veut marquer par là les differences qu'il y a entre les sacrifices anciens, & ceux que nous offrons dans le Christianisme. Dans ces premiers sacrifices, il y avoit toûjours de la distinction entre le Prêtre & la victime; mais dans les mortifications du Chrétien, le même est la victime & le Prêtre tout ensemble; puisqu'il s'offre, & qu'il s'immole lui-même. De plus, la victime qu'on immoloit dans ces anciennes ceremonies, n'avoit qu'une seule vie; ainsi elle ne pouvoit pas en même temps la conserver & la perdre; mais le Chrétien conserve sa vie naturelle, & ne donne la mort qu'à ses vices & à ses déreglemens. *Hostiam viventem. Le même.*

Ad Rom. 12.

Qui odit animam suam, &c. Remarquez que le Sauveur ne dit pas, que nous devons avoir de la colere, mais de la haine contre notre corps: parce que la colere est une certaine impetuosité qui passe, & qui n'agit pas toûjours avec une égale violence; mais la haine dure long-temps, elle est constante & habituelle. Il ne suffit pas de nous mettre en colere contre notre corps, & de le mortifier quelquefois comme par impetuosité, & par quelque saillie de devotion; nous devons avoir une disposition constante & genereuse de pratiquer cette mortification dans toutes les rencontres. *Le même.* Joann. 12.

Pepercit Saül, & populus Agag. La plûpart des Chrétiens imitent le crime de Saül, qui ayant eu ordre de Dieu, de détruire les Amalecites, & de passer tout au fil de l'épée, épargna le Roi Agag, & lui sauva la vie. On veut satisfaire en quelque façon aux devoirs du Christianisme: on mortifie ce qu'il y a de moins important en nous, & de moins considerable; mais on épargne ce qu'il y a de principal, & sur-tout on est sensible, & pour ainsi dire, pitoyable aux interêts de sa chair, lors même qu'elle les flate pour nous perdre. C'est par le corps qu'il faut commencer; c'est ce qui nous est figuré par les Agag, que l'Ecriture appelle: *Pinguissimus & tremens. Le même.* 1. Reg. 15. Ibidem.

Dans le Temple de Salomon il y avoit deux autels, l'un au dehors où l'on égorgeoit les victimes, & l'autre au dedans, & dans le sanctuaire, où l'on offroit de l'encens & des parfums. Figure naturelle du double sacrifice que les Chrétiens doivent faire à Dieu. Nous sommes les temples du Seigneur, comme nous assure l'Apôtre; dans la partie interieure de ce temple, qui est l'esprit, nous lui devons faire un sacrifice de nos prieres, qui dans l'Ecriture sont appellées, un parfum & un encens; mais dans l'exterieur de ce temple, sçavoir, dans notre corps, il faut encore offrir à Dieu un autre sacrifice par la mortification de nos sens.

Le Prophete Isaïe au chap. 44. se moque d'un Idolâtre, qui d'un même morceau de bois, en prend une partie pour faire du feu, & de l'autre en fait une idole qu'il pare, & qu'il adore comme son Dieu. Mais n'est-ce pas ce que font encore aujourd'hui la plûpart des Chrétiens mêmes? L'ame & le corps ne font qu'un tout, & un seul homme. On en prend une partie, & même la plus vile & la plus mépriſable pour en faire une idole, qu'on adore comme son Dieu: *Quorum Deus venter est*; pendant qu'on abandonne l'ame au feu éternel, par le peu de soin qu'on en prend. Ad Philipp. 3.

Au premier livre des Juges, nous lisons que Dieu accorda une fameuse victoire à Gedeon contre une armée innombrable de Madianites. Ce General des armées du Seigneur, ne prit par son ordre que trois cens soldats choisis, à qui il donna pour armes des vases de terre, où étoient renfermées des lampes allumées, afin que se brisant par le choc que les soldats faisoient de ces vases les uns contre les autres, le feu & la lumiere parût la nuit, & effrayât les ennemis; voilà une figure du combat que nous avons à soûtenir contre une infinité d'ennemis, contre le monde, & con-

tre

tre les esprits de tenebres. Gedeon effraya tellement les Madianites par ce nouveau stratagême, qu'il les déconcerta, les mit en fuite avec une telle confusion, qu'ils s'entretuerent les uns les autres. Disons que le même stratagême a réüssi à plusieurs grands Saints. Ils ont, pour ainsi dire, brisé leurs corps, ces vases d'argile, par une mortification surprenante, & ces vases brisez ont fait paroître le feu de la charité divine, dont ils étoient embrasez: de sorte que l'éclat de leurs vertus, & la lumiere de leur exemple, a desarmé, & entierement vaincu les ennemis de leur salut, le monde, la chair, & le demon, qui avoient conspiré leur perte.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Ture ea fortitudo vocatur, quando unusquisque seipsum vincit, nullis illecebris emollitur, atque inflectitur. Ambros. l. 1. Offic. c. 47.

Caro, id est corpus, sic crucifigitur, si desideria ejus coërceantur. Idem.

Quod sævitiam æstimas, gratia est; quia caro duris nutritur, & blanditiis enervatur. Tertull. l. de Pœnit.

Voluptatem vicisse voluptas est maxima, nec ulla major est victoria, quàm ea qua à voluptatibus refertur. S. Cyprianus.

Habent sancti Viri hoc proprium, ut quo semper ab illicitis longè sint, à se plerùmque etiam licita abscindant. Gregor. l. 4. Dialog.

Cogitandum summopere est, ut qui se illicita meminit commisisse, à quibusdam etiam licitis studeat abstinere. Idem, in Evang.

Non vis à Deo castigari nec in hac nec in altera vita? sis judex tuiipsius, rationes à te exige, te reprehende, & corrige. Chrysost. in 1. ad Corinth.

Paulus castigabat corpus, non ob solam castitatem, sed ut corporis castigatione erudiretur animus, & magis posset de virtutibus cogitare. Hieronymus, in Epist. ad Celantiam.

Justorum fortitudo est carnem vincere, propriis voluntatibus contraire, delectationem vitæ præsentis extinguere; hujusmodi aspera pro æternis præmiis amare. Greg. l. 7. Moral. c. 9.

Necesse est ut artem continentiæ sic teneas, quatenus non carnem, sed carnis vitia occidas. Idem, l. 30. Moral. c. 28.

Hunc hostem (nempe corpus) habemus perpetuum, & fœderis nescium. Chrysost. Homil. 60. in Genesim.

Castiga corpus tuum, & diabolum vinces; hoc enim modo Paulus adversus illum docuit esse pugnandum. August. in 1. ad Corinth. c. 9.

Excrucio me, ut ille (nempe Deus) parcat; do de me pœnas, ut ille subveniat, ut placeam oculis ejus: nam & victima excruciatur, ut in aram imponatur. Idem, de utilit. jejunii.

Omne opus leve fieri solet, cùm ejus præmium cogitatur, & spes præmii solatium est laboris. Idem, Epist. 143.

Si repugnante corpore, quod volumus facere non possumus, infirmandum carne est, ut optata faciamus. Salvian. Epist. ad Cethur. sororem.

Christus non ex parte, sed integer est crucifixus, ut nos ex toto moriamur peccato. S. Anselm.

Hostia vivens est corpus pro Domino afflictum, quod & hostia dicitur vivens, quia vivit virtutibus, & est à vitiis occisum. Idem, in Epist. ad Romanos.

Genus martyrii est, spiritu facta carnis mortificare; illo nimirum quo membra cæduntur ferro, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius. Bernard. Serm. 30. in Cantic.

Docendus est homo sic habere corpus suum sicut ægrotum, cui etiam multum volenti inutilia sunt neganda, utilia etiam nolenti injungenda. Idem, Epist. ad Fratres de Monte Dei.

Sic amet anima carnem, ut non in carnem transisse videatur. Idem, Serm. 19. in Psalm.

C'Est à bon titre qu'on donne le nom de force à cette vertu, par laquelle nous nous vainquons nous-mêmes, & qui nous préserve de la mollesse, & de la corruption du monde.

C'est crucifier sa chair, comme il faut, que de reprimer ses desirs.

Ce que vous regardez comme un mauvais traitement qu'on vous fait, est un vrai service qu'on vous rend. Les fatigues fortifient la chair; la flater, c'est l'amollir.

Quel plus grand plaisir que celui d'avoir vaincu la volupté? & peut-on jamais remporter de plus illustre victoire?

Cela est particulier aux Saints de se priver des choses même permises, afin d'être plus éloignez de se permettre ce qui est défendu.

Une chose à quoi il faut bien faire attention, c'est que quand on se souvient de s'être laissé aller à ce qui n'étoit pas permis, on doit s'abstenir même quelquefois des choses les plus licites.

Ne voulez-vous pas que Dieu vous châtie ni en ce monde, ni en l'autre? jugez-vous vous-même, demandez-vous à vous-même un compte exact de toutes vos actions, reprenez-vous, corrigez-vous.

Ce n'étoit pas seulement pour se conserver chaste, que Paul châtioit son corps, mais aussi pour s'instruire par ces macerations & pour se rendre capable de penser comme il faut à la vertu.

La force des justes consiste à vaincre la chair, à contredire ses inclinations, à ne se pas permettre le moindre plaisir, à endurer des choses tres-fâcheuses pour la recompense éternelle.

Sçachez que la regle de la continence nous oblige non pas à faire perir la chair, mais à n'y laisser aucun défaut.

Notre corps est un ennemi avec lequel on ne peut jamais avoir de tréve.

Châtiez votre corps, & vous surmonterez le demon; c'est ainsi que Saint Paul nous a appris à le combattre.

Je me fais souffrir moi-même, afin que Dieu me pardonne; je me punis, afin qu'il me secoure, & pour meriter de lui plaire; car avant que la victime soit immolée, il faut qu'elle ait été mortifiée.

Tout paroît facile quand on songe à la recompense; l'espoir du salaire adoucit la rigueur du travail.

Si c'est la chair qui s'oppose au bien que nous voulons faire, il faut l'affoiblir, afin qu'elle ne mette plus d'obstacle à nos bons desirs.

Jesus-Christ n'a pas été crucifié à demi, pour nous apprendre à ne pas mourir à demi au peché.

Un corps maltraité pour Jesus-Christ est une hostie vivante; je lui donne ce nom, parce qu'il n'y a en lui que ses vices qui soient morts, ses vertus y sont tres-vives.

Mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, c'est une espece de martyre; il n'a pas toute l'horreur de celui dont le fer est l'instrument, mais il a quelque chose de plus fâcheux, c'est sa durée.

Il faut apprendre à traiter son corps comme on fait un malade; c'est-à-dire, à lui refuser bien des choses qu'il souhaite, mais qui lui sont inutiles, & le soûmettre malgré ses repugnances à ce qu'on voit qui peut lui être salutaire.

L'ame peut aimer son corps, mais qu'elle ne l'aime pas jusqu'à devenir charnelle.

Quid mirabilius, aut quod martyrium gravius est, quàm inter epulas esurire? Idem, Serm. de omnibus Sanctis.

Qu'y a-t-il de plus admirable, & quel plus rude martyre, que d'avoir faim, au milieu de l'abondance des viandes?

Ista charitas, nempe parcere corpori, destruit charitatem; talis misericordia crudelitate plena est, quia videlicet ita corpori servitur, ut anima juguletur. Idem, Apolog. ad Guill. Abbat.

Cette fausse charité qui porte à ménager le corps, détruit la vraye charité; une telle compassion est pleine de cruauté, c'est comme égorger l'ame pour épargner la chair.

Qua enim charitas est carnem diligere, & spem negligere? qualis misericordia ancillam reficere, & dominam interficere? nemo pro hujusmodi misericordia speret se consequi misericordiam. Idem, ibidem.

Quelle charité d'aimer le corps, & de negliger les esperances futures? quelle compassion de choyer la servante, & de tuer la maîtresse? n'esperons pas qu'une telle pitié nous fasse éprouver les effets de la misericorde de Dieu.

Noli ô corpus! noli præripere tempora, omnia tempus habent; patere ut nunc anima pro se laboret, magis autem collabora ei, quoniam si compateris & conregnabis. Idem, Serm. 6. de Adventu.

Mon corps, ne prévenons point le temps, il y en a pour tout: souffre que l'ame travaille pour elle; plûtôt que de t'y opposer, aide-la; si tu partages sa peine, tu participeras à sa gloire.

Simus nos crudeles, non parcendo, scilicet corpori, & vos planè parcendo crudeliores. Idem, Serm. 10. in Psalm. Qui habitat.

Si c'est cruauté que de ne pas flater son corps, soyons cruels; je vous avertis cependant que si vous le ménagez trop, vous êtes encore plus cruels.

Homo Dei, ne trepides exercere hominem illum qui de terra est, qui te deprimit usque ad terram, & conatur deprimere usque ad inferos. Idem, Epist. ad Fugerium sancti Dionysii Abbatem.

Ne craignez point, homme de Dieu, de trop tourmenter ce corps de peché qui tire son origine de la terre, qui vous fait ramper sur la terre, & qui tâche même à vous précipiter dans les enfers.

Quantò magis corpus oneratur, tantò amplius animus exoneratur. Idem, in Sentent.

A mesure qu'on charge le corps, l'ame est déchargée.

Quod periculosius est, hostem nostrum, (corpus) ipsi cogimur sustentare, perimere eum non licet. Idem.

Ce que je trouve de plus dangereux, c'est que ce corps qui est notre plus grand ennemi, il faut que nous le soûtenions, & il ne nous est pas permis de le faire perir.

Servorum Dei proprium est non solùm carnales sensus per disciplinam restringere, sed etiam per mortificationem extinguere. Richardus à sancto Vict. super Genes.

Les serviteurs de Dieu ont cela qui les distingue des autres, qu'ils ne se contentent pas de reprimer par une continuelle attention sur eux-mêmes les saillies de la chair; mais qu'ils employent pour s'en délivrer les plus grandes austeritez.

Si vis perfectam habere Philosophiam, omnibus abstineas, omnia sustineas. L. 1. de Imitatione Christi. c. 25.

Voulez-vous acquerir une parfaite Philosophie, bornez-vous au pur necessaire, & souffrez tout.

Quantò caro per afflictionem magis atteritur, tantò spiritus amplius roboratur. Idem, l. 2. c. 12.

Plus la chair est abattuë & brisée par l'affliction, plus l'esprit est affermi par la grace qui le soûtient.

Si temetipsum perfectè viceris, cætera facilius subjugabis; perfecta victoria est de semetipso triumphare. Idem, l. 3. c. 53.

Si vous sçavez vous surmonter parfaitement vous-même, vous viendrez aisément à bout de tout le reste. La victoire est parfaite, quand on triomphe de soi-même.

Tantùm proficies, quantùm tibi ipsi vim intuleris. Idem, c. 25.

Vous ne ferez de progrés dans la vertu, qu'à proportion de la violence que vous vous ferez à vous-même.

Tantum virtuti adjicies, quantum voluptati detraxeris. Senec. Epist. 113.

Votre vertu croîtra à mesure que vous vous priverez des plaisirs des sens.

Accendamur ad pœnitentias, fratres, ut durissimum possimus evadere judicium Dei viventis. S. Bernard. in Sermone de Sancto Joanne Baptista.

Excitons-nous, mes freres, à la penitence, afin d'éviter le terrible jugement de Dieu.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la mortification.

LA mortification considerée en general est une separation libre & volontaire de l'ame avec la vie sensuelle, c'est un renoncement aux plaisirs défendus, & tres-souvent à ceux, qui, quoique permis, peuvent porter à quelque déreglement. La mortification du corps ou de la chair plus en particulier consiste dans une privation volontaire des plaisirs des sens, soit défendus, soit permis, & dans une rigueur, qu'on exerce sur son corps par des peines, qu'on s'impose soi-même pour plaire à Dieu, ou pour se garantir du peché.

Les noms differens qu'on donne à l'austerité.

L'austerité de vie qu'on embrasse par ce motif, soit en se privant des divertissemens qu'on pourroit prendre, ou des commoditez dont on pourroit joüir, a des noms differens dans l'Ecriture, & dans les Saints Peres. 1°. Elle s'appelle plus ordinairement *mortification*, parce que ce n'est pas une mort entiere & parfaite de l'ame à tout ce qui est mondain ou sensuel; mais un combat & un effort que l'on fait pour y mourir, c'est-à-dire, pour s'en separer entierement. 2°. Elle se nomme *abnegation de soi-même*, conformément à cette parole du Sauveur: *Abneget semetipsum*, parce qu'elle nous fait abandonner le soin immoderé de notre corps. 3°. On lui donne le nom de *circonciſion*: car c'est ainsi que l'appelle l'Apôtre Saint Paul. 4°. On lui donne celui de haine de soi-même, par rapport aux paroles du Fils de Dieu, qui nous la prescrit en ces termes: *Qui non odit animam suam, non potest meus esse discipulus.* 5°. On l'appelle *violence qu'on se fait à soi-même*, selon cette parole: *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* 6°. Enfin, elle s'appelle croix: *Qui non accipit crucem suam, & sequitur me, non est me dignus.* Quelquefois même on l'appelle mort, parce que c'en est une espece; puisqu'elle nous empêche d'agir selon les inclinations de la nature.

Matt. 16. Joan. 12. Matt. 11. Matt. 20.

Les plaisirs des sens sont le premier objet

Quel est l'objet de la mortification, & de l'austerite.

de la mortification; puisqu'elle a pour but de les retrancher, de les moderer, & de les regler selon l'état & la perfection d'un chacun. En second lieu, elle s'occupe à retenir les saillies de notre humeur, à veiller sur nos sens, pour en empêcher les égaremens, & en arrêter les suites, & enfin à reduire la chair dans l'assujettissement qu'elle doit avoir à l'esprit; à la dominer, quand elle veut se revolter; à la châtier par des austeritez volontaires, quand elle s'est revoltée; & enfin à la traiter comme une esclave, quand elle veut être la maîtresse. A quoi l'on peut encore ajoûter qu'elle a pour but de nous assujettir aux peines qui sont attachées à notre condition, à notre état, à nos emplois, & à nos charges, & à tout ce qui est necessaire pour en remplir les devoirs. Elle nous oblige de nous soûmettre volontairement aux croix qui nous viennent de l'injustice des créatures, comme sont les persecutions, les calomnies, les injures; & de souffrir sans nous plaindre celles qui nous viennent de la justice de Dieu, qui se sert des créatures, pour nous éprouver & nous punir; par exemple, de l'incommodité des saisons, d'une maladie ennuyeuse par sa longueur, ou sensible par sa violence, &c.

La mortification exterieure doit servir à acquerir l'interieure.

Ce qu'il y a de plus essentiel à sçavoir & à remarquer sur ce sujet, c'est que la mortification exterieure, n'est qu'un moyen pour acquerir l'interieure, qui consiste en la mortification des passions; ce qui fait proprement la sainteté: car enfin les austeritez corporelles d'elles-mêmes, si elles ne tendent là, & si elles ne sont accompagnées de la mortification de l'esprit, ne sont ni d'un grand merite, ni d'un grand usage; elles sont même sujettes à de grandes illusions, dont la plus dangereuse est de s'imaginer que toute la sainteté & la perfection consiste en cela, quoi qu'elle ne soit qu'un moyen d'y parvenir, & tout au plus qu'elle n'en soit qu'une marque, qui peut être équivoque. De là vient que les Theologiens mystiques, & les Maîtres de la vie spirituelle, nous ordonnent 1°. de pratiquer la mortification corporelle, mais comme un moyen d'en acquerir une plus parfaite, qui est celle de l'esprit. 2°. De l'estimer dans ceux qui la pratiquent; mais à l'égard de nous-mêmes, de ne nous en croire pas plus saints & plus parfaits pour cela. 3°. De ne la point pratiquer par entêtement, en sorte que nulle consideration ne puisse nous la faire quitter, ou l'interrompre, quand elle ne nous impose nulle obligation: parce qu'il peut arriver que l'obéissance, la charité, la bienséance demandent que nous changions quelquefois de conduite.

Ce que doivent faire les personnes qui ne peuvent pas pratiquer de grandes mortifications.

Une personne qui ne peût pas mener une vie austere, ne doit pas pour cela perdre l'esperance d'arriver à la perfection de la sainteté, pourvû que son infirmité ne dégenere pas en delicatesse; mais il faut qu'elle remercie Dieu de la grace qu'il fait aux autres de pouvoir suivre Jesus-Christ dans le chemin de la vie rude & penitente, & que s'estimant indigne de cette faveur, elle s'humilie devant lui, en faisant toûjours ce qu'elle peut. Tous n'ont pas le don d'aller à Dieu d'un pas égal, & de la même maniere. Chacun doit prendre garde à quoi il est appellé, & honorer dans les autres ce qu'il connoît être au-dessus de ses forces, & de son pouvoir.

Pourquoi notre vie

La mortification est necessaire pour conserver la vie de la grace en nous; car pour cela, il faut empêcher que le peché ne revive; c'est ce qui est évident. Or qu'est-ce qui le fait revivre? c'est la vie de la chair & des sens; c'est cette vie que Dieu veut que nous perdions par nos propres mains, & que chacun peut s'ôter sans être homicide de soi-même. Toute la doctrine Evangelique ne tend qu'à ce seul point de tuer en nous la vie charnelle, qui fait mourir les ames à Dieu; de détruire le corps du peché; d'étouffer & d'amortir la concupiscence. Ce meurtre innocent, cette mort volontaire, qui ôte à nos ames tous les sentimens de la vie sensuelle, éleve une ame à une dignité éminente, qui est de la rendre la parfaite image de Jesus-Christ. Mais comme la concupiscence, qui est la racine du peché, est toûjours vivante au fond de notre nature corrompuë, nous avons beau l'étouffer par les austeritez corporelles, elle renaîtra toûjours, & fera revivre avec elle les affections que nous croyons amorties. Nous avons beau former le dessein de mourir au monde, & à nous-mêmes, nous ne sçaurions si bien faire, qu'il ne reste toûjours dans notre vie & dans nos actions, quelque vieil levain. Que faut-il donc faire? Il faut toûjours combattre, & tâcher de déraciner cette inclination aux biens sensibles, par le moyen de la mortification.

En ce monde elle doit être une continuelle mortification.

De la moderation & de la discretion dans les mortifications du corps.

Il est mal-aisé de garder un juste temperament en toutes choses; mais principalement en ce qui regarde le soin du corps. La sensualité s'introduit insensiblement sous prétexte de necessité; & l'amour propre fait pour cela divers personnages, tantôt de medecin pour la santé, & tantôt même de directeur pour la conscience. Il faut donc se défier de nous-mêmes, & suivre le conseil de ceux qui gouvernent notre conscience. Mais souvenons-nous toûjours de cette maxime, que ceux qui veulent s'attacher parfaitement à Dieu, & se dévoüer entierement à son service, doivent se mettre fort peu en peine de leurs corps, & prendre un tres-grand soin de leurs ames. Ce n'est pas pourtant qu'il ne faille, en ce qui regarde le corps, user de beaucoup de discretion, de peur qu'en voulant châtier la chair, on ne ruine sa santé, & que le corps ne soit plus en état d'aider l'ame à servir le Créateur. Il est juste de se punir rigoureusement soi-même, pour ne pas tomber entre les mains d'un Dieu vivant; mais il ne faut pas aller à des excés, qui empêchent un plus grand bien. Outre qu'on pourroit, par une rigueur excessive, rendre le joug de la vertu si pesant, qu'il prendroit envie à quelques ames foibles de le secoüer.

L'ordre qu'on doit garder dans les mortifications exterieures.

Il doit y avoir de l'ordre dans l'exercice de la mortification, & cet ordre est de commencer par se vaincre dans les choses qui viennent de dehors par la rigueur de ceux à qui nous sommes soûmis, qui exercent leur autorité avec trop d'empire, & qui nous la font sentir. De là il faut passer aux choses necessaires, c'est-à-dire, à l'observation des choses d'obligation, qui nous sont prescrites par les loix de Dieu & de l'Eglise, ou par ceux qui ont droit de nous commander, quoi que l'exécution en doive coûter à la nature. Ensuite il faut s'accoûtumer à se vaincre dans les choses permises, en s'en privant, par le motif propre de cette vertu. Et enfin, s'imposer des peines & des austeritez corporelles, conformes à son état & à ses forces, comme jeûnes, cilices, &c.

Les mortifications de la chair sont necessaires pour vaincre les tentations.

Il arrive assez souvent que les mortifications sensibles à la chair, les austeritez, & les jeûnes sont absolument necessaires pour vaincre les tentations, & pour se défendre contre leurs violences; soit que cette necessité procede de notre corps, dont il faut diminuer les forces, afin de les rendre moins puissantes pour nous nuire, & pour nous solliciter au peché; soit qu'elle vienne du côté de Dieu, dont nous avons besoin d'obtenir les graces, pour triompher de nos ennemis; ce que nous ne pouvons obtenir ordinairement, si nous n'accompagnons nos prieres de ces mortifications volontaires.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

L'horreur que les mondains ont de la mortification du corps.

LEs gens du monde ont une humeur si delicate, si attachée aux interêts des sens, & si sensible aux moindres rigueurs du Christianisme, qu'ils n'en peuvent presque souffrir le nom. Ils les regardent comme l'ombre de la mort, fatale aux plaisirs de la vie. Ils se préparent pour les combattre; s'ils ne le peuvent pas par leur resistance, ils le font par leurs ressentimens, & par leur vengeance contre ceux qui les obligent à s'y soûmettre... Or cette delicatesse des mondains consiste dans une certaine disposition habituelle de ne pouvoir, c'est-à-dire, de ne vouloir rien souffrir ni pour Dieu ni pour le salut de leurs ames; soit que cela vienne de l'amour déreglé qu'ils ont pour les interêts de leur chair, dont ils sont ordinairement idolâtres; soit qu'il procede encore du peu de sentiment qu'ils ont pour les choses spirituelles, ou pour les objets de la foi; soit encore que cela naisse des fausses maximes du monde dont ils sont entêtez; mais de quelque côté que cela vienne, ils cherchent toutes sortes de prétextes pour se dispenser de ces rigoureuses obligations, qui sont attachées à la profession du Christianisme. *Monsieur Biroat, discours onziéme de l'Avent, de la Condamnation du monde.*

La disposition où doit être tout Chrétien de pratiquer la mortification.

Les Chrétiens doivent concevoir d'abord une resolution genereuse, & former dans leur cœur une certaine disposition habituelle de souffrir & de prendre toutes les mortifications des sens, qui seront necessaires pour s'acquitter des obligations du Christianisme, faisant parler au Sauveur toutes les facultez de leurs ames, & tous les sens de leurs corps, pour lui dire comme Saint Pierre: *Tecum paratus sum & in carcerem, & in mortem ire.* Oüi, mon Sauveur, je suis prêt de vous suivre par tout; fallût-il enter dans les prisons & dans les cachots, pour y consoler les pauvres miserables qui y sont renfermez, ou dans les hôpitaux pour y assister les pauvres; l'infection de ces tristes lieux, ni la vûë de leur misere dont la nature a tant d'horreur, ne m'en empêcheront point, je vaincrai la repugnance que j'y sens, fallût-il les servir & leur donner à manger: *Tecum paratus sum, &c.* Cette préparation d'esprit est comme un sacrifice interieur extrêmement agréable à Dieu, & d'un grand merite par lui-même, quand même nous n'en viendrions pas à l'exécution, & elle est d'ailleurs necessaire pour nous disposer à la pratique des mortifications quand les occasions s'en presentent. *Le même.*

Luc, 22.

La mortification d'un Chrétien doit être continuelle.

Il y a cette difference entre les sacrifices anciens, & ceux du Christianisme; que dans ces premieres ceremonies la victime ne pouvoit mourir qu'une fois, & qu'elle perdoit dans l'immolation, & la vie, & le sentiment de la douleur tout ensemble; & qu'ainsi une seule mort faisoit la consommation du sacrifice. Mais il n'en est pas ainsi de la mortification du Chrétien; comme ce n'est qu'une mort morale seulement, & qui n'ôte pas la vie naturelle, & qu'elle ne fait que retrancher les mauvaises actions, sans arracher les principes qui les peuvent produire; on peut dire que l'homme survit en quelque façon à lui-même, pour sentir les douleurs de cette mort spirituelle, & pour mourir plusieurs fois. D'où il s'ensuit que l'achevement de ce sacrifice consiste dans la continuation de ces rigueurs, & dans une suite de plusieurs morts redoublées, qui doivent accompagner toute la vie du Chrétien, afin qu'il puisse dire à Jesus-Christ, ce que disoit le grand Apôtre: *Propter te mortificamur totâ die: æstimati sumus sicut oves occisionis.* C'est pour vous, mon Sauveur! que nous nous mortifions tous les jours, & que nous vivons comme des victimes destinées à la mort. *Le même.* *Ad Rom. 8.*

La mortification peut être comparée au martyre.

Le dernier effort de la generosité chrétienne, est d'endurer le martyre. Mais il n'a fallu souvent pour faire un Martyr, que la resolution d'un quart-d'heure, & les tourmens qui ont été les objets de son courage, ont été tous ramassez en ce peu de temps. Mais comme le martyre & le sacrifice d'un Chrétien est comme répandu dans toute sa vie, il faut un courage particulier, qui embrasse, pour ainsi parler, toute l'étenduë de ses austeritez, qui ne se lasse point de leur longueur, & qui ne se rebute pas de leur multitude. *Le même.*

Comme il faut s'animer à souffrir tout ce qu'il y a de rude dans le Christianisme.

Pour ne nous pas rebuter de la mortification chrétienne, nous devons pratiquer ce que Tertullien conseilloit aux Martyrs, pour les fortifier contre les craintes de la mort: *Colloquatur spiritus cum carne de communi salute:* Que l'esprit du Chrétien parle & raisonne avec sa propre chair, qu'il lui tienne deux differens langages: l'un pour lui refuser ce qu'elle veut, & l'autre pour lui persuader ce qu'elle ne veut pas. La chair sollicite l'esprit de consentir à ses tentations, & de lui permettre cette liberté & cette satisfaction: *Colloquatur spiritus:* Que l'esprit lui réponde qu'il ne le veut pas, & qu'il lui défende de passer outre. Il faut pratiquer quelque austerité: la chair voudroit bien se dispenser de cette necessité rigoureuse: *Colloquatur spiritus cum carne:* Que l'esprit parle à la chair: qu'il prenne une voix de commandement, pour lui ordonner de souffrir ces mortifications, comme necessaires à leur salut commun, & au bonheur de l'un & de l'autre. *Le même.*

La difficulté qu'il y a de pratiquer la mortification.

La pratique de la mortification est difficile, parce qu'elle est rigoureuse aux sens, & qu'elle choque les inclinations de la nature corrompuë. L'amour que nous avons pour cette partie brutale de nous-mêmes, prend son parti contre les devoirs de la Religion, & nous fait apprehender une vertu cruelle, dont nous devons nous défendre comme de notre ennemi. Ce qui nous en fait porter un si faux & si desavantageux jugement, c'est que cette severité de la mortification consiste

principalement en deux sortes de rigueurs ; la premiere, est une rigueur de privation, qui prive les sens des plaisirs illegitimes, & souvent même des legitimes qui les flatent ; la seconde, est une rigueur positive, qui afflige ces mêmes sens, pour prévenir ou arrêter les déreglemens que ces mêmes plaisirs pourroient causer. *Le même, dans son Carême, second Sermon pour le jour des Cendres.*

Le corps ayant été le complice du peché, doit aussi en porter la peine dans la penitence, par la mortification.

Le corps étant le complice & l'exécuteur des crimes que le cœur conçoit, il faut qu'il en partage le châtiment & la peine par l'austerité, & la mortification, qui doit être proportionnée à ses desordres. Cependant examinez-vous, Chrétiens, qu'est-ce que votre vie a de plus rigoureux, & de plus mortifié qu'elle n'avoit auparavant ? Toutes ces aises & ces commoditez ménagées avec tant d'artifice par l'amour propre ; toutes ces reserves que l'on fait dans les ruptures des attachemens criminels ; cette superfluité d'ornemens & de parures que l'on se permet toûjours ; ces conversations qui ne paroissent innocentes qu'en comparaison des desordres qui les ont précedées ; ces murmures secrets contre les rigueurs d'une loi, qui nous défend des choses pour lesquelles nous soûpirons encore ; ces affections d'autant plus dangereuses, qu'elles enlevent à Dieu tout ce cœur qu'il demande de nous. Quoi ! se précautionner avec des soins extrêmes contre les rigueurs des saisons ! Rompre les jeûnes ordonnez par l'Eglise, pour les plus legeres incommoditez ! Changer une sensualité brutale & grossiere, en une sensualité delicate, & rafinée ! Reduire enfin toute la reforme de sa vie à une pratique exterieure de devoirs, qui n'est point animée par l'esprit de penitence & de mortification, c'est ce qui ne peut s'accorder avec une vertu, qui est ennemie du peché & de tout ce qui en approche. *Essais de Sermons, sur la Dominicale, quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Actes de mortification qu'un Chrétien doit pratiquer & que l'Ecriture nous enseigne.

Prendre son sommeil avec moderation, & ses repas avec sobrieté ; se vêtir avec modestie ; se recréer avec mesure ; ne point se dissiper dans des entretiens inutiles ; fuir la vanité des spectacles ; se défendre les divertissemens dangereux ; mettre une garde de circonspection sur sa langue, sur ses yeux, & sur ses sens ; mâter la chair par le jeûne, & l'esprit par la priere ; aller dans les maisons de deüil plus souvent que dans celles de plaisir ; mediter les mysteres douloureux de la Passion du Sauveur ; visiter, consoler, soulager J. C. dans ses membres. Voilà, Chrétiens, une idée de la circoncision interieure, dont l'obligation n'est pas moins indispensable dans la loi de grace, que la circoncision exterieure l'étoit dans la loi de Moïse. Toutes les pages de l'Evangile sont semées de preuves de cette verité. Le Sauveur du monde nous assure que celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne d'être son disciple. L'Apôtre nous dit que la veuve qui vit dans les delices est morte : il nous crie qu'il faut mortifier nos membres qui sont sur la terre ; il châtie rigoureusement son corps, & le reduit en servitude, & il declare que tous les disciples de Jesus-Christ doivent crucifier leur chair avec ses concupiscences. *Le même, Sermon pour le jour de la Circoncision.*

De la circoncision du Christianisme.

Qu'est-ce qu'on entend par la circoncision du Christianisme, & qu'est-ce qu'on appelle se circoncire ? C'est, dit Saint Cyprien, s'armer du glaive tranchant de la sainte severité de l'Evangile, pour pratiquer quelquefois par des austeritez sensibles dans la chair, & toûjours par des impressions invisibles sur son ame, ce que faisoit le couteau de la circoncision sur une partie du corps. Se circoncire, c'est, dit Saint Augustin, dompter les mouvemens déreglez de la chair, combattre sans cesse contre soi-même, retrancher insensiblement à la cupidité ce qu'elle a de plus animé & de plus vif ; mettre un esprit de divorce entre soi & ses sens, & faire comme Joseph, qui pour se défendre des sollicitations criminelles d'une femme, remporta avec soi son cœur, & lui laissa son manteau. Se circoncire, c'est, dit Saint Prosper, separer la joüissance des biens de ce monde d'avec l'usage ; l'attachement, d'avec la possession ; mettre les biens de cette vie à part, & son cœur à part, sans que l'un & l'autre se touchent ; vivre comme un voyageur, ou comme un mort ; toûjours humble dans les grandeurs ; toûjours moderé dans ses divertissemens ; toûjours mortifié dans ses joyes ; toûjours penitent dans ses plaisirs ; toûjours pauvre, & comme manquant de tout dans ses richesses. Se circoncire, c'est dans la doctrine de Saint Paul, être dans le monde, sans avoir l'esprit du monde ; reduire en servitude son corps rebelle, & porter sur sa chair pechereſſe les stigmates du Sauveur. C'est, selon Jesus-Christ même, se charger du fardeau de sa croix, & renoncer à tout ce qu'on possede, pour pouvoir devenir son disciple. *Le même, dans les Essais pour l'Avent, Sermon de la Circoncision.*

La mortification & l'austerité chrétienne est une espece de martyre.

Le martyre est attaché à la Foi, parce que tout Chrétien devant être un témoin de la verité, doit être en même temps un Martyr de la Religion ; du moins, par la disposition de son cœur, s'il ne l'est par une épreuve réelle des tourmens, & des supplices. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que ceux qui embrassoient la Foi de Jesus-Christ, s'imposoient en même temps l'obligation de souffrir le martyre pour sa défense. Il y a, dit Saint Augustin, un martyre qui se fait sans effusion de sang : *Martyrium est sine sanguine.* Ce martyre consiste dans une resolution veritable de verser son sang s'il le falloit, plûtôt que de blesser l'honneur de notre Religion, & de violer les loix de l'Evangile. C'est sous cette condition que nous sommes entrez dans la condition des fideles : *Sub hujus pacti conditione in Ecclesiam ingredimur.* Mais il y a une autre sorte de martyre, dit Saint Augustin, c'est la mortification de la concupiscence & des passions : *Libidinem frangere, iram mitigare, pars martyrii est.* Or êtes-vous, Chrétiens, dans cette disposition de souffrir plûtôt la mort, que de vous permettre cette liberté, que de donner consentement à une pensée impure ? &c. *Le même, dans le même Tome, Sermon de la Foi.*

Le nom & la qualité de Chrétiens nous obligent à la mortification.

Tous les noms que l'Evangile donne aux Chrétiens, montrent assez qu'ils sont obligez de vivre dans une continuelle mortification de leurs sens. Tantôt le Chrétien est appellé un homme crucifié ; tantôt il est nommé un homme mort, & tantôt il est appellé un voyageur ; mais en quelque état qu'on le considere, il est tout visible qu'il ne peut se dispenser de la mortification chrétienne. Arrêtons-nous au premier de ces noms. Un homme crucifié est élevé au-dessus de la terre ; il a des yeux, mais il ne voit rien de tout ce qui éblouit les autres ; il a des mains, mais elles

ſont immobiles ; il a un cœur, mais il eſt inſenſible ; un homme mort n'a que l'apparence d'un homme, il n'en a ni l'eſprit ni le cœur ; il en a le dehors, mais il n'en a pas le dedans. Figure admirable d'un veritable Chrétien ; il eſt élevé au-deſſus de la terre, ſes ſens deviennent inſenſibles, rien ne le frappe, rien ne le touche, &c. *Le même, dans le premier Dimanche de Carême.*

Les auſteritez & les mortifications d'un grand Saint.

La mortification exterieure doit toûjours être accompagnée de l'interieure.

Toutes les mortifications exterieures ſont inutiles, ſi elles ne ſont accompagnées de la mortification interieure. En vain le corps eſt abattu par le jeûne, ſi l'eſprit ne l'eſt par l'humilité. Une vertu chrétienne ne peut pas être contraire à l'autre ; la ſeverité ne peut pas être oppoſée à la charité ; ainſi la regularité de vie qui me remplit d'aigreur pour mon prochain, ne vient que d'un déreglement interieur, qui m'en fait perdre tout le merite, & je m'attire le même reproche que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Scribes & aux Phariſiens, ſi exacts obſervateurs des dehors de la loi, pendant qu'ils en negligeoient entierement l'eſprit : car puiſque la charité eſt la plenitude de la loi, toutes les pratiques de la Religion, toutes les auſteritez de la vie, ne doivent ſervir qu'à nous rendre plus charitables. *Le même, Sermon pour le dix-ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ce que c'eſt que la mortification chrétienne.

La mortification chrétienne eſt cette mort ſpirituelle qui diſpoſe nos ames à reſſuſciter à la grace : c'eſt elle qui nous fait mourir à nos ſens, à nos paſſions, & au monde, & qui nous met en état de revivre d'une maniere glorieuſe. Il ne faut pas s'imaginer, dit Saint Chryſoſtome, qu'il n'y ait que le martyre qui nous procure une mort agréable à Jeſus-Chriſt. Il y a un autre feu par le moyen duquel nous pouvons nous preſenter à Dieu comme une victime ; le feu, par exemple, de la pauvreté volontaire, le feu des ſouffrances, tant de celles qui nous viennent de la part de Dieu, que de celles que nous prenons nous-mêmes, ou auſquelles nous nous engageons pour l'amour de Dieu. En effet, pouvoir vivre dans la delicateſſe, dans la bonne chere, & dans la ſplendeur ; & choiſir au lieu de cette vie molle, & delicieuſe, une vie laborieuſe, auſtere, & mortifiée ; n'eſt-ce pas offrir à Dieu un veritable holocauſte ? Mortifiez donc & crucifiez votre corps, & vous recevrez la couronne de cette eſpece de martyre. *Le même, quatriéme Tome, Sermon pour le Dimanche de Paques.*

La mortification eſt une eſpece de mort.

Mourir ſpirituellement, c'eſt renoncer au monde, c'eſt s'en ſeparer, ſinon de corps, au moins d'eſprit : c'eſt ſe dépoüiller de toute affection pour les choſes viſibles & terreſtres : enfin, c'eſt être ſpirituellement ce que les morts ſont effectivement ; c'eſt-à-dire, c'eſt être inſenſible à tout ce qu'il y a ſur la terre, & n'être touché d'aucune paſſion déreglée. La Philoſophie du Chriſtianiſme, dit Saint Chryſoſtome, conſiſte à conſiderer le monde comme mort à nous, & à nous regarder auſſi comme morts à ce monde même. C'eſt ce que le grand Apôtre a marqué en ſa perſonne, en faiſant voir non ſeulement qu'il n'étoit pas plus touché des choſes terreſtres, que les hommes vivans le ſont des corps morts ; mais qu'il y étoit auſſi peu ſenſible, que les corps morts le ſont pour d'autres corps morts. C'eſt la penſée & les paroles de Saint Chryſoſtome. *Le même.*

Il ne faut pas s'étonner ſi le jeûne ayant produit de tout temps de ſi merveilleux effets, eut des ſuites ſi heureuſes dans ce grand Saint, qui s'y étant accoûtumé dès l'enfance, s'y exerça juſqu'à la mort. Il y joignit les veilles, les cilices, les auſteritez les plus rigoureuſes ; il ſçavoit que la mortification chrétienne eſt non ſeulement un remede aux pechez que l'on a commis ; mais un préſervatif ſouverain pour ſe garentir de ceux que l'on pourroit commettre ; que c'eſt en ſe mortifiant que l'on expie ceux auſquels la fragilité humaine nous aſſujettit, & que l'on affoiblit l'empire de la concupiſcence qui ſe fortifie en nous juſqu'à la mort. D'ailleurs ce bon Paſteur imitoit Jeſus-Chriſt qui en eſt le modele, lorſque tout ſaint & tout innocent qu'il étoit, il offroit à Dieu ſes auſteritez, pour expier les fautes de ſon peuple, comme Jeſus-Chriſt la ſainteté & l'innocence même, s'eſt offert en ſacrifice à ſon Pere Eternel ſur la croix pour ſauver le monde. *Le même, Eſſais de Panegyriques, Panegyrique de Saint Nicolas.*

En quoi, & comment il faut pratiquer la mortification.

Pour ſçavoir en quoi nous pouvons pratiquer la mortification chrétienne, il faut ſçavoir qu'il y a des choſes dans le monde dont un Chrétien peut uſer, d'autres dont l'uſage eſt criminel : il y en a que nous recherchons, & qui nous paroiſſent des biens ; il y en a que nous fuyons, & que nous mettons au rang des maux. Or un Chrétien doit premierement obſerver quelles ſont les choſes de ce monde dont l'uſage lui eſt interdit, afin d'y renoncer entierement ; en ſecond lieu, il doit même détacher ſon cœur des biens dont il peut uſer, & qu'il lui eſt permis de retenir ; en troiſiéme lieu, il doit être préparé à recevoir de la main du Seigneur tous les maux dont il lui plaît de troubler ſa vie, ſans murmurer des évenemens, qui ſont le plus contraires à ſes inclinations. Mais outre cela, il doit lui-même ſe mortifier en bien des choſes dont l'uſage lui eſt permis, affliger ſon corps par des auſteritez volontaires, pour imiter la vie rude, auſtere, & ſouffrante qu'a menée Jeſus-Chriſt. *Monſieur Lambert, dans l'Année Evangelique, Tome ſixiéme.*

De la crainte d'abreger ſes jours par les auſteritez.

Quoi que les Solitaires anciens, & tant d'autres grands Saints n'ayent pas eu préciſément le deſſein de ſe procurer la mort par les auſteritez qu'ils ont pratiquées, elles ne laiſſoient pas d'elles-mêmes d'en pouvoir avancer les momens ; & on ne ſçauroit douter qu'ils n'ayent en cela préferé la pureté de leurs corps, & la ſainteté de leurs ames à la durée de leur vie. Ces hommes incomparables, qui avoient appris de Jeſus-Chriſt qu'il falloit haïr ſon ame pour la conſerver, étoient perſuadez qu'ils ne pouvoient faire un meilleur uſage de la vie qu'ils avoient reçuë de Dieu, que de la perdre pour ſa gloire, par le martyre de la penitence & de l'auſterité, afin de s'affranchir pour jamais de la neceſſité de la mort. Si ceux qui ſe figurent qu'on ne peut en conſcience entreprendre des auſteritez capables d'affoiblir la ſanté, & d'abreger les jours, faiſoient quelque attention ſur tant de diverſes conditions ſujettes à ce même inconvenient, & cependant qu'on ne ſçauroit condamner ſans extravagance, ils changeroient de ſentiment & de maximes. *L'Abbé de la Trappe, livre des Devoirs de la Vie Monaſtique.*

Sur le même ſujet.

Si l'on peut ſans bleſſer ſa conſcience entrer dans les emplois du monde, dont les de-

voirs, les fonctions, & les exercices conduisent à la mort par des necessitez presque certaines ; à plus forte raison il sera permis à des Chrétiens, qui sont plus touchez que les autres de l'obligation qu'ils ont de porter la croix de Jesus-Christ, d'embrasser les austeritez volontaires, pour retracer ses souffrances, pour honorer sa mort, & tout ensemble pour dompter leur chair, assujettir leurs corps, reprimer leurs sens & leurs passions, afin de se rendre plus dignes, par ces pratiques de saintetè, de celui au service duquel ils se sont uniquement consacrez ; & ne seroit-ce pas une extrême injustice, de traiter d'imprudence, d'indiscretion, & de temerité, ce qui n'est que l'effet d'un discernement plein de foi, de pieté, & de religion ? *Le même.*

Combien peu il y a de personnes qui pratiquent la mortification.

La vie austere & penitente est un martyre & un sacrifice que nous devons tous à la charité, qui veut que nous nous rendions conformes à Jesus-Christ, qui est un homme de douleurs. Disons plus, c'est une espece de martyre que nous devons à sa justice, pour l'expiation de nos crimes. Mais qui est-ce qui satisfait aujourd'hui à ces devoirs, & qui paye cette dette dans le Christianisme, où l'on voit si peu de gens penitens & mortifiez, & où les plus vertueux ne sont pas ceux qui se mortifient le plus, mais ceux qui se flatent le moins ! Car il faut convenir que la vie du monde, & du monde chrétien, n'est qu'une vie de mollesse & de plaisir, où l'on songe beaucoup à procurer au corps toutes ses aises, à se loger commodément, à faire bonne chere, à passer le temps au jeu, aux spectacles, ou à des visites agréables, pour ne rien dire de plus criminel. Voilà la vie qu'on regarde comme la plus innocente, & pourvû qu'on en retranche certains plaisirs scandaleux, tout le reste semble permis ; l'on croit avoir droit de donner à ses sens tout ce qu'ils desirent. *L'Auteur des Discours Chrétiens, Discours sur Saint François de Paule.*

La mortification nous oblige à moderer les divertissemens même innocens.

La mortification chrétienne ne nous oblige pas seulement à retrancher absolument tous les plaisirs criminels, & ceux qui sont dangereux, tels que sont les spectacles, les bals, les conversations mondaines ; mais encore à moderer les divertissemens trop grands ou trop continuels ; parce que quelque innocens qu'ils paroissent en eux-mêmes, ils ne sont plus reglez, dès-là qu'ils sont excessifs, & produisent ordinairement dans le cœur de l'homme une disposition de molleſſe & de lâcheté, qui outre qu'elle est contraire à l'esprit du Christianisme, émousse encore la vigueur de l'ame, & abbat tellement le courage, qu'on devient incapable de resister au peché, & à tous les ennemis du salut. Enfin, la mortification engage quelquefois à se priver des plaisirs les plus innocens & les plus legitimes, pour expier, comme dit Saint Gregoire, la fausse liberté qu'on s'est donnée, de se permettre les plaisirs les plus dereglez, & les plus criminels. *Le Pere Nepveu, dans l'Esprit du Christianisme, Traité huitieme, chapitre premier.*

La mortification est la vertu la plus recommandée dans l'Evangile,

On peut dire qu'il n'y a point de vertu plus recommandée par Jesus-Christ, que la mortification. Une bonne partie de l'Evangile aboutit à nous faire comprendre la necessité de la mortification, & il n'est point de doctrine qui y soit plus rebattuë, & plus fortement exprimée. On n'y parle que de croix, que de mort, que de renoncement, que de haine de soi-même, que de violence qu'il se faut faire, que de voye étroite où il faut necessairement entrer... Mais de toutes les manieres dont Jesus-Christ la recommande, je n'en trouve point de plus forte, que celle par laquelle il nous declare que depuis la prédication de Saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire, depuis que la doctrine de l'Evangile a été annoncée, le royaume des cieux ne se prend que par violence, & qu'il n'y a que ceux qui se la font, qui l'emportent... Car que veut nous marquer Jesus-Christ par cette necessité de se faire violence, sinon l'obligation de reprimer les mouvemens de nos inclinations naturelles ? Parce que venant d'un fond corrompu, elles sont presque toûjours dereglées, ce qui demande une violence, c'est-à-dire, une mortification continuelle. *Le même.*

La mortification a beaucoup de rapport au martyre.

L'Eglise chante à l'honneur des saints Martyrs, que par une mort tres-courte, ils ont acquis une vie éternellement heureuse : *Mortis sacræ compendio, vitam beatam possident.* Mais c'est un honneur & une couronne qui n'est que pour des ames extraordinaires. Afin d'arriver au même bonheur, la mortification est une plus longue mort, par où les Chrétiens doivent passer. Quelque longue néanmoins qu'elle puisse être, elle est tres-courte, dit le grand Apôtre, en comparaison de la felicité dont elle est suivie : *Momentaneum & leve.* O Seigneur, c'est la mort qui me doit unir à vous dans le ciel, & c'est par la mortification que je dois être uni à vous en cette vie, autant que j'en suis capable. *Le Pere Dozenne, Livre de la Morale de* JESUS-CHRIST.

Combien nuit à l'esprit de flater le corps.

Le corps est sujet à toutes les injures des élemens, à des infirmitez innombrables, dont l'ame ne peut manquer naturellement de se ressentir : mais après tout, rien n'est plus nuisible à l'ame que les commoditez du corps ; & l'on a raison de dire que des incommoditez de la chair naissent les infirmitez de l'esprit. Celui qui flate un lion, le rend souvent doux & traitable ; mais celui qui flate le corps, le rend plus cruel, & plus farouche ; il n'est pas toutefois permis de donner la mort à cet ennemi, il ne faut que le desarmer & l'affoiblir par la mortification ; les forces de l'esprit croissent à mesure que celles de la chair diminuent. *Le même.*

Il faut prendre garde qu'en voulant pratiquer les mortifications du corps on neglige celle de l'esprit.

Si l'on n'y prend garde, en voulant trop faire, on fait trop peu, c'est-à-dire, que pour donner beaucoup à la mortification du corps on ne donne pas assez à celle de l'esprit ; & que l'on tombe ainsi dans le défaut qu'un Prophete reprochoit autrefois au peuple Juif : *Respexistis ad amplius, & factum est minus.* Combien trouve-t-on de personnes dans le monde infiniment delicates sur le point d'honneur, tandis qu'elles exercent sur leurs corps une impitoyable severité ? Il n'y a rien, au sentiment de Saint Bernard, de plus immortifié que cette immortification ; qui dans toutes ces austeritez excessives, croit être en droit de se relâcher d'ailleurs ; & qui au lieu d'assujettir l'appetit à la volonté raisonnable, & la volonté de l'homme à celle de Dieu, fait tout le contraire. *Le même.*

L'excellence de la mortification chrétienne.

L'excellence particuliere de la mortification, qui est l'exercice continuel des parfaits Chrétiens, consiste en ce qu'elle a de la ressemblance avec le martyre, & l'un & l'autre

avec la passion & la mort de Jesus-Christ. Qu'est-ce qu'être Martyr, sinon rendre témoignage à la verité de la Foi & de la Religion de Jesus-Christ par l'effusion de son sang? Il est vrai que dans la paix de l'Eglise, nous ne pouvons être Martyrs en cette maniere; depuis que les persecutions des Tyrans & des Empereurs ont cessé, les fideles ont perdu ces belles occasions de rendre à Jesus-Christ la même vie qu'ils ont reçuë de lui. Il y a néanmoins une autre espece de mort, moins cruelle à la verité, mais qui est pourtant d'un grand merite devant Dieu, laquelle nous pouvons souffrir, dit Saint Ambroise, par nos propres mains, en faisant mourir dans nous-mêmes les desirs & les passions de la chair. C'est ainsi que nous pouvons mourir sans bourreaux, au milieu de la paix. Et si les Martyrs ont perdu la vie naturelle, pour donner à J. C. des preuves de leur ardente charité; nous pouvons lui témoigner à quel point nous l'aimons, en perdant pour lui celle de la chair & des sens. C'est ce que tous les Chrétiens doivent faire par la mortification, qui nous fait mourir à nos appetits déreglez. *La Morale Chrétienne sur le Pater, l. 8. sect. 3. art. 4.*

L. 2. de Cain & Abel, c. 4.

Le bonheur qu'il y a de mourir à la vie sensuelle par la mortification.

Que nous serions heureux si nous pouvions mourir de la sorte, & exprimer par la conduite de notre vie ce meurtre innocent! Car ce que le saint Patriarche Abraham n'a fait qu'une fois, nous le devons faire toute notre vie. Le même commandement qui lui fut fait de sacrifier son fils unique, est fait à tous ceux qui ont promis à Dieu une entiere fidelité; c'est-à-dire, à tous les Chrétiens, d'immoler leur amour propre & la sensualité. Cette mort volontaire, qui ôte à l'ame tous les sentimens de la vie charnelle, éleve les enfans de Dieu à un degré de grandeur d'autant plus éminent, qu'elle les fait vivre de la vie de Jesus-Christ même; en sorte qu'ils peuvent dire comme l'Apôtre: Je vis, ou plûtôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moi; aussi depuis qu'ils ont appris par les nobles exemples, qu'on ne perd rien en cessant de vivre selon la chair, & qu'y mourir, c'est vivre à Dieu, ils ne sçavent ce que c'est de pitié, quand il s'agit de sacrifier un corps, & des passions, que Dieu demande pour ses victimes, & par le sacrifice perpetuel, ils rendent à leur Créateur & à leur Souverain, le juste hommage qui lui appartient. *Le même.*

La grace qui nous est donnée pour pratiquer la mortification.

La grace qui nous est maintenant donnée pour vaincre nos passions, & demeurer fermes au service de Dieu, ne tient plus des qualitez de celle d'Adam, qui étoit une grace donnée dans un jardin de plaisir, où l'on ne sentoit aucune revolte des passions; au contraire, où toutes les parties du corps, & toutes les puissances de l'ame étoient soûmises à la raison; mais nous avons une grace du Christianisme toute genereuse, qui tient des principes de sa naissance, & qui ayant pris son origine dans le sang d'un Dieu, & dans les contradictions de la croix, ne nous est donnée que pour soûtenir & pour surmonter les difficultez que le demon apporte au dessein de notre salut, & de notre perfection; pour arracher nos passions de notre sein, & continuer cet exercice de mort jusqu'au dernier soûpir de notre vie. C'est sans doute une entreprise bien laborieuse, & pour laquelle il faut un grand fond de generosité chrétienne.

Pris d'un Auteur anonyme.

Dieu veut detruire en nous tout le vieil homme par la mortification.

Dieu se comporte dans une ame comme un Roi dans un Royaume nouvellement conquis, lequel fait main basse sur tous ceux qui veulent s'opposer à l'établissement de sa nouvelle domination. Ce Prince met, ce semble, l'horreur & la désolation par tout; mais c'est pour demeurer paisible ensuite, & y trouver ses delices au milieu de la paix, après avoir détruit ou chassé tous ses ennemis. Dieu fait le même, quand il veut entrer dans une ame pour y établir son royaume. Il n'inspire que sang, que croix, que des pensées de penitence & de mortification; mais c'est pour y établir ses loix, & y regner paisiblement. *Le Chrétien interieur, livre premier.*

La priere & l'oraison est suspecte sans la mortification.

J'entens des Saints & de grands hommes recommandables pour leur vertu, pour leur science, & pour leur union avec Dieu, nous dire que la priere & l'oraison leur est suspecte, quand elle n'est point accompagnée de cette haine implacable contre soi-même; & nous, qui bien loin d'être occupez à des exercices aussi saints que l'étoient les leurs, ne songeons dans nos actions les plus chrétiennes qu'à nous faire une occupation, qu'à satisfaire notre curiosité, nous serons assez vains pour nous persuader que Dieu se communiquera à nous, & nous comblera de ses faveurs, sans pratiquer la mortification? Erreur grossiere, & qui ne peut tomber que dans l'idée de ceux, qui n'ont nulle connoissance, & nulle teinture de la vie spirituelle. Tant que nous sommes enveloppez de cette miserable chair, si nous ne veillons sur nous, & ne tenons en servitude cette partie animale de nous-mêmes, elle entraîne notre cœur; elle obscurcit ces lumieres pures qui nous découvrent le bien; elle affoiblit & énerve cette volonté, qui devroit embrasser ce même bien avec promptitude. *Le P. Etienne Chamillard.*

La mortification se doit trouver dans tous les états, & dans toutes les conditions.

Quoi que Dieu ne vous ait pas appellé à la Religion, & que par un ordre secret de sa Providence, il ait voulu que vous demeurassiez dans le monde, il ne s'ensuit pas qu'il vous ait destiné à un genre de vie, où le jour entier seroit un enchaînement continuel d'amusemens frivoles, où vous n'auriez de la vivacité que pour l'honneur, & que pour l'interêt, où vous ne sçauriez ce que c'est que croix, qu'austeritez, qu'abnegation, que mort à soi-même. Rien n'est plus opposé à sa doctrine, & à l'Evangile, qui est l'unique regle de nos mœurs. Que faites-vous neanmoins? si-tôt que vous avez pris le parti de demeurer dans le monde, vous concluez que votre vie est bien differente de celle d'un cloître, qu'elle peut être commode, delicieuse, & telle qu'on la voit presque parmi tous les fideles en ce siecle, comme s'il n'appartenoit qu'aux Religieux & à quelques ames devotes de pratiquer l'austerité & la mortification, de gagner le ciel avec peine, & que le salut ne dût rien coûter. *Le même, Sermon pour le jour de la Toussaint.*

On a toûjours été persuadé que dans le Christianisme il falloit de la mortification.

Dès les siecles de l'Eglise naissante, on a eu cette idée qu'il falloit mener une vie de croix & de mortification dans le Christianisme. En effet, quelle vie austere, quelle vie retirée, quelle vie crucifiée n'ont point alors mené les premiers Chrétiens? Point de plaisir, point de satisfactions humaines. Ce n'étoit que jeûnes, que prieres, qu'austeritez, & que macerations du corps. Dans la suite des temps, quand les fervens Chrétiens ont vû le Christianisme

stianisme dégenerer, & perdre son premier lustre, ils ont couru dans les deserts de l'Egypte, & de la Thebaïde, ils ont renoncé au siecle, ils se sont renfermez dans des Monasteres; par consequent ils ont reconnu la necessité de la mortification. Mais pensez-vous que les Chrétiens d'aujourd'hui s'en puissent dispenser? *Le même.*

Le temps du Carême est particulierement le temps de mortification.

Toute l'Eglise est presentement en deüil & en penitence, & moi qui fais gloire d'être de ses enfans, je ne prendrai nulle part à sa douleur; il n'y aura nulle difference entre moi & un Payen; je vivrai comme ceux qui ne croyent point en Jesus-Christ, ni en sa precieuse mort? J. C. a permis qu'on déchirât sa chair innocente, pour reprimer les revoltes de la mienne: & je necesserai de flater cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer qui me consume, tandis que mon Sauveur verse son sang pour l'éteindre! Mais sera-t-il dit que je sois un sujet de scandale à mes freres, & à mes domestiques, par la vie licentieuse que je mene? Quoi il ne tiendra pas à moi, que le relâchement, qui n'est déja que trop grand parmi les Chrétiens, ne s'augmente encore davantage? *Le Pere de la Colombiere, Tome quatrieme, Sermon du Jeune.*

L'exemple du Fils de Dieu nous doit animer à la mortification.

Si Jesus-Christ nous invite à porter la croix aprés lui, à nous renoncer nous-mêmes, à nous faire violence, ne nous a-t-il pas donné des exemples heroïques là-dessus; & dans des sujets incomparablement plus difficiles que ceux qu'il exige de nous? S'il nous invite à porter la croix après lui, celles qu'il nous impose, approchent-elles de la pesanteur de la sienne? S'il nous invite à renoncer à nous-mêmes, c'est-à-dire, à nos inclinations déreglées, est-ce trop nous demander que d'exiger de nous, que nous nous fassions violence, pour resister à des passions criminelles; pendant qu'il resiste à ses inclinations, quelque justes, & quelque reglées qu'elles fussent, jusqu'à en suer le sang? Aurons-nous jamais des occasions de pratiquer la patience, semblables à celles qu'il a eues dans sa Passion? *Le Pere Nepveu, tiré de l'Esprit du Christianisme, traité de la Mortification.*

La premiere obligation de nous mortifier se prend de notre baptême.

Nous tirons de notre Baptême une forte raison pour montrer la necessité que nous avons en qualité de Chrétiens, de travailler à la mortification, parce que le Baptême, comme nous l'apprend Saint Paul, est une representation de la mort & de la sepulture de Jesus-Christ, qui nous a engagez dès-lors à mourir à nous-mêmes, à nos passions, & à tous les desirs de la chair. Ainsi ce Sacrement de vie, selon l'Apôtre, est un Sacrement de mort, & il est en quelque façon, en même temps, & notre berceau & notre tombeau, puisqu'en nous donnant la vie, & la grace qui nous fait Chrétiens, il nous engage à mourir à tous les mouvemens de la vie sensuelle, & de la nature corrompuë. *Le même.*

Nous sommes obligez à la mortification en qualité de pecheurs,

Nous devons nous adonner à la mortification, en qualité de pecheurs; car si nous sommes pecheurs, nous devons nous appliquer à satisfaire à la justice de Dieu, pour attirer sa misericorde, en expiant nos pechez; & comment pouvons-nous expier nos pechez que par la penitence? Qu'est-ce qu'un pecheur, demande Tertullien, sinon un homme né pour la penitence: *Peccator homo pœnitentiæ natus.* Et peut-il faire penitence sans se mortifier? Il faut punir & mortifier les passions, qui nous ont engagez dans le desordre; affliger les sens, qui s'étant égarez, nous ont souvent jettez dans l'égarement; châtier cette chair qui s'est revoltée, & qui par sa revolte, entraînant notre cœur, nous a si souvent fait tomber dans le peché. *Le même.*

La qualité de Chrétiens nous oblige à la mortification.

Depuis que Jesus-Christ a institué la mortification, & qu'il a bien voulu commencer par sa chair virginale, il faut que nous la portions sur nos corps, qui ne sont que des corps de peché & d'impureté. Il faut que nous achevions ainsi ce qui manquoit à la Passion de Jesus-Christ, ou pour mieux parler, ce que Dieu a voulu que nous prissions de part à sa passion; or cela ne se pouvoit faire que par la mortification de nos corps. Ah! comme ils ont servi d'instrument au peché, il faut les faire servir d'instrument à la penitence & à la mortification; & cela d'autant plus, que Saint Paul n'appelle pas notre corps, simplement un corps; mais qu'il l'appelle un corps de peché: *Corpus peccati.* Il faut donc que la mortification soit dans notre corps, & quiconque en use autrement, il n'est ni mortifié ni penitent. *Dans les Sermons imprimez sous le nom du Pere Bourdaloue, Sermon pour le Mercredi des Cendres.*

Il ne peut y avoir de penitence sans mortification.

L'amour déreglé que nous avons pour notre corps, du necessaire passe au commode, du commode au superflu, du superflu il passe à l'agréable, de l'agréable il va au criminel; voilà ce que l'experience nous apprend tous les jours. Mais que fait la mortification chrétienne? elle condamne le superflu, elle retranche l'agréable, elle refuse le commode; elle va jusqu'à ce qui est de plus innocent, & ce qui paroît même le plus necessaire. Et pourquoi? Parce qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie penitente que tout cela. La mortification retranche toutes les petites delicatesses; & pourquoi? Parce qu'il n'y a rien qui nous éloigne plus de Dieu que cela; & ensuite elle nous en détache entierement, parce que c'est une chose fort naturelle au corps de prendre toutes ses commoditez. *Le même.*

On doit s'abstenir des choses permises par mortification pour ne pas passer aux choses illicites.

Saint Gregoire nous enseigne une admirable morale sur le sujet de la mortification chrétienne. Il dit qu'un homme qui a la puissance en main, pour user prudemment de son pouvoir, c'est-à-dire, pour ne pas exceder les bornes legitimes, doit necessairement s'abstenir quelquefois de ce qui est en son pouvoir; parce que comme la frontiere du licite est l'illicite, laquelle est souvent inconnuë, & que les bornes qui font cette separation, sont assez douteuses, il arrive que lors qu'on est dans la disposition de faire tout ce qu'on veut faire, on se met en danger de faire des choses injustes & illicites: *Solus in illicitis non cadit qui se aliquando & à licitis cautè restringit.* Ainsi si l'on ne s'abstient quelquefois des choses qui nous sont permises, par une mortification libre & volontaire, on court risque de passer bientôt à ce qui est absolument défendu. *Pris d'un Auteur anonyme.*

De l'utilité & de la mortification des Religieux.

Il faut être persuadé qu'un Religieux est destiné aux croix & aux souffrances, & que son état a été consideré de tous les Saints comme un veritable martyre, à cause de la grandeur de la mortification & du renoncement qu'il renferme, si on le met dans un veritable jour, en le regardant comme un retracement, & une imitation fidelle de la vie

de Jesus-Christ. La croix, à proprement parler, a toûjours été le partage des Religieux, & quoi qu'il en ait chargé tous ceux qui ont le bonheur & la gloire de porter son nom, elle est devenuë, par un privilege special, le sort des personnes qui sont consacrées à la retraite, la plus grande partie de ceux qui vivent dans les engagemens du monde, l'ayant rejettée. Or quoi qu'on ait un peu moderé la rigueur des Ordres anciens, il ne laisse pas d'y avoir encore dans plusieurs des austeritez considerables, une abstinence rigoureuse, des jeûnes exacts, des couches dures, de longues veilles, des travaux penibles, un silence inflexible, une separation de tout commerce avec le monde, une presence de Dieu continuelle, une vigilance sur toutes ses actions, une attention fixe sur la fin de sa vie, enfin une privation de tout divertissement; disons un crucifiement perpetuel: en sorte que le Religieux ne peut plus trouver de satisfaction ici-bas, que dans le témoignage de sa conscience, & dans le fond de son état. *L'Abbé de la Trappe, dans l'Explication de la Regle de Saint Benoit.*

Combien peu les hommes sont conformes à Jesus-Christ en ce point.

On ne peut être Chrétien sans croix & sans mortification.

En quoi consiste la mort spirituelle & la mortification.

Desordres qui arrivent par le défaut de mortification. 1. *ad Cor.* 9.

Castigo corpus meum, & in servitutem redigo; ne forte reprobus efficiar. Et vous (Chrétiens) qui n'avez aucune marque de prédestination, vous qui bien loin d'affliger votre chair, la traitez si delicatement, la nourrissez si delicieusement, la couvrez si magnifiquement, & ne pouvez rien souffrir qui l'incommode, que devez-vous attendre sinon qu'elle se revolte contre la raison, qu'elle renonce à l'empire de la grace, qu'elle se donne toute sorte de licence, & vous engage dans toute sorte de dissolution pour vous attirer autant de maux, que vous lui procurez de biens, & vous faire souffrir durant l'éternité autant de tourmens, que vous lui faites goûter de delices: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* Apoc. 18. *Monsieur de la Volpilliere, Sermon de la Resistance a la tentation.*

La mortification, l'austerité, la penitence, ne sont-elles pas du moins aussi necessaires dans le monde que dans la Religion? Dans le monde n'avez-vous pas au contraire plus de tentations à vaincre, plus de perils à éviter, plus de crimes & d'omissions à expier? Non, non, ne vous flatez pas de croire que pour être dispensez dans le siécle de porter l'habit, ou de garder les constitutions de la Religion, vous soyez exempt de la Religion, vous soyez exempt d'en prendre entierement l'esprit. Les préceptes ne sont pas si éloignez des conseils que vous vous l'imaginez; je soûtiens même que vous ne sçauriez gueres observer ceux-là avec l'exactitude de l'Évangile, que vous n'entriez un peu dans la pratique de ceux-ci. *Monsieur Fromentiere, Panegyrique de Saint Bernard.*

La mortification n'est pas seulement pour les Religieux, mais aussi pour les gens du monde.

La pratique de la mortification.

En quoi consiste cette circoncision & cette mortification? C'est à mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, à se separer de certaines compagnies, dont la familiarité est tres-dangereuse par l'experience même qu'on en a faite; à renoncer interieurement aux pompes du monde; à s'éloigner des occasions prochaines du peché; à mener une vie penitente, pour satisfaire à ceux qu'on a commis; à affoiblir peu à peu ses passions, en leur refusant ce qui pourroit les enflammer; à ne jamais prendre de divertissemens criminels en quelque temps, & pour quelque raison que ce puisse être; à se priver quelquefois par vertu, de ceux qui peuvent être innocens d'eux-mêmes. *Pris des Discours Moraux.*

Saint Augustin a tres-bien dit, après le grand Apôtre, que notre corps est le temple du Saint Esprit; mais un temple que l'on bâtit. Il y a de la peine à le bâtir, & nous gemissons pendant qu'on le bâtit. Avez-vous pris garde, Messieurs, que tout gemit quand on fait un grand édifice? Les materiaux gemissent, on les coupe, on les taille, on les scie, on les met en piéces. Les ouvriers gemissent sous le poids du travail. Les instrumens de l'art gemissent; voyez comme ils sont tout fumans. L'entrepreneur gemit de courir en mille & mille endroits pour regler son ouvrage. Le salut éternel est un grand édifice; il faut que tout gemisse pour l'accomplir. Le Saint Esprit qui est l'entrepreneur de cet ouvrage, ne gemit-il pas, selon le langage de l'Ecriture? Les ouvriers qui sont les Prédicateurs & les Pasteurs, gemissent par l'excés du travail. Mais les Saints qui sont les pierres & les materiaux de cet édifice, gemissent bien autrement; on les coupe, on

On ne peut être Chrétien sans croix & sans mortification.

Saint Paul, qui étoit un vase d'élection, châtioit son corps de peur d'être reprouvé:

les

les taille, on les met en piéces, par les perſecutions; ou par l'eſprit d'une rigoureuſe mortification, ils ſe font eux-mêmes toutes ces choſes : *Tunſionibus & preſſuris expoliti lapides. Pris d'un Sermon manuſcrit.*

Nous ne devons point avoir d'horreur de la mortification.

Si nous ſommes les diſciples du Fils de Dieu, ne nous effarouchons point des rigueurs de cette voye étroite, qui paroît ſi penible aux ſens; car cette voye eſt dure à la verité, elle eſt difficile, dit Saint Auguſtin; mais elle eſt la ſeule qui ſoit ſans peril. Ce glaive de l'Evangile, qui diviſe l'eſprit d'avec la chair, ce renoncement à ſoi-même, cette loi de ſeverité chrétienne, que le Sauveur eſt venu apporter au monde, eſt la loi de grace, & de miſericorde. *Pere Rapin, livre de la Perfection Chrétienne.*

L'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt un eſprit de mortification.

Pouvons-nous dire que nous avons une ſeule étincelle de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ou la moindre part à ſes veritables ſentimens, tandis que nous n'aurons que de l'averſion pour les auſteritez, & pour les ſouffrances qu'il a tant aimées? La plûpart de ceux-mêmes qui font profeſſion d'être devots, ne font pas ſcrupule de ne dénier aucune ſatisfaction à leurs ſens, quand elles ne ſont pas criminelles. Il ne faut qu'avoir un peu de crainte de Dieu, & vouloir faire ſon ſalut. Mais c'eſt le propre des perſonnes ſpirituelles de renoncer à celles qui ſont les plus innocentes, parce qu'elles nous tirent de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & qu'elles nous mettent dans une grande oppoſition à ſa vie, qui eſt toute dans les croix, dans les privations, & dans les ſouffrances. Quelle honte de voir un membre delicat, ſous un chef couronné d'épines! *Tiré d'un livre intitulé, les Exercices du Chrétien interieur.*

Du même ſujet.

Que ſçai-je ſi j'ai l'eſprit de Jeſus-Chriſt, ou ſi je n'agis en toutes mes actions que par un pur eſprit de la nature, lorſque j'ai toute ſorte de ſatisfaction au corps & à l'ame : que de vivre ainſi, la nature s'y conſole, & s'y nourrit avec plaiſir! Mais quand je ſuis traverſé, inquiété, mortifié, & comme accablé de travaux, & que j'aime mon état, parce que j'y trouve l'imitation de Jeſus-Chriſt ſouffrant, je ſuis bien aſſuré que la nature ne peut aller juſques-là, & que c'eſt la grace qui m'éleve, & qui me fortifie, ſuppléant au défaut de ma foibleſſe naturelle. *Le même.*

La mortification eſt plus admirable dans les grands du monde.

L'auſterité & la mortification ſont toûjours admirables dans les hommes; mais il faut avoüer qu'elles ont un éclat, & un merite particulier, quand elles ſe trouvent dans les Grands, & dans les perſonnes des Princes, où nous pouvons dire qu'elles ſont doublement ſurnaturelles. Ces vertus ſont ſurnaturelles en elles-mêmes, parce qu'elles ſurpaſſent la nature, & ne ſe forment que par le mouvement de la grace; elles ſont encore ſurnaturelles à l'égard de leur condition. Afin qu'un Prince ſoit courageux, liberal, grand, politique, il ne faut pas qu'il s'éleve au-deſſus de ſa condition, ou qu'il en combatte les inclinations, il faut ſeulement qu'il les ſuive; ces vertus ſont comme naturelles à ſa fortune. Mais la pieté, la penitence, la mortification & l'auſterité de vie ſont entierement ſurnaturelles aux Princes; il faut pour les pratiquer qu'ils oublient ce qu'ils ſont, qu'ils s'élevent au-deſſus de leur condition, qu'ils la combattent, qu'ils la vainquent. *Monſieur Biroat, Oraiſon funebre de Monſieur de Longueville.*

Sentiment de S. Paul, touchant la mortification.

L'Apôtre nous avertit que ceux qui appartiennent au Sauveur ont crucifié leur chair avec lui, portant la mortification autour d'eux, ſur eux, & dans eux-mêmes. Ils la portent autour d'eux, rompant avec les objets qui les environnent, & qui les attachent: ils la portent ſur eux, mortifiant leurs corps par l'auſterité: ils la portent au dedans, en faiſant à leurs paſſions de continuelles violences. Je ne parle point aux enfans du ſiécle, leſquels n'appartiennent point à Jeſus-Chriſt crucifié, puiſqu'ils ne reſpirent que le plaiſir, faiſant ſuer tous les élemens, & mettant toute la nature en haleine pour flater leur goût, pour entretenir leurs delices, & pour fournir à leurs divertiſſemens. Ils n'ont point appris de Tertullien, que la vie d'un Chrétien doit être un apprentiſſage de martyre. *Le Pere Noüet, Tome 2. de ſes Meditations.*

Excuſe priſe de notre delicateſſe.

Vous dites que vous êtes une perſonne fort delicate, accoûtumée à l'abondance & aux delices; que vous ne pouvez plus vous paſſer des douceurs de la vie, bien loin de pouvoir vous reſoudre à mortifier & à macerer votre corps: mais ſi vous ne pouvez pas vous y reſoudre, comment eſt-ce que vous pourrez vous ſauver? Lorſque vous ſerez malade, outre les douleurs du mal, qui ſont quelquefois tres-aiguës, vous vous reſoudrez à un jeûne exact & fort penible; le Medecin l'ordonne ainſi; vous prendrez des breuvages inſupportables au goût; vous ſouffrirez qu'on vous faſſe des inciſions profondes & douloureuſes. Eſt-ce qu'on a plus de force & de reſolution dans la maladie, que quand on ſe porte bien? ou plûtôt, n'eſt-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la ſanté, & qu'on ne ſe met gueres en peine de ſon ſalut? *Pere de la Colombiere, Tome 2.*

On ne peut vivre en Chrétien en menant une vie immortifiée. *Ad Philipp. 3.*

Saint Paul proteſte qu'il eſt prêt de perdre toutes choſes, & qu'il n'eſtime que comme de la bouë ce qu'il y a de plus grand au monde, afin de gagner Jeſus-Chriſt: *Omnia arbitror ut ſtercora, ut Chriſtum lucrifaciam.* Et aujourd'hui par un ſentiment tout oppoſé, on eſpere & on ſe flate de pouvoir le gagner, en menant une vie molle & immortifiée; & en un mot, on vit dans cette pernicieuſe erreur, qu'on peut être Chrétien, en goûtant les douceurs de la vie, en contentant ſes deſirs, en travaillant à s'élever, & à s'enrichir, & donnant à ſa cupidité toute l'étenduë qu'elle peut avoir. On ſe flate de pouvoir être Chrétien, ſans en venir à ce renoncement de cœur, que Jeſus-Chriſt & tous les Peres ont regardé comme indiſpenſablement neceſſaire à la ſainteté de notre vocation; car voilà le rafinement de cette devotion chimerique. On veut avoir la gloire du Chriſtianiſme, & on ne veut pas en avoir la peine; on veut s'en faire honneur pour étouffer les remords de ſa conſcience, & on ne veut pas en porter le joug, comme étant trop lourd & inſupportable. *Le Pere Bourdaloüe, dans ſes Sermons.*

La peine & la difficulté qu'on reſſent à maltraiter ſon corps.

Les artifices de notre chair ne cedent en rien à ſon importunité; c'eſt un ennemi flateur, dont les ſurpriſes & les violences ſont également dangereuſes. Comment voulez-vous, dit Saint Jean Climaque, que j'enchaîne mon corps, s'il m'échappe avant que je le puiſſe mettre dans les fers; ou que je le perſecute, s'il ſe reconcilie avec moi, avant que je lui puiſſe declarer la guerre? Comment voulez-vous que je haïſſe celui que la nature me fait aimer; ou que je condamne ſans pitié un

criminel, qui m'attendrit avant que je le puisse juger? Je suis lié avec lui pour toûjours, comment voulez-vous que je m'en separe? Je dois un jour ressusciter avec lui, & vous voulez que je le fasse mourir? Il est corruptible par lui-même, & vous voulez que je le rende incorruptible par mon industrie? Je trouve en lui des qualitez si opposées que je ne sçai par où le prendre. Il m'assiste, & me fait la guerre; il me secourt, & il m'attaque; il me favorise, & il me dresse des embûches; si je le traite bien, il s'éleve contre moi; si je veux, en le mâtant, le reduire à la raison, il demeure sans vigueur; si je lui donne quelque relâche, il devient insolent; & si je l'afflige trop, il me fait courir fortune à moi-même. Quel prodige se rencontre dans cet assemblage de mon corps & de mon ame? Comment se peut-il faire que je sois tout ensemble mon ami & mon ennemi? *Le Pere Noüet, la Vie de* JESUS-CHRIST *dans les Saints.*

La mortification & l'austerité n'est pas difficile à celui qui aime Dieu.

Rien ne paroît rude ni difficile à une ame qui aime Dieu, & qui est touchée d'une vive douleur de l'avoir offensé. C'est pour cela que ces anciens Solitaires embrassoient avec tant d'ardeur les jeûnes, les veilles, les fatigues, & tous les autres exercices d'une vie penitente & laborieuse; pour cela qu'ils renonçoient à tout, autant qu'il leur étoit possible dans une chair mortelle, & qu'ils se refusoient avec plaisir les choses, qu'une charité moins enflammée que la leur auroit estimées necessaires à la conservation de la vie. Que s'ils s'en accordoient quelques-unes dans l'envie qu'ils avoient de s'immoler & de se détruire, c'étoit parce qu'ils ne pouvoient pas s'en priver, sans contrevenir aux ordres de Dieu. Et néanmoins quelque grandes que fussent leurs austeritez, ces hommes incomparables n'avoient garde d'être satisfaits d'eux-mêmes, ils trouvoient des attraits si puissans dans la croix, & le desir qu'ils avoient de s'y attacher étoit si violent, que comptant pour rien tout ce qu'ils pratiquoient de plus austere, ils condamnoient comme une conduite molle & relâchée, ce que les hommes condamnoient en eux comme une penitence excessive. *L'Abbé de la Trappe, deuxiéme Tome des Devoirs Monastiques.*

Ce qui animoit à la mortification ces anciens Solitaires.

L'idée que ces grands hommes avoient de la majesté de Dieu qu'ils avoient offensé, faisoit qu'ils ne connoissoient point en eux de fautes si petites, qu'ils ne crussent les devoir expier par de grands châtimens. Que s'ils jettoient les yeux du côté du monde, cette désolation si generale, ce déluge de maux & de crimes si universel échauffoit leur charité, animoit leur zele, & il n'y avoit rien de dur, & de rigoureux, pourvû qu'il leur parût possible, à quoi ces hommes tout divins ne se portassent, pour balancer auprès de Dieu l'iniquité du monde, & pour détourner les justes & redoutables effets de sa colere. *Le même.*

Mortification au milieu des delices.

Ce grand Prince, maître de son cœur & de ses actions, & pouvant vivre au gré de ses desirs, dans l'abondance & dans la mollesse d'une Cour delicieuse, entouré de personnes à qui le desir & l'interêt de plaire suggere les artifices les plus engageans, sentit bien qu'il avoit besoin de la vertu la plus consommée, pour se préserver de la contagion du siécle; il pensa serieusement aux moyens de fortifier l'esprit, & d'affoiblir la chair; avant que de paroître en public, il comptoit avec lui-même dans la retraite, &c. *Le Pere Cheminais, Panegyrique de Saint Loüis.*

La mortification n'est pas simplement de conseil, mais de précepte.

Mourir à soi-même n'est pas un simple conseil dans la Morale chrétienne, c'est un commandement exprés. Saint Paul n'instruisoit-il que des personnes religieuses, quand il enseignoit que le Baptême appliquant aux hommes la mort de Jesus-Christ, les obligeoit de mourir avec lui? quand il avançoit que Jesus-Christ n'avoit été attaché à la croix, que pour nous crucifier au monde; que ceux qui se vantoient d'être ses disciples, devoient crucifier leur chair avec leurs desirs: *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis.* Qui dit un Chrétien, dit un homme mort, un homme crucifié au monde, & à qui le monde l'est aussi, n'y en ayant pas un qui ne doive imiter la qualité que Saint Gregoire de Nazianze donnoit aux Penitens de son temps, lorsqu'il les appelloit des Martyrs vivans, à moitié morts, parce qu'au défaut des bourreaux, ils sont obligez de s'armer contre eux-mêmes, & de détruire chaque jour par leur propre main, quelque partie de ce qu'ils sont. *Monsieur Fromentiere, Panegyrique de Saint Benoît.* *Ad Gal. 5.*

Pourquoi nous devons nous mortifier.

La grace qui nous fait Chrétiens, trouve en nous un sujet criminel, & ainsi il faut qu'elle le punisse, & le peut-elle sans le mortifier? Elle trouve un sujet malade, il faut qu'elle soit medecinale, & par consequent amere; elle trouve en lui une concupiscence effrenée, une volonté corrompuë, des passions violentes, une chair rebelle, c'est-à-dire, autant de maladies mortelles, il faut pour les guerir, refrener cette concupiscence, dompter ces passions, regler cette volonté, crucifier cette chair; & tout cela se peut-il sans une continuelle mortification? Faire difficulté de l'embrasser, n'est-ce pas aimer son mal? *Le Pere Nepveu, Tome premier de ses Reflexions.*

La mortification étant pour tout le monde, elle est par consequent de précepte.

Si c'étoit seulement un conseil de haïr son ame, c'est-à-dire, de reprimer les mouvemens sensuels & déreglez par la mortification, pourquoi le Fils de Dieu menaceroit-il de la perte de leur ame, c'est-à-dire, de la damnation éternelle, ceux qui voudroient trop se ménager là-dessus? Il n'y a point d'autre voye, selon l'Evangile, pour aller au ciel, que la voye étroite; n'est-ce donc pas une necessité indispensable d'y marcher, si l'on veut arriver au ciel? Mais pour nous ôter tout sujet de douter là-dessus, l'Evangile ne nous marque-t-il pas expressément, que quand Jesus-Christ parloit de se renoncer soi-même, de porter sa croix, il le disoit pour tous: *Dicebat autem ad omnes.* Il n'y a donc ni dignité, ni condition, ni emploi, ni âge, ni sexe, qui en dispense, comme il n'y en a point qui dispense de suivre Jesus-Christ. *Le même, Tome quatriéme.* *Luc. 9.*

La trop grande liberté que nous donnons à nos sens.

Ce qui fait que nous avançons si peu dans la connoissance de Dieu, & de sa verité, c'est que nous donnons trop de liberté à nos sens. C'est par eux que notre esprit se répand au dehors, & se divise, pour ainsi dire, de lui-même. C'est par eux que passent tant d'images & de phantômes qui nous corrompent, ou du moins qui nous amusent, & qui nous empêchent de fixer nos idées sur des objets qui meritent toute notre application. Tant il est vrai ce que dit l'Apôtre, que l'homme animal ne comprend pas ce qui est de Dieu. *Monsieur Flechier, Panegyrique de Saint Bernard.*

Comme

C'eſt par les travaux & les peines ſouffertes pour Dieu que nous lui témoignons notre amour.

Comme le Fils n'a pas crû pouvoir mieux nous marquer ſon amour qu'en ſouffrant, & qu'en mourant pour nous, il ne prétend pas que nous lui donnions d'autres témoignages d'une charité reciproque que ceux d'une vie ſouffrante & mortifiée. Mais pourquoi cette rigoureuſe conduite? La raiſon eſt qu'un cœur qui aime veritablement, demande mutuellement un amour veritable, & non pas un amour feint & déguiſé; & il n'y a rien qui faſſe mieux connoître la verité de notre amour envers Dieu, que la conſtance de notre cœur dans les travaux & dans les peines. *Monſieur de la Volpilliere, Sermon de l'Adverſité.*

La mortification au milieu des delices eſt la plus heroïque.

Les ſerviteurs de Dieu, qui ſçavent trouver & porter la croix dans l'abondance même & dans les delices, nous donnent des exemples d'une veritable mortification. Rechercher les ſouffrances quand on peut leur échapper; fuir le plaiſir quand il ſe preſente; appeller, pour ainſi dire, la peine lorſqu'elle s'éloigne, c'eſt ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, & de plus precieux dans la mortification chrétienne; car elle éclate alors par une double victoire: l'une ſur ce qui peut la corrompre, l'autre ſur ce qui la peut ébranler. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Le ciel ne s'emporte que par violence, & par mortification.

Le Fils de Dieu nous aſſure que depuis la prédication de Saint Jean-Baptiſte, c'eſt-à-dire, depuis que la doctrine de l'Evangile a été annoncée, le royaume des Cieux ne s'emporte que par violence. C'eſt dans ce ſentiment qu'il nous dit, que la porte de la vie eſt petite, qu'il y en a peu qui y entrent, & c'eſt pour cela qu'il nous exhorte de faire tous nos efforts pour tâcher d'y entrer. Et que veut nous marquer Jeſus-Chriſt par cette neceſſité de porter ſa croix, de ſe renoncer ſoi-même, d'entrer dans la voye étroite, de ſe faire violence, ſinon l'obligation de pratiquer la mortification, c'eſt-à-dire, de renoncer à notre propre volonté, & de reprimer les mouvemens de nos inclinations naturelles; parce que venant d'un fond corrompu, elles ſont preſque toûjours déreglées; & de combattre continuellement nos paſſions, ſur-tout celles qui ſont les plus vives & les plus dangereuſes, parce qu'elles nous portent ordinairement au mal. *Le Pere Nepveu, dans le Livre intitulé, l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

En quelque état qu'on ſoit, pecheur, ou innocent, on a beſoin de mortification.

L'on peut diſtinguer les Chrétiens en deux ſortes d'états, dont les uns ſont encore dans l'innocence, qu'ils ont conſervée depuis le Baptême, ce qui eſt aſſez rare, & dont le nombre eſt bien petit; & les autres l'ont perduë par le peché, & ſouvent par une vie débordée en toutes ſortes de pechez; il faut ſans doute un préſervatif aux premiers, pour empêcher qu'ils ne tombent dans le deſordre, & qu'ils n'y ſoient entraînez par les objets, ou par le panchant de la nature corrompuë, ou par le torrent des exemples. Il faut de plus un puiſſant moyen aux autres, qui ſont tombez, non ſeulement pour ſe relever, mais encore pour ſatisfaire à la juſtice divine, & expier leurs déreglemens paſſez. Or ce préſervatif eſt la mortification pour les uns, & ce puiſſant moyen eſt la penitence pour les autres. Mais tous les deux ne peuvent ſubſiſter ſans les rigueurs d'une vie auſtere, & ennemie de la delicateſſe, & des ménagemens honteux, que tant de Chrétiens obſervent ſur ce point. Or je veux (mon cher Auditeur) que vous ſoyez du nombre des premiers, que vous n'ayez jamais offenſé Dieu mortellement, & que vous ayez obſervé pure & entiere l'innocence que vous avez reçuë au Baptême. Ne m'avoüerez-vous pas qu'il eſt difficile de ſe maintenir en cet état, ſans de grandes précautions, & ſans de grands combats? & parmi tant de dangers, tant d'écueils, tant de précipices, au milieu de tant d'ennemis, & des piéges qu'ils vous tendent, prétendre ſe garentir du peché ſans mortification, mais au contraire, en donnant la liberté à tous ſes ſens, & en ſe permettant tous les plaiſirs, qui ne portent point ouvertement le caractere odieux du crime; n'eſt-ce pas fournir des armes à ſes ennemis, & donner dans les piéges qu'ils nous tendent; puiſque ſans mortification, c'eſt-à-dire, ſans la fuite des objets, & de tout ce qui flate les ſens, on ne peut moralement les éviter? Que ſi maintenant nous conſiderons la plûpart des hommes, qui bien loin d'avoir conſervé l'innocence du Baptême, l'ont ſoüillée par une vie déreglée & criminelle; comme on ne peut douter que ſans une veritable & ſincere penitence, il eſt impoſſible de faire ſon ſalut; je ne vois pas comment il eſt poſſible de faire penitence, c'eſt-à-dire, de quitter ſes deſordres, & de ſatisfaire à Dieu que nous avons ſi ſouvent offenſé, ſans la mortification, qui en eſt inſeparable. Car comment après avoir accoûtumé ſes paſſions à ne leur rien refuſer; après avoir contracté tant de mauvaiſes habitudes; après avoir laiſſé prendre au demon un empire ſi abſolu ſur nous, penſer pouvoir, ſans mortification, reprimer ces mêmes paſſions, rompre ces mêmes habitudes, ſe délivrer de cette captivité du demon, aimer tout ce qu'on a eu en horreur, avoir en horreur tout ce qu'on a aimé? c'eſt ce qui ne ſe peut. *Pris d'un Sermon manuſcrit.*

Quand il faut pratiquer la mortification. 2. ad Cor. 4.

Selon Saint Paul, on ſe doit ſervir de la mortification dans tous les lieux, dans tous les temps, & dans toutes les circonſtances, où il y a danger d'être infidele à Dieu: *Semper mortificationem Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* Quoi n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſoit dans le cœur? non, dit-il, il faut la porter autour de ſoi, & dans ſon propre corps: *circumferentes.* Il faut s'en ſervir contre tous les objets; il faut qu'elle nous entoure, qu'elle nous ſuive, qu'elle nous accompagne, & qu'elle nous ſerve comme d'un bouclier, qui nous couvre de tous côtez, & contre toutes les attaques de nos ennemis; parce que nous ſommes en vûë de toutes parts, expoſez à tous leurs traits, & que c'eſt l'unique défenſe que nous ayons pour leur oppoſer. *Le même.*

Notre corps & le vieil homme eſt notre plus grand ennemi que nous devons maltraiter & punir.

Voulez-vous un motif qui nous oblige à maltraiter notre corps, & à détruire le vieil homme par la mortification de nos ſens? Hé! n'eſt-ce pas un aſſez puiſſant motif que de ſçavoir que c'eſt le plus grand ennemi que nous ayons? La conſideration du mal qu'il nous a fait, & qu'il ne ceſſe de nous faire, ne nous pouſſe-t-elle pas à la vengeance? Ce n'eſt pas un ennemi qu'il faille flater, ou épargner. Il n'y a point de meſure à prendre avec celui qui en veut à notre ſalut, ſinon qu'à le prévenir, & à donner la mort au vieil homme dans nous-mêmes. Qu'il me ſuive, dit le Fils de Dieu à ſon vrai diſciple, qu'il me ſuive juſques ſur la croix pour y faire mourir le vieil homme, c'eſt-à-dire, la concupiſcence, & les inclinations auſquelles notre

chair nous porte. L'homme pecheur vit encore en nous, par un amour propre, qu'il nous a laissé comme son propre esprit. Le Sauveur est mort lui-même pour le faire mourir en sa personne, ou pour mieux dire, en la nôtre : car il étoit notre figure devant Dieu, comme notre pleige sur la croix. Il faut donc achever en nous-mêmes le sacrifice à la justice, à la religion, & à l'amour de Dieu : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. Le Pere Camaret, Tome second du livre intitulé, le pur & parfait Christianisme.*

Ad Coloss. 1.

Continuation du même sujet.

C'est en ce corps détruit qu'il faut détruire l'amour propre : il semble que ce n'est pas la plus grande peine qu'il ait à souffrir ; mais c'est la plus sensible. Il faut donc en ce corps de peché, en cette chair pechereſſe, en cette ennemie de l'Esprit de Jesus-Christ, & de sa grace, & de notre salut ; il faut crucifier l'amour propre : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis.* Me demandez-vous en quoi ? Je vous réponds generalement en tous ses sens, le faisant souffrir, non seulement par la privation de tout plaisir des sens, mais encore par l'application des choses qui leur sont contraires. Il y en a qui viennent de notre choix, & quelquefois du choix de Dieu même, qui a la bonté d'y mettre la main : *Mortificat, & vivificat,* il mortifie, & vivifie. Que cette sorte de mortification est excellente pour faire mourir l'amour propre. *Le même.*

Ad Gal. 5.

1. Reg. 2.

Mortification de l'amour propre.

Matt. 16.

Comme il faut dans l'usage des mortifications, opposer le contraire à son contraire, il faut opposer à l'amour propre la haine de soi-même : *Abneget semetipsum.* Hé quoi ! ce malheureux amour propre se chargera des croix du monde, & du demon ; il les portera volontiers, & il en fera gloire ; elles ne lui peseront rien, & cela pour un gain sordide, pour un lâche interêt, pour un point d'honneur imaginaire ; & vous ferez difficulté de le charger de la croix du Fils de Dieu ? & vous écouterez ses murmures, & ses plaintes déraisonnables, & vous aurez compassion de lui ; & par cette molle complaisance, vous le déchargerez, vous l'épargnerez ? Quoi ! aimez-vous mieux que votre amour propre meure sur la croix du monde, que sur celle du Sauveur ? Mourir sur la croix du monde, c'est n'avoir point de part au merite de la croix du Sauveur. C'est au contraire meriter la disgrace du Fils de Dieu, & renoncer au bonheur qu'on acquiert par les souffrances, soit volontaires, soit qu'elles nous viennent de la part de Dieu. Mais mourir sur la croix du Sauveur, en y crucifiant son amour propre, c'est meriter d'avoir part à sa gloire. Ce langage est un peu mystique, mais ceux qui ont un veritable amour de Dieu & du Sauveur l'entendent bien. *Pris en partie du même Auteur.*

Les gens qui sont dans la molleſſe sont bien éloignez de donner leur vie pour Dieu, s'il étoit neceſſaire.

Que dirons-nous de la delicatesse de ces mondains qui sont bien éloignez de cette generosité du Christianisme, qui oblige à donner sa vie pour la défense de sa Foi & de sa Religion s'il en étoit question ? Comment peuvent-ils former cette disposition courageuse avec des cœurs mols & efféminez à qui les moindres ombres de la mortification font peur ; qui cherchent mille prétextes pour se dispenser des rigueurs de la penitence ; qui alleguent pour cela la delicatesse de leur complexion, ou de leur sexe, la grandeur de leur naissance ? Il est neceſſaire qu'ils mortifient leur chair quand les occasions se presentent d'expier, par exemple, ou de prévenir quelque peché. Que peut-on attendre de ces Chrétiens, dont l'humeur est si delicate, qu'ils ne peuvent faire à leurs inclinations la moindre violence du monde, dont les corps sont si accoûtumez aux delices, & si sensibles à la douleur, qu'ils ne sçauroient rien souffrir pour la gloire de Jesus-Christ, ni pour le salut de leurs ames ? Il arrive, dit Tertullien, que la foi est efféminée par les delices, comment est-ce que ce corps delicat pourroit endurer le martyre ? *Monsieur Biroat, dans son Avent.*

La mortification du corps produit la mortification des passions.

Ce qui établissoit les Saints dans le calme de leurs passions, c'étoit une mortification si austere, qu'il y avoit plus de sujet de s'étonner qu'ils continuassent de vivre, que non pas qu'ils vécussent sans ressentir la force de leurs passions. Ils traitoient leur corps comme leur ennemi ; ils ne l'entretenoient que pour l'empêcher de mourir ; ils punissoient les moindres revoltes de leur chair par des austeritez affreuses ; ils se plaignoient même l'eau qu'ils beuvoient ; ils n'avoient pour lit que du bois ou la terre même. Si tous n'ont pas mis en pratique les mêmes rigueurs, il est vrai de dire que tous ont jeûné, que tous ont veillé, que tous ont declaré la guerre à leurs sens, & que tous, à l'exemple de Saint Paul, ont porté continuellement dans leur corps la mortification de Jesus-Christ. Telle étoit l'heureuse *Apathie* des anciens, & tel devroit être le calme de ceux qui s'adonnent à la spiritualité. Une paix & une guerre tout à la fois : une paix avec Dieu & avec leur conscience ; une guerre contre leur chair. Que tous ceux qui s'imaginent être arrivez à un état qui les dispense de mortifier leurs corps, examinent leur conduite sur celle que nous leur opposons, & je m'assure qu'ils reconnoîtront, qu'il n'y a point de plus grossiere illusion que la leur. *Livre intitulé, l'Idée veritable de l'Oraison, seconde partie, chapitre 5.*

Les plus saints sont ceux qui d'ordinaire pratiquent les plus grandes austeritez.

Les personnes les plus saintes ont presque toûjours besoin de pratiquer les austeritez : car dans l'idée qu'elles ont de la sainteté de Dieu, elles vengent avec une severité impitoyable sur elles-mêmes les moindres fautes qu'elles commettent par foiblesse ; elles haïssent innocemment leur corps, & l'accablent d'austeritez, parce qu'elles le regardent comme un ennemi qui les peut separer de Dieu. Quand même elles ont par un témoignage interieur quelque confiance que leurs pechez leur sont pardonnez, elles prennent sur elles par charité ceux du monde, & tâchent de les expier, à l'imitation du Fils de Dieu. Elles portent envie aux Martyrs, qui pour la confession du nom du Sauveur ont été maltraitez, crucifiez, brûlez, & n'en trouvant point l'occasion, qui ne se presente plus, la vie leur devient ennuyeuse, à l'exemple de cette Sainte qui disoit si souvent, * *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir. Le même.*

* Sainte Therese.

Vous me direz, peut-être, que tout le monde n'est pas obligé à mener ainsi une vie mortifiée ; mais je vous demande moi, est-ce que pour être sauvé, tout le monde n'est pas obligé de se faire violence ? est-ce que le ciel doit coûter beaucoup à quelques-uns, & rien à d'autres ? est-ce qu'il y a pour vous un autre Evangile à pratiquer, d'autres loix à suivre que pour ceux qui se sont sauvez avant

vous? Hé! puiſqu'il y a une autre voye plus aiſée & plus douce, pieux fideles, qui joüiſſez maintenant d'un royaume que vous n'avez emporté que par violence, & qui a été le prix de vos macerations, de votre retraite, de votre auſterité, pourquoi nous montriez-vous un chemin ſi penible, ſi rebutant pour la nature, ſi propre à décourager notre foibleſſe; puiſqu'on peut ſe ſauver par un autre plus commode, plus agréable, plus proportionné à nos infirmitez? Pourquoi nous laiſſer des exemples ſi difficiles à imiter; puis que de plus faciles & de plus doux euſſent eu pour nous le même ſuccés? Grand Dieu! que les hommes ſont inſenſez de riſquer leur ſalut, parce que les autres le riſquent, & de ne ſe damner que parce que les autres ſe damnent. *Le Pere Maſſillon, Sermon du petit nombre des Elûs.*

L'eſprit de mortification eſt eſſentiel au Chriſtianiſme.

Pour connoître combien l'eſprit de mortification eſt eſſentiel au Chriſtianiſme, je n'ai qu'à vous propoſer le portrait que Saint Paul, ſi parfaitement inſtruit de la Morale Chrétienne, nous a fait d'un veritable Chrétien. Ce grand Apôtre nous declare que les fonts du Baptême ſont une image du tombeau de Jeſus-Chriſt: que ſi l'on porta le Sauveur au tombeau déja mort, on nous porte au Baptême pour y mourir: que tout de même que la Paſſion du Sauveur lui ôta une vie, pour lui en donner une autre, le fit mourir à une vie paſſagere, expoſée à bien des incommoditez, pour le faire reſſuſciter glorieux; auſſi le Baptême nous ôte une vie pour nous en donner une autre plus excellente. Il nous ôte une vie ſenſuelle, animale, ſenſible aux plaiſirs du monde, pour nous donner une vie ſpirituelle, humble, mortifiée, & chrétienne. C'eſt pourquoi Tertullien diſoit qu'on nous portoit au Baptême comme à une école de mortification, où nous allions comme à un apprentiſſage, pour mourir au monde, & à tous ſes plaiſirs: *Ad Baptiſmum, tanquam ad mortis tyrocinium deferimur.* Ainſi naître Chrétien, c'eſt mourir au monde & à ſes plaiſirs. Toute la vie d'un Chrétien eſt une mort continuelle; le tombeau de Jeſus-Chriſt doit être ſa demeure, & ce corps tout déchiré doit être le modele de l'état où il doit reduire le ſien. Enfin, il l'avertit que tout le droit qu'il peut prétendre à l'heritage du Sauveur, n'eſt fondé que ſur la part qu'il aura à ſes ſouffrances: *Ad Rom. 8. Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Chriſti: ſi tamen compatimur, ut & conglorificemur. Sermon manuſcrit.*

Ceux qui fuyent la mortification, ſont ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt. *Ad Philipp. 3.*

L'Apôtre Saint Paul, qui n'exagere rien, & qui aſſure qu'il y a dans le Chriſtianiſme même, des perſonnes qui ſont ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt: *Nunc autem & flens dico, inimicos crucis Chriſti, &c.* Et qui ſont ceux-là, je vous prie, ſinon ceux qui ne recherchent que les biens & la ſatisfaction de cette vie; puiſque cette croix ne nous porte pas à mener une vie delicieuſe, mais à mener une vie d'auſterité, de travail & de mortification? Or il faut remarquer ſur cela, qu'on eſt ennemi de la croix de Jeſus-Chriſt, en aimant les choſes qui ſont oppoſées à la croix de Jeſus-Chriſt. Qu'on ſe vante tant qu'on voudra d'être Chrétien, & qu'on imprime tant qu'on voudra ſur ſon front ce ſigne adorable, la parole de Saint Paul ſera toûjours vraye: Celui qui n'a pas l'eſprit de Jeſus-Chriſt, n'eſt point à lui, & s'il n'eſt point à lui, il eſt ennemi de ſa croix. Celui qui ſe dit être à Jeſus-Chriſt, doit vivre comme il a vécu; il doit porter ſa croix après lui; tous ceux qui s'abandonnent aux delices, ſont oppoſez à Jeſus-Chriſt; ils ſont ſes ennemis; au lieu de ſe crucifier eux-mêmes, ils crucifient de nouveau le Sauveur. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes, &c. ſur le vingt-troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

L'état des perſonnes immortifiées eſt digne de larmes.

Ces perſonnes immortifiées meritent d'être pleurées comme Saint Paul les pleure: & moins elles ſe pleurent, plus leur état merite d'être pleuré. Pour nous, ayons d'autres yeux que n'en ont ces perſonnes. Il n'y a rien de ſi contraire à la loi de Jeſus-Chriſt que d'être attaché au monde, à ſes plaiſirs, & à la vie même. La croix eſt l'objet continuel d'un vrai Chrétien; quand perſonne ne le crucifie, il ſe crucifie lui-même; il s'afflige lorſque perſonne ne l'afflige. La croix a toûjours été comme l'ame du Chriſtianiſme, & ſa vûë jointe à ſa force, a ruïné dans ceux qui ont été ſes vrais diſciples, l'amour des delices de cette vie. *Le même.*

La mortification eſt neceſſaire de crainte de tomber dans le peché.

Nous ſommes tous pecheurs en naiſſant, & le jour qui nous fait voir la lumiere, nous fait paroître aux yeux de Dieu comme des criminels, & des objets malheureux de ſa colere & de ſa vengeance; ſi bien que quand nous employerions tous les momens de notre vie à pleurer ce malheur, & à ſatisfaire la juſtice de Dieu, nous devrions croire que nous ne ferions que notre devoir. Mais ces bleſſures profondes que le peché nous a laiſſées, encore qu'elles ſemblent gueries par le ſang de Jeſus-Chriſt, ne laiſſent pas de nous être encore funeſtes; leurs cicatrices ſaignent encore; ce ſont des ſources toûjours ouvertes de corruption, & de peché; & ſi Dieu par ſa main toute-puiſſante n'en arrête le cours, elles peuvent à tous momens nous cauſer la mort. C'eſt donc une prudence toute divine qui nous inſpire ces ſentimens genereux, que non ſeulement nous devons faire tous nos efforts, & prodiguer toutes les forces de notre corps & de notre ame pour éviter ces dangers; mais que même, ſelon la penſée de Saint Auguſtin, ayant tous dans la corruption de notre nature des inclinations ſi fortes, & des pentes ſi naturelles au mal, nous devons en quelque façon par avance, des ſatisfactions & des ſacrifices pour tous les pechez, où nous tomberions ſans doute ſi nous étions abandonnez à nous-mêmes. Ainſi quels ſacrifices ne doivent point à Dieu les plus juſtes des hommes, pour les pechez qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils n'ont pas commis par la pure miſericorde de Dieu? *Monſieur l'Abbé Verjus, Diſcours ſur la Vêture d'une Religieuſe.*

Juſqu'où les Saints ont porté la mortification chrétienne.

Dès l'établiſſement de l'Egliſe, il s'eſt trouvé de grandes ames, qui ont porté bien plus loin la perfection de la vie chrétienne. Ils ont crû n'être pas dignes du nom de Chrétiens, s'ils ne ſuivoient autant qu'il eſt poſſible, les plus rigoureuſes maximes, & les plus terribles exemples d'un Dieu crucifié. Ils ſe ſont retirez dans les plus affreuſes ſolitudes, ſe banniſſant eux-mêmes du monde, après avoir banni le monde de leurs cœurs. Ils ont pris volontairement un martyre gueres moins rude, & beaucoup plus long que celui qu'ils auroient ſouffert des perſecuteurs & des bourreaux. Ce ſont des prodiges étonnans de voir dans les hiſtoires de l'Egliſe, les ſupplices & les martyres volontaires de ces grands penitens des premiers ſiécles du Chriſtianiſme;

des jeûnes incroyables ; des austeritez qui semblent impossibles à des hommes mortels ; des mortifications, & pour ainsi dire, des cruautez inconcevables envers eux-mêmes sont leurs plus ordinaires exercices : & dans une innocence angelique, dans la pratique de toutes les vertus, ils versent des larmes, ils poussent des soûpirs continuels pour leurs pechez, ils se prosternent devant Dieu, comme des criminels indignes de sa misericorde, & protestent qu'ils ne peuvent assez témoigner la terreur que leur donnent les rigueurs de ses jugemens. *Le même.*

C'est en vain que les grands & les riches du siecle prétendent se dispenser de la mortification chrétienne.

Peut-être que la puissance, la fortune, & l'opulence dispensent des mortifications du Christianisme ! Oseroit-on s'imaginer serieusement que le Sauveur ait fait cette exception en faveur des riches & des grands, lui qui leur declare si expressément que tout est à craindre pour le salut dans leur condition ? Acquisition des richesses, occasion d'injustices ; possession des richesses, source d'orgueil ; usage des richesses, semence de dereglement dans les mœurs, principe d'une vie licentieuse & libertine. Tout tente, tout est danger dans une prosperité mondaine. L'autorité masque le crime, la somptuosité l'attire, la flaterie l'apprivoise, l'abondance le nourrit ; & dans cette region de plaisirs, doit-on esperer d'y voir un continuel exercice de penitence & de mortification ? Selon l'esprit de l'Evangile, plus un Chrétien est riche, plus il doit être penitent & mortifié ; c'est-à-dire, plus il est dans l'abondance, & dans les delices, plus doit-il se retrancher les douceurs de la vie. Le pauvre n'a pas tant de sacrifices à faire ; l'homme riche ne sçauroit être disciple de Jesus-Christ à une autre condition ; cette morale est-elle du goût de bien des gens ? Mais est-elle moins morale de Jesus-Christ pour être moins goûtée ? Toutes ces grandes maximes de renoncement, de dépoüillement, de crucifiement si necessaires au salut, ne sont-elles que pour les pauvres, déja si dépoüillez par leur état de toutes ces superfluitez ? Mais les riches, à qui s'adressent ces oracles, les reconnoissent-ils pour un article de foi, tandis qu'ils ne mettent point de bornes à leur cupidité, tandis qu'ils ne trouvent jamais assez de delicatesse dans leurs repas, assez de magnificence dans leurs ameublemens, assez de faste dans leur train, assez de somptuosité dans leur luxe ? On diroit que la mollesse, la dépense, l'oisiveté, la bonne chere doivent croître à proportion des biens ; du moins est-il vrai qu'elles n'ont pas ordinairement d'autre mesure ni d'autre regle. *Le Pere Croiset, deuxiéme Tome de ses Reflexions spirituelles.*

La mortification se peut pratiquer en toutes choses. *Matt.* 10.

Le Fils de Dieu nous fait assez entendre la necessité de la mortification, lorsqu'il nous dit : Ne vous imaginez pas que je sois venu sur la terre pour y apporter la paix, mais l'épée : *Non veni mittere pacem, sed gladium, veni enim separare, &c.* Ce qui ne se doit pas entendre seulement des crimes & des vices grossiers, de ces habitudes qui par elles-mêmes donnent la mort ; mais de tous ces engagemens, de ces amusemens, de ces divertissemens, de ces vanitez, de ces inclinations mondaines, qui gagnent nos ames, qui les assujettissent, qui les rendent captives, & qui les tirant de la dépendance de Dieu, les attachent aux créatures. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions Morales sur S. Matthieu.*

Il est mal-aisé de devenir veritablement spirituel, & d'atteindre à la perfection chrétienne sans aimer la penitence & la mortification. Cet instinct se remarque dans presque tous les Saints, & c'est un signe qu'il vient de l'esprit de Dieu. Peut-être ne trouvera-t-on pas un seul Saint qui n'ait été severe à lui-même. La raison de cela est, que l'esprit de sainteté est genereux & sublime, éloignant l'homme de la vie molle, & l'élevant au-dessus de sa delicatesse naturelle. Et comme l'innocence & la pureté ne se peut acquerir que par la voye de l'esprit, & que l'esprit & le corps ont des inclinations contraires, il faut que l'esprit, pour être le maître, combatte le corps & l'assujettisse. De sorte qu'une ame courageuse, qui veut sincerement s'unir à Dieu, doit reduire son corps à souffrir toute sorte de rigueur ; qui ne va pas jusqu'à l'indiscretion, qui n'interesse point la santé, & qui n'affoiblit point les forces necessaires pour servir Dieu, selon les devoirs de l'état où l'on est appellé. *Le Pere Surin, dans ses Dialogues spirituels, chapitre troisiéme.*

On ne peut gueres devenir spirituel & parfait sans la mortification du corps.

Les avantages dont on se prive en fuyant les mortifications corporelles.

Le châtiment du corps est une miniere de richesses de graces pour élever l'esprit à Dieu, pour l'enflammer de son amour, pour recevoir ses caresses, & pour croître en sa familiarité. Mais souvent on se prive de tous ces avantages, parce qu'on met des bornes trop courtes à la pratique des austeritez corporelles. Il n'est pas croyable combien Dieu se plaît à voir la chair humiliée & soûmise à l'esprit. Le courage qu'on fait paroître en cela, lui arrache des mains comme par force, ce qu'on veut obtenir de lui, & la rigueur qu'on exerce envers soi-même, outre la recompense qu'on en doit attendre dans la vie bienheureuse, attire en l'ame dès cette vie les consolations du ciel en abondance. Sainte Therese écrit qu'un grand Saint, qui avoit sans cesse declaré la guerre à son corps, lui apparut après sa mort dans une grande gloire, & lui dit : *Heureuse la penitence qui m'a procuré une telle recompense. Le même.*

Saint Pierre d'Alcantara.

Les ames saintes embrassent volontiers la mortification.

Les ames saintes & possedées de l'amour de Dieu vivent dans la penitence comme dans leur élement. Ils l'ont choisie pour leur partage, & ils s'y attachent constamment comme à un des moyens le plus propre pour se tenir unis à Dieu, & pour conserver la ferveur. C'est un abus assez ordinaire aux personnes spirituelles de finir trop tôt la pratique de la mortification. Il est vrai que Dieu ne l'exige pas toûjours, & de toutes sortes de personnes ; mais on se rendroit fort agréable à Dieu si l'on se contraignoit un peu plus qu'on ne fait. *Le même.*

Dieu nous envoye des mortifications pour nous éprouver, &c.

Dieu sçait bien nous envoyer des mortifications, pour nous éprouver, quand elles sont necessaires, sans qu'il soit souvent besoin de nous en procurer par des voyes extraordinaires. Celles qui nous arrivent de sa part, sont incomparablement plus utiles, que celles qui nous viennent de notre choix ; car l'amour propre se trouve par tout. Ainsi le moyen de ne se pas méconter, c'est de profiter des occasions que la Providence nous fait naître, & d'être persuadez que ce qu'il peut faire de mieux en ce monde, particulierement lorsque nous avons eu le malheur de l'offenser, c'est de nous donner lieu de satisfaire sa justice, & de reparer nos dereglemens passez par des voyes dures, & contraires à nos inclinations. *L'Abbé de la Trappe, Tome I. de ses Maximes Chrétiennes.*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN